



INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS.

TOME HUITIEME.

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS;

Où l'on voit l'origine, la révolution & la ſituation préſente des différents Etats de l'EUROPE, de l'ASIE, de l'AFRIQUE & de l'AMERIQUE:

Commencée par le Baron DE PUFENDORFF, *augmentée par M.* BRUZEN DE LA MARTINIERE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, conſidérablement augmentée, corrigée ſur les meilleurs Auteurs, & continuée juſqu'en mil ſept cent cinquante,

Par M. DE GRACE.

TOME HUITIEME.



A PARIS,

Chez { MERIGOT, pere & fils, Quai des Auguſtins, & Quai de Conty.
GRANGE', Libraire-Imprimeur, Grand'Salle du Palais, & rue de la Parcheminerie.
HOCHEREAU, l'aîné, Quai de Conti, vis-à-vis la Deſcente du Pont-Neuf, au Phénix.
ROBUSTEL, Quai des Auguſtins, près la rue Pavée. }

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

Des Chapitres qui font contenues dans le huitieme Volume.

L'AMERIQUE.

Fin de la Table.

Principales corrections & additions à faire dans le huitieme Volume.

PAGE 2. à la fin du cinquieme alinéa ajoutez. *La grande pyramide exiſte encore, & les derniers Voyageurs qui ont été en Egypte, nous ont donné une nouvelle deſcription de ce monument*

P. 4. *lig.* 1. à la place de ces mots, *aujourd'hui Damiete & Roſette,* ajoutez ; *les deux grands canaux qui forment à préſent le Delta ſe rendent à la mer par les embouchures de Damiete & de Roſette.*

P. 8. *lig.* 23. Il y fit graver cette inſcription, *ôtez tout cet article.*

P. 297. à la fin de la treizieme ligne après *dans la place,* ajoutez, *publique.*

P. 299. *lig.* 29. les Rois, *liſ.* le Roi, *lig.* 30. célebrent, *liſ.* célebre.

P. 300. *lig.* 17. eſt chargé de la perſonne du Roi, *liſ.* eſt chargé de veiller ſur la perſonne du Roi.

P. 301. *lig.* 24. pour le venger, *ajoutez,* ſur le meurtrier.

P. 303. *lig.* 33. les mouvements, *liſ.* leurs mouvements.

P. 304. *lig.* 39. Mauferos, *liſ.* Manſeros.





EXPLICATION

Du Fleuron, & des Vignettes du huitieme Volume.

LE Fleuron du Frontiſpice repréſente un bout de Port de Mer, qu'on ſuppoſe déſigner Cadix. On voit deux colomnes antiques conſtruites de pierres mal ordonnées, dont l'une n'a plus que ſa baſe & l'autre eſt en ruines. Sur le devant eſt un Atlas, meſurant avec un compas le Globe de la Terre.

La Vignette pour l'Afrique repréſente une pyramide d'Egypte que deux Voyageurs ſont occupés à contempler.

Dans la Vignette de l'Amérique, on voit le débarquement de Chriſtophle Colomb avec les Eſpagnols dans l'iſle de Saint Domingue. Colomb déjà débarqué à terre, conſidere deux Sauvages que ſes gens viennent de lui amener. Ils lui préſentent une plante de tabac.



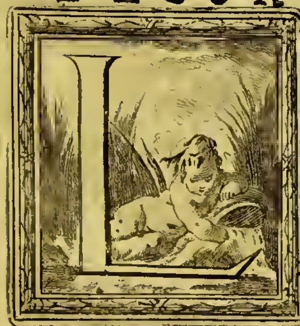
INTRODUCTION



INTRODUCTION
A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

L'AFRIQUE.
CHAPITRE PREMIER.
HISTOIRE ANCIENNE DE L'EGYPTE.

ARTICLE PREMIER.
DESCRIPTION DU PAYS.



LES bornes de l'Egypte sont au Nord, la Méditerranée; au Levant, la mer Rouge, & l'Isthme de Suès; au Midi, l'Ethiopie, & au Couchant, la Libye. On peut diviser l'ancienne Egypte en trois parties principales; 1°. la haute Egypte ou la Thébaïde, qui est la partie la plus Méridionale: 2°. l'Egypte du milieu nommée *Heptanome*, à cause des sept Gouvernements qu'elle renfermoit: 3°. la basse Egypte, qui comprenoit ce que les Grecs appelloient le *Delta*, & toutes les terres qui sont jusqu'à la mer Rouge, & le long de la Méditerranée jusqu'à Rhinocolure ou au Mont Casius. L'EGYPTE.

L'EGYPTE. THEBAÏDE.

Le nom de Thébaïde fut donné à cette Province par rapport à la ville de Thebes, qui en étoit la Capitale. Tous les Anciens ont beaucoup célebré cette ville furnommée Hécatonpyle, pour la diftinguer de Thebes en Béotie. Les Grecs & les Romains en ont parlé avec admiration, quoiqu'ils n'en ayent vû que les reftes. Les Voyageurs ont découvert dans fes ruines des débris auguftes de Temples, de Palais, de Colonnes, de Statues. Thevenot fait la defcription de ce qu'il en a vû.

HEPTANOME.

Memphis, fituée fur le bord Occidental du Nil, étoit la capitale de l'Egypte du milieu. Parmi les fuperbes édifices dont cette ville étoit ornée, on admiroit particulierement le Temple du Dieu Apis. Le Grand Caire, qui femble avoir fuccedé à Memphis, a été bâti de l'autre côté du Nil. Cette partie de l'Egypte eft fort célebre par plufieurs raretés, dont les principales font les Obélifques, les Pyramides, le Labyrinthe, le lac Mœris & le Nil.

Obélifques.

Un Obélifque eft une aiguille ou pyramide quadrangulaire, menue, haute, & perpendiculairement élevée en pointe pour fervir d'ornement à quelque Place, & qui eft fouvent chargée d'infcriptions & d'hiéroglyphes. Les hiéroglyphes font des figures, des fymboles myftérieux, dont les Sçavants de l'Egypte fe fervoient pour voiler les myfteres de leur Théologie.

On voyoit dans Héliopolis deux Obélifques d'une pierre très-dure, qui avoient été élevés par les ordres de Séfoftris. Augufte les fit transporter à Rome ; mais un des deux a été brifé depuis. L'Empereur Conftance en enleva un troifieme beaucoup plus confidérable : il avoit été conftruit fous le regne de Ramefsès.

Pyramides.

Une Pyramide eft un corps folide ou creux, qui a une bafe large & ordinairement quarrée, & qui fe termine en pointe. Il y en avoit trois plus célebres que les autres, & elles étoient dans le voifinage de Memphis. La plus grande de toutes étoit, ainfi que les autres, bâtie fur le roc qui lui fervoit de fondement, de figure quarrée par fa bafe, conftruite au dehors en forme de degrés, & elle alloit toujours en diminuant jufqu'au fommet. On avoit employé pour la bâtir des pierres d'une grandeur extraordinaire, dont les moindres étoient de trente pieds, travaillées avec un art merveilleux, & couvertes d'hiéroglyphes. Chaque côté avoit huit cents pieds de largeur & autant de hauteur. Le haut de la Pyramide, qui d'en bas fembloit être une pointe ou une aiguille, formoit une belle plate-forme de dix ou douze groffes pierres, & chaque côté de cette plate-forme étoit de feize à dix-fept pieds. On prétend qu'elle avoit été vingt années à conftruire, fans compter dix ans qu'on avoit employés à couper les pierres. Il y avoit au-dedans de cette Pyramide une infinité de chambres & de falles. Les quatre côtés de cette Pyramide étoient expofés aux quatre régions du Monde, & marquoient par conféquent la véritable Méridienne de ce lieu. Il fubfifte encore aujourd'hui une grande partie de ces monuments.

Labyrinthe.

Le Labyrinthe bâti à l'extrémité Méridionale du lac de Mœris, étoit un affemblage de douze Palais difpofés régulierement, & qui communiquoient enfemble. Quinze cents chambres entre-mêlées de terraffes, étoient difpofées autour de douze falles, & paroiffoient ne laiffer aucune fortie à ceux qui vouloient les vifiter. Il y avoit autant de logement fous terre.

L'Egypte.

La fertilité de l'Egypte dépend de l'inondation réguliere du Nil; mais le trop ou trop peu est également dangereux. Mœris, un des Rois d'Egypte pour remédier à ces deux inconvenients, fit creuser un grand lac qui a porté son nom (1). Il communiquoit au Nil par le moyen d'un canal. De grandes écluses ouvroient le canal & le lac, ou les fermoit selon le besoin. Quand le débordement étoit trop grand, on ouvroit alors les écluses, & les eaux qui se retiroient dans le lac, ne séjournoient sur les terres qu'autant de temps qu'il étoit nécessaire pour engraisser les terres. Si l'inondation étoit médiocre, & qu'on craignît la stérilité, on tiroit de ce même lac par des coupures & des saignées une quantité d'eau suffisante pour arroser les terres. C'est ainsi qu'en joignant l'art à la Nature, on corrigeoit les inégalités du Nil. — Lac de Mœris.

Ce fleuve par ses débordements supplée au défaut de la pluye qui tombe rarement dans l'Egypte. Pour que tout le pays pût se ressentir de la fécondité que les eaux du Nil portent avec elles, on coupa l'Egypte d'une infinité de canaux d'une longueur & d'une largeur incroyables. Les grandes pluyes qui tombent dans l'Ethiopie, d'où ce fleuve tire sa source, sont la cause de son débordement. L'inondation marquée n'arrive que vers la fin de Juin, & dure pendant les mois de Juillet, Août & Septembre. La juste grandeur du débordement, selon Pline, est de 16 coudées (2). Lorsqu'il n'est qu'à la hauteur de douze ou de treize, on est menacé de famine; & si l'inondation passe les seize, elle devient dangereuse. Ainsi l'inondation faisoit connoître quelle devoit être la récolte de l'année suivante. Le Roi avoit fait placer à Memphis une mesure où ces différents accroissements étoient marqués. On en donnoit avis à tout le reste de l'Egypte, qui sçavoit par ce moyen ce qu'il avoit à craindre ou à esperer. Cette coutume s'observe encore aujourd'hui dans le Grand Caire, & le tribut qu'on paye pour les terres au Grand Seigneur est reglé sur l'inondation. La colonne qui marquoit anciennement la crue du Nil, étoit gardée dans le Temple de Serapis. Constantin la fit transporter dans l'Eglise d'Alexandrie, mais Julien la fit remettre dans le même Temple, d'où elle fut encore retirée par l'ordre de Théodose. Aussitôt que les eaux du Nil sont retirées, on retourne la terre, on y mêle un peu de sable pour en diminuer la force, & on seme ensuite les grains. Les semailles se font dans les mois d'Octobre & de Novembre, & les bleds se trouvent en état d'être coupés aux mois de Mars & d'Avril. Par le moyen des canaux on fournit de l'humidité aux terres qui se dessécheroient pendant les grandes ardeurs de l'été. — Le Nil & son débordement.

La forme triangulaire de la basse Egypte lui a fait donner le nom de *Delta*, qui est le *d* de l'alphabet Grec, dont voici la figure Δ. La basse Egypte commence à l'endroit où le Nil se divise en deux grands canaux, par lesquels il va se jetter dans la Méditerranée. L'embouchure qui est à droite s'appelle *Pélusienne*, & l'autre *Canopique*, du nom de deux villes dont elles — Basse Egypte, ou Delta.

(1) Un ouvrage si utile & si digne d'admiration est aujourd'hui entierement négligé par les Turcs, maîtres du pays.

(2) La coudée peut être évaluée à un pied & demi ou environ. Les personnes qui voudront s'instruire à fond sur les mesures anciennes, peuvent consulter le Mémoire de M. Freret sur cette matiere; *Tome XXIV. des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, p. 436. & suiv.*

L'Egypte.

ſont voiſines, Péluſe & Canope, aujourd'hui Damiette & Roſette. Entre ces deux grandes branches, il y en a cinq autres moins célebres. Cette eſpece d'iſle, eſt la partie de l'Égypte la plus cultivée, la plus fertile & la plus riche. Ses principales villes étoient anciennement Héliopolis, Héracléopolis, Naucrate, Saïs, Tanis, Canope, Péluſe, & dans les temps poſtérieurs, Alexandrie, Nicopolis, &c.

Héliopolis, c'eſt-à-dire ville du Soleil, étoit ainſi nommée à cauſe d'un Temple magnifique dédié au Soleil. On honoroit dans cette ville un bœuf, à qui on donnoit le nom de *Mnevis*. Les Temples, les Palais, & les plus rares monuments de l'Antiquité, qui ſe voyoient à Héliopolis, furent détruits par Cambyſe, fils de Cyrus.

Alexandre le Grand fut le fondateur d'Alexandrie, & cette ville égala bientôt par ſa magnificence les autres villes de l'Egypte. Pour la commodité du commerce on bâtit près d'Alexandrie, dans une iſle appellée Pharos, une tour qui en porta le nom. Au haut de cette tour étoit un fanal pour éclairer de nuit les vaiſſeaux qui navigeoient ſur ces côtes pleines d'écueils & de bancs de ſable. Alexandrie devint célebre par les arts & par les ſciences. Il y avoit un ſuperbe bâtiment nommé *Muſée*, où les Sçavants s'aſſembloient; ils y étoient entretenus aux dépens du Public. La fameuſe Bibliothéque qu'on y avoit formée, & que Ptolémée Philadelphe & ſes ſucceſſeurs augmenterent juſqu'au nombre de ſept cent mille volumes, fut conſumée en partie pendant la guerre de Céſar & des Alexandrins. Elle fut totalement ruinée par les Arabes ſectateurs de Mahomet.

ARTICLE II.

Mœurs et Coutumes des Égyptiens.

Loix générales.

Les Egyptiens connurent de bonne heure l'uſage des Loix, & ſe firent un devoir de les obſerver. Il y en eut dans la ſuite pour les Rois mêmes, qui n'oſoient les enfreindre. Leur éducation n'étoit confiée qu'aux perſonnes diſtinguées par leur naiſſance & leurs talents. Le Souverain ſouffroit ſans peine que toutes ſes heures, ſes actions, le boire même & le manger fuſſent reglées par la Loi. On ne ſervoit ſur leurs tables que des mets fort communs, & le même goût de ſimplicité regnoit dans tout le reſte. L'ancien habitant de l'Egypte étoit naturellement ſobre & ennemi du luxe.

Les Rois chargés de rendre la juſtice à leurs ſujets, ſe faiſoient aider dans cette pénible fonction par trente Juges tirés des principales villes du Royaume. On choiſiſſoit ceux qui avoient donné des preuves d'une exacte probité, & qui étoient les plus verſés dans la connoiſſance des Loix. Le Prince leur aſſignoit un certain revenu, afin qu'ils puſſent rendre gratuitement au peuple la juſtice qui lui étoit dûe. Le Préſident portoit un collier d'or, garni de pierreries, d'où pendoit une figure ſans yeux qu'on appelloit la *Vérité*. Lorſqu'il la prenoit, c'étoit le ſignal pour commencer la ſéance. Il

la donnoit à celui qui devoit gagner sa cause, & c'étoit la forme de prononcer les sentences. Le meurtre volontaire étoit puni de mort, soit que celui qui avoit été tué fût libre ou non. Le parjure subissoit la même peine. Le calomniateur souffroit le supplice que méritoit le crime dont il avoit chargé son prochain. Celui qui ne sauvoit pas la vie à un homme, lorsqu'il le pouvoit, étoit condamné à la mort. Il n'étoit pas permis d'être un membre inutile de l'Etat, & il falloit faire connoître de quelle profession on tiroit de l'argent pour vivre. On avoit fait des loix fort sages pour moderer la dureté des créanciers, & empêcher la mauvaise foi des débiteurs. On ne pouvoit emprunter que sur le corps de son pere qui étoit embaumé, & c'étoit une infamie que de mourir sans avoir retiré un gage si précieux. La polygamie étoit permise en Egypte, excepté aux Prêtres qui ne pouvoient épouser qu'une femme. De quelque condition que fût la femme, libre, ou esclave, les enfants étoient censés libres & légitimes.

Dans la suite les Loix autoriserent les mariages des freres avec leurs sœurs. On respectoit beaucoup les vieillards, & les jeunes gens étoient obligés de se lever devant eux, & de leur ceder la place d'honneur. Les Egyptiens se piquoient d'une reconnoissance à toute épreuve, & ils regardoient avec raison l'ingratitude comme un des vices qui déshonorent le plus l'humanité. Constants dans leurs mœurs & dans leurs usages, ils les conserverent plus long-temps que les autres peuples. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte.

Funerailles des Egyptiens.

Aussitôt que quelqu'un étoit mort, ses parents & ses amis prenoient des habits de deuil, & s'abstenoient du bain, du vin & de tous les mets délicats. Le deuil duroit quarante ou soixante & dix jours, sans doute suivant la qualité des personnes. Tous les corps étoient embaumés, & il y avoit trois manieres de faire cette opération. La plus magnifique étoit pour les personnes riches: elle coûtoit une somme considerable. Plusieurs Ministres étoient employés à l'embaumement d'un corps. Les uns, avec des ferrements faits exprès, commençoient par vuider le corps de tout ce qui est le plus susceptible de corruption, la cervelle, les entrailles & tous les intestins. Comme ce travail sembloit avoir quelque chose de violent & d'inhumain, ceux qui avoient fait l'opération prenoient aussitôt la fuite, & étoient poursuivis à coups de pierre. On traitoit au contraire honorablement ceux qui étoient chargés de l'embaumement. Ils remplissoient le corps de myrrhe, de canelle & de toutes sortes d'aromates. Après un certain temps ils l'enveloppoient de bandelettes de lin très-fines qu'ils colloient ensemble avec une espece de gomme fort déliée, & qu'ils enduisoient encore avec des parfums les plus exquis. Le corps ainsi préparé, étoit enfermé dans une espece de boëte, faite sur la mesure du cadavre. On le plaçoit ensuite debout contre la muraille, soit dans les tombeaux, soit dans les maisons: c'est ce qu'on appelle *Momies* ou *Mumies*.

Avant que de porter un mort dans le tombeau, il étoit obligé de subir un jugement solemnel. Les Juges s'assembloient au-delà d'un lac, sur lequel on faisoit passer le corps du défunt. L'accusateur public déclaroit alors tout ce que cet homme avoit fait pendant sa vie. S'il prouvoit que sa conduite avoit été mauvaise, on condamnoit sa mémoire, & il étoit privé de la

L'EGYPTE.

ſépulture. Si au contraire il n'étoit convaincu d'aucun crime, on l'enſeveliſſoit honorablement. Les Rois mêmes n'étoient pas exempts de cette loi.

On a toujours regardé l'Egypte comme le berceau des ſciences & des arts; mais on peut dire avec plus de vérité, que c'eſt le pays dans lequel on les a cultivés avec le plus de ſoin & d'attachement. La conſtruction de l'Arche de Noé, l'élévation de la Tour de Babel, & d'autres monuments auſſi anciens, font connoître que les hommes avoient déjà des lumieres ſur l'architecture & ſur les autres arts néceſſaires à la vie. Il y avoit déjà pluſieurs villes bâties par une partie des deſcendants de Noé, lorſque les enfants de Cham allerent former un établiſſement en Egypte. Les connoiſſances qu'ils avoient des arts, aiderent beaucoup leur imagination à faire de nouvelles découvertes, & l'aſtronomie leur apprit bientôt à remarquer les débordements périodiques du Nil, & à tirer avantage d'une inondation ſi ſalutaire.

ARTICLE III.

HISTOIRE DES ROIS D'EGYPTE jusqu'à la mort d'Alexandre.

L'OBSCURITÉ qui regne ſur l'hiſtoire des Rois d'Egypte, eſt ſi impénétrable, qu'il eſt impoſſible de la diſſiper. On ne doit donc s'attendre qu'à trouver quelques traits de cette hiſtoire, dans un petit nombre d'Ecrivains; car on ne peut donner une filiation ſuivie des différents Souverains qui ont occupé le thrône d'Egypte.

MENE'S ou MESRAÏM.

On prétend que Meſraïm, fils de Cham, alla s'établir en Egypte auſſitôt après la confuſion des langues. On croit qu'il eſt le même que Menès, qu'on regarde comme le premier Roi d'Egypte.

BUSIRIS.

Long-temps après ce Prince, le pays fut gouverné par Buſiris, qui bâtit la fameuſe ville de Thebes, où il fixa le ſiége de l'Empire. Ce Buſiris eſt différent de celui qui eſt connu par ſa cruauté.

OSYMANDIAS.

Oſymandias, un de ſes ſucceſſeurs avoit fait, ſuivant Diodore de Sicile, la guerre aux Bactriens, peuples de l'Aſie, & ſes exploits étoient repréſentés en ſculpture & en peinture dans un édifice magnifique qu'on avoit conſtruit par ſes ordres. Son tombeau ſe faiſoit autant admirer par la matiere dont il étoit compoſé, que par l'art avec lequel il étoit conſtruit.

UCHORE'US.

Uchoréus, qui regna long-temps après lui, bâtit la ville de Memphis à l'endroit où le Nil ſe partage en pluſieurs branches. Cette ville devint bientôt la demeure des Rois, & elle conſerva ce privilége juſqu'à la fondation d'Alexandrie par Alexandre le Grand.

MOERIS.

Ce Prince eſt célebre par le lac qu'il fit faire pour recevoir les inondations du Nil.

C'eſt après le regne de ce Mœris qu'il eſt fait mention des Rois paſteurs qui s'emparerent d'une grande partie de la baſſe Egypte & de Memphis, mais ils ne furent jamais maîtres de la haute Egypte. Feu M. Boivin, de

l'Académie Royale des Belles-Lettres, avoit entrepris de prouver que ces Rois pasteurs étoient les Israëlites établis dans le pays de Thanis. D'autres croyent qu'ils étoient Arabes ou Phéniciens. L'Egypte.

Thethmosis ou Amosis ayant chassé les Rois pasteurs, rentra en possession de la basse Egypte. On croit que ce fut quelque temps après ce Prince, que commença le regne des Rois nommés Pharaons dans l'Ecriture sainte; mais il n'y a rien de certain. Thethmosis.

Le plus célebre de tous les Rois fut Sésostris. Destiné par son pere à devenir un grand guerrier, il reçut une éducation conforme au projet qu'on s'étoit proposé. Tous les enfants qui naquirent le même jour que ce Prince, furent amenés à la Cour par ordre du Roi. On les éleva de la même maniere que Sésostris, c'est-à-dire, qu'on les accoutuma à une vie dure & laborieuse, pour les mettre en état de soutenir un jour les fatigues de la guerre; car ils étoient destinés à accompagner Sésostris dans toutes ses expéditions. La chasse étoit leur exercice ordinaire. Les premiers exploits de Sésostris furent dans l'Atabie, où son pere l'envoya. Vainqueur des Arabes, il s'avança dans la Libye, & subjugua la plus grande partie de cette vaste region. Sesostris. 1570. Av. J. C.

Devenu maître du thrône par la mort de son pere, il forma le projet de la conquête du Monde. Avant que d'entreprendre une expédition de cette imporrance, il songea à gagner l'affection de ses sujets, divisa le pays en trente-six Gouvernements ou *Nomes*, qu'il donna à des personnes de mérite. Ayant ensuite rassemblé une armée formidable & bien disciplinée, il attaqua l'Ethiopie qu'il rendit tributaire, & l'obligea à lui payer tous les ans une certaine quantité d'ébene, d'yvoire & d'or. Il avoit aussi fait équiper une flotte nombreuse sur la mer Rouge, & ce fut par son moyen qu'il s'empara des Isles & des Places situées sur le bord de la mer. Il s'avançoit cependant avec son armée de terre dans l'Asie, & passant comme un torrent, il soumit une grande partie du pays. On prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, qu'il imposa des loix aux peuples qui habitent au-delà du Gange, & qu'il s'avança jusqu'à l'Océan. Les Scythes jusqu'au Tanaïs, l'Arménie & la Cappadoce se virent sous sa domination. Il laissa une colonie dans l'ancien Royaume de Colchos vers la partie Orientale de la mer Noire. On trouva long-temps après des monuments dans l'Asie Mineure, qui ne permettoient pas de douter des conquêtes de ce Prince. Enfin il étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube.

Le défaut de vivres l'arrêta dans la Thrace, & l'empêcha sans doute d'entrer en Europe. Ce Prince, qui ne cherchoit que la gloire de subjuguer des peuples, n'avoit pris aucune précaution pour conserver ses conquêtes, & un empire aussi étendu ne subsista que quelque temps. Chargé de riches dépouilles, & traînant avec lui une infinité de captifs de toutes sortes de nations, il rentra dans l'Egypte qu'il embellit de monuments utiles & somptueux. Il fit élever un grand nombre de chaussées sur lesquelles il bâtit de nouvelles villes, afin que les hommes & les animaux y pussent être en sûreté pendant les débordements du Nil. Depuis Memphis jusqu'à la mer il fit creuser des deux côtés du fleuve plusieurs canaux, pour faciliter le commerce & le transport des vivres, & pour établir une communication

L'EGYPTE. entre les villes les plus éloignées. Pour mettre les pays à l'abri des incurſions des Syriens & des Arabes, il fortifia l'Egypte depuis Péluſe juſqu'à Héliopolis. Ce Prince ſe laiſſa mourir de faim dans un âge très-avancé.

1510. PHERON. Hérodote lui donne pour ſucceſſeur Pheron ſon fils, qui n'avoit aucune de ſes qualités.

PROTÉE. Le même Hiſtorien parle enſuite de Protée, qui obligea, dit-il, Pâris de laiſſer en Egypte Helene qu'il avoit enlevée. Il la rendit à Ménélas après le ſiége de Troye. J'ai fait mention de ce trait dans l'Hiſtoire Grecque.

RHAMPSINIT. Tout ce qu'Hérodote rapporte au ſujet de Rhampſinit eſt une fable qui ne mérite aucune place dans l'Hiſtoire.

CHÉOPS & CEPHREN. Ces deux Princes, qui étoient freres, ne ſe ſont rendus célebres que par leur impiété & leurs cruautés. Ils accablerent leurs ſujets de travaux inutiles, & qui n'étoient que pour flatter leur folle ambition. Ce furent eux qui firent bâtir les premieres Pyramides.

MYCERINUS. Mycerinus, fils de Chéops, étoit d'un caractere bien différent que ſon pere. Il rouvrit les Temples des Dieux que ce Prince avoit fait fermer, rétablit leur culte, ſoulagea la miſere de ſes ſujets, & tâcha de réparer tous les maux que ſon pere avoit faits. Un regne ſi heureux ne fut que de ſept ans. Il fit bâtir une Pyramide, mais moins grande que celle de Chéops.

ASYCHIS. Ce fut ce Prince qui porta la loi, par laquelle il n'étoit permis d'emprunter que ſur le corps mort de ſon pere. Il eut l'ambition d'élever une Pyramide plus ſuperbe que celle de ſes prédéceſſeurs. Elle étoit de brique. Il y fit graver cette inſcription : *Ne me comparez point aux autres Pyramides faites de pierres : je leur ſuis autant ſupérieure que Jupiter l'eſt aux autres Dieux.* Depuis le regne de ce Prince juſqu'à celui de Sabacus l'Ethiopien, il y a un intervalle de plus de trois cents ans.

SABACUS. Anyſis occupoit le thrône d'Egypte, lorſque Sabacus, Roi d'Ethiopie, fit une irruption ſubite dans ſes Etats, & s'en rendit maître. Ce Prince, après avoir gouverné pendant pluſieurs années les Egyptiens avec beaucoup de douceur, & avoir bâti pluſieurs Temples magnifiques, & ſurtout dans la ville de Babaſté, retourna en Ethiopie. Anyſis, qui s'étoit tenu caché pendant ſon regne, remonta ſur le thrône.

SÉTHON. Séthon, fils de Sabacus, gouverna enſuite l'Egypte. Plus occupé de la ſuperſtition que des fonctions de Roi, il ſe fit conſacrer ſouverain Pontife de Vulcain, & négligea le ſoin de défendre ſes Etats. Il ôta même aux gens de guerre les grands priviléges qu'ils avoient reçus de ſes prédéceſſeurs, & les priva des fonds de terre qui leur étoient aſſignés. Il ne tarda pas à ſe repentir d'une conduite ſi irréguliere, car ſes ſoldats refuſerent de le défendre contre les Aſſyriens qui étoient venus l'attaquer. Il fut obligé de raſſembler d'autres troupes pour réſiſter à ſes ennemis.

THARACA. Après ſa mort, Tharaca qui étoit auſſi Ethiopien, s'empara de la couronne. Il fut le dernier des Rois Ethiopiens qui regnerent en Egypte. Les peuples reſterent deux ans dans l'Anarchie.

DOUZE ROIS. Douze des principaux Seigneurs s'étant réunis partagerent le Royaume en douze parties égales, & convinrent que chacun gouverneroit ſa portion avec une ſouveraine autorité, ſans qu'aucun d'eux ſongeât à faire quelqu'entrepriſe contre ſon collegue. Ils regnerent enſemble pendant quinze

ans

ans dans une grande union, & bâtirent de concert & à frais communs le célebre Labyrinthe, dont j'ai parlé plus haut. Un jour que les douze Rois assistoient à un sacrifice solemnel, qu'on avoit coutume de faire tous les ans à Vulcain, les Prêtres présenterent à chacun des Princes une coupe d'or pour faire des libations. Comme il ne s'en trouvoit que onze, Psammitique prit son casque, qui étoit d'airain, & s'en servit pour la cérémonie. Cette action fut remarquée par les autres Rois. Se rappellant alors que l'Oracle avoit promis l'entiere souveraineté de l'Egypte à celui d'entr'eux qui feroit des libations à Vulcain dans un vase d'airain, ils chasserent Psammitique de leur compagnie, & le reléguerent dans les pays marécageux de l'Egypte. L'E'GYPTE.

Ce Prince languissoit dans son exil, lorsque la tempête jetta sur les côtes de l'Egypte des Cariens & des Ioniens. Il fit alliance avec ces Etrangers, & ayant levé quelques autres troupes, il les joignit aux Grecs. Il attaqua aussi-tôt les onze Rois, les défit & s'empara de toute l'autorité. PSAMMITIQUE.

Jusqu'alors l'entrée de l'Egypte avoit été fermée à tous les Etrangers, mais Psammitique avoit trop d'obligation aux Grecs, pour ne leur pas offrir un établissement dans le pays. Ce Prince ne fut pas plutôt affermi sur le thrône, qu'il déclara la guerre au Roi d'Assyrie, à l'occasion des limites des deux Royaumes. La Palestine devint entr'eux un sujet continuel de discorde, & fut souvent le théâtre de la guerre. 670. avant J. C. NECHAO.

Néchao, devenu Roi d'Egypte, entreprit de joindre le Nil avec la Mer rouge par le moyen d'un canal; mais le grand nombre de personnes qui périrent à ce travail, l'obligea de renoncer à son entreprise. Ce fut sous le regne de ce Prince que des Phéniciens, qu'il avoit pris à son service, partirent de la Mer rouge, firent le tour de l'Afrique & rentrerent en Egypte par le détroit de Gibraltar, après trois ans de navigation. L'usage de la boussole n'étoit pas encore connu. Ce voyage fut fait vingt & un siécles avant que Vasquès de Gama, Portugais, eût trouvé en 1497. par la découverte du Cap de Bonne-Espérance le même chemin pour aller aux Indes, par lequel ces Phéniciens étoient venus des Indes dans la Mer Méditerranée. On a vu dans l'histoire des Juifs les guerres que Néchao eut avec les Rois de Juda, & avec les Rois de Babylone. Voyez aussi le regne de Nabopolassar, dans l'histoire des Babyloniens. 616. PSAMMIS.

Après la mort de Néchao, le thrône fut occupé par son fils Psammis. On ignore les actions de ce Prince, & on sçait seulement qu'il fit la guerre aux Ethiopiens. 600. APRIE'S.

Il eut pour successeur son fils Apriès, connu dans l'Ecriture sainte sous le nom d'Ephrée ou Ophra. Les commencements de son regne furent brillants, & il eut les plus grands succès dans les guerres qu'il entreprit contre les habitants de l'isle de Chypre, & contre les Phéniciens. Enflé d'orgueil il se croyoit à l'abri de tous les malheurs; mais il ne tarda pas à être désabusé. Les Cyrénéens, originaires de la Grece, qui s'étoient établis entre la Libye & l'Egypte, incommoderent tellement les Libyens, qu'ils eurent recours au Roi d'Egypte. Néchao fit marcher des troupes pour les secourir, & chasser les Grecs du pays. La défaite de cette armée jetta le désespoir dans le cœur de ceux qui étoient échappés au fer de l'ennemi. Persuadés que le Roi ne les avoit envoyés dans la Libye que pour se défaire d'eux, ils se révolterent 594.

L'EGYPTE. ouvertement. Apriès, instruit de ce soulevement, donna ordre à un de ses Officiers nommé Amasis, d'aller appaiser les troubles. Les rebelles, loin d'écouter tranquillement ce qu'il vouloit leur dire, lui mirent sur la tête un casque, qui étoit la marque de la Royauté. Amasis, au lieu de prendre les intérêts de son maître, consentit à garder la couronne qu'on lui avoit offerte. Apriès, transporté de fureur à cette nouvelle, chargea Patarbemis, un des plus grands Seigneurs de son royaume, d'enlever Amasis, & de le lui amener chargé de chaînes. Patarbemis, n'ayant pû réussir, fut traité avec la derniere indignité, & le Roi lui fit couper le nez & les oreilles. Un traitement si rigoureux & si injuste fit soulever tous les Egyptiens. Apriès, craignant alors pour sa vie, se retira dans la haute Egypte, où il se maintint pendant quelques années. Amasis resta maître du reste de ses Etats. Nabuchodonosor, profitant de ces troubles, entra en Egypte, soumit tout le pays, & confirma Amasis dans la possession du thrône, mais seulement en qualité de Viceroi. Après la retraite du Roi de Babylone, Apriès rassembla une armée composée de Cariens, d'Ioniens & d'autres Etrangers, & alla attaquer Amasis. On en vint aux mains près de Memphis, mais Apriès fut battu, fait prisonnier, & étranglé par ordre de l'Usurpateur.

AMASIS.

579.

Amasis se vit alors tranquille possesseur de la couronne. Comme il étoit de basse naissance, ses sujets n'avoient pas pour lui beaucoup de respect. Amasis s'en apperçut & usa d'un stratagême qui lui réussit. Il avoit une cuvette d'or qui servoit à lui laver les pieds & à tous ceux qui mangeoient à sa table. Il la fit fondre & la changea en une statue qu'il exposa à la vénération publique. Il y eut un grand concours, & chacun s'empressa de lui rendre hommage. Amasis découvrit alors à ses sujets à quel usage cette statue avoit autrefois servi, & il s'en fit l'application. Depuis cet événement les peuples eurent pour lui un grand respect. Ce Prince ne négligeoit aucun des devoirs attachés au thrône, & rendoit exactement la justice. Ce fut lui qui obligea les Particuliers de déclarer chez les Magistrats la profession qui les faisoit vivre. Solon inséra cette loi parmi celles qu'il donna aux Athéniens. Il bâtit plusieurs Temples magnifiques, principalement à Saïs, qui étoit le lieu de sa naissance. Ce Prince, qui aimoit beaucoup les Grecs, leur accorda de grands priviléges, & permit à ceux qui voudroient s'établir en Egypte, de fixer leur séjour à Naucratis. Il fournit encore des sommes considérables aux habitants de Delphes, pour les aider à rebâtir le Temple d'Apollon. Ce Prince fit aussi alliance avec les Cyrénéens. Il est le seul Roi d'Egypte, qui ait imposé un tribut aux habitants de l'isle de Chypre, qu'il avoit soumis. Ce fut sous son regne que Pythagore se rendit en Egypte, où il fut initié dans les profonds mysteres des Egyptiens.

PSAMMENIT.

525.

Amasis laissa la couronne à son fils Psammenit. Cambyse, fils de Cyrus, entra dans l'Egypte, se rendit maître du pays, & fit mourir Psammenit qui n'avoit régné que six mois. J'ai parlé de cette expédition dans l'histoire de Perse. L'Egypte fut alors soumise aux Perses jusqu'au regne d'Alexandre le Grand. Ce Monarque, ayant abattu l'Empire de Darius, se mit en possession de tous ses Etats. Après sa mort, ses Généraux partagerent les différentes provinces qui lui avoient été soumises, & l'Egypte tomba au pouvoir de Ptolemée, fils de Lagus.

ARTICLE IV.

ETAT DE L'E'GYPTE SOUS LES PTOLEME'ES, jufqu'à la conquête des Romains.

PTOLEME'E, fils de Lagus, Macédonien de baffe naiffance, & d'Arfinoé, maîtreffe de Philippe, Roi de Macédoine, fe diftingua tellement par fa valeur, qu'il devint un des Généraux d'Alexandre le Grand. A la mort de ce Prince, il fut nommé Gouverneur de l'Egypte, & pendant que les autres Généraux d'Alexandre fe difputoient la Macédoine, & tâchoient de fe détruire mutuellement, Ptolemée fçut fe conferver fon gouvernement, & ne prit le titre de Roi que long-temps après. Des troubles arrivés dans la Cyrénaïque le mirent en poffeffion de cette province, qui fit partie de fes Etats. Le premier ennemi qu'il eut à combattre fut Perdiccas, Régent de Macédoine, qui, réfolu d'abattre la puiffance de tous les Gouverneurs, vouloit commencer par celui d'Egypte. Cette entreprife devint funefte au Régent, qui fut maffacré par fes propres foldats. Ptolemée affermi dans l'Egypte par l'affection des peuples, travailla à l'agrandiffement de fes Etats, & s'empara de la Syrie & de la Phénicie. Il furprit Jerufalem un jour de Sabat, & traita d'abord les Juifs avec beaucoup de dureté ; mais il agit dans la fuite avec eux d'une maniere bien différente. Sa prudence l'empêcha de prendre parti entre les autres Gouverneurs qui follicitoient fon appui. Il fçut les amufer les uns & les autres, & trouva toujours des prétextes pour éluder la conclufion d'un traité.

PTOLEME'E-SOTER.

324. Avant J. C.

Ce Prince ne put cependant refufer fon fecours à Séleucus, Gouverneur de Babylone, qui étoit menacé par Antigonus, maître d'une grande partie de l'Afie. Il punit quelques Princes de Chypre, qui avoient pris le parti d'Antigonus, & battit Démétrius, fils de ce dernier. Par cette victoire il rentra en poffeffion de la Syrie & de la Phénicie, qu'Antigonus lui avoit enlevées, & rétablit Séleucus dans fon Gouvernement de Babylone. Ptolemée ne conferva pas longtemps fes nouvelles conquêtes, & il crut devoir les abandonner auffitôt qu'il eut appris qu'Antigonus avoit rétabli fes affaires, & qu'il devoit bientôt joindre fon fils. Un traité de paix, qui fuivit cette guerre, fit rentrer les Gouverneurs dans leurs premieres poffeffions. De nouveaux troubles occafionnés par le maffacre de la famille royale d'Alexandre, firent bientôt recommencer les hoftilités. Démétrius attaqua l'ifle de Chypre, & pouffa fi vivement fes conquêtes, que Ptolemée fe vit obligé de marcher au fecours de cette ifle. Il livra bataille à fon ennemi, mais il eut le malheur de la perdre, après s'être vû plufieurs fois fur le point de la gagner. Honteux de fa défaite, il fe retira en Egypte, où il prit alors le titre de Roi, à l'exemple d'Antigonus, qui, enflé de fa victoire, s'étoit revêtu des ornements royaux. Antigonus forma enfuite le projet d'aller attaquer Ptolemée jufques dans fes Etats. Le Roi d'Egypte, inftruit de fon arrivée, fit garnir toutes les bouches du Nil avec une grande quantité de barques,

Il prend le titre de Roi.

306.

L'E'GYPTE. & empêcha par ce moyen la flotte ennemie d'approcher. Il attira d'ailleurs ses soldats par les récompenses qu'il leur promit. Antigone, voyant son armée considérablement affoiblie par la désertion, & manquant de vivres, se vit contraint de se retirer honteusement. Il voulut s'en venger sur l'isle de Rhodes, amie & alliée des Egyptiens; mais Démétrius qu'il chargea de cette expédition, fut obligé d'y renoncer. Les Rhodiens, en reconnoissance des secours qu'ils avoient reçus de Ptolemée, lui donnerent le nom de *Soter*, c'est-à-dire, Sauveur, & éleverent un Temple en son honneur.

301. La défaite & la mort d'Antigonus, arrivées à la bataille d'Ipsus, confirmerent Ptolemée & les autres successeurs d'Alexandre dans la possession de leurs Etats. Par le traité qui fut conclu, Ptolemée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Palestine, & la Célé-Syrie : quelque temps après il y joignit l'isle de Chypre. Démétrius envoya en Egypte, pour ôtage des paroles qu'il donnoit, son beau-frere Pyrrhus. Ptolemée fournit à ce jeune Prince des troupes & de l'argent pour l'aider à se rétablir dans le Royaume d'Epire.

Ptolemée, se voyant dans un âge extrêmement avancé, abdiqua la Souveraineté, & remit le Sceptre entre les mains de son fils Ptolemée-Philadelphe, fils de Bérénice, une de ses femmes, à l'exclusion de Ptolemée-Ceraunus, fils d'Eurydice, sa premiere femme; elles étoient encore toutes deux vivantes. Ptolemée-Soter vécut quelque temps après son abdication, & mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, regretté de ses sujets dont il avoit fait le bonheur. Ce Prince aima beaucoup les Lettres, & favorisa toujours les Sçavants. Il fut le fondateur de la fameuse bibliotheque d'Alexandrie.

PTOLEME'E PHILADELPHE. 284. Philadelphe, en montant sur le thrône, fit revivre tous les talents qu'on avoit admirés dans son pere. Il conserva ses conquêtes, entra dans ses vûes, & exécuta ses projets. Pour témoigner à ses sujets, combien il avoit été sensible à la joie qu'ils avoient fait paroître à son avénement à la couronne, il leur donna une fête où l'or, l'argent, les pierreries, les étoffes précieuses y furent prodigués. C'étoit la représentation de la vie de Bacchus, de son culte, & des ses orgies. Comme le détail de cette pompe peut amuser le lecteur, je vais en donner la description.

Description de la fête donnée au peuple par le Roi.

Cette pompe prétendue religieuse, à laquelle on peut comparer en petit, les célebres fêtes du carnaval de Venise, commençoit par un grand nombre de Silenes, vétus de robes, les unes de couleur de pourpre, les autres d'un rouge foncé, tous destinés à écarter la foule. Ils étoient suivis par quarante Satyres, rangés en haye, portant chacun une lampe dorée, & ceux-ci par des Victoires, qui tenoient des vases dorés & ornés de feuilles de lierre, dans lesquels brûloient des parfums. Leurs habits étoient ornés de figures d'animaux; l'or y brilloit de toutes parts. Elles précédoient un autel double de neuf pieds, couvert de feuilles de lierre, avec des ornements d'or. Une couronne, formée de pampre d'or & de bandelettes blanches, reposoit sur cet autel au milieu d'un feuillage. C'étoit comme la premiere partie du cortége, qui marquoit la royauté de Bacchus.

Six vingt jeunes garçons choisis marchoient ensuite, revétus de tuniques de pourpre; ayant chacun dans un vase d'or de l'encens, de la myrrhe & du safran. Quarante Satyres les suivoient, tous portant sur la tête une couronne d'or, qui représentoit des branches de lierre, & à la main une

autre couronne du même prix, ornée de feuilles de vignes. Leurs habits étoient bigarrés de différentes couleurs. Après eux venoient deux Silenes avec des manteaux de pourpre & des chaussures blanches. L'un portoit une espéce de chapeau & un caducée d'or, l'autre avoit une trompette. Au milieu d'eux étoit un homme haut de six pieds, masqué & vétu d'un habit de théâtre, tel qu'on s'en servoit dans les Tragédies ; il tenoit une corne d'abondance d'or, & il s'appelloit l'*Année*. Une très-belle femme de même taille marchoit après lui, toute éclatante d'or. D'une main, elle portoit une couronne de feuilles de l'arbre qu'on appelloit *Persée*, & de l'autre une palme ; on la nommoit *Penteteris*, & elle marquoit que tous les cinq ans on célébroit la grande fête de Bacchus. Elle étoit suivie des Génies des quatre saisons, ornés des attributs qui les distinguent, & chargés d'un autel d'or quarré, avec deux grands vases d'or remplis de parfums. Ensuite venoient des Satyres, portant des couronnes d'or en forme de lierre, & vétus de rouge ; les uns tenoient des vaisseaux pleins de vin, les autres, des coupes à boire. Après eux marchoit Philiscus, Poëte & Prêtre de Bacchus, accompagné de Musiciens, de Comédiens, de Danseurs & autres personnages de cette sorte. On portoit ensuite des Trépieds, qui étoient la récompense préparée pour ceux qui demeuroient vainqueurs dans les combats & dans les exercices des Athletes, qu'on devoit célébrer les jours suivants. L'un de ces prix, haut de treize pieds & demi, étoit pour les jeunes garçons ; l'autre, haut de dix-huit, étoit pour les hommes. Un char d'une grandeur extraordinaire suivoit immédiatement. Il étoit à quatre roues, & avoit vingt-un pieds de long sur douze de large ; cent quatre-vingts hommes le tiroient avec effort. Sur ce char étoit une figure de Bacchus, haute de quinze pieds, qui sacrifioit avec une grande coupe d'or. Elle portoit une robe de pourpre brochée d'or, qui descendoit jusqu'aux talons, par dessus laquelle étoit une tunique transparente de couleur de safran, & sur ses épaules un grand manteau de pourpre broché d'or. Devant elle étoit une large cuve d'or à la Lacédémonienne, tenant quinze mesures, appellées *Metretes* ou *Brocs* ; & l'on prétend que chacune de celles-ci tenoit plus de cinquante pintes : à côté, un trépied d'or, sur lequel étoit un vase d'odeur & deux phioles de même prix, pleines de canelle & de safran. Bacchus étoit à l'ombre des lierres, des pampres & d'autres feuillages d'arbres fruitiers, d'où pendoient des couronnes, des bandelettes, des thyrses, des tympanons, des rubans, des masques satyriques, comiques & tragiques. Dans ce même char étoient des Prêtres, des Prêtresses, des Ministres & Interpretes des mysteres, des Danseurs de toutes les sortes, & des femmes qui portoient des vents. Bacchus étoit ici honoré comme un Dieu.

Un troisiéme cortége rappelloit l'histoire de sa vie. Les Bacchantes présidoient en grand nombre, les cheveux épars, & portant des couronnes composées les unes de serpents, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Celles-ci tenoient en main des couteaux, celles-là des serpents. Après elles venoit un second char, large de douze pieds & tiré par soixante hommes, sur lequel étoit la statue de Nisa, que l'on disoit avoir été la nourrice de Bacchus. Elle avoit douze pieds de haut, & portoit une robe de couleur jaune brochée d'or, sur laquelle étoit un habit léger à la Lacédémonienne. Cette figure se levoit par machine, sans que personne y touchât ;

L'E'GYPTE.

& après qu'elle avoit verſé du lait d'une phiole d'or, elle ſe raſſeyoit ; de la main gauche elle tenoit un thyrſe entrelacé de rubans. Elle avoit une couronne d'or, ſur laquelle étoient repréſentées des feuilles de lierre, & des grappes compoſées de différentes pierres précieuſes. Elle étoit couverte d'un ombrage épais, formé par différents feuillages. Aux quatre angles du char étoient quatre lampes dorées. On célébroit ainſi la naiſſance & l'éducation de Bacchus.

Il falloit enſuite l'honorer comme Dieu du vin ; c'eſt ce que repréſentoit un troiſiéme char, long de trente-ſix pieds & large de vingt-quatre. Il étoit deſtiné à porter un preſſoir de la même longueur, rempli de vendange, que ſoixante Satyres fouloient au ſon de la flûte, chantant des airs conformes à l'action qu'ils faiſoient. Silene étoit le chef de la troupe, & il laiſſoit couler le vin pendant toute la marche. Trois cents hommes étoient employés à tirer ce char, à force de corps & de bras. Il en ſuivoit un quatriéme une fois plus lourd, puiſqu'on y avoit attelé ſix cents perſonnes. Il portoit un outre de grandeur énorme, fait de peaux de léopard couſues enſembles. Cet outre tenoit trois mille meſures de cinquante pintes chacune. Le vin en coula pendant tout le trajet.

Après ces quatre premiers charriots, venoit une longue marche de différents perſonnages. D'abord c'étoient des Satyres & des Silenes couronnés au nombre de ſix vingts. Les uns portoient des pots, les autres des flacons, les autres de grandes coupes, & tous ces vaſes étoient d'or. Cette troupe étoit ſuivie d'une cuve d'argent qui tenoit ſix cents meſures, & qui occupoit un cinquiéme char tiré par ſix cents hommes. Elle étoit ciſelée & avoit des figures d'animaux, aux bords, aux deux anſes & à la baſe. Elle étoit ceinte au milieu d'une couronne d'or ornée de pierres précieuſes. Après tout cela venoient deux coupes d'argent, de neuf pieds de haut ſur dix-huit de large ; on les portoit ſur des brancards. Elles étoient couvertes de boſſettes en haut, & tout autour trois animaux d'un pied & demi leur ſervoient de ſupports, & entr'eux on en voyoit beaucoup d'autres de moindre grandeur. Ces deux coupes habilement travaillées étoient ſuivies de dix cuves énormes, puis de ſeize autres bien moindres, dont les plus grandes contenoient trente brocs, & les plus petites cinq ; enſuite de dix gros vaiſſeaux de cuivre, vingt-quatre vaſes à deux anſes ſur cinq ſoucoupes ; deux preſſoirs d'argent, ſur leſquels étoient vingt-quatre gobelets ; une table d'argent maſſif, large de dix-huit pieds, & trente autres de ſix ; quatre trépieds, dont l'un, qui étoit d'argent maſſif, avoit vingt-quatre pieds de circonférence ; les trois autres plus petits étoient ornés de pierreries ſur le milieu. On portoit enſuite quatre-vingts trépieds Delphiques d'argent, moindres que les précédents ; vingt-ſix cruches, ſeize flacons ; cent ſoixante autres vaiſſeaux, dont le plus grand tenoit ſix meſures, & le plus petit deux. Il n'y en avoit aucun qui ne fût d'argent.

Les vaſes d'or venoient enſuite. Quatre que l'on appelloit à la Laconique, couronnés de pampres ; deux à la Corinthienne, ornés au col & au ventre de figures d'animaux, chacun tenoit huit meſures ; un preſſoir où étoient dix gobelets & deux vaſes, dont chacun tenoit cinq meſures. Vingt-deux ſceaux à rafraîchir les liqueurs, qui étoient depuis un broc juſqu'à

trente ; quatre grands trépieds d'or ; une espéce de coffre ou corbeille d'or, dans le goût de ce que nous appellons une *Cave*, propre à recevoir des vases de différentes façons, travaillée avec un art infini, & enrichie de pierres précieuses. Elle avoit quinze pieds de long, & elle étoit faite à six gradins, ornés de différentes figures d'animaux, dont la hauteur étoit de plus de trois pieds. On voyoit aussi deux gobelets, deux coupes de verre avec des ornements d'or, deux soucoupes d'or de quatre coudées, en forme de guéridon, trois autres de moindre grandeur, dix cruches, un autel de quatre pieds & demi, & vingt-cinq plats.

La suite de ces immenses richesses continuoit par une marche de seize cents jeunes garçons, revêtus de tuniques blanches, couronnés les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cent cinquante d'entr'eux portoient des vases d'or ; quatre cents, des vases d'argent ; trois cents, des sceaux d'or destinés à rafraîchir les liqueurs ; d'autres avoient de grands pots pour donner à boire, dont vingt étoient d'or, cinquante d'argent, & trois cents bigarrés de différentes couleurs. Le reste de cette Jeunesse uniforme servoit à porter diverses piéces également riches & curieuses, où l'on voyoit des choses remarquables ; entr'autres un lit porté sur une table de six pieds, qui représentoit le lit de Sémelé, mere de Bacchus, où l'on avoit mis des habits brochés d'or, & ornés de pierreries. Un cinquiéme char long de trente-trois pieds, & large de vingt-un, suivoit par les efforts de cinq cents hommes. On ne voit pas quel rapport sa destination pouvoit avoir à cette fête, à moins que ce ne fût pour le plaisir des spectateurs, ou pour célébrer l'enfance de Bacchus, que l'on représentoit souvent à cet âge. Ce char étoit proprement un antre fort profond & couvert de lierre & de pampre, duquel sortoient & s'envoloient des pigeons, des ramiers & des tourterelles, liés aux pattes avec de longues bandelettes, afin que ceux qui étoient autour les pussent prendre. De-là sortoient encore deux fontaines, l'une de lait, l'autre de vin. Plusieurs Nymphes qui environnoient l'antre portoient des couronnes d'or. Mercure y étoit aussi, tenant un Caducée d'or & revêtu de riches habits, on disoit, qu'il avoit présidé avec les Nymphes à l'éducation du fils de Sémelé.

Sur un sixiéme char étoit représentée l'expédition de Bacchus dans les Indes, conformément à la description que Lucien nous en a laissée. Bacchus y étoit représenté haut de dix-huit pieds, monté sur un Eléphant vêtu de pourpre, portant une couronne d'or, de lierre & de pampre. Il tenoit dans ses mains un long thyrse d'or. Sur le cou de l'Eléphant étoit monté un satyre de plus de sept pieds de haut, portant une couronne d'or, qui imitoit les branches du pin, & sonnant dans une corne de chevre qui lui servoit de cor. L'Eléphant avoit aussi son harnois tout d'or, & portoit autour du col une couronne d'or en forme de feuilles de lierre. La suite du cortége exprimoit la marche & les triomphes du Dieu Mars.

Cinq cents jeunes filles étoient en tête, ornées de robes de pourpre & de ceintures d'or : six vingts d'entr'elles, qui commandoient aux autres, portoient des couronnes d'or en forme de branches de pin. Après elles venoient six vingts Satyres armés de toutes piéces ; leurs armes étoient d'argent ou de cuivre. On voyoit ensuite cinq troupes d'ânes, montés par des Silénes &

L'E'GYPTE.

des Satyres couronnés ; une partie de ces ânes portoit des fronteaux, & tout le reste des harnois d'or ; l'autre partie les portoit d'argent. Après cela venoit vingt-quatre chars, tirés par des Eléphans ; soixante tirés par des Boucs; douze tirés par des Lions ; six tirés par des Oryges, espéce de chevres ; quinze par des Buffles ; quatre par des Anes sauvages ; huit par des Autruches ; sept par des Cerfs. Sur tous ces chars étoient montés de jeunes garçons vétus en cochers & portant des chapeaux à grands bords chargés de guirlandes. D'autres encore plus jeunes accompagnoient ceux-ci, armés de petits boucliers & de longs thyrses, revétus de manteaux parsemés d'agréments d'or. Immédiatement suivoient trois nouveaux chars tirés par des chameaux. Ceux-ci étoient suivis de chars traînés par des Mulets ; & sur ces chars on voyoit des tentes faites à la maniere des Barbares, des femmes Indiennes, & d'autres nations vétues en esclaves. Quoique ces Chameaux fussent principalement destinés à traîner, ils portoient encore, les uns trois cents livres d'encens, d'autres deux cents livres de safran, de canelle, de cinnamome, d'iris & d'autres aromats.

Après cette longue suite de chars marchoient des Ethiopiens armés de piques, qui portoient entr'eux six cents dents d'Eléphant, deux mille branches d'ébene, soixante coupes d'or & d'argent, & de la poudre d'or. Ensuite venoient deux chasseurs, qui tenoient des dards dorés, & qui conduisoient deux mille quatre cents chiens, partie Indiens ou Hyrcaniens, partie Molosses ou d'autres espéces. Cinquante hommes les suivoient, portant des arbres auxquels étoient attachés des bêtes fauves de différente nature & des oiseaux. On voyoit aussi en cage des Perroquets, des Paons, des Méléagrides, des Faisans & d'autres oiseaux d'Ethiopie en grand nombre. Passoient ensuite cent trente Moutons d'Ethiopie, trois cents d'Arabie, vingt de l'isle d'Eubée, vingt-six Bœufs blancs des Indes, huit autres d'Ethiopie, un grand Ours blanc, quatorze Léopards, seize Pantheres, quatre Lynx, trois petits Ours, une Giraffe & un Rhinocerot d'Ethiopie.

Ce cortége singulier précédoit un char de grandeur énorme & rempli de sujets importants. Le principal étoit Bacchus, portant une couronne d'or, ornée de feuilles de lierre. Il paroissoit se réfugier à l'autel de Rhéa, pour éviter la persécution de Junon. Priape étoit auprès de lui avec une couronne d'or, qui imitoit les feuilles de lierre. La statue de Junon portoit un diadême d'or. Les statues d'Alexandre & de Ptolemée avoient des couronnes de lierre, qui étoient d'or pur. La Vertu étoit à côté de Ptolemée avec une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe, posée aussi auprès de Ptolemée, portoit un diadême d'or. Auprès de chacun d'eux étoit un grand vase plein de coupes d'or, & une grande coupe d'or, qui tenoit cinq mesures.

Plusieurs femmes richement vétues suivoient ce char, portant les noms des villes d'Ionie, de plusieurs autres villes Grecques, de l'Asie & des isles, autrefois subjuguées par les Perses. Elles avoient toutes des couronnes d'or. Sur un char suivant étoient un thyrse d'or de cent trente-cinq pieds, & une lance d'argent de quatre-vingt-dix pieds. Venoit ensuite un grand nombre de Chevaux & de bêtes sauvages, entre autres vingt-quatre Lions d'une grandeur prodigieuse ; puis différents charriots, sur lesquels étoient les statues des Rois & de plusieurs Divinités.

Après

L'Egypte.

Après cela, venoit un chœur de six cents hommes, parmi lesquels étoient trois cents joueurs de guitare, qui portoient tous des couronnes d'or. Près de ceux-ci marchoient deux mille taureaux, tous de même couleur, qui portoient des fronteaux d'or, avec un collier & une égide qui pendoit sur leur poitrine.

On voyoit ensuite la pompe de Jupiter & des autres Dieux en grand nombre, puis celle d'Alexandre, dont la statue toute d'or étoit sur un char tiré par des Eléphans; il avoit d'un côté, la Victoire, & de l'autre Minerve. Suivoient immédiatement d'autres charriots, sur lesquels étoient portés séparément des thrônes & des couronnes d'or. Sur le thrône de Ptolemée Soter, étoit une couronne d'or du poids de dix mille pieces d'or, que l'on évalue à cent mille livres de notre monnoye.

A la suite étoient des richesses sans prix, & qui paroissent incroyables. Trois cents vases d'or destinés à faire brûler des parfums; cinquante autels dorés, entourés de couronnes d'or; aux côtés de l'un d'eux étoient attachés quatre flambeaux d'or, de quinze pieds de haut. On voyoit douze foyers dorés, l'un desquels avoit soixante pieds d'élévation, sur dix-huit de circonférence, neuf trépieds Delphiques d'or, haut de six pieds, & un plus grand que tous les autres, de quarante-cinq pieds, portant des animaux d'or de sept pieds & demi, & tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vignes. C'étoient après cela des palmes dorées, longue de douze pieds, un caducée doré de plus de soixante-six, un foudre doré de soixante, un Temple doré de soixante pieds en circuit, une corne double de douze pieds, un grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs étoient de dix-huit pieds, des bêtes fauves de grandeur énorme, des aigles de trente pieds.

On porta en cette pompe trois mille deux cents couronnes d'or, une entr'autres que l'on nommoit *sacrée*, qui environnoit l'entrée du Temple de Bérénice. Elle avoit cent vingt pieds de circonférence, & elle étoit ornée de pierres précieuses. La plûpart de ces couronnes étoient portées par de jeunes filles. On voyoit encore une cuirasse d'or de dix-huit pieds, une autre d'argent de vingt-sept pieds, sur laquelle étoient deux foudres d'or de dix-huit pieds, vingt boucliers d'or, soixante-quatre armures d'or complettes, deux bottes d'or de quatre pieds & demi, douze bassins d'or, un grand nombre de flacons, dix grands vases de parfums pour les bains, douze cruches, cinquante plats, cinq tables couvertes de gobelets d'or, une corne d'or solide, de quarante-cinq pieds. Il y avoit de plus quarante charriots chargés de vases & d'autres ouvrages d'argent, vingt autres chargés de vases d'or, & huit cents qui étoient remplis d'aromates.

Les troupes commandées pour escorter cette pompe, montoient à cinquante-sept mille six cents hommes de pieds, & à vingt-trois mille deux cents hommes de cheval, tous vêtus & armés magnifiquement.

Il paroît que Callixenes, d'où cette description est tirée, a un peu exagéré dans les détails; mais il y a toujours lieu de croire, que cette pompe fut la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Ptolemée Ceraunus, devenu maître du thrône de Macédoine, envoya des Ambassadeurs au Roi d'Egypte, son frere, pour l'assurer qu'il avoit entiérement oublié tout ressentiment de haine & de jalousie. Pendant que les

L'EGYPTE.

deux freres se donnoient des marques réciproques d'une sincere réconciliation, Argée, autre frere de Philadelphe, cherchoit à lui faire perdre la couronne & la vie. Meléagre, qui étoit aussi son frere, voulut faire soulever les Cypriotes contre lui; mais le Roi d'Egypte rendit leurs projets inutiles, & fit mourir ses deux freres. Arsinoë, sa femme, fille de Lysimaque, convaincue que son époux avoit de la tendresse pour une de ses sœurs, fille de Soter & de Bérénice, résolut de s'en venger en empoisonnant son mari. Le complot fut découvert, & le Roi exila sa femme en Thébaïde. Il épousa ensuite la Princesse qui avoit donné tant de jalousie à sa femme: elle se nommoit aussi Arsinoë, & étoit sa propre sœur. Cette Princesse n'ayant point eu d'enfants mâles, adopta Ptolemée Evergete, fils de celle dont elle avoit pris la place.

Alliance de Philadelphe avec les Romains.

273.

Philadelphe, aimé de ses sujets & redouté de ses ennemis, envoya des Ambassadeurs aux Romains, pour demander leur amitié. Le Sénat fut flatté de cette ambassade, & fit partir aussitôt quatre Sénateurs, pour aller conclure le traité à Alexandrie. Le Roi leur fit une réception magnifique, & à la fin d'un repas, il leur fit présent à chacun d'une couronne d'or. Les Romains allerent les placer dès le lendemain sur la tête des statues de Ptolemée. Le Roi fut si sensible à cette action, qu'il leur fit des présents plus considérables. Lorsqu'ils furent de retour à Rome, ils les remirent dans le thrésor public; mais le peuple, touché de leur générosité, leur fit rendre la valeur de ce qu'ils avoient déposé dans le thrésor.

Troubles en Egypte.

265.

Ptolemée jouissoit des douceurs de la paix, lorsque la rébellion de Magas, son frere utérin, l'obligea de prendre les armes. Ce Prince, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, s'étoit fait déclarer Roi de ces Provinces, & avoit encore entrepris d'enlever l'Egypte à son frere. Il avoit en même temps engagé Antiochus Soter, Roi de Syrie, à faire une irruption du côté de Peluse, pendant qu'il entreroit dans l'Egypte par la Cyrénaïque. Philadelphe s'opposa avec tant de vigueur aux entreprises d'Antiochus, que Magas, ne se voyant point soutenu aussi efficacement qu'il l'avoit espéré, demanda la paix. Le mariage de sa fille Bérénice avec Ptolemée, l'aîné des fils de Philadelphe, fut le sceau du traité. Ce furent les seules guerres que le Roi eut à soutenir pour la défense de ses Etats. Il secourut d'ailleurs ses alliés, & prit le parti des Athéniens & des Achéens. Il ne profita de la tranquillité dont il jouit le reste de son regne, que pour travailler à l'avantage de ses sujets. Il établit la navigation en Orient par la Mer Rouge, & fit fleurir le commerce dans son Royaume. Il avoit deux flottes, l'une sur la Mer Rouge & l'autre sur la Méditerranée. Par ce moyen il mit le commerce à couvert de toute insulte, & conserva dans une entiere soumission les villes qu'il possédoit dans la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie & les Cyclades. Ce Prince, qui avoit beaucoup de goût pour les tableaux & les statues, n'en avoit pas moins pour les livres, & il se faisoit un plaisir de favoriser les sçavants. Les bienfaits dont il les combloit attirerent dans l'Egypte tout ce que son siécle put fournir de plus grands hommes dans les Lettres. Il ne se borna pas à embellir l'Egypte, il donna encore des preuves de sa magnificence dans toutes les Provinces de sa domination. Il bâtit ou agrandit une quantité de villes, dont il fut regardé comme le

fondateur. On en connoît six qui portoient le nom de Philadelphie, cinq qui avoient le nom de Bérénice sa mere, & neuf qu'on nommoit Arsinoë, du nom de sa sœur & de sa femme. Philadelphe mourut dans la soixante & quatriéme année de son âge, & la trente-neuviéme de son régne, cherchant inutilement à soulager la douleur que lui causoit la mort d'Arsinoë, à laquelle il ne survécut pas long-temps.

Ptolémée Evergete, devenu maître du thrône par la mort de son pere, fut obligé de porter la guerre en Asie contre Antiochus le Dieu, qui avoit répudié Bérénice (1). Après avoir pris vengeance de l'affront que ce Prince lui avoit fait en ravageant une partie de l'Asie, il retourna dans ses Etats chargé de riches dépouilles, de vases sacrés, de Statues Egyptiennes, que Cambyse avoit autrefois enlevés de l'Egypte. Bérénice, sa sœur & sa femme, l'avoit vû partir avec tant de regret, qu'elle avoit promis de consacrer ses cheveux à quelque Divinité, s'il retournoit sain & sauf. Aussitôt qu'il fut de retour, elle coupa sans peine ses beaux cheveux, & les consacra dans le Temple que Philadelphe avoit fait bâtir à Arsinoë sur le Promontoire de Zéphyrion en Chypre, sous le nom de Venus Zephyrienne. Peu de temps après ces cheveux furent perdus, & Conon de Samos, célebre Mathématicien, s'avisa, pour faire sa cour, de publier que les cheveux de Bérénice avoient été transportés dans le Ciel. Il montra le soir même près de la queue du Lion cette étoile, qui jusques-là n'avoit pas fait partie d'aucune constellation, & il prétendit que c'étoit la chevelure de Bérénice. D'autres Astronomes, à son exemple, continuerent à lui donner ce nom, qui lui est resté jusqu'à ce jour. Le Poëte Callimaque confirma cette vision par un petit Poëme qu'il intitula, *la Chévelure de Bérénice*, & que Catulle a traduit depuis en latin. PTOLEME'E-EVERGETE. 246.

Evergete cultiva les sciences à l'exemple de ses Prédécesseurs, & travailla à augmenter la Bibliotheque d'Alexandrie. Héritier des vertus de Soter & de Philadelphe, il marcha sur leurs traces, & rendit l'Egypte heureuse & florissante. Il fut le dernier de sa race qui mérita de régner : ses Successeurs furent des monstres de cruauté, de perfidie, d'injustice, de violence & de débauche. Evergete mourut la vingt-cinquiéme année de son régne.

Philopator, son fils, qui lui succéda, n'avoit d'autre occupation que celle de s'adonner aux plaisirs de toute espéce, & de satisfaire toutes ses passions, surtout celles du vin & des femmes. Il couroit dans les rues avec un tambourin pour rassembler ses compagnons de débauche, & il abandonnoit le soin des affaires les plus importantes à une courtisane nommée Agathoclée. Ce fut sous le régne de ce Prince que périt Cléomene, Roi de Sparte, comme on l'a vû vers la fin de l'Histoire Grecque dans le Tome sixiéme. Il avoit encouru la disgrace du Roi, parce qu'il s'étoit opposé au dessein qu'il avoit de faire mourir son frere, que ses grandes qualités lui avoient rendu suspect. Philopator ne tarda pas à le sacrifier à ses soupçons, & il eut l'inhumanité de faire mourir sa propre mere, parce qu'elle avoit pris ouvertement le parti de son frere. PTOLEME'E-PHILOPATOR. 221.

Théodote, Etolien d'origine, & qui étoit au service de Philopator, avoit rendu de si grands services dans les guerres d'Asie, qu'il avoit été nommé Révolte de Théodote. 220

(1) Voyez l'histoire de Syrie. Tom. VII. de cette Introduction.

L'EGYPTE. Gouverneur de la Célé-Syrie. Les Courtisans, jaloux de sa gloire, étoient résolus de le perdre. Ils l'accuserent auprès du Roi, d'avoir ménagé le Roi de Syrie dans la derniere guerre; mais Théodote donna tant de preuves de sa bonne conduite, qu'il fut déclaré absous. Effrayé du danger qu'il avoit couru, il forma le projet de se venger d'un Prince qui n'écoutoit que de lâches flateurs. De retour dans son Gouvernement, il s'assura des villes de Tyr & de Ptolemaïs, & les livra à Antiochus le Grand. Le Roi de Syrie, après avoir fait quelques tentatives sur l'Egypte, s'occupa à soumettre les villes de la Célé-Syrie. Philopator, ayant mis sa personne en sûreté dans Memphis, parut s'inquietter peu des succès du Roi de Syrie, & ne mit aucune interruption à ses plaisirs. Cependant Agathocle & Sosibius, ses premiers Ministres, leverent des Troupes, dont ils donnerent le commandement à des Officiers Grecs, changerent les anciennes manieres de combattre des Egyptiens, & introduisirent celles des Grecs. Pour gagner du temps, ils feignirent d'entrer en négociation avec Antiochus, & cependant la flotte Egyptienne s'avançoit sur les côtes de la Phénicie près de l'embouchure du Lycus. Nicolaüs, qui commandoit l'armée de terre, l'avoit rassemblée à Gaza, d'où il avoit marché vers le Mont-Liban. Antiochus attaqua les Egyptiens & les mit en fuite. Profitant de sa victoire, il soumit plusieurs villes, & poussa ses conquêtes au-delà du Jourdain.

217. Philopator à cette nouvelle abandonna enfin ses plaisirs pour quelque temps, & prit le parti de se mettre en campagne. Il étoit campé dans les plaines de Raphia à la vûe des ennemis, lorsqu'il pensa périr de la main de Théodote. Cet Officier, toujours animé par des sentiments de vengeance, avoit trouvé moyen de s'introduire pendant la nuit dans le camp des Egyptiens, accompagné seulement de deux hommes, & étoit parvenu jusqu'à la tente du Roi, qui heureusement n'y couchoit pas cette nuit. Outré d'avoir manqué son coup, il tua le Médecin de Philopator, blessa quelques Officiers qui se trouverent dans la tente, & se sauva à la faveur du tumulte. Philopator n'eut pas plutôt appris ce qui venoit de se passer, qu'il résolut de livrer combat aux Syriens. Antiochus accepta le combat, & mit bientôt en déroute l'aîle gauche des Egyptiens; mais l'aîle droite, qui n'avoit pas encore donné, rétablit le combat & enveloppa l'ennemi, qui poursuivoit les vaincus avec trop de chaleur. Antiochus, s'appercevant que la bataille étoit perdue sans ressource, se sauva à Raphia, d'où il se retira à Antioche. Il envoya ensuite demander la paix à Philopator, qui se hâta de la conclure afin de pouvoir se livrer tranquillement à ses plaisirs. Philopator, en parcourant les villes de la Syrie, alla à Jérusalem & visita le Temple. Il voulut entrer jusques dans le Saint des Saints; mais il en fut empêché par une force supérieure. Frappé de ce prodige, il résolut la perte des Juifs; & donna contr'eux des Edits très-séveres. Dieu changea enfin l'esprit de ce Prince, & il traita favorablement ceux qu'il avoit voulu faire périr (1).

Philopator, qui aimoit les actions d'éclat, fournit des sommes immenses aux Rhodiens, pour réparer les pertes que leur avoit causé un violent tremblement de terre. Il tenoit une conduite bien différente à l'égard de ses sujets, qui ne trouvoient en lui qu'un Prince cruel, injuste, indolent

(1) Voyez le troisiéme Livre des Machabées.

dans le gouvernement des affaires, & entierement abandonné à la débauche. Les Egyptiens, fatigués d'un joug si pesant, oublierent leur devoir en songeant à la révolte. Elle fut cependant promptement appaisée, mais on ignore le détail de cer événement. Autanr Philopator étoit méprisé & haï des siens, autant il étoit considéré des Puissances étrangeres. Les Athéniens rechercherent son amitié; les Romains firent une nouvelle alliance avec lui, & ce Prince termina par sa médiation la guerre, que se faisoient depuis longtemps Philippe, Roi de Macédoine, & Attalus, Roi de Pergame. Philopator, usé de débauche, mourut après dix-sept ans de régne, & dans la trente-neuviéme année de son âge. Il avoit fait mourir trois ans auparavant sa femme, à la sollicitation d'Agathoclée.

L'Egypte.

Ptolemée Epiphane.

204.

Ptolemée Epiphane, fils de Philopator, n'avoit que cinq ans lorsque son pere mourut. Agathoclée, son frere Agathocle, sa mere & quelques uns de leurs confidents cacherent la mort du Roi autant qu'il leur fut possible, & enleverent pendant cet intervalle une partie des thrésors. Ils formerenr ensuite le projet de conserver toute leur autorité pendant la jeunesse du Prince. Les moyens dont ils voulurent se servir dévoilerent bientôt leur ambition, & leur devinrent funestes. Ils furent cependant d'abord épargnés, mais un de leurs esclaves ayant parlé avec insolence dans la place publique d'Alexandrie, tous les sentiments de haine se réveillerent, & cette famille entiere fur déchirée par la populace. On rraita avec la même rigueur tous ceux dont on avoir sujet de se plaindre, & qui avoient été les Ministres du feu Roi. On choisit ensuite, pour Tuteur du jeune Prince, Aristomene d'Acarnanie, qui gouverna avec beaucoup de sagesse.

202.

Antiochus le Grand regarda la minorité du Roi d'Egypte, comme un moment favorable pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu par le dernier traité de paix. Il se ligua avec Philippe, Roi de Macédoine, & ces deux Princes convinrent de partager entre eux les Etats de Ptolemée Epiphane. Aristomene, pour conjurer l'orage qui menaçoit son Maître, eut recours aux Romains, qui, flattés de cette démarche, envoyerent des Ambassadeurs à Philippe & à Antiochus, pour leur défendre de faire aucune entreprise contre Ptolemée. Les Rois de Macédoine & de Syrie firent peu de cas des menaces de Rome, & Antiochus entra dans la Judée, dont il fit la conquête. Scopas, à la tête d'un corps d'Etoliens, qui étoient entrés au service du Roi d'Egypte, reprit la Judée & quelques villes de la Célé-Syrie, & de la Palestine. Antiochus éroit alors occupé contre Attalus, mais aussitôt qu'il eut terminé la guerre avec ce Prince, il enleva de nouveau aux ennemis toutes les Places dont ils s'étoient mis en possession pendant son absence, & battit Scopas vers les sources du Jourdain. Cet avantage le rendit bientôt maître de toute la Syrie & de la Palestine. Il proposa ensuite de donner Cléopâtre, sa fille, en mariage au Roi d'Egypte, avec les provinces de Célé-Syrie, de Phénicie & de Palestine, à condition de les garder jusqu'à ce que le jeune Prince fût en âge d'épouser Cléopâtre. On fut obligé d'accepter le traité; mais il ne fit pas renaître la tranquillité qu'on en avoit espérée. Antiochus, à qui on avoit abandonné la Syrie, prétendoit lui rendre toute l'étendue que lui avoit donné Séleucus Nicanor, & par conséquent y comprendre la province de Carie, & quelques villes de l'Asie mineure, qui

L'EGYPTE. appartenoient au Roi d'Egypte. En conséquence il se rendit maître de plusieurs places dans la Pamphylie.

Pendant le cours de ces conquêtes, il se répandit un bruit, que Ptolemée Epiphane étoit mort. Antiochus s'avança aussitôt vers l'Egypte ; mais lorsqu'il fut arrivé dans la Lycie, il apprit la fausseté de cette nouvelle. Le complot que Scopas avoit formé contre la vie du Roi, y avoit donné lieu. Le Régent découvrit la conjuration avant qu'elle éclatât, & en fit punir les auteurs. Le Conseil de Régence résolut alors de déclarer le Roi majeur, quoiqu'il n'eût que quatorze ans. On se flattoit qu'après la cérémonie du couronnement, sa personne seroit plus respectée, & que le Royaume deviendroit plus tranquille & plus florissant. Trois ans après, il épousa Cléo-
196. pâtre, fille d'Antiochus, & ce Prince lui donna pour dot les trois provinces qu'il avoit promises par le dernier traité, mais il s'en réserva la souveraineté & la moitié des revenus.

Le Roi de Syrie ne tira pas de cette alliance tout le fruit qu'il en espéroit. Sa fille, devenue Reine d'Egypte, épousa les intérêts du Royaume, & abandonna ceux de son pere. Tant que Ptolemée Epiphane écouta les sages avis d'Aristomene, il se comporta de maniere à mériter l'estime & l'affection de ses sujets ; mais aussitôt qu'il prêta l'oreille aux discours artificieux des Courtisans, il oublia bientôt les bons principes qu'il avoit reçus, & fit mourir par le poison celui qui les lui avoit donnés. Délivré d'un censeur qu'il trouvoit sans doute trop rigide, il s'abandonna à toutes sortes de vices. Sa conduite irrita ses sujets, & la révolte éclata de tous côtés ; mais il fut assez heureux pour réduire les rebelles. Peu de temps après, comme il se disposoit à faire la guerre contre le Roi de Syrie, il fut empoisonné par quelques Seigneurs qui craignoient d'être dépouillés de leurs biens. Il étoit dans la vingt-huitiéme année de son âge.

PTOLEMÉE PHILOMETOR. Ce Prince avoit laissé deux fils, qui porterent successivement la couronne. Le plus âgé, nommé Ptolemée, qui prit dans la suite le surnom de Philo-
180. metor, n'avoit que six ans lorsqu'il monta sur le thrône. Cléopâtre, sa mere, fut déclarée Régente, & elle gouverna pendant l'espace de sept ans avec une sagesse qui lui attira l'estime & l'admiration de tout le monde. Eulée, à qui on confia ensuite le soin de la personne du jeune Roi, songea à gagner sa confiance en flattant toutes ses passions, & en lui inspirant l'amour du plaisir. Il comptoit par ce moyen, que Philometor, peu habitué au travail, lui abandonneroit l'administration du Royaume, & ce qu'il avoit espéré, arriva en effet. Le Roi fut déclaré majeur aussitôt qu'il fut entré dans sa quinziéme année.

La Célé-Syrie, la Palestine & la Phénicie, qui avoient été cédées à Ptolemée Epiphane, étoient enfin rentrées sous la puissance des Rois de Syrie. Les Ministres de Philometor envoyerent des Ambassadeurs à Antiochus-Epiphane pour les lui redemander ; mais ce Prince, au lieu de donner satisfaction au Roi d'Egypte, se prépara à la guerre. Après avoir battu les Egyptiens dans la premiere campagne, il se disposa la seconde année à entrer en Egypte. Une nouvelle bataille qu'il gagna, & la douceur avec laquelle il traita les vaincus, lui ouvrirent les portes de toutes les villes ; Philome-
170. tor lui-même alla se remettre entre ses mains. Antiochus le traita avec

beaucoup de bonté, & voulut qu'il mangeât toujours à sa table. Le Roi de Syrie, maître de l'Egypte, en enleva tout ce qu'il y avoit de précieux, & retourna dans ses Etats. L'EGYPTE.

Les habitants d'Alexandrie, indignés du peu de courage de Philometor, ne voulurent plus le reconnoître pour leur Roi, & mirent la couronne sur la tête de son frere Ptolemée, surnommé d'abord *Evergete*, & ensuite *Physcon*. Antiochus Epiphane, instruit de ce qui se passoit, rentra en Egypte sous prétexte de soutenir le parti de Philometor, & mit le siége devant Alexandrie. Les Députés de la Grece, qui se trouvoient dans cette ville, & les Ambassadeurs Romains, tâcherent par leurs négociations à porter le Roi de Syrie à la paix. Leurs démarches furent inutiles, & Antiochus proposa pour dernier accommodement, que les habitans d'Alexandrie reconnussent Philometor pour leur Roi. Ennuyé cependant de la longueur du siége, il abandonna cette place, rendit tout le pays à Philometor, & se réserva seulement Peluse, dans laquelle il mit un forte garnison. Il repassa ensuite dans ses Etats, pour y attendre l'issue de la guerre civile qui étoit allumée entre les deux freres, & qui sembloit favoriser ses desseins. Philometor ouvrit alors les yeux, & convaincu de la mauvaise foi d'Antiochus, il se raccommoda avec son frere, & convint de partager le thrône avec lui.

Antiochus, irrité de cette réunion qui rompoit tous ses projets, rassembla une puissante armée, envoya une partie de ses troupes dans l'isle de Chypre, & entra avec le reste dans l'Egypte, dont la conquête ne lui coûta guères. Il étoit résolu de conserver ce Royaume, lorsqu'il reçut ordre du Sénat Romain de se retirer promptement. Ce Prince, naturellement si fier, n'osa résister à Popilius, que Rome lui avoit député. Les deux Rois furent ainsi délivrés d'un ennemi qui leur faisoit une cruelle guerre depuis cinq ans. Ces deux Princes vécurent pendant six ans dans une union parfaite; mais Physcon, s'ennuyant de partager la Souveraineté, forma contre Philometor une puissante faction, & le priva de la couronne. Philometor se rendit à Rome dans un équipage humiliant, persuadé qu'il toucheroit plus facilement le Sénat. On lui fit un accueil favorable, & on ordonna que les deux freres partageroient entr'eux le Royaume. La Libye & la Cyrénaïque furent données à Physcon; Philometor eut l'Egypte & l'isle de Chypre, & on déclara ces Etats indépendants les uns des autres. L'accord fut ratifié par les cérémonies & les sacrifices ordinaires.

PTOLEMÉE PHILOMETOR, & PTOLEMÉE PHYSCON.

169.

Partage entre les deux freres.

163.

Physcon rompit bientôt le traité, & alla à Rome, pour demander que l'isle de Chypre lui fût remise. Il sçut tellement gagner la faveur des Romains, qu'on lui accorda sa demande; mais Philometor prétendit qu'il falloit s'en tenir au premier traité, & déclara la guerre à son frere. Il fit soulever contre lui les habitants de la Cyrénaïque, & Physcon, obligé de marcher contre les Rebelles, eut le chagrin d'en être battu. Il porta de nouvelles plaintes à Rome, & le Sénat toujours disposé à le protéger, traita durement l'Ambassadeur de Philometor, qui étoit venu défendre la cause de son maître. Les deux freres, qui se disputoient l'isle de Chypre, s'y trouverent en personne, & se livrerent combat. La fortune favorisa Philometor, qui fit son frere prisonnier. Content de cet avantage, il pardonna à

L'E'GYPTE.

Phyſcon ce qu'il avoit fait contre lui, promit de tout oublier, lui rendit la Libye, la Cyrénaique & quelques villes, pour le dédommager de l'iſle de Chypre. Le Gouverneur que Philometor laiſſa en Chypre, forma le projet de livrer cette iſle à Démétrius, Roi de Syrie. Le complot fut découvert & le coupable fut mis en priſon, où il s'étrangla pour éviter la honte du ſupplice qui lui étoit deſtiné. Philometor, plein de reſſentiment contre le Roi de Syrie, favoriſa ſecrettement la révolte des habitants d'Antioche, & contribua à la perte de Démétrius Soter, en fourniſſant à un impoſteur le moyen de monter ſur le thrône (1). Cet impoſteur, connu ſous le nom d'Alexandre Balas, épouſa Cléopâtre, fille du Roi d'Egypte, qui continua à prendre ſes intérêts pendant quelque temps. Ils ſe brouillerent dans la ſuite, & Philometor, après lui avoir ôté ſa fille, ſe déclara pour Démétrius Nicator, qu'il fit reconnoître Roi de Syrie. Balas, qui étoit en Cilicie, accourut promptement à Antioche, & livra bataille aux deux Rois. Son armée fut entierement défaite; mais Philometor mourut cinq jours après des bleſſures qu'il avoit reçues dans l'action.

PHYSCON ſeul.

146.

Auſſitôt que Cléopâtre, ſa femme & ſa ſœur, eut appris ſa mort, elle voulut faire monter ſur le thrône le fils qu'elle avoit eu de lui & qui étoit encore enfant; mais Phyſcon s'y oppoſa. Un Ambaſſadeur Romain, qui ſe trouvoit alors à la Cour d'Alexandrie, crut prévenir les troubles en uniſſant Cléopâtre avec Phyſcon, & en établiſſant pour ſon ſucceſſeur le fils de Philometor. Phyſcon conſentit à cet accommodement, mais le jour même des nôces, il fit poignarder le jeune Prince dans les bras de ſa mere. Craignant que ſes Partiſans ne formaſſent quelque complot, il ordonna qu'on les mît à mort, & pour couvrir tant de cruautés, il publia qu'il prévenoit l'effet d'une conſpiration formée contre lui. Sa tyrannie obligea les habitants d'Alexandrie à abandonner cette ville: Phyſcon la repeupla d'Etrangers, qui lui devinrent bientôt ſuſpects. Un jour que toute la Jeuneſſe étoit aſſemblée dans le lieu des exercices, il la fit environner par ſes ſoldats, & la fit maſſacrer. Cette action excita la fureur du peuple qui prit les armes, & courut mettre le feu au Palais. Phyſcon, craignant pour ſa vie, ſe ſauva dans l'iſle de Chypre avec Cléopâtre, ſa niéce, qu'il avoit épouſée après avoir répudié Cléopâtre ſa ſœur, & emmena Memphite ſon fils, qu'il avoit eu de cette derniere. Les habitants d'Alexandrie briſerent toutes ſes ſtatues, & mirent la couronne ſur la tête de la veuve de Philometor. Phyſcon, pour ſe venger de cette Princeſſe, fit couper par morceau Memphite, l'enferma dans une boëte, & l'envoya à ſa mere le jour qu'elle célébroit l'anniverſaire de ſa naiſſance. Un ſpectacle ſi horrible excita de nouveau la fureur des habitants d'Alexandrie, qui jurerent de ne jamais ſouffrir que Phyſcon remontât ſur le thrône.

Une réſolution ſi ferme, ne put cependant avoir d'effet, car Phyſcon, à la tête d'une nombreuſe armée, força les Egyptiens à ſe ſoumettre. Il ſuſcita même des affaires à Démétrius Nicator que Cléopâtre avoit appellé à ſon ſecours. Phyſcon, plus affoibli par ſes débauches que par le nombre de ſes années, s'apperçut que ſa fin approchoit. Il avoit deux fils de ſa ſeconde femme, & il déſigna pour ſon ſucceſſeur ſon fils aîné, à qui il fit épouſer

(1) Voyez l'Hiſtoire de Syrie, Tome VII.

ſa

sa sœur, suivant la coutume d'Egypte; mais sa femme obtint qu'il fît un testament par lequel elle étoit déclarée Régente, avec pouvoir de proclamer celui de ses deux fils qu'elle jugeroit à propos. Physcon mourut peu de temps après, & ses sujets ne purent s'empêcher de témoigner leur joye, en apprenant cette nouvelle. L'Egypte. 117.

Aussitôt que le Roi fut mort, la Régente mit le sceptre entre les mains d'Alexandre, son second fils. Les habitans d'Alexandrie refuserent de le reconnoître, & rappellerent de Chypre Ptolemée *Lathyre*, que sa mere y avoit envoyé pour l'éloigner de la couronne. Outrée de voir ses projets évanouis, elle obligea Ptolemée à répudier sa femme & à épouser sa sœur cadette qu'il ne pouvoit souffrir. Elle donna le gouvernement de Chypre à Alexandre, afin qu'il pût se rendre maître du pays & des troupes, & qu'elle y trouvât un asyle, dans le cas où elle seroit forcée d'abandonner l'administration du Royaume. Cette Princesse, qui conservoit pour Ptolemée une haine invincible, cherchoit les moyens de lui faire perdre la couronne. Il étoit dans la dixiéme année de son régne, lorsque sa mere vint enfin à bout de ses desseins. Elle produisit devant le peuple quelques-uns de ses gardes, qui s'étoient fait eux-mêmes quelques blessures, & publia que son fils les avoient ainsi maltraités, parce qu'ils s'étoient opposés aux coups qu'il avoit voulu lui porter. On ajouta foi aux discours de la Régente, & Ptolemée pensa être mis en piéces. Il fut assez heureux pour se sauver sur un vaisseau qui le porta en Syrie. Ptolemée Lathyre, ou Soter II.

Ptolemée Alexandre monta alors sur le thrône à la place de son frere, à qui on abandonna le gouvernement de l'isle de Chypre, où il resta quelque temps tranquille. Il se mêla ensuite des troubles dont la Syrie étoit agitée, & qui étoient occasionnés par la désunion des deux freres Antiochus. Il prit quelques places qui appartenoient aux Juifs, & remporta sur eux une victoire complette. Cléopâtre, sa mere, allarmée des succès de son fils, passa dans la Syrie à la tête d'une armée, & envoya son fils Alexandre dans la Phénicie, qui étoit prête à se révolter. Lathyre, soupçonnant que l'Egypte étoit dégarnie de troupes, s'y rendit alors avec son armée, dans l'espérance qu'il lui seroit facile de s'en emparer. Toutes les villes lui fermerent leurs portes, & pendant qu'il se disposoit à les forcer, Cléopâtre envoya une partie de ses troupes pour s'opposer à ses entreprises. Il fut obligé de se retirer à Gaza, où il passa l'hyver, tandis que la Reine mere étoit à Ptolémaïde. Cette Princesse fit alors une nouvelle alliance avec les Juifs. Cléopâtre & Lathyre abandonnerent ensuite la Syrie; l'une retourna en Egypte, & l'autre dans l'isle de Chypre. Ptolemée Alexandre. 107. 105.

Ptolemée Alexandre, qui craignoit de devenir la victime de la haine que sa mere avoit pour son frere, ou qui s'appercevoit peut être que cette Princesse lui envioit le seul titre de Roi qu'elle lui avoit laissé, abdiqua la Royauté, & sortit d'Alexandrie. Le peuple, qui ne vouloit pas souffrir que Cléopâtre regnât seule, l'obligea d'engager son fils à remonter sur le thrône. Cependant Lathyre négocioit secrettement avec Antiochus Cyzicenien, Roi de Damas, pour en obtenir du secours. Cléopâtre traversa cette négociation, en suscitant de nouveaux troubles dans la Syrie. Lathyre commençoit à désespérer de remonter sur le thrône, lorsqu'une révolution l'y plaça

L'EGYPTE. dans le moment qu'il ne s'y attendoit pas. Cléopâtre fâchée de partager la souveraine autorité avec Alexandre, avoit enfin résolut sa perte. Ce Prince, qui en fut instruit, prévint le coup en faisant assassiner sa mere. Les Egyptiens eurent horreur d'une action si criminelle, lui enleverent la couronne, &

LATHYRE est rétabli.

89.

Lathyre fut alors rappellé. Alexandre fit quelques tentatives pour chasser son frere & s'emparer de Chypre; mais il perdit la vie en voulant surprendre cette isle.

Lathyre, n'ayant plus d'ennemis, jouit tranquillement du thrône qui lui avoit été disputé si long-temps. Quelques années après son rétablissement, les Thébains de la haute Egypte se révolterent dans le dessein de se rendre indépendants. Lathyre marcha contre eux, prit la ville d'assaut, la traita avec la derniere rigueur, & n'y laissa aucune trace de l'état brillant où elle avoit été autrefois. Ce fut le dernier événement considérable qui arriva sous le régne de ce Prince. Il mourut la huitiéme année de son rétablissement.

De son premier mariage avec Cléopâtre sa sœur aînée, il avoit eu deux fils qui moururent en bas âge. Selene, sa sœur cadette, que sa mere lui fit épouser de force, ne lui donna que deux filles; sçavoir, Cléopâtre qui fut mariée à son oncle Alexandre, ensuite à deux Rois de Syrie; & Bérénice, qui succéda à la couronne. Il eut d'ailleurs deux fils naturels, dont l'un nommé Ptolemée fut Roi de Chypre, & l'autre parvint au thrône d'Alexandrie, sous le nom de Ptolemée Denys ou Aulete.

BE'RE'NICE.

81.

Comme il n'y avoit point de successeurs légitimes, on mit la couronne sur la tête de Bérénice. Le jeune Alexandre, fils du Roi du même nom, & que Mithridate, Roi de Pont, avoit emmené dans ses Etats, s'ennuya à la Cour de ce Prince. Craignant de devenir un jour la victime de sa cruauté ou de son ambition, il se rendit auprès de Sylla, & le pria de le mettre sous la protection des Romains. Sylla fit rendre par le Sénat un decret, qui obligeoit les habitants d'Alexandrie de reconnoître pour leur Roi le jeune Alexandre. Ce Prince fut reçu avec de grands témoignages de joie de la part des Egyptiens, & on lui fit épouser la Reine, qui étoit sa cousine germaine. Il s'en dégoûta bientôt, & la fit mourir dix-neuf jours après.

PTOLEME'E ALEXANDRE II.

81.

Ce trait de cruauté inspira aux Egyptiens des sentiments de haine & de mépris pour leur Roi. Selene, sa tante, voulut en profiter pour réunir l'Egypte à la Syrie, dont elle étoit Reine. Comme elle n'osoit faire aucune entreprise sur l'Egypte sans la permission des Romains, elle envoya ses deux fils à Rome pour solliciter cette affaire. Alexandre, qui en fut informé, fit échouer les projets de sa tante en fournissant aux Romains des sommes considérables. La mort de Sylla fit perdre au Roi d'Egypte son plus zélé protecteur. Les peuples, las d'obéir à un Prince qui ne connoissoit que les plaisirs, & qui négligeoit l'administration du Royaume, le priverent du thrône, & mirent en sa place Ptolemée Aulete, fils naturel de Lathyre. Alexandre, ayant inutilement imploré le secours de Pompée qui étoit en Syrie, se retira à Tyr où il mourut de chagrin. Il fit un testament par lequel il donna au peuple Romain le Royaume d'Egypte, comme s'il eut été en droir de disposer de ce Pays.

PTOLEME'E ALEXANDRE AULETE ou DENYS I.

65.

Les deux surnoms qu'on donna au nouveau Roi ne lui faisoient point

d'honneur. Celui d'*Aulete*, qui signifie *Joueur de flûte*, donnoit à connoître que ce Prince en faisoit sa principale occupation. Il se piquoit même d'y exceller, & entroit en lice avec les plus habiles pour leur disputer le prix. Il eut le surnom de *Denys* ou de *Dionysius*, parce qu'il se plaisoit à paroître au milieu des Bacchanales publiques avec des femmes débauchées. De son mariage avec Cléopâtre, sa sœur, naquirent un fils & une fille. Celle-ci fut la célebre Cléopâtre sous laquelle finit le Royaume d'Egypte. Le frere naturel d'Aulete, qui étoit Roi de l'isle de Chypre, ne songeoit qu'à amasser des thrésors & à les conserver; mais son avarice fut la cause de sa perte. P. Clodius, qui avoit reçu ordre de faire la chasse aux Pirates qui croisoient sur les côtes de Cilicie, eut le malheur de tomber entre leurs mains. Il s'adressa au Roi de Chypre pour en obtenir l'argent dont il avoit besoin pour sa rançon. Ptolemée offrit une somme si médiocre, que les Pirates refuserent de la recevoir, & rendirent généreusement la liberté à l'Officier Romain. Clodius, devenu Tribun du peuple, fit donner un décret pour ordonner à Caton d'Utique d'aller prendre possession de l'isle de Chypre au nom du peuple Romain. On se fondoit sur le testament de Ptolemée Alexandre, dont on avoit déjà enlevé les richesses qu'il avoit laissées à Tyr en mourant. Lorsque Caton fut arrivé à Rhodes, il fit sçavoir au Roi de Chypre la volonté du Sénat. Ce Prince, qui ne se sentoit pas en état de résister aux Romains, prit le parti de mettre tous ses thrésors sur un vaisseau, de le percer lorsqu'il seroit en pleine mer, & de s'engloutir avec eux dans les flots. Ne pouvant se résoudre à faire ainsi périr ce qui lui avoit toujours été si cher, il changea de résolution, regagna le rivage, & après avoir remis toutes ses richesses dans des coffres, il se fit mourir par un breuvage empoisonné.

L'EGYPTE.

58.

Les Egyptiens, informés du projet des Romains sur l'isle de Chypre, avoient vivement sollicité Aulete de marcher au secours de son frere; mais ce Prince efféminé n'avoit pu se résoudre à prendre les armes. Ses sujets, indignés de sa mollesse, l'obligerent à quitter le thrône. Il se rendit auprès de Caton, qui le reçut en Romain, c'est-à-dire, en homme qui regardoit les Rois au-dessous de lui. Malgré un accueil si fier, il ne laissa pas de lui exposer le sujet de son voyage, & le dessein qu'il avoit d'aller à Rome demander le secours dont il avoit besoin pour punir ses sujets rebelles. Caton lui fit une peinture sincere des mœurs des Romains, & l'assura qu'il épuiseroit tout son bien avant que de pouvoir réussir. Il lui conseilla de faire un accommodement avec ses sujets; mais au lieu de suivre un avis si sage, il continua sa route & arriva à Rome. Il y fit une triste épreuve de ce que Caton lui avoit prédit. Ayant inutilement épuisé des sommes considérables, il fut contraint de se retirer sans rien obtenir. Il alla à Ephése & s'enferma dans le Temple de Diane, qui lui servit d'asyle & de refuge.

Cependant les habitants d'Alexandrie, qui avoient mis la couronne sur la tête de Bérénice, fille de ce Prince, mais qui étoit née avant l'élévation de son pere, lui avoient fait épouser le plus jeune des fils de Sélene, & frere d'Antiochus l'Asiatique. C'étoit un Prince sans esprit, sans mœurs, & qui bravoit toutes les bienséances, pour satisfaire ses plaisirs les plus honteux

L'EGYPTE. & les plus groſſiers. La Reine eut bientôt en horreur un tel époux, & le fit étrangler quelques jours après ſon mariage. Les Alexandrins mirent en ſa place Archélaüs, qui ſe diſoit fils de Mithridate Eupator, & à qui Pompée avoit donné la ſouveraineté de Comane, ville du Pont.

56. Ptolemée Aulete étoit toujours dans ſa retraite & ſembloit devoir déſeſpérer de pouvoir rentrer en Egypte, lorſqu'il apprit que Gabinius avoit été nommé Gouverneur de Syrie pour les Romains. Il alla le trouver & lui promit une groſſe ſomme d'argent, s'il vouloit favoriſer ſon rétabliſſement. Gabinius accepta les offres d'Aulete, & s'inquiétant peu de quelle maniere cette démarche ſeroit reçue à Rome, il entra dans l'Egypte avec Marc Antoine, qui commandoit la Cavalerie. Aulete, maître de Peluſe, vouloit en faire paſſer les habitants au fil de l'épée, mais Antoine s'y oppoſa. Gabinius, qui avoit fait priſonnier Archélaüs, lui laiſſa le moyen de s'échapper, afin que la guerre ne fût pas ſitôt terminée. Archélaüs profita de ſa liberté pour raſſembler de nouvelles troupes; mais les Egyptiens, qui étoient devenus efféminés, ne ſeconderent pas la valeur de ce Prince. Archélaüs, vaincu par la lâcheté de ſes ſoldats, ſe jetta au milieu des ennemis, pour y trouver une mort glorieuſe. Gabinius, pour affermir Aulete ſur le thrône, lui laiſſa quelques troupes, qui devoient lui ſervir de gardes.

Aulete, ainſi rétabli ſur le thrône, traita ſes ſujets avec toute la dureté poſſible, & leva des impôts exorbitants. Il fit mourir Bérénice, qui avoit oſé prendre la couronne à ſa place. Il mourut enfin quatre ans après être remonté ſur le thrône. Il fit un teſtament, par lequel il déclara l'aîné de ſes fils héritier de la couronne, & voulut qu'il épouſât Cléopâtre, ſœur aînée du jeune Prince; mais comme elle n'avoit encore que dix-huit ans, il mit l'un & l'autre ſous la protection & la tutelle du peuple Romain. Pompée fut le dépoſitaire d'une copie de ce teſtament, l'autre étoit reſtée à Alexandrie dans les archives du Palais. Aulete fut le premier qui changea en couronne le diadême, ſimple bandelette plus ou moins ornée, dont on ceignoit la tête des Rois, & qu'on nouoit par derriere.

PTOLEME'E DENYS II. Ptolémée, ſurnommé Denys II. avoit environ 13 ans lorſqu'il ſuccéda à ſon pere. On célebra auſſitôt ſes nôces avec ſa ſœur Cléopâtre. L'année

51. ſuivante le jeune Prince fut couronné à Memphis avec les cérémonies ordinaires. Quelques années après Pompée, qui avoit été battu à Pharſale par Céſar, prit la réſolution de ſe retirer en Egypte. Le Roi & la Reine étoient alors en guerre l'un contre l'autre à ſon ſujet. Ptolémée irrité de ce que ſa ſœur avoit envoyé des vaiſſeaux au ſecours de Pompée, l'avoit contrainte d'abandonner l'Egypte. Cette Princeſſe s'étoit rendue en Syrie auprès d'Arſinoé ſa ſœur, qui lui avoit fourni une flotte pour l'aider à remonter ſur le thrône. Lorſque Pompée arriva près de Péluſe, il trouva la flotte de Ptolémée, & il fit demander un aſyle à ce Prince. Théodote, un des Miniſtres du Roi, fut d'avis de faire mourir Pompée en trahiſon, & un conſeil ſi barbare trouva des approbateurs. Sous prétexte de recevoir le Général Romain, on détacha une barque pour aller à ſon vaiſſeau. Pompée y entra avec quelques perſonnes de ſa ſuite, mais lorſqu'il fut arrivé ſur le rivage, il fut poignardé par ceux qui en avoient reçu l'ordre.

Céſar alors Conſul ſe hâtant de pourſuivre ſon ennemi arriva bientôt à

Alexandrie, où on lui présenta la tête de son rival. Le Consul avoit l'ame trop généreuse pour approuver une telle perfidie. Après avoir versé des larmes sur cette tête, il fit élever un tombeau magnifique à Pompée, & un temple qu'il nomma le *temple de la Colere*. Il entra ensuite à Alexandrie avec tout l'appareil d'un Consul. Les Alexandrins en furent choqués, & firent plusieurs mouvements qui témoignerent leur indignation. Ils insulterent même les Romains; & il y en eut beaucoup de tués. César n'avoit alors qu'un petit nombre de soldats, & il fut obligé de dissimuler son ressentiment. Il trouva moyen d'appaiser le peuple par ses manieres affables, & par les fêtes qu'il donna. Il faisoit cependant venir de Grece & d'Asie une partie des troupes qu'il y avoit laissées.

Lorsqu'elles furent arrivées, il prit un ton d'autorité, & prétendit juger le différend qui étoit entre Ptolémée & Cléopâtre; & leur ordonna de licencier leurs troupes. Cléopâtre étoit toujours sur sa flotte, & les Ports lui étoient entierement fermés. Sûre de la force de ses charmes elle vouloit plaider elle-même sa cause devant César qu'elle espéroit toucher par sa beauté. Un de ses domestiques lui fournit les moyens d'entrer à Alexandrie enfermée dans un coffre qu'il porta dans le Palais où étoit César. Lorsqu'elle fut devant lui elle n'oublia rien pour le séduire; & César fut bientôt convaincu que la cause de Cléopâtre étoit la meilleure. En effet, dès le lendemain il ordonna à Ptolémée de reprendre sa femme, & de la rétablir sur le thrône. Le Roi outré de cette décision, excita les Alexandrins contre César, & se prépara à la guerre. Photin, chef de son Conseil, & auteur de la disgrace de Cléopâtre, rassembla aussitôt une armée pour attaquer les Romains. Le Consul se posta si avantageusement que les Alexandrins ne purent rien entreprendre contre lui. Ils allerent ensuite pour ruiner sa flotte, mais César qui n'avoit pas assez de monde pour défendre tous ses vaisseaux, fit mettre le feu à une partie. Un vent du Nord qui soufloit porta la flamme sur les vaisseaux ennemis, & en consuma plusieurs. L'incendie s'étant étendu jusques sur les bâtiments qui étoient sur les bords des Quais, gagna le quartier du Bruchion. Ce fut dans cette occasion que périt la premiere bibliothéque des Ptolémées. 48.

César sentit alors le danger où il se trouvoit, & pour se mettre à l'abri des mauvaises suites de cette guerre, il envoya demander des troupes de tous côtés. En attendant il se fortifia du mieux qu'il lui fut possible, & tacha de porter les Alexandrins à la paix. Ganimede, un des Officiers du Palais, enleva Arsinoé, & la conduisit au Camp des Egyptiens, où elle fut aussitôt proclamée Reine à la place de Cléopâtre. Ganimede, pour réduire les Romains, fit couler de l'eau de la mer dans les conduits qui portoient de l'eau douce à Alexandrie. Les soldats Romains murmurerent alors hautement contre leur Général, mais il les appaisa en faisant creuser des puits qui fournirent de la bonne eau. Cependant il étoit arrivé en Lybie une partie des secours qu'il attendoit. Aussitôt qu'il en fut informé, il s'embarqua pour amener ces troupes à Alexandrie. Ganimede voulut leur disputer le passage, & il y eut une action très-vive sur mer entre les deux Partis. Les Romains vainqueurs débarquerent heureusement à Alexandrie. Ce fut dans cette circonstance que César pensa périr. Obligé d'abandonner son

L'EGYPTE.

vaisseau qui faisoit eau, il se jetta à la nage, & fut longtemps exposé aux traits des Egyptiens. Comme il étoit remarquable par un petit manteau de pourpre, il jugea à propos de le détacher & de le laisser aller au gré des flots. Les Egyptiens trompés par ce manteau ne cessoient de tirer dessus pendant que César gagnoit le rivage.

Quelques jours après les Egyptiens lui envoyerent une députation solemnelle, pour lui demander Ptolémée, qui étoit en sa puissance, lui faisant entendre que s'il consentoit à lui rendre la liberté, ils seroient plus disposés à entrer en accommodement. César ne douta pas que ce ne fût un piége qu'on lui tendit, mais comme il ne lui paroissoit pas important de garder ce Prince, il consentit à le laisser aller. Les Alexandrins en devinrent alors plus fiers, & se préparerent avec plus d'ardeur à repousser les Romains. Les puissants secours que Mithridate de Pergame & Antipater l'Iduméen amenerent à César, le mirent en état d'agir vivement contre les Egyptiens. Il se rendit alors maître de Péluse, & favorisé par les Juifs, il remporta un grand avantage sur ses ennemis, facilita à Mithridate les moyens de le joindre, battit de nouveau les Egyptiens, & dissipa entierement leur armée. Ptolémée craignant de tomber entre les mains du vainqueur, s'embarqua sur le Nil; mais sa chaloupe battue par celles qui fuyoient en désordre, fut coulée à fond, & il périt dans les flots avec un grand nombre de ses sujets.

Mort de Ptolémée Denys II.

César rentra en triomphe dans Alexandrie, & par ses manieres douces & insinuantes il gagna les cœurs des habitants de cette ville. Il auroit pu dès ce moment réduire l'Egypte en province Romaine; mais il se contenta d'en disposer au nom de la République. L'amour qu'il avoit pour Cléopâtre, lui fit oublier les intérêts de sa patrie. Il mit la couronne sur la tête de cette Princesse, & lui fit épouser son autre frere, qui n'avoit qu'onze ans; ainsi il lui laissoit toute l'autorité. Contraint de se rendre en Syrie pour aller combattre Pharnace, il quitta Cléopâtre, qui accoucha peu de temps après d'un Prince, qu'on appella Césarion, du nom de son pere. Il emmena en Syrie & delà à Rome Arsinoé, & après qu'elle eut orné son triomphe, il lui permit de se retirer en Asie. Marc Antoine la fit assassiner dans la suite, pour complaire à Cléopâtre.

PTOLEMÉE le jeune & CLEOPATRE.

47.

Cette Princesse étoit si fort attachée à César, qu'elle ne put s'empêcher de se rendre à Rome avec le Roi, son époux, pour prendre part au triomphe qu'on avoit préparé au Général Romain. César la reçut avec toute la magnificence possible, & il fit rendre un décret, par lequel on déclara le Roi & la Reine d'Egypte, amis & alliés de la République. La passion qu'il avoit pour Cléopâtre, & celle qu'elle lui témoignoit, devinrent bientôt l'objet des railleries des Romains, de sorte que Cléopâtre se vit obligée de retourner à Alexandrie, après avoir restée près de deux ans à Rome. L'envie de faire passer la couronne à Césarion, la porta à donner la mort au jeune Ptolemée, qui n'avoit que quinze ans. Elle le fit empoisonner secrettement, & se vit par ce moyen seule maîtresse du thrône.

CLEOPATRE seule.

44.

Rome étoit alors agitée de troubles occasionnés par l'assassinat de César. Antoine & Octavius se disputoient la souveraineté de la République, qui étoit sur le penchant de sa ruine. Marc Antoine obligé de céder à son rival,

dont les partiſans étoient en plus grand nombre, ſe retira dans les Gaules. Ces deux Princes ſe raccommoderent enſemble, & formerent avec Lépidus, ce qu'on nomme le ſecond Triumvirat. Les Meurtriers de Céſar ayant été défaits à la bataille de Philippes, Octavius retourna à Rome, & Antoine paſſa en Aſie, pour y établir l'autorité du Triumvirat. Les ennemis de Cléopâtre l'accuſerent fauſſement auprès du Triumvir, d'avoir favoriſé les aſſaſſins de Céſar. Antoine, qui n'avoit pû ajouter foi à une pareille calomnie, voulut cependant que cette Princeſſe ſe rendît à Tharſe en Cilicie, où il étoit, pour ſe juſtifier. Cléopâtre, réſolue de mettre dans ſes chaînes le Triumvir, employa tout ce qu'elle put imaginer de plus galant pour paroître devant lui. Dès la premiere entrevûe Antoine ſuccomba, & perdit cette eſpéce de férocité qu'on avoit toujours remarquée en lui. Séduit 41.
par les charmes de Cléopâtre, il ne le fut pas moins par le brillant de ſon eſprit. Elle s'attira l'admiration de tous les Princes étrangers qui étoient avec Antoine, & ils ne pouvoient revenir de leur étonnement d'entendre cette Princeſſe parler plus de huit langues avec une facilité ſurprenante.

Antoine, ne pouvant réſiſter à tant d'appas, conſentit avec joye à épouſer cette Princeſſe, quoiqu'il fût déjà marié à Fulvie. Les nôces ſe firent avec toute la pompe imaginable, & Cléopâtre porta les choſes juſqu'à la profuſion. Antoine ruina l'Aſie pour tâcher d'égaler la magnificence de la Reine d'Egypte; mais tous ſes efforts furent inutiles, Cléopâtre le ſurpaſſa toujours. Ils retournerent enſuite en Egypte, où ils ne s'occuperent que de feſtins, de plaiſirs & de divertiſſements. Je paſſe ſous ſilence le détail de toutes ces galanteries; le Lecteur curieux de les connoître, les trouvera particulierement dans l'Hiſtoire des Triumvirats de M. Larrey.

Pendant qu'Antoine s'abandonnoit ainſi à des choſes qui le deshonoroient, il apprit des nouvelles qui l'obligerent de quitter l'Egypte. Il étoit d'abord réſolu de marcher contre les Parthes, mais ayant été informé que Fulvie étoit morte, il ſe rendit à Rome, où il épouſa Octavie, ſœur d'Octavius. Il retourna enſuite en Aſie pour faire la guerre aux Parthes. Lorſqu'il fut arrivé en Syrie, il invita Cléopâtre à s'y rendre, & cette Princeſſe ne tarda pas à ſatisfaire l'empreſſement qu'il avoit de la revoir. Il lui donna alors la Phénicie, la Baſſe-Syrie, l'iſle de Chypre, la Libye, la Cyrénaïque, l'iſle de Créte, & une grande partie de la Cilicie. Les Romains murmurerent hautement de ces générosités faites aux dépens de la République. Rien n'étoit capable de contenter la cupidité de cette Princeſſe, & comme elle faiſoit des dépenſes exceſſives, elle cherchoit les moyens d'augmenter continuellement ſes thréſors. Elle n'épargna ni les Temples, ni les ſépulchres mêmes, & en enleva toutes les richeſſes. Elle ſouhaitoit encore envahir les biens des Grands, & ſe croyoit tout permis pour en obtenir la poſſeſſion. Antoine, de retour de ſa malheureuſe expédition contre les Parthes, repaſſa en Egypte avec la Reine.

Octavie n'en fut pas plutôt informée, qu'elle fit tout ce qu'elle put pour l'arracher des bras de Cléopâtre; mais celle-ci, qui craignoit de perdre Antoine, joua toutes ſortes de rôles pour le retenir dans ſes liens: larmes, careſſes, reproches, menaces, dépit, tout fut mis en uſage. Antoine uniquement occupé de ſa paſſion, oublia ſa gloire, & différa de prendre

L'EGYPTE. vengeance de l'affront qu'il avoit reçu chez les Parthes. Il eut la lâcheté d'enlever le Roi d'Armenie par un stratagême indigne d'un grand homme. Sous prétexte de traiter avec lui, il l'attira dans son camp, & le retint prisonnier.

34. Pour donner à Cléopâtre un nouveau témoignage de son amour, il assembla les habitants d'Alexandrie dans un endroit, où il avoit fait dresser un nombre infini de tables garnies de mets les plus délicats. Il avoit aussi fait placer deux thrônes dans ce même lieu, & lorsqu'il crut le peuple disposé à l'écouter favorablement, il proclama Cléopâtre Reine des Rois, & Césarion, Roi des Rois, & déclara ce Prince, fils légitime de Jules César. A l'égard des enfants qu'il avoit eus de Cléopâtre, il assigna à chacun son appanage particulier. Alexandre qui étoit l'aîné, fut déclaré Roi d'Arménie & de toutes les Provinces qui sont entre les deux Mers, depuis l'Euphrate jusqu'aux Indes, quoique la plûpart appartinssent aux Parthes, & qu'Antoine n'y eût aucun droit. Ptolemée, le second de ses fils, eut la Syrie, & tout le pays qui s'étend depuis l'Euphrate jusqu'à l'Hellespont, c'est-à-dire, toute l'Asie Mineure. Il donna à sa fille Cléopâtre la Province de Cyrene, la Libye, & tout ce que les Rois d'Egypte avoient conquis dans l'Afrique intérieure. Antoine voulut faire approuver cet arrangement par le Sénat : mais cette démarche souleva au contraire la République contre lui, & fut cause de la guerre civile, qui ne lui fut pas moins funeste qu'à Cléopâtre.

Octavius sçut profiter en habile politique des dispositions où il trouva les Romains à l'égard d'Antoine, & trouva moyen de le faire déclarer ennemi de la Patrie. Octavius, pour ne point irriter les Partisans d'Antoine, avoit eu soin de faire mettre dans le decret, que c'étoit à Cléopâtre seule qu'on déclaroit la guerre. Antoine, informé de ce qui se passoit, se hâta de traiter avec les Parthes, & continua une vie voluptueuse avec Cléopâtre qui l'avoit suivi en Syrie, & de-là dans la Grece. Elle reçut de grands honneurs à Athènes, & ce fut Antoine qui lui porta la parole au nom de la ville. Il étoit tellement enyvré d'amour pour elle, qu'il répudia Octavie dont il avoit deux enfans. Il étouffa tout sentiment de reconnoissance pour une femme qui avoit toujours pris ses intérêts à Rome, & qui avoit empêché, autant qu'elle avoit pu, Octavius de faire éclater le projet qu'il méditoit depuis longtemps.

Octavius, muni du décret qui l'autorisoit à faire la guerre à Cléopâtre, leva des troupes de tous côtés. Si Antoine avoit sçu profiter de ce délai, & qu'il eût marché droit à Rome avec l'armée qu'il avoit alors sur pied, il auroit pû abattre tout d'un coup la puissance d'Octavius. Devenu efféminé par la vie molle qu'il menoit depuis longtemps, il ne put se résoudre à abandonner Cléopâtre, & se contenta de rassembler les nouvelles milices qu'on lui fournissoit de différents pays. Cléopâtre, à la vûe de tant de troupes, se crut invincible, & menaçoit déjà le Capitole.

Lorsque tout fut préparé pour la guerre, Antoine alla au-devant de l'ennemi, & fit voile vers les côtes de l'Epire avec une flotte composée d'environ cinq cents vaisseaux. Ils étoient d'une grandeur extraordinaire, mais mal équipés, puisqu'au défaut de matelots, on avoit pris toutes sortes d'ouvriers

d'ouvriers qui ignoroient entierement la marine. Octavius se rendit à Brindes avec une armée qui étoit bien moins nombreuse. Sa flotte n'étoit pas si considérable, mais ses vaisseaux étoient mieux en état de manœuvrer. Comme la saison étoit trop avancée pour tenir la campagne, Octavius & Antoine mirent leurs troupes en quartier d'hyver. Pendant ce temps les meilleurs Officiers d'Antoine ne cesserent de lui représenter, qu'il lui étoit plus avantageux de se retirer promptement en Macédoine ou en Thrace, & de combattre sur terre que sur mer. Antoine, qui ne se laissoit conduire que par Cléopâtre, résista à des avis si sages, & s'obstina à livrer bataille sur mer. Il fit cependant brûler une partie de la flotte Egyptienne, parce qu'il n'avoit pas assez de monde pour faire faire la manœuvre de tant de vaisseaux. Cléopâtre fut irritée de cette action, & elle en témoigna son ressentiment à Antoine. Il y eut du refroidissement entr'eux, & le Romain craignit que la Reine d'Egypte n'eût dessein de l'empoisonner. Elle s'apperçut de sa méfiance, & lui fit voir un jour que, malgré toutes ses précautions, elle l'empoisonneroit si elle étoit capable de commettre une action aussi lâche. Ils se raccommoderent ensuite, & s'abandonnerent de nouveau au plaisir de s'aimer.

Bataille d'Actium.

31.

Aussitôt que la saison devint favorable, les troupes se mirent en campagne de part & d'autre, & les deux flottes entrerent dans le golphe d'Ambracie. Antoine rangea son armée de terre du côté d'Actium, & Octavius posta la sienne sur le rivage opposé. Il y eut plusieurs escarmouches entre les deux Partis, & l'avantage fut toujours du côté des Romains. Plusieurs Officiers abandonnerent alors les intérêts d'Antoine, & se joignirent à Octavius. Antoine, pour arrêter la désertion, se détermina à en venir à une action générale sur mer. Le combat commença au milieu du jour, & la victoire fut incertaine jusqu'au soir. La retraite précipitée de Cléopâtre la décida en faveur d'Octavius. Antoine voyant fuir la Reine d'Egypte, qui avoit été effrayée du combat, ne se trouva plus en état de faire tête à son ennemi, & montant sur une galere, il suivit Cléopâtre qui le reçut sur son bord. Ses troupes, qui ignoroient sa fuite, se battirent encore longtemps, & ne céderent que lorsqu'elles furent certaines qu'il s'étoit retiré. Son armée de terre lui resta fidelement attachée pendant plusieurs jours, & elle ne se soumit à Octavius que lorsqu'elle se vit abandonnée de Canidius, qui la commandoit.

Antoine s'étoit cependant retiré à Ténare, Promontoire de la Laconie, & il étoit tellement accablé de tristesse, qu'il ne songeoit pas à revoir Cléopâtre. Ce refroidissement ne fut pas de longue durée, & ils furent bientôt reconciliés. Quelques jours après il fit voile pour la Libye, où il avoit une armée, & Cléopâtre se rendit en Egypte, avant qu'on y fût informé de sa défaite. Pour déguiser son malheur & persuader qu'elle retournoit victorieuse, elle orna ses vaisseaux de banderolles & de guirlandes, & fit son entrée dans Alexandrie au bruit des instruments de musique. On ne tarda pas à être informé du succès de la bataille d'Actium, & le prétendu triomphe de la Reine devint le sujet des railleries publiques. Cléopâtre punit avec la derniere rigueur ceux qui avoient eu la hardiesse de mal parler contre leur Souveraine. Elle s'empara des biens de ceux qu'elle avoit

L'EGYPTE.

fait mourir, ou qu'elle avoit envoyés en exil. Ces richesses lui servirent à lever de nouvelles troupes, & elle acheta l'amitié du Roi des Parthes en lui envoyant la tête d'Artabaze, Roi d'Arménie, qui étoit resté prisonnier à Alexandrie.

Antoine, qui étoit toujours en Libye, s'abandonnoit à son désespoir, fuyoit la vûe des hommes, & se retiroit dans des lieux déserts avec deux amis fideles, dont l'un étoit Grec & l'autre Romain. Ils empêcherent Antoine de se donner la mort, en lui représentant qu'il n'étoit pas encore sans ressource, & qu'il devoit retourner joindre Cléopâtre. Il se laissa gagner par leurs discours, & se rendit auprès de la Reine, qui faisoit alors travailler à un canal au travers de l'Isthme de Suès, pour joindre la Mer Rouge avec la Méditerranée. Elle avoit deux objets dans cette entreprise. L'un étoit de faire passer sa flotte & ses thrésors dans le golfe Arabique, & de s'établir au loin une retraite & un asyle pour se mettre à couvert de la guerre & de la servitude. L'autre étoit de faciliter le commerce & de jouir de cet avantage, en supposant qu'elle pût faire la paix avec Octavius. Les Arabes des environs de Pétra s'étant opposés à cette entreprise, Cléopâtre fut contrainte de l'abandonner.

Antoine, toujours occupé de ses chagrins, craignoit avec raison que son rival ne vînt le chercher dans l'Egypte, & qu'il n'eût le malheur de tomber entre ses mains. Plein de ces idées, il se livroit à la plus noire mélancolie; mais Cléopâtre, à force de visites, de reproches, de caresses, le fit revenir dans son palais, & le replongea dans toutes sortes de débauches, de festins & de dépenses extraordinaires. Elles éclaterent sur-tout dans une fête magnifique, où leurs fils furent déclarés majeurs. Antoine & Cléopâtre, voulant se donner un témoignage authentique de l'amour qu'ils se portoient, créerent une fête, qu'ils appellerent la société des *Synapothanuménes*, ou de ceux qui veulent mourir ensemble. Tous les Courtisans demanderent à être reçus dans cette société, & protesterent qu'ils étoient dans l'intention de mourir avec la Reine & Antoine.

La crainte de l'ennemi fit cependant suspendre toutes les fêtes, & on songea à faire des préparatifs, soit pour se défendre, soit pour s'assurer une retraite. On étoit résolu ou à passer dans les extrêmités de la Thébaïde, ou à se réfugier en Espagne, dont on se flattoit de faire soulever les peuples contre les Romains. Cléopâtre trompoit cependant Antoine, & son ambition devenant plus forte que son amour, elle prit le parti de tout sacrifier pour conserver le thrône. Antoine, suivant l'avis de cette Princesse, avoit envoyé des Ambassadeurs à Octavius, pour lui faire des propositions de paix. Cléopâtre en avoit fait partir d'autres en son nom, & ils étoient chargés d'offrir secrettement à Octavius la couronne d'Egypte. Octavius refusa de donner audience aux Ambassadeurs d'Antoine, & il répondit à ceux de la Reine, qu'il lui laisseroit le sceptre, si elle vouloit lui envoyer la tête d'Antoine. Plusieurs motifs porterent Cléopâtre à rejetter une telle proposition. Cette Princesse, ayant fait inutilement de nouvelles tentatives auprès d'Octavius pour en obtenir des conditions plus douces, s'apperçut qu'elle n'avoit plus rien à espérer. Elle prépara alors divers poisons, afin d'en faire usage, lorsqu'elle se trouveroit prête à tomber entre les mains

du Vainqueur. Antoine fut effrayé de préparatifs si funestes, & il ne put s'empêcher de penser que la Reine avoit dessein d'attenter à sa vie. Cléopâtre le rassura par ses caresses, & fit solemniser le jour de sa naissance avec la plus grande pompe. On envoya une troisiéme ambassade à Octavius, mais elle n'eut pas plus d'effet que les autres. Octavius, ayant cependant appris que Cléopâtre avoit fait bâtir à côté du Temple d'Isis des tombeaux & des tours superbes, & qu'elle y avoit déposé tous ses thrésors avec des matieres combustibles, craignit enfin les suites d'un désespoir qui pouvoit lui faire perdre le fruit de sa victoire. Il commença à la flatter de quelque espérance, & lui envoya un de ses favoris, qui sçut gagner ses bonnes graces, en lui faisant entendre qu'Octavius, épris de ses charmes, la traiteroit toujours en Reine. Cléopâtre, séduite par ces discours, promit à Octavius de favoriser son entrée en Egypte.

Arrivée d'Octavius en Egypte.

30.

Dès le commencement du printemps il quitta la Syrie, & envoya sa flotte du côté de la Libye, afin d'attaquer en même temps le Royaume par deux endroits. Cornélius Gallus, qui commandoit cette flotte, s'établit à Peritonion, la clef de l'Egypte du côté de la Libye. Antoine, persuadé que Péluse étoit en état de faire une longue résistance, se rendit à Parœtonion; mais il fut battu par le Lieutenant d'Octavius. Il ne fut pas plus heureux sur mer, où la plus grande partie de sa flotte fut détruite par les ennemis. Cependant Cléopâtre avoit donné ordre à l'Officier qui commandoit dans Peluse, d'en ouvrir les portes aux Romains. Lorsqu'ils furent maîtres de cette Place, la Reine feignit un grand désespoir auquel personne n'ajouta foi. Peu de jours après, elle engagea les habitants d'Alexandrie à ne point agir contre Octavius, qui s'étoit avancé jusqu'auprès de cette ville. Antoine, ignorant cette trahison, songeoit à se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Il fit une vigoureuse sortie, & mit les Romains en déroute. Fier d'un si petit avantage, il rentra dans la ville aussi triomphant que s'il eût détruit l'armée de son rival. Une seconde sortie eut un succès différent, & la victoire se déclara pour Octavius. Antoine, pour derniere ressource, voulut hasarder un combat naval, dans l'espérance ou de remporter la victoire, ou de se faire jour au travers de la flotte ennemie, pour se retirer en Espagne. Lorsque les deux armées furent en présence, le Général de Cléopâtre baissa pavillon, & passa du côté d'Octavius.

Antoine ainsi abandonné, rentra dans la ville plein de fureur & de désespoir. Il ne put alors s'empêcher de s'appercevoir qu'il étoit trahi par Cléopâtre; mais cette connoissance ne fut pas capable de le porter à briser ses chaînes. La Reine, qui ne doutoit plus qu'Antoine n'eût découvert sa perfidie, & qui craignoit ses reproches, s'enferma dans le dôme qu'elle avoit fait bâtir auprès du Temple d'Isis. Elle ne voulut avoir d'autre compagnie que celle de deux de ses femmes & d'un seul Eunuque. Lorsqu'elle fut entrée dans cet endroit, elle en fit mûrer la porte, & envoya dire à Antoine, que la crainte de tomber enrre les mains d'Octavius l'avoit engagée à terminer sa vie. Antoine à cette nouvelle sentir réveiller toute l'ardeur qu'il avoit eue pour elle, & se détermina à l'imiter.

Mort d'Antoine.

Il avoit un esclave nommé Eros, qui lui avoit promis de lui donner la mort au premier ordre qu'il recevroit. Antoine le fit venir & lui présenta

L'EGYPTE.

le sein en lui commandant de le percer. Eros tire aussitôt son épée, mais au lieu d'en frapper son maître, il la tourne contre lui-même, & expire à l'instant. Antoine, surpris d'une action si généreuse, donna à Eros les louanges qu'il méritoit, & animé par un tel exemple, il se plongea son épée dans le corps. Ses amis, loin de le secourir & de le rappeller à la vie, l'abandonnerent aussitôt, & le laisserent dans les horreurs de la mort. Cléopâtre, informée de cet accident, lui fit sçavoir qu'elle désiroit le voir encore s'il étoit possible. Antoine, prêt à expirer, se fit porter au pied de l'édifice où la Reine étoit enfermée, & y fut introduit par le moyen des cordes qu'on avoit descendues d'une fenêtre. Un spectacle si singulier excita les railleries du peuple, qui méprisoit depuis longtemps Antoine & Cléopâtre. Cette Princesse, s'abandonnant alors à la douleur, déchira ses habits, se meurtrit le sein & le visage, & prodigua à son amant les noms les plus tendres. Antoine tâcha de la consoler, l'exhorta à conserver sa vie, & expira en faisant l'énumération des victoires qu'il avoit remportées sur les ennemis du nom Romain. Ainsi périt Antoine, à qui l'amour fit perdre le jugement, le courage, l'honneur, l'estime & l'amitié des Romains, l'Empire & la vie.

Cléopâtre tombe au pouvoir d'Octavius.

Octavius, délivré d'un ennemi si puissant & si dangereux, songea à se rendre maître de Cléopâtre & de ses thrésors. Il lui envoya deux de ses confidents, qui lui firent entendre qu'elle devoit tout espérer de la générosité du vainqueur, dont le dessein n'étoit pas de la traiter en captive. Pendant que la Princesse s'entretenoit ainsi de la fenêtre où elle étoit, trois Officiers Romains escaladerent le lieu de sa retraite. Une des femmes de la Reine les appercevant, jetta un grand cri, & Cléopâtre, les voyant venir à elle, prit son poignard, & voulut s'en percer. Un d'eux se jetta promptement sur elle, & lui arracha le fer, dont elle vouloit se servir pour s'ôter la vie. Octavius la fit alors garder à vûe; mais il ordonna qu'on eût pour elle toutes sortes de complaisances, & qu'on lui laissât la liberté de faire les obseques d'Antoine, comme elle le jugeroit à propos. Elle fit placer son corps parmi ceux des Rois d'Egypte.

Octavius prit ensuite possession d'Alexandrie, & traita le peuple avec douceur. Il ne voulut point se présenter devant la Reine pendant les premiers jours de deuil, dans la crainte de renouveller sa douleur. Elle étoit en effet si accablée de chagrin, qu'elle avoit pris la résolution de se faire mourir de faim, car elle craignoit toujours de servir d'ornement au triomphe d'Octavius. C'étoit en effet son dessein, & pour empêcher la Reine d'exécuter son projet, il lui fit dire que si elle s'obstinoit à ne point manger, il feroit mourir ses enfants. Une menace si terrible obligea Cléopâtre à prendre des aliments, & à se laisser conduire dans son Palais. La magnificence avec laquelle on la traita, & les égards qu'on eut pour elle lui persuaderent qu'elle avoit touché le cœur d'Octavius. Elle demanda à le voir, & lorsqu'il entra dans son appartement, elle n'oublia rien pour le séduire. Tous ses artifices furent inutiles, & Octavius fut insensible à des charmes qui avoient eu tant de pouvoir sur les cœurs de César & d'Antoine.

Mort de Cléopâtre.

Cléopâtre, s'étant apperçue qu'elle n'avoit plus rien à espérer d'Octavius,

résolut de le tromper, afin d'avoir la liberté d'exécuter le projet qu'elle méditoit. Lorsqu'elle fut avertie par un des confidents d'Octavius, qu'elle avoit mis dans ses intérêts, que le Vainqueur étoit prêt à l'envoyer à Rome, elle demanda la permission d'aller pleurer sur le tombeau d'Antoine. Après qu'elle lui eut donné cette derniere marque de sa tendresse, elle prit ses habits les plus magnifiques, & mangea en présence de toute sa Cour. Elle se retira ensuite dans son appartement avec deux de ses femmes qui lui étoient extrêmement attachées. Elle prit alors un poison subtil, & ses femmes imiterent son exemple. Elle avoit eu soin d'envoyer auparavant un billet à Octavius, pour lui annoncer qu'elle étoit résolue de se donner la mort. Octavius ordonna aussitôt à quelques-uns de ses Officiers de se rendre promptement auprès de la Reine pour la détourner de son mauvais dessein, ou pour la secourir s'il étoit encore temps ; mais elle étoit déjà morte lorsqu'ils arriverent. Cette Princesse avoit alors trente-neuf ans. Elle fut enterrée avec pompe, auprès du corps d'Antoine, comme elle l'avoit désiré. On varie beaucoup sur le genre de mort qu'elle avoit choisi, & plusieurs ont cru qu'elle s'étoit fait piquer par un aspic. Cette idée a donné lieu aux différents tableaux & statues qu'on a faits de cette Princesse, qu'on représente se donnant la mort par le moyen d'un aspic.

Sort des enfants d'Antoine & de Cléopâtre.

Octavius, devenu le maître de l'Egypte, fit mourir Antyllus, fils aîné d'Antoine & de Fulvie, sa premiere femme, & il laissa la vie & les biens à Jules, leur second fils. Il condamna aussi à la mort Césarion, fils de César & de Cléopâtre, & réserva pour son triomphe Alexandre, Ptolémée & leurs sœurs, enfants d'Antoine & de Cléopâtre. Il maria quelques années après la jeune Princesse qui portoit le nom de sa mere, avec Juba, Roi de Mauritanie. Octavius réduisit alors l'Egypte en Province Romaine, & emporta de ce pays des richesses immenses.

Fin de l'Histoire d'Egypte.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE CARTHAGE.

ARTICLE I.

Origine & Forme du Gouvernement des Carthaginois.

LEs Carthaginois tiroient leur origine des Phéniciens, & étoient une Colonie Tyrienne. Après la mort de Didon, leur Fondatrice, ils établirent une forme de gouvernement mixte, c'est-à-dire, mêlé d'Aristocratie & de Démocratie. Aristote met cette République au nombre de celles qui étoient le plus estimées dans l'Antiquité, & qui pouvoient servir de modeles

CARTHAGE.

aux autres. Ce Philosophe avoit remarqué, que depuis l'origine de cette République jusqu'au temps où il vivoit ; c'est-à-dire, depuis plus de cinq cents ans, il n'y avoit eu aucune sédition considérable, ni aucun Tyran qui eût asservi ses citoyens. Le Gouvernement de Carthage réunissoit trois autorités différentes, qui se balançoient l'une l'autre, & se prêtoient un mutuel secours. Ces trois autorités étoient, celle de deux Magistrats suprêmes appellés *Suffetes*, celle du Sénat, & celle du peuple. On y ajouta dans la suite le Tribunal des Cent, qui eut beaucoup de crédit dans la République.

SUFFETES.

Les Suffetes, auxquels les auteurs donnent souvent les noms de Rois, de Dictateurs & de Consuls, ne conservoient leur autorité que pendant un an. Ils étoient chargés d'assembler le Sénat, dont ils étoient Présidents, & c'étoit eux qui proposoient les affaires, & qui recueilloient les suffrages. Ils présidoient encore aux jugements qui se rendoient sur des affaires importantes. On leur confioit aussi quelquefois le commandement des armées. En sortant d'être Suffetes, ils étoient ordinairement revêtus de la Préture, charge qui leur donnoit droit de Présidence dans certains jugements, de proposer & de porter de nouvelles Loix, & de faire rendre compte à ceux qui recevoient les deniers publics.

LE SENAT.

Le Conseil d'Etat étoit formé des Sénateurs, qu'on choisissoit parmi les citoyens, que l'âge, l'expérience, la naissance, les richesses & le mérite rendoient recommandables. On ne sçait point précisément quel étoit le nombre des Membres qui composoient le Sénat. C'étoit dans cette assemblée qu'on traitoit les grandes affaires, qu'on lisoit les lettres des Généraux, qu'on recevoit les plaintes des Provinces, qu'on donnoit audience aux Ambassadeurs, enfin qu'on décidoit de la paix ou de la guerre. Si les suffrages se trouvoient partagés de telle sorte qu'on ne pût en venir à une décision formelle, l'affaire étoit portée devant le peuple, & dans ce cas le pouvoir de décider lui étoit dévolu. Tant que le peuple se reposa sur les Sénateurs du soin des affaires publiques, & leur en laissa la principale administration, la Nation devint puissante & se fit redouter de ses voisins. Mais aussitôt que ce même peuple voulut se mêler du Gouvernement, & s'arroger presque tout le pouvoir, tout fut en désordre, & la république pencha bientôt vers sa ruine.

TRIBUNAL DES CENT.

Pour établir un équilibre entre la puissance des Grands & celle du Sénat, on forma une compagnie composée de cent quatre personnes tirées du Corps des Sénateurs. Ces nouveaux Magistrats, qui conservoient leurs places pendant toute leur vie, avoient le pouvoir de faire rendre compte aux Généraux de leur conduite. Le pouvoir exorbitant de ceux de la famille de Magon, qui occupant les premieres places, & se trouvant à la tête des armées, s'étoient rendus maîtres de toutes les affaires, donna lieu à cet établissement. Par le moyen de ce Tribunal, on mettoit un frein à l'autorité des Généraux, & on les soumit aux Loix. Parmi ces cent quatre Juges, on en choisissoit cinq qui avoient une Jurisdiction particuliere, & supérieure à celle des autres, & leur pouvoir étoit fort étendu. Il n'y avoit aucune rétribution ou récompense attachée à leur emploi. Ils abuserent dans la suite de leur autorité, & le grand Annibal, pendant sa Préture, rendit annuelle leur puissance, qui auparavant étoit à vie.

Les Carthaginois faisoient leur principale occupation du commerce, qui devint la source de leur puissance & de leurs richesses. Ils tiroient de l'Egypte le fin lin, le papier, le bled, les voiles & les cables pour les vaisseaux; des côtes de la Mer Rouge, les épiceries, l'encens, les aromates, les parfums, l'or, les perles & les pierres précieuses; de Tyr & de la Phénicie, la pourpre & l'écarlate, les riches étoffes, les meubles somptueux, les tapisseries & les différents ouvrages curieux; en un mot, ils alloient chercher en diverses contrées tout ce qui peut fournir aux nécessités, & contribuer aux commodités, au luxe & aux délices de la vie. En se rendant ainsi les facteurs & les Négocians de tous les peuples, ils étoient devenus, pour ainsi dire, les Princes de la mer. Ils commencerent à s'établir sur les côtes d'Espagne, dans quelques ports qui leur furent ouverts pour y débarquer leurs marchandises. Les commodités & les facilités qu'ils y trouverent leur firent naître la pensée de conquérir ce pays, & dans la suite Carthage la neuve, ou Carthagêne qu'ils y bâtirent, leur donna un Empire presque égal à celui qu'ils avoient en Afrique. Les mines d'or & d'argent que les Carthaginois trouverent en Espagne, furent pour eux une nouvelle source de richesses, qui les mirent en état de soutenir de si longues guerres contre les Romains.

Carthage.

Commerce de Carthage.

La puissance militaire de Carthage consistoit en Rois alliés, en peuples tributaires, dont elle tiroit des milices & de l'argent, en quelques troupes composées de ses propres citoyens, & en soldats mercénaires qu'elle soudoyoit dans les Etats voisins, sans être obligée de les lever, ni de les exercer. Elle choisissoit dans chaque pays les troupes qui avoient le plus de réputation. Elle tiroit de la Numidie une cavalerie légere, hardie, impétueuse, infatigable, qui faisoit la principale force de ses armées; des isles Baléares, les plus adroits frondeurs; de l'Espagne, une infanterie ferme & invincible; des côtes de Gênes & des Gaules, des troupes d'une valeur reconnue, & de la Grece même, des soldats également bons pour toutes les opérations de la guerre, propres à servir en campagne ou dans les villes, à faire des siéges ou à les soutenir. Carthage mettoit ainsi tout d'un coup sur pied de puissantes armées composées des meilleures troupes; & elle n'étoit point obligée par conséquent de dépeupler ses campagnes ni ses villes, de suspendre le travail des manufactures, d'interrompre son commerce ou d'affoiblir sa marine. Les batailles qu'elle perdoit, ne diminuoient point le nombre des citoyens, & ces pertes étoient bientôt réparées.

Sa puissance militaire.

Les Carthaginois, suivant Cicéron, étoient rusés, fourbes, durs, cruels grossiers, & féroces. Plusieurs exemples font en effet voir, qu'ils avoient un tel caractere; mais les Romains, pour lesquels on a une sorte de vénération, avoient les mêmes défauts. Le Carthaginois, moins policé & moins politique, se dévoiloit plus aisément, au lieu que le Romain avoit l'art de cacher ses vices, & souvent de les revêtir du manteau de la vertu. On ne peut nier que la République Romaine n'ait fourni des hommes dont on ne sçauroit trop faire l'éloge, mais ce nombre n'est pas considérable. Une vertu austere & féroce étoit le caractere de quelques-uns, & le reste des Romains avoit les mêmes vices qu'il reprochoit aux autres Nations.

CARTHAGE.

ARTICLE II.

HISTOIRE DE CARTHAGE,

depuis son origine, jusqu'à sa destruction par les Romains.

Fondation de Carthage, environ l'an 883. Av. J. C.

ELISSA, connue sous le nom de Didon, Princesse Tyrienne, est regardée comme la fondatrice de Carthage. Elle étoit sœur de Pygmalion, Roi de Tyr, & avoit épousé un de ses plus proches parents, nommé Acerbas, Sicharbas ou Sichée. Pygmalion, Prince avare & cruel, le fit mourir pour s'emparer de ses richesses; mais Didon trompa son frere, en se sauvant avec tous les thrésors de son mari. Elle aborda sur les côtes de la Méditerranée au golphe où étoit Utique, dans l'Afrique proprement dite, à six lieues de Tunis. Elle acheta des habitants du pays un certain espace de terrein, où elle s'établit avec ceux qui l'avoient accompagnée dans sa fuite. Elle bâtit ensuite une ville qu'elle nomma Carthage, c'est à dire, *Ville-neuve*, & s'obligea à payer un tribut annuel aux Africains. Iarbas, Roi de Gérulie, frappé des charmes de Didon, fit tout ce qu'il put pour l'engager à l'épouser, mais cette Princesse, qui ne vouloit point entendre parler de secondes nôces, prévint la violence qu'elle craignoit de la part du Roi de Gétulie, en se donnant la mort. Virgile, par des raisons de politique, a feint qu'Enée s'étoit rendu chez Didon; que cette Princesse l'avoit épousée, & que se voyant abandonnée par le Prince Troyen, elle s'étoit percée de l'épée qu'il lui avoit laissée. Tout le monde sçait que Didon & Enée vivoient à trois cents ans de différence.

Il paroît que ce fut aussitôt après la mort de Didon, que se forma la République; puisque nous ne trouvons nulle part, que les Carthaginois ayent mis la couronne sur la tête à quelqu'un d'entr'eux. Peut-être cette Princesse avoit-elle donné la premiere forme à la République. Carthage, foible dans ses commencements, ainsi que tous les nouveaux Etats, s'étendit insensiblement dans l'Afrique, & porta bientôt la terreur de son nom au-dehors. Elle s'empara de la Sardaigne, d'une grande partie de la Sicile, de presque toute l'Espagne, envoya de tous côtés de puissantes Colonies, demeura maîtresse de la mer pendant plus de six cents ans, & se fit un Etat qui pouvoit le disputer aux plus grands Empires par son opulence, son commerce, ses nombreuses armées, ses flottes, enfin par la valeur de ses Capitaines. On ignore la plûpart des circonstances de leurs premieres conquêtes, ainsi que le temps où elles ont été faites.

Carthage sentit à peine ses forces, qu'elle voulut secouer le joug qu'on lui avoit imposé, je veux dire, qu'elle ne tarda pas à s'affranchir du tribut annuel qu'elle devoit payer pour le terrein qu'on lui avoit cédé. Elle attaqua ensuite les Maures & les Numides, remporta sur eux plusieurs avantages, & se rendit maîtresse d'une grande partie de l'Afrique. Les Carthaginois, devenus plus hardis par ces premiers succès, équiperent de nombreuses flottes & se rendirent maîtres des isles de Sardaigne, de Baléares, aujourd'hui

aujourd'hui Majorque, Minorque & Ivica. Le port Mahon, qui eſt dans Minorque, fut ainſi nommé d'un Général Carthaginois, nommé Magon. Le nom de *Baléares*, donné anciennement à ces iſles, venoit de ce que les habitans s'exerçoient de bonne heure à la fronde, avec laquelle ils lançoient des pierres ou des balles de plomb. Ils paſſerent enſuite en Eſpagne, où ils firent de grandes conquêtes. J'en ai parlé dans l'hiſtoire de Portugal, en faiſant mention de l'ancienne Lithuanie.

On ignore l'époque du paſſage des Carthaginois dans la Sicile; on ſçait ſeulement qu'ils en poſſédoient une partie, lorſqu'ils firent avec les Romains un traité l'année même de la révolution qui fit perdre la couronne à Tarquin le Superbe. Ce traité, qui eſt le premier dont on ait connoiſſance, fait mention de l'Afrique & de la Sardaigne, comme appartenant aux Carthaginois; au lieu que pour la Sicile, les conventions ne tombent que ſur les parties de cette iſle qui leur obéiſſoient. Par ce traité, il eſt marqué que les Romains ni leurs alliés ne pourront naviger au-delà du *beau Promontoire* qui étoit près de Carthage, & que les Marchands qui aborderoient dans cette ville pour le commerce, ne payeroient que certains droits qui ſont fixés.

Alliance des Carthaginois avec Xercès.

Guerre en Sicile.

Xerxès, Roi de Perſe, réſolu de ſoumettre toute la Grece, crut ne pouvoir réuſſir dans ſon deſſein ſans le ſecours des Carthaginois. Ceux-ci, qui déſiroient avec ardeur de poſſéder entierement la Sicile, accepterent avec joie les propoſitions du Roi de Perſe, & ſe préparerent à attaquer les Grecs établis dans la Sicile & dans l'Italie, pendant que Xerxès tenteroit la conquête de la Grece. Après trois ans de préparatifs, Amilcar, Capitaine le plus eſtimé de ſon ſiecle, partit de Carthage avec une armée formidable & une flotte très-nombreuſe. Débarqué à Palerme, il alla faire le ſiége d'Himere, ville qui n'en eſt pas fort éloignée. Gélon, Tyran de Syracuſe, marcha au ſecours de la place, & joignant la force à la ruſe, il détruiſit l'armée Carthaginoiſe, dont le Général avoit été tué dès le commencement de l'action. Les Carthaginois, qui perdoient courage auſſitôt qu'ils avoient quelques revers, demanderent la paix à Gélon. Ce Prince la leur accorda, à condition qu'ils payeroient une certaine ſomme pour les frais de la guerre & qu'ils bâtiroient deux Temples dans leſquels on expoſeroit en public & on conſerveroit le traité. Giſcon, fils d'Amilcar, fut puni du malheur de ſon pere, & on l'envoya en exil. Gélon, de retour à Syracuſe, fut reçu au milieu des applaudiſſements du peuple, qui le proclama Roi, & cette dignité fut conférée de ſuite & ſans interruption à trois perſonnes de ſa famille. La défaite des Carthaginois arriva le jour de la célebre action des Thermopyles.

412.

La mauvaiſe ſituation où ſe trouverent les Ségeſtains, après la défaite des Athéniens, commandés par Nicias, les obligea à implorer le ſecours des Carthaginois contre les habitants de Syracuſe, & de Selinonte. On délibera longtemps à Carthage ſur cette affaire, & pluſieurs motifs aſſez ſolides empêchoient qu'on ne ſe rendît aux demandes des Ségeſtains; mais la paſſion de s'agrandir l'emporta, & l'on convint d'envoyer des troupes aux Ségeſtains. Annibal, petit-fils d'Amilcar, & qui étoit alors Suffete, fut chargé de cette expédition. Il commença par le ſiége de Selinonte, & ayant emporté cette

CARTHAGE.

place d'assaut, malgré la vigoureuse défense des Assiégés, il l'abandonna au pillage, & y exerça toutes sortes de cruautés. Il démantela ensuite cette ville, & permit à ceux qui s'étoient sauvés, de rentrer dans la place, de cultiver les terres des environs, à condition de payer un tribut annuel. Himere, qu'il prit ensuite, fut entierement rasée. Annibal fit égorger trois mille prisonniers dans l'endroit même où son grand-pere avoit été tué. Ce Capitaine, chargé des dépouilles des ennemis, retourna à Carthage, où il reçut de grands applaudissements.

Les Carthaginois, animés par ce succès, reprirent la résolution de faire la conquête entiere de la Sicile. Annibal fut encore chargé d'une entreprise de cette importance; & comme il s'excusoit sur son grand âge, on lui donna pour Lieutenant Himilcon. Il attaqua d'abord Agrigente, qui se défendit longtemps. La famine obligea enfin les habitans à sortir de la ville, & lorsque les Carthaginois y entrerent, ils ne trouverent plus que des vieillards & des malades qu'ils eurent la cruauté d'égorger. Agrigente, une des plus riches villes de la Sicile, offrit au Vainqueur un butin immense & précieux par le grand nombre de tableaux, de Statues, de vases & d'autres raretés, entr'autres le fameux taureau d'airain de Phalaris, qui fut envoyé à Carthage. Les troupes passerent l'hiver à Agrigente, & dès le commencement du printemps, elles s'emparerent de Géla, que Denys, Tyran de Syracuse, avoit voulu secourir. Cette guerre fut terminée par le traité qu'Himilcon fit avec Denys. Il portoit en substance, que les Carthaginois, outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile, demeureroient maîtres du pays des Sicaniens, de Selinonte, d'Agrigente, d'Himere, de Géla, & de Camarine, dont les habitans pourroient demeurer dans les villes, & payeroient un tribut aux Carthaginois; que les Léontins, les Messéniens & tous les Siciliens vivroient suivant leurs Loix & conserveroient leur liberté & leur indépendance; qu'enfin les Syracusains reconnoîtroient Denys pour leur Roi. Himilcon après ce traité retourna à Carthage.

Denys, en concluant la paix, n'avoit eu d'autre dessein que d'affermir son autorité, & de se préparer à faire la guerre aux Carthaginois. Lorsqu'il eut fini tous ses préparatifs, & qu'il eut mis dans ses intérêts tous les peuples de la Sicile, il donna le signal par le massacre général des Carthaginois qui se trouverent dans plusieurs places de cette isle. Après cette sanglante exécution, il envoya des députés à Carthage, pour demander qu'on rendît la liberté à toutes les villes de la Sicile, & qu'en cas de refus, les Carthaginois seroient traités en ennemis. Ceux-ci, allarmés de cette proposition, résolurent cependant de soutenir plutôt la guerre, que d'abandonner leurs conquêtes. Himilcon partit avec sa flotte, mais il ne put empêcher la prise de Motya, qui fut abandonnée au pillage. L'année suivante il reprit cette place, & marcha vers Syracuse pour en former le siége, dont il espéroit se rendre bientôt maître. La maladie, qui se mit dans son armée, & qui en fit périr la plus grande partie, renversa en un moment tous ses projets. Denys, profitant d'une circonstance si favorable, attaqua les Carthaginois, & acheva de détruire leur armée. Himilcon, réduit aux dernieres extrêmités, ne put obtenir de Denys que la permission de se retirer avec les Carthaginois, & fut obligé d'abandonner le reste des troupes Africaines

à la discrétion du Vainqueur. Lorsqu'il fut de retour à Carthage, il s'enferma dans son appartement & se donna la mort, pour ne point survivre à sa défaite. Carthage.

Les Africains irrités de ce qu'on avoit ainsi abandonné leurs compatriotes en Sicile, s'assemblerent en grand nombre, & marcherent contre Carthage. Un tel évenement fut regardé comme un effet de la colere des Dieux, qui vengeoient le pillage de leurs temples, & les mânes de ceux dont on avoit détruit les tombeaux. Pour expier cette impiété, on bâtit des temples à Cérès & à Proserpine, Divinités jusques-là inconnues aux Carthaginois, & on leur donna pour Prêtres les personnes les plus distinguées de la ville.

Cependant les troupes Africaines qui étoient sans chefs, & sans munitions de guerre & de bouche, ne purent rester longtemps devant Carthage. La division qui se mit parmi elles, & la famine qu'elles ressentirent bientôt, les contraignirent à se retirer.

Carthage ainsi délivrée oublia ses malheurs, & fit de nouvelles tentatives sur la Sicile. La fortune se déclara encore contre les Carthaginois, & Magon leur Général perdit une bataille avec la vie. Les Carthaginois furent obligés de demander la paix, mais on ne voulut la leur accorder qu'à condition qu'ils sortiroient de toutes les villes de la Sicile, & qu'ils payeroient les frais de cette guerre. Les Généraux représenterent qu'ils ne pouvoient livrer les villes sans le consentement de la République, & demanderent une tréve pour avoir le temps d'envoyer à Carthage. Elle leur fut accordée, & on profita de cet intervalle pour lever de nouvelles troupes. Magon, fils de celui qui avoit été tué, partit avec elles pour la Sicile, & aussitôt que la tréve fut expirée, il livra bataille à Denys, & remporta une victoire complette. Cet avantage changea les choses de face, & releva les affaire des Carthaginois. Ils firent une paix honorable, & resterent en possession de tout ce qu'ils avoient dans la Sicile, en y ajoutant même quelques places. Ils obtinrent de plus une somme pour les frais de la guerre.

Ce fut à peu près vers ce temps qu'on défendit à Carthage d'apprendre à écrire ou à parler la langue Grecque. Cette défense fut occasionnée par la trahison d'un Carthaginois, qui avoit averti par lettres Denys du départ de la flotte Carthaginoise.

Une maladie épidémique qui fit de grands ravages à Carthage, parut aux Africains & aux habitants de Sardaigne, une occasion favorable de secouer le joug ; mais leur entreprise n'eut aucun succès, & ils furent contraints de se soumettre de nouveau.

Denys l'ancien étant mort, son fils qui portoit le même nom voulut s'emparer du thrône par la force, & exerça toutes sortes de cruautés. Une partie des habitans de Syracuse eut recours aux Léontins, originaires de Syracuse, & 348.
l'autre s'adressa aux Corinthiens. Les Carthaginois crurent devoir profiter de la conjoncture, & envoyerent une flotte considérable en Sicile. Les Syracusains se trouverent bientôt dans une fâcheuse situation : les Carthaginois étoient maîtres du port ; Icetes, Tyran de Léontium, étoit en possession de la ville, & Denys occupoit la citadelle. Timoléon, que les Corinthiens avoient envoyé, délivra en peu de temps les Syracusains de l'état où ils étoient. Comme les troupes Carthaginoises étoient presque toutes étrangeres,

CARTHAGE. il ne fut pas difficile à Timoléon d'en débaucher une partie. Magon, craignant d'être abandonné de ses soldats, & cherchant d'ailleurs un prétexte pour se retirer, quitta le port de Syracuse & fit voile pour Carthage. Icetes, après son départ, ne fit pas une longue résistance, & les Corinthiens resterent maîtres de la ville.

Aussitôt que Magon fut arrivé à Carthage, on lui fit son procès, mais il prévint le supplice par une mort volontaire. Son corps fut attaché à une potence, & exposé en spectacle au peuple. C'est ainsi qu'on traitoit les Généraux qui n'avoient pas réussi, soit que ce fut par leur faute, ou par quelque accident. On leva ensuite une nouvelle armée, beaucoup plus forte que la premiere, & on augmenta considérablement la flotte. Amilcar & Annibal, auxquels on donna la conduite des troupes, aborderent à Lilybée, & marcherent à la rencontre des Corinthiens. Timoléon ne crut pas devoir rester sur la défensive, & quoique son armée fût de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi, il se disposa à accepter le combat. La fortune seconda sa valeur; les Carthaginois furent vaincus, & leur camp fut pillé. Cette victoire des Corinthiens fut suivi de plusieurs autres avantages, qui mirent encore les Carthaginois dans la nécessité de demander la paix; mais ils ne purent l'obtenir qu'à des conditions humiliantes. Il fut dit dans le traité, que les Carthaginois ne conserveroient que les terres qui étoient au-delà du fleuve Halycus; qu'ils laisseroient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles & leurs biens, & qu'ils ne conserveroient avec les Tyrans ni alliance, ni intelligence.

Vers ce même temps, ou même plusieurs années après, Hannon, l'un des plus puissants citoyens de Carthage, forma le projet hardi de faire périr le Sénat, & de se rendre maître de la République. Il avoit choisi pour l'exécution de ce dessein le jour des noces de sa fille, & il devoit empoisonner tous les Sénateurs qui étoient invités au repas. Le complot fut découvert; mais la puissance du coupable empêcha la punition qu'il méritoit. On se contenta de donner un decret, par lequel la somptuosité des noces étoit défendue. Hannon, voyant que la ruse ne lui avoit point réussi, voulut employer la force; on trouva encore moyen de rompre ses mesures, & ce factieux, craignant alors le supplice dû à son crime, se retira avec vingt mille esclaves armés dans un château, & travailla inutilement à faire révolter les Africains. On marcha contre lui, & on le força dans sa retraite. Il fut pris & conduit à Carthage, où il fut battu de verges, eut les yeux arrachés, les bras & les cuisses brisés, & fut attaché à une potence pour y expirer. Toute sa famille fut condamnée à mort, afin de ne laisser personne en état d'imiter son crime, ou de venger sa mort.

Guerres des Carthaginois contre Agathocle, Tyran de Syracuse.

319.

Le calme étant rétabli dans Carthage, cette République ne s'occupa plus que des moyens de s'emparer de la Sicile, car c'étoit alors l'unique objet de son ambition. Pendant qu'elle mettoit tout en usage pour venir à bout de ses desseins, il s'élevoit dans cette isle un Prince qui lui donna beaucoup d'occupation dans la suite. Agathocle, Sicilien d'origine, & d'une naissance obscure, étoit devenu Tyran de Syracuse. Les Carthaginois l'empêcherent, au commencement de son regne, d'étendre sa puissance dans la Sicile; ils

le forcerent même à ſigner un traité qui rétabliſſoit la tranquillité dans cette iſle. Il n'en obſerva pas longtemps les articles, & ſe déclara bientôt contre les Carthaginois. Amilcar remporta ſur lui une victoire ſi complette, qu'il fut contraint de s'enfermer dans Syracuſe. Le Vainqueur l'y pourſuivit, & mit le ſiége devant cette place dont la priſe auroit rendu les Carthaginois maîtres de la Sicile.

Agathocle hors d'état de réſiſter aux forces ſupérieures des Carthaginois, forma le projet ſurprenant de porter la guerre en Afrique, & d'aller aſſiéger Carthage. Il laiſſa à ſon frere le ſoin de défendre la ville qu'il avoit miſe en état de faire un longue réſiſtance, & s'embarqua avec quatorze ou quinze mille hommes qui ignoroient où on devoit les tranſporter. Il ne leur déclara ſon deſſein que lorſqu'ils furent ſur les côtes d'Afrique. Auſſitôt que cette petite armée eut mit pied à terre, il fit mettre le feu à ſa flotte, qu'il ne pouvoit conſerver ſans affoiblir le nombre de ſes troupes. Après les avoir encouragées par toutes ſortes de moyens, il les conduiſit dans un pays délicieux où elles trouverent abondamment tout ce dont elles avoient beſoin. Agathocle n'eut pas de peine à ſe rendre maître d'une place qu'on appelloit la Grande-Ville, & Tunis tomba bientôt en ſon pouvoir. L'arrivée des ennemis en Afrique, & la priſe de deux villes, jetterent l'allarme dans Carthage, qui ſe perſuada que ſon armée & ſa flotte avoient été détruites en Sicile. Forcé de ſe défendre, on leva à la hâte une armée, dont on donna le commandement à Hannon & à Bomilcar. Ils ſe préſenterent devant les Syracuſains, qui ne refuſerent pas le combat. Le ſort en fut quelque temps indécis; mais la mort de Hannon, & la trahiſon de Bomilcar, donnerent la victoire à Agathocle. Le fruit de cet avantage fut la priſe d'un grand nombre de places, & la révolte de pluſieurs habitants du pays, qui ſe joignirent au Vainqueur.

Cependant la ville de Tyr, qui étoit vivement preſſée par Alexandre le Grand, envoya demander du ſecours aux Carthaginois. Ceux-ci, qui avoient beaucoup de peine à ſe défendre, ne purent ſatisfaire leurs compatriotes, & ſe contenterent de leur envoyer trente Députés, pour leur témoigner combien ils étoient ſenſibles à leur malheur. Les Tyriens n'ayant plus d'eſpérance de réſiſter encore longtemps au Roi de Macédoine, remirent entre les mains des Députés de Carthage leurs femmes, leurs enfants & les vieillards, Les Carthaginois traiterent ces nouveaux hôtes avec toute l'affection poſſible, & leur rendirent les plus grands ſervices. On ſongea enſuite à remédier aux maux dont la République étoit accablée, & on ſe perſuada qu'ils étoient l'effet de la colere des Dieux. Depuis longtemps on n'avoit envoyé à Hercule Tyrien la dixme du domaine de Carthage, & on crut qu'il étoit eſſentiel de ſatisfaire à l'obligation qu'on s'étoit impoſée. On imagina encore que Saturne étoit irrité, de ce qu'au lieu de lui ſacrifier les enfants des meilleures maiſons de la République, on ne lui avoit offert que ceux qu'on avoit achetés des Etrangers. Pour réparer cette prétendue impiété, on immola deux cents enfants, & trois cents perſonnes, qui ſe regardoient comme coupables envers le Dieu, s'offrirent elles-mêmes en ſacrifice.

Après ces expiations, on fit ſçavoir à Amilcar le triſte état où on étoit

CARTHAGE.

réduit. Le Général Carthaginois, à qui on avoit envoyé les ferrures des vaisseaux d'Agathocle, publia que ce Prince avoit été entierement défait, & que sa flotte étoit détruite. Pour donner plus de poids à cette nouvelle, il montra les ferrures de ses vaisseaux. Les Syracusains commençoient à ajouter foi aux discours d'Amilcar, lorsqu'ils apprirent le contraire par une galere qu'Agathocle avoit dépêchée. Amilcar n'ayant pû se rendre maître de Syracuse, leva le siége, & envoya cinq mille hommes en Afrique. Il voulut quelques jours après surprendre le Syracusains; mais il fut fait prisonnier dans cette attaque, & on lui fit perdre la vie au milieu des tourmens les plus cruels. Sa tête fut envoyée à Agathocle, qui la fit voir aux ennemis. On ne douta plus alors du mauvais état où se trouvoient les affaires des Carthaginois en Sicile, & la consternation fut générale.

Carthage, ainsi attaquée au dehors, n'étoit pas plus tranquille au dedans. Bomilcar, qui aspiroit depuis long-temps à la Souveraineté de la République, profita de l'abattement où elle étoit pour exécuter son projet ambitieux. A la tête d'un petit nombre de Citoyens complices de sa révolte, il parcourut les rues de Carthage, & massacra tous ceux qu'il rencontra. On crut dabord que l'ennemi s'étoit emparé de la ville; mais lorsqu'on eut reconnu Bomilcar, on se rassembla de tous côtés & on poursuivit le Tyran avec ardeur. Il se défendit longtemps; mais succombant enfin sous le nombre, il fut arrêté prisonnier & attaché à une croix. Avant que d'expirer, il fit au peuple les plus violents reproches, & fit le dénombrement des illustres Généraux dont ils avoient payé les services par une mort infâme.

Agathocle devenoit cependant plus puissant dans l'Afrique par les alliances qu'il y avoit contractées. Il avoit mis dans ses intérêts Ophellas, Roi de Cyrene, en l'assurant qu'il lui abandonneroit toutes ses conquêtes en Afrique. Ophellas, flatté de cette espérance, s'étoit rendu auprès d'Agathocle avec une puissante armée, mais le Tyran de Syracuse le fit assassiner pour devenir le maître de ses troupes. Agathocle, voyant ses affaires en bon état dans l'Afrique, repassa dans la Sicile, après avoir laissé le commandement de ses troupes à son fils Archagathe. A son arrivée en Sicile, plusieurs places se hâterent de se soumettre, & sa puissance y devint bientôt considérable. Pendant qu'il s'agrandissoit ainsi dans la Sicile, les choses étoient changées de face dans l'Afrique, & son absence lui avoit fait beaucoup de tort. Toutes les places qu'il avoit conquises étoient retournées sous la domination de l'ennemi; les Africains avoient abandonné ses intérêts; une partie de ses troupes étoit détruite, & celles qui lui restoient n'étoient pas capables de résister aux Carthaginois. Après avoir inutilement tenté de réparer ses pertes en Afrique, où il étoit repassé, il abandonna lâchement ses soldats & ses enfants. Les troupes, irritées de ce qu'on les laissoit ainsi exposées à la fureur de l'ennemi, massacrerent ses enfants & se soumirent aux Carthaginois.

Carthage, délivrée de la crainte qu'Agathocle lui avoit causée, appréhenda de tomber sous la puissance d'Alexandre le Grand, qui venoit de bâtir Alexandrie en Egypte. Pour sonder ses sentiments, ils chargerent Amilcar, surnommé Rhodanus, de se rendre auprès de ce Prince en qualité de fugitif. Alexandre lui fit un accueil favorable & lui donna sa confiance.

Inſtruit de tous les deſſeins du Roi de Macédoine, il en fit part à la République. Cependant lorſqu'il fut de retour à Carthage, après la mort d'Alexandre, il fut traité comme un traitre & condamné à mort.

Guerres en Sicile du temps de Pyrrhus.

281 & ſuiv.

Un Prince auſſi vaillant, mais moins heureux qu'Alexandre, cauſa de nouvelles inquiétudes aux Carthaginois par rapport à la Sicile. Les grands exploits de Pyrrhus, Roi d'Epire, avoient allarmé les Romains, & pour ſe mettre à l'abri des entrepriſes qu'il pourroit faire en Italie, ils avoient renouvellé leur traité avec les Carthaginois. Ceux-ci, qui appréhendoient de leur côté qu'il ne ſongeât à entrer en Sicile, convinrent que les deux peuples réuniroient leurs forces contre l'ennemi commun. Pyrrhus paſſa en effet en Italie, & y fit de grandes conquêtes. Les Carthaginois envoyerent auſſitôt une flotte ſous la conduite de Magon, pour offrir leurs ſecours aux Romains ; mais ils les refuſerent. Magon ſe rendit enſuite auprès de Pyrrhus, ſous prétexte d'accommoder quelque différend. Son véritable deſſein étoit de ſonder les intentions du Roi d'Epire ſur la Sicile ; car les Carthaginois appréhendoient également que les Romains & les Epirotes ne priſſent connoiſſance de leurs affaires dans la Sicile. Les Syracuſains aſſiégés de nouveau par les Carthaginois, ayant imploré le ſecours de Pyrrhus, fournirent à ce Prince une occaſion d'entrer en Sicile. Ses ſuccès y furent ſi rapides, qu'il ne reſta plus aux Carthaginois que la ſeule ville de Lilybée.

Pendant qu'il aſſiégeoit cette place, il reçut des nouvelles d'Italie, qui l'obligerent à abandonner la Sicile. Il fut à peine ſorti de cette iſle, que les Carthaginois reprirent tout ce qu'ils avoient perdu. Après le départ de Pyrrhus, la premiere Magiſtrature de Syracuſe fut déférée à Hieron, à qui on accorda dans la ſuite le nom & l'autorité de Roi. Il entreprit la guerre contre les Carthaginois, & remporta ſur eux divers avantages ; mais dans la ſuite il ſe joignit à eux pour repouſſer les Romains, qui commençoient à vouloir étendre leur Empire juſques dans la Sicile. Il falloit cependant un prétexte de rupture entre les deux Républiques, & il ſe préſenta bientôt.

Premiere guerre Punique.

266.

Des Soldats Campaniens, qui étoient à la ſolde d'Agathocle, Tyran de Sicile, s'étoient emparés de Meſſine par ſurpriſe, & en avoient égorgé les habitants. Maîtres de cette place, ils prirent le nom de Mamertins. Une Légion Romaine, animée par cet exemple, s'établit de la même maniere dans la ville de Rhege, & ces deux nouvelles Colonies ſe ſoutenant l'une l'autre, devinrent formidables à leurs voiſins. Elles cauſerent de grandes inquiétudes aux Syracuſains & aux Carthaginois. Les Romains déſapprouverent la conduite de leurs compatriotes, & pour faire connoître qu'ils n'avoient aucune part à la perfidie de la Légion Romaine, ils attaquerent la ville de Rhege, s'en emparerent, punirent très-ſévérement les Romains qui s'y étoient établis, & rendirent la place à ſes anciens maîtres. Les Mamertins affoiblis par la ruine de leurs alliés, & par les échecs qu'ils avoient reçus de la part des Syracuſains, ſongerent d'abord à leur ſûreté. La diviſion ſe mit enſuite parmi eux ; les uns livrerent la citadelle aux Carthaginois ; les autres eurent recours aux Romains, qu'ils étoient réſolus de faire entrer dans la ville.

La propoſition des Mamertins ſouffrit beaucoup de difficulté à Rome, & il parut contraire à l'honneur de ſoutenir des aventuriers, ſurtout après avoir

CARTHAGE.

puni féverement ceux de Rhége, qui étoient dans le même cas. Les Sénateurs étoient donc d'avis qu'on rejettât la propofition des Mamertins, quoiqu'on fût bien aife d'avoir une occafion d'éloigner les Carthaginois de la Sicile ; mais le peuple moins fcrupuleux décida, qu'il falloit entreprendre la guerre pour les Mamertins, & le Conful Appius Claudius fut chargé de marcher à leur fecours. Les Romains, maîtres de la ville, le furent bientôt de la citadelle, & battirent les Carthaginois, qui les affiégeoient dans la ville. Hieron, redoutant les forces des Romains, fit alliance avec eux, & abandonna le parti des Carthaginois. Ceux-ci firent de nouveaux efforts pour réparer leurs pertes, & envoyerent de nombreufes armées en Sicile. Ils avoient choifi Agrigente pour leur place d'armes, mais le Conful s'en empara bientôt, après avoir remporté une victoire complette fur les ennemis.

Malgré ces avantages, Carthage avoit toujours la fupériorité fur Rome du côté de la marine, & étoit en état de mettre en mer de nombreufes flottes, tandis que fa rivale ne poffédoit pas un feul vaiffeau. Les Romains fentirent qu'en effet ils ne pourroient jamais réduire les Carthaginois tant qu'ils n'auroient point de marine. On travailla donc à la hâte à conftruire groffierement quelques vaiffeaux, & à exercer les troupes pour faire la manœuvre. Le Conful Duilius, chargé du commandement de cette nouvelle flotte, attaqua les Carthaginois près des côtes de Myle. Comme les vaiffeaux des Romains ne pouvoient manœuvrer qu'avec une efpéce de difficulté, on inventa une machine qui fervoit à accrocher le vaiffeau ennemi, & alors on fe battoit comme fur terre. On donna à cette machine le nom de corbeau. Il y a apparence que c'eft ce qu'on appelle aujourd'hui grapin ; ou du moins que le corbeau des Anciens a donné l'idée des grapins. Les Romains ayant ainfi joint l'ennemi, fe battirent avec une ardeur incroyable, & leur valeur fuppléant au nombre, ils défirent entierement les Carthaginois, & leur enleverent quatre-vingts vaiffeaux. Les Romains, animés par ce fuccès, fe fortifierent de plus en plus dans la marine, & hafarderent deux ans après une feconde bataille à la hauteur de la Sicile. Leur flotte étoit beaucoup plus confidérable que la premiere, & celle des Carthaginois étoit plus forte de vingt vaiffeaux. Le grand nombre des combattants de part & d'autre, le courage des deux armées, rendirent longtemps le fuccès douteux ; enfin les Romains, qui étoient fous la conduite de M. Attilius Régulus & de L. Manlius, fortirent vainqueurs du combat.

Les Confuls, après avoir radoubé leurs vaiffeaux & les avoir fournis de nouvelles provifions, firent voile pour l'Afrique, où ils débarquerent heureufement. Le Sénat fit auffitôt fçavoir à Régulus, qu'il lui laiffoit le commandement de l'armée en qualité de Proconful, & qu'il rappelloit fon Collegue avec une partie des troupes. Régulus, qui n'étoit refté qu'avec quinze mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux, ravagea tout le pays, & entreprit le fiége d'Adis une des plus fortes places de la dépendance des Carthaginois. Ceux-ci ne refterent pas longtemps dans l'inaction, & marcherent au fecours d'Adis. Régulus profita de la mauvaife pofition que le Général Carthaginois avoit prife, tailla fes troupes en piéces, pilla fon camp & s'empara de Tunis. Il étoit déjà maître de plus de deux cents

places, & il se flattoit que Carthage tomberoit bientôt en son pouvoir. Cependant comme il craignoit qu'un nouveau Général ne lui enlevât le fruit de ses victoires, il fit aux Carthaginois quelques propositions d'accommodement. Elles étoient si dures qu'ils aimerent mieux périr les armes à la main que de s'y soumettre. Après avoir inutilement tenté d'adoucir la fierté du Romain, ils n'écouterent plus que leur désespoir, & se préparerent au combat.

Pendant qu'ils étoient dans cette résolution, il leur arriva un secours conduit par Xantippe, célebre Lacédémonien. Ce Général se chargea de faire faire l'exercice aux troupes, & leur apprit toutes les évolutions nécessaires dans un combat. Lorsqu'il les eut bien exercées, il les conduisit à l'ennemi, & leur fit remporter une victoire complette. Régulus & cinq cents Romains furent faits prisonniers. Xantippe, à qui on étoit redevable d'un si grand succès, prit le sage parti de la retraite de peur de s'exposer à la basse jalousie des Carthaginois. Régulus, ayant été retenu en prison pendant quelques années, fut envoyé à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. On lui avoit fait promettre de retourner à Carthage, s'il ne réussissoit pas. Régulus exposa le sujet de sa députation, & forcé de dire son sentiment, il conclut qu'il ne falloit point racheter des soldats qui s'étoient rendus à l'ennemi. Son avis prévalut, & Régulus, malgré les larmes de ses amis & de ses parents, se rendit à Carthage. Il n'ignoroit pas que les supplices les plus cruels l'y attendoient; en effet les Carthaginois, irrités de la réponse du Sénat, lui firent souffrir toutes sortes de maux. Après l'avoir retenu quelque temps dans un cachot fort obscur, & lui avoir coupé les paupieres, ils l'exposoient tout à coup au soleil le plus ardent: ils l'enfermerent ensuite dans un coffre tout hérissé de pointes, & après l'avoir tourmenté par une cruelle insomnie, ils l'attacherent à une croix, où il termina sa vie.

Les Romains, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites en Afrique, équiperent une nouvelle flotte. Les Carthaginois allerent à leur rencontre; mais ils furent encore battus. Les Romains se rendirent aussitôt en Afrique pour y reprendre le reste de l'armée de Régulus qui se défendoit dans Clypea, & se retirerent ensuite. Tous ces avantages ne terminoient point encore la guerre qui duroit déjà depuis quatorze ans. On résolut de faire de nouveaux efforts. L'armée Romaine entra dans la Sicile, & mit le siége devant Lilybée, persuadée que la perte de cette place entraîneroit bientôt après elle celle de toutes les villes que les Carthaginois possédoient dans l'isle. Lilybée fut attaquée avec autant d'ardeur qu'elle fut défendue, & le siége coûta beaucoup de sang de part & d'autre. Il étoit déjà fort avancé, & les Romains se flattoient d'être bientôt en possession de la ville, lorsque les assiégés mirent le feu aux machines des Romains. Un vent violent, qui souffloit alors empêcha qu'on ne l'éteignît, & elles furent réduites en cendres. Les Romains, désespérant d'emporter la place, changerent le siége en blocus. On envoya de Rome un nouveau renfort composé de dix mille hommes.

Le Consul P. Claudius Pulcher se mit en mer à dessein de surprendre Adherbal qui étoit à Drepane. Le Général Carthaginois, qui étoit sur ses

CARTHAGE.

gardes, surprit lui-même le Consul, & ne lui donna pas le temps de ranger sa flotte en bataille. Profitant de la confusion où elle étoit, il battit les Romains & remporta sur eux une victoire complette. Cette nouvelle causa une grande joie aux Carthaginois, & ranima leur courage qui étoit abattu par tant de revers. Junius, Collegue de Claudius Pulcher, ne fut ni plus heureux ni plus prudent, & perdit aussi une bataille sur mer. Pour réparer ses pertes, il voulut se rendre maître d'Eryx, ville de Sicile ; mais Amilcar Barca, pere du célebre Annibal, s'étant rendu dans cette place, s'y défendit pendant deux ans.

Il se passa cinq ans, pendant lesquels il n'y eut rien de considérable de part & d'autre. Les Romains déterminés à se rendre maîtres de Lilybée mirent en mer une nouvelle flotte, qui fut construite aux dépens des Particuliers, car l'argent manquoit au thrésor public. Le Consul Lutatius, qui en eut le commandement, s'empara sans peine de tous les postes avantageux des environs de Lilybée, parce qu'alors la flotte Carthaginoise étoit retournée en Afrique. Elle ne tarda pas à reparoître sous la conduite d'Hannon. Ce Général aborda dans une petite isle nommée Hiera vis-à-vis de Drepane. Son dessein étoit de s'approcher d'Eryx ; d'y décharger des vivres & d'y prendre un renfort de troupes avec Amilcar Barca. Le Consul, qui se douta de son projet, lui présenta la bataille, quoiqu'il eût le vent contraire. Ses troupes bien exercées & bien disciplinées firent leur devoir, & l'ennemi ne put tenir longtemps contre elles. Lutatius après cette victoire, s'approcha de Lilybée, & rejoignit les troupes qui en formoient le blocus.

Fin de la premiere guerre Punique.

232.

Les Carthaginois, voyant les Romains maîtres de la mer, & n'ayant plus d'espérance de secourir l'armée qu'ils avoient en Sicile, firent sçavoir à Barca qu'ils étoient déterminés à la paix ; mais qu'ils laissoient à sa prudence la conduite de cette affaire. Barca, après avoir rempli les devoirs d'un brave Officier, travailla à procurer à sa patrie la paix la plus avantageuse qu'il lui fut possible. Il fit des propositions au Consul, qui, n'ignorant pas combien les Romains étoient las de cette guerre, entra volontiers en accommodement. Il dicta lui-même les articles du traité suivant. *Il y aura, si le peuple Romain l'approuve, amitié entre Rome & Carthage aux conditions qui suivent. Les Carthaginois sortiront de toute la Sicile. Ils ne feront point la guerre à Hiéron, & ne porteront point les armes contre les Syracusains, ni contre leurs alliés. Ils rendront aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils ont faits sur eux. Ils leur payeront dans l'espace de vingt ans deux mille deux cents talents Euboiques d'argent* ; c'est-à-dire, environ 12100000 liv. l'argent à 52 liv. le marc. Il y eut quelque chose de changé à ce traité. Au lieu de vingt ans que le Consul avoit accordés, on n'en donna que dix, & on exigea de plus, que les Carthaginois payeroient sur le champ mille talents, & qu'ils évacueroient toutes les isles qui sont entre l'Italie & la Sicile. Ainsi fut terminée une guerre qui avoit duré vingt-quatre ans sans interruption.

Guerre de Lybie contre les Mercénaires.

Aussitôt que la paix eut été conclue avec les Romains, Amilcar conduisit à Lilybée les troupes qui étoient à Erix, & laissa le commandement à Gisgon, Gouverneur de la Place. Cet Officier, qui prévoyoit sans doute le

désordre que pouvoit causer une armée qu'on licentioit, ne voulut pas la faire partir à la fois. Il envoya seulement de petits corps, afin que les premiers étant payés de ce qui leur étoit dû, on pût les renvoyer chez eux avant l'arrivée des autres, & que par ce moyen ils ne pussent se rassembler & former quelque entreprise. Une conduite si prudente ne fut pas suivie à Carthage, & comme les fonds étoient épuisés, on différa de payer les troupes, & on attendit le retour des autres, dans l'espérance de faire avec elles un accommodement. On leur proposa de se retirer dans une petite ville nommée Sicca, où on devoit leur fournir tout ce dont elles avoient besoin pour subsister, & on ne voulut pas leur permettre de laisser à Carthage leurs bagages, leurs femmes & leurs enfants, qui auroient servi d'ôtages. Lorsque ces soldats mercénaires furent tous rassemblés, Hannon, Gouverneur de l'Afrique, leur proposa le payement d'une partie de ce qui leur étoit dû. Une telle proposition fut mal reçue de gens qui comptoient, outre leur paye, les gratifications qu'on leur avoit promises. Vingt mille d'entr'eux s'étant réunis marcherent vers Carthage, & allerent camper à Tunis. Carthage effrayée, employa toutes sortes de voyes pour les adoucir, mais il fallut enfin leur accorder tout ce qu'ils demanderent.

Le traité étoit sur le point d'être conclu, lorsque deux séditieux renouvellerent la querelle qui paroissoit entierement appaisée. L'un des deux, qui avoit été esclave à Rome, se nommoit Spendius de Capoue. Il étoit d'une grande taille, & d'une hardiesse encore plus grande. Dans la crainte de retomber entre les mains de son maître, il résolut de rompre l'accord. Il étoit soutenu d'un nommé Mathos, qui avoit beaucoup contribué à faire soulever les troupes. Ils représenterent aux Africains que les Carthaginois ne manqueroient pas de se venger de leur révolte, aussitôt qu'ils seroient retournés chez eux. Ce discours factieux fit impression, & tous les Mercénaires choisirent alors pour Chefs Spendius & Mathos. Ils pillerent aussitôt l'argent que Giscon avoit apporté pour le payement des troupes, & se saisirent de ce Général, qu'ils traiterent avec indignité. Toutes les villes d'Afrique se joignirent à eux, à la réserve d'Utique & d'Hippacra, dont ils formerent aussitôt le siége.

Les Carthaginois ne se trouverent jamais dans un si grand embarras. Ils manquoient en même temps de tous secours, n'avoient ni armes, ni troupes de terre & de mer, ni préparatifs pour soutenir un siége. Ne perdant cependant pas courage, ils firent les derniers efforts pour lever une armée & équiper quelques vaisseaux. Hannon, chargé de la conduite de cette guerre, délivra Utique ; mais au lieu de profiter de sa victoire, il ne songea qu'à se divertir. Les ennemis surprirent son armée en désordre, & en défirent une grande partie. On ôta le commandement à ce Général, & on mit en sa place Amilcar Barca, qui répondit à l'espérance qu'on avoit conçue de lui. Il fit lever le siége d'Utique que les séditieux avoient recommencé, les battit aux environs de Carthage, qu'ils tenoient comme bloquée, & leur enleva tous les postes avantageux qu'ils occupoient. Ces premiers succès rendirent le courage aux Carthaginois. Barca reçut alors un secours imprévû que lui amena un jeune Seigneur Numide, nommé Naravase, épris du mérite du Général Carthaginois. Avec ce renfort il attaqua

CARTHAGE.

les féditieux, en tua dix mille, & fit quatre mille prifonniers. Il permit à ces derniers de prendre parti dans l'armée Carthaginoife, & renvoya ceux qui ne voulurent point s'enrôler; mais il exigea d'eux qu'ils ne porteroient jamais les armes contre les Carthaginois. Spendius, qui appréhendoit que cette douceur d'Amilcar n'engageât une partie de fes troupes à l'abandonner, entreprit de leur ôter toute efpérance de rentrer en grace avec l'ennemi. Il feignit d'être informé que Gifcon & les autres prifonniers qu'il avoit faits au moment de la révolte, devoient être délivrés par le moyen d'un complot fecret, & il engagea fes foldats à les maffacrer. Il refufa enfuite de rendre leurs corps aux Carthaginois qui les demandoient, & fit arrêter, par un confentement général, que tout Carthaginois qui tomberoit entre leurs mains, périroit dans les fupplices.

De nouveaux malheurs accablerent alors les Carthaginois. Une tempête fit périr la flotte qui leur apportoit des vivres; Utique & Hippacra, qui leur avoit toujours été attachées, fe déclarerent contr'eux, après avoir égorgé la garnifon Carthaginoife. Les féditieux, dont le nombre étoit devenu plus confidérable, mirent le fiége devant Carthage; mais ils furent bientôt obligés de le lever. Amilcar Barca profitoit de toutes leurs fautes, & ne négligeoit aucune occafion de les affoiblir. Il les enveloppa enfin de maniere qu'ils ne pouvoient plus lui échapper. Ils fortifierent alors leur camp; mais comme ils manquoient de vivres, ils fe trouverent dans la cruelle néceffité de fe manger les uns & les autres. Une fi dure extrémité excita les efprits à la révolte, & ils forcerent leurs Officiers à propofer quelque accommodement. Amilcar confentit à les laiffer retirer, à condition qu'ils n'emporteroient de leur camp que l'habit qu'ils avoient fur le corps, & qu'il choifiroit dix d'entre les factieux, pour les traiter comme il le jugeroit à propos. Auffitôt que le traité eut été figné, Amilcar commença par faire arrêter ceux qui s'étoient rendus auprès de lui pour convenir d'un accord. Les troupes, qui ignoroient encore ce qui avoit été reglé, voyant que leurs Chefs étoient retenus prifonniers, prirent les armes pour tâcher de leur procurer la liberté. Amilcar fit auffitôt avancer les éléphants, & ils furent tous écrafés & égorgés au nombre de plus de quarante mille.

Prefque toutes les villes d'Afrique rentrerent alors dans le devoir. Amilcar marcha contre Tunis, & mit le fiége devant cette ville, qui avoit fervi de place d'armes aux factieux. Pour les épouvanter, il fit planter auprès des murs une haute potence, & y fit attacher Spendius & les autres qui avoient été arrêtés avec lui. Mathos, qui étoit dans la ville, craignant le même fort, employa toutes fortes de moyens pour fe défendre. Amilcar, obligé de fe porter d'un autre côté, chargea Annibal de la conduite du fiége. Mathos profita de la négligence du Collegue d'Amilcar, fit une vigoureufe fortie, enleva Spendius de la potence, y attacha Annibal qui étoit tombé entre fes mains, & égorgea trente Carthaginois fur le corps de Spendius. Cet événement jetta Carthage dans une nouvelle confternation, & l'obligea à envoyer d'autres troupes à Amilcar, à qui on donna pour Collegue Hannon, fon ennemi, mais ils fe reconcilierent fincerement, afin de concourir enfemble au bien de l'Etat. Mathos, devenu plus hardi par fes fuccès, ofa préfenter la bataille, que les Généraux Carthaginois accepterent avec

plaisir, comme l'unique moyen de terminer une guerre si cruelle. Les factieux furent entierement défaits, & Mathos fut arrêté prisonnier. Toute l'Afrique rentra sous la domination des Carthaginois, & on força Utique & Hippacra de se rendre à discrétion. L'armée victorieuse retourna à Carthage, & on fit mourir dans les supplices Mathos & les siens. Cette guerre avoit duré trois ans & quatre mois.

Guerre en Sardaigne.

Pendant que Spendius & Mathos soulevoient l'Afrique contre les Carthaginois, les Mercénaires, qui étoient dans la Sardaigne, suivirent l'exemple de ces deux factieux. Ils égorgerent tous les Carthaginois qu'ils trouverent dans cette isle, & se rendirent maîtres de tout le pays. La division s'étant mise entr'eux & les habitants, les premiers furent chassés de la Sardaigne & se retirerent en Italie. Ce fut de cette maniere que cette isle fut enlevée aux Carthaginois. Les Mercénaires déterminerent les Romains à s'emparer de la Sardaigne, quoiqu'il n'y eût alors aucun différend entre Carthage & Rome. Les Carthaginois, résolus de se venger de ceux qui leur avoient fait perdre une isle de cette importance, firent de grands préparatifs. Les Romains publierent que Carthage armoit contr'eux, & non pas contre les Mercénaires, & sous ce prétexte ils déclarerent la guerre à Carthage. Cette République n'étoit pas alors en état de soutenir une guerre contre Rome, & elle fut contrainte de céder. On fit un nouveau traité, par lequel il étoit dit que la Sardaigne appartiendroit aux Romains, & que les Carthaginois payeroient une grosse somme pour éviter la guerre. Cette convention, qui faisoit connoître l'injustice des Romains, fut une des causes de la seconde guerre Punique.

Amilcar Barca souffroit avec peine que sa Patrie eût été forcée de souscrire à un traité si désavantageux, & il ne cherchoit que l'occasion de le rompre. Aussitôt que le calme fut rétabli dans l'Afrique proprement dite, Amilcar fut chargé de marcher contre les Numides, & il donna dans cette expédition de nouvelles preuves de sa valeur & de sa capacité. Les conquêtes des Romains en Espagne avoient allarmé les Carthaginois, & on étoit résolu d'y envoyer une armée pour faire rentrer plusieurs villes dans l'obéissance. Amilcar, dont on connoissoit les talents, fut choisi pour cette entreprise. Annibal, son fils, qui n'avoit que neuf ans, demanda à le suivre, & son pere lui accorda sa demande, après l'avoir fait jurer sur les autels, qu'il seroit éternellement l'ennemi des Romains. Amilcar réduisit bientôt les peuples de ce pays, tant par la force des armes, que par sa douceur, & après avoir commandé pendant neuf ans, il fut tué dans un bataille.

On mit en sa place Asdrubal, son gendre, qui pour s'assurer du pays, bâtit une ville qu'il nomma Carthage la neuve, & que nous appellons aujourd'hui Carthagêne. Toutes ces démarches sembloient annoncer les grands projets de Carthage, & les Romains ne tarderent pas à s'en appercevoir. Comme ces derniers appréhendoient alors les Gaulois, ils n'osoient entreprendre d'enlever à force ouverte aux Carthaginois les conquêtes qu'ils avoient faites en Espagne, ils se contenterent de faire avec Asdrubal un traité dans lequel, sans s'expliquer sur le reste de l'Espagne, on marquoit seulement que les Carthaginois ne pourroient point s'avancer au-delà de l'Ebre. Asdrubal, pour ne point enfreindre ce traité, ne continua ses

CARTHAGE.

conquêtes qu'en deçà du fleuve. Il étendit la domination des Carthaginois dans le pays, encore plus par les voyes de la persuasion, que par la force des armes. Ce Général, après avoir gouverné l'Espagne pendant huit ans, fut assassiné par un Gaulois, à qui il avoit donné quelque sujet de mécontentement.

Toute l'armée nomma aussitôt pour son successeur Annibal, fils d'Amilcar Barca. Asdrubal, trois ans avant sa mort, l'avoit fait venir en Espagne, malgré les oppositions qu'il avoit rencontrées à Carthage. Le Sénat étoit alors partagé en deux factions. L'une avoit pour Chef Hannon, à qui la naissance & le mérite donnoient une grande autorité. La seconde, formée par la famille & les partisans d'Amilcar Barca, avoit pris le nom de Barcine. La premiere désiroit la paix, & par cette raison s'opposoit au départ du jeune Annibal, dont on connoissoit déjà l'ardeur guerriere. La seconde demandoit la guerre, & l'emporta.

Annibal n'avoit que vingt-cinq ans, lorsqu'il fut chargé des affaires d'Espagne. Il songea deslors à attaquer les Romains jusques dans l'Italie, & se hâta de soumettre les peuples de l'Espagne. Il ne jugea cependant pas à propos de faire le siége de Sagonte, afin de ne pas donner occasion aux Romains de lui déclarer la guerre avant qu'il eût fait tous les préparatifs nécessaires pour l'exécution de son projet. Les Sagontins prévoyoient qu'Annibal ne tarderoit pas à se présenter devant leurs murailles, & dans cette crainte ils avoient envoyé demander du secours aux Romains. Ceux-ci perdirent le temps en députations, & pendant qu'ils temporisoient, le Général Carthaginois mit le siége devant Sagonte. La vigoureuse défense des assiégés n'empêcha pas la ville de tomber au pouvoir d'Annibal qui, pour animer le courage de ses troupes, leur abandonna toutes les richesses qu'on trouva dans la place. Une partie avoit été consumée par le feu que les habitants, réduits au désespoir, avoient eux-mêmes allumé. La prise de cette ville causa de grandes allarmes aux Romains, & ils envoyerent des Députés à Carthage, pour sçavoir si c'étoit par ordre de la République qu'on avoit attaqué les Sagontins. Comme on ne leur donnoit pas de réponse satisfaisante, un d'eux annonça qu'il apportoit la paix ou la guerre. On lui répliqua avec fierté qu'on choisissoit la guerre, & elle fut aussitôt déclarée.

Seconde guerreu Pnique.

201.

Annibal, ayant pourvû à la sûreté de l'Espagne & de l'Afrique, se mit en marche pour entrer en Italie. Lorsqu'il eut passé l'Ebre, il subjugua tous les peuples qui se trouverent sur son passage. Il s'avança ensuite vers les Pyrénées, traversa ces montagnes, s'avança vers le Rhône, & trouva moyen de le passer malgré les Gaulois qui vouloient s'y opposer. Scipion, qui n'avoit pû le joindre, rentra dans l'Italie pour l'attendre aux pieds des Alpes. Annibal eut beaucoup à souffrir dans le passage de ces montagnes, où il fut obligé de combattre continuellement contre les ennemis qu'il rencontroit, & contre la difficulté des chemins. Après quinze jours d'une marche très-pénible, & dans laquelle le soldat avoit été obligé de se frayer un chemin, l'armée Carthaginoise entra dans les fertiles campagnes du Pô. Annibal laissa reposer quelque temps ses troupes, & quoique le nombre en fut considérablement diminué, il alla attaquer Scipion, qui étoit campé sur les bords du Tesin, & remporta sur les Romains un avantage considérable. Sempronius,

Succès d'Annibal.

croyant venger la défaite de son Collegue, présenta la bataille aux Carthaginois aux environs de Trèbie. Annibal, qui sentoit de quelle importance il étoit pour lui de faire quelque action d'éclat, accepta le défi, & battit une seconde fois les Romains. Les Gaulois, qui n'avoient pas encore osé se déclarer pour les Carthaginois, prirent leur parti aussitôt après que les armées Romaines eurent été défaites. Annibal avoit compté sur ce secours, & il n'auroit pas entrepris une expédition de cette importance, avec un si petit nombre de troupes, s'il ne se fût flatté de mettre les Gaulois d'Italie dans ses intérêts. Ses manieres douces & insinuantes, & la conduite qu'il tint avec les prisonniers des alliés des Romains, qu'il renvoya sans rançon, lui attirerent un grand nombre de partisans.

CARTHAGE.

Résolu d'attaquer les Romains sur leur propre territoire, il prit le chemin le plus court, mais qui étoit en même temps le plus difficile. Il fut obligé de traverser des marais, & dans cette marche, qui dura trois jours, il perdit un œil. L'exemple du Général animoit le soldat. Flaminius, alors Consul, homme vain & sans expérience, hasarda de livrer combat aux Carthaginois campés dans une vallée fort étroite sur le lac de Trasymene. Annibal, habile à profiter des fautes de ses ennemis, dressa une embuscade au Consul, & pendant que celui-ci se livroit avec ardeur au combat, il se vit tout d'un coup enveloppé. Ses troupes furent taillées en piéces, & il perit lui-même dans l'action. Trois victoires consécutives avoient rendu formidable le nom d'Annibal, & avoient répandu la consternation à Rome. Dans ces moments critiques, où l'on croyoit avoir tout à craindre, on confioit la suprême autorité à un seul Magistrat, qu'on nommoit Dictateur. Toutes les vûes se tournerent sur Quintus Fabius Maximus, l'homme le plus sage & le plus prudent de son siecle. Il auroit peut-être terminé promptement cette guerre, si la basse jalousie de ses concitoyens, & l'impétuosité de quelques uns, ne l'eussent mis dans la nécessité d'abdiquer la Dictature. Sa conduite lente, mais nécessaire contre un ennemi tel qu'Annibal, le fit surnommer le *Temporiseur.* Si les Romains blâmoient sa maniere d'agir, Annibal en portoit un jugement bien différent, & lorsqu'il eut connu le caractere de ce Général, il commença à désespérer de venir à bout de ses projets. Fabius, qui sentoit de quelle conséquence il étoit de refroidir l'ardeur de ces troupes étrangeres, si éloignées de leur Patrie, évitoit avec soin d'en venir à aucune action générale, à moins qu'il ne trouvât une occasion favorable. Toujours posté dans des lieux avantageux, il ne quittoit jamais de vûe l'armée ennemie & l'incommodoit beaucoup. Annibal employa toutes sortes de ruses pour le faire changer de conduite, mais ses tentatives furent inutiles. Le Général Carthaginois, après avoir ravagé la Campanie, se disposoit à retourner sur ses pas, lorsqu'il s'apperçut que Fabius avoit posté des troupes sur les hauteurs d'un défilé par lequel il devoit passer. Son esprit fécond en ressource lui fit trouver un moyen de sortir de cet embarras. Il fit mettre un fagot de sarments entre les cornes de deux mille bœufs, & y fit mettre le feu aussitôt que la nuit fut venue. On chassa ces animaux du côté où étoient les troupes Romaines, & on les fit suivre par quelques soldats armés à la légere. Les Romains effrayés quitterent leur poste, & pendant que la confusion regnoit parmi eux, Annibal fit passer son armée, & évita le piége qu'on lui avoit tendu.

CARTHAGE.

Fabius, obligé de se rendre à Rome pour quelque temps, engagea Minucius, son Général de Cavalerie, de ne rien entreprendre pendant son absence. Minucius, n'écoutant que son ardeur, attaqua un corps de troupes Carthaginoises, & le défit : se regardant alors comme le vainqueur d'Annibal, il envoya à Rome le détail de cette action. On murmura hautement contre la lenteur de Fabius, & on donna à Minucius une autorité semblable à celle du Dictateur ; ce qui ne s'étoit point encore pratiqué. Fabius, ne considerant que les intérêts de sa Patrie & oubliant les siens propres dans cette occasion, consentit à partager la souveraine puissance avec un Collegue, qui étoit auparavant son inférieur. Il divisa seulement l'armée en deux, afin du moins d'en sauver une partie, car il prévoyoit que Minucius, par son imprudence, se mettroit bientôt dans le cas de faire périr les troupes qu'il avoit sous ses ordres. En effet, peu de temps après Minucius en vint aux mains avec les Carthaginois, & il étoit prêt à être vaincu, lorsque Fabius courut à son secours, & força Annibal à songer à la retraite. Minucius reconnut sa faute, & en fit un sincere aveu.

Bataille de Canne.

Les Romains ôterent cependant le commandement de leur armée au Dictateur, & créerent pour Consuls Emilius Paulus & Terentius Varron. Le premier vouloit profiter des sages avis de Fabius, & se contenter de couper les vivres aux Carthaginois sans en venir à aucune action ; mais son Collegue, homme présomptueux, ne pouvoit goûter des conseils si prudents & si contraires à son impétuosité. Impatient d'attaquer les Carthaginois, il en trouva bientôt l'occasion, qu'Annibal lui en fournit lui-même. Les deux armées se trouverent en présence près de Cannes, village de la Pouille. Varron, malgré la position désavantageuse où il étoit, & les avis de son Collegue, voulut absolument livrer bataille. Elle fut longue & sanglante, mais la victoire, après avoir été longtemps disputée, se déclara en faveur des Carthaginois. Emilius Paulus, qui avoit été blessé dans le combat, se fit tuer par un soldat ennemi, ne pouvant se résoudre à survivre au malheur de sa Patrie. Un nombre considerable de Sénateurs & de Chevaliers Romains périrent dans cette journée, & quelques Historiens font monter le nombre des morts à près de soixante & dix mille, sans doute en comptant ceux des ennemis.

Varron, ayant rassemblé le reste des troupes, retourna à Rome où on étoit dans le plus grand abattement. Depuis l'arrivée des Gaulois, qui s'étoient rendus maîtres de Rome, la ville n'avoit jamais été exposée à un plus grand danger. On croyoit voir à chaque instant l'ennemi aux portes de la ville, & dans ce premier moment de consternation, il auroit peut-être été facile à Annibal de s'en emparer. Un de ses Généraux l'avoit engagé à marcher aussitôt de ce côté-là, mais il refusa de se rendre à cet avis. Il avoit sans doute plusieurs raisons qui l'éloignoient de mettre ce projet à exécution. Rome avoit encore deux légions au dedans de ses murailles ; elle étoit d'ailleurs extrêmement peuplée, & dans un moment de désespoir, chaque citoyen seroit devenu soldat. Les femmes mêmes n'auroient pas moins montré de valeur que les hommes ; & on les vit en effet travailler à tout ce qu'on avoit imaginé pour la défense de la place, qu'on croyoit devoir être bientôt assiégée. Une autre raison de politique engageoit sans doute Annibal

Carthage.

à ne point détruire Rome. La ruine de cette République mettoit fin à la guerre, & Annibal, qui ne se trouvoit plus nécessaire à sa patrie, auroit été obligé de retourner à Carthage, où il auroit pû éprouver l'ingratitude & l'injustice de ses concitoyens. Ce motif le portoit sans doute à prolonger la guerre : il vouloit affoiblir extrêmement les Romains ; mais son intention n'étoit pas de les détruire. Il seroit venu à bout de ses desseins, si on lui eût fourni les troupes & l'argent qu'il demandoit ; mais la faction contraire l'empêcha de recevoir ces secours, & sauva l'Empire Romain.

La fortune commença alors à abandonner Annibal, & depuis cet instant les Romains eurent toujours le dessus. Revenus de leur premiere frayeur, ils travaillerent efficacement à chasser de l'Italie un ennemi si dangereux. Annibal, qui n'avoit pas assez de troupes pour tenir en même temps la campagne, & conserver les places qu'il avoit conquises, reçut de fréquents échecs, qui affoiblirent considérablement son armée. Cependant les deux Scipions, qui commandoient en Espagne, y avoient été tués, après avoir vaincu les Carthaginois. Scipion, leur neveu, chargé du commandement de l'armée Romaine, acheva de poursuivre les conquêtes de ses oncles, & lorsqu'il eut subjugué le pays, il porta la guerre en Afrique. Les Carthaginois appellerent aussitôt à leur secours Annibal, qui ne put quitter l'Italie sans verser des larmes. Avant que d'en venir aux mains avec Scipion, il eut une conférence avec lui ; mais comme on ne put convenir d'aucun accommodement, on résolut de part & d'autre de livrer bataille. Les deux plus grands Généraux de leur siécle se trouvoient alors l'un vis-à-vis de l'autre, & chacun employa de son côté tout ce qu'il put imaginer pour l'emporter sur son rival. Annibal fut enfin obligé de céder, & Scipion remporta toute la gloire d'une action, qui abaissoit pour le moment toute la puissance de Carthage, & anéantissoit, pour ainsi dire, tous les avantages qu'Annibal avoit eus en Italie. Carthage, forcée de se soumettre au Vainqueur, accepta les conditions de paix qu'il lui imposa, quelque dures qu'elles fussent. Ainsi fut terminée la seconde guerre Punique, qui avoit duré seize ans.

Depuis ce temps, Annibal ne mena plus qu'une vie errante. Craignant, avec raison, la perfidie de ses concitoyens, dont il avoit voulu réformer les mœurs, il se retira chez des Princes étrangers. Les Romains, qui ne pouvoient s'empêcher de le redouter, eurent la lâcheté de le poursuivre chez les peuples où il étoit allé chercher un asyle contre eux. Il étoit d'abord passé à la Cour d'Antiochus, Roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains ; mais appréhendant d'être livré entre les mains de ses ennemis, lorsque ce Prince fit la paix avec eux, il se rendit auprès de Prusias, Roi de Bithynie. Il ne fut pas plus en sûreté chez ce Prince, qui fut assez lâche pour promettre aux Romains de leur livrer cet ennemi implacable. Annibal, se voyant prêt à être remis entre leurs mains, finit ses jours en prenant du poison qu'il portoit toujours sur lui. Tel fut le sort de ce grand homme, à qui quelques Historiens ont attribué des défauts qu'il n'avoit pas.

Différends entre les Carthaginois & Masinissa, Roi de Numidie.

Entre les différentes conditions de la paix accordée aux Carthaginois, il y en avoit une qui portoit, qu'ils rendroient à Masinissa, Roi de Numidie, toutes les villes & les terres qui lui avoient appartenu avant la guerre.

CARTHAGE.

Scipion, pour récompenser l'attachement qu'il avoit fait paroître pour les Romains, avoit encore ajouté à son domaine tout ce qui étoit de celui de Syphax. Cette concession fut une source de disputes entre les Carthaginois & les Numides.

Syphax & Masinissa regnoient tous deux en Numidie, mais sur différents peuples. Ceux qui obéissoient au premier se nommoient *Masæsuli*, & avoient pour capitale Cirtha : les autres se nommoient *Massyli.* Leur nom commun étoit *Numides.* Leur principale force étoit la cavalerie : ils montoient leurs chevaux sans selles, & plusieurs mêmes les conduisoient sans brides. Au commencement de la seconde guerre Punique, Syphax avoit pris le parti des Romains. Gala, pere de Masinissa, crut devoir alors embrasser le parti des Carthaginois, & envoya contre Syphax une armée sous la conduite de son fils, qui n'étoit âgé que de dix-sept ans. Syphax vaincu se sauva en Mauritanie. Masinissa, ayant perdu son pere quelque temps après, se vit privé de la couronne par un usurpateur, & poursuivi vivement par Syphax. Il fit alliance avec les Romains, & se joignit à eux lorsqu'ils entrerent en Afrique. Syphax se déclara alors pour les Carthaginois. Masinissa, secondé des Romains, remporte une victoire complette sur Syphax, se rend maître de sa personne, de Cirtha, capitale de ses Etats, & de Sophonisbe, sa femme. Séduit par les charmes de cette Princesse, sœur d'Asdrubal, il l'épousa, mais quelques jours après, il fut contraint de l'empoisonner pour ne la pas livrer aux Romains qui la lui demandoient. Masinissa, devenu maître du Royaume de Syphax, se mit en possession d'un petit territoire situé vers le bord de la mer, près la petite Syrte. C'étoit un pays très-fertile & très-riche. Les Carthaginois envoyerent aussitôt des Députés à Rome pour se plaindre de cette invasion, & le Sénat Romain fit partir Scipion avec deux autres Commissaires, pour examiner la chose sur les lieux mêmes. Ils se retirerent sans avoir porté aucun jugement, & ce silence sembloit être en faveur de Masinissa, qui étoit en possession du territoire. Dix ans après, d'autres Commissaires nommés pour le même sujet, tinrent une conduite pareille aux premiers. Toutes les démarches des Carthaginois auprès des Romains ayant été inutiles, ils déclarerent la guerre à Masinissa & en vinrent aux mains avec lui. Ce Prince, âgé de plus de quatre-vingts ans, fut à cheval pendant l'action, & donna des ordres si justes, qu'il força les Carthaginois à lui abandonner le champ de bataille. Scipion avoit été spectateur du combat, où il eut lieu d'admirer tranquillement la valeur des deux armées qui se disputerent longtemps la victoire. Masinissa, profitant de cet avantage, assiégea les ennemis dans le camp où ils s'étoient retirés. La famine les força bientôt de se rendre au vainqueur, qui les fit passer sous le joug, & les renvoya avec un habit seulement. Un des fils de Masinissa, à la tête d'un corps de cavalerie, surprit ces malheureux avant qu'ils fussent arrivés à Carthage, & en tailla la plus grande partie en piéces.

Troisiéme guerre Punique.

151.

Carthage, après la guerre qu'elle avoit faite à Masinissa contre un article du dernier Traité avec les Romains, comprit bientôt que ces peuples, qui ne cherchoient que l'occasion de l'humilier, saisiroient promptement cette circonstance pour lui déclarer la guerre. Elle avoit senti la supériorité de Rome sur elle, & résolue de prévenir les malheurs qu'elle appréhendoit,

CARTHAGE.

elle envoya des Députés au Sénat Romain, pour offrir telle ſatisfaction qu'il jugeroit à propos d'exiger. Les Sénateurs répondirent que c'étoit aux Carthaginois à examiner eux-mêmes ce qu'ils devoient faire en pareille circonſtance. Une réponſe ſi équivoque jetta l'allarme dans Carthage, & après pluſieurs délibérations, on convint de ſe ſoumettre à tout, pour ſauver la patrie. Pendant qu'on étoit dans cette réſolution à Carthage, on ſongeoit à Rome à prendre des meſures pour détruire cette fameuſe rivale. Depuis que Caton avoit été envoyé à Carthage au ſujet des différends qui étoient ſurvenus entre cette République & Maſiniſſa, il n'avoit ceſſé de porter les Romains à ſonger à la ruine de Carthage. Scipion Naſica, qui penſoit plus juſtement que lui, étoit d'un avis contraire, parce qu'il ſentoit que le peuple Romain, devenant de jour en jour plus remuant, ſe porteroit aux dernier excès, auſſitôt qu'il ſeroit délivré de la crainte que Carthage lui cauſoit. La guerre fut réſolue, malgré les ſages avis de Naſica, & on prit pour prétexte l'infraction au dernier Traité. Sur ces entrefaites, la ville d'Utique envoya des Députés au Sénat, pour ſe ſoumettre aux Romains.

Les Députés de Carthage, en arrivant à Rome, apprirent que la guerre étoit déclarée. Le Sénat avoit envoyé un Député à Carthage en porter le decret, & les Carthaginois, abattus par cette nouvelle, ſe remirent, eux & tout ce qui leur appartenoit, entre les mains des Romains. En conſéquence de cette démarche, il leur fut répondu que, parce qu'ils avoient pris le bon parti, le Sénat leur accordoit la liberté, l'uſage de leurs loix, toutes leurs loix, toutes leurs terres, & tous les autres biens que poſſédoient les particuliers ou le corps de l'Etat; à condition que dans l'eſpace de trente jours ils enverroient à Lilybée en ôtages trois cents des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, & qu'ils feroient tout ce que les Conſuls leur ordonneroient. Les Carthaginois, manquant de troupes, de vivres, de vaiſſeaux, & n'ayant en un mot aucune eſpérance, ſe déterminerent à ſouſcrire à des conditions ſi humiliantes. Ils ſe hâterent d'envoyer à Lilybée les trois cents jeunes gens qu'on leur demandoit, & qui étoient l'élite des meilleures familles de Carthage. Lorſqu'ils furent arrivés en Sicile, on les envoya à Rome, & les Conſuls dirent aux Députés, qu'ils feroient ſçavoir leurs intentions aux Carthaginois lorſqu'ils ſeroient arrivés à Utique. Auſſitôt que la flotte Romaine eut abordé en Afrique, les Députés de Carthage ſe rendirent au camp des Romains, déclarant au nom de la République, qu'ils venoient recevoir les ordres des Conſuls.

Le Conſul, après avoir loué leur obéiſſance, leur ordonna de lui livrer ſans fraude & ſans délai toutes leurs armes en général. Ils y conſentirent encore, mais ils repréſenterent qu'ils étoient menacés de tomber ſous la puiſſance d'Aſdrubal, qui s'étoit ſoulevé contre ſa patrie, parce qu'elle avoit voulu ſe ſoumettre aux Romains. On leur répondit que Rome ſçauroit la garantir de la fureur de ce factieux. On vit bientôt arriver dans le camp des Romains une longue file de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage: deux cents mille armures complettes, un nombre infini de traits & de javelots, deux mille machines propres à lancer des pierres & des dards. Les vieillards & tous les Prêtres ſuivoient ce convoi, & ils alloient implorer

CARTHAGE.

la clémence de ceux qu'ils étoient forcés de regarder comme leurs maîtres. Le Conſul Cenſorinus, qui avoit toujours porté la parole, leur déclara que la volonté du peuple Romain étoit, que les Carthaginois abandonnaſſent leur ville qu'on vouloit raſer, & qu'ils allaſſent s'établir où il leur plairoit, pourvû que ce fût à quatre lieues de la mer.

Un ordre ſi terrible mit au déſeſpoir tous les Carthaginois qui étoient dans le camp des Romains, & ils donnerent des marques de la plus grande affliction. Rien ne fut capable de toucher les Romains, & on ne voulut pas même permettre que les Carthaginois envoyaſſent à Rome pour tâcher d'obtenir des modifications à un ordre ſi cruel. Lorſque cette nouvelle ſe fut répandue dans Carthage, en n'entendit que cris, que pleurs; on ne vit que des marques de fureur, de rage & de déſeſpoir.

Les Conſuls, croyant n'avoir rien à redouter d'une ville déſarmée, ne ſe hâterent pas de s'y rendre. On profita de ce délai pour ſe mettre en état de défenſe. On envoya une députation à Aſdrubal, qui étoit à la tête de vingt mille hommes, & on le pria d'oublier l'injure qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville à un autre Aſdrubal, petit-fils de Maſiniſſa. On fabriqua enſuite des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques furent changés en ateliers: les hommes & les femmes y travailloient jour & nuit, & on faiſoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, mille traits & un grand nombre de machines propres à les lancer. Comme on manquoit de matiere pour faire des cordes, les femmes couperent leurs cheveux, & en fournirent abondamment.

L'armée Romaine ſe préſenta enfin devant les murs de Carthage, & fut extrêmement ſurpriſe de voir les Carthaginois en état de ſoutenir un long ſiege. Ce ne fut en effet que ſorties vigoureuſes & fréquentes, pour ruiner les travaux des aſſiégeants. Les deux Conſuls Cenſorinus & Manilius avoient formé les attaques de deux côtés oppoſés. Scipion, ſurnommé depuis l'Africain, ſervoit alors en qualité de Tribun, & réparoit toutes les fautes que faiſoit le Conſul ſous lequel il commandoit. La ſeconde année du ſiége, les Romains furent commandés par le Conſul Calpurnius Piſon, par L. Mancinus, ſon Lieutenant. Ils ne firent rien de conſidérable, & les Carthaginois au contraire, dont les troupes augmentoient tous les jours, reprirent courage, & s'exciterent à une mutuelle défenſe. Ils envoyerent des Députés à Andriſcus, ou le faux Philippe, qui ſe faiſoit paſſer pour le fils de Perſée, dernier Roi de Macédoine, & lui demanderent du ſecours. Cette nouvelle cauſa une grande inquiétude à Rome. On commença à craindre les ſuites d'une guerre qui devenoit plus importante qu'on ne s'étoit d'abord imaginé. On jetta les yeux ſur le jeune Scipon, qui étoit venu à Rome demander l'Edilité, & par rapport à ſon mérite, on paſſa par deſſus les loix; on lui donna le Conſulat avec le département de l'Afrique. Il étoit à peine arrivé, qu'il apprit que Mancinus, Lieutenant de Piſon, étoit enfermé dans un poſte où il couroit riſque d'être taillé en piéce. Scipion le tira de ce danger, & prit le commandement de l'armée, qui ſembloit avoir entierement oublié l'ancienne diſcipline. Il travailla promptement à la rétablir, & bannit

Carthage.

tout ce qui se ressentoit du luxe ou des plaisirs. Persuadé alors qu'il pouvoit compter sur la valeur de ses soldats, il leur fit prendre des haches, des leviers & des échelles, & les conduisit pendant la nuit, en grand silence, vers une partie de la ville appellée Mégare. Il ordonna ensuite à sa troupe de jetter de grands cris, & de monter à l'assaut. Les Carthaginois furent d'abord effrayés; mais revenus à eux-mêmes, ils se défendirent avec tant d'ardeur qu'ils repousserent les Romains. Scipion avoit apperçu une tour abandonnée & qui étoit près des murailles hors de la ville. Il y envoya un détachement de soldats hardis & déterminés, qui, par le moyen des pontons, passerent de la tour sur les murs, entrerent dans Mégare & en briserent les portes. Scipion y entra aussitôt & les Carthaginois qui défendoient ce poste, croyant que la ville étoit prise, se sauverent dans la citadelle avec les troupes qui étoient au dehors.

Asdrubal, pour se venger des Romains, & pour ôter aux Carthaginois toute espérance d'accommodement, fit avancer sur le mur tous les prisonniers Romains qui étoient en son pouvoir, afin qu'ils fussent vus de toute l'armée. Il leur fit souffrir tous les supplices qu'il put imaginer. On leur crevoit les yeux, on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts; on leur arrachoit toute la peau du corps avec des peignes de fer, & après les avoir ainsi tourmentés, on les précipitoit du haut des murs. Les Carthaginois, qui oserent blâmer la cruauté d'Asdrubal, furent traités avec la même rigueur.

Scipion établit son camp à la place de celui que les ennemis occupoient auparavant, le fortifia, & éleva un mur du côté de la ville. Ce mur prenoit toute la largeur du côté de l'Isthme, c'est-à-dire, plus d'une lieue. Il coupa par ce moyen les vivres aux assiégés, qui n'en pouvoient plus recevoir que par mer, ce qui n'étoit pas aisé, à cause de la flotte Romaine qui croisoit continuellement sur les côtes. Asdrubal, en véritable Tyran, ne distribuoit le bled qu'aux troupes qui servoient sous ses ordres, & s'inquiétoit peu du reste du peuple. Scipion pour ôter aux Carthaginois tout moyen d'avoir des vivres, ferma l'entrée du port par une levée qu'il fit faire. Lorsque cet ouvrage fut achevé, les Carthaginois ouvrirent une nouvelle entrée de l'autre côté du port, & parurent en mer avec une flotte qu'ils avoient construite des débris de vieux bâtiments. S'ils eussent aussitôt attaqué la flotte Romaine, ils auroient pû facilement s'en emparer, car on n'y étoit pas sur ses gardes, parce qu'on croyoit n'avoir rien à craindre; mais ils se contenterent d'insulter les Romains & de les braver. Deux jours après, lorsqu'ils voulurent surprendre les vaisseaux ennemis, ils les trouverent sur la défensive, & il fallut en venir aux mains. Le combat dura jusqu'au soleil couchant, & les Carthaginois causerent beaucoup de dommage aux vaisseaux des Romains. La flotte Carthaginoise s'étoit retirée à dessein de recommencer le combat le lendemain matin. Elle fut poursuivie, & l'action se renouvella devant une terrasse fort spacieuse qu'on avoit faite contre les murailles pour y descendre les marchandises, & sur laquelle on avoit élevé un petit rempart. Le combat continua bien avant dans la nuit, & devint funeste aux Carthaginois. Scipion se rendit maître de cette terrasse, s'y fortifia, & fit une muraille de brique du côté de la ville, fort près des murs & de pareille hauteur. Il donna ordre à quatre mille hommes d'y monter, & de lancer continuellement des dards sur les ennemis.

CARTHAGE.

Prise de Carthage.

146.

Pendant l'hyver, le Conſul fit le ſiége de Néphéris, qui ſervoit de retraite aux troupes du dehors. Il ſe rendit maître de cette place après vingt-deux jours de ſiége, & on prétend qu'il périt du côté des ennemis plus de ſoixante & dix mille hommes, tant ſoldats que payſans. Toutes les villes de l'Afrique ſe ſoumirent alors au vainqueur, & depuis cet évenement il n'étoit preſque plus poſſible de faire entrer des vivres dans Carthage. Dès le commencement du printemps, Scipion attaqua le port appellé Cothon & la citadelle. Maître de la muraille qui environnoit le port, il entra dans la grande place de la ville qui en étoit proche, & d'où l'on montoit à la citadelle par trois rues en pente bordées de maiſons. Les Carthaginois du haut de ces maiſons lançoient des traits ſur les Romains, & les incommodoient fort. Cette ſorte de combat dura ſix jours entiers, & il y périt beaucoup de monde. Les Romains ſe rendirent enfin maîtres des maiſons & aſſiégerent la citadelle. On craignoit que le ſiége ne fût encore long, mais le ſeptiéme jour les Carthaginois demanderent pour toute capitulation, qu'on leur accordât la vie. Scipion y conſentit, mais il refuſa cette grace aux déſerteurs qui étoient au nombre de neuf cents. Il ſortit de la citadelle cinquante mille perſonnes, tant hommes, que femmes & enfants. Les déſerteurs n'eſpérant aucun quartier, ſe retrancherent dans le Temple d'Eſculape avec Aſdrubal, ſa femme & ſes enfants. Le défaut de vivres leur fit bientôt connoître qu'ils ne pourroient longtemps réſiſter, & n'écoutant plus que leur déſeſpoir, ils ſe retirerent dans le haut du Temple & y mirent le feu, dans lequel ils ſe précipiterent. Aſdrubal avoit ſongé à ſe conſerver la vie, & s'étoit rendu à Scipion. Sa femme, outrée de cette action, lui fit les plus ſanglants reproches du haut de l'endroit où elle étoit, & après avoir égorgé ſes enfants, elle finit ſa vie au milieu des flammes. Scipion ne put s'empêcher de verſer des larmes, en conſidérant la ruine d'une ville qui avoit été ſi floriſſante pendant ſept cents ans. Il falloit être Romain, c'eſt-à-dire, avoir cette férocité réfléchie & rafinée, pour réduire au dernier déſeſpoir un peuple déjà humilié, & qui conſentoit à ſe ſoumettre.

Deſcription de Carthage.

Carthage étoit ſituée dans le fond d'un golphe, environnée de mer en forme de preſqu'iſle, dont le col, c'eſt-à-dire, l'iſthme qui la ſéparoit du continent étoit large d'une lieue & un quart. La preſqu'iſle avoit dix-huit lieues de circuit. Du côté de l'Occident il en ſortoit une longue pointe de terre, large à peu près de douze toiſes qui, s'avançant dans la mer, la ſéparoit d'avec le marais, & étoit fermée de tous côtés de rochers & d'une ſimple muraille. Du côté du Midi, & du continent où étoit la citadelle appellée *Byrſa*, la ville étoit fermée d'une triple muraille haute de trente coudées, ſans les parapets & les tours qui la flanquoient tout autour par égales diſtances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toiſes. Chaque tour avoit quatre étages : les murailles n'en avoient que deux ; elles étoient toutes voutées, & dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois cents éléphants avec les choſes néceſſaires pour leur ſubſiſtance, & des écuries au-deſſus pour quatre mille chevaux, & les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvoit auſſi de quoi loger vingt mille fantaſſins & quatre mille cavaliers. Enfin tout cet appareil de guerre étoit renfermé dans les ſeules murailles. Il n'y avoit qu'un endroit de la ville, dont les murs fuſſent foibles & bas : c'étoit un

Carthage.

angle négligé, qui commençoit à la pointe de terre dont on a déjà parlé, & continuoit jusqu'aux ports qui étoient du côté du couchant. Il y en avoit deux qui se communiquoient l'un à l'autre, mais ils n'avoient qu'une seule entrée large de soixante & dix pieds, & fermée avec des chaînes. Le premier étoit pour les Marchands, où il y avoit différents logements pour les Matelots; l'autre étoit le port intérieur pour les vaisseaux de guerre, au milieu duquel on trouvoit une isle nommée Cothon, bordée ainsi que le port de grands quais, où il y avoit des loges séparées pour mettre à couvert deux cent vingts vaisseaux, & des magasins au dessus, où l'on gardoit tout ce qui étoit nécessaire à l'armement & à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges destinées à retirer les vaisseaux, étoit ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage Ionique; de sorte que le port & l'isle représentoient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette isle étoit le palais de l'Amiral, & comme elle étoit vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvoit delà découvrir tout ce qui se passoit dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisoit dans l'intérieur du port. Les Marchands n'avoient aucune vûe sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par une double muraille, & il y avoit dans chacun une porte particuliere pour entrer dans la ville, sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage. Le port, qui étoit double, appellé quelquefois *Cothon*, à cause de la petite isle de ce nom; la citadelle appellée *Byrsa*; la ville proprement dite, où demeuroient les habitants. Elle environnoit la citadelle, & étoit nommée *Mégara* (1).

Scipion, devenu maître de Carthage, permit le pillage pendant quelques jours, à la réserve de l'or, de l'argent, des statues & des autres offrandes qui se trouveroient dans les Temples. Il fit charger un vaisseau des dépouilles des Carthaginois, & l'envoya à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire. Il invita en même temps les Siciliens à venir reconnoître & reprendre les tableaux & les statues que les Carthaginois leur avoient enlevés, & il rendit à Agrigente le célebre taureau d'airain que Phalaris avoit fait fondre. Les Romains, en apprenant la nouvelle de la prise de Carthage, porterent la joye jusqu'à l'indécence. Le Sénat envoya dix Commissaires en Afrique pour régler le sort de cette ville avec Scipion. On démolit alors tout ce qui restoit de Carthage, & on fit défense au nom du peuple Romain d'y habiter désormais. On ajouta d'horribles imprécations contre ceux qui voudroient entreprendre d'y rebâtir, & surtout le lieu nommé Byrsa & la place appellée Mégare. On décida encore que toutes les villes, qui dans cette guerre avoient pris le parti des Carthaginois, seroient rasées, & qu'on donneroit leur territoire aux alliés du peuple Romain. On céda à ceux d'Utique les terres qui étoient entre Carthage & Hippone. Tout le reste devint tributaire, & on en fit une Province Romaine, où l'on envoyoit tous les ans un Préteur.

Malgré toutes les défenses, trente ans après, & du vivant même de Scipion, un des Gracques, Tribun du peuple, entreprit de repeupler Carthage, & y conduisit une Colonie composée de six mille citoyens. Ce fut la premiere Colonie Romaine envoyée hors de l'Italie. Il paroît qu'on ne fit aucun

(1) M. Rollin.

CARTHAGE.

édifice considérable dans cette ville, puisqu'on dit que Marius, qui s'étoit sauvé en Afrique, y menoit une vie pauvre sur les ruines & les débris de Carthage. Strabon rapporte que cette ville fut rétablie en même temps que Corinthe par César. Ce même Auteur assure, que de son temps Carthage étoit aussi peuplée qu'aucune autre ville de l'Afrique. Plutarque observe que Carthage & Corinthe, qui avoient été prises dans le même temps, avoient la même époque de leur rétablissement. Carthage fut toujours, sous les Empereurs Romains, la capitale de toute l'Afrique, & elle subsista encore avec éclat pendant environ sept cents ans. On y tint un grand nombre de Conciles. Elle fut entierement détruite par les Sarrasins au commencement du VII. siécle, de maniere que dans le pays même, on connoît à peine le nom & le lieu où elle avoit été bâtie.

DIGRESSION

Sur la famille & la postérité de Masinissa (1).

Depuis que Masinissa, Roi de Numidie, eut embrassé sous le premier Scipion, le parti des Romains, il étoit toujours demeuré dans cette alliance avec un zéle & une fidélité inviolables. Se voyant sur le point de mourir, il écrivit au Proconsul d'Afrique, sous qui servoit alors le jeune Scipion, pour le prier de le lui envoyer, ajoutant qu'il mourroit content, s'il pouvoit expirer entre ses bras, après l'avoir rendu dépositaire de ses dernieres volontés. Mais sentant que sa fin approchoit, avant qu'il pût avoir cette consolation, il fit venir sa femme & ses enfants, & leur dit : » Qu'il ne connoissoit sur toute » la terre que le peuple Romain, & parmi ce peuple, que la seule famille » des Scipions : qu'il laissoit en mourant un pouvoir suprême à Scipion Emilien, de disposer de ses biens, de partager son Royaume entre ses enfants : » Qu'il vouloit que tout ce qu'il auroit décidé fût exécuté ponctuellement, » comme si lui-même l'avoit arrêté par son testament «. Après leur avoir ainsi parlé, il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

Ce Prince, qui pendant sa jeunesse avoit essuyé d'étranges malheurs, s'étant vû dépouillé de son Royaume, obligé à fuir de Province en Province, & prêt mille fois à perdre la vie, soutenu, dit l'Historien, par la protection divine, n'eut plus jusqu'à sa mort qu'une suite continuelle de prospérités, qui ne fut interrompue par aucun accident fâcheux. Non seulement il recouvra son Royaume, mais il y ajouta celui de Syphax, son ennemi ; & maître de tout le pays depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrene, il devint le Prince le plus puissant de toute l'Afrique. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très-robuste, qu'il dut sans doute & à l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire & le manger, & au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail & à la fatigue. Agé de quatre-vingt-dix ans, il faisoit encore tous les exercices d'un jeune homme, & se tenoit à cheval sans selle. Polybe fait remarquer, (c'est Plutarque qui nous a conservé cette remarque,) que le lendemain d'une grande victoire, remportée sur les

(1) Ce morceau est entierement pris de l'ouvrage de M. Rollin.

Carthaginois,

Carthaginois, on l'avoit trouvé devant sa tente, faisant son repas d'un morceau de pain bis. CARTHAGE.

Il laissa en mourant cinquante-quatre fils, dont trois seulement étoient d'un mariage légitime sçavoir Micipsa, Gulussa & Mastanabal. Scipion partagea le Royaume entre ces trois derniers, & donna aux autres des revenus considérables. Mais bientôt après Micipsa demeura seul possesseur de ces vastes Etats par la mort de ses deux freres. Il eut deux fils, Adherbal & Hiempsal; & il fit élever avec eux dans son palais Jugurtha, son neveu, fils de Mastanabal, & en prit autant de soin que de ses propres enfants. Ce dernier avoit des qualités excellentes, qui lui attirerent une estime générale. Bienfait de sa personne, beau de visage, plein d'esprit & de sens, il ne donna point, comme c'est l'ordinaire des jeunes gens, dans le luxe & les plaisirs. Il s'exerçoit avec ceux de son âge à la course, à lancer le Javelot, à monter à cheval, & supérieur à tous, il sçavoit cependant s'en faire aimer. La chasse étoit son unique plaisir, mais la chasse contre les Lions & d'autres bêtes féroces. Pour achever son éloge, il excelloit en tout, & parloit peu de lui-même.

Un mérite si éclatant, & si généralement approuvé, commença à donner de l'inquiétude à Micipsa. Il se voyoit âgé, & ses enfants très-jeunes. Il sçavoit de quoi l'ambition est capable, quand il s'agit d'un thrône; & qu'avec beaucoup moins de talents que n'en avoit Jugurtha, il est aisé de se laisser entraîner à une tentation si délicate, su tout quand elle est aidée de circonstances si favorables. Afin d'éloigner un compétiteur si dangereux pour ses enfants, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit au secours des Romains, occupés alors au siége de Numance sous la conduite de Scipion. Il se flattoit que Jugurtha, brave comme il étoit, pourroit bien s'engager mal à propos dans quelque action périlleuse, & y laisser la vie: mais il se trompa. Ce jeune Prince joignoit à un courage intrépide un grand sang froid, & ce qui est fort rare à cet âge, il étoit également éloigné & d'une prévoyance timide, & d'une hardiesse téméraire. Il gagna dans cette campagne l'estime & l'amitié de toute l'armée. Scipion le renvoya avec des lettres de recommandation pour son oncle, & des témoignages fort avantageux, après lui avoir donné cependant de sages avis sur la conduite qu'il devoit tenir. Car habile comme il étoit à connoître les hommes, il avoit apparemment entrevû dans ce jeune Prince une ambition dont il craignoit les suites.

128. Avant J. C.

Micipsa, touché de tout le bien qu'on lui mandoit de son neveu, changea de disposition à son égard, & ne songea plus qu'à le gagner à force de bienfaits. Il l'adopta, & par son testament le fit son héritier comme ses deux enfants. Se voyant prêt à mourir, il les fit venir tous trois ensemble, & les fit approcher de son lit. Là, en présence de toute sa Cour, il fit souvenir Jugurtha de tout ce qu'il avoit fait en sa faveur, le conjurant au nom des Dieux de défendre & de protéger toujours ses enfants, qui de proches qu'ils lui étoient par le sang, étoient devenus ses freres par ses bienfaits. Il lui représenta que ce n'étoit point les armes ni les thrésors qui faisoient la force d'un Royaume, mais les amis, qui ne s'acquierent ni par les armes, ni par l'or, mais par des services réels & par une fidélité inviolable. Or

CARTHAGE.

peut-on trouver de meilleurs amis que des freres? Et quel fond peut faire sur des étrangers, quiconque devient ennemi de ses proches? Il exhorta ses enfants de ménager avec grand soin & de respecter Jugurtha, & de n'avoir d'autre dispute avec lui que pour tâcher de l'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de le surpasser en mérite. Il finit en leur recommandant à tous de demeurer fidelement attachés au peuple Romain, & de le regarder toujours comme leur bienfaiteur, leur patron & leur maître. Micipsa mourut peu de jours après.

Jugurtha ne se contraignit pas long-temps. Il commença par se délivrer d'Hiempsal, qui lui avoit parlé avec beaucoup de liberté, & le fit égorger. Adherbal vit par-là ce qu'il avoit à craindre pour lui-même. La Numidie se divise, & prend parti entre les deux freres. On leve de part & d'autre de nombreuses troupes. Adherbal, après avoir perdu la plûpart de ses places, est vaincu dans un combat, & obligé de se réfugier à Rome. Jugurtha n'en est pas fort effrayé. Il sçavoit que presque tout y étoit vénal. Il y envoya donc des Députés, avec ordre de corrompre, à force de présents, les principaux des Sénateurs. Dans la premiere audience qu'on leur donna, Adherbal exposa le malheureux état où il se trouvoit réduit, les injustices & les violences de Jugurtha, le meurtre de son frere, la perte de presque toutes ses places ; & il insista principalement sur les derniers ordres que son pere en mourant lui avoit donnés, de mettre uniquement sa confiance dans le peuple Romain, dont l'amitié seroit pour lui & pour son Royaume un appui plus ferme, & plus sûr que toutes les troupes & tous les thrésors du monde. Son discours fut long & pathétique. Les Députés de Jugurtha répondirent en peu de mots, qu'Hiempsal avoit été tué par les Numides à cause de sa cruauté ; qu'Adherbal avoit été l'agresseur, & qu'après avoir été vaincu, il venoit se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il auroit souhaité ; que leur Maître prioit le Sénat de juger de sa conduite en Afrique par celle qu'il avoit gardée à Numance, & de compter plus sur ses actions que sur les accusations de ses ennemis. Ils avoient employé en secret une éloquence plus efficace que celle des paroles, & elle eut tout son effet. A l'exception d'un petit nombre de Sénateurs qui conservoient encore quelques sentiments d'honneur, & qui n'étoient pas vendus à l'injustice, tout le reste pencha du côté de Jugurtha. Il fut résolu qu'on enverroit sur les lieux des Commissaires pour partager également les Provinces entre les deux freres. On peut bien juger que Jugurtha n'épargna pas l'argent. Le partage fut fait entierement à son avantage, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité.

Ce premier succès enfla son courage, & augmenta sa hardiesse. Il attaque son frere à force ouverte, & pendant que celui-ci s'amuse à envoyer vers les Romains, il enleve plusieurs de ses places, pousse toujours ses conquêtes, & après le gain d'une bataille, l'assiége lui-même dans Cirtha, capitale de son Royaume. Cependant il survient des Députés de Rome, avec ordre de déclarer aux deux Princes de la part du Sénat & du peuple qu'ils ayent à mettre bas les armes, & à faire cesser toute hostilité. Jugurtha, après avoir protesté de son profond respect, & de sa parfaite soumission pour les ordres du peuple Romain, ajouta qu'il ne croyoit pas que son intention fût de l'empêcher de défendre sa vie contre les embuches de son frere ; qu'au reste,

il enverroit au plutôt à Rome, pour informer le Sénat de sa conduite. Par cette réponse vague il éluda les ordres du Sénat, & ne laissa pas même aux Députés la liberté d'aller trouver Adherbal.

Quelque serré qu'il fût dans la Place, il trouva le moyen d'écrire à Rome pour implorer le secours du peuple Romain, contre un frere qui le tenoit assiégé depuis cinq mois, & qui en vouloit à sa vie. Quelques Sénateurs étoient d'avis que sans perdre de temps on déclarât la guerre à Jugurtha: mais son crédit l'emporta encore, & l'on se contenta d'ordonner une députation composée de Sénateurs de grand poids, du nombre desquels étoit Emilius Scaurus, homme puissant dans la Noblesse, factieux, & qui cachoit de grands vices sous une apparence de probité. Jugurtha fut d'abord effrayé, mais il sçut éluder aussi leur demande, & les renvoya sans rien conclure. Alors Adherbal, n'ayant plus aucune ressource, se rendit, à condition qu'il auroit la vie sauve; mais il fut égorgé sur le champ, & un grand nombre de Numides avec lui.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le Sénat. Mais C. Memmius, Tribun du peuple, homme vif & ennemi de la Noblesse, engagea le peuple à ne pas souffrir qu'un crime si horrible demeurât impuni. La guerre fut donc déclarée à Jugurtha. Le Consul Calpurnius Bestia en fut chargé. Il avoit d'excellentes qualités; mais elles étoient gâtées & rendues inutiles par son avarice. Scaurus partit avec lui. Ils emporterent d'abord plusieurs Places: mais l'argent de Jugurtha arrêta ces conquêtes, & Scaurus même, qui jusques-là avoit paru fort vif contre ce Prince, ne put résister à une attaque si violente. On fit un traité; Jugurtha parut se rendre au peuple Romain. Trente éléphans, quelques chevaux, & une somme d'argent fort médiocre, furent remis entre les mains du Questeur. 106.

L'indignation publique éclata pour lors à Rome. Le Tribun Memmius échauffa les esprits par ses discours. Il fit nommer Cassius, qui étoit Préteur, pour aller trouver Jugurtha, & l'engager à venir à Rome sous la garantie du peuple Romain, afin qu'en sa présence on examinât quels étoient ceux qui avoient reçu de l'argent. Il ne put se dispenser de s'y rendre. Sa vûe ranima la colere du peuple: mais un Tribun corrompu à force de présents, traîna l'assemblée en longueur, & enfin la dissipa. Un Prince Numide, petit-fils de Masinissa, qui se nommoit Massiva, & étoit pour lors à Rome, fut conseillé de demander le Royaume de Jugurtha. Celui-ci le sçut, & le fit égorger au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté & mis entre les mains de la Justice, & Jugurtha eut ordre de se retirer de l'Italie. Ce fut pour lors que sortant de la ville, & tournant plusieurs fois ses regards de ce côté-là, il dit que Rome n'attendoit pour se vendre qu'un acquéreur, & qu'elle périroit s'il s'en trouvoit un.

La guerre recommença donc de nouveau. Elle réussit fort mal d'abord par la négligence, & peut-être par la trahison du Consul Albinus; puis lorsqu'il fut retourné à Rome pour y tenir les assemblées, par l'ignorance de son frere, Aulus qui ayant engagé l'armée dans un défilé d'où elle ne pouvoit sortir, il se rendit honteusement à l'ennemi, qui fit passer les Romains sous le joug, & leur fit promettre qu'ils sortiroient de Numidie dans l'espace de dix jours.

CARTHAGE.

Il eſt aiſé de juger comment une paix ſi ignominieuſe, concluе ſans l'autorité du peuple, fut regardée à Rome. On n'y conçut de bonnes eſpérances pour le ſuccès de cette guerre, que lorſque le ſoin en fut confié au Conſul L. Métellus. A toutes les autres vertus d'un excellent Général, il joignoit un parfait déſintéreſſement, qualité la plus eſſentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui juſques-là, pour vaincre, avoit moins employé l'épée que l'argent. Il trouva Métellus invincible de ce côté-là, comme de tout autre. Il fallut donc payer de ſa perſonne & de ſon courage, au défaut de cette reſſource qui commença à lui manquer. Auſſi fit-il des efforts extraordinaires, & tout ce qu'on peut attendre de la bravoure, de l'habileté, de l'attention d'un grand Capitaine, à qui le déſeſpoir fournit de nouvelles forces & de nouvelles lumieres, il l'employa dans cette campagne ; mais toujours ſans ſuccès, parce qu'il avoit affaire à un Conſul à qui il n'échappoit aucune faute, & qui ne manquoit aucune occaſion de prendre avantage ſur ſon ennemi.

La grande peine de Jugurtha fut de ſe mettre à couvert du côté des traîtres. Depuis qu'il eut ſçu que Bomilcar, en qui il avoit une entiere confiance, avoit ſongé à attenter ſur ſa vie, il n'eut plus un moment de repos. Il ne trouvoit nulle part de ſûreté. Le jour, la nuit, le Citoyen, l'Etranger, tout lui étoit ſuſpect, tout le faiſoit trembler. Il ne prenoit de ſommeil qu'à la dérobée, changeant même ſouvent de lit ſans garder les bienſéances de ſon rang. Quelquefois s'éveillant en ſurſaut il prenoit des armes, & jettoit de grands cris, tant la crainte le troubloit & l'agitoit comme un forcené.

Marius ſervoit en qualité de Lieutenant ſous Métellus. Dévoré d'ambition, il travailla ſecrettement à le décrier dans l'eſprit des ſoldats, & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de ſon Général, il vint à bout par ces indignes voyes de le ſupplanter, & de ſe faire nommer en ſa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Quelque force d'eſprit qu'eût d'ailleurs Métellus, il fut abattu par ce coup imprévû, qui lui arracha des larmes & des diſcours peu dignes d'un grand homme comme lui. Il y avoit en effet dans le procédé de Marius une noirceur affreuſe, qui montre clairement ce que c'eſt que l'ambition, & comment elle eſt capable d'étouffer, dans quiconque s'y livre, tout ſentiment d'honneur & de probité. Métellus ayant pris ſoin d'éviter la rencontre d'un ſucceſſeur, dont la ſeule vûe auroit été pour lui un cruel tourment, arriva à Rome, où il fut reçu avec un applaudiſſement général. L'honneur du triomphe lui fut accordé, & il prit le ſurnom de *Numidicus*.

Jugurtha, dans la déroute de ſes affaires, avoit eu recours à Bocchus, Roi des Maures, dont il avoit épouſé la fille. La Mauritanie eſt un pays qui s'étend depuis la Numidie juſques ſur les bords de la mer Atlantique. A peine le nom du peuple Romain y étoit-il connu, & cette Nation de ſon côté étoit abſolument inconnue auſſi aux Romains. Jugurtha fit entendre à ſon beau-pere que s'il laiſſoit ſubjuguer la Numidie, ſon pays auroit ſans doute le même ſort, d'autant plus que les Romains, ennemis déclarés de la Royauté, ſembloient avoir juré la ruine de tous les thrônes. Il engagea donc Bocchus à entrer en ligue avec lui contre eux ; & il en reçut à différentes repriſes des ſecours très-conſiderables.

Cette liaiſon, qui de part & d'autre n'étoit fondée que ſur l'intérêt, n'avoit jamais été bien ferme entr'eux. Une derniere défaite de Jugurtha acheva d'en rompre tous les nœuds. Bocchus conçut le noir deſſein de livrer ſon gendre aux Romains. Dans cette vûe, il avoit écrit à Marius de lui envoyer un homme de confiance. Sylla lui parut très-propre pour cette négociation. C'étoit un jeune Officier d'un rare mérite, qui ſervoit ſous lui en qualité de Queſteur. Il ne craignit point de ſe mettre à la diſcrétion du barbare, & il y alla. Quand il fut arrivé, Bocchus qui, ſelon le génie de la Nation, ne ſe piquoit pas beaucoup de fidélité, & qui de moment à autre changeoit de deſſein, délibera s'il ne le livreroit point lui-même à Jugurtha. Il demeura long-temps dans cette incertitude, combattu en lui-même par des penſées toutes contraires, & le changement ſubit qu'on voyoit ſur ſon viſage, dans ſon air, dans tout ſon maintien, marquoit aſſez ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit. Enfin revenant à ſon premier deſſein, il fit ſes conditions avec Sylla, & lui remit entre les mains Jugurtha, qui fut conduit auſſitôt à Marius.

Sylla, dit Plutarque, ſe conduiſit dans cette occaſion en jeune homme avide & altéré de gloire, dont il commence tout récemment à goûter la douceur. Au lieu d'attribuer à ſon Général l'honneur de cet évenement, comme ſon devoir l'y obligeoit, & comme ce doit être une regle inviolable, il s'en réſerva la plus grande partie, & fit faire un anneau qu'il portoit toujours, où il étoit repréſenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus, & il affecta dans la ſuite de s'en ſervir toujours pour ſon cachet. Marius piqué juſqu'au vif de cette eſpece d'inſulte, ne la lui pardonna jamais. Ce fut-là l'origine & la ſemence de cette haine implacable, qui éclata depuis entre ces deux Romains, & qui coûta tant de ſang à la République.

Marius entra en triomphe dans Rome, faiſant voir aux Romains un ſpectacle qu'ils avoient de la peine à croire même en le voyant, Jugurtha captif, cet ennemi redoutable, pendant la vie duquel on n'avoit oſé eſperer de voir la fin de cette guerre, tant ſon courage étoit mêlé de ruſes & de fineſſes, & ſon génie fertile en nouvelles reſſources au milieu des malheurs les plus déſeſperés. On dit que dans la marche du triomphe il perdit l'eſprit, qu'après la cérémonie il fut mené en priſon, & que les Licteurs ſe hâtant d'avoir ſa dépouille lui déchirerent toute ſa robe, & lui arracherent les deux bouts des oreilles pour avoir les pendants qu'il y portoit. En cet état il fut jetté tout nud & plein d'effroi dans une foſſe profonde, où il paſſa ſix jours entiers à lutter contre la faim & contre la crainte de la mort, ayant toujours conſervé juſqu'au dernier ſoupir un deſir ardent de la vie: digne fin, ajoute Plutarque, digne récompenſe de ſes forfaits, s'étant toujours cru tout permis pour aſſouvir ſon ambition, ingratitude, perfidie, noires trahiſons, cruautés ſanglantes & barbares.

Juba, Roi de Mauritanie, a fait trop d'honneur aux Lettres & aux Sciences, pour être entierement omis dans l'hiſtoire de la famille de Maſiniſſa, dont ſon pere nommé auſſi Juba étoit arriere petit-fils, & petit-fils de Guluſſa. Juba le pere ſe ſignala dans la guerre entre Céſar & Pompée par ſon attachement inviolable au parti du dernier. Il ſe donna la mort après la bataille de Thapſe, où ſes troupes & celles de Scipion furent entierement défaites.

CARTHAGE. Juba ſon fils, encore enfant, fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornements de ſon triomphe. Il paroît qu'on prit grand ſoin de ſon éducation à Rome, où il acquit des lumieres, qui dans la ſuite l'égalerent aux plus ſçavants hommes qu'ait jamais eu la Grece. Il ne quitta le ſéjour de cette ville que pour aller prendre poſſeſſion des Etats de ſon pere. Auguſte les lui rendit, lorſque par la mort d'Antoine il ſe vit le maître abſolu de diſpoſer des Provinces de l'Empire. Juba, par la douceur de ſon regne, gagna le cœur de tous ſes ſujets. Senſibles à ſes bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs Dieux. Pauſanias parle d'une ſtatue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juſte qu'une ville de tout temps conſacrée aux Muſes, donnât des marques publiques de ſon eſtime à un Roi qui tenoit un rang illuſtre parmi les Sçavants. Suidas attribue à ce Prince pluſieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reſte que des fragments. Il avoit écrit de l'hiſtoire d'Arabie, des antiquités d'Aſſyrie, des antiquités Romaines, de l'hiſtoire des Théatres, de celle de la Peinture & des Peintres, de la Nature, & des propriétés de différents animaux, de la Grammaire, & d'autres matieres ſemblables, dont on peut voir le dénombrement dans la petite Diſſertation de M. l'Abbé Sévin (1), ſur la vie & ſur les ouvrages de Juba le jeune.

Fin de l'Hiſtoire de Carthage.

CHAPITRE III.

RÉVOLUTIONS DE L'AFRIQUE PROPREMENT DITE.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE, TIRÉE DE DIFFÉRENTS AUTEURS ARABES.

Diviſion de l'Afrique en général.

PAR le mot d'*Afrique*, les Romains ne déſignoient pas toujours cette vaſte preſqu'iſle que nous comptons pour la troiſieme partie du Monde connu : ils ont ſouvent reſtreint cette dénomination à ce qu'ils en poſſédoient. Ainſi le même terme eſt pris dans leurs Auteurs ſous deux acceptions différents ; l'une étendue à l'Afrique entiere, l'autre applicable à la ſeule Province Romaine. C'eſt au ſens général des phraſes où le mot d'*Afrique* ſe trouve, à déterminer le ſens particulier de ce mot ; & la moindre attention

(1) Tome IV. de l'Académie des Belles-Lettres, page 457.


AFRIQUE.
DIVISÉE
en ses grandes Regions et subdivisée en ses principaux Estats et Principaux Peuples.
DRESSÉE
Sur les plus recentes Relations et soumises aux dernieres Observations.
Par J.B. NOLIN, Géographe.
Pour servir a l'introduction a l'Histoire Universelle de Mr. le Baron de Puffendorff.
1758.
Lieues Marines a 20. au Degré
Lieues Communes de France.
Milles d'Italie a 60. au Degré
Lieues d'Espagne a 17½ au Degré
Diettes ou Journées des Voyageurs.
OCEAN
ATLANTIQUE
MER DES INDES
Tropique du Cancer
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Tropique du Capricorne
Premier Meridien
Septentrion
Midy
Occident
Orient
Isles Açores
Isles Canaries
Isles du Cap-Verd
BARBARIE
DESERT
NIGRITIE
GUINÉE
EGYPTE
NUBIE
ABISSINIE
PARTIE D'ASIE
ARABIE
Mer Rouge
CONGO
CAFRERIE
Hottentots
MONOMOTAPA
I. de Madagascar
Bagdat
Hispahan
la Mecque
Le Caire
Alexandrie
Madrid
Lisbone
Maroc
Fez
Tombut
Gorhan
Courourfa Peuples
Gingiro
Antropophages
Anzicains
Jagas
Matamba
Loanda
Angola
Benguelle
Mataman
C. de Bonne Esperance
C. des Aiguilles
Sofala
Quiloa
Melinde
Magadoxo
I. de Socotora
I. de Bourbon
I. de France
I. St. Helene
I. de l'Ascension
I. St. Thomas
I. Tristan d'Acuña

ſuffit, pour éviter l'équivoque ou la mépriſe à cet égard. Les Romains prenoient au ſecond ſens le nom d'Afrique dans les diviſions qu'ils en ont faites pour leurs départements militaires ou civils. Sous le bas Empire elle ſe partageoit en neuf Provinces ; ſçavoir, la Mauritanie Tingitane, la Mauritanie Céſarienne, la Mauritanie Sitifienne, la Numidie, l'Afrique proprement dite, la Biſacéne, la Tripolitaine & les deux Libyes. Ces différents diſtricts étoient gouvernés par des Magiſtrats dont les fonctions & les titres ont ſouvent varié. On y voit des Proconſuls, des Vicaires, des *Comites rei militaris*, des Préſidents, gouverner tantôt une de ces Provinces, tantôt l'autre. Cette diſtribution étoit ſujette à de grandes viciſſitudes, parce qu'elle ſe régloit ſur les circonſtances : mais en général les Provinces frontieres, plus expoſées que les autres aux incurſions des Barbares, étoient celles où l'on plaçoit les Officiers militaires. Les autres Commandants ſe trouvent le plus ſouvent répartis dans les Provinces dont la ſûreté n'exigeoit pas les mêmes précautions.

Les Arabes, devenus maîtres de l'Afrique après les Romains, attachoient auſſi, au nom qu'ils lui donnerent, les deux idées différentes, dont on vient de parler & qu'on ne peut diſtinguer avec trop de ſoin pour la parfaite intelligence de leurs Auteurs. La portion de l'Afrique qu'ils ont poſſédée par droit de conquête, eſt appellée dans leurs Ecrivains, tantôt El-Garb ou l'Occident, tantôt Beled-Ul-Magrib, ou les pays occidentaux : & telle eſt la diviſion qu'en fait Aboulfeda. Beled-Ul-Magrib touche, dit-il, du côté de l'Orient aux frontieres occidentales du pays de l'Egypte qui les borne depuis Zahrul-Vahat, ou les Oaſis, juſqu'au commencement de la montagne qui vient aboutir à la Méditerranée entre Barca & Alexandrie. Au Nord, la Méditerranée les borne depuis cet endroit de la montagne juſqu'au détroit de Gibraltar. Du côté de l'Oueſt, ils ont pour bornes l'Océan, depuis Tanger juſqu'au déſert de Lentouné. Au Sud, d'immenſes déſerts les ſéparent du pays habité par les Soudans, ou les Noirs.

Voici une ſeconde diviſion donnée par le même Géographe de la même portion de l'Afrique, ſous le nom d'El-Garb. El-Garb, ſelon lui, ſe partage en trois parties ; Garb-Ul-Akſa, ou l'Occident le plus éloigné, depuis l'Océan occidental, juſqu'à Tremecen ; Garb-Ul-Erſa, ou l'Occident mitoyen depuis Tilimſan, juſqu'aux extrémités orientales du Royaume de Bugie ; & l'Afrique, depuis cette frontiere juſqu'à celle de l'Egypte.

Toute l'étendue des côtes de l'Afrique, d'abord Romaine, & depuis Muſulmane, dont les ports regardent l'Andalouſie, eſt nommée par les Auteurs Arabes, *Ber-Ul-Advet*, ou *terre du paſſage* ; mais l'Afrique, c'eſt-à-dire la partie qui eſt vis-à-vis de la Sicile & du grand continent, de laquelle on ne paſſoit point en Andalouſie, n'eſt pas compriſe ſous cette dénomination. Selon cet arrangement la ville de Tunis, d'où les Arabes, au rapport d'Ibn-Haukal, s'embarquoient auſſi pour l'Eſpagne, devoit être dans le Ber-Ul-Advet : cependant ils la placent toujours en Afrique. Ceci peut ſervir à corriger une mépriſe du Docteur Shaw. *La côte de la Province de Conſtantine*, dit cet Ecrivain, *eſt montagneuſe & pleine de rochers, depuis* Bouherak *juſqu'à* Bona. *Elle répond fort bien au titre d'*El-Adwah, *la* haute, *l'élevée qu'Aboulfeda lui donne. Ce qu'il ajoute, qu'on découvre d'ici la Province d'Andalouſie*,

L'AFRIQUE.

n'eſt pas juſte : on ne ſçauroit même la voir de la partie occidentale du Royaume. Shaw n'a pas entendu le texte d'Aboulfeda : quand les Arabes veulent dire *haut*, *élevé*, ils ſe ſervent des mots *ali*, *refi*, *churtefi*, & non de celui d'*advet*, mal écrit par Shaw, *adwah*, qui ſignifie paſſage. Le verbe *ynadda* qu'employe ici l'Auteur Arabe, n'a jamais voulu dire *découvrir*, mais *paſſer*.

Sur la ville de Tripoli.

Les Orientaux, pour diſtinguer Tripoli d'Afrique de celle de Syrie, ajoutent le mot de *Garb*, quand ils parlent de la premiere. Leurs Géographes varient ſur ſa poſition ; ce qui vient des connoiſſances peu certaines qu'ils avoient en ce genre, avant qu'ils euſſent fait des progrès dans les ſciences auxquelles eſt liée la Géographie. Ils placent Tripoli à 33, 35, 36 & même à 40 dégrés de longitude, ſur 32 de latitude. Cette variation influe encore ſur les minutes & les autres ſubdiviſions inférieures du dégré. Suivant ces Auteurs, Tripoli eſt ſituée ſur le bord de la mer ; elle eſt bâtie de pierres & bien fortifiée ; ſon territoire a beaucoup d'étendue ; les terres y ſont fertiles ; elle n'a point de rivieres, & l'eau s'y garde dans des réſervoirs, d'où elle ſe diſtribue dans les différents quartiers. C'eſt la derniere ville de l'Afrique à l'Eſt de Kaïrevan ; & depuis Tripoli juſqu'à Alexandrie, on ne trouve, en voyageant du côté de l'Eſt, aucun lieu *qui ait des bains*, c'eſt-à-dire, aucun lieu conſidérable. Les mœurs & les principes religieux des Muſulmans ont rendu dans leur langue ces deux expreſſions ſynonymes. Léon ne s'accorde pas en tout avec les Auteurs Arabes : il dit que les murs de Tripoli ſont hauts & bien conſtruits, mais qu'ils ne ſont pas forts ; que les maiſons y ſont plus belles qu'à Tunis, mais qu'on n'y boit que de l'eau de citerne ; que les dattes y ſont communes & le bled rare, parce que le terroir des environs, comme celui de la Numidie entiere, eſt aride, ſabloneux & ſouvent même inondé par la mer, dont les eaux envahiſſent inſenſiblement une partie du terrein, & forcent les habitants à ſe retirer peu à peu vers le Sud.

Sur la ville de Capès.

Capès, nommée Cabis par Aboulfeda, eſt, ſelon cet Hiſtorien, une ville de l'Afrique à trois milles de la mer, au Nord d'une grande montagne, qui de ce côté-là ſe nomme *Dgebeldemer*. Les eaux qui en deſcendent ſe partagent dans le vallon où la ville eſt bâtie, & forment deux riveres aſſez fortes, pour que les bâtiments de moyenne grandeur puiſſent les remonter. Ibn-Saïd, Arabe d'origine, mais Africain de naiſſance, place Cabis à l'Oueſt & au Nord de Séfakis, à laquelle il donne 35 dégrés 30 minutes de longitude, ſur 31 dégrés 55 minutes de latitude. Suivant Léon, cette ville bâtie par les Romains, & que Shaw ſuppoſe être l'*Epichus* de Scylax, & la *Tacapé* des autres Géographes anciens, eſt aſſez grande & défendue par des murs élevés & par un château. Aux environs coule une riviere dont l'eau eſt chaude & ſalée. En fouillant la terre dans les campagnes voiſines, on y trouve une ſorte de fruit que les Arabes nomment *Habhaſis*, dont la groſſeur eſt comme celle d'une féve, & dont le goût approche de celui de l'amande. Les habitants ſont noirs ; ils s'occupent de la pêche & de l'agriculture. Shaw prétend que la riviere qui baigne les murs de cette ville, eſt le *Triton* des Anciens. Il ajoute qu'elle tombe dans la mer au Nord de l'ancienne Cabis, qu'il place ſur une hauteur, à cinq cents pas de la nouvelle.

Tanger,

L'Afrique.

Tanger, ſuivant Ibn-Saïd, eſt à 35 dégrés 30 minutes de latitude, ſur 8 dégrés 31 minutes de longitude. Elle eſt bâtie du côté de l'Océan, près du détroit qu'on y traverſe en quelques heures ; la mer s'élargit en avançant vers l'Eſt. Entre cette ville & Ceuta eſt un lieu nommé Kazrul-Medjas, éloigné de l'une & de l'autre d'une journée de chemin. C'eſt dans cet eſpace, dont la longueur eſt de dix-huit lieues, que la mer a le moins de largeur. Les habitants de l'ancienne Tanger ont conſtruit, à une lieue de cette ville ſur le haut de la montagne, de nouvelles habitations pour y jouir du bon air. L'eau qu'on boit à Tanger y eſt conduite de loin par des canaux. Les naturels paſſent pour avoir peu d'eſprit. Léon, qui l'appelle *Tingis*, la repréſente comme une grande ville anciennement conſtruite ſur les bords de l'Océan, à trente milles environ du détroit d'Hercule, à cent cinquante milles de Fez, & remarquable par la beauté de ſes édifices ; mais bâtie dans un terrein peu fertile, au voiſinage duquel on trouve néanmoins des vallons arroſés par des ſources & où l'on recueille en abondance des fruits de toute eſpéce.

Aboulfeda dit que Barca, ſous la domination des Romains, s'appelloit *Entablus* : (c'eſt ainſi qu'il défigure le nom de *Pentapolis*, parce que ſa langue ne ſouffre point la lettre P) ; que les Arabes s'en étant rendus maîtres au commencement de l'*iſlam* ou de l'hégire, ils la nommerent Berké ou Barca, ce qui ſignifie *un pays de ſable mêlé de cailloux*. Mais Aboulfeda ſe trompe : le nom de Barca employé ſouvent par les Anciens eſt de beaucoup antérieur à la conquête des Arabes.

Barca, que leurs Géographes placent à 40 dégrés 45 minutes de longitude, ſur 32 dégrés de latitude, eſt de moyenne grandeur & ſituée dans un terrein uni, ſur une langue de terre qui court du Sud au Nord dans la mer. Ses environs, quoique dans un déſert, ſont aſſez bien cultivés ; les terres en ſont rougeâtres ; on y voit encore les ruines d'une très-grande ville détruite depuis longtemps : le Khalife Motavakel la fit autrefois entourer de murs.

Le pays de Barca eſt plus long que large : il touche d'une part à celui de l'Egypte ; & de l'autre à l'Afrique. On n'y trouvoit du temps d'Aboulfeda, aucune ville forte, ni même aucun lieu conſidérable. Dans ces déſerts arides ſont deux montagnes, ſur leſquelles on rencontre de bonnes terres bien cultivées, abondantes en ſources & qui produiſent beaucoup. Ce territoire fournit à l'Egypte du vin, des moutons & du goudron. Les vaiſſeaux abordent au rivage de Barca.

Léon prend le déſert de Barca, depuis les confins de Meſrate, Province ſituée le long de la mer Méditerranée, à cent milles environ de Tripoli, juſqu'à ceux d'Alexandrie, ce qui fait à peu près treize cent mille de côtes, ſur deux cent mille de profondeur.

Sur le pays nommé *Zab* par les Arabes.

Le Zab, au rapport de Léon qui l'appelle *Zeb*, eſt une contrée de la Numidie : il la fait commencer vers l'Oueſt à Mélis, & finir vers le Nord à la montagne de Bugie. A l'Eſt, elle eſt bornée par un déſert qui conduit à Tunis ; elle l'eſt au Sud par un autre déſert. » Zeb, ajoute-t-il, eſt un pays » de ſable où les chaleurs ſont exceſſives. On y manque d'eau & de bled ;

L'AFRIQUE.

„ mais les dattes y ſont communes. On y compte cinq villes & beaucoup „ de villages.

Shaw dit que le Zab, compris autrefois dans la Mauritanie Sitifienne & dans la Gétulie, eſt un terrein étroit, ſitué préciſément au pied de la chaîne du Mont Atlas; qu'il s'étend depuis le Méridien de Méſilé, juſqu'à celui de Conſtantine, & qu'il eſt ſemé de villages, dont le plus avancé vers l'Oueſt eſt *Douſan*.

Biſcara.

Du temps d'Ibn-Saïd, Biſcara étoit la capitale de Zab. Il la place à 24 dégrés de longitude, ſur 27 dégrés 30 minutes de latitude; il ajoute que les grains y abondoient ainſi que les dattes, dont on portoit les meilleures eſpeces à Tunis.

L'Idriſi place Tabné dans le pays de Zab, quoiqu'elle en ſoit ſéparée par des montagnes & des vallées. Cette ſéparation naturelle a fait croire au Docteur Shaw, que l'Idriſi ſe trompe, ainſi qu'Aboulfeda qui adopte ſon ſentiment; mais Shaw ne faiſoit pas réflexion qu'un même diſtrict renferme ſouvent des lieux que la Nature ſembloit avoir voulu diſtinguer. Il eſt mieux fondé lorſqu'il trouve dans la moderne Tabné, l'ancienne *Thubuna*, dont les Arabes ont tellement détruit les murs & les édifices, qu'il ſeroit difficile de déterminer quelle en fut autrefois l'enceinte. Elle eſt ſituée dans une belle plaine, entourée d'un mur de terre; elle a des jardins & de l'eau en abondance; ſon terrein produit du froment, de l'orge, du coton, des dattes & d'autres fruits.

Diviſion de l'Egypte par les Arabes.

L'Egypte, que les Orientaux appellent *Beled-Ul-Miſir*, a pour bornes au Nord la Méditerranée, depuis Riſh juſqu'à Barca; à l'Oueſt, ſa frontiere ſe prend depuis le bord de cette mer, entre Alexandrie & Barca, juſqu'aux confins de la Nubie. Elle s'étend au Sud depuis les environs de Siéné juſqu'à la mer Rouge; & à l'Eſt, depuis la mer Rouge vis-à-vis de Siéné, juſqu'au déſert des Iſraëlites, d'où elle ſe replie vers le Nord. Alexandrie, dit Aboulfeda, eſt bâtie ſur le modele d'un échiquier; il en parle comme d'une très-grande ville environnée de beaux jardins, & dont les murailles ſont de pierres. Il ajoute que le terrein des environs eſt ſalé; ce qui oblige les habitants à faire venir leurs bleds d'ailleurs. Les Géographes ne ſont pas d'accord ſur ſa poſition; les uns lui donnent 51 dégrés de longitude, & 30 dégrés de latitude, les autres 52. & 31. la même variété ſe trouve dans les minutes. Ils ne parlent point de ſecondes; ſans doute ils n'avoient pas alors d'inſtruments ou de méthode capables d'atteindre à ce point de préciſion (1).

(1) Mémoire de l'Académie Royale des Belles-Lettres. Tome XXI. dans la Partie hiſtorique.



ARTICLE II.

ETABLISSEMENT DES WANDALES EN AFRIQUE.

Expulsion de ces Peuples, par l'Empereur Justinien.

LES Romains, devenus maîtres de Carthage & ensuite du royaume d'Egypte, se virent bientôt en possession de l'Afrique proprement dite, & en firent une Province Romaine. Elle resta sous la domination de l'Empire jusqu'à l'invasion des Wandales, qui étoient déjà établis en Espagne. Le Comte Boniface, un des Généraux de Valentinien III. Empereur d'Occident, avoit excité la jalousie des autres Officiers de ce Prince, par les services signalés qu'il lui avoit rendus, & dont il avoit été récompensé par l'Impératrice Placidie, mere de Valentinien, qui lui avoit donné le Gouvernement de l'Afrique. Les ennemis de Boniface vinrent à bout de le rendre suspect, & de le faire regarder comme un criminel d'Etat. Placidie, chargée de la tutelle de son fils, séduite par les mauvais discours des courtisans, poursuivit Boniface avec rigueur. Le Comte, pour se mettre à l'abri du danger dont il étoit menacé, appella à son secours Genseric, Roi des Wandales, alors paisible possesseur de la Province d'Andalousie.

Depuis J. C. suivant le P. Pagi.

429.

Après s'être accommodé avec Boniface, Genseric fit les préparatifs nécessaires pour l'importante expédition qu'il méditoit. Les Wandales, sur le point de partir, apprirent qu'Hermigaire, chef des Sueves, saccageoit les Provinces voisines. Genseric marcha aussitôt contre lui & mit en déroute l'armée de ce Sueve, qui se noya en voulant traverser à cheval la Guadiana, près de Mérida. La victoire que Genseric avoit remportée, le mit en état de poursuivre l'exécution de ses desseins ; il s'embarqua avec tous les Wandales qui, suivant ses ordres, emmenerent leurs femmes, leurs enfants & tous leurs effets. Les Wandales aborderent en Afrique, sans s'inquiéter des Provinces qu'ils abandonnoient, & laissant aux Romains la liberté de s'en remettre de nouveau en possession. Genséric, en moins d'une année, s'empara de toutes les villes d'Afrique, à l'exception de Carthage, de Cirtha & d'Hippone.

Placidie, ayant alors reconnu l'innocence de Boniface, se repentit du traitement qu'elle lui avoit fait, & pour tâcher de réparer son injustice & les suites fâcheuses qu'elle avoit eues, elle écrivit à ce Comte, afin de l'engager à faire retirer les Wandales. Boniface, touché de la conduite de l'Impératrice à son égard, se prêta volontiers à ce qu'elle désiroit, & il offrit à Genseric des sommes d'argent considérables, s'il consentoit à retourner en Espagne. Les Wandales, déjà maîtres d'une partie de l'Afrique, rejetterent hautement les propositions de Boniface, & irrités contre lui, ils l'obligerent à se réfugier dans la ville d'Hippone, qu'ils investirent peu de temps après. Les assiégés se défendirent avec tant de courage, qu'au bout de quatorze mois les Wandales pressés par la disette des vivres, se virent contraints de renoncer à leur entreprise. Ils étoient à peine retirés, qu'il arriva du secours à Boniface de deux côtés ; sçavoir, de Rome & de Constantinople, sous les ordres du

L'AFRIQUE. célebre Aſpar. Les Romains, ſe voyant en forces, attaquerent les Wandales, qui accepterent volontiers la bataille & demeurerent vainqueurs. Marcien, aſſocié d'Aſpar dans le gouvernement, ſe trouva parmi les priſonniers, & Aſpar eut beaucoup de peine à ſortir de l'Afrique & à gagner Conſtantinople. Boniface échappa auſſi à la pourſuite des ennemis, & ſe rendit en Italie où l'Impératrice l'appelloit. Les Wandales ravagerent alors toute l'Afrique, & les habitants d'Hippone, effrayés des excès auxquels les Barbares s'abandonnoient, quitterent la ville qui fut pillée & miſe en cendres.

Genſeric fit enſuite quelques tentatives ſur la Sicile, mais il fut toujours
435. repouſſé, & il conſentit enfin à faire la paix avec Valentinien, qui lui céda une partie de la Numidie, la Province Proconſulaire & la Byzacene. Genſeric de ſon côté, qui ſuivant Proſper, s'engagea à payer un tribut pour ces Provinces, remit aux Romains ſon fils Hunneric. Les Romains avoient une idée ſi avantageuſe de la bonne foi du Roi des Wandales, qu'ils lui renvoyerent ſon fils quelque temps après la concluſion de la paix. Néanmoins au bout de quatre ans Genſeric ſurprit la ville de Carthage, pendant que les Romains étoient occupés dans les Gaules contre les Goths, & par ce moyen les Wandales ſe virent en poſſeſſion d'une grande partie de l'Afrique. La priſe de Carthage par les Wandales fit craindre à Valentinien que ces Barbares ne cherchaſſent à faire quelques entrepriſes ſur l'Italie, & pour les prévenir, il ordonna qu'on fit les réparations néceſſaires aux villes ſituées le long de la côte. Toutes les précautions des Romains ne purent empêcher Genſeric de faire une deſcente en Sicile, où il déſola le plat pays, & mit le ſiége devant Palerme. Il ne put s'emparer de cette place, & content du butin qu'il avoit fait, il s'en retourna en Afrique emmenant avec lui un grand nombre de priſonniers.

Cependant Théodoſe, déterminé à aſſiſter ſon gendre Valentinien contre Genſeric, équippa une flotte & la fit partir ſous la conduite d'Arcovindas, d'Anſilus & de Germanus. Ces trois Généraux avoient ordre de joindre les forces de l'Empire d'Occident, de débarquer en Afrique, & de chaſſer les Wandales des Provinces qu'ils avoient uſurpées. Genſeric, effrayé de voir tant d'ennemis raſſemblés, feignit de vouloir entrer en accommodement avec les deux Empires, & ſous ce prétexte obtint une ſuſpenſion d'armes. L'année ſuivante les Huns, ayant fait une nouvelle invaſion dans la Thrace
442. & dans l'Illyrie, Théodoſe fut obligé de rappeller ſes troupes, & Valentinien, hors d'état de continuer la guerre contre les Wandales, ſe vit contraint d'acheter la paix en abandonnant à Genſeric tout le pays dont il s'étoit emparé en Afrique. Le Roi des Wandales ne ſongeoit pas à étendre plus loin
455. ſes conquêtes, lorſqu'Eudoxie, veuve de Valentinien III. l'appella à ſon ſecours, le priant de la venger de Maxime, qui l'avoit forcée à l'épouſer après avoir tué Valentinien, ſon premier époux. Genſeric ne négligea pas une occaſion ſi favorable de s'enrichir ; il s'embarqua auſſitôt, & s'empara facilement de Rome. Il ôta la vie à Maxime, pilla & ravagea la ville, & parmi les priſonniers de diſtinction qu'il conduiſit en Afrique étoient l'Impératrice Eudoxie, ſes deux filles Placidie & Eudocie, & Gaudentius, fils d'Aetius. Marcien, ſucceſſeur de Théodoſe, employa vainement les prieres & les menaces pour obtenir le retour des Princeſſes à Rome. Genſeric fut inexorable ſur cet article,

& ne leur rendit la liberté que sous le regne de l'Empereur Léon. L'Afrique.

Le Roi des Wandales, arrivé en Afrique, acheva de subjuguer le reste de cette contrée qui appartenoit encore aux Romains. Avitus, qui avoit succédé à Maxime, fit vainement représenter à Genseric qu'il portoit atteinte au traité fait en 442. Ce Roi barbare partit de Carthage & s'avança vers l'isle de Corse. Sa flotte fut d'abord maltraitée par les Romains; mais il reparut bientôt plus formidable que jamais, & dans une descente qu'il fit sur les côtes d'Italie, il remporta un butin considérable. L'Empereur Marcien envoya alors des Ambassadeurs à Genseric, pour l'engager à rendre la liberté aux Princesses qu'il retenoit captives, & pour le prier de laisser tranquilles les terres de l'Empire, comme il s'y étoit obligé dans les traités. Le Roi des Wandales ne fit aucune réponse aux Ambassadeurs, ce qui irrita tellement Marcien, qu'il résolut de déclarer la guerre au Prince barbare. La mort de l'Empereur arrêta l'exécution de ses desseins, & les Wandales, contre qui Majorien, successeur d'Avitus, marcha en personne, brûlerent la flotte des Romains. Majorien répara cette perte & persista dans la résolution d'envahir l'Afrique. Genseric, connoissant la valeur & l'activité de l'Empereur d'Occident, lui fit faire quelques propositions de paix qui furent acceptées. On ignore quels furent les articles du traité; il paroît seulement que Genseric ne les observa pas longtemps, car il reprit les armes dès l'année suivante, 461.
qui fut celle de la mort de Majorien, & s'empara de la Sardaigne.

Les habitants d'Italie, instruits des nouveaux préparatifs que Genseric faisoit contre eux, envoyerent implorer l'assistance de Léon, Empereur d'Orient. 462.
Ce Prince refusa les secours qu'on lui demandoit, mais il envoya en Afrique des Ambassadeurs, pour disposer le Roi des Wandales à la paix, & pour l'engager à rendre Eudoxie & ses filles. Genseric promit de faire ce que Léon exigeoit, si on lui faisoit tenir les effets de Valentinien, qui devoient servir de dot à Eudocie, fille aînée de ce Prince, & femme d'Hunneric. Le Roi des Wandales, voulant néanmoins donner des marques de son estime à Léon, lui remit entre les mains Eudoxie & Placidie, fille de cette Princesse. Genseric continua ensuite ses descentes sur les côtes d'Italie & de Sicile, & il ravagea ce pays avec plus de fureur que jamais, aussitôt qu'Olybrius eut épousé Placidie. Il avoit dessein de placer sur le thrône Impérial l'époux de Placidie, & comme les Romains nommerent un autre Empereur, Genseric arma puissamment contre eux, & exerça les plus grandes cruautés dans le Péloponnese, dans les isles de la Grece, & dans les Provinces maritimes de l'Empire d'Orient. Léon, déterminé à punir les Wandales des maux qu'ils avoient faits à l'Empire d'Orient, rassembla une flotte & une 468.
armée formidable. Basiliscus, frere de Vérine, épouse de Léon, fut chargé du soin de cette guerre, & il auroit réussi à chasser les Wandales de l'Afrique, s'il ne se fût laissé corrompre par les sommes d'argent que Genseric lui fit livrer. Le Prince barbare, qui avoit d'abord été effrayé de l'approche des Romains, demanda une treve, pendant laquelle il trouva moyen de gagner Basiliscus, qui promit de ne s'opposer que foiblement aux efforts des Wandales. Genseric, sûr du Général ennemi, n'attendit pas que la treve fût expirée pour attaquer la flotte Romaine. Il profita d'un vent favorable, & poussa au milieu des vaisseaux ennemis plusieurs navires enflammés. La

L'AFRIQUE.

confusion se mit bientôt parmi la flotte de Basiliscus qui, loin de donner des ordres pour remédier à cet accident & chercher à se défendre, fut le premier à prendre la fuite. Quelques Officiers voulurent en vain faire quelque résistance; les Wandales, supérieurs en nombre, coulerent à fond ou s'emparerent des vaisseaux de ceux qui s'opiniâtrerent à leur faire tête.

Héraclius, qui étoit en chemin pour se rendre à Carthage, retourna sur ses pas, lorsqu'il eut appris la déroute de Basiliscus & la perte de sa flotte. A l'égard de Basiliscus il regagna la Sicile avec le peu de vaisseaux qui avoient pû échapper, & de-là se rendit à Constantinople. Sa perfidie, dont personne ne doutoit, méritoit une punition exemplaire; mais l'Impératrice Vérine, sa sœur, obtint sa grace de l'Empereur, qui lui accorda encore la permission de se retirer à Héraclée dans la Thrace. Ce fut ainsi que par l'avarice & la trahison d'un seul homme, une expédition dont le succès ne paroissoit pas douteux, échoua malheureusement après avoir coûté des sommes immenses aux deux Empires, & la mort à un grand nombre d'hommes. Genseric, fier de sa victoire & persuadé du découragement des Romains, étendit ses conquêtes & reprit la Sardaigne & la Sicile, dont il avoit déjà été en possession. Il ravagea sans relâche les côtes d'Italie, du Péloponnese & des isles Grecques, jusqu'à ce que Zenon, successeur de Léon eut fait demander la paix. Le Roi des Wandales l'accorda, à condition que l'Empe-
475. reur renonceroit à toutes ses prétentions sur l'Afrique, & qu'il céderoit pour toujours cette Province à Genseric & à ses descendants. Zenon accepta ces conditions & le traité fut conclu avec joye de part & d'autre. L'année suivante il y eut aussi entre Genseric & Odoacre, Roi d'Italie, un accommodement, par lequel il fut réglé que le dernier resteroit tranquille possesseur de la Sicile, pourvû qu'il reconnût la tenir des Wandales, & qu'il promît leur payer en conséquence un tribut annuel. Genseric mourut un an après cet accord, & ses successeurs observerent exactement les articles du traité de paix qu'il avoit conclu avec l'Empereur d'Orient. Les Wandales resterent en possession de l'Afrique jusqu'à la mort d'Hilderic, arrivée l'an 533. & ce pays passa alors sous l'obéissance de l'Empire d'Orient.

Conquête de l'Afrique par Justinien.

Hilderic gouvernoit les Wandales depuis sept ans, lorsque Gelimer, héritier de la couronne, forma une conspiration contre lui, le fit déposer & mettre en prison. L'Empereur Justinien, qui cherchoit un prétexte pour dé-
533. clarer la guerre aux Wandales & les chasser de l'Afrique, saisit cette occasion avec ardeur. Il envoya à Gelimer des Ambassadeurs, qui demanderent la liberté d'Hilderic & son rétablissement sur le thrône. Gelimer, loin de satisfaire l'Empereur sur aucune de ses demandes, fit garder plus étroitement le Roi prisonnier. Justinien députa de nouveaux Ambassadeurs, & leur ordonna d'employer les menaces, si leurs représentations ne suffisoient pas. Le Roi des Wandales aussi peu ébranlé des unes que des autres, fit une réponse fiere & insolente, qui acheva d'irriter Justinien contre lui. Cet Empereur, qui étoit alors en guerre contre les Perses, se hâta de s'accommoder avec eux, afin d'accabler Gelimer & de lui enlever l'Afrique. Le projet de l'Empereur souffrit quelques difficultés de la part de ses Ministres & de ses Officiers; mais enfin il passa, & le célebre Belisaire fut nommé Général des troupes destinées à cette expédition. Bélisaire, après avoir pris les précautions

néceſſaires pour dérober aux Wandales la connoiſſance de ſa route, aborda en Afrique, où ſa deſcente ſe fit ſans obſtacle. Son premier ſoin fut de défendre à ſes ſoldats de commettre aucun déſordre, & on obſerva ſes défenſes avec tant d'exactitude que les Africains, ravis des égards que les Romains avoient pour eux, leur fournirent des vivres & toutes les choſes dont ils pouvoient avoir beſoin.

Cependant Gélimer, averti de l'arrivée des Romains, fit maſſacrer Hilderic, ainſi que les parents & les amis de ce Prince infortuné. Le Roi Wandale diſpoſa enſuite ſes troupes de façon qu'elles devoient attaquer les Romains de tous les côtés. La précipitation d'Ammatas, frere de Gélimer, qui chargea les Romains avant que les autres corps des Wandales fuſſent en état d'agir, cauſa la déroute des troupes qu'il commandoit, & il fut tué malgré la valeur avec laquelle il ſe défendit. Gélimer s'avança auſſitôt à deſſein de venger la mort de ſon frere, & il mit d'abord les Romains en fuite; mais Beliſaire rallia ſes troupes & regagna bientôt l'avantage ſur ſes ennemis. Il marcha enſuite vers Carthage, dont les habitants lui ouvrirent les portes, & il continua de faire regner parmi ſes ſoldats le bon ordre & la modération qu'il leur avoit recommandés en mettant le pied dans l'Afrique. Le Roi des Wandales, déſeſpéré des ſuccès de ſes ennemis, employa toutes ſortes de moyens pour ſe défaire d'eux. Il mit à prix les têtes des Officiers & des ſoldats Romains, & raſſemblant en diligence la plus forte armée qu'il lui fut poſſible, il livra bataille à Beliſaire, dans un champ nommé *Tricameron*, éloigné de Carthage d'environ ſix lieues. La victoire ſe déclara encore en faveur des Romains, & Gélimer, accablé de douleur, ſe retira preſque ſeul en Numidie. Sa fuite porta le dernier coup à la puiſſance des Wandales, qui furent auſſitôt abandonnés des Rois Maures leurs alliés.

Gélimer, privé de toutes reſſources, enfermé dans Medene & inveſti par les Romains, ſe rendit à eux ſur les promeſſes que Beliſaire lui fit de le traiter favorablement. Le Roi Wandale s'étoit à peine remis entre les mains de Beliſaire, que des ennemis ſecrets de ce Général, jaloux ſans doute de la gloire qu'il s'étoit acquiſe, chercherent à le perdre dans l'eſprit de l'Empereur, & l'accuſerent de vouloir ſe rendre maître de l'Afrique. Juſtinien ajouta vraiſemblablement peu de foi à ces diſcours, car il laiſſa Beliſaire libre de reſter à Carthage, ou d'aller à Conſtantinople. Le Général Romain prit le dernier parti, après avoir confié à Salomon le commandement des troupes en Afrique. Beliſaire détruiſit, par ſa préſence, les mauvaiſes impreſſions que ſes calomniateurs avoient voulu donner de lui, & l'Empereur lui accorda la permiſſion d'entrer en triomphe dans Conſtantinople. Gélimer obtint quelques terres en Galatie, où il paſſa le reſte de ſes jours avec ſa femme & ſes parents qui l'avoient accompagné. Juſtinien, ſatisfait de la conquête de l'Afrique, regla par un édit la forme du gouvernement de cette contrée. Carthage fut deſtinée à être la principale réſidence du Préfet du Prétoire, qui devoit avoir ſept Provinces dans ſon département; ſçavoir, la Tingitane, Carthage, la Bizacene, Tripoli, la Numidie, la Mauritanie & la Sardaigne. Il fut décidé qu'il y auroit toujours près du détroit, appellé maintenant Gibraltar, un corps de troupes à portée d'obſerver les différents mouvements qui pourroient ſe faire en Eſpagne & même en France. L'Empereur fit pluſieurs

L'AFRIQUE.

autres Ordonnances touchant la religion & la maniere d'administrer la justice; mais toutes ces loix ne purent empêcher les troubles qui s'éleverent en Afrique peu de temps après le départ de Belisaire. Les Maures de Bizacene & de Numidie prirent les armes, grossirent leur Parti de plusieurs autres séditieux & pillerent Carthage. Germain, neveu de l'Empereur, fut envoyé en Afrique pour appaiser les troubles, vainquit Stotza, chef des rebelles & les dissipa. Salomon & Aréobinde, qui furent successivement Gouverneurs de l'Afrique après Germain, périrent tous deux par le fer des Africains révoltés. Artabane fit donner la mort au meurtrier d'Aréobinde & obtint en récompense le gouvernement de l'Afrique. Jean, successeur d'Artabane, remporta une victoire signalée sur les Lebantins, & depuis leur défaite la Province jouit d'une profonde tranquillité. L'Afrique demeura au pouvoir des Empereurs d'Orient, jusqu'à la conquête de ce pays par les Arabes, Sectateurs de Mahomet.

ARTICLE III.

Conquête de l'Afrique, par les Arabes (1).

On sçait avec quelle rapidité le torrent de la puissance Musulmane inonda les pays partagés entre les Rois de Perse & les Empereurs de Constantinople. Dans un espace de vingt-six ans, Mahomet, Abou-Bekre & Omar, en soumettant à leurs armes l'Arabie entiere, la Chaldée, la Mésopotamie, la Syrie, l'Egypte, la Cyrénaïque, le Kusistan, l'Aderbi-Jan & le Korassan, fonderent un Empire, dont l'étendue égala bientôt celle de l'Empire Romain. Des victoires éclatantes & des siéges importants, terminés avec succès, les avoient rendus la terreur de l'Orient. Une seule bataille, comme celle d'Yermouck, leur soumettoit une Province entiere; & les villes les plus considérables de l'Asie, Edesse, Nisibe, Heliopolis, Emese, Jérusalem, Alep, Antioche, Damas, Hierapolis, Tripoli, Tyr, Césarée, subirent la loi du Vainqueur, les unes sans résistance, les autres après une défense opiniâtre, où malgré leurs remparts, leurs garnisons & les armées nombreuses venues à leur secours, le désespoir des assiégés lutta vainement contre le fanatisme & la valeur des assiégeans. Un seul trait de Kondemir tiendra lieu du détail dans lequel nous n'entrerons pas ici. Suivant cet Historien, les Arabes s'emparerent de trente-six mille places, forteresses, Bourgs ou châteaux, pendant le seul regne d'Omar, qui ne fut que de dix ans & demi.

Des succès si rapides eurent deux causes principales, l'ardeur des Arabes & la foiblesse des ennemis. Les premiers successeurs de Mahomet, apôtres conquérants comme avoit été leur chef, animés d'un zele ambitieux pour leur nouvelle religion, endurcis aux fatigues de la guerre, sobres par habitude, par superstition & par politique, conduisoient sous l'étendard de leur

(1) Extrait de Novaïri, auteur Arabe, par feu M. Otter. Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXI. p. 111. dans la Partie historique.

leur Prophete, des troupes d'enthousiastes, avides de carnage & de butin, contre des peuples mal gouvernés, amollis par le luxe, livrés à tous les vices qu'entraîne l'opulence, & depuis longtemps épuisés par les guerres continuelles de leurs Souverains (1). Les noms de Khaled & de Dérard sont aussi fameux parmi les guerriers Arabes, que ceux d'Ajax & d'Achille parmi les Grecs, de Roland & de Renaud parmi nous. L'Afrique.

Les Arabes étoient accoutumés à ne point connoître d'obstacles. Quelques courses heureuses faites en Afrique sous le Khalife Othman, successeur d'Omar, leur inspirerent le dessein d'ajouter à leur Empire ce vaste pays, que des guerres cruelles & sanglantes désoloient aussi depuis longtemps. L'invasion des Wandales, leurs combats contre les Maures & les Romains, mais surtout l'expédition meurtriere de Justinien avoient (2) dépeuplé l'Afrique. Abdallah, frere d'Othman, gouvernoit l'Egypte sous ses ordres; il persuada sans peine au Khalife d'entreprendre cette nouvelle conquête, qui paroissoit facile. Ses insinuations l'emporterent sur les remontrances d'un ancien compagnon de Mahomet, qui voulut l'en dissuader au nom du Prophete. Le Khalife leva, pour cette expédition, vingt mille hommes que lui fournirent les principales Tribus de l'Arabie. Il prêcha cette armée suivant l'usage de ses prédécesseurs, qui n'avoient point eu d'autre thrône que la chaire de Mahomet, & la fit partir pour l'Egypte sous les ordres de Mervan, qui devoit en remettre le commandement à Abdallah (3).

Ces troupes se mirent en marche au mois de Muharrem l'an 27. de l'hégire. Abdallah les reçut en Egypte, y joignit des troupes qu'il avoit levées de son côté, & prit sans délai la route de l'Afrique, dans laquelle il pénétra 647. de J. C.

(1) On sçait que les Perses, successeurs des Parthes en Orient, avoient hérité de leurs prétentions & de leur haine contre l'Empire Romain. Ces Artaxercides modernes étoient rivaux des Empereurs Grecs, comme les Arsacides l'avoient été des premiers Césars. Mais indépendamment des raisons d'Etat, une injure personnelle avoit, suivant Abulfarage, fait prendre les armes à Chosroès, vingt-troisiéme Roi de la Dynastie des Sassaniens. Pour venger l'assassinat de l'Empereur Maurice, son beau-pere, massacré par Phocas, il fit la guerre à cet Usurpateur, la continua contre Héraclius, & remporta contre l'un & l'autre de grands avantages, qui resserrerent quelque temps l'Empire Grec dans des bornes étroites. Les Persans pénétrerent jusqu'à Chalcédoine; mais dans la suite, Héraclius eut des succès qui ne firent que prolonger la guerre, en rétablissant l'équilibre entre les deux Partis. Cette querelle sanglante ébranla les deux Empires, & fit pencher celui des Perses vers sa ruine totale, qui arriva bientôt. Ce fut sous le regne de Jezdegerd, fils de Siroès, & petit-fils du Chosroès, dont on vient de parler. Les Arabes dépouillerent ce Prince de tous ses Etats; & c'est de lui qu'une Ere célebre dans l'Orient tire son nom.

(2) Le passage suivant de Procope donne une affreuse idée de ce dépeuplement. *Justinien*, dit cet Auteur, *a fait un tel dégât en Afrique, qu'il faut faire beaucoup de chemin* dans ce pays pour y trouver un habitant..... *Je crois que quiconque diroit qu'il y est mort cinq millions d'hommes, n'en diroit pas encore assez.* Cette assertion a tout l'air d'une hyberbole: il faut, sans doute, rabattre un peu du récit de Procope, ou du moins de celui qui a composé l'histoire secrette de Justinien, qu'on attribue communément, & selon toute apparence, assez mal à propos à cet Auteur; mais il résulte toujours de ce récit que les guerres de Justinien en Afrique avoient désolé cette partie du Monde.

(3) On appella cette armée l'*armée des Abdullites*, parce qu'il s'y trouvoit un grand nombre de personnes nommées *Abdullah* ou *Abdallah*, comme le chef de l'entreprise.

L'AFRIQUE.

ſans trouver d'ennemi ſur la frontiere. Tripoli, place maritime, fut bientôt inveſtie du côté de la terre.

Premiere expédition.

Cette premiere entrepriſe ne réuſſit pas. Les Arabes n'avoient point de vaiſſeaux, ils manquoient également de vivres & de machines de guerre; & ſans de pareils ſecours, la valeur fait d'inutiles efforts contre des places fortifiées par l'art & la nature. Tripoli d'ailleurs étoit défendue par une garniſon forte & courageuſe : les Grecs joints aux Berbers, ou naturels du pays, firent une vigoureuſe réſiſtance. Abdallah, contraint de lever le ſiége, alla former celui de Capès, & l'abandonna preſqu'auſſitôt pour de ſemblables raiſons. Sans perdre courage, il réſolut d'aller chercher les ennemis & de leur livrer bataille, perſuadé qu'une victoire le rendroit maître du pays. Il les rencontra bientôt. Dgergis, ou George, Gouverneur de cette partie de l'Afrique pour l'Empereur Conſtant, parut à la tête de cent vingt mille hommes. Le premier choc ne décida rien & fut ſuivi de pluſieurs autres combats qui affoiblirent beaucoup les Muſulmans.

George avoit une fille parfaitement belle & dont le courage égaloit la beauté : elle montoit à cheval, manioit les armes avec une adreſſe ſurprenante, & combattoit toujours auprès de ſon pere. Il la promit en mariage avec une dot de cent mille Dinars (1) ou piéces d'or, à quiconque tueroit le Général des Arabes. Abdallah, d'abord intimidé par cette promeſſe dont il apprit bientôt la nouvelle, mit de ſon côté la tête du Gouverneur à prix; & de part & d'autre on continua les eſcarmouches, qui furent enfin terminées par une bataille déciſive. Les Arabes l'engagerent par un ſtratagême, en tombant à l'improviſte après un premier combat ſur le camp des Grecs, au moment où leurs troupes, épuiſées de fatigue & de chaleur, avoient quitté leurs armes. La ſurpriſe & le découragement de ces derniers donnerent une victoire complette aux Arabes, qui pillerent le camp des fuyards. George périt dans cette action, ſa fille fut faite eſclave, & le chef des Arabes en fit préſent au fils de Zobéir, qui avoit tué le Général Grec, & qui malgré ſes charmes & ſa gloire, la reçut avec dédain, & ne l'épouſa que par ſoumiſſion.

Après ce ſuccès, les Arabes aſſiégerent & prirent Sufetula (2), alors capitale de la Province, ville ancienne, décorée par des édifices ſomptueux, & pleine encore des monuments de ſa grandeur au temps d'Ibn-Saïd & de Novaïri, dont le dernier la confond mal-à-propos avec Carthage. Le butin fut immenſe : on en préleva, ſuivant l'uſage, la cinquiéme partie pour le thréſor public; le reſte fut diſtribué aux troupes. Chaque fantaſſin eut mille Dinars, & chaque cavalier trois mille, dont un tiers pour lui-même & les

(1) Ces Dinars valoient au commencement vingt dirhems ou drachmes d'argent; ils en valurent enſuite juſqu'à vingt-cinq. Ce fut, ſuivant Elmacin, l'an 76. de l'hégire, 695, de J. C. que furent fabriquées les premieres monnoyes avec des caracteres Arabes. Juſques-là l'inſcription des Dinars étoit conçue dans la langue des *Roums*, c'eſt-à-dire, des Grecs ou Romains du bas Empire, & celle des Staters l'étoit en langue Perſanne. Les Staters Arabes péſoient ſept Drachmes Grecques.

(2) Aboulfeda dit que cette ville, qui eſt l'ancienne Sufetula, fut autrefois la capitale d'Afrique; que Kaïrevan le devint après elle, enſuite Mahadia, enfin Tunis. Le Docteur Schaw ajoute qu'elle étoit ſituée ſur une éminence, & qu'un petit ruiſſeau coule au Nord-Eſt.

L'Afrique.

deux autres pour son cheval : preuve remarquable, mais qui n'est pas unique, de l'estime singuliere que les Arabes ont toujours eue pour les chevaux. Les esclaves furent partagés de la même façon.

Cette victoire, suivie de la prise de quelque forteresse, consterna les Grecs; ils eurent recours aux négociations. Le vainqueur, aussi las qu'eux de la guerre, leur accorda la paix, en se réservant toutes ses conquêtes. Après avoir conclu ce traité, Abdallah revint en Egypte.

Seconde expédition.

665.

Les Arabes ne rentrerent en Afrique qu'au bout de dix-huit ans, la quarante-cinquiéme année de l'hégire, sous le regne de Moavias ou Moavia, premier Khalife de la Dynastie des Ommiades. Si nous en croyons leurs Historiens, ce furent les peuples d'Afrique eux-mêmes qui, las des vexations & de la tyrannie de l'Empereur d'Orient, les rappellerent dans leur pays. Quoi qu'il en soit, ils firent de grands progrès dans leur seconde expédition, dont le chef se nommoit Ibn-Khudéïdge. Ce Général entra dans l'Afrique par la route d'Alexandrie, & trouva tout en combustion dans cette contrée. L'Empereur Grec, instruit du projet des Musulmans, avoit fait partir une armée de trente mille hommes pour la défense de ses Provinces. Khudéïdge, arrivé trop tard pour s'opposer au débarquement des troupes ennemies, leur livra bataille sur le rivage, & remporta sur elles une victoire complette. Ce succès le mit en état de faire le siége d'une des plus fortes places du pays, nommée *Dgeloula* (1), qui soutint longtemps les efforts des Arabes : c'étoit moins un siége qu'un Blocus. Les Musulmans, postés à quelque distance de la ville, livrerent sous les murs plusieurs combats, après lesquels ils se retiroient toujours dans leur camp ; & selon toute apparence, ils auroient été contraints de renoncer à l'entreprise sans la chûte imprévûe d'un pan de muraille. Cet accident leur livra la ville, qu'ils mirent au pillage & dont ils égorgerent tous les habitants. Les exploits de Khudéïdge se bornerent, du moins en Afrique, à cette conquête ; il ramena ses troupes en Egypte par ordre de Moavias.

Troisieme expédition.

670.

Mais le Khalife n'avoit pas abandonné sans retour ses desseins sur l'Afrique. L'an cinquante de l'hégire, il y renvoya un nouveau Général qu'il tira d'Egypte ; c'étoit Oukaba, guerrier déjà connu chez les Arabes par sa valeur & son zéle pour la propagation de la foi Musulmane. L'armée qu'on lui donna n'étoit que de dix mille hommes, presque tous cavaliers ; mais ce corps, trop foible pour des entreprises importantes, fut renforcé sur la route par un grand nombre de Berbers, qui avoient embrassé le Mahométisme.

Oukaba força tous les passages & pénétra fort avant dans le pays, en exterminant par-tout les Chrétiens qui tomboient entre ses mains : mais il sentit que ses conquêtes ne seroient que passageres, si les Musulmans n'avoient dans l'Afrique quelque poste important & bien fortifié, qui pût leur servir de place d'armes, & même de retraite en cas de besoin. Dans cette vûe, il forma le projet de bâtir une ville qu'il plaça dans une situation avantageuse, près d'une forêt, au Sud d'une montagne extrêmement

(1) Schaw pense avec fondement que cette ville qui se trouve aux pieds des montagnes d'Uzelet, est l'*Oppidum Usolitanum* des Anciens.

L'Afrique. fertile, à douze lieues environ des bords de la mer & dans le voisinage du fort de Kaimounié, dans le pays qu'on appella dans la suite le Royaume de Tunis. Oukaba traça lui-même le plan de sa ville, à laquelle il donna le nom de Caïroan. Il en détermina l'enceinte, qui fut de trois mille six cents brasses ; il y bâtit un palais, une mosquée principale, d'autres plus petites, & des maisons pour une grande multitude d'habitants, dont le nombre devint en effet considérable en moins de cinq années.

Les armes du Khalife prospéroient de plus en plus, lorsqu'une intrigue de Cour arrêta leur progrès. Musleïmé devenu, l'an cinquante-cinq de l'hégire, Gouverneur général de l'Egypte & de l'Afrique, ôta le commandement des troupes à Oukaba, pour le donner à l'un de ses anciens esclaves : cet affranchi se nommoit *Dinar.* Plus jaloux de son prédécesseur que capable de l'imiter, il entreprit de détruire son ouvrage en bâtissant une nouvelle place, que les Maures nommerent *Tenkirvan*, & qu'il voulut peupler aux dépens de celle qu'avoit construit Oukaba.

681. de J. C. Cette espéce de tréve fit respirer les Grecs ; mais elle ne fut pas longue. Yezid, fils & successeur de Moavias, rétablit, l'an soixante-deux de l'hégire, Oukaba dans le gouvernement de l'Afrique. Le premier soin de ce Général fut de détruire la ville bâtie par Dinar, & de rendre à la sienne tous ses habitants & la splendeur qu'elle avoit eue dès son origine, & qu'elle a longtemps conservée ; ensuite il recommença la guerre à la tête d'une nombreuse armée.

Le début n'en fut pas heureux : après avoir manqué le fort de Bagaïé & la ville de Mélis, une des plus importantes du pays, il entra dans le Zab. C'étoit un pays d'une assez grande étendue, renfermant, suivant Novaïri, trois cent soixante bourgs bien peuplés, & dont la capitale, qui se nommoit *Erbé* (1), avoit près de trois lieues de circonférence. C'est-là que résidoient le Gouverneur & les principaux du canton. A l'approche d'Oukaba les habitants de la campagne se retirerent les uns dans la place, les autres dans des lieux inaccessibles. Quelques combats heureux rendirent bientôt les Arabes maîtres du pays. Les Grecs voulurent défendre Tahert ; & leur armée s'assembla sous les remparts de cette ville ; mais elle fut battue & la ville emportée d'assaut.

Les vaincus eurent recours aux Maures, dont ils tirerent des troupes nombreuses ; mais Oukaba, profitant de sa victoire, marcha droit à Tanger qu'il prit, & de la, sans s'arrêter, il alla à Sous, où il sçavoit que les Maures s'étoient rassemblés. Un Seigneur Grec, nommé Julien, l'avoit instruit de la position des ennemis, de leurs forces & de leurs projets. Il lui avoit représenté ces peuples, que les Arabes nomment Berbers, comme des gens féroces, sans loix, sans religion, sans discipline & presque sans aucun principe d'humanité : portrait qui ressemble à celui des Maures fait par Procope.

Oukaba, profitant des avis de ce transfuge, alla chercher les Maures, les battit & les dispersa. La prise de Sous fut le premier fruit de cette victoire.

(1) Erbé, suivant la conjecture du Docteur Schaw, appuyée sur un grand nombre d'inscriptions trouvées dans les ruines de cette place, étoit la *Lambesa* des Anciens.

L'Afrique.

Les Musulmans trouverent dans cette ville & dans le reste du pays, des femmes d'une rare beauté, dont plusieurs furent vendues mille piéces d'or & au-delà.

Tout plioit devant Oukaba. A mesure qu'il avançoit, les habitants fuyoient de toutes parts, & les troupes, qui osoient tenir la campagne, étoient renversées par ses Arabes. Il perça jusqu'à l'Océan, poussa son cheval dans les flots, & levant les mains vers le ciel : *Grand Dieu*, s'écria-t-il, *si cette mer ne m'arrêtoit, j'irois jusqu'aux Royaumes voisins, toujours combattant pour ta Religion, & passant au fil de l'épée tous ceux qui servent d'autres Dieux que toi.* Etrange invocation, & qui ne marque que trop de quelle nature étoit le zéle des premiers apôtres du Mahométisme, & quels moyens ils ont employés pour l'établir ! Après avoir prononcé ces paroles & contemplé quelques moments cette mer qui bornoit ses conquêtes, comme Alexandre avoit autrefois contemplé celle des Indes, Oukaba revint sur ses pas & ramena ses troupes en Afrique.

Il croyoit n'avoir plus à combattre ; mais la guerre n'étoit pas encore finie. Cet excès de confiance lui devint funeste: il méprisa trop des ennemis qu'il avoit vaincus tant de fois; & les croyant assez intimidés par la terreur de son nom, il s'imagina pouvoir disperser ses troupes, & ne garda près de lui qu'un corps peu nombreux. Les Grecs profiterent de son imprudence. Secondés par Kiuseilé, Maure de nation, & qui, quoique Musulman, étoit devenu l'ennemi personnel d'Oukaba, ils surprirent les Arabes & les attaquerent avec vigueur. Oukaba périt dans le combat : le champ de bataille porte encore aujourd'hui le nom de ce Général, qui y fut enterré. Kaïrevan se rendit au Vainqueur, & Kiuseilé resta maître de l'Afrique jusqu'à l'an 69. de l'hégire.

688. Quatrième expédition.

Le Khalife Abdalmaleck, successeur de Mervan, résolut d'entreprendre de nouveau la conquête de ce pays : il en chargea Zobéir, dont l'arrivée fit changer de face aux affaires. L'armée que commandoit ce Général étoit nombreuse, pourvûe de vivres, d'argent & de munitions de guerre ; mais plus redoutable encore par le choix que par le nombre des soldats. C'étoit l'élite des troupes de la Syrie, & le desir de la vengeance leur inspiroit une nouvelle ardeur. Zobéir ne laissa pas à Kiuseilé le temps de rassembler les siennes. Ce barbare abandonna Kaïrevan ; mais poursuivi sans relâche par Zobéir, il fut contraint de risquer une bataille décisive, où il périt avec les principaux de son parti. Après cette victoire, le Général Arabe reprit la route de l'Orient. La nouvelle qu'il reçut, que la Cour de Constantinople envoyoit en Afrique une flotte chargée de troupes nombreuses, suspendit sa marche. Il attendit les Grecs ; mais il fut défait & tué dans le combat, après lequel les Grecs se rembarquerent.

Le Khalife, ayant appris la mort de son Général, auroit voulu venger sur le champ cet échec ; mais il avoit alors à défendre son thrône contre Abdalla, fils de Zobéir, qui lui disputoit le pouvoir suprême à la tête d'une faction puissante ; & ce ne fut qu'après la défaite de ce rival qu'il fut en état de reprendre ses projets sur l'Afrique. Hassan, Gouverneur d'Egypte, reçut de nouveaux ordres pour cette expédition. Le Khalife lui donna quarante mille hommes, avec un plein pouvoir pour toutes les levées & les recrues dont

L'an 74. de l'hégire, 693 de J. C.

L'AFRIQUE.

il auroit beſoin, & la permiſſion d'employer les revenus de ſon gouvernement à la ſolde de ſes troupes.

Le nouveau Général ſe rendit d'abord à Kaïrevan, où étoit le rendez-vous de ſon armée. Il y fit le plan de ſa campagne, & réſolut, ſur les avis qu'il reçut, d'attaquer Carthage, ville très-forte, où réſidoit le Gouverneur de la Province, & dont Oukaba avoit vainement formé le ſiége. Haſſan fut plus heureux : après avoir détruit l'armée (1) qui la couvroit, & dont les reſtes ſe ſauverent en Sicile ou en Andalouſie, il aſſiégea cette place, la prit d'aſſaut & la réduiſit en cendres. Les Grecs ſe raſſemblerent ſous Utique. Haſſan les y vint attaquer, & par une ſeconde victoire, demeura maître du pays.

Les Grecs ne réſiſtoient plus aux Arabes ; mais une Princeſſe Maure leur enleva pour la ſeconde fois leur conquête. Cette héroïne ſe nommoit Kiahiné (2) : elle étoit Souveraine d'un canton de l'Afrique, & faiſoit ſa réſidence dans une place forte ſituée ſur la montagne d'Evras. Ayant appris qu'Haſſan méditoit une entrepriſe contre ſes Etats, elle le prévint, raſſembla des troupes nombreuſes, & remporta ſur lui une victoire ſi complette, qu'il fut obligé de quiter l'Afrique.

Cinquiéme expédition.

Cinq ans ſe paſſerent avant qu'il pût y rentrer, ce qu'il fit l'an 79. de l'hégire, avec de nouvelles troupes. Kiahiné, depuis ſa victoire, régnoit ſouverainement en Afrique. Dans la vûe d'ôter aux Arabes tous les moyens de ſubſiſter & de s'établir, elle ruina les villes, démolit les Forts & fit couper tous les arbres ; de ſorte que tout ce pays qui, depuis Tripoli juſqu'à Tanger,

(1) Cette armée Grecque venoit de débarquer en Afrique ſous les ordres du Patrice Jean. Nicephore prétend que ce Général, dont il fait un grand éloge, n'arriva que quelque temps après la priſe de Carthage ; mais qu'en arrivant il battit les Arabes, reprit cette ville & d'autres places, y mit garniſon, & paſſa l'hyver dans le pays. Il ajoute que le Prince des Sarraſins (par ce terme il entend le Khalife, ou ſon Général Haſſan,) équipa la campagne ſuivante une flotte plus conſidérable que la premiere, avec laquelle il chaſſa les Romains, & fit de nouvelles conquêtes. On voit par-là que Nicephore ne s'accorde pas avec Novaïri ; mais l'Hiſtorien Arabe mérite ici plus de croyance que l'Auteur Grec ; ce dernier, par mépriſe, attribue au Patrice Jean les exploits de la Princeſſe Kiahiné, dont je vais parler. Ceci peut, entr'autres exemples, prouver, qu'il n'eſt pas poſſible d'avoir une connoiſſance exacte & complette de ces hiſtoires, ſans confronter enſemble les Ecrivains des deux Nations.

(2) Kiahiné, dans la langue de ces peuples, ſignifie *Prêtreſſe* ou *Devinereſſe*. Cette Reine en effet, au rapport de Novaïri, prédiſoit l'avenir ; & l'aſcendant que cette prétendue connoiſſance lui donnoit ſur des peuples ignorants & ſuperſtitieux, avoit contribué, ſans doute, à raſſembler ſous ſes enſeignes une grande multitude de Barbares. Peut-être dut-elle moins ſes ſuccès à ſon courage qu'à cette réputation, qui répandoit dans ſes troupes un enthouſiaſme capable de lutter contre celui des Arabes. Les deux Partis combattoient alors avec les mêmes armes. Au reſte, ces ſortes de Prêtreſſes paſſoient pour communes en Afrique : on voit dans Procope, que lorſque la flotte Romaine y débarqua ſous les ordres de Béliſaire, les Maures eurent recours à leurs Devinereſſes ; *car*, ajoute-t'il, *ce ſont les femmes qui prédiſent l'avenir parmi eux, comme les oracles faiſoient autrefois chez les Grecs.* C'eſt un trait frappant de reſſemblance entre ces peuples & ceux de la Germanie, chez qui les femmes étoient, au même titre, en grande vénération. (*Voyez les mœurs des Germains par Tacite.* Je laiſſe au Lecteur le ſoin de réfléchir ſur cette conformité remarquable entre deux Nations ſi différentes, & dont ni l'origine, ni la Religion n'avoient rien de commun.

étoit, au rapport d'Abdur-Rhaman, une ſuite de jardins & de Bourgs floriſſants, devint un déſert affreux. Cette précaution deſtructive hâta ſa perte, en ſoulevant contre elle les Grecs, qui, déſeſpérés de la ruine de leur pays, ſe ſoumirent volontairement aux Arabes, & recoururent à la protection de leurs ennemis, contre des alliés qui les dépouilloient ſous prétexte de les défendre. C'eſt le parti que prirent les habitants de Capès, de Cafsé, de Conſtantine & de Bakraré. La Princeſſe Maure réduite, par la défection des Grecs, aux ſeules troupes des Berbers, oppoſa vainement ſes promeſſes & ſa valeur aux forces des Arabes. Elle fut défaite dans un grand combat où ſa mort leur donna la victoire. Les vainqueurs, ne trouvant plus d'obſtacle, firent alors une ſeconde fois la conquête de l'Afrique. Haſſan gouverna ce pays juſqu'à l'an 89. de l'hégire. Sous ſes auſpices le Mahométiſme & la puiſſance Muſulmane s'y affermirent de plus en plus. Il incorpora douze mille Berbers dans ſes troupes ; & ce traitement qui paroiſſoit les égaler à leurs nouveaux maîtres, fut un des moyens que ſa politique employa pour en faire des ſujets fideles & des ſoldats aguerris.

L'Afrique.

701. de J. C.

Haſſan, rappellé par le Khalif, eut en 89. Mouſa pour ſucceſſeur. Ce changement occaſionna la révolte de divers peuples encore mal accoutumés au joug, & que la crainte d'Haſſan avoit retenus juſques-là dans le devoir. Le nouveau Gouverneur chargea d'abord ſes deux fils de les ſoumettre. L'opiniâtreté des rebelles lui fit prendre enfin le parti de marcher contre eux en perſonne. Les Arabes firent dans cette expédition trois cent mille priſonniers, dont ſoixante mille furent vendus pour le compte du thréſor, ou réſervés pour les travaux publics, comme eſclaves de l'Etat. Leurs Hiſtoriens obſervent que, depuis le commencement de l'Iſlam juſqu'alors, on n'avoit point encore fait en ce genre un butin ſi conſidérable.

Le reſte des Berbers s'étoit retiré à Tanger. Mouſa les y pourſuivit, leur fit mettre bas les armes, & leur donna pour Gouverneur un de ſes affranchis, nommé Tarik. Depuis ce moment tout fut tranquille en Afrique, & dès l'an 91 de l'hégire, les Arabes étoient ſi bien établis dans cette vaſte contrée, qu'ils ſe crurent en état de ſonger à la conquête de l'Eſpagne.

709. de J. C.

ARTICLE IV.

Révolte des Africains et ses suites.

Les Auteurs Africains les plus célebres prétendent que les anciens habitants de Barbarie & de la Numidie étoient des Tribus des Sabéens, qui paſſerent de l'Arabie heureuſe en Afrique, avec leur Roi Melec-Iffiriqui. Ces Tribus au nombre de cinq étoient connues ſous les noms de *Zinhagiens*, *Muçamudins*, *Zenetes*, *Gomeres*, & *Haoares*. De ces derniers ſont ſorties ſix cents familles de Berbers, & les grands Seigneurs de l'Afrique en tirent leur origine. Les Zenetes, les Muçamudins & les Zinhagiens ont regné en Barbarie, en Numidie & en Libye ſur le déclin de l'Empire des Arabes.

L'AFRIQUE. Pendant le regne de la maiſon d'Idris, qui bâtit la ville de Fez, la famille des Méquineciens, qui ſortoit des Zenetes uſurpa la ſouveraineté. Une autre famille des mêmes Zenetes de Numidie, nommée *Magaoras*, conquit ſur les Abderrames pluſieurs Provinces, abattit la puiſſance de Méquineciens, forma pluſieurs Etats en Barbarie, & fut chaſſée par les *Lumptunes*, de la Tribu des Zinhagiens. Ces Lumptunes, plus connus ſous le nom d'*Al-moravides*, furent dépoſſédés par les *Moaedin* ou *Al-mohades*. Les *Benimerinis*, deſcendants des Zenetes, ruinerent la puiſſance des Almohades, & furent enſuite remplacés par les *Benioatares*, qui étoient de leur Tribu. Les Cherifs s'emparerent enfin de tout le pays que ces Tribus avoient poſſédé dans la Mauritanie Tingitane.

Les Rois de Tunis & de Trémécen ſont auſſi ſortis de ces cinq Tribus. Les *Benizeyenes*, appellés auparavant *Abdeluetes*, deſcendus des Zinhagiens & de la famille des Magaoras, ont regné à Trémécen, & les *Buhafças*, de la Tribu des Muçamudins, ont occupé le thrône de Tunis. Les Gomeres & les Haoares ont été maîtres de quelques Provinces, mais ils n'ont point porté la couronne.

DYNASTIE DES AL-MORAVIDES.

ABU-TECHIFIEN. 1051. Depuis J. C.

La dureté avec laquelle les Arabes, maîtres de l'Afrique, traiterent les habitants de ce pays, rendit leur joug inſupportable. On ſoupiroit après la liberté, lorſqu'Abu-Techifien, Morabite de la Tribu de Zinhagie, & de la branche appellée des Lumptunes ſouleva les peuples de la Numidie & la Libye, où il commandoit. Il s'étoit retiré dans ces Provinces pour fuir la domination des Arabes, & il ſe trouvoit à la tête d'un peuple aſſez nombreux qui avoit imité ſon exemple. Réſolu de détruire la tyrannie des Arabes, & de ſatisfaire ſans doute ſon ambition, il engagea les Zinhagiens, les Zenetes, & les autres peuples de la Numidie à entrer dans ſon projet. Lorſqu'il eut raſſemblé une nombreuſe armée, il traverſa les montagnes du grand Atlas, près de la ville d'Agmet, & ſe rendit maître de la Province de Maroc. Il ſoumit enſuite les Arabes & les Magaoras, qui poſſédoient une partie de la Tingitane, & établit ſon ſiége dans Agmet. Il prit alors le titre d'*Emir-El-Mouſlimin*, ou Commandant des Fideles. Il croyoit que ce nom devoit lui appartenir à cauſe de la Secte dont il étoit, & qui s'imaginoit pouvoir atteindre à la perfection par les cinquante dégrés de diſcipline. Comme tous les chefs de cette entrepriſe étoient Morabites, les autres Africains ont donné ce nom à tous ceux qui combattirent ſous les étendards d'Abu-Techifien. Les Hiſtoriens Eſpagnoles les appellent *Al-moravides*, en joignant l'article au nom, & en changeant le *b* en *v*, ſuivant la prononciation Eſpagnole.

Ces peuples, devenus puiſſants, entrerent pluſieurs fois en Eſpagne avec de grandes armées. Abu-Techifien, pourſuivant ſes conquêtes, vint à bout de chaſſer les Arabes de la partie occidentale de la Tingitane.

YOUSOUF, ou JOSEPH, 1086.

Ce Prince étant mort, les Zinhagiens lui donnerent pour ſucceſſeur ſon fils Joſeph, qui marcha ſur ſes traces. Il fut à peine ſur le thrône, qu'il bâtit ou acheva la ville de Maroc, & y transféra le ſiége de ſon Empire. Occupé des moyens d'en reculer les bornes, il prit la réſolution de s'emparer de

la

la Province de Trémécen. La religion fut le prétexte dont il se servit pour venir à bout de son dessein. Il envoya des Morabites aux habitants de cette Province, pour les engager à quitter la Secte dont ils étoient : mais le peuple, soit qu'il soupçonnât les motifs de Joseph, soit par zéle pour sa Secte, massacra les Morabites & les Ambassadeurs qui les accompagnoient. Les Tréméceniens, qui étoient Zénetes, prirent ensuite les armes, & s'assemblerent au nombre de cinquante mille hommes. Joseph, irrité de cette insulte, marcha à leur rencontre, les battit & entra dans leur pays qu'il ravagea. Les Zénetes se retirerent du côté de Fez pour en recevoir quelque secours. Joseph, maître du pays, fit démolir toutes les places, & on égorgea par ses ordres jusqu'aux enfants, pour venger l'insulte qu'on avoit faite à ses Ambassadeurs. Cependant les habitants de Fez, traitant les Zénetes en sujets révoltés, les taillerent en pieces, & ceux qui échapperent à leur fureur, périrent dans les rivieres, ou dans les précipices. Tel fut le sort des peuples de Trémécen. L'Afrique.

Quelque temps après il déclara la guerre aux Habitants de Fez, remporta sur eux une victoire complette, près de la montagne d'Honegui, à neuf lieues de Mequinez, & réduisit toute la Province sous sa puissance. Il chassa ensuite de Bugie les successeurs d'Abul-Hagex, qui avoit régné dans la ville de Caïrvan. Il eut cependant de l'indulgence pour eux, parce qu'ils étoient de sa Tribu, & les renvoya dans leurs Etats, où ils resterent pendant le regne des Al-Moravides. Il rendit aussi tributaires & vassaux les habitants de Tunis. Il retourna alors à Maroc, & prit, comme son pere, le titre d'Emir-El-Mousslimin. Ce fut sous son regne que les Siciliens s'emparerent de Mahadi, ville d'Afrique, & ils conserverent cette conquête jusqu'à ce qu'elle leur fût enlevée par Abdolmoumen, second Roi des Al-Mohades. Joseph continua de poursuivre les Arabes, qui s'étoient retirés dans les montagnes & dans les deserts de Numidie & de Libye. Lorsqu'il les eut réduit, il passa en Espagne, où il avoit été appellé par les Rois Maures, qui avoient offert de le reconnoître pour leur Monarque, s'il vouloit les secourir contre les Chrétiens (1). Joseph se distingua beaucoup en Espagne, & il avoit remporté une victoire considérable quelque temps avant que de mourir. Il finit ses jours à Maroc, où il étoit retourné, pour faire de nouveaux préparatifs contre les Chrétiens. 1098.

Ali, son fils & son successeur, passa aussi en Espagne où les Rois Maures l'avoient appellé à leur secours. Il y fut tué dans une bataille qu'il perdit. Il étoit alors dans la sixiéme année de son regne. Ali. 1106.

On mit alors la couronne sur la tête de Brahem, son fils. Il étoit à peine sur le thrône, qu'une armée d'Italiens débarqua à Mahadie, & fit de grands ravages sur la côte, d'où elle passa à Caïrvan. Ces Italiens étoient guidés par un Alfaqui, ou Docteur de la loi, qui avoit promis de leur livrer la place, à condition qu'ils lui en laisseroient le commandement. Les Chrétiens, trompés par ce fourbe, s'opprocherent de Caïrvan, mais ils trouverent les Maures rangés en bataille. L'Alfaqui se joignit aussitôt à ces derniers, & l'armée des Chrétiens fut taillée en pieces. L'Alfaqui, fier du service qu'il avoit rendu aux Maures, osa aspirer au thrône, & se souleva contre Brahem. 1115.

(1) Voyez l'histoire d'Espagne de cette Introduction, Tome I. Chap. I.

L'AFRIQUE. les Al-Moravides. Il fut vaincu & obligé de se sauver en Numidie, où il fut arrêté par un parent de Brahem, qui après lui avoir fait arracher les yeux, l'enferma dans une étroite prison.

DYNASTIE DES AL-MOHADES.

ABDALLAH. 1120.

Brahem regnoit paisiblement dans ses Etats, lorsqu'une révolution subite lui fit perdre le thrône & la vie. Un Berber, nommé Abdallah, des montagnes du grand Atlas, auteur de la Secte des Mouahedins, c'est-à-dire, des *Unitaires*, s'attira la vénération des peuples par ses prédications, & fit un grand nombre de Prosélites. Il gagna surtout ceux de la Tribu de Muçamuda, dont il étoit. Abdallah, se voyant à la tête de plusieurs milliers d'hommes, crut devoir profiter de leur zele pour satisfaire son ambition. Il entra sur les terres du Roi de Maroc, sous prétexte de prêcher sa nouvelle doctrine. Brahem méprisa imprudemment un tel ennemi, & ne voulut l'attaquer qu'avec une partie de ses troupes. Il ne tarda pas à se repentir de sa faute, car il fut vaincu & son armée mise en fuite. Le vainqueur s'empara aussitôt des passages par lesquels le Roi pouvoit retourner à Maroc, de sorte que Brahem fut contraint de se retirer vers les montagnes, où il rassembla le reste de ses troupes. Abdallah le fit aussitôt investir par un corps de troupes, dont il avoit donné le commandement à Abdolmoumen, un de ses Lieutenants, qui étoit son fils selon quelques-uns. Abdolmoumen le resserra de si près, qu'il le força d'abandonner son poste. Brahem voulut aller chercher un asyle dans la ville de Fez, mais les habitants refuserent de le recevoir. Il se sauva dans Oran, où il espéroit faire une longue résistance. Abdolmoumen alla l'y assiéger, & le Roi, voyant qu'il alloit tomber au pouvoir de son ennemi, sortit secrettement de la ville pendant la nuit. Il fut cependant découvert, & comme il s'apperçut qu'on le poursuivoit, il poussa son cheval & se précipita du haut d'un Rocher, aimant mieux périr de la sorte que par les mains d'Abdallah. Abdolmoumen, ayant trouvé le corps du Roi, en fit ôter la tête qu'il envoya à Abdallah, qui faisoit le siége de Maroc. Il parcourut ensuite tout le pays de Trémécen, & le soumit entierement. Après cette conquête, il se rendit au camp devant Maroc, & il y fut proclamé Roi, à la place d'Abdallah, qui venoit de mourir. Ce Sectaire avoit établi un conseil de quarante de ses disciples, & il en avoit outre cela choisi seize autres pour lui servir de sécretaires. Les affaires n'étoient reglés que par ces derniers, qui étoient aussi chargés d'aller prêcher dans les villes & dans les campagnes, pour établir la doctrine d'Abdallah. C'étoit parmi eux qu'on devoit lui choisir un successeur, qui devoit être en même temps Roi & Pontife, sans doute, à l'imitation des Khalifes, successeurs de Mahomet. Les Sectateurs d'Abdallah furent nommés *Mouahedins*, les Ecrivains Arabes les appellent *Prédicateurs*, & les Espagnols leur donnent le nom d'*Almohades*, en joignant l'article Arabe *Al*, au mot qu'ils ont corrompu.

ABDOLMOUMENE. 1129.

Abdolmoumen ne fut pas plutôt reconnu Roi par l'armée, qu'il poussa vivement le siége de Maroc. Ayant emporté cette ville d'assaut, il se saisit du fils de Brahem, & l'étrangla de ses mains. Par la mort de ce jeune Prince, fut éteinte la ligne des Al-Moravides, que les Historiens d'Afrique

L'Afrique.

appellent Lumptunes ou Morabitins. Abdolmoumen fit enſuite mettre le feu à la ville, ordonna qu'on abattît le palais des Rois & les Moſquées qu'ils avoient fait bâtir, enfin qu'on détruisît tous les plus beaux édifices, pour tâcher par ce moyen d'effacer la mémoire de leurs fondateurs. Il en rebâtit auſſitôt de nouveaux, & n'épargna rien pour ſurpaſſer la magnificence de ceux qu'il avoit fait détruire. Enfin il perſécuta tous ceux qui étoient de la race des Al-Moravides, & vint à bout de les faire tous périr.

Cependant les Arabes, qui habitoient la partie orientale de la Barbarie & de la Numidie, où ils ne s'occupoient que de la culture des terres & du ſoin de leurs troupeaux, prirent les armes auſſitôt après la chute des Al-Moravides qui les avoient ſoumis. Ils entrerent dans la Barbarie, s'emparerent des Provinces de Tunis & de Trémécen, aſſujettirent les naturels du pays, qui relevoient de l'Empire des Arabes du temps des Khalifes, & formerent différentes Souverainetés. D'un autre côté, les Vicerois & les Gouverneurs, qui commandoient dans les villes & dans les Provinces au nom des Al-Moravides, refuſerent d'obéir aux Al-Mohades, & s'attribuerent toute l'autorité dans les villes qu'ils occupoient. Ainſi on vit des Rois dans Tripoli, dans Caïrvan, Tunis, Bugie, Alger, Tenez, Trémécen & autres lieux. Les Africains des montagnes eurent auſſi des Souverains particuliers. La vûe de tant d'ennemis ſembla animer le courage d'Abdolmoumen. Secondé par la Tribu de Muçamuda, & particulierement de la branche de Benigueregil, dont il étoit, il ſoumit les Numides & les Getules de l'Occident, s'empara d'une grande partie des Provinces de Tunis & de Trémécen, enleva aux Chrétiens la ville d'Afrique, & pluſieurs autres places qu'ils occupoient ſur la côte. Cependant les Arabes reſterent maîtres d'une partie du Royaume de Tunis. Abdolmoumen ſe diſpoſoit à paſſer en Eſpagne, où il avoit déjà envoyé pluſieurs fois des troupes, lorſqu'il fut ſurpris d'une maladie qui le conduiſit au tombeau.

Joſeph, ſon fils, fut choiſi pour lui ſuccéder. Animé du même eſprit que ſon pere, & ennemi déclaré des Chrétiens, il ſe rendit en Eſpagne à la tête d'une armée formidable. Quelques troubles ſurvenus en Afrique, l'obligerent de retourner dans ce pays; mais auſſitôt qu'il les eut appaiſés, il repaſſa en Eſpagne. Il fut tué au ſiége de Santaren. — Yousouf. 1163.

On mit alors ſur le thrône ſon fils Jacob, à qui ſes grandes actions firent donner dans la ſuite le ſurnom d'*Almanzor*, c'eſt-à-dire, le victorieux. Il eut d'abord de grandes guerres à ſoutenir contre les Rois de Tunis & de Trémécen, qui refuſerent de payer le tribut; mais il vint à bout de les ſoumettre. Il attaqua auſſi les Arabes, & pour les affoiblir il les diſtribua dans différents cantons. Il plaça les principaux dans les Provinces de Duquela, de Trémécen & d'Azgar, & envoya les autres dans la Numidie & la Libye. Ceux qui reſterent dans la Mauritanie Tingitane devinrent les vaſſaux du Roi de Maroc, s'occuperent à l'agriculture & à la nourriture de leurs troupeaux. Les Arabes de la Province d'Azgar ſe ſoumirent auſſi au tribut qu'on leur impoſa, mais ceux qu'on força de s'établir dans les Provinces de Duquela & de Trémécen ſecouerent le joug dans la ſuite, & mirent les Naturels du pays ſous leur domination. Les Arabes de la Numidie & de la Libye, — Abou-Yacoub, ſurnommé Al-Manzour. 1184.

L'AFRIQUE. ne demeurerent dans la dépendance que pendant un certain temps, & vinrent enfin à bout de se rendre maîtres du pays. A l'égard de ceux de Tunis, ils se souleverent après la mort d'Almanzor, & resterent en possession du pays jusqu'au regne de Beni-Merinis, qui céderent cet Etat à un Seigneur Zénete. Les successeurs de ce dernier ont occupé le thrône jusqu'à ce qu'un Gouverneur d'Alger s'en empara au nom du Grand Seigneur.

Almanzor, devenu maître des Provinces de Barbarie, fit des courses dans le pays des Numides, & assujettit tout ce qui est depuis Messa jusqu'à Tripoli, ce qui comprend les Royaumes de Fez, de Trémécen & de Tunis. Ce Prince fut d'ailleurs reconnu Monarque par tous les Rois Maures de l'Espagne, & devint le plus puissant Souverain de l'Afrique depuis les Khalifes. Après avoir rendu son nom célebre dans l'Afrique, il publia une Gazie (1) contre les Chrétiens & entra en Espagne avec une puissante armée.

Pendant qu'il acquéroit une nouvelle gloire dans ce pays, le Gouverneur de Khafsa, profitant de son absence, fit soulever les Arabes des campagnes voisines. Almanzor, à cette nouvelle, quitta aussitôt l'Espagne, & repassa en Afrique avec une partie de ses troupes. Les Rebelles intimidés se renfermerent aussitôt dans la ville. Almanzos en forma le siége, & il fut un an devant cette place. Ennuyé d'une si longue défense, il fit escalader les murailles, & emporta la ville d'assaut. Le Gouverneur, qui s'étoit retiré dans la Citadelle, ne put y tenir longtemps. Il employa la médiation d'un Morabite pour faire un accommodement, & obtint la permission d'aller se jetter aux pieds du Roi. Almanzor, à la vûe du criminel, ne put retenir sa colere, & oubliant la parole qu'il avoit donnée, il lui fit trancher la tête. Le Morabite, qui avoit employé ses bons offices pour ce Gouverneur, prit la liberté de faire remarquer au Roi, qu'un Prince devoit être plus exact qu'un autre à tenir ses promesses. Almanzor, touché de ce discours, quitta aussitôt les marques de la Royauté & disparut. On ne sçait ce qu'il devint; quelques Auteurs prétendent qu'il mourut chez un boulanger d'Alexandrie. Ses sujets, s'imaginant qu'il étoit allé en pélerinage au tombeau de Mahomet, donnerent la Régence du Royaume à son frere Brahem ; mais n'ayant appris aucune de ses nouvelles au bout d'un an, ils mirent la couronne sur la tête de son fils Mahamet-Enacer.

MAHAMET-ANACER. 1199. Ce Prince, né belliqueux, rompit la treve que son pere avoit faite avec le Roi de Castille, & se rendit en Espagne. Mahamet ayant été battu dans les plaines de Tolosa, l'an 1212. ou 1209. suivant quelques Auteurs Arabes, retourna en Afrique. Ses sujets, attribuant la perte de la bataille à sa lâcheté, n'eurent plus que du mépris pour lui. On dit qu'il y fut si sensible qu'il en mourut de chagrin. Il laissa la couronne à un de ses petits-fils nommé Ceyed-Barrax.

DYNASTIE DES BENI-MERINIS.

Tous les Gouverneurs des Provinces & particulierement ceux de Trémécen,

(1) La Gazie, chez les Mahométans, étoit à l'instar de la Croisade chez les Chrétiens. On assuroit le paradis promis par Mahomet, à tous ceux qui porteroient les armes contre les Chrétiens.

de Tunis & de Fez, se révolterent aussitôt que Ceyed Barrax fut monté sur le thrône. Le premier, qui leva l'étendard de la révolte fut un Africain de la Tribu des Zénetes, nommé Gamarazan, fils de Zeyen, de la race des Abdulvates, anciens Rois de Trémécen, & vassal des Al-Mohades. Céyed ne tarda pas à marcher contre le Rebelle. Celui-ci, n'osant se fier sur ses forces, s'enferma dans un château, où il fut bientôt assiégé. Se voyant prêt à être forcé dans son poste, il chargea un de ses parents de trouver moyen de tuer le Roi. Ce traître, feignant d'être mécontent de Gamarazan, se rendit auprès de Céyed, & promit de lui montrer un endroit par lequel il pourroit facilement se rendre maître du château. Sous ce prétexte, il conduisit le Roi dans un endroit écarté, & lui plongea son poignard dans le sein. Gamarazan, averti de la mort de Céyed, fit aussitôt une vigoureuse sortie sur les troupes de ce Prince. Privées de leur chef, elles ne firent qu'une foible résistance, & furent taillées en pieces. Cette victoire rendit Gamarazan maître du Royaume de Trémécen, où il regna tant qu'il vécut. Il ordonna, avant que de mourir, que ses successeurs quitteroient leur premier nom d'Abdulvates, & prendroient celui de *Benizéyenez*.

Après la mort de Céyed, les habitants de Maroc élurent en sa place son oncle Abdelcader. Quelques-uns de ses parents se souleverent contre lui, & partagerent l'Empire avec lui, ce qui forma plusieurs Souverainetés.

Cependant Abdulac, Gouverneur de Fez pour les Al-Mohades, & qui étoit de la Tribu des Zénetes, de la branche des Beni-Merinis, s'empara de la souveraine autorité. D'un autre côté, Jacob, son frere, se mit en possession des villes de Rabat & d'Anfa, dans la Province de Trémécen, & battit les Al-Mohades entre Fez & Méquinez. Cet avantage augmenta promptement la puissance des Béni-Merinis. Abdulac étant mort, on mit la couronne sur la tête de son fils, qui regna sous la tutelle de son oncle Jacob. Le jeune Roi ne vécut pas longtemps, & alors les peuples reconnurent Jacob pour leur Souverain. Il prit le titre de Roi de Fez, avec celui de *Muley-Chec*, c'est-à-dire, ancien Roi.

Mahamet Budobus, oncle de Céyed, s'étoit aussi soulevé dans les Provinces de Tedla, & de Dominet. Il céda la premiere au Roi de Fez, afin qu'il lui fournît du secours contre Abdelcader. Le Roi de Maroc, allarmé de la marche de ses ennemis, sortit en diligence de sa capitale, où il n'osoit espérer pouvoir faire une longue résistance. Budobus s'en empara, & fit poursuivre le Roi, qui fut tué à Ségelmesse. Le vainqueur, oubliant le traité qu'il avoit fait avec le Roi de Fez, lui déclara la guerre & voulut lui enlever ses Etats. Budobus perdit la vie dans un combat & le Roi de Fez se mit en possession du Royaume de Maroc. Ainsi la Mauritanie Tingitane passa sous la domination des Béni-Mérinis, qui se rendirent maîtres dans la suite des Royaume de Tunis & de Trémécen. Quelques Gouverneurs des Al-Mohades conserverent cependant les places où ils commandoient, mais ils se reconnurent vassaux du Roi de Fez. Ils se maintinrent aussi dans les montagnes du grand Atlas, & en quelques cantons du Royaume de Maroc, où la Tribu de Muçamuda, dont ils tiroient leur origine, étoit fort puissante. Les Hentetes, qui ont regné à Tunis, étoient de cette Tribu. Jacob entra aussi en Espagne, où il fit quelques conquêtes.

L'AFRIQUE. La mort de ce Prince occaſionna une guerre entre ſes deux fils, Abul-Haſcen & Céyed, qui ſe diſputoient ſa ſucceſſion. Céyed, vaincu par ſon frere, demanda du ſecours au Roi de Grenade, qui après lui en avoir promis n'oſa lui tenir ſa promeſſe. Abul-Haſçen eut bientôt une autre guerre à ſoutenir contre le Roi de Trémécen, mais ayant vaincu ce Prince, il ſe mit en poſſeſſion de ſon Royaume & de celui de Tunis. Vainqueur de tous ſes ennemis, & plus puiſſant qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, il tourna ſes vûes du côté de l'Eſpagne, où il envoya auparavant ſon fils Abdulmelie avec une nombreuſe armée. Ce jeune Prince ayant été tué, ſon pere hâta ſon départ, à deſſein de venger ſa mort. Il fut lui-même vaincu, malgré le grand nombre de ſes peuples & obligé de retourner en Afrique. Il y publia une gazie, mais pendant qu'il ſe diſpoſoit à faire une nouvelle entrepriſe en Eſpagne, il penſa périr par les intrigues d'un de ſes fils qui ſe révolta contre lui. Il vint à bout de le deſarmer, & le fit mourir ſecrettement. Il ne fut pas ſi heureux contre Abuhenun, un autre de ſes fils, qui lui enleva la couronne. Abul-Haſçen, qui s'étoit retiré dans la Province de Segelmeſſe,
1346. y raſſembla des troupes, & reprit pluſieurs places qui dépendoient du Royaume de Fez. Abuhenun, ſecondé par Dom Pedre de Caſtille, vainquit ſon pere dans la Province de Cus, & par cette victoire, demeura poſſeſſeur de tous ſes Etats, & rendit enſuite tributaires les Royaumes de Trémécen & de Tunis. Il fit élever de ſomptueux édifices dans la ville de Fez, & y bâtit un collége auquel il donna ſon nom.

DYNASTIE DES BENIOATAZES.

Tous les ſucceſſeurs de ce Prince eurent un ſort funeſte, & leur puiſſance fut entierement abattue par la Dynaſtie des Benioatazes. Abdulac, dernier Roi de celle des Béni-Merinis, fut aſſaſſiné par un habitant de Fez, nommé Schérif, qui s'empara du thrône. Les Princes du ſang Royal ſe ſouleverent contre lui, & particulierement Saydoataci, qui ſe nommoit auſſi Muley-Chec. Soutenu des Arabes de la Province d'Arzile & de celle d'Azgar, il entreprit de faire la guerre à l'uſurpateur. Après différents évenements, il parvint à le chaſſer de Fez, & à ſe rendre maître de ce Royaume. Le Schérif
1471. ſe ſauva à Tunis avec toute ſa famille.

Muley-Chec fut le premier Roi des Benioatazes, qui étoient Zénetes, de la race des Béni-Merinis, mais d'une autre branche que les précédents. Cette derniere ne fut pas ſi puiſſante que celle des Béni-Merinis, & les Benioatazes ne regnerent que dans Fez. Ce fut ſous le regne de Muley-Chec que les Maures acheverent de perdre tout ce qu'ils poſſédoient en Eſpagne depuis ſept cent ſoixante & dix-huit ans. Les Benioatazes regnerent juſqu'au ſeiziéme ſiecle, & furent chaſſés par les Scherifs.

LES SCHERIFS.

1500. Le grand nombre de petits Souverains qui s'étoit formé dans la Mauritanie Tingitane, avoit conſidérablement diminué la puiſſance des Benioatazes. Don Manuel, Roi de Portugal, étoit alors maître de pluſieurs villes,

dans lesquels il entretenoit de fortes garnisons. Pendant qu'il poussoit ses conquêtes en Afrique, il s'élevoit dans la Province de Dara une nouvelle Dynastie, qui devoit occasionner de grandes révolutions dans le pays. Un Alfaqui de Tigumedet, nommé Mahomet-Ben-Hamet, qui prétendoit descendre de l'imposteur Mahomet, s'étoit rendu célebre par son profond sçavoir. On croit qu'il tiroit son origine d'Abul-Hagex qui s'étoit soulevé dans le Caïrvan, ou du Scherif qui assassina le dernier Roi de Fez de la race des Béni-Merinis. Mahomet-Ben-Hamet, autrement appellé le Scherif Huſceni, considérant la foiblesse où se trouvoit la Mauritanie Tingitane, songea à s'en rendre maître. Le voile de la religion lui servit à cacher ses desseins ambitieux.

Il avoit trois fils, sçavoir Abdel-Quivir, Hamet & Mahomet, & pour leur attirer la vénération des peuples, il les envoya en pélerinage à la Mecque & à Médine. Ils furent regardés à leur retour comme des Saints, & on s'empressoit à baiser leurs robes partout où ils passoient. Ces hypocrites, affectant d'être inspirés, paroissoient toujours être en contemplation, prononçoient continuellement le nom de Dieu, & ne vouloient vivre que d'aumônes. Ils publioient partout qu'ils descendoient du grand Mahomet, & se faisoient nommer Scherifs Huscenis. Leur pere envoya les deux plus jeunes, qui étoient fort sçavants, pour disputer la chaire du collége de Modaraça. Le plus âgé l'obtint, & le cadet fut chargé de l'éducation des enfants du Roi de Fez. Mahomet-Ben-Hamet les engagea quelque temps après à demander au Roi la permission de parcourir le pays avec un tambour & une banniere, afin de lever des troupes pour marcher contre le Roi de Portugal & ses alliés. Muley-Nacer, frere du Roi, fit tout ce qu'il put pour empêcher ce Prince de consentir à ce que les deux Scherifs lui demandoient, car il prévoyoit les suites funestes qui en résulteroient. Le Roi, loin de déférer à des conseils si sages, donna aux deux freres un tambour, une banniere, vingt cavaliers pour les accompagner, & des lettres de recommandation pour les Arabes & les Berbers, qui étoient de ses amis.

Les deux Scherifs se rendirent d'abord dans la Province de Duquela, d'où ils passerent dans celle de Sus, & firent des courses vers le cap d'Aguer avec plusieurs Alfaquis. On avoit soin de publier que les Scherifs avoient pouvoir du Roi de Fez de faire la guerre aux Chrétiens. Ce fut par ce moyen qu'ils rassemblerent sous leurs étendards un nombre infini de peuples. On leur accorda les dixmes consacrées au service de Dieu, pour entretenir cinq cents chevaux & faire la guerre aux Chrétiens du cap d'Aguer. Avec ces secours, les Scherifs devinrent bientôt redoutables, & établirent leur domination à Tarudante, où étoit autrefois le siége des Beni-Merinis. Les peuples se soumirent volontiers, persuadés que les Scherifs n'avoient d'autre intention que d'attaquer les Chrétiens & les chasser du pays. Le nombre de leurs troupes s'étant considérablement augmenté, ils firent des courses aux environs de Safie, & incommoderent beaucoup les Arabes & les Berbers, alliés du Roi de Portugal. Vaincus par le Gouverneur de Safie, ils se retirerent pour quelque temps dans la Province de Maroc. Leur pere, qui les avoit toujours conduits dans cette entreprise, mourut peu de temps après sa retraite. Les trois freres suivirent le plan qu'il leur avoit tracé, & mirent tout en usage pour établir leur souveraineté.

L'AFRIQUE.

Abdel-Quivir, l'ainé des trois, fut tué en combattant contre les Portuguais qui étoient venus au secours de la ville d'Anega. Cependant la victoire s'étoit déclarée pour les Scherifs, dont le nom devint de plus en plus redoutable. Ils firent ensuite alliance avec un Africain de la famille des Hentetes, qui regnoit dans Maroc. Il n'étoit maître que de la ville & de quelques terres aux environs : le reste de la Province étoit au pouvoir de plusieurs Seigneurs particuliers, qui étoient comme vassaux des Arabes. Les Scherifs, résolus de se mettre en possession de Maroc, firent empoisonner le Roi, & forcerent ensuite les habitants à les reconnoître pour leurs Souverains. Ils profiterent de la division qui se mit parmi les Arabes, & fondirent sur ces peuples aussitôt qu'ils se furent affoiblis mutuellement. Dans les commencements de leurs conquêtes, ils avoient fait des soumissions au Roi de Fez, & avoient consenti de lui donner par forme de tribut la cinquieme partie du butin qu'ils faisoient sur l'ennemi ; mais devenus plus puissants, ils cesserent de l'envoyer. Le Roi de Fez étant mort, son fils ne put souffrir que les Scherifs prissent le titre de Rois d'Afrique. A la tête d'une nombreuse armée, il alla mettre le siége devant Maroc. Les Scherifs se défendoient avec vigueur, lorsque le Roi de Fez se vit contraint de retourner dans ses Etats pour appaiser les troubles que son frere y avoit excités. Les Scherifs le poursuivirent & incommoderent beaucoup son arriere-garde. Aussitôt que le Roi de Fez eut réduit le Rebelle, il se mit en campagne & marcha contre les Scherifs, dont l'un portoit déjà le nom de Roi de Maroc, & l'autre celui de Roi de Sus. Les deux freres ne jugerent pas à propos de s'enfermer dans la ville, & allerent au devant de l'ennemi. On en vint aux mains, & le Roi de Fez ayant été vaincu, se retira dans son Royaume. Les Scherifs passerent alors en Numidie & y firent de grandes conquêtes. Le Roi de Fez voulut encore faire quelques mouvements, mais ils ne lui réussirent pas. Les deux freres, profitant de leurs avantages, enleverent aux Chrétiens le cap d'Aguer, & y firent un butin considérable. Tant de succès consécutifs obligerent les Africains du Mont Atlas à se soumettre, ainsi que toutes les villes de la Province de Maroc. D'un autre côté, le Roi de Portugal abandonna toutes les places qu'il possédoit dans le pays.

Jusqu'alors Hamet & Mahomet avoient vécu en bonne intelligence ; mais l'ambition rompit bientôt l'union qui avoit regné parmi eux. Hamet, qui étoit l'aîné, commandoit dans Maroc, & il avoit donné Sus à son frere, mais seulement comme un appanage. Mahomet, peu content de cet arrangement, refusa de dépendre de son frere, & agit en Souverain dans le pays qu'il gouvernoit. La guerre s'alluma bientôt entre les deux freres, mais ils parurent se reconcilier à la sollicitation d'un Alfaqui. Mahomet agissoit de bonne foi, & aimoit sincerement son frere : Hamet au contraire n'écoutoit que son ambition, & malgré les traités qu'il fit avec Mahomet, il ne cessa de l'inquiéter, toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Mahomet fut enfin obligé de le retenir prisonnier à Maroc avec son fils. Cependant il s'étoit rendu maître du Royaume de Fez & de celui de Trémécen. Il jouissoit à peine du fruit de ses conquêtes, lorsqu'il fut assassiné par un corps de Turcs qui étoit dans son armée. Le Chef de cette troupe avoit commis ce crime à l'instigation du Gouverneur d'Alger. Aussitôt que l'Officier, qui commandoit dans

dans Maroc au nom de Mahomet, eut appris la mort de ce Prince, il fit trancher la tête à Hamet & à ses fils. Ainsi périrent presque en même temps les deux freres qui s'étoient si long-temps disputé l'Empire. 1555.

Muley Abdallah, fils de Mahomet, fut déclaré son successeur, & reconnu Roi de Fez, de Maroc, de Tarudant & d'autres lieux. Ce fut de cette maniere que les Scherifs établirent leur domination à Maroc, où cette famille regne encore aujourd'hui. Telles sont en général les principales révolutions arrivées en Afrique depuis que le Mahométisme y fut introduit par la conquête des Arabes. Je ne suivrai point l'histoire de chaque Prince qui a occupé successivement le thrône dans les différents Royaumes dont on a vû l'établissement: cette histoire n'auroit rien d'intéressant, & d'ailleurs je ne pourrois pas la conduire exactement jusqu'à nos jours. Je me contenterai de faire mention de quelques révolutions particulieres arrivées dans ces Etats, & je passerai ensuite à la forme de leur Gouvernement, & aux usages des habitants.

CHAPITRE IV.

RÉVOLUTIONS PARTICULIERES DES DIVERS ÉTATS DE BARBARIE.

FORME DE LEUR GOUVERNEMENT.

Mœurs & usages des Habitants.

ARTICLE PREMIER.

TRIPOLI.

Tripoli, qui est aujourd'hui le nom d'une ville, étoit anciennement celui d'un canton où il y avoit trois villes remarquables : c'est ce qu'on nommoit la *Tripolitaine* du temps des Romains. Les Arabes s'emparerent de ce pays sous le regne des Khalifes, comme je l'ai dit plus haut, mais il resta dans une grande obscurité jusqu'au commencement du seizieme siecle. La ville & le canton de Tripoli ont été long-temps sujets du Roi de Tunis qui y envoyoit un Gouverneur. Les peuples tyrannisés par un d'entr'eux, se révolterent, & se donnerent pour Souverain un Seigneur du pays. La rigueur avec laquelle il traita ses nouveaux sujets, les souleva contre lui, & lui fit perdre le thrône & la vie. Abubare son successeur avoit à peine la couronne sur la tête, que D. Pedre de Navarre fit une descente en Afrique, 1510.
& se rendit maître de Tripoli. Abubare fut emmené à Messine avec toute sa famille, & il y resta jusqu'au regne de Charles V. qui lui permit de retourner

L'Afrique.

à Tripoli, & de repeupler cette ville au nom de l'Empereur. Le corsaire Barberousse enleva cette Place aux Chrétiens, & Charles V. en chassa les Turcs dans la suite. Il la donna aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui la perdirent en 1551. lorsque Soliman, Empereur des Turcs, envoya une armée navale commandée par Sinan Bacha. L'Officier de la Cour Ottomane y mit une forte garnison. Le Grand Seigneur y envoya de temps en temps un Bacha ou un Béglierbei, pour y faire reconnoître sa puissance. Dans la suite quelques Soldats & Officiers de la Milice étant devenus puissants, l'autorité du Bacha se trouva considerablement diminuée. Mahamet-Bey, Rénégat Grec, ayant acheté la banniere du Grand Seigneur, & s'étant rendu maître du château, ne voulut plus souffrir de Bacha. Depuis ce temps Tripoli forma une espece de République. Elle est gouvernée par un Dey, qui est comme le Chef & le Général de la Nation. Tripoli est sous la protection du Grand Seigneur, à qui on envoye une espece de tribut.

Cette République subsiste par un petit commerce de cendres que les Européens achetent pour faire du verre; néanmoins sa principale richesse vient de ses pirateries. Elle a quelquefois eu la hardiesse d'attaquer les vaisseaux François; mais elle a toujours eu lieu de se repentir de sa témérité. Toute sa marine consiste en un vaisseau, & cinq ou six petites galiotes.

ARTICLE II.

TUNIS.

LA Province de Tunis, après avoir passé successivement sous la domination des Romains, des Wandales, des Arabes, & en partie sous celle des Espagnols, tomba au pouvoir des Turcs en 1574. Ce fut alors que Sinan Bacha y établit la forme du gouvernement qui subsiste aujourd'hui. Il fit réflexion qu'un Etat composé de gens dont les mœurs, les coutumes & les intérêts étoient différents, ne pouvoit subsister sans un grand ordre & sans l'autorité de quelque grand Prince. Il mit donc Tunis sous la protection du Grand Seigneur, & établit dans la ville une Milice composée d'abord de cinq mille Turcs, commandés par deux cents Capitaines ou *Oldaki-Bachi*, qui étoient choisis parmi les plus anciens soldats. Les plus anciens des Officiers parvenoient à la dignité d'*Oldaki* : c'étoit une espece d'Exempts du Bacha. Ils passoient ensuite à celle de *Bachi-Odolar*, ou Conseillers du Divan, & après six mois de service, ils devenoient *Boluki-Bachi*. Ce sont ceux qu'on envoye commander dans les autres garnisons avec le titre d'Aga. On en faisoit quatre par an. Sinan ordonna encore que parmi les Boluki-Bachi on prendroit tous les six mois le plus ancien pour le faire monter à la dignité de *Bachaoux*, ou *Chaoux-Bachi*. Ce fut de cette maniere qu'il encouragea la Milice à faire son devoir, en fournissant aux soldats les moyens de monter à tous les grades.

Sinan établit aussi le Divan ou Conseil, auquel il donna une grande autorité. Il n'étoit presque composé que de gens de guerre. Le Bacha y assistoit

au nom du Grand Seigneur qu'il repréſentoit. Un Aga y préſidoit, avec un Kaya ou Lieutenant-général. Huit Chaoux ou Huiſſiers, deux Cogias ou Ecrivains, quatre Boluki-Bachi, & vingt Bachi-Odolar compoſoient ce Conſeil, où l'on décidoit avec une autorité ſans bornes toutes les affaires, tant générales que particulieres.

Il créa en même temps la charge de *Bey*, qui étoit celle de grand Thréſorier. Cette charge ſe vendoit à l'enchere, & ne pouvoit être conſervée que pendant un an au plus. Le Bey étoit chargé de recevoir les deniers publics, & ſurtout le tribut qu'on avoit impoſé aux Maures. Lorſqu'il faiſoit cette collecte, il marchoit toujours à la tête d'un Corps de troupes qu'on lui donnoit. L'argent que les Beys ont eu occaſion d'amaſſer, & l'autorité que leur charge leur donnoit ſur les troupes, qu'ils avoient ſoin de ménager, ont été l'origine de leur puiſſance, & leur ont fourni les moyens d'abattre l'autorité des Bachas, du Divan & du Dey. Le pouvoir du Bacha ne fut pas de longue durée, & paſſa à l'Aga du Divan. Il y a cependant toujours un Bacha à Tunis, pour faire ſouvenir les habitants qu'ils ſont ſous la protection du Grand Seigneur; mais il n'y jouit que d'une penſion fort modique, & n'eſt pas beaucoup conſideré.

Les Aga avec le Divan gouvernerent l'Etat d'une maniere aſſez paiſible l'eſpace de quinze ou ſeize ans; mais la Milice s'étant ſoulevée contre les Boluki-Bachi, dont elle maſſacra la plus grande partie, remit la ſouveraine puiſſance entre les mains d'un homme qui prit le titre de *Dey* ou *Deilik*. Les Deys ne parurent ſur la ſcene que pour y faire le perſonnage des Princes malheureux, ſur leſquels on faiſoit toujours tomber la cataſtrophe des intrigues qui naiſſoient entre le Divan & les Beys, & entre les Beys mêmes, lorſqu'il y en avoit pluſieurs. Les dignités de Bey, de Dey & de Bacha partagent trop l'autorité quand elles ſont diviſées, & ſi quelqu'un les réunit en ſa perſonne, ils attirent auſſitôt l'envie de ſes ſujets, & il devient la victime du moindre mécontentement. Ce Gouvernement eſt expoſé à un flux & reflux perpétuel, & à des orages qui renverſent les plus brillantes fortunes.

Le Royaume de Tunis, qui fait partie de la côte de Barbarie, eſt diviſé en huit Provinces, dont les principales ſont Tunis, Afrique ou Almedine, Suſe, la Goulette & Byrſa.

Tunis, capitale du Royaume, eſt ſituée dans une belle plaine à la pointe d'un golfe, auquel elle donne ſon nom. Elle contient plus de dix mille familles, & plus de trois mille boutiques de draperie ou lingerie. Son principal commerce eſt avec les Génois & les Vénitiens; mais les Juifs en ſont les principaux agents, ainſi que dans la plûpart des villes d'Afrique. Leurs plus grandes richeſſes viennent de la piraterie, & pour exercer ce métier, on néglige le commerce & l'agriculture. Tunis eſt ſans riviere & ſans fontaine. Pour remédier à cet inconvénient, on a pratiqué deux grands réſervoirs pour y recevoir l'eau des pluyes. Il y a quelques puits hors de la ville, mais ils ſont réſervés pour l'uſage du Bey & du Bacha, & il n'y en a qu'un ſeul dont il ſoit permis de vendre de l'eau dans les rues. Il y a pluſieurs Colléges dans Tunis, & ceux qui ſe deſtinent à devenir Docteurs de la Loi, y vont écouter les leçons d'un Iman.

L'AFRIQUE.

L'air du pays eſt pur & ſain. Les violentes chaleurs y commencent vers le mois de Juin, & durent juſqu'à la fin d'Octobre. Il pleut par intervalles depuis la fin de ce mois juſqu'au milieu d'Avril, & alors les pluyes ceſſent entierement. L'hyver & l'été ſe ſuccedent tout-à-coup ſans qu'on éprouve la fraîcheur intermédiaire du printemps & de l'automne. Le terroir eſt ſi bon que malgré la pareſſe des habitants, il produit plus que les terres de l'Europe les mieux cultivées. Les Maures n'ont pas grand ſoin de leurs beſtiaux, & ils ne les mettent pas même à couvert dans les temps les plus mauvais.

Les Maures ſont proprement ceux qui habitent dans les villes, & on nomme *Bedouins* ceux qui vivent ſous des tentes. On parle à Tunis trois ſortes de langues, l'Arabe, le Turc, & l'Italien corrompu, qu'on appelle la petite langue Franque. L'Arabe eſt auſſi corrompu par le commerce des Africains avec les Arabes. Les Impériaux, les François, les Anglois, les Hollandois, les Génois ont chacun un Conſul à Tunis pour les intérêts de leur commerce. Tunis fournit à la France de l'huile, du bled, des féves, des lentilles, de la cire, de la laine, des cuirs & du maroquin. Elle en reçoit en échange de la laine d'Eſpagne, des draps de Languedoc, du vermillon, du ſucre, du poivre, du girofle, du vin, de l'eau-de-vie, du papier, des clincailleries, du fer & de l'acier. Le commerce d'Italie eſt entre les mains des Juifs. Ils y envoyent les mêmes marchandiſes qu'en France, & ils en tirent des draps d'Eſpagne, des damas, & différentes autres étoffes. Les Turcs & les Maures portent au Levant des étoffes de laine, du plomb, de la poudre d'or, & une grande quantité de balles de bonnets. Ils échangent ces marchandiſes en étoffes de ſoye, en toile de coton, en fer, en alun, & en vermillon.

ARTICLE III.

ALGER.

LE Royaume, ou plutôt la Régence d'Alger, porte le nom de ſa capitale, ville célebre par ſon port, qui ſert de retraite à un grand nombre de corſaires qui infeſtent la Méditerranée. Le pays eſt borné à l'Eſt par le Royaume de Tunis; au Nord, par la Méditerranée; à l'Oueſt, par les Royaumes de Maroc & de Tafilet; & au Midi, par le Biledulgerid, ou ancienne Numidie. Le Royaume d'Alger, après avoir été conquis par les Arabes, paſſa ſucceſſivement au pouvoir de diverſes Dynaſties Africaines, dont j'ai parlé plus haut, & la derniere fut celle des Scherifs. Ceux-ci diviſerent l'Afrique proprement dite, en pluſieurs Royaumes ou Provinces, ſous l'autorité de pluſieurs Chefs de Tribus.

Le Royaume d'Alger fut partagé en quatre Provinces ou Souverainetés. Rabmiramis, le plus puiſſant des quatre Souverains, promit de laiſſer les autres tranquilles poſſeſſeurs des Etats qui leur étoient échus en partage. Il établit ſa réſidence à Trémécen, & les trois autres poſſéderent les Provinces de Tenez, d'Alger & de Bugie. Ils prirent tous quatre le titre de Rois, & ils

avoient dans leurs Royaumes plusieurs autres Chefs de Tribus Arabes qui étoient leurs tributaires.

Les choses resterent en cet état pendant quelques siecles, parce que chaque Roi ou Chef ne songeoit point à s'écarter des regles qui avoient été prescrites. Le Roi de Trémécen commença à les violer, & alors le Roi de Tenez qui étoit très-puissant, profita de cette occasion pour prendre les armes. Il s'empara de la ville de Bugie, & poussant plus loin ses conquêtes, il obligea le Roi de Trémécen à se soumettre & à lui demander la paix. Il fut reglé que le Roi de Tenez garderoit ce qu'il avoit conquis, & que celui de Trémécen lui payeroit un tribut. Ce traité fut observé jusqu'à la mort du Roi de Tenez, qui partagea ses Etats entre ses trois enfants. L'aîné eut le Royaume de Tenez, le second celui de Gigery, & le plus jeune fut Roi de Bugie.

Ce dernier rompit avec le Roi de Trémécen, & lui fit la guerre avec autant d'ardeur que de succès. Les Algériens, qui jusqu'alors avoient regardé le Roi de Trémécen comme un protecteur, sur les forces duquel ils croyoient pouvoir compter dans le besoin, s'apperçurent de sa foiblesse, & se virent réduits à se rendre tributaires du Roi de Bugie. Les conquêtes de ce Prince étoient si rapides, qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne devînt bientôt maître de toute cette côte. L'arrivée d'une armée Espagnole changea tout d'un coup la face des affaires. Ferdinand V. Roi d'Arragon, & Isabelle de Castille informés des troubles qui regnoient en Afrique, en profiterent pour se venger des maux que les Maures avoient faits en Espagne, où ils causoient encore de grands ravages par leurs fréquentes incursions. D. Pedre, Comte de Navarre, s'étant donc rendu en 1505. en Afrique avec un grand nombre de troupes, s'empara de la ville d'Oran, de celle de Bugie & de plusieurs autres places.

Les Algériens craignant le même sort pour leur ville & leur pays, appellerent à leur secours Selim-Eutemi, Prince Arabe, qui s'étoit rendu célebre par sa valeur. Sa présence n'empêcha pas les Espagnols de forcer les Algériens à se soumettre au tribut qu'ils leur imposerent, & à souffrir la construction d'un Fort vis-à-vis d'Alger, pour empêcher la sortie des corsaires de cette ville. Ils supporterent ce joug jusqu'à la mort de Ferdinand. Ils eurent alors recours à Aruch-Barberousse, fameux corsaire Mahometan. Cet aventurier se rendit en diligence à Alger, & y fut reçu comme le libérateur de la Nation. Barberousse, quoique d'une origine la plus obscure, cachoit dans son cœur la plus vaste ambition. Introduit dans Alger avec ses troupes, il forma le dessein de s'en rendre maître; mais il eut soin d'abord de dissimuler ses intentions. On ne tarda cependant pas à le pénetrer, lorsqu'on vit qu'il négligeoit de ruiner les Forts des Espagnols, & qu'il ne réprimoit point le désordre que les Turcs faisoient dans la campagne & dans la ville. Barberousse s'étant apperçu qu'on avoit découvert ses projets, ne garda plus de mesure, & ayant surpris dans le bain Selim-Eutemi, il l'étrangla avec une serviette. Quoiqu'il eût commis ce crime sans témoin, on ne balança pas à l'en charger, surtout lorsqu'on vit qu'il demanda à être reconnu Souverain d'Alger à la place de ce Prince. Les Algériens intimidés par les troupes qu'il avoit répandues de tous côtés, ne purent lui refuser le serment de fidélité qu'il exigea d'eux.

L'AFRIQUE.

Barberousse, maître du thrône, fit réparer les fortifications de l'Alcaçave, y plaça une grande quantite d'artillerie, y mit une forte garnison Turque, & y fit battre monnoye en son nom. Il fit ensuite périr tous ceux qu'il soupçonnoit lui être contraires, & s'empara de leurs biens. Les Algériens gémissoient sous un joug si dur; mais ils n'avoient pas assez de force pour le secouer. Résolus de se déliver d'un Tyran dont ils éprouvoient tous les jours la cruauté, ils s'adresserent en même temps aux Arabes & aux Espagnols. Barberousse découvrit le complot avant qu'on fût en état de l'exécuter, & vingt des principaux d'Alger, qui avoient conduit la conspiration, furent punis de mort.

Cependant le fils de Selim-Eutemi qui s'étoit refugié à Oran, proposa au Marquis de Comarès, Gouverneur de la Place, des moyens pour rendre le Roi d'Espagne maître d'Alger. Il offrit de se charger de cette expédition si on vouloit lui confier un Corps de troupes, & répondit du succès. Le Cardinal Ximenès, à qui on l'envoya, engagea le Roi d'Espagne à équiper une flotte, sur laquelle on mit dix mille hommes de débarquement. Elle étoit sous les ordres de D. Francisco de Vero, & il devoit se joindre à un Corps d'Arabes, qui étoit dans les intérêts du fils de Selim-Eutemi. Cette flotte étoit déjà à la hauteur d'Alger, lorsqu'elle fut dissipée par une violente tempête, qui jetta la plus grande partie des vaisseaux sur les rochers, où ils furent brisés. Barberousse échappé par ce moyen au péril qui l'avoit menacé, devint plus cruel à l'égard des Algériens qu'il regardoit comme des ennemis irréconciliables. En effet, ils ne négligeoient aucun moyen de se délivrer de sa tyrannie.

1517.

Les Cheks de différentes Tribus d'Arabes envoyerent une Ambassade au Roi de Tenez, pour lui demander du secours contre Barberousse, & lui offrir le Royaume d'Alger, s'il venoit à bout d'en chasser les Turcs. Le Roi de Tenez accepta une proposition si avantageuse, & se mit aussitôt en campagne. Barberousse alla à sa rencontre, & comme ses troupes avoient des armes à feu, elles dissiperent bientôt l'armée ennemie. La suite de cette victoire fut la conquête du Royaume de Tenez, dont le vainqueur se fit reconnoître Souverain. Il le devint aussi de celui de Trémécen, dont les habitants s'étoient révoltés contre leur Roi. Ce fut le terme de la puissance de Barberousse. Le fils du Roi de Trémécen qui s'étoit retiré à Oran, obtint un puissant secours des Espagnols qui armerent en sa faveur. Le Gouverneur d'Oran s'avança vers Trémécen à la tête d'une armée Espagnole, qui fut bientôt grossie par les Arabes. Barberousse sortit de Trémécen avec une partie de ses troupes; mais il fut à peine en présence de l'ennemi, qu'il commença à redouter l'évenement du combat. Pendant qu'il tâchoit de gagner Alger, le Général des Espagnols lui coupa la retraite, & l'attaqua si vivement qu'il fut défait, & perdit la vie sur le champ de bataille. Le Royaume de Trémécen fut remis entre les mains du fils du dernier Roi; mais les Turcs donnerent pour successeur à Barberousse son frere Cheredin.

Ce Prince regna tranquillement la premiere année; mais s'étant apperçu dans la suite que les Algériens conspiroient continuellement contre lui & contre la Milice Turque, il résolut de se mettre sous la protection du Grand Seigneur. Il offrit à ce Monarque de lui payer un tribut, à condition qu'il

lui fourniroit tous les secours nécessaires pour se maintenir sur le thrône. Il proposa encore de ceder au Grand Seigneur la souveraineté du Royaume, pourvû qu'il en fût nommé Bacha ou Vice-Roi. L'Afrique.

On accepta cette derniere offre, & on lui envoya en même temps deux mille Janissaires bien armés, & qui unis aux soldats qu'il avoit déjà, se rendirent maîtres des Arabes & des Maures. Ceux-ci se virent insensiblement réduits à l'esclavage, & forcés à souffrir, sans oser même se plaindre, la domination tyrannique des Turcs.

La Porte Ottomane avoit soin d'y envoyer des recrues tous les ans, afin de remplacer les soldats morts ou invalides, & des fonds pour payer les troupes. Plusieurs Turcs du Levant chargés de crimes, ou qui avoient de mauvaises affaires, s'y réfugioient, ainsi que tous ceux qui n'avoient aucune ressource. Leur nombre grossit peu à peu, & les Turcs se trouverent bientôt en état de résister aux Chrétiens, & de dompter entierement les Arabes & les Maures.

La forteresse des Espagnols qui étoit dans l'isle près de la ville, les incommodoit beaucoup. Cheredin-Bacha résolut de la détruire, ou d'employer toutes sortes de moyens pour en chasser les Espagnols. Il avoit aussi dessein de faire devant Alger un port commode pour mettre les vaisseaux à l'abri du vent de la mer & du Nord, en construisant un mole depuis la ville jusqu'à l'isle. Il vint enfin à bout d'exécuter ce projet. 1530.

Il n'avoit pû prendre le Fort qu'en ruinant les murailles par le feu de son artillerie. Il le fit rétablir, & employa tous les esclaves Chrétiens à la construction du mole, qui fut acheve en trois ans, sans faire aucune dépense. Ayant ainsi assuré la ville & le port, il en devint plus redoutable aux Chrétiens, aux Maures & aux Arabes. Prévoyant que les Espagnols pourroient le venir inquiéter, il envoya avertir le Grand-Seigneur de tout ce qu'il avoit fait, & lui demanda des fonds pour construire un plus grand Fort, & pour élever des batteries aux endroits où l'on pourroit craindre un débarquement. On lui accorda ce qu'il demandoit, & en même temps on travailla aux fortifications qu'on a toujours augmentées à mesure qu'on en a eu besoin.

Après cette expédition, Cheredin fut fait Capitan-Bacha du Grand Seigneur, pour récompense de ses services, & on nomma en sa place Bacha d'Alger Assan-Aga, Rénégat, natif de Sardaigne, homme courageux & intrépide, élevé à la guerre par Cheredin.

Les corsaires d'Alger n'étant plus gênés par le Fort des Espagnols, & n'ayant plus les mêmes raisons de ménager cette couronne, firent de fréquents débarquements sur les côtes d'Espagne, d'où ils enlevoient des familles entieres. Ils y ravageoient le pays, brûloient & saccageoient tout. Lassé de ces insultes, Charles V. résolut avec son Conseil de réduire de nouveau ces corsaires. Plusieurs choses concoururent à lui faire prendre cette résolution. Réfléchissant qu'un petit Fort avoit suffi, avec quelques troupes Espagnoles, pour tenir tout Alger dans le respect, il pensoit qu'une armée un peu nombreuse viendroit facilement à bout de les subjuguer. Les principaux d'entre les Arabes, qui étoient attachés à la fortune de Selim, invitoient Charles V. à passer en Afrique. Le Pape Paul III. affligé des fréquents dégâts que les corsaires faisoient sur les côtes de l'Etat Ecclésiastique, employoit aussi les plus vives

L'AFRIQUE. exhortations, pour engager ce Prince à les réprimer. Charles équipa une nombreuse flotte, & résolut de se mettre à la tête de ses troupes pour faire cette conquête, & assujettir ensuite tout le reste de la Barbarie. Ce fut une espece de Croisade.

1541. Il mit à la voile sur la fin de l'Eté, avec une flotte de cent vaisseaux & de vingt galeres, un thrésor considerable, & environ trente mille hommes de troupes de débarquement. Quelques Seigneurs, & beaucoup de personnes de distinction, des Dames mêmes voulurent être du voyage. Un grand nombre de femmes & de filles suivirent leurs maris ou leurs parents, dans le dessein de s'établir en Afrique, lorsqu'elle seroit conquise. Le vent fut favorable, & la flotte parut bientôt devant Alger.

Cette ville n'avoit alors qu'un simple mur, sans aucun ouvrage extérieur. La garnison ne consistoit qu'en huit cents Turcs armés, & six mille Maures peu aguerris, & sans armes à feu. Le reste des Turcs étoit alors en campagne, pour exiger le tribut des Maures & des Arabes. La peur saisit tout le monde. Le Divan resta toujours assemblé pour déliberer sur le parti qu'il y avoit à prendre, & on pensa qu'il n'y en avoit pas d'autre que celui de se défendre dans la ville du mieux qu'on pourroit, sans songer à empêcher le débarquement, en attendant les troupes qui étoient à la campagne, & qui devoient bientôt arriver. On leur envoya des couriers, avec ordre de hâter leur marche, & de venir joindre promptement le reste de la garnison. On esperoit qu'avec ce renfort, on pourroit au moins obtenir une capitulation avantageuse.

La flotte d'Espagne débarqua à deux lieues d'Alger vers l'Orient, sans trouver la moindre opposition. Elle s'avança au bruit des trompettes & des tymbales sur une colline qui domine la Place, & on y planta un étendard où étoit le Crucifix. Les troupes qui travailloient jour & nuit avec courage, y construisirent bientôt un Fort garni de canons, qui a retenu le nom de *Fort de l'Empereur*.

Le camp fut dressé à couvert de l'artillerie de ce Fort. On trouva dans cette colline une source qui fournissoit l'eau à la ville. On la détourna, & on réduisit par-là les Algériens à boire de l'eau gâtée & corrompue. Charles V. envoya sommer le Bacha & la Milice de se rendre à discrétion, sous peine de ne faire aucun quartier si la ville étoit prise d'assaut. Le Bacha répondit: » Que la proposition étoit bien dure ; qu'il voyoit bien qu'il ne pouvoit » pas tenir contre une armée redoutable ; mais qu'il demandoit quelques » jours pour déliberer avec son Divan. « Il avoit résolu de demander à capituler, lorsqu'il apprit que les troupes du Gouvernement de l'Ouest s'avançoient en diligence. Cette nouvelle le détermina à se défendre le plus longtemps qu'il seroit possible.

L'Empereur n'ayant aucune réponse de la ville, & voyant qu'il ne pouvoit la bloquer ni par terre, ni par mer, tant à cause de la situation du pays, que parce qu'il ne vouloit pas diviser son armée, résolut de l'attaquer avec vigueur, & en même temps de se maintenir dans un poste d'où il pût, en cas de malheur, se rembarquer facilement. Il fit grand feu sur la Place, qui se défendit foiblement. Il se flattoit qu'il en seroit bientôt maître, lorsqu'il s'éleva un vent du Nord, accompagné d'un orage si furieux, d'une pluye &

d'une

d'une grêle ſi violente, & de ſecouſſes de tremblement de terre, qu'il ſembla que tout alloit abîmer. La nuit ſuivante quatre-vingt-dix vaiſſeaux & quinze galeres périrent, avec tous leurs équipages, & toutes les proviſions de l'armée. Le camp qui étoit dans la plaine ſous le Fort, fut inondé par les torrens qui tomboient des collines, & l'armée Impériale en fut ſi épouvantée, que dès que le jour parut, la tempête étant un peu calmée, l'Empereur ne trouva point d'autre parti à prendre que de tâcher de ſe ſauver avec les débris de la flotte. Il marcha vers l'endroit où il avoit débarqué, à la tête de ſes troupes effrayées, laiſſant toute l'artillerie & les tentes. Le Bacha Aſſan qui les obſervoit, les laiſſa arriver ſur le rivage, & ayant remarqué leur frayeur & la précipitation avec laquelle ils s'embarquoient, fit ſortir de la ville ſa garniſon & tous les habitants, qui les attaquerent avec furie, en firent un grand carnage, & prirent beaucoup d'eſclaves. Les troupes de la campagne arriverent, & trouverent la ville délivrée. Un Eunuque nommé Iſouf, qu'on regardoit comme un homme inſpiré, avoit annoncé cette délivrance, & s'en fit honneur Les Morabouts jaloux de la gloire qu'il en tiroit, attribuerent cette tempête aux prieres & aux mérites d'un d'entre eux nommé Cid-Utica. Ils ſuppoſerent qu'il l'avoit excitée en frappant la mer d'un bâton. Les Grands du Conſeil eurent aſſez de politique pour feindre qu'ils en étoient perſuadés. Après la mort de Cid-Utica, on fit bâtir une petite Moſquée au lieu de ſon tombeau, & on inſinua au peuple crédule, que dans un péril preſſant, ſi on battoit la mer avec ſes os, il s'y éleveroit une pareille tempête. C'eſt encore une opinion populaire.

L'Afrique.

Depuis l'expédition manquée de Charles V. le Royaume d'Alger a été long-temps au Grand Seigneur, qui, en qualité de propriétaire & de Souverain, y envoyoit un Bacha pour le gouverner en ſon nom. Mais comme les Vice-Rois avoient uſurpé une domination tyrannique, ils s'emparoient non ſeulement de tous les revenus de l'Etat, mais encore des fonds que la Porte envoyoit pour la Milice Turque, dont la paye manquoit ſouvent, & dont le nombre n'étoit jamais complet.

Au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, la Milice fit une députation à la Porte, pour repréſenter les rapineries des Bachas, qui avoient diſſipé les fonds envoyés de Conſtantinople pour l'entretien de la Milice. On ajouta que cette Milice s'affoibliſſoit tous les jours faute de paye, & que ſi ce déſordre continuoit, les Arabes & les Maures ſe trouveroient bientôt en état de ſecouer le joug des Ottomans, & pourroient appeller les Chrétiens, avec qui ils entretenoient toujours quelque intelligence ſecrette. Les Députés propoſerent d'élire parmi la Milice un homme de bon ſens, de bonnes mœurs, de courage & d'expérience, afin de les gouverner ſous le nom de *Dey;* ils ajouterent que ce Dey ſe chargeroit des revenus du pays, & des contributions établies ſur les Arabes & ſur les Maures de la campagne; qu'il en payeroit les troupes qui ſeroient toujours complettes, & qu'il ſeroit obligé de pourvoir à tous les beſoins de l'Etat, qui pourroit ſe ſoutenir ainſi par ſes propres forces, ſans être à charge au Sultan. Ils s'engagerent néanmoins à reconnoître le Sultan pour Souverain du Royaume, & à reſpecter ſon Bacha, à qui on rendroit toujours les honneurs accoutumés, en lui continuant les mêmes penſions qui lui étoient aſſignées. Le Gouvernement devoit le loger & l'entretenir avec ſa famille

comme auparavant, à condition qu'il n'affifteroit qu'aux Divans généraux, où il n'auroit de voix que lorfqu'on lui demanderoit fon avis. Les Députés infinuerent que fi on rejettoit leurs offres, l'Etat d'Alger couroit rifque de paffer fous une autre domination par la foibleffe & le mécontentement de la Milice.

Le Grand Vifir approuva d'autant plus volontiers ce projet, que cette forte de gouvernement épargnoit tous les ans une fomme confiderable au thréfor. Il penfoit d'ailleurs que la Milice feroit mieux entretenue, & vivroit en meilleure intelligence. Le Grand Seigneur, à qui il en fit part, ordonna qu'on expédiât un commandement conforme aux propofitions de la Milice d'Alger. Auffitôt que les Députés furent de retour, ils fignifierent cet ordre au Bacha, qui fut obligé de s'y foumettre. La Milice élut un Dey pour la gouverner: on établit de nouvelles loix tant pour lui que pour fes fujets, & on le fit jurer de les obferver & de les maintenir fous peine de la vie Tout fut exécuté fuivant le nouvel ordre qui fut établi. Le Bacha étoit entretenu aux dépens du Gouvernement, & il ne fe mêloit de rien que lorfqu'il en étoit requis.

Quoique le Grand Seigneur ne foit point maître abfolu dans Alger, il parle cependant toujours en Souverain, lorfque les peuples ont quelques affaires avec lui. Dans le traité que les Etats-Généraux des Provinces-Unies conclurent avec le Sultan Achmet à Conftantinople au mois de Juillet 1612. Il y a un article remarquable; c'eft le vingt-unieme. Le voici. » Pour ce qui regarde les corfaires d'Alger & de Barbarie, qui viendront dans les ports des » Pays-Bas, comme on a coutume de les bien recevoir, & de leur donner » de la poudre, du plomb, même des voiles, avec tout ce dont ils ont be- » foin, Ma Hauteffe ne veut pas que lorfqu'ils rencontreront des vaiffeaux » des Pays-Bas, ils leur prennent leurs marchandifes, & faffent efclaves » ceux qui feront trouvés fur ces vaiffeaux; mais Elle prétend que ces cor- » faires rendent fans rançon tous les efclaves qu'ils auront faits, & qu'ils leur » reftituent toutes leurs marchandifes fans qu'il y manque rien. Et au cas » que ces corfaires faffent quelque tort aux habitants des Pays-Bas, les Sei- » gneurs Etats-Généraux en donneront connoiffance à notre Cour en quel- » que Gouvernement que la chofe foit arrivée, & on fera en forte que tous » les biens que ces corfaires auront enlevés, foient reftitués, & que tous les » efclaves foient remis en liberté. Si les corfaires d'Alger & de Barbarie n'o- » béiffoient point à nos préfents ordres, les Seigneurs Etats-Généraux des » Provinces-Unies ne feront point tenus de recevoir les corfaires dans leurs » ports, & fi les Seigneurs Etats-Généraux les traitoient en ennemis, le » préfent accord ne feroit pas réputé pour cela être enfreint, & en ces oc- » cafions j'ajouterai toujours foi aux informations que les Etats-Généraux » en feront, & j'agréerai toujours les excufes qu'ils en feront. «

Malgré des ordres fi précis, les Algériens enleverent encore des vaiffeaux aux Hollandois, & mirent l'équipage à la chaîne. Les Hollandois tâcherent d'arrêter le mal par un nouveau traité en 1622. On y convint que les Hollandois captifs qui fe trouveroient encore au pouvoir des Capitaines qui les avoient pris, ou de ceux qui avoient part aux prifes, feroient rendus fans rançon; que ceux qui auroient été vendus au marché, & achetés par des

Particuliers, feroient rendus pour le premier prix qui en auroit été donné; que fi les corfaires trouvoient fur des vaiffeaux Hollandois des marchandifes de contrebande, elles feroient de bonne prife; mais que le refte des marchandifes, le vaiffeau, l'équipage, & tout ce qui appartiendroit aux fujets de la République de Hollande, feroit libre & franc. Ce qui eft remarquable dans cet article, ce font ces mots, *& ce pour un an.* Ce traité eft un arrangement fondamental pour la conduite que les deux Nations devoient tenir réciproquement. Le 30 de Janvier 1626. on fit une augmentation d'articles à ce traité. Les Hollandois y font qualifiés de fujets du Prince d'Orange, parce qu'en qualité d'Amiral il expédioit les commiffions. Ces traités ont tous pour bafe celui de Conftantinople.

Les Algériens firent auffi en 1628. un traité avec la France. Il y avoit eu quelque rupture à l'occafion de quelques prifes faites par Simon Dauler, Capitaine François. Louis XIII. craignant que cet incident n'interrompît le commerce, fit renouveller l'alliance qui étoit entre la France & la République d'Alger. Le Grand Seigneur qui s'étoit mêlé de cet accommodement, avoit écrit en ces termes à la Régence d'Alger. » Vous, mes efclaves de la » Milice d'Alger, vous avez vécu anciennement avec les François comme » freres; mais quelques méchants hommes qui font parmi vous, ont com- » mis des actes contre le devoir & la juftice avec les François, & les ont » traités comme ennemis. Je veux que tout ce qui s'eft fait & paffé, foit » oublié, & que vous viviez bien déformais avec les François. «

Le 26 de Mars 1662. l'Amiral Ruyter fe rendit à la rade d'Alger avec neuf vaiffeaux de guerre, arbora pavillon blanc, & députa vers la Régence d'Alger quelques perfonnes au nom des Etats-Généraux pour traiter de la paix, ou pour ménager du moins une treve. Les Algériens offrirent à l'Amiral Hollandois les mêmes arrangements qu'ils avoient déjà faits avec avec ceux de fa Nation. Ces propofitions furent envoyées aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, qui les rejetterent entierement. Ils envoyerent de nouvelles inftructions à Ruyter, & lui ordonnerent de ne point confentir à aucune vifite des vaiffeaux Hollandois, & de ftipuler que les vaiffeaux Hollandois, & les biens feroient libres. L'Amiral fit fçavoir au Divan les nouveaux ordres qu'il avoit reçus. On les examina attentivement, mais on refufa d'accorder ce que les Hollandois demandoient; cependant on convint que cet article auroit lieu feulement pour quatre mois. On figna en même temps une treve qui fut prolongée dans la fuite, & on fit un traité à la fin de la même année. Il fut mal obfervé, & en 1664. l'Amiral Ruyter fe rendit encore à Alger avec toute fa flotte pour racheter quelques efclaves, & en échanger d'autres. La rigueur avec laquelle les Algériens traiterent de la rançon des autres, occafionna une guerre ouverte entre les deux Nations.

Ces corfaires eurent plufieurs fois la hardieffe d'attaquer les vaiffeaux François fous le regne de Louis le Grand. En 1663. François de Vendôme, Duc de Beaufort, & le Commandeur Paul remporterent fur eux de fi grands avantages, qu'ils furent quelque temps fans ofer paroître. Le France entreprit l'année fuivante de faire un établiffement fur la côte de Bugie pour affurer la navigation. Les François s'emparerent pour cet effet de Gigeri, où ils fe maintinrent quelques mois; mais on fut contraint de l'abandonner par la

L'AFRIQUE.

difficulté d'y envoyer des convois. Les Algériens ayant trouvé moyen de réparer leurs forces, ſe mirent de nouveau en mer en 1665. mais ils furent encore battus. Malgré tant d'échecs, ils recommençoient ſouvent les hoſtilités, & rompoient les traités qu'on faiſoit avec eux. Louis le Grand irrité contre ces pirates, chargea M. du Queſne, Lieutenant-général des armées navales, d'aller bombarder Alger. Le mauvais temps empêcha d'abord d'exécuter cette entrepriſe avec ſuccès; mais enfin M. du Queſne parvint à cauſer avec les bombes un dommage conſiderable dans la ville. Le peuple ne put ſupporter plus long-temps les maux qu'il ſouffroit, & alla tumultueuſement trouver le Dey.

Le Divan s'aſſembla auſſitôt, & on convint qu'il falloit demander la paix. M. du Queſne exigea pour préliminaires qu'on lui rendît généralement tous les François, & tous ceux des autres Nations qui avoient été pris ſous le pavillon François. Le danger étoit preſſant, & il fallut ſe ſoumettre à cette loi pour éviter la ruine de la ville. On rendit cinq cent quarante-ſix eſclaves, & on convint d'une treve juſqu'à ce qu'on eût reglé les articles de la paix. Le Général François demanda outre la liberté des eſclaves, le dédommagement de toutes les priſes qui avoient été faites ſur la Nation Françoiſe; & il refuſa en même temps de rendre les Algériens qui étoient priſonniers. Des conditions ſi dures les jetterent dans le déſeſpoir, & furieux d'avoir perdu leurs eſclaves, ils s'en vengerent ſur le Dey qu'ils poignarderent. M. du Queſne recommença le bombardement, & ne le ceſſa que lorſque les bombes lui manquerent. Les Algériens ſe jetterent alors ſur les François qu'ils avoient entre leurs mains, & les firent mourir en les expoſant à l'embouchure d'un canon chargé. L'Eſcadre Françoiſe en ſe retirant laiſſa quatre vaiſſeaux pour croiſer, & empêcher les Algériens de ſortir de leur port. Cette eſpece de blocus qui leur faiſoit un grand tort, les força à la paix, & elle ſe fit en 1684. Il fut expreſſément marqué dans le traité que les Algériens ſalueroient les vaiſſeaux François d'un plus grand nombre de coups de canon, qu'ils n'avoient coutume d'en tirer pour les vaiſſeaux des autres Nations. Ils envoyerent en France des Députés pour demander pardon des hoſtilités qu'ils avoient commiſes contre les François.

Il y avoit lieu de croire qu'après avoir ſi ſouvent punis les Algériens, ils ceſſeroient d'attaquer une Nation auſſi puiſſante que la France; mais ils recommencerent en 1687. Ils furent battus de nouveau près de Ceuta par une Eſcadre Françoiſe. Je paſſe ſous ſilence les autres differends qu'on eut avec ces pirates, qui ont toujours été rigoureuſement punis lorſqu'ils ont oſé inſulter le pavillon François. Il n'y a point de peuple ſur lequel on puiſſe moins compter que ſur les Algériens. C'eſt un raſſemblage de Renégats, de gens ſans religion qui ne ſubſiſtent que par la piraterie. C'eſt une Milice effrenée & ſans diſcipline, qui n'obéit à ſes Officiers qu'autant qu'elle eſt exactement payée, & qu'on ſe conduit ſuivant ſes intérêts & ſes caprices. Les Bachas qui prétendoient être les Chefs de cette Milice, affecterent long-temps à Alger une autorité preſque ſouveraine. Ils profitoient pour l'établir des occaſions qu'ils avoient de favoriſer ou de traverſer l'élection d'un Dey.

Il y en avoit qui, par leur crédit & leur pouvoir, faiſoient étrangler les Deys, ou les dépoſoient, & mettoient à leur place des gens qui leur étoient

dévoués. Baba-Ali ayant été élû Dey en 1710. malgré le Bacha, fit arrêter ce dernier & l'envoya à Constantinople, menaçant de le faire mourir s'il reparoissoit dans Alger. Il envoya en même temps à la Porte une Ambassade avec des présents considerables pour les Visirs, les Sultanes & pour les grands Officiers du Sérail. Il fit exposer ses griefs contre le Bacha, & représenter au Grand Visir que cet Officier méritoit la mort, pour avoir fomenté la division dans l'Etat; que c'étoit à la consideration du Grand Seigneur qu'on ne l'avoit pas fait mourir, & qu'on s'étoit contenté de le faire sortir du pays; mais que la Milice étoit si irritée contre les Bachas, que si la même chose arrivoit encore, on ne pourroit la contenir, & qu'elle les massacreroit dans sa fureur. Il finissoit ses représentations en ajoutant que, puisqu'un Bacha étoit inutile & préjudiciable aux intérêts du Gouvernement, il paroissoit à propos de n'en plus envoyer, & d'honorer le Dey du titre de Bacha.

Cette demande fut accordée, & depuis ce temps le Dey s'est regardé comme Souverain, & comme simple allié du Grand Seigneur, dont il ne reçoit aucun ordre, mais seulement des Envoyés extraordinaires, lorsqu'il s'agit de traiter de quelqu'affaire. Le Gouvernement d'Alger ne voit pas avec plaisir ces sortes de Ministres, parce qu'ils sont entretenus à ses dépens, & qu'ils affectent un air de grandeur qui semble reprocher à la Milice sa bassesse & sa dépendance de la Porte. On s'en débarrasse le plutôt qu'il est possible, & on ne leur rend des honneurs qu'autant que la bienséance & la politique l'exigent.

Habitants du Royaume d'Alger.

On peut diviser en six classes les peuples qui habitent le Royaume d'Alger: sçavoir, les premiers habitants du pays, les Maures, les Arabes, les Juifs, les Turcs & les Chrétiens.

Les anciens habitants sont communément blancs; mais il y a quelques mulâtres qui proviennent du mélange de ces peuples avec des Negres d'Afrique.

Les Maures sont de deux espéces, ceux de la ville & ceux de la campagne. Parmi les premiers, les uns font le commerce de mer & de terre; d'autres occupent différents postes dans leurs Tribus, d'autres enfin s'adonnent à quelques métiers. Les Maures de la campagne ne possedent point d'immeubles. Ils errent en familles, mais ils sont en si grand nombre qu'ils composent des Tribus comme les Arabes. Chacune de ces Tribus forme un village ou camp ambulant, qu'ils appellent *Adouar*. Chaque famille vit dans sa tente particuliere, & l'Adouar est sous la direction d'un Cheque. La forme du Gouvernement est une espece d'Aristocratie. Chaque Adouar paye au Dey d'Alger une taxe proportionné au nombre de ses habitants, & à la qualité du terroir qu'il cultive.

Les Arabes sont un assemblage de plusieurs Tribus descendans des Arabes Mahométans, qui s'emparerent de l'Afrique. Obligés d'abandonner leur conquête par la révolte des Africains, ils se retirerent dans les montagnes & dans les déserts avec leurs troupeaux, & tout ce qui leur appartenoit. Quelques uns cependant resterent dans les villes & se soumirent. Les Arabes qui habitent le Mont-Atlas, & qui occupent les déserts du voisinage de Tunis, sont riches par le commerce qu'ils font avec les villes du Royaume de Tunis & de Fez. Le grand nombre s'attache à l'agriculture & à la chasse, mais quelques uns s'adonnent à l'Astronomie & à la Poësie.

L'AFRIQUE. Il paroît que les Juifs établis à Alger descendent de ceux qui ont été chassés de l'Europe en différents temps. Ils sont regardés comme les Maures, c'est-à-dire, qu'ils vivent dans une sorte d'esclavage & extrêmement méprisés des Turcs. S'ils commettent quelque crime digne de mort, le feu est le supplice qu'on leur fait souffrir. Ils ne peuvent porter d'autre couleur que le noir. Il y a d'autres Juifs, connus sous le nom de *Juifs libres*. Ils sont presque tous de Livourne & font le plus grand commerce. On traite ces derniers comme des Marchands étrangers. Ils se mettent sous la protection du Consul françois.

Le nombre des Chrétiens n'est pas considérable, si ce n'est celui des esclaves. On prétend qu'ils sont très-bien traités à Alger par l'espérance de leur rançon, & que par cette raison, loin de les porter à embrasser le Mahométisme, on refuse de leur permettre de se faire Musulman lorsqu'ils le demandent. Les Esclaves sont au contraire très-maltraités dans les Royaumes de Fez & de Maroc.

CHAPITRE V.

Découvertes & Conquêtes des Portugais en Afrique, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

LES Maures avoient été chassés du Portugal. Jean I. du nom, dixiéme Roi de ce Royaume, se trouva en état de porter la guerre chez eux. Il partit avec une flotte, & prit Ceuta le 14 Aout 1415. On lui conseilloit de raser cette place, mais il jugea à propos de la garder. Les Maures la
1415. possédoient depuis plusieurs siécles & en avoient fait une des principales villes de l'Afrique; les richesses y étoient immenses, & il y avoit une espéce d'Université. C'étoit pour eux un magasin d'armes, de munitions de guerre & de bouche, & la place paroissoit imprenable. Palabeneala, qui voulut empêcher la descente des Portugais, fut défait, & sa déroute leur ouvrit les portes de cette ville. Ce fut la premiere conquête des Portugais dans l'Afrique; conquête d'autant plus glorieuse, que l'Espagne n'avoit pû encore se délivrer du joug; les Maures tenoient Gibraltar & le Royaume de Grenade, puisqu'ils ne perdirent cette couronne que vers la fin du même siécle.

Le Roi Jean I. étant mort en 1433. eut pour successeur son fils Edouard.
1433. Ce Prince dès l'âge de 14. ans avoit accompagné son pere à la prise de Ceuta. Les Infants Don Henri & Don Fernand ses freres entreprirent la conquête de Tanger, la *Tingi* des Anciens. Cette entreprise étoit hardie; on voulut les en détourner, mais leur courage l'emporta sur les conseils. Ils arriverent à Ceuta avec quatorze mille hommes. Les habitants voulurent entrer en négociation, & offrirent de payer tribut; on n'écouta rien, le siége fut mis, & on livra trois assauts qui coûterent beaucoup de monde. Une armée de près de deux cent mille Maures vint au secours de la Place, &

livra deux combats aux Portugais qui eurent toujours l'avantage. Ils alloient être attaqués de nouveau, quand ils firent enfin réflexion au petit nombre de troupes qu'ils avoient contre un si grand nombre d'ennemis. Ils parlerent d'accommodement, leur valeur les rendoit redoutables, on les écouta. Les conditions furent que les Princes rendroient Ceuta, & que l'Infant demeureroit en ôtage jusqu'à ce qu'on livrât cette ville aux Maures. Don Henri s'embarqua avec le reste des troupes, & retourna en Portugal. On tint plusieurs conseils sur cette affaire, on en fit part à tous les Potentats de la Chrétienté, & on l'agita fortement dans une assemblée des Etats tenue exprès à Leiria. Il fut arrêté que le Roi ne devoit point rendre Ceuta, puisqu'il n'y avoit que l'Infant Don Henri qui s'y fût engagé, sans avoir eu aucune commission du Roi. On décida néanmoins qu'il falloit tâcher d'obtenir la délivrance du Prince par d'autres moyens, comme de proposer un échange de tous les Maures captifs en Espagne; que si cette condition étoit rejettée, il falloit leur déclarer la guerre, & les attaquer avec une armée de vingt-quatre mille hommes, forces qui parurent suffisantes pour les réduire. Ce plan n'eut pas lieu, parce qu'Edouard mourut le 18 Septembre 1438. Quand il se vit prêt à mourir, il ordonna que l'on rendît Ceuta pour délivrer son frere Ferdinand; mais on n'en fit rien. Ce Prince réduit à la fonction de panser les mulets des Maures, mourut dans les chaînes, & eut sa sépulture dans une niche faite exprès dans les murailles de la ville de Fez.

Alphonse V. fils d'Edouard, lui succéda. Ce Monarque résolu de se rendre maître de Tanger, assembla une flotte de plus de deux cents voiles, & fut mouiller à la rade de cette ville. Il ne l'attaqua cependant pas, & il alla descendre devant Alcacer Séguer (1). Les Maures s'efforcerent en vain d'empêcher ce débarquement; ils furent battus & repoussés dans leur Place. Ils y soutinrent deux furieux assauts, & comme ils avoient été prêts à être forcés au second, ils n'oserent attendre le troisieme. Ils capitulerent & abandonnerent la ville. Don Alphonse y entra, fit purifier la Mosquée, la changea en Eglise, mit la place en état de défense, y laissa une bonne garnison sous le commandement de Don Edouard de Ménésès, & repassa en Portugal. 1458.

Le Roi de Fez n'eut pas plutôt appris la retraite du Roi Alphonse, qu'il vint mettre le siége devant cette place avec une armée de quatre-vingt mille hommes; mais il fut obligé de le lever sans avoir rien fait. Il y revint quelque temps après à la tête d'une pareille armée, & donna plusieurs assauts avec le même succès, & changea enfin le siége en blocus. Il réduisit en très-peu de temps les assiégés à une disette si grande, qu'il ne doutoit déjà plus de la prise de la ville, lorsque les Chrétiens firent une vigoureuse sortie. Ils forcerent ses quartiers, lui tuerent environ douze cents hommes, & mirent le reste en fuite.

Don Alphonse, de retour en Portugal, fit des préparatifs pour une seconde expédition en Afrique, & partit avec son frere Ferdinand. Il mouilla à la rade de Tanger, & détacha ce Prince avec dix mille hommes pour s'emparer de la ville d'Anfa. Les Maures, à son approche, la lui abandonnerent avec

(1) Alcacer Séguer, ou Alcaçar Céguer, est une petite ville avec un port de mer sur la côte de l'Océan, presque à la même distance de Ceuta & de Tanger.

L'AFRIQUE. avec toutes ſes richeſſes qui devinrent la proye du ſoldat, & on mit enſuite le feu à la ville. Alphonſe n'étoit ſorti deux fois de ſes Etats que pour faire le ſiége de Tanger, mais il n'avoit pas réuſſi. Réſolu de l'emporter à quelque prix que ce fût, il partit pour la troiſieme fois des ports de Portugal avec une flotte de trois cents voiles, montée par trente mille hommes. Elle mouilla devant Tanger, qu'on ne jugea point encore à propos d'aſſiéger.
1470. On fut devant Arzile, qui eſt à ſon Couchant : la deſcente fut dangereuſe, une furieuſe tempête qui s'éleva repouſſa les vaiſſeaux en pleine mer, & il en périt même quelques-uns avec plus de deux cents hommes. La place fut aſſiégée dans les formes, la tranchée fut ouverte, on dreſſa des batteries, on fit jouer des mines, & on donna pluſieurs aſſauts. Les aſſiégés ſe défendirent en déſeſperés, & ſe voyant prêts à être forcés, ils donnerent le ſignal pour demander à capituler. Le feu que faiſoient les aſſiégeants de tous côtés empêcha de voir le ſignal, ils reprirent les armes, ſoutinrent ce dernier aſſaut avec une vigueur extraordinaire, & n'abandonnerent leurs poſtes qu'avec leurs vies. Ce furent de nouveaux combats, quand il fallut attaquer le château & la moſquée, où les aſſiégés s'étoient retirés & retranchés avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Don Jean, fils du Roi Alphonſe, ſe ſignala dans toutes les attaques. Don Jean Coutinho, Comte de Marialva, & Don Alvar de Caſtro, s'y diſtinguerent par des actions de valeur qui leur coûterent la vie. Le château fut pris, les Portugais y trouverent beaucoup d'or & d'argent que le Roi abandonna aux troupes. La grande Moſquée fut purifiée & conſacrée ſous le titre de *Notre-Dame de l'Aſſomption.* On fit dans cette place cinq mille priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent deux femmes de Mulei-Keque, Roi de Fez, & deux de ſes enfants. Il étoit venu pour ſecourir cette place, mais il arriva trop tard, & trouva la ville rendue. Il obtint une treve : Don Alphonſe lui rendit ſes deux femmes & ſes deux fils, en échange du corps de Ferdinand qui étoit mort dans la captivité, comme je l'ai dit plus haut.

La priſe d'Arzile répandit une ſi grande conſternation parmi les habitants de Tanger, qu'ils ſe rendirent ſans attendre qu'on les attaquât. On en prit poſſeſſion au nom du Roi, la Moſquée fut purifiée & convertie en Egliſe. La priſe de toutes ces villes mit l'Andalouſie à couvert des courſes des Maures qui la déſoloient, & les Andalous en témoignerent leur reconnoiſſance au Roi de Portugal.

Il eſt à propos, pour l'intelligence de cette hiſtoire, de conſiderer un objet qui, par ſes ſuites, devint bien plus important à la couronne de Portugal que ces acquiſitions. J'ai parlé de l'Infant Don Henri, qui repaſſa en Portugal après le traité qu'il avoit fait avec les Maures. Il avoit promis de leur rendre Ceuta, & ſon frere Ferdinand étoit reſté en ôtage chez eux. C'eſt ce même Don Henri à qui le Portugal & l'Europe entiere ſont redevables des grands progrès que fit la navigation par ſes ſoins, & des découvertes qui ſe firent par ce moyen.

Ce Prince étoit le cinquieme des enfants de Jean I. Il avoit pour appanage la qualité de Duc de Viſen, & étoit Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt. Trop éloigné du thrône par ſa naiſſance, il vivoit en Particulier après ſon retour d'Afrique. En conſiderant ſa qualité de Grand-Maître d'un Ordre militaire

militaire fondé pour combattre les Mahométans, il se croyoit plus obligé encore par sa dignité que par celle de Prince, à travailler de tout son pouvoir à la propagation de la foi. Il avoit pris pour sa devise ces mots François, *talent de bien faire*, soit que ces mots l'eussent frappé dans une devise déjà faite pour quelque autre Chevalier, soit qu'il les eût lui-même ainsi rangés pour s'en faire une leçon. Il employa son loisir aux Mathématiques, & les appliqua au but qu'il se proposoit. Pour s'y attacher avec moins de distraction, il se retira dans les Algarves, près de Sagres, dans une de ses maisons, à peu de distance du Cap Saint-Vincent. Là s'étant fait une solitude agréable, adoucie par la société de quelques Sçavants, & l'amusement de ses livres, il se rappella les notices que lui avoient donné les Maures qu'il avoit interrogés sur les lieux : il profita encore des lumieres que lui avoit fourni l'étude de la Géographie. Il se confirma, dans la persuasion où il étoit, qu'en suivant les côtes on pouvoit parvenir à faire quelques découvertes avantageuses. On prétend que des François de la basse Bretagne l'exciterent à faire quelque tentative. Ils avoient été portés par une tempête bien avant dans la mer Atlantique, au Couchant, & ils y avoient vû des terres. Ils étoient revenus de-là à Lisbonne, & avoient fait part de leurs aventures à l'Infant.

Comme la navigation étoit alors très-imparfaite, on étoit réduit à suivre les côtes, surtout dans les mers que l'on connoissoit le moins. Les caps ou pointes de terres qui s'avancent dans la mer étoient craints des gens de mer. Comme le concours des eaux qui s'y fait des deux côtés rend les vagues plus grosses, & qu'on y est plus exposé à l'agitation des vents, la difficulté qu'on avoit de les doubler intimidoit les plus hardis. Un des premiers caps qui se présente du côté de l'Europe, parut d'un accès si difficile, qu'on lui avoit donné le nom de *Cap Non*, pour signifier l'impossibilité de le passer, ou le peu d'espérance qu'on avoit d'en revenir après qu'on l'auroit passé. Ces difficultés étoient fortifiées par les fables qu'on débitoit sur les mers qui sont sous la zone torride. Heureusement Don Henri n'y ajoutoit aucune foi. Il n'omit ni raisons pour dissiper ces préventions, ni soins pour trouver de bons Pilotes & d'excellents Matelots, ni dépenses pour faire de bons armements, ni caresses, ni présents pour récompenser les uns & pour piquer les autres d'une noble émulation. Il se passa près de dix années, pendant lesquelles on ne fit autre chose que doubler le Cap de *Non*, & pénétrer trente lieues plus avant jusqu'au Cap de *Bojador*, c'est-à-dire, *qui tourne*, parce qu'en effet les terres y font un grand circuit, & rentrent dans la profondeur. Les Capitaines de vaisseaux, toujours effrayés par l'idée de ces voyages périlleux, se contentoient de quelque descente sur la côte, & retournoient bien contents d'eux-mêmes & de leur expédition.

L'Infant dissimulant ce qu'il pensoit, leur faisoit toujours un bon accueil, & se donnoit bien de garde de les rebuter. Sa constance lui réussit, & ce que n'avoient pû faire ni le courage, ni l'habileté des Pilotes, se fit par hasard. Deux de ses Gentilshommes, Jean Gonçalès Zarco & Tristan Vaz, qui s'étoient offerts pour doubler le Cap Bojador, & aller plus loin à la découverte sur un petit bâtiment que l'Infant leur avoit fait équiper, furent surpris d'une violente tempête. Elle les poussa en haute mer, leur fit trouver pour asyle,

L'AFRIQUE. lorſqu'ils ſe croyoient perdus, une iſle juſqu'alors inconnue : ils la nommerent *Porto Santo*, parce que ce fut pour eux un port de ſalut. Ils porterent eux-mêmes en Portugal une ſi agréable nouvelle. L'Infant en parut charmé,
1418. & en ayant rendu de ſolemnelles actions de graces, il mit de nouveau en mer trois bâtiments ſous la conduite de ces deux Gentilshommes, & leur donna pour compagnon Barthelemi Péreſtrella, qui étoit un Gentilhomme de la maiſon de l'Infant Don Jean ſon frere.

Ce ſecond voyage fut plus heureux encore que le premier. L'iſle de Ma-
1419. dere n'étoit qu'un bois touffu, qui, regardé de l'iſle de Porto Sancto, paroiſſoit à l'horiſon comme une petite noirceur fixe. Cette vûe donna à croire à Triſtan & à Zarco que ce pouvoit être une terre ; ce qui les porta à s'en éclaircir. Ils lui donnerent le nom de *Madere*, à cauſe du bois dont elle étoit couverte, & ils furent les premiers à en prendre poſſeſſion. L'Infant, du
1422. conſentement du Roi ſon pere, la diviſa en deux Capitaineries ou Gouvernements, & il les en gratifia, tant pour cette découverte que pour récompenſer leurs autres ſervices. Tous deux s'étoient fort diſtingués à la priſe de Ceuta & au ſiége de Tanger, où ils avoient mérité par leur valeur d'être faits Chevaliers.

Le ſuccès qu'eut en peu de temps Gilles Anès, qui doubla le Cap Boja-
1433. dor, qu'on avoit regardé juſqu'alors comme l'extrémité du Monde, fit revenir le peuple de ſa prévention, & enfla le courage des Portugais. On vit bientôt des gens de toute eſpece venir s'offrir à Don Henri pour aller découvrir & peupler les terres nouvelles. Ils étoient également attirés par l'accueil gracieux qu'il faiſoit toujours à ces ſortes de perſonnes, & par l'idée flatteuſe des avantages qu'ils ſe promettoient.

Cependant le projet du Prince n'étoit pas généralement approuvé. Pluſieurs parmi les Grands trouvoient mauvais » que tandis que le Royaume » s'épuiſoit d'hommes & d'argent pour ſoutenir la guerre contre les Maures, » & ſe maintenir dans les conquêtes d'Afrique du côté de Ceuta & de Tan» ger, le Prince ſe mît dans le cas de faire de nouvelles pertes bien plus conſi» derables, en expoſant aux périls d'une mer redoutable par ſes orages, ſes » tempêtes & ſes écueils, tant de bons ſujets qu'on pouvoit employer au » bien de l'Etat, en leur donnant des terres dans le Portugal, où il y » en avoit beaucoup en friche, & qui promettoient un grand rapport ſi elles » étoient cultivées ; au lieu qu'on ne voyoit aucune lueur d'eſpérance de » tirer un avantage ſolide de ces terres inconnues, que les ardeurs du » ſoleil rendoient ſans doute inhabitables, & qui ne devoient être que des » ſables brûlants, ſemblables à ceux de la Libye. Ils diſoient que s'il y avoit » eu quelque utilité à eſperer par le paſſé, leurs prédéceſſeurs, à remonter » juſqu'au temps des Romains & des Phéniciens, auroient tenté ces décou» vertes ; & que puiſqu'ils ne l'avoient pas fait, cela ſeul fondoit un préjugé » ſolide contre ces projets chimériques ; que quand même on en pourroit » recueillir quelque fruit dans la ſuite, ce fruit incertain & éloigné ne de» voit pas l'emporter ſur un mal préſent & aſſuré, qui n'étoit que trop ſen» ſible par le nombre des naufrages qui rempliſſoient les familles de deuil, » & multiplioient le nombre des veuves & des orphelins ; que ſi l'Infant avoit » tant de zele pour le bien public, il devoit faire travailler aux apanages

» que le Roi son pere lui avoit assignés, & se conformer à la maniere de ce » Prince, dont l'exemple condamnoit sa conduite, puisqu'il avoit donné des » terres à défricher dans le Royaume à un Seigneur Allemand & à des familles venues du Nord. On en concluoit que ce Monarque n'eût eu garde » de permettre à ses sujets de sortir du pays pour aller s'établir au-delà des » mers. «

Ces raisonnements spécieux firent impression sur les esprits, & attirerent une espece de persécution à Don Henri. Il ne s'en étonna point, & méprisa les discours du peuple. Edouard son frere qui avoit succédé à Don Jean I. n'en fit pas plus de cas. Pour encourager l'Infant, il lui céda pendant sa vie le domaine de Porto Santo, de Madere, & des autres terres qu'il découvriroit sur la côte Occidentale de l'Afrique. Il affecta en particulier la jurisdiction spirituelle de l'isle de Madere à l'Ordre de Christ, sous le bon plaisir du Saint Siége. Cette donation fut confirmée depuis par l'Infant Don Pedre, frere de l'Infant Don Henri, & Régent du Royaume pendant la minorité 1438.
du Roi Don Alphonse V. leur neveu. En conséquence de cette donation, l'Infant fit bâtir dans cette isle deux Eglises, l'une sous l'invocation de *Notre-Dame de Cagliao*, & la seconde sous le titre de *Notre-Dame de l'Ascension*. Celle-ci fut depuis érigée en Archevêché, & jouit pendant quelques années de la prérogative de Primatie des Indes.

Pour s'autoriser davantage, l'Infant qui avoit reçu avec joye quelques esclaves qu'Antoine Gonçalès & Nuno-Tristan, qui avoient poussé jusqu'au Cap 1440.
Blanc, lui avoient amenés, & qui étoient les prémices de ces contrées, résolut d'envoyer vers le Pape Martin V. alors sur la Chaire de S. Pierre, pour lui faire part de ses découvertes, & en obtenir quelques graces, dans la vûe des grands avantages qui pouvoient en résulter pour le bien de la Religion. Il chargea de cette négociation Fernand Lopès d'Azevedo, Chevalier de l'Ordre de Christ, & depuis Commandeur du même Ordre, & déja Conseiller du Roi. Le Pape & le sacré College furent charmés des discours & des détails que leur fit Azevedo. On fit expédier une Bulle telle que l'Infant la souhaitoit. Le Pape accordoit à la Couronne de Portugal le souverain domaine de toutes les terres qui seroient découvertes jusqu'aux Indes inclusivement, menaçant d'agir par la voye des censures, contre ceux qui la troubleroient dans ses conquêtes, comme contre des usurpateurs. Il ratifia ce que le Roi Edouard avoit fait en faveur de l'Infant & de l'Ordre de Christ, ajoutant ensuite plusieurs priviléges, graces & indulgences spéciales aux navigateurs, & à quelques Eglises que l'Infant avoit fondées dans les terres de ses découvertes. L'Envoyé se retira très-satisfait de sa commission. Ces donations & ces priviléges furent ensuite confirmés & augmentés par les Papes Eugene IV. Nicolas V. Sixte IV. &c.

Toutes ces choses ayant réussi à l'Infant selon ses intentions, & ceux qu'il avoit envoyés à la découverte faisant toujours des progrès plus considérables, les murmures des politiques tomberent: les peuples susceptibles de nouvelles impressions, déterminés par l'évenement, lui rendirent plus de justice. Le Portugal retentit de ses éloges, on le regarda dès-lors comme le restaurateur d'un Etat épuisé par les guerres de Castille & d'Afrique. On vit grossir le nombre de ceux qui ambitionnoient de servir sous ses auspices. Les

L'Afrique.

Etrangers accoururent de toutes parts, & du fond même du Dannemarck pour lui offrir leurs services, & lui demander ou de l'emploi, ou des terres à cultiver dans le nouveau Monde. Mais ce qu'il y eut de plus solide pour lui, c'est qu'ayant été jusqu'alors presque seul à soutenir les frais des armements, dont le produit n'approchoit pas de la dépense, il commença à se former des sociétés & des compagnies d'Intéressés, qui lui payant le quint & les autres droits que le Roi lui avoit adjugés, ou lui faisant des conditions encore meilleures, se chargeoient de tous les frais.

La ville de Lagos fut la premiere qui arma six caravelles, commandées par un Officier nommé Lançarot, qui avoit servi dans la maison de l'Infant. Peu de temps après elle fit un second armement de quatorze caravelles, sous la conduite du même Général. Il se présenta encore différents Particuliers, dont les plus considerables furent Gonçalve de Sintra, Soeiro d'Acosta, Alvare de Freitas & Rodrigue Anés; de sorte que peu de temps après il y eut vingt-six ou vingt-sept bâtiments en état de faire voile, ou qui étoient en route. Les caravelles de Lagos furent séparées par le gros temps, & les autres vaisseaux qui n'avoient pas une même destination, allerent en différents endroits de la côte d'Afrique, depuis le Cap-Blanc, la riviere d'Or & les isles d'Arguin jusqu'au Cap-Verd, au-delà duquel on n'avoit point encore passé. Quelques-uns toucherent aux Canaries, & prirent port à l'isle de Gomere, où les habitants leur firent beaucoup d'amitié, & les engagerent à les servir contre les habitants de l'isle de Palme, avec qui ils étoient en guerre. Mais après cette expédition étant revenus à lisle de Gomere, & voyant qu'ils n'avoient pas tiré de leur voyage tout le fruit qu'ils s'étoient promis en partant de Portugal, ils voulurent s'indemniser aux dépens des hôtes qui les avoient si bien reçus, & par une perfidie insigne, ils en firent plusieurs esclaves, & leverent l'ancre pour revenir à Lisbonne. L'Infant avoit été autrefois indigné contre Anés, pour un trait semblable qu'Anés répara en doublant le Cap Bojador. Il fut encore plus piqué de la trahison de ceux-ci. Il en témoigna son ressentiment aux Capitaines, & après avoir bien traité ces esclaves, pour leur faire oublier l'injure qui leur avoit été faite, & les avoir chargés de présents, il les fit remettre où ils avoient été pris.

Les Canaries étoient déjà découvertes depuis plusieurs années. Ces isles ont été connues des Anciens; Pline & Ptolémée en ont parlé. Le premier leur a donné leur nom; le second fait passer son premier méridien par ces isles. Il ne paroît pas que les Romains ayent songé à en faire quelque usage. Occupés à avancer, ou à conserver leurs conquêtes au-delà du Rhin & du Danube en Europe, ou à réduire les peuples de la haute Asie, dont les armes leur donnoient souvent de l'occupation, ils n'avoient point eu dessein de former des établissements si éloignés, dont même ils ne connoissoient pas l'utilité. La chute de l'Empire Romain, & les démembrements que les Nations barbares en firent; l'ignorance, suite nécessaire des ravages & des invasions, & quantité d'autres circonstances, furent cause que ces isles devinrent de plus en plus négligées. Mais vers la fin du treizieme siecle, ou au commencement du quatorzieme, le goût de la navigation commençant à se ranimer pour les voyages de long cours, on vit de temps en temps des aventuriers pousser leur navigation jusques-là. Ils se contentoient de s'y mettre à l'abri

du gros temps qui les y avoit jettés, ou d'y prendre de l'eau, & les autres rafraîchissements dont le besoin les obligeoit d'y relâcher. Ainsi elles commencerent à être connues de nouveau, après un oubli de plusieurs siecles. Elles étoient habitées, & les Biscayens, dans une irruption qu'ils firent dans l'isle de Lançarote, en enleverent cent soixante & dix personnes qu'ils emmenerent dans leur pays.

Il y avoit à la Cour de France un Seigneur nommé Louis de la Cerda, Comte de Clermont, & que l'on appelloit communément en France Louis d'Espagne. Il étoit fils de Ferdinand, fils aîné d'Alphonse le Sage, Roi de Castille, & de Blanche de France, fille de S. Louis. Ferdinand de la Cerda, pere de Louis, avoit été privé de la couronne par son frere Sanche IV. qui l'usurpa même sur son pere Alphonse. Louis étoit allé chercher un asyle en France chez Philippe le Bel, qui le chargea d'une Ambassade auprès du Pape Clément IX. Ce Seigneur instruit de l'état des Canaries, prit cette occasion pour en demander au Pontife la propriété. Il exposa qu'elles étoient habitées par des Infideles, sans être soumises à aucun Prince Chrétien, & qu'il étoit prêt à hasarder ses biens & sa vie, pour y établir la Religion. Le Pape lui accorda ce qu'il demandoit, & dans un consistoire public il le créa *Prince des Isles fortunées;* c'est ainsi qu'on a appellé les Canaries. Il lui donna le domaine avec toute la jurisdiction temporelle, & lui mit une couronne d'or sur la tête en signe d'investiture, pourvû qu'il payât tous les ans à l'Eglise Romaine une redevance de quatre cents florins d'or, & autres conditions portées par la Bulle. Ce Prince ne se trouva point en état de faire valoir cette donation, & resta en France, où il servit avantageusement l'Etat dans la guerre contre les Anglois ; ainsi la Bulle d'investiture n'eut aucun effet, quoiqu'elle eût été munie du consentement des Rois de Castille & de Portugal.

Cependant ces Princes se plaignirent de ce qu'à leur insçu on avoit disposé d'un bien que chacune de ces deux couronnes prétendoit lui appartenir. Le Portugal fondoit ses prétentions sur ce que ces isles avoient été trouvées de nouveau par des Portugais, & la Castille appuyoit les siennes sur ce que ces isles sont des annexes de l'Afrique, dont elle se croyoit plus à portée qu'aucun autre Etat, d'entreprendre un jour la conquête.

On convient assez généralement qu'un Gentilhomme Norman du pays de Caux, nommé Jean de Béthencourt, fut le premier Européen qui entreprit de conquérir les Canaries, & d'y faire des établissements solides. Mais on ne s'accorde ni sur le temps, ni sur la maniere. Quelques-uns disent que l'an 1417. ce même Jean de Béthencourt ayant obtenu une commission Espagnole & des vaisseaux, entreprit le voyage des Canaries ; qu'il en prit cinq, & que les autres furent conquises sous le regne de Ferdinand V. qui les annexa à la couronne de Castille ; d'autres disent qu'il ne fut chargé de cette commission que par son parent Robert de Braquemont. Voici de quelle maniere les choses se passerent.

Dans les guerres qu'il y eut entre Jean, Roi de Castille, & le Roi de Portugal, Robert de Braquemont se signala dans les armées navales de Castille. Il se maria en Espagne avec Inès de Mendoça, fille de Don Pedre de Mendoça, & d'Alphonse d'Aiala ; mariage d'où sont sortis les Seigneurs de Pegnaranda. Henri III. fils & successeur de Jean, connoissant Robert pour un

L'AFRIQUE.

excellent homme de mer, & voulant le récompenser des services que son pere & lui en avoient reçus, lui donna la permission de conquérir les Canaries. Robert ou Robin, distrait par d'autres soins, remit cette conquête & ses droits à Jean de Béthencourt son cousin.

Ce dernier étoit Baron de Saint-Martin-le-Gaillard, dans le Comté d'Eu, Seigneur de Béthencourt & de Grainville-la-Teinturiere, au pays de Caux. Il entreprit le voyage à ses dépens, après avoir engagé ses terres de Béthencourt & de Grainville, à Robert de Braquemont son cousin. Il s'empara en effet de quelques-unes de ces isles, & ne se trouvant pas assez puissant pour venir à bout des autres, il passa en Espagne. La date de cette époque est marquée dans l'histoire qui en a été écrite par Jean le Verrier son Chapelain, & par Pierre Bontier, Moine de Saint-Join de Marnes. Ils disent que Béthencourt arriva à Lançarote l'an 1402. & qu'ils travailloient à leur histoire en 1406. D'un autre côté, Robert de Braquemont fut véritablement Amiral de France, & avec ce titre envoyé par Charles VI. Roi de France, au secours du Roi de Castille contre les Maures qu'il battit sur mer. Mais ce ne fut que long-temps après le premier voyage de Béthencourt aux Canaries; car Robert ne fut fait Amiral que le 22 Avril 1417. & la faction du Duc de Bourgogne le démit de cette charge le 3 Juin 1418.

Béthencourt passa en Espagne, & s'étant adressé à Henri III. qui étoit alors Roi de Castille, ce Monarque fut charmé de s'acquérir de nouveaux droits sur ces isles, que la Castille regardoit comme son domaine. Henri fournit donc à Béthencourt des vivres, des hommes & de l'argent, à condition qu'il lui feroit hommage de ce Royaume: car le Baron vouloit prendre le titre de Roi, & se le donna lui-même. Henri ne fut par fâché de pouvoir compter un Roi entre ses vassaux. Dans ce retour il mena avec lui Mendez, Evêque & Vicaire général, pour établir la Religion Chrétienne dans ce pays. Après de nouveaux efforts qui l'eurent bientôt épuisé, il se trouva obligé de renouveller ses fonds. Il fit un autre voyage en Europe, & laissa aux Canaries Alenaud ou Manaciot son neveu. Il se rendit en Espagne, & de-là en France, où il tomba malade. Lorsque sa santé fut rétablie, il fut retenu par son Souverain, qui avoit besoin de ses services.

Pendant cette longue absence, Manaciot se brouilla avec l'Evêque. La Cour d'Espagne, informée de ce démêlé par l'Evêque, envoya Don Pedro Barba pour les reconcilier. Celui-ci trouvant Manaciot embarrassé, lui fournit quelques secours, qui n'étant pas suffisants, ne servirent qu'à l'endetter davantage. Béthencourt ne revenoit point: le neveu s'ennuya enfin d'un pays où il ne pouvoit plus se soutenir, & partit pour le Portugal. Pedro Barba en qualité de créancier, se porta propriétaire des Canaries, & s'accommoda même de ses droits avec Fernand-Perraza, Gentilhomme de Séville, à qui il transporta ses prétentions.

D'un autre côté, Manaciot en Portugal traita avec l'Infant Don Henri, & lui céda ses droits, moyennant des terres qu'on lui donna dans l'isle de Madere, que les Portugais avoient découverte & peuplée. Fondé sur ce droit, l'Infant Henri fit en 1424. un grand armement pour achever la conquête des Canaries. Mais le Roi de Castille Jean II. fils de Henri III. qui les regardoit comme une annexe de sa couronne, les retira des mains de Perraza, & en accommoda

Diégo de Herrera, qui étoit plus en état que perſonne d'en faire la conquête & de la conſerver. Les Canaries furent donc repriſes ſur les Portugais, & dans les négociations pour la paix qui reconcilia le Portugal & la Caſtille, les Eſpagnols prouverent ſi bien la juſtice de leur poſſeſſion, que l'Infant de Portugal, malgré ſon acquiſition, conſentit à leur abandonner ces iſles. Il aima mieux leur ceder ſes prétentions, que d'interrompre les découvertes qu'il avoit commencées, & que la pourſuite d'un bien ſi litigieux auroit malheureuſement traverſées, au préjudice des grands deſſeins qu'il avoit pour la découverte de l'Afrique entiere.

Les ſoins que ſe donnoit l'Infant Don Henri pour faire fleurir le commerce dans les pays nouvellement découverts, ou pour fonder ſolidement ſes Colonies, étoient preſque infinis. Les Navigateurs qui partoient par ſes ordres, tranſportoient dans ces iſles déſertes différentes ſortes de beſtiaux, qui ſe multiplioient ſans empêchement, & donnoient de grandes facilités pour ſubſiſter à ceux qui venoient enſuite pour s'y établir. On peut juger de ſes ſoins par tout ce qu'il fit pour l'iſle de Madere; car il ne ſe contenta pas, outre le choix de ceux qu'il envoyoit pour l'habiter, de la fournir d'ouvriers de toute eſpece: il envoya juſqu'en Chypre & en Sicile, pour y faire chercher des cannes de ſucre, & dans les iſles de l'Archipel, pour y avoir du plant des meilleures vignes de Malvoiſie, qu'il y fit tranſplanter. Tout y réuſſit, & vingt-cinq ou trente ans après qu'on eut commencé à y faire des plantations, cette iſle étoit en état d'entretenir huit cents habitants portant les armes. Barros aſſure que de ſon temps ſeulement, le quint qu'elle produiſoit en ſucre à l'Ordre de Chriſt, montoit dans de certaines années à plus de ſoixante mille arobes.

A l'égard du commerce des côtes d'Afrique, Louis Cadamoſte, qui fut employé aux découvertes par l'Infant, écrit que de la traite qui ſe faiſoit aux iſles d'Arguin, on conduiſoit chaque année ſept à huit cents eſclaves dans le Royaume de Portugal. La poudre d'or qu'on tira de la riviere d'Or fut ſi abondante, que le Roi Alphonſe V. en fit faire une belle monnoye qu'il nomma *Cruſade*, à cauſe de la Croiſade que le Pape Calixte III. avoit fait publier, & à laquelle ce Prince s'étoit engagé par vœu. Cette eſpece de monnoye ſubſiſte encore dans le Portugal, où elle a cours ſous le même nom.

Ce commerce fut aſſez difficile dans ſes commencements, non ſeulement parce que la côte d'Afrique eſt inhabitée bien au-delà du Cap Blanc, où commence un déſert de plus de ſoixante journées de cheval juſqu'au pays de la Nigritie à laquelle il confine, & qu'il fallut du temps pour parvenir juſques-là; mais encore par les inconvénients inévitables dans la nouveauté de ces établiſſements.

Les Negres, peuples miſérables & preſque nuds, habitants d'une terre ſtérile & ſabloneuſe, vivants ſans loix apparentes, n'ayant pour demeures que quelques tentes, & pour nourriture qu'un peu de millet, le lait de leurs troupeaux, & quelques viandes ou poiſſons ſéchés au ſoleil, n'avoient eu juſqu'alors qu'un très-petit commerce par les terres avec les Maures de Barbarie. Ceux-ci voyageant par caravanes, s'avançoient juſques dans les Royaumes de Tombut & de Melli, où ils traitoient avec les Negres, du ſel, de l'yvoire,

L'Afrique.

de l'or, de la malaguete & des esclaves, pour des chevaux Barbes & quelques autres denrées, tirées du Royaume de Grenade, de la Sicile & de Tunis. Ces Negres, qui n'avoient jamais vû d'Européens avant la venue des Portugais, furent bien surpris lorsqu'ils apperçurent leurs vaisseaux. Etonnés de ce spectacle, tantôt ils les prenoient pour des oiseaux ou pour des poissons, selon qu'ils avoient les voiles hautes ou baissées, tantôt mesurant l'espace que ces vaisseaux avoient parcouru pendant une nuit, ils s'imaginoient que c'étoient des phantômes & des esprits qui leur causoient ces illusions. La présence des Portugais qui avoient fait une descente sur leurs côtes, fut un nouveau sujet d'admiration. Ces hommes si différents d'eux, qui étoient vétus de fer, & portoient dans leurs mains la foudre & le tonnerre, augmenterent leur terreur & leur épouvante. D'un autre côté ces Portugais, qui n'entendoient point leur langue, & qui ne pouvoient se faire entendre eux-mêmes, employoient vainement les caresses pour les faire revenir de leur premier étonnement, & se voyoient obligés de recourir à la violence pour en enlever quelques-uns, afin de les faire voir en Portugal. Ils acheverent de jetter parmi eux l'effroi & la consternation, surtout quand ils faisoient jouer leurs canons & leurs arquebuses, & que ces malheureux voyoient tomber à leurs pieds leurs compagnons sans rien appercevoir qui eût pû les toucher & les offenser.

Ces circonstances furent cause que les Portugais, pendant les premieres années, ne purent lier aucune société avec des gens si farouches, qui s'enfuyoient dans les terres aussitôt qu'ils voyoient approcher l'orage dont ils étoient menacés. Ils n'exercerent d'abord qu'une espece de piraterie, enlevant quelques cases de pêcheurs qui n'avoient pas eu le temps de pourvoir à leur salut par la fuite. Injustes envers ces peuples, ils les distinguoient à peine des bêtes. Cette conduite dura jusqu'à ce que quelques-uns de ces esclaves eussent appris assez de Portugais pour servir de truchement, & que quelques Portugais, entr'autres Jean Fernandez, se furent déterminés à vivre parmi ces peuples sauvages pour apprendre leur langue. Alors il commença à se former un commerce reglé entre les deux Nations.

Pour l'assurer davantage, le Roi Alphonse V. établit un comptoir à l'isle d'Arguin, où ce Prince, & selon quelques-uns, l'Infant lui-même, fit bâtir une espece de Fort. Le commerce exclusif fut alors donné à Ferdinand Gomez pour cinq ans, à des conditions plus avantageuses pour lui que pour le Roi, ce qui s'observe ordinairement dans ces sortes de traités. Ferdinand Gomez s'obligea outre cela à continuer la découverte de la côte de 150000 milles plus avant, à commencer au Cap de Sierre-Lionne, où avoient fini celles de Pierre de Sintra & de Soéiro d'Acosta. Ferdinand devint très-riche par ce traité, qui fut renouvellé avec lui, & prorogé pour plusieurs années. Il rendit aussi de grands services à l'Etat, & fut d'un grand secours au Roi; ce qui fit que ce Prince l'ennoblit, lui permit de prendre pour armes un écusson d'argent, à trois têtes de Mores accolées d'or, avec trois anneaux d'argent, l'un au nez & les autres aux oreilles. Il lui permit pareillement de prendre le surnom de *la Mine*, du nom d'un poste qu'il établit, & où se faisoit le plus grand commerce de ces contrées en poudre d'or. Les découvertes furent continuées par ses soins jusqu'au Cap de Ste. Catherine. La guerre qu'Alphonse V. eut

eut contre la Castille, dont il disputoit la succession, & celle qu'il fit avec plus de succès en Afrique, l'occupation qu'il eut ensuite pour la Croisade que le Pape Calixte III. avoit fait publier, nuisirent beaucoup au progrès des nouvelles découvertes, qui eussent été poussées avec bien plus de vivacité & de réussite. Henri eut quelques chagrins des troubles domestiques, & de l'inégalité de la fortune de l'Etat; mais il agit toujours aussi efficacement qu'il le put, & ne relâcha rien de son zele pour son objet. Quoiqu'il eût adopté l'Infant Don Fernand son neveu, & frere du Roi Alphonse; qu'il se fût dépouillé en sa faveur de presque tous ses droits, & de tous ses revenus sur ces nouvelles découvertes, il seconda toujours ce jeune Prince autant qu'il put, sans jamais abandonner son ouvrage jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1463. selon le P. Lafiteau, & à la fin de 1460. selon le Quien de la Neuville. Le premier se trompe quand il dit que ce fut la troisieme année du regne de Jean II. qui ne commença à regner qu'en 1481.

Don Jean II. fils & successeur d'Alphonse V. entra avec chaleur dans les vûes des Rois ses prédécesseurs, & de l'Infant Don Henri son grand oncle. Il voyoit par sa propre expérience quel avantage le Portugal commençoit à tirer des nouvelles découvertes. Il avoit eu une partie des revenus de sa cassette, dans le temps qu'il n'étoit encore que Prince des Algarves, & héritier présomptif de la couronne, fondés sur les produits du commerce des pays nouvellement découverts & peuplés. Ainsi pleinement convaincu de l'utilité de ce commerce, il n'omit rien pour le soutenir, pour l'animer & pour le fonder d'une maniere solide. Dans les commencements de l'établissement, ceux qui découvrirent d'abord ces pays se contentoient de dresser des croix sur les rivages où ils abordoient, de graver la devise de l'Infant sur les arbres voisins, le nom qu'ils donnoient à ces terres, & telles autres marques qu'il leur plaisoit. Mais sous le regne de ce Prince, on commença à dresser par-tout des piliers de pierre surmontés d'une croix, & sur lesquels on voyoit gravés l'écusson de Portugal, le nom du Prince regnant, celui du Capitaine qui avoit découvert, l'an, le mois & le jour de la découverte, pour servir d'acte & de témoignage authentique, d'une prise de possession réelle de tous ces pays, au nom du Roi & de la Couronne de Portugal. Il fit ainsi planter neuf piliers le long de la côte d'Afrique, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, où finirent les découvertes qui se firent de son temps.

Peu d'années après, Don Juan II. ajouta à ses autres titres celui du Royaume de Guinée & de la côte d'Afrique; & afin de s'en assurer le domaine effectif, il fit achever le Fort de l'isle d'Arguin, commencé quelques années auparavant, & il en fit bâtir un plus considerable à Saint-George de la Mine, où se faisoit le plus grand trafic de la côte de Guinée en poudre d'or. La flotte qu'il envoya pour bâtir le Fort de la Mine (1), étoit composée de dix caravelles, de deux ourques (2), & de deux bâtiments plus petits. Cette flotte étoit chargée de toutes les pierres de taille, des briques, du bois & des matériaux nécessaires pour la Forteresse, qu'il ne s'agissoit plus que d'élever; de tous les vivres & de toutes les munitions de bouche & de

(1) Les Hollandois le possedent aujourd'hui, & l'appellent *Elmina*.
(2) C'est peut-être ce qu'on appelle aujourd'hui un Houcre.

L'AFRIQUE. guerre suffisantes pour six cents hommes, parmi lesquels il y avoit cent pionniers & ouvriers. Le plus petit bâtiment étoit destiné à faire la pêche sur la côte, & à approcher de plus près la terre dans les anses, où les ourques & les caravelles ne pouvoient entrer.

Don Diégue d'Azambuie, homme de mérite & d'expérience, que le Roi avoit choisi pour Amiral de cette flotte, ayant mis à la voile le 11 Décembre de l'an 1481. ne fit que toucher à Bézeguiche, pour confirmer un traité fait avec le Seigneur de la côte. Pierre d'Evora, Capitaine de la petite barque, qui avoit pris le devant pour cet effet, termina heureusement cette affaire. De-là continuant leur route ils arriverent à la Mine le 19 de Janvier de l'année suivante. D'Azambuie y trouva fort à propos un petit bâtiment Portugais appartenant au Roi, & dont le Capitaine, qui faisoit-là sa traite, servit d'interprete, pour faire sçavoir au Seigneur du lieu la venue du Général, & l'envie qu'il avoit de conférer promptement avec lui. Caramansa (c'est le nom du Seigneur de cette bourgade de Negres) ayant paru satisfait de l'arrivée du Général Portugais, Don Diégue d'Azambuie descendit à terre, & s'empara d'abord d'une éminence voisine de la bourgade. Ce lieu lui parut propre pour y bâtir une Forteresse. Il y fit élever la banniere & les armes de Portugal, en prit possession au nom du Roi son maître, & y fit dresser un autel au pied d'un grand arbre, où fut chanté la premiere Messe qui eût été dite dans ces contrées.

1482.

L'entrevûe du Général Portugais & du Prince Negre se fit avec toute la magnificence possible. Chacun affecta de donner une grande idée de soi, par tout l'appareil dont il étoit capable, quoiqu'au fond de part & d'autre ce fût très-peu de chose. La Cour du Negre fit peu d'impression sur les Portugais; ceux-ci au contraire en firent beaucoup sur les Negres, qui n'avoient point encore vû un si nombreux & si pompeux étalage.

Après les premieres cérémonies & les premiers compliments, Azambuie dit au Prince avec beaucoup d'emphase, » que le Roi de Portugal son maître » ayant appris avec un sensible plaisir les facilités que ses sujets trouvoient à » leur traite dans cette partie de l'Afrique, qui étoit soumise à Caramansa, » par la bienveillance dont il les favorisoit, vouloit de son côté reconnoître » un si grand service par un bienfait si signalé, qu'il étoit seul la digne » récompense de tous les biens qu'ils avoient reçus de lui : ce bienfait étoit » de lui procurer le baptême; qu'après cela le Roi de Portugal le regarderoit comme son frere & comme son allié; qu'il feroit avec lui un traité » de ligue offensive contre leurs ennemis communs; qu'il feroit même avec » lui une espece de société & de communauté de biens, en faisant porter » dans les Etats de Caramansa, toutes les richesses des siens. Mais, continua-t-il, pour cela même la sûreté de l'un & de l'autre exige que vous » lui permettiez de faire dans vos Etats un établissement solide, qui puisse » servir de retraite à ceux de ses sujets qu'il enverra dans ces contrées, afin » que vous ayez toujours des Portugais dans un lieu qui puisse leur servir » d'asyle contre vos ennemis & les leurs, & de magasin pour l'avantage de » leur commerce. « Caramansa, qui avoit plus de finesse & de politique qu'on n'en suppose communément dans un Negre, affecta une gravité étonnante pendant toute la séance. Il écouta la harangue du Général avec un silence

& une attention merveilleuse, quoiqu'il n'en comprît pas tout le sublime. Après avoir rêvé profondément pendant quelque temps, il répondit en peu de mots pour le Roi de Portugal & pour celui qui représentoit sa personne, mais d'une maniere assez équivoque par rapport au but essentiel, qui étoit l'article de la Citadelle, sur laquelle le Général avoit glissé fort légerement. L'un & l'autre en sentoient la conséquence, & tous deux ne disoient pas ce qu'ils en pensoient. Azambuie, qui apperçut dans le Negre des motifs de défiance, répliqua & parla de la maniere qu'il crut la plus propre à dissiper ses ombrages. Soit que Caramansa ne se crût pas en état de résister à tant de monde, qui pouvoit aisément lui donner la loi, soit qu'il envisageât alors certaines considerations d'un intérêt présent, qui prévalurent sur les craintes de l'avenir, il prit sur le champ son parti, & frappant des mains avec tous ses gens en signe d'approbation, il accorda pour lors de bonne grace, ce qu'il n'eût peut-être pas été sûr de refuser.

Dès le lendemain le Général mit son monde en œuvre pour creuser les fondements de la place. Mais les pionniers n'eurent pas plutôt commencé à creuser & à toucher à certaines pierres consacrées par leurs superstitions, que les Negres accourant armés se mirent en devoir d'empêcher le travail. Les esprits s'échauffoient, & on alloit avoir quelque fâcheuse scene, quand Don Diegue, qui donnoit alors ses ordres pour faire décharger les matériaux, averti à propos par ses interpretes, que la Religion avoit moins de part à ce désordre, que le déplaisir de n'avoir pas reçu les présents que l'on devoit faire au Prince, accourut en diligence, & disant lui-même des injures à ses gens, il les fit cesser avec un air d'autorité & d'indignation qui calma l'émeute. Les présents furent portés avec pompe; les Negres les reçurent avec plaisir, & vendirent ainsi, presque sans le sçavoir, la liberté qui leur devoit être bien plus précieuse. On travailla avec tant d'ardeur, qu'en vingt jours de temps la place se trouva hors d'insulte. Don Diegue fit aussi bâtir une Eglise dans l'endroit, où à son arrivée il avoit fait dresser l'autel. L'Eglise & la Forteresse furent mises sous la protection de S. George. Don Diegue resta avec soixante hommes pour la garde de la place, & renvoya tout le reste en Portugal avec l'or, les esclaves & les autres marchandises dont il avoit traitées.

Quelques années après le Roi fit un armement beaucoup plus considérable, pour un troisieme établissement qu'il avoit projetté de faire à l'embouchure du Sénégal (1). Il croyoit cet établissement d'une bien plus grande conséquence; mais il eut un succès tout différent. Parmi les Nations qui sont situées entre le Sénégal & la Gambie, les Jaloffes sont les plus voisins de la mer, & étoient alors les plus connus des Portugais. Le Prince qui les gouvernoit faisant paroître peu d'estime pour ses deux freres aînés, fils du feu Roi, abandonna en quelque sorte les rênes de l'Etat entre les mains d'un frere qu'il avoit du côté maternel, nommé Bémoin, & se livra sans réserve à toutes sortes de débauches. Pour se maintenir contre les Princes ses rivaux, il s'approcha encore davantage de la mer, & fit une étroite alliance avec les Portugais. Ceux-ci devoient en être contents; il n'omettoit rien pour les

(1) On a cru que c'étoit le *Niger* des Anciens. C'est du nom de *Niger*, que le pays a reçu le nom de *Nigritie*.

L'AFRIQUE. gagner. Il facilitoit en tout leur commerce, payoit jusqu'aux chevaux morts dans le trajet, comme s'ils eussent été chargés pour son compte, & tout se passa de la sorte pendant la vie du Roi; mais ce Prince fut assassiné par ses propres freres, & Bémoin se vit tout-à-coup une guerre considerable à soutenir. Il eut recours à ses alliés; le Roi Don Jean lui promit de l'aider, pourvû qu'il voulût se faire Chrétien & recevoir le baptême. Il lui envoya même pour cela des Ambassadeurs, des présents & des Missionnaires. Bémoin promit tout ce qu'on voulut, en faisant néanmoins sentir que le temps d'une guerre civile n'étoit pas propre pour un changement, qui devoit naturellement soulever jusqu'à ceux qui lui étoient restés fideles; mais qu'aussitôt qu'il se verroit paisible possesseur, il se convertiroit & convertiroit avec lui toute sa Nation Il différa ainsi pendant un an, donnant toujours de bonnes espérances. Cependant la guerre qu'il faisoit à son désavantage, troubloit beaucoup le commerce. Il empruntoit sans pouvoir payer, & se trouvoit beaucoup arrieré. Les négociants Portugais, dont les affaires alloient mal, en avertirent la Cour, qui voyant que Bémoin n'effectuoit pas la promesse qu'il avoit donnée d'embrasser la foi Chrétienne, ordonna à tous ses sujets de l'abandonner, & de retourner en Portugal.

Bémoin, qui sentit que cet ordre seroit cause de sa perte, fit un effort, eut recours à ses amis, & paya ses dettes. Mais voyant qu'il ne pouvoit retenir ses hôtes, il fit embarquer avec eux son neveu, & le chargea d'un collier d'or, qu'il accompagna de cent esclaves choisis, dont il faisoit présent au Roi pour implorer son secours. Il n'eut pas le temps de le recevoir; il fut battu, & se sauva à peine à la forteresse d'Arguin, où il s'embarqua pour le Portugal, avec vingt-cinq des principaux de sa Cour qui voulurent suivre sa fortune.

1489.

Le Roi avant son arrivée dans ses Etats voulut lui faire une réception, non comme à un Chef des Barbares pauvre & miserable, mais comme à un Souverain & un puissant Monarque, plus encore pour donner à toute l'Europe une haute idée de ses conquêtes, que pour reconnoitre les services que Bémoin avoit rendus à la Nation. Don Jean donna donc ses ordres pour le faire conduire au palais de Palmele, où il lui fit sa maison, & où il fut servi aux dépens du Roi en attendant que tout fût prêt pour le jour de son entrée à Lisbonne. Le jour destiné à cette entrée étant arrivé, le Roi & la Reine, chacun dans leur palais séparément, entourés d'une Cour nombreuse de Dames, & des plus grands Seigneurs du Royaume, tous vêtus superbement, attendirent le Prince Negre que Don François Coutinho, Comte de Marialva, étoit allé prendre avec un grand cortége de la jeune Noblesse. Bémoin ayant traversé en cet état les rues de Lisbonne, qui étoient tapissées & ornées comme dans un jour de triomphe, entra dans le palais & monta à la salle du thrône. Dès que le Roi l'apperçut, il se découvrit un peu, & fit quelques pas pour aller au devant de lui. Bémoin de son côté se présenta aux pieds du Roi, faisant semblant de tirer de la terre avec ses mains qu'il portoit ensuite sur sa tête, pour marquer son respect & se reconnoître son vassal. Le Roi l'ayant relevé, s'approcha du thrône, où il se tint debout, mais un peu appuyé, & fit signe à l'interprete de dire à Bémoin de parler. Bémoin, qui étoit homme de bon sens & dans la force de l'âge, commença son discours, & le continua

avec tant de grace & de dignité, n'omettant aucune des raisons qui pouvoient rendre sensibles tous les cœurs sur l'état présent de sa fortune, que le Roi en fut touché. Il fut d'ailleurs très-satisfait des réponses qu'il fit à toutes ses questions, & conçut de lui l'idée d'un homme sage & judicieux, & eut encore plus d'estime pour lui qu'il n'en avoit eu sur les premieres relations qu'on lui en avoit données. Le Prince Negre passa ensuite chez la Reine, lui baisa la main, ainsi qu'à Alphonse, Prince de Portugal, priant l'un & l'autre de se rendre ses intercesseurs auprès du Roi, de qui seul il pouvoit tout attendre. Ensuite il fut conduit au palais qui lui avoit été destiné. Il eut en y allant le même cortége, & la marche se fit dans le même ordre qu'il étoit venu.

Comme la conversion du Prince Africain étoit ce que le Roi désiroit le plus, la premiere chose qu'on fit par son ordre, ce fut de mettre auprès de sa personne des Ecclésiastiques vertueux & sçavants pour l'instruire, avec tous ceux de sa suite. Il ne leur fut pas difficile d'y réussir. Bémoin avoit été long-temps instruit, & avoit alors un intérêt tout différent de celui qui jusques-là l'avoit empêché de faire ce qu'on avoit exigé de lui avec trop d'empressement; de sorte que demandant lui-même le baptême avec ardeur pour soi & pour les siens, ils furent bientôt satisfaits.

La cérémonie fut faite avec toute la solemnité possible, la nuit du troisieme Décembre de l'an 1489. dans le palais de la Reine. Il fut présenté aux fonds baptismaux avec les deux plus qualifiés de sa suite, par le Roi, la Reine, le Prince, le Duc de Béja, qui monta depuis sur le thrône, le Nonce du Pape, & les Evêques de Tanger & de Ceuta. Ce dernier fit la fonction, & fut en même temps un des parains. On donna à Bémoin le nom de Jean, pour lui faire honneur, parce que c'étoit le nom du Roi. Les autres Negres furent présentés par d'autres Dames & d'autres Seigneurs. Le lendemain de cette cérémonie, le Roi fit Chevalier le Prince Africain, à qui il donna pour armes une croix d'or en champ de gueule, avec les cinq petits écussons du Portugal en bordure. Le Prince de son côté fit hommage de ses Etats au Roi & à la Couronne de Portugal. Ensuite le Nonce du Pape envoya à Sa Sainteté une relation exacte de tout ce qui s'étoit passé, & l'acte authentique du Prince nouveau Chrétien.

Pendant quelque temps on ne vit à Lisbonne, à l'occasion de l'entrée & du baptême du Prince Negre, que fêtes & divertissements, feux de joye, illuminations, combats de canes & de taureaux, & autres plaisirs qui, en séduisant les Africains, devoient leur imprimer une haute idée de la grandeur du Prince qui les recevoit avec tant de magnificence, par la comparaison qu'il étoit naturel qu'ils en fissent avec leur misere. Ils donnerent néanmoins eux mêmes du plaisir à la Cour par leur agilité & par leur adresse; on les voyoit courir après des chevaux Barbes dans le fort de leur course, sauter sur leurs croupes, s'y tenir debout, descendre pour ramasser des pierres disposées d'espace en espace, & remonter sur la croupe de ces chevaux avec tant de légereté, qu'ils l'emportoient de beaucoup sur les Maures de Barbarie, quoique ceux-ci, par leur adresse dans cet exercice, attirassent l'admiration de tous les autres peuples.

Cependant le Roi fit armer en diligence vingt caravelles bien pourvues

L'AFRIQUE.

d'hommes, d'armes, de munitions de bouche & de guerre, & de tous les matériaux néceſſaires pour élever une Forteresse. Il donna la conduite de cette flotte à Pierre Vaz d'Acugna, ſurnommé *Biſagu.* Il envoya en même temps des Miſſionnaires; mais toutes les eſpérances que le Roi avoit formées, tomberent tout-à-coup par un évenement imprévû.

A peine eut-on poſé les fondements de la Forteresse, que le Général qui avoit un déplaiſir ſecret d'avoir commencé l'ouvrage dans un mauvais terrein, & qui ſouffroit de ſe voir obligé de reſter dans un lieu mal ſain, tua Bémoin à coups de poignard, ſous le faux prétexte qu'il méditoit quelque trahiſon. Cette action, qui cauſa beaucoup d'émotion parmi les Negres & parmi les Portugais mêmes, fit une peine extrême au Roi, qui la laiſſa néanmoins impunie.

Indépendamment du deſir de remettre ſur le thrône un Prince allié, qui s'étoit mis ſous la protection de la Couronne de Portugal, le Roi avoit encore un autre objet qu'il méditoit depuis long-temps. Il vouloit attirer dans ſes Etats le commerce des grandes Indes, & trouver une voye pour y pénetrer. Ses Mathématiciens l'aſſuroient que la choſe n'étoit pas impoſſible. Ils diſoient qu'on pouvoit faire le tour de l'Afrique, & ils produiſoient une carte géographique, que l'Infant Don Henri avoit reçue des Maures. Elle en montroit la route, & l'évenement a fait voir qu'elle étoit aſſez exacte.

Marco Paolo Vénitien, grand voyageur, avoit parlé d'un certain *Presbyter Johannes,* qui devoit être dans les grandes Indes. Il le regarde comme Roi d'un pays de l'Inde, & lui fait remporter une victoire ſur les Mongales (ou Tartares Mongous de Gingis-Khan), ce qui conduit naturellement à penſer qu'il parloit du *Dalai Lama,* le Fô Vivant, qui joint le ſouverain Pontificat d'une nombreuſe ſecte d'Idolâtres à l'autorité Royale. C'étoit aſſez pour fonder la qualification de *Presbyter.* A l'égard du nom de *Jean,* on ſent bien que c'eſt le mot *Han,* qui ſignifie Roi chez les Tartares. Mais alors l'Aſie n'étoit pas connue comme aujourd'hui. Des Européens, qui avoient fait le pélerinage de Jéruſalem, y avoient vû des Abiſſins, de qui ils avoient appris qu'ils vivoient ſous la domination d'un Souverain, qui avoit quelques marques auxquelles on pouvoit croire qu'il étoit ce Prince dont les relations avoient parlé. Don Jean réſolut de le chercher, d'établir une correſpondance mutuelle, dont il prévoyoit des biens immenſes, ſi elle pouvoit lui ouvrir une route à ces Indes ſi déſirées, & qui faiſoient l'objet de ſes deſirs.

Il avoit d'ailleurs quelques notices qu'on pouvoit pénetrer dans les Etats de ce Prince par les Royaumes nouvellement découverts ſur les côtes d'Afrique. En 1486. un Ambaſſadeur du Roi de Benin, qui étoit venu avec Jean Alphonſe d'Aveiro, pour faire alliance avec la Couronne de Portugal, & demander des perſonnes qui puſſent prêcher l'Evangile dans le pays, racontoit qu'à l'Orient du Royaume de Benin, à 350 lieues dans les terres, il y avoit un puiſſant Monarque nommé *Ogane,* qui avoit juriſdiction ſpirituelle & temporelle ſur tous les autres Rois voiſins; que le Roi de Benin & les autres, à leur avenement à la couronne, lui envoyoient des Ambaſſadeurs avec de riches préſents, & qu'ils recevoient de lui l'inveſtiture de leurs Etats, dont les marques Royales conſiſtoient dans un bourdon au lieu de ſceptre, une eſpece de caſque à la place de couronne, & une croix de laiton, & que

ſans ces marques ils n'étoient pas reconnus comme Rois légitimes ; que les Ambaſſadeurs, pendant tout le ſéjour qu'ils faiſoient à la Cour de ce Prince, ne le voyoient jamais qu'au jour de leur audience, où il laiſſoit paroître un de ſes pieds qu'ils baiſoient avec reſpect comme une choſe ſainte, & qu'à leur départ on attachoit auſſi une croix de laiton au cou de ces Ambaſſadeurs ; ce qui les mettoit dès-lors en liberté, les affranchiſſoit de toute ſervitude, & étoit pour eux comme un Ordre de Chevalerie qui les ennobliſſoit.

Bémoin avoit aſſuré à peu près la même choſe au Roi, en lui diſant qu'à l'Orient du Royaume de Tombut, il y avoit d'autres Souverains, & en particulier un qu'ils appelloient *le Roi des peuples Moſaïques*, qui n'étoit ni Mahometan, ni Idolâtre, & qui profeſſoit une loi qui paroiſſoit aſſez conforme à celle des Chrétiens. Toutes ces indications qu'on joignoit aux relations qu'on avoit du *Prêtre Jean*, animoient l'envie qu'avoit Don Jean de parvenir juſqu'à lui. Il s'étoit fortement perſuadé qu'il en viendroit à bout en remontant le Sénégal, ou Niger, que les Géographes de ce temps-là ſuppoſoient venir des mêmes montagnes que le Nil. Il avoit ordonné que, dès qu'on auroit bâti la fortereſſe à l'embouchure du Sénégal, on le remontât auſſi loin qu'on pourroit. Comme on lui eut rapporté qu'il y avoit des cataractes ſemblables à celles du Nil, il donna ſes ordres pour les rompre juſqu'à ſa ſource : projet magnifique, dont ſans doute il n'avoit pas aſſez conſidéré l'impoſſibilité.

Il y avoit déjà quelques années que ſur les premieres idées que le Roi de Portugal avoit eues de ce Prêtre Jean, il avoit pris ſes meſures pour le faire chercher partout, juſqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Il avoit envoyé deux hommes à Jeruſalem avec ordre d'aller plus loin. Ils ne paſſerent pas Jeruſalem, parce qu'on leur fit comprendre que ſans la langue Arabe qu'ils ne ſçavoient pas, il étoit impoſſible & inutile de continuer leur voyage. Le Roi chargea deux autres hommes qui la poſſédoient aſſez bien de faire cette recherche. L'un étoit Pierre de Covillan, Gentilhomme de ſa maiſon, l'autre Alphonſe de Payva. Ils reçurent leur commiſſion & leurs lettres de créance à Santaren, le 7 Mai 1487, en préſence de Don Manuel, Duc de Béja, le même qui regna après Don Jean.

Ils prirent leur route par Naples, Rhode, Alexandrie & le Caire, & allerent juſqu'à Aden ville d'Arabie à l'entrée de la mer Rouge, & ils y arriverent dans le temps de la Monçon, & ſe ſéparerent enſuite. Payva paſſa en Ethiopie, & Covillan ſe rendit aux Indes. Il aborda à Cananor, alla à Calicut, à Goa, où il s'embarqua pour Soffala, d'où il revint à Aden & enſuite au Caire, où étoit leur rendez-vous. En arrivant il apprit que Payva y étoit mort ; mais il trouva deux Juifs Portugais, avec de nouveaux ordres que le Roi lui envoyoit. Ce Prince à qui un de ces Juifs avoit rendu un compte aſſez exact du commerce de la ville d'Ormus, à l'entrée du Golphe Perſique, où ſe rendoient toutes les richeſſes des Indes, d'où on les tranſportoit de là en Syrie & en Egypte pour les faire paſſer en Europe ; ce Prince, dis-je, réſolut d'envoyer ce Juif & ſon compagnon avec de nouvelles inſtructions pour Pierre de Covillan. Il ordonnoit à ce dernier de renvoyer le ſecond Juif avec un détail exact de ſes voyages, & d'aller avec le premier juſqu'à Ormus, afin de continuer toujours ſes recherches du Prêtre Jean, & de ne ſe point rebuter juſqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Pour obéir à ſes ordres,

L'AFRIQUE.

Covillan donna un ample journal de ses aventures au Juif, & continua avec l'autre les voyages qui lui étoient commandés. Il retourna à Aden, passa de-là à Ormus, où après avoir fait ses réflexions, il l'envoya à Alep avec une Caravane. Il s'embarqua de nouveau par la mer Rouge, & arriva enfin à la Cour du Roi d'Abissinie, qu'il avoit cherché avec tant de dangers & de fatigues. Afin que rien ne fût omis de ce côté-là, le Roi fit écrire dans toutes les Echelles du Levant, aux Consuls de la nation Portugaise, ou aux gros Négocians qui y étoient établis, pour avoir quelques connoissances de tout ce qu'il désiroit. Enfin il lui vint de Rome un Prêtre Abissin nommé Marcos; celui-ci l'ayant satisfait sur toutes les questions qui lui furent faites touchant son pays, il lui fit écrire plusieurs lettres, dont il lui fit faire des copies qu'il envoya en divers ports de l'Orient, afin que l'on en chargeât les sujets du Prince dont il étoit si curieux d'apprendre des nouvelles, dans l'espérance que quelqu'une, venant à tomber entre ses mains, serviroit à donner plus de créance à Pierre de Covillan, supposé qu'il fût assez heureux pour arriver au terme de son voyage. Après cela, il fit partir le Prêtre Abissin lui-même, chargé de ces mêmes lettres, dont il avoit fait les copies, & comblé de bienfaits.

Ceux que le Roi envoya par l'Ocean Atlantique à la recherche de ce Prince, furent Barthelemi Diaz & Jean l'Enfant. Ils commandoient chacun un vaisseau, outre un troisieme uniquement chargé de vivres, pour suppléer au défaut de ceux qui auroient été consommés dans le cours d'une longue navigation, & pour ôter une raison spécieuse à ces aventuriers de revenir sur leurs pas, comme avoient fait plusieurs de ceux qui les avoient précédés.

La navigation commençoit alors à devenir moins pénible. Le Roi qui entretenoit à sa Cour de très-habiles Mathématiciens, & qui étoit toujours en action pour inventer quelque chose qui pût faciliter le succès de ses découvertes, les avoit souvent encouragés à imaginer quelque expédient pour rendre l'art de naviger plus aisé & plus sûr. Ils répondirent à son attente; car les auteurs Portugais leur font l'honneur d'avoir trouvé moyen de prendre hauteur par l'Astrolabe, ce qui n'est pas exactement vrai. Le Roi avoit chargé Roderic & Joseph, célébres Astronomes, de conférer avec Martin Boheme, habile Mathématicien, & de chercher quelque invention pour naviger sur des mers inconnues, pour que le Pilote pût se diriger dans le fort des tempêtes, se retrouver, & avoir un guide, lorsque l'obscurité lui dérobe l'aspect des astres sur lesquels il se régle; enfin pour connoître la juste hauteur où il se trouveroit, & l'espace qu'il auroit parcouru dans sa navigation. Après plusieurs conférences tenues à ce sujet, ces trois Sçavants ne trouverent rien de mieux que de donner aux gens de mer l'usage de l'Astrolabe, dont il n'y avoit que les Astronomes sédentaires qui se fussent servis auparavant. Ils appliquerent l'Astrolabe à la Marine, le perfectionnerent en y ajoutant plusieurs usages utiles à ce dessein. Avec cet instrument les Pilotes hasarderent de naviger en pleine mer, où la connoissance des Astres marqués sur l'Astrolabe leur parut être l'unique moyen propre à régler leur route. On leur attribue aussi d'avoir fait les premiers des tables de Déclinaison à l'usage des Pilotes. Quand ils n'auroient fait autre chose, dit le Pere Lafiteau, ce seul service qu'ils rendirent alors à l'Europe, suffit pour les rendre immortels;

car

car depuis ce temps-là on a pû s'expoſer en pleine mer, ſans craindre de perdre la terre ; ce qui rend la navigation bien plus courte & moins périlleuſe.

Diaz & l'Enfant devoient commencer leurs découvertes depuis le fleuve Zaïre, où avoient fini celles de Diégue Can ; planter partout des pilliers, & laiſſer ſur le rivage des Negres, & ſurtout des Negreſſes bien vétues & bien inſtruites de ce qu'elles devoient dire, ſoit pour s'informer du Royaume du Prêtre Jean, ſoit pour louer beaucoup le Portugal, & donner envie de s'allier avec cette Couronne.

Diaz, qui commandoit, eut beaucoup à ſouffrir dans toutes les terres où il aborda. Il trouva des langues inconnues que ſes Negres mêmes n'entendoient pas. Son monde ſe révolta pluſieurs fois contre lui. Il le ramena toujours avec douceur & avec fermeté ; mais dans ce voyage, il n'eut aucune nouvelle du Prince qu'il cherchoit. Il découvrit néanmoins une nouvelle étendue de trois cent cinquante lieues de côte, planta ſix poteaux, & arriva à l'extrémité Méridionale de l'Afrique, où il vit un Cap qu'il nomma le *Cap des Tourmentes*, à cauſe de la groſſe mer qu'il y trouva. Son courage l'invitoit à paſſer outre ; mais ſes gens étoient trop rebutés, il ſe vit contraint de revenir ſur ſes pas. En retournant ainſi, il rencontra le vaiſſeau qui portoit les vivres, & dont il étoit ſéparé depuis neuf mois. De neuf hommes qu'il y avoit eu ſur ce vaiſſeau, il n'en reſtoit plus que trois, dont un fut ſi tranſporté de joye de cette jonction qu'il en mourut. Enfin Diaz, après une navigation de ſeize mois & dix-ſept jours, arriva à Lisbonne en Décembre de l'an 1487. Le Roi le reçut fort bien ; mais ayant entendu dans ſa relation le nom de *Cap des Tourmentes*, il voulut qu'on le nomma le *Cap de Bonne-Eſpérance*, pour ſervir d'heureux préſage aux fruits qu'on devoit tirer de cette découverte.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de la découverte du Congo par Diégue Can, que quelques-uns appellent Camo, ou en latin *Camus*. Mais j'en ferai mention dans un Chapitre particulier, & j'y renvoye le Lecteur. Je remets de même au Chapitre de l'Amérique, le juſte regret qu'eut le Roi Jean d'avoir rejetté les offres de Colomb.

CHAPITRE VI.

Découvertes des Portugais en Afrique, depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'au détroit de Babelmandel.

Jean, ſecond du nom, Roi de Portugal, qui avoit pouſſé ſi loin les découvertes ſur les côtes occidentales de l'Afrique, n'eut pas le plaiſir d'en recueillir le fruit. Manuel, Duc de Béja ſon ſucceſſeur, moiſſonna ce que ſes prédéceſſeurs avoient ſemé. Jean mourut aux Algarves le 25 Octobre 1495. Son fils unique, Don Fernand, étoit mort à la fleur de ſon âge d'une chute de cheval. Don Manuel, Duc de Béja, dont j'ai parlé dans le Chapitre

L'AFRIQUE.

précédent, hérita de la couronne. Il étoit fils de Don Fernand, que l'Infant Don Henri avoit adopté, & à qui il avoit laiſſé ſes revenus. Don Jean II. qui n'avoit point d'enfants, & qui le regardoit comme ſon héritier préſomptif, lui avoit fait ajouter à l'écu de ſes armes une ſphere, ou une mappemonde pour ſymbole. L'Hiſtorien ajoute : » comme s'il eût prévû dès-lors que » ce jeune Prince devoit un jour avoir des Etats dans tous les pays. « Il y a apparence qu'il voulut lui faire remettre devant les yeux le projet des découvertes qu'il déſiroit avec tant d'empreſſement. Son premier ſoin fut de mettre les affaires du Royaume en un état meilleur que celui où ſon prédéceſſeur les lui avoit laiſſées.

Dans les divers conſeils qui furent tenus ſur différentes matieres, l'affaire des découvertes fut agitée avec chaleur. Il y eut trois ſentiments qui eurent chacun leurs partiſans. Les uns étoient pour la négative, & vouloient qu'on abandonnât une entrepriſe qu'ils regardoient comme la ruine de l'Etat. Outre les raiſons qu'on avoit apportées au commencement pour combattre les projets de l'Infant Don Henri, ils ajoutoient l'éloignement extrême des Indes, & des pays inconnus du Prêtre Jean ; le danger qu'il y avoit de ſoulever toutes les Puiſſances Mahométanes ; l'impoſſibilité de fournir à tant de dépenſes, & de réſiſter à de ſi puiſſants ennemis. Les ſeconds plus moderés, vouloient qu'on ſe bornât aux découvertes faites juſqu'alors, & que même on s'y portât plus ſobrement que par le paſſé. Les troiſiemes enfin plus zelés pour la gloire de la Nation, demandoient qu'on paſſât outre, jugeant que les faveurs qu'ils avoient reçues du ciel dans le ſuccès de ces découvertes devoient leur tenir lieu d'un garant ſûr de ſa volonté pour les continuer. Ce fut à ce dernier ſentiment que le Roi s'attacha, comme plus conforme à ſon inclination, à ſes ſentiments, & à la reconnoiſſance qu'il devoit à la mémoire du Roi ſon prédéceſſeur, à celle de Don Ferdinand ſon pere, & de l'Infant Don Henri ſon grand-oncle.

Il fit en conſéquence armer trois vaiſſeaux d'une charpente plus forte qu'à l'ordinaire, afin qu'ils fuſſent plus en état de ſoutenir les groſſes mers du Cap de Bonne-Eſpérance, & y ajouta ſeulement une pinque pour porter le ſupplément des vivres & des proviſions. Il nomma enſuite pour les commander Vaſco de Gama, homme de qualité & extrêmement brave. Il lui donna pour ſecond Paul de Gama ſon neveu, & Nicolas Coello ; pour la pinque ce fut un homme de ſa maiſon qui fut choiſi pour en être le Patron.

Dès que les vaiſſeaux furent en état, Don Manuel conſiderant l'importance du ſujet, voulut donner les ordres à l'Amiral avec quelque ſolemnité. Il le fit venir au milieu d'une Cour nombreuſe à Extremos, lui & ſes deux autres Capitaines, & ſes principaux Officiers : il leur fit un diſcours étudié, où ayant relevé la confiance qu'il avoit en leur fidelité & en leur courage, il les exhorta fortement à ſoutenir l'idée qu'il avoit conçue d'eux, & dont il leur donnoit un témoignage authentique dans le choix qu'il avoit fait de leurs perſonnes. Enſuite les animant par les plus magnifiques promeſſes, & par l'eſpoir des plus grandes récompenſes, il leur recommanda très-expreſſément l'obéiſſance & la ſubordination qu'ils devoient à leur Général, qui leur repréſentoit ſa propre perſonne, & à celui ci la ſageſſe, la moderation & la fermeté qu'exigeoit de lui, ſelon les occaſions, le poſte qu'il lui confioit.

Après ce discours, Don Manuel remit à Vasco ses lettres de créance. Il lui donna de plus l'Itinéraire de Covillan & d'autres instructions. Pour terminer la cérémonie un Secrétaire d'Etat qui, pendant tout le discours, avoit tenu un étendard déployé, où l'on voyoit une croix peinte, le présenta à Vasco, qui s'étant mis à genoux, prêta serment au Roi en son propre nom, & au nom de tous les siens. Ensuite emportant l'étendard, il partit pour Lisbonne, où se devoit faire l'embarquement, & il se disposa à ce voyage par tous les actes de piété que la Religion lui inspira.

Diaz & ses compagnons avoient donné une si terrible idée des mers du Cap de Bonne-Espérance, qu'on n'en attendoit autre chose que des naufrages, & on regardoit les voyageurs comme de malheureuses victimes qui alloient à une mort presque inévitable. Dans cette prévention on s'imaginoit, en les accompagnant, assister à leurs funerailles. Tout le monde fondoit en larmes en voyant une Jeunesse si belle, si nombreuse, laisser parents, amis & patrie pour courir à une mort certaine dans la fleur de ses plus belles années. Nos nouveaux voyageurs attendris eux-mêmes par tout ce que cet appareil avoit de touchant, se virent ainsi conduits jusqu'au port. Là s'étant mis à genoux, ils reçurent encore l'absolution générale, comme pour mourir. Ils s'embarquerent ensuite au milieu des cris & des lamentations de tout ce peuple, qui ne pouvoit se lasser de les accompagner des yeux, & qu'on ne pût arracher du rivage qu'après qu'on les eût entierement perdus de vûe.

Vasco partit au commencement de Juillet de l'an 1497. Il cingla en pleine mer droit aux Canaries, d'où continuant sa route sans s'arrêter jusqu'aux isles du Cap-Verd, il mouilla le treizieme jour à celles de Saint-Jacques, où il fit aiguade, & prit quelques rafraîchissements. S'étant remis en mer, il fut près de quatre mois à lutter contre les vents, & forcé à chercher la terre. Il prit port dans une grande anse, qu'on appella depuis la Baye de Sainte-Helene. Il y trouva un peuple barbare & pauvre, mais d'une grande bonté & d'une extrême franchise. Un soldat nommé Velloso, obtint du Général la permission d'aller seul jusqu'aux habitations. Il y fut reçu avec beaucoup d'humanité; mais saisi tout-à-coup d'une frayeur dont il ne put jamais rendre raison, il se mit à fuir vers les vaisseaux de toute sa force. Ces bonnes gens, qui ignoroient la cause d'une fuite si précipitée, le suivirent pour le rassurer: cela même redoublant sa crainte, donnoit des aîles à sa lâcheté pour mieux fuir. L'équipage, qui faisoit de l'eau, le voyant venir si effrayé & poursuivi, soupçonna quelque trahison, & courut aux armes. Les Negres attaqués se mirent en défense, firent pleuvoir une grêle de cailloux & de fleches, dont une blessa le Général au pied. Le combat eût été plus funeste sans la prudence de Gama, qui ayant fait donner le signal de la retraite, fit rembarquer son monde, & mit à la voile.

On ne sçavoit pas encore qu'il y a en certains parages des vents reglés qui rendent la navigation aisée en certaines saisons, & périlleuse, ou même presque impossible en d'autres. Vasco étoit malheureusement parti dans la saison la plus contraire de l'année; de sorte que lorsqu'il fut arrivé au Cap de Bonne-Espérance, il n'y trouva que des orages & des tempêtes si affreuses, que son équipage rebuté des fatigues d'une navigation de près de cinq mois, lassé de la mauvaise nourriture, & plus épouvanté encore des phantômes

L'Afrique. qu'il ſe forgeoit ſur les dangers de ce redoutable Cap, ſe mutina pluſieurs fois, & lui eût fait courir riſque de la vie, s'il n'eût trouvé une reſſource dans ſa fermeté & dans ſa conſtance. Il fit mettre les chefs de la ſédition aux fers, & parmi eux les maîtres & les pilotes; il prit lui-même le timon du gouvernail, & pendant pluſieurs jours que la tempête dura, ne faiſant que louvoyer & courir la bordée, il ſe roidit tellement contre tous les obſtacles & contre tous les périls, plus grands encore de la part de ſes gens mutinés, que du côté des vents & des flots, il doubla enfin ce fameux Cap en cinq jours de temps, du 20 Novembre au 25. Comme il trouva enſuite des vents plus mous, les eſprits ſe calmerent avec la tempête, & il alla prendre terre près de ſoixante lieues au deſſus du Cap, en tirant vers l'Eſt, dans une Baye qu'on a depuis appellée l'*Aiguade de Saint-Blaiſe*.

Il ſe rétablit un peu des fatigues qu'il avoit ſouffertes, & trouva d'abord dans les Caffres, qui ſont les Naturels de ce pays, aſſez de facilités pour avoir de nouvelles proviſions, dont il traita avec eux pour quelques marchandiſes, comme grelots, & autres meceries de vil prix. Comme il s'étoit élevé quelques difficultés entr'eux & les ſiens pour la traite, il jugea à propos d'aller plus loin dans un petit port, où ayant partagé ſur tous les vaiſſeaux les vivres qui reſtoient ſur la pinque, il la brûla ſelon les ordres qu'il avoit reçus. Il partit de-là le 8 Décembre; mais en ſortant il fut ſurpris d'une tempête, qui mit ſa patience à l'épreuve durant pluſieurs jours. Il n'en eut cependant aucun mauvais accident, & il ſe trouva ſur une côte qu'il nomma *Terre de Natal*, en mémoire de la Nativité de J. C. parce qu'il la trouva le jour de Noel. Ceux qui étoient chargés de faire des recherches donnoient aux lieux qu'ils découvroient le nom de la fête du Saint, de la Sainte, ou du Myſtere que l'Egliſe célebroit ce jour-là. Par la même raiſon, Gama appella *le fleuve des Rois* une grande riviere, où il entra le jour de l'Epiphanie, le 6 de Janvier 1498. Les Caffres d'une peuplade en uſerent ſi bien
1498. avec lui, & il y fit ſon commerce avec tant de tranquillité, qu'il donna au pays le nom d'*Aiguade de la bonne paix*. Il ſe remit enſuite à la voile pour continuer ſa route, & paſſa de nuit un Cap, qu'il nomma le *Cap des Courans*, en Portugais *Cabo dos Corrientes*, à cauſe des courans qui y portant à terre avec violence, le conduiſoient dans une grande Baye, d'où il appréhendoit de ne pas pouvoir ſe tirer. Cela fut cauſe qu'après avoir pris le large, il paſſa, ſans s'en appercevoir, toute la côte de Sophala, ſi célebre par ſes mines d'or, & qu'on croit être l'Ophir où Salomon envoyoit ſes flottes, & d'où il tira les richeſſes qui rendirent ſon regne ſi floriſſant.

Juſqu'alors Vaſco & ſa troupe étoient preſque déſeſperés. Ils ne trouvoient par-tout ſur leur route que des peuples indigents & dans la miſere, dont ils n'entendoient point le langage, avec qui il falloit toujours être ſur la défiance, & dont ils pouvoient à peine tirer quelques vivres pour prolonger leurs jours, ſans entrevoir aucune eſpérance d'une meilleure fortune. Le retour de Colomb par le Portugal ſous le Roi Jean II. & les magnifiques idées qu'il y avoit données des richeſſes du pays qu'il avoit découvert, affligeoient les Portugais par la déſagréable comparaiſon qu'ils en faiſoient, avec la pauvreté des Nations qu'ils parcouroient. Comme ils étoient dans cette terrible ſituation d'eſprit, ils entrerent dans un petit fleuve à la ſuite de quelques

almadies ou petites barques qui avoient des voiles tiſſues de feuilles de palmier. Ils eurent alors de meilleures eſpérances, & ſe flatterent d'un changement favorable. Ces idées les engagerent à donner à ce fleuve le nom *de Bons ſignaux*. Les peuples de cette contrée étoient noirs comme les précédents; mais il ſe trouvoit parmi eux quelque mélange d'une couleur olive qui indiquoit le voiſinage des Blancs. D'ailleurs, ils étoient plus policés & mieux vêtus. Quelques-uns portoient des pagnes de coton & de toiles peintes, des bonnets de ſoye, ou d'étoffes entremêlées d'or ou d'argent. Il s'en trouva même qui entendant quelques mots Arabes, purent raiſonner avec Fernand Martinez qui en ſçavoit aſſez, & ſervoit d'interprete au Général. Mais ce qui acheva de les conſoler, c'eſt qu'on leur fit entendre qu'en remontant plus haut, ils trouveroient des Blancs comme eux, & des vaiſſeaux à peu près ſemblables aux leurs, qui couroient ces mers pour y faire leur commerce.

La joye de Vaſco fut extrême à cette nouvelle. Mieux fondé dans ſes eſpérances que par le paſſé, il planta un nouveau poteau ſur le rivage, auquel il donna le nom de *Saint-Raphael*, & prit la réſolution de faire radouber ſes vaiſſeaux qui en avoient grand beſoin. Il y fut aidé par les Naturels du pays, qui lui donnerent avec bonté tous les ſecours qu'ils purent. La joye de Vaſco fut troublée par un nouveau genre de maladie peu connue juſqu'alors. C'étoit le ſcorbut, qui fit de grands ravages parmi ſon équipage. Ils le regarderent comme une ſorte d'éréſipele, qui leur gonflant les gencives & les pourriſſant, leur faiſoit tomber les dents, & leur cauſoit d'autres ſymptômes fâcheux. Ils en connurent la véritable cauſe, en l'attribuant aux viandes ſalées, & à l'air groſſier de la mer. Quelques-uns en moururent; mais le grand nombre en réchappa.

Vaſco n'en fut pas quitte pour cet accident, peu s'en fallut qu'il ne pérît lui-même dans ſon eſquif, & qu'il ne perdît ſon vaiſſeau ſur des battures. Echappé heureuſement à l'un & l'autre danger, il arriva cinq jours après à l'iſle de Moſambique, & il alla mouiller une lieue au deſſus à quelques iſles, où il planta un nouveau poteau, & donna à ces iſles le nom *de Saint-George*. La Moſambique eſt une petite iſle peu éloignée du continent de la côte Orientale d'Afrique, à 14 degrés, 30 de latitude Sud. Elle n'étoit d'aucune conſideration ſous la domination des Naturels du pays, qui ſont des Caffres Idolâtres du pays de Quiloa. Mais les Maures, ſectateurs de Mahomet, s'étant répandus ſur ces côtes, en avoient fait une échelle pour le commerce de Sophala & des Indes, à cauſe de la bonté & de la ſûreté de ſon port. Il n'y avoit gueres dans l'iſle que des Maures, logés miſérablement dans de pauvres cabanes de terres, couvertes de paille; en ſorte qu'on n'y voyoit d'ouvrages de maçonnerie que la Moſquée & la maiſon du Scheick, qu'Ibrahim, Roi de Quiloa, y entretenoit pour percevoir ſes droits, & y commander en ſon nom. Lorſque les Portugais s'en furent rendus les maîtres, ils en firent l'entrepôt de leurs flottes pour les voyages des Indes. Le port de Moſambique devint alors un des plus célebres; mais comme l'air en eſt très-mal ſain, cette terre qui dévore ſes habitants, devint le lieu de la ſépulture d'une infinité de malheureux, qui n'avoient réſiſté aux travaux de ces pénibles voyages que pour y terminer les reſtes d'une vie épuiſée de fatigues.

Dès que Vaſco parut, il vit venir à lui ſept petites almadies ou barques

L'AFRIQUE.

pleines de monde & de joueurs d'inftruments, à la fuite d'un Officier du Scheick, qui, d'auffi loin qu'il put être entendu, fit le falut en Arabe, & demanda d'où venoient les vaiffeaux, & où ils alloient. Il ne fut pas plutôt affuré, & par le pavillon & par la réponfe qui lui fut faite que les vaiffeaux étoient de Portugal, & cherchoient une nouvelle route pour aller aux Indes, qu'ennemi juré des Chrétiens par religion, & des Portugais par naiffance, étant né fujet des Rois de Fez & de Maroc, il forma le deffein de les perdre. Comme l'exécution n'en étoit pas poffible à force ouverte, il crut devoir diffimuler. Il ne put fi bien fe contraindre que Vafco, qui l'obfervoit avec beaucoup d'attention, ne jugeât, à fon air déconcerté, de fes mauvaifes intentions. Il convenoit à Vafco de diffimuler lui-même fes foupçons, il prit fagement ce parti, & tout fe paffa de part & d'autre en politeffes. Les démonftrations de joye ne furent point épargnées. Le refpect dû à l'Alcoran n'empêcha point les Maures de boire beaucoup de vin que Vafco leur fit fervir. On fe fit mutuellement des préfents plufieurs fois. Enfin on convint qu'on fourniroit aux Portugais pour leur argent des vivres, & qu'on leur donneroit deux pilotes, pour le prix dont on conviendroit avec eux: mais la haine des Maures ne fe put cacher long-temps. A plufieurs traits qui leur échapperent on s'apperçut de leur trahifon & de leur mauvaife volonté. Les pilotes fe fauverent à la nage; on fit cacher quelques Abiffins, avec qui Gama avoit eu quelques entretiens pour s'inftruire des Etats de leur maître; enfin on en vint à des hoftilités, & quelques almadies attaquerent les chaloupes Portugaifes qui faifoient de l'eau. Le Général qui en porta fes plaintes, en demanda juftice, & ne reçut qu'une réponfe dure & fiere. L'entretien finit même par quelques infultes, qui furent fuivies d'une grêle de fleches. Alors Gama irrité, fit faire quelques décharges de fon canon, tua quatre perfonnes, & entr'autres un des pilotes fugitifs qui étoit à côté du Scheick. Le bruit de l'artillerie peu connue alors, ou du moins peu ufitée en ces pays, jetta une confternation fi fubite, qu'en un inftant tous les Maures abandonnerent l'ifle, & fe fauverent dans le continent. Le Scheick épouvanté & devenu plus docile, accorda à Vafco tout ce qu'il voulut. Vafco fe contentant d'un pilote, mit fur le champ à la voile. La peur n'avoit point corrigé ce Pilote, & foit qu'il fût d'intelligence avec le Scheick, foit que de lui-même il fût porté à faire un mauvais coup, il fe flatta de pouvoir faire perdre les vaiffeaux, réfolu de périr lui-même, ou efperant de fe fauver à la nage. Il étoit veillé de près, & il s'en appercevoit. Néanmoins il ne tarda pas à fe faire connoître pour ce qu'il étoit. Il engagea les vaiffeaux dans quelques ifles, qu'il difoit être un cap, ou une pointe contigue au continent. Vafco, qui s'apperçut de la méchanceté de cet homme, le fit châtier fort rudement, & le lieu en a reçu & confervé le nom de l'*Ifle du Fuftigé* (1). Cette punition le força à un repentir, du moins apparent, & il promit de conduire la flotte à Quiloa, ville fameufe par fon commerce avec les Indes, & habitée en partie par des Chrétiens Abiffins. Il avoit eu foin de cacher qu'il fçavoit qu'on y étoit déjà inftruit par des exprès de tout ce qui s'étoit paffé à Mofambique, & il fe

(1) M. de l'Ifle l'appelle l'*Ifle du Fouetté*; c'eft la plus Méridionale des Ifles de Quirimba, fur la côte des Macuas.

persuadoit qu'on y auroit pris des mesures efficaces pour en tirer vengeance. Les courants & les vents n'ayant pas secondé ses projets, il crut réussir en allant à Mombaze, où il promettoit qu'on trouveroit les mêmes avantages qu'à Quiloa. Gama, qui se voyoit prêt à manquer de vivres, fut forcé de s'y laisser conduire.

Mombaze étoit alors une ville assez forte sous la domination des Maures, qui y avoient leur Roi particulier, & indépendant de celui de Quiloa. Elle étoit presque entourée d'eau, & formoit une espece d'isle, dont le port avoit deux goulets défendus par une assez bonne forteresse. Les maisons étoient de pierres, & elles avoient assez l'apparence d'une ville d'Europe. L'air y est très-sain, & le terroir excellent. Elle étoit très-peuplée & très-florissante par son commerce, & les facilités qu'on y avoit pour la vie la rendoient une ville très-délicieuse.

Vasco, que les trahisons précédentes avoient mis sur la défiance, ne voulut point entrer dans le port, & se tint au large en rade. Il y reçut cependant le même accueil qu'on lui avoit fait à la Mosambique. Quelques almadies remplies d'hommes vétus à la Turque, le turban en tête, armés de sabres, de poignards & de boucliers, aborderent les vaisseaux au son des instruments de musique, & avec les démonstrations d'une joye extraordinaire. Le Général attentif à tout, n'en voulut laisser entrer que quatre qui étoient les plus apparents, & à qui même il fit quitter leurs armes. Après les compliments & les présents ordinaires en ces occasions, ceux-ci lui représenterent qu'il étoit de la bienséance & de sa sûreté même qu'il entrât dans le port. Car outre les dangers qu'il couroit dans une rade peu sûre, il se rendroit suspect, disoient-ils, par une conduite extraordinaire, & resteroit exposé aux vaisseaux qu'ils entretenoient sur la côte, & qui fondroient sur les siens comme sur des corsaires.

On avoit eu une attention particuliere à faire veiller sur le pilote suspect, afin qu'il ne pût entrer en conversation avec ceux-ci. Cependant en ce peu de temps on ne sçait comment il trouva moyen de leur parler, & de les instruire de tout ce qui s'étoit fait à Mosambique. Ce récit excita leur haine, & leur inspira les mêmes sentiments de vengeance & de dissimulation : ils firent donc de plus vives instances. En partant de Portugal, Vasco avoit pris sur ses vaisseaux dix hommes qui étoient condamnés à la mort pour leurs crimes. On les lui avoit consignés dans les fers, en leur faisant esperer qu'ils pourroient mériter leur grace en tentant des aventures, auxquelles on ne pouvoit raisonnablement hasarder d'autres personnes. Il devoit les employer dans les cas de défiance, & il en avoit déjà laissé quelques-uns sur sa route. Le lendemain, comme quelques Maures étoient venus pour lui rendre visite, & le pressoient d'effectuer sa parole, il demanda encore deux jours de délai, sous prétexte que c'étoit la Pâque des Chrétiens ; mais que cependant il alloit envoyer deux personnes de distinction pour saluer le Roi de sa part, & l'assurer que le troisieme jour il entreroit dans le port. C'étoient deux de ces criminels à qui il avoit donné ses instructions ; mais ils furent conduits avec les précautions dont on use dans les villes de guerre & dans des temps suspects ; ils ne purent par ce moyen rendre compte que de la multitude de monde qu'ils avoient vû, de la beauté du Palais du Roi, & de l'audience

L'AFRIQUE.

qu'il leur avoit donnée. Le Général s'étant enfin déterminé à entrer dans le port au temps marqué, les Maures, comme pour lui faire honneur, vinrent dans plusieurs barques galamment parées, & dans lesquelles le nombre & la variété des instruments formoient un concert d'une musique barbaresque, qui n'étoit pas désagréable. Quelques-uns s'approcherent des vaisseaux, & quelques efforts qu'on pût faire, il y entra plus de monde qu'on ne vouloit. Vasco ne laissa pas de faire appareiller, ce qui fit grand plaisir aux Maures qui croyoient déjà tenir leur proye. Mais quand les vaisseaux furent sous voiles, comme la capitane avoit de la peine à venir au vent, Gama qui craignit que ne gouvernant pas, elle n'allât donner sur une batture voisine, fit sur le champ carguer les voiles. Comme cette manœuvre subite ne put se faire sans beaucoup de mouvement, & que la présence du danger donnoit encore plus d'action à l'équipage; les Maures qui étoient sur les autres vaisseaux, & qui ignoroient la cause de cette manœuvre si peu attendue, crurent que leur trahison étoit découverte, & se précipiterent tous dans la mer pour se sauver à la nage. Ceux qui étoient dans la capitane en firent autant à leur exemple, avec le pilote de Mosambique, auteur secret de la conspiration. Gama averti par-là de leur complot, & confirmé depuis par les efforts que firent les Maures, en envoyant des gens la nuit pour couper ses cables, fut très-content d'être sorti de ce danger, & se remit en mer pour aller chercher un port plus sûr, & une Nation moins perfide.

Il trouva sur sa route deux batteaux qui alloient à Mombaze, il les prit, & quoique la plûpart des Maures se jettassent à la mer, il lui en resta entre les mains treize qu'il mit aux fers. Les ayant fait interroger séparément, il apprit d'eux qu'il y avoit près de-là une ville florissante nommée Mélinde, dont le Roi favorisoit extrêmement le commerce, recevoit parfaitement bien les Etrangers, & qu'il y trouveroit des Pilotes pour le voyage des Indes, des provisions autant qu'il en désireroit, & toutes sortes de denrées; ce qui le détermina à y aller. Mélinde étoit en effet une ville telle qu'on la lui avoit dépeinte, située dans une belle plaine, & entourée de magnifiques jardins. Le Roi, qui étoit un vénérable vieillard, avoit tout ce qui fait un homme d'honneur & de probité, & quand Vasco lui eût fait part du sujet de son voyage par un de ses Députés & par un des esclaves Maures qu'il venoit de prendre, il fut sensible à l'arrivée des Portugais, & se crut honoré de se voir recherché de si loin par un Prince puissant, dont il avoit conçu une haute idée sur ce qu'il en avoit appris. Dans cet esprit, il y eut entre cette Cour & le Général un commerce réciproque de politesse & de bonne foi, qui causa de part & d'autre une égale satisfaction. Le Roi, que son âge avancé retenoit au lit, s'étoit déchargé du soin des principales affaires sur un fils légitime héritier de ses Etats, & digne d'un tel pere par ses bonnes qualités. Celui-ci ayant aussi conçu pour les Portugais une estime véritable, s'étudioit à leur en donner toutes sortes de marques; mais voulant attirer le Général à terre, il le fit prier instamment de ne point refuser une visite au Roi son pere, qui désiroit très-ardemment de le voir, & que ses infirmités empêchoient de sortir de chez lui, s'offrant pour exciter sa confiance de lui donner ses deux fils en ôtage.

Vasco, que les amitiés qu'il recevoit rendoient plus soupçonneux encore, s'excusa

s'excusa sur les ordres précis du Roi son maître. Il ajouta néanmoins que si lui-même vouloit lui faire l'honneur de s'entretenir avec lui, il feroit la moitié du chemin pour aller à sa rencontre. Le Prince, que la sincerité & l'estime faisoient agir, passa en cette occasion par dessus les bienséances de son rang, & y consentit. Vasco flatté de cette démarche qui le mettoit de niveau avec un Souverain, ayant donné ses ordres pour la garde des vaisseaux, fit pavoiser sa chaloupe, & n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre l'entrevûe solemnelle. Le Prince de son côté voulut donner une idée de sa grandeur; il s'avança vers le port, élevé sur un palanquin, & suivi d'un nombreux cortege, au milieu des voix & des instruments, qui formoient autour de lui un concert. Dès que le Général l'apperçut, il descendit dans sa chaloupe; mais la marche du Prince ayant été plus lente qu'il ne pensoit, il fit faire alte, & attendit sur les rames pour donner au Prince le temps d'arriver. Dès qu'ils se furent joints, le Prince entra dans la chaloupe du Général avec franchise, il l'embrassa tendrement, & s'étant un peu remis de la peur que lui causerent les salves de l'artillerie des vaisseaux, & qu'il fallut faire cesser, il se lia entr'eux une conversation pleine d'amitié, pendant laquelle le Prince fit le tour des vaisseaux pour les considerer. Le Général, de son côté, voulut voir la ville d'un peu plus près sans débarquer. Ainsi, après avoir fait plusieurs tours ensemble, ils se séparerent très-satisfaits l'un de l'autre; mais le Prince en particulier fut plus charmé du présent des treize esclaves Maures que le Général lui donna, que des autres dons qu'il lui avoit faits, & de toutes les belles choses qu'il lui avoit dites.

Il y avoit dans le port, quand Vasco y arriva, quatre vaisseaux des Indes, sur lesquels se trouvoient, à ce qu'on prétend, des Chrétiens de ces contrées, quelques Banianes & un Maure de Guzurate, qui témoignerent une grande joye à la vûe des Portugais. Vasco n'en ressentit pas moins de son côté. Il eut toute liberté de leur parler, & dans les fréquentes conférences qu'ils eurent, il en tira des lumieres & des instructions très-salutaires sur tous les points qu'il lui importoit le plus de sçavoir. On croit que ce fut dans un de ces entretiens qu'il apprit une nouvelle maniere de prendre hauteur & l'usage de la boussole, qui sont les deux points essentiels de la navigation, sans lesquels il seroit impossible de faire de grands trajets. Si on y pouvoit ajouter la connoissance des longitudes, & la maniere de les prendre bien certainement en mer, on iroit aussi sûrement sur mer que sur terre. On dit que Vasco leur ayant montré son Astrolabe, & ce que les Mathématiciens du Roi Jean II. avoient inventé pour l'usage des pilotes, ils n'en parurent point surpris. Ils lui firent voir quelque chose de plus parfait en ce genre, qu'ils disoient être commun aux Arabes qui navigeoient dans la mer Rouge, & à tous ceux qui fréquentoient les mers des Indes. Ils lui enseignerent en particulier cette alliance admirable de l'aiman, & du fer dans l'aiguille aimantée.

L'intelligence fut toujours parfaite entre la Cour de Mélinde & le Général Portugais: celui-ci n'ayant pu rendre visite en personne au vieux Roi, lui envoya deux de ses Officiers, dont le Roi fut très-content. Vasco trouva toutes les facilités qu'il voulut pour faire ses provisions, & pour subvenir à tous ses besoins. Quelques Maures & quelques Indiens qui se trouvoient étrangers à Mélinde lui demanderent passage, & voulurent aller en sa

L'Afrique.

compagnie. Le Prince héritier lui permit de planter un pilier aux armes de Portugal, comme un témoignage de leur alliance. Il lui fournit un pilote habile, Indien de nation, & sur lequel il pouvoit compter. Enfin pour mettre le comble à toutes ses honnêtetés, il lui fit promettre de repasser par Mélinde à son retour, pour serrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, & pour prendre les Ambassadeurs qu'il vouloit envoyer en son nom au Roi de Portugal.

Les calmes tinrent long-temps Gama en mer avant qu'il pût arriver à la côte d'Afrique. La premiere terre qu'il y vit fut la terre de Magadoxo, sur une riviere de même nom. Il ne s'y arrêta point, & se contenta de la canonner, par un reste de dépit & de chagrin contre les Maures. Il passa à Mélinde, où il prit un Ambassadeur que le Roi le pria de conduire en Portugal. Ayant ensuite touché à l'isle de Zanzibar, où il fut très-bien reçu, il alla aux isles de Saint-Georges, près de Mosambique : c'est-là qu'il perdit son vaisseau *Saint-Raphaël* sur un banc de sable, qui en a depuis retenu le nom. On l'a communiqué à la côte du continent de ce voisinage qu'on appelle terre de *Saint-Raphaël.* Il doubla le Cap de Bonne-Espérance au mois de Mars 1499. prit sa route par les isles du Cap-Verd & par les Açores, & arriva enfin en Septembre à Lisbonne, plus de deux ans après en être parti, n'ayant plus que cinquante-cinq hommes, de cent soixante & dix qu'ils étoient lorsqu'ils s'embarquerent. Le scorbut & les maladies les avoient enlevés, & en particulier Paul de Gama qui mourut à l'isle Tercere. Vasco ressentit vivement la perte de ce frere, qui ne lui étoit pas inférieur en mérite. Enfin malgré les peines & les fatigues qu'il éprouva, il eut le bonheur de retourner dans sa patrie, & d'échapper à des périls qui paroissoient inévitables.

Le Roi, qui avoit sçu tout le détail de son voyage par Nicolas Coello, qu'une tempête avoit séparé de Gama vers les isles du Cap-Verd, & qui étoit entré dans le Tage dès le 10 de Juillet, envoya vers lui les premiers Seigneurs de sa Cour pour le saluer de sa part. Il lui fit ensuite une entrée comme à un Souverain, & voulut célébrer son retour par des fêtes, des jeux, des illuminations & des feux de joye. Pour le récompenser dignement, il lui permit d'ajouter le titre de *Don* à son nom, & de mettre dans l'écusson de ses armes une partie de celui de la Couronne. Il le fit encore Amiral des mers des Indes, lui assigna mille écus de rente, lui accorda le pouvoir de charger toutes les années deux cents crusades d'or en marchandises, exemptes de tous droits pour les Indes; ce qui rendoit environ sept cents crusades, & par la suite des temps il le fit Comte de Vidigueira. Ce Prince récompensa de la même maniere, mais avec quelque différence, tous ceux qui avoient été à cette expédition, & il n'y en eut aucun qui pût se plaindre de n'avoir pas eu de part à ses libéralités. Pour rendre éternelle la mémoire de cet évenement, le Roi fit bâtir une magnifique Eglise à l'endroit où étoit le petit hermitage de l'Infant Don Henri. Il voulut aussi que ce lieu portât le nom de *Belem* ou *Bethléem.* Quoiqu'il l'eût destiné pour être le lieu de sa sépulture & des Rois ses successeurs, il parut en vouloir faire honneur à l'Infant Don Henri, comme l'auteur des voyages & des découvertes des Portugais. Il lui fit dresser une statue dans l'endroit le plus éminent au dessus

de la grande porte de l'Eglise, & ajouta de nouvelles obligations aux fondations anciennes qui avoient été faites pour le repos de l'ame de ce Prince.

Rien n'étoit plus avantageux pour Don Manuel que la situation où il se trouvoit alors. Héritier présomptif de tous les Etats des Rois Catholiques, Ferdinand & Isabelle, par le fils qui lui venoit de naître de l'Infante d'Espagne son épouse, il se voyoit à la veille d'être un des plus puissants Princes de l'Europe. Au nombre & à l'étendue de ces Monarchies, il alloit joindre le commerce des trois plus grandes parties du Monde, l'Afrique, l'Asie & l'Amérique. Animé plus que jamais par un point de vûe si flatteur, comptant pour rien l'épuisement de ses finances, les périls infinis des longs voyages, la perte de tant de vaisseaux, & d'un si grand nombre de sujets qui périssoient dans ces navigations; pertes qu'il croyoit devoir ceder aux avantages qu'en pouvoient retirer la Religion & l'Etat, il se confirma de nouveau dans ses résolutions. Ajoutant ensuite à ses autres titres celui de maître de la navigation, des conquêtes & commerce d'Afrique, d'Arabie, de Perse & des Indes, il ne se contenta plus d'y envoyer quelques vaisseaux comme auparavant, mais des flottes nombreuses en état de donner la loi par-tout où elles se présenteroient.

La premiere qu'il mit en mer fut prête à faire voile au mois de Mars de l'année suivante. Elle étoit composée de treize vaisseaux, & de quinze cents hommes d'armes, outre les équipages. Il fit Général de cette flotte Pierre Alvarez Cabral, & lui donna pour Lieutenant un autre Gentilhomme nommé Sanche de Tovar. Tous les autres Capitaines étoient gens de mérite & d'expérience. Cabral avoit ordre de toucher à la côte de Sofala pour prendre connoissance de son commerce, de visiter les Rois de la côte du Zanguebar, & en particulier celui de Mélinde, à qui il devoit remettre l'Ambassadeur que Gama avoit amené. Il devoit aussi faire alliance avec ces Princes; établir, s'il se pouvoit, sur cette côte, quelques postes qui pussent servir d'échelles & d'entrepôts pour les voyages & les retours des Indes; de-là il devoit aller à Calicut. 1500.

La navigation fut heureuse jusqu'aux isles du Cap-Verd, où ils arriverent en treize jours. Deux jours après, Cabral s'apperçut qu'il manquoit à son Escadre un vaisseau, qui vraisemblablement coula à fond, & dont on n'a jamais entendu parler depuis. L'ayant attendu deux jours inutilement, il continua sa route; mais il prit tellement au large pour éviter les calmes des côtes d'Afrique, que le 24 Avril il se trouva à la vûe d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La grosse mer l'ayant obligé de ranger la côte, il courut jusques vers le quinzieme degré de latitude australe, où il trouva un bon port qu'il nomma *Porto Seguro*, après avoir nommé *Terre de Sainte-Croix* le pays du continent où il avoit abordé: ce nom fut depuis changé en celui de *Brésil* ou *Brasil*, du nom d'une sorte de bois déjà connu en Europe avant cette découverte. Comme on en trouva beaucoup en ce pays-là, on en donna le nom à cette contrée.

Le Général envoya plusieurs de ses gens à terre. Sur le rapport qu'ils firent que l'endroit paroissoit assez fertile, arrosé de belles rivieres, couvert d'arbres fruitiers de plusieurs especes, habité d'hommes & d'animaux, il y descendit pour rafraîchir son monde, & s'en mettre dès-lors en possession.

L'AFRIQUE.

Ils prirent quelques Sauvages. Les amitiés & les présents qu'ils leur firent apprivoiserent tous les autres, qui se familiariserent en peu de temps, & apporterent à la flotte les fruits de leur terre. Je passe tout d'un coup à la continuation du voyage de cette flotte. Il laissa au Brésil deux de ses criminels, envoya un de ses vaisseaux à Lisbonne, avec un des Sauvages pour témoin de sa découverte, se remit en mer, & coupa droit sur le Cap de Bonne-Espérance. Le trajet est d'environ douze cents lieues, la saison étoit belle, les vents mous & variables, les calmes fréquents. Une comete parut pendant dix jours, toutes les voiles étoient tendues, & battoient sur les mâts en attendant le vent. Les pilotes ignoroient le danger de cette manœuvre, dans un parage où les ouragans sont ordinaires, & prompts comme l'éclair. Un vent furieux vint tout-à-coup, & renversa à l'instant quatre vaisseaux, qui périrent sans qu'on pût les secourir, ni en rien sauver. Barthelemi Diaz, celui qui avoit découvert le Cap de Bonne-Espérance, en commandoit un, & y finit ses jours. La tempête qui suivit cet ouragan dura vingt jours, & dispersa ce qui restoit de vaisseaux, dont l'un fut porté en Portugal. Sa capitane, suivie de deux autres qui furent toujours à mâts & à cordes, dépassa le Cap de Bonne-Espérance sans s'en appercevoir. Les trois qui restoient joignirent le Généra sur la côte de Sophala.

Cabral ayant réuni les restes de cette flotte, diminuée de plus de moitié, alla jusqu'à Mosambique, où la crainte qu'inspira son arrivée, fit qu'il fut mieux reçu que n'avoit été Vasco. Cette même crainte rendit plus circonspect Ibrahim, Roi de Quiloa, avec qui le Général eut un entretien sur mer, ainsi que Gama en avoit usé avec le fils du Roi de Mélinde. La crainte n'ôta pas tout-à-fait à Ibrahim l'envie de former quelque trahison. Le Général s'en apperçut, & il en fut encore averti par un Prince frere du Roi de Mélinde, qui se trouvoit alors à Quiloa. Quelque envie qu'eût Cabral de châtier ce Roi, il crut plus avantageux au Roi son maître de passer outre. Il continua donc sa route jusqu'à Mélinde, dont le Roi fidele à l'alliance qu'il avoit contractée avec le Portugal, jusqu'à soutenir le poids d'une cruelle guerre que lui fit le Roi de Mombase, fut ravi de revoir les Portugais & son Ambassadeur, qu'ils lui ramenoient avec des présents considerables. Après avoir comblé le Général de politesse, & l'avoir abondamment pourvû de rafraîchissement & de vivres de toute espece, il lui donna encore deux pilotes Guzurates, avec lesquels s'étant remis en mer, il arriva aux isles d'Anchedive. Après s'être acquitté dans le Malabar des ordres dont il étoit chargé, il partit pour Lisbonne, où il arriva la veille de S. Jean 1501. Sanche, qu'il envoya à Sophala sur un petit bâtiment, y exécuta les ordres que le Roi avoit donnés. Il découvrit cette côte, fit alliance avec le Scheick, conclut un traité de commerce avec lui, & revint dans le Tage aussitôt que son Général.

Don Manuel n'avoit pas attendu le retour de Cabral, ni même de ses nouvelles pour faire de nouveaux armements. Il fit partir quatre vaisseaux pour aller le joindre & lui servir de renfort. Il apprit peu de temps après la découverte du Brésil, par le retour du vaisseau que Cabral avoit renvoyé; il fit un autre armement de six vaisseaux, sous la conduite de Gonçalve Coello, pour en aller prendre une plus ample connoissance, & une possession plus assurée.

L'Afrique.

Jean de Nove, Gentilhomme de Galice, qui commandoit les vaisseaux destinés pour les Indes, ne put parvenir à joindre Cabral. Il découvrit en allant l'*Isle de la Conception*, & trouva à l'aiguade de Saint-Blaise une lettre suspendue à un arbre, & cachée dans un soulier. Elle l'instruisoit du voyage de Cabral aux Indes. Il donna son nom à une isle dont il fit la découverte sur la côte de Zanguebar. Arrivé à Mélinde, il y reçut des nouvelles plus particulieres de la mauvaise foi dont le Samorin en avoit usé avec les Portugais, & il partit aussitôt pour s'en venger. Ce qu'il fit aux Indes n'a point de rapport avec l'Afrique.

Quoique la moitié de la flotte de Cabral eût péri dans son voyage, Don Manuel ne se rebuta point, au contraire il conçut de bonnes espérances pour l'avenir. Il mit encore en mer vingt vaisseaux qu'il partagea en trois Escadres différentes. Vasco de Gama, qui avoit eu le temps de se reposer, commanda la premiere qui étoit de dix vaisseaux. Vincent de Soldre & Estevan de Gama, cousins-germains de Vasco, en avoient chacun cinq autres sous leurs ordres. Tous deux devoient obéir à l'Amirante. Soldre avoit une commission particuliere pour croiser dans la mer des Indes, & y faire respecter la banniere de Portugal, en courant généralement sur tous les ennemis de la Couronne. L'Amirante ayant établi sur sa route deux nouvelles Factories ou Comptoirs sur la côte de Zanguebar, l'un à Sophala & l'autre à Mosambique, alla mouiller avec toute sa flotte au port de Quiloa. Ibrahim épouvanté à la vûe d'un si puissant armement, contre lequel il n'avoit pas eu le temps de se mettre en garde, se vit dans la nécessité d'accepter toutes les conditions que Gama lui vouloit imposer, & il alla exprès en mer pour conférer avec lui. Ce dernier, qui étoit le plus fort, ne se fit pas un scrupule de violer le droit des gens envers un Prince dont il avoit éprouvé la mauvaise foi. Il le fit prisonnier, & crut lui faire grace de ne l'élargir qu'en l'obligeant de se faire vassal de la Province de Portugal, & de lui payer un tribut annuel de deux mille miticals d'or.

Ibrahim promit tout sans peine; mais ce Prince qui s'étoit emparé avec violence du thrône, & ne s'y conservoit que par sa tyrannie, trompa le Général, en lui donnant en ôtage, pour se retirer de ses mains, un des Seigneurs des plus considerables de sa Cour, dont il craignoit le mérite. Ibrahim crut que les Portugais irrités de ce qu'il leur manquoit de parole, sacrifieroient cet ôtage, & qu'ainsi il en seroit défait. Mais celui-ci qui étoit homme d'esprit & de probité, découvrit à l'Amirante tout ce mystere, lui paya de son propre bien les deux mille miticals d'or, & se comporta avec tant de dexterité & de droiture, que Gama lui rendit la liberté, & ne put lui refuser son estime.

L'Amirante auroit souhaité tirer vengeance de la mauvaise foi d'Ibrahim, mais il craignit les suites d'une entreprise dont le succès pouvoit être incertain, & le retarder assez long-temps pour lui faire manquer l'occasion d'exécuter ses ordres dans l'Indostan.

Les guerres que les Portugais eurent à soutenir dans la presqu'isle de l'Inde contre le Samorin qui s'étoit déclaré leur ennemi, attirerent quelque temps 1506.
la principale attention de Don Manuel, mais il ne négligea point l'Afrique; & pendant qu'il faisoit une vive guerre aux Maures d'Afrique dans les pays

L'AFRIQUE.

de Fez & de Maroc, il envoyoit continuellement de nouvelles flottes dans l'Océan pour pouſſer les découvertes, & faire de nouveaux établiſſements ſur ces côtes. Il avoit fait faire entierement le tour de cette partie du Monde, & ſes vaiſſeaux avoient pénetré juſqu'au Cap de *Gardafui*. Tout étoit tranquille du côté de la mer Atlantique, & il jouiſſoit paiſiblement de ſes poſſeſſions & de ſon commerce. Ce Prince n'avoit rien de plus à ſouhaiter que d'y établir la Religion Chrétienne, & d'y envoyer des Miſſionnaires. Il en fit partir pour le Congo, & ils y firent beaucoup de fruit.

Les Portugais avoient ſouvent à combattre ſur la côte orientale de l'Afrique, où les peuples étoient plus policés, plus en état de ſe défendre, & preſque tous Mahométans. Le Roi de Mélinde & le Scheick de Moſambique, demeuroient fideles dans leur alliance. Le Roi de Mombaſe au contraire ſe défendoit vivement, & perſécutoit le Roi de Mélinde ſon voiſin, à cauſe de l'aſyle qu'il donnoit aux Portugais, & de l'inclination qu'il avoit pour eux. Ibrahim, Roi de Quiloa, que l'Amirante Cabral avoit forcé de ſe reconnoître tributaire, rompit bientôt l'alliance ſimulée qu'il avoit faite. Don Manuel envoya enſuite trois navires ſous la conduite d'Antoine Saldagne, mais ils furent ſéparés par le gros temps. Diego Fernand Pereira qui en commandoit un, découvrit l'iſle de *Socotora*, inconnue juſqu'alors aux Européens. Il y paſſa l'hyver, & ſe rendit enſuite aux Indes. Ruiz Laurent Ravaſco qui conduiſoit le troiſieme, fit une vive guerre au Roi de l'iſle de Zanzibar, quoiqu'allié de la couronne. Il lui enleva pluſieurs bâtiments, tua ſon fils dans une mêlée, & obligea ce Roi à ſe rendre tributaire du Roi de Portugal, & à payer un certain nombre de miticals d'or par an à la ville de Brava, République ſur la côte de Zanguebar. Lorſqu'il eut rejoint Antoine de Saldagne, il força le Roi de Mombaſe à faire la paix avec le Roi de Mélinde, & paſſa enſuite aux Indes avec Antoine de Saldagne. Cette paix n'étoit pas ſincere, & le Roi de Mombaſe ne faiſoit que ceder au temps.

L'année précédente Don François d'Almeida, Comte d'Abrantes, qui étoit parti de Lisbonne avec une flotte de treize vaiſſeaux & ſix caravelles, avoit pris la route des Indes, où il alloit en qualité de Gouverneur & de Capitaine général. Il avoit mis à la voile le 30 Juin. Son arrivée ſur les côtes de Quiloa, inſpira une telle frayeur à Ibrahim, que ne ſe croyant pas en ſûreté à Quiloa, il prit le parti de ſe retirer ſur ſes terres. Mahomet Anconin, qu'il avoit laiſſé dans la ville, n'oſa pas même y reſter : mais le Général Portugais lui envoya dire qu'il n'avoit rien à craindre. Almeida, qui ſçavoit qu'Anconin étoit agréable au peuple, le fit reconnoître pour Roi à la place de l'uſurpateur fugitif. Il lui mit une couronne ſur la tête avec beaucoup de cérémonie, & lui fit prêter ſerment de fidélité par ſes nouveaux ſujets, après qu'il l'eut prêté lui-même au Roi de Portugal, dont il ſe reconnut vaſſal.

On vit alors un exemple de probité dans la perſonne de ce Prince ; car ſe regardant plutôt comme dépoſitaire de la Couronne que comme Roi, il pria le Général de faire déclarer héritier légitime du thrône, au préjudice de ſes propres enfants, un des fils du Roi Abulfaïl, déthrôné par Ibrahim. Almeida admira ce trait de généroſité, dont peu de Princes ſeroient capables. Il lui accorda ſa demande ; mais à condition qu'il porteroit le ſceptre juſqu'à ſa mort, & qu'il gouverneroit en Roi les Etats de ſon Pupille.

Après avoir bâti à Quiloa un Fort qu'il fallut cependant détruire dans la ſuite, Almeïda partit pour Mombaze, dans le deſſein de déterminer le Roi à faire ce qu'il exigeoit de lui. Le Pilote qu'il envoya pour reconnoître l'entrée du Port, fut reçu à coups de canon; quelques-uns de ces canons étoient aux armes de Portugal. Le Roi de Mombaze les avoit fait pêcher après le naufrage du vaiſſeau le S. Raphael échoué ſur cette côte. L'ennemi s'étoit préparé à ſe bien défendre, & il avoit quatre mille hommes dans la place, & attendoit encore du ſecours. Almeida peu effrayé de la contenance des Maures, fit mettre le feu à la ville en deux endroits, l'attaqua en même temps par trois autres & s'en rendit maître. Le combat dans les rues fut long & ſanglant : il y eut ſept cents perſonnes paſſées au fil de l'épée, & on fit deux cents priſonniers. Le Roi qui s'étoit ſauvé dans les terres, voulut entrer en accommodement, mais on refuſa de l'écouter, & la ville fut ruinée. On y fit un butin conſidérable, dont le Général ne retint pour lui qu'une fléche. Don Laurent ſon fils ſe diſtingua beaucoup dans la priſe de cette place. Le Général ne voulut point ſuivre le Roi dans ſa retraite. Ses gens étoient ſi fatigués qu'ils étoient hors d'état de rien entreprendre; il ſe contenta de faire enlever le canon, & continua ſa route pour les Indes.

Don Manuel perſuadé que Sophala étoit l'Ophir de Salomon, & qu'on tiroit preſque tout l'or de ces contrées, ſongea à y faire un établiſſement, & fit partir pour ce deſſein une eſcadre ſous les ordres de Pierre d'Agnaia. Elle étoit compoſée de ſix vaiſſeaux, dont les trois plus gros devoient aller ſervir dans les Indes, quand Agnaia n'auroit plus beſoin de leur ſecours. Les trois autres devoient ſervir de gardes-côtes dans la baſſe Ethiopie, ſous la conduite de François d'Agnaia, fils de Pierre.

Le nom de Sophala eſt commun à une ville, à une iſle, & à un royaume dans la Cafrerie au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, en remontant vers l'Equateur entre le Cap des Courans & Moſambique. L'iſle eſt enfermée entre deux bras du Cuama, qui eſt la même riviere que celle de Zambeſe. Les habitans ſont noirs & ont les cheveux crépus, ils ſont ſuperſtitieux comme le reſte des Negres, moins ſimples; cependant moins groſſiers & un peu plus induſtrieux. Ils ſont pauvres au milieu de l'abondance, & leur pauvreté ſe remarque dans leurs maiſons, dans leurs perſonnes & preſque en tout; mais le pays eſt riche par les mines d'or qui ſont dans les terres, & encore plus par l'or qu'on tire des lacs & des rivieres qui coulent dans une vaſte campagne. On y trouve à ce qu'on prétend quelques bâtiments d'une ſtructure ſi forte, qu'ils ſont à l'épreuve de tous les temps. Quelques-uns ont crû remarquer dans leur conſtruction, quelque reſſemblance avec les édifices de Salomon, & ils en concluent que ceux-ci ont été élevés par la Reine de Saba, lorſqu'elle fut de retour du voyage qu'elle avoit fait à la Cour de ce Monarque.

Ce Royaume étoit autrefois ſous la domination du Monomotapa, dont l'Empire s'étend dans toutes les vaſtes contrées de la baſſe Ethiopie orientale. Mais des gens tels qu'on vient de les dépeindre, n'étoient pas faits pour profiter des avantages de leurs terres, qui paroiſſoient deſtinées pour des étrangers plus habiles. Les Maures s'en étoient rendus maîtres, & ils s'y établirent d'abord aſſez facilement. Quelques denrées de celles que le

L'AFRIQUE.

commerce apporte partout, furent autant d'amorces qui les firent recevoir avec plaisir. On prétend que ce furent ceux de Magadoxo qui y allerent les premiers ; mais les Rois de Quiloa ayant chassé ceux-ci, s'en emparerent, & y établirent des Scheicks ou Gouverneurs en leur nom. Isuph qui y étoit lorsque les Portugais y arriverent, se rendit indépendant à la faveur des troubles de la derniere révolution de Quiloa, & s'érigea en Souverain ; mais il s'y étoit pris trop tard, & il n'en profita pas longtemps.

Agnaia ayant abordé à Sophala après quelques difficultés, avant que de parvenir au Palais du Scheick, qui étoit dans une bourgade assez éloignée, résolut d'y aller avec tout son monde au son des tambours & des trompettes. Le Scheick qui n'étoit pas content de cette visite, fut cependant obligé de dissimuler. Il étoit couché sur un Sopha au fond de son Palais, & avoit à côté de lui un faisceau de fléches ; le reste, quoique propre, étoit modeste. Il n'y avoit rien de plus grand & de plus remarquable dans toute sa Cour que lui-même. Quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, & qu'il fût aveugle, il avoit encore un air qui marquoit sa supériorité, & soutenoit la réputation qu'il s'étoit acquise.

Agnaia lui exposa sa commission, fit valoir la puissance du Roi de Portugal & les avantages de son alliance, & conclut par demander la permission de bâtir un Fort, qui pût servir d'entrepôt pour les vaisseaux qui iroient aux Indes ; de maison de sûreté pour les marchandises, & de rempart même contre les ennemis du Scheick, dont les Portugais vouloient être les alliés fideles. Isuph n'avoit pas besoin du commerce des Portugais, & sçavoit qu'il avoit plus lieu de les craindre que de les aimer. Cette crainte le détermina à leur accorder toutes leurs demandes.

La permission de bâtir un Fort irrita beaucoup les Maures, & surtout Musaph gendre du Scheick, qui s'en plaignit avec hauteur, mais ce vieillard suspendit cette vivacité en leur faisant envisager les motifs de sa politique. » Il n'est pas temps aujourd'hui, leur dit-il, de vouloir nous oppo-» ser à ce que nous ne pouvons empêcher. Rien ne résiste à ces nouveaux » venus. Vous n'ignorez pas ce qu'ils ont fait à Mosambique, à Quiloa, » à Mombase & aux Indes. Ce sont des hôtes incommodes & de mauvais » voisins, je l'avoue. Je leur donne le temps de se fortifier & de s'établir. » Mais où sont les forces que nous avons pour commencer des hostilités, » ou pour nous défendre s'ils veulent nous opprimer. Attendons : laissez » agir le temps. Tout ce monde n'est pas pour demeurer ici. Laissons par-» tir ceux que leur destination appelle ailleurs. L'air de ce pays est mortel » à tous les étrangers, ainsi que nous l'éprouvons nous-mêmes, & dimi-» nuera le nombre de ceux qu'on aura laissés ici. Quand ils auront été affoi-» blis par le mauvais air de ces contrées, nous les aurons à notre discré-» tion, & nous nous en délivrerons aisément.

L'évenement fut conforme à la prédiction du vieillard. Agnaia travailla en diligence à la construction de son Fort, & il y fut secondé par les Cafres, habitants naturels du pays qu'il mit en œuvre à peu de frais. Alors il congédia Baretto, qui partit pour les Indes avec les trois vaisseaux de charge, & il envoya son fils avec les trois autres faire la course jusqu'à Mosambique. Celui-ci fut si malheureux, qu'ayant perdu deux de ses vaisseaux il

eut

eut bien de la peine à se sauver à Quiloa où le Facteur Pierre Ferreira le fit mettre en prison, comme s'il les eût perdus par sa faute. La garnison du nouveau Fort ainsi diminuée tout-à-coup, le fut encore plus par les maladies que causa l'air marécageux & pestilentiel de ces contrées, devenu encore plus mal sain par le remuement des terres, de sorte qu'elle se trouva réduite à quarante personnes, dont plusieurs se soutenoient à peine de bout. Les Portugais attiroient cependant à eux seuls tout le commerce de l'or ; établissoient les mêmes regles qu'ils avoient établies ailleurs, & les faisoient observer avec la même rigueur, de sorte que les Maures outrés, & se prévalant du crédit de Musaph, obligerent enfin Isuph de profiter de ces conjonctures pour les exterminer. Afin d'assurer mieux leur coup & de multiplier leurs forces, Isuph fit inviter un Prince voisin, tributaire de l'Empereur du Monomotapa. On lui fit connoître les griefs qu'on avoit contre les Portugais, & on l'exhorta à venir prendre part à leur défaite & à leur dépouilles. On eut soin de lui faire paroître l'entreprise comme une chose également aisée & lucrative. Le Cafre dont l'avidité étoit excitée par ces espérances, se mit d'abord en campagne avec une armée nombreuse. Heureusement pour les Portugais, il y avoit à la Cour du Scheick, un Seigneur qui avoit beaucoup de crédit. Il étoit Abyssin de naissance : fait esclave à l'âge de dix ans par les Maures, il avoit été élevé avec eux dans leur Religion. Il étoit homme de mérite & avoit la confiance du Scheick. Dès qu'il eut vu Agnaia, à la premiere audience qu'il eut du Scheick, il le suivit, fit amitié avec lui, & pour lui marquer son estime, il lui fit présent de vingt Portugais, qui étoient tombés entre ses mains. C'étoient vingt hommes de son escadre, qui s'étant mutinés contre leur Capitaine, avoient mieux aimé s'exposer à tous les dangers que de se rembarquer avec lui. L'amitié s'étoit augmentée avec le temps, & il avoit toujours soutenu le parti des Portugais dans le Conseil ; mais comme il n'étoit pas le plus fort, il vint avertir Agnaia de tout ce qui avoit été résolu pour la ruine des Portugais, & se jetta lui-même dans la Forteresse avec cent hommes qui étoient à lui.

Le dessein des ennemis étoit de mettre le feu au Fort, qui n'étoit que de bois, & ils comptoient en venir à bout par le moyen de fleches enflammées & par des fascines. En effet ils lancerent un grand nombre de ces fleches, porterent une si grande quantité de ces fascines, qu'elles égalerent presque la hauteur du rempart. Agnaia qui avoit pris les précautions ordinaires contre le feu laissa approcher les Maures, & fit jouer son artillerie si à propos, que les Cafres auxiliaires qui n'étoient point accoutumés au bruit & à l'effet du canon prirent d'abord la fuite, & se retirerent dans un bois de palmiers. Les volées de canon les y suivirent, abattirent des arbres, dont les éclats firent d'affreux ravages sur des gens nuds. Les Cafres indignés de ce qu'on les avoit appellés pour faire la guerre, non à des hommes, mais à des Dieux, disoient-ils, tournerent leur fureur contre les Maures, pillerent leurs habitations, & se retirerent chez eux.

Agnaia ne se contentant pas d'en être quitte pour si peu de chose, voulut mettre ses ennemis hors d'état de lui nuire. Il prit avec lui quinze Portugais & vingt hommes de son fidele Abyssin, & à la pointe du jour il se trouva à l'habitation du Scheick. Il pénetra dans son Palais, tua tout ce qui se

L'AFRIQUE.

présenta, entra dans l'appartement du Prince, qui tout âgé & tout aveugle qu'il étoit ne se découragea point, se mit en défense, lançant ses fleches au hasard, & blessa légerement au cou Agnaia. La vengeance fut prompte ; le Facteur Portugais qui étoit bon soldat, s'approchant du vieillard lui abattit la tête. Elle fut exposée au bout d'une pique sur les remparts du Fort, pour y être un spectacle de terreur.

Cette mort, qui avoit d'abord déconcerté les ennemis, occasionna bientôt des troubles parmi eux au sujet de la succession. Les fils du Scheick avoient chacun leur Parti, mais Agnaia fit pencher la balance pour Soliman, qui avoit toujours paru avoir plus d'inclination pour les Portugais, & qui accepta volontiers la condition de se rendre vassal de la couronne de Portugal. Agnaia mourut peu de jours après, emporté par la contagion de l'air empesté du climat. Emmanuel Fernandez prit le gouvernement, dans l'espérance d'y être continué, en considération de ses services. Almeida, Viceroi des Indes, à qui il appartenoit de conférer cette Place, ayant appris la mort d'Agnaia par les deux Capitaines des vaisseaux que Don Manuel avoit envoyés à la recherche de François d'Albuquerque, le releva, & envoya pour y commander Nugnés Vas Pereira, à qui il ordonna de passer par Quiloa, où il étoit arrivé une révolution qui demandoit sa présence & un prompt remede.

En effet Nugnés trouva à Quiloa les choses dans un grand désordre. Mahomet Anconin qui y entretenoit le calme par sa prudence, après avoir échappé aux embuches des partisans d'Ibrahim, devint la victime de sa propre générosité envers un Prince allié de l'usurpateur déthrôné. Pierre Ferreira, Facteur ou Gouverneur de Quiloa, avoit pris un fils du Roi de Tirendiconde, & le traitoit plus en esclave qu'en prisonnier. Mahomet, qui n'étoit pas homme de naissance, & qui vouloit se faire un ami de ce Prince, le délivra & le renvoya à son pere avec des présents. Le pere feignit d'être fort sensible à cette marque de grandeur d'ame, invita Mahomet à une conférence, sous prétexte de traiter de leurs intérêts communs, & l'ayant à sa discrétion, il le fit assassiner pendant la nuit.

Mahomet étant mort, & le jeune Prince de la race d'Abulfaïl qu'il avoit fait désigner pour héritier légitime de la couronne, elle fut disputée par Hocen, fils de Mahomet, & par Micant, neveu de l'usurpateur Ibrahim. Ces deux compétiteurs partagerent en leur faveur, non seulement les Maures, mais encore les Portugais. L'attachement de Mahomet pour les Portugais n'étoit pas une recommandation pour Hocen dans l'idée des principaux, qui d'ailleurs le méprisoient à cause de son extraction. Ils se déclarerent presque tous pour Micant, avec le Gouverneur Ferreira, qui ne pensoit pas comme ceux de sa Nation ; mais ce n'étoit pas la source du plus grand mal. Le Roi de Portugal, qui n'étoit pas bien informé, avoit fait publier un ordre pour empêcher qu'on ne transportât de cette ville aucune des marchandises qu'on portoit d'ordinaire à Sophala, dont il vouloit faire seul le commerce. Cet ordre qu'on faisoit observer à la rigueur, révolta tellement les esprits, qu'en peu de temps la ville fut presque déserte, les principales familles s'étant retirées à Mombase, à Mélinde & dans les autres villes voisines. Nugnés, avant même que d'arriver à Quiloa, abrogea cet ordre, & fit signifier cette abrogation

L'Afrique.

fur fa route ; ce qui produifit un fi bon effet, qu'il y aborda, fuivi de plus de vingt bâtiments chargés de ces familles fugitives, qui revenoient avec joye pour rentrer dans leurs anciennes poffeffions. Ainfi la ville reprit fon premier luftre. Nugnés fit enfuite plaider devant foi les deux compétiteurs; nonobftant la faveur de Ferreira, il mit Hocen en poffeffion de la couronne, après quoi il partit pour Sophala.

Une victoire que gagna Hocen peu après, lui acquit l'eftime du peuple; il en devint fi infolent, que les factions s'étant émues de nouveau, le Viceroi des Indes envoya ordre de le dépoffeder, & Micant fut mis en fa place. Celui-ci fe comporta encore plus mal que fon compétiteur, & donna tous les jours de nouveaux fujets de plaintes, par l'irrégularité de fes mœurs. Il fut dépoffedé pareillement, & on eut recours à l'ufurpateur Ibrahim. Il eut d'abord de la peine à fe fier aux Portugais, & à fe mettre entre leurs mains; mais après avoir furmonté fa défiance, il regna paifiblement, & vécut toujours en bonne intelligence avec eux.

Triftan d'Acugna étoit parti de Portugal dans ces conjonctures pour aller aux Indes, & il devoit exécuter en chemin quelques ordres fur la côte d'Afrique Le Roi qui l'aimoit l'avoit nommé auparavant pour aller réfider dans les Indes en qualité de Viceroi; mais les vertiges dont il étoit attaqué le rendirent aveugle, & Almeida fut nommé en fa place. Lorfqu'il fut guéri, le Roi le nomma Général des vaiffeaux de charge qu'il envoyoit alors aux Indes pour lui donner quelques droits fur la cargaifon, & le fit partir avec une flotte de feize voiles, dont cinq étoient fous les ordres de François d'Albuquerque.

Triftan fit alors la découverte de quelques ifles, auxquelles il donna fon nom, & il arriva enfuite heureufement à Mofambique; mais comme il avoit perdu beaucoup de temps en route pour n'avoir pas fuivi les confeils d'Albuquerque, il trouva la faifon trop avancée pour paffer aux Indes. Il voulut fe dédommager de cette perte en allant reconnoître l'ifle de Saint-Laurent ou de Madagafcar, que Ruiz Pereira avoit découverte du côté de l'Afrique, & qui fut enfuite connue du côté de la bande du Sud par Fernand Soarés, qui y toucha à fon retour des Indes.

Cette ifle fituée pour la plus grande partie dans la zone torride, & coupée dans fa partie méridionale par le tropique du Capricorne, répond au pays des Cafres, & peut avoir cent cinquante lieues de long, fur quatre-vingts ou cent de largeur. Les habitants font en partie noirs & en partie blancs ou bafanés. Ceux-ci habitent les bords de la mer, & paroiffent être des Colonies d'Arabes; les noirs, plus anciens habitants dans le pays, font vraifemblablement defcendus des Cafres, à qui ils reffemblent, & dans leurs mœurs & dans leur religion. La terre y eft affez abondante en toutes les chofes néceffaires à la vie, & utiles pour le commerce. Mais Triftan n'y trouva pas les grandes richeffes des Indes, dont on l'avoit flatté. Les peuples ne le reçurent bien d'abord que pour lui faire une trahifon, qu'il vengea bientôt; mais voyant qu'il y avoit peu de chofe à faire, il s'en retourna, perdit quelques vaiffeaux fur les battures de l'ifle, & penfa y périr lui-même.

Comme tout étoit tranquille à Quiloa, il paffa jufqu'à Mélinde. Le Roi de ce pays étoit alors en guerre avec les Rois de Hoya & de Lamo, pour

L'AFRIQUE.

des intérêts particuliers & d'anciennes prétentions; mais il eut l'adresse de persuader à Tristan que ces ennemis ne l'attaquoient qu'en haine de son affection pour les Portugais. Ce Général entra dans sa querelle. Hoya fut saccagé, & son Roi tué en la défendant. Celui de Lamo effrayé par cet exemple, détourna le malheur par sa soumission, en se rendant tributaire de la couronne de Portugal.

La ville de Brava, située trente lieues plus haut, imita l'exemple d'Hoya, & eut le même sort. Elle étoit grande, riche, peuplée, fortifiée d'un mur, d'un fossé, & de plusieurs tours que défendoient six mille Maures bien armés, & qui montrerent du courage. Elle avoit été rendue tributaire du Roi de Portugal par quelques-uns des Chefs de la République qui se trouverent à Quiloa; mais les habitants furent si indignés de cette action, que quoique ce n'eût été qu'un artifice pour sauver un vaisseau richement chargé, ils crurent devoir punir rigoureusement cette action, & ôterent les charges à ceux qui en étoient coupables. Résolus de se bien défendre, ils refuserent d'écouter le Trompette que Tristan d'Acugna leur avoit envoyé pour les sommer de se rendre. Cependant après quelques réflexions, le Sénat commença à entrer en négociation avec le Général Portugais. Comme elle traînoit en longueur sous divers prétextes, le Général ne put s'empêcher de former quelque soupçon contre la bonne foi des ennemis. Il menaça des plus cruels tourments celui qui portoit la parole, s'il ne lui découvroit les motifs d'une telle lenteur, & il apprit enfin qu'on ne l'amusoit, que parce que dans cette saison il regnoit un coup de vent si violent, qu'il n'y avoit pas un seul vaisseau qui ne pérît sur la côte. Tristan assembla aussitôt le Conseil à ce sujet, & il fut résolu qu'on attaqueroit la ville dès la nuit suivante. L'armée s'embarqua dans des chaloupes, & se rangea en deux lignes. Albuquerque commandoit la premiere composée de quatre cents hommes, Tristan la seconde, où il y en avoit six cents. Ils arriverent à terre au point du jour; mais quoiqu'ils eussent pris toutes les précautions possibles pour cacher leur marche, on s'en étoit apperçu, & il se trouva deux mille hommes sur le rivage pour empêcher la descente. Elle se fit néanmoins heureusement, malgré la valeur des ennemis qui combattirent avec une opiniâtreté extraordinaire. Forcés de ceder aux Portugais, ils regagnerent leur ville, & eurent le temps de refermer leurs portes, en sacrifiant une partie de leurs troupes, qui retardoient les poursuites du vainqueur. Albuquerque ayant apperçu une espece de breche, dans un endroit où le mur étoit fort bas, y donna l'assaut & gagna le rempart. Le combat fut long & violent dans les rues. Cependant Tristan, qui attaquoit par un autre endroit, avoit trouvé moyen d'entrer dans la ville de son côté. Les Maures gagnerent alors la grande Place & la Mosquée, & le combat recommença. Il avoit enfin duré jusqu'à midi, lorsque les Maures se battirent en retraite, & sortirent de la ville après avoir perdu quinze cents hommes, parmi lesquels étoient les Chefs de la République. Il périt aussi un grand nombre de Portugais, mais le nombre des blessés fut plus considerable. Parmi ces derniers étoit le Général, qui dans le lieu même où il avoit été blessé, voulut être fait Chevalier avec son fils par Alphonse d'Albuquerque. Ce Seigneur leur ceignit l'épée, & leur donna l'accolade selon la forme ancienne. Le Général fit ensuite Chevaliers plusieurs de ceux qui

s'étoient le plus distingués dans cette journée. Tristan ne voulut pas qu'on suivît l'ennemi hors de la ville, & en fit fermer les portes. Comme il craignoit le coup de vent dont il étoit menacé, il mit la ville au pillage, & fit publier qu'on se dépêchât, parce qu'il vouloit y mettre le feu. On y trouva de grandes richesses; mais l'avidité du soldat & du matelot fut si grande, que quelques-uns furent enveloppés dans les flammes. Ils avoient coupé les mains & les oreilles à plus de huit cents femmes ou filles pour perdre moins de temps à leur ôter leurs brasselets & leurs boucles. Cette barbarie déplut au Général, il en fut averti trop tard, & ne put donner ses ordres assez tôt pour l'arrêter. Ces pillards furent punis de leur avarice, car quinze de ces matelots & soldats, conduisant à bord de l'Amiral une chaloupe extrêmement chargée, la chaloupe enfonça, & ne revint sur l'eau qu'après qu'ils furent tous noyés, & que tout le butin fut perdu.

Magadoxo, autre ville située à dix-huit lieues de Brava, aussi riche & aussi puissante, ne voulut point lui ceder en courage, quoiqu'elle eût à craindre le même sort. Dès que la flotte Portugaise parut, les habitants témoignerent qu'ils étoient prêts à sacrifier leur vie pour la défense de la place. Lionel Coutigno, que le Général envoyoit en qualité de Trompette pour les sommer de se rendre, voyant le rivage bordé d'une multitude de gens de pied, & de Cavaliers qui faisoient bonne contenance, n'osa se risquer, & ne fit débarquer qu'un esclave, qui fut aussitôt mis en pieces. Ce mauvais début l'obligea de retourner à bord pour y faire son rapport. Tristan d'Acugna assembla aussitôt les Officiers, qui furent d'avis de remettre cette expédition à un temps plus favorable, & de continuer leur route jusqu'à l'isle de Zocotora.

Cette isle est située vis-à-vis du Cap de Gardafui, & a vingt lieues de longueur sur neuf de large. L'air y est chaud, mais assez sain, parce qu'il est temperé par un vent de mer ordinaire. La terre y est haute, montagneuse, séche & stérile, excepté dans quelques vallons qui sont propres à nourrir des troupeaux. L'encens & l'aloës y sont meilleurs que par-tout ailleurs. On y trouve du vermillon & de l'ambre que la mer y jette sur la côte. On y recueille aussi quantité de dattes qui, avec les laitages, servent à la nourriture des gens du pays. Ils sont originairement Arabes, vivent dans les caves souterraines à la maniere des Troglodytes, ancien peuple sur la mer Rouge, dont ils sont peut-être descendus. Ils sont nuds, & ne portent qu'une espece de tablier pour cacher une partie du corps. Timides, paresseux, lâches, avec fort peu d'esprit, ils semblent être nés pour l'esclavage & pour la misere. Leur Religion n'étoit ni le Mahométisme, ni le Judaïsme, ni le Christianisme; mais un monstrueux mélange des trois. On croit que S. Thomas allant aux Indes y avoit annoncé la foi, que les Jacobites avoient ensuite altérée. Chrétiens sans baptême ils portoient encore les noms de Marie & des Apôtres, rendoient un grand respect à la Croix, en avoient de dressées en quelques endroits, & en portoient au cou. Ils faisoient leurs prieres en Hébreu sans l'entendre, n'épousoient qu'une seule femme, observoient les jeûnes & les fêtes, & avoient ainsi plusieurs autres vestiges d'une Religion, dont les véritables notions étoient entierement effacées de leur esprit & de leur cœur. Le Roi de Caxem, dans le pays des Fartaques, profitant de la foiblesse

L'AFRIQUE.

de ces Insulaires, s'en étoit rendu le maître, leur avoit imposé un joug fort dur, & pour les mettre hors d'état de le secouer, il avoit bâti une Forteresse dans l'isle, où il avoit mis pour Commandant Ibrahim son fils, Prince d'un grand courage. Une des principales vûes de Manuel étoit de s'approprier le commerce des Indes, qui jusques-là s'étoit fait par la mer Rouge. Les Maures, qui étoient en possession de ce commerce, le faisoient passer à Alexandrie; ainsi il falloit fermer cette voye. Comme tous les vaisseaux des Maures qui venoient des Indes ou de la côte orientale d'Afrique devoient passer auprès de cette isle, il n'eut rien de plus à cœur que de s'emparer de ce poste, qui lui assuroit la possession du détroit, & lui donnoit un asyle pour les flottes qu'il envoyoit croiser sur les côtes d'Arabie. Ce fut dans ce dessein principalement qu'il fit partir Acugna, avec ordre de chasser les Fartaques de l'isle de Zocotora, de s'emparer de leur Fort, ou d'en bâtir un ailleurs dans un endroit commode. Il fit pour cet effet charger sur neuf vaisseaux de la flotte les matériaux d'une Forteresse, qui se trouva toute faite dans les arsenaux de Lisbonne, en sorte qu'il n'y avoit qu'à la monter.

Tristan, qui avoit fait sommer Ibrahim de se rendre, n'en reçut d'autre réponse que celle qu'on devoit attendre d'un brave homme. Le Général obligé de former son attaque, envoya visiter les côtes, afin d'y chercher l'endroit le plus propre à un débarquement. Comme la mer étoit haute, on n'en trouva point de plus commode que vis-à-vis un petit bois de palmiers peu éloigné du Fort, où il fut déterminé que se feroit la descente. Le Général devoit commander la premiere ligne, avec les Capitaines de son escadre, chacun dans leur chaloupe, & Albuquerque la seconde, avec les Capitaines de la sienne.

Le jour suivant le Général se mit en mouvement, & alla droit au lieu indiqué. Ibrahim attentif à tout, sortit à la tête de ses gens pour aller soutenir un retranchement qu'il avoit fait faire dans le bois pendant la nuit, & s'opposer au débarquement. Albuquerque, qui soupçonna son dessein, au lieu de suivre le Général, alla débarquer au port vis-à-vis de la Forteresse, où la mer étoit moins grosse que la veille, & la descente plus facile. Ibrahim par cette manœuvre, que le Général n'apperçut pas, craignit d'être pris en flanc, ou même d'être coupé. Il partagea son monde, & de cent hommes qu'il avoit, il en envoya quatre-vingts vers le retranchement, & avec les vingt autres courut vers le port pour faire face à Don Alphonse de Norogna, neveu d'Albuquerque, qui avoit déja débarqué, & qui gagnoit le chemin de la Forteresse. Ces deux Chefs tous deux jeunes, tous deux braves, semblerent se chercher l'un & l'autre. Ils ne tarderent pas à se joindre, & se battirent long-temps avec une égale valeur, mais enfin Norogna fut vainqueur.

Ceux qui défendoient la Citadelle, sonnerent la retraite aussitôt qu'ils eurent perdu leur Prince. Tristan d'Acugna malgré la grande résistance qu'il avoit trouvée, étoit venu à bout de forcer le retranchement & avoit mis les Maures en fuite. Plusieurs rentrerent dans le Fort, d'autres se sauverent dans les bois. Les Portugais rendus au pied des murailles, firent porter les échelles pour l'escalade, & les pétards pour faire sauter les portes. Les assiégés se défendoient du haut des murs, jettoient des feux d'artifice & des pierres. Albuquerque fut tellement blessé d'une de ces pierres, qu'il fut

quelque temps ſans pouvoir parler. Mais revenu à lui, il fit des prodiges de valeur, & ſauva Norogna d'un coup mortel en le couvrant de ſon bouclier. Le Fort fut pris, & les Fartaques ſe retirerent dans le Donjon. Acugna leur fit propoſer la vie & la liberté, s'ils vouloient ſe rendre, mais ces hommes animés par la vûe de leurs compagnons morts, qui s'étoient courageuſement battus, répondirent fierement, » que ce n'étoit pas la coutume » de leur Nation de capituler; que le fils de leur Roi leur ayant donné » l'exemple de mourir en brave, ils ne pouvoient pas lui ſurvivre, & qu'ils » ſe défendroient juſqu'à la derniere goute de leur ſang «. En effet le Donjon ayant été emporté, ils ſe firent tous paſſer au fil de l'épée à la réſerve d'un ſeul. C'étoit un habile Pilote, qui rendit depuis de grands ſervices à Albuquerque.

Le Général fit enſuite aſſembler les Inſulaires, & leur dit, » qu'il n'étoit » venu que pour les délivrer du joug des Fartaques; que le Roi de Portugal » ſçachant qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils gémiſſoient ſous la tyrannie » des Mahométans, il n'avoit eu rien tant à cœur que leur délivrance; » qu'ils étoient enfin libres, puiſqu'il s'étoit rendu maître de la Forte- » reſſe, & qu'il leur laiſſoit pour les inſtruire un Miſſionnaire qui en pren- » droit le ſoin «. La Moſquée fut en effet convertie en Egliſe, & conſacrée ſous le titre de *Notre-Dame de la Victoire*. Alphonſe de Norogna fut établi Gouverneur de la Fortereſſe, ſelon la deſtination que le Roi en avoit faite, avant que la flotte partît de Liſbonne. Acugna prit enſuite la route des Indes. Albuquerque demeura avec une eſcadre aux environs de Zocotora, car il avoit ordre de croiſer à l'entrée de la mer Rouge. Il n'y reſta qu'autant de temps qu'il falloit pour mettre ordre aux affaires de l'iſle, & réprimer les factions de quelques de Fartaques, qui étoient demeurés dans les bois de l'iſle. Comme il trouvoit le métier de Corſaire au-deſſous de lui, il voulut tenter quelque choſe de plus honorable, & en même temps de plus avantageux à ſon Roi. Il fit une entrepriſe ſur la ville & l'iſle d'Ormus à l'entrée du Golphe Perſique, où il s'acquit de la réputation. Cependant trahi & calomnié par ſes propres Officiers, il fut obligé d'abandonner cette expédition, & de ſe retirer à Zocotora, où il arriva au mois de Janvier 1508. Il ravitailla la place qui en avoit beſoin, & dérangea les meſures que les Fartaques prenoient, pour faire ſoulever l'iſle. Il croiſa environ trois mois aſſez inutilement vers le Cap de Gardafui. Lorſqu'il eut reçu les proviſions qu'il attendoit, & qu'il eut été joint par trois vaiſſeaux qui alloient aux Indes, il ſe mit en chemin pour ce pays. Il avoit des lettres du Roi, pour remplacer Almeida, qui le reçut aſſez mal, le fit arrêter, & mettre en priſon dans la Citadelle de Cananor, où il fut trois mois. Mais il en fut délivré par ſon parent Fernand Coutigno, grand Maréchal du Royaume, qui le fit reconnoître Gouverneur Général, à la place d'Almeida. On ménagea entre ce Viceroi & Albuquerque une réconciliation apparente. Le Viceroi en revenant, mouilla à la Baye de Saldagne, auprès du Cap de Bonne-Eſpérance, & envoya quelques-uns de ſes gens vers les Cafres de cette contrée, pour traiter de quelque bétail. Les députés d'Almeida inſulterent ces barbares, qui ſe mirent ſur la défenſive & en bleſſerent quelques-uns. Almeida crut devoir en tirer raiſon par le conſeil de ces mêmes Officiers, qui

L'Afrique.

l'avoient engagé à persécuter Albuquerque. Il y perdit la Banniere Royale, & y périt avec onze Capitaines & cinquante autres personnes de considération. Ils avoient été tués par les mains de ces Cafres les plus brutes de cette côte, & armés seulement de pierres, de bâtons & de fléches ; perte plus flétrissantes, dit le P. Lafiteau, & plus considérable pour les Portugais, qu'aucune de celles qu'ils avoient faites en tant d'actions qui s'étoient passées dans les Indes. Cet évenement arriva en 1511.

Alphonse d'Albuquerque mérita le surnom de Grand par sa conduite, & il fit fleurir les affaires des Portugais dans les Indes. Il recevoit de tous côtés des Ambassadeurs : Les Rois de Perse & de Cambaye rechercherent son amitié, l'Empereur des Abyssins & le Roi d'Ormus lui envoyerent leurs Ambassadeurs, pour les faire passer en Portugal, & un Roi des Maldives se rendit tributaire de la couronne de Portugal. Sa politique à l'égard de ces Princes, fut des plus admirables : car en même temps qu'il traitoit leurs Envoyés avec splendeur & amitié, il ne faisoit qu'entamer des négociations sans se hâter de terminer. Il feignoit de remettre la conclusion des traités au retour d'une expédition qu'il méditoit, & pour laquelle on lui voyoit faire de grands préparatifs, mais dont personne ne sçavoit la destination ; chacun craignoit l'orage, fit des propositions avantageuses, & donna plus facilement les mains à celles qu'il vouloit faire lui-même.

La plus agréable de toutes ces Ambassades, fut celle de l'Empereur des Abyssins, du fameux Prêtre Jean, Prince connu jusqu'alors d'une maniere si confuse, & que les Rois Don Jean II. & Don Manuel avoient si passionnément désiré de connoître. Il étoit bien flatteur à Albuquerque d'en pouvoir donner à sa Cour les premieres notions, & que cette découverte parût être un effet des soins qu'il s'étoit donnés pour les lui procurer. Sur le premier avis qu'il eut, que cet Ambassadeur étoit à Dabul, tenu prisonnier par le Tanadar, ou Fermier des Douanes d'Idalcan, il envoya ordre à Garcie de Sosa de le reclamer, & de le lui faire conduire en toute diligence. Sosa s'acquitta heureusement de sa commission, & comme cet Ambassadeur étoit chargé, dit-on, d'un morceau de bois de la vraie Croix, que l'Empereur & l'Impératrice envoyoient au Roi de Portugal ; le Gouverneur le fut recevoir en procession à la tête du Clergé & des troupes. Après s'être entretenu avec lui du sujet de son voyage, il le fit partir pour Cochin, avec ordre au Commandant de cette place de le faire passer en Portugal, sur le meilleur voilier de la flotte de la cargaison.

La flotte d'Albuquerque étoit composée de vingt vaisseaux, qui portoient dix-sept cents Portugais & huit cents Malabares. Lorsqu'elle fut prête, sans qu'on pût pénétrer le motif de cet armement, il mit à la voile, & étant sur le point de sortir de la rade de Goa, il assembla ses Capitaines, qui étoient tous Officiers distingués, ou par leurs qualités, ou par leurs services. Il leur fit part des ordres qu'il avoit reçus du Roi, pour le voyage de la mer Rouge. Il les appuya par de fortes raisons, qui furent toutes approuvées par le Conseil. Les calmes le tinrent long-temps en mer, il fut obligé de toucher à Zocotora. Il n'arriva à la vûe d'Aden que le Jeudi Saint, mais il ne put s'en rendre maître, & passa l'hiver dans la mer Rouge, d'où il sortit sans y avoir eu aucun succès. Une maladie qu'il avoit devint mortelle par le chagrin que

que lui donna l'ingratitude de la Cour, qui prêtant trop facilement l'oreille aux calomnies, lui envoya Soarès pour lui ſuccéder au Gouvernement des Indes. Il mourut le 16 Decembre 1515.

Cependant Pierre Covillan un des premiers qui eût été employé à chercher le Prince d'Abyſſinie, étoit arrivé à la Cour de l'Empereur. Ceux qui tenterent d'y pénétrer depuis par le Sénégal, n'y réuſſirent point, par l'artifice des Portugais mêmes. Ceux qui allerent par l'Egypte & par la côte de Zanguebar, furent plus heureux, particulierement les trois que Triſtan avoit débarqués à Quiloa, & qu'Alphonſe d'Albuquerque fit mettre à terre près du Cap de Gardafui. Pierre Covillan avoit été parfaitement bien reçu de l'Empereur Alexandre, qui régnoit alors. Ce Prince ayant vû ſes lettres de créance, le traita fort bien, & conçut de grandes eſpérances, de l'alliance qui lui étoit propoſée. Mais la mort l'enleva à la fleur de ſon âge, & ſon frere Nahu ou Naod qui lui ſuccéda, eut d'autres idées. Par un principe de politique ordinaire à cette Monarchie, il ôta à Covillan toute eſpérance de retourner en Portugal. Cet Envoyé pour adoucir cet exil, ſe maria, & ne penſa plus qu'à finir ſes jours en ce pays-là. Naod mourut après un régne d'environ treize ans. Son deuxieme fils David, encore enfant, lui ſuccéda ſous la tutelle d'Helene ſa grande mere. L'Imperatrice Helene qui étoit Régente avoit beaucoup de courage, elle reprit le ſyſtème d'Alexandre, & encouragée par ce qu'elle avoit oui dire des grandes actions des Portugais dans les Indes, elle réſolut de répondre à l'Ambaſſade du Roi de Portugal. Elle ne choiſit point Pierre Covillan, parce qu'elle ne pouvoit pas s'aſſurer qu'il revînt; mais elle fit choix d'un Chrétien nommé Matthieu, Arménien de Nation, qui avoit long-temps demeuré au Caire, fait pluſieurs voyages en Ethiopie, & dont elle s'étoit ſervie en pluſieurs négociations. A ſes lettres de créance, elle ajouta un morceau de la vraye Croix dans un reliquaire d'or, dont elle faiſoit préſent au Roi de Portugal. Elle lui donna enſuite pour compagnon un jeune Seigneur Abyſſin, homme de qualité, & les fit tous deux paſſer ſecrettement dans les Indes, où ils devoient demander au Gouverneur un embarquement pour le Portugal.

Alphonſe d'Albuquerque, comme on a vû, retira cet Ambaſſadeur des mains du Tanadar de Dabul, qui le tenoit comme en priſon. Il lui rendit toutes ſortes d'honneurs à Goa, & le fit paſſer à Cochin, avec ordre de le faire partir pour le Portugal. L'Ambaſſadeur n'avoit rien de reſpectable que ſon mérite perſonnel. Les ennemis d'Albuquerque, ceux mêmes qui avoient le plus d'autorité dans Cochin, le traiterent comme un impoſteur, lui firent toutes ſortes d'inſultes, ſur leſquelles encherirent les Capitaines Bernardin Freyre & François Perreira Peſtagna, de qui il eut beaucoup à ſouffrir en route, & particulierement à Moſambique. Don Manuel en fut informé, même avant leur arrivée, & il en fut ſi indigné, qu'il envoya au devant de ces deux Capitaines pour les mettre aux fers. Il les fit enſuite enfermer dans les priſons de Lisbonne, où ils expierent long-temps leurs fautes, & d'où ils ne ſortirent que ſur les généreuſes inſtances de l'Ambaſſadeur qu'ils avoient ſi indignement traité. Le Roi fit à cet Ambaſſadeur tous les honneurs que méritoit la majeſté du Monarque de qui il étoit envoyé, & dont il avoit ſouhaité la connoiſſance avec tant de paſſion. Après quelques mois de ſéjour,

L'AFRIQUE.

Manuel le fit repartir pour les Indes avec le jeune Abyſſin, & les fit accompagner par un nouvel Ambaſſadeur, qu'il envoyoit lui-même à la Cour d'Ethiopie. Il avoit donné ordre à Soarès, qui étoit alors Gouverneur, de les conduire en perſonne ſur la flotte qu'il devoit mener dans la mer Rouge, & de les débarquer où il pourroit ſur les côtes de l'Abyſſinie.

Le Roi témoignoit aſſez combien il prenoit de part à cette affaire, & la haute opinion qu'il en avoit conçue, par le choix qu'il fit pour cette Ambaſſade. Il en chargea Edouard Galvan qui, après s'être diſtingué dans les guerres d'Afrique, avoit commandé le Corps de troupes auxiliaires que le Roi de Portugal avoit envoyé à ſes alliés. Il s'étoit d'ailleurs rendu très-recommandable par d'importantes négociations, dont il s'étoit acquitté avec beaucoup d'habileté & de ſageſſe dans la plûpart des grandes Cours de l'Europe. Il étoit alors fort âgé, & il devoit être étonné de ſe voir chargé de cette commiſſion; mais le zele & l'eſprit de Religion la lui firent accepter avec plaiſir.

L'Ambaſſadeur Matthieu, qui étoit retourné dans les Indes avec Soarès, fut obligé d'y attendre juſqu'à l'expédition de Siqueira. Il s'embarqua alors de nouveau avec Roderic de Lima, que Don Manuel avoit ſubſtitué à Edouard de Galvan. Si pendant cet intervalle il ne fut pas maltraité comme il l'avoit été dans ſon premier voyage, il avoit toujours le déſagrement de ſe voir très-peu conſideré, & tout au moins regardé par une infinité de gens comme un impoſteur, un vagabond & un eſpion. Mais lorſqu'on l'eut préſenté à des Abyſſins, qui demanderent de ſes nouvelles, il en reçut des marques du plus profond reſpect. Ces Abyſſins ſe proſternerent devant lui, baiſerent ſes mains, & l'appellerent *Abba Mattheus*, c'eſt-à-dire, *Pere Matthieu*. Ce vénérable vieillard ne put s'empêcher de verſer des larmes de joye & de tendreſſe. Il oublia alors toutes ſes peines paſſées, & les fatigues immenſes de dix années conſécutives. Il ſe trouvoit ſatisfait d'avoir réuni de ſi loin deux puiſſantes Nations pour le bien & l'avantage de la Religion. On attendoit le Barnagaſch, ou Gouverneur général de la Province maritime, qui eſt un des principaux Seigneurs de l'Etat; car l'Empereur ne confioit ce poſte qu'à des Princes de ſon ſang. Pendant cet intervalle Siqueira prit connoiſſance de l'iſle de Maçua, fit purifier une de ſes Moſquées qu'il convertit en Chapelle, ſous le titre de *Notre-Dame de la Conception*, où l'on célebra les ſaints Myſteres. Lorſque le Barnagaſch arriva, il y eut quelques difficultés pour le cérémonial de ſon entrevue avec le Général Portugais; mais on regla qu'elle ſe feroit dans une vaſte campagne, où il y auroit trois ſiéges, l'un pour le Barnagaſch, le ſecond pour le Général, & le troiſieme pour l'Ambaſſadeur Matthieu. Le Barnagaſch s'y rendit avec deux mille hommes de pied & deux cents chevaux. Siqueira ne conduiſit que ſix cents hommes, qu'il rangea en un fort bel ordre, & s'avança ſeulement à la tête de ſoixante. Après quelques civilités mutuelles, le Général remit entre les mains du Barnagaſch les deux Ambaſſadeurs & leur ſuite. On parla enſuite du projet de bâtir une Citadelle à Maçua ou à Camaran, mais on ne put rien conclure. Enfin on jura des deux côtés ſur les Evangiles une eſpece d'alliance, & chacun ſe retira enſuite. Les Ambaſſadeurs Matthieu & Roderic de Lima furent conſignés au Gouverneur d'Arquico, avec les treize perſonnes de la

ſuite de l'Ambaſſadeur Portugais. Ils partirent en effet pour ſe rendre à la Cour de l'Empereur. Dès les premiers jours de leur marche, ils perdirent l'Ambaſſadeur Matthieu, qui mourut au Monaſtere de Biſan dans de grands ſentiments de piété, & dans la douce conſolation que lui donnoit l'eſpérance des heureux ſuccès qu'auroient ſes fatigues pour le bien ſpirituel & temporel de l'Ethiopie. Ce fut une perte pour les Portugais, à qui il manquoit dans leur plus grand beſoin ; car outre qu'il leur eût ſervi d'interprete fidele, il eût eu peut-être aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de Roderic pour l'empêcher de faire de grandes fautes.

Cet Ambaſſadeur étoit bien différent de Galvan ſon prédéceſſeur. Au lieu de cette ſageſſe & de cette expérience que celui-ci avoit fait paroître en tant de négociations & d'affaires, Lima n'avoit qu'une jeuneſſe imprudente, une humeur bruſque & biſarre, des hauteurs extravagantes, des idées chimeriques, & une impatience outrée, qui lui cauſerent bien des dégoûts ſans le corriger, & le brouillerent également avec les Abyſſins & les ſiens mêmes. Après bien des fatigues & des déſagréments de voyages, Lima arriva à la Cour avec ſa ſuite. L'Empereur voulut lui donner audience avec une magnificence qui a été décrite par François Alvarés, Chapelain de l'Ambaſſadeur, dont il a écrit l'hiſtoire. L'Ambaſſadeur fut appellé pluſieurs fois avec la même pompe juſqu'aux pieds du thrône, ſans voir la perſonne du Monarque. Il en eut du chagrin, & il dut s'appercevoir qu'on vouloit par-là lui faire ſentir qu'on n'approuvoit point ſes emportements, & le peu de moderation qu'on voyoit dans ſa conduite.

Dans la premiere audience il offrit ſes préſents, qui conſiſtoient en une épée & un poignard richement garnis, une cuiraſſe & une armure complette, deux petits canons de bronze, des boulets proportionnés à l'eſpece de ces deux pieces, deux barils de poudre, quatre pieces de tapiſſerie de haute-lice, un orgue & une mappemonde. L'Ambaſſadeur ajouta à toutes ces choſes quatre ſacs de poivre qu'il avoit eus pour ſa proviſion. Ce préſent qui auroit peut-être été bien reçu, le fut très-mal, parce que les domeſtiques de l'Ambaſſadeur Matthieu avoient fait ſçavoir à l'Empereur, que ce n'étoit pas ce que lui avoit deſtiné le Roi de Portugal. Cet incident cauſa encore à Don Roderic de nouvelles mortifications, & il fut obligé de convenir, pour appaiſer ce Prince, qu'il étoit vrai que le préſent du Roi étoit encore entre les mains du Gouverneur général des Indes, & qu'il ſeroit fidelement envoyé à Sa Majeſté. Il ajouta qu'il n'avoit pas crû prendre port à Maçua ; qu'il ne l'avoit fait que par une eſpece de haſard, & qu'il avoit ſuppléé par ce préſent qu'il faiſoit de lui-même, à celui qui étoit à Goa, la néceſſité & la conjonƈture des temps ayant ainſi diſpoſé des choſes contre ſon attente. Soit que l'Empereur fût content ou non, il fit cependant paroître qu'il mépriſoit le préſent, & le fit diſtribuer aux pauvres & aux Egliſes.

Enfin, après avoir laſſé la patience de Lima pendant plus d'un mois, on tira le voile qui déroboit à la vûe la perſonne du Prince. Il étoit aſſis ſur un thrône élevé, la couronne ſur la tête, & le viſage à demi-couvert d'une gaſe qu'un Page hauſſoit & baiſſoit de temps en temps : il paroiſſoit âgé d'un peu plus de vingt ans, & il avoit aſſez bonne grace, quoique baſané comme le ſont tous les Abyſſins. L'audience fut favorable, l'Empereur témoigna la

L'AFRIQUE.

ſatisfaction qu'il avoit d'entrer en alliance avec le Roi de Portugal, à qui il permit dès-lors de bâtir des Forteresses à Maçua, à Suaguen & à Zeila, promettant de lui fournir pour les élever des hommes, des vivres, de l'argent & des matériaux. Depuis ce temps l'Empereur ſe montra pluſieurs fois ſans ce faſte qui l'environnoit, & avec plus de familiarité. Il entretint pluſieurs fois en particulier un Eccléſiaſtique nommé François Alvarés, ſur les affaires de la Religion. Il voulut lui voir dire la Meſſe ſelon le Rit latin, & y aſſiſta avec toute ſa Cour. Il parut édifié des cérémonies de l'Egliſe Romaine, & conçut en même temps une haute idée d'Alvarés, qui s'acquit une grande réputation. Les Portugais eurent de leur côté la ſatisfaction de retrouver Pierre Covillan, qui ne pouvoit retenir ſa joye de revoir des gens de ſa Nation. Il tomboit cependant dans la triſteſſe lorſqu'il ſongeoit à ſa patrie, qu'il ne devoit plus revoir à cauſe de ſon grand âge, & des engagements qu'il avoit pris.

L'Empereur fournit toujours abondamment aux beſoins & à l'entretien de l'Ambaſſadeur Portugais & de ceux de ſa ſuite, qui ſuivirent la Cour dans les différents endroits où elle alla. Dès la premiere diſtribution qui ſe fit par ordre de l'Empereur, Lima prétendit que tout étoit pour lui, & en donna peu de choſe à ceux de ſa ſuite, ce qui piqua George d'Abreu & Lopés de Gama. Ils en vinrent aux paroles les plus outrageantes, même en préſence des premiers Miniſtres de l'Etat, qui en furent ſcandaliſés, & en firent leur rapport au Prince. Ce procedé ſi indécent dans un homme revêtu de ce caractere, fut ſoutenu par un autre encore plus mauvais. L'Empereur entreprit deux fois de les reconcilier & de faire ceſſer le ſcandale, mais Don Roderic rejetta toutes voyes d'accommodement; de ſorte que l'Empereur fut obligé de prendre lui-même des meſures pour éviter les plus grands éclats.

Enfin Don Roderic eut ſon audience de congé, & ſe mit en chemin; l'Empereur, qui le fit accompagner par le Grand-Maître de ſa maiſon, & par un autre des plus grands Seigneurs de la Cour, qui devoit être auſſi du voyage, lui fit dire que ſon intention étoit qu'il ſe reconciliât avec d'Abreu. On eut bien de la peine à obtenir que ces deux ennemis s'embraſſaſſent; mais comme la réconciliation étoit forcée, ils ſe témoignerent dans la ſuite une haine plus grande. Don Roderic ordonna à ſon pourvoyeur de ne point donner de vivres à d'Abreu. En vain le Grand-Maître lui repréſenta l'irrégularité de cette conduite. Il perſiſta opiniâtrément, & d'Abreu plus irrité que jamais, & réſolu de s'en faire donner à main armée, en vint à des voyes de fait encore plus fâcheuſes, ſans que le Barnagaſch même pût venir à bout de moderer les violences de ces deux hommes. Ce Prince en fut ſi indigné, qu'après leur avoir enlevé les lettres & le préſent que l'Empereur envoyoit au Roi de Portugal, il les fit reconduire à la Cour pour les y faire châtier. Les affaires ſe raccommoderent un peu à la Cour, au moins quant aux apparences. Cependant Don Roderic reçut les lettres que Don Louis de Ménezés lui écrivoit. Il étoit arrivé à Maçua pour le prendre, mais ne le trouvant pas, il lui fixoit un temps, juſqu'auquel il l'attendroit. Par ces mêmes lettres, il lui apprenoit la mort du Roi Don Manuel. L'Empereur en témoigna un extrême regret, & afin que ſes ſujets priſſent part à ſa triſteſſe, il ordonna que toutes les boutiques fuſſent fermées pendant trois jours, & qu'on ne

vendit rien, même les choses les plus nécessaires à la vie. Après ces marques de deuil, l'Empereur fit célebrer l'avenement de Jean III. à la couronne. Lima fut ensuite congédié de nouveau ; mais ayant manqué le jour qui lui avoit été fixé, il retourna sur ses pas, & se rendit auprès de l'Empereur, dont il fut bien reçu à la faveur des présents que Don Louis avoit déposés au port de Maçua.

Enfin, après six ans de séjour dans l'Ethiopie, Don Roderic eut son audience de congé de l'Empereur, qui le fit accompagner d'un Ambassadeur qu'il envoyoit au Roi de Portugal. Hector de Siveira les reçut au port de Maçua, d'où il les conduisit dans les Indes. Ils s'y embarquerent pour Lisbonne, & y arriverent heureusement. Jean III. les reçut à Conimbre avec des honneurs extraordinaires, & fit aller au devant d'eux tout ce qu'il y avoit à la Cour de Prélats & de Seigneurs titrés.

Le Roi envoya depuis Don Martin de Portugal son neveu en Ambassade auprès du Pape Clement VII. & Alvarès suivit ce Prince en qualité d'Ambassadeur de l'Empereur d'Ethiopie. Il eut l'honneur de haranguer ce Pontife qui se trouvoit à Bologne, où il devoit couronner Charles V. L'assemblée étoit très-auguste, & si Alvarès eut la satisfaction d'y paroître avec un caractere bien au dessus de sa premiere fortune, le Pape n'en eut pas moins de recevoir les lettres qu'il lui présenta de la part d'un Prince, dont on avoit eu en Europe une idée bien supérieure à ce qu'il étoit lui-même. Dans ces lettres il flattoit le Pape de l'espérance de faire entrer l'Empire dans le sein de l'Eglise Romaine.

CHAPITRE VII.

De l'Abyssinie.

L'Empereur des Abyssins, que l'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Grand-Negus*, n'a été connu autrefois que sous celui de *Preste-Jean*. Ce qui donna occasion à cette erreur, fut que Jean II. Roi de Portugal, ayant envoyé l'an 1487. Pierre Covillan & Alphonse Payva pour faire des découvertes du côté des Indes, leur ordonna surtout de chercher les terres d'un certain Prince fameux par ses richesses, qui regnoit dans l'Asie ou dans l'Inde, qu'on nommoit ordinairement *Preste-Jean*, & qu'on croyoit être Chrétien, afin de lier amitié avec lui, & de conclure un traité de commerce. Il est certain qu'il regnoit autrefois en Asie un puissant Prince, que les Perses ses voisins appelloient *Prester-Chan*, c'est-à-dire, *Prince des Adorateurs*. Les Italiens, qui faisoient dans ce temps tout le commerce d'Orient sur ces côtes, le nommoient par corruption *Preste* ou *Preste-Gian*, & firent connoître à toute l'Europe ce Royaume sous le nom d'Empire du *Preste-Jean*. C'étoit avec ce Prince, ou plutôt avec celui de ses successeurs qui occupoit alors son thrône, que le Roi de Portugal souhaitoit d'entrer en alliance de commerce : mais les Portugais n'ayant pas trouvé ce Preste-Jean dans l'Asie ni dans l'Inde, & ayant

L'Afrique.

appris depuis ſur les côtes d'Ethiopie qu'il y avoit un puiſſant Roi dans l'Afrique qui étoit Chrétien, & qui avoit coutume de porter toujours une croix à la main, ils s'imaginerent avoir trouvé ce Roi qu'ils avoient cherché avec tant de peines & de dangers, & depuis ce temps-là tout ce qu'on a publié de ce Prince ne l'a été que ſous le nom de Preſte-Jean, ſans examiner ſi c'étoit en Afrique ou en Aſie que le Prince appellé Preſte-Jean ſe devoit trouver.

Si nous en croyons une tradition populaire, c'eſt-à-dire, fabuleuſe, la maiſon Royale d'Abyſſinie deſcend de Salomon, par l'enfant qu'il eut de la Reine de Saba. Il y en a même quelques-uns qui tirent ſon origine des enfants de Jacob, les premiers Iſraëlites, & ils prétendent que c'eſt pour cela que les Rois ont toujours porté, & portent encore aujourd'hui dans leurs armes & leurs ſceaux un Lion tenant une Croix, avec ces mots : *Vicit Leo de Tribu Juda.* Il y a de l'apparence que c'eſt depuis leur converſion au Chriſtianiſme que l'on a ajouté cette Croix. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Rois Abyſſins ſe qualifient du nom de Princes des Iſraëlites. Mais ſoit qu'ils le tirent de leur Roi Menilehec, qu'ils prétendent être fils de Salomon & de la Reine de Saba, ou de quelque origine plus reculée, il eſt aſſez difficile de la déterminer ; car on prétend qu'avant l'établiſſement du Chriſtianiſme chez eux, ils ne connoiſſoient point le vrai Dieu. On ne voit point qu'avant ce temps-là ils ayent eu des Bibles, des Synagogues, ou qu'ils fiſſent des voyages au Temple de Jéruſalem. On trouve cependant dans le huitiéme chapitre des Actes des Apôtres, que l'Eunuque de Candace, Reine d'Ethiopie, allant à Jéruſalem, s'occupoit à lire les propheties d'Iſaïe ; mais c'eſt le ſeul paſſage qui en faſſe mention. Au reſte il eſt conſtant qu'on n'a point vu manquer en Ethiopie la race de Menilehec, dont les Rois d'aujourd'hui ſont venus par une ſuite de quatre vingts Princes. Le ſurnom de *Ebn el-Harguin* que lui donnent les Arabes, & qui ſignifie *Enfant du Sage*, a pu faire croire que le premier Roi de cette race deſcendoit de Salomon. Depuis Menilehec, on compte vingt-quatre Rois juſqu'à Baſenus, ſous le régne duquel J. C vint au monde ; & treize depuis celui-ci juſqu'au régne des Princes Abreha & Atzhea, ſous leſquels la prédication de l'Evangile commença dans l'Ethiopie. Quoique depuis ce temps-là l'Hiſtoire des Abyſſins ne ſoit pas tout-à-fait ſi obſcure, ou plutôt ſi inconnue, que dans les ſiécles précédents, cependant on trouve ſi peu de particularités du Gouvernement de leurs Rois, que je ne crois pas devoir m'arrêter à les nommer ici, de peur d'ennuyer le lecteur par des noms extraordinaires ſur leſquels il n'y a rien de remarquable. On ſçait ſeulement que vers l'an 522. le Roi Calebus ſe rendit recommandable par la deſtruction du Royaume des Homerites, gouverné par Dunawas. La Religion Judaïque que celui-ci profeſſoit, augmentoit ſon averſion naturelle pour les Chrétiens. Uniquement occupé à imaginer les ſupplices les plus cruels pour les tourmenter, il faiſoit faire de grandes & profondes foſſes en terre, dans leſquelles on allumoit de grands braſiers, où l'on jettoit par ſes ordres pluſieurs Chrétiens à la fois. Il en fit mourir de cette maniere trois cent quarante avec le ſaint homme Arétas, dans la ville de Nagran. Calebus, ému par une ſi cruelle perſécution, & puiſſamment excité par les remontrances du Patriarche

d'Alexandrie, réſolut de punir tant d'excès de cruauté. Il mit ſur pied une armée de ſix vingt mille hommes, avec leſquels il paſſa en Arabie ſur une flotte compoſée de cent vingt-trois vaiſſeaux ; & ayant défait Dunawas, il remit Nagran entre les mains des Chrétiens ſous le Gouvernement du fils du ſaint Martyr Arétas. Après cette expédition il s'en retourna couvert de gloire en Ethiopie. Depuis ce Roi juſqu'à Delnoad, ſous qui la famille des deſcendants de Salomon fut interrompue, il n'y eut rien de mémorable. L'Afrique.

Ce fut environ l'an 900. de l'Ere Chrétienne qu'arriva cette grande révolution dans l'Empire par les intrigues d'une femme nommée Eſſaz. Afin de pouvoir élever au thrône un enfant qu'elle avoit eu d'un Viceroi de Bugna, elle fit mourir tous ceux de la famille de Salomon. Un jeune Prince de cette race échappa à ſa cruauté en ſe ſauvant dans le Royaume de Scewa, où il trouva un aſyle aſſuré chez les principaux Seigneurs, qui conſervoient beaucoup d'attachement pour les deſcendants de Salomon. Comme cette nouvelle famille, qu'on appelle Saſée a toujours été fort odieuſe & en horreur aux Abyſſins, ils n'ont pas été fort exacts à en conſerver la mémoire ; & il y a même des Hiſtoriens qui paſſent ſous ſilence l'Hiſtoire de ces Princes. Ce n'eſt pas que pendant les quatre ſiécles qu'elle occupa le thrône, elle ne produisît de très-grands hommes. C'eſt de cette famille qu'étoit le Prince Lalibala, ſi fameux par ſa maniere extraordinaire de bâtir avec des pierres & du mortier. Il pratiquoit de belles & grandes voûtes dans la roche vive, & laiſſoit d'eſpace en eſpace de hautes colomnes pour les ſoutenir. 900.

Naaveto-Laab fut le dernier de cette race, n'ayant point laiſſé d'enfants. Jean-Amlach, de la famille de Salomon, remonta alors ſur le thrône en 1300. Il eut pluſieurs enfants, & comme il les aimoit tous extrêmement, il leur partagea l'Empire, qui ſe trouva enfin diviſé entre deux freres par la mort des autres. L'ambition du cadet ne pouvant ſouffrir ce partage, lui fit tenter les moyens de ſurprendre ſon frere, & de ſe rendre maître abſolu de l'Empire : mais ſon deſſein échoua par la trahiſon de quelques-uns des ſiens. Son frere le fit auſſitôt enfermer dans le rocher de Geshen. Pour faire voir que le principal motif qui l'avoit obligé d'en agir ainſi, étoit plutôt le déſir qu'il avoit d'entretenir la paix & la tranquillité dans ſon Royaume, que de conſerver ſa vie, il y mit auſſi ſes propres enfants. De-là vint la coutume d'y retenir les Princes qui n'étoient pas deſtinés à l'Empire : elle fut enſuite abolie après avoir duré plus de deux ſiecles. La ſéverité qu'on exerçoit envers ces illuſtres priſonniers étoit très-grande. Gênés dans toute leur conduite, on ne leur permettoit pas de porter des habits différents de ceux du peuple. Le Gouverneur s'étant apperçu qu'un d'eux avoit pris un jour un habit plus riche, en porta ſes plaintes au Roi, qui ne croyant pas le cas digne de punition, ne parut y faire aucune attention. Ce Prince captif monta dans la ſuite ſur le thrône, & alors le Gouverneur de Geshen ſe cacha, de peur que le ſouvenir de la rigueur avec laquelle il l'avoit traité, ne le portât à ſe venger. Ce Prince l'ayant fait chercher, loin de lui en témoigner du reſſentiment, le loua beaucoup, & lui recommanda de le ſervir avec le même zele qu'il avoit ſervi feu ſon pere. 1300.

La famille de Salomon étant ainſi remontée ſur le thrône, elle l'a toujours occupé depuis juſqu'à aujourd'hui par une ſucceſſion continuelle de divers Princes.

On en compte ſeize depuis Icon-Amlach juſqu'à Conſtantin ſurnommé
L'Afrique. Zéracob, qui fut couronné l'an 1437. C'eſt un des premiers dont on ait plus
Constantin Ze'racob. de connoiſſance. Il rendit ſon nom illuſtre par les Ambaſſadeurs qu'il envoya
au Concile de Florence, deux ans après ſon élévation à l'Empire.
1437. Bacda-Mariam lui ſuccéda l'an 1465. & mourut après un regne de deux
Bacda-Mariam. ans, laiſſant ſa femme Helene veuve avec deux enfants, Alexandre & Naod.
Le premier, après avoir regné ſeize ans, mourut l'an 1491. environ dans
1465. le temps que Pierre Covillan arriva dans l'Abyſſinie, & ſon fils Amda-Tzeion
Alexandre. ne lui ſurvécut pas long-temps; il mourut après un regne de ſix mois ſans
enfants. Son ſucceſſeur fut Naod, ſecond fils de Bacda-Mariam & d'Helene,
1491. qui avoit été relégué à Geshen pendant le regne de ſon aîné. Il en ſortit
Amda-Tzeion - Naod. pour occuper le thrône, & après avoir gouverné environ treize ans, il mourut
l'an 1505. Comme Naod avoit laiſſé pluſieurs enfants, la Cour ſe trouva par-
1505. tagée ſur le choix qu'on en devoit faire. Peut-être que le mauvais naturel
de l'aîné, qu'il avoit eu de ſa femme Mogeça pendant qu'il étoit encore
retenu dans les rochers d'Amhara, fut la cauſe que ſa grande mere Helene
qui gouvernoit tout, & le Métropolitain, l'éloignerent de la couronne plutôt
que le prétexte qu'ils prirent qu'il n'étoit pas né dans la pourpre: peut-être
auſſi que l'eſpérance de regner avec plus d'autorité pendant la tutelle de
David. David ſon ſecond fils, qui n'avoit qu'onze ans, fit qu'ils donnerent la pré-
férence à ce jeune Prince. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ce fut par
les inſtructions d'Helene que David apprit l'art de regner. Les maximes de
cette ſage mere, ſi recommandable en Europe par ſes lettres à Emmanuel I.
Roi de Portugal, rendirent très-heureux les commencements du regne de
ſon petit-fils. La fin ne fut mémorable que par le commencement des irrup-
tions des Galles: évenement qui arriva l'an 1537. la trente-deuxieme année
1537. de ſon regne. Les Abyſſins ſe ſouviendront long-temps des maux qu'ils ont
éprouvés de la part de ces Barbares qui déſolerent leurs plus belles Provinces.
Claude ſurnommé Atznaf-Saghed. Claude, ſurnommé Atznaf-Saghed, l'aîné des enfants qui lui ſurvécurent,
vint à bout de rétablir les affaires de ſon Royaume, qui étoit preſque dé-
membré par les conquêtes des Adelens. Avec le ſecours des quatre cents Por-
tugais que Jean III. Roi de Portugal, lui avoit envoyés ſous la conduite de
Chriſtophle de Gama, il ſignala ſon regne par pluſieurs victoires, & mourut
les armes à la main à la tête de ſon armée victorieuſe. Ses ſujets vengerent
ſa mort par le gain de la bataille qui fut la plus conſidérable que les Abyſſins
1559. euſſent encore remportée ſur les Adelens.
Me'nas. Ménas ſon frere, qui lui ſuccéda, ennemi des Catholiques Romains, défendit
à ſes ſujets, & même aux Portugais, d'entrer dans les Egliſes des Catholiques.
Il en vint juſqu'à maltraiter André Oviédo, que le Pape y avoit envoyé en qua-
lité d'Evêque. Ménas ne pouvant ſupporter les reproches que ce zelé Miſ-
ſionnaire lui faiſoit un jour avec beaucoup de fermeté, ſe jetta ſur lui, &
l'auroit percé de ſon épée, ſans la conſideration qu'il avoit pour la Reine qui
s'oppoſa à ſa violence. Il n'en uſa pas mieux à l'égard de ſes ſujets, dont
quelques-uns ſe révolterent. Iſaac le Barnagaſch (1), l'un des principaux Sei-
gneurs, & qui entendoit bien la guerre, appella les Turcs dans le Royaume.

(1) Ce mot veut dire Gouverneur de la Province maritime.

Soutenu

L'AFRIQUE.

Soutenu par leur secours, il se mit en campagne à la tête d'une armée considerable, & défit les troupes du Roi, qui perdit la vie dans la bataille le 20 d'Avril 1562.

SERTZA-DENGHEL, OU MALACH-SAGHED.

Il laissa trois enfants, Sertza-Denghel, Lécanaxa & Tazcasch. Ce dernier mourut peu de temps après. Sertza-Denghel l'aîné, prit le gouvernement avec le surnom de Malach-Saghed. Ce Prince avoit beaucoup d'esprit & de courage, & plusieurs autres belles qualités. Après avoir appaisé les troubles qui divisoient le Royaume, il remporta plusieurs grandes victoires sur les ennemis de l'Etat, chassa les Turcs de Doharva, capitale du Royaume de Tygré, & les réduisit à se contenter des côtes de la mer Rouge. Il les auroit encore contraints de se retirer, si les Galles, qui étoient entrés dans son pays, ne l'eussent obligé de marcher contre eux. Il fut toujours très-attaché à la Religion Chrétienne qu'il professoit selon le Rit d'Alexandrie, car il avoit rejetté celui de l'Eglise Latine. Ce Prince, qui n'avoit que des filles, prit de l'affection pour son neveu Zadenghel, fils de son frere Lécanaxa, le fit élever à la Cour avec grand soin, & le destina pour être l'héritier de la couronne. L'amitié qu'il avoit pour lui se refroidit quelque temps avant sa mort, soit que Zadenghel, dans l'espérance de regner bientôt, commençât à s'écarter des égards qu'il devoit avoir pour son oncle, soit que ce vieillard s'apperçût que l'on s'empressoit plus de faire la cour à ce jeune Prince qu'à lui-même. Résolu de priver du thrône son neveu, il fit venir auprès de lui un jeune Prince nommé Jacques, qu'il avoit eu d'une de ses maîtresses. Cette démarche changea tout d'un coup l'état des affaires. Les Seigneurs, pour flatter la passion du Roi, ou dans l'espérance de gouverner pendant la minorité du jeune Prince qui n'avoit encore que sept ans, abandonnerent les intérêts de Zadenghel, & s'attacherent au jeune Jacques, quoique les enfants naturels soient exclus de la couronne par les loix fondamentales du Royaume.

Cependant le Roi étant tombé malade au retour de la campagne qu'il venoit de faire contre les Galles, changea encore de sentiment, ou par un pur effet d'inconstance, ou par quelque autre motif qu'on ignore. Quelque temps avant que de mourir, il fit entrer les Seigneurs dans sa chambre, & leur parla ainsi : » Puisqu'il faut quitter la couronne avec la vie, je suis bien aise, après » avoir mis ordre aux affaires de ma conscience, de regler celles du Royau- » me, dont la paix & la tranquillité m'ont toujours été également cheres. » Pour cet effet, je vous recommande de suivre mon exemple, & de pré- » férer les intérêts de l'Etat à tout autre. N'ayant point eu d'enfants mâles » de mon mariage, j'avois aimé le Prince Jacques comme mon fils, & les » grandes qualités de son esprit ne me le faisoient pas juger indigne de gouver- » ner mes Etats. Je pense même que si je l'y destinois, vous ne désapprouveriez » pas mon choix : mais dans l'état où je suis, il ne faut pas suivre mes in- » clinations, & je suis obligé de rendre justice à qui je la dois. Je ne puis » pas ôter à Zadenghel une couronne, que le mérite, autant que la naissance, » lui donne. C'est lui que je vous laisse pour Prince ; c'est lui que l'intérêt » de la patrie vous oblige de reconnoître pour votre Souverain. Il est en état » de remplir toutes vos espérances. Honorez-le donc comme votre Seigneur » & votre Roi. C'est ce que je vous ordonne par ma derniere volonté. « Le » Roi mourut ensuite après avoir regné 35 ans.

1597.

L'AFRIQUE.
JACQUES.

Les Seigneurs, qui avoient dessein de profiter de la minorité de Jacques pour augmenter leur crédit & leur autorité, ne virent pas sans chagrin leurs mesures rompues par les dernieres volontés du Roi. Pour remédier à cet inconvénient, ils résolurent de s'assurer de la personne de Zadenghel. Ils tinrent cachée la mort du Roi, & envoyerent secrettement des soldats pour prendre ce Prince, & le conduire dans l'isle de Deka. Ils mirent ensuite la couronne sur la tête de Jacques, & le proclamerent Roi. Il y avoit à la Cour un jeune Prince du sang nommé Susnée, qui voyant un enfant naturel occuper le thtône de ses ayeux, ne pouvoit s'empêcher de faire quelquefois éclater son ressentiment. Comme il étoit naturellement hardi, entreprenant, & capable de former & d'exécuter un grand dessein, les Seigneurs appréhenderent qu'il ne formât quelque entreprise. Ils voulurent le prévenir en le faisant arrêter; mais aussitôt qu'il eut découvert leurs mauvaises intentions, il se retira vers les Galles, ennemis déclarés de l'Abyssinie. Cependant Jacques croissoit & prenoit avec l'âge un air de fierté qui causa son malheur; car à peine avoit-il quinze ans, que ne pouvant plus souffrir d'être conduit par ses tuteurs, il résolut de gouverner par lui-même. Cette démarche irrita l'esprit des Seigneurs, qui se voyoient frustrés de la puissance qu'ils avoient usurpée. Ils se repentirent bientôt d'avoir ôté la couronne au légitime héritier de l'Empire, pour la mettre sur la tête d'un orphelin étranger, qui reconnoissoit si mal leurs services.

ZADENGHEL, ou AZNEF-SAGHED.
1603.

Ils firent revenir Zadenghel du fond des affreuses montagnes où il avoit été relégué, & le mirent tout d'un coup sur le thrône sous le nom d'Aznef-Saghed. Le Prince Jacques abattu sous le poids de sa mauvaise fortune, ne se mit pas en état de disputer la couronne à Zadenghel. Se voyant abandonné de tout le monde, il prit la route de Samena avec quelques gens de sa suite pour s'y retirer auprès des parents de sa mere. La fortune, qui lui réservoit d'autres malheurs, permit qu'il fut reconnu dans sa fuite, & mis entre les mains de Zadenghel. Ce Prince, sans user de cruauté, selon la coutume barbare du pays, où l'on fait inhumainement assassiner, ou horriblement défigurer ceux qui pourroient troubler le repos de l'Etat, se contenta de le releguer dans le Royaume d'Enarea loin de la Cour.

Zadenghel étoit bien fait, & les belles qualités de son esprit, jointes à l'expérience qu'il avoit de la bonne & de la mauvaise fortune, le rendoient plus digne du thrône. Il gagna tous les cœurs, en paroissant oublier l'injustice des Grands à son égard. Ses exploits contre les Galles lui acquirent en même temps l'estime de tout le monde. Ces barbares qui n'ignoroient pas les troubles de la Cour & le mauvais état des affaires, s'étoient jettés dans l'Abyssinie avec trois Corps d'armée considerables, que rendoit encore plus redoutables la défaite du Gouverneur de Goïam, qui avoit hasardé la bataille sans ordre de son souverain.

Le Roi, plus animé qu'abattu par cette disgrace, s'avança vers les Barbares, & sans donner de relâche à ses troupes qui étoient fatiguées de la route, il attaqua les ennemis avec vigueur. Les Galles, encore enflés de leur victoire, reçurent ces nouvelles troupes avec tant d'intrépidité, que les ayant fait aussitôt plier, ils les eussent mis en déroute, si le Roi, pour arrêter la fuite des siens, ne se fût jetté en bas de cheval l'épée à la main, & ne leur

L'Afrique.

eût montré, plus par son exemple que par ses paroles, qu'une mort glorieuse étoit préférable à une vie qu'on ne devoit qu'à la lâcheté. *C'est-là*, s'écria-t-il, *que je suis résolu de vaincre ou de mourir. Fuyez, si vous voulez, vous autres, vous éviterez peut-être par-là la violence des Galles: mais vous n'éviterez pas l'infamie d'avoir abandonné honteusement votre Prince.* Ce peu de paroles soutenues par sa valeur firent un tel effet, que les Abyssins se ralliant de tous côtés sur le champ, se jetterent sur l'ennemi, & le contraignirent à prendre la fuite. Le massacre dura bien avant dans la nuit. Les Abyssins n'avoient pas encore remporté de victoire plus complette contre les Galles. Le Roi, pour profiter de ce succès, coupa avec ses troupes au travers des déserts & des rochers, pour trouver l'autre Corps d'armée des Galles, qu'il surprit & défit avec le même avantage. Le troisieme étonné de tant de victoires, résolut de prévenir une pareille disgrace par une prompte fuite. Quelques-uns de ces Barbares se retirerent dans les rochers, où ils croyoient trouver de la sûreté: mais le Roi les y poursuivit, & après les y avoir forcés, il les fit tous passer au fil de l'épée.

Les graces particulieres dont Zadenghel favorisoit les Portugais en considération de leur Religion, exciterent contre eux la jalousie de ses sujets. Ils commencerent à murmurer contre les Missionnaires & les Portugais, & firent courir le bruit que le zele qu'ils faisoient paroître pour la conversion du Roi & du Royaume, n'étoit qu'un prétexte pour se rendre maître de sa personne & de ses Etats. Enfin plus le Roi tâchoit de faire goûter aux Abyssins la doctrine de l'Eglise Romaine, plus ils se rebutoient de ces nouveautés qu'on vouloit introduire. Ce n'étoit déjà plus en secret qu'on parloit contre le gouvernement: on disoit hautement que puisque le Roi abandonnoit le Dieu de ses ancêtres & sa Religion, on ne devoit plus se faire de scrupule de lui désobéir. L'indiscrétion de quelques Portugais, qui dirent publiquement que la Religion Romaine ne s'établiroit jamais bien dans l'Ethiopie que par la force & l'autorité, porta plusieurs Seigneurs à prendre les armes; le Roi se vit alors obligé de se retirer dans Goïam pour y lever des troupes, afin de réduire ces mécontents. Ceux qui approchoient de sa personne lui conseilloient de ne rien précipiter: ils lui représentoient que les séditions sont semblables à un torrent, dont les premiers efforts sont à la vérité violents, mais qui ont coutume de diminuer dans la suite. L'impatience du jeune Roi fit qu'il ne put goûter des conseils si moderés. Aussitôt qu'il eut rassemblé environ douze mille hommes, il les fit avancer contre les rebelles, qui avoient à leur tête les meilleurs Capitaines de l'Abyssinie, & le Métropolitain Pierre qui, pour les animer, excommunia le Roi, & les dégagea du serment de fidelité. Ils étoient tellement animés de fureur & de rage, qu'au lieu de fuir à l'approche de l'armée Royale, comme le Roi l'esperoit, ils donnerent avec tant d'ardeur sur l'aîle gauche où le Prince commandoit en personne, qu'après en avoir taillé en pieces la meilleure partie, ils environnerent le Roi au milieu de ses Gardes. Ce Prince, après avoir fait tout ce qu'un grand Capitaine, & tout ce qu'un brave soldat peut faire, fut démonté de son cheval d'un coup de pique, & ensuite percé de plusieurs fleches dont il mourut. Cette mort étoit d'autant plus triste, que ce Prince méritoit par ses grandes vertus un meilleur sort. C'est du frere de Zadenghel 1604.

L'Afrique.

nommé Arzoé, qu'étoit fils Tzagax ou Tzagachrist, qui courut l'Europe sous la qualité de l'héritier de l'Empire des Abyssins, & qui se disoit fils de Jacques.

La fin de cette guerre ne rétablit pas la paix dans le Royaume. Les mécontents, qui ne s'attendoient pas que les affaires pussent sitôt ni si aisément se conclure, n'avoient pas songé à se choisir un successeur. Ras-Athanase & Zaslacée leurs principaux Chefs se séparerent, sans qu'on en sçache la raison, & se retirerent dans leur gouvernement, l'un dans le Goïam, & l'autre dans le Dambéa.

Susne'e.

Cependant le jeune Susnée, qui se voyoit en droit de succeder au thrône par la mort de Zadenghel, envoya en diligence à Ras-Athanase un de ses plus chers favoris, pour l'exhorter à appuyer ses intérêts, l'assurant qu'il en auroit toute la reconnoissance qu'il devoit attendre d'un Prince généreux & magnanime. En même temps sans attendre sa réponse, il s'avança lui-même dans son équipage, & fit sçavoir à Ras-Athanase qu'il eût à le recevoir comme son Roi, & lui ordonna de venir au devant de lui avec sa Milice. Ras-Athanase fut étonné d'une arrivée aussi prompte, qui lui ôtoit la liberté de prendre conseil dans une occasion, où toutes ses démarches étoient également dangereuses. Ne pouvant avoir le temps d'en communiquer avec Zaslacée, il résolut de prévenir par ses services l'amitié de ce nouveau Roi, plutôt que de s'exposer au hasard d'une guerre incertaine. Il se prépara donc à recevoir Susnée avec tous les honneurs possibles, & à le faire reconnoître par son armée. Dès que Susnée se vit reconnu & fortifié des troupes de Ras-Athanase, il écrivit à Zaslacée que par la grace du Ciel il étoit monté sur le thrône de ses ayeux, & qu'il esperoit de son zele, que comme il avoit dessein d'aller au Dambéa, il tiendroit ses troupes en état de le recevoir, & de lui prêter serment de fidelité. Zaslacée, qui avoit déja envoyé des Ambassadeurs vers le Prince Jacques, dont j'ai parlé, pour lui offrir ses services, prit à ce sujet conseil de ses amis. Il répondit à Susnée qu'après les avances qu'il avoit faites auprès du Prince Jacques, il étoit obligé d'attendre sa réponse, afin de pouvoir se déterminer. Susnée, à qui cette condition ne plaisoit pas, lui récrivit qu'ayant déjà été reconnu Roi, il ne cederoit jamais le thrône à Jacques, qui en avoit été jugé indigne, & qu'il ne l'abandonneroit pas même à Malach-Saghed, pere de Jacques, s'il revenoit de l'autre Monde. Zaslacée irrité de cette fiere réponse, s'avança à grandes journées avec son armée, & prévint Susnée par cette promptitude. Ce Prince, qui ne se croyoit pas en état de pouvoir résister aux forces du rebelle, se retira dans les montagnes d'Amhara. Cependant le Prince Jacques ne faisoit sçavoir aucune de ses nouvelles à Zaslacée. Les Capitaines, ainsi que ses troupes, ennuyés de ne point voir de Roi à leur tête, commencerent à murmurer & à se déclarer pour Susnée. Le Général Zaslacée, qui connoissoit par expérience l'inconstance du soldat, craignit d'en être abandonné. Il prévint le coup qui le menaçoit en envoyant une Ambassade solemnelle à Susnée, pour lui offrir le sceptre & toutes ses forces pour l'en mettre en possession. Susnée ravi de ce changement, députa aussitôt un Seigneur pour recevoir le serment de fidélité. On n'entendit alors de tous côtés que des acclamations de joye, & des vœux pour la prospérité de Susnée, & ce ne fut que festins & que jeux en attendant le jour destiné

pour le couronnement de ce Prince. Comme il ſçavoit que les peuples ſe laiſſent ſurprendre par l'apparence, & la pompe des fêtes & des réjouiſſances publiques, il ne voulut pas négliger ces petites cérémonies que le Vulgaire revere, quoiqu'il les crût ridicules en elles-mêmes.

Retour de Jacques.

Cependant les Ambaſſadeurs de Jacques qui arriverent, rompirent toutes ces meſures. Zaſlacée partit auſſitôt, s'avança avec ſon armée au devant de Jacques, comme ſi ç'eût été le même Prince, à qui il venoit d'engager ſa foi par un ferment ſi ſolemnel, le fit ſaluer & reconnoître Empereur par les troupes. Suſnée, qui n'avoit que trop appris par ſa propre expérience & par celle de Zadenghel, qu'il eſt ſouvent dangereux de s'oppoſer au premier mouvement des ſéditions, & qu'avec le temps les peuples ont coutume de rentrer dans des ſentiments de repentir & de moderation, jugea qu'il falloit s'accommoder au temps, & ſe retira encore dans Amhara, où Ras-Athanaſe, plus attaché à ſa fortune qu'à ſa parole, l'abandonna pour paſſer dans le Parti de Jacques qu'il voyoit dans la proſpérité. Cette infidélité n'abattit pas néanmoins le courage & la fierté de Suſnée. Le Prince Jacques, qui ne pouvoit ſe diſſimuler le peu de droit qu'il avoit au thrône, obligea la mere de Suſnée d'aller trouver ſon fils pour l'exhorter à la paix, & lui fit offrir de ſa part les Royaumes d'Amhara, de Valeka & de Serva. Suſnée rejetta ces offres, & répondit que perſonne ne lui ôteroit l'Empire qui lui appartenoit de droit; qu'il n'y avoit que la mort ſeule qui pût le lui ravir, & qu'il ſupplioit Jacques de ne pas détruire ſa patrie en voulant lui diſputer la couronne. Jacques connoiſſant par cette réponſe la réſolution de Suſnée, cherchoit les occaſions de le joindre, afin de le combattre; mais Suſnée évita avec ſoin d'en venir aux mains, juſqu'à ce qu'il eût appris par ſes eſpions que Zaſlacée differoit de joindre ſes troupes à celles de Jacques, & qu'il les laiſſoit vivre dans une grande liberté. Réſolu de les ſurprendre, il entra par de petits détours, & ſe jetta ſi à propos ſur les troupes de Zaſlacée, que les ſoldats n'eurent pas même le temps de prendre les armes.

Cette victoire releva autant le courage de Suſnée qu'elle abattit celui de Jacques; mais ce qui acheva de ruiner entierement les eſpérances de ce dernier, fut l'infidélité de Zaſlacée, qui depuis la bataille avoit été trouver ſon vainqueur. Suſnée, dans la néceſſité où il étoit d'appuyer ſon entrepriſe par quelque homme de grande autorité, crut devoir diſſimuler pour un temps, & fit à ce traître un accueil favorable. Jacques, dans la crainte que ſes partiſans ne ſuiviſſent ce mauvais exemple, ſe détermina à livrer un nouveau combat à ſon ennemi, dont l'armée étoit encore inférieure à la ſienne. Suſnée feignit d'entrer dans les vûes de Jacques pour le mieux tromper; mais il évitoit toujours l'occaſion de livrer bataille. L'ennemi perſuadé que la peur le faiſoit ainſi fuir avant même que d'en venir aux mains, devenoit tous les jours plus inſolent. La confiance qu'il avoit dans l'inégalité des troupes, faiſoit qu'il ne gardoit plus de meſures, & qu'il haſardoit ſouvent de petites actions avec beaucoup de témérité. Enfin Suſnée qui profitoit de tout, attira Jacques dans un lieu où il ne pouvoit être enveloppé. Quoique plus foible en nombre, il ſe diſpoſa au combat, & après avoir rangé ſes troupes, il harangua ſes ſoldats: *C'eſt aujourd'hui*, dit-il, *que votre valeur peut donner un Roi à l'Ethiopie. Souvenez-vous que la maniere dont vous allez combattre*

L'AFRIQUE. *va vous rendre les maîtres d'un Empire, ou les eſclaves de votre ennemi. Soyez aſſurés que je ne ſuis ici que pour vous appuyer, & que je ne veux point être le compagnon de vos victoires, qu'après l'avoir été des dangers que vous y pouvez courir. Au reſte, je ne doute pas du ſuccès, ſi vous ne vous rendez à l'ennemi qu'après m'avoir vû fuir.* Après cette courte harangue, il donna le ſignal de l'attaque, & ſes troupes animées fondirent avec tant de valeur ſur l'ennemi, qu'elles le mirent en déſordre : le combat fut ſanglant & déciſif par la mort de Jacques.

SUSNÉE ſeul. La terreur étoit ſi grande que plus de ſix cents cavaliers qui fuyoient à toute bride, & qui ne ſçavoient pas où ils alloient à cauſe de l'obſcurité de la nuit, ſe précipiterent du haut d'un rocher. Il n'y eut qu'un ſeul Portugais nommé Emmanuel Gonſalve qui en réchappa ; il eut le bonheur de ſauver ſa vie en abandonnant ſon cheval, & en s'accrochant à une branche d'arbre, ſur laquelle il demeura juſqu'au lendemain qu'il commença à connoître par la perte de ſes camarades, le danger qu'il avoit couru. La victoire fut complette & mit Suſnée en état de ne plus rien appréhender.

Auſſitôt qu'il eut appris la mort de Jacques, comme il n'aimoit pas à répandre le ſang, il fit ſonner la retraite, & commanda à ſes ſoldats d'épargner leurs compatriotes. Il eut même la généroſité de pardonner aux autres chefs du parti ; il n'y eut que Mahardin à qui il fit trancher la tête, moins par reſſentiment pour ſes propres injures que pour venger la mort du Roi Zadenghel ſon oncle ſur qui ce malheureux avoit oſé porter le premier coup. Ras-Athanaſe & Zaſlacée périrent dans cette journée ; ce dernier avoit eu la folie de croire ſur la foi de ſon horoſcope, qu'il détruiroit trois Rois. Suſnée ayant employé les premiers jours de ſon regne à rétablir la paix dans ſes Etats, ſongea enſuite à ſe fortifier contre les étrangers. Comme il ſçavoit de quelle importance lui pouvoit être la connoiſſance de l'Artillerie contre les Galles qui l'ignoroient, & qui en redoutoient extrêmement les effets, il rappella les Portugais & avec eux les Miſſionnaires à qui il accorda la permiſſion de prêcher & d'inſtruire. Le Roi permit par un édit public, & conſeilla même à tous ſes ſujets de profeſſer la Religion Chrétienne. Cette permiſſion fut cauſe de différents troubles qui agiterent ſon regne.

Elius gendre du Roi, & Gouverneur du Royaume de Tygré, après avoir chaſſé de ſon Gouvernement tous ceux qui avoient pris le parti du Roi, ramaſſa des troupes, & ſe mit en campagne avec tant de confiance, qu'il oſa approcher du camp du Roi, & y entrer dans la réſolution d'aſſaſſiner ſon beau-pere. Il avoit déjà pouſſé ſon cheval juſqu'à la tente du Roi, ſans qu'on s'apperçût de ſon deſſein, lorſque les Gardes l'arrêterent. Il fut renverſé par un coup de pierre qui le priva de la vie. Sa mort diſſipa toutes ſes troupes, & Siméon le Métropolitain, qui ſe ſauvoit avec les fuyards, étant reconnu, fut pris & maſſacré par les gens du Roi. Leurs têtes furent enſuite expoſées, pour intimider les plus mutins. Le Roi interdit la célébration du Sabat, & fit un exemple de Buccus, qui y contrevint. Il abjura publiquement ſa Religion, ne garda que la premiere de ſes femmes, & reconnut pour Patriarche le P. Alphonſe Mendés Jéſuite, que le Pape avoit envoyé. Tecla-
1624. George, gendre du Roi, & qui étoit brouillé avec lui à cauſe de ſa femme dont il n'étoit pas content, ſe déclara par dépit pour l'Egliſe d'Alexandrie,

& à la tête des troupes vint pour combattre Susnée. Tabax, Viceroi de Tygré, marcha contre lui, le surprit & l'arrêta avec Adera sa sœur. On les pendit tous deux, & les Missionnaires continuerent si avantageusement à gagner l'esprit du Roi, qu'ils le porterent à se soumettre entierement avec tous ses Etats au Pape, auquel lui & son fils aîné Basilides prêterent le serment de fidélité l'an 1626. L'Afrique.

Cette résolution causa de terribles ravages dans l'Etat, qui fut partagé en différents partis sur la Religion. Un inconnu chercha à en profiter, & se fit passer quelque temps pour le feu Roi Jacques, d'autant plus facilement, qu'on ne trouvoit point le corps de ce Prince. Il se retira dans le fameux Monastere de Bisan, du Gouvernement du Barnagasch, où le nom & la mémoire de Jacques lui attirerent des partisans. Sa facilité envers tout le monde le perdit; & Ansalax, Viceroi de Tygré, sur qui le Roi s'étoit déchargé du soin de punir cet imposteur, ayant trouvé moyen de le faire arrêter, lui fit couper la tête. Vers ce même temps Tzagax parcouroit le monde, sous le nom de Prince d'Ethiopie, dont il se disoit l'héritier légitime, comme fils de Jacques. Il se retira en France, où il eut un meilleur succès dans ses impostures. Il trompa le Roi, qui le reçut comme un Prince exilé de ses Etats, & lui fit une pension très-considérable. Il mourut de ses débauches en 1635. 1626.

Cependant la Religion Catholique qui commençoit à s'établir dans l'Abyssinie, n'y fit pas tout le progrès qu'on auroit dû attendre du zele qui animoit Susnée à la soutenir. Il eut plusieurs démêlés avec le nouveau Patriarche, qui obligerent ce Prince à donner un édit qui toleroit l'ancienne Religion, afin de prévenir de plus grands maux. Susnée fut un grand Roi, homme de guerre, sçavant, accoutumé à trouver dans sa prudence toutes les ressources dont il avoit besoin dans les différents hasards de sa vie qui finit au mois de Septembre 1632. Il persévera jusqu'à la mort dans les sentiments Mort de Susnée. de la Religion Chrétienne qu'il avoit embrassée. Il laissa plusieurs enfants de 1632. différentes femmes qu'il avoit épousées.

Son fils Basilides ne suivit pas ses traces. Il défendit à ses sujets tout commerce avec les Européens. Le regne de ce Prince fut un regne de sang. Il commença par violer le serment qu'il avoit fait du vivant de son pere à l'Eglise Romaine; & en montant sur le thrône il opposa un caractere cruel, avare & faux, à l'humanité, à la prudence & au désintéressement de son prédécesseur. Il fit souffrir le martyr à plusieurs Chrétiens, & fut lui-même continuellement dévoré de remords & de craintes, dans la prévention où il étoit que le Roi d'Espagne étoit ligué avec les Portugais pour envahir ses Etats. Basilides, ou Adiam-Sagued, ou Facilidas.

Il accusa son jeune frere Claude d'entretenir commerce avec eux, & d'être attaché à l'Eglise Romaine. Cette accusation étoit fondée sur quelques discours de deux ou trois domestiques que ce Prince avoit chassés de chez lui. Ces imposteurs dirent au Roi que leur disgrace ne venoit que de ce qu'ils avoient abjuré la Religion Romaine. Le Roi sans balancer, & prenant pour conviction le rapport que la haine avoit suggeré à ces misérables, attira le Prince dans son Palais, sous prétexte de vouloir l'entretenir de quelques affaires importantes. Il feignit d'entrer avec lui dans un appartement reculé 1634.

L'Afrique.

pour être à portée de les lui communiquer plus ſecrettement. Enſuite il donna le ſignal, & le Prince fut auſſitôt chargé de chaînes, conduit dans une priſon voiſine, & fortifiée exprès. On traita de la même maniere ſes enfants, ſes domeſtiques, & ceux qu'on ſoupçonna de lui être attachés. Le Roi, pour juſtifier ſa conduite, harangua le peuple, reprocha à ſon frere d'avoir abandonné la Religion de ſes ancêtres pour embraſſer celle de Rome; d'avoir voulu introduire les Portugais dans l'Abyſſinie; d'avoir conſpiré contre ſa perſonne & contre l'Etat. Le peuple, ſans attendre que le Roi fournît des preuves de ce qu'il avançoit, & ſans donner à l'accuſé le temps de ſe défendre, le traita d'apoſtat, d'ennemi du Roi & de ſa patrie, & demanda ſa mort. On remena le Prince en priſon où, dès la nuit même, on lui trancha la tête, de même qu'à pluſieurs autres de ceux qu'on ſoupçonna avoir eu liaiſon avec lui. Il y eut auſſi des Seigneurs qui furent punis par l'exil & par la confiſcation de leurs biens. On trancha la tête entr'autres à deux fils d'une tante de l'Empereur nommée Onguelavy, ſur un ſimple ſoupçon, & malgré l'animoſité que leur mere avoit marquée dans toutes les occaſions contre les Miſſionnaires. Cette perſécution paſſa bientôt juſqu'aux femmes, que l'on relégua ſur différents rochers déſerts. Oleta-Chriſtos, femme du Viceroi Flavi, & Maſcal-Abéa, fille de Molaco-Flavi, furent de ce nombre.

Baſilides, qui avoit fait ſubir un ſi triſte ſort à tous ceux de la famille Royale, ne tarda pas à éprouver les revers de la fortune. Une armée que ſon grand Général Bela-Chriſtos commandoit, fut preſque détruite près des montagnes de Larta, & pendant que le Roi étoit occupé à ſe défendre avec la plus grande partie de ſes forces dans la Province de Bégameder, les Galles ſes voiſins entrerent inopinément, & pénétrerent par trois différents endroits dans le Royaume de Goïam, & dans tout le pays des Agaus. Ils ravagerent le pays, & s'en retournerent chargés de dépouilles, ſans qu'il pût les attaquer. Son armée, après avoir demeuré deux mois à Colela, où elle ſouffroit & manquoit de tout, ſe révolta: il y perdit un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Les Goguis, peuple qui demeuroit au-delà du Nil, à l'Oueſt de la Province de Narca, prirent les armes, & refuſerent de lui donner les eſclaves que ce Prince levoit tous les ans, pour payer au Turc un tribut, auquel il s'étoit aſſujetti volontairement, aux conditions qu'il l'aſſiſteroit, s'il étoit attaqué par les Portugais.

Les années ſuivantes, Bela-Chriſtos entra dans le pays des Anguis. Ceux-ci avertis qu'il marchoit contre eux, occuperent tous les paſſages, s'y fortifierent, tomberent de tous côtés ſur l'armée de Baſilides, & en firent un ſi grand carnage, que l'Abyſſinie n'avoit point ſouffert de telles pertes depuis le regne d'Aſnef-Saghed. On apprit preſque en même temps qu'une Nation inconnue étoit entrée dans le Royaume, & ravageoit les Provinces maritimes. On ne manqua pas d'abord de croire que c'étoient les Portugais qui alloient ſe rendre maîtres du Royaume: mais on apprit bientôt le contraire, & que c'étoit le Roi d'Adel qui, ſur l'avis des malheurs que le Roi avoit éprouvés dans ces dernieres années, s'étoit ſaiſi de dix à douze rochers, d'où il faiſoit des courſes fort avant dans les Provinces voiſines. Après ces revers, qui avoient duré juſqu'en 1652. & au-delà, l'Etat fut encore affligé de différents fléaux, à la fin deſquels arriva la mort du Roi en 1664. ou 1665.

Le

L'Afrique.

Jean-Ale'af-Saghed.

Le thrône fut alors occupé par Jean-Aléaf-Saghed, un de ſes fils, ſes trois freres nommés Conſtantin, Juſte & David étant morts du vivant de Baſilides. Jean-Aléaf-Saghed mourut en 1680. environ à la fin de la quinzieme année de ſon regne.

1665. Ayasou-Adiam-Saghed.

Ayaſou-Adiam-Saghed, qui étoit né en 1654. fut proclamé Roi dans la même année de la mort de Jean-Aléaf-Saghed ſon pere. Son regne avoit été paiſible & aſſez heureux, lorſqu'en 1706. les intrigues de ſon fils Taklimanout le dépouillerent de ſes Etats, en lui enlevant la couronne & la vie. Ce fils rebelle monta ſur le thrône, mais il ne put jouir long-temps du fruit de ſon crime; il ne regna que trois ans & trois mois, & fut maſſacré par ſes troupes.

1680. Taklimanout.

1706.

Tifilis.

Ce parricide périt en 1709. temps auquel ſon oncle Tifilis ou Tétilis, frere d'Ayaſou, fut unanimement proclamé Roi à ſa place.

1709. Oustas.

Son regne ne fut pas heureux. Ouſtas ſon neveu, fils de ſa ſœur, entretint des liaiſons ſecrettes avec l'Etranger, & monta ſur le thrône vers l'an 1714. après en avoir dépouillé Tifilis dès l'an 1713. Les Abyſſins eurent beaucoup de peine à ſouffrir cet uſurpateur. Son avenement à l'Empire fut ſignalé par la cruauté, & par le maſſacre des Chefs du Parti contraire; & après une année de guerre civile, il ne put empêcher que David, autre fils d'Ayaſou, & qui étoit devenu légitime poſſeſſeur du thrône par la mort de Tifilis, n'y montât. Ouſtas mourut de chagrin de ſe voir privé de la ſouveraine puiſſance, & David regna juſqu'en 1719. c'eſt-à-dire, l'eſpace de quatre ans & cinq mois. On n'a pas de Mémoires exacts depuis ce temps.

1714.

David.

Etat de l'Empire des Abiſſins.

L'Empire des Abiſſins étoit autrefois d'une très-vaſte étendue. Quoique les Galles, peuple barbare & cruel, en ayent détaché pluſieurs belles & grandes Provinces, & déſolé beaucoup d'autres, l'Abiſſinie ne laiſſe pas d'être encore aujourd'hui fort conſiderable. On y compte plus de vingt Royaumes. Le plus beau eſt Ambara, qui eſt comme le centre de tout l'Empire. C'eſt-là que le Roi tient ordinairement ſa Cour, & toute la Nobleſſe le regarde comme ſa patrie. On y voit ces fameuſes Fortereſſes, Geshen & Ambacel, où l'on avoit coutume d'enfermer autrefois les enfants du Roi qui n'étoient pas deſtinés pour le gouvernement. Le Royaume d'Enaréa n'eſt pas moins recommandable par les bonnes qualités de ſes habitants, que par la richeſſe des mines d'or qui y ſont très-fréquentes. Les ſources du Nil qu'on a trouvées dans le Royaume de Goïam, le rendent aujourd'hui un des plus célebres. Ce fleuve qui l'entoure, en fait une preſqu'iſle d'une ſituation admirable.

Son étendue.

La plus grande largeur de tout l'Empire eſt de cent quatre-vingts lieues; ſa longueur eſt fort grande, & s'étant depuis la mer Rouge vers l'Occident, juſqu'aux confins du Royaume de Dambéa; de ſorte que tout ce pays eſt à peu près compris, entre les 8 & 16 degrés de latitude ſeptentrionale: la longitude n'a pu être determinée. En hyver comme en Eté, les Abiſſins ſe retirent dans les montagnes, qui les mettent également à couvert des inondations & de la chaleur, & il ſemble que la Nature ait placé ainſi ces rochers à ce deſſein. Toute l'Abiſſinie, ſi on en excepte le Royaume de Dambéa, où il y a quelques plaines, eſt remplie de montagnes.

Le Nil prend ſa ſource dans le Royaume de Goïam, & parcourt toute l'Abiſſinie. Cette grande abondance d'eau ménagée à propos, avec les grandes

L'AFRIQUE.

Sa fertilité.

chaleurs de ce climat, le rendent ſi fertile, que dans les lieux capables de culture, il ne reſte rien à déſirer : on y voit ſemer en même temps qu'on moiſſonne, & dans certains endroits les moiſſons ſe font juſqu'à deux & trois fois. Outre le bled, le ſeigle, l'orge & le millet, les Abiſſins recueillent une eſpece de grain qui nous eſt inconnue, & qu'ils appellent *Tef* : il eſt fort bon pour faire du pain. Ils ne ſement rien pour la nourriture des animaux ; la grande humidité qui arroſe continuellement les prairies & les terres, jointe à la chaleur du pays, produit plus d'herbes qu'il n'en faut pour le bétail, & aſſez de fleurs pour fournir abondamment du miel dans les Provinces.

Ignorance des Abiſſins.

Tous les Abiſſins ont communément de l'eſprit ; mais ils ignorent la maniere de le cultiver : de ſorte qu'ils ont perdu entierement la connoiſſance, non ſeulement des Belles-Lettres & des Sciences, mais encore des Arts libéraux. Ils ont même négligé ceux qui ſont les plus utiles à la vie humaine, & qui devroient davantage s'être entretenus par la néceſſité abſolue qu'on a de les exercer ; comme la Médecine, dont preſque perſonne ne fait profeſſion, ainſi chacun eſt ſon médecin. Si le Roi ou quelque Seigneur ſe trouve malade, ceux qui vont le voir l'interrogent ſur la nature & les accidents de ſon mal ; & ſi quelqu'un s'eſt trouvé dans le même danger, il rapporte par quel remede il s'eſt guéri. Le mépris qu'ils ont pour la profeſſion des artiſans, & le peu qu'il y en a, fait qu'ils ne s'appliquent pas avec toute l'adreſſe dont ils ſeroient capables. Surtout la profeſſion des ouvriers qui travaillent en fer eſt ſi odieuſe parmi eux, que quoiqu'ils y ſoient fort adroits, il n'y a que les Juifs qui s'en mêlent. Quoique les Abiſſins ſoient ignorants, ils aiment beaucoup les gens ſçavants. C'eſt par cette raiſon qu'ils reçurent ſi bien les Miſſionnaires.

Leur goût pour la poëſie.

Une marque de leur eſprit, malgré cette pareſſe, c'eſt qu'ils aiment fort la poëſie, non pas la Payenne & la Profane, mais la poëſie Sacrée. Leur poëſie n'eſt pas d'un grand art ; toute la difficulté conſiſte ſeulement à faire terminer chaque vers par une même conſonne ; mais ils ne laiſſent par d'y faire éclater de la délicateſſe & le brillant de leur génie. Auſſi la rime forme-t-elle moins chez eux la poëſie, que la fineſſe de leurs penſées, & la façon de les exprimer. Ils aiment beaucoup les Enigmes & les Proverbes, parce que ces choſes ont de la liaiſon avec la poëſie.

Leur haine pour les procès.

Leur naturel eſt fort docile & fort éloigné de procedures ou de chicane. Chacun y plaide ſa cauſe, & dans les choſes de fait, il l'autoriſe par le rapport des témoins qu'il a fait ouïr là-deſſus ; les Gouverneurs décident enſuite, & rarement oſe-t-on en appeller au Tribunal du Roi. La plus ordinaire des peines qui vont à la mort, outre celles de décapiter & de pendre, eſt de lapider. Lorſque le crime ne demande pas une punition de mort, on ſe contente de condamner au fouet ; mais lorſque c'eſt en réparation de quelque dommage, on ſe ſert de la loi du Talion. Les Nobles ne ſont pas ſujets au fouet, mais on les exile, & on leur donne d'affreux rochers pour priſon. Tout ceci s'exécute en peu de temps, ſans procureurs, & ſans embarras de procedures. Le Roi de Portugal avoit envoyé en Abiſſinie des Juriſconſultes, avec des livres de Loix & de Juriſprudence ; mais le Roi des Abiſſins, après avoir bien reçu ces Docteurs, les renvoya, & fit brûler les livres qu'ils avoient apportés, de peur que voulant par leur moyen inſtruire les Juges à rendre

L'AFRIQUE.

équitablement la justice, on ne leur apprît à couvrir leurs injustices par la subtilité de tant de questions, dont l'intelligence est si obscure & si difficile.

Leur nourriture.

Les Abissins vivent très-mal proprement; car comme ils ne se servent ni de cuilliers, ni de fourchettes, ni de couteaux, ils sont obligés de couper leurs morceaux avec les dents, & de les porter à la bouche avec les doigts. Leur goût est si particulier, qu'ils arrosent souvent de fiel leur viande, qu'ils mettent sur la table à demi-cuite, & ce ragoût est pour eux, ce que la moutarde est pour nous. Lorsqu'ils tuent des bœufs, ils ont soin d'ôter de l'estomac de ces animaux les herbes qu'ils y trouvent à demi-digerées, & après les avoir bien assaisonnées de poivre & de sel, ils les mangent comme les meilleurs mets, persuadés que c'est un composé des herbes les plus saines, & que les bœufs sont plus capables d'en faire le choix que les hommes. Leur pain est fort noir; ils ne le font que par petits tourteaux, afin de le manger plus frais. Ils ne boivent & ne parlent jamais qu'après le repas; mais d'abord qu'ils ont assez mangé, ils commencent à parler & à boire fort gayement. Leur boisson ordinaire est une espece de bierre blanche, qu'ils font sans houblon; mais leur hydromel est excellent à cause de la bonté de leur miel: car pour le vin, les grandes chaleurs les empêchent d'en faire.

Leurs habits.

Leurs vêtements ne sont pas plus riches que leur table: il n'y a que les principaux Seigneurs qui portent, sur une espece de chemise, qui leur descend jusqu'aux genoux, une légere veste de soye; les autres ne se couvrent que de peaux, parce qu'ils ne mettent presque point de laine en étoffe. Les enfants mêmes vont tout nuds jusqu'à l'âge de quinze ans, & ils ne commencent à se vétir que lorsqu'ils ont honte de leur nudité. Tout leur soin est pour l'entretien de leurs cheveux, qu'ils portent ordinairement fort frisés. Le desir qu'ils ont de les rendre luisants, fait qu'ils y mettent du beurre, ce qui les fait sentir mauvais.

Leur maniere de combattre.

Si les Abissins n'entendent pas bien le métier de la guerre, ils sont d'ailleurs assez bons soldats. Ils combattent ordinairement à cheval d'abord de loin avec la lance & le javelot, ensuite ils en viennent aux mains avec l'épée, & sans autre arme défensive que leurs boucliers. C'est une chose assez particuliere que la maniere avec laquelle ils ménagent leurs chevaux; car ils ne les montent que lorsqu'ils sont prêts à tomber sur l'ennemi. Ils se servent de mulets pour leurs montures ordinaires; peut-être aussi qu'ils la trouvent plus commode; car ils ne peuvent comprendre comment nous pouvons nous faire au trot des chevaux. Cependant ils se tiennent fort bien à cheval. Leurs chevaux sont beaux, & propres au combat; ils sont ordinairement noirs, de sorte qu'il paroît singulier de voir une armée entiere d'hommes noirs montés sur des chevaux noirs.

On ignore en Abissinie la maniere de bâtir: il n'y a presque point de villes. Pendant qu'Axuma étoit le siége de l'Empire, elle avoit assez l'apparence d'une ville: mais depuis que les Empereurs en ont quitté le séjour, elle ne paroît plus qu'un bourg, tout étant tombé en ruine. Dans le reste de l'Abissinie, ce ne sont que des cabanes & de chetifs hameaux dispersés de côté & d'autre. Les maisons y sont fort basses, & si mal appuyées, qu'il n'y a rien de si facile que de les renverser; de sorte qu'on n'y est pas en sûreté contre les efforts des bêtes féroces. Le Palais que le P. Pays Jésuite,

entreprit de bâtir pour le Roi, à la façon de l'Europe, dans un lieu fort agréable de Gorgora, étoit assez beau, & passoit pour la merveille du canton.

Comme l'Abissinie n'a presque plus d'avenues par où les Européens puissent l'aborder, il n'y a pas d'apparence d'y établir aucun commerce. Les Turcs ont envahi la côte d'Abex, & les Galles d'un autre côté se sont rendus maîtres des belles Provinces.

CHAPITRE VIII.

Royaume de Monomotapa.

Le Monomotapa, connu sous les noms de Manamotapa, Bénémotapa, Bénémotaxia, Bénamotapa, ou Bénamotaxa, est un Empire de la Cafrerie, dans un grand terrein que la riviere de Zambese, la même que la Cuama, enferme au Nord-Ouest. Plusieurs voyageurs l'étendent jusqu'à la riviere du Saint-Esprit, qu'on appelle aussi riviere de Laurent Marqués, ou riviere de Manica, du nom d'un pays où elle a sa source, & où il y a beaucoup d'or que les Portugais vont trafiquer. Quelques-uns lui donnent une étendue beaucoup plus grande; car, selon eux, il comprend une grande partie de l'Ethiopie méridionale, depuis l'Empire des Abissins jusqu'au Cap de Bonne-Espérance Nord & Sud, & depuis la côte de Zanguebar jusqu'aux Royaumes d'Angola & de Congo. Peut-être a-t-il eu autrefois cette grandeur, mais elle est de beaucoup diminuée aujourd'hui.

Tout ce pays est arrosé par plusieurs grandes rivieres, & contenoit vingt-cinq Royaumes. Les Maures & les Portugais se sont emparés d'une grande partie de cette contrée. Les habitants ne sont pas tous barbares comme les Hottentots, & autres peuples de la Cafrerie. Quoiqu'ils soient noirs, & qu'ils ayent les cheveux crépus comme les Negres, ils ont plus d'esprit & d'industrie, & ils ont une forme de Religion plus marquée, dont il paroît que l'Empereur est le Chef. Ce Prince est respecté comme une espece de Divinité; ses sujets ne lui parlent qu'à genoux. Lui & ses femmes se font servir par les enfants des Princes ses vassaux, qui sont comme en ôtage jusqu'à l'âge de vingt ans, & passent ensuite aux premiers emplois. Le Palais de ce Prince est richement orné. Les marques de la souveraineté sont, selon les uns, une serpette, & selon d'autres une petite houe à manche d'yvoire que l'Empereur porte à sa ceinture, & deux petits dards qu'il tient à la main. Toutes ces choses sont symboliques. La houe avertit ses peuples qu'ils doivent s'appliquer à l'agriculture: un des dards signifie que le Prince est prêt à punir les méchants, & l'autre qu'il songe à la défense de ses sujets. L'Empereur en temps de paix tient toujours sur pied une armée nombreuse. Le Prince a seul le pouvoir d'entretenir le feu sacré, & il envoye pour le renouveller chaque année dans tous les Etats de ses vassaux. Les terres sont fertiles & abondantes; on y trouve une grande quantité de bestiaux; il y a aussi beaucoup de mines d'or.

On rencontre aux environs du Cap des Courants un pays appellé Inhambane; il étoit gouverné en 1559. par un Roi qui avoit deux fils. Le cadet ayant reçu des Portugais qui négocioient dans les Etats de fon pere quelque teinture du Chriftianifme, voulut être inftruit plus à fond. Il fe rendit à Mofambique à deffein de fe faire Chrétien, s'il étoit fatisfait des inftructions qu'on lui donneroit. Le Commandant du Fort informé de fon intention, mit tout en ufage pour achever fa converfion. Il fut baptifé avec pompe; on l'habilla magnifiquement, & lorfqu'il retourna dans fes Etats, on le fit accompagner par quelques Portugais. Il raconta à toute fa Cour la maniere dont il avoit été reçu chez les Portugais, & parla fi avantageufement de la loi Chrétienne, que fon frere aîné fouhaita d'aller auffi à Mofambique pour s'y faire inftruire. Leur pere le retint, & ne voulut pas permettre ce voyage. » Il faut, dit-il, mûrement pefer les chofes avant que de rien pré» cipiter. Peut-être trouverons-nous des gens pour nous expliquer ici cette » Religion, & peut-être même que je pourrai bien l'embraffer. « Le plus jeune des deux Princes retourna auffitôt à Mofambique, & pria le Commandant, à qui il annonça la bonne difpofition du Roi fon pere, celle du Prince héritier fon frere, & de quelques autres, de lui envoyer des Miffionnaires.

Dans le même temps l'Empereur du Monomotapa, dont les autres Rois étoient vaffaux, fit connoître aux Portugais le defir qu'il avoit de faire alliance avec eux. Ces deux nouvelles cauferent beaucoup de joye. La converfion prochaine du Roi d'Inhambane faifoit efperer que fon peuple fuivroit fon exemple; & d'un autre côté, on fe promettoit de grands avantages de la liberté de commerce au Monomotapa. On en donna promptement avis au Viceroi, qui, par rapport à la converfion, demanda au P. Provincial de la Compagnie de Jefus des Religieux pour les envoyer à Inhambane. Ils furent très-bien reçus, & le Roi étant fuffifamment inftruit, reçut le baptême, avec toute fa famille. Ce Prince fut nommé Conftantin, la Reine prit le nom de Catherine, & on donna à la Princeffe, fœur du Roi, le nom d'Ifabelle. Toute la Cour imita bientôt le Souverain, & le Chriftianifme commença à faire des progrès dans ce Royaume. Les Miffionnaires ne furent pas fi heureux dans le Monomotapa; après deux ans de féjour dans ce pays, ils furent obligés de s'en retourner fans avoir pu retirer les peuples de l'Idolâtrie.

Dans la fuite le P. Silveira, qui étoit du nombre des Miffionnaires qu'on avoit envoyés pour travailler à la converfion du Roi d'Inhambane, fe rendit au Monomotapa. Il vint à bout de convertir l'Empereur, & ce Prince reçut le baptême, avec le nom de Sébaftien. L'Impératrice fa mere fut appellée Marie, & une grande partie de la famille Royale fut auffi baptifée. On ne doit pas omettre ici le défintéreffement du P. Silveira, qui refufa abfolument tous les préfents qui lui furent offerts. Quelque temps après des Mahométans firent entendre au Roi que le P. Silveira étoit Magicien; que par fes enchantements il excitoit des troubles dans les Royaumes; que fon but étoit de gagner fes fujets pour le déthrôner enfuite, & foumettre fes Etats au Viceroi des Indes. Le Prince, qui étoit jeune, eut le malheur de les écouter, il prêta l'oreille à la calomnie, & envoya huit foldats qui étranglerent ce Jefuite le 11 Août 1561. & jetterent fon corps dans la riviere voifine. L'Empereur étoit fi

L'AFRIQUE. prévenu contre ce Religieux, qu'il fit mourir cinquante Chrétiens qu'il avoit baptifés la veille. Plufieurs Seigneurs eurent la hardieffe de reprocher à l'Empereur fon injuftice, & lui ouvrirent enfin les yeux. Deux jours après les Portugais lui firent connoître l'innocence & le défintéreffement du P. Silveira. Il fut fenfible à ce qu'ils lui dirent, rejetta tout ce qu'il avoit fait fur les mauvais confeils des Maures, & il en fit auffitôt mourir deux.

L'an 1569. le Roi de Portugal envoya François Baretto, avec trois vaif-
1569. feaux & environ mille hommes. On croyoit que cette armée étoit deftinée à faire la guerre à l'Empereur du Monomotapa, mais il paroît qu'on avoit feulement deffein de le ramener à la Religion Chrétienne qu'il avoit abandonnée, & de fe faire un chemin vers les mines. Baretto envoya fes Ambaffadeurs à la Cour de l'Empereur, & faifit l'occafion de la révolte du Roi de Mongas. Il offrit fes forces pour combattre les rebelles, & il obtint de l'Empereur, par cette démarche, tout ce qu'il demandoit. Il côtoya le fleuve Zambefe, n'ayant pris avec lui que vingt-trois chevaux, & cinq ou fix cents hommes armés d'arquebufes. Il marchoit en bon ordre avec fon artillerie & fon bagage dans le centre, & avec cette petite troupe il défit plufieurs fois des milliers d'hommes, peu accoutumés au bruit & à l'effet du canon, de maniere qu'il réduifit le Roi de Mongas à lui demander la paix.

Dans ces circonftances François Baretto fut obligé de retourner à Mofambique. Antoine Pereira Brandan, l'un des Portugais qui s'étoient diftingués par leurs crimes aux Moluques, avoit été relegué en Afrique par punition. Il avoit demandé inftamment d'être de l'expédition des mines, & fâché d'avoir été refufé, il avoit excité des troubles. Cet homme, qui avoit quatre-vingts ans, ne démentoit point en Afrique la conduite qu'il avoit tenue en Afie, puifqu'il voulut fe rendre maître de la Forteresse que Baretto lui avoit confiée. Il chercha en même temps à perdre Baretto par fes calomnies, & fit tout ce qu'il put pour que le Roi de Portugal lui ôtât fes emplois. Il ne vint cependant pas à bout de fes deffeins, & lorfqu'il vit Baretto de retour, il fe jetta à fes pieds & lui demanda pardon. Baretto attendri lui accorda fa grace, & l'embraffa tendrement; mais ayant enfuite confié la place à un autre, il repartit pour l'armée, où il mourut deux jours après fon arrivée.

Vafco Fernandez Homen, que la Cour avoit nommé pour fucceder à Baretto, reprit l'expédition que fon prédéceffeur avoit commencée. Les Naturels du pays le tromperent, & par leurs rufes, ils furent caufe que la plûpart des Portugais périrent en cette occafion. Ceux qui purent furvivre à tant de miferes, revinrent fans avoir vû les mines, dont on avoit eu foin de les détourner. Cette expédition commencée en 1569. dura jufques vers la fin de 1576. Après plufieurs tentatives infructueufes, à caufe des obftacles que les Maures y oppoferent, le Roi de Portugal fe contenta de faire des établiffements dans plufieurs ports, & de répandre dans les terres des Colonies qui en effet attiroient à fes fujets le principal commerce des mines. En 1604. l'Empereur du Monomotapa, qui vouloit fe fervir des Portugais dans fes guerres, les invita à fe rendre dans fon pays, & voulut leur remettre les mines d'or pour les faire valoir. Les Portugais réfolurent d'y envoyer des troupes; mais on ignore quel fuccès eut cette entreprife. Quelques relations marquent que les Portugais firent de grands établiffements à Tete & à Sena,

où ils ont fait depuis un très-grand commerce de l'or de ces contrées qu'ils envoyent de-là à Sophala. L'union des Portugais avec les Castillans sous le regne de Philippe II. & la longue guerre qu'ils eurent contre les Hollandois, leur coûta presque toutes leurs acquisitions dans les Indes. Les Anglois leur enleverent Ormus & la Perse. Les Hollandois s'emparerent du Brésil, que le Portugal ne reprit qu'avec bien des peines. Le Brésil, que les Portugais avoient d'abord méprisé, est à présent la plus précieuse source de leurs richesses.

CHAPITRE IX.

Royaume d'Angola.

Le Royaume de Dongo est plus connu sous le nom d'Angola. Il est dans l'Ethiopie Occidentale, sur les bords de l'Océan, au Midi du Royaume de Congo, dont la riviere de Dande le sépare. Il a au Levant le Royaume de Matamba, & les Provinces de Malenba. Ce pays est extrêmement montueux; il n'y a de plaines que du côté de l'Océan, & dans les gorges des montagnes. On le partageoit autrefois en dix-sept Provinces, entre lesquelles celle de Benguela tient encore le titre de Royaume. Ces Provinces sont Chissama, Sumbi, Benguela, Rimla, Scella, Rembé, Lutano ou Lutina Tamba, Oacco, Cabezzo, Lubolo, Danda, Benga, Moseche, Illamba, Oraü & Embacca. Avant la venue des Portugais dans ce pays, il étoit partagé entre autant de Souverains qu'il y avoit de bourgades. Un de ces Chefs néanmoins étoit plus puissant que les autres, qui relevoient tous de lui.

Il y avoit dans un canton particulier un homme nommé Angola Mussuri, Taillandier de profession, qui vraisemblablement fut le premier qui s'avisa de forger le fer, & de le tremper pour le rendre taillant. Ils prétendent que c'étoit un de leurs Dieux qui lui avoit enseigné ce secret. Angola fut recherché, & devint riche en peu de temps. On lui apportoit des provisions de bouches pour avoir de ses ouvrages. Il en eut bientôt une grande quantité, & comme il étoit généreux, il en distribuoit à ceux qui en avoient besoin. Il le fit surtout dans un temps de famine, où il fournit des vivres à ses compatriotes. Cette libéralité lui gagna tous les cœurs, & il fut proclamé Roi du pays, qui porta le nom de son premier Souverain. Les Portugais s'étant rendus maîtres de cette contrée par la voye des armes, ne jugerent pas à propos de changer son nom; ils crurent au contraire que pour conserver la mémoire d'un si bon Citoyen, il falloit que son pays conservât son nom dans les siecles à venir. Les Negres, en reconnoissance de son habileté à manier le fer, ont toujours estimé les Taillandiers; ils regardent cet art comme très-honorable, & la Noblesse Africaine l'exerce sans déroger.

Angola-Mussuri, premier Roi.

Angola Mussuri eut plusieurs femmes, selon l'usage de sa Nation. Il en choisit une qu'il honora du titre d'Eganna-Iniené: ce titre lui donnoit la supériorité sur les autres, & l'intendance de la maison. Elle la méritoit par sa

L'AFRIQUE.

ſageſſe, par ſon économie, & par ſon attachement ſingulier pour ſon mari. Le Roi en eut trois filles, ſçavoir, Zunda Riangola, Tumba Riangola, & une troiſieme dont on ignore le nom; mais il n'eut point d'enfants mâles. Lorſqu'il fut arrivé à une extrême vieilleſſe, il chercha à conſerver la couronne dans ſa famille. Il avoit un eſclave qu'il aimoit beaucoup, à cauſe de ſes bonnes qualités, & des ſervices qu'il en avoit reçus. Non content de lui avoir donné la liberté, il l'avoit fait ſon homme de confiance, enſuite ſon Lieutenant-général & ſon Miniſtre d'Etat. Cet homme adroit qui connoiſſoit l'affection de ſon maître, & ſa tendreſſe pour ſa fille aînée, faiſoit en apparence tous ſes efforts pour l'engager à la déclarer héritiere univerſelle de ſes Etats, quoiqu'il eût dans le cœur un deſſein bien oppoſé. Il vouloit ſucceder lui-même à ſon maître.

Un jour que Zunda Riangola étoit aux champs avec ſes ſœurs & tous les domeſtiques du Roi, pour enſemencer les terres avec la ſolemnité uſitée en ce pays-là, ce malheureux fit tout-à-coup répandre le bruit que les ennemis de l'Etat étoient entrés dans le Royaume, & mettoient tout à feu & à ſang. Ce bruit étant confirmé par des gens qu'il avoit gagnés, cauſa une allarme extraordinaire, & on ne ſongea qu'à fuir. Il prit, avec les filles du Roi, le chemin de la maiſon du bon Angola Muſſuri. Ce vieillard malade & accablé d'années n'étoit plus en état de ſe défendre, ni même de fuir. Cette irruption ſubite l'avoit mis dans l'impoſſibilité d'aſſembler ſes troupes, & de les envoyer contre l'ennemi; il chargea donc ſon Miniſtre de le tirer de ce danger. Le fourbe, qui étoit jeune & vigoureux, le mit ſur ſes épaules & le porta dans la forêt voiſine, où il le poignarda.

Un Eſclave ſe fait Roi.

Ce crime ne fut pas long-temps caché; on en parla diverſement: il ſe forma des Partis, mais le meurtrier ſe trouvoit à la tête du plus puiſſant. Il détruiſit peu à peu les autres, ſe fit reconnoître Roi, & regna. Il craignoit toujours que quelqu'un ne vengeât la mort du Prince, & pour mieux s'affermir ſur le thrône, il tâcha de faire ſa paix avec la Princeſſe Zunda Riangola. Elle étoit reſpectée de tout le peuple à cauſe de ſes grandes qualités, & de la vénération qu'on avoit pour la mémoire de ſon pere. Il ſe rendit auprès d'elle, & lui dit que la vieilleſſe & les infirmités d'Angola l'ayant mis abſolument hors d'état de gouverner, il alloit être la proye de ſes ennemis, s'il ne l'eût pas délivré des dangers de cette vie; qu'à la vérité le moment avoit été violent, mais qu'il l'avoit jugé néceſſaire dans la ſituation des affaires. » Vous ſçavez, ajouta-t-il, que j'ai ſeul le ſecret de l'Etat. Il y » a long-temps que je gouverne, mais je n'ai pris la couronne que pour vous » la conſerver, & vous la mettre ſur la tête dès que vous ſeriez en âge de » la porter. « Toute jeune qu'étoit la Princeſſe, elle eut aſſez d'eſprit pour diſſimuler ſa haine. Elle feignit de l'écouter favorablement, & promit de tout oublier dans l'eſpérance qu'il ſe conduiroit bien à ſon égard, que ſes ſœurs ſeroient traitées en filles de Roi, & qu'il ſe ſouviendroit des obligations qu'il avoit à ce Prince.

Pluſieurs années ſe paſſerent ſans que l'uſurpateur ſongeât à s'acquitter de ſes promeſſes; mais il n'attentoit ni à la vie, ni à l'honneur des Princeſſes.

ZUNDA RIANGOLA.

Il mourut ſubitement, & auſſitôt la Princeſſe Zunda Riangola fut reconnue Reine par tous les Ordres de la Nation.

Elle

L'Afrique.

Elle fit paroître tant de prudence, de ſageſſe & de moderation pendant les premieres années de ſon regne, qu'elle étoit très-reſpectée de ſes ſujets. Mais ſon caractere ayant changé dans la ſuite, elle devint défiante & ſoupçonneuſe. Tumba Riangola ſa ſœur, qui étoit mariée avec Angola-Chilvani-Quiſama, avoit deux fils que l'on regardoit déjà comme héritiers préſomptifs de la Couronne. Elle craignoit que les peuples las d'être gouvernés par une femme, ne lui ôtaſſent la vie pour placer un de ſes neveux ſur le thrône. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, elle réſolut de les faire mourir; mais l'entrepriſe n'étoit pas aiſée. Elle eût haſardé beaucoup, ſi elle eût voulu les faire périr entre les bras d'un pere & d'une mere, qui étoient en état de trouver du ſecours pour les défendre, tout le peuple ayant beaucoup d'affection pour ces deux Princes. Elle demanda qu'ils fuſſent toujours auprès d'elle pour les élever, & leur apprendre l'art de regner comme à ſes uniques héritiers.

Soit qu'Angola & la Princeſſe ſa femme euſſent un preſſentiment du mauvais deſſein de la Reine, ſoit que leur tendreſſe pour leurs enfants leur fît trouver de la répugnance à s'en ſéparer, ils éluderent, ſous différents prétextes, la demande de Zunda. Cette Princeſſe ſçut enfin ſi bien gagner ſa ſœur, qu'elle la fit conſentir à ce qu'elle vouloit, & obtint que l'aîné des enfants lui ſeroit remis entre les mains. Riangola avoit appréhendé que par un plus grand refus on n'aigrît l'eſprit de la Reine, & qu'on ne l'empêchât de faire au jeune Prince tout le bien qu'elle témoignoit lui vouloir faire. On le fit donc partir avec une ſuite d'Officiers & de domeſtiques, qui le conduiſirent à ſa tante; mais à peine cette Princeſſe l'eut-elle en ſon pouvoir qu'elle le fit égorger, avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Il ne s'en ſauva qu'un ſeul, qui, tout bleſſé qu'il étoit, alla porter ces triſtes nouvelles à Angola & à Tumba.

Le pere outré de douleur, ne perdit pas le temps à s'abandonner à la triſteſſe. Il raſſembla promptement tous ſes amis, ſes ſujets & ſes domeſtiques. A la tête de cette petite armée, il attaqua la Reine, qui ſe défendit d'abord avec courage; mais ſes troupes l'ayant abandonnée, elle fut priſe & égorgée par ſa propre ſœur, qui en fit jetter les entrailles dans la foſſe, où on avoit mis le corps du jeune Prince.

Tumba Riangola.

Cette action, toute inhumaine qu'elle étoit, fut applaudie par les peuples, qui déférerent la couronne à Tumba. Elle en voulut partager l'autorité avec ſon mari, parce qu'elle trouvoit qu'un tel fardeau étoit trop peſant pour ſon ſexe. Angola s'en excuſa, & proteſta qu'il étoit très-content de la place de favori, & qu'il regarderoit toujours ſa femme comme ſouveraine. Ce combat de déférence & de politeſſe les faiſoit admirer de tout le peuple; mais il n'empêcha point qu'ils ne fuſſent dans une perpétuelle défiance l'un de l'autre, ſelon le génie Ethiopien. Ils prirent néanmoins le parti de s'accorder, en faiſant couronner le fils qu'ils avoient eu le bonheur de ſauver des fureurs de Zunda.

Angola Chilvani.

Il s'appelloit comme ſon pere Angola Chilvani. Il devint un très-grand guerrier, augmenta ſes Etats par des conquêtes, & ſe rendit formidable. Les plus puiſſants peuples ſe ſoumettoient à lui, dès qu'il marchoit de leur côté. Il gagnoit des batailles, pour ainſi dire, avant que d'être en préſence de

L'AFRIQUE.

l'ennemi. Il eut un grand nombre de femmes & de concubines, & beaucoup d'enfants qui firent plusieurs branches. Elles sont encore aujourd'hui puissantes, & possédent de grandes souverainetés dans le Royaume d'Angola & aux environs. Angola Chilvani eut d'une de ses concubines nommée Cannica Chilvani, un fils nommé N-Gola Canini, qui fut Souverain de la Province d'Embacca. Les Portugais y ont bâti une Forteresse, à laquelle ils ont attaché cinquante lieues de pays, & ils ont laissé le surplus aux Caninis & à leurs descendants, avec l'obligation d'être attachés au service de l'Eglise. Leur demeure principale est dans un bourg qui n'est qu'à deux milles de la Forteresse d'Embacca, sur le bord du fleuve de Lucalla.

D'une autre concubine nommée Muengha Chilvani, il eut un fils qui porta le nom de sa mere, & qui fut chef de la famille des Muengha Chilvani, établie à deux journées d'Embacca. Angola Chilvani mourut dans un âge avancé, & fut enterré parmi ses ancêtres avec une pompe extraordinaire.

DAMBI ANGOLA.

Un de ses enfants nommé Dambi Angola, qu'il aimoit plus que les autres, lui succéda. Comme il n'étoit pas l'aîné, il eut peur que ses freres ne s'unissent pour le déthrôner. Il ne trouva point d'autre expédient pour se guérir de cette frayeur, que de les sacrifier à ses soupçons. Deux échapperent & s'enfuirent, l'un dans la Province de Lubolo, & l'autre au Royaume de Matamba, dans un endroit fort éloigné. Le Prince délivré de ses compétiteurs, s'abandonna à tous les crimes. Avare, cruel, impudique, perfide, ennemi implacable; en un mot, c'étoit un monstre plutôt qu'un homme. Il regna peu, & mourut craint de tout le monde, sans être aimé, ni regretté de personne. Ses funerailles furent magnifiques, à la maniere de ces Barbares, par le grand nombre de victimes humaines qu'on égorgea à son honneur.

N-GOLA CHILVANI.

Son successeur fut N-Gola Chilvani; c'étoit un Prince qui cherchoit la gloire à quelque prix que ce fût. Il courut & désola les bords de la Danda, de la Zanda, de la Lucalla & de la Coanga, & teignit ces rivieres du sang de ceux qu'il massacra. Il augmenta ses Etats de plusieurs Provinces, & poussa ses conquêtes & ses courses jusqu'à huit lieues de Loanda. Comme s'il eût voulu borner dans cet endroit ses travaux, il y planta un arbre, auprès duquel les Portugais bâtirent dans la suite une Forteresse sur les bords de la Coanga, & ils appellerent cet arbre *Insanda* ou *Insandora*. Vaillant & libéral, il sçut gagner tous les cœurs, tant de ses sujets que des Etrangers; de sorte qu'on étoit naturellement disposé à se soumettre à lui. Gâté par les louanges qu'on lui donna, il se crut un Dieu, & voulut qu'on lui rendît le même culte qu'aux Divinités du pays. On porta la flatterie jusqu'au point d'invoquer le nouveau Dieu, & il y a encore aujourd'hui une secte de Singhiles, qui publient que son esprit est placé entre les Idoles, & qu'il a une autorité suprême sur la pluye, pour la faire suspendre ou tomber quand il lui plaît. Ce prétendu Dieu mourut enfin sans laisser d'enfants.

NGINGHA ANGOLA.

Il eut pour successeur un petit neveu nommé Ngingha Angola Chilomboquiecasanda. Ce fut un Prince cruel & sanguinaire, qui se vengea avec trop de rigueur de ses ennemis. Devenu formidable à ses voisins, ils se hâterent de se reconnoître pour ses vassaux. Son regne ne fut pas long.

BANDI ANGOLA.

Bandi Angola son fils encore plus cruel que lui, se rendit tellement odieux, que ses sujets se porterent à une révolte générale. Secondés des Giagues,

qu'ils avoient appellés à leur secours, ils assiégerent le Roi dans une montagne impraticable où il s'étoit retiré. Comme ils ne pouvoient l'en faire sortir, ni l'y prendre par famine, il eut le temps d'envoyer demander des troupes au Roi de Congo. Ce Prince, qui avoit intérêt de ne pas laisser opprimer son voisin par les Giagues, dont la puissance lui causoit de l'inquiétude, eut recours aux Portugais qui étoient à sa Cour, & chargea un d'entr'eux de la conduite de toutes les troupes qu'il envoyoit au Roi d'Angola.

Cet Officier assuré de la valeur du petit nombre d'Européens qu'il commandoit, car il comptoit pour rien les Negres du Roi de Congo, ne laissa pas d'attaquer les Giagues & les Angolois. Il les battit, en fit un grand carnage, délivra le Roi & le Royaume d'Angola de ces dangereux ennemis, & y rétablit le calme & l'obéissance. Cette action, où avoient concouru la valeur & la bonne conduite, attira aux Portugais la confiance du Roi d'Angola. Il voulut les retenir à sa Cour, se communiqua à eux, prit leurs conseils & les suivit. La Princesse sa fille se sentit bientôt de l'inclination pour le Général, & elle se cacha si peu, que le Roi son pere s'en apperçut. Il craignit que ces Etrangers si braves, & qui venoient de délivrer son Royaume d'une armée d'Antropophages, ne voulussent s'en rendre maîtres, & que sa fille ne songeât à mettre la couronne sur la tête de son amant. Il communiqua ses soupçons & sa frayeur à ses confidents, qui conclurent avec lui qu'il falloit prévenir ces Etrangers, & les égorger. Cette résolution, quoique secrette, parvint à la connoissance de la Princesse. Elle en avertit le Général, qui prit le parti de la retraite, & la fit en si bon ordre, qu'il arriva chez le Roi de Congo, sans que les Angolois, qui le poursuivoient, eussent osé l'attaquer.

Le Roi de Congo piqué au vif de l'ingratitude du Roi d'Angola, vouloit d'abord en tirer vengeance; mais il fut forcé de la différer à cause d'une irruption que d'autres ennemis avoient faite dans ses Etats. Le Général des Portugais, qui considéroit que cet évenement pouvoit fournir au Roi de Portugal un prétexte d'attaquer le Roi d'Angola, proposa au Roi de Congo de le laisser passer en Europe, pour en amener un puissant secours. Le Général s'étant rendu à Lisbonne, rendit compte à son Souverain de ce qui s'étoit passé, & exposa son projet. Le Conseil y donna son approbation, & on arma en diligence une forte escadre, sur laquelle on mit de bonnes troupes, avec tout ce qui étoit nécessaire pour bâtir des Forteresses. Le Roi déclara en même temps cet Officier, Capitaine général de ses armées, & lui en donna l'étendard.

Il partit de Lisbonne, & le vent fut si favorable, qu'il arriva en peu de temps à la rade de Loanda. Il fit sçavoir son retour au Roi de Congo, lui envoya des présents magnifiques de la part du Roi de Portugal, & en fit aussi à ses principaux Ministres. Il remonta ensuite sans aucun obstacle le fleuve Coanza, jusqu'à deux lieues au dessous de Massangano, où il fit mettre pied à terre à ses troupes. Il y construisit un Fort, où il pût être en sûreté dans un besoin, & cette petite Forteresse fut en état de défense en peu de jours. Le Roi d'Angola informé que les Portugais étoient de retour, & qu'ils se fortifioient sur ses terres, rassembla promptement toutes les Milices, & les envoya contre eux. On en vint aux mains, & les Angolois furent entierement

L'AFRIQUE.

défaits. Les vainqueurs profitant de leur avantage, mirent tout à feu & à sang, & s'emparerent des endroits qui leur étoient commodes par leur situation. Ils firent tout ce qu'ils purent pour se rendre maîtres de la personne du Roi, mais il trouva moyen de se sauver. Ce Prince ne survécut pas longtemps à sa défaite.

Dans le grand nombre de concubines qu'il entretenoit, il y en avoit une qu'il aimoit éperduement. Elle avoit plusieurs freres, qui se prévalant du crédit que leur sœur avoit sur l'esprit du Roi, pilloient le pays, commettoient des désordres affreux, enlevoient des personnes libres, & en faisoient des esclaves. Ils s'adressoient aux premiers du Royaume, sans qu'on pût s'en plaindre ni en obtenir justice. Les peuples outrés de désespoir conspirerent contre le Roi, & sa mort fut résolue. Pour y réussir, ils lui persuaderent de permettre qu'on levât des troupes, pour mettre à la raison un rebelle nommé Cacullo Cahazzo, qui ravageoit le pays. Le Roi, qui ne s'occupoit que de ses plaisirs, fut charmé qu'on châtiât ce rebelle, & donna la permission qu'on demandoit. Les mécontents leverent des troupes, se mirent en campagne, comme s'ils eussent voulu combattre Cacullo. Au bout de quelques jours, ils firent sçavoir que leurs troupes avoient été repoussées, & contraintes de se retirer dans le poste avantageux où elles étoient ; mais ce n'étoit qu'un stratagême pour attirer le Roi dans le piége qu'on lui tendoit. Ils supplierent ce Prince de se rendre au camp, pour ranimer le courage de son armée par sa présence, & la mettre en état de retourner vers l'ennemi. Le Roi, qui n'avoit aucun soupçon du complot, sortit de la ville accompagné seulement de ses Gardes, & s'approcha ainsi sans précaution de l'armée des rebelles. Aussitôt qu'ils apperçurent le Roi, ils allerent au devant de lui sous prétexte de lui rendre les respects qui lui étoient dûs, & ayant écarté ses Gardes, ils le massacrerent.

Il ne resta après lui qu'un fils encore enfant, qu'il avoit eu de sa favorite. Il avoit encore quatre autres enfants, sçavoir un fils & trois filles, qu'il avoit eus d'une esclave appellée Chinguella Cam-Combé. L'aînée des filles se nommoit Zingha Bandi Angola ; la seconde, Cambi ; la troisieme, Fungi, & le fils N-Gola, M-Bandit, ou Angola Bandi ; ces quatre enfants avoient gagné l'estime de presque tout le peuple, ils se l'étoient acquise par des libéralités faites à propos.

Le fils de la favorite fut exclus de la couronne, parce que sa mere avoit été convaincue d'entretenir un commerce secret avec un Officier du Roi. Les quatre autres ne devoient pas monter sur le thrône comme fils d'une esclave ; mais le Parti qui les soutenoit se trouva si considerable, que les Electeurs furent obligés de mettre la couronne sur la tête d'Angola Bandi.

ANGOLA BANDI.

A peine ce jeune Prince fut-il monté sur le thrône, qu'il immola à sa vengeance tous ceux qui s'étoient opposés à son élection, ou qui pouvoient lui ravir le sceptre. Il condamna à la mort le Tandala, ou le Commandeur du Quartier, avec toute sa famille, fit égorger les principaux de la Cour de son pere, toutes ses concubines, leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs sœurs, son frere aîné, & un de ses neveux, fils de sa sœur Zingha Bandi. Le voisinage des Portugais lui causoit aussi beaucoup d'inquiétude, & il ne se croyoit pas en sûreté tant qu'ils seroient en possession d'une partie de ses

Etats. Il leur déclara la guerre, leva une grosse armée, & eut la hardiesse de leur présenter la bataille. Sa témérité fut bientôt punie, il fut défait, & jamais victoire ne fut plus complette. Il s'échappa presque seul, & se cacha dans l'isle de Chiconda, & ensuite dans les déserts d'Oaux. Les Portugais touchés de sa triste situation, le laisserent vivre parmi les bêtes féroces, sans royaume, sans sujets. Il ne laissa pas d'avoir un grand nombre de concubines, qui lui donnerent beaucoup d'enfants. Se voyant prêt à mourir, il confia l'aîné de ses fils au Giague Casa, le priant de l'élever dans l'exercice des armes, & de le protéger contre sa sœur Zingha, qui ne manqueroit pas de lui ôter la vie pour s'assurer la couronne à elle-même.

Zingha.

Cette Princesse fut reconnue Reine d'Angola du consentement de presque tous ses sujets. Elle se faisoit admirer par des qualités peu communes dans les personnes de son sexe. Brave jusqu'à l'intrépidité, elle suivoit en même temps les conseils de la prudence la plus profonde. Sçavante dans l'art de dissimuler, & habile à prendre son parti sur le champ, on la voyoit se retirer avec gloire des dangers les plus éminents. Naturellement libérale, elle donnoit avec profusion, & avec beaucoup de discernement. Elle étoit malheureusement vindicative, soupçonneuse & peu maîtresse de sa colere. Deux choses l'inquiétoient vivement lorsqu'elle monta sur le thrône. Elle sçavoit que son neveu, alors auprès du Giague Casa, avoit plus de droit qu'elle à la couronne, & comme elle connoissoit le génie inconstant de ses sujets, elle craignit qu'ils ne la fissent descendre du thrône pour y placer le jeune Prince. Résolue de garder le sceptre, Zingha n'hésita pas à sacrifier à sa propre sûreté, & à la conservation de sa couronne, la vie de son neveu. Cette entreprise n'étoit pas facile; le Giague Casa, qui connoissoit le caractere de la Reine, soupçonnoit ses projets, & gardoit avec soin le jeune Prince. Il résista pendant plusieurs années aux sollicitations, aux prieres, aux caresses mêmes de Zingha; mais il céda sur la foi des serments que cette Princesse fit de lui rendre son neveu lorsqu'il le lui demanderoit. Casa consentit donc à laisser aller son pupille au Palais de sa tante, & il attendoit impatiemment le retour de ce Prince, lorsqu'il apprit que Zingha, peu fidelle à tenir ses promesses, l'avoit fait noyer en sa présence. Le désespoir de Casa ne put remédier à cet accident, & la Reine se délivra par ce crime du seul compétiteur qu'elle avoit à redouter.

Le second objet des inquiétudes de Zingha étoit la puissance des Portugais, qui se trouvoient en possession de la plus grande & de la meilleure partie du Royaume. Ils y avoient des Forteresses considerables, faisoient tout le commerce, avoient sçu inspirer le respect & la crainte aux peuples, en étendant leur Religion, & en détruisant celle du pays. L'intérêt que la Reine avoit de soutenir le culte des idoles, lui fit bientôt détester les Portugais qui s'efforçoient d'abolir ce même culte. Elle se détermina à leur déclarer la guerre; mais pour assurer le succès de ses armes, elle crut devoir mettre dans son parti les Hollandois & les habitants de Congo. Les promesses qu'elle fit aux uns & aux autres de partager avec eux tout ce qu'on prendroit aux Portugais, les disposa à prendre ses intérêts, & ils firent volontiers alliance avec elle. Tous les Princes Idolâtres joignirent leurs troupes à celles de Zingha, qui déclara aussitôt la guerre aux Portugais. Elle eut d'abord sur eux quelques

L'AFRIQUE.

légers avantages, & les Hollandois en remporterent de plus considérables. Des commencements si heureux flattoient agréablement l'ambition de la Reine, mais les habitants de Congo se laisserent battre, & furent contraints de demander la paix. On la leur accorda, à condition qu'ils cederoient aux Portugais des terres à la bienséance de ces derniers, & qu'ils ne fourniroient plus de secours à Zingha. Ce traité ôtoit à cette Princesse une partie de ses alliés, & les Portugais qui avoient fait construire des Forteresses pour tenir en respect les habitants de Congo, ne furent plus obligés de diviser leurs troupes. Ils marcherent avec toutes leurs forces contre Zingha, gagnerent plusieurs batailles, & trouverent moyen de lui débaucher la plus grande partie de ses alliés. La Reine demeurée presque seule, se défendit encore avec courage, & n'abandonna le pays qu'à la derniere extrémité. Alors forcée de ceder au nombre de ses ennemis, elle se retira dans les solitudes du côté de l'Est, où les Portugais ne jugerent pas à propos de la poursuivre. Ils lui firent offrir de lui conserver la couronne si elle vouloit en faire hommage au Roi de Portugal ; mais cette Princesse trop fiere pour se soumettre à une condition qui lui paroissoit humiliante, aima mieux renoncer au thrône.

Les Portugais, autant pour chagriner Zingha que pour assurer leur domination sur les peuples d'Angola, choisirent un Roi dans la famille d'Angola Aarii, fils du vieux Gingha Bandi Angola. Le nouveau Roi reçut le baptême, prit le nom de Jean, & fut le premier Roi Chrétien d'Angola. Aarii son pere étoit allié des Portugais, qui crurent devoir récompenser son attachement en couronnant son fils. Ils garderent néanmoins toute l'autorité, & laisserent seulement au Roi de quoi soutenir la dignité de son rang. Le petit nombre de ses sujets n'étoit pas capable de causer de l'ombrage aux Portugais, qui avoient eu soin encore de se les attacher en leur faisant prêcher la Religion Chrétienne. Le Roi Jean I. vécut peu de temps après son élévation, & mourut sans laisser d'enfants.

Le thrône fut aussitôt rempli par un Prince du choix des Portugais. Il étoit Chrétien de même que son prédécesseur, & avoit été nommé Philippe au baptême. Il eut soin d'entretenir d'étroites liaisons avec les Portugais, à qui il devoit la couronne, & protégea toute sa vie la Religion qu'il avoit embrassée. Son regne fut long, tranquille, heureux, & il mourut en 1660.

Au commencement de ce Chapitre, & en parlant de l'ancienne division du Royaume d'Angola, j'ai fait mention de dix-sept Provinces. Aujourd'hui, quoique les Portugais soient maîtres du pays, ils n'ont pas une égale autorité sur toutes les Provinces. Celles qui sont véritablement soumises au Roi de Portugal sont les Provinces de Danda, de Moseché, de Bemgo, d'Illambé haute & basse, d'Oarii, d'Embacca, de Binguela, de Scella, de Cabezzo, de Lubolo & d'Oacco. Les autres Provinces ne reconnoissent la souveraineté du Roi de Portugal, que dans les guerres où leurs intérêts propres se trouvent les mêmes que ceux de cette couronne. Dans tout autre cas, elles ont leurs Seigneurs particuliers qui exercent l'autorité souveraine. Je vais maintenant donner le détail du gouvernement de chacune de ces Provinces.

Celle de Chissama ou Quissama tient le premier rang, & se trouve à l'embouchure de la Coanza. Les Portugais en ont fait un gouvernement sous le nom de Capitainerie. Les peuples de cette Province se flattent d'une

espece de liberté & d'indépendance; mais les Officiers, que le Conseil de Loanda y envoyent, agissent quelquefois plutôt en Maîtres qu'en Gouverneurs. Il y a trois Commandants pour toute la Province; l'un réside fort loin de Loanda, presque vis-à-vis de Cambanba; l'autre demeure à Massigano, & le troisieme fait son séjour à deux journées de la mer, & gouverne le reste de la Province. Toute cette Province est montagneuse, difficile & peu cultivée, & par cette raison peu fournie des choses nécessaires à la vie. Elle a des mines de sel différentes de tous les autres. On le tire d'une profonde vallée, où les paysans vont creuser la terre. Ils en tirent une espece de saumure qui se congele à peu près comme l'alun. Ils en font des briques d'environ deux pieds & demi de longueur, larges & épaisses de cinq à six pouces. Ils le trafiquent par échange contre de l'huile, de la farine, & autres choses dont ils ont besoin. Ce sel est, dit-on, meilleur que le sel ordinaire pour les usages de la vie, & les Médecins le croyent plus sain pour les remedes. La cire & le miel se trouvent abondamment dans les forêts, & sont recueillis par les Negres. Les habitants de cette Province manquent d'eau douce, parce que depuis le milieu du mois de Mai jusqu'à la fin d'Octobre il ne tombe point de pluye, & que les montagnes n'ont ni sources, ni ruisseaux. Ceux qui sont aux environs de Coanza y vont prendre de l'eau, au hasard d'être dévorés par les bêtes féroces qui sont toujours en grand nombre au bord de cette riviere. Ils n'ont pas l'industrie de se creuser des cîternes, ils font seulement quelquefois de grandes auges de bois, où ils recueillent l'eau de pluye, & s'en servent tant qu'elle dure.

Les Portugais tirent de cette Province quantité de soldats, parce que ce peuple est naturellement brave. Leurs Gouverneurs les exercent au maniement des armes blanches, & la politique défend de leur montrer l'usage des armes à feu. Les soldats levés dans cette Province sont mis en garnison dans les Forteresses des Portugais, qui les traitent avec douceur. Ces peuples, de la secte des Giagues, est fort superstitieux.

Les habitants de la Province de Sumbi sont grands & forts. Ils ont les mêmes coutumes, & professent la même Religion que les Quissamas. Ils portent des colliers de petits os d'animaux, & autres bagatelles qu'ils achetent fort cher des Ministres de leurs Idoles, qui leur attribuent de grandes vertus. On ne distingue ces peuples des Quissamas que par leurs ornements de tête, qui sont composés de petites cornes de plumes, & de morceaux d'écorce d'arbre ajustés avec art. La plus grande partie de cette Province est ornée de prairies naturellement capables de nourrir des bestiaux de toute espece. Elles pourroient enrichir ces peuples s'ils étoient plus attachés au travail, & si les bêtes sauvages, qu'ils ne prennent pas la peine de chasser, ne désoloient tout le pays. Les rivieres de Nice, de Caïba, de Catacombolé, & quelques autres moins considerables traversent cette contrée, & l'arrosent suffisamment pour la rendre fertile. Il y a quelques isles vers l'embouchure du Catacombolé qui sont bien peuplées & cultivées avec soin. On y éleve même beaucoup de gros bétail, parce qu'il n'est pas si exposé aux ravages des bêtes féroces.

La Province de Benguela ou Binguela, quoique réduite sous la puissance des Portugais, ne laisse pas de conserver le titre de Royaume, & de jouir

L'AFRIQUE.

de quelques-uns de ses anciens privilèges. Elle a des mines de sel qui, quoique d'une autre qualité que celles de Quissama, sont aussi fort recherchées, & on en charge tous les ans plusieurs navires. On pêche au bord de la mer quantité de zimbis, sorte de coquillage dont on se sert pour monnoye surtout en Asie. On les donne par compte, au poids ou à la mesure. Ce pays abonde en bêtes sauvages, qui s'y trouvent de toutes les especes, & en une prodigieuse quantité. Les Negres tuent les éléphants, & se régalent de leur chair. Il y a un animal qui ressemble beaucoup au mulet; on l'appelle *Zerbe*, & il est fort méchant & très-sauvage. L'Abbade, espece de rhinocerot, a une corne sur le nez & une autre sur le front. Les lions & les tigres marchent par troupes, & détruisent une quantité incroyable de bœufs, de vaches sauvages, de cerfs & de gazelles, sans compter les animaux domestiques. Les rivieres sont pleines de crocodiles, d'hippopotames & de serpents d'une grosseur monstrueuse.

On trouve dans cette Province plus de montagnes que de plaines. Il n'y a de plat pays qu'au bord de la mer & sur le rivage de Sainte-Marie, où les Portugais ont fait élever une Forteresse considerable gardée par une forte garnison : on nomme ce lieu le Fort de Benguela. Cette Province faisoit anciennement la partie la plus considerable de l'Etat, & le Souverain du pays l'appelloit son Royaume, & n'en confioit le gouvernement qu'à des Officiers d'une fidelité reconnue. Les courses & les pillages des Giagues & autres peuples qui l'environnent l'ont réduite au plus triste état, & l'auroient entierement ruinée, si les Portugais ne s'en étoient pas rendus maîtres. Ils l'ont mise au nombre des autres Provinces qui sont sous le commandement du Viceroi d'Angola. Les habitants de ce pays, à l'exception de ceux de la Forteresse & de ses dépendances, sont plongés dans la plus grossiere idolâtrie.

Rimba, Province d'Angola, fournit des grains en quantité, & la pêche y est très-abondante. Elle est divisée en vingt-deux Seigneuries ou Territoires, dont la Milice est entretenue avec soin par les Seigneurs. Il y avoit quelques Chrétiens en 1658. mais en général le peuple suit la superstition des Giagues.

Scella est toute hérissée de montagnes, & particulierement d'une chaîne de rochers droits & escarpés qui continue plus de dix lieues. Le sommet qui en paroît affreux en le regardant du pied, est néanmoins habité & assez fertile. Les peuples qui l'habitent le cultivent avec soin, & y jouissent d'un air très-doux & favorable à la santé. Cette Province fournit beaucoup de fer, qui n'est, à ce qu'on prétend, produit que de l'écume des rivieres & des torrents. La maniere de le recueillir est d'étendre sur le bord des bottes de paille & d'herbes séches; l'écume de ces eaux s'y attache, & quand elles en sont chargées, on les retire pour les faire sécher, & on met d'autres bottes à leur place. Lorsque cette écume est séche, on secoue la paille, on met l'écume dans des creusets, où on la fait fondre à force de feu. On en fait ensuite des barres d'un très-bon fer. On trouve encore dans cette Province une pierre transparente nommée *Tari-Ya*, ou Pierre de Tonnerre. Le peuple croit que cette pierre tombe quand il tonne (1).

(1) Les Naturalistes modernes ne reconnoissent point de pierres de Tonnerre, & ils

Cette Province, quoique remplie de montagnes, ne laiſſe pas d'être fertile. Elle eſt arroſée de tant de ſources & de ruiſſeaux, qu'on trouve par-tout des prairies couvertes d'une herbe fine & tendre, qui nourrit & engraiſſe des troupeaux nombreux de toutes ſortes d'animaux domeſtiques. Les lions, les tigres, & les autres bêtes carnaſſieres en détruiſent une grande partie. Chitacuello-Cacoriondo eſt la réſidence du Gouverneur de la Province. C'eſt une petite place, bâtie ſur la pente d'une montagne très-haute appellée Lambo. Un Seigneur, qui a le titre de Chitechi-A-Quin-Benguela, demeure ſur les frontieres de ce petit Etat & de Rimba, ſur le penchant de la montagne nommée Luno. Il eſt ſi puiſſant, qu'il a ſous ſes ordres vingt-deux Gouverneurs.

Bemba. Cette Province ſe diviſe en haute & baſſe; elle s'étend le long de la mer d'un côté, & de l'autre elle ſépare le Royaume d'Angola des Provinces voiſines. Ce pays eſt rempli de bœufs, de vaches, de chevres, de cerfs, de chevreuils & autres animaux, tant ſauvages que domeſtiques. Les habitants employent le ſuif de ces animaux pour ſe oindre la tête & le corps. Ils l'employent auſſi pour les différents ragoûts qu'ils font; mais comme ils n'ont pas l'induſtrie de le cuire & de le conſerver, ils en manquent ſouvent. Ils ſont attachés à un culte ſuperſtitieux & barbare, & aux enchantements. Ils ont un langage particulier qu'on entend difficilement; c'eſt un obſtacle pour le commerce. Ils s'habillent de peaux de bêtes groſſierement paſſées, ou de dépouilles de ſerpents. Ils font un trou au milieu, & y paſſent leur tête, de ſorte qu'une partie leur tombe ſur l'eſtomac, & l'autre ſur le dos. Les femmes entretiennent & accommodent avec art leurs cheveux, au lieu que les hommes ont la tête entierement raſée, excepté un floccon de cheveux qu'ils laiſſent ſur le ſommet.

Leurs armes ſont de petites piques & des zagayes, avec des bâtons d'environ deux pieds de longueur, & dont une des extrémités eſt garnie d'une groſſe boule hériſſée de pointes de fer. Ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe & de force dans la mêlée, & font de terribles exécutions ſur des gens nuds; auſſi leurs batailles & leurs guerres ſe terminent-elles ſouvent en peu d'heures. Ils ont auſſi l'uſage des fleches pour frapper de loin.

Lorſqu'ils apprennent que leurs ennemis ſont en campagne, ils raſſemblent leurs troupeaux, & les chaſſent du côté qu'ils ſçavent que leurs ennemis viennent. Ces animaux épouvantés ſe répandent dans les prairies, pendant que leurs maîtres bien armés ſe tiennent couchés ſur le ventre, dans les herbes qui les cachent. Les ennemis, qui ne cherchent que le butin, rompent alors leurs rangs pour joindre le bétail & l'enlever; mais les Bembis ſortant de l'embuſcade, fondent ſur eux la maſſe à la main, & les trouvant en déſordre, les font priſonniers, & les vendent enſuite aux Européens comme eſclaves.

La riviere de Lutano ou Lutina traverſe cette Province, & y porte la fécondité. Elle reçoit quantité de rivieres & de torrens dans ſon cours, ce qui la rend conſidérable. On la connoît auſſi ſous le nom de Guavoro, & ſous celui

expliquent phyſiquement de quelle nature ſont ces ſortes de pierres qu'on croyoit tombées du Ciel.

L'AFRIQUE.

de riviere de Saint-François, que les Portugais lui ont donné. Elle feroit la plus poiſſonneuſe du pays, ſi elle étoit moins remplie de crocodiles, d'hippopotames, de gros ſerpents & autres animaux incommodes, qui détruiſent une quantité prodigieuſe de poiſſon, & en rendent la pêche dangereuſe vers ſon embouchure : il y a quelques iſles dont les habitants reconnoiſſent un Seigneur, qui en eſt comme le Roi, & dont la réſidence eſt à Cuengo, ou Quengo.

La Province de Tamba eſt un plat pays, coupé de quantité de ruiſſeaux, d'étangs & de rivieres. La ſource de la riviere Longue eſt dans cette Province; elle ſort de deſſous un grand rocher, ſur lequel les Portugais ont bâti une Fortereſſe. Cette riviere en reçoit quantité d'autres qui en font un fleuve conſiderable à ſon embouchure, où elle porte des vaiſſeaux ordinaires. La Province eſt diviſée en douze Seigneuries, qui ſont dans une eſpece d'indépendance, quoique ſous la protection des Portugais, à qui elles ſont obligées de fournir des Soldats, en tel nombre qu'ils en ont beſoin. Les Portugais n'ont jamais pu profiter de leurs querelles domeſtiques pour les réduire entierement; car dès qu'ils voyent qu'on en veut à leur liberté, ils s'accommodent entr'eux ſur le champ, & ſe réuniſſent contre l'ennemi commun. Ils commencerent à embraſſer le Chriſtianime en 1658.

La Province d'Oacco n'eſt pas un pays de montagnes. On n'y voit que des collines, qui laiſſent entr'elles des vallées, & des plaines arroſées de quantité de ruiſſeaux & de fontaines d'eaux très-légeres & excellentes; de ſorte qu'en comparaiſon des autres Provinces, on la peut regarder comme un pays très-agréable. Les habitants n'ont point de terres en propriété. Ils ne cultivent que celles qui leur ſont aſſignées à chaque ſaiſon par leurs Seigneurs ou Gouverneurs. On n'en donne à chaque famille que ce qu'il en faut préciſément pour recueillir les vivres dont elle a beſoin pour ſa ſubſiſtance. On n'en cultive point davantage; le reſte eſt en friche, & la terre produit ce qu'elle peut.

Le Cango, riviere qui tombe dans la Coanza, paſſe par cette Province. Les pluyes le groſſiſſent beaucoup, & alors il eſt très-large & fort rapide, & par conſéquent dangereux à traverſer. Le terroir produit des fruits, mais la plûpart ſont inſipides. On fait, avec le ſuc de quelques-uns, une liqueur qui n'eſt pas déſagréable.

Quinzambabé, Seigneur d'Oacco, ayant reçu le baptême en 1657. engagea beaucoup de ſes habitants à ſuivre ſon exemple. Le Seigneur de cette Province a ſous lui vingt-deux Gouverneurs, qui ont grand ſoin d'exercer leurs Milices au maniement des armes, même des armes à feu, dont ils ſont bien pourvûs; de ſorte que ces Milices paſſent pour les meilleures de l'Etat.

La Province de Cabezzo fournit ſuffiſamment à ſes habitants les vivres dont ils ont beſoin. Elle a des métaux, & ſurtout du fer en abondance. On le tire d'une montagne, qui eſt appellée la Montagne de fer, à cauſe de la quantité qu'elle en donne. Les Portugais ont enſeigné aux Negres l'art de le purifier, de le mettre en barre & d'en fabriquer des armes.

Outre la riviere Longue qui l'arroſe, il y en a quantité d'autres qui y forment des marais, où les eaux croupiſſent & rendent l'air mal ſain. Cette abondance d'eaux rend le pays fertile. Un peu d'induſtrie & de travail

corrigeroit ce mauvais air, & feroit de cette Province un pays également ſain & agréable. On y voit des arbres d'une grandeur & d'une groſſeur démeſurée, mais entierement différents de ceux de l'Europe. Malamba-Aogi, Seigneur de cette Province, reçut le baptême en 1658. & fut appellé Don Pedro. Son exemple attira à la foi plus de cent des principaux de ſa Cour, & un plus grand nombre de ſes ſujets.

Pluſieurs Ecrivains donnent en général le nom de Lubolo aux Provinces dont on vient de parler; cependant il y a une Province particuliere à laquelle ce nom eſt propre. Elle eſt ſituée le long de la Coanza, auprès de la Province de Quiſſama. C'eſt la retraite d'une infinité d'animaux ſauvages & carnaſſiers, qui y trouvent abondamment de quoi vivre. Le Gouverneur, ou plutôt le Seigneur de cette Province, releve des Portugais, & leur paye tribut. Ses Milices ſont à leur diſpoſition, & il reçoit les ordres du Gouverneur de Cambobé. Gamma Angola, qui en a été Seigneur, étoit Chrétien, & la plus grande partie de ſes ſujets étoient de la même Religion.

La Province de Danda eſt ſituée le long d'une riviere de même nom, qui ſépare le Royaume d'Angola d'avec le Congo. Elle abonde en grains de toute eſpece, en fruits & en gibier. Mais la principale riviere & les autres ſont pleines de crocodiles & de ſerpents d'une groſſeur monſtrueuſe, qui rendent très-dangereuſes la pêche, & la navigation des canots. La plus grande partie des habitants ſont Chrétiens, & ont des Egliſes deſſervies avec ſoin par des Eccléſiaſtiques.

La Province de Benga eſt ſur les bords d'une riviere de même nom, qu'on appelle auſſi Zenza. Cette Province touche à celle de Quiſſama, au bord de la Coanza; & du côté des terres, elle joint celle de Moſeché, où ſont les Fortereſſes de Maſſangano & de Cambambé, & leurs territoires. Les Portugais ont de grandes terres défrichées & en valeur de ces côtés-là; cette Province fournit abondamment des vivres, & particulierement du manioc, dont on fait une farine. Entre les fruits que ce pays produit, & qui ne croiſſent point en Europe, ſont les bananes, & les figues ou bacouves. Le pays eſt partagé en Gouvernements, dont les Chefs ſont originaires du pays. Chacun a ſes bourgades & ſes peuples; mais tous dépendent des Portugais, qui ſont les Seigneurs ſouverains, & qui obligent les ſujets à travailler par corvées leurs terres, & à cultiver leurs palmiers. La Religion y eſt exercée avec édification.

La Province de Moſeché dépend des Commandants de Maſſangano & de Cambambé, Fortereſſes Portugaiſes, à ſix ou ſept lieues l'une de l'autre. Chacun de ces Commandants a douze Gouverneurs, qui ſont obligés d'entretenir de nombreuſes milices pour la défenſe du Royaume. Elle produit abondamment tous les vivres convenables au climat, & du Manioc en ſi grande quantité, que dans la ſeule ville de Loanda, Capitale du pays; on en conſume plus de trois cent cinquante à ſoixante mille ſacs par an pour la nourriture du ſoldat. On y trouve quantité de métaux, ſurtout dans les terres qui ſont du Gouvernement de Cambambé.

La Province d'Illamba ſe diviſe en haute & en baſſe. La baſſe compriſe entre les rivieres de Danda & de Bengo, eſt abondante en vivres & en beſtiaux. Elle contient pluſieurs Seigneuries, qui dépendent toutes des Portu-

L'AFRIQUE. gais, & dans lesquelles on professe la Religion Chrétienne. La haute Illamba est la même chose que le pays de Lumbo. Outre les grains qu'elle produit en abondance, elle a des Mines d'un fer excellent. Elle est toute remplie de collines, au milieu desquelles s'éleve une très-haute montagne, qui semble une isle, du sommet & de la circonférence de laquelle coulent quantité de fontaines & de ruisseaux d'une eau claire, légere & fort saine. Cette eau entretient une fraîcheur perpétuelle au pied de la montagne, & dans toute son étendue. Rien n'est plus agréable, que de voir ces endroits chargés d'arbres toujours verds. La Province, avec toutes les Seigneuries qu'elle renferme, dépend de la couronne de Portugal. Elle paye un tribut annuel à la Chambre des Finances de Loanda, & est obligée d'entretenir un nombre considérable de troupes pour le service de l'Etat.

La Province d'Oarii est sur le bord de la Coanza. C'est-là que réside le Prince à qui les Portugais font porter le titre de Roi d'Angola Oarii. Il est leur tributaire; mais il a sous sa Jurisdiction immédiate plusieurs Gouverneurs. La Libate, ou Bourgade où demeure ce Prince, s'appellé Maopongo; à deux lieues de ce lieu, on voit encore les sépultures des anciens Rois de Congo. Cette Province est arrosée de plusieurs rivieres; elles sont toutes dangereuses dans le temps des pluyes, qui les rendent plus larges, très-profondes & très-rapides. Les Portugais ont une forteresse à Maopongo, où ils entretiennent une bonne garnison, aussi bien qu'à Quitonga, qui est une Isle importante dans la Coanza. Tous les peuples y sont à leur aise & bons Chrétiens.

La Province d'Embacca, ou Membacca, est arrosée de la riviere de Lucala, qui se partage en sept canaux au pied de la forteresse des Portugais. Toute la Province dépend d'eux absolument. Il y avoit cependant le siecle dernier un homme, nommé Giaga Calenda, qui, sous leur bon plaisir, jouissoit d'une espece de dépendance, à condition d'entretenir toujours des troupes nombreuses à leur service.

CHAPITRE X.

ROYAUME DE CONGO.

TOUT ce que les habitants de Congo disent de leur Monarchie, avant que les Portugais eussent découvert ce pays, est très-incertain; puisqu'ils n'ont eu l'usage de l'écriture qu'après que les Européens la leur eurent enseignée. Tout ce qui précéde cette époque, n'est qu'une tradition sur laquelle on ne doit pas beaucoup compter. Ces anciens temps ne contiennent rien qui intéresse beaucoup l'Europe, & ce qu'on rapporteroit de ce qu'ils en disent, ne serviroit tout au plus qu'à satisfaire un genre de curiosité, qui n'est nullement l'objet de cet ouvrage.

LUQUENI. Le premier, qui prit le titre de Roi, fut Luqueni. Son pere, nommé Eminia-N-Zima, demeuroit dans la Province de Corimba, sur les bords du

Zaïre ; il avoit épousé Luqueni-Lua-Sanzé, fille de Nsa-Cu-Clau, de laquelle il eut un fils, auquel il donna le nom de Luqueni.

Nsa-Cu-Clau, qui avoit des sentiments plus élevés que ses compatriotes, & beaucoup plus d'ambition, se lassa d'être confondu avec ses égaux. Il voulut se faire un nom, & se rendre maître du Pays qu'il habitoit, & de celui de ses voisins. Occupé de cet objet, il se fit un parti, & subjugua bientôt ce peuple, qui jusques-là s'étoit gouverné en République. Il trouva d'abord de fortes oppositions ; on prit les armes, & la fortune favorisa tour à tour les deux partis, qui, animés par différents motifs, faisoient mutellement des efforts pour se détruire. Nsa-Cu-Clau crut, que pour venir à bout de son entreprise, il devoit s'établir dans un lieu fort, difficile à attaquer, aisé à défendre, d'où il pût faire des courses sur ses voisins, & se retirer quand il ne seroit pas le plus fort, sans craindre d'y être forcé, & y attendre les occasions de continuer ses brigandages.

Il trouva, entre des rochers escarpés au bord du Zaïre, un lieu tel qu'il le souhaitoit. A l'abri de toutes surprises, il fit de fréquentes irruptions sur les terres voisines, & imposa des tributs & péages à tous les Marchands qui étoient obligés de passer au pied de sa forteresse. Elle étoit comme l'entrepôt de tout le commerce, que les peuples des environs faisoient les uns avec les autres.

Tels furent les commencements de sa tyrannie. Pendant qu'il étoit un jour en campagne, son fils encore jeune, nommé Luqueni, qui étoit demeuré dans la forteresse, voulut obliger une de ses tantes à payer le tribut que son pere exigeoit de ceux qui passoient en cet endroit. Cette femme, qui étoit grosse & qui, comme sœur d'Eminia-N-Zima, prétendoit être exempte de ce droit, refusa de le payer, & lui reprocha son avarice & son peu de respect pour la sœur de son pere. Ce jeune homme, offensé de son refus, lui ouvrit le ventre, & donna ainsi la mort à sa tante & à l'enfant qu'elle portoit.

Eminia-N-Zima de retour, apprit l'action de son fils avec indignation. Il se disposoit à punir une telle barbarie, lorsque plusieurs de ses soldats, croyant découvrir dans ce jeune homme des marques d'une valeur peu commune, le déroberent à la colere de son pere, le mirent à leur tête, & lui donnerent le nom de *Mutina*, qui signifie *Roi* en leur langue, nom que Zima n'avoit osé prendre.

Luqueni accepta leurs offres, & fier du nouveau titre qu'il avoit reçu, il augmenta ses troupes, se rendit maître de la Province, qu'on appelloit alors N-penbacassi, à laquelle on donna depuis le nom de Congo. Ses succès furent si rapides, qu'il conquit en peu de temps tout le pays, jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui la ville de San-Salvador.

Il défit Mabambol-Manipangala, Seigneur ou Roi de ce pays, le chassa de ses terres, & l'obligea d'errer jusqu'à sa mort. Ses enfants eurent à la fin recours à la clémence du vainqueur, le reconnurent pour leur Souverain, & reçurent de lui l'investiture de quelques terres qu'il leur donna en fief, à la charge de certaines redevances annuelles.

Les successeurs de ces Princes, persuadés que la violence de Luqueni n'étoit pas un titre pour les priver de leurs droits, firent souvent des efforts

L'Afrique.

pour remonter ſur le thrône de leurs ancêtres ; mais ce fut toujours en vain. Réduits à ſe contetner des terres qui leur ont eté données, ils ſe bornent à faire tous les ans des pıoteſtations contre l'uſurpation de Luqueni & de ſes ſucceſſeurs. Pour ne pas laiſſer proſcrire leur droit ; ils ont conſervé le titre de Manipangala, qui veut dire Seigneur ou Roi de Pangala.

Ils envoyent tous les ans à la Cour une femme, qui fait commandement au Roi de ſe retirer, & de quitter un Etat qui ne lui appartient pas. Le Roi lui donne une audience publique, l'écoute & lui répond en termes polis, que c'eſt Dieu qui l'a mis ſur le thrône, qu'il le conſervera, & ſa famille après lui ; que ſes maîtres ſe doivent conſoler de leur ſort, vivre tranquillement ſans rien innover, de peur qu'il ne leur arrive une plus grande diſgrace. Il la charge enſuite de préſents pour ſes maîtres & la renvoye. Ces proteſtations n'empêchent pas leur Manipangala de venir dans de certains temps, avec les autres feudataires de l'Etat, reconnoître le Roi, lui faire hommage, lui payer leurs tributs, & recevoir de nouvelles inveſtitures à chaque changement de Roi.

Luqueni choiſit, pour faire la capitale de ſes Etats, cette montagne iſolée, où eſt encore aujourd'hui la ville de San-Salvador. Elle eſt eſcarpée de tous côtés, & ce n'a été qu'avec des travaux immenſes, dont les Negres diſent des choſes incroyables, que les ſucceſſeurs de Luqueni y ont fait le chemin qui y conduit : le ſommet étoit occupé par un lac d'une grande étendue & très-profond. Luqueni le fit combler, & en a fait cette vaſte place, qu'on appelle le *terrein*, où ſe font les revûes & toutes les aſſemblées. On prétend que le poids immenſe des terres dont on s'eſt ſervi pour le combler, a forcé les ſources, qui formoient le lac, à s'ouvrir des canaux dans les côtés de la montagne, d'où on les voit ſortir en très-grand nombre, & faire une multitude prodigieuſe de fontaines, & de caſcades de la meilleure eau du monde.

Ce Prince, affermi ſur ſon thrône, après avoir fait des loix conformes au génie de ſes peuples, réunit toutes ces conquêtes ſous le nom du Royaume de Congo. Il en fit de nouvelles diviſions ou Provinces, dont il fit des Gouvernements pour ſes plus fideles ſerviteurs. Ces Officiers, à l'envi les uns des autres, s'efforcerent d'en augmenter l'étendue en s'emparant des terres de leurs voiſins. Ces uſurpations ont à la fin raſſemblé dans un même corps les trois Royaumes de Congo, de Matamba & d'Angola, qui étoient demeurés unis juſqu'à l'arrivée des Portugais, qui ont conquis celui d'Angola, à peu près dans le temps que la Reine Nemdatemba s'étoit emparée de celui de Matamba. Ces démembrements n'empêchent pas que le Royaume de Congo ne ſoit encore très-vaſte & aſſez conſidérable.

Eminia-N-Zima, avant que de mourir, vit ſon fils Luqueni puiſſamment établi ſur le thrône qu'il avoit conquis, & à ſa derniere heure, oubliant les ſentiments de jalouſie que ce fils lui avoit donnés autrefois, il ne parut plus ſenſible qu'à la gloire qu'il avoit acquiſe.

C'eſt de Nſa-Cu-Clau, oncle naturel de Luqueni, que deſcendent les Grands Ducs de Batta d'aujourd'hui. Ces Seigneurs ne rendoient autrefois que des viſites de civilité & de bienſéance au Roi de Congo ; ſouvent même pour s'en éviter la peine, ils envoyoient quelqu'un de leur part. Mais les Rois

de Congo, plus puiſſants dans la ſuite, trouverent mauvais cette familiarité des Ducs de Batta, & s'en plaignirent. Ces Seigneurs changerent prudemment de conduite, & rendirent au Roi foi & hommage, non ſeulement comme étant de ſon ſang, mais comme dépendants de lui. La capitale de ces Ducs eſt Anghirima, fort grande ville.

Les deſcendants de Luqueni ſont encore aujourd'hui ſur le thrône de Congo. Ils poſſédoient autrefois, outre les trois Royaumes de Congo, d'Angola & de Matamba, ceux de Reamollaza, Paghrlingi au Midi du Zaïre, d'Anſiqui, d'Aziacana, de Loango, de Chiſſama, d'Ambondi, d'Agoi, de Caccongo & pluſieurs autres.

L'ignorance des Negres, & le défaut des caracteres d'impreſſion, ſont cauſe qu'on n'a pas une ſuite des Princes qui ont occupé le thrône. La mémoire des Negres, quoiqu'excellente, n'eſt pas aſſez fidelle pour pouvoir compter ſur ce qu'ils rapportent de leurs anciens Souverains, d'autant qu'ils y ont mêlé tant de fables, qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir la vérité du nombre prodigieux de contes ridicules qu'ils font à ce ſujet. Il eſt donc plus à propos de paſſer à l'époque de la découverte du Congo par les Portugais.

J'ai rapporté ailleurs de quelle maniere & par quels dégrés ils avoient pouſſé leur navigation juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Un de leur Capitaine, nommé Diégo-Can, par le plus grand nombre des Ecrivains, ſe trouva en 1484. devant la riviere de Zaïre, qui traverſe le Congo. Sa largeur & ſa profondeur l'inviterent à s'en approcher. Il mouilla à l'embouchure, s'avança enſuite avec un petit bâtiment, & ayant mis pied à terre, il fut reçu humainement par les habitants du pays. Ils lui apporterent des fruits & d'autres vivres, & parurent diſpoſés à trafiquer avec lui. Par le moyen des ſignes qu'ils ſe firent mutuellement, parce qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, les Portugais comprirent qu'ils étoient ſujets d'un Prince qui demeuroit plus avant dans les terres. Diégo crut qu'il étoit de ſon devoir de ſçavoir qui étoit ce Prince, & de tâcher de faire alliance avec lui. Il trouva parmi ſes gens, des Officiers de bonne volonté qui voulurent bien ſe prêter à cette découverte. Il leur donna un bâtiment léger avec des préſents pour le Roi & pour ſa Cour, & les envoya à ce Prince, ſous la conduite de quelques Naturels du pays, qui s'offrirent à leur ſervir de guides.

La rapidité du fleuve, les vents contraires & la diſtance du bord de la mer à la demeure du Souverain, rendirent le voyage plus long que Diégo ne ſouhaitoit ; de ſorte qu'il réſolut d'abandonner ſes gens, & de prendre avec lui quatre Noirs pour ôtages.

Outre que ces quatre Noirs répondoient des Portugais qu'on avoit laiſſés dans leurs pays, on eſpéroit qu'ils apprendroient la langue Portugaiſe, & que par ce moyen on ſçauroit tout ce qu'on voudroit de leur Nation ; ce qui arriva en effet. On tira d'eux tout l'éclairciſſement dont on avoit beſoin ſur leur pays, & le Roi de Portugal, à qui on les avoit envoyés, les fit partir l'année ſuivante avec le même Diégo, qui trouva ſes gens en bonne ſanté, & fort content des bonnes manieres que le Roi de Congo & ſes peuples avoient eues pour eux. Il les reprit, & remit à terre ceux qui avoient fait le voyage de Portugal, qui retournerent chez eux charmés de ce qu'ils avoient vû en Europe, & des préſents dont on les avoit chargés pour leur Prince & pour eux.

L'AFRIQUE.

Le Général Portugais dépêcha de nouveaux Envoyés au Roi de Congo, & pendant qu'ils ménagerent avec ce Prince une alliance qui dure encore aujourd'hui, quoiqu'elle ait été interrompue par quelques guerres, il alla découvrir la côte jusqu'au vingt-deuxiéme dégré de latitude méridionale. Il revint avec ces connoissances à l'embouchure de Zaïre, où il fit donner un radoub à ses bâtiments. Pendant qu'on y travailloit, il crut qu'il étoit de son devoir d'aller voir le Roi de Congo, & le remercier des bontés qu'il témoignoit pour sa Nation. Il fut très content de ce Prince, qui le reçut avec toute la magnificence usitée dans ce pays. Le Roi avoit conçu tant d'estime pour les Portugais, & pour la religion qu'ils professoient, qu'en les congédiant, il mit entre les mains de Diégo quelques jeunes Seigneurs de sa Cour, pour les conduire en Portugal, les faire instruire dans la connoissance du vrai Dieu & les faire baptiser. Il envoya un Ambassadeur au Roi de Portugal, avec des présents, & le pria qu'en lui renvoyant ses sujets, il fit partir en même temps des personnes capables de l'instruire, lui & ses peuples dans la Religion Chrétienne.

Le Roi de Portugal, après avoir fait élever avec tout le soin possible les jeunes Seigneurs qui lui avoient été confiés, songea à les renvoyer avec l'Ambassadeur de Congo à leur maître. Il fit équipper pour leur départ trois vaisseaux, qu'il fit charger de présents magnifiques. Ils arriverent heureusement au mois d'Avril 1490. à Sogno & sur le Zaïre. C'est la capitale du Comté du même nom, dont le Gouverneur étoit Prince du Sang & oncle du Roi. Ce Seigneur; qui avoit été instruit par les Portugais, établis sur la côte pour le commerce, demanda instamment le baptême. Il fut baptisé avec un de ses fils & quelques-uns de ses sujets. Le Roi de Congo apprit bientôt ce que son oncle avoit fait, & pour lui en marquer sa satisfaction, il augmenta de beaucoup son domaine; il lui donna ordre ou permission de briser toutes les idoles qui étoient dans les terres de sa Jurisdiction.

JEAN, premier Roi Chrétien.

Ruiz de Souza ne manqua pas de se rendre en diligence auprès du Roi, pour lui remettre les jeunes Seigneurs qui avoient fait le voyage de Portugal. Il le trouva à Banza-Congo, capitale du Royaume, c'est-à-dire, ville de Congo (1). Le Roi de Congo, assis sur un thrône d'yvoire, reçut le Général Portugais; il avoit un habillement de damas rouge, un brasselet au bras gauche, & pour marquer sa dignité, une queue de cheval qui lui pendoit sur l'épaule : il avoit la tête couverte d'un bonnet en forme de mitre, qui étoit de feuilles de palmier. On lui expliqua la lettre du Roi de Portugal & le compliment du Général, qui faisoit à ce sujet la fonction d'Ambassadeur. Ce Prince le remercia & lui dit, qu'il ne pouvoit mieux témoigner combien l'amitié du Roi de Portugal lui étoit précieuse, qu'en se faisant instruire dans la Religion Chrétienne.

En effet il fit donner un appartement dans son Palais aux Religieux de St. Dominique qui étoient venus pour prêcher la foi dans son Royaume,

(1) Toutes les villes capitales des Provinces se nomment Banza, qui veut dire, *Ville par excellence*. On y ajoûte le nom du Royaume ou de la Province, pour les distinguer les unes des autres, comme Banza-Congo, Banza-Sogno, Banza-Batta, pour marquer la capitale du Royaume de Congo, la capitale du Comté de Sogno, la capitale du Duché de Batta, & ainsi des autres villes capitales.

Il

L'AFRIQUE.

Il commença dès le même jour à recevoir leurs instructions, & les éclaircissements qu'il leur demandoit sur ses doutes. Il fit bâtir une Eglise dans la capitale. Elle fut commencée le troisiéme jour de mai 1490, & dédiée à la Ste. Croix. On y travailla avec tant de diligence qu'elle fut achevée en moins de trois mois, & aussi-tôt le Roi y fut baptisé avec une grande magnificence & fut nommé Jean comme le Roi de Portugal. Un très-grand nombre de sujets imiterent leur Souverain & reçurent aussi le baptême.

Ce grand peuple se trouva assemblé pour une guerre dangereuse qu'il avoit contre les peuples du Royaume de Mucoco. Le Général Portugais présenta au Roi de Congo un étendard sur lequel il y avoit une croix en broderie, & accompagna ce Prince à la guerre avec cent Portugais. Les nouveaux Chrétiens firent paroître beaucoup de courage dans cette campagne, mais la valeur des Portugais les fit craindre & estimer de ceux de Mucoco & de ceux de Congo. Les premiers ayant été entiérement défaits & leur pays étant sur le point d'être saccagé, le Général ménagea entre les deux Nations une paix & un accommodement qui fut avantageux & glorieux au Roi de Congo, & qui conserva le pays & les habitants de Mucoco.

Le Prince fils aîné du Roi de Congo n'étoit pas à la Cour, lorsque son pere reçut le baptême. Il commandoit une armée du côté du Sud, contre le Prince de Benguela. Il revint après avoir terminé cette guerre par la défaite de ses ennemis. Il sçut ce qui s'étoit passé en son absence, l'approuva, se fit instruire, reçut le baptême, & fut nommé Alphonse comme le Prince de Portugal. Son cadet se trouva bien éloigné de suivre son exemple, il eut toujours une extrême aversion pour le Christianisme. Ce Prince se nommoit Panso Aquitima; il travailla avec tant d'adresse & d'assiduité à pervertir le Roi son pere, qu'il y réussit. Ce Monarque qui avoit donné des témoignages si éclatants de sa foi, quitta la Religion qu'il avoit embrassée, retourna à l'Idolâtrie & persecuta cruellement ses sujets Chrétiens. Voyant qu'il ne pouvoit obliger le Prince Alphonse à l'imiter dans son apostasie, il l'exila, le déclara déchû du droit que sa naissance lui donnoit à la couronne, & nomma pour son successeur Panso Aquitima.

ALPHONSE.

Ce Prince mourut en 1492. Son fils Panso voulut s'emparer du thrône; mais il fut prévenu par le Prince Alphonse, qui se fit reconnoître Roi. Il rassembla quelques uns de ses sujets Chrétiens, auxquels se joignirent trente-sept Portugais, & avec cette petite troupe il attaqua la nombreuse armée de son frere. Sa valeur & sa prudence lui firent remporter une victoire si complette, qu'elle obligea tous ceux qui avoient suivi le parti de son frere, à l'abandonner. Alphonse pour s'assurer de la fidélité de ceux que le mauvais exemple du feu Roi avoit entraînés, exigea d'eux qu'ils rentrassent dans le sein de l'Eglise, & que les autres se fissent Chrétiens. Il n'y eut que Panso Aquitima qui mourut dans son idolâtrie.

Le couronnement du Roi Alphonse peut servir en même temps d'époque à l'établissement du Christianisme dans le Royaume de Congo & à celui des Portugais dans cette partie de l'Afrique. Ils y furent protegés par le Roi d'une maniere toute particuliere, & ce Prince qui s'étoit déclaré hautement leur protecteur, leur procura des facilités pour le commerce, & fit punir rigoureusement ceux de ses sujets qui vouloient les troubler. Il

L'AFRIQUE. rendit aux Miſſionnaires les terres & les eſclaves que ſon pere leur avoit ôtés, leur fit bâtir des Egliſes & des maiſons dans pluſieurs endroits, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit exciter ſes peuples à recevoir la Religion qu'on venoit leur annoncer.

Le Roi de Portugal informé des progrès que le Chriſtianiſme faiſoit dans le Congo, ſous le regne d'un Prince ſi ſage, ſi religieux & ſi zelé, lui envoya un Ambaſſadeur. Il donna à Alphonſe la qualité de frere, comme aux autres Rois Chrétiens, dans les lettres qu'il lui écrivit, lui fit de très-beaux préſents, entre leſquels il y avoit un étendard, où les armes, qu'il devoit porter à l'avenir étoient brodées avec leurs émaux. Elles étoient de gueules, à la croix d'argent, cantonnée de quatre écuſſons de même, chargée de cinq tourteaux de ſable mis en ſautoir. Alphonſe accepta ces armoiries, & depuis ce temps là, ſes ſucceſſeurs n'en ont point d'autres.

Cependant les Portugais continuant leurs voyages, découvrirent le Cap de Bonne-Eſperance, le doublerent, & remontant vers le Nord, ils firent des établiſſements dans les Royaumes de Melinde, de Moſambique & autres lieux. Ils pénétrerent enfin, juſqu'aux Indes Orientales, où ils ouvrirent un commerce ſi lucratif, qu'ils négligerent beaucoup celui du Royaume de Congo, qui ne leur étoit pas ſi avantageux.

En 1501. lorſque les Portugais eurent découvert le Bréſil, ils s'y fixerent, y firent des établiſſements & des Colonies, y cultiverent le tabac & les manufactures de ſucre déjà établies à Madere, & en retirerent des revenus ſi conſidérables qu'ils porterent en peu de temps l'opulence dans leurs Etats de l'Europe. Ils s'apperçurent bien-tôt, que les Américains étoient peu propres à ſoutenir leurs manufactures. Ces gens efféminés n'étoient pas capables de ſupporter les travaux des ſucreries, des défrichements, & de la culture des terres. Ils y périſſoient en peu de temps. Il eſt vrai qu'ils prenoient des eſclaves de la côte de Guinée, mais ce trafic n'étoit pas encore bien ouvert, & ne leur en fourniſſoit pas le nombre qui leur étoit néceſſaire. Ils jugerent à propos d'en avoir du Royaume de Congo, & pour cet effet, d'y établir un commerce plus reglé, plus vif, plus étendu. La compagnie que le Roi de Portugal avoit fondée, fit de nouveaux établiſſements. Elle profita des conceſſions que les Rois de Congo lui avoient accordées; & ſans attendre qu'on amenât des eſclaves à ſes comptoirs, elle envoya ſes Facteurs dans l'intérieur du pays, pour y acheter des Negres qu'elle devoit faire paſſer au Bréſil.

Quoique les ſucceſſeurs d'Alphonſe premier de ce nom, perſéveraſſent dans la Religion Chrétienne, qu'ils la protégeaſſent auſſi bien que ſes Miniſtres, ils n'avoient pas pour les Portugais les mêmes égards & la même conſidération. La hauteur des Officiers de la compagnie les avoit choqués pluſieurs fois, & s'ils ne ſe repentoient pas d'avoir reçu la Religion Chrétienne de ces Etrangers, ils ſe repentoient de leur avoir ouvert leur pays, & de les en avoir laiſſés en quelque ſorte les maîtres. Ils n'étoient pas fâchés que leurs ſujets les puſſent inquiéter quand ils en trouveroient l'occaſion, ſurtout depuis ce qui ſe paſſa après la mort de Don Diégo dont je parlerai plus bas. Les choſes allerent ſi loin, que les Facteurs de la compagnie furent pillés dans leurs voyages; il y en eut même pluſieurs, qui furent

affaffinés ; & lorfque les Directeurs en portoient des plaintes à la Cour, on affectoit des longueurs extrêmes dans l'examen de leurs plaintes, & il étoit rare qu'on leur fit juftice.

Ils n'étoient pas en état de fe la faire eux-mêmes ; ce n'étoient que des Marchands qui n'avoient que des comptoirs, fous la protection, & la Sauve-Garde du Roi, fans fortereffes, fans troupes, & en un mot, expofés à tout ce que l'avarice & la cupidité des Negres pouvoient leur faire entreprendre contre eux. La compagnie en porta fes plaintes au Roi de Portugal : ce Prince en écrivit au Roi de Congo ; celui-ci fit à la vérité quelques démarches pour affurer le commerce des Portugais, qui lui étoit avantageux ; mais elles furent fi foibles qu'elles ne fufpendirent que pour un temps bien court, la mauvaife volonté de fes fujets, & peut-être la fienne même.

On commença bientôt à piller les Marchands & même à les maffacrer. Il falloit fe réfoudre ou à abandonner le pays, ou à fe mettre en état de s'y faire refpecter. Le premier parti étoit honteux & contraire aux intérêts de la Nation qui ne pouvoit plus fe paffer des efclaves qu'elle tiroit de Congo pour fes manufactures du Bréfil. On prit le fecond comme le plus honorable.

Le Roi de Portugal qui étoit alors Sébaftien & le même qui fut tué par les Maures d'Afrique, touché des plaintes réiterées de fes fujets, réfolut de ne plus recourir au Roi de Congo pour avoir juftice des torts qu'on leur faifoit. Pour obliger ce Prince à obferver les traités qu'on avoit conclus avec fes Prédeceffeurs, & dont il avoit juré l'obfervation, le Roi de Portugal jugea qu'il étoit de fa dignité de ne fe pas laiffer méprifer par le Roi de Congo, pendant que fes armes victorieufes le faifoient refpecter des plus puiffants Monarques des Indes, & l'avoient rendu maître d'une partie confidérable de l'Amérique. Il fit équiper une puiffante flotte ; la fit charger de tout ce qui étoit néceffaire pour élever des fortereffes, & les bien munir ; nomma un Gouverneur & des Officiers & leur donna de bonnes troupes, des munitions de guerre & de bouche ; en un mot tout ce qu'il jugea néceffaire pour forcer les Negres à obferver les traités.

Don Diaz de Nevais, nommé Gouverneur de cet établiffement, partit de Lisbonne au commencement de l'année 1578. Secondé par des vents favorables, il arriva en peu de temps fur la côte de Loanda, vis-à-vis d'un endroit que le Roi de Congo avoit cedé aux Portugais, & où ils avoient établi un de leurs principaux comptoirs. Ce lieu eft fitué dans le Royaume de Dongo, ou d'Angola. Dès que le Gouverneur & fes troupes eurent mis pied à terre, on traça l'enceinte de la ville qu'on avoit réfolu de conftruire. On ne la ferma que d'un parapet paliffadé, avec un foffé & un chemin couvert du côté de la terre. C'en étoit affez pour réfifter à toute la puiffance du Roi de Congo, s'il avoit jugé à propos de la venir attaquer ; mais comme on avoit des ennemis plus à craindre du côté de la mer, on fortifia avec plus de foin, la partie de la ville qui y répondoit. On l'enferma d'un bon mur de maçonnerie, fortifié par des Redoutes & des Batteries, qui devoient mettre la place hors d'infulte de ce côté-là. On travailla avec tant de diligence à tous ces ouvrages, qu'ils furent achevés dans le courant de l'année 1578, & la ville fut appellée Saint Paul de Loando ou Loanda San-Paolo.

L'Afrique.

Le Port eſt entre l'Iſle de Loanda, & la côte de terre ferme. L'Iſle qui le couvre lui donne deux paſſes ou deux entrées. Il eſt ſur de bonnes terres, bien couvert, & les batteries qu'on pourroit faire ſur les extrémités de l'Iſle qui le ferme, le rendroient imprenable, ſi elles étoient bien munies & bien ſervies.

Les Portugais s'étant ainſi établis à Loanda, & n'ayant plus rien à craindre des Negres, ni pour leurs perſonnes, ni pour leurs effets, demanderent le dédommagement des marchandiſes qu'on leur avoit enlevées, & la punition de ceux qui avoient commis les meurtres. Le Royaume de Congo étoit alors dans un état déplorable, comme on le verra dans la ſuite ; cependant on haïſſoit tellement les Portugais, depuis ce qui s'étoit paſſé après la mort de Don Diégo, & on s'étoit tellement accoutumé à mépriſer leurs plaintes, qu'on ne s'apperçut pas qu'ils les faiſoient d'une maniere plus impérieuſe qu'à l'ordinaire, & on ne ſoupçonna pas même leur deſſein. Les Portugais ſe trouvant en force, ſe vengerent bientôt des inſultes qu'ils avoient reçues, pillerent le pays, enleverent les habitants, en condamnerent un très grand nombre à un eſclavage perpetuel, & les envoyerent à leurs Manufactures du Bréſil.

Les Seigneurs Negres, dont les terres avoient été ravagées, prirent les armes, & aſſemblerent de nombreuſes troupes. Les Portugais les battirent & firent grand nombre de priſonniers. Le Roi de Congo, qui voulut prendre le parti de ſes peuples, fut défait, obligé de ſe ſoumettre au vainqueur & d'accepter les conditions qu'on voulut lui impoſer. Par le traité qui fut fait, le Roi abandonna aux Portugais tout le pays renfermé entre la riviere de Danda & de Coanza, depuis le bord de la mer juſqu'au lac de Chilandé, ou d'Aquilonde, & aux iſles de Quindanges, ſur la riviere de Coanza ; ce qui fait environ deux cents lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & ſoixante à quatre-vingts lieues du Nord au Sud. Il leur abandonna ce grand pays, qui compoſe le Royaume d'Angola, en toute propriété & ſouveraineté. Il permit de plus, à tous les Portugais, de s'établir dans ſes Etats, partout où ils voudroient, & même dans ſa capitale, promettant de les prendre ſous ſa protection particuliere, & de réparer les torts qu'on leur feroit. Les Portugais de leur côté lui promirent de le défendre contre tous ſes ennemis. Je reviens à l'hiſtoire des Rois de Congo, dont je m'étois écarté pour ſuivre les Portugais.

Alphonſe I. du nom eſt, ſans contredit, celui qu'on doit reconnoître comme premier Roi Chrétien de Congo. Son pere eſt retombé ſi promptement dans l'idolâtrie, que ce ſeroit profaner le nom Chrétien, que de le donner à un Prince impie, & cruel perſécuteur des Chrétiens.

On a dû remarquer ci-devant, qu'Alphonſe ne put être paiſible poſſeſſeur du thrône, qu'après qu'il eut défait la nombreuſe armée d'Idolâtres, à la tête deſquels ſon frere Panſo-Aquitima s'étoit mis Ce Prince étoit auſſi brave que prudent ; quoique nouveau Chrétien, il n'avoit plus rien des ſuperſtitions du Paganiſme dans lequel il avoit été élevé ; ſa foi étoit ferme, & ſa piété ne pouvoit être plus grande. Panſo & ſon Lieutenant, faits priſonniers dans la bataille qu'ils perdirent, s'attendoient l'un & l'autre à une mort ignominieuſe. Panſo fut très ſurpris de voir ſon frere ſe précipiter dans ſes

bras, comme s'il ne lui eût jamais donné aucun sujet de mécontentement. Il fut pansé par son ordre, avec tout le soin imaginable, & le Roi même lui rendit toutes sortes de services pour tâcher de le gagner. Cet infortuné Prince étoit tellement entêté des erreurs de sa Religion, qu'il ne voulut rien écouter, & le désespoir augmentant son mal, il mourut sans vouloir se convertir. Son Lieutenant fut plus heureux; ses chaînes & l'étroite prison où il étoit renfermé, le firent rentrer en lui même; il demanda d'être instruit & baptisé, avant que d'être conduit au supplice. On lui accorda l'un & l'autre, & le Roi lui laissa la vie, à condition cependant qu'il resteroit fidelement attaché aux devoirs de la Religion Catholique. Il exécuta avec exactitude ce que le Roi lui avoit prescrit, & donna jusqu'à sa mort des preuves de la sincérité & de la solidité de sa conversion.

L'Afrique.

Don Emmanuel, Roi de Portugal, fut toujours dans une étroite liaison avec Don Alphonse, Roi de Congo. Il sçut que la plûpart des Missionnaires, qui étoient dans ses Etats pour prêcher l'Evangile, étoient morts. Son zele l'engagea à en envoyer d'autres qui, aidés de la protection d'Alphonse, firent des progrès & donnerent à ce Prince la satisfaction de voir la plus grande partie de ses sujets Chrétiens. Lorsque ce Prince fut attaqué de la maladie dont il mourut en 1525. il fit venir Don Pedro, son fils, & l'exhorta vivement à détruire l'idolâtrie dans les Etats qu'il lui laissoit. Il l'assura que c'étoit l'unique moyen de conserver son Royaume en paix, & de le laisser florissant à ses enfants. Il mourut après lui avoir donné sa bénédiction.

Pierre.

Don Pédro, Prince sage, modéré & vertueux, monta sur le thrône après la mort de son pere, & se montra digne de lui succéder. Ce fut pendant son regne que le Pape accorda à l'Evêque de saint Thomé, toute la jurisdiction spirituelle sur le Royaume de Congo. Le Prélat en prit possession & fut reçu du Prince & des peuples, avec des honneurs infinis. Cet Evêque ne vécut que quelques mois. Il souhaita d'avoir pour successeur un Prince du Sang, qui avoit été élevé en Portugal, & à qui il avoit donné les ordres sacrés. Le Pape agréa le choix que l'Evêque & le Roi avoient fait de ce Prince; mais comme il revenoit de Rome, il fut attaqué en chemin d'une maladie qui le mit au tombeau. Le Roi ne lui survécut pas long-temps, il mourut dans les sentiments les plus Chrétiens, & laissa le Royaume à son frere Don François.

Francisque.

Ce Prince hérita de la piété, aussi bien que de la couronne de son frere, mais il ne la porta que deux ans. Il mourut en 1532. sans laisser d'enfants. Il fut extrêmement regretté à cause de ses grandes qualités, & du zéle ardent qu'il avoit pour la foi, & pour la destruction de l'idolâtrie.

Don Diégue.

Il eut pour successeur Don Diégo, ou Don Jacques son cousin. Le nouveau Roi ne manqua pas de donner avis de son couronnement au Roi de Portugal. C'étoit alors Don Jean III. du nom. Ce Prince, aussi zélé que ses prédécesseurs pour la conversion des habitants du Congo, envoya à Don Diégo des Missionnaires & des présents considérables. Ils arriverent au Congo vers la fin de l'année 1538. ou 1539. peu avant la mort de Don Diégo, qui arriva en 1540. après un regne d'environ huit années, pendant lesquelles la Religion Chrétienne fit de grands progrès dans le Royaume. Il mourut sans enfants, & sa mort causa de grands troubles dans l'Etat.

L'AFRIQUE. Les Portugais, qui étoient dans le pays, se crurent assez puissants pour mettre sur le thrône un Seigneur du Congo, qui n'étoit point du Sang Royal, mais qui leur étoit entierement dévoué. Cette entreprise qui tendoit à ruiner les Loix fondamentales de l'Etat, souleva contr'eux les Grands & le peuple. On courut aux armes; les Portugais, s'étant trouvés trop foibles, furent taillés en piéces. Il n'y eut que les Prêtres que l'on respecta dans cette horrible exécution; on ne leur fit aucun outrage, on ne toucha pas même à leurs biens, & la Religion n'en souffrit aucun dommage.

DON HENRIQUE. Après cette sanglante exécution, qui rendit aux Electeurs & aux peuples la liberté de se choisir un Monarque, on élut & on plaça sur le thrône Don Henrique, que quelques Historiens assurent avoir été frere du Roi Don Diégue, qui, pour des raisons que l'on ignore, l'avoit tenu éloigné de la Cour. Le regne de ce Prince, qui avoit beaucoup de mérite, ne fut ni long ni heureux. Il fut obligé de déclarer la guerre aux Auzicanes, peuples féroces & Antropophages. Il perdit la bataille & la vie, & priva son peuple des espérances qu'on avoit conçues de ses grands talents & de ses vertus. Il ne regna que deux ans.

DON ALVARE. Don Alvare I. du nom, son fils, fut déclaré son successeur. C'étoit un Prince sage, vaillant & digne du thrône. Il éprouva beaucoup de contradictions pendant le cours de son regne. Aussitôt qu'il eut la couronne sur la tête, il envoya une Ambassade solemnelle à Don Sébastien, Roi de Portugal, pour s'excuser du massacre qui avoit été fait des Portugais, avant l'élection de son pere. Le Chef de cette Ambassade représenta au Roi de Portugal le tort qu'avoient eu ses sujets, d'avoir osé renverser les Loix fondamentales de l'Etat, en voulant mettre sur le thrône un Particulier, qui n'étoit point du sang de leurs Rois, & qu'il y avoit plusieurs Princes du Sang qu'on n'en pouvoit exclure sans injustice. Il lui prouva par des faits certains, combien les Portugais s'étoient rendus odieux à tous les Ordres du Royaume, par leur hauteur insupportable, par leur avarice, & par une espece de tyrannie qu'ils exerçoient dans tous les lieux où ils étoient établis. Enfin cet Ambassadeur sçut si bien représenter les raisons de ses compatriotes, & le tort des Portugais, que le Roi, qui étoit prêt à envoyer une armée pour venger la mort de ses sujets, s'appaisa & ne songea plus qu'à poursuivre le dessein de ses prédécesseurs, qui étoit d'établir solidement la foi dans ce Royaume.

Le Christianisme se relâcha beaucoup dans le Congo, sous le Gouvernement paisible de Don Alvare. Les vices les plus honteux prirent la place des vertus, & la dissolution devint générale. Les Giagues, peuples barbares, firent une irruption si subite dans le Royaume, & l'attaquerent par tant d'endroits à la fois, qu'ils le désolerent entierement par le fer & par le feu, avant que le Roi pût mettre sur pied aucunes troupes pour leur faire tête. Privé de conseil & de force, il fut obligé de se sauver dans les isles du Zaïre, où il se trouva en sûreté contre les incursions de ces peuples; mais il y souffrit la famine & la peste, qui firent mourir un grand nombre de ceux qui l'avoient suivi.

Aussitôt que les Barbares se furent retirés, le Roi retourna dans sa capitale, & commença à relever les maisons que les Giagues avoient brûlées.

On se mit à travailler aux terres ; mais des sauterelles consommerent toute la récolte qu'on attendoit avec impatience, & rongerent les herbes des prairies, après avoir dévoré les feuilles des arbres, les fruits & même les écorces des palmiers : ce qui réduisit ces malheureux peuples aux dernieres extrémités. Les Marchands dans cette désolation trouvoient plus d'esclaves à acheter, qu'ils n'avoient de vaisseaux pour les transporter au Brésil. La famine fut si extrême, qu'on se nourrit des cadavres mêmes, & sans les Portugais, qui y remédierent autant qu'ils purent, en apportant des vivres, le Congo auroit absolument perdu tous ses habitants. L'Afrique.

La famine cessa enfin, mais les aliments dont ces peuples affamés s'étoient nourris, produisirent une peste qui acheva de désoler le pays. Les corps se couvrirent de pustules, comme on en voit dans la petite vérole. La maladie étoit si contagieuse, qu'elle se communiquoit aisément ; elle emporta une quantité incroyable d'habitants. Enfin tous ces fléaux cesserent, & le Roi de Portugal secourut cette Nation désolée. Il y fit passer des troupes qui mirent les Etats de Congo, aussi bien que ceux d'Angola, à couvert des irruptions. Les Gouverneurs Portugais obligerent les peuples soumis à la couronne de Portugal, à cultiver tant de terres, qu'ils recueilloient, non seulement ce qui leur étoit nécessaire pour vivre dans l'abondance ; mais encore pour s'enrichir par le commerce qu'ils en faisoient avec leurs voisins. Vers ce même temps, Don Alvare mourut après un regne de plus de quarante ans.

Son fils, nommé aussi Don Alvare, prit possession de la couronne sans aucune opposition. Il connoissoit les obligations que son Royaume avoit au Roi de Portugal, sans les secours duquel il auroit été entierement ruiné. Son premier soin fut d'envoyer un Ambassadeur à Lisbonne, pour remercier Philippe II. Roi d'Espagne, qui étoit alors Roi de Portugal : il demandoit à ce Monarque un nouvel Evêque, ce qui étoit absolument nécessaire pour soutenir la foi dans ses Etats. Le Roi de Portugal fit un accueil magnifique à l'Ambassadeur de Don Alvare. On renouvella les traités qui avoient été conclus entre les deux Nations. Les Ministres du Roi de Portugal obtinrent du Pape un Evêque particulier pour le Congo. Ce Prélat y passa sur les vaisseaux Portugais, accompagné de quelques Ecclésiastiques & de Missionnaires réguliers, qui eurent beaucoup de peine à remettre les choses dans leur premier état. Les peuples étoient devenus presque sauvages. La crainte d'une seconde irruption des Giagues en avoit obligé un très-grand nombre à se retirer sur les montagnes les plus hautes & les moins accessibles. Leur crainte se dissipa peu à peu, ils revinrent dans leur pays & s'y rétablirent. Les Portugais, de leur côté, sçurent inspirer une telle crainte aux Giagues, que le Royaume de Congo jouit d'une paix profonde pendant les vingt-sept années que regna Don Alvare. Il mourut en 1614. & laissa la couronne à son fils aîné Don Bernard. Don Alvare II.

Le regne de ce Prince ne fut pas long ; à peine gouta-t-il pendant un an le plaisir de porter la couronne. Il fut assassiné, suivant quelques-uns, par les ordres du Duc de Bamba, qui étoit l'aîné de tous ses autres freres. Don Bernard.

Don Alvare III. frere de Don Bernard, fut couronné en 1615. il n'oublia rien pour se disculper de la mort du feu Roi, dont on le chargeoit. A peine Don Alvare III.

L'AFRIQUE.

fut-il monté sur le thrône, qu'il envoya une Ambassade au Pape Paul V. Le motif de cette démarche étoit de rendre au Souverain Pontife l'obédience qu'il croyoit lui devoir à son avénement à la couronne, lui proposer quelques doutes, & lui demander des reglements, que son Conseil jugeoit nécessaires pour conduire ce Royaume encore foible dans la foi, & environné d'Idolâtres. L'Ambassadeur fut très-bien reçu du Pontife, qui lui donna audience & lui accorda tout ce que son maître demandoit. Le changement de nourriture & de climat causerent une maladie au Ministre du Congo ; il mourut & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie-Majeure. Le Roi, Don Alvare III. mourut le quatrieme jour de Mai de l'année 1621. après un régne de sept ans. Il fut sincerement regretté des Etrangers établis dans ses Etats & de ses sujets. C'étoit un Prince sage, modéré, vaillant, libéral, pieux, zélé, & qui aimoit extrêmement son peuple.

DON PEDRO II.

Il eut pour successeur son fils Don Pédro, qui ne regna que deux ans. Ce Prince montra beaucoup de sagesse dans une occasion, dont les suites auroient pû être préjudiciables à l'Etat. Il s'éleva un différend considérable entre les Portugais & les habitants du Congo. Ils en vinrent aux mains, & les Africains furent battus. Le Conseil du Roi & tous les principaux du Royaume vouloient qu'on s'en vengeât sur les Portugais établis & dispersés dans tout le Royaume, qu'on les pillât & qu'on les massacrât. La chose étoit facile ; mais le Roi, qui étoit un Prince juste & prudent, & qui, après avoir mûrement examiné la cause du démêlé, avoit reconnu que ses sujets avoient tort, ne voulut jamais déferer aux avis de ses Conseillers. Il assura les Portugais de sa protection, sans rien faire d'indigne de son rang, & interposa son autorité, pour mettre fin aux disputes qui avoient été suivies d'un combat avec le Gouverneur de saint Paul de Loanda.

L'affection de ce Prince pour les Portugais parut encore avec éclat dans une autre occasion. Les Marchands Portugais, établis à San-Salvador, avoient coûtume de porter leurs marchandises dans les lieux où il y avoit les marchés les plus célebres, soit pour les vendre, soit pour les échanger avec d'autres marchandises. Cinq de ces Marchands allant à Pimba, & passant par la Province d'Occanga, sur la frontiere du Royaume de Micocco, furent attaqués par une troupe de soldats de ce pays, ou plutôt des voleurs de grands chemins. Ces derniers après avoir dépouillés les Portuguais, les présenterent à leur Roi, qui les fit mettre aux fers & enfermer dans une étroite prison. Don Pédro, informé de cette violence, envoya réclamer les Marchands, & sur le refus que le Prince de Micocco fit de les rendre, il résolut de lui déclarer la guerre. Il en conféra avec le Général Portugais, qui acheva de l'y déterminer. Cependant, comme le Roi de Congo manquoit de bâtiments pour transporter les troupes au-delà du Zaïre, riviere très-rapide & extrêmement grossie par les pluies, on décida dans un second Conseil, qu'il falloit d'abord racheter les prisonniers que le Roi de Micocco retenoit. Don Pédro se chargea de cette dépense, & par ses soins, les Marchands Portugais obtinrent leur liberté & la restitution des effets qu'on leur avoit volés. Le Roi de Congo ne survécut pas longtemps à cette action de générosité, & il mourut également regretté de ses sujets & des Portugais.

DON GARCIE.

Les Historiens ne marquent point si Don Garcie, successeur immédiat de

Don Pédro, étoit fon fils ; on eft certain feulement qu'il étoit fon parent, & par conféquent Prince du Sang Royal. Ce Prince occupa le thrône l'efpace de deux ans, & fon regne finit avec fa vie le 26 Juin 1626.

Don Ambroise.

Don Ambroife lui fuccéda & ne regna que cinq ans. Ce Prince, qui étoit jufte, pieux, aimé de tous les gens de biens, & haï des méchants, dont il châtioit févérement les mauvaifes actions & les dereglements, mourut au mois de Mars 1631.

Don Alvare IV.

Don Alvare IV. du nom, fils de Don Avare III. monta enfuite fur le thrône. Son regne fut peu remarquable, & dura auffi cinq ans. Sa mort arriva le 25 de Février 1636.

Don Alvare V.

Il eut pour fucceffeur Don Alvare V. du nom, Prince malheureux qui ne regna qu'environ fix mois. Il fut tué dans la feconde bataille, qu'il donna au Duc de Bamba, & au Marquis de Chioua, qui étoient freres uterins.

Don Alvare VI.

Le Duc de Bamba monta fur le thrône après la mort d'Alvare V, & prit le nom d'Alvare VI. Il fut un grand Prince & fe rendit fort célebre. Il envoya un Ambaffadeur au Pape Urbain VIII. & lui demanda des Miffionnaires. Alvare ne regna que cinq ans & mourut le 22 Février 1642.

Don Garcie II.

Son frere, Don Garcie, s'empara du thrône avec violence, & fe comporta en tyran. Avant que de parler de fon régne il eft à propos de dire de quelle maniere ce Prince & fon prédéceffeur monterent fucceffivement fur le thrône.

L'aîné Don Alvare VI, étoit Duc de Bamba & le cadet Don Garcie étoit Marquis de Chioua, tous deux très-proches parents du Roi Don Alvare V. Ce Prince ayant conçu des foupçons mal fondés contre leur fidélité, les maltraita en quelques occafions. Ils en furent vivement piqués, & ils réfolurent de ne plus fouffrir de pareils affronts. Ils leverent des troupes, mais ils fe tinrent feulement fur la défenfive. Le Roi ne les laiffa pas long temps tranquilles : il affembla fon armée & préfenta la bataille aux rebelles. Il fut battu, & tomba vif entre les mains des vainqueurs. Les deux Princes traiterent avec beaucoup d'égard leur prifonnier, & lui laifferent la vie. Quelque temps après ils lui rendirent même la liberté & le conduifirent jufqu'à fa capitale. Pour lui témoigner plus de refpect, ils le porterent dans un Hamac fur leurs épaules. Cette conduite ne toucha point le Roi : il crut au contraire qu'il lui étoit honteux de devoir la vie à fes fujets. Auffitôt qu'il fut libre il leva des troupes, entra dans le Duché de Bamba, & préfenta encore une fois la bataille à ces Princes qu'il avoit tâché en vain de furprendre. Ils firent tout ce qu'ils purent pour l'appaifer, mais ne pouvant y réuffir, ils accepterent le combat : la fortune fe déclara encore pour eux, & ils taillerent en pieces l'armée du Roi, qui périt dans cette action. Les deux Princes firent porter fa tête en triomphe devant eux comme une marque de leur victoire. Les Etats du Royaume s'étant affemblés, le Duc de Bamba fut reconnu Roi, & placé fur le thrône d'un confentement unanime.

Le Marquis de Chioua, après la mort de fon frere, força les Electeurs à le déclarer Roi. S'étant rendu au lieu de l'affemblée à la tête d'un grand nombre de troupes, il enleva bientôt les fuffrages & fe fit mettre la couronne fur la tête. Il montra par cette violence, ce qu'on devoit attendre de fon regne. Il fit d'abord paroître beaucoup de zéle pour la Religion Chrétienne en favori-

L'AFRIQUE.

ſant les Miſſionnaires que le Roi ſon frere avoit demandés au Pape Urbain VIII. Il leur donna des Egliſes, des Couvents, des eſclaves & ce qui leur étoit néceſſaire pour vivre. Mais il changea bientôt de conduite & de ſentiments. L'ambition de faire paſſer la couronne ſur la tête de ſon fils, lui fit commettre les plus grands crimes, & le porta à n'épargner aucun Seigneur qui pût prétendre au thrône. Il maltraita même les Eccleſiaſtiques qui lui reprochoient ſa cruauté. Les Princes de ſon ſang, qui purent éviter ou la mort ou la priſon, ſe réfugierent dans le pays d'Angola chez les Portugais où ils trouverent un aſyle aſſuré. Garcie malgré toutes ces précautions, craignit toujours que ſon fils ne pût pas lui ſucceder. Il s'abandonna alors à la ſuperſtition & rappella les prétendus Magiciens ou Devins que ſes Ancêtres avoient chaſſés. Ces fourbes crurent avoir trouvé le moment favorable de ſe rétablir dans l'Etat ; mais comme ils ſçavoient qu'Alphonſe étoit leur ennemi, ils déclarerent au Roi qui étoit malade, que ſon incommodité provenoit du poiſon que ſon fils lui avoit fait prendre, pour être plutôt en poſſeſſion de la ſouveraine autorité. Le Roi naturellement crédule & cruel fit ſur le champ aſſembler les Etats du Royaume, déclara ſon fils Alphonſe déchu du droit de ſucceder, à cauſe du prétendu parricide qu'il avoit, diſoit-on, commis. Il voulut ſe juſtifier, mais on ne l'écouta pas ; & le Roi avec ſes emportements ordinaires, fit couronner ſon fils Antoine. Garcie mourut après avoir commis encore quelques crimes. Il avoit regné vingt-un ans.

DON ANTOINE.

1663.

Don Antoine auſſi cruel que ſon pere n'exécuta que trop fidelement les ordres inhumains dont il l'avoit chargé en mourant, & commença par faire égorger ſon frere aîné, auquel il refuſa même les honneurs de la ſépulture. Il fit enſuite mourir deux de ſes oncles & ſon frere puîné, & il ſuivit en cela la cruelle maxime de ſon pere, qui penſoit qu'il ne falloit point qu'un Roi eût de parents, & qu'il devoit ſe délivrer de tous ceux qui croyent avoir droit au thrône. Il extermina ainſi tous ceux du ſang royal, qui ne s'étoient point réfugiés dans le Royaume d'Angola. Ces meurtres l'accoutumerent tellement au ſang, qu'il en répandoit de tous côtés, auſſi aiſément que s'il eût pris naiſſance chez les Giagues.

Perſonne n'étoit sûr de ſa vie en l'approchant, ſa femme, quoique très-ſage, ne fut pas à l'abri de ſa cruauté. Il en étoit las, & pour colorer le crime qu'il méditoit, il l'accuſa d'infidélité & la fit expirer dans les tourments les plus affreux. A l'égard du complice qu'il lui attribuoit, il le fit hacher en morceaux peu-à-peu & jetter à la voyerie pour être la pâture des bêtes féroces. Il en vint à un tel excès de barbarie, qu'il ne trouvoit point de domeſtiques qui oſaſſent le ſervir. Tout le monde l'abandonnoit ou le fuyoit. Tous le déteſtoient, ſes propres eſclaves ne pouvant plus ſouffrir ſa tyrannie, ſe retiroient dans les rochers, & dans les plus épaiſſes forêts, aimant mieux courir les riſques d'être dévorés par les animaux carnaſſiers, que de vivre expoſés aux affreux ſupplices, que cet inhumain leur faiſoit endurer. Enfin s'il ne renonça pas entierement à la Religion Chrétienne, il fit voir par ſa conduite qu'il en mépriſoit les préceptes.

Comme il aſſiſtoit un jour à la proceſſion du St. Sacrement, il voulut faire porter ſur ſa tête un paraſol dont on avoit coutume de le décorer les

jours de cérémonies purement civiles. Ce n'étoit pas qu'il y eût quelque néceſſité, ce n'étoit que par une idée de grandeur & par une eſpece de parallele qu'il vouloit faire avec Dieu. Le peuple fut ſcandaliſé & le Clergé déſapprouva cette action. Un des principaux Eccleſiaſtiques s'approcha de lui avec reſpect & le ſupplia de faire attention qu'il ſcandaliſoit l'aſſemblée. Ce Prince fut ſi choqué de cet avertiſſement que ſe retirant auſſitôt dans ſon Palais avec toute ſa Cour, il envoya un Officier de guerre au Vicaire Général de l'Evêque pour lui faire dire qu'il ſe gardât bien à l'avenir de lui faire jamais de pareilles remontrances ſous peine d'éprouver toute ſon indignation. Le Vicaire qui connoiſſoit ſon humeur fiere & ſanguinaire, répondit en Miniſtre zelé pour la Religion.

Le Roi en fut irrité de nouveau & il proteſta qu'il ſe vengeroit, non-ſeulement du Vicaire Général & de tous les Eccleſiaſtiques, mais qu'il étendroit ſon reſſentiment ſur toute la Nation Portugaiſe ; qu'il la feroit périr, ou qu'il la réduiroit en ſervitude. Il ne s'en tint pas aux ſimples menaces, & il donna auſſitôt des ordres pour aſſembler ſes troupes. Le Roi avoit cependant une ſi grande idée de la valeur des Portugais qu'il voulut conſulter les Magiciens ſur le ſuccès de cette affaire. Il fit offrir des ſacrifices, & ces Devins l'aſſurerent avec hardieſſe qu'il entreroit en triomphe dans St. Paul de Loanda, ville appartenante aux Portugais, & capitale d'Angola, & que les plus grands Seigneurs le porteroient ſur leurs épaules. Comptant ſur une victoire entiere & certaine, & ſe repaiſſant d'avance du plaiſir de maſſacrer les Portugais, il promit de partager à ſes ſoldats toutes les richeſſes des Européens.

Les Portugais avoient alors traité pour faire travailler les Mines d'Or, qui ſont dans le Congo. Ils s'ennuyoient des délais affectés qu'on leur faiſoit de les mettre en poſſeſſion des terres qu'on leur avoit vendues, & ils étoient réſolus de s'en emparer par la voye des armes. Les Officiers Portugais étoient à la tête de quatre cents ſoldats Européens & d'environ deux mille Negres de leurs ſujets. Ces troupes s'avançoient vers le lieu des Mines, quand elles furent averties de l'armement du Roi de Congo & de ſon deſſein.

Les Eccleſiaſtiques firent tous leurs efforts pour détourner le Roi de cette entrepriſe ; mais perſonne ne fut capable de l'empêcher de courir à ſa perte. Il envoya contre les Portugais de nombreuſes troupes qu'on auroit pû regarder comme de fortes armées, ſi dans les ſoldats qui les compoſoient, il y avoit eu autant de courage & de ſcience militaire, qu'il y avoit de férocité & d'envie de piller. Dans le moment de l'attaque le ciel ſembla ſe déclarer pour les Portugais : une pluye très-chaude pouſſée par un vent brûlant donnoit dans le viſage des Negres, & les empêchoit de combattre. Le Roi qui étoit placé ſur une petite hauteur pour voir ſon armée & donner ſes ordres, fut tué au même endroit. Ses troupes prirent auſſitôt la fuite ; mais les Portugais ne jugerent pas à propos de les pourſuivre. Ils ſe contenterent de couper la tête du Roi, & la porterent à Loanda, où ils lui firent une entrée ſolemnelle. Garcie n'avoit regné qu'environ trois ans.

Il eut pour ſucceſſeur un Prince de ſon ſang. Garcie l'avoit mépriſé au point, qu'il l'avoit épargné, ne le jugeant point capable de ſonger au

L'AFRIQUE.

thrône. Ce Prince, qui avoit caché avec adresse son ambition, s'empara de la couronne aussitôt qu'il eut appris la mort du Roi, & se fit nommer Alvare VII. Il fut semblable en tout à son prédécesseur, & n'étoit Chrétien que par le baptême, qu'on lui avoit administré lorsqu'il étoit encore à la mammelle. Il devint si odieux à ses peuples qu'ils prirent les armes contre lui. Secourus par le Comte de Sogno, ils le déthrônerent au mois de Juin de la même année 1666.

DON ALVARE VII.

Le Comte de Sogno fit alors assembler les Etats, & on élut un jeune Prince de vingt ans, qui prit le nom d'Alvare VIII. C'étoit un Prince qui promettoit beaucoup, & qui avoit de grandes qualités. Il perdit la couronne par une révolte arrivée en 1670. On n'a point la suite des autres Rois.

DON ALVARE VIII.

CHAPITRE XI.

ROYAUME DE MATAMBA.

LE Royaume de Matamba est contigu aux Royaumes de Congo & d'Angola; mais ce qu'on en sçait se réduit à peu de chose. L'air qu'on y respire est plus temperé, que sa situation ne semble promettre. Le terroir est fertilisé par les débordements des rivieres qui le traversent. Il donneroit aux habitants de quoi vivre commodément & de quoi commercer avec l'Etranger; mais les Negres sont trop paresseux pour y penser. Ils pourroient faire valoir les Mines d'Or & d'Argent qui sont chez eux. Ils ne sçavent point ou ne veulent point sçavoir où elles sont. Ils ne font usage de celles de fer, que par le besoin indispensable qu'ils ont de ce métal.

Les Provinces de ce Royaume, qui sont les mieux cultivées, c'est-à-dire celles qui ne sont pas tout-à-fait incultes, sont la haute Umbe & la basse; les bords du Coango, du côté où le Giaga-Cazangi tient sa Cour. Cette résidence est un amas de Cabanes entourées d'une grosse & épaisse haye d'épines. On cultive avec toute l'attention qu'on peut attendre des Negres, les bords de la Coanza & principalement les Isles de cette riviere. On en compte quatorze, qu'on appelle les Isles de Chindonga & celle de Bondo, qui est partagée en deux; une partie appartient au Roi de Matamba, & l'autre au Giaga-Cazangi son feudataire. Les Provinces de Canghella, de Dongy, & une grande étendue de pays de ce côté-là, sont presque désertes à cause du voisinage des Giagues Antropophages, qui en ont dévoré une partie des habitants.

Le Royaume de Matamba étoit autrefois une dépendance de celui de Congo, auquel ses Princes payoient tous les ans le tribut; ce qui dura plusieurs siécles, & dureroit peut-être encore, si un Gouverneur, qui avoit reçu quelque chagrin de la part du Monarque, n'avoit pas changé cet ordre. Il trouva un grand nombre de mécontents & se mit à leur tête. Ils le reconnurent pour Cambolo, c'est-à-dire, pour Roi de Matamba. C'étoit un idolâtre, grand homme de guerre; il rassembla & mit dans ses inté-

rêts, plusieurs grosses troupes de voleurs, avec lesquels il courut le pays, en subjugua une partie considérable, & se fit un Etat composé de plusieurs Provinces, que le Roi de Congo fut obligé de lui abandonner. Son régne fut heureux. Il laissa un Etat florissant. La Princesse Zingha dont j'ai parlé dans le chapitre d'Angola & dont j'ai marqué la retraite vers ces cantons-là, n'ayant pû conserver la couronne qu'elle portoit, eut assez de force pour attaquer les successeurs de ce Prince. Elle remporta sur eux de grands avantages; & vint à bout de les déthroner. Dans une des batailles qu'elle gagna, elle prit la Princesse Muongo Matamba, femme du dernier Cambolo avec sa fille. Elle les réduisit en esclavage, & sans respect pour leur qualité, les fit marquer au front avec un fer chaud comme les autres esclaves. Muongo en mourut de désespoir, mais sa fille lui survécut.

Plusieurs d'entre ses nouveaux sujets ne pûrent supporter la cruelle servitude, où la Reine les réduisoit & ils se disperserent de tous côtés. Quelques-uns s'établirent sur les bords du Coango, d'autres se répandirent en différentes Provinces, où ils firent des établissements. Ils y jouïrent d'une espece de liberté; mais toujours dans la nécessité d'être continuellement sous les armes pour se garantir des incursions des Giagues. La Reine Zingha protégea l'idolâtrie quoiqu'elle fût baptisée; elle mourut cependant dans la Religion Chrétienne le 13 Décembre *1663*. Elle avoit reçu le nom d'Anne sur les Fonds de Baptême. La Princesse Barbe sa sœur qui étoit infirme, & aveugle lui succéda. Elle mourut le 24 Mars *1666*. Son mari Zingha-Mona, abjura la Religion Chrétienne, en fut le persécuteur, vecut non en Roi, mais en tyran. Il fut chassé & déthrôné par Don Jean Prince Chrétien, qui fut reconnu Roi, mais ce dernier perdit une bataille & y fut tué. Zingha-Mona remonta alors sur le thrône. Don Francisco fils de Don Juan vengea la mort de son pere, attaqua le tyran, le défit & le tua. Il fut Roi, & tâcha de rétablir la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XII.

Topographie de l'Afrique.

CETTE partie du Monde s'étend depuis le premier degré de longitude jusqu'au soixante-dixieme. Comme elle est coupée par l'Equateur en deux parties presqu'égales, sa latitude méridionale est depuis le premier degré jusqu'au trente-cinquieme, & sa latitude septentrionale depuis le premier degré jusqu'au trente-septieme. L'Afrique est une grande presqu'Isle que l'Isthme de Suez joint au continent de l'Asie. Cette partie de la terre qui est moins peuplée & moins temperée que l'Europe, & l'Asie, est beaucoup plus grande que la premiere, & plus petite que la seconde. Les chaleurs y sont excessives à cause de sa situation dans la Zone Torride & parce que les sables dont elle est remplie augmentent encore l'ardeur des rayons du Soleil. On pense qu'on peut aussi attribuer à ces deux causes la

L'AFRIQUE.

noirceur d'une partie des Africains. Le pays eſt plein de vaſtes forêts, mais les côtes ſont aſſez fertiles, & outre les mines d'or & d'argent qu'on y trouve, on y recueille d'excellents fruits. Les beſtiaux qu'on nourrit particulierement en Barbarie, ſont d'une groſſeur extraordinaire, & leur chair eſt très-bonne au goût. Les drogues qu'on tire de l'Afrique pour la Médecine ſont admirables, ſurtout la Caſſe & le Sené. La Caſſe qui croît en Egypte eſt un arbre dont le fruit vient dans des gouſſes ligneuſes. Ces gouſſes renferment des eſpeces d'amandes, & une moëlle ou pulpe qui ſervent en Médecine : le Sené eſt un arbriſſeau qui vient particulierement en Abyſſinie, & il eſt de la hauteur d'une coudée. Ses feuilles ſont longues, pointues & un peu graſſes, & il en naît de petites follicules, ou gouſſes recourbées & très-plates qui ſont d'un grand uſage dans la Médecine.

Outre les animaux domeſtiques & ſauvages qu'on voit en Europe, l'Afrique en renferme une grande quantité d'autres, comme Lions, Leopards, Tigres, Pantheres, Rhinoceros, Elephants, Caméléons, Autruches, Chameaux, Singes, Taureaux & Anes ſauvages. On trouve dans quelques rivieres des Chevaux marins, & des Crocodiles, & il y a auſſi dans l'Afrique des Serpents d'une grandeur prodigieuſe. Je ne m'arrêterai pas à donner la deſcription du Lion, parce qu'on en a vu en Europe & même en France dans pluſieurs ménageries royales, mais je crois devoir rapporter quelle eſt ſa force & en quelle circonſtance il eſt le plus à craindre. Lorſqu'il attaque un Homme, un Bœuf, un Cheval, &c. il les terraſſe ſans peine & les emporte avec facilité auſſitôt qu'il leur a donné le coup de la mort, exploit qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un rugiſſement. Quand un Lion eſt en fureur, ou qu'il eſt preſſé par la faim, il dreſſe & ſécoue ſa criniere & ſe bat les flancs & le dos avec ſa queüe. Dans ces occaſions, la mort eſt preſqu'inévitable pour tous les hommes qu'il rencontre ; mais s'il n'agite point ſa criniere, & qu'il ne faſſe pas de grands mouvements avec ſa queüe, il y a beaucoup d'apparence qu'il laiſſera paſſer tranquillement les voyageurs qu'il trouvera ſur ſon paſſage.

Lion.

Tigre, Léopard, & Panthere.

Le Léopard, le Tigre & la Panthere ſont des animaux de même nature à peu de choſe près. Ils ont beaucoup de reſſemblance avec le Lion ſoit pour la force des membres, ſoit pour la forme du corps. Quelques Naturaliſtes croyent que le Léopard vient du Lion & de la Panthere, ou de la Panthere mâle & de la Lionne. Le Léopard différe du Tigre par la groſſeur du corps, & par la forme & la couleur des taches qu'il a ſur la peau. Le Tigre eſt beaucoup plus grand que le Léopard, & ſes taches ſont jaunes, rondes & bordées de poils noirs ; au lieu que celles du Léopard ſont toutes noires & reſſemblent à la figure d'un fer à cheval. Ces animaux quoique très-carnaſſiers & extrêmement féroces, ne touchent en aucune maniere aux bêtes mortes qu'ils peuvent trouver dans la campagne. Ils ne vivent cependant que de la chair d'autres animaux, ou de celle des hommes qu'ils rencontrent, mais il faut qu'ils ayent eux-mêmes tué leur proie, & ils aiment à lui ſucer le ſang.

Rhinoceros.

Les Auteurs qui ont traité du Rhinoceros en parlent ſi diverſement qu'on reconnoît à peine qu'ils veulent décrire le même animal. M. Kolbe donne du Rhinoceros la deſcription ſuivante : Cet animal, dit-il, a la peau d'un

brun foncé, approchant du noir. Elle eſt ſans poil, couverte de cicatrices & d'égratignures comme celle de l'Elephant; mais elle eſt ſi dure & ſi épaiſſe qu'il eſt bien difficile de la percer avec le couteau le plus pointu. Ces égratignures & ces cicatrices qui s'entrecoupent les unes les autres, paroiſſent de loin comme des écailles & c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle les Peintres repréſentent le Rhinoceros armé de tous côtés d'une eſpece d'écaille. Le muſeau de cet animal reſſemble à un grouin de cochon, mais il eſt un peu plus pointu. Sur ſon nez il ſort une corne d'un gris brun, qui ſans doute à cauſe de l'uſage continuel qu'il en fait, eſt un peu recourbée du côté de la tête, de ſorte qu'elle a la figure d'un ſoc de charrue. Elle varie de grandeur, ſuivant l'âge de l'animal, & jamais elle ne paſſe deux pieds. Il a une autre corne ſur le front en ligne droite de celle qu'il a ſur le nez. Cette ſeconde eſt jaune, a ordinairement une paume de longueur dans un jeune Rhinoceros, & dans un vieux, elle ne croît jamais au-delà de ſix pouces, & elle empêche celle qui eſt ſur le nez d'être auſſi redoutable qu'elle devroit l'être. Les oreilles du Rhinoceros ſont plus petites & ſes jambes plus courtes que celles de l'Elephant. Il a les yeux fort petits & ne voit abſolument que devant lui. Lorſqu'il marche, ou qu'il pourſuit ſa proie, il va toujours en droite ligne forçant, renverſant, perçant tout ce qu'il rencontre. Avec la corne qu'il a ſur le nez, il déracine les arbres, enleve les pierres qui s'oppoſent à ſon paſſage, & les jette derriere lui fort haut, à une grande diſtance & avec beaucoup de bruit. Lorſqu'il ne rencontre rien & qu'il eſt en colere, il fait des ſillons ſur la terre en baiſſant la tête, & il jette la pouſſiere avec fureur par-deſſus ſon dos. Il grogne comme le cochon, & s'il eſt tranquille, il faut être près de lui pour l'entendre, mais s'il eſt irrité on l'entend de fort loin.

Le Rhinoceros attaque rarement les hommes à moins qu'ils ne cherchent à l'irriter, ou qu'ils ne ſoient habillés de rouge. Dans ces deux cas cet animal entre en fureur & renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui, & lorſqu'il eſt aſſez près de l'homme, il le ſaiſit par le milieu du corps, & le fait voler par-deſſus ſa tête avec une telle force qu'il eſt tué par la violence de ſa chute. Alors il approche pour le lécher & ſa langue eſt ſi rude & ſi dure qu'elle enleve toutes les chairs. Il fait la même choſe aux animaux à qui il donne la mort. Cependant il n'eſt pas difficile de ſe garantir de ſes coups, quelque furieux qu'il ſoit, ſi on peut le voir venir. Il marche fort vîte, mais il ne ſe tourne qu'avec peine & comme il ne voit que devant lui, on peut le laiſſer approcher à la diſtance de huit ou dix pas, & ſe mettre un peu à côté. Il ne voit plus rien alors, & ne peut retrouver celui qu'il pourſuit. Cet animal ne ſe nourrit pas d'herbes, il leur préfére les buiſſons, le genêt & les chardons. Entre toutes les plantes, il n'en eſt point qu'il aime autant qu'un arbuſte qui reſſemble beaucoup au Genevrier, mais qui n'a pas une odeur auſſi forte, & dont les piquants ne ſont pas auſſi pointus. Les Européens qui ſont dans le pays où croît cette plante l'appellent l'*arbriſſeau du Rhinoceros*.

La chair du Rhinoceros eſt excellente à manger, & on fait uſage en Médecine de ſa peau, de ſa corne & de ſon ſang. On tire un ſel de ſa

L'AFRIQUE.

peau, & ſuivant le témoignage de M. Kolbe, qui aſſure l'avoir vu, la corne du Rhinoceros ne peut reſiſter à l'attouchement du poiſon, qui la fait fendre ſi l'on en verſe deſſus. A l'égard du ſang de cet animal, lorſque les Européens en peuvent avoir de frais, ils le mettent dans un boyau du Rhinoceros, & l'expoſent au ſoleil pour le faire ſécher. On prétend qu'il eſt un excellent ſpécifique contre les obſtructions, & pour conſolider les playes internes. On le prend pour cet effet dans un verre de vin, ou dans une taſſe de thé ou de caffé.

Eléphant.

L'Elephant eſt le plus gros & le plus fort des animaux. Sa peau eſt ſans poil & fort dure, mais elle eſt toute couverte de cicatrices & d'égratignures que lui font les épines & les buiſſons au travers deſquels l'Elephant paſſe fort ſouvent. La tête de cet animal eſt proportionnée à ſon corps & il a deux oreilles fort larges & fort étendues. Au-deſſus de ſa mâchoire ſupérieure & entre deux dents fort groſſes & très-longues, eſt placée une trompe qui s'allonge, ou ſe racourcit au gré de l'Elephant & dont il ſe ſert comme d'une main, ſoit pour manger, ſoit pour ſe défendre. Ses jambes ſont courtes, & ſes pieds ſont ronds, larges & armés de forts durillons qui ſervent à affermir ſa marche. Sa queue eſt terminée par une groſſe touffe de poils qui ont environ un pied & demi de long & qui ſont auſſi épais & auſſi forts que des ſoyes de cochons. Quelque peſant que ſoit cet animal, il atteint de ſon pas un homme qui court. Il nâge proprement, ſe couche & ſe leve avec autant de facilité que les autres animaux; ce qui fait voir combien eſt fauſſe l'opinion où étoient les Anciens en s'imaginant que l'Elephant n'avoit point de jointures. Ceux qu'on parvient à priver, craignent les châtiments & paroiſſent ſenſibles à la douceur & aux récompenſes qu'on leur montre. Les Elephants vivent quelquefois cent ou cent vingt ans, & croiſſent juſqu'à trente. Ils ſont fort communs dans les Indes où on en trouve qui ont quinze pieds de haut. Ceux de l'Iſle de Ceylan ſont les plus petits, mais on les eſtime davantage.

En général la femelle de l'Elephant eſt plus foible & moins groſſe que le mâle. Elle porte ſes petits deux ans, & ſes mammelles tombent entre ſes jambes de devant. La nourriture ordinaire des Elephants eſt de l'herbe, des bruyeres, des racines & les branches des buiſſons pendant qu'elles ſont encore tendres. Lorſqu'ils veulent boire, ils troublent toujours l'eau. Quelques perſonnes ont cru que c'étoit pour ne ſe pas voir dans l'eau, mais il paroîtroit aſſez vraiſemblable, qu'ils ne mêlent ainſi l'eau que pour la rendre moins crue & moins indigeſte. Les dents d'Elephants du Cap de Bonne-Eſpérance ſont très-groſſes & peſent depuis ſoixante livres juſqu'à cent vingt.

Chameau & Dromadaire.

Il y a deux eſpeces de Chameaux, l'une qui retient le nom de Chameau, & l'autre qu'on appelle Dromadaire. Ceux de la premiere eſpece ont les jambes très-hautes, une boſſe ſur le dos & le cou fort long. Ces animaux ſont dociles, & on les accoutume aiſément à plier les genoux & à ſe baiſſer pour recevoir la charge qu'on leur deſtine, & qui va quelquefois à mille livres peſant. Les Dromadaires ſont plus petits & ne portent pas de ſi fortes charges, mais ils ſont plus agiles & marchent plus

vîte,

vîte, & on s'en ſert pour les voyages qui demandent de la promptitude. Le poil des Chameaux tombe ordinairement au printemps, & alors pour le préſerver de la piquûre des mouches, on dit qu'il faut leur goudronner la peau. D'ailleurs ils coutent peu à nourrir, car ils peuvent être dix à douze jours, ſans boire ni manger.

Taureau ſauvage ou Bufle.

Le Bufle a le corps preſque ſemblable à celui d'un Taureau d'Europe. Il avance toujours la tête en marchant, & ſur ſon front ſort une touffe de poils friſés & fort rudes. Ses cornes, dont les pointes ſont recourbées en dedans & ſe joignent preſque, ſont fort courtes & penchent vers le col; il a la peau ſi dure & ſi ferme, qu'il ſeroit difficile de le tuer, ſi l'on n'avoit une bonne arme à feu. La chair de cet animal eſt bonne à manger, mais elle n'eſt ni ſi excellente ni ſi tendre que celle des bœufs ordinaires. Le Bufle du Cap de Bonne-Eſpérance devient furieux à la vûe d'un habit rouge, & au bruit d'un coup de fuſil tiré près de lui. Dans ces cas, il pouſſe des cris affreux, frappe du pied, remue la terre & courant contre celui qui a tiré, ou qui eſt habillé de rouge, il franchit tous les obſtacles pour l'atteindre. Le feu, l'eau ne peuvent l'arrêter; une muraille ſeule, ou quelque choſe qui lui dérobe la vûe de ſon ennemi, appaiſe ſur le champ ſa fureur.

Ane ſauvage.

L'Ane ſauvage eſt un des plus beaux animaux qu'on connoiſſe. Il a la taille d'un cheval de monture ordinaire. Son poil eſt doux & uni, & ſes jambes ſont déliées & bien proportionnées. Depuis ſa criniere juſqu'à ſa queue, on lui voit au milieu du dos une raie noire, de laquelle il ſort de part & d'autre un grand nombre de raies de diverſes couleurs, qui forment autant de cercles en ſe rencontrant ſous ſon ventre. Quelques-uns de ces cercles ſont blancs, d'autres jaunes, d'autres châtains, & ſes couleurs ſe perdent & ſe confondent les unes dans les autres, de ſorte qu'elles preſentent un coup d'œil charmant. Sa tête & ſes oreilles ſont auſſi ornées de petites raies & des mêmes couleurs. Celles qui brillent ſur la criniere & ſur la queue, ſont pour la plûpart blanches, châtain, ou brunes, & il en a peu de jaunes en ces endroits. Cet animal eſt ſi prompt à la courſe, qu'il n'y a point de chevaux qui puiſſent lui être comparés à cet égard. Les Anes ſauvages vont toujours par groſſes troupes, & ils aiment tellement leur liberté, qu'on n'a jamais pu venir à bout d'en apprivoiſer quelqu'un.

Singes.

Il y a tant d'eſpéces différentes de Singes, qu'on ne peut en donner une exacte deſcription. Il y en a de toutes les tailles & de pluſieurs formes; mais tous font voir beaucoup d'adreſſe, d'inſtinct & de malice.

Caméléon.

Le Caméléon reſſemble un peu au Lézard, excepté qu'il a la tête plus large, plus groſſe & qu'il n'a point de col. Son muſeau eſt long & fait en pointe obtuſe, & ſa langue qui eſt ronde & applatie par le bout, lui ſert à prendre des mouches ou autres ſemblables inſectes, dont il fait apparemment ſa nourriture. Lorſqu'il veut faire la chaſſe à ces inſectes, il tire la langue & les mouches s'y attachent comme ſur de la glu. La couleur ordinaire du Caméléon eſt un gris bleuâtre. Le Vulgaire s'imagine que les Caméléons changent de couleurs & prennent auſſitôt celles des choſes qu'on leur préſente; mais cette idée eſt démentie par l'expérience. Il eſt vrai que le corps de cet animal eſt diaphane, & que lorſqu'on le met contre quelque choſe on en voit la couleur au travers de ſa peau & de tout ſon corps.

L'Afrique.

Autruche.

L'Autruche a le corps plus grand qu'aucun autre oiseau connu dans le monde, & sa tête est fort petite en comparaison. Son col, qui est long, ressemble à celui d'un Cygne, & son bec est court & pointu; ses plumes sont noires & blanches; ses jambes sont longues, fortes & épaisses, & ses pieds sont fendus comme ceux des Chèvres. La pesanteur de cet oiseau l'empêche de voler, mais lorsqu'il se voit en danger, il s'enfuit en s'aidant de ses aîles & de ses jambes avec tant d'agilité, qu'il faut être bien monté pour pouvoir l'atteindre. Si l'Autruche croit ne pouvoir échapper au chasseur, elle cache sa tête où elle peut, & ne branle point qu'on ne l'ait prise ou tuée. L'œuf d'Autruche est un bon mets, & il suffit pour rassasier trois ou quatre personnes. Divers Auteurs, en parlant des Autruches, disent qu'elles déposent leurs œufs sur le sable, où elles les laissent jusqu'à ce que le Soleil les ait fait éclore. Elles placent à la vérité leurs œufs sur le sable, mais suivant le rapport de M. Kolbe, celles du Cap de Bonne-Espérance couvent comme les autres oiseaux, & le mâle & la femelle font cette fonction tour à tour. Lorsque les petits sont éclos, les Autruches ne les abandonnent pas, comme quelques-uns le croyent encore; au contraire elles en ont un grand soin, jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher eux-mêmes leur nourriture. Le pere & la mere apportent des herbes à leurs petits, & s'il arrive qu'ils en perdent quelqu'un pendant leur absence, il deviennent si furieux, qu'on ne pourroit en approcher dans ces moments, sans courir un grand risque. On dit que les Autruches digerent le fer & les cailloux; elles en avalent à la vérité, mais elles les rendent tels qu'elles les ont pris.

Cheval marin.

Le Cheval marin ressemble au Rhinocéros par la couleur & par la taille, avec cette différence néanmoins, qu'il a les jambes plus courtes. Sa tête ressemble plus à celle du Cheval ordinaire qu'à celle de tout autre animal, & il y a apparence que c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom de Cheval. Il a la bouche beaucoup plus grande que le Cheval, & à cet égard il approche plus du bœuf. Ses narines qui sont fort grosses se remplissent d'eau, qu'il fait jaillir lorsqu'il se leve du fond de la mer ou de la riviere où il se trouve. Ses jambes sont courtes, épaisses & égales en grosseur depuis le haut jusqu'en bas. Il n'a pas la corne fendue comme le Bœuf, mais elle est partagée en quatre parties à l'extrémité, & sur chacune de ces parties, on voit des espéces de petites canelures qui vont en forme de vis: sa queue est courte comme celle de l'Eléphant, & on y apperçoit un peu de poil qui est fort court; le reste du corps de cet animal n'en a pas; les mammelles de sa femelle lui pendent entre les jambes de derriere, & elles sont petites en comparaison de la grosseur du corps. La peau du Cheval marin a plus d'un pouce d'épaisseur, & outre cela elle est si dure qu'il est très-difficile de le tuer même d'un coup de bale.

Cet animal ne vit pas toujours dans l'eau, il prend sa nourriture sur la terre, & s'il se retire dans la mer ou dans une riviere, ce n'est que pour se mettre en sûreté. Sa nourriture ordinaire est l'herbe, & aussitôt que la faim le presse, il sort de l'eau dans laquelle il se couche toujours, tourne la tête de tous côtés vers les bords pour voir s'il n'y a point de danger, & s'il apperçoit quelque chose il se replonge dans l'eau, où il reste plusieurs heures sans se montrer de nouveau. Il sent un homme à une distance assez grande,

ce qui augmente la difficulté de le tuer. Les Européens visent toujours à la tête de cet animal, parce que la peau y étant plus tendue, on touche plus aisément à l'os.

Lorsqu'on l'a tué dans l'eau, le sang fait découvrir le lieu où il faut le chercher, & alors par le secours d'un batteau & avec des crocs & des cordes on le tire au bord. Sur le champ on le dépouille de sa peau, on lui ôte les boyaux, on le charge sur un chariot, & on l'emporte. Cet animal pese pour l'ordinaire deux mille cinq cens ou trois mille livres.

On est curieux des dents du cheval marin. Il en sort quatre de la mâchoire inférieure, & elles s'élevent hors de la gueule à une hauteur considérable. Il y en a deux de chaque côté, dont l'une est crochue & l'autre droite. Elles sont épaisses comme une corne de bœuf, longues d'environ un pied & demi & pesent quelquefois dix livres chacune. Leur blancheur est fort éclatante & se conserve mieux que l'ivoire, qui jaunit en vieillissant. La chair du Cheval marin est un manger très-délicieux, soit bouillie, soit rôtie, & sa graisse est fort douce & fort saine.

Crocodile.

Les Crocodiles sont des espéces de grands Lézards amphibies, qui se nourrissent dans les joncs sur le bord des grandes rivieres. Leur corps est couvert d'écailles sur le dos, mais la peau du ventre est assez tendre; ils ont une gueule extraordinairement grande, avec plusieurs rangs de dents aigues & qui entrent les unes dans les autres; ils dévorent souvent les hommes, & on auroit peine à s'en garantir en Egypte, où ils sont fort nombreux, si un petit animal nommé *Ichneumon*, ne leur faisoit la guerre & n'en détruisoit beaucoup. L'Ichneumon, qui a la forme à peu près d'un Rat, s'introduit dans la gueule du Crocodile, pénétre jusqu'à ses entrailles, les ronge, & sort ensuite par l'ouverture qu'il s'est faite en lui perçant le ventre.

On n'a connu que fort tard la plus grande partie de l'Afrique, & quoique les Européens n'ayent point d'établissement dans cette vaste région, on sçait qu'elle est habitée & qu'elle contient des pays très-fertiles. On n'a eu connoissance de l'Afrique méridionale que par les navigations des Portugais, qui à la fin du quinziéme siécle découvrirent & doublerent le Cap de Bonne-Espérance, comme je l'ai dit plus haut.

Les principales rivieres de l'Afrique sont le Nil, le Niger, le Sénégal, le Zaïre, le Coanza, & le Zambeze, ou Cuama.

Le Nil.

Le Nil coule du Midi au Nord & se jette dans la Mer méditerranée après avoir traversé l'Egypte. On croyoit au commencement du siécle dernier, que le Nil prenoit sa source dans le Gojam, Province d'Abyssinie; mais M. Danville n'est pas de ce sentiment. Dans une nouvelle Carte d'Afrique qu'il vient de publier, il observe que les Géographes anciens & les plus célébres des Orientaux, reculent les sources du Nil vers le milieu de l'Afrique, & le font sortir des montagnes de la Lune, vers le cinquiéme dégré de latitude septentrionale. Le même Géographe ajoute, que l'autre fleuve qui se joint dans la Nubie, au dessous de la ville de Sennar, à celui qui vient d'Abyssinie, est plus gros, & il en conclut qu'on n'est pas en droit de rejetter entierement ce que Ptolemée, El-Edrisi & Abulfeda rapportent de l'origine du Nil, jusqu'à ce qu'on en ait des connoissances plus claires & plus distinctes. Les débordements du Nil fertilisent les terres qu'il arrose, & surtout l'Egypte, où il se partage en plusieurs branches,

L'AFRIQUE.

Le Niger & le Sénégal.

Le Niger & le Sénégal sont plus connus aujourd'hui qu'ils ne le furent d'abord & M. Sanson dans ses cartes faisoit couler le Niger de l'Est à l'Ouest, & traverser toute la Nigritie par un cours de plus de huit cents lieues, après lequel il sembloit se jetter dans la Mer Atlantique à l'endroit où est l'embouchure du Sénégal, qui dans ce cas est le même que le Niger. Les premieres Cartes de M. Delisle étoient semblables à celles de M. Sanson touchant le Niger ; mais sur de nouvelles relations MM. Delisle & Danville distinguent deux fleuves qui prennent leurs sources environ au milieu de la Nigritie. L'un, qui est le Niger & qui s'appelle *Guien* ou *Isa*, coule vers l'Orient dans le Royaume de Tombut, & va se rendre dans un ou deux lacs aux environs de Bornou. L'autre, qui est le Sénégal, en sortant du Lac Maberia coule à l'Occident, & va tomber dans l'Océan, après un cours de plus de quatre cents lieues. On ne connoît bien que depuis son embouchure jusqu'au Rocher qui est au-delà du Royaume de Galam. C'est environ la moitié de son cours, & on ne peut pas le remonter plus haut à cause des rochers, des cataractes ou cascades que l'on rencontre. Plusieurs Auteurs croyent que la riviere de Gambie, ou Gambre, est une branche du Sénégal.

Le Zaïre.

Ce Fleuve qui arrose le Congo septentrional, se décharge dans la mer à l'Occident. On ne connoît pas sa source, & c'est sans fondement qu'on le faisoit sortir, comme plusieurs autres d'un lac Zambre qu'on disoit être au milieu de l'Afrique. Le Zaïre reçoit dans son lit une autre riviere considérable nommée le Coango.

Le Coanza.

Le Coanza coule au travers du Congo méridional, & on ignore aussi quelle est son origine.

Le Zambeze ou Cuama.

La source du Zambeze est encore inconnue ; on sçait seulement qu'il parcourt les Etats du Monomotapa, & qu'il se jette à l'Orient dans le Golphe de Sofala.

Il y a en Afrique trois fameux Caps, sçavoir à l'Occident le Cap Verd, au Midi le Cap de Bonne-Espérance, & à l'Orient le Cap de Guardafui.

On remarque dans cette partie du Monde deux chaînes principales de Montagnes. La premiere est au Nord & s'appelle le Mont-Atlas. Elle traverse toute la Barbarie d'Occident en l'Orient, & finit près de l'Egypte. La seconde est située auprès du Tropique du Cancer, & se nomme le Mont Amédéde : elle sépare la Nigritie du Sara, ou Desert de Barbarie.

L'Afrique peut se diviser en trois parties générales, sçavoir ; 1°. la partie septentrionale qui contient l'Egypte à l'Orient, la Barbarie à l'Occident, & le Sara, ou Desert à son Midi. 2°. La partie du milieu qui d'Occident en Orient renferme la Guinée, la Nigritie, la Nubie & l'Abyssinie. 3°. La partie méridionale qui comprend le Congo à l'Occident ; au milieu la Cafrerie pure qui s'étend jusqu'au Cap de Bonne-Espérance ; & à l'Orient la Cafrerie mélangée qui renferme les côtes de Zanguebar & d'Ajan. A ces dix parties que les trois parties générales contiennent, on doit ajouter les Isles de l'Afrique.

DE L'EGYPTE.

L'Egypte placée au Nord-Est de l'Afrique est bornée au Nord par la Méditerrannée ; à l'Orient par l'Arabie-Petrée & la Mer rouge ; au Midi par la Nubie ; & à l'Occident par la Barbarie. Une longue chaîne de Montagnes

qui ne font pas éloignées du Nil, furtout dans la haute Egypte, traverfe tout ce pays du Midi au Nord. Le Nil, dont on a déjà parlé eft la feule riviere remarquable qui s'y trouve.

L'Egypte eft un pays très-fertile quoique fablonneux, & fa fertilité vient des eaux du Nil, qui en féjournant fur les terres y laiffent un limon qui les engraiffe. Vers le milieu de Juin, le Nil commence à fe déborder, & il ne rentre dans fon lit qu'au mois de Septembre. Lorfque le débordement va jufqu'à vingt-quatre pieds on fait des réjouiffances, parce que l'année doit être bonne. S'il ne paffe point feize pieds on s'attend à une difette, & fi l'inondation excéde les vingt-quatre pieds, elle devient nuifible, en ce qu'elle eft plus longtemps à fe retirer, & qu'elle ne laiffe plus le temps néceffaire pour femer & moiffonner. Il y a des endroits où le Nil fe précipite du haut des rochers avec un très-grand bruit : c'eft ce qu'on appelle les *Cataractes*. Il tombe en un de ces endroits de près de deux cents pieds de haut. On prétend que le limon du Nil qui refte fur la terre corrompt l'air & le rend mal fain. Cependant les peuples y vivent longtemps, & les animaux y font très-féconds.

Ce pays eft fi fertile en bled, qu'on l'appelloit autrefois le grenier de l'Empire Romain. Il en fournit maintenant une grande quantité aux Turcs dont il dépend. Outre le bled, on en tire du riz, des dattes, des olives, du féné, de la caffe & un baume excellent. Les fruits y font délicieux & on y cultive avec fuccès des cannes à fucre & de très-beau lin. On faifoit anciennement dans ce pays le commerce des Marchandifes des Indes, qui fe pouvoient tranfporter par la Mer Rouge, mais depuis la découverte du Cap de Bonne-Efpérance, ce commerce a beaucoup diminué. On divife l'Egypte en trois parties ; la haute au Midi, celle du milieu, & la baffe au Nord.

Haute Egypte.

Cette partie de l'Egypte, connue anciennement fous le nom de Thébaïde, fe nomme aujourd'hui *Saïd*, qui en Arabe fignifie pays haut. Ses principales villes, toutes bâties fur le Nil, font, Girgé, capitale & réfidence d'un Sangiac ; Siout ou Aziot, ville confidérable au Nord de la précédente ; Kené (1) ou Kous, anciennement Coptos, au Sud-Eft de Girgé ; Afna, petite ville plus au Midi ; Souen ou Afvan, autrefois Syene (2) prefque fous le Tropique du Cancer, & Ibrim : cette ville eft la derniere Place que les Turcs poffédent en Egypte, ou plutôt elle appartient à cette partie de la Nubie qui lui a été unie, & elle eft près des grandes Cataractes du Nil.

Egypte du milieu.

L'Egypte du milieu eft appellée Voftani par les Turcs, & elle renferme le Caire, capitale de toute l'Egypte, Fium & Suez, ville & port.

Le Caire.

Le Caire, ville fituée fur le Nil, & capitale de la Province & de toute l'Egypte, fut bâtie l'an 971. de l'Ere Chrétienne, par le Khalife Moez Fatimite, qui la nomma *Al-Caira*, c'eft-à-dire, la victorieufe. Cette ville, qui eft fort grande, eft compofée de trois parties féparées l'une de l'autre

(1) Près de cette ville au Midi, font les ruines de l'ancienne & magnifique ville de Thebes d'Egypte, qui avoit cent portes. On y voit encore un grand Palais, qui femble n'avoir fubfifté que pour effacer la gloire des plus beaux ouvrages.

(2) Juvenal y fut exilé & y mourut. Près de cette ville étoient les carrieres de ce beau marbre appellé *Granit*.

L'AFRIQUE.

de près d'un quart de lieue. Ces parties ſont connues par les noms de vieux Caire, de nouveau Caire, & de fauxbourg de Boulac. Cette derniere partie eſt ſur le bord du Nil, & a un beau port. Les maiſons ſont baſſes, mal conſtruites, & les rues ſont ſales & ſans pavés. Le château où réſide le Bacha eſt placé ſur une hauteur, & ne conſerve que quelques foibles reſtes de ſon ancienne magnificence. Les Turcs ont peu de goût pour l'architecture, & leur négligence à cet égard eſt cauſe de la perte de pluſieurs édifices. Le Caire eſt bien peuplé & fait un commerce aſſez conſidérable des tapis de Turquie, dont il y a des Manufactures dans la ville. Vis-à-vis du Caire & de l'autre côté du Nil étoit autrefois la célébre ville de Memphis, ancienne capitale de l'Egypte. Les fameuſes pyramides qui ſervoient de ſépultures aux anciens Rois d'Egypte, ſe voyent du même côté que Memphis, & à trois ou quatre lieues du Caire. Dans la même contrée eſt le lac de Kerne, appellé anciennement de *Mœris*, ou de *Caron*. Ce lac communique avec le Nil par un canal, & près de-là étoient autrefois le fameux labyrinthe & les ſépultures des anciens Egyptiens, ce qui a ſans doute donné occaſion aux Poëtes Grecs de parler de la barque à Caron, qui tranſportoit les morts dans les enfers.

Fium.

Fium conſtruite au Sud-Eſt de ce lac, & ſur un canal qui ſe rend dans le Nil, eſt une ville aſſez conſidérable, fort peuplée, & dont le terroir eſt le plus fertile de l'Egypte en toutes ſortes de fruits.

Suez.

Suez eſt une petite ville célebre par le nom qu'elle donne à l'iſthme ou langue de terre, qui joint l'Afrique à l'Aſie, & qui a environ cinquante lieues. Elle a un port à l'extremité de la Mer Rouge, au Sud-Eſt du Caire, & le Grand Seigneur a ſoin d'y entretenir toujours pluſieurs Galeres.

BASSE EGYPTE.

La baſſe Egypte eſt nommée *Bahri* par les Turcs, & ſes villes ſont Alexandrie, ou Scanderik, Aberton, Roſette, ou Raſſit, Damiette ou Damiat.

Alexandrie ou Scanderik.

Il ne reſte preſque plus de cette ville que le port qui eſt ſur la Méditerranée au Nord Oueſt du Caire. Elle avoit été fondée par Alexandre le Grand 332 ans avant J. C. & elle n'eſt qu'une ombre de ce qu'elle fut alors. Il s'y fait néanmoins quelque commerce, ſurtout de la part des Marſeillois & des Vénitiens.

Alberton.

Alberton, qui eſt auſſi un port à l'Occident d'Alexandrie, eſt une ville aſſez commerçante, & ſuivant pluſieurs Auteurs, elle doit être renfermée dans le pays de Derne ou de Barca.

Roſete ou Raſſit.

Roſete ou Raſſit, port à l'Orient d'Alexandrie, & au Nord du bras Occidental du Nil, eſt aujourd'hui fort marchande. Elle paſſe pour le lieu le plus délicieux de l'Egypte.

Damiete ou Damiat.

Damiete ou Damiat, bâtie ſur le bord du bras occidental du Nil, eſt une grande ville célebre dans l'hiſtoire des croiſades. En 1249. elle fut priſe par ſaint Louis, qui fut obligé enſuite de la rendre pour ſa rançon. La nouvelle Damiete eſt à une lieue au Midi de l'ancienne, qui a été ruinée.

BARBARIE.

La Barbarie s'étend depuis l'Egypte juſqu'au-délà du Détroit de Gibraltar, le long de la Mer Méditerranée & un peu ſur l'Océan. Elle ſe diviſe en deux grandes parties, ſéparées l'une de l'autre par le Mont Atlas. La premiere, qui eſt la Barbarie propre, eſt au Nord, & comprend de l'Orient à l'Occident, 1°. le pays de Derne ou de Barca; 2°. les Royaumes

L'Afrique.

ou Républiques de Tripoli ; 3°. de Tunis ; 4°. d'Alger, qui sont sous la protection des Turcs ; & 5°. le Royaume de Maroc, de qui dépend celui de Fez. La seconde partie, qui est au Midi de la précédente & du Mont Atlas, s'appelle le pays des Dattes, ou le *Biledulgerid*. Elle comprend plusieurs Etats, dont quelques-uns dépendent des Royaumes qu'on vient de nommer.

Barbarie propre.

Cette partie de la Barbarie, que les anciens connoissoient sous les noms de Lybie extérieure, ou de Cyrenaïque, d'Afrique propre, de Numidie & de Mauritanie, est le meilleur pays de l'Afrique & le plus peuplé. Il produit abondamment du bled, du maïs, de bons vins & des fruits, comme citrons, oranges, figues, amandes, olives, dattes & melons. Le commerce de ce pays consiste dans la vente de ces fruits, dans celle des chevaux, qu'on appelle *Barbes* & qui sont fort estimés, & dans celle des peaux de maroquins. L'air y seroit très-chaud, s'il n'étoit un peu tempéré par les vents de la Méditerranée.

1°. Pays de Derne ou de Barca.

Ce pays, qui est compris dans la Barbarie propre, est à l'Occident & voisin de l'Egypte. Plusieurs Géographes le nomment un Royaume, & en effet il l'étoit jadis, mais il ne l'est plus maintenant, & on le renferme quelquefois dans celui de Tripoli. Il appartient aux Turcs & est gouverné par un Sangiac soumis au Bacha qui réside à Tripoli. Le climat de ce pays est fort inégal, cependant le terroir est peuplé & fertile le long des côtes. Il n'en est pas de même de l'intérieur du pays, qui est presque stérile & peu habité. M. de la Martiniere prétend qu'il n'y a jamais eu de ville de Barca, & que ce n'est que l'ancien nom du pays. Néanmoins M. Danville dans sa nouvelle carte, marque Barca comme un petit lieu près de Tolometa. Le pays de Derne étoit autrefois appellé Lybie propre ou extérieure : il comprenoit la Cyrénaïque & la Marmarique & ses villes sont Derne, capitale, située près de la Mer à l'Orient du Cap Razat, Tolometa autrefois Ptotemaïde, près du Golphe de la Sidre, connu anciennement sous le nom de Syrtes, fameux écueils ; & enfin Crene ou Curen entre les deux villes précédentes.

2°. République ou Royaume de Tripoli.

Ce pays s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, le long de la Mer Méditerranée, & il est voisin d'un grand Golphe, nommé le Golphe de la Sidre, qui est fort dangereux pour les vaisseaux, à cause de son peu de profondeur & des rochers ou bancs de sables qu'on y trouve. Le terroir de ce pays est sablonneux & stérile, on recueille néanmoins le long des côtes des citrons, des limons, des oranges, du safran qui passe pour le meilleur qu'il y ait, & une plante nommée Lotus, dont les habitants font une très-bonne boisson. Le fruit de cette plante est noir, & ressemble par sa figure & par sa grosseur à une cerise. Les villes qui composent le Royaume ou la République sont Tripoli, capitale & port, Lebda ; autrefois *Leptis*, au Sud-Est de Tripoli ; Zoara, au Nord-Ouest, & enfin Zerbi ou Gerbe, petite isle au Nord de Zoara.

3°. République ou Royaume de Tunis.

Cet Etat comprend les pays que les Anciens ont nommés l'Afrique propre & la Bizacene. Son climat & son terroir sont assez semblables à ceux de Tripoli, excepté qu'il produit en quelques cantons beaucoup de bled. Ses villes sont Tunis, Porto-Farina, Souza, Cairoan, Cafsa.

L'AFRIQUE.

Tunis. Tunis, capitale & port de Mer, eſt une ville grande, riche & bien peuplée, quoiqu'il n'y ait point d'autre eau douce que celle des cîternes, & de quelques puits ou fontaines qui ſont aux environs. Il ſe fait un très-grand commerce à Tunis, & à trois ou quatre lieues de cette ville, on voit les ruines de Carthage, ſi célébre du temps des Romains.

Porto-Farina. Porto-Farina eſt un port au Nord de Tunis; cette ville eſt bâtie ſur les ruines d'Utique, où Caton le jeune mourut.

Souza. Souza, qui ſe trouve placée au Sud-Eſt de Tunis ſur la côte, eſt une ville marchande, & elle a un bon port & une fortereſſe pour ſa défenſe.

Cairoan. Cairoan eſt une grande ville, qui a été bâtie autrefois par les Sarraſins, & alors fort peuplée, mais aujourd'hui elle a peu d'habitants.

Cafsa. Au Sud-Oueſt de Cairoan eſt Cafsa, dont les murs & la fortereſſe ſont, à ce qu'on prétend, un ouvrage des Romains. Quoi qu'il en ſoit, ſon terroir eſt très-fertile en fruits de différentes eſpéces.

A l'Orient de la ville de Tunis ſont les petites iſles de Lampedouſe, de Linoſe & de Pantalarie qui en dépendoient autrefois. Les Chevaliers de Malte poſſedent aujourd'hui les deux premieres, & la troiſiéme appartient au Duc de Requeſens, ſous la protection & l'hommage de l'Eſpagne. Les Lomellinis, nobles Génois, ſont maîtres de l'iſle de Tabarca, qui eſt au Nord-Oueſt de Tunis. Le Gerid propre, qui renferme le Royaume de Tocorte, & qui eſt ſitué au Midi & au-delà du Mont Atlas dépend du Royaume, ou de la République de Tunis.

4°. Royaume ou République d'Alger. Les villes qui dépendent de la République ou du Royaume d'Alger ſont, 1°. Alger, capitale, port & ville forte ſur la Méditerranée. Cette ville, qui eſt bâtie ſur la pente d'une montagne, forme une eſpece d'amphithéâtre & paroît la plus riche de l'Afrique par ſes palais & la beauté de ſon port. Ses rues ſont étroites, mais les maiſons ſont agréables au moyen de leurs toits, qui, faits en plates-formes couvertes de terre, ſervent de jardins. Les autres villes ſont Conſtantine, à l'Orient d'Alger; Bonne (1), autrefois Hyppone, ville maritime & port au Nord-Eſt de Conſtantine; le Baſtion de France qui eſt fort conſidérable, où les François (2) ont une forte garniſon; Bugie, à l'Orient d'Alger, ville maritime, & ci-devant capitale d'un petit Royaume; Tremecen ou Tlemſen, au Sud-Oueſt d'Alger, grande ville, forte, bien peuplée & autrefois capitale d'un Royaume aſſez conſidérable; Oran, & Marſalquibir ou la Marca. Ces deux dernieres villes ſont ſuffiſamment fortifiées, ont de bons ports, & appartiennent aux Eſpagnols. La premiere fut priſe en 1708. par les Algériens, mais le Comte de Mortemar la leur a enlevée en 1732.

Alger étend ſa domination au-delà du Mont Atlas dans les pays de Zab & de Tegorarin, qui ſont du Biledulgerid.

5°. Etats du Roi de Maroc. Les Etats du Roi de Maroc ſont compoſés de pluſieurs petits Royaumes & entr'autres de ceux de Fez & de Maroc. Ce Souverain prend le titre d'Empereur d'Afrique, & regne ſur le pays le plus habité & le plus fertile de toute

(1) Cette ville a été célebre dans l'Antiquité, moins par ſa grandeur & ſes richeſſes, que pour avoir été le Siége de ſaint Auguſtin ſon Evêque, dont les écrits ſont ſi reſpectés dans l'Egliſe.

(2) Ce poſte eſt important pour favoriſer le commerce en Barbarie. On pêche beaucoup de corail dans ſes environs.

toute la Barbarie. Les villes qui se trouvent renfermées dans Fez & dans Maroc sont Miquenez ou Meknez, Melille, Ceuta, Pignon de Velez, Tanger, Larache, Salé, Maroc, Saffie, & Mazagan. L'Afrique.

Fez est la capitale du Royaume de ce nom, & le fait porter aussi à la petite riviere sur laquelle elle est bâtie. Cette ville est riche, marchande, & très-peuplée, & on y a fondé une célebre Académie Arabe, où l'on enseigne la Grammaire, la Poësie, l'Astrologie, la Jurisprudence, &c. Fez.

Miquenez, ou Meknez, résidence ordinaire du Roi de Maroc, qui y a fait bâtir un magnifique palais, se trouve située à l'Occident de Fez. Cette ville est très-peuplée, & le Roi d'Espagne y a fondé un Hôpital pour le soulagement des esclaves Chrétiens. Mequinez.

Au Nord-Est de Fez & sur la Méditerranée, on voit la petite ville de Melille, qui a une forteresse & appartient aux Espagnols depuis 1496. Melille.

Ceuta, place très-forte & port de Mer sur le Détroit de Gibraltar, dépend des Espagnols à qui elle fut cédée par les Portugais en 1668. les efforts du Roi de Maroc pour la reprendre ont toujours été inutiles. Ceuta.

Entre les deux dernieres places dont on vient de parler est Pignon-de-Velez. C'est une forteresse dans une isle, & les Espagnols en sont maîtres. Pignon-de-Velez.

Tanger a été sous la puissance des Anglois depuis l'année 1662. Ils l'ont ruinée, & les Maures s'en sont emparés. Tanger.

Larache, ville maritime sur l'Océan, est située à l'embouchure de la riviere de Larache. Elle a un très-bon port avec une citadelle, que les Espagnols ont bâtie dans le temps qu'ils étoient maîtres de cette ville; mais ils l'ont perdue en 1681. & les Maures la possedent maintenant. Larache.

La ville de Salé est bâtie à l'Occident de Fez. Elle a un bon port sur l'Océan, & la riviere de Guerou la partage en deux. On y voit plusieurs Forts, & elle est fameuse par ses pirateries. Salé.

Maroc, capitale du Royaume de ce nom, est forte & assez grande. Cependant elle est moins considérable aujourd'hui qu'elle ne l'a été autrefois, quoiqu'il y ait encore une belle forteresse. Maroc.

Au Nord-Ouest de Maroc & sur l'Océan, on voit la ville de Saffie, qui est défendue par un bon château. Le Roi de Maroc à qui elle appartient depuis que les Portugais l'ont abandonnée en 1641. y entretient une forte garnison. Comme cette ville est belle & très-commerçante, les François y ont un Consul. Saffie.

Les Portugais sont maîtres de Mazagan, petite ville sur l'Océan; mais le Roi de Maroc possede les petits Royaumes de Sus, de Dras ou Dahra, de Tafilet, & suivant quelques Auteurs, celui de Sugulmesse, qui sont renfermés dans le Biledulgerid. Mazagan.

Sous le nom de Biledulgerid, on comprend cette grande étendue de pays qui est au Midi du Mont Atlas, dans toute la longueur de la Barbarie-propre. Ce pays est borné à l'Occident par l'Océan; au Midi par le Sara; à l'Orient par l'Egypte & la Numidie; & au Nord par le Mont Atlas. Le terroir y est presque stérile à cause de sa grande sécheresse, & les dattes seules y sont en abondance. Les Autruches & les chameaux sont le principal revenu des habitants, & les Arabes sont fort puissants dans ce pays. Pays des Dattes, ou Biledulgerid.

Le Biledulgerid contient d'Occident en Orient huit pays, sçavoir, 1°.

L'AFRIQUE.

le Royaume de Sus; 2°. celui de Tafilet; 3°. celui de Sugulmeſſe; 4°. le Tegorarin; 5°. le Zab; 6°. le Biledulgerid propre, 7°. le Royaume du Faiſan; & 8°. le pays d'Ouguela & de Siouab, qui fait partie du déſert de Barca.

1°. Royaume de Sus.

Ce Royaume, qui n'eſt qu'une Province du Royaume de Maroc, eſt à ſon Midi & ſe trouve borné à l'Occident par l'Océan. Les habitans de Sus paſſent pour les meilleurs ſoldats de toute l'Afrique, & comme ils paroiſſent ſupporter impatiemment le joug qui leur eſt impoſé, le Roi de Maroc les ménage beaucoup pour prévenir les révoltes, & n'en exige point de tribut extraordinaire. La capitale de cette Province eſt la ville de Sus, qui eſt ancienne, grande, riche & bien fortifiée.

2°. Tafilet.

Le Royaume de Tafilet appartient auſſi au Roi de Maroc, & eſt au Sud-Eſt du Royaume de Maroc, Tafilet, ſa capitale, eſt bâtie ſur la riviere du même nom, & paroît une ville marchande & défendue par un bon château. Kiteva eſt une ville grande, bien bâtie & capitale de la Province de Darha ou Dras, qui eſt dépendante du Royaume de Tafilet.

3°. Royaume de Sugulmeſſe.

Le Royaume de Sugulmeſſe eſt au Nord de celui de Tafilet & a pour capitale Sugulmeſſe ſur le Zis, ville aſſez conſidérable, mais dont l'air eſt très-mal ſain. Il y a dans ce pays des grains, des fruits, & des mines de fer, de plomb & d'antimoine.

4°. Le Tegorarin.

On voit dans ce pays, qui eſt vaſſal d'Alger, pluſieurs châteaux, & plus de cent villages aſſez peuplés. Les habitants ſe nourriſſent de dattes, de chair & de lait de chameau. C'eſt dans le Tégorarin que s'aſſemblent les caravanes qui veulent traverſer le Sara ou deſert pour aller commercer en Nigritie.

5°. Le Zab.

Le Zab eſt au Nord du Tégorarin, appartient auſſi à Alger, & ſeroit aſſez fertile, s'il n'étoit ſujet à la diſette d'eau & rempli d'une multitude de ſcorpions. Peſcara, ville la plus remarquable de cette contrée, eſt ſituée au pied du Mont Atlas, & ſes habitants reçoivent mieux les Etrangers que les autres Africains du Biledulgerid. Dans Mezaba, qui eſt une Province dépendante du Zab, on rencontre quelques châteaux & pluſieurs villages.

6°. Le Biledulgerid.

Le Biledulgerid propre, ou Gerib, c'eſt-à-dire, pays des dattes, que M. d'Anville appelle le pays des ſauterelles, renferme pluſieurs villes, qui ſont Tonſera, capitale, ſituée dans un terroir fertile en dattes, & qui dépend de Tunis; Tocorte ou Tecort, capitale du Royaume de ce nom, ſituée ſur une montagne, au pied de laquelle coule une petite riviere; & Gadume, capitale du Royaume de Gadume, qui a ſeize bourgs fermés & ſoixante villages. Les habitants de Gadume ſont riches en dattes & en argent, ils trafiquent avec les Negres.

7°. Royaume de Faiſan ou de Fezzen.

Le Royaume de Faiſan, ſelon pluſieurs Auteurs, dépend de Tripoli, & a plus de cent villages où on trouve beaucoup de dattes & de ſéné. A l'Orient de ce Royaume eſt le Raſſem ou le pays pétrifié, qui eſt inhabité.

8°. Pays d'Ouguela & de Siouab.

Ce pays fait partie du déſert de Barca & a pour villes, à l'Occident Ouguela, & à l'Orient ſur les frontieres de l'Egypte Siouah. Cette derniere ſe gouverne en forme de République & releve de Tripoli. Le fameux Temple de Jupiter Ammon étoit autrefois dans ſon voiſinage.

SARA ou DESERT DE BARBARIE.

Le nom de Sara, qui en langue Arabe ſignifie deſert, eſt donné à toute

cette étendue de pays, longue & plus ou moins étroite, qui se trouve entre le Biledulgerid d'un côté, la Nigritie de l'autre, & cette partie de la Guinée où est l'embouchure du Sénégal. La chaleur insupportable que le soleil cause dans cette région en dardant ses rayons sur les sables, dont elle est remplie, fait qu'elle est encore moins habitée que le Biledulgerid. D'ailleurs la sécheresse y est si grande, qu'on fait des voyages de cent lieues sans trouver une goutte d'eau. Les vastes campagnes de sable mouvant qui sont fréquentes dans ce pays lui ont fait donner par les Arabes le nom de Mer de sable. L'Afrique.

Les cinq deserts de Sara sont, d'Occident en Orient, ceux de Zanhaga, de Zuenziga, de Targa, de Lemta & de Berdoa. 1°. Le désert de Zanhaga s'étend vers l'Occident jusqu'à l'Océan. L'air y est extrêmement sec, & la chaleur y fait tout corrompre. Les peuples qui sont près de la Mer ont d'abord fait le commerce avec les Portugais, mais aujourd'hui ils trafiquent avec les François. On trouve sur la côte deux caps remarquables, qui sont le cap Bodajor au Nord & le cap Blanc en avançant au Sud. 1o. Zanhaga.

Le desert de Zuenziga, quoique plus sec & plus stérile que le précédent, ne laisse pas d'être habité en plusieurs endroits par des Arabes. Ces peuples se font rédouter des Negres & de tous leurs voisins, parce qu'ils enlevent tous ceux qu'ils peuvent & les vendent dans le Royaume de Maroc. A la partie Occidentale de ce desert & au Sud-Ouest de Tagazel, l'une de ses habitations, on trouve des mines abondantes de sel fossile qui se tire des roches de Tégasa, & dont se chargent les caravanes de Maroc & de Tombut. 2o. Zuenziga.

Targa est moins aride que les deux précédents. On y trouve plusieurs puits de bonne eau, des pâturages & de la manne qu'on transporte en plusieurs endroits, où elle se vend bien. Les habitants se nomment Touargues ou Targa, & ils donnent le nom à ce desert, qu'on appelle aussi desert de *Hayr*, à cause d'une de ses habitations. 3o. Targa.

Le desert de Lumta manque de presque tout ce qui est nécessaire à la vie & n'offre aux regards qu'une affreuse solitude. Les peuples, qui ont quelques habitations dispersées & éloignées les unes des autres, sont féroces & voleurs. Ils s'appellent Lemtans ou Lemta, comme le desert même, dont une partie neanmoins porte le nom d'*Ighidi* ou d'*Igud*, de l'une de ses habitations. Les peuples nommés *Almoravides* dans l'histoire, & qui établirent une puissante Monarchie à Maroc & en Espagne à la fin de l'onziéme siécle, sont, à ce qu'on prétend sortis de ce pays. 4o. Lemta.

Ce dernier desert est le moins terrible de tous, & le plus habité. On y voit des dattes, & il y a trois petites villes & quelques bourgades. En général les peuples qui l'habitent sont appellé Berdoa, mais ceux qui sont plus à l'Orient se nomment Levata. 5o. Berdoa.

On comprend sous le nom de Guinée, qui se trouve dans la partie du milieu de l'Afrique, deux grandes régions, dont l'une est au Nord entre les rivieres de Sénégal & de Gambie, & l'autre est au Midi près de l'Equateur. On ne connoît que deux saisons en Guinée, sçavoir l'été, & l'hyver ou la saison des pluyes, & l'air qui est très-chaud est en même temps fort mal sain. L'été commence au mois de Septembre, dure six mois & finit par conséquent dans le mois de Mars. L'hiver succede alors & a de même six mois de durée. Les nuits d'été sont fraîches & temperent ainsi la grande chaleur, Guinée.

L'AFRIQUE.

Le terroir de ce pays eſt fertile, & produit abondamment du riz, du millet, de l'orge, du poivre, des cannes à ſucre & pluſieurs ſortes d'excellents fruits. Son commerce conſiſte principalement en poudre d'or, en cire, en ambre, en coton, en cuirs, en dents d'Eléphants & en eſclaves. On y trouve des mines d'or & différentes eſpéces d'animaux & d'oiſeaux, comme des Perroquets, des Paons, &c. Les moutons de ce pays ont du poil au lieu de laine; les Européens font un grand commerce en Guinée, & les François ſont les premiers qui en ayent fait la découverte; les Portugais & enſuite les Danois ſe ſont auſſi établis dans ce pays, où ils ont bâti quelques Forts. Les Hollandois y font maintenant preſque tout le commerce, & ils ont ſur les côtes pluſieurs habitations avec de bons Forts, qui dépendent de leur Compagnie des Indes Occidentales. Les Portugais, qui au commencement du quinziéme ſiécle étoient les plus puiſſants en Guinée, ont été forcés de ſe retirer dans l'intérieur du pays. Ils ont fait alliance avec les Naturels & ſont parvenus à s'attirer leur eſtime.

Guinée Septentrionale.

La Guinée Septentrionale, qui eſt renfermée, comme on l'a dit plus haut, entre les rivieres de Sénégal & de Gambie, contient pluſieurs Royaumes ou Républiques, comme les Royaumes d'Ouale ou de Brac, des Foules ou de Siratique, & de Galam le long du Sénégal, d'Occident en Orient. Les François poſſedent dans le premier l'iſle ſaint Louis; auprès du cap verd, & au Sud-Oueſt, l'iſle Gorée; & à Galam un Fort nommé ſaint Joſeph. La Compagnie françoiſe des Indes tient encore ſous ſa puiſſance, au fond du golphe de Guinée, un Fort dans le Royaume de Juda, qui ſert à aſſurer ſon trafic dans le Royaume d'Ardre près de cet endroit. Cette Compagnie eſt la ſixieme que les François ayent formée pour le commerce d'Afrique. Elle fut érigée en 1717. & on y a réuni tout le commerce des Indes Orientales & Occidentales ſous une ſeule direction.

Au Midi de la riviere du Sénégal ſont celles de Gambie, de ſaint Domingue, & le Rio-Grande. Les Portugais commerçoient beaucoup autrefois dans cette contrée & ils y ont encore la colonie de Cacho ſur la riviere de ſaint Dominique. Les Anglois ont le Fort ſaint Jacques à l'entrée de la Gambie, qu'ils remontent comme les François font le Sénégal. Les Jalofes ou Guiolofes & les Feloupes occupent une partie de ce pays, qui eſt partagé en pluſieurs petits Royaumes.

Guinée Méridionale.

Cette ſeconde partie de la Guinée ſe diviſe en trois autres, qui ſont, 1°. la Malaguette; 2°. la Guinée propre: & 3°. le Royaume de Benin.

1°. Malaguette.

La Malaguette eſt une contrée fertile en poivre long, duquel elle tire le nom qu'elle porte. Elle renferme pluſieurs petits Royaumes, & dans l'un d'eux nommé Sanguin, on remarque particulierement le port du Petit-Dieppe, où les François s'établirent autrefois, après avoir découvert le port du Grand-Seſtre. Les Hollandois font maintenant le commerce de cette contrée, à l'extrémité méridionale de laquelle eſt le cap des Palmes. A ſon Nord-Oueſt eſt le pays de Serrelionne, qui eſt ainſi nommé des montagnes voiſines, où il y a beaucoup de lions.

2°. Guinée propre.

La Guinée propre contient la côte des Dents, à l'Occident, & la côte d'Or à l'Orient. Ces deux côtes ſont ainſi appellées à cauſe de la poudre d'or & de l'yvoire qu'on y trouve. Au Nord de la côte d'Or eſt le Royaume du

Grand-Acanis, qui eſt le plus conſidérable & le plus riche de ce pays, & au Midi de la même côte ſont, la Mine, place forte & port aux Hollandois; le Fort Naſſaux, bâti par ces mêmes peuples à qui il appartient, ainſi que pluſieurs autres ſur les côtes; Cabo-Corſe, port entre les deux précédents, mais ſoumis aux Anglois; & enfin Chriſtianbourg, port ſous la domination des Danois. L'Afrique.

On appelle de ce nom général toute la partie de la Guinée qui eſt au Sud-Eſt. Cependant il s'y trouve pluſieurs peuples & pluſieurs Royaumes; le plus conſidérable, à la vérité, porte le nom de Benin, & c'eſt le lieu où les Hollandois font particulierement leur commerce. Ce pays fournit beaucoup de coton, de poivre & de miel. Les principales villes dépendantes du pays de Benin ſont Benin, Owere, Juda & Ardres. Benin, capitale de toute la contrée, eſt bâtie ſur une riviere de même nom; elle eſt une des plus belles de l'Afrique, & ſes rues, qui ſont au nombre de trente, ſont fort droites & très-larges. Les maiſons ſont baſſes, mais les habitants prennent tant de ſoin de les laver & de les nettoyer, qu'elles paroiſſent toutes brillantes. Le palais du Roi eſt près de la ville & enfermé de murailles. 3o. Royaume de Benin.

Dans Owere, capitale d'un Royaume qui dépend de Benin, & où les Portugais font un très-grand trafic, il y a quelques Chrétiens convertis par les Miſſionnaires.

Juda & Ardres ſont les capitales de deux petits Royaumes à l'Occident de Benin. Les François & les Anglois vont commercer dans ces pays & y ont même quelques Forts, mais ils n'ont pû empêcher le Roi de Dahomé, dont le pays eſt plus au Nord, de conquérir depuis peu ces deux petits Royaumes.

Les habitants de cette partie de la Guinée, comme ceux de la précédente, vendent aux Européens beaucoup d'Eſclaves qu'ils enlevent chez leurs voiſins, & auxquels ils joignent quelquefois leurs femmes & leurs enfants.

La Nigritie, ou le pays des Negres, qui eſt auſſi renfermée dans la partie du milieu de l'Afrique, eſt à l'Orient & au Nord de la Guinée. Ce pays tire ſon nom de la couleur de ſes habitants, ou du fleuve Niger, qui, ſuivant les nouvelles relations, y coule d'Occident en Orient. Ce fleuve croît & ſe retire dans le même temps & de la même maniere que le Nil. L'air de la Nigritie eſt chaud, mais ſain, & les peuples qui habitent ce pays ſont forts & vigoureux. Si l'on excepte quelques endroits le long du fleuve Niger, où il croît du riz, du millet, du lin, du coton & des dattes, le terroir eſt ſtérile. Le commerce de ce pays conſiſte en cuirs, en yvoire, en gomme, en ambre gris & en poudre d'or. Les caravannes de Barbarie s'y rendent pour trafiquer, & les Mandingues, peuples de la Nigritie, vont trouver les Européens dans la Guinée Septentrionale. Nigritie.

La Nigritie ſe diviſe en pluſieurs Royaumes, dont les plus connus ſont, 1°. celui des Mandingues, 2°. celui de Tombut, 3°. celui d'Agadès, 4°. celui de Bournou.

Les Mandingues ou Souſos, placés au Sud-Oueſt, ont pour principales habitations celle de Banbouc & celle de Songo. Ces peuples paſſent pour être doux, amis des Etrangers, laborieux, propres aux ſciences & aux arts. Leur religion dominante eſt le Mahométiſme. 1o. Mandingues.

L'AFRIQUE.

2°. Tombut.

Ce pays qui produit abondamment du bled, du riz & du coton, a auſſi des mines d'or & de cuivre. Le Roi de cette contrée eſt le plus riche & le plus puiſſant de tous ceux de la Nigritie, car il a un grand nombre de vaſſaux qui lui payent tribut. Les villes ſont Tombut & Cabra. Tombut, Tambouctou, ou Tocrur, capitale du Royaume, eſt bâtie à quelque diſtance du Guïen, ou Niger. Quoique cette ville ſoit grande & riche, les maiſons des particuliers ne ſont que de bois & enduites de terre graſſe. Il n'y a que le palais, où loge le Roi, & une moſquée qui ſoient conſtruits en pierres de taille. Cabra eſt le port de Tombut ſur le Niger, & eſt bâtie dans le même goût.

3°. Royaume d'Agadès.

Ce Royaume eſt au Nord de Tombut, dont on prétend qu'il eſt vaſſal & tributaire. Les pâturages ſont abondants en cet endroit ; on y recueille de la manne & du ſené, & il s'y rencontre beaucoup de fontaines d'eau excellente, ce qui eſt très-rare dans ce pays. Dans Agadès, capitale de ce Royaume, il y a un palais royal ſi bien fortifié, qu'il reſſemble à une citadelle. Pluſieurs Marchands étrangers ont obtenu du Roi la permiſſion de trafiquer dans cette ville, & d'y bâtir des maiſons.

4°. Royaume de Bournou ou Borno.

A l'Orient d'Agadès ſe trouve le Royaume de Bournou, dans lequel il y a de nombreux troupeaux, & où croiſſent le millet & le coton. Si l'on en croit quelques relations, le Roi eſt très-riche en or, les habitants ſont ſans religion & fort débauchés, & les femmes ſervent indifféremment à pluſieurs hommes. Bournou, capitale du Royaume de ce nom, eſt, ſuivant M. Deliſle, bâtie ſur le Niger, aſſez près du lac de Bournou. M. d'Anville, qui eſt d'une autre opinion, place cette ville plus à l'Orient ſur la riviere de la Gazelle.

On rencontre à l'Orient du Royaume de Bournou, celui de Ganga, & au Midi de ces pays, les Royaumes de Courourfa & de Gorrham.

NUBIE.

On a vu dans la premiere diviſion de l'Afrique, que la Nubie doit être compriſe dans ſa partie du milieu. La Nubie eſt un grand Royaume, que bornent l'Egypte au Nord, une partie de la Mer Rouge, & une partie de la côte d'Abex à l'Orient ; la Nigritie à l'Occident, & l'Abiſſinie au Midi. L'air en Nubie eſt très-chaud & le terroir peu fertile, excepté aux environs des rivieres qui ſont aſſez peuplés. Ce pays fournit de l'or, du muſc, de l'yvoire, du bois de ſandal, & beaucoup de cannes à ſucre, dont les habitants ne ſçavent pas faire uſage. Il y a auſſi beaucoup de chevaux & quantité de bêtes féroces. La Nubie, avec l'Abiſſinie qui y confine, ſont ce que les anciens appelloient l'Ethiopie Orientale, ou l'Ethiopie ſous l'Egypte. Ce pays eſt aujourd'hui ſous la domination du Roi de Fungi, qui a conquis le Royaume de Sennar au Midi, & s'eſt rendu tributaire le Roi de Dongola, au Nord-Oueſt. Sennar, capitale du pays de ce nom, eſt ſituée ſur une hauteur, & dans un lieu agréable. Elle eſt grande, peuplée & fort commerçante. Le palais du Roi, qui y fait ſa réſidence ordinaire, eſt environné de hautes murailles de briques, mais l'extérieur n'en eſt pas régulier. Le Roi de Dongola habite toujours la ville de ce nom, qui eſt ſa capitale, & qui paſſe pour être riche & bien peuplée.

ABISSINIE.

L'Abiſſinie, qui eſt le dernier pays compris dans la partie du milieu de l'Afrique, eſt préſentement bornée au Nord par la Nubie ; à l'Orient par

la côte d'Abex, qui en faisoit anciennement partie ; au Midi par le pays des Galles, & à l'Occident par la Nigritie. Plusieurs cantons de ce pays sont assez fertiles, & en général l'air y est fort chaud, quoique temperé par de grandes pluyes qui durent depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre. Le ciel est pur le reste de l'année, qui est l'été pour les habitants, & pendant lequel les chaleurs sont très-grandes partout, excepté sur les montagnes, dont le pays est hérissé.

On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb & de soufre ; mais les habitants ne veulent pas, ou ne sçavent pas en faire usage. Les campagnes, que l'Abawi ou le Nil d'Abissinie arrose, produisent abondamment du riz, de l'orge, du maïs, des cannes de sucre. On fait dans ce pays du pain avec une espéce de graine inconnue aux Européens, & que les Abissins nomment *Tef*. Ils ont aussi du miel, de la cire, du coton, du lin, du sené & plusieurs plantes médicinales ; il y a quantité d'animaux domestiques & sauvages, entr'autres, des lions, des tigres, des rhinocéros, des pantheres, des éléphants, des cerfs, des daims, des lievres & autre gibier, des chevaux, des chameaux, des chevres, des moutons, des serpents d'une grosseur extraordinaire, des crocodiles & des chevaux marins.

L'Empereur est appellé par ses sujets le *Negus*, & non le Prêtre-Jean, comme on l'a nommé par erreur. L'autorité de ce Prince sur ses sujets n'a point de bornes, & il dispose à sa volonté de leurs biens & de leurs vies. Il ne loge jamais que sous des tentes avec toute sa Cour, & le lieu où il campe est toujours regardé comme la capitale de son Royaume. Les Abissins, quoique noirs ou fort bazannés, ne sont pas aussi laids que les Negres ; d'ailleurs ils paroissent spirituels, adroits, sobres & robustes.

L'Abissinie contenoit autrefois trente Royaumes ou Provinces, mais les Galles, qui sont des peuples voisins, barbares & cruels, en ont enlevé plusieurs du côté de l'Orient & du côté d'Occident. Les Turcs se sont établis aussi sur la côte d'Abex, & les Abissins ne possedent plus rien sur la Mer Rouge. Les principales des Provinces qui restent soumises au Negus, & dont on ne connoît guères que le nom, sont du Nord au Midi ; 1°. le Royaume de Tigré, qui avoit autrefois pour capitale Axum, qui est aujourd'hui entierement ruinée ; 2°. le Royaume de Dambéa, qui renferme un grand lac, qu'on appelle mer de Dambéa : sa longueur est d'environ trente lieues & sa largeur de douze. Ce lac a plusieurs isles, dans quelques-unes desquelles il se trouve des Monasteres. C'est dans son voisinage que le grand Negus demeure ordinairement sous des tentes, & ce lieu est nommé Goutar ou Guender. 3°. La Province ou Royaume de Bagemder, qui est un pays plein de montagnes & riche en mines d'or ; 4°. La Province de Gojam, remarquable par les sources du fleuves Abawi, ou le pere des eaux, que plusieurs Auteurs croyent être le Nil. Ce fleuve fait de cette Province une presqu'isle en l'environnant de tous les côtés, excepté de celui de l'Occident.

Suivant les meilleurs Auteurs, il n'y a point de Villes en Abissinie, on y trouve seulement un grand nombre de Villages, & dans quelques Provinces, ils sont si serrés les uns contre les autres, que la campagne en paroît couverte.

Les Galles qui occupent aujourd'hui une partie de la Bissinie, lui étoient

L'AFRIQUE. soumis autrefois. Ces peuples sont divisés en Galles Orientaux qu'on appelle *Bertuma-Galla* & qui sont plus puissants que les autres, & en Galles Occidentaux on *Boren-Galla*. Il y a encore une troisieme division de ceux qui habitent au Midi de l'Abissinie vers la côte d'Ajan. Ces derniers sont partagés en cinq Nations sous un chef éléctif appellé *Lubo*.

La côte d'Abex est le long de la mer Rouge. Son terroir est sterile, l'air en est très-chaud, & le pays abonde en forêts. Sa partie septentrionale appartient aux Turcs, & la méridionale au Roi de Dancali qui est Mahometant. Ses Villes sont Suaquem Port sur la mer Rouge & résidence d'un Bacha Turc; Macua & Arcoua ou Erkiko, toutes deux au milieu de la côte d'Abex & appartenant aussi aux Turcs; & enfin Baylur ou Vela Port du Royaume de Dancali au fond d'un petit Golphe près du détroit de Babelmandel qui sépare l'Afrique & l'Arabie.

CONGO. Le Congo qui est compris dans la partie méridionale de l'Afrique, & se trouve à l'Occident, prend son nom du plus grand des Royaumes qu'il contient & qui dépendoient de lui autrefois. Les Portugais ont appellé ce pays *Basse-Guinée.* Lorsque les chaleurs ne sont pas tempérées par les vents & les pluyes, elles sont excessives : malgré cela, on y recueille du millet, du maïs, & des fruits excellents, comme oranges, citrons, limons, bananes. Ce pays produit aussi trois sortes de palmiers & quantité de cannes à sucre. On y voit plusieurs mines de fer & de cuivre, & les mêmes animaux que dans la Guinée. Les habitants en général sont noirs, mais ils sont moins difformes que les autres Negres.

Ce pays se partage en plusieurs Royaumes, dont les principaux sont 1°. celui de Loango; 2°. celui de Congo, 3°. celui d'Angola, & 4°. celui de Benguela.

1°. Royaume de Loango. Ce Royaume qui a environ cent lieues de long sur soixante-quinze de large, renferme à son Midi & près de l'embouchure du Zaïre les deux petits Royaumes de Cacongo & d'Angoy. Loango ville capitale du pays de ce nom est fort grande & est ordinairement la résidence du Souverain.

2°. Royaume de Congo. Le Congo est partagé en six Provinces, sçavoir; Bamba, Sogno, Sondi, Pango, Batta & Pemba. San-Salvador, évêché, est la capitale du Congo propre, & en particulier de la Province de Bamba. Cette Ville est située sur une hauteur près de la riviere de Lelunde, & ses habitants sont des Naturels du pays, ou des Portugais. Ces derniers y ont un Bureau, & y font presque tout le commerce. Le Roi de Congo a dans cette Ville un vaste Palais, & on remarque dix Eglises assez bien bâties, & surtout une maison de Jésuites qui est faite en pierres de taille transportées exprès de l'Europe. Les autres Villes portent le nom des Provinces dont elles sont capitales.

3°. Royaume d'Angola. Le terroir de ce pays qui se nommoit autrefois *Dongo*, est très-fertile, & on y cultive avec succès du poivre blanc, du millet, des féves, des cannes à sucre, & beaucoup de fruits, tels que des oranges, des limons & des citrons. Les Portugais maîtres de ce pays y font un grand commerce d'esclaves, & dans la partie orientale qui se nomme Oarii, ou Dongo, il y a un Roi soumis à celui de Portugal. Les Villes de ce pays sont S. Paul de Loanda, & Mapungo. On trouve de plus à l'Orient d'Angola le

le pays de Matamba où une Reine guerriere de la famille des Rois d'Angola regnoit dans le siécle dernier.

Saint Paul de Loanda, capitale du pays & évêché, est bâtie sur la côte vis-à-vis de l'Isle de Loanda. Le Gouverneur pour le Roi de Portugal demeure dans cette Ville qui est bien peuplée & a un fort bon Port. On dit que les Jésuites qui font les fonctions de Curés & se chargent d'instruire la Jeunesse, ont jusqu'à deux mille esclaves. Le pain qui se mange dans cette Ville est faite avec la racine de manioc, & il faut aller chercher de l'eau douce assez loin dans les rivieres.

La Ville de Mapungo est la résidence ordinaire du Roi d'Oarii, ou de Dongo; elle est bâtie sur une montage près du Coanza.

4°. Royaume de Benguela.

Au midi des pays précédents, est celui de Benguela, qui étoit autrefois gouverné par un Roi particulier, mais, qui se trouve aujourd'hui de la dépendance du gouvernement général d'Angola, & appartient par conséquent aux Portugais. On tire beaucoup de sel de ce pays, où on voit des bêtes sauvages en quantité. Il y a peu d'habitants & ils sont exposés aux ravages des Jagas leurs voisins du côté de l'Orient Les Villes sont Benguela, ou S. Philippe, & le vieux Benguela qui est plus au Nord & près du Royaume d'Angola. Benguela capitale du pays est un Fort sur la côte. Cette Ville est habitée par les Noirs du pays & par environ deux cents familles de Blancs. Tous les bâtimens, sans en excepter la Citadelle & l'Eglise, ne sont construits qu'avec de la paille & de la boue. L'air, l'eau & les aliments causent beaucoup de maladies aux Européens, cependant il y en a toujours. On trouve aux environs de cette Ville de riches mines d'argent. Les Hollandois se sont emparés de Benguela depuis quelques années.

Cafrerie pure.

La Cafrerie pure qui est placée dans l'Afrique méridionale est fort étendue & peut se diviser en trois parties, sçavoir; 1°. la septentrionale, qui contient tous les pays qui sont au milieu de l'Afrique; 2°. la méridionale, où est le cap de Bonne-Espérance; & 3°. l'orientale, où sont les Etats du Monomotapa.

1°. Partie septentrionale de la Cafrerie pure.

Cette partie comprend du Nord au Sud plusieurs Royaumes & peuples, dont on ne sçait guères que le nom. Tels sont les Royaumes de Mujac & de Biafara, au voisinage & à l'Orient de celui de Benin; le Royaume de Gingiro ou de Gingirbomba près de l'Abissinie, & qui a quinze Rois pour vassaux à ce qu'on prétend; le Royaume de Macoco ou d'Anzico, au Nord-Est du Congo; le Royaume de Monoémugi ou de Niméamaie, où on assure qu'il y a un lac assez étroit qui a plus de deux cents lieues de long; les Jagas, qui sont unis avec les Mumbos & les Zimbas, peuples très-sauvages, qui désolent toute cette partie de l'Afrique jusques vers l'Abissinie & la côte de Zanguebar; les Borores, dont le principal Royaume s'appelle Maravi, selon M. d'Anville; le Royaume d'Abutua, qu'on dit être fort abondant en or; & enfin les terres du Muzumbo-Acalunga.

2°. Partie méridionale.

Cette partie de la Cafrerie, qui est le pays le plus méridional de l'Afrique, confine du côté du Nord-Ouest au Congo, ou plutôt au Royaume de Benguela, & du côté du Nord-Est aux Etats de Monomotapa, s'étendant depuis le cap Negre, jusqu'à la riviere du Manica, ou du Saint-Esprit. Ce pays est peu habité & presque inculte parce que la plus grande partie est remplie de sables,

L'Afrique.

de terre d'argile & de marais. Dans les endroits où le terrein eſt bon, on recueille des bleds & des fruits ; il y a auſſi de bons pâturages, & on nourrit des beſtiaux en abondance. Les habitants trafiquent pour de l'eau-de-vie & du tabac, des brebis & des bœufs ; les bois ſont pleins de différentes eſpéces de bêtes ſauvages, & l'air du pays eſt plus froid que chaud. Les Cafres ſont noirs, comme les peuples de la Guinée & du Congo, & paroiſſent extrêmement laids, mal-propres & ſauvages.

Le pays eſt habité par divers peuples, qui ont chacun leurs Chefs. Les Cimbebas, qui habitent au Nord-Oueſt, ont un Roi appellé Mataman. On a donné le nom général de Hottentots à ceux qui occupent la partie la plus méridionale. Je parlerai de ces peuples dans un des articles ſuivants. Les Hollandois ont pluſieurs établiſſements dans cette contrée, où ils ont planté des vignes qui produiſent de bons vins.

3°. Partie orientale.

La partie orientale de la Cafrerie pure s'étend depuis les montagnes de Lupata, ou l'Epine du Monde juſqu'à la mer, & ſe trouve placée entre le Manica, ou la riviere du Saint-Eſprit, & celle du Zambeze ou Cuama. Elle contient ce qui formoit autrefois l'Empire ou les Etats du Monomotapa, deſquels pluſieurs Royaumes ſe ſont détachés. Le pays renferme de riches mines d'or, produit abondamment du riz, des fruits & des cannes de ſucre, & contient beaucoup de beſtiaux. Les habitants ſont bienfaits, robuſtes, fort noirs, plus guerriers & plus ſpirituels que leurs voiſins.

Sur les nouvelles relations que M M. Deliſle & d'Anville ont ſuivies, on peut diviſer ce pays en cinq Royaumes, qui ſont du Sud au Nord. 1°. Le Royaume de Monomotapa, ou Manomotapa propre ; 2°. celui de Manica ; 3°. celui de Sofala ou du Quitevé ; 4°. celui de Sabia ; & 5°. celui d'Inhambane.

1o. Royaume de Monomotapa.

Le Royaume de Monomotapa propre eſt borné de tous les côtés, excepté de celui du Midi, par le Zambeze ou Cuama. La ville de Zimbaoé, reſidence ordinaire de l'Empereur du Monomotapa, eſt, ſuivant M. d'Anville, peu éloignée du Zambeze, & entre Tête & Sena, qui ſont deux Forts aux Portugais. Ces derniers poſſedent encore dans ce pays Maſſapa, près du Mont Fura, où il y a d'abondantes mines d'or.

2o. Royaume de Manica.

Dans ce Royaume, qui eſt au Sud-Oueſt du précédent, on trouve auſſi des mines d'or, & le Souverain eſt nommé Chacanga. Manica ou Magnica eſt la capitale du Royaume.

3o. Royaume de Quitevé, ou de Sofala.

Pluſieurs Auteurs confondent ce Royaume avec celui du Monomotapa propre, au Sud-Eſt duquel il eſt placé. Le nom de Quitevé eſt celui du Souverain, & celui de Sofala indique le pays ſur lequel il regne. Le commerce de ce pays conſiſte dans l'or & l'yvoire qui y ſont communs. La ville de Sofala, ſur le bord de la Mer, un peu au Nord de l'embouchure de la riviere de Sofala, porte auſſi le nom de Sophira, & pluſieurs Auteurs croyent que c'eſt l'Ophir où Salomon envoyoit ſa flotte.

4o. Royaume de Sabia.

Ce Royaume eſt au Midi de Sofala, à l'Eſt de Manica ; on appelle le Roi Sedanda, & ſa capitale, qui eſt près de la Mer, eſt nommée Manbone.

5o. Royaume d'Inhambane.

Vers l'embouchure de la riviere de Manica, ou du Saint-Eſprit, & au Midi de Sabia, on trouve le Royaume d'Inhambane. La capitale eſt Tonge au Nord-Eſt, & les Portugais ont au Midi un Fort qu'on appelle Inhaqua

Ce pays, qui occupe toute la côte orientale de l'Afrique, étoit habité par un grand nombre d'Arabes Mahométans, lorsque les Portugais y débarquerent sur la fin du quinziéme siécle, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. Cette côte se divise en deux parties ; l'une qui s'étend depuis le golphe de Sofala jusqu'à l'Equateur, & l'autre qui est depuis l'Equateur jusqu'au cap Gadarfui, & qui se nomme la côte d'Ajan. L'Afrique. Caffrerie Mélangée.

Zanguebar.

Les marais, qui se trouvent en quantité dans le pays de la côte de Zanguebar, y rendent l'air mal-sain & empêchent les terres d'être fertiles. Il y a néanmoins des endroits où il croît du bled, du millet, des oranges, des citrons, &c. On y trouve une espéce de poule, dont la chaire est bonne quoique noire. La plus grande richesse du pays consiste dans l'or & l'yvoire, & les peuples en font un grand commerce. Les Portugais ont des établissements dans ce pays qui renferme plusieurs Royaumes, dont les principaux, du Sud au Nord, sont; 1°. celui de Mosambique ; 2°. celui de Moruca ; 3°. celui de Mongale ; 4°. celui de Quiloa ; 5°. celui de Monbaze ; & 6°. celui de Melinde.

1°. Royaume de Mosambique.

Ce petit Etat, situé entre le Royaume de Mongale, celui de Moruca & les isles d'Angoche, est gouverné par un Roi qui est très-absolu sur ses sujets, mais soumis aux Portugais. Dud est un petit endroit où le Roi fait ordinairement sa résidence, & Mosambique, capitale & port de l'isle de ce nom, est sous la puissance des Portugais. Cette ville est bien fortifiée, & les vaisseaux Portugais qui vont aux Indes Orientales s'y arrêtent ordinairement pour s'y rafraîchir. Le Roi de Portugal y tient un Gouverneur, dont l'autorité ne dure que trois ans, & qui dépend du Viceroi de Goa.

2°. Royaume de Moruca.

Le Prince de Moruca est le plus puissant de la Nation des Macuas, qui est fort répandue dans le Zanguebar & jusques dans les isles qu'on découvre à l'embouchure du Manica. Les Portugais ont auprès de cette même embouchure le Fort de Kilimané, & le Prince de Moruca a sa résidence vis-à-vis de l'isle de Mosambique.

3°. Royaume de Mongale.

Ce pays est abondant en or, & on prétend que le Roi qui y regne a un grand nombre de vassaux. Mongale, située sur la riviere de Moma, est capitale de ce Royaume.

4°. Royaume de Quiloa.

Le Roi de Quiloa, autrefois le plus puissant de toute la côte du Zanguebar, a été tellement affoibli par les invasions des Zimbas & des Sagas, qu'il s'est vu obligé de se soumettre aux Portugais. Il ne laisse pas d'être respecté par ses sujets ; mais il paye au Roi de Portugal un tribut annuel de quinze cents marcs d'or.

Le vieux Quiloa, capitale du Royaume de ce nom, est situé dans le continent au bord d'une riviere. Cette ville, qui est grande & bien peuplée, est la résidence du Roi. Le nouveau Quiloa a été bâtie dans une isle de même nom, & appartenoit aux Portugais, qui y avoient élevé une forteresse. Ils l'ont ensuite démolie & ont abandonné l'isle au Roi du pays.

5°. Royaume de Monbaze.

La capitale du Royaume de Monbaze porte le même nom. Elle est grande, riche & bien peuplée, & a un excellent port. François Alméida la prit en 1505, la brûla en partie & l'abandonna. Les Portugais construisirent ensuite une citadelle, dans laquelle ils se retrancherent, mais ils en furent chassés en 1631, par les Arabes, & ne s'y sont rétablis qu'en 1729.

L'Afrique.

6°. Royaume de Melinde.

Le Royaume de Melinde est gouverné par un Prince Mahométan, qui néanmoins est dépendant en quelque sorte des Portugais. La ville capitale se nomme aussi Melinde; elle a un port & les Portugais y font un grand commerce. Ils y ont une forteresse pour leur sûreté, & plusieurs Eglises. Cette ville, du côté de la terre ferme, est entourée de beaux jardins, mais elle est de difficile accès du côté de la mer, à cause des écueils qui l'environnent.

Au Nord de Melinde on trouve trois isles, sçavoir, Lamo, Ampazé & Paté. Elles ont de petits Princes qui, quoique tributaires des Portugais, prennent le titre de Rois.

Côte d'Ajan.

Sur cette côte, qui est au Nord de Zanguebar, on fait un grand commerce d'yvoire, d'or & d'ambre gris. Les principaux Etats qu'on y trouve du Midi au Septentrion sont, 1°. la République de Brava; 2°. le Royaume de Magadoxo; & 3°. celui d'Adel, qui est séparé du précédent par une longue côte deserte.

1°. République de Brava.

Cette République, qui étoit autrefois un Royaume, a adopté le Gouvernement Aristocratique depuis plus de cent cinquante ans. Son premier Conseil est composé de douze personnes, & elle paye chaque année aux Portugais un tribut de quatre cents livres pesant d'or. Le pays est riche en or, en argent & en ambre gris; & Brava, la capitale, est une grande ville maritime & fort marchande.

2°. Royaume de Magadoxo.

Ce pays, qui n'est pas beaucoup étendu, est situé sur les bords de la riviere de Magadoxo, & n'a pas été subjugué par les Portugais. La capitale est bâtie à l'embouchure de la riviere du même nom. Dans cette ville, qui est bien fortifiée & remplie de riches Marchands Arabes & Indiens, il y a tous les ans une grande foire, où se trouvent des Négociants de différents pays, qui échangent des épices & des étoffes contre de l'or & de l'yvoire.

3°. Royaume d'Adel.

Ce Royaume a été formé par un Prince Mahométan au commencement du seizieme siécle, & il s'étend jusqu'au détroit de Babelmandel, par où la mer Rouge communique avec celle des Indes. Son terroir, du côté de l'Abissinie, dont il dépendoit autrefois, est fertile en bled, en orge & en bons pâturages qui servent à nourrir beaucoup de bétail. Il y a des brebis dont la tête & le col sont noirs & dont la queue pese jusqu'à vingt-cinq livres, & on y voit des vaches qui ont les cornes comme des cerfs, & d'autres qui n'ont qu'une corne au front & recourbée vers le dos. On fait dans ce pays un commerce considérable en or, en yvoire, en encens & en diverses marchandises d'Arabie & des Indes. Les villes sont Auçagurelle, Zéila & Barbora La premiere est la capitale, & on l'a bâtie sur une hauteur près de la riviere d'Haouache, qui vient d'Abissinie. Zéila est un port à l'embouchure d'une riviere de même nom sur la mer d'Arabie. Elle est grande, riche, peuplée & marchande. Barbora, port sur la même côte, est aussi une ville très-commerçante.

Isles de l'Afrique.

Les Isles les plus considérables de l'Afrique se trouvent les unes dans la mer des Indes vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique; les autres dans l'Océan Atlantique vis à-vis de la côte occidentale. Les Isles placées vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique sont celles de Madagascar, de Bourbon, de Maurice ou l'Isle de France, de Comore, & de Socotora.

Isle de Madagascar.

Les Portugais, qui au commencement du seizieme siécle découvrirent les premiers Madagascar, c'est-à-dire, l'Isle de la Lune, l'appellerent Isle de S. Laurent parce qu'ils y aborderent le jour de la fête de ce S. Martyr. Les François firent quelques établissements en 1665. dans la partie méridionale de Madagascar & la nommerent l'Isle Dauphine en l'honneur de l'ayeul de Louis XV. Cette Isle est située entre le douzieme & le vingt-cinquieme dégré de latitude méridionale, & entre le soixante-deuxieme & le soixante-dixieme de longitude : c'est la plus grande Isle qui soit connue dans l'Univers. Elle a environ deux cents cinquante lieues de long, sur cent vingt de large, & on croit qu'elle a huit cents lieues de tour. Elle est fertile en oranges, citrons, ananas, melons, légumes, riz, coton & poivre blanc. Il s'y trouve quantité d'arbres rares, comme l'ébene, le brésil, le sandal, des palmiers de plusieurs sortes, & il y a dans les rivieres différentes especes de pierres précieuses. L'Isle nourrit un grand nombre de bœufs, de vaches, presque tous les animaux qui sont en Europe, & plusieurs qu'on n'y connoît pas. Ce pays produit plusieurs sortes de miel & en particulier une espece douce comme le sucre : c'est un remede souverain pour les maladies de poitrine & pour l'asthme.

Les peuples qui habitent Madagascar sont distingués en noirs & en blancs. Les uns sont Payens, les autres Mahométans, & ils sont assez spirituels, mais perfides, vindicatifs & cruels. Toute l'Isle est gouvernée par plusieurs Souverains qui se font presque toujours la guerre. Les François en 1665. y avoient bâti le Fort Dauphin à la pointe méridionale de l'Isle, mais les Insulaires égorgerent la garnison en 1673. Ceux qui échapperent au carnage, se sauverent avec peine à la faveur d'un vaisseau qui étoit à la voile.

Il y a deux Ports principaux dans cette Isle, sçavoir le Port S. Vincent à l'Occident, & le Port aux Prunes à l'Orient. Le milieu du pays est plein de montagnes d'où il sort plusieurs fleuves, qui se déchargent dans la mer. Les trois Caps qui se voyent dans Madagascar sont, 1°. S. Sébastien au Nord ; 2°. S. Romain au Midi ; & 3°. S. André à l'Occident.

Isle de Bourbon.

L'Isle de Bourbon où les François s'établirent en 1657. est à l'Orient de Madagascar. Les Portugais l'avoient découverte en 1505. & lui avoient donné le nom de Mascarin. Cette Isle a environ quinze lieues de longueur sur dix de large & quarante de tour. Elle a un Conseil supérieur & un Gouverneur Général qui en est le chef. On recueille sur ses côtes, de l'ambre & du corail, l'air y est très-sain, & elle produit abondamment du poivre blanc, de l'aloès, du tabac, & du caffé, mais bien inférieur à celui d'Arabie. On trouve dans cette Isle beaucoup de tortues qui comme dans les Isles voisines, sont de deux sortes ; sçavoir celles de terre & celles de mer. Il y a aussi trois especes de tortues de mer ; les tortues franches, le caret, & la caouane. La chair des premieres est très-bonne : on la fait bouillir, ou rôtir, & on la met en ragoût comme celle du bœuf & du mouton. La graisse des tortues est verte, & elle tient lieu & surpasse même les meilleurs beurres de l'Europe. La tortue franche est très-nourrissante, & d'ailleurs légere & facile à digérer. Le caret n'est pas bon à manger ; car quoique sa chair soit au goût à peu près semblable à celle de la tortue franche, elle purge violemment. Son écaille est beaucoup plus belle que celle des tortues franches qui est mince & de nulle valeur. Les caouanes ne sont estimées ni pour leur écaille ni pour leur chair, qui est maigre, coriace, & de mauvaise odeur.

L'AFRIQUE.

Isle Maurice ou de France.

Cette Isle qui fut découverte par les Hollandois en 1598. reçut d'eux le nom du Prince Maurice d'Orange. Les François à qui elle appartient maintenant l'ont appellée isle de France & ils y ont un Conseil supérieur dont le chef est le Gouverneur Général de l'isle. Elle produit une si grande quantité de bois d'ébene qu'elle en fournit à toute l'Europe. On n'y trouve aucun animal à quatre pieds, excepté des chats, mais une multitude d'oiseaux de toutes sortes & beaucoup de chauves-souris très-grasses, dont la tête est comme celle des singes. Il y a une abondance prodigieuse de poissons de riviere & de mer; beaucoup de tortues & des raies si grosses qu'elles peuvent nourrir tout l'équipage d'un vaisseau, pendant un jour ; & des vaches & veaux marins longs de dix à douze pieds & gros à proportion.

Isles de Comore.

Les Isles de Comore situées au Nord-Ouest de Madagascar sont gouvernées par de petits Princes Payens ou Mahométans, qui sont tributaires des Portugais. Ces isles sont très-fertiles, & produisent du riz, des oranges, des citrons, des bananes, du sucre, du coco, du gingembre, & leurs habitants font un grand commerce avec les Portugais à Mosambique. On voit dans ces isles quantité d'animaux domestiques semblables à ceux d'Europe. L'isle d'Anjouan a un bon mouillage, & plusieurs vaisseaux qui vont aux Indes y relâchent assez souvent pour cette raison. Au Nord-Ouest il y a une grande quantité d'isles peu considérables qui ont éte découvertes par les Portugais, & où on ne voit rien de remarquable.

Isle de Socotora.

L'Isle de Socotora, qui est au Nord-Ouest de l'Afrique & vis-à-vis du Cap Guadarfui, appartient au Roi de Fartach en Arabie. Ses habitants sont Payens & Mahométans, & il y a eu autrefois des Chrétiens. Les Portugais tirent de ce pays, de l'encens & de l'aloès qui est le meilleur qu'il y ait au monde. La Capitale nommée Tamarin est bâtie sur la côte septentrionale, & est assez belle. Ses habitants passent pour fort civils, & ils vont trafiquer en Arabie & même à Goa.

Les plus remarquables des isles qui se trouvent vis-à-vis de la côte occidentale de l'Afrique, sont, du Nord au Sud, les Canaries; l'isle Madere à leur Nord; les isles du Cap Verd à l'Orient de la Guinée; celles de S. Thomas & les isles voisines près de la ligne & l'isle Sainte-Helene. Les Espagnols sont maîtres des Canaries; les Portugais sont en possession des autres à l'exception de Sainte-Helene qui appartient aux Anglois.

Isles Canaries.

Les anciens donnerent le nom de Fortunées aux isles de Canaries, & ceux qui croyent qu'on appelloit Fortunées les isles du Cap Verd sont dans l'erreur. Ptolémée place parmi les isles Fortunées l'isle qu'il nomme expressément Canarie. Pline est du même sentiment, & il ajoûte qu'elle étoit ainsi appellée à cause de la multitude de grands chiens qui s'y trouvoient. Les Canaries en général sont très-tempérées & très-fertiles. Il y croît du bled, & du raisin excellent, des bestiaux, du miel, de la cire, du sucre, des fruits de toutes sortes & du fer. Il y a beaucoup d'oiseaux, & on sçait que les serins viennent de ces isles.

Les isles Canaries sont au nombre de sept suivant Nicols, qui ne fait mention que des plus remarquables. Si l'on y joint les six qui sont autour de Lancerotte, & les Salvages qui ne sont que des rocs, on en trouvera quatorze. Les principales de ces isles sont Palme, Gomere, Fortaventure, Lancerotte,

Canarie, & Teneriffe. Palme eſt très-fertile en excellents vins. Elle a un volcan qui ſe forma vers l'an 1652. & dont l'éruption ſe fit ſentir avec un tremblement de terre juſqu'à Teneriffe. La Capitale de cette iſle porte le même nom, ou celui de Sainte-Croix. Gomere, Fortaventure, & Lancerotte, dont la Capitale s'appelle de même, ſont célébres ; la premiere par la quantité de daims qu'on y trouve ; la ſeconde par le nombre de ſes oiſeaux de mer, & la troiſieme par la beauté des chevaux qu'on y éleve. Canarie & Teneriffe ſont cependant les plus remarquables de toutes. La premiere produit abondamment des vins, des fruits, & ſurtout du bled dont on fait la moiſſon deux fois dans l'année. Canarie qui eſt la Capitale eſt belle, riche & bien peuplée. Elle eſt le ſiége d'un Evêque ſuffragant de Séville & elle a un Port très-commode. On prétend que les Anglois en tirent tous les ans ſeize mille tonneaux de vin.

L'Iſle de Teneriffe eſt la plus grande & la plus riche de toutes. On y voit de plus de quarante lieues en mer, cette célébre montagne du Pic de Teyde, une des plus hautes de la terre connue. Le ſommet de cette montagne eſt toujours couvert de neiges, quoiqu'il n'en tombe pas ailleurs & qu'il n'y géle jamais. La Capitale de cette iſle ſe nomme Laguna. Le Gouverneur, l'Evêque & toutes les perſonnes de diſtinction y ſont leur réſidence. Elle eſt aſſez belle, bâtie ſur un lac à trois lieues de la mer, & elle a deux Paroiſſes.

L'Iſle de Madere, qui a environ trente-cinq lieues de circuit, eſt au Nord des précédentes. Elle fut découverte en 1420. par les Portugais, & ils lui donnerent le nom de Madere, à cauſe des bois dont elle étoit couverte. Ils y mirent le feu & on dit que l'embraſement dura ſept ans. Les Portugais ſe ſont établis par la ſuite dans Fonchul, capitale de l'iſle & réſidence ordinaire du Gouverneur Portugais & d'un Evêque ſuffragant de Lisbonne. Cette Ville eſt actuellement bien peuplée, parce que les Portugais ſe ſont alliés par des mariages avec les Negres & les mulâtres. Il y a dans Fonchul trois paroiſſes, deux couvents, l'un d'hommes & l'autre de filles, & un collége de Jéſuites.

Au Nord-Eſt & près de Madere eſt la petite iſle de Porto-Santo ou Port-Saint, dépendante auſſi des Portugais qui en firent la découverte le jour de la Touſſaints 1418. Les brouillards y ſont quelquefois ſi épais que les vaiſſeaux paſſent auprès ſans la voir. Les grains qu'on y recueille, & les beſtiaux qu'on y éleve, ſuffiſent pour l'uſage des habitants. On y trouve le meilleur miel & la plus belle cire qu'il y ait, & il y croît des arbres deſquels on tire une gomme qui ſert à faire le ſang de Dragon, ſi rénommé parmi les Droguiſtes & tellement recherché par les marchands.

Au Nord-Oueſt ſont les Açores qui ſont ſoumiſes aux Portugais, mais on les place dans l'Amérique, & j'en parlerai lorſque je ferai la topographie de cette partie du Monde.

Iſles du Cap Verd.

Ces iſles placées près du Cap Verd, & appellées iſles vertes par les Portugais, ſont au nombre de dix. Elles ſe trouvent ſituées entre le quinzieme & le dix-huitiéme degré de latitude ; & entre le trois cent cinquante deuxiéme, & le trois cent cinquante-cinquiéme degré de longitude. Les Portugais les découvrirent dans l'année 1460. & voici leurs noms & leur ſituation : les iſles de Sal ou de Sel, de Bona-Viſta, Bonne-Viſte ou Bonne-Vûe & de Mayo ou de May ſont à l'Eſt du Nord au Sud ; San-Iago, Fuego ou

L'AFRIQUE.

Fogo, & Brava au Sud de l'Eſt à l'Oueſt ; ſaint Nicolas, ſaint Vincent, ſainte Lucie & ſaint Antoine, au Nord-Oueſt ſur la même ligne du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. La ſituation de ces iſles eſt très-favorable pour le rafraîchiſſement des vaiſſeaux qui vont en Guinée & aux Indes Orientales. L'air y eſt chaud & mal-ſain, & le terroir eſt pierreux & ſtérile dans la plûpart de ces iſles, & ſurtout à Sal, à Bona-Viſta & à Mayo. Il y a un grand nombre de chevaux ſauvages dans l'iſle de Sal, & outre les mêmes chevaux, on voit dans Mayo quantité de chevres & du ſel en abondance. Les autres iſles ont moins de ſtérilité, & on y recueille du riz, du maïs, des bananes, des limons, des citrons, des oranges, des grenades, des noix, des cocos, des figues & des melons. Il y croît auſſi du coton, des cannes à ſucre, & les chevres y donnent ſouvent trois fois dans une année, trois ou quatre chevreaux à la fois. Les poules, les pigeons & les faiſans que les Portugais y ont portés, ſe ſont conſidérablement multipliés, & les cailles, les ramiers, les poules d'indes & les lapins y ſont à grand marché. On y prend un ſi grand nombre de tortues, que pluſieurs vaiſſeaux s'en chargent tous les ans & les ſalent pour les tranſporter en Amerique. Au reſte le plus grand commerce de ces iſles conſiſte dans le ſel & les peaux des chevres, qu'on y prépare parfaitement bien.

La plus grande & la plus peuplée des iſles du Cap Verd eſt San-Iago ou Saint-Jacques, appellée ainſi, parce qu'elle fut découverte le premier jour de Mai. Ribéira en eſt la capitale, & le Gouverneur pour le Roi de Portugal y loge ordinairement. Cette ville eſt auſſi le ſiége d'un Evêque ſuffragant de Lisbonne.

Les autres iſles du Cap Verd ſont l'iſle de Bonne-Viſte ou Bonne-Vue, au Nord-Eſt de San-Iago, l'iſle de Brava au Sud-Oueſt de cette même iſle, & l'iſle de Saint-Antoine.

La mauvaiſe qualité du climat de Brava eſt cauſe que cette iſle eſt peu habitée. Elle rapporte néanmoins de bons fruits & les chevres y ſont très-fertiles, ce qui produit une grande quantité de peaux : les fontaines d'eau douce & très-bonne à boire, qui s'y trouvent, ſervent à renouveller la proviſion des vaiſſeaux qui paſſent par cet endroit.

L'iſle de Bonne-Viſte ou Bonne-Vue porte ce nom par rapport à ſes montagnes blanches qui ſe font appercevoir de très-loin, & qui forment une agréable perſpective.

L'iſle de Saint-Antoine, qui eſt la plus occidentale vers le Nord, a deux deux montagnes qui ne ſont guères moins hautes que le Pic de Teneriffe.

Iſles de ſaint Thomas & autres.

Ces iſles ſont au nombre de quatre, ſçavoir, au Nord-Eſt, ſaint Thomas, l'iſle du Prince, & celle de Fernand-Po, & au Sud-Oueſt de ſaint Thomas, celle d'Annobon. La poſſeſſion de ces iſles eſt importante pour les Portugais, parce qu'elles leur procurent l'entrée des Royaumes de Benin & de Congo, où ils font un grand commerce.

L'iſle de ſaint Thomas, ainſi appellée du jour qu'elle fut découverte, eſt ſituée preſque ſous la Ligne. Elle produit une quantité prodigieuſe de ſucre, mais l'air qu'on y reſpire eſt très mal-ſain pour les Européens, qui y vivent à peine juſqu'à l'âge de cinquante ans. Des garniſons Portugaiſes y ont péri quelquefois, ſans que perſonne pût réchapper. La capitale de cette iſle s'appelle auſſi

auſſi ſaint Thomas. Elle a un port & une forteresſe, & elle eſt la réſidence d'un Evêque, Suffragant de Lisbonne.

Au Nord-Eſt de ſaint Thomas eſt l'iſle du Prince, qui fut ainſi appellée en 1471. parce qu'on en donna les revenus au Prince Royal de Portugal. Le terroir en eſt aſſez fertile, & on y compte deux cents maiſons. Elle eſt habitée par quarante Portugais & environ trois mille eſclaves.

L'iſle de Fernand-Po, encore plus au Nord-Eſt de ſaint Thomas, & près des côtes de Benin, a environ quatre à cinq lieues de long ſur deux de large. Le ſeul endroit qui offre un bon mouillage eſt la bande du Nord où ſont trois bayes, dont la meilleure eſt celle de Cumberland. Cette iſle produit une grande quantité de toutes ſortes de plantes, beaucoup de chevres ſauvages, de veaux & de lions marins. Ces derniers ont depuis douze juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras qu'on en tire quelquefois cinq cents pintes d'huile, & leur chair eſt bonne à manger. On trouve encore près de cette iſle beaucoup de morues, & différents poiſſons.

L'iſle d'Annobon eſt au Sud-Oueſt de ſaint Thomas. On prétend que les Portugais lui donnerent le nom qu'elle porte, parce qu'ils y aborderent le premier jour de l'année 1526. elle n'a guères que ſix lieues de tour; on y compte à peine cent maiſons, & on y trouve des crocodiles en quantité.

Les iſles de ſaint Matthieu & de l'Aſcenſion ſont beaucoup plus à l'Oueſt que les précédentes. On voit quelques habitations Portugaiſes dans la premiere, & les vaiſſeaux s'y arrêtent ordinairement pluſieurs jours pour y prendre des rafraîchiſſements. La ſeconde n'eſt pas plus habitée que l'autre; mais les Portugais y ſéjournent preſque toujours à leur retour des Indes Orientales.

Iſles de ſainte Hélene.

A une diſtance égale de la Guinée & du cap de Bonne-Eſpérance, à quatre cents lieues des terres, & au Midi de l'iſle de ſaint Mathieu, ſe trouve l'iſle ſainte Hélene, qui appartient aujourd'hui aux Anglois. Les Portugais la découvrirent les premiers en 1510. & ils la trouverent inculte & déſerte. Un Marchand fatigué des longues courſes qu'il avoit faites ſur mer, débarqua à l'iſle ſainte Hélene, & déterminé à y finir ſes jours, il fit deſcendre auſſi des vaches, des brebis, des liévres, des poulets & des pigeons. Le climat ſe trouva ſi favorable pour ces animaux, qu'ils ſe multiplierent conſidérablement; les grains, les légumes, les fruits qu'on y ſema, pouſſerent avec tout le ſuccès qu'on pouvoit déſirer, & l'abondance fut bientôt établie dans cette iſle, qui étoit déſerte peu de temps auparavant. L'air qu'on reſpire dans cette iſle eſt ſi pur & ſi ſain, qu'il eſt capable de rendre la ſanté aux matelots malades qu'on y peut mettre à terre. Dès qu'on a été inſtruit de cette derniere circonſtance, tous les vaiſſeaux qui faiſoient route de ce côté-là, ſe ſont empreſſés d'aborder à l'iſle ſainte Hélene pour rafraîchir leur équipage. Les Portugais, qui étoient d'abord poſſeſſeurs de cette iſle, y bâtirent un Fort & un Hôpital pour toutes les Nations Européennes; mais ils ne permirent à aucun Etranger de s'y fixer. Les Hollandois tenterent d'en chaſſer les Portugais, & firent quelques démarches en conſéquence. Dans le temps qu'ils ſe diſputoient vivement la poſſeſſion de ſainte Hélene, les Anglois s'en rendirent maîtres en 1673. Ils y ont conſtruit un nouveau

L'AFRIQUE.

Fort, auquel ils ont donné le nom de saint James, & ils laissent toujours aux autres Nations la liberté d'y aborder. Cette isle est maintenant aussi importante pour eux, que le Cap de Bonne-Espérance l'est pour les Hollandois, ou Sofala pour les Portugais.

CHAPITRE XIII.

Moeurs, Coutumes et Usages de quelques Peuples de la côte occidentale de l'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

ARTICLE PREMIER.

Les Jalofs & autres Peuples du Sénégal.

LES peuples, qui habitent entre le Sénégal & la Gambra ou Gambie, sont divisés en plusieurs Nations, & les principales de celles dont les Voyageurs Européens ayent connu le mieux les mœurs & les usages, sont les Jalofs, les Foulis & les Mandingos.

Couleur & figure des Jalofs.

Les Jalofs, Jolloifs ou Ghiolofs, habitent au Nord de la riviere de Gambra, d'où ils s'étendent fort loin dans les terres, & même jusqu'à la riviere du Sénégal. Ils sont plus noirs & plus beaux que les Mandingos ou les Flups, & ils n'ont point, comme ces deux Nations, le nez large & de grosses levres; leurs dents sont blanches, bien rangées, & en général ils sont droits, bienfaits, agiles & robustes.

Leurs mauvaises qualités.

Les Negres des côtes sont, ainsi que les Jalofs, assez doux & assez civils; mais quoique leur constitution soit forte & vigoureuse, ils sont paresseux à l'excès; ce qui les rend pauvres & misérables. D'ailleurs on remarque en eux beaucoup de défauts, & ils paroissent impudents, lâches, vindicatifs, orgueilleux, passionnés pour les louanges, deréglés dans leurs expressions, menteurs, gourmands, débauchés, intempérants dans l'usage qu'ils font de l'eau de vie, & trompeurs dans le commerce. Ils seroient plutôt capables de voler & d'assassiner sur les grands chemins, que de s'occuper d'un travail honnête; & ils ne se font aucun scrupule d'enlever les habitants des villages voisins, pour les vendre en qualité d'esclaves. Ils volent un Européen en face sans qu'il s'en apperçoive, & voici de quelle maniere ils s'y prennent. Comme la plupart des Negres marchent pieds nuds, ils acquierent autant d'adresse dans cette partie, que nous en avons aux mains, & ramassent facilement avec le pied une épingle qui seroit à terre. Lorsqu'ils ont envie de s'emparer d'un morceau de fer, d'un couteau, de ciseaux ou de toute autre chose à peu près semblable, ils s'en approchent & y tournent le dos. Alors ils regardent les Marchands Européens en tenant les mains

ouvertes, & pendant qu'ils feignent d'examiner attentivement les choses qu'on leur présente, ils saisissent avec le gros orteil, la proye qu'ils ont convoitée, & pliant le genouil, ils levent le pied par derriere & mettent leur vol en sûreté; ils n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs compatriotes de l'intérieur des terres; car lorsqu'ils les voyent arriver pour commercer, ils feignent de vouloir les aider à transporter leurs marchandises & leur en dérobent une grande partie.

Leur avidité barbare est poussée encore plus loin, puisqu'il y en a plusieurs d'entr'eux qui vendent leurs enfants, leurs parents & leurs voisins. Quand ils employent ce perfide moyen, ils s'adressent à ceux de leurs voisins, ou de leurs parents qui n'entendent pas la langue des Européens, & ils les conduisent au comptoir pour y porter quelque chose. Là ils font entendre aux Européens, que ceux dont ils se sont fait accompagner sont des esclaves qu'ils ont achetés, & ils les vendent sans que ces malheureuses victimes puissent s'en défier jusqu'au moment qu'on les enferme, ou qu'on les charge de chaînes. Quantité de petits Negres des deux sexes sont enlevés tous les jours par leurs voisins, lorsqu'ils s'écartent dans les bois, sur les chemins ou dans les plantations, suivant l'usage d'employer les enfants à chasser les oiseaux qui viennent manger le millet & les autres grains. Dans les temps de famine, les Negres aiment mieux se vendre eux-mêmes pour s'assurer la vie, que de travailler à la gagner.

Les Interpretes Negres sont rarement capables de rendre le sens des paroles qu'ils entendent, & leurs méprises, ou leur fourberie, jettent de l'embarras dans tous les marchés qu'on fait avec eux. Si les Negres s'apperçoivent qu'ils sont utiles, ils se rendent insupportables à ceux à qui ils rendent quelques services, & sont dans une yvresse continuelle. L'eau-de-vie, qu'ils se procurent avec tant de peines & de frais, est prodiguée aussitôt qu'ils l'ont obtenue, & quelles que soient les liqueurs dont ces peuples s'enyvrent, elles leur ôtent totalement la raison; de sorte qu'ils deviennent semblables à des bêtes féroces. Ils n'ont aucune notion de la nécessité de restituer, ni la moindre teinture des devoirs civils, & leur ignorance est si grossiere, qu'ils ne peuvent jamais indiquer leur âge, ni les jours de la semaine pour lesquels ils n'ont point de noms déterminés. La seule vertu qui leur soit naturelle est l'hospitalité; & ils laissent rarement partir un Etranger sans l'avoir fait manger & boire. Cependant leur pauvreté est extrême, & ils ont pour tout bien quelques bestiaux. Les plus riches n'en ont pas plus de quarante ou cinquante avec deux ou trois chevaux, & le même nombre d'esclaves.

Usages touchant la succession au thrône.

Dans quelques pays des Negres la couronne est héréditaire; dans d'autres elle est élective. A la mort d'un Prince héréditaire, c'est son frere & non son fils qui lui succede; mais après la mort du frere, le fils du premier est rappellé au thrône, & le laisse de même à son frere. Dans plusieurs pays héréditaires, la succession tombe au premier neveu par les sœurs, parce que la propagation du Sang Royal est certaine par cette voye.

Dans les Royaumes électifs trois ou quatre des plus grands personnages de la Nation s'assemblent après la mort du Roi pour lui choisir un successeur, & se réservent le pouvoir de le déposer ou de le bannir, lorsqu'il

L'Afrique.

manque à ses obligations. Cet usage devient la source d'une infinité de guerres civiles, parce qu'un Roi déposé entreprend ordinairement de se rétablir malgré les constitutions.

Autorité des Rois.

Il n'y a point d'autorité plus absolue & plus respectée que celle des Monarques Negres. Dès que quelqu'un est revêtu de la dignité Royale, il est regardé avec la plus profonde vénération, par ceux qui lui étoient égaux auparavant. Il prend de son côté un air de hauteur & d'empire, qui se change bientôt en une véritable tyrannie. Les punitions, pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance, sont la mort, la confiscation des biens & l'esclavage de toute la famille du coupable. Un Roi fait souvent, sous les plus légers prétextes, vendre à son gré ses sujets, sans égards pour le rang, ni pour la profession. Comme la volonté des Princes est une loi souveraine, ils imposent des taxes arbitraires qui réduisent quelquefois tous leurs sujets à la derniere pauvreté. Dans le Royaume de Barsalli, il n'y a que le Roi & sa famille qui ayent le droit de coucher sous des *Tendres*, espece d'étoffes qui servent de défense contre les mouches & les mosquites (1), & l'infraction de cette loi est punie de l'esclavage.

Le Roi des Jalofs, qui porte le titre de Damel, ne permet à ses sujets d'approcher de lui qu'avec beaucoup de circonspection ; & l'entrée de ses appartements n'est accordée qu'à un petit nombre de Grands qu'il honore d'une distinction particuliere. Lorsqu'un Seigneur, de ceux mêmes qui lui appartiennent par le sang, obtient d'être reçu à l'Audience, il se dépouille de sa robe en entrant dans la Cour, & demeure nud depuis la tête jusqu'à la ceinture. Ensuite s'avançant vers le Roi, qui n'accorde ses Audiences que devant la porte du palais, il se met à genoux à quelque distance, baisse la tête & prend de chaque main une poignée de sable dont il se couvre la tête & le visage. A mesure qu'il approche il répete plusieurs fois la même cérémonie. Enfin se prosternant à deux pas du Monarque, il explique les raisons qui lui ont fait désirer d'avoir une Audience. Après son exposition, il se leve sans oser jetter les yeux devant lui, tient les bras étendus vers ses genoux, & de temps en temps il se jette de la poussiere sur le front. Le Roi paroît l'écouter peu, & tourne son attention sur quelque bagatelle qui l'amuse. Cependant il prend un air grave à la fin de la harangue, & sa réponse est un ordre auquel le suppliant n'ose répliquer. Lorsque ce Prince reçoit les Etrangers, il est environné de ses gardes armés de leurs zagayes.

Quoique les Rois qui commandent sur les côtes de la Gambra, soient aussi absolus que le Damel, ils affectent moins de faste dans le cérémonial & dans les habits, excepté en certaines occasions solemnelles. Les richesses de la plupart de ces Souverains ne consistent qu'en chameaux, en dromadaires, en bœufs & en chevres avec du millet & du fruit. Dans les Audiences qu'ils donnent aux Européens, ils se parent avec plus de soin qu'à l'ordinaire. On les trouve alors couverts d'une robe rouge ou bleue, à laquelle sont attachées des queues d'élephants ou de bêtes sauvages, de petites sonnettes, des brins d'yvoire & de corail, & autres choses pareilles. Ils portent sur la tête un bonnet d'osier orné de petites cornes de boucs & d'antilopes, ou de gazelles. Leur cortége est nombreux & ils se rendent avec beaucoup

(1) Ce sont des especes de cousins.

de gravité au lieu deſtiné pour l'Audience, qui eſt ordinairement le deſſous de quelque gros arbre. Jamais ils ne ſont ſans leur pipe à la bouche.

Le Roi de Joala entretient communément une garde de cinq cents hommes diviſés en trois corps, au travers deſquels les Etrangers paſſent pour arriver à l'appartement du Souverain. Dans les cours on a ſoin de faire paroître quinze ou vingt chevaux aſſez mal harnachés. Les Arabes & les Marbuts ont à ces Audiences beaucoup plus de liberté que les Negres; mais les François en ont plus que les uns & les autres. A leur approche ils font un ſalut au Prince, qui leur tend ordinairement la main. Enſuite s'aſſeyant, ſuivant l'uſage commun du pays, ſur un lit couvert d'une courte pointe de cuir rouge, le Roi, ſans ceſſer de tenir ſa pipe à la bouche, fait aſſeoir les Etrangers près de lui, & leur demande ce qu'ils ont apporté, car on n'approche jamais des Rois Negres ſans quelque préſent. Dans le Royaume de Baſalli, les préſens établis pour un Européen conſiſtent en dix, quinze ou vingt barres de fer, quelques flacons d'eau-de-vie, une épée, un fuſil, un chapeau. L'eau-de-vie eſt toujours ce qui paroit reçu avec plus de plaiſir, & ſouvent le Roi s'enyvre avant que l'Audience ſoit finie. Dans tout le reſte il ne differe point des autres Princes du Sénégal. Les Negres des environs de cette riviere regardent leurs Rois comme des ſorciers & des devins du premier ordre. Ils ſont perſuadés que Magro, anciennement Roi du grand Kaſſan, entretenoit un commerce intime avec les diables, & que par leur ſecours il pouvoit donner tant de force à ſon haleine, que d'un ſouffle il auroit mis en piéce tout ce qui ſe trouvoit près de lui. Ils croyent même qu'il faiſoit ſortir de la terre du feu & des flammes, lorſqu'il invoquoit les eſprits infernaux.

C'eſt l'uſage auſſi de faire des préſents aux Rois Negres, lorſqu'ils vont rendre viſite aux Européens dans les comptoirs. Ces viſites deviennent quelquefois ſi fréquentes, qu'elles ſont fort onéreuſes, & on doit ſe précautionner ſoigneuſement contre leurs nouvelles prétentions; car un exemple ſuffit pour les mettre en droit d'exiger les mêmes préſents dans les mêmes occaſions. Les Princes Jalofs, malgré leur orgueil, ſont ſi peu capables de honte à l'égard des préſents qu'ils exigent, que s'ils apperçoivent à l'Etranger qui les viſite quelque choſe qui leur plaiſe, comme un manteau, des bas, des ſouliers, une épée, un chapeau, &c. ils demandent ſucceſſivement à eſſayer ces choſes, & ſe mettent par dégré en poſſeſſion de toute ſa parure, qu'ils refuſent enſuite de rendre.

Nobleſſe, Magiſtrats & Maîtres des Jalofs.

Aux environs du Sénégal, les Jalofs ont une ſorte de nobleſſe qu'ils appellent *Sahibobos*, & ils donnent aux Princes du Sang Royal & aux Grands le nom de *Tenhalas*. Parmi les Miniſtres d'Etat qui aident le Damel à gouverner, on diſtingue le *Kondi*, Tributaire ſouverain de ce Monarque, & Commandant général des armées, avec une autorité peu différente de celle qu'avoit autrefois le grand Connétable de France. Le ſecond Miniſtre eſt le grand *Jeraſo*, ou chef de la Juſtice dans toute l'étendue du Royaume, & il eſt chargé de faire de temps en temps la viſite des Provinces, pour écouter les plaintes du peuple & juger les différends. L'*Alkair*, ou le Thréſorier de la Couronne exerce le même office que le Jeraſo, mais avec un pouvoir plus limité. Il a ſous lui tous les Alkairs ſubalternes, ou les

L'AFRIQUE.

Alkades qui ſont les chefs des villages, comme les Seigneurs de Paroiſſe en France.

Pluſieurs grands Officiers civils & militaires ont auſſi leurs ſubalternes dans chaque canton de l'Etat. Toutes les villes ont leur Jerafo, comme leur Alkade, ou leur Alkair. Le Kondi, qui eſt toute à la fois Lieutenant-Général du Royaume & Généraliſſime des armées, fait en vertu de ſon premier titre, la viſite des Provinces avec le Grand Jerafo, ou le chef de la Juſtice, pour ſe faire rendre compte de la conduite des Alkades. L'Office particulier de l'Alkade conſiſte à lever les droits & les revenus Royaux, dont il eſt comptable au grand Thréſorier.

On prétend que les Negres de la côte l'emportent dans leur gouvernement ſur ceux du Sénégal; qu'ils ſont plus exacts ſur tous les devoirs de l'adminiſtration; que leur politique eſt mieux entendue; leurs vûes de conſervation & d'agrandiſſement plus profondes & plus ſecrettes; enfin qu'ils ont plus d'équité dans les récompenſes & dans les châtiments. Le Conſeil du Prince eſt compoſé des plus anciens, & ne s'éloigne jamais de ſa perſonne, & les Juges ſont ceux dans leſquels on a reconnu le plus de jugement & d'expérience.

L'exécution de la juſtice ſuit immédiatement la Sentence. Un voleur convaincu eſt puni par l'eſclavage, car ce crime expoſe rarement le coupable à la mort. Un Negre accuſé, ſans pouvoir être convaincu, eſt obligé de lécher trois fois un fer brûlant, & s'il réſiſte à cette épreuve, il eſt déclaré innocent. Néanmoins il eſt condamné à ſortir du pays, ainſi que celui qui l'a accuſé. La rigueur de ces loix n'empêche pas que la Juſtice ne ſouffre quelquefois des atteintes par le peu d'attention des Juges, & par leur facilité à ſe laiſſer corrompre.

Maniere de faire la guerre.

Les Rois Negres entreprennent la guerre ſur des ſujets les plus légers, & lorſqu'elle eſt réſolue, le Kondi aſſemble des troupes qui ne montent guères à plus de quinze cents hommes. Le Damel n'a pas beſoin de proviſions de bouche quand il eſt en campagne. Toutes les femmes lui fourniſſent des vivres ſur ſon paſſage. Il garde pour ſon uſage ce qui flatte le plus ſon goût, & fait diſtribuer le reſte à ſes gens.

Armes de la Cavalerie.

Les armes de la Cavalerie ſont la zagaye, ſorte de javeline, mais fort longue, & trois ou quatre dards de la forme des fleches, avec cette différence que la tête en eſt plus groſſe, & qu'étant dentelée elle déchire la bleſſure lorſqu'on la retire après le coup. Les Cavaliers lancent aſſez loin leurs zagayes. Outre ces armes ils ont un cimeterre, un couteau à la Moreſque long d'une coudée ſur deux doigts de largeur, & un bouclier rond compoſé d'un cuir fort épais. Cependant ſans être embarraſſés de tant d'inſtruments, les Cavaliers ont les bras & les mains libres, & chargent leurs ennemis avec beaucoup de vigueur.

Armes de l'Infanterie.

L'Infanterie eſt armée d'un cimeterre, d'une javeline & d'un carquois rempli de cinquante ou ſoixante fleches empoiſonnées, dont les bleſſures ſont infailliblement ſuivies de la mort pour peu que les remedes ſoient différés. Leurs dents ou leurs barbes ne cauſent pas des effets moins dangereux, puiſque ne pouvant être retirées, il faut qu'elles traverſent la partie dans laquelle elles ſont entrées. L'arc eſt compoſé d'un roſeau fort dur qui reſſemble au

bambu. La corde eſt une autre ſorte de bois qui eſt joint à l'arc avec beaucoup d'adreſſe. Les Negres en général ſe ſervent ſi habilement de leurs arcs, qu'ils ſont ſûrs de frapper un écu de plus de cinquante pas. Ils marchent ſans ordre & ſans diſcipline au milieu même du pays ennemi.

Leur maniere de combattre.

Lorſque deux partis ennemis ſont réciproquement à la portée de leurs armes, l'Infanterie fait une décharge de ſes fleches, & la Cavalerie lance ſes dards. On en vient enſuite à la zagaye, mais chacun cherche à épargner ſon adverſaire, aimant mieux le faire eſclave que de lui ôter la vie ; l'eſclavage eſt le ſort de tous les priſonniers de guerre, ſans exception d'âge & de rang. Malgré les ménagements que les Negres obſervent d'abord dans leurs combats, ils ſont ordinairement très-ſanglants, parce qu'ils ſont preſque nuds, & que l'amour de la gloire & la crainte de l'eſclavage les animent par degrés. Si un premier choc ne décide pas de la victoire, ils renouvellent ſouvent le combat pendant pluſieurs jours. Enfin lorſqu'ils commencent à ſe laſſer de verſer du ſang, ils envoyent de chaque côté les hommes qu'ils reſpectent le plus pour négocier la paix ; & s'ils conviennent des articles, ils jurent ſur l'Alcoran & par Mahomet d'être fideles à les obſerver. Il n'y a jamais de compoſition pour les priſonniers ; ceux qui ont le malheur d'être pris demeurent eſclaves de celui qui les a touchés le premier.

LES FOULIS.

Les Foulis du Sénégal occupent un pays fort étendu ſous le gouvernement d'un Souverain particulier, mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambra vivent dans la dépendance des Mandingos, parmi leſquels ils ont formé des établiſſements par intervalles. Il y a beaucoup d'apparence que la famine ou la guerre les a chaſſés de leur pays. Les Foulis de la Gambra ſont d'une couleur baſanée, & ils ont de longs cheveux noirs beaucoup moins friſés que ceux des autres Negres. Leurs femmes ont la taille d'une grande beauté, & les traits du viſage fort réguliers, & elles arrangent leurs cheveux avec beaucoup de propreté. Les Foulis ne ſont pas généralement auſſi bien faits que leurs femmes, ce qui peut être attribué à la nature de leurs occupations. Ils ont quelques chevres, mais leurs principales richeſſes conſiſtent en vaches. Quoiqu'ils ayent pluſieurs habitations fixes, la plûpart menent une vie errante avec leurs beſtiaux qu'ils conduiſent dans les cantons bas ou élevés, ſuivant qu'ils y ſont forcés par les pluyes. Lorſqu'ils rencontrent quelque bon pâturage, ils s'y établiſſent avec la permiſſion du Roi du Canton, & ils y demeurent tout le temps que l'herbe reſte ſur la terre. La vie des hommes eſt fort pénible, car outre le travail de leur profeſſion, ils ont ſans ceſſe à ſe défendre contre les bêtes féroces ſur la terre, & contre les crocodiles ſur le bord des rivieres. La nuit ils raſſemblent leurs troupeaux au centre de leurs tentes & de leurs cabanes ; ils allument quantité de feux, & font exactement la garde.

Commerce des Foulis errants.

Outre leurs beſtiaux, ces Foulis errants vendent du lait doux, du lait aigre, & deux ſortes de beurre, l'un frais & fort blanc, l'autre dur & d'une belle couleur. Les Anglois appellent ce dernier beurre rafiné, & ils le trouvent auſſi bon que celui d'Angleterre. Ce ſont les femmes qui ſont

L'AFRIQUE.

chargées de ce commerce, & elles apportent leur marchandise dans des gourdes si nettes qu'elles se croiroient deshonorées si l'on y trouvoit un cheveu. Les bagatelles qu'elles demandent en échange sont des grains de verre, des couteaux communs &c. Mais lorsqu'elles ont une fois gouté du sel qu'elles appellent *Ram-dam*, elles en préferent la moindre quantité à tout le reste.

Douceur de leur Gouvernement.

Les Foulis ainsi dispersés ont des Chefs qui les gouvernent avec tant de douceur, que leurs décisions semblent être celles de tout le peuple. Les Particuliers vivent en société, & bâtissent des villes sans être assujettis au Prince dans les terres duquel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa Nation, ils détruisent leur ville pour aller se fixer dans quelque autre lieu. La forme de leur gouvernement se soutient sans peine, parce qu'ils sont d'un caractere doux & paisible. Ils ont des notions si parfaites de justice, & de bonne foi, que celui qui les blesse, est regardé avec horreur de toute la Nation, & ne trouve personne qui prenne parti pour lui contre le chef qui le condamne. Comme on s'embarrasse peu dans ce pays de la propriété des terres, & que les Foulis d'ailleurs ne se mêlent pas beaucoup de l'Agriculture, les Rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs Etats. Ils ne cultivent que les environs de leurs villes ou de leurs camps pour en tirer leurs véritables nécessités. Ils sement du tabac, du coton, du bled d'inde ou du maïs, du riz, du bled de Guinée, avec une autre sorte de bled qui se nomme *Mansaroke*.

Malgré la quantité de terres qu'ils laissent incultes, l'industrie & la frugalité des Foulis leur font recueillir plus de bled & de coton qu'ils n'en consument. Ils le vendent alors à bon marché, ou le partagent avec les Etrangers qu'ils se font un plaisir de recevoir. Ils acquierent par-là tant de considération dans les pays voisins de leurs villes qu'on se deshonoreroit en les insultant. Leur humanité n'excepte personne, mais elle redouble pour leurs compatriotes. Qu'un Foulis tombe dans l'esclavage, tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté. Comme ils ont des aliments en abondance, ils ne laissent jamais un homme de leur Nation dans le besoin. Ils prennent soin des vieillards, des aveugles, des boiteux, & ils étendent même leurs secours jusqu'aux Mandingos, dont ils nourrissent un grand nombre dans les temps de famine. Les querelles sont extrêmement rares entre eux. Cette extrême douceur néanmoins ne vient pas d'un défaut de courage ; car il n'y a point de Nation plus brave en Afrique, ni qui sçache mieux repousser une insulte. Leurs armes sont la lance, la zagaye, l'arc & les fleches, des coutelas fort courts qu'ils appellent Fongs, même le fusil dans l'occasion, & ils se servent de toutes ces armes avec beaucoup d'adresse. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque ville des Mandingos. Ils sont rigoureusement attachés au Mahométisme, & il y en a peu qui veuillent boire de l'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs, & ils ne se regalent qu'avec de l'eau sucrée.

Leur industrie est si reconnue pour élever & nourrir des bestiaux que les Mandingos leur abandonnent le soin de leurs troupeaux. Ils les laissent paître pendant le jour dans les plaines, & après la moisson du riz, ils les mettent dans les champs moissonnés sous les yeux de quelques gardes qui ne les

les perdent pas de vûe. La nuit venue, ils les renferment dans un enclos, où chaque bête eſt attachée à ſon pieu avec des liens d'écorce d'arbre. C'eſt dans ce lieu qu'ils tirent le lait des vaches, & elles y paſſent la nuit ſous la garde de quelques gens armés qui veillent contre les ſurpriſes des lions & des autres bêtes féroces. Les veaux ſont dans un endroit plus ſûr encore & plus à l'abri des atteintes des mêmes animaux. Le matin on trait les vaches pour la ſeconde fois, & on leur laiſſe enſuite la liberté de retourner dans la plaine.

Commerce qu'ils font de leurs troupeaux.

Les Foulis ſont preſque le ſeul peuple de cette Contrée de l'Afrique de qui on puiſſe acheter des troupeaux. L'ancien prix pour une vache étoit ordinairement une barre de fer, mais depuis pluſieurs Capitaines de Vaiſſeaux l'ont fait monter juſqu'à deux barres, & rien n'eſt ſi difficile que d'obtenir d'eux quelque diminution lorſque le tarif eſt changé à leur avantage. La ſuperſtition eſt leur partage comme celui de tous les autres Negres, & s'ils apprenent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs vaches, ils s'obſtinent à n'en plus vendre, du moins à celui qui l'auroit acheté pour en faire cet uſage; parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée qui peut faire mourir leurs beſtiaux. Les Mandingos ſeroient ſouvent expoſés à périr de faim ſans le ſecours des Foulis. Ils tirent d'eux par des échanges une partie de leurs proviſions. On ne connoît pas non plus ſur la riviere de Gambra d'autre peuple que les Foulis qui ait l'art de faire du beurre. Ils le vendent pour diverſes ſortes de marchandiſes, mais ſurtout pour du ſel.

Habillements des Foulis.

Leur habillement n'eſt pas moins particulier à leur Nation, que leur commerce, & ils n'employent pas d'autres étoffes que celles de leurs propres manufactures. Ces étoffes ſont de coton blanc, & les femmes ont ſoin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Elles en ont auſſi pour l'intérieur de leurs cabanes, où on ne trouve rien qui bleſſe la vûe, ou l'odorat. On reconnoît encore de la régularité & de la précaution dans l'ordre de leurs petites habitations. Il y a toujours d'une cabane à l'autre aſſez de diſtance pour les garantir de la communication du feu. Les rues ſont fort bien ouvertes, & les paſſages libres, ce qui ne ſe trouve gueres dans les villes des Mandingos. La plûpart des habitations des Foulis ſont bâties ſur le même modele. Ces peuples aiment beaucoup les grands colliers blancs & bleus, ſurtout les derniers.

Ils ſont habiles chaſſeurs, & s'effrayent peu à la vûe d'un lion, d'un tigre, ou de toute autre bête de ſemblable eſpece. Vingt ou trente Foulis ſe joignent pour la chaſſe des éléphants, & ne retournent pas chez eux qu'ils n'ayent tué quelques-uns de ces animaux. Ils vendent les dents, & font ſécher & fumer la chair qu'ils gardent pour s'en nourrir pendant pluſieurs mois. Ils racontent que les éléphants paroiſſent quelquefois en ſi grand nombre qu'ils forment des troupeaux de cent & de deux cents; qu'alors ils font un tort irréparable, non-ſeulement aux arbres des campagnes, mais auſſi aux champs de riz & de bled; & que la ſeule reſſource pour les écarter eſt d'allumer des feux autour des plantations. Sans cette précaution les éléphants écraſeroient tout dans leur paſſage.

MANDINGOS.

La plus nombreuse de toutes les Nations qui habitent les bords de la Gambra, & toute l'étendue même de cette côte, porte le nom de Mandingos, ou Mundingos. Ils sont, à ce qu'on prétend, parfaitement noirs, & parlent tous la même langue le long de la riviere. D'ailleurs ils paroissent vifs & enjoués, & passeroient vingt-quatre heures à danser au son de leurs tambours & de leurs balafos. Quelquefois ils dansent avec des mouvements assez réguliers, mais souvent ils font des sauts & des postures les plus bisarres, s'efforçant de l'emporter les uns sur les autres, par la souplesse & l'activité de tous leurs membres. Leur inclination les porte à la dispute & aux querelles; ce qu'ils appellent combattre; & si quelqu'un d'eux en maltraite vivement un autre par des paroles injurieuses, ils en parlent comme d'une grande bataille. Il est rare qu'ils en viennent aux coups; mais si l'action s'engage, ils deviennent aussi formidables de la main que de la langue: ils se jettent sur les premieres armes qui s'offrent à leurs yeux, & ces combats finissent ordinairement par la mort de quelqu'un. Le meurtrier se hâte alors de passer dans une autre contrée, sûr d'être bien reçu & protégé par le Roi, qui l'admet volontiers au nombre de ses sujets.

Armes des Mandingos.

La plupart des Mandingos portent une épée sur l'épaule droite; d'autres n'ont que la zagaye, ou un dard long de trois pieds. Plusieurs se contentent d'un arc & de fleches, mais ils ont tous un couteau suspendu à leur ceinture, & leur adresse est extrême dans l'usage de toutes ces armes. Cette Nation est distribuée dans toutes les parties du pays, & on croit que dans son origine elle occupoit l'intérieur des terres. Les Mandingos sont les plus zélés Mahométans d'entre tous les Negres: ils ne connoissent pas l'usage du vin & de l'eau-de-vie, & ils sont les plus civilisés de toutes ces régions de l'Afrique. Le principal commerce du pays dépend d'eux, & suivant l'opinion de Labat, ils sont industrieux, appliqués au travail, entendus dans la culture des terres & l'entretien des bestiaux. Ceux qui habitent le pays de Galam forment une République qui ne reconnoît pas de Rois, & qui est gouvernée par ses propres chefs. Il y auroit apparence que Labat attribueroit aux Mandingos les qualités que possedent les Foulis; car on a vu plus haut, que les derniers prenoient soin du bétail des premiers. D'ailleurs selon le témoignage d'autres voyageurs, on voit que les Mandingos qui habitent le long de la Gambra, menent une vie oisive, & que la plus grande partie d'entr'eux ne connoît ni le commerce ni d'autres exercices. La nécessité seule les contraint à semer des grains & à les recueillir, mais ce travail ne prend que deux mois dans l'année, & s'il leur semble dur & pénible, c'est qu'ils manquent d'industrie & de bonne volonté. Ils employent le reste du temps à des amusements frivoles, assis pendant la chaleur du jour à l'ombre de leurs arbres, pour y prendre le frais. Ils ont des jeux pour lesquels ils ne manquent pas d'adresse, mais ils négligent la pêche & la chasse, quoiqu'ils ayent du poisson & du gibier près d'eux. On leur voit continuellement une pipe à la bouche: ces pipes sont composées d'une terre rougeâtre, & le tuyau est un petit bâton de bois qu'ils percent avec un fer chaud, ou un roseau de cinq ou six pieds de long, qui dans l'endroit où il se joint à la tête est couvert

d'une petite piece de cuire rouge. Les Marchands ont pour leur voyage des pipes d'une grandeur démesurée, dont la tête pourroit contenir une chopine d'eau.

Leur délicatesse sur le point d'honneur.

Les Mandingos ont, sur le point d'honneur & sur la naissance, des idées à peu près semblables à celles des Nations les plus policées, c'est-à-dire, qu'ils portent souvent cette délicatesse à l'excès. Si quelque circonstance empêche les Mandingos de tirer raison sur le champ d'un affront, ou de quelque autre injure, ils la remettent à un autre jour, & manquent rarement de se livrer combat, lorsqu'ils en trouvent l'occasion favorable.

Leur maniere de se saluer.

La maniere de se saluer entre les Mandingos est de se prendre la main en la secouant, mais si c'est une femme qu'ils saluent, au lieu de lui secouer la main, ils l'approchent deux fois de leur nez. Un grand affront parmi eux est de saluer de la main gauche. Lorsqu'un mari rentre dans sa maison après une absence de deux ou trois jours, sa femme se met à genoux pour le saluer. L'usage veut aussi qu'elle prenne la même posture pour lui présenter à boire.

Les Mandingos du haut de la Gambra sont maintenant d'un caractere plus facile qu'ils n'étoient autrefois. On raconte qu'ils avoient l'adresse de mettre leurs pipes & leurs calebasses sous les pieds ou sous le siége d'un Etranger, & lorsqu'ils les voyoient brisées, ils les redemandoient avec menaces, ou en exigeoient vingt ou trente fois la valeur. Ils conservent encore dans les mêmes endroits quelque reste d'un ancien usage, qui n'est pas moins embarrassant pour les Etrangers. S'ils ont vendu quelque chose le matin, ils peuvent exiger qu'on leur rende leurs marchandises, en restituant le prix avant le coucher du Soleil. Ainsi n'eût-on acheté qu'une poule ou des œufs, on ne doit point se hazarder à les manger dans la même journée.

On distingue aussi facilement les Mandingos à leur nez plat & à leurs grosses levres, que les Jalofs & les Foulis à la beauté de leurs traits. Quelques voyageurs prétendent que cette forme de leur nez & de leurs levres n'est pas naturelle, & qu'elle vient du soin qu'on prend à leur naissance de les leur presser pour les élargir ; mais d'autres écrivains sont d'une opinion contraire. Lorsqu'un enfant est venu au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour, après quoi on le fait sécher avec soin, & on le frotte d'huile de palmier surtout aux os de derriere, aux coudes, aux jarrets & au col. On leur peint quelquefois le visage & la poitrine pour orner leur figure, & ils vont entierement nuds jusqu'à l'âge de huit à neuf ans. La santé est un bien commun parmi les Mandingos, & ils ont un grand nombre d'enfants. Cependant ils sont quelquefois sujets à des maladies dangereuses, telles que la petite vérole, les écrouelles, les vers, les maux de tête, & différentes sortes de fievres. Leurs jambes s'enflent souvent de la grosseur du corps, maladie qui peut être occasionnée par certaines herbes qu'ils mêlent dans leurs aliments.

Occupations des femmes.

Les femmes sont chargés d'avoir soin du riz, & lorsqu'elles en ont mis à part ce qui leur paroît suffisant pour la subsistance de la famille, elles ont droit de vendre le reste, & d'en garder le prix, sans que leurs maris puissent s'en mêler. Le même usage est établi pour la volaille, dont elles élevent une grande quantité.

L'Afrique.

Il y a des Mandingos qui mettent leur gloire à nourrir un grand nombre d'esclaves, & ils leur rendent la vie si douce, qu'on a peine quelquefois à les distinguer des maîtres. Les femmes surtout sont traitées le plus favorablement, & on en a vu qui étoient ornées de colliers & de bijoux jusqu'à une valeur surprenante. La plûpart de ces esclaves sont nés dans les familles, & les Mandingos de la Gambra, malgré l'usage établi dans la plûpart des pays de l'Afrique, ne veulent vendre aucun esclave né dans leur maison, à moins qu'il ne soit tombé dans une faute digne d'un sévere châtiment. Si quelqu'un de ces esclaves d'une famille étoit vendu sans raison, ou même sans la participation des autres, ceux-ci abandonneroient tous leurs maîtres, & iroient chercher dans les Royaumes voisins une retraite qu'on ne leur refuseroit pas. Il y a un village entier de Mandingos, où on compte deux cents personnes, qui ne sont que les femmes & les esclaves d'un seul Particulier.

Un Prince Mandingos n'a presque rien dans sa parure qui le distingue de ses sujets, il a seulement près de lui, comme une marque de sa magnificence, deux de ses femmes entierement occupées de lui en apparence. La loi lui en accorde sept avec lesquelles il est lié par les nœuds du mariage, mais il peut prendre autant de maîtresses qu'il le désire, & il ne fait pas attention à la naissance. On n'approche point des Rois Negres sans beaucoup de formalités & de précautions. Un Courtisan qui paroît devant lui met d'abord un genouil à terre avec de grandes marques de respect, ensuite s'avançant vers le Roi, qui est assis sur une natte, il baisse la main jusqu'à terre & la porte au sommet de sa tête. Enfin il touche doucement la jambe du Roi, après quoi il fait quelques pas en arriere pour s'éloigner un peu. A la Cour de quelques Princes, on se met plusieurs fois de la poussiere sur le front avant que de leur toucher la jambe. Les plus humains témoignent par un petit signe, qu'ils font attention à l'hommage qu'on leur rend; d'autres y paroissent totalement insensibles. S'il se trouve un Marbut (espece de prêtre) dans la salle, tout le monde se met à genoux, tandis qu'il prie pour la prospérité du Roi, & qu'il lui donne sa bénédiction. Le Roi tient les bras croisés sur l'estomach, & les mains élevées vers les épaules, & après la priere il répond plusieurs fois *Amena*.

Tous les Royaumes de la Gambra ont quantité de Seigneurs particuliers qui sont comme les Rois des villes où ils font leur demeure. Leur principal droit est d'avoir en propriété tous les palmiers & les siboas qui croissent dans le pays, de sorte que sans leur permission, personne n'ose en tirer le vin, ni en couper la moindre branche. S'ils accordent cette liberté à quelques habitants, ils se réservent dans la semaine deux jours de leur travail. Les blancs mêmes sont obligés d'obtenir d'eux une permission formelle pour couper des feuilles de Siboa & de l'herbe, lorsqu'ils ont à couvrir quelque maison.

On compte les richesses des Mandingos par le nombre de leurs esclaves; mais dans tout le reste, le dernier du peuple jusqu'au Roi ne peut passer pour opulent. L'avidité des Princes pour les marchandises des Européens est cause qu'ils employent les moyens les plus injustes pour leur fournir des esclaves. Leur méthode ordinaire est d'envoyer une troupe de gardes autour de quelque

village, avec ordre d'enlever le nombre d'habitants dont ils ont beſoin. On lie les mains à ces miſérables victimes pour les conduire aux vaiſſeaux, & lorſqu'ils y ont reçu la marque du bâtiment, ils diſparoiſſent pour jamais. On tranſporte ordinairement les enfants dans des ſacs, & on met un bâillon aux hommes & aux femmes, de peur qu'en traverſant les villages ils n'y répandent l'allarme par leurs cris. Il arrive quelquefois que les priſonniers s'échappent des mains de leurs gardes, & que raſſemblant les habitants, ils pourſuivent enſemble les miniſtres des volontés du Roi. S'ils peuvent les arrêter, leur vengeance eſt de les conduire à la ville Royale & de porter leurs plaintes au Souverain. Ce Prince ne manque pas de déſavouer leur commiſſion, mais pour ne rien perdre de ſes eſpérances, & ſous prétexte de rendre juſtice, il vend ſur le champ en qualité d'eſclaves, ceux qu'il avoit chargés d'en aller enlever. Si les habitants qui ont été arrêtés paroiſſent devant le Roi pour rendre témoignage contre leurs raviſſeurs, ils ſont auſſi vendus.

On rapporte un uſage ſingulier d'un des Royaumes des Mandingos, lorſqu'il eſt queſtion de déliberer ſur quelque affaire d'importance. Le Roi fait aſſembler ſon Conſeil dans la plus épaiſſe forêt du pays qui lui eſt ſoumis, & il fait creuſer dans la terre un grand trou, ſur les bords duquel tous les Conſeillers prennent ſéance, & la tête baiſſée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propoſe. Les ſentiments ſe recueillent & les réſolutions ſe prennent dans la même ſituation. Lorſque le Conſeil eſt fini, on rebouche ſoigneuſement le trou avec la même terre qu'on en a tirée, pour ſignifier que tous les diſcours qu'on y a tenus y doivent demeurer enſevelis. En conſéquence la moindre indiſcrétion eſt puni du ſupplice le plus rigoureux. Cette méthode, pour aſſurer les ſecrets, rend les plus grands deſſeins ſi impénétrables, qu'il n'y a jamais que l'exécution qui les faſſe découvrir.

Chaque ville a ſon Gouverneur, qui ſe nomme Alkade. Outre les fonctions qu'on a déjà rapportées, il regle le travail du peuple. Il n'y a preſque point de ville qui n'ait deux champs communs, l'un pour le maïs, l'autre pour le riz. C'eſt aux hommes qu'appartient la culture du champ de bled, & le ſoin de celui du riz eſt le partage des femmes & des filles. Comme le travail eſt égal, l'Alkade ſe charge de diviſer également la moiſſon, & dans les cas extraordinaires, il ordonne des ſecours & des ſuppléments. Il eſt le Juge de tous les différends & de toutes les querelles, & enfin dans le partage des opinions ſur les intérêts publics, c'eſt la ſienne qui réunit toutes les autres.

USAGES COMMUNS DES MESMES CONTRÉES DE L'AFRIQUE.

Habillemens des Negres.

L'habillement populaire dans la partie de l'Afrique, qui ſe trouve renfermée depuis le Sénégal juſqu'au détroit de Babelmandel, ne conſiſte pour les hommes, que dans une chemiſe & des hautes-chauſſes. La chemiſe eſt de coton bleu ou blanc, qui tombe juſqu'aux genoux & dont les manches ſont fort larges. Si les Negres ont beſoin d'agir, ils relevent ces manches ſur leurs épaules. Les hautes-chauſſes ſont ramaſſées comme un couſſin par derriere & le long des cuiſſes, Ils ont les jambes nues, mais ils portent

ſous les pieds une ſemelle de cuir boutonnée autour du gros orteil & au-deſſus du talon. Ils ont communément une épée ſur l'épaule, d'autres une zagaye longue de trois pieds, & d'autres un arc & des fleches ; mais ils ont tous un couteau attaché au côté.

Les femmes n'ont pour tout habillement qu'un pagne, ou piece de coton qui les couvre depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Toute la partie ſupérieure du corps eſt nue ; mais pour l'ornement elles ſe marquent & ſe peignent le dos de diverſes couleurs. Quelquefois néanmoins elles ſe paſſent autour des épaules une autre piéce de coton.

Quelques voyageurs font une peinture un peu différente de l'habillement des Negres. Pluſieurs diſent que les pauvres ne ſe couvrent qu'avec une piece de coton d'un demi pied de largeur, qu'ils s'attachent autour du corps avec une corde qui leur ſert de ceinture. Ils ajoûtent que la chemiſe ou robe de coton en uſage parmi les gens de qualité eſt de pluſieurs couleurs, & a la forme d'une robe de cordelier avec des manches fort longues & fort larges ; qu'elle n'eſt pas pliſſée autour du col ; qu'elle n'a qu'un trou pour y paſſer la tête, & qu'elle ne deſcend que vers le milieu des cuiſſes. A l'égard des hautes chauſſes elles ſont de la même étoffe & tombent depuis la ceinture juſqu'aux genoux ; mais elles ſont larges de cinq ou ſix aulnes, & elles ont l'air d'une juppe de femme. Les Negres s'en ſervent plus particulierement en hyver ; car dans les temps de chaleur, ils n'ont qu'une chemiſe de ſimple toile avec un petit bonnet de cuir ou d'oſier, & ils portent un couteau ſuſpendu au col & une zagaye ſur l'épaule. Le peuple marche pieds nuds, les ſandales ſont réſervées pour les Grands. Ces derniers ornent leurs cheveux avec des brins d'argent, de cuivre, de corail, &c. & ils ont aux oreilles des pendants d'étain, d'argent ou de cuivre. Ceux qui deſcendent d'une race ſervile n'ont pas la liberté de porter leur cheveux.

Les femmes & les filles d'un certain rang ſe parent la tête de corail & d'autres bagatelles éclatantes, & rangent leurs cheveux avec aſſez d'art pour former une eſpece de coeffure d'un demi pied de hauteur. Elles ont auſſi les jambes & les bras ornés de corail, d'or & de verre, ſuivant leur rang & leurs richeſſes. Juſqu'à l'âge de onze ou douze ans les garçons & les filles ſont entierement nuds.

Le Negres ne mangent guères qu'une fois le jour & après le coucher du ſoleil. Leurs aliments les plus communs ſont du riz, ou quelqu'autre grain & des racines. Les femmes ont ſoin de faire bouillir le riz dans l'eau & le préſentent chaud à leurs maris, & une gourde leur ſert de plat ou d'aſſiette. Ils prennent leurs mets avec les doigts & ſe les jettent dans la bouche aſſez mal-proprement. La plupart aiment mieux ſe borner à manger ainſi du riz que de ſe fatiguer à la chaſſe ou à la pêche. Ils élevent de la volaille, mais elle eſt moins pour leur propre uſage que pour faire des échanges avec les Européens, pour des colliers de verre, du fer & d'autres marchandiſes qui leur conviennent. Les Negres ne boivent le plus ſouvent que de l'eau, & n'uſent que rarement de vin de palmier, & d'une ſorte de biere qu'ils appellent *bullo*, compoſée des grains du pays ; mais ils ont une paſſion ſi ardente pour les liqueurs fortes des Européens, qu'ils vendent juſqu'à leurs habits pour en acheter. L'exemple des hommes n'empêche pas les femmes

d'être fort réservées sur cet article, & à l'exception de quelques favorites des Princes que leur situation met au-dessus de l'usage, les autres n'osent pas même toucher à l'eau-de-vie du bout des levres.

Mariages des Negres.

On trouve beaucoup de variété dans les voyageurs sur la forme du mariage des Negres ; mais il faut l'attribuer à l'inconstance des usages mêmes des différentes contrées, où ils ne sont pas établis avec assez d'uniformité pour ne pas recevoir quantité de changements & d'altérations. Pour satisfaire la curiosité du Lecteur, je vais rapporter les différentes manieres dont on contracte les mariages suivant les cantons. Dans les uns, un Negre est en droit de se marier avec une fille en âge de l'être ; mais ce n'est jamais sans la participation & même sans le consentement des parents à qui il remet le douaire, dont ils sont convenus avec lui. Le Roi, ou le principal Seigneur de l'endroit tire aussi quelques droits pour la ratification du traité. Alors le mari, accompagné de plusieurs de ses amis de même âge que lui, s'approche le soir au clair de la lune de la maison de sa femme, & cherche les moyens de l'enlever. Il y réussit toujours malgré la résistance de la fille, ses cris & les efforts de toutes les jeunes filles du village ou de la ville qui se rencontrent sur son passage. Ce ravissement & les gémissements des filles ne sont qu'une feinte, qui se termine ordinairement par la chûte de la nouvelle épouse dans les bras de son mari ; il l'emporte dans sa maison ; elle y demeure quelque temps enfermée, & au bout de plusieurs jours, elle ne sort plus sans un voile qui doit lui couvrir toute la tête à l'exception d'un œil. Son douaire est réservé pour le cas où elle survivroit à son mari, parce que l'usage oblige les veuves qui se remarient à acheter un homme, comme elles ont été achetées dans leur premier mariage.

Dans une autre contrée un pere marie quelquefois sa fille aussitôt qu'elle est née, & les parents ne peuvent jamais rompre cet engagement. La fille elle-même n'est pas libre de prendre un autre mari sans le consentement de celui à qui elle est promise ; mais l'homme a la liberté de disposer autrement de lui-même. En général les filles sont mariées fort jeunes, & avant qu'elles ayent quitté la maison paternelle, le mari doit donner aux parents de sa femme des vaches, des barres de fer & des noix de *Kola*. En prenant sa femme, le mari est obligé de donner une fête, à laquelle il invite ceux qu'il veut, & tous les habitants du même lieu peuvent y assister sans en être priés ; ils doivent seulement contribuer aux frais, en faisant des présents au mari. La jeune femme est portée de la maison de son pere à celle de son mari sur les épaules de plusieurs hommes. Elle a la tête & le visage couverts d'un voile qu'elle est obligée de garder jusqu'au lendemain, ou quelques jours encore.

Suivant Labat, lorsqu'un jeune Negre du Sénégal a jetté les yeux sur une fille pour en faire sa femme, il s'adresse au pere & à la mere pour solliciter leur consentement, ou si la fille est orpheline, il fait sa demande aux plus proches parents. Comme les parties sont ordinairement d'accord avant que de s'assembler, le marché passe pour conclu, lorsque l'amant a fait au pere les présents établis par l'usage. Ils consistent dans quelques bestiaux, quelques étoffes de coton, des colliers de verre, & de l'eau-de-vie. Ce devoir n'est pas plutôt rempli, que la jeune femme est conduite à son

L'AFRIQUE. mari. Il lui offre la main pour la recevoir dans sa maison, mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau, du bois & les autres nécessités du ménage. Elle obéit respectueusement, & le mari se met à souper. Elle ne soupe qu'après lui, & demeurant en silence, elle attend son ordre pour se mettre au lit.

Tous les voyageurs conviennent qu'un Negre peut prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir; mais il n'y en a qu'une qui ait le titre de femme légitime. Celle-là ne s'éloigne pas de son mari, & elle est dispensée de plusieurs travaux pénibles qui sont le partage des autres; mais elle ne mange point avec son mari ni même devant lui. Toutes les femmes d'un Negre se retirent le soir dans leurs cabanes, où elles attendent les ordres de leur mari commun, & le matin elles vont le saluer à genoux en lui mettant la main sur la cuisse. Quoique par rapport au mari, la condition des femmes soit égale, c'est néanmoins la premiere mariée, si elle a des enfants, qui passe pour maîtresse, & qui conserve effectivement une certaine supériorité sur les autres. Si le Roi lui-même commence à se dégoûter de sa premiere femme, il lui assigne des terres pour sa subsistance, des esclaves, un logement convenable, & il en choisit une autre pour occuper la même place à la tête de son serrail.

La jalousie est une passion fort vive parmi les Negres, & s'ils soupçonnent leurs femmes d'être en commerce de galanterie avec quelqu'un, ils ne négligent rien pour s'en convaincre. S'ils n'ont plus de doute sur la nature de leurs soupçons, ils sont les maîtres de donner la mort à l'amant de leur femme & de la répudier. Elle retourne alors chez ses parents, qui, obligés de rendre au mari les présents qu'ils ont reçus, ne manquent pas de punir rigoureusement la coupable. Si un mari ne veut pas renvoyer sa femme chez ses parents, il est en droit de la vendre pour l'esclavage, ou de la chasser sans aucune indulgence avec tous les enfants qu'il a d'elle. Cependant si elle se trouve enceinte, le mari est obligé d'attendre qu'elle soit accouchée pour la vendre, ou pour la répudier.

Les femmes Negres sont naturellement galantes, & elles ont beaucoup d'inclination pour les Européens. Elles ont la taille belle, les yeux vifs, & la couleur d'un noir fort brillant. Ce sont elles qui sont chargées des travaux les plus pénibles du ménage. Non seulement elles préparent les aliments & les liqueurs; mais elles sont encore occupées de la culture des grains & du tabac, de broyer le millet, de filer & de sécher le coton, de fabriquer les étoffes, de fournir la maison d'eau & de bois, de prendre soin des bestiaux, enfin de tout ce qui convient aux hommes dans les Régions les mieux policées. Elles ne mangent jamais avec leurs maris, & tandis que les hommes passent le temps dans une conversation oisive, ce sont les femmes qui veillent à les garantir des mouches, & qui leur servent la pipe & le tabac. Quoique cette subordination soit établie par un long usage, un mari ne néglige rien pour l'entretenir, & suivant le rapport d'un voyageur, le *Mumbo-Jumbo* y contribue beaucoup.

Ce que c'est que Mumbo-Jumbo. Le Mumbo-Jumbo est une idole mystérieuse des Negres, dont peu d'entr'eux connoissent les secrets. La hauteur de cette machine, qu'un homme fait mouvoir à son gré, est de huit ou neuf pieds. Elle est revêtue d'une longue robe

robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille ſur la tête. On ne ſçait trop ce qui eſt caché dans cette figure ; mais le moindre mouvement qu'on lui fait faire occaſionne un bruit terrible. On ne l'entend jamais que dans la nuit, & l'obſcurité aide beaucoup à l'impoſture. Lorſque les hommes ont quelques différends avec leurs femmes, on s'adreſſe au Mumbo-Jumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris. Les femmes ont tant de crainte du Mumbo-Jumbo, que dès qu'elles le voyent, ou croyent l'entendre, elles prennent la fuite & ſe cachent ſoigneuſement. Si le mari a quelque liaiſon avec celui qui agit ſous la figure monſtrueuſe de l'idole, il fait chercher ſes femmes & les force de reparoître. Alors il leur commande de s'aſſeoir, & il les fait chanter ou danſer ſuivant ſon caprice. Si quelques-unes refuſent d'obéir, l'idole les fait ſaiſir par des Negres chargés d'exécuter ſes ordres, & leur rébellion eſt punie par le fouet. Ceux qui ſont initiés dans le myſtere du Mumbo-Jumbo s'engagent par un ferment ſolemnel à ne le jamais réveler aux femmes, ni même aux Negres qui ne ſont pas de la ſociété, & on n'y peut être reçu avant l'âge de ſeize ans. Il y a peu de villes conſidérables qui n'ayent une figure du Mumbo-Jumbo. Pendant le jour elle demeure ſur un poteau dans quelque lieu voiſin de la ville, juſqu'à l'entrée de la nuit, qui eſt le temps de ſes opérations.

Les femmes accouchent très facilement, & auſſitôt qu'elles ſont délivrées, elles ſe lavent longtemps ainſi que l'enfant qui vient de naître. Elles enveloppent enſuite leur enfant dans un morceau d'étoffe de coton ſans lui ſerrer le corps, parce qu'elles croyent que cette contrainte ne ſerviroit qu'à le rendre difforme ou tortu. On voit ordinairement ſortir les femmes le jour même, ou le lendemain de leur accouchement. Dès le douzieme ou quinzieme jour de la naiſſance de l'enfant, la mere commence à le porter ſur ſon dos, & elle ne le quitte jamais de quelque nature que ſoit le travail qui l'occupe. Un mois environ après que l'enfant eſt né, on lui impoſe un nom avec la cérémonie de lui raſer la tête & de la frotter d'huile en préſence de cinq ou ſix témoins. Chaque jour au matin l'enfant eſt lavé dans l'eau froide & frotté d'huile de palmier. Juſqu'au temps où la mere commence à le porter ſur le dos, on le laiſſe remper nud ſur la terre ſans autre attention que celle de lui donner à tetter. Enſuite il eſt mis dans une bande d'étoffe & la mere s'en charge pour ne le plus quitter un inſtant. On le lui attache entre les deux épaules les deux jambes avancées ſur le devant de chaque côté, ſans que les exercices les plus violents lui faſſent perdre ſa ſituation. On attribue la forme des nez plats des Negres à cette maniere de les porter, qui les expoſe à heurter le nez contre le dos de leurs meres, lorſqu'elles ſe levent ou qu'elles ſe baiſſent.

Enfants des Negres.

La tendreſſe des meres eſt exceſſive pour leurs enfants, & elles ne leur épargnent aucun ſoin juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de marcher ſeuls. Alors ſans relâcher rien de leur attention à les nourrir & à les élever, elles paroiſſent s'embarraſſer peu de leur inſtruction. Ils ſe fortifient en croiſſant, & leur conſtitution devient ſi vigoureuſe qu'ils ne connoiſſent preſque pas d'autre maladie que la petite vérole. Mais comme ils ſont élevés dans une oiſiveté continuelle, ils deviennent ſi pareſſeux, que s'ils n'étoient pas preſſés par la néceſſité ils ne prendroient pas la peine de cultiver leurs terres. Auſſi leur

L'AFRIQUE.

travail ne surpasse-t-il gueres leurs besoins, & si le pays n'étoit extrêmement fertile, ils seroient exposés tous les ans à la famine, & seroient forcés de se vendre à ceux qui leur offriroient des aliments. Ils ont de l'aversion pour toutes sortes d'exercices, excepté la danse & la conversation, dont ils ne se lassent jamais.

Musique des Negres.

Tous les habitants de cette partie de l'Afrique sont passionnés pour la musique & la danse. Ils ont inventé plusieurs instruments, qui répondent à ceux d'Europe; mais qui sont fort éloignés de la même perfection. Ces instruments sont des espéces de trompettes, de tambours, d'épinettes, de luths, de fluttes, de flageolets & jusqu'à des orgues.

Les Negres de Galam & de la Gambra, comme ceux de tous les pays où on trouve des Eléphants, ont une sorte de trompette composée d'une dent de cet animal. Ils polissent cette dent intérieurement & extérieurement pour la réduire à la grosseur convenable, & ils en ont de diverses grandeurs qui produisent différents sons. Cependant ils n'en tirent qu'un bruit confus qui a fort peu d'agrément.

Leurs tambours sont des troncs d'arbres creusés & couverts du côté de l'ouverture par une peau de chevre ou de brebis assez bien tendue. Quelquefois ils ne se servent que de leurs doigts pour battre; mais plus souvent ils emploient deux bâtons à tête ronde de grosseur inégale, & d'un bois fort dur & fort pesant tel que l'ébene. La longueur & le diametre des tambours sont différents aussi pour mettre de la variété dans les tons. En général le son de cet instrument est moins propre à réjouir les oreilles, ou à réveiller le courage, qu'à causer de la tristesse & de la langueur. Néanmoins c'est l'instrument favori des Negres, & il est comme l'ame de toutes leurs fêtes. Les tambours des Mandingos sont longs d'une aulne, sur environ vingt pouces de diametre au sommet, mais ils diminuent vers le fond. Ils sont composés d'une seule piece de bois & couverts d'une peau de chevreau. Ils ne battent que d'une seule baguette & de la main gauche. Ils ont encore un autre petit tambour qu'ils tiennent sous le bras gauche, & sur lequel ils font agir les doigts de la même main, tandis qu'ils battent de la droite avec un bâton courbé. Le Negre accompagne le son de son instrument de celui de sa voix, ou plutôt de ses heurlements. La figure du musicien relevée par quantité de grimaces, & le bruit d'une si étrange musique forment ensemble un horrible amusement.

Dans la plupart des villes, les Negres ont un grand instrument qui a quelque ressemblance avec leur tambour, & qu'ils nomment *Tontong*. On ne le fait entendre qu'à l'approche de l'ennemi, ou dans les occasions extraordinaires, pour répandre l'allarme dans les habitations voisines; car le bruit du Tontong se communique jusqu'à six ou sept milles.

Les fluttes & les flageolets des Negres ne sont que des roseaux percés. Ils s'en servent comme les Sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire, fort mal & toujours sur les mêmes tons. Ils n'en tireroient pas d'autres des fluttes d'Europe.

Le principal instrument des Negres est celui qu'ils nomment *Balafo*. Les voyageurs en donnent des descriptions si différentes que je n'en rapporterai aucune, & je ne fais mention de cet instrument que pour avoir occasion de parler de ceux qui font profession de jouer du Balafo, parce qu'ils sont d'un

caractere fingulier, & qu'ils paroiffent également faits pour la poëfie & pour la mufique. Ces hommes font nommés *Guiriots* ou *Juddies*, & ce nom à ce qu'on prétend fignifie bouffon. En effet le caractere & les manieres de ces muficiens répondent parfaitement à cette idée. Les Rois & les Seigneurs du pays en ont toujours près d'eux un certain nombre pour leur propre amufement, & pour celui des Etrangers qui paroiffent à leur Cour. L'ufage des Guiriots eft de s'affeoir à terre un peu éloignés des affiftants, & ils accompagnent leurs inftruments de diverfes chanfons, dont le fujet ordinaire eft l'antiquité, la nobleffe & les exploits de leur Prince. Ils en compofent auffi fur les circonftances actuelles, & l'efpoir du moindre préfent leur fait faire fouvent des impromptus à la louange des Etrangers qui les écoutent.

Quoique les Negres ayent peu d'efprit, & qu'à peine ils paroiffent avoir les premieres lueurs du fens commun, ils font flattés qu'on leur attribue les plus brillantes qualités. L'Office des Guiriots eft de rendre fervice à leur vanité. Ils font toujours chargés d'un tambour qu'ils battent avec les mains, ou deux petites baguettes; & ils ont auffi d'autres tambours à la Morefque, qui ont la forme des corbeilles d'Europe. Le deffus eft traverfé de plufieurs petites cordes qu'ils pincent d'une main tandis qu'ils battent de l'autre. Un voyageur dit, que les Guiriots ont feuls le glorieux privilége de porter l'*Olamba*, tambour royal d'une grandeur extraordinaire dans toutes fes dimenfions. Le Guiriot qui eft honoré de ce fardeau, le porte fufpendu au col, & il bat avec deux petites baguettes, en y joignant le fon de fa voix.

Les Negres font fi fenfibles aux éloges des Guiriots, qu'ils les payent fort libéralement, & on leur a vu pouffer la reconnoiffance jufqu'à fe dépouiller de leurs habits pour les donner à ces flateurs intéreffés. Un Guiriot qui n'obtiendroit rien de celui qu'il a loué, ne manqueroit pas de changer fes louanges en fatyres & d'aller publier dans les villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux contre lui, ce qui paffe pour le dernier affront parmi les Negres. On regarde comme un honneur extraordinaire d'être loué par le Guiriot du Roi, & on ne croit pas le récompenfer trop en lui donnant deux ou trois veaux, & quelquefois la moitié de ce qu'on poffede.

Les chanfons & les difcours ordinaires des Guiriots confiftent à répéter cent fois, il eft grand homme, il eft grand Seigneur, il eft riche, il eft puiffant, il eft généreux, il a donné du *fangara*, nom fous lequel ils connoiffent l'eau-de-vie, & d'autres louanges de la même nature, avec des grimaces & des cris infoutenables. Les Guiriots acquierent ainfi des richeffes qui les diftinguent beaucoup du commun des Negres. Leurs femmes font fouvent mieux parées en criftal & en pierres bleues que les Reines & les Princeffes; mais la plûpart pouffent à l'excès le déréglement de mœurs. Ce qu'il y a de plus furprenant, c'eft qu'avec tant de paffion pour la mufique, les Negres méprifent les Guiriots jufqu'à leur refufer les honneurs communs de la fépulture. Au lieu de les enterrer, ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne font pas longtemps à pourrir. Ils donnent pour raifon de cette conduite, que les Guiriots vivent dans un commerce familier avec le Diable, qu'ils nomment *Horé*. On eft perfuadé que la plûpart des Negres, furtout de ceux qui font un peu diftingués du peuple, s'accordent à regarder les muficiens comme infâmes. Néanmoins le befoin qu'ils

L'AFRIQUE. en ont pour leurs plaiſirs, les empêche d'en marquer cette opinion pendant la vie de ces hommes ; mais auſſitôt qu'ils ſont morts le mépris public ſe déclare par l'obſtacle qu'on met à leur ſépulture. On ne permet pas même qu'ils ſoient jettés dans l'eau, parce qu'on s'imagine que leurs cadavres empoiſonneroient la riviere & les poiſſons. C'eſt une ſemblable crainte pour les grains & les fruits, qui eſt cauſe qu'on refuſe d'enterrer les Guiriots. Il ne paroît pas que tous les peuples de l'Afrique ſoient dans les mêmes principes ſur la profeſſion des Guiriots ; car tandis que tous les Princes Jalofs ſe croiroient deshonorés d'avoir touché quelque inſtrument, les Foulis ſe font gloire d'en manier adroitement pluſieurs.

La danſe n'eſt pas moins chere aux Negres que la muſique, & dans quelque lieu que le Balafo ſe faſſe entendre, on eſt ſûr de trouver un grand concours de peuple qui s'aſſemble pour danſer nuit & jour, juſqu'à ce que le Muſicien ſoit épuiſé de fatigue ; les femmes ſurtout ne ſe laſſent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers, les genoux fort ſouples, & elles penchent la tête avec grace. Leurs mouvements ſont vifs & leurs attitudes agréables. Elles danſent ordinairement ſeules, & les aſſiſtants les applaudiſſent en battant des mains par intervalles, comme pour ſoutenir la meſure. Les hommes danſent l'épée nue à la main, en la ſecouant & en la faiſant briller en l'air, avec d'autres galanteries dans le goût de la Nation. Sans le ſecours du Balafo, toutes les femmes qui ont l'humeur vive & galante prennent plaiſir à danſer le ſoir, ſurtout aux changements de lune. Elles danſent en rond en battant des mains, & en chantant tout ce qui leur vient dans l'eſprit. Dans ces bals fréquents une calebaſſe, ou un chaudron ſur lequel on frappe, leur ſert d'inſtrument de muſique ; car elles aiment beaucoup le bruit.

La lutte eſt un autre exercice qui les amuſe aſſez. Les combattants s'approchent l'un de l'autre avec des geſtes & des poſtures fort ridicules, & comme ils ſont nuds & vigoureux, ils ont beaucoup de peine à ſe renverſer, & leurs chûtes ſont très-peſantes. Dans ces occaſions, il y en a toujours un qui fait l'Office de Guiriot, & qui bat un tambour, ou un chaudron pour animer les Athletes, pendant que les autres applaudiſſent à l'adreſſe & au courage.

Pêche. Les exercices utiles des Negres ſont la pêche & la chaſſe. La pêche eſt l'unique occupation de la plûpart de ceux qui habitent les bords des rivieres. Pour cet effet ils ont des canots, ou de petites barques compoſées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuſer, & dont les plus grands contiennent dix ou douze hommes. Leur longueur eſt ordinairement de trente pieds ſur deux pieds & demi de largeur. Elles vont à rames & à voiles, & il n'eſt pas rare qu'un coup de vent les renverſe, mais les Negres ſont ſi bons nageurs qu'ils s'en allarment peu. Ils redreſſent ſur le champ leur canot avec les épaules, & s'y replacent avec tranquillité. Lorſque les Negres vont à la pêche, ils ſont ordinairement deux dans un canot, & s'écartent quelquefois juſqu'à ſix mille en mer. Ils ne ſe ſervent gueres que de la ligne pour le poiſſon d'une médiocre groſſeur. S'ils veulent prendre de gros poiſſons, ils mettent un dard de fer au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique, & le tenant attaché avec une corde, ils le retirent facilement après

l'avoir lancé. L'heure du départ des pêcheurs est ordinairement de grand matin, & s'ils ont fini leur pêche, ils retournent au rivage à midi par le vent de mer. Lorsque le vent leur manque, ils font usage d'une sorte de pelle pointue, avec laquelle ils rament si vîte, que la meilleure pinnace auroit peine à les suivre.

Outre la ligne, les Negres ont aussi des filets de leur propre invention, composés comme leurs lignes d'un fil d'écorce d'arbre. Il y en a qui pêchent pendant la nuit, en tenant d'une main une longue piéce de bois combustible, qui leur donne assez de clarté, & de l'autre un dard dont ils ne manquent gueres le poisson, lorsqu'il s'approche naturellement de la lumiere. S'ils en trouvent de fort gros, ils les attachent avec une ligne à leur canot & les amenent de cette façon au rivage. Ils font sécher le petit poisson, & mettent le grand en piéces ; mais comme ils ne le salent jamais, il se corrompt presque toujours avant que d'être sec. Les Negres le trouvent alors beaucoup meilleur & plus délicat que dans sa fraîcheur. Les pêcheurs vendent du poisson dans l'intérieur des terres, & ils pourroient en tirer un profit considérable, s'ils avoient moins de paresse à le transporter, & si les habitants qui veulent l'acheter, étoient plus actifs à l'aller prendre. Les uns & les autres trop ennemis du travail & de la fatigue négligent un commerce qui leur seroit également profitable, & souvent le poisson demeure sur le rivage jusqu'à ce qu'il soit entierement corrompu.

Les Negres de la côte qui veulent pêcher dans le Sénégal se joignent quelquefois au nombre de trente ou quarante pour en aller demander la permission au Seigneur de la riviere. Après l'avoir obtenue, ils passent huit ou dix jours sur l'une ou l'autre rive, d'où ils prennent toutes leurs mesures pour assurer le succès de leur entreprise. Leur méthode ordinaire est de gagner avec de grands filets le milieu de la riviere, les uns à gué lorsqu'ils en trouvent le moyen, d'autres à la nage. Ensuite faisant un demi-cercle qui embrasse une assez grande étendue, ils se rapprochent des bords avec leurs filets, qu'ils tirent immédiatement à terre. Ils sont fort adroits à cet exercice, & ils ne manquent gueres de faire une pêche abondante, de laquelle ils donnent le vingtiéme au Seigneur pour son droit.

Les Negres de la Gambra ont une maniere de pêcher qui leur est propre. Lorsque la riviere est basse, les femmes s'y rendent en grand nombre pour prendre une sorte de petit poisson qui ressemble à la melette. Au lieu de filets, elles ont un assez long panier, au fond duquel elles mettent pour amorce un morceau de pâte. Elles plongent ce panier dans l'eau, l'y tiennent quelques moments, & l'en retirent si doucement qu'il ne s'en échappe rien. Les petits poissons qui sont restés au fond du panier sont aussitôt jettés sur un endroit sec de la rive, où d'autres femmes les pilent dans un mortier de bois. Elles en font ainsi une pâte, qu'elles divisent en boules d'environ trois livres, & qui leur servent pendant toute l'année. Les Negres trouvent ce mets délicieux, & ils le mêlent avec du riz, & d'autres grains.

Chasse.

L'habileté des Negres de la Gambra, du Sénégal & du Cap Verd, est surprenante pour tuer des animaux à la chasse, quoiqu'ils n'ayent la plûpart d'autres armes que leur arc & leurs fleches. Ceux qui habitent plus loin

L'Afrique.

dans les terres ne sont pas aussi adroits, & n'ont pas non plus autant de goût pour la chasse. Les Negres du Sénégal ont coutume de s'assembler au nombre de cinquante ou soixante armés chacun de six petites fleches & d'une grande, pour la chasse de l'éléphant. Lorsqu'ils ont découvert la trace de cet animal, ils s'arrêtent pour l'attendre, & le bruit qu'il fait en brisant les branches des arbres avertit de son approche. Alors les Negres se mettent à le suivre, en lui envoyant continuellement leurs fleches jusqu'à ce que la perte de son sang leur fasse juger qu'il est fort affoibli. Ils s'en apperçoivent aussi à la foiblesse de ses efforts contre les obstacles qu'il trouve à sa fuite. Quelquefois l'animal s'échappe malgré toutes ses blessures, mais c'est communément pour mourir quelques jours après dans le lieu, où ses forces l'abandonnent tout à fait. On doit sans doute attribuer à ces accidents la rencontre qu'on fait souvent dans les forêts de plusieurs dents d'éléphants. La chair est dévorée par d'autres bêtes, les os tombent en pourriture, & les dents sont les dernieres parties qui résistent. Cependant comme elles ne peuvent être longtemps exposées aux injures de l'air sans s'alterer beaucoup, elles perdent quelque chose de leur prix.

Métiers des Negres.

L'indolence naturelle aux Negres les empêche de s'appliquer aux Arts, & ils n'ont d'autres métiers, & d'autres ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie; tels que des Forgerons, des Tisserands & des Potiers de Terre. Le métier de Forgeron qu'ils appellent Ferraro est le principal, parce qu'il est le plus indispensable. Ils s'embarrassent peu de chercher du fer dans la terre, & ils se contentent de celui qui leur est apporté d'Europe. Il leur sert à fabriquer de courtes épées, & les têtes de leurs zagayes & de leurs dards. Ils en forment aussi la pointe barbelue de leurs fleches empoisonnées, & l'ouvrage est assez propre dans la plûpart de ces armes. Néanmoins la plus grande utilité qu'ils tirent du fer est pour l'agriculture. Ils en composent alors une sorte de pelle avec laquelle ils grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. En conséquence les barres de fer sont une des principales marchandises qui servent au commerce de ces contrées. Leur longueur en augmente, ou en diminue le prix.

Suivant le rapport de quelques voyageurs, les Forgerons Negres font des couteaux, des fers pour les esclaves, des anneaux d'or, d'argent, de fer & de cuivre, & des garnitures de couteaux & de sabres. Ils font aussi les poignées des sabres & les bouts des fourreaux de l'un ou de l'autre de ces métaux. Les Forgerons n'ont pas d'âteliers qui méritent le nom de boutiques & de forges. Ils portent avec eux leurs ustensiles, & se mettent sous le premier arbre pour y travailler. Ils n'ont pas d'autres instruments qu'une petite enclume, deux peaux de boucs qu'ils enflent, & qui leur tiennent lieu de soufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles, & deux ou trois limes. Leur indolence paroît jusqu'au milieu du travail; car ils sont assis, ils fument & s'entretiennent avec le premier qui se présente. Comme leur enclume n'a que le pied en terre, ou dans le sable, sans aucun secours pour la fixer, quelques coups la renversent, & le temps se perd à la redresser. Ordinairement il y a trois ouvriers au travail d'une même Forge; l'un est continuellement occupé à presser les soufflets du coude & des genoux, & les deux autres sont assis avec l'enclume au milieu d'eux, sur laquelle ils frappent

aſſez négligemment. Selon quelques Auteurs, les Negres comprennent ſous le nom de Forgeron ou de Ferraro les Orfévres, les Maréchaux, les Couteliers, les Chaudronniers, en un mot tous les Artiſans qui ſe ſervent de l'enclume & du marteau.

Après le Forgeron, le principal Artiſan parmi les Negres eſt le *Sepatero*, qui fait les Griſgris, c'eſt-à-dire, de petites boëtes, ou de petits étuis, où les Negres renferment certains charmes écrits ſur du papier, ou ſur du parchemin par leurs Marbuts ou Prêtres. Ces étuis ſont de cuir en différentes formes, & paſſeroient dans tous les pays du Monde pour un ouvrage curieux. Il paroît qu'ils ont l'art de préparer le cuir, mais ils ne l'exercent que ſur les peaux de boucs & de daims, qu'ils ſçavent teindre auſſi de diverſes couleurs. Outre les ſelles, les brides & les étuis pour les Griſgris, ces mêmes ouvriers font des fourreaux d'épées, des ſandales, des boucliers, des carquois avec beaucoup de propreté.

Le troiſiéme métier des hommes chez les Negres, conſiſte à préparer la terre pour faire les murs des édifices, & les différentes ſortes de vaſes à l'uſage de la cuiſine. Pour tous les autres beſoins ils employent des calebaſſes, excepté néanmoins leurs pipes, qui ſont auſſi de terre, & d'une forme aſſez agréable. Ils y apportent même beaucoup de ſoin, parce que c'eſt un inſtrument dont les hommes & les femmes ſe ſervent preſque ſans ceſſe. La partie de terre qui eſt la tête peut contenir une demi-once de tabac, & la longueur du cou eſt de deux doigts. On y inſere un roſeau qui a quelquefois plus d'une aulne de long, & qui eſt le canal de la fumée.

Le métier de Tiſſerand eſt plutôt l'occupation des femmes & des filles que celle des hommes. Elles filent le coton, le travaillent avec beaucoup d'adreſſe, & le teignent en bleu, en noir, ou lui laiſſent ſa blancheur naturelle. Leur art ſe borne à ces trois couleurs, & elles ne peuvent donner à leurs pieces plus de cinq ou ſix pouces de largeur. La longueur eſt depuis deux aulnes juſqu'à quatre, mais elles ſçavent les coudre enſemble pour les rendre auſſi longues & auſſi larges qu'on le déſire.

A l'égard des commodités de la vie qui n'entrent pas dans le commerce, les voyageurs nous apprennent qu'il n'y a point d'artiſans pour ces choſes. Les nattes ſont entre les Negres d'un uſage général, & elles ſont encore l'ouvrage des femmes. C'eſt ſur leurs nattes que les Negres paſſent la moitié de leur vie, qu'ils mangent, qu'ils boivent, qu'ils ſe repoſent, & qu'ils dorment. On raconte que les Negres tiennent des marchés, mais que les choſes qu'ils y étalent ſont de très-petite valeur, & qu'ils font quelquefois ſix ou ſept lieues pour apporter un peu de coton, des légumes tels que des pois & de la veſce, des plats de bois, & des nattes. Il arrive par haſard que les Negres paroiſſent au marché avec des anneaux d'or & des grains de même métal, appellés *Jungarets*, qu'ils échangent pour des pendants d'oreilles & des colliers. Autrefois le commerce des marchés ſe faiſoit par des échanges, mais depuis l'établiſſement des Européens, les Negres exigent de la raſſade, c'eſt-à-dire, des colliers & de petits grains de verre, ou de petites barres de fer. Les marchés ſe tiennent à l'extrémité des villages, & les plus riches marchandiſes qu'ils y préſentent ſont des dents d'Eléphant, des cuirs de vaches & des eſclaves. Les Européens payent des eſclaves avec du fer, des liqueurs

L'Afrique.

fortes, de la raſſade, de la toile des Indes & du corail, ſur quoi les Marchands de l'Europe & de l'Afrique font également des profits conſidérables.

Edifices des Negres.

Les Negres ſongent peu à l'embelliſſement de leurs édifices, & d'ailleurs ils manquent des matériaux néceſſaires. La plupart de leurs villes ſont rondes dans leur forme, & leurs maiſons ſont compoſées d'une ſorte de terre rougeâtre qui s'endurcit beaucoup à l'air. Le pays eſt rempli de cette terre, qui vraiſemblablement feroit d'excellente brique, ſi elle étoit bien travaillée. On voit des cabannes entierement bâties avec des roſeaux, & les autres en ſont ſeulement couvertes. La forme générale des maiſons eſt ronde, parce que les Negres la croyent plus capable de réſiſter aux orages & aux pluyes. Toutes les villes & tous les villages ſont environnés d'une ou deux hayes de roſeaux de la hauteur de ſix pieds, pour ſervir de rempart contre les bêtes féroces. Les habitants néanmoins ſont quelquefois contraints d'allumer des feux & de battre leurs tambours pour chaſſer des ennemis ſi dangereux. Les grandes villes, & celles ſurtout qui ſervent de réſidence aux Rois & aux Princes, ſont ordinairement mieux fortifiées. La plus juſte idée qu'on puiſſe donner des cabannes des Negres eſt de les comparer aux colombiers d'Europe ou aux ruches des abeilles. Comme elles ſont ſans fenêtres, le jour ne s'y introduit que par la porte, qui eſt ronde & ſi baſſe qu'on n'y peut paſſer qu'à genoux. Les murs des perſonnes un peu diſtinguées ſont blanchis d'une teinture de chaux, & ſeroient aſſez propres ſi la fumée continuelle ne les noirciſſoit. Les Mandingos ſont dans l'uſage de bâtir leurs maiſons fort près les unes des autres, ce qui eſt fort dangereux pour la communication du feu, & ce qui occaſionne en effet de violents incendies. Lorſqu'on leur demande pourquoi ils ſont attachés à cette méthode, ils répondent qu'ils la tiennent de leurs ancêtres qui étoient plus ſages qu'eux, & qu'ils ſuivent leur exemple.

Chaque maiſon de Negre a plus ou moins de huttes, ſuivant le rang ou les richeſſes de ceux qui y logent. La plûpart en ont cinq ou ſix, qu'on peut regarder comme des chambres ou des pavillons renfermés dans un même enclos. Une hutte eſt diſtribuée en pluſieurs parties, dont l'une ſert de cuiſine, l'autre de ſalle à manger, une autre de chambre à coucher, & toutes ces pieces communiquent l'une à l'autre par des ouvertures. Les maiſons des Seigneurs ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons, & celles des Rois n'en ont pas moins de cent, mais les unes & les autres ſont couvertes de paille, ainſi que celles des pauvres. L'enclos des perſonnes de diſtinction eſt une paliſſade ou d'épines ou de roſeaux ſoutenue de diſtance en diſtance par des pilliers, & on va d'une hutte à l'autre par des routes qui s'entrelacent en forme de labyrinthe. Dans l'intérieur de l'enclos, il ſe trouve ordinairement de fort beaux arbres, mais plantés ſans ordre & diſperſés comme au haſard. Les maiſons des Princes ſont quelquefois bâties exprès dans le voiſinage de quelque bois, dont on renferme une partie dans l'enclos.

Le palais du Roi de Kayor eſt diſtingué par ſa magnificence & l'étendue des bâtiments. Avant la premiere porte de l'enclos on trouve une grande & belle place pour exercer les chevaux. Au long de l'enclos les Seigneurs ont des huttes, qui compoſent comme l'avant-garde de celle du Roi. Une longue allée de Calebaſſiers conduit de la premiere place au palais, des deux côtés de

de cette avenue ſont les logements des Officiers & des principaux domeſtiques du Roi entourés chacun d'une paliſſade, ce qui forme beaucoup de détours avant qu'on arrive à ſon appartement. Toutes ſes femmes ont auſſi des huttes particulieres où elles ont cinq ou ſix eſclaves qui les ſervent. Le palais du Roi de Kaſſan, ſuivant l'obſervation d'un voyageur, eſt ſitué au centre de la ville avec les maiſons de ſes femmes. On y entre par une cour où ſont les Gardes & par une ſalle ouverte, où ſon fauteuil ou thrône paroît toujours avec ſes tambours ſuſpendus à côté. Ces tambours ſervent toutes les nuits; car auſſitôt que les habitants du lieu ont ſoupé, ils ſe rendent dans la premiere cour du palais, & ils y danſent toute la nuit au bruit des tambours. Cet exercice ſert tout à la fois à les divertir & à chaſſer les lions & les autres bêtes féroces.

Quelques Negres des plus riches, ceux qui ſe prétendent ſortis de race Portugaiſe, bâtiſſent à la maniere de cette Nation, & leurs maiſons ſont beaucoup plus commodes. Elles n'ont qu'un rez-de-chauſſée ; mais il eſt élevé de trois ou quatre pieds, pour les garantir de l'humidité. Elles ſont diviſées en pluſieurs chambres qui compoſent un aſſez long appartement, avec des croiſées fort petites, à cauſe de la chaleur du climat. L'entrée eſt généralement revétue d'un porche, ou d'un veſtibule ouvert de tous côtés, qui ſert de ſalle pour les viſites, pour les repas & pour les affaires. Les murs de ces maiſons ont ſept ou huit pieds de hauteur. Ils ſont compoſés, comme ceux du commun des Negres, de roſeaux & d'argile, enduits dedans & dehors de terre graſſe mêlée de paille & blanchie de chaux. Les Rois & les Grands ont pris l'habitude de bâtir dans le même goût, & leur cour a plus ou moins de maiſons à la Portugaiſe.

L'ameublement des Negres n'eſt pas fort riche. Il conſiſte dans une petite armoire pour mettre leurs habits à couvert, une natte élevée ſur quelques pieux pour leur ſervir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebaſſes, deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïs & le riz, un panier pour l'y renfermer & quelques plats de bois pour ſervir le manger. Les Negres de diſtinction ne ſont jamais ſans une eſtrade, ou une ſorte de banc élevé de deux ou trois pieds & couvert de belles nattes, ſur leſquelles ils ſont aſſis pendant le jour. Les Palais des Rois & des Princes ſont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'employent à cet uſage une partie des marchandiſes qu'ils achetent des Européens.

Agriculture des Negres.

Tous les Negres, ſans diſtinction de rang & de qualité, ſi l'on en excepte néanmoins les Rois & les Chefs de villes, ſont obligés de travailler à cultiver la terre. L'inſtrument commun pour ouvrir la terre eſt une ſorte de pelle aſſez ſemblable à leurs rames, & dont le manche eſt de bois & l'extrémité de fer. Ils ſe mettent l'un à la ſuite de l'autre pour former les ſillons, de ſorte que chacun levant à peu près la même quantité de terre, le travail n'eſt pénible pour perſonne. Ces ſillons ſont faits avec autant d'ordre & de propreté qu'en Europe, & ils y jettent la ſemence & les rempliſſent auſſitôt de la même terre. Leur induſtrie ne s'étend pas plus loin, à l'exception du riz qu'ils ſement d'abord dans de petites pieces de terre baſſes & marécageuſes, & qu'ils prennent la peine de tranſplanter. Ils obſervent des ſaiſons pour ſemer leurs grains, ſurtout pour planter le tabac, dont chaque famille

L'AFRIQUE.

cultive sa provision autour de ses cabannes. Ils n'apportent pas moins de soins à la culture du coton, & la plupart des villages en ont des champs entiers.

Il n'y a pas de pluye depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mai, ce qui rend la terre si dure qu'elle ne peut être cultivée pendant cet intervalle. Les pluyes commencent vers la fin de Mai & sont d'abord assez légeres, mais à la fin de Juin elles deviennent très-violentes & sont mêlées de grands tonnerres. La terre ne pouvant alors manquer d'être amollie, les Negres songent à labourer. Le temps où les Negres sement est pour eux une saison de fêtes, pendant laquelle ils se régalent les uns & les autres. Leurs terres sont si fertiles que la moisson du millet se fait dès le mois de Septembre, & c'est encore l'occasion d'une infinité de réjouissances. Le Chef du village paroît à la tête des ouvriers armés, comme dans une bataille, avec un cortége de Guiriots, qui battent de leurs tambours & qui chantent à haute voix. Le Chef imite leur exemple pour encourager les laboureurs qui sont nuds, & qui avec leurs petites pelles grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Cependant ils paroissent travailler avec beaucoup d'efforts, & ils font cent gestes & cent grimaces ridicules, suivant les différentes mesures des tambours. Après une culture si imparfaite, la terre, quoique légere & sabloneuse, ne laisse pas de rapporter beaucoup.

Religions des Negres

Les Negres qui habitent les deux bords du Sénégal & qui s'étendent dans les terres à l'Est & au Sud-Est, sont Mahométans. Tous les autres, du moins ceux avec qui les Européens ont quelque relation de commerce, depuis la Gambra jusques dans la Guinée, sont idolâtres, excepté les Sereres & quelques autres, qu'on peut regarder comme des Sauvages sans aucune apparence de religion. Plusieurs croyent la métempsycose, & ne souffrent point qu'on tue les lézards autour de leurs maisons, parce qu'ils sont persuadés que les ames de leurs peres, de leurs meres & de leurs proches parents viennent se réjouir avec eux sous la figure de cet animal.

Le Mahométisme établi parmi les Negres n'est pas observé dans tous ses points, & consiste seulement dans la croyance de l'unité de Dieu, & dans deux ou trois pratiques cérémonielles, telles que le Ramadan, le Bayram & la circoncision. Les habitants naturels de la Gambra adorent un seul Dieu sous le nom d'*Allah*. Ils n'ont point de peintures ni d'images à la ressemblance de la Divinité; ils reconnoissent la mission de Mahomet, sans invoquer jamais son nom; ils comptent les années par les pluyes, & donnent des noms particuliers à chaque jour de la semaine. Le vendredi est le jour de sabbat, mais ils l'observent si peu régulierement que leur commerce & leurs occupations ordinaires n'en sont point interrompues.

Ils ont quelques traditions confuses de la personne de Jesus-Christ, & parlent de lui comme d'un Prophete, qui s'est rendu célebre par un grand nombre de miracles. Ce qu'ils racontent de sa sainteté & de sa puissance est un tissu de fables sans vraisemblance & sans ordre. Ils lui donnent le nom de *Nale*, & appellent sa mere *Maria*. La sainteté, la bonté, la justice sont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut dégré; mais ils ne lui accordent pas celle de Fils de Dieu. Les Negres croyent aussi la prédestination, & mettent toutes leurs infortunes sur le compte de la Providence

Qu'un Negre en aſſaſſine un autre, ils penſent que c'eſt Dieu qui eſt l'auteur du meurtre ; cependant ils arrêtent le meurtrier & le vendent pour l'eſclavage. Le commun du peuple n'a pas de pratiques reglées qui puiſſent porter le nom de culte religieux ; mais les perſonnes de diſtinction affectent plus de zele, & ne ſont jamais ſans un Marbut, qui a beaucoup d'aſcendant ſur leur conduite & ſur leur eſprit.

Il y a apparence que ſi le peuple néglige de bâtir des moſquées, les Rois & les Seigneurs ont plus d'attention à cet égard ; puiſqu'ils ont toujours parmi leurs édifices des lieux deſtinés aux exercices de religion. Ils y demeurent aſſez longtemps debout, les yeux fixés ſur le mur du côté du levant, & s'avançant enſuite quelques pas, ils prononcent certains mots à demi bas. Ils s'étendent auſſitôt après la face contre terre, & ſe levant ſur les genoux, ils font un cercle autour d'eux & deux ou trois autour de leur tête. Enfin ils baiſent la terre pluſieurs fois, ſe jettent du ſable contre le viſage avec les deux mains, & toutes ces cérémonies durent environ une demi-heure. Les Turcs & d'autres Mahométans rigides font la priere cinq fois le jour & la nuit, & ſept fois le vendredi, qui eſt le jour de leur ſabbat. Les Mahométans Negres ſont moins réguliers ; ils ſe contentent de prier trois fois le jour, ſçavoir le matin, à midi & le ſoir. Chaque village a ſon Marbut ou ſon Prêtre, qui raſſemble le peuple pour ce devoir. Le lieu ordinaire de leurs aſſemblées eſt un champ qui ſert de Moſquée, & après les ablutions ordonnées par l'Alcoran, tous les Negres, le viſage tourné vers l'Orient, ſe rangent derriere leurs Prêtres, dont ils imitent les mouvements & les geſtes.

Le Marbut étend ſes bras, prononce pluſieurs mots d'une voix ſi lente & ſi haute que toute l'aſſemblée peut facilement les répéter après lui, ſe met à genoux, baiſe la terre & recommence trois fois cette cérémonie. Enſuite il ſe met à genoux pour la quatrieme fois, & fait quelque temps ſa priere en ſilence. Il ſe releve, & traçant du doigt un cercle autour de lui, il y imprime différents caracteres, les baiſe reſpectueuſement, après quoi la tête appuyée ſur les deux mains, & les yeux fixés contre terre, il paſſe quelques moments dans une profonde méditation. Enfin il prend du ſable ou de la pouſſiere, ſe la jette ſur la tête & contre le viſage, commence à prier d'une voix haute, en touchant la terre du doigt & le levant au front. Pendant toutes ces formalités, il répete pluſieurs fois les mots *Salati Maleck*, c'eſt-à-dire, je vous ſalue, Seigneur, & il ſe leve. Toute l'aſſemblée ſuit ſon exemple, & chacun ſe retire. La modeſtie, le reſpect & l'attention qu'ils apportent à cet exercice, cauſe une juſte admiration aux voyageurs Européens qui s'y trouvent préſents. La priere dure une groſſe demi-heure, & ſe renouvelle trois fois le jour. Il n'y a point d'affaires ni de compagnie qui puiſſe en faire oublier le temps, & ſi les Negres ne peuvent abſolument aſſiſter à l'aſſemblée, ils ſe retirent à l'écart pour obſerver les mêmes pratiques. Lorſqu'on interroge les Marbuts ſur le ſens de leurs poſtures & de leurs prieres, ils répondent qu'ils adorent l'Etre ſuprême en ſe proſternant devant lui, que cette humiliation eſt un aveu de leur néant à ſes yeux, & qu'ils le prient de pardonner leurs fautes & de leur accorder les commodités dont ils peuvent avoir beſoin, telles qu'une femme, des enfants, une moiſſon abondante, la victoire ſur leurs ennemis, une bonne pêche & l'exemption de toutes ſortes de dangers.

L'AFRIQUE.

Les Negres qui habitent ſur les bords du Sénégal ont leur Ramadan fixé au mois de Septembre contre l'uſage des Maures, pour qui cette fête eſt mobile ou lunaire. Auſſitôt qu'ils voyent paroître la premiere lune de l'équinoxe d'automne, ils la ſaluent en crachant dans leurs mains & les étendant vers le ciel. Enſuite ils les tournent pluſieurs fois autour de leur tête & répetent deux ou trois fois cette cérémonie. En général les Mahométans rendent beaucoup de reſpects à la nouvelle lune, la ſaluent au moment qu'ils la voyent paroître, ouvrent leurs bourſes & demandent au Ciel que leurs richeſſes puiſſent augmenter avec le quartier de la lune. Le Ramadan ou le carême des Mahométans Negres eſt obſervé avec beaucoup de régularité. Ils ne mangent & ne boivent qu'après le coucher du ſoleil, & les dévots ſe couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe, de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la paſſion qu'ils ont pour le tabac, ils ne touchent point à leur pipe de tout le jour. Ils ſe dédommagent à la vérité lorſque la nuit arrive, de l'abſtinence à laquelle ils ſe ſont ſoumis pendant la journée. On les voit manger, boire, danſer, chanter juſqu'au retour du ſoleil, & les Grands ou les riches paſſent enſuite une partie du jour à dormir. Rien ne peut les engager à rompre leur jeûne, & ils ont pour principe que celui qui a cette foibleſſe doit recommencer ſon jeûne avec encore plus de rigueur. D'ailleurs ceux qui ſe rendent coupables de cette tranſgreſſion ſont condamnés à recevoir la baſtonade avec des cannes l'eſpace d'un quart d'heure.

Lorſque le mois du Ramadan approche de ſa fin, on annonce le Tabasket, c'eſt-à-dire, la plus grande fête des Mahometans Negres, comme celle des Turcs & des Perſans qui lui donnent le nom de *Bayram.* En voici la deſcription telle qu'on la trouve dans l'hiſtoire des voyages, dont tout ceci eſt tiré (1). Un peu avant le coucher du ſoleil, on voit paroître ſix Marbuts ou Prêtres Mahométans revétus de tuniques blanches qui reſſemblent aux ſurplis de nos Prêtres. Ces tuniques leur deſcendent juſqu'au milieu des jambes & le bas eſt bordé de laine rouge. Ils marchent en rang avec une longue zagaye à la main, précédés de cinq grands bœufs qui ſont couverts d'un beau drap de coton & couronnés de feuilles, chacun conduit par deux Negres. Les Chefs des villages dont une ville eſt compoſée ſuivent les Prêtres ſur une ſeule ligne parés de leurs plus riches habits, & armés de zagayes, de ſabres, de poignards & de boucliers. Ils ſont ſuivis eux-mêmes de tous les habitans leurs ſujets, cinq ſur chaque rang. Lorſque la proceſſion eſt arrivée au lieu où on convient qu'elle doit s'arrêter, on attache les bœufs à des poteaux, & le plus ancien Marbut crie trois fois à haute voix *ſala Malek.* Enſuite mettant bas ſa zagaye il étend ſes bras vers l'Eſt. Les autres Prêtres ſuivent ſon exemple & commencent la priere de concert. Lorſqu'ils ſe levent & reprennent leurs armes, l'ancien Marbut ordonne aux Negres d'amener les bœufs & de les renverſer par terre, ce qui ſe fait en un inſtant. On les attache à terre par les cornes, & leur tournant la tête à l'Eſt, on leur coupe la gorge avec beaucoup de précautions, pour empêcher que ces animaux ne regardent les aſſiſtants pendant que leur ſang coule, car les Negres prennent cela pour un mauvais préſage. Ils ont ſoin même, pour ſe garantir des regards des bœufs mourants, de leur jetter du ſable dans les yeux.

(1) Voyez Tome III. pag. 209. & ſuiv.

Dès que le ſacrifice eſt achevé & les victimes écorchées, on les coupe en piéces & chaque village emporte celles de ſon bœuf.

Après cette cérémonie le Folgar commence. Les femmes & les filles ſe préſentent d'abord partagées en quatre bandes dont chacune eſt conduite par un Guiriot du même ſexe qui chante quelques vers convenables aux circonſtances, & toute la bande répond en chœur. Elles s'avancent ainſi pour danſer autour d'un grand feu qui eſt allumé au milieu de la place. Les Chefs & les principaux habitants ſont aſſis ſur des nattes où ils s'entretiennent tranquillement. On voit paroître enſuite une autre troupe compoſée de tous les jeunes hommes, dans la même diviſion que les femmes, c'eſt-à-dire, en quatre compagnies avec des tambours & d'autres inſtruments. Ils ſont vêtus de leurs plus beaux habits & chargés de leurs armes, comme s'ils étoient au moment d'une bataille. Ils font leur proceſſion autour du feu, après quoi quittant leurs habits & leurs armes, ils commencent à lutter homme contre homme avec beaucoup d'agilité. Les filles rangées en ligne derriere eux les encouragent de la voix & par leurs geſtes. Ceux qui ſe ſignalent en reçoivent ſur le champ la récompenſe par des chants en leur honneur & par des battements de mains. Cet exercice eſt ſuivi d'un bal, où les deux ſexes font voir leur adreſſe & leur légereté. La danſe eſt l'amuſement favori des Negres ; ils ne s'en laſſent jamais, & quand ils ſont fatigués du travail de la journée, ils ne trouvent point de meilleur délaſſement que quatre ou cinq heures de danſe. Les réjouiſſances du Folgar durent ordinairement pendant trois jours.

Prêtres des Negres.

Les Marbuts (1), qui ſont les Prêtres des Negres, portent le même habillement que celui du peuple, mais ils ſont diſtingués par beaucoup d'autres choſes. Suivant le rapport de pluſieurs voyageurs, les Marbuts n'ont rien de commun avec les autres Negres, ſoit pour la demeure, ſoit pour le commerce de la vie. Ils obſervent pluſieurs points de la loi du Lévitique dont ils ont quelque connoiſſance. Les villes où ils habitent & les terres qu'ils poſſedent ſont particulieres à leur tribu, & ils n'y admettent pas d'autres Negres que leurs eſclaves. Les mariages ne ſe font qu'entre les hommes & les femmes de leur race, & tous les enfants ſont élevés pour la prêtriſe. Leurs loix touchant ces alliances ſont ſemblables à celles des Negres, c'eſt-à-dire, qu'ils ont la liberté de prendre plus ou moins de femmes, ſuivant leur dignité, leurs richeſſes & leur prudence : chaque ville a ſon Ancien, ou ſon Grand-Prêtre.

On les repréſente en général comme de ſcrupuleux obſervateurs des préceptes de l'Alkoran. Ils s'abſtiennent de vin & de liqueurs ſpiritueuſes, & ils ſont ſoumis rigoureuſement au jeûne du Ramadan. Leur ſociété eſt plus douce & plus agréable que celle de tous les autres Negres, & ils ſe plaiſent à voyager, parce qu'ils s'attachent au commerce. On doit rendre juſtice à leur probité, qui ne paroît jamais ſe démentir dans les affaires qu'ils ont à traiter. Ils ont beaucoup de charité les uns pour les autres, & ne ſouffrent pas qu'un homme de leur tribu ſoit vendu en eſclavage, à moins qu'il n'ait mérité ce châtiment par quelque grand crime.

(1) Les Marbuts ſont appellés diverſement par les voyageurs. Les uns leur donnent le nom de *Marybuck*, ou *Biſſeroas*, d'autres les appellent *Mahométans* ou *Buſcherines*, d'autres *Marabouts* & enfin *Marbuts*.

L'AFRIQUE.

Les Marbuts parlent la langue Arabe, & quelques-uns même sçavent l'écrire. Ils sont extrêmement exacts à faire leurs exercices de religion trois ou quatre fois le jour, & souffriroient plutôt la mort que de toucher à des liqueurs fortes. On les voit quelquefois passer à jeun des jours entiers pour ne pas manger d'autres viandes que celles qui ont été tuées & apprêtées par des gens de leur religion. Ce scrupule s'étend jusqu'à leurs enfants, & non seulement ils ne leur permettent pas de goûter au vin, ou aux liqueurs fortes, mais ils ne souffrent pas même qu'on leur présente du raisin, du sucre & d'autres confitures. Le respect que les Rois & les Grands ont pour les Marbuts ne le cede guères à celui du peuple. Si les personnes de la plus haute distinction rencontrent un de leurs prêtres dans leur chemin, elles forment un cercle autour de lui & se mettent à genoux pour faire la priere & recevoir sa bénédiction. Le même usage s'observe dans la chambre du Roi, lorsqu'il y entre un Marbut. On prétend que les Negres en général, & surtout ceux du Sénégal, ont tant de vénération pour leurs Prêtres, qu'ils croyent que ceux qui les offensent meurent dans l'espace de trois jours.

Les enfants des Marbuts apprennent à lire, par les soins de leurs peres, dans un livre composé d'une petite planche de bois fort uni, où la leçon est écrite avec une sorte d'encre noire & une plume en forme de pinceau. Les caracteres qu'ils employent à cet usage ressemblent à ceux de la langue Hébraïque, suivant le témoignage de quelques voyageurs, qui observent néanmoins que leur religion & leurs loix sont écrites dans une langue particuliere & fort différente de la langue vulgaire. Le grand livre de la loi est un manuscrit dont les Marbuts s'exercent à faire des copies pour leur propre usage. Les Rois Mahométans en obtiennent à grand prix, & se font gloire de les porter toujours sur eux, malgré la pesanteur du fardeau. On voit aussi plusieurs Marbuts qui en sont chargés dans leurs voyages. Le temps de l'instruction pour les enfants est la nuit à une heure ou deux avant le jour. Leurs leçons sont écrites sur de petites planches de bois blanc, & lorsqu'ils sçavent les lire, ils les apprennent par cœur. On reconnoît aisément les écoles au bruit que font les étudiants en répétant avec toute la force de leur voix les instructions de leur maître. Dès que les jeunes gens ont lu tout l'Alkoran, ils sont regardés comme des Docteurs, ils apprennent ensuite à écrire en Arabe.

Les Marbuts se répandent dans les villages des autres Negres, pour instruire ceux qui veulent prendre des leçons d'eux. Ils courent ainsi avec leurs livres & toute leur famille; & soit qu'un pays se trouve en guerre, ou qu'il jouisse de la paix la plus profonde, les Marbuts y sont toujours favorablement reçus. Ils ne sont jamais à charge à personne, parce qu'ils portent avec eux leurs provisions, & vraisemblablement lorsqu'elles sont épuisées, ils les renouvellent dans les maisons des Grands, où ils composent des grisgris qu'ils vendent très-avantageusement. On a déjà dit que les Marbuts s'attachoient au commerce, & qu'ils voyageoient souvent dans cette vûe. Leur méthode, en changeant ainsi de lieu, est de suivre leurs ânes à pied, & de marcher du même pas que ces animaux. Ils partent à la pointe du jour, qui dans ces climats ne précede pas de beaucoup le lever du soleil, & ils marchent pendant trois heures, après quoi ils se reposent durant la grande chaleur de la journée.

Ils se remettent en marche deux heures avant la nuit & s'arrêtent de nouveau au bout de ces deux heures, dans la crainte de rencontrer des bêtes féroces. Cependant ils continuent leur route s'il fait clair de lune, & ils jugent alors que la nuit est le moment le plus favorable pour voyager. Ils ont coutume de s'arrêter deux ou trois jours près des grandes villes, & déchargeant leurs marchandises qu'ils étalent sous quelques arbres, ils font une espece de foire pour la ville voisine. Dans ces occasions, ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets, entre lesquels ils passent la nuit sur des nattes.

Grisgris.

Entre une infiniré de superstitions auxquelles les Negres sont sujets, on remarque plus particulierement leur confiance dans leurs grisgris. Les voyageurs s'accordent tous à les représenter comme des charmes ou des especes d'amulettes; mais ils varient dans la description qu'ils en donnent. Les uns prétendent que les grisgris sont simplement des bandelettes de papier chargées de caracteres Arabes; plusieurs assurent que ce sont de petits billets Arabes entrelacés de figures Négromantiques; quelques autres les représentent fort grands, & disent qu'ils contiennent quelquefois une feuille ou deux de papier commun remplies de grandes lettres Arabes, qui sont écrites avec une plume & une sorte d'encre composée des cendres d'un certain bois; d'autres enfin croyent que les grisgris ne sont que des passages de l'Alkoran & d'autres sentences en caracteres Arabes. De toutes ces opinions, je pense qu'on peut conclure que les grisgris, regardés avec la même vénération par tous les Negres, reçoivent quelque variété dans leur forme, suivant les contrées où ils sont fabriqués. Quoi qu'il en soit & dans quelque lieu qu'on les fasse, il est certain que les Marbuts ont seuls le pouvoir de tracer sur du papier les traits ou les caracteres qui constituent l'essence des grisgris. Les Particuliers qui les achettent ont soin de les envelopper dans de la soie, dans de petites bourses de cuir, ou dans des étuis d'or ou d'argent, suivant leur dévotion ou leurs facultés.

Les enveloppes les plus communes des grisgris sont de beau cuir, ou de drap rouge. Les unes ne sont pas plus longues que le pouce, travaillées à facettes comme les diamants & propres à servir de brasselets. Chaque grisgris a sa vertu particuliere; l'un empêche de se noyer; l'autre préserve de la blessure des zagayes, ou de la morsure des serpents. Il y en a qui doivent rendre invulnérable, qui aident les nageurs & les plongeurs, & qui procurent une pêche abondante. Plusieurs éloignent l'occasion de tomber en esclavage, procurent de belles femmes & beaucoup d'enfants, enfin sont propres à favoriser l'accomplissement de tous les desirs, ou à mettre à l'abri de toute appréhension. La confiance des Negres est si aveugle pour ce charme, qu'un grand nombre d'entr'eux ne feroit pas difficulté, avec un si bon garant, de braver un coup de fleche.

On observe que le plus pauvre des Negres, s'il est obligé d'aller à la guerre, achette un grisgris des Marbuts, dans l'idée qu'il le garantira de toutes sortes de blessures. Si le charme n'a point d'effet, les Marbuts en rejettent la faute sur la mauvaise vie du Negre, que Mahomet n'a pas jugé digne de sa protection. Dans les maladies, les douleurs & les moindres enflures, l'usage des Negres est de s'appliquer un grisgris sur la partie affligée. En vertu de cet excès de confiance, on peut aisément s'imaginer qu'il n'y a rien dont

L'AFRIQUE.

un Negre ne ſoit prêt à ſe priver pour obtenir un griſgris de la premiere excellence, car il y en a à tout prix, & par conſéquent plus efficaces les uns que les autres.

Les griſgris qui ſe portent ſur la tête ſont en croix, depuis le front juſqu'au col, & depuis une oreille juſqu'à l'autre. Ceux qu'on met au col ont la forme d'un collier, & les épaules & les bras n'en ſont pas moins garnis; de ſorte que cette religieuſe parure devient un véritable fardeau. Les Rois & les Grands en ont la tête & le corps tellement couverts qu'étant preſqu'incapables de ſe remuer, ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le ſecours de quelqu'un. Ils couvrent auſſi leurs chevaux de griſgris afin de les rendre hardis & invulnérables. Ceux qu'ils mettent ſur l'eſtomach ſont de la grandeur d'un grand livre in quarto & d'un pouce d'épaiſſeur, & ils leur donnent ordinairement la forme d'une croupe de cheval. A l'égard des griſgris que les Negres mettent ſur leur tête en allant au combat, ils les font faire dans la figure de cornes de cerf ou de taureaux ſauvages, pour ſe donner un air plus terrible. Cependant ils reconnoiſſent que leurs griſgris les plus puiſſants ne ſont point à l'épreuve des armes à feu, & ils avouent ingénuement que rien ne peut réſiſter aux *poufs*, nom qu'ils donnent aux balles.

Funérailles des Negres.

Après avoir parlé de la religion des Negres, je crois devoir donner à la ſuite, pour terminer l'article qui les regarde, quelque légere idée des cérémonies obſervées dans leurs funérailles. Elles varient ſuivant les cantons, mais en général ils y apportent tous beaucoup de formalités, & voici quel eſt l'uſage le plus reçu. Auſſitôt qu'un Negre a rendu le dernier ſoupir, ſa famille donne avis de ſa mort au voiſinage par des cris aigus, & des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de la cabanne, & alors les cris des aſſiſtants ſe joignent à ceux de la famille. Un Marbut s'empare du corps, le lave & le couvre des plus beaux habits qu'il ait portés pendant ſa vie. Les parents & les voiſins viennent enſuite les uns après les autres pouſſer des gémiſſements, & propoſer au mort pluſieurs queſtions ridicules. L'un lui demande s'il n'étoit pas content de vivre avec eux, & quel tort on lui a jamais fait; l'autre l'interroge, s'il n'étoit pas aſſez riche, s'il n'avoit pas d'aſſez belles femmes, &c. Ne recevant point de réponſe, ils ſe retirent ſucceſſivement, & les Guiriots chantent les louanges du défunt.

Suivant la coutume la plus ordinaire on fait un *folgar*, c'eſt-à-dire, un bal, ou une fête pour toute l'aſſemblée. Pour cet effet on tue quelques veaux & on vend des eſclaves, afin d'avoir les moyens d'acheter de l'eau-de-vie. Après la fête on ôte le toît de la cabanne qui ſervoit de demeure au défunt, & cette même cabanne lui ſert de ſépulture. Lorſqu'on eſt ſur le point de le mettre en la terre, les cris & les lamentations ſe renouvellent. Quatre perſonnes ſoutiennent une piece d'étoffe quarrée qui cache le corps à la vûe des aſſiſtants, le Marbut lui prononce quelques mots dans l'oreille, & le cadavre eſt enſuite couvert de terre. Après cette cérémonie, on replace le toît ou le dôme de la maiſon, & on y attache un morceau d'étoffe de la couleur que les parents aiment le mieux. On plante un poteau auquel on ſuſpend l'arc, le carquois & la zagaye du mort, & on met près de ſa foſſe deux pots dans l'un deſquels il y a de quoi manger & dans l'autre de l'eau.

Les

Les Negres s'imaginent que la mort n'ôte pas l'appétit, & ils pourvoyent ainsi aux besoins des défunts. Dans plusieurs cantons la cabanne est environnée d'une haye d'épines ou d'un grand fossé, pour garantir le cadavre de l'approche des bêtes féroces. Le deuil & les pleurs durent communément l'espace de huit jours depuis l'enterrement.

Si c'est un garçon qui meurt, l'éloge funebre est chanté par les femmes & les jeunes filles. Les garçons du même âge que le défunt courent dans toutes les rues de la ville, le cimeterre nud à la main, & font entendre le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent.

A la mort du Roi, ou d'un Grand, on fixe un temps pour les cris, & c'est ordinairement un mois ou quinze jours depuis le moment du décès. Il s'assemble alors un grand nombre de Negres à la maison du mort, & tous les habitants des lieux voisins y envoyent des vaches, du riz avec quantité de volaille qu'on distribue à tous les assistants. On tient ainsi table ouverte pendant trois ou quatre jours, ou plutôt trois ou quatre nuits; car dès le lever du soleil les cris commencent pour durer jusqu'au soir, & on passe la nuit à chanter & à danser au milieu de la bonne chere & des liqueurs jusqu'au retour de la lumiere. Un voyageur (1) nous a donné la description suivante de l'enterrement d'un Seigneur, dont il fut témoin. On creusa, dit-il, une fosse de six ou sept pieds de long sur deux de large & trois de profondeur. Le corps y fut placé décemment dans un drap blanc de coton. Tous les assistants avoient la tête nue & leur bonnet à la main. On mit en croix sur le corps quantité de bâtons fendus, qui furent couverts de paille pour soutenir la terre, le trou fut rempli ensuite, & les assistants marcherent longtemps sur la terre pour la rafermir. Ceux qui négligent d'entourer la sépulture d'une haye d'épines ou d'un fossé, ont quelquefois le désagréable spectacle d'un corps à demi ou entierement déchiré un jour ou deux après l'enterrement.

Dans plusieurs cantons, le corps est conduit à la sépulture par tous les habitants du lieu, & il est enterré nud dans une fosse qu'on bouche sur le champ sans aucune autre formalité. On éleve seulement sur la fosse une hute ronde à peu près semblable à quelques glacieres d'Europe. Si le Roi n'a pas pris ses mesures pour s'emparer du bien d'un Negre après sa mort, ce sont les freres, les sœurs & les autres parents du défunt qui se mettent en possession de l'héritage, sans égards pour les enfants, lorsqu'ils ne sont point en âge de faire valoir leurs droits.

ARTICLE II.

Mœurs de quelques Peuples qui habitent depuis Sierra-Léona, jusqu'au Cap de Lope-Consalvo.

Parmi les différents peuples qui habitent les côtes de la Guinée depuis Sierra-Léona jusqu'au cap de Lope-Consalvo, on compte les Kompas, les Veteres, les Issinois, les Nations de Bulm, de Silm, de

(1) Voyez l'histoire générale des voyages, Tome III. pag. 173.

L'AFRIQUE.

Quilliga, de Quoja, de Hondo, de Galas, de Karabao, de Galaveis, de Folgias, de Quabo & de Quaqua. A chacun de ces noms on ajoute ordinairement *Monou* ou *Berkoma*, dont le premier signifie Peuple & le second Terre. Comme les bornes prescrites pour un abregé ne permettent point qu'on donne séparément les mœurs & les usages de chaque peuple, je vais seulement rapporter ceux des Issinois, des Quojas & des Quaquas.

ISSINOIS.

Figure des Issinois.

Il n'y a rien de difforme, & on remarque même beaucoup d'agréments dans la taille & dans le visage des Issinois; mais ils sont noirs comme les autres Negres. Il s'en trouve peu qui ayent le nez plat, & en général ils sont bien-faits, grands, proportionnés, agiles & robustes. Ils ont les yeux vifs & les dents blanches. Leur méthode pour se conserver les dents est de les frotter avec une sorte de bois qui croît dans leur pays, & ils ont grand soin d'entretenir la noirceur de leur peau, en se l'enduisant tous les jours d'huile de palmier, mêlée de poudre de charbon, ce qui la rend brillante, douce & unie. Cependant leur peau perd de sa noirceur à mesure qu'ils avancent en âge, & leurs cheveux deviennent gris. Ils donnent quantité de formes à leur chevelure, & les peignes de bois ou d'yvoire, dont ils se servent, y sont toujours attachés. L'huile de palmier mêlée de charbon leur tient lieu d'essence pour la tête. Ils parent leurs cheveux de petits brins d'or & de jolies coquilles qu'ils arrangent avec assez d'art. Ils n'ont pas d'autres rasoirs que leurs couteaux, mais ils sçavent les rendre fort tranchants, & plusieurs se rasent la moitié de la tête & couvrent l'autre moitié d'un petit bonnet retroussé sur l'oreille : d'autres laissent croître quelques touffes de cheveux en diverses formes, suivant leur caprice. Ils peignent aussi leur barbe & la portent fort longue. Le goût de la propreté est commun à toute la Nation; de sorte que les hommes & les femmes se lavent à tous moments les mains, le visage & la tête entiere. Le peuple porte simplement autour de la ceinture un pagne, ou morceau d'étoffe, dont un bout se releve par derriere entre les jambes, & l'autre tombe par devant; quelques-uns le porte en écharpe, d'autres sur les épaules en forme de manteau. Les plus pauvres n'ont qu'une piece d'herbe nattée, ou d'écorce d'arbre. Leurs bonnets sont ordinairement de peau de chevre, mais ils aiment avec passion les chapeaux & les bonnets d'Europe, & lorsqu'ils peuvent s'en procurer, ils ne manquent pas de s'en parer dans les occasions d'éclat.

Les Negres Issinois ont en apparence beaucoup d'esprit & de bon sens; mais ils sont rusés, subtils, grands menteurs, fort portés au larcin, & extrêmement avares. Ils volent avec adresse, & comme ils ne sont jamais punis pour cela dans leur pays, ils font gloire de rapporter leurs exploits dans ce genre. Ils sont si défiants dans le commerce, qu'il faut toujours leur montrer l'argent, ou les marchandises d'échange avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il est question de leur demander quelque service, ils exigent qu'on les paye d'avance, & souvent ils disparoissent avec le salaire. Il est rare qu'ils remplissent jusqu'à la fin tous leurs engagements, à moins que les présents ne soient renouvellés plusieurs fois. Cependant lorsqu'ils achetent quelque

L'Afrique.

chose, on est obligé de se fier à leur bonne foi pour la moitié du prix, ce qui expose toujours les marchands de l'Europe à quelque perte. Ces friponneries sont communes à toute la Nation, depuis le Roi jusqu'au plus vil esclave.

Leur avarice est poussée à un tel point, que s'ils tuent un mouton, ils le regrettent jusqu'aux larmes, pendant huit jours, quoique ces excès de générosité ne leur arrivent gueres que pour traiter quelque Européen de distinction dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépense. S'ils élevent de la volaille, c'est dans la seule vûe de la vendre, car ils se refusent tout ce qui n'est point absolument nécessaire à la vie. Leur nourriture ordinaire consiste dans quelques bananes, un peu de poisson que leurs esclaves prennent à la ligne, ou quelques mauvais crabes qu'ils ramassent au long du rivage. Si le hasard leur fait rencontrer la carcasse de quelque animal, ils ne manquent pas de s'en saisir avec joye. Lorsqu'ils sont traités par les blancs, ils mangent une quantité incroyable de viande. Le desir du gain l'emporte souvent sur la crainte de la fatigue, & on en voit qui apportent de trois ou quatre lieues des charges fort pesantes de mauvais fruits, quoiqu'ils ne puissent les vendre qu'à très-vil prix.

Les femmes d'Issini ont la taille menue & bien prise, mais elles ne peuvent prétendre à la beauté. Elles sont dédaigneuses, rusées, spirituelles, plus avares encore que les hommes, & fort libertines. Elles sont d'une vanité excessive, & on les voit sans cesse consulter leurs petits miroirs, se frotter les dents pour les blanchir, ajuster leurs cheveux, & leur donner différentes formes. Elles les frottent d'huile de palmier, & les entremêlent de paillettes d'or & d'autres bagatelles. Enfin tous leurs mouvements se rapportent à plaire surtout aux blancs, pour qui elles n'auroient rien de réservé sans la crainte de leurs maris, parce qu'ils ont droit de punir de mort leurs femmes, s'il les surprennent dans un commerce de galanterie avec quelqu'un.

Cérémonies des mariages.

La cérémonie du mariage est courte, & demande peu de préparations. Lorsqu'un pere voit son fils en état de soutenir son ménage, il lui cherche une femme, & aussitôt qu'il en a choisi une, il exhorte son fils à aller lui rendre visite. Comme il arrive rarement que les parties ne soient pas du goût l'une de l'autre, les peres conviennent bientôt entre eux de la dot. On fait avaler à la fille une boisson qui est le garant prétendu de sa fidélité. Deux ou trois jours se passent en danses & en festins, & enfin le mari conduit sa femme dans sa maison, où il la rend maîtresse absolue de tous ses esclaves, & si dans la suite il prend d'autres femmes, c'est avec le consentement de la premiere, qui ne le refuse presque jamais. Elle a toujours la supériorité sur toutes les autres femmes, parce qu'elles ne sont regardées que comme de simples concubines, & qu'elles peuvent être renvoyées à la volonté du mari.

Habillements des femmes.

Les femmes portent un pagne comme les hommes, mais elles aiment les couleurs brillantes telles que le rouge & le bleu, ou les étoffes rayées, suivant les avantages que leur amour propre croit en tirer pour plaire. Leur pagne est soutenu par une autre piece d'étoffe qui leur couvre les épaules, & qui leur sert à porter leurs enfants. Autour de la ceinture, elles se plaisent

L'AFRIQUE.

à porter quantité d'inftruments de cuivre, d'étain, & furtout des clefs de fer dont elles fe font une parure, quoique fouvent elles n'ayent pas dans leurs cabannes une feule boëte à fermer. Elles fufpendent auffi à leur ceinture plufieurs bourfes de différentes grandeurs remplies de bijoux, ou du moins des bagatelles à qui elles donnent ce nom. Leurs jambes & leurs bras font garnis d'une infinité de braffelets, de chaînes & de petits morceaux de cuivre, d'étain & d'ivoire. Leurs accouchements & la maniere d'allaiter leurs enfants reffemblent parfaitement aux ufages des Negres dont on a donné plus haut le détail à ce fujet. La feule différence qu'on remarque, eft que les meres, après avoir obtenu le confentement de leurs maris, impofent elles-mêmes un nom à leurs enfants, & ce nom eft fouvent celui de quelque arbre, de quelque bête, de quelque fruit, ou de quelque blanc pour lequel elles ont de l'affection. Lorfque les garçons ont atteint l'âge de dix ou douze ans, les peres fe chargent de leur éducation, & leur enfeignent les moyens de gagner leur vie, tels que la pêche, la chaffe, l'art de tirer du vin des palmiers, le commerce &c. Les filles demeurent fous la conduite de leurs meres qui leur apprennent à nettoyer la maifon, à broyer le maïs, le riz & le millet, à faire du pain, à préparer les aliments, à vendre ou à acheter au marché, mais furtout à prendre un foin continuel des intérêts du ménage.

Aliments des Iffinois.

Les aliments les plus communs du pays font les bananes, les figues, les ignames, le riz, le maïs & le millet, & on fait du pain des trois derniers. Chaque foir la maîtreffe de la cabanne, ou la principale femme, tire du grenier la quantité de grains qu'elle croit fuffifante pour le jour fuivant. Au matin, les jeunes filles & les efclaves, ou les femmes lorfqu'elles manquent d'efclaves & de filles s'affemblent pour broyer le grain. Elles le mettent dans de grands mortiers de bois, & avec un pilon de la même matiere, elles le réduifent en poudre. Elles ne font d'abord que le féparer de la coffe, & enfuite l'ayant vanné fur de grandes pieces de bois, elles le rejettent dans le mortier pour l'écrafer en y verfant par intervalles un peu d'eau qui fert à l'épaiffir. Lorfqu'elles jugent qu'il eft affez battu, elles étendent l'efpece de pâte que l'eau & le grain ont formée, fur une pierre plate, & elles la travaillent avec une autre pierre, à peu près comme on broye en Europe les groffes couleurs. Cette pâte fe divife en petites maffes de la groffeur des petits pains d'un fol, & eft nommé *ToKay* par les Negres. On fait bouillir ces morceaux de pâte dans un pot ouvert, avec fort peu d'eau, après avoir eu foin néanmoins de mettre un peu de paille au fond du pot, pour empêcher que rien ne brûle. Les femmes recommencent tous les jours le même exercice.

Les jours de fête, lorfque les Negres ont pu fe procurer du poiffon, ils en font une forte de ragoût qu'ils appellent *Toro*. Pour cet effet, ils prennent des *Koros*, fruit d'une efpece de palmier, qui reffemble à la datte, quoiqu'il foit fort différent pour le goût. Sa groffeur eft celle d'une prune ordinaire, & fa couleur un peu plus rouge que l'orpiment. Il n'eft gueres compofé que d'une peau qui couvre un gros noyau, avec fort peu de fubftance dans l'intervalle. On fait bouillir un moment ces Koros avec le poiffon, enfuite on les brife dans un mortier, & preffant le jus qu'on fait tomber fur

le poiſſon, on y joint un peu de ſel, beaucoup de poivre, & on laiſſe ce ragoût étuver quelque temps. Les Européens qui en ont goûté le trouvent aſſez agréable lorſqu'il eſt aſſaiſonné, mais les Negres y veulent toujours beaucoup de poivre. S'ils manquent de poiſſon pour en manger avec leur pain, ils font une ſauſſe d'huile de palmier qui leur tient lieu de beurre. Leur méthode pour faire cette huile eſt de prendre quantité de Koros qu'ils laiſſent en tas juſqu'à ce qu'ils les voyent pourrir. Alors ils les mettent dans un tonneau, & les remuent avec des bâtons pour en faire une ſorte de marmelade ſur laquelle ils verſent de l'eau chaude. Ils la laiſſent un peu cuver, & quand ils jugent l'opération finie, ils penchent le tonneau pour en tirer l'huile & la gardent dans de grandes jarres.

Maniere dont ils tirent le vin de palmier.

Le vin des Negres eſt le jus d'une autre eſpece de palmier, qui n'a pas d'épines comme celui qui porte le Koros. Le Royaume d'Iſſini en produit un ſi grand nombre qu'une partie des habitants n'a pas d'autre occupation que d'en tirer cette liqueur. Lorſque certaines marques font reconnoître que l'arbre eſt parvenu à ſa maturité, les Negres grimpent au ſommet, coupent deux ou trois branches avec un petit couteau plat d'un pouce de largeur, & y font un petit trou de la groſſeur du doigt. Ils introduiſent dans ce trou une feuille roulée en forme d'entonnoir, & plaçant au-deſſous un grand pot qu'ils pendent à l'arbre, ils y laiſſent diſtiller le vin. Cette liqueur n'eſt pas déſagréable, mais dans pluſieurs endroits, elle s'aigrit ſi on la conſerve plus d'un jour. Il faut renouveller les inciſions chaque fois qu'on veut tirer cette liqueur, car elle s'arrête après avoir coulé quelque temps. Un palmier fournit du vin pendant trois mois, après quoi il ſe ſéche & meurt bientôt. Le tronc produit des vers de la groſſeur du pouce, que les Negres mangent comme un mets délicat, & qu'ils vendent fort cher.

Les maiſons des Iſſinois, leurs meubles & leurs uſtenſiles de cuiſine, ſont tout-à-fait ſemblables à ceux des Negres, dont on a donné ci-devant la deſcription.

Expérience des Iſſinois pour la guerre ; & leurs armes.

Les Iſſinois ont plus d'expérience dans la guerre, & plus de courage que tous les autres Negres de la Côte. Ils ſe font redouter de leurs voiſins malgré leur petit nombre, & leur valeur ou la bonne conduite de leurs chefs les a quelquefois fait pénétrer bien avant dans les pays de leurs ennemis. Leurs armes ſont le ſabre, la zagaye & le mouſquet, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe, & qu'ils entretiennent en fort bon ordre. Ils ont l'art de faire d'un vieux mouſquet, une très-bonne arme en donnant à la batterie une nouvelle trempe qui la rend meilleure. Leurs chefs de guerre ont de fort bons boucliers qu'ils font porter par leurs eſclaves, & dont la forme eſt un quarré long de trois pieds, ſur deux pieds de large. Ils ſont compoſés de cuirs de bœuf couverts de peaux de tigres, & à chaque coin pend une ſonnette qui ſe fait entendre lorſque les eſclaves les portent ſur le bras gauche, avec un ſabre dans la main droite pour défendre leur maître. Au moment de l'attaque chaque Général eſt armé d'un de ces boucliers. Pendant l'action, les tambours, les trompettes & les autres inſtruments militaires font un bruit terrible, qui joint aux cris des Negres inſpire du courage aux plus lâches. Leurs tambours ſont faits d'une piece de bois creuſée d'un ſeul côté & couverte d'une oreille d'éléphant aſſez bien tendue. Les baguettes ſont

L'AFRIQUE.

deux bâtons en forme de marteau couverts de peaux de chevres, ce qui produit un son assez singulier. Les trompettes sont des dents d'éléphant creusées presque d'un bout à l'autre avec une petite ouverture au côté, par laquelle un enfant de douze ou quinze ans souffle & tire un son fort aigu, & sans aucune variété tel que celui des cornets à bouquin. On a déjà dit que toutes les guerres des Negres se commençoient, & étoient terminées en peu de temps.

Religion des Issinois.

Suivant l'exposition que les Issinois ont faite eux-mêmes de leurs sentiments religieux à quelques voyageurs, il paroît qu'ils reconnoissent un Dieu créateur de toutes choses, & particulierement des Fétiches qu'il envoye sur la terre pour rendre service au genre humain. Cependant leurs notions sont fort confuses sur l'article des Fétiches, & les plus vieux Negres ont l'air embarrassé lorsqu'on les interroge à ce sujet. Ils ont appris seulement par une ancienne tradition qu'ils sont redevables aux Fétiches de tous les biens de la vie, & que ces êtres redoutables ont aussi le pouvoir de leur causer toutes sortes de maux. Chaque jour au matin, les Issinois vont se laver à la riviere, & se jettant sur la tête une poignée d'eau à laquelle ils mêlent quelquefois du sable pour exprimer leur humilité, ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, & prononcent en levant les yeux au Ciel, une priere, dont voici à peu près le sens : *Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz & des ignames ; donnez-moi de l'or & de l'aigris ; donnez-moi des esclaves & des richesses ; donnez-moi la santé, & accordez-moi d'être prompt & actif.* C'est à cette priere que se réduisent toutes leurs adorations au Créateur, mais ils rendent un culte plus détaillé à leurs Fétiches.

Ces Fétiches sont différents suivant les idées, ou plutôt le caprice de chaque Negre. L'un choisit pour son Fétiche une piéce de bois jaune ou rouge ; l'autre les dents d'un chien, d'un tigre, d'une civette, d'un éléphant. Ceux-ci un œuf, ou un os de quelque oiseau, la tête d'une poule, un bœuf, une chevre ; ceux-là une arête de poisson, la pointe d'une corne de belier remplie d'ordures, une branche d'épines, un paquet de cordes faites d'écorce d'arbre, ou enfin d'autres objets de la même nature. Le respect des Issinois pour leurs Fétiches est poussé si loin qu'ils observent religieusement tout ce qu'ils promettent en leur nom. Les uns s'abstiennent de vin pour honorer leurs Fétiches, les autres d'eau-de-vie ; quelques-uns se retranchent l'usage de certains mets & de certaines espéces de poisson ; d'autres celui du riz, du maïs, des fruits &c. Tous les Negres sans exception se privent de quelque plaisir à l'honneur des Fétiches, & perdroient plutôt la vie que de violer leur engagement. La consécration des Fétiches se fait sans beaucoup de cérémonies, & lorsqu'un Negre a choisi quelque chose pour en faire un Fétiche ; il assemble toute sa famille, & après avoir lavé l'objet de sa dévotion, il jette quelques gouttes de cette eau sur les assistants, & le Fétiche est fait.

Les Issinois ont dans le cours de l'année plusieurs jours consacrés aux Fétiches, & le principal est le jour de leur naissance. Ils le célebrent en blanchissant leur Fétiche & son autel, en se peignant le corps de la même couleur, & en portant un pagne blanc. D'autres observent le Vendredi de chaque semaine, & l'employent à parer leur Fétiche, & à lui faire quelque offrande, ou quelque sacrifice. Outre les Fétiches particuliers, il y en a de

communs au Royaume, qui font ordinairement quelque groffe montagne ou quelque arbre remarquable. Si quelqu'un étoit affez hardi pour les couper ou les défigurer, il feroit puni de mort. Chaque Village eft auffi fous la protection de fon propre Fétiche, qui eft orné aux frais du Public, & qu'on invoque pour le bien commun. Ce prétendu gardien de l'habitation a dans la place publique fon autel de rofeaux, élevé fur quatre piliers, & couvert de feuilles de palmier. Les particuliers ont dans leur enclos, ou à leur porte un lieu réfervé pour leur Fétiche, qu'ils parent fuivant les mouvements de leur propre dévotion, & qu'ils peignent une fois la femaine de différentes couleurs. On trouve quantité de ces autels dans les bois & dans les bruyeres, & ils font chargés de toutes fortes de Fétiches, avec des plats & des pots de terre remplis de maïs, de riz & de fruits. Si les Negres ont befoin de pluye, ils mettent devant l'autel des cruches vuides : s'ils font en guerre, ils y placent des fabres & des poignards pour demander la victoire : s'ils ont befoin de poiffon, ils offrent des os & des arêtes. Pour obtenir du vin de palmier, ils laiffent au pied de l'autel le petit cifeau qui fert aux incifions de l'arbre. Au moyen de ces démonftrations de refpect & de confiance, les Iffinois fe croyent fûrs d'avoir tout ce qu'ils demandent. Si leur attente fe trouve trompée, ils attribuent ce malheur à quelque jufte reffentiment de leur Fétiche, & tous leurs foins fe tournent à chercher comment ils pourront l'appaifer. Dans cette vûe, ils ont recours à leurs devins pour faire le Tokké, qui fe fait de la maniere fuivante : Le devin prend dans fes mains neuf courroyes de cuir, chacune de la largeur d'un doigt, & parfemées de petits Fétiches. Il treffe enfemble ces courroyes, & prononçant à baffe voix quelques mots que perfonne n'entend, il jette cette treffe deux ou trois fois comme au hafard, & la maniere dont elle tombe à terre eft un ordre du ciel qu'il interprete. S'il dit que le Fétiche demande un mouton, ou quelques piéces de volaille, les Iffinois malgré leur avarice naturelle, obéiffent fur le champ, & le fang de l'animal facrifié fert à arrofer le Fétiche. Lorfque les devins font confultés par des Grands, fur des projets de guerre, ou d'autres expéditions d'importance, ils exigent quelquefois le facrifice d'un, ou de deux efclaves.

Les Iffinois ont grand foin d'offrir tous les matins à leurs Fétiches quelques parties de leurs meilleures provifions, & ils font perfuadés que s'ils manquoient à s'acquitter de ce devoir, ils feroient menacés de la mort avant la fin de l'année. On peut fe repofer fans défiance fur le ferment des Negres, quand ils ont juré par leur Fétiche, & furtout lorfqu'ils l'ont avalé. Leur ufage dans ce cas eft de raper un peu de leur Idole, & de mêler cette rapure avec l'eau qu'ils boivent. Pour tirer la vérité de leur bouche on leur propofe de boire de l'eau ainfi préparée, & fi ce qu'on leur demande eft tel qu'ils le difent ils boiront fans crainte, mais s'ils ont parlé contre le reproche de leur confcience, rien n'eft capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils croyent fermement que la mort eft infaillible pour ceux qui jurent fauffement. Ils ont d'autres ferments qui quoiqu'auffi fuperftitieux, font moins folemnels. S'ils jurent par la tête, par les bras, ou par le corps de quelqu'un, ils s'imaginent qu'ils ne peuvent fe parjurer fans perdre les mêmes parties qu'ils ont atteftées. Ils jurent auffi par *Anghiumé*, ou par le Ciel, en prenant

L'AFRIQUE.

nant un peu de fable qu'ils fe mettent dans la bouche, & levant les yeux au Ciel, ils prononcent cette imprécation: *Dieu, tuez-moi par ce fable*, fi telle chofe n'eft pas vraie. Cependant ils n'employent gueres ce ferment que lorfqu'on l'exige, ou qu'ils font dans le tranfport de quelque paffion.

Les Negres d'Iffini n'ont ni temples, ni prêtres, ni d'autres lieux deftinés aux exercices de religion, que les autels publics & particuliers de leurs Fétiches. Ils ne laiffent pas d'avoir une forte de Pontife, qu'ils nomment *Ofnon*, & dont l'élection appartient aux grands du Royaume. Lorfque ce Pontife meurt le Roi convoque une affemblée des Nobles de la Nation, qui font entretenus aux frais publics pendant le cours de l'élection. Leur choix eft libre & tombe ordinairement fur quelque fujet digne de la place, où il eft élevé. Auffitôt que le choix eft décidé, les Nobles inveftiffent des marques de fa dignité, celui qu'ils ont nommé entre eux, & ces marques confiftent en une multitude de Fétiches joints enfemble, dont ils le couvrent depuis la tête jufqu'aux pieds. Dans cet équipage, le nouveau Pontife eft conduit en proceffion par toutes les rues, après avoir commencé néanmoins par lui donner une certaine fomme levée fur le Public. Un Negre le précéde dans cette marche folemnelle, & déclare à haute voix que tous les habitants ayent à apporter quelque offrande au nouvel Ofnon, s'ils veulent participer à fes prieres. On attache à l'extrêmité de chaque village un plat d'étain pour recevoir ces aumônes. L'Ofnon eft le feul Prêtre du pays, & fon office confifte à faire les grands Fétiches publics, & à donner fes confeils au Roi, qui n'entreprend rien fans fon avis & fans fon confentement. S'il tombe malade on lui envoye communiquer les délibérations. Dans un froid exceffif, ou dans les temps d'orage & de pluyes violentes, le peuple fait une quête pour engager l'Ofnon à prier les Fétiches à faire changer le temps.

Les Iffinois croyent à la tranfmigration des ames, & ils ont à ce fujet des idées affez particulieres. Ils font perfuadés que le Monde eft éternel & l'ame immortelle; qu'après le trépas l'ame doit paffer dans une autre région, qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le fein d'une femme; que les ames de cette région paffent de même dans la leur, de forte que fuivant leurs principes il fe fait un échange continuel d'habitants entre les deux Mondes. Ils placent le fouverain bien de l'homme dans les richeffes, le bonheur, la puiffance & le plaifir d'être fervi & refpecté. Ils ne mangent & ne boivent rien fans en jetter une petite partie à terre en prononçant quelques mots. Ils prétendent faire ces préfents à leurs parents & amis de l'autre Monde, qui leur rendent le même fervice, & qui leur procurent ainfi les biens dont ils ont la poffeffion.

Palais & Cour du Roi d'Iffini.

Le palais du Roi eft bâti de rofeaux entrelacés & plâtrés d'argile avec un mêlange de terre jaune, rouge & grife, ce qui forme des taches fans ordre & fans deffein. Il contient plufieurs appartements de plain pied, & le même nombre au-deffus, tous revêtus du même plâtre & couverts de feuilles de palmier. Cette Maifon Royale eft fituée au milieu de plufieurs grands enclos, ou de paliffades de rofeaux qui forment trois cours extérieures, par lefquelles il faut paffer pour fe rendre au corps de l'habitation. On entre dans la premiere cour par une échelle de fept ou huit dégrés à deux pieds l'un

l'un de l'autre, qui conduit au ſommet de la paliſſade, d'où l'on deſcend par une autre échelle. L'une & l'autre ſont faites avec ſi peu d'art, que les Negres ſeuls y peuvent paſſer ſans danger. Autour du palais & dans l'intérieur des cours, on voit des deux côtés les hutes des femmes qui ne ſont compoſées que de ſimples roſeaux ſans plâtre & couvertes de feuilles de palmier, comme celles du commun des Negres.

Le Roi entretient à la premiere barriere, c'eſt-à-dire, à l'échelle de l'enclos, deux ſentinelles armées d'un ſabre & d'une zagaye, qui ſont relevées de temps en temps par d'autres gardes. Si le Roi ſort de cette enceinte, il eſt accompagné de cinquante hommes armés d'épées & de mouſquets, & d'un cortége de ſes principaux Nobles. Il n'y a pas de Seigneur Iſſinois qui ne regarde comme un honneur d'être auprès du Souverain, & d'avoir part à ſes bonnes graces. Les Nobles ont ſouvent des conférences intimes avec le Roi, & c'eſt alors qu'ils traitent les affaires d'Etat, & qu'ils décident ſur les différends qui ſont apportés devant eux. Chacun explique librement ſon opinion, & quoique cette maniere de juger faſſe quelquefois traîner les affaires en longueur, elle eſt avantageuſe à la Nation, parce qu'elle n'expoſe jamais les Juges à l'erreur. D'ailleurs leurs délais n'empêchent pas que les délibérations ne ſoient extrêmement ſecrettes, & un Juge Iſſinois mourroit plutôt que de réveler ce qui s'eſt paſſé au Conſeil. La moindre contravention à cet égard eſt punie du dernier ſupplice, de la confiſcation des biens, ou de l'infamie & de la pauvreté.

Les revenus du Roi conſiſtent dans les amendes & les confiſcations. Il n'a ni terres ni domaine qui puiſſent ſervir au ſoutien de ſa dignité ; mais il a ſa part dans toutes les extorſions des Grands, & juſques dans les préſents que tous ſes ſujets, ſans diſtinction de rang ou de qualité, reçoivent des Marchands de l'Europe. La proviſion de grains pour la Maiſon du Roi ſe fait de la maniere ſuivante. Dans le temps où l'on enſemence la terre, c'eſt-à-dire au mois de Septembre, & d'Octobre pour le riz, d'Avril & de Mai pour le maïs, & d'Octobre & de Novembre pour le millet, le Roi ſe rend en perſonne dans les champs & les fait cultiver par ſes eſclaves & par le menu peuple, qui lui doivent gratis un ou deux jours de travail. Pendant cet exercice, il eſt aſſis à l'ombre de quelques arbres, & fait diſtribuer aux ouvrier du vin de palmier ou d'autres liqueurs. Au temps de la moiſſon, qui eſt Décembre & Janvier pour le riz; Août & Septembre pour le maïs; Fevrier & Mars pour le millet, il retourne au même lieu, après avoir fait avertir ſes ouvriers. Lorſqu'ils ſont aſſemblés, le Roi les encourage par ſon exemple & coupe deux ou trois poignées de grain. Chacun ſe met auſſitôt à l'ouvrage, & travaille d'autant plus volontiers qu'il a pour ſalaire le tiers de ſa moiſſon. Ce qui reſte pour le Roi eſt ſéché au ſoleil, & tranſporté dans de petits magaſins bâtis à ce deſſein autour du palais. Cependant le Prince ne mange jamais de ſon propre riz, non plus que de ſon maïs ni de ſon millet, parce qu'il eſt perſuadé, ſur une ancienne ſuperſtition, que les champs deviendroient ſtériles, s'il mangeoit les proviſions de ſon propre grenier. Suivant ce principe, & pour ne rien perdre néanmoins de ce qui lui appartient, le Roi fait avec ſes Nobles un échange de grains, & obſerve religieuſement de ne recevoir que la même quantité de ce qu'il livre.

L'AFRIQUE.

Le pouvoir du Roi eſt abſolu ſur les pauvres & ſur les eſclaves ; mais les Nobles, ſurtout ceux qui ſont riches, peuvent ſe ſouſtraire à une rigoureuſe ſoumiſſion. Leur dépendance ſe borne à ſe rendre aux Conſeils publics, & à ſecourir le Roi de leurs forces, s'il eſt queſtion de la ſûreté commune. La ſucceſſion au thrône d'Iſſini tombe au plus proche parent du Roi, à l'excluſion de ſes propres enfants. La loi ne lui permet pas même de leur laiſſer une partie de ſes richeſſes ; de ſorte qu'ils n'ont pour leur ſubſiſtance & leur établiſſement que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur pere. Auſſi le Souverain les aide-t-il puiſſamment à faire des proviſions pour l'avenir, & leur fait-il apprendre avec ſoin quelque art ou quelque commerce qui puiſſe leur ſervir après ſa mort. Les enfants du Roi ſont reſpectés tant que leur pere eſt ſur le thrône, & ils ont des gardes comme lui ; mais auſſitôt qu'il eſt expiré toute leur grandeur diſparoît, & s'ils ne ſe diſtinguent par leur mérite & leurs bonnes qualités, ils ne ſont pas plus conſidérés que le commun des Negres. Leur unique portion conſiſte dans quelques eſclaves ; le reſte de l'héritage paſſe au nouveau Roi.

Noms des Nobles du Royaume.

Les Nobles & les Grands de cette contrée ſont diſtingués par les titres de *Brembis* & de *Bahumets*, qui ſignifient dans leur langue les Riches & les Commandants. On les confond ſouvent ſous le nom de *Kabaſchirs*, ou de *Capcheres*. Le privilége du commerce, c'eſt-à-dire, le droit d'acheter ou de vendre à l'arrivée des vaiſſeaux de l'Europe, appartient aux ſeuls Grands. Si tout autre Negre étoit ſurpris dans un trafic actuel, il verroit tous ſes effets confiſqués. Cette rigueur eſt cauſe que les Kabaſchirs ſont les ſeuls riches, & que tout l'or du pays tombe entre leurs mains. Leur nombre n'eſt pas fixé ; mais il eſt ordinairement de quarante à cinquante. Le reſte des Iſſinois vit dans la pauvreté, & les plus aiſés ont à peine une pagne pour ſe couvrir. Ils ne ſubſiſtent guères que par le ſecours des Kabaſchirs, auxquels ils ſe louent pour ſe procurer dequoi nourrir leurs enfants. Si quelque particulier parmi le peuple trouve, à force d'induſtrie & de travail, les moyens d'amaſſer un peu de bien, il employe ſecrettement ſes amis à la Cour & auprès des Kabaſchirs, pour s'élever à la qualité de Marchand ou de Noble. Si ſa demande eſt écoutée favorablement, le Roi & les Brembis indiquent un jour, & on ſe rend au bord de la mer pour la cérémonie de l'inſtallation. Le prétendant commence par payer les droits royaux ; enſuite le Roi déclare devant ſes Kabaſchirs qu'il reçoit un Negre de tel nom pour Noble & pour Marchand. Alors ſe tournant vers la mer, le Monarque défend aux flots de nuire au nouveau Noble, de renverſer ſes canots, & de gâter ſes marchandiſes. Il finit l'inſtallation en verſant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie pour gagner ſes bonnes graces. Alors le nouveau Kabaſchir s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les ſerre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre enſuite & ſouffle dedans en diſant doucement, *allez en paix*. Tous les Kabaſchirs repetent cette cérémonie après le Roi, & pour la conclure, on ſe rend au feſtin préparé par le Candidat qui y a fait inviter tous les Nobles. Depuis ce moment le nouveau Noble jouit de tous les priviléges attachés au titre qu'il a obtenu.

Punitions établies à Iſſini pour différents crimes.

La Juſtice d'Iſſini conſiſte dans quelques amendes pécuniaires, car il n'y a que trois ſortes de crimes ; ſçavoir, la fuite des eſclaves, la trahiſon, &

la forcellerie qui foient punis de mort. Le parjure & le meurtre n'ont point d'autre châtiment qu'une amende ; mais fi les parents du mort peuvent fe faifir de l'affaffin, ils font en droit de lui ôter la vie. S'il échappe à leurs recherches & qu'il ait le temps de fe préfenter au Roi, il eft abfous moyennant une fomme d'argent, dont la moitié appartient au Souverain, & l'autre moitié aux parents du mort. Un efclave convaincu de meurtre eft vendu aux Européens, & le produit de fon achat eft également partagé entre le Roi & les parents de celui qui a été affaffiné.

Lorfqu'un créancier fe laffe des délais qu'on lui demande, & qu'il prend la réfolution d'exiger par force le payement de ce qui lui eft dû, il s'adreffe au Roi, & ce Prince fait auffitôt avertir le débiteur. Un efclave chargé de cet ordre fe préfente avec le Sceptre ou Bâton Royal à la main, & déclare au débiteur qu'il eft appellé par le Roi. Si le cas eft preffant, il l'oblige fur le champ de le fuivre, & alors le procès commence par un préfent d'une fomme d'argent que le créancier doit faire au Roi pour acheter de l'eau-de-vie. Il faut qu'il dépofe en même temps le tiers au moins de la fomme qu'il demande, & ce tiers eft diftribué entre le Roi & les Courtifans qui vont juger l'affaire. Le créancier fait enfuite ferment en avalant le Fétiche, que telle fomme lui eft dûe par celui qu'il a cité, & on écoute les réponfes du débiteur. Si les Juges ne font pas fatisfaits des raifons qu'il allegue, ils le condamnent à payer la dette dans un certain temps, & le forcent de s'y engager par un ferment folemnel qu'il prononce en touchant la tête du Roi. Le procès eft ainfi terminé fans autres formalités, mais fi le débiteur manque d'un jour feulement à l'exécution de fa promeffe, il eft obligé de payer quelque chofe au Roi, plus ou moins fuivant fes facultés, pour avoir violé fon ferment. On lui donne encore un nouveau terme, mais avec de nouvelles dépenfes de la part du créancier, qui aime quelquefois mieux renoncer à toutes pourfuites. Cependant un débiteur qui continue de manquer à fa promeffe après l'avoir renouvellée plufieurs fois, court rifque à la fin d'être déclaré infolvable, & d'être par cette raifon vendu en efclavage.

Ceux que les Iffinois croyent forciers font punis par l'eau, c'eft-à-dire, que le coupable eft noyé folemnellement avec diverfes marques de l'exécration publique. Les traîtres, c'eft le nom qu'on donne à ceux qui révelent les fecrets du Confeil, font décapités fans appareil ; mais ils ne peuvent efpérer de grace. Les efclaves ou les prifonniers de guerre, qui entreprennent de s'échapper font préfentés au Confeil du Roi & des Brembis, qui examinent d'abord les circonftances du crime. S'il paroît bien prouvé, le coupable eft condamné à la mort, & après lui avoir déclaré fa fentence, on lui lie les mains au dos, on lui met dans la bouche un bâillon attaché par les deux bouts avec une corde qui fe noue derriere la tête. Un efclave du Roi, portant fur la tête un des Fétiches de ce Prince, court dans toutes les rues de la ville en faifant pencher le Fétiche de côté & d'autre, comme s'il vouloit le faire tomber. Lorfqu'il arrive à la place où fe trouve déjà le criminel, l'efclave du Roi perce la foule en demandant au Fétiche fur qui doit tomber la fonction d'exécuteur. Le premier jeune homme touché par le Fétiche eft celui qu'on fuppofe nommé par cette idole. Cependant l'efclave qui la porte recommence à lui demander fi c'eft affez d'un feul, & quelquefois

L'Afrique.

le nombre des exécuteurs monte ainſi juſqu'à dix. L'eſclave fugitif eſt placé près du Fétiche auquel il doit être ſacrifié, & on a ſoin de lui faire étendre le col au deſſus de l'idole. Celui qui ſe trouve nommé le premier pour l'exécution, tire ſon poignard & perce la gorge du coupable, tandis que les autres le tiennent & font couler ſon ſang ſur le Fétiche. L'exécuteur accompagne cette action d'une priere à peu près en ces termes qu'il prononce à haute voix : *O Fétiche, nous t'offrons le ſang de cet eſclave.* Auſſitôt que la victime a rendu le dernier ſoupir, on la coupe en piéces, & on ouvre au pied du Fetiche un trou dans lequel toutes les parties de ſon corps ſont enterrées, à l'exception de la mâchoire qu'on attache au Fétiche même.

Les exécuteurs ſont cenſés impurs pendant trois jours, & ſe bâtiſſent une cabanne ſéparée à quelque diſtance du village. Dans l'eſpace de ces trois jours ils peuvent courir de tous côtés & prendre tout ce qu'ils trouvent ſous leurs mains, volailles, beſtiaux, pain, huile, tout ce qu'ils touchent leur appartient, parce que les autres Negres le croiroient ſouillé, & n'oſeroient plus en faire uſage. Au bout de trois jours les exécuteurs démoliſſent leur cabanne, & en raſſemblent toutes les piéces. Le premier exécuteur prend un pot ſur ſa tête, & conduit ſes compagnons juſqu'au lieu où le criminel a reçu la mort. Ils l'appellent trois fois par ſon nom, & auſſitôt que le premier exécuteur a briſé ſon pot ſur la foſſe, les autres y laiſſent les pieces de la cabanne. Tous enſemble prennent la fuite & retournent chez eux. A leur arrivée ils quittent le pagne qu'ils ont ſur le corps, ſe revêtiſſent du meilleur qu'ils ayent, & vont rendre viſite aux Brembis & aux Bahumets, dont ils reçoivent une certaine quantité de poudre d'or. Perſonne de la Nation n'oſe refuſer l'emploi d'exécuteur, lorſqu'il eſt nommé par le Fétiche, & les fils mêmes du Roi ne pourroient ſe diſpenſer de l'accepter. Il ſouille pendant trois jours ceux qui l'exercent, & eſt cauſe qu'on les fuit avec ſoin ; mais il ſemble par la ſuite leur donner du relief.

Funérailles des Iſſinois.

Les Iſſinois ont l'attention pendant leur vie, d'acheter & de préparer tout ce qui doit ſervir à leur enterrement. C'eſt ordinairement un beau drap de coton rayé pour les envelopper, un cercueil & des bijoux d'or, ou d'autres matieres pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre Monde répondra à la richeſſe de leur ſépulture. Lorſqu'un homme expire, la nouvelle s'en répand auſſitôt dans l'habitation, & la plupart des femmes, ſurtout les vieilles, s'aſſemblent à la maiſon du mort. Leurs cris & leurs poſtures extravagantes cauſent tout à la fois de la frayeur & de l'envie de rire. Les unes armées d'une pique font des recherches dans toute la maiſon, feignent de vouloir ouvrir la terre pour trouver la perſonne qui leur manque, & l'appellent à haute voix par ſon nom. D'autres courent par toute l'habitation & demandent à tous ceux qu'elles rencontrent, s'ils n'ont pas vu celui qu'elles cherchent. Des larmes coulent en abondance au long de leurs joues, à la réponſe qu'on leur fait que le mort eſt parti ſans eſpérance de retour. Pendant ce temps-là d'autres femmes s'occupent auprès du corps à vanter les actions, les vertus & les richeſſes du défunt. Ses amis le frottent de diverſes peintures, lui peignent les cheveux, & les friſent, l'ornent de ſon pagne, & des bijoux qu'il a raſſemblés dans le cours de ſa vie.

Les femmes, qui ont couru toutes les maiſons des amis du mort, reviennent

quand elles ſont laſſes, & font avec de grands cris pluſieurs queſtions au défunt. On apporte enſuite le cercueil, s'il y en a un de préparé, ou on en fait un de quelques vieilles planches, & on y place le mort, les genoux pliés & les talons ſous les feſſes. La grandeur du cercueil eſt aſſez communément de trois pieds en quarré. On place aux côtés la ſellette du mort & ſon pot de terre, afin qu'il trouve de quoi s'aſſeoir & préparer ſes aliments. Si le Roi ou un riche Brembis meurt, on jette ſur ſon corps quantité de poudre d'or, & il n'y a guères de Negre, quelque pauvre qu'il ſoit, avec qui on n'en renferme un peu pour ſervir à ſes beſoins dans l'autre Monde. Tous les jeunes gens du voiſinage s'aſſemblent avec des armes, & ſi le mort eſt de quelque diſtinction, les parents leur fourniſſent de la poudre avec laquelle ils tirent tant qu'elle dure; mais s'il eſt pauvre on ne fait que deux ou trois décharges. Après toutes ces cérémonies on ferme le cercueil, & on le cloue ſoigneuſement. Quatre eſclaves le tranſportent dans les bois & choiſiſſent quelqu'endroit écarté, où ſans autres témoins ils creuſent une foſſe & l'enterrent. A leur retour, ils mangent avec les pleureuſes les aliments qui leur ont été apprêtés par les parents du mort. La même coutume s'obſerve pour les hommes & pour les femmes, avec cette différence, que ſi c'eſt un homme qui ſoit mort, & qu'il ait été d'un rang diſtingué, ſes femmes paroiſſent dans leurs plus beaux habits quelques jours après l'enterrement, & chacune portant une zagaye ſur l'épaule, elles font ainſi une proceſſion dans le village deux à deux, en chantant différents airs. Elles vont enſuite à la porte des Brembis où elles font une danſe en rond, qui s'appelle *Baboua.* Chaque Brembis eſt obligé de donner quelque choſe à ces femmes, qui s'en retournent enſuite dans leurs familles, & ont la liberté de paſſer à de ſecondes nôces ſi elles en trouvent l'occaſion.

QUOJAS.

Les Quojas & leurs voiſins ſont plus modérés, plus doux & plus ſociables que tous les autres Negres. Ils n'aiment point à répandre le ſang humain, & ne prennent jamais les armes que pour ſe défendre. Ils aiment, comme les autres Negres, les liqueurs fortes & en particulier l'eau-de-vie; mais ils ne cherchent point à en acheter, ils en boivent ſeulement avec plaiſir quand on leur en fait préſent. L'union qui paroît entr'eux eſt admirable; toujours prêts à s'entreſecourir, ils donnent à leurs amis, dans le beſoin, une partie de leurs habillements, de leurs meubles, de leurs proviſions. Si quelqu'un meurt ſans laiſſer de quoi fournir aux frais de ſes funérailles, pluſieurs de ſes compatriotes ſe chargent en commun de cette dépenſe. Le vol & la fourberie ne ſont point en uſage entr'eux; mais ils n'ont pas le même ſcrupule à l'égard des Etrangers, & ſurtout des Marchands Européens.

La polygamie eſt en uſage chez les Quojas comme dans toutes les régions des Negres, & en quelque nombre que ſoient les femmes, il y en a une qui paſſe pour la premiere, qui jouit d'une ſupériorité réelle ſur toutes les autres, & eſt diſtinguée par le nom de *Makilma.* La cérémonie du mariage eſt preſque la même que dans les autres lieux, avec cette différence que le prétendu doit faire trois préſents de nôces à la fille qu'il veut épouſer. Le

Mariages des Quojas.

L'Afrique.

premier, qui est ordinairement un peu de corail, se nomme *Toglo*; le second consiste en quelques pagnes, ou d'autres habits, & s'appelle *Jasin*; & le troisiéme, connu par le nom de *Lasing*, n'est qu'un coffre pour renfermer les bijoux d'une femme. Le pere de l'épouse donne au mari de sa fille un ou deux esclaves, deux habits, un carquois plein de fleches, un cimeterre avec le ceinturon & trois ou quatre paniers de riz. Le soin des enfants mâles regarde les maris, comme celui des filles est le partage des femmes.

Les enfants sont nommés deux jours après celui de leur naissance, & pour cette fête, le pere se fait accompagner de ses esclaves, qui sont armés ainsi que lui, d'arcs & de fleches, & avec ce cortége il fait le tour de la ville ou du village, en chantant ou poussant des cris de joye. Tous les habitants avec lesquels il est lié par le sang ou par l'amitié, se joignent à lui avec des instruments de musique. Ensuite une personne chargée de faire la cérémonie pour laquelle on s'est assemblé, prend l'enfant d'entre les bras de la mere, le place à terre sur une targette de guerre au milieu de l'assemblée, & lui met un arc dans la main; après quoi il fait un long discours aux assistants sur le sujet présent. Cette harangue est suivie d'une autre qui est adressée à l'enfant, & dont le précis est un assemblage de différents souhaits en sa faveur, & de louanges pour le pere. L'Orateur prend enfin l'enfant entre ses bras, le nomme, & le rend à sa mere ou à sa nourrice. Alors l'assemblée se sépare; une partie des hommes part pour la chasse, ou la pêche, & les autres vont faire une provision de vin de palmier. La mere de l'enfant fait cuire le gibier dans le riz, & sur le soir tous les parents & amis se rejoignent & le festin dure toute la nuit. Si c'est une fille qu'on veuille nommer, la mere ou la nourrice la porte dans l'endroit du village, où l'assemblée est la plus nombreuse. Elle la place à terre sur une natte avec un petit bâton à la main, & quelqu'un, sans autre cérémonie, l'exhorte à devenir bonne femme de ménage & bonne cuisiniere, à vivre chaste, propre, obéissante, à se faire aimer plus tendrement de son mari que toutes les autres femmes, à l'aider dans ses entreprises & à l'accompagner à la chasse. Il paroît que toute la fête se termine par ces souhaits, car il n'est pas fait mention qu'il y ait ensuite de festin.

Disposition des héritages.

L'aîné d'une famille hérite de tous les biens & des femmes de son pere; mais si un chef meurt sans enfants mâles, sa succession passe au plus âgé de ses freres. Les cadets sont ordinairement partagés pendant la vie de leur pere, dans la crainte qu'après sa mort ils ne soient réduits à la pauvreté. Le sort des filles est seul à plaindre, si elles ne sont pas mariées avant que leur pere meure. S'il ne reste aucun mâle dans une famille, toute la succession appartient au Roi, qui est obligé néanmoins de pourvoir à l'entretien des filles.

Religion des Quojas.

Les Quojas reconnoissent un Etre suprême & Créateur de tout ce qui existe, & sans qu'ils expliquent l'idée qu'ils en ont, on s'apperçoit qu'elle est grande & fort relevée. Ils donnent à cet Etre le nom de *Kanno*, & lui attribuent un pouvoir infini, une connoissance universelle, & l'immensité de nature qui le rend présent partout. Ils croyent que tous les biens viennent de lui, mais ils ne lui accordent pas une durée éternelle, & ils s'imaginent qu'il aura pour successeur un autre Etre qui doit punir le vice & récompenser

la vertu. Les Quojas sont aussi persuadés que les morts deviennent des esprits, qu'ils appellent *Jannanins*, c'est-à-dire, Patrons & Défenseurs. L'occupation qu'ils attribuent à ces esprits est de protéger & de secourir leurs parents & leurs anciens amis. Un Negre, qui évite à la chasse quelque pressant danger, se hâte d'aller au tombeau de celui qu'il croit son libérateur, & il lui sacrifie en reconnoissance un veau avec du riz & du vin de palmier en présence des parents & des autres amis du Jannanin, qui célebrent cette fête par des chants & des danses.

Si un Quojas reçoit quelque outrage, il se retire dans les bois, où il s'imagine que les Jannanins sont leur résidence. Là il demande vengeance à grands cris, soit à Kanno, soit aux Jannanins. De même s'il se trouve dans quelque embarras ou quelque péril, il invoque l'esprit auquel il a le plus de confiance. D'autres consultent les Jannanins sur les évenements futurs; enfin la vénération des Quojas est extrême pour les esprits des morts. Ils ne boivent jamais d'eau ni de vin de palmier sans commencer par en répandre quelques gouttes à l'honneur des Jannanins. Ils attestent la vérité par ces mêmes esprits, & le Roi lui-même est soumis à cette superstition. Quelque respect que les Quojas ayent pour Kanno, ils ne lui rendent aucun culte, & les offrandes & les prieres publiques ne regardent que les Jannanins. Chaque village a dans quelque bois voisin un lieu déterminé pour les invocations, & on y porte, dans trois différentes saisons de l'année, une grande abondance de provisions pour la substance des esprits. C'est en ces temps que les Quojas implorent l'assistance de Kanno & des Jannanins. Les femmes & les filles sont excluses de ces bois sacrés & elles n'osent en approcher, parce qu'elles sont persuadées qu'elles seroient punies sur le champ par une mort tragique.

L'idée commune des Quojas est, qu'ils ont parmi eux des Magiciens, des Sorciers & des Empoisonneurs. Ils redoutent surtout les Enchanteurs, qu'ils nomment *Billis*, & ils s'imaginent que ces derniers peuvent empêcher le riz de croître, ou d'arriver à sa maturité. Ils disent que *Sova*, c'est-à-dire le Diable, s'empare de ceux qui fuyent la société; qu'il leur apprend à connoître les herbes & les racines propres aux enchantements; qu'il leur montre les gestes, les paroles & les grimaces dont ils se servent; & qu'il leur donne enfin le pouvoir continuel de nuire. Prévenus de cette idée, les Quojas n'osent traverser un bois sans être accompagnés, dans la crainte de rencontrer quelque Billi occupé à chercher ses racines & ses plantes, & ils ont soin de porter sur eux une certaine composition, à laquelle ils attribuent la vertu de les préserver contre Sova & ses Ministres.

Si la mort de quelqu'un est soupçonnée de violence, on ne lave point le corps sans avoir fait d'exactes recherches. On commence par faire un paquet de quelques morceaux des habits du mort, auxquels on joint quelques boucles de ses cheveux. On souffle dessus une certaine poudre, & le paquet est attaché à la bierre du mort, que deux Negres portent sur la place publique. Là, deux Prêtres, qui précedent le corps en battant deux haches l'une contre l'autre, demandent au mort dans quel lieu & par la méchanceté de qui il a perdu la vie, & si Kanno l'a pris sous sa protection. Lorsque l'esprit du mort leur a fait entendre, par quelques mouvements qu'ils

L'Afrique. prétendent ressentir, que c'est un empoisonneur qui a causé sa mort, ils l'interrogent de nouveau, pour sçavoir si le sorcier est mâle ou femelle, & dans quel endroit il fait sa demeure. S'ils ont quelques soupçons sur quelqu'un, ils ne manquent pas de se persuader que l'esprit du défunt leur fait entendre que c'est lui, & ils se rendent à son habitation, se saisissent de lui, & l'amenent près du cadavre pour être condamné sur l'accusation de l'esprit. Si le prétendu coupable nie le crime dont on le charge, on le force d'avaler une liqueur d'une horrible amertume qu'on nomme le Koni. S'il vomit après en avoir bu trois calebasses pleines, il est absous, mais s'il ne paroît qu'un peu d'écume à sa bouche, il est livré sur le champ au supplice. Son corps est brûlé & ses cendres jettées dans la riviere ou dans la mer, sans que le rang ou les richesses puissent le sauver.

Il y a parmi tous les Negres de Hondo, de Monu, de Folgias, de Gebbe, de Sestos, de Bulm, de Silm & jusqu'à Sierra-Léona, ainsi que chez les Quojas, une sorte de confrérie, ou de secte nommée *Belli* qui paroît proprement une école ou un collége pour l'éducation des enfants. Elle est renouvellée tous les vingt-cinq ans par un ordre immédiat du Roi. On y instruit la Jeunesse à danser, à chanter ; elle y apprend l'art de la pêche, & surtout un certain chant qui s'appelle *Bellidong*, ou les louanges de Belli. Lorsqu'un jeune Negre est parfaitement instruit, il prend le titre d'associé de Belli qui le rend capable de posséder toutes sortes d'emplois, & qui lui donne certains priviléges, dont les idiots, ou ceux qui n'ont pas reçu la même éducation, sont exclus. Pour le lieu où sont renfermés les jeunes gens, le Roi fait choisir dans quelque bois de palmier un espace de huit ou neuf milles de circonférence. On y bâtit des cabannes, & on y plante tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des écoliers. Aussitôt que tout est ainsi préparé, les peres, qui ont dessein de travailler à l'avancement & à la fortune de leurs enfants, les conduisent à ce collége. On a soin auparavant de faire une proclamation solemnelle, qui défend aux femmes d'approcher de ce bois pendant tout le cours de l'instruction, & elle dure quatre ou cinq ans. Les menaces qu'on fait aux femmes, si elles contrevenoient aux défenses, sont les mêmes dont on les épouvante pour les empêcher d'entrer dans les bois sacrés des Jannanins.

Les *Soggonos*, qui sont les anciens de la secte de Belli, reçoivent du Roi la commission de présider aux écoles. Dès qu'ils ont pris possession de leurs places, ils déclarent aux enfants les loix & les statuts de leur association. La principale de leurs obligations est de ne point sortir de l'enceinte qu'on a marquée pendant le temps de leurs études, & de ne point avoir aucune conversation avec ceux qui ne portent pas la marque de l'école. Cette marque qu'on leur fait en entrant, consiste à leur couper quelques éguillettes de chair, depuis le col jusqu'à la jointure de l'épaule ; opération douloureuse, mais qui, au moyen de quelques simples, est guérie en peu de jours. Les cicatrices ressemblent à des têtes de clous qui seroient imprimés dans la chair, & distinguent ainsi ceux qui sont élevés dans les écoles, d'avec ceux qui ne l'ont pas été. Après la guérison des écoliers on leur fait prendre un nouveau nom, comme pour signifier qu'ils ont reçu une nouvelle naissance. Tout le temps qu'ils sont dans cette laborieuse retraite, ils n'ont aucun habillement,

habillement, & les Soggonos & leurs parents pourvoyent à leur nourriture.

Au jour marqué pour la fin des exercices, on conduit les écoliers à quelque distance de leur enceinte dans d'autres cabannes que le Roi fait bâtir exprès. Ils reçoivent en ce lieu la visite de leurs parents des deux sexes, & on leur apprend à se laver, à s'oindre le corps, & les autres usages de la société. Après s'être ainsi formés dans l'espace de quelques jours, les jeunes gens voyent arriver leurs parents qui leur apportent des pagnes & d'autres habits propres à la Nation. On leur met au col des verres entremêlés de dents de léopards, & leurs jambes sont chargées d'anneaux & de grelots de cuivre. Leur tête est couverte d'un bonnet d'ozier, qui leur tombe presque sur les yeux, & ils ont tout le corps paré d'un grand nombre de plumes de diverses couleurs. Dans cet équipage on les mene à la place publique de la ville royale, & là se rangeant en ordre au milieu d'une foule de peuple, hommes & femmes qui se rassemblent de tous les cantons du pays, ils commencent par se découvrir la tête, & laissent flotter leurs cheveux. Cette cérémonie se fait successivement, pour donner aux spectateurs la facilité d'observer leur figure. Ensuite ils répetent l'un après l'autre la danse du Belli qu'ils ont apprise dans leur école. Ceux qui ne s'acquittent pas bien de cet exercice sont raillés par les femmes, qui crient de tous côtés, *il a perdu son temps à manger du riz*. Lorsque la danse est finie, les Soggonos appellent chaque écolier du nom qu'il a reçu à l'école, & le rend à son pere, à sa mere & à sa famille.

Le *Belli*, dont la secte tire le nom qu'elle porte, & pour lequel les Negres ont tant de respect, est une matiere que le Grand-Prêtre, ou le *Bellimo* compose, & qu'il fait tantôt d'une façon tantôt d'une autre, suivant son propre caprice, ou les circonstances présentes. On auroit peine à se figurer l'impression que cette matiere fait sur le peuple; il la croit sacrée & capable de faire tomber les plus affreux châtiments sur ceux qui lui manqueroient de respect. Les Negres s'imaginent néanmoins que le Belli a besoin du consentement du Roi pour exercer ses punitions, & que sans cela il n'auroit aucune vertu. Les Rois & les Prêtres ont été les premiers inventeurs de cette fraude, dans l'intention de contenir le peuple dans la soumission, mais par la suite des temps ils se sont accoutumés aussi à craindre également le Belli.

Les mêmes peuples, chez lesquels il y a une école pour l'éducation des garçons, en ont une autre pour celle des filles, & cette derniere tire son origine du pays de Goulla. Dans un temps indiqué par le Roi, on bâtit au centre de quelque bois un certain nombre de cabannes destinées à recevoir les jeunes filles & les femmes qui veulent être initiées dans la confrérie. Les Associées sont distinguées par le titre de *Sandi-Simodisino*, ou filles du Sandi. Aussitôt qu'elles sont assemblées, la *Sogouilli*, c'est-à-dire, la plus ancienne femme de l'Ordre, qui est chargée par une commission expresse du Roi, entre en office par un festin qu'elle donne à ses disciples. Ce festin porte le nom de *Sandi-Lati*, c'est-à-dire, alliance ou confrérie de la poule. La Sogouilli exhorte ses écolieres à trouver de l'agrément dans leur retraite qui dure ordinairement quatre mois, & elle leur rase d'abord la tête. Ensuite leur faisant quitter leurs habits, pour ne les plus reprendre tant que

L'AFRIQUE.

dure le noviciat, elle les conduit au bord d'un ruiſſeau, qui doit ſe trouver dans l'enclos, & les y lave avec beaucoup de ſoin. Depuis ce jour, les écolieres font leur continuelle occupation d'apprendre les danſes du pays, & de réciter les vers de Sandi. Elles ne reçoivent la viſite d'aucun homme, & les femmes mêmes qui viennent les voir ne peuvent entrer que nues dans l'enclos. Il faut qu'elles laiſſent leurs habits derriere elles dans quelque coin du bois.

Lorſque le temps de l'école eſt fini, les parents envoyent à leurs filles des pagnes d'étoffe rouge, des colliers de verre, des grelots de cuivre, des anneaux pour les jambes, & d'autres ornements dont elles ſe parent à l'envi. La Sogouilli ſe met à leur tête & les ramene à la ville, où la curioſité aſſemble une foule de peuple pour les voir. La vieille eſt ſeule aſſiſe, & toutes les filles danſent l'une après l'autre au ſon d'un petit tambour. Après la danſe, elles ſont renvoyées dans leurs familles avec des applaudiſſements & des éloges.

Différentes punitions en uſage chez les Quojas.

Si une femme eſt accuſée d'adultere par la ſeule dépoſition de ſon mari, elle peut proteſter de ſon innocence & elle eſt crue à ſon ſerment. Elle jure alors par *Belli-Paaro*, qu'elle n'eſt pas coupable, en priant cet eſprit de la confondre, ſi elle ne dit pas la vérité. On la renvoye tranquille après ce ſerment; mais ſi elle eſt convaincue par la ſuite, du crime dont elle avoit déjà été accuſée, la loi ordonne qu'elle ſoit menée par ſon mari à la place publique, où le Conſeil eſt aſſis pour la juger. On invoque alors les Jannanins, & on lui couvre les yeux pour lui dérober la vûe de ces eſprits, qu'on lui perſuade devoir l'emporter. On la laiſſe quelques moments dans la frayeur que cette menace lui a inſpirée, & enfin un vielliard du Conſeil lui adreſſe la parole, & en parlant du déreglement de ſa conduite, il s'efforce à lui en faire honte, & la menace du plus ſévere châtiment, ſi elle ne rentre point en elle-même. Lorſque le vieillard a fini ſon diſcours, on fait entendre à la coupable un bruit confus de pluſieurs voix qui paſſent pour celles des Jannanins, & qui lui déclarent que ſon crime, quoique digne d'une plus rigoureuſe punition, lui eſt pardonné, parce que c'eſt la premiere fois qu'elle en eſt convaincue. Les mêmes voix lui impoſent quelques jeûnes & quelques mortifications, & lui recommandent ſurtout de vivre avec tant de retenue, qu'on ne puiſſe pas lui reprocher d'avoir même pris un enfant mâle dans ſes bras, ou d'avoir touché à l'habit d'un homme. Juſques-là les Quojas jugent que la confuſion & la crainte ont ſuffiſamment puni une femme; mais ſi la même femme eſt ſurpriſe en retombant dans ſes premiers déſordres, le Bellimo, ou Grand-Prêtre, accompagné des Soggonos ſes Miniſtres, va la prendre dans ſa maiſon, & au bruit d'une eſpece de creſſelles, la fait conduire forcément dans la place publique. Elle eſt contrainte de faire trois tours en cet endroit au ſon des mêmes inſtruments, & ſans que perſonne veuille écouter ſes plaintes ou ſes promeſſes, on la traîne au bois ſacré des Jannanins, où elle diſparoît pour toujours. Les Negres s'imaginent que les femmes ſont emportées par les Jannanins; mais il y a toute apparence qu'elles ſont tuées ſur le champ dans le bois, & que leurs corps ſont enterrés avec beaucoup de précautions.

Un homme accuſé de vol ou de meurtre, ſans pouvoir être convaincu de

l'un ou de l'autre de ces crimes, eſt condamné à l'épreuve du *Bellin*, qui eſt un mêlange d'herbes & d'écorces de la compoſition du Bellimo On force l'accuſé de recevoir ce mêlange dans ſa main, & les Negres ſont perſuadés que s'il eſt coupable ſa peau aura ſur le champ quelques marques de feu; au lieu que s'il eſt innocent, il ne reſſentira aucun mal. Quelquefois le Bellimo fait avaler aux accuſés un grand verre d'une liqueur qu'il apprête lui-même avec de l'écorce de *Neno* & de *Quoni*, deux arbres qui paſſent pour poiſon. Ceux qui n'ont rien à ſe reprocher vomiſſent immédiatement, à ce qu'ils croyent, & ne ſe portent que mieux après cette opération; mais ceux qui ſont coupables ne jettent par la bouche qu'une ſorte d'écume, & ſont reconnus par-là dignes de mort.

Les criminels convaincus ſont exécutés dans quelque bois, ou dans quelque lieu fort éloigné de l'habitation. On les fait mettre à genoux, la tête baiſſée, & l'exécuteur les perce par derriere d'une petite javeline. Dès que le corps eſt tombé, il coupe la tête avec une hache ou un couteau, & diviſe le tronc en pluſieurs morceaux qu'il diſtribue aux femmes du coupable. Ces femmes ſont obligées d'aſſiſter ainſi à la mort de leur mari, & de recevoir ſes reſtes ſanglants, qu'elles vont jetter ſur quelque fumier, où ils deviennent la pâture des oiſeaux de proye. Les amis du mort font cuire ſa tête, en boivent le bouillon, & clouent les mâchoires dans le lieu où ils ont coutume de faire leurs prieres.

Occupations des Quojas.

La principale occupation des Quojas & de leurs voiſins eſt la culture des terres, & ils font juſqu'à trois moiſſons dans l'année. La premiere ſe fait au mois de Mai dans les terres les plus molles; la ſeconde au commencement de Juillet; après laquelle on recommence le travail pour une troiſieme, qui ſe fait au commencement de Novembre. Ce dernier labourage eſt pour les terres hautes, & comme les pluyes durent depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Septembre, elles rendent plus facile le travail des terres les plus dures. On laiſſe enſuite repoſer les terres pendant deux ou trois ans. Dans pluſieurs cantons, le partage des femmes eſt de labourer, dans d'autres c'eſt de ſemer, mais partout les hommes ſe repoſent ſur elles du ſoin de préparer le riz, c'eſt-à dire, de le broyer & de le faire cuire. Dans l'intervalle des moiſſons, les Quojas s'occupent de la pêche, de la chaſſe, & de leurs édifices. Pour la chaſſe du buffle, ils ont une permiſſion particuliere de leur Roi, à qui ils donnent la moitié du produit qu'ils ont fait, au lieu que dans les autres chaſſes le tiers paye les droits royaux. Les éléphants d'eau appartiennent totalement au Roi ou au chef d'un canton, mais le chaſſeur reçoit toujours quelque préſent. Les pêcheurs donnent auſſi quelque partie de leur poiſſon aux Prêtres, pour les Jannanins, ou les ames de leurs amis qui ſont morts.

On voit chez les Quojas des villes fortifiées & des villes ouvertes. Celles-ci ſe nomment *Fon-Serab*. Elles ſont bâties en cercle & environnées d'arbres l'un fort proche de l'autre. Les villes fortifiées s'appellent *San-Siab*, & leur force conſiſte dans quatre baſtions connus ſous le nom de *Koberes*, & qu'on eſt obligés de traverſer pour entrer & pour ſortir. La porte eſt conſtruite de façon qu'il n'y peut paſſer qu'un homme à la fois, & ſur chaque porte il y a une guérite compoſée des branches d'un arbre qui ſe nomme *Tombo-Bongoela*. Ces villes

L'AFRIQUE.

ont au dehors une palissade de pieux du même arbre. Le bois en est très-dur, & on place ces pieux, qui sont longs & épais, à peu de distance l'un de l'autre. D'autres arbres se trouvent dans ces distances & forment un enclos, au travers duquel la vûe ne peut pénétrer. On y ménage cependant quelques ouvertures afin de pouvoir s'en servir dans l'occasion. Les rues tirées d'un Kobere à l'autre font ainsi une espece de croix, au centre de laquelle est le marché public. Tous les habitants des villages & des lieux ouverts ont des maisons dans quelque San-Siab, où ils se retirent à la premiere nouvelle de la guerre, ou de quelque irruption de leurs ennemis.

Roi des Quojas.

Quoique les Quojas soient dans la dépendance du Roi des Folgias, ils ont un Souverain particulier, qui reçoit du Roi des Folgias le titre de *Dondagh*, ou Monarque. Il le donne à son tour au Roi de Bulmbere, qui lui rend hommage, comme il le rend à celui des Folgias. Lorsque le Roi des Quojas se présente pour être investi du titre de Dondagh, il se prosterne à terre, & demeure dans cette situation jusqu'à ce que le Roi des Folgias lui ait jetté un peu de terre sur le corps, & l'ait interrogé sur le nom qu'il souhaite porter. Aussitôt que le Roi Quoja a déclaré le nom qu'il a choisi, le Roi des Folgias y joint le titre de Dondagh, que toute l'assemblée répete avec de grands applaudissements. Le nouveau Monarque se releve aussitôt par l'ordre de celui qui l'a investi de sa dignité, & on lui présente un carquois plein de fleches qu'il pend à ses épaules, & un arc, pour signifier qu'il se croit désormais dans l'obligation de défendre de toutes ses forces le pays des Folgias. L'hommage par lequel il termine la cérémonie consiste dans un présent considérable de toile, de chaudrons & de bassins.

Après cette formalité, dont le Roi des Quojas ne peut se dispenser, il est très-absolu dans ses Etats, & il ne souffre point qu'on porte la moindre atteinte à ses prérogatives & à son autorité. Il fait consister une partie de sa gloire dans le nombre de ses femmes, dont la plûpart lui sont amenées des régions voisines. Lorsqu'un Negre de distinction demande l'audience du Roi, il commence par remettre les présents qu'il lui destine au chef des femmes du palais. Celui-ci les porte au Prince, & le prie de consentir que celui qui les offre soit admis à se prosterner à ses pieds. Si le Roi y consent, il accepte les présents & on introduit le suppliant; mais si les présents sont rejettés, le Negre doit se retirer & ne plus reparoître à la Cour, jusqu'à ce que quelques-uns de ses amis ayent disposé le Prince à l'écouter plus favorablement. Celui qui obtient enfin la liberté de paroître devant son Souverain, doit s'avancer lentement devant lui en s'inclinant de la moitié du corps. Il met un genouil en terre lorsqu'il est près de la natte où le Roi est assis, & en baissant la tête, il prononce respectueusement le nom de Dondagh, auquel le Roi répond quelques mots obligeants, & ordonne au courtisan de s'asseoir à quelque distance sur une sellette de bois, ou sur une natte, si c'est une personne du plus haut rang.

Si quelque Prince voisin envoye un Ambassadeur au Roi des Quojas, cet Ambassadeur, en mettant le pied sur la frontiere de ce pays, s'y arrête & fait porter à la Cour la premiere nouvelle de son arrivée. Le Roi dépêche alors un Officier chargé de conduire l'Ambassadeur dans le village le plus voisin de la Cour, & on le fait attendre dans ce lieu jusqu'à ce que les préparatifs de

ſa réception ſoient finis. Le jour marqué pour l'audience, l'Ambaſſadeur eſt conduit par un grand nombre d'Officiers & de Gardes revêtus de leurs plus beaux habits, l'arc en main & le carquois ſur l'épaule. Cette marche ſe fait au ſon des inſtruments avec des danſes & des ſauts continuels, & l'Ambaſſadeur paſſe entre deux lignes de Quojas armés, & arrive ainſi à la ſalle du Conſeil. Si l'Ambaſſadeur vient du pays des Folgias, les gens de ſa propre ſuite ont la liberté de danſer ſur la place d'armes ; mais ce privilége eſt refuſé à toute autre Nation. Lorſque toutes les danſes ſont finies, l'Ambaſſadeur entre dans la ſalle d'audience, & quand il eſt auprès du thrône du Roi il met un genouil en terre en lui tournant le dos, & tend ſon arc de toute ſa force pour ſignifier qu'il eſt dans la diſpoſition de ſervir ce Prince contre tous ſes ennemis. Pendant cette formalité, les gens de ſa ſuite chantent ou récitent à haute voix des vers compoſés à l'honneur du Roi, & les Quojas font de leur côté la même choſe à l'honneur de l'Ambaſſadeur & de ſon Maître.

Après ces éloges mutuels, un des Officiers de l'Ambaſſadeur avance & ſe proſterne devant le Roi, & tandis qu'il demeure quelque temps dans cette humble poſture, tous les aſſiſtants danſent & font divers mouvements biſarres avec leurs arcs & leurs fleches. L'Ambaſſadeur fait bientôt un geſte qui impoſe ſilence, & il commence ſa harangue, dans laquelle il expoſe le ſujet de ſon arrivée. Le *Silli* ou l'Interprete Royal, qui eſt ordinairement debout près du thrône avec un arc à la main, explique mot à mot le diſcours de l'Ambaſſadeur. Si ce qu'il demande concerne les affaires d'Etat, la réponſe eſt remiſe après les délibérations du Conſeil ; mais dans tout autre cas elle ſe fait ſur le champ. La harangue de l'Ambaſſadeur n'eſt pas plutôt finie qu'il ſe retire, & eſt reconduit dans le quartier où il doit loger. Après ſon départ quelques-uns de ſes Officiers étalent devant le Roi les préſents qu'on lui offre, & expliquent à chaque article quelle en eſt la nature, & les raiſons pour leſquelles ils ſont envoyés.

L'Ambaſſadeur eſt ſervi dans ſon quartier par pluſieurs eſclaves du Roi, & les femmes mêmes de ce Prince, vêtues de leurs plus riches habits, lui portent différents plats de riz & de diverſes viandes. Le Roi, après ſon ſouper, envoye de ſon vin de palmier à l'Ambaſſadeur, avec les préſents deſtinés à ſon Souverain. Si l'Ambaſſadeur eſt un Européen qui arrive à la Cour avec des préſents de ſon pays, il a l'honneur de ſouper à la table du Roi, & la liberté de s'y faire ſervir ſuivant les uſages de ſa propre Nation.

Les maladies, qui affligent & emportent même ſouvent les Quojas, ſont la rougeole, le flux de ſang & la petite vérole. Outre cela ils ſont ſujets aux cancers du nez, des levres, des jambes & des bras. Les maux de tête y ſont très-violents, & les douleurs de dents très-furieuſes. Maladies des Quojas.

Les cérémonies des funérailles reſſemblent beaucoup à celles dont on a déjà vu la deſcription dans d'autres pays. Cependant il s'y trouve quelques différences dans les circonſtances ſuivantes. Lorſque le corps eſt bien lavé & que les cheveux du mort ſont treſſés avec ſoin, on place le corps debout en le ſoutenant avec des appuis. On lui met les habits dont ſes amis lui ont fait préſent après ſa mort, ou au défaut de ceux-ci, les plus beaux qu'il ait eus pendant ſa vie. Dans une de ſes mains on lui attache ſon arc, & Cérémonies de leurs funérailles.

L'AFRIQUE. dans l'autre une fleche. Alors ses plus proches parents & ses amis font avec leurs armes une espece d'escarmouche qui dure assez longtemps. Ensuite ils se mettent à genoux autour du corps en lui tournant le dos, & d'un air irrité ils tirent leurs fleches devant eux, pour déclarer qu'ils sont prêts à tirer vengeance de tous ceux qui oseroient parler mal de leur ami, ou qui auroient été capables de contribuer à sa mort. Après cette formalité ils étranglent quelques esclaves qui lui ont appartenu, en leur recommandant de le servir fidelement dans l'autre Monde. Ces malheureuses victimes sont traitées, avant leur mort, de tout ce qu'on peut trouver de plus délicat dans le pays.

D'un autre côté, toutes les femmes qui ont quelque liaison avec celle du mort, se rendent auprès d'elle, & en se jettant à ses pieds elles lui adressent douloureusement quelques mots, dont le sens est, *consolez-vous, essuyez vos larmes*, &c. Le corps enfin est placé sur une planche, ou sur une petite civiere, & deux hommes le portent sur leurs épaules au lieu de la sépulture, on jette avec lui dans la fosse les esclaves qui ont été sacrifiés, les nattes, les chaudrons, les bassins & les autres ustensiles dont il faisoit usage. On couvre le tout d'une natte sur laquelle on met assez de terre pour empêcher l'odeur du cadavre de pénétrer. Les parents élevent aussitôt une petite cabanne au-dessus du tombeau, & plantent au coin du toît une petite verge de fer à laquelle ils suspendent les armes du mort. Si c'est une femme qu'on ait enterrée, ils y attachent au lieu d'armes les bassins dont elle se servoit, & pendant plusieurs mois ils apportent chaque jour à ce tombeau des aliments & des liqueurs, pour nourrir le mort dans le Monde où il est passé.

L'usage est d'enterrer toutes les personnes d'une même famille dans le même lieu, à quelque distance de l'habitation où elles se trouvent au moment de leur mort. Les cimetieres sont ordinairement dans quelque ancien village abandonné, & on en trouve un grand nombre sur la riviere de Plizoge & dans l'isle Massa, derriere le cap Monte. Les plus proches parents & les amis du mort ont encore coutume d'observer un jeûne après les funerailles. Ce jeûne est de dix jours pour un mort du commun, mais il en dure trente pour le Roi ou pour une personne d'un rang élevé. Les femmes de leur côté font vœu de ne porter que des pagnes noirs ou blancs, de laisser flotter leurs cheveux, & de n'avoir pas d'autre lit que la terre. A la fin du jeûne & du vœu des femmes, les uns & les autres levent les mains au ciel pour le prendre à témoin qu'ils se sont fidelement acquittés de ce qu'ils avoient promis, & ensuite les hommes vont à la chasse. Les femmes préparent ce qu'ils ont tué, & tous ensemble passent la nuit à se réjouir. Le lendemain la famille du mort fait présent aux jeûneurs, d'un bassin, d'un chaudron, d'un pagne, d'un panier de sel & d'une barre de fer.

QUAQUAS.

Les voyageurs ont fait des Quaquas un portrait fort différent. Les uns les representent comme des voleurs & des brutaux ; d'autres les accusent de manger les Européens, & d'être d'une avidité & d'une avarice extrême dans le commerce qu'ils font avec les Etrangers, & plusieurs enfin assurent, que

malgré le préjugé d'une figure barbare, les Quaquas sont, de toute la Guinée, les peuples les plus civils & les plus raisonnables. Ils ont à la vérité une certaine grossiereté apparente, & sont ennemis des trop grandes démonstrations d'amitié. Ils ne peuvent souffrir, par exemple, les embrassements qu'on se fait lorsqu'on est sur le point de se quitter, ou au retour d'un voyage. L'Afrique.

La taille commune de ces peuples est haute & bien proportionnée, mais leur physionomie est peu agréable. Leurs dents sont fort pointues par le soin qu'ils prennent de les aiguiser sans cesse, & la plûpart les ont crochues & mal rangées. Ils regardent, comme un grand ornement, de laisser croître leurs ongles, & de porter leurs cheveux en tresses plates qu'ils enduisent d'huile de palmier & de terre rouge. Ce soin de leur chevelure va jusqu'à leur faire emprunter une partie des cheveux de leurs femmes, qu'ils ont l'art d'allonger en les joignant avec les leurs & dont ils se font une espece de perruque. Quelques-uns les relevent autour de leur tête, & leur donnent la forme d'un bonnet. Chaque jour ils se frottent le corps avec le même mêlange d'huile de palmier & de terre rouge, & comme ils mâchent continuellement du betel, ils prennent leur salive qui se teint de la couleur de cette plante, & s'en mettent sur les joues & au menton. Ils se chargent les jambes de gros anneaux de fer, & semblent faire gloire de leur pesanteur. En général la Nation a un air hideux, qui choque au premier coup d'œil & y joint une puanteur insoutenable. Les gens du commun portent des pagnes d'une petite piéce d'étoffe; mais les Grands se distinguent par une espece de manteau ou de grand surplis, dont ils sont couverts, & ils ont un cimeterre au côté.

Les femmes, à l'exception de la couleur, passeroient pour très-belles en Europe. Elles ont les traits fort réguliers, & leur taille est fine & légere, au lieu que la plûpart des hommes sont gros, grands & pesants. Il n'y a point de Nation dans toute l'étendue de la même côte, où les femmes soient si nues que celles des Quaquas; puisqu'elles n'ont pour tout habillement qu'un simple morceau d'étoffe sur le devant du corps. Elles entrelacent leurs cheveux avec de petits brins d'or pur, & les femmes des Negres riches en ont la tête si chargée, que leur parure monte à des sommes considérables.

Le langage des Quaquas est barbare, & d'autant moins intelligible qu'ils parlent fort vîte. Lorsqu'ils se rencontrent les uns les autres, soit au rivage, soit hors de leur pays, ils se mettent la main sur l'épaule, & se prenant par les doigts qu'ils font craquer, suivant l'usage de toute la côte, ils répetent plusieurs fois à voix basse le mot de *Quaqua.* On s'imagine qu'ils tirent de cet usage le nom par lequel on les distingue des autres Nations.

Le fond de leurs pratiques religieuses ressemble à la façon de penser des peuples de la côte d'or, dont on parlera dans l'article suivant. A l'égard des métiers & des professions auxquels les Quaquas s'appliquent, ils restent toujours dans les familles de ceux qui ont commencé à les exercer. Le fils d'un tisserand, d'un charpentier, ne peut être d'une autre profession, & celui d'un facteur n'a point d'autre occupation que le commerce. Cet ordre est si bien établi, qu'on ne souffriroit point qu'un Negre sortît de sa condition naturelle. Les Negres de cette côte aiment passionnément le commerce, &

L'Afrique.

dès qu'ils apperçoivent un vaiſſeau ſur la côte, ils l'obſervent ſoigneuſement & s'empreſſent d'y porter des proviſions, de l'or, de l'yvoire & des eſclaves, pour leſquels ils reçoivent en échange des marchandiſes de l'Europe. Cependant avant que de monter ſur un vaiſſeau, ils cherchent à s'aſſurer de la bonne foi du Capitaine, en l'obligeant de ſe mettre dans l'œil un peu d'eau de mer, ſerment redoutable ſuivant leurs idées. Ils ſont perſuadés que celui qui violeroit le droit des gens, après cette cérémonie, perdroit auſſitôt les yeux. Ils ne manquent pas de leur côté d'obſerver le même engagement; mais malgré cette précaution, on ne doit pas négliger de prendre garde à la fraude & à la ſurpriſe.

Les Quaquas ſont ordinairement quatre ou cinq dans un canot, & il eſt rare qu'on en voye monter plus de deux à la fois ſur un vaiſſeau. Ils s'y rendent chacun à leur tour, & n'apportent jamais deux dents d'yvoire à la fois. Celui qui ſe haſarde le premier obſerve avec ſoin s'il y a des armes; & s'il voit beaucoup d'hommes dans le vaiſſeau, il en avertit ſes compagnons, qui conſultent entr'eux, & s'ils jugent n'avoir rien à craindre, le commerce ſe fait avec beaucoup de tranquillité. Néanmoins on leur propoſeroit en vain de deſcendre dans les cabines ou ſous les ponts, & ils appréhendent tellement les armes à feu, que ſi l'on tiroit ſeulement un coup, on les verroit ſe précipiter auſſitôt dans les flots. Si en approchant d'un vaiſſeau, ils y apperçoivent quelque arme, ils retournent droit au rivage, ſans que rien puiſſe les rappeller.

ARTICLE III.

Negres de la Côte d'Or.

Figure de ces peuples.

LA taille des Negres de la Côte d'or eſt généralement moyenne & bien proportionnée. Ils ont le viſage ovale, les yeux étincelans, les oreilles petites & les ſourcils épais. Leur bouche eſt d'une grandeur raiſonnable, leurs dents ſont blanches & bien rangées, leurs levres paroiſſent fraîches & vermeilles, ſans être auſſi épaiſſes que celles des Negres d'Angola. Ils ont peu de barbe avant l'âge de trente ans; mais lorſqu'ils en ont, ils la portent aſſez longue. Ils ont communément les épaules larges, les bras gros, la main épaiſſe, les doigts longs & de grands ongles courbés, les jambes longues, le pied & les orteils fort grands, & le ventre plat. Leur peau, ſans être parfaitement noire, eſt douce & unie, & ils ont ſoin de ſe laver tout le corps matin & ſoir, & ſe frottent enſuite d'huile de palmier.

Qualités de leur eſprit.

La plûpart des Negres de la Côte d'Or ont la pénétration fort vive & la mémoire excellente. Dans les plus grands périls, ou dans les troubles des affaires domeſtiques, ils conſervent leurs idées nettes & ſans confuſion; mais dans la tranquillité ils font voir beaucoup d'indolence & de pareſſe. La bonne fortune & l'adverſité ne font pas ſur eux une grande impreſſion, & quoiqu'ils paroiſſent fort avides dans l'occaſion d'acquérir, la perte de leurs biens les afflige peu. Ils ſont preſque tous artificieux, trompeurs, diſſimulés,

portés

portés au larcin, à l'avarice, à la flatterie, à la gourmandise & à l'yvrognerie. L'amour propre & l'envie les dominent sans exception, & leur vanité dans leurs expressions & dans leurs manieres est souvent cause qu'ils ont entr'eux de vives querelles sur des sujets assez légers. Ils sont robustes & lorsque la nécessité les engage à surmonter leur indolence naturelle, ils font voir de l'ardeur au travail, de l'industrie & beaucoup d'adresse pour ce qu'ils entreprennent. Ils ont la vûe très-perçante, & découvrent un vaisseau fort loin dans la mer. Le progrès de leurs connoissances est si prompt dans les affaires de commerce, qu'ils l'emportent bientôt à cet égard sur les Européens. Quelques voyageurs, en accordant aux Negres les qualités qu'on vient de décrire, leur donnent d'ailleurs un très-mauvais caractere. Un des traits les plus odieux, est leur défaut d'humanité & d'affection, à l'égard de ceux-mêmes à qui ils sont attachés par les liens du sang ou de l'amitié. On rapporte qu'ils soulageroient à peine d'un verre d'eau quelqu'un qui seroit mortellement blessé, & qu'ils se voyent mourir les uns les autres, sans compassion & sans secours. Leurs femmes & leurs enfants sont les premiers à les abandonner quand ils sont malades, & ils restent dans la solitude, s'ils n'ont pas d'esclaves pour se faire servir, ou d'argent pour s'en procurer. La désertion des parents & des amis n'est pas regardée comme une faute, parce qu'elle est d'usage ; & si la santé des malades se rétablit, ils voyent revenir auprès d'eux tous ceux qui les avoient quittés.

Figure des femmes & leur caractere.

Les femmes de la Côte d'Or sont de la même taille que les hommes, c'est-à-dire, de la moyenne ; mais elles sont droites, bien proportionnées & d'un embonpoint raisonnable. Elles ont la tête ronde & petite, les yeux grands & fort vifs, le nez haut pour la plûpart & un peu relevé, les cheveux longs & naturellement frisés, la bouche petite, les dents belles, fort blanches & bien rangées. Elles ont de l'esprit, de la vivacité, parlent beaucoup, & si l'on en croit le rapport de quelques voyageurs, elles sont fort portées à la galanterie, & employent toute leur industrie à satisfaire leur avarice naturelle. Elles cherchent soigneusement les moyens de plaire aux Européens, & pour cet effet elles sont d'une propreté extrême, & ont une attention particuliere d'entretenir la blancheur de leurs dents. Elles laissent croître leurs ongles jusqu'à une longueur surprenante, parce qu'elles croyent que c'est un ornement qui les fait respecter ; mais elles les nettoyent souvent. La paume de leurs mains & la plante de leurs pieds tirent sur le blanc, & le reste du corps est noir. Vers l'âge de trente ans elles sont dans la perfection de cette couleur, & à soixante-dix ou quatre-vingts ans elle commence à changer. Alors la peau des femmes devient pâle, jaune, se seche & se ride. Les femmes de cette côte, comme toutes celles des autres Negres, entendent parfaitement bien le district du ménage, préparent leurs grains & les autres aliments, & forment de bonne heure leurs filles dans les mêmes exercices. Elles aiment passionnément leurs enfants, & sont très-sobres dans l'usage des liqueurs & des viandes.

Habillement des Negres.

L'habillement des riches est varié suivant leur goût ; surtout la parure de leur tête, qui est le principal objet de leur vanité. Les femmes sont chargées d'accommoder les cheveux de leurs maris, & les uns les portent longs, frisés & tressés tout à la fois, ou relevés sur le sommet de la tête ; d'autres les

L'AFRIQUE. ont en petites boucles, baignées d'huile de palmier, & leur donnent la forme d'une rose, ou d'une couronne entremêlée de brins d'or & d'une espece de corail. Quelques-uns se font raser la tête & n'y laissent qu'une bande de cheveux d'un pouce de largeur, & enfin plusieurs attachent à leur chevelure un ou differents petits peignes qui n'ont qu'une, deux, trois ou quatre dents, & qui ressemblent à de petites fourches sans manches. Ils se servent de ces peignes pour se gratter la tête, ce qu'ils font assez adroitement pour ne pas déranger leurs cheveux; les jeunes gens se font souvent raser les cheveux, & se frottent la tête chaque jour au matin avec de l'huile de palmier pour y entretenir la propreté. La plûpart des Negres un peu aisés ont des chapeaux qu'ils achetent souvent fort cher des Européens, malgré leur grosseur & leur vétusté. Les autres se font des bonnets ou des calottes de peau de chevre ou de chien, en la faisant tremper dans l'eau pour lui donner la forme qu'ils veulent, & en la faisant ensuite sécher au soleil. Ces chapeaux ou ces bonnets sont ornés de petites cornes de chevreaux, de bijoux d'or, & de quelque cordon d'écorce d'arbres. Les esclaves seuls ont la tête nue, comme la marque qui désigne leur condition.

Les Negres se parent aussi le col, les bras & les jambes de colliers de verre entremêlés d'or & de corail. Ils ne sont jamais sans ceinture, & prennent plaisir à porter aux bras de grandes plaques d'yvoire, d'or ou d'argent. Tous ces ornements ne conviennent qu'aux personnes riches ou distinguées par le rang, car l'habillement des hommes du commun consiste en trois ou quatre aulnes d'étoffe, qu'ils se passent autour du corps en forme d'écharpe, & dont le bout tombe jusqu'au milieu de leurs jambes. Les marchands chez eux se servent d'une piece de taffetas ou de damas des Indes de deux ou trois aulnes de long, & entourent leur corps avec, laissant pendre devant & derriere les deux bouts jusqu'au bas des jambes. Quelquefois ils s'enveloppent tout le corps d'une autre piece de la même étoffe, ou ils la jettent seulement sur leurs épaules, comme une sorte de mantille, & portent dans leurs mains deux ou trois zagayes.

Les pêcheurs & les artisans, c'est-à-dire, les gens du plus bas ordre, mettent aussi beaucoup de variété dans leurs habillements; mais ils se ressentent toujours de leur pauvreté. Les uns prennent une aulne ou deux d'étoffe grossiere de la fabrique du pays, & ne font que s'en couvrir les reins, en la passant entre leurs cuisses pour se rejoindre d'un côté & d'autre à la ceinture. Leur tête est couverte d'un bonnet de peau, ou de quelque vieux chapeau qu'ils achetent des matelots de l'Europe, & dont ils se servent pour se garantir des brulantes ardeurs du soleil, ou de la fraîcheur excessive des temps humides. Les jeunes gens des deux sexes, suivant le rapport des voyageurs, ont rarement le corps couvert jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans.

Soins des femmes pour leur parure.

Chaque jour au matin, les jeunes femmes se lavent tout le corps, se peignent les cheveux, se les frottent d'huile de palmier, & les parent de rubans, quand elles sont assez riches pour s'en procurer, ou si elles n'en ont point, elles employent des brins d'or, ou une sorte de coquillage commun dans le pays. On prétend qu'elles se font différentes incisions au front, aux yeux, aux oreilles, aux bras & à la poitrine, & qu'elles les enluminent de diverses couleurs. Lorsqu'elles se sont lavées le matin, elles renouvellen

toutes ces peintures & paroiſſent en cet état, comme ſi elles étoient enveloppées d'une piece de damas à fleurs. Quelques voyageurs aſſurent que ces femmes Negres, outre les couleurs & le vernis dont elles ſe peignent le corps, ſe colorent le front, les ſourcils & les joues d'un mélange de rouge & de blanc. Pour habit, elles ſont enveloppées d'une piece d'étoffe, qui les couvre depuis la poitrine juſqu'aux genoux, & qui eſt ſoutenue par une ceinture rouge, bleue ou jaune, d'où pendent leurs couteaux, leurs bourſes & des paquets de clefs, qu'elles n'ont ainſi que pour flatter leur vanité. Elles attachent auſſi à leurs ceintures pluſieurs petits cordons de paille treſſés, entremêlés de petits grains de verre. Ces cordons ne ſont ſuſpendus que par un fil, & paſſent pour des amulettes ou Fétiches, auxquels il y a toujours quelque vertu, ou quelque charme attaché. Tel eſt l'habillement domeſtique des femmes; mais lorſqu'elles doivent ſortir pour leurs affaires ou pour leur plaiſir, elles s'ajuſtent encore plus ſoigneuſement. Elles mettent un pagne frais avec la ceinture, & pardeſſus elles jettent une piece de toile ou d'étoffe qui les couvre comme une robbe, ou un manteau, depuis les épaules juſqu'aux talons. Souvent elles conſervent un bras nud, & portent quelque choſe à la main. Auſſitôt qu'elles ſont rentrées dans leur habitation, elles ſe deshabillent, & ſongent aux occupations du ménage.

Les femmes des Capitaines ou des Marchands ne ſortent point ſans une piece de taffetas ou d'étoffe de ſoie, qui leur entoure les reins & leur tombe juſqu'au milieu des jambes. Leur couleur favorite eſt le rouge, le bleu ou le violet, & outre les clefs qu'elles portent auſſi ſuſpendues à leur ceinture, & leurs braſſelets d'or & d'yvoire, elles ont un ſi grand nombre de bagues aux doigts qu'ils en ſont preſque cachés. Lorſqu'elles ſont de retour à la maiſon, elles ſe hâtent de quitter tous leurs ornements pour reprendre un pagne groſſier, qui les couvre depuis le milieu du corps juſqu'aux genoux. Les dames de diſtinction portent de fort beaux pagnes, deux ou trois fois auſſi longs que ceux des hommes. Elles ſe les paſſent autour des reins, & pour les ſoutenir elles ont une ceinture de drap rouge ou d'autre étoffe, large d'une demi-aulne & longue de deux aulnes. Les deux bouts de cette ceinture pendent au deſſous d'un ſecond pagne qui eſt ordinairement enrichi de dentelles d'or & d'argent. La partie ſupérieure de leur corps eſt couverte d'un voile, ou de quelque toile d'Europe ou des Indes. Dans les baſſes conditions, les femmes ont un voile ou une mante de ſerge, pour ſe mettre à couvert du froid & de la pluye.

Religion des Negres de la Côte d'Or.

Tous les Negres de la Côte d'Or croyent un Dieu, & ſont perſuadés qu'il a créé le Monde, & tout ce qui exiſte; mais pour tout le reſte, il n'y a point de ville, de village, ni même de famille qui n'ait quelque différence dans ſes opinions. Les habitants de pluſieurs contrées prétendent que Dieu ne leur fait aucun bien, à l'exception de la pluye, qu'ils s'imaginent venir de lui, & ils penſent que la terre leur fournit leur or, le maïs, le ris & tous les grains; qu'ils ont l'obligation des fruits aux Portugais qui ont planté des arbres chez eux; que leurs beſtiaux produiſent d'eux-mêmes des petits, & que la mer leur donne libéralement du poiſſon, lorſqu'ils travaillent à obtenir toutes ces choſes. Prévenus de ces idées biſarres, les Negres ſe plaignent de la préférence que Dieu a accordée aux Européens, qui, diſent-ils,

L'AFRIQUE. ont eu de lui en partage cette grande variété de marchandises qu'on les voit transporter si loin. Ils croyent fermement qu'on n'a besoin en Europe, ni de travail, ni d'industrie pour se procurer toutes sortes de commodités, & que Dieu, pour favoriser les Blancs, leur fait trouver toutes leurs richesses au milieu des champs. Les habitants de la Côte d'Or ont assuré pendant longtemps que Dieu étoit noir, & leurs Prêtres les confirmoient encore dans cette opinion, en leur disant qu'il se faisoit souvent voir au pied des arbres Fétiches, sous la figure d'un gros chien noir, mais maintenant ils regardent ce chien noir comme le Diable, & en ont beaucoup de frayeur.

On trouve quantité de Negres, qui font profession de croire deux Dieux, l'un blanc, qu'ils appellent *Bossum* & *Jangu-Mon*, c'est-à-dire, le bon homme, & ils s'imaginent que c'est le Dieu particulier des Européens, & l'autre noir, qu'ils nomment d'après les Portugais *Demonio* ou *Diablo*. Ils attribuent à ce dernier toutes sortes de méchancetés, & tremblent à son nom seul. Ils se plaignent d'en être souvent battus, & en effet ils reçoivent quelquefois tant de coups dans l'obscurité, qu'ils sont longtemps hors d'état de rien faire. Lorsque ce malheur arrive à quelque Negre, il a aussitôt recours au Prêtre de sa secte, qui exige des présents pour appaiser les Fétiches, en menaçant le malade d'être battu jusqu'à la mort, s'il ne satisfait pas sur le champ à cette obligation. Les Negres donnent, sans hésiter, ce que le Prêtre demande, & ce dernier leur vend de petits crochets de bois, qu'il feint d'avoir trouvés au pied des arbres Fétiches, & leur promet que les uns auront la vertu de préserver leurs maisons des entreprises du Diable, & que les autres pourvoiront à la sûreté de leurs champs, de leurs étables, des bestiaux, &c.

Les Negres sont dans l'usage de bannir tous les ans le Diable de leurs villes, & ils employent pour cela une infinité de cérémonies, qui ont leurs loix & leurs saisons réglées. Lorsque le temps de ce bannissement est arrivé le peuple fait des fêtes pendant huit jours. Dans cet intervalle la satyre est permise, & chacun peut librement expliquer ce qu'il pense des autres, sans craindre d'en être repris. La fraude, l'imposture, la calomnie, tout est employé impunément, & la seule voie par laquelle on puisse faire taire les médisants, est de leur donner de quoi boire. Alors ils changent leurs satyres & leurs invectives en éloges & en panégyriques. Le huitiéme jour au matin, tout le peuple s'assemble & commence la chasse du Diable par un grand cri. Tous les hommes partent ensuite & courent en faisant plusieurs tours & revenant plusieurs fois sur leurs traces. Ils jettent devant eux des pierres, du bois, des ordures & tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains, comme s'ils voyoient fuir le Diable, & qu'ils lui jettassent ces choses par derriere. Lorsqu'ils croyent l'avoir chassé assez loin de la ville, ils reviennent gayement chez eux, & terminent ainsi leur fête ; mais dans la crainte que le Diable n'ait envie de retourner dans les maisons, les femmes se hâtent de nettoyer avec beaucoup de soin leur vaisselle de terre & de bois, afin que l'esprit immonde soit effrayé de leur propreté.

Si on demande à plusieurs Negres, ce qu'ils pensent de l'autre vie, & s'ils s'attendent à être récompensés, ou punis des actions qu'ils auront faites sur la terre, ils paroissent n'avoir aucune idée sur l'état futur, & ils répondent

ſeulement que les morts vont dans un autre Monde, mais qu'ils ne ſçavent en quel endroit ce Monde eſt ſitué, & ils ajoutent que c'eſt la ſeule différence qu'il y a entre eux & les animaux. D'autres Negres aſſurent qu'en ſortant de cette vie les morts paſſent dans un autre Monde, où ils exercent les mêmes profeſſions, auxquelles ils étoient attachés pendant qu'ils vivoient, & qu'ils font uſage de tous les préſents qu'on leur offre ſur la terre. Quelques-uns qui ſe font gloire d'être mieux inſtruits, prétendent que les morts ſont conduits immédiatement ſur les bords d'une fameuſe riviere, dans l'intérieure des terres nommées *Boſmanques*. Cette tranſmigration, diſent-ils, ne peut-être que ſpirituelle, puiſque les morts, en quittant leur pays, y laiſſent leurs corps. En cet endroit, Dieu leur demande quelle ſorte de vie ils ont menée, & ſi la vérité leur permet de répondre qu'ils ont exactement obſervé les jours conſacrés aux Fétiches; qu'ils ſe ſont abſtenus des viandes défendues, & qu'ils ont ſatisfait à toutes leurs promeſſes, ils ſont tranſportés doucement ſur la riviere dans une contrée où ils jouiſſent de toutes ſortes de délices. Si par haſard ils ont violé les trois devoirs eſſentiels auxquels ils ſont obligés pendant leur vie, Dieu plonge leur ame, après leur mort, dans la riviere, où elle eſt noyée ſur le champ & enſevelie dans un oubli éternel. Chaque Negre, pour ainſi dire, a ſes opinions particulieres ſur l'état de l'autre vie, & il y en a quelques-uns qui s'imaginent qu'après leur mort ils ſeront tranſportés dans le pays des Blancs, & prendront leur couleur.

On ne pourroit gueres rendre un meilleur compte de leurs idées ſur la création du genre humain. Cependant le plus grand nombre croit que l'homme fut créé par une araignée nommée *Ananſio*; & ceux qui regardent Dieu comme l'unique Créateur, ſoutiennent que dans l'origine il créa des Blancs & des Negres; qu'après avoir conſideré ſon ouvrage, il fit à ces deux eſpeces de créatures deux préſents; ſçavoir, l'or & la connoiſſance des arts; que les Negres ayant eu la permiſſion de choiſir ſe déterminerent pour l'or, & laiſſerent aux Blancs les arts, la lecture & l'écriture: que Dieu conſentit à leur choix; mais qu'irrité de l'avarice des Negres, il déclara qu'ils ſeroient les eſclaves des Blancs, ſans eſpérance de voir changer leur condition.

Tous les Negres de la Côte rendent un culte ſolemnel aux Fétiches, & obſervent poſitivement à cet égard, les mêmes uſages, les mêmes cérémonies & les mêmes ſuperſtitions, dont on a donné plus haut le détail.

Crainte que les Negres ont du tonnerre.

Les Negres ont une frayeur extrême du tonnerre & des éclairs, & dans la ſaiſon des orages, ils tiennent leurs portes ſoigneuſement fermées. Ils ſont étonnés de voir les Européens marcher dans les rues, ſans marquer la moindre inquiétude, & la leur eſt pouſſée à un tel point qu'ils rentrent dans leurs cabannes pour un peu de pluye ou de vent. Au bruit du tonnerre, on leur voit lever les yeux & les mains vers le ciel, où ils ſont perſuadés que le Dieu des Européens réſide, & ils l'invoquent ſous un nom, dont eux ſeuls entendent le ſens. Les habitants des pays intérieurs diviſent le temps en parties heureuſes & malheureuſes. Dans pluſieurs cantons les plus longues portions heureuſes ſont de dix-neuf jours & les moindres de ſept, mais elles ne ſuccedent pas immédiatement; car les jours malheureux, qui ſont au nombre de ſept, arrivent entre les deux portions heureuſes. Les jours

L'AFRIQUE. regardés comme malheureux sont, pour les habitants, un temps de vacation, pendant lequel ils n'entreprennent aucune affaire, aucun travail, aucun voyage. Les Negres d'Aquambo sont encore plus attachés à cette pratique superstitieuse que tous les autres; car ils refusent même de recevoir des présents dans cet espace de temps.

Les exercices publics de Religion d'une ville ou d'une Nation entiere, se font ordinairement à l'occasion du mauvais temps, de la disette des grains, ou de grandes inondations. Dans ces tristes conjonctures, les chefs s'assemblent & déliberent avec les Prêtres, sur les remedes qu'on peut apporter aux calamités présentes. Le résultat de cette conférence est publié dans tout le pays par un crieur public, & quelque peu raisonnable qu'il puisse paroître quelquefois, personne ne peut refuser de s'y soumettre, sans courir les risques de payer une amende pécuniaire. La plupart des Negres ont quelques petits bois consacrés aux pratiques de la Religion, & les Gouverneurs ou les Chefs vont souvent y faire leurs offrandes, pour le bien public ou leurs intérêts particuliers. Ces bois inspirent tant de respect aux habitants, que si quelqu'un d'eux avoit la témérité de couper une seule branche d'arbre, & qu'il fût surpris en commettant cette action, il feroit non seulement condamné à une forte amende; mais il se verroit encore exposé à la haine & à l'indignation de tous ses concitoyens.

Dans chaque semaine, il y a deux jours de fête chez les Negres. Le premier est consacré au Fétiche domestique, & les Negres célebrent ce jour-là en prenant un pagne blanc pour symbole de la pureté de leur cœur, & en se faisant, dans la même vûe, diverses rayes sur le visage avec de la terre blanche. Ils ne boivent point non plus de vin de palmier que le soir. Tous les Negres n'observent pas également la seconde fête; mais une grande partie & surtout les Nobles font le sacrifice d'un coq, ou même celui d'un mouton, s'ils sont assez riches. Ce sacrifice se fait aux Fétiches en général, & ils se contentent d'avertir l'idole, qu'ils tuent en son honneur un animal & il n'y a pas d'autre cérémonie. Au reste le sacrificateur n'a pas plus de part à la victime, que le Dieu auquel elle est immolée, car ses amis & ses voisins, avertis du sacrifice, se jettent sur l'animal avant même qu'il soit expiré, le mettent en piéces avec les doigts & les ongles, grillent chaque morceau qu'ils ont pu emporter, & l'avalent aussitôt sans autre préparation; les boyaux & les intestins n'excitent pas moins leur avidité, & ils les hachent fort menus, les font bouillir avec un peu de sel & beaucoup de poivre de guinée, & trouvent ce mets fort délicieux.

Suivant le rapport de presque tous les voyageurs, la fête observée généralement sur toute la Côte d'Or tombe à notre Mercredi. Ce jour est pour les Negres comme le jour du Sabbat, & il s'observe avec tant de rigueur, que les marchés sont interrompus, & qu'on n'y vend pas de vin de palmier. La seule affaire qui se fasse ce jour-là est le commerce avec les vaisseaux Européens, & ce trafic est excepté de la regle, à cause du peu de séjour que les vaisseaux font sur la côte. Un voyageur (1) nous rapporte de la maniere suivante les adorations que les Negres font à leurs Fétiches. Le Mercredi on éleve au millieu de la place publique une table quarrée, soutenue par quatre piliers

(1) Voyez l'histoire des voyages, Tome IV. pag. 169.

L'Afrique.

de la hauteur de ſept ou huit pieds. Cette table n'eſt qu'un tiſſu de paille ou de roſeau en forme de natte, & ſes bords ſont ornés de quantité de joyaux & de petits Fétiches d'écorce d'arbre ou de branches. On étale deſſus diverſes ſortes de grains avec quelques petits pots d'eau & d'huile de palmier. Toute l'aſſemblée ſe retire après avoir fait ſon offrande, & vers le ſoir on ſe rend dans le même lieu, & ſi l'on ne retrouve plus rien ſur la table, chacun ſemble convaincu que les Fétiches ont mangé ce qu'on leur avoit offert, & perſonne ne cherche à imaginer que les grains ayent pu ſervir de pâture aux oiſeaux. On répand alors un peu d'huile ſur la table, & ſi l'on juge que les Fétiches ayent encore un peu d'appétit, on recommence à leur ſervir quelque partie des mêmes aliments.

Gouvernement des Negres.

Les Negres de la Côte d'Or ſont diſtingués en cinq claſſes. Les Rois forment la premiere ; la ſeconde eſt celle des Kabaſchirs, ou des Chefs qui peuvent être regardés comme les Magiſtrats civils, & leur Office conſiſte uniquement à prendre ſoin du bon ordre dans les villes & dans les villages, à prévenir le tumulte & les querelles, ou à les appaiſer ; la troiſiéme claſſe comprend ceux qui ont acquis la réputation d'être riches ; la quatriéme eſt compoſée par le peuple, c'eſt-à-dire, par ceux qui s'occupent à la vendange, à l'agriculture, & à la pêche ; la cinquiéme claſſe enfin eſt celle des eſclaves, ſoit qu'ils ayent été vendus par leurs parents, ſoit qu'on les ait pris à la guerre, ſoit qu'ils ayent été condamnés à cet état pour leurs crimes, ou que la pauvreté les y ait réduits.

Dans la plûpart des pays de la Guinée, la dignité de Roi deſcend du pere au fils par héritage ; & au défaut d'enfants mâles, elle paſſe au plus proche héritier du même ſang. Cependant les richeſſes en or & en eſclaves font quelquefois préférer un Etranger au légitime ſucceſſeur. Aucune cérémonie n'accompagne l'inauguration des Rois, & on ne connoît point dans ce pays l'uſage du couronnement, ni celui de faire prêter ſerment au Prince qui monte ſur le thrône. Le nouveau Souverain eſt ſeulement préſenté au peuple, & porté quelquefois dans les principaux lieux de ſon Empire; mais un jour commence & termine ſouvent cette fête. Néanmoins ſi quelque concurrent s'attribuoit les mêmes droits, chaque parti ſe lie à ſon Chef par un ſerment de fidélité ; mais excepté dans ces occaſions, qui ſont fort rares, tout ſe paſſe tranquillement, & les plus grandes cérémonies ſont des offrandes de Religion qui ſe font avec les ſolemnités ordinaires.

L'uſage limite communément le nombre des Chefs ou Kabaſchirs, dont la ſeconde claſſe eſt compoſée. Lorſque la mort diminue ce nombre, on ſonge à le rétablir en nommant quelque nouveau ſujet, & pour cet effet tout l'Ordre s'aſſemble & choiſit des ſucceſſeurs aux morts, parmi les perſonnes les plus âgées de la Nation. Les Candidats font des préſents aux Electeurs, après quoi ils entrent en poſſeſſion de tous les droits de leur rang. Dans la ville d'Axim, l'uſage exclut les Etrangers de cette dignité, & on exige même que ceux qui y ſont admis ayent au moins dans la ville une maiſon habitée par une de leurs femmes, & qu'ils y réſident quelquefois eux-mêmes. Comme les Hollandois s'attribuent le droit de préſider à ces élections, les nouveaux Kabaſchirs doivent ſe préſenter au Fort pour obtenir l'agrément du principal facteur.

L'Afrique.

Noblesse du pays.

La troisiéme espece de Negres est composée des riches, soit qu'ils ayent reçu leur fortune par héritage, soit qu'ils la doivent à leur propre industrie. Ceux qui se trouvent élevés à cet Ordre achetent sept petites dents d'éléphant, dont ils se font une sorte de trompettes, ou de cornets, & ils obligent leurs enfants & leurs domestiques à jouer sur ces instruments les airs communs du pays. Lorsqu'ils les croyent assez formés à cet exercice, ils donnent avis à leurs parents & à leurs amis, qu'ils sont prêts à célébrer une fête publique, & cet avertissement tient lieu d'invitation. Le pere de famille, ses enfants, ses femmes, ses esclaves sont vétus avec toute la magnificence qui convient à leur fortune. Ils empruntent à leurs amis de l'or & du corail pour donner encore plus de lustre à leur parure ; ils distribuent des présents, & font durer les réjouissances & les festins pendant plusieurs jours. Cette cérémonie leur cause une dépense excessive, & pour fruit dè leurs libéralités ils acquierent le droit de souffler à leur volonté dans leurs cornets, ce qui n'est permis qu'à ceux qui sont initiés par une fête de cette nature dans tous les droits de la grandeur. Le privilége est si exclusif que les Negres subalternes, qui voudroient se réjouir avec des cornets de la même espece, sont obligés de les emprunter d'eux & d'obtenir leur permission.

Un Negre, qui est élevé à cet honneur, achete ou se procure par d'autres voyes de nouvelles armes & plusieurs boucliers, dont il fait un pompeux étalage aux yeux du Public. Il est obligé de passer une nuit à l'air & armé, pour faire connoître qu'il ne redoute aucune fatigue, & qu'il est prêt à affronter tous les dangers. Il employe le reste de cette seconde fête, qui dure ordinairement huit jours, à donner des preuves de son adresse ou de sa force dans tous les exercices militaires. Ses femmes & toute sa famille ne sont pas moins parées qu'à la premiere fête, & toutes ses richesses sont exposées à la vûe du Public, & on les change plusieurs fois de place, pour donner au peuple la facilité de les admirer. Cette fête est plus avantageuse à un Negre riche que la premiere, parce qu'au lieu de faire des présents, c'est lui qui en reçoit de tous ses amis, & que chacun se pique dans ces occasions de les faire riches & précieux. Après cette nouvelle épreuve, on a le privilége de porter deux boucliers à la guerre, ce qui est une marque de distinction, dont tous les Negres du même rang jouissent seuls. Différents voyageurs connoissent parmi les Negres deux, trois ou même quatre degrés de Noblesse. La premiere est celle que la naissance procure ; la seconde s'acquiert par les emplois ; la troisieme s'achete, soit par une somme d'argent, soit par les Offices qui la donnent ; & la quatrieme enfin s'obtient par de grandes actions militaires, & d'autres services rendus à l'Etat, & le Roi confere lui-même cette Noblesse en présence des Grands de son Royaume.

Dans ce dernier cas, le nouveau Noble est conduit devant le Roi par quelque Grand d'une ancienne Noblesse, par ses amis & par quelques Officiers de la Maison Royale. Il se prosterne aux pieds du Monarque en se couvrant la tête de poussiere, & dans cette posture il lui fait ses remerciements. Le Roi lui explique en peu de mots la grandeur du rang où il est élevé, l'exhorte à ne jamais rien faire qui le rende indigne de sa condition, lui fait présent d'un tambour & de quelques trompettes d'yvoire, & lui donne le droit d'exercer le commerce avec les Blancs. Après cette création le nouveau

Noble

L'Afrique.

Noble eſt tranſporté ſur les épaules de ſes eſclaves & au bruit des tambours & des autres inſtruments de la Nation, dans les différents quartiers de la ville. Ses femmes le précedent en chantant & en danſant, & ſont accompagnées de leurs parents, de leurs amis & de leurs voiſins. Cette pompe dure juſqu'à la maiſon du Noble, qui y eſt attendu par le reſte de ſa famille dans un ſallon de feuillage bâti exprès pour cette Fête. Il y donne un grand feſtin à la Nobleſſe & aux Officiers du Roi qui ont compoſé ſon cortége. Les divertiſſements durent pendant trois ou quatre jours, dont le dernier eſt célébré par le peuple comme une fête de Religion. Le nouveau Grand fait rôtir un bœuf & diſtribuer une profuſion de vin de palmier, ce qui lui occaſionne une dépenſe capable quelquefois de le ruiner.

La premiere démarche de celui qui veut acheter le rang de Noble eſt de donner ſon nom au Lieutenant de Roi, & de faire attacher dans la place un bœuf à quelque pilier. On annonce enſuite par une proclamation ſolemnelle que tel habitant demande d'être annobli, & que la cérémonie s'en fera un certain jour. Toute la Nobleſſe ſe prépare alors à l'inſtallation, & le Candidat fait de ſon côté ſes préparatifs pour la fête. Il amaſſe particulierement de la volaille & du vin de palmier, parce qu'il doit envoyer à chaque Noble une poule & un pot de vin. Le jour de la cérémonie arrivé, tous les habitants de la ville s'aſſemblent au marché, & il y a des places aſſignées pour les Chefs & les Magiſtrats, qui prennent ſéance au bruit des tambours, des cornets & des autres inſtruments du pays. Le Gouverneur, ou le Lieutenant de Roi ſe préſente au milieu de l'aſſemblée, couvert de ſes armes, & eſcorté de ſes gardes qui portent la targette, la zagaie, & qui ont le viſage & tout le corps barbouillés de rouge & de jaune. On introduit à ſon tour le Candidat accompagné de pluſieurs perſonnes du même rang, & vétu de riches habits qui lui appartiennent, ou qu'il a empruntés. Un jeune Negre porte ſa ſellette derriere lui, & tous ſes parents & ſes amis s'avancent pour le ſaluer, le féliciter & jetter ſous ſes pas chacun ſa poignée de paille de l'eſpece qui ſert à couvrir les maiſons. Après le compliment des hommes, les femmes vont rendre les mêmes honneurs à la principale épouſe du nouveau Noble, & aident à parer ſes cheveux de Fétiches d'or, & ſes bras de chaînes & de braſſelets. On lui met dans une main un petit bouclier de la forme d'un couvercle de pot, & dans l'autre une queue de cheval pour chaſſer les mouches.

On fait enſuite une proceſſion dans l'ordre ſuivant : le bœuf, qui avoit été attaché pour annoncer le deſir d'être reçu au rang des Nobles, marche le premier conduit par un homme. Tout le peuple de l'un & de l'autre ſexe vient après & exprime une grande joye par des chants, des danſes & pluſieurs contorſions ridicules. Le nouveau Noble & ſa femme ſont portés par de jeunes gens ſur deux chaiſes ou deux ſelles, au milieu des Nobles. La proceſſion parcourt toutes les rues juſqu'au ſoir, & ſe rend enfin au marché où on attache encore le bœuf à ſon pilier. Les tambours ſe font entendre avec un nouveau bruit, & toute l'aſſemblée ſe met à danſer. L'attention de tout le Monde ſe tourne entierement à divertir le nouveau Noble & ſa femme. Il n'y a perſonne qui n'abandonne ſon travail & qui ne ſe livre à la joye, comme ſi chacun ſe croyoit intéreſſé à la ſplendeur & au ſuccès de cette fête. On porte

L'Afrique.

enfin le Noble à ſa maiſon, & le reſte de la nuit ſe paſſe tranquillement.

Le lendemain de fort bonne heure, tous les habitants ſe raſſemblent à ſa porte & le reconduiſent au marché avec les mêmes cérémonies que le jour précédent Ces réjouiſſances durent trois jours, pendant leſquels on voit voltiger au ſommet de ſa maiſon une piece de coton blanc, qui eſt comme l'enſeigne de la joye publique. Le troiſieme jour on égorge le bœuf, & ſur le champ il eſt diſtribué à la populace, à l'exception de la tête qui eſt portée à la maiſon du Noble, où elle eſt peinte de diverſes couleurs, farcie de pailles Fétiches, & ſuſpendue comme un monument de la nouvelle dignité du maître de la maiſon, & des priviléges dont il commence à jouir. Les principaux de ces priviléges ſont ceux d'acheter des eſclaves, & d'exercer le commerce avec les Blancs. Au reſte le nouveau Noble, fier de l'honneur auquel ſon argent l'a fait parvenir, en parle ſans ceſſe aux Etrangers, quoiqu'il arrive aſſez ſouvent, qu'après s'être ruiné par les frais de la fête, il ſe trouve plus pauvre qu'il n'étoit en commençant l'ouvrage de ſa fortune, & qu'il eſt forcé pour vivre de reprendre le métier de la pêche, ou quelqu'autre occupation.

La Nobleſſe de la côte d'Or eſt unie par une eſpece de confrérie, qui obſerve une fête anniverſaire, à laquelle chaque Noble invite ſes amis. On renouvelle alors les peintures des têtes de bœufs, on les pare de nouveaux Fétiches & d'autres ornements, pour rappeller le ſouvenir des promotions. Outre cet anniverſaire, les Nobles ont une autre fête commune qui tombe au 6 de Juin. Ce jour-là ils ſe peignent le corps de rouge & de blanc, & portent autour du col, des colliers de branches vertes, comme une marque de leur qualité. Ils chargent de Fétiches les têtes de bœufs & de boucs qu'ils ont dans leurs maiſons, & le ſoir ils s'aſſemblent à la maiſon du Gouverneur, qui leur donne un grand feſtin.

Les vieillards & les eſtropiés, qui ſe trouvent dans la claſſe du peuple chez les Negres, & dans celle des eſclaves, ne ſont point diſpenſés de travailler, mais ſont employés ſous la direction des Gouverneurs à quelque travail qui ne ſurpaſſe point leurs forces. Les uns ſervent aux ſoufflets des forgerons, d'autres à preſſer l'huile de palmier, à broyer les couleurs dont on peint les nattes, & à vendre les proviſions au marché. A l'égard des jeunes gens oiſifs, on les enrôle pour la profeſſion des armes. Un Negre qui ne trouve plus moyen de ſubſiſter, s'engage au ſervice d'autrui pour une certaine ſomme d'argent, & quelquefois même au ſervice de ſes meilleurs amis. Le maître auquel il s'attache par cet engagement ne l'employe point à des travaux trop ſerviles. La principale occupation qu'il lui donne eſt le ſoin de ſes terres, c'eſt-à-dire, celui de ſemer dans la ſaiſon, avec la liberté de ne pas travailler au-delà de ſes forces. A cette condition le maître ſe charge de l'entretien & de la défenſe de celui qui lui eſt ainſi aſſervi, & en cela il regarde moins ſon intérêt que les devoirs de l'humanité.

Le long de la côte d'Or les Etats ſont ou Monarchiques ou Républicains, & entre les derniers on compte ceux d'Axim, d'Anta, de Fantin, d'Akron, & pluſieurs autres. Le gouvernement d'Axim eſt diviſé en deux corps, ſçavoir, celui des Kabaſchirs ou des Chefs, & celui des jeunes gens qui portent le nom de *Manſeros*, Toutes les affaires civiles reſſortiſſent à l'aſſemblée des

Kabaſchirs, mais la connoiſſance des intérêts publics, tel que celui de la guerre, ou de la paix, & la levée des tributs ou des impôts appartiennent aux deux corps, & dans ces occaſions, les Manſeros emportent ſouvent la balance, ſurtout ſi les Kabaſchirs ne ſont pas aſſez riches en or & en eſclaves, pour former un contrepoids de force égale. Une autorité ſi foible dans les Chefs de l'Etat devient preſque toujours la cauſe d'une infinité de déſordres, & produit une adminiſtration languiſſante, qui jointe à quantité d'uſages abſurdes, donne naiſſance à pluſieurs guerres étrangeres ou domeſtiques.

Les Etats Monarchiques ſont héréditaires ou électifs, mais dans les uns & les autres, les Rois ne ſoutiennent leur autorité que par la force : & le reſpect qu'on a pour eux ſe meſure ſur leurs richeſſes & ſur le nombre de leurs eſclaves. Sans ces deux appuis, ils trouvent ſi peu de ſoumiſſion parmi leurs ſujets qu'ils ſont obligés de payer leurs moindres ſervices. D'un autre côté, lorſqu'ils ſont riches & puiſſants, leur inclination les porte ſouvent à la tyrannie. Ils ne penſent qu'à augmenter leurs richeſſes par toutes ſortes de violences. On trouve des Negres ſi durement traités par leur Roi qu'ils en conſervent du reſſentiment pendant toute leur vie.

Les Princes ont une fête ſolemnelle, qui eſt l'anniverſaire de leur couronnement, & qu'ils appellent *leur jour Fétiche*. Ils y invitent non ſeulement les Gouverneurs & les Grands de leur Royaume ; mais encore les Rois voiſins avec toute leur Cour. La dépenſe n'y eſt point épargnée, & c'eſt dans ce jour que le Roi fait des ſacrifices publics à ſon Fétiche, qui eſt ordinairement le plus grand arbre du pays. La muſique, la danſe, le vin & la bonne chere deviennent l'amuſement de pluſieurs Nations, qui prennent la même part à cette ſolemnité. Chaque Roi faiſant la même fête à ſon tour, on a ſoin que l'une ne tombe pas au même jour que l'autre, & le temps qu'on choiſit eſt ordinairement celui de l'été. Enfin les Rois célébrent chaque ſemaine un jour conſacré aux Fétiches, & ce jour-là il donne à ſouper aux Nobles de ſa Cour & à toute ſa Maiſon. C'eſt la ſeule fois qu'il raſſemble ſes femmes & ſes enfants dans le cours de la ſemaine.

On ne voit gueres de gardes à la porte des Rois, & ils ont peu de courtiſans empreſſés à leur donner des preuves d'attachement. S'ils paroiſſent dans la ville, c'eſt ſouvent ſans autre ſuite que deux ou trois eſclaves chargés du ſabre & de la chaiſe ou ſellette du Monarque. Ceux qui ſe trouvent à leur rencontre font peu d'attention à eux, & ſe détournent rarement de leur chemin. Il n'en eſt pas de même ſi un Roi ſe tranſporte dans quelque autre ville que celle de ſa réſidence, ou s'il reçoit lui-même la viſite de quelque perſonne conſtituée en dignité. Dans ces occaſions, tous les Rois Negres affectent d'étaler leur grandeur, & ils ſont environnés d'une troupe de gens armés. On porte auprès d'eux des targettes pour leur défenſe, & des paraſols pour les garantir des ardeurs du ſoleil ; & leurs femmes ſont parées de bijoux d'or & d'autres ornements. Cependant la plûpart de ces Souverains ſont pauvres, & leurs Etats ſont ſi petits, que ſouvent les terres de leur dépendance n'ont pas plus d'étendue que le territoire de nos villages.

Les grands Officiers qui tiennent leurs dignités du Roi, ſont les *Braſſos*,

titre qui comprend le porte-étendard & le porte-fabre ; les *Fitis*, c'eft-à-dire, les crieurs publics, les gardiens des femmes, & enfin ceux qui jouent des inftruments militaires. Le pays de Fetu a pour Officiers, un Lieutenant qui a le titre de *Di*, un grand Thréforier, un *Braffo*, un *Fatayra*, c'eft-à-dire, un Capitaine des gardes, un porte-épée, des gardiens pour les femmes du Roi, des Fitis, ou des crieurs publics, un tambour du Roi, des trompettes & d'autres inftruments.

Le Di repréfente le Roi en fon abfence, avec la même autorité dans les affaires civiles & militaires. Le grand Thréforier reçoit les revenus de la couronne, & fournit à toutes les dépenfes de la Maifon Royale. Comme fes fonctions l'obligent d'être fans ceffe auprès de la perfonne du Roi, il eft logé au Palais. Les profits de fon emploi font confidérables, & il eft refpecté de tous ceux qui ont des affaires ou des efpérances à la Cour. On le voit toujours richement vétu & paré de bijoux d'or, qui le diftinguent des autres Officiers.

Le *Braffo* eft une forte de Maréchal, qui doit commencer la charge dans les batailles. Le *Fatayra*, ou le Capitaine des gardes eft chargé de la perfonne du Roi, & il l'accompagne dans toutes fes expéditions. L'occafion qu'il a fans ceffe de paroître & d'agir lui donne une confidération, qui le fait fouvent choifir pour fuccéder à fon maître.

L'Office de Porte-épée eft ordinairement partagé entre quatre perfonnes, qui portent non feulement l'épée, mais toute l'armure du Roi aux fêtes publiques & dans les expéditions de guerre. Ce pofte ne laiffe pas d'être beaucoup recherché, & fouvent le Roi choifit des Ambaffadeurs parmi fes Porte-épées. Les gardiens des femmes du Roi font regardés comme fupérieurs à tous les Officiers de la Maifon Royale, & leur principale fonction eft d'écarter les Etrangers de l'appartement des femmes.

L'emploi des Officiers qu'on nomme Fitis, eft de proclamer les Ordonnances du Roi, & de publier à grands cris les vols & les chofes perdues. Chaque ville a deux ou trois de ces crieurs publics, qui font auffi l'Office d'Huiffiers au Confeil, pour arrêter le bruit & la confufion. Ils portent un bonnet de la peau d'un finge noir, dont le poil eft de la longueur du doigt; ils ont à la main un faifceau de poils de la queue d'un éléphant, qui leur fert à chaffer les mouches. L'Office d'Ambaffadeur leur appartient auffi fouvent qu'aux Porte-épées, & leur bonnet leur tient lieu de fauf-conduit dans tous les lieux de leur paffage.

L'Office de tambour eft un pofte honorable, parce qu'il approche de la perfonne du Roi. A l'égard des trompettes, ce font les moindres Officiers de la Cour.

Suivant le témoignage de quelques voyageurs, les revenus de tous les Rois Negres font à peu près les mêmes, c'eft-à-dire, qu'ils confiftent en grains, en poiffon, en huile, en vin de palmier, &c. Ils ont des champs que leurs fujets cultivent, & ils impofent fouvent des taxes qui augmentent leurs thréfors.

Les Juges, ou les Chefs des Tribunaux de Juftice dans les Monarchies, comme dans les Républiques, font choifis entre les plus riches & les plus notables perfonnes de l'Etat. Tels font les Braffos, les Kabafchirs, & les

Gouverneurs des villes & des villages, avec l'affiftance des Prêtres qui paffent pour leurs Subftituts. C'eft à ces Magiftrats qu'appartient la connoiffance de toutes caufes civiles & criminelles ; mais leur décifion n'eft pas fi abfolue qu'on ne puiffe en appeller à la perfonne même du Roi ; cependant il eft rare qu'on mette cette voye en ufage. Les Rois, pour s'épargner la peine de juger quand on en appelle à eux, nomment des Commiffaires qui prennent le nom d'*Enes*, & qui, revétus de l'autorité Royale, font le tour du pays, pour appaifer les différends par des fentences définitives.

Lorfqu'il s'éleve entre les Negres quelques démêlés, ou même quelques affaires criminelles, qui ne peuvent être terminés par la douceur, les deux parties fe préfentent au Gouverneur de la ville, & fe foumettent à fa décifion. Si l'accufateur paroît feul, le Gouverneur fait avertir l'accufé par un efclave & l'oblige de fe défendre. Chacun plaide fa caufe, fans qu'il foit permis à l'un ni à l'autre d'interrompre fon adverfaire. Après avoir écouté attentivement les deux parties, le Gouverneur prononce la fentence, & en certains lieux elle eft fans appel. Si l'affaire touche le Roi, & que le coupable foit condamné à quelque amende, il eft forcé de payer avant que d'obtenir la liberté de fe retirer.

Dans les cas difficiles, où le Juge n'ofe prononcer, la haine des parties devient quelquefois fi mortelle, que la difpute fe termine par un défi. Les deux adverfaires conviennent d'un jour pour en venir aux mains, & ils ont foin de fe faire accompagner de quelques amis qui font fpectateurs du combat. Il finit ordinairement par la mort de l'un ou de l'autre, & alors les parents du mort fe réuniffent pour le venger. Si ce dernier cherche un afyle dans quelque autre lieu, ils n'épargnent rien pour trouver les moyens de s'emparer de fa perfonne. Il échappe difficilement, à moins que la fureur de fes ennemis ne fe ralentiffe, où qu'il n'ait le bonheur de fe cacher à leurs pourfuites. Il n'y a point de ville, ni même de Roi, qui foit difpofé à le protéger, dans la crainte d'offenfer le Prince dont il a tué le fujet. Si le meurtrier eft pris, on le livre à la veuve de fon ennemi, qui a droit de le garder à fon fervice, ou de le vendre comme efclave. Un meurtrier qui a du bien s'accommode ordinairement pour une fomme d'argent avec la femme & les parents du mort ; mais s'il les trouve inflexibles, il ne peut éviter l'efclavage. Ces duels néanmoins font fort rares, & n'arrivent que dans des occafions preffantes, où on ne peut efpérer de réconciliation par d'autres moyens. Les amis des deux adverfaires n'ont pas plutôt le moindre foupçon d'un défi, qu'ils s'employent de part & d'autre, avec la même ardeur, pour prévenir les cataftrophes fanglantes, & quelquefois ils parviennent à ce qu'ils fouhaitent.

Ceux qui violent les Ordonnances du Roi, doivent payer l'amende établie, ou s'exiler volontairement du Royaume. Un Negre après s'être apperçu que fon voifin s'eft rendu coupable de ce crime, diffimule quelquefois le fait, pendant des années entieres, jufqu'à l'occafion de quelque injure qui le fait penfer à la vengeance. Alors il avertit le Gouverneur des chofes qu'il a cachées jufqu'à ce jour, & le Gouverneur fait battre le tambour par un de fes efclaves pour avertir les habitants de la ville, qu'il y a quelque caufe importante à juger. On s'affemble fur la place publique, où les femmes font

L'AFRIQUE. aſſiſes ſéparement des hommes, & le Gouverneur paroît eſcorté de gens armés. Si le coupable eſt préſent, il eſt arrêté au milieu de la foule & conduit à la maiſon du Gouverneur, où les moindres preuves le font charger de chaînes. Lorſqu'il ſemble convaincu des choſes dont on l'accuſe, on le met ſeulement ſous la garde d'un autre Negre, qui ne lui permet pas de s'éloigner un moment juſqu'à la Sentence. Le Gouverneur, après avoir examiné toutes les circonſtances avec les Nobles & les Anciens de la ville, envoye déclarer au priſonnier le crime & les preuves. Si ſa réponſe ne le juſtifie pas, il eſt condamné à l'amende qu'il doit payer ſur le champ. S'il eſt inſolvable, il devient l'eſclave du Roi, & ſur le champ il eſt vendu, pour ſatisfaire à l'amende par le prix de ſa liberté.

La méthode d'adminiſtrer la Juſtice dans les Républiques eſt peu différente de celle des Monarchies. Dans le pays d'Axim, un Negre qui veut en accuſer un autre s'adreſſe aux Kabaſchirs avec un préſent d'or & d'eau-de-vie. Dès qu'il a commencé par cette eſpece d'hommage, il explique le cas en demandant une prompte ſatisfaction. Si les Kabaſchirs ſont diſpoſés à favoriſer celui qui s'eſt plaint à eux, ils aſſemblent le Conſeil en peu de jours, on diſcute les preuves, & ſans beaucoup d'égard pour la Juſtice, on porte une ſentence qui ſatisfait l'accuſateur. Mais ſi les Juges ſont mal diſpoſés pour lui, ou que dans l'intervalle ils ayent reçu des préſents plus conſidérables de ſon adverſaire, la meilleure cauſe n'obtiendra rien de l'équité des Kabaſchirs. Dans un fait de la derniere évidence, où la prévarication ſeroit ſcandaleuſe, ils trouveroient le moyen de faire traîner l'affaire en longueur & de reculer perpétuellement la concluſion. Un malheureux plaideur, après quantité de ſollicitations inutiles, eſt obligé d'attendre la mort de ſes Juges, dans l'eſpérance de trouver plus de juſtice dans leurs ſucceſſeurs. Il meurt ſouvent lui-même avant eux, & laiſſe à ſes héritiers un procès, qui ſe réveille quelquefois au bout de trente ans. Il faut pour cela que la mémoire des Negres ſoit excellente, car ils n'ont pas l'uſage de l'écriture pour rappeller les faits.

Souvent lorſqu'un plaideur ſe croit léſé par la Sentence, ou les délais de ſes Juges, il cherche l'occaſion d'enlever, non ſeulement à ſon adverſaire, mais au premier habitant de la même ville, autant d'or & de marchandiſes que l'injuſtice lui en a fait perdre. Alors celui qu'il offenſe entreprend un procès contre lui, & contre celui qui eſt la premiere cauſe du tort qu'il reçoit. Nouvelles ſources de chicannes & d'injuſtices ou d'offenſes, qui produiſent quelquefois des meurtres & des guerres. Si la Sentence eſt juſte & que la cauſe ſoit décidée promptement, on n'entend aucune plainte & le démêlé finit ſans apparence de reſſentiment. Au défaut d'évidence dans les preuves, on s'en rapporte au ſerment de l'accuſé, & s'il refuſe de le prêter, il eſt condamné à payer ce qu'on lui demande.

La punition ordinaire des crimes ſur toute la côte d'Or eſt la mort, l'eſclavage, on l'amende : mais la peine de mort eſt très-rare. Quoique la loi l'établiſſe pour l'homicide, il n'arrive jamais qu'un meurtrier ſoit exécuté s'il a dequoi payer l'amende, ou s'il a des amis qui ſoient en état de lui rendre ſervice. Il y a deux ſortes d'amendes pour les meurtres des perſonnes libres & pour celui des eſclaves ; mais le coupable obtient quelque diminution,

ſuivant le dégré de chaleur que les parents du mort ont pour ſa vengeance, car il dépend d'eux de réduire leurs prétentions, & c'eſt avec eux qu'il faut compoſer. Si le meurtrier n'eſt point en état de ſatisfaire, il eſt remis au pouvoir des parents du mort qui deviennent les maîtres abſolus de ſa vie. Ils peuvent exiger ſang pour ſang, & lorſque la vengeance leur fait prendre ce parti, ils font ſouffrir les tourments les plus cruels au coupable.

Dans les pays gouvernés par un Roi, le ſupplice eſt plus uniforme & moins barbare. Le criminel eſt livré à l'exécuteur qui lui bande auſſitôt les yeux & lui lie les mains derriere le dos. Il le conduit enſuite dans quelque champ, où il le fait mettre à genoux, lui fait baiſſer la tête & le perce d'un coup de zagaye. Après cette exécution, il lui coupe la tête avec ſa hache, & mettant le corps en piéces, il le jette aux oiſeaux de proye. Les parents du mort s'aſſemblent ſur le lieu du ſupplice, avec de grandes démonſtrations de douleur. Ils prennent ſa tête, & l'ayant fait bouillir dans l'eau juſqu'à ce qu'elle ſoit dépouillée de ſa chair, ils avalent le bouillon & ſuſpendent le crâne à leurs Fétiches. Les femmes pouſſent des cris & déplorent long-temps la malheureuſe fin du coupable.

Le vol eſt puni par la reſtitution des biens & par une amende avec l'attention de proportionner l'amende à la nature des biens, au lieu où le crime eſt commis, & au rang de la perſonne offenſée. Le vol des enfants eſt un crime qu'on punit ordinairement de mort, & celui des beſtiaux n'obtient pas plus de grace, parce qu'une créature muette, diſent les Negres, n'eſt pas capable d'appeller du ſecours.

Maniere de combattre des Negres de la côte d'Or.

Les armes dont ſe ſervent les Negres de la côte d'Or, ſont à peu de différence près les mêmes que celles qu'on a décrites plus haut. Lorſqu'ils vont à la guerre, ils paſſent la nuit en plein air, & ceux qui ont anciennement tué quelque ennemi dans une bataille paroiſſent au premier rang, la tête couverte d'un caſque qui eſt en partie compoſé des crânes de leurs ennemis vaincus. Ceux qui ont des armes à feu ſe placent au centre du premier rang. L'armée ne forme jamais que deux lignes & les ſoldats combattent tous à la fois; de ſorte que s'ils ſont une fois enfoncés, il leur eſt impoſſible de ſe rallier. Auſſi prennent-ils la fuite en déſordre & ſouvent ils deviennent la proye du vainqueur. Les mouvements ſont fort irréguliers dans l'action, & chaque Chef eſt au milieu de ſes gens qui compoſent une troupe autour de lui. Ils attaquent ainſi une autre troupe qui ſe trouve devant eux dans le même ordre. Au lieu de ſecourir une troupe voiſine qui commence à plier, ce léger déſavantage eſt une raiſon pour mettre toute l'armée en fuite, quelque ſuccès qu'elle ait eu d'abord. Si les Soldats & les Officiers ſe trouvent tellement mêlés avec les ennemis qu'ils ne puiſſent ſe dégager, la néceſſité les force de combattre, & c'eſt malgré eux qu'ils obtiennent ainſi la réputation de bons ſoldats.

Un voyageur donne un peu plus en détail la deſcription d'une bataille, & voici comme il s'explique. Lorſque les armées, dit-il, ſont à la vue l'une de l'autre, elles pouſſent un horrible cri, après quoi tous lancent leurs zagayes dont ils ſe garantiſſent avec leurs targettes, mais lorſque les fleches commencent à voler ſur leurs corps nuds, l'exécution devient terrible ſurtout pour ceux qui n'ont pas de boucliers. Les cris qui ſe renouvellent, joints

L'AFRIQUE.

au bruit des tambours & des trompettes, animent l'action pendant quelques moments. Ils tirent le ſabre, les poignards s'approchent & le combat eſt d'autant plus ſanglant qu'ils ſont excités par leurs femmes & leurs enfants, dont les cris ſe font entendre derriere eux. Le parti qui eſt forcé de plier ignore l'art de faire une bonne retraite, & le carnage ne ceſſe que par la défaite entiere des vaincus. Alors toute l'attention du vainqueur eſt de faire un grand nombre de priſonniers & d'enlever beaucoup d'ornements. Si la haine eſt irréconciliable entre les deux partis, ils ſe traitent avec les derniers excès de cruauté. Ils ne coupent que la tête aux morts, mais ceux qui tombent vivants entre les mains de leurs ennemis doivent s'attendre à toutes ſortes de barbaries.

Cauſes des guerres.

Les guerres n'ont communément d'autres cauſes que l'ambition, le déſir du pillage, quelque dette nationale, ou quelque différend entre les Chefs. Souvent une dette entre deux hommes riches de deux Nations différentes occaſionne la guerre de la maniere ſuivante. Un Negre de diſtinction aura vendu dans le pays voiſin des marchandiſes dont le payement lui paroît trop différé. Il s'offenſe & pour obtenir la ſatisfaction qu'il déſire, il fait enlever dans le pays de ſon créancier aſſez de biens & d'hommes libres ou eſclaves pour ſe payer abondamment par ſes mains. Les priſonniers qu'il a faits ſont chargés de chaînes & menacés de l'eſclavage ſi leur rançon n'arrive promptement. Si le débiteur eſt honnête homme & ſi la dette eſt juſte, il s'efforce auſſi-tôt de ſatisfaire ſon créancier. Quelquefois les parents des priſonniers ont aſſez d'autorité pour l'y forcer. Lorſque la dette eſt douteuſe, ou lorſque le débiteur n'eſt pas diſpoſé à payer, il perſuade aiſément à ſes compatriotes que ſon créancier eſt un homme injuſte qui forme des prétentions exceſſives, ou même qu'il n'eſt redevable de rien. Auſſi-tôt qu'il a fait goûter ſes raiſons, il commence à faire des repréſailles qui n'aboutiſſent de part & d'autre qu'à ſoulever les deux Nations & à leur faire chercher toutes les occaſions de ſe ſurprendre. Le deux ennemis s'efforcent d'abord de faire entrer les Kabaſchirs dans leurs intérêts, & ils gagnent enſuite les ſoldats; de ſorte qu'nue bagatelle arme ainſi deux Nations entieres & leur fait rompre les alliances les plus ſolemnelles. On ne tarde pas à ſe déclarer la guerre & elle dure juſqu'à ce qu'un parti ſoit ſubjugué, ou que les ſoldats fatigués forcent les Chefs à faire la paix. Les réconciliations arrivent ordinairement vers le temps où l'on enſemence les terres.

Si c'eſt l'ambition des Gouverneurs d'un pays qui les fait penſer à la guerre, ou peut-être la jalouſie de voir leurs voiſins dans l'opulence, & l'envie de participer à leurs richeſſes, on aſſemble le Conſeil des Kabaſchirs & des Mauferos, dont les délibérations réunies doivent décider de ces entrepriſes. Les uns & les autres entrent volontiers dans des vûes qui flattent leur avidité pour le bien d'autrui & la guerre eſt réſolue. On ſe hâte de prendre les armes & les hoſtilités commencent ſans aucune déclaration. Le peuple qu'on attaque eſt quelquefois détruit avant qu'il ait pu ſonger à ſa défenſe; mais s'il y a quelque ſoupçon du malheur dont il eſt menacé, & s'il ſe croit trop foible pour réſiſter à l'invaſion, il implore l'aſſiſtance de ſes voiſins, loue des troupes auxiliaires & fait ſouvent retomber ſur ſes ennemis le dommage d'une entrepriſe injuſte.

L'Afrique.

A l'égard du butin, quoiqu'il doive être employé principalement aux frais de la guerre, & que suivant les loix établies, le reste doive être partagé avec égalité, chacun se saisit pour l'ordinaire de tout ce qui tombe entre ses mains sans aucun égard pour le bien public. Si le pillage ne rapporte rien, les Manseros se dégoûtent bientôt d'une expédition infructueuse, & retournent dans leurs villes, car ils sont libres de quitter les armes dès que la guerre commence à les ennuyer, & quoiqu'ils soient attachés à certaines enseignes, les Capitaines n'ont droit de commander proprement qu'à leurs esclaves. Un Negre libre ne reconnoît aucune autorité & ne se soumettroit pas même à celle du Roi s'il n'y étoit contraint par la force. Si le Général de l'armée n'en est pas moins résolu de marcher à l'ennemi, il est le maître de ses résolutions, mais il trouve peu de guerriers qui le suivent.

A la fin d'une guerre & lorsqu'on vient à se réconcilier par un traité, les deux Rois, ou Chefs des armées jurent solemnellement d'observer toutes les conditions de l'accommodement, & pour confirmation de leur bonne foi, ils se donnent mutuellement des ôtages qui sont pris dans la premiere Noblesse, & qui sont ornés de colliers peints de diverses couleurs, & portés sur les épaules des gardes du Roi, dont ils deviennent volontairement les prisonniers. Il les traite avec bonté & leur fait rendre les honneurs qui sont dûs à leur rang, mais il fait veiller soigneusement sur eux dans la crainte qu'ils ne s'échappent.

Mariages des habitants de la côte d'Or.

Les usages qui s'observent sur la côte d'Or au sujet des mariages sont peu différents entr'eux & ressemblent un peu à ceux des Negres des autres côtes. Un pere qui voit son fils en âge de prendre une femme, & en état de pourvoir à sa subsistance en cherche quelqu'une parmi ses connoissances, si le fils n'en a pas déjà choisi une lui-même. Lorsque le choix est fait, de quelque part que ce soit, le pere du jeune homme s'adresse aux parents de la fille & regle avec eux ses prétentions & les leurs. On appelle ensuite un Prêtre des Fétiches pour recevoir le serment des jeunes époux, & la fille promet d'aimer son mari & de lui être fidelle. Le mari s'engage aussi à aimer sa femme sans toucher à l'article de la fidélité. Après cette cérémonie les parents de part & d'autre se font des présents mutuels, & passent le jour à se rejouir. Dès la nuit suivante le mari donne à sa femme l'inspection de la maison, & elle devient maîtresse absolue dans l'interieur du ménage. Le jeune homme ne reçoit aucune provision de son pere & il n'a pour commencer son établissement que ce qu'il a déjà pu gagner par sa propre industrie, mais les pere & mere de sa femme donnent à leur fille une somme en or, & s'ils sont assez riches ils y ajoûtent même de quoi acheter du vin de palmier, pour la fête des noces. Cet usage est si généralement établi que les filles mêmes des Rois ne sont pas mieux partagées, excepté néanmoins qu'on leur donne un esclave, ou deux pour les servir.

Les frais du mariage consistent dans un peu d'or, du vin de palmier, de l'eau-de-vie, un mouton pour les parents & des habits neufs pour la femme. Le mari tient un compte exact de ce qu'il a dépensé pour elle & pour ses amis, parce que dans la supposition qu'elle vienne à le quitter, il est en droit de se faire restituer tout ce qu'il a donné. Si au contraire c'est lui qui la congédie, il ne peut rien exiger d'elle, ni de ses parents, à moins qu'il ne puisse

L'AFRIQUE. justifier son divorce par de fortes raisons. Les réjouissances de la noce sont médiocres, mais la mariée apporte beaucoup de recherches à sa parure & se présente chargée de bijoux d'or, soit qu'elle les tienne de son mari ou qu'elle les emprunte, comme il arrive fort souvent. Elle est conduite à la maison de son mari par quelques jeunes femmes de ses meilleures amies qui demeurent une semaine entiere à lui tenir compagnie.

Quoiqu'un Negre puisse prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir, il est rare que leur nombre aille au-delà de vingt. Toutes ces femmes s'exercent à la culture de la terre excepté deux qui sont dispensées de toutes sortes de travaux manuels lorsque les richesses du mari le permettent. La principale qui se nomme la *Muliere-Grande* est chargée du gouvernement de la maison, & prend soin de l'argent & des autres richesses. Loin de marquer de la jalousie lorsqu'elle voit son mari épouser d'autres femmes, elle l'en sollicite souvent, parce qu'elle reçoit des présents de la nouvelle mariée, & qu'elle vend son consentement à son mari. Si elle refusoit de donner ce consentement, le mari ne pourroit prendre d'autre femme. Celle qui suit en dignité la Muliere-Grande porte le titre de *Bossum* parce qu'elle est consacrée au Fétiche de la famille. Les maris sont fort jaloux de ces deux femmes, surtout de la Bossum, qui est ordinairement quelque belle esclave achetée à fort grand prix. La Muliere-Grande venant à vieillir, le mari en choisit une autre pour occuper sa place, mais la premiere ne demeure pas moins dans la maison.

Comme les Negres font consister leur richesse dans une famille nombreuse, & que c'est le premier avantage qu'ils font valoir aux Etrangers, ils s'attachent beaucoup aux femmes qui leur donnent le plus d'enfants. En général les femmes sans être steriles ne sont pas d'une fécondité extraordinaire, & elles ont rarement plus de quatre ou cinq enfants. Une femme enceinte est extrêmement respectée dans la famille, & traitée par son mari avec de grandes attentions. Si c'est son premier enfant, on fait de riches offrandes au Fétiche pour sa délivrance. Aussitôt qu'elle s'apperçoit de sa grossesse, on la conduit au rivage de la mer, suivie d'une foule d'enfants qui lui jettent toutes sortes d'ordures en chemin. On la lave ensuite avec beaucoup de soin, & sans cette cérémonie, les Negres sont persuadés que la mere, l'enfant, ou quelque parent de la famille mourroit avant le terme ordinaire de l'accouchement.

On prétend que les femmes se délivrent avec beaucoup de facilité, & que dans ces moments elles ne poussent aucun cri & ne donnent aucune marque de douleur. Quelques voyageurs néanmoins sont persuadés que le courage, & la honte qu'on ne manqueroit pas de leur faire, si elles se plaignoient, sont les motifs qui leur font affecter tant d'insensibilité. Quoi qu'il en soit, elles ne se reposent gueres que trois ou quatre heures après leur accouchement, & elles se levent ensuite, lavent elles-mêmes leur enfant & reprennent leurs exercices ordinaires, comme si elles n'avoient eu aucune incommodité.

L'enfant n'est pas plutôt né, qu'on fait appeller le *Konfor*, c'est-à-dire, le Prêtre, qui commence par lui attacher sur la tête, sur le corps, sur les bras & sur les jambes de petits paquets de l'arbre Fétiche, des brins de

corail & d'autres bagatelles. Il fait enſuite quelques autres cérémonies qui paſſent pour un préſervatif contre toutes ſortes de maladies & de fâcheux accidents. On penſe alors à le nommer, & ſi le pere eſt riche, l'enfant reçoit ordinairement trois noms, ſçavoir celui du jour de ſa naiſſance, celui du grand-pere, ou de la grand'mere, ſuivant le ſexe, & celui du pere, de la mere, ou de quelqu'autre parent. Sur la côte d'Akra ce ſont les parents aſſemblés qui nomment l'enfant, & le nom qu'ils lui donnent le plus communément eſt celui de quelqu'un de la compagnie.

La plupart des enfants mâles ſe nomment *Adam*, *Quaquan*, *Qua*, *Karbei*, *Keſſi*, &c. Les filles s'appellent *Kano*, *Jama*, *Aquauba*, *Hiva*, *Akaſuſſa*; on y joint ſouvent le nom d'un Saint Européen, tel que celui de *Jean*, d'*Antoine*, de *Pierre*, de *Jacob*, &c. mais ce dernier uſage eſt borné aux Negres de la Côte. A meſure que les enfants croiſſent, on leur donne encore des ſurnoms, ou plutôt des titres qui ſont tirés de quelque action remarquable, comme d'avoir tué un tigre ou quelque ennemi. Il s'en trouve qui portent vingt de ces noms d'honneur, & le plus glorieux eſt celui qu'ils reçoivent du Public dans les aſſemblées qu'ils font au marché pour boire du vin de palmier. Cependant le nom qu'on employe pour les appeller & pour les reconnoître eſt toujours celui qu'ils ont reçu au temps de leur naiſſance.

Les enfants des Negres ſont d'une ſi bonne conſtitution, que les premieres années de leur vie demandent peu de ſoin. Au moment qu'ils ſont nés, & lorſqu'ils ont été lavés dans la mer ou dans quelque riviere voiſine, on les enveloppe d'une piece d'étoffe, & les plaçant à terre ſur une natte, on les abandonne à eux-mêmes pendant plus d'un mois. Les meres prennent enſuite leurs enfants ſur leur dos dans une petite caiſſe de bois, les jambes liées ſous leurs aiſſelles, & les bras paſſés autour de leur col. Elles ne quittent ce fardeau que pendant la nuit, quelqu'ouvrage qu'elles faſſent. Les femmes, qui ont quelque fortune en partage, ne paroiſſent jamais avec leurs enfants, mais dans toutes ſortes de rang & de condition, elles les lavent ſoigneuſement matin & ſoir, elles les frottent d'huile de palmier, pour leur rendre les jointures flexibles & leur tenir les pores ouverts ; enfin elles n'épargnent rien pour ſeconder l'ouvrage de la nature.

A l'âge de huit mois, les enfants rempent ſur les genoux & ſur les mains, & on commence à leur donner des nourritures ſeches. Cette méthode les rend ſi vigoureux, qu'ils marchent quelquefois avant la fin de l'année. A la vérité il leur arrive ſouvent de tomber, mais ſans aucun accident fâcheux. Quoiqu'on les accoutume de bonne heure aux aliments ſolides, ils ne laiſſent pas de tetter quelquefois pendant trois ou quatre ans. Dès qu'un enfant commence à quitter le dos de ſa mere, & qu'il eſt capable de marcher ſeul, on lui donne un morceau de pain ſec, avec lequel on lui laiſſe la liberté de s'éloigner. S'il ne perd pas tout d'un coup la maiſon de vûe, il s'accoutume par dégrés à gagner le place publique, les champs & ſurtout le bord de la mer, où il apprend à nager par l'exemple, ou par la force de la nature. A l'égard de l'habillement, les petits Negres ne ſont pas plutôt au monde qu'on les charge de petites cottes d'écorce de quelque arbre conſacré au Fétiche, d'amulettes, de chaînes, de braſſelets pour leur procurer un ſommeil tranquille, pour les garantir des chûtes, du ſaignement de nez, & de tous les maux qu'on

L'AFRIQUE. appréhende de la malignité du Diable. A quatre ans on leur entoure les bras & les jambes de branches entrelacées, comme d'un préservatif contre les dangers & les maladies qui menacent cet âge.

Ils passent ainsi le temps de leur enfance, livrés à eux mêmes dans une oisiveté continuelle, négligés par leur famille, courant en troupes dans les champs & les marchés, comme autant de petits animaux. Ils tirent pour tout fruit de leurs premieres années une agilité extrême, & l'art de nager dans lequel ils excellent. Les peres & meres ont une tendresse si mal entendue pour leurs enfants qu'ils ne les corrigent presque jamais des fautes qu'ils peuvent faire, & quand ils le font c'est avec un tel emportement qu'il y a toujours lieu d'appréhender pour la vie, ou pour quelque membre de l'enfant. Les peres se portent rarement à ces extrémités, & en général l'autorité paternelle est fort peu respectée. A l'âge de dix ou douze ans les garçons passent sous la conduite du pere, qui entreprend de les rendre propres à gagner leur vie. Il les éleve ordinairement dans la profession qu'il exerce lui-même, & tire pendant quelques années tout le produit de leur travail. Lorsqu'ils arrivent à dix-huit ou vingt ans, il leur donne des esclaves, avec le pouvoir de conduire eux-mêmes leurs entreprises, & de travailler pour leur propre compte. Ils abandonnent alors la maison paternelle pour bâtir des cabannes qui leur appartiennent, & s'ils ont pris le métier de pêcheurs, ils achetent ou louent un canot pour la pêche. Les premiers profits qu'ils en tirent sont employés à l'acquisition d'un pagne, & si leur pere est satisfait de leur conduite, & s'apperçoit qu'ils ayent gagné quelque chose, il apporte tous ses soins à leur procurer une honnête femme.

Les filles sont élevées à faire des paniers, des nattes, des bonnets, des bourses, & d'autres commodités à l'usage de la famille. Elles apprennent à teindre en différentes couleurs, à broyer les grains, à faire diverses sortes de pain ou de pâte, & à vendre leur ouvrage au marché. Elles mettent leurs petits profits entre les mains de leur mere, pour servir quelque jour à grossir leur dot. Tous ces exercices, répétés de jour en jour avec de nouveaux progrès, en font naturellement d'excellentes ménageres. On leur apprend aussi à nettoyer leurs habits, lorsqu'elles sont d'une famille assez riche pour en avoir, & surtout à prendre garde que la table de leur pere soit toujours servie à l'heure marquée.

Le mariage n'emporte aucune communauté de biens. Le mari & la femme partagent les frais de la subsistance ; mais ceux de l'habillement regardent l'homme seul. De-là vient qu'aux funérailles de l'un ou de l'autre, les parents de chaque côté se saisissent de tout ce qui appartenoit au mort, & laissent souvent toute la dépense funebre à la charge du survivant. S'il arrive même qu'un Negre ait eu quelqu'enfant d'une esclave, soit qu'elle ait porté le titre de femme ou celui de concubine, ses héritiers retiennent cet enfant dans l'esclavage. Pour prévenir une dureté semblable, les peres de famille, qui aiment leurs esclaves, & qui en ont des enfants, les affranchissent pendant leur vie, après quoi personne ne peut leur disputer les droits de la liberté.

Les femmes n'ont jamais de droit à l'héritage de leurs maris, quoiqu'elles en ayent eu des enfants. Biens & meubles, tout passe au frere du mort ou à son plus proche parent dans la même ligne, & s'il n'a pas de frere, tout

ce qu'il a possedé remonte à son pere. La même loi oblige le mari de restituer tout ce qu'il a reçu de ses femmes, à leurs freres ou à leurs neveux. Les femmes ont l'usage de tous les biens de leur mari tout le temps de sa vie, mais aussitôt qu'il est mort, elles sont obligées de pourvoir à leur propre subsistance & à celle de leurs enfants. C'est la rigueur de cette loi, qui porte les enfants & les meres à mettre à part tout ce qu'ils peuvent retrancher de la masse commune, pour se mettre en état de subsister après la mort de leurs peres, ou de leurs maris, dont ils ne peuvent espérer l'héritage.

On prétend qu'Akra est le seul canton de toute la Côte d'Or, où les enfants légitimes, c'est à-dire, ceux qui viennent des femmes déclarées, héritent du bien & des meubles de leurs peres. Dans tous les autres lieux l'aîné des enfants, s'il est fils du Roi, ou de quelque Chef de ville, succede à l'emploi que son pere occupoit; mais il n'a pas d'autre héritage à prétendre que son sabre & son bouclier. Aussi les Negres ne regardent-ils pas comme un grand bonheur d'être nés d'un pere & d'une mere riches. Si quelquefois le pere se trouve disposé à faire de son vivant quelque avantage à son fils, il faut qu'il le fasse avec beaucoup de précaution & de secret; car après sa mort, ses parents se feroient tout restituer avec la derniere rigueur.

Politesse des Negres entre eux.

Les Negres ont une certaine politesse dans le commerce qu'ils ont entr'eux, & on rapporte qu'en se rencontrant le matin, ils se saluent par des embrassements mutuels. Ils commencent par se prendre les deux premiers doigts de la main droite, qu'ils se font craquer, comme on l'a déjà vu plus haut, & baissant la tête ils répetent le mot *Auni*, qui est leur formule de salutation. Ils se saluent encore en se découvrant, mais cet usage dans l'intérieur des terres n'emporte aucune marque de respect. Ils se demandent ensuite comment ils ont dormi, & la réponse ordinaire est, *fort bien*. A la rencontre d'un Européen, ils ôtent leur bonnet ou leur chapeau, en faisant de la jambe une sorte de révérence, & lui font quelque compliment. Dans les visites, la personne chez qui on entre, prend son hôte par la main, & lui faisant craquer les doigts, l'assure qu'il est le bien venu. S'il est question d'une seconde ou d'une troisiéme visite, l'un dit : *Vous nous aviez quittés & vous êtes revenu*; l'autre répond : *Vous me revoyez*. Tel est le principal fond de la politesse des Negres.

Lorsqu'ils reçoivent la visite d'un Européen, ou de quelqu'autre Etranger, les femmes ou les esclaves du même sexe, se hâtent, après les premiers compliments, d'apporter de l'eau, de l'huile de palmier & une sorte de parfum gras, pour en frotter leur hôte.

Les visites des Rois & des autres personnes d'un rang distingué, sont accompagnées de plusieurs cérémonies bisarres. Lorsqu'un Roi, ou le Seigneur d'une ville est arrivé près du lieu qu'il veut honorer de sa visite, il dépêche un homme de sa suite pour avertir le Prince & les habitants. Ces derniers envoyent aussitôt un messager, qui est chargé d'assurer le Roi, ou le Seigneur arrivant, de la joye qu'on ressent de sa venue. Dans l'intervalle le Prince ou le Roi de la ville range tous ses soldats en bataille sur la place publique, ou devant le palais, & cette milice, qui est ordinairement de trois ou quatre cents hommes, s'assied à terre pour attendre l'Etranger; tandis que de son côté, il est suivi d'un cortége nombreux de gens armés. Lorsqu'il approche

L'AFRIQUE.

de la place publique, où il est attendu, il ne continue pas de s'avancer directement vers le Prince de la ville, mais il détache tout ce qu'il a de gens de distinction sans armes dans son cortége, pour saluer le Prince, en lui présentant les mains, & pour faire la même civilité à tous les Grands qui sont autour de lui. Enfin les deux Princes faisant quelques pas l'un au devant de l'autre, se rencontrent, & si celui qui rend la visite est d'un rang supérieur l'autre l'embrasse & lui dit trois fois successivement qu'il est le bien venu; s'il est inférieur, celui-ci se contente, sans l'embrasser, de lui dire qu'il est le bien venu, & de lui présenter trois fois la main, en lui faisant craquer autant de fois le doigt du milieu. Ensuite l'Etranger s'assied pour attendre que l'autre soit retourné à sa place, & qu'il lui envoye plusieurs de ses Grands qui le félicitent de son heureuse arrivée, lui & toutes les personnes distinguées de son cortége. Les députations de la part des deux Princes durent quelquefois plus d'une heure, jusqu'à ce que le Prince de la ville se leve & propose à son hôte d'entrer dans sa maison, où lui & tous ses Grands lui préparent un mouton, de la volaille, des ignames, & ce que le pays produit de meilleur.

Métiers, occupations & marchés des Negres.

Il y a peu d'arts manuels parmi les Negres, & quoique la plupart d'entr'eux soient naturellement charpentiers, couvreurs, potiers, bonnetiers & tisserands, c'est-à-dire, qu'ils exercent tous ces métiers dans l'occasion, il y en a plusieurs qui s'y attachent comme à leur profession particuliere. D'autres se consacrent au commerce ou à la pêche; mais tous prennent part au travail de l'agriculture. La principale occupation des charpentiers est de donner la forme nécessaire au bois de construction pour les édifices & pour les canots. Ce sont eux aussi qui fabriquent les toîts des maisons, & ils les font d'une façon singuliere. Ils rangent des feuilles de palmier, de la paille de maïs & de riz, & des roseaux, en les joignant par faisceaux entre des pieux de différentes grosseurs. Ces especes de matelas de feuilles ou de paille se vendent tout faits au marché, pour servir de couvertures aux maisons, & ceux qui entreprennent de bâtir vont acheter les toîts qui conviennent à leur édifice.

Les cantons les plus célebres de la Côte d'Or pour la fabrique des canots sont Axim, Akron, Boutri, ou Boutro, Takorari, Commendo, Cormantin & Wineba. Ce commerce est considérable avec les Européens & les habitants des contrées voisines. Les plus grands ont quarante pieds de longueur, six de largeur & trois de profondeur. On en trouve ensuite de longueurs différentes jusqu'à douze ou quatorze pieds. Les plus grands canots se font dans les cantons d'Axim & de Takorari, & ils sont capables de porter huit, dix & quelquefois douze tonneaux de marchandises, sans y comprendre l'équipage. On s'en sert beaucoup dans le passage des Barres & dans les lieux trop exposés à l'agitation des vagues, tels que les côtes d'Ardre & de Juida. Les Negres de Mina, qui ne sont pas des plus adroits à conduire ces canots, ne laissent pas de visiter par leur moyen toutes les parties du grand Golfe de Guinée, jusqu'à la côte même d'Angola. Ils employent des voiles, & prennent douze ou quinze rameurs, suivant la grandeur du canot. Ceux qu'on fait pour la guerre portent quinze ou seize hommes, outre des munitions & des provisions pour quinze jours. Il y a des canots qui ne servent que pour

l'amuſement, & qui ſont de cinq ou ſix tonneaux ; mais leur uſage n'eſt gueres réſervé qu'aux Directeurs des comptoirs de l'Europe.

Les voiles des canots ſont ordinairement des nattes de joncs, ou des étoffes d'écorces d'arbres. Les cordages ſont de feuilles de palmier, & les Negres, malgré leur groſſiereté naturelle, recherchent ſouvent l'ornement dans leurs canots. Ils ont l'art de les peindre en dedans & en dehors, & ils y mettent un grand nombre de Fétiches, ou d'Idoles qui ſont ordinairement des épics de bled d'inde, des têtes ſeches ou des muſeaux de lions, de chevres, de ſinges & d'autres animaux. S'ils ont à faire un long voyage, ils ſuſpendent à l'arriere une chevre morte.

Chaque canot,, quelque ſpacieux qu'il ſoit, n'eſt compoſé que d'un ſeul tronc d'arbre, & les Negres abattent ces arbres & donnent aux canots la forme qu'ils ont, avec de petits inſtruments de fer très-foibles en apparence.

A la vérité, les arbres qui ſervent à conſtruire les canots ſont des cocotiers, dont le bois eſt tendre & poreux. Lorſque l'arbre eſt coupé de la longueur dont ils veulent faire leur canot, ils le vuident par dégrés juſqu'à l'épaiſſeur qu'ils ſe propoſent de lui laiſſer, & le gratent enſuite pour le rendre uni, avec de petits inſtruments de leur propre invention. Le dehors n'eſt pas plus négligé que le dedans, & ils applatiſſent le fond ; mais les deux côtés ſont tellement arrondis que l'eſpace entre les deux bords eſt un peu plus étroit, & le ventre beaucoup plus large. L'avant & l'arriere ſont allongés en pointe & même un peu courbés, pour la commodité de ceux qui veulent les tourner, ou les faire aborder au rivage.

Les petits canots que les Negres appellent *Ekem*, & les Portugais *Almadies*, ſont excellents à Commendo. Les meilleurs ſe font à *Ekk-Jekki*, qui ſe nomme autrement le petit Commendo. Ces eſpeces de canots ſont extrêmement légers, & avancent d'une grande vîteſſe en mer. Ils peuvent contenir ſept ou huit perſonnes aſſiſes l'une devant l'autre ; car deux n'y peuvent être de front. Chaque Negre eſt aſſis ſur une ſellette & tient à la main ſa rame, qui reſſemble à nos pelles de four. Ils s'en ſervent avec tant d'adreſſe & de légereté, que la vîteſſe d'une fleche ne ſurpaſſe pas celle d'un canot ſurtout dans les temps calmes ; car ils ſont peu capables de réſiſter aux vagues. Les Negres appréhendent peu cet inconvénient, parce que ſi leur voiture eſt renverſée, ils ſçavent la redreſſer & ſe dégagent adroitement des flots.

Les Negres de la Côte d'Or ont appris des Portugais l'art de tourner la terre en poterie, & leur vaiſſelle quoique mince eſt d'une dureté à toute épreuve & propre à toutes ſortes d'uſages dans l'eau & ſur le feu. L'argile dont elle eſt compoſée eſt d'un brun foncé, dont la couleur ſe ſoutient ſans le ſecours d'aucun vernis.

Les Negres intérieurs ont auſſi leurs métiers, mais ſurtout beaucoup de laboureurs. On voit parmi eux quantité de bonnetiers, qui font différentes ſortes de bonnets ou de chapeaux, de paille, de joncs & de peaux de bêtes. Il s'y trouve auſſi des tiſſerands, qui après avoir filé l'écorce de certains arbres & l'avoir teinte de pluſieurs couleurs, en font aſſez habilement de petites pieces d'étoffes.

Après le commerce, la pêche tient le premier rang ſur la Côte d'Or, & il n'y a pas de profeſſion qui ſoit plus exercée. On y éleve les enfants dès

L'AFRIQUE. l'âge de neuf ou dix ans, & à Commendo, à Cormantin & à Mina, tous les jours, à la réserve du Mercredi, qui est consacré aux Fétiches, il part tous les matins cinq, six & quelquefois huit cents canots. Le moindre a douze ou treize pieds de long sur trois ou quatre de large, & est gouverné par deux Negres, dont l'un est pour la rame & l'autre pour la pêche. Ils sont bien pourvus de filets & d'hameçons, & s'éloignent environ deux lieues en mer. Chaque pêcheur porte dans son canot un cimeterre, du pain, de l'eau & du feu sur une grande pierre pour cuire du poisson, si la faim le presse. Le travail dure jusqu'à midi & jamais plus longtemps, parce que le vent de mer devient plus impétueux à cette heure.

Outre la pêche du jour, les Negres en ont une de nuit à la lumiere d'un flambeau ou d'une torche, qu'ils portent d'une main, tandis que de l'autre ils tiennent un dard ou un trident, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ces torches sont composées d'un bois sec & léger trempé dans l'huile de palmier. D'autres allument du feu dans leurs canots, qui étant percés de trois ou quatre trous sur les côtés jettent des flammes, dont la lumiere réjaillit sur l'eau. Plusieurs, sans se servir de canots pour la pêche de nuit, marchent le long du rivage, & se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils ont leur flambeau dans une main & dans l'autre un panier de branches entrelacées. Le poisson s'approche à la vûe de la lumiere, & les Negres le prennent facilement dans leur panier. Ils passent un cordon dans la gueule du poisson, & le mettent sur leurs épaules, jusqu'à ce qu'ils jugent en avoir suffisamment pris. Le poisson qu'ils pêchent ainsi ressemble à la carpe, ou à la brême, & tire sur le goût du saumon.

Aux mois de Janvier, Fevrier & Mars les Negres trouvent plus abondamment une espece de petit poisson à grands yeux, qui saute & s'agite avec beaucoup de bruit jusqu'à ce qu'il soit tué. Il ressemble à la perche par la forme, & par la couleur & il en a même le goût. On le prend à la ligne avec deux ou trois hameçons & de la chair puante pour amorce. Les lignes des Negres sont faites d'un tissu d'écorce d'arbre, & elles sont longues de trois ou quatre brasses. Un autre poisson peu différent de la raie s'éleve vers la surface de l'eau pendant les mois d'Avril & de Mai, & se laisse aisément tromper à l'amorce. Aux mois de Juin & de Juillet, les Negres pêchent une sorte de harengs qu'ils appellent *Sardines*, & ce poisson est si rempli d'arêtes, qu'on n'en peut manger sans beaucoup de précautions. Les sardines nagent près de la surface de l'eau, & sautent ou jouent en grand nombre dans le beau temps. La méthode que les Negres employent pour les prendre, est d'attacher un plomb à l'extrêmité d'une longue ligne, qui est environnée de quantité d'hameçons. Ils attendent que les poissons paroissent en confusion, & jettant la ligne au milieu, ils en retirent toujours plusieurs d'un seul coup. Dans les mêmes mois, on voit aussi des écrevisses de mer, qui ressemblent à celles de Norwege, & qui sont un fort bon aliment, mais plus ou moins grasses, suivant les changements de la lune.

Dans le cours du mois de Septembre, la mer offre divers poissons ; les uns sont semblables à nos maquereaux, mais ils ont la tête & le corps plus allongés. D'autres ont une double gueule, & le goût de leur chair est presque le même qu'on trouve à celle des carpes. Plusieurs ressemblent à des mulets, excepté

excepté qu'ils ſont barbus & dangereuſement armés ſur le dos d'une nageoire qu'on prendroit pour une ſcie. La bleſſure que peut faire cette nageoire cauſe une enflure & une douleur violente à la partie affectée, qu'il faut quelquefois couper. La chair de ce poiſſon n'eſt pas bien bonne : on le prend avec un inſtrument particulier. C'eſt une piece de bois à laquelle on attache une ſorte de cornet ou de ſonnette avec un battant ; on jette cette machine dans la mer, & le mouvement des flots, en agitant la ſonnette, produit un certain bruit qui attire le poiſſon. Il veut mordre le bois qui eſt couvert d'hameçons, & ſe prend ainſi de lui-même.

La pêche des mois d'Octobre & de Novembre ſe fait généralement avec des filets d'écorce d'arbre, qui n'ont pas moins de vingt braſſes de long. On les tend le ſoir au commencement de la marée, en ſe ſervant de groſſes pierres pour les faire plonger, & liant au ſommet quelques pieces de bois qui ſurnagent pour les rendre faciles à retrouver. Le matin, les Negres vont retirer ces filets, & ils trouvent ordinairement une grande quantité de poiſſons de différentes eſpeces. Le poiſſon qui ſe prend communément au mois de Décembre ſe nomme *Korkoſedo*, & il paroît auſſi dans le cours du mois de Juin. Ses dimenſions ſont égales en longueur & en largeur, & ſa queue a la figure d'une demi-lune ou d'un croiſſant. Il a peu d'arêtes, ſes écailles ſont fort petites, ſa chair eſt blanche avant que d'avoir reſſenti le feu, mais elle devient rougeâtre, comme celle de l'eſturgeon, lorſqu'elle eſt rôtie ou bouillie. On pêche le korkoſedo avec un hameçon fort crochu, auquel on attache une piece de canne de ſucre à l'extrémité d'une ligne de ſept ou huit braſſes de longueur. Les Negres ſe paſſent l'autre bout de la ligne autour de la tête, pour reconnoître l'inſtant où le poiſſon touche à l'amorce, & l'attirer ſur le champ dans leur canot. Ils en prennent ainſi vingt ou trente pendant la moitié du jour, & ils les vendent avantageuſement parmi le commun des habitants.

Les Negres de la Côte d'Or ſement leurs grains dans la ſaiſon des pluyes, parce que la terre ſeroit trop dure dans tout autre temps, & voici de quelle maniere ils y procedent. Lorſque les pluyes approchent, ils vont choiſir dans les les champs & dans les bois le terrein qui convient à leurs vûes, car il n'y a point de propriété pour les terres. Elles appartiennent toutes au Roi, & perſonne n'a droit de ſemer ni de planter ſans ſon conſentement. Après avoir obtenu la permiſſion de leur Souverain, les Negres ſortent en troupes pour aller défricher le fond, & ils brûlent les ronces & les herbes, dont la cendre ſert de fumier. Enſuite ayant ouvert la terre à la profondeur d'un pied avec une ſorte de bêche, qu'ils appellent *Koldon*, ils la laiſſent repoſer dans cet état pendant huit ou dix jours, afin que leurs voiſins ayent auſſi le temps de finir leurs préparatifs. Alors ils s'aſſemblent le premier jour du Fétiche, qui eſt leur ſabbat ou leur dimanche, & ils déliberent ſur l'ordre qui doit être obſervé pour ſemer. Le champ du Roi eſt toujours celui par lequel on commence, & auſſitôt qu'il eſt enſemencé, chacun retourne au ſien donner une nouvelle forme à la terre, & ſemer enfin ſon millet & ſon maïs.

Les habitants de la Côte d'Or trouvent facilement à ſe défaire de leurs grains & de leurs denrées, parce que dans tous les villages, il y a des marchés

L'Afrique.

régulierement établis. La monnoie courante est de la poudre d'or & dans quelques cantons, ce sont différentes bagatelles estimées des Negres. Les marchés se tiennent au milieu des villages ; chaque marchandise a son quartier séparé, & les prix sont fixés par les Officiers du Roi. Tous les jours, à l'exception du Mercredi, sont des jours de marché, & aussitôt que le soleil est prêt à se lever, les Negres de la campagne apportent d'abord des cannes de sucre en petites bottes, & après eux les femmes paroissent avec des fruits & des racines. Les unes ont de grands paniers remplis d'oranges, de citrons & de melons ; d'autres apportent des bananes, & plusieurs racines semblables ; d'autres sont chargées de grains, tels que du millet, du riz, du maïs & de la malaguette ; d'autres enfin ont de la volaille, des œufs, de la pâtisseries & d'autres commodités utiles à la ville. Les Marchands Européens achetent pour leurs provisions, une grande partie des marchandises étalées dans les marchés.

A midi on voit arriver les marchands de vin de palmier, qui apportent cette liqueur dans des pots de différentes grandeurs. Les uns sont chargés d'un seul pot, d'autres de plusieurs, suivant le succès qu'ils ont eu pendant la nuit dans leur travail. Ils n'arrivent qu'à midi, parce que les affaires du commerce étant alors finies avec les Européens, ils trouvent les Negres & les Matelots de l'Europe également disposés à se réjouir le reste du jour. Si ces Marchands de vin voyent de l'or en plus grande abondance qu'à l'ordinaire, & qu'il y ait plus de Commerçants, ils ne manquent pas d'augmenter du double le prix de leur liqueur. On apporte aussi sur le rivage des villes, & dans des canots qui arrivent le soir, du vin de palmier tiré dans divers cantons. Comme on est délivré à cette heure de son travail & de ses affaires, le débit du vin est fort prompt. Le tabac se vend en feuilles, que les Negres font sécher eux-mêmes, & qu'ils fument sans les mettre en rouleau.

Après le marché, qui finit communément vers trois heures, on voit les femmes de la campagne retourner gayement à leurs villages, en chantant & se réjouissant sur les chemins. Elles n'ont jamais d'inquiétude pour le crédit, parce que les Negres sont dans l'usage de n'en point faire. Si ce qu'ils achetent ou ce qu'ils vendent est peu considérable, ils pesent l'or sur le bout du petit doigt ; mais s'il est question d'une glus grosse somme, ils se servent de balances. Au lieu de poids, ils ont certains grains rouges qu'ils appellent *Takous*, chacun du poids d'environ deux liards, avec lesquels ils pesent fort exactement un marc d'or. Leurs balances sont deux petites pieces de cuivre de la grandeur d'un écu, & on les suspend, comme les nôtres, aux deux bouts d'un petit bâton avec un nœud de fil au milieu, pour y passer le pouce & les soutenir.

Les Negres ont d'autres marchés qui ressemblent à nos foires, & qui ne se tiennent que deux fois l'an. Tous les habitants du pays s'y rassemblent, car le temps en est exactement réglé, & c'est dans ces occasions qu'on voit éclater particulierement le goût des Negres pour la danse. Il est si général, surtout parmi les femmes, qu'au moindre son d'un instrument, ou même de la voix, elles quittent leurs plus pénibles exercices, & se mettent aussitôt à danser. C'est un usage immémorial pour la plus grande partie des habitants

d'une ville ou d'un village, de se rassembler tous les jours au soir sur la Place publique, pour danser, chanter & se réjouir l'espace d'une heure avant que de se mettre au lit. Ils se parent alors de leurs meilleurs habits, & les femmes, qui sont toujours les plus ardentes, portent aux pieds quantité de grelots. Les hommes ont à la main de petits éventails d'un bout de queue d'éléphant ou de cheval, assez semblables pour la forme aux gros pinceaux de nos peintres, mais dorés aux deux bouts. L'heure ordinaire de leur rendez-vous est le coucher du soleil, & leur musique est composée de cornets, de trompettes, de tambours, de fluttes & d'autres instruments.

Maladies & remedes des Negres.

Les maladies auxquelles les Negres paroissent le plus sujets, sont la migraine, la fievre, la colique & les vers. Pour soulager leurs maux de tête, ils font des cataplasmes de différentes herbes qu'ils appliquent sur les oreilles du malade. Ce remede fait lever de petites tumeurs, que les Negres scarifient avec des couteaux fort pointus, & ils mettent ensuite sur les playes une sorte de terre blanche qui les séche & les ferme. Les Negres se guérissent, ou prétendent se guérir du mal de tête, en se la serrant fortement avec une corde. Leur remede, dans le tremblement & la chaleur de la fievre, est de se baigner dans de l'eau très-froide. S'ils croyent s'appercevoir qu'ils ayent trop de sang, ils se blessent d'un coup de couteau sans distinction d'aucune partie du corps, & laissent couler leur sang aussi longtemps qu'ils le jugent nécessaire. Ils lavent la blessure après avec de l'eau froide, & la couvrent de quelque morceau de linge. Les Negres ne sont pas si souvent attaqués de la colique & du flux de ventre que les Européens, & leur remede, pour la premiere de ces deux maladies, est de boire matin & soir pendant plusieurs jours une grande callebasse de jus de limon, mêlé de poivre de Guinée.

Les Negres en général paroissent vivre longtemps, & lorsqu'ils avancent vers la vieillesse, leur couleur change & commence à perdre sa noirceur. Leurs cheveux grisonnent, & leur peau se ride comme du maroquin d'Espagne. Cette derniere altération, à ce qu'on imagine, vient du fréquent usage qu'ils font de l'huile de palmier. Je ne rapporterai point les cérémonies funebres observées à la mort des habitants de la Côte d'Or, à cause de leur ressemblance avec celles dont j'ai déjà fait mention plus haut, & je me contenterai de dire quelques mots sur le deuil des femmes. A la mort de leur mari, elles se font couper les cheveux de fort près, se défigurent le corps avec de la terre blanche, & se couvrent de leurs plus vieux habits. Dans cet état elles courent par toutes les rues de la ville comme des Furies, avec leur chevelure attachée à leurs vétements. Elles poussent de grands cris, répetent sans cesse le nom du mort, font le récit des plus belles actions de sa vie, & cet exercice dure quelquefois plusieurs jours.

Si un guerrier est tué dans une bataille, & qu'on n'ait pu rapporter son corps, ses femmes sont obligées de porter longtemps le deuil, & d'avoir les cheveux toujours rasés dans cet intervalle. Quoiqu'il y ait un terme reglé pour les marques de douleur, elles se renouvellent suivant les occasions, & les cérémonies funebres recommencent quelquefois dix ou douze ans après la perte. Les femmes reprennent alors toutes les apparences du deuil, & témoignent autant d'affliction que le premier jour.

L'Afrique.

Si un Roi meurt, tous les Grands donnent chacun un esclave pour accompagner le Souverain défunt dans le tombeau. Quelques-uns mêmes lui font présent d'une de leurs femmes pour faire sa cuisine, ou d'un de leurs enfants. Le nombre de ces victimes infortunées est toujours fort grand; mais elles n'ont jamais la moindre défiance de leur sort. On le leur cache soigneusement, & le jour de la sépulture on les envoye sous quelque prétexte dans le lieu, où elles sont attendues par des gens armés qui les tuent à coups de zagayes & de fleches. Leurs cadavres sont apportés au Palais pour y demeurer exposés pendant quelques heures, comme un témoignage de l'affection des sujets pour le Roi; ensuite on les colore de sang, & dans le convoi, ils sont portés autour du corps Royal, afin d'être enterrés dans la même fosse. Les principales femmes, ou les favorites demandent quelquefois l'honneur d'être ensevelies avec leur maître. On n'enterre point les têtes avec les corps, mais on les plante sur des pieux autour du monument, comme le plus honorable de tous les ornements funebres. On met aussi près de la fosse des liqueurs & des viandes pour l'usage du Roi, & on veille continuellement à les renouveller lorsqu'elles ont disparu, ou qu'elles se sont gâtées. Les Rois ou les Grands sont enterrés avec leurs armes, leurs habits & ce qu'ils ont de plus précieux. On place aux environs de leurs tombeaux la représentation des principaux Courtisans peints au naturel & parés de leurs habits, ce qui est cause que les sépultures des Rois occupent souvent autant de place que leurs Palais. Ces monuments sont extrêmement respectés des Princes qui succedent, & ils y entretiennent une garde pour veiller sans cesse aux besoins du mort, & donner avis sur le champ de ce qui peut lui manquer.

On a vu des corps de Rois Negres conservés un an entier après leur mort, & pour les garantir de la pourriture, on les place sur un gril de bois, sous lequel on entretient un feu lent qui les séche par dégré. Quelquefois après les avoir enterrés secrettement, on publie que le corps est conservé de cette maniere, & que dans un temps marqué les funérailles se feront avec les cérémonies convenables. Lorsque le jour approche, on en donne avis non seulement à toute la Nation, mais aux habitants des contrées voisines, qui viennent avec un concours surprenant pour assister à la fête. Tous les Negres sont alors parés de leurs plus beaux habits, & dans l'espace d'un jour, on remarque plus de pompe & de richesses que dans le cours de plusieurs années. Lorsque le cadavre commence à se corrompre, quatre esclaves l'emportent & le vont enterrer dans les bois avec beaucoup de précautions, pour cacher le lieu de sa sépulture. S'ils sont suivis & observés par quelque femme du mort, ils employent l'adresse pour s'en saisir, la tuent & la mettent auprès de son mari. Ils jettent ensuite dans la même fosse les Fétiches, les habits, les armes de leur maître, & ce qu'il a le plus aimé pendant sa vie.

Lorsque ces quatre Esclaves ont exécuté leur office, ils se rendent au Palais, & sans prononcer un seul mot, ils se mettent à genoux devant la porte, tendent le col à leur propre exécuteur dans la persuasion qu'ils vont servir leur maître, & qu'en arrivant dans son nouveau Royaume, leur fidélité sera récompensée par les premiers emplois. Dans le temps qu'ils sont occupés à donner la sépulture à leur maître, le peuple massacre tous ceux qui doivent être immolés, & on a vu des Rois chéris de leurs sujets, à la mort desquels

on a sacrifié jusqu'à cinq ou six cents personnes des deux sexes, & cette coutume s'observe avec plus ou moins de zéle au long des Cotes de Guinée.

Il y a si peu de différence dans la figure, les habillements, les mœurs, la religion, les usages, &c. des autres Negres qui habitent les Côtes de l'Afrique jusqu'au Royaume de Congo, que je ne pourrois en donner le détail, sans répeter une grande partie de ce que j'ai déjà exposé. En conséquence, je vais tout d'un coup passer à l'article suivant, qui traite des Royaumes de Congo, d'Angola, &c.

ARTICLE IV.

Mœurs des Peuples du Congo & des Pays voisins.

Religion du Congo, d'Angola & de Benguela.

MALGRÉ les progrès que le Christianisme a pu faire dans ces trois Contrées de l'Afrique, on s'apperçoit que la plus grande partie des habitants observe encore l'ancienne religion, qui consiste dans le culte des Mokissos. Ils ont en conséquence des Idoles placées au centre de leurs villes, & la plûpart, qui sont de bois, ont la forme d'une chevre, avec une tête d'écaille de tortue, les jambes & les pieds de quelqu'autre animal & de petits os d'éléphant. Ces Idoles portent le nom général de *Gongampemba*, & suivant l'opinion de leurs adorateurs, elles sont les organes par lesquels les Mokissos expliquent leurs volontés. A l'égard des Prêtres, on leur donne à Congo & à Angola le nom de *Gangas*. Ils ont un Supérieur ou un Souverain Pontife qui porte le titre de *Ganga-Kitorna*, & qui passe pour un Dieu sur la terre. Le peuple lui attribue toutes les productions terrestres telles que les fruits & les grains, & en reconnoissance il lui en offre les prémices. Ce Grand Prêtre entretient de tout son pouvoir l'illusion dans laquelle le peuple se trouve à son égard, & il assure qu'il n'est pas sujet à la mort; & qu'il resteroit toujours sur la terre, s'il le vouloit. L'événement prouve quelquefois la fausseté des paroles du Ganga-Kitorna; mais il évite autant qu'il le peut, de mourir d'une mort naturelle. S'il se sent près de sa fin par la foiblesse de l'âge ou par la maladie, il a soin de publier qu'il veut quitter le séjour de la terre, & il appelle un de ses disciples pour lui communiquer le pouvoir de produire les biens de la terre. Ensuite il lui ordonne publiquement de l'étrangler avec une corde, ou de le tuer d'un coup de massue. Cette exécution se fait sur le champ à la vûe d'une nombreuse assemblée, & par ce moyen l'office de Grand Pontife est rempli sans interruption à la grande satisfaction du peuple, qui se croiroit menacé des plus grands malheurs, si cette dignité étoit vacante seulement un jour.

Comme tous les Gangas prétendent à la Divination, les Européens leur ont donné le nom de sorciers, & les Missionnaires font tous leurs efforts pour faire connoître l'imposture de ces Prêtres idolâtres. Ces derniers de leur côté portent une haîne mortelle aux Prêtres Chrétiens, & mettent tout en usage pour leur nuire. Si trop de sécheresse engage le peuple à implorer la

L'AFRIQUE.

puiſſance du Ganga-Kitorna, & que malgré ſes prétendues prieres, la pluye ne vienne pas encore, ils ne manquent pas d'en rejetter la faute ſur les Miſſionnaires, d'animer le peuple à les détruire. Les Gangas exercent auſſi la médecine & la chirurgie dans le Royaume d'Angola, & leurs remedes ſont des ſimples ; mais ils perſuadent au peuple que la vertu de ces ſimples vient des Mokiſſos. Si la force de la maladie l'emporte ſur les preſtiges, ils prétendent qu'un certain oiſeau de mauvais augure a vôlé ſur la tête du malade & troublé le cours de l'opération. Leurs prétendus enchantements ſe font toujours pendant la nuit, & la premiere loi qu'ils impoſent à ceux qui les conſultent eſt de ne faire appeller aucun Miſſionnaire. Ils proteſtent que la préſence d'un Prêtre Chrétien eſt capable d'affoiblir la vertu de leurs remedes, & de cauſer la mort aux malades.

Figure & caractere des habitants du Congo.

Il y a peu de Régions auſſi peuplées que le Royaume de Congo, & les habitants qui ſe donnent le nom de *Moſicongos*, ſont en partie de couleur olivâtre & en partie noirs. Pluſieurs ont les cheveux noirs & friſés, & d'autres les ont roux. Ils ſont de moyenne taille & leur viſage n'eſt pas déſagréable. Quelques-uns ont la prunelle des yeux noire, quelques autres l'ont d'un verd de mer, & leurs levres ne ſont pas groſſes & pendantes comme celles des Nubiens & des autres Negres. A l'égard du caractere, quoiqu'ils ſoient fiers & emportés, ils paroiſſent ordinairement doux & civils pour les Etrangers, traitables dans les affaires, capables de ſe rendre à la raiſon, mais paſſionnés pour les liqueurs fortes, ſurtout pour le vin d'Eſpagne & l'eau-de-vie. Ils ne manquent ni de vivacité, ni de jugement dans leurs converſations, & ils s'expriment avec tant de préciſion & tant d'agréments, que les Européens les plus ſenſés prennent plaiſir à les entendre.

Anciens habits en uſage au Congo,

On raconte que les Rois du Congo & leurs Courtiſans avoient autrefois pour habits des pagnes d'étoffe de palmier, qui leur tomboient depuis la ceinture juſqu'au deſſous des genoux. Ils y ſuſpendoient par devant des peaux de tigres, de civettes ou de martres en forme de tabliers. Ils avoient ſur les épaules, autour du col, une ſorte de capuchon, dont ils pouvoient ſe couvrir la tête, & leur corps étoit caché d'une eſpece de ſurplis qu'ils appelloient *inKutto*, & qui étoit treſſé dans le goût de nos filets avec de très-belles feuilles de palmier. Ce ſurplis bordé d'une frange ſe relevoit ſur l'épaule droite pour laiſſer le bras en liberté, & ſur la même épaule étoit une queue de *Zebra*, qui flottoit comme font les nœuds en Europe. La tête des hommes de quelque diſtinction étoit garnie d'un petit bonnet quarré, mais ſi mince & ſi étroit qu'il ne pouvoit gueres ſervir que pour l'ornement. La plûpart marchoient pieds nuds, à l'exception du Roi & de quelques-uns des principaux Seigneurs, qui portoient des ſandales de bois de palmier aſſez ſemblables à celles des anciens Romains. Le peuple n'avoit qu'un pagne d'étoffe groſſiere qui couvroit la partie inférieure du corps, & tout le reſte étoit nud.

Les femmes du premier rang s'enveloppoient depuis la ceinture de trois eſpeces de tabliers, dont le plus intérieur leur deſcendoit juſqu'aux talons. Elles avoient ſur le corps une ſorte de caſaquin ouvert par devant, & ſur les épaules une mantille d'étoffe de palmier. Leur tête n'étoit couverte que d'un petit bonnet de la même forme que celui des hommes, & il n'y avoit point

d'autre différence dans l'habillement des femmes du commun que celle de l'étoffe qui étoit plus grossiere. A l'égard des femmes esclaves & de celles du dernier ordre, elles étoient nues depuis la ceinture jusqu'à la tête. Telle étoit la parure des habitants du Congo avant l'arrivée des Portugais; mais aussitôt que le Roi & les principaux Seigneurs eurent embrassé le Christianisme, ils commencerent à se regler sur l'exemple des Européens, & prirent les manteaux à l'Espagnole, le chapeau, la veste de soie, les mules de velours ou de maroquin, & les bottines à la Portugaise, avec des épées aussi longues qu'on en ait jamais porté dans la Castille. La nécessité borne encore les pauvres à leurs anciens habits.

Sur le rapport de quelques voyageurs, on trouve quelque variété au sujet de la forme & de la matiere des habits en usage maintenant dans le Congo. Quelques uns assurent que les femmes d'un rang distingué, surtout dans les grandes villes, sont richement vétues de longues mantes du plus beau drap, & sous lesquelles on voit paroître vers le col des chemises fort blanches, & par le bas de grands jupons de satin ou de damas, brodés à franges d'or. Plusieurs portent encore des étoffes d'écorce de matomba & de feuilles de palmier teintes en noir ou en rouge; mais toutes ont les jambes nues, & pour unique parure de tête un bonnet de coton blanc. Elles se parent le col & les bras de petites chaînes d'or, ou de cordon & de beau corail rouge. D'autres voyageurs disent que les femmes de qualité ne trouvant rien de trop magnifique dans les plus belles étoffes de l'Europe, s'en font des pagnes ou des jupons qui descendent jusqu'à terre. Elles portent une mante des mêmes étoffes qui leur couvre le dos, l'estomach & le bras gauche, mais le bras droit demeure nud. Les femmes d'une condition inférieure employent des étoffes de moindre valeur, & de la fabrique du pays.

Les habitants du Congo ont conservé plus fidelement les usages de leurs ancêtres sur les aliments & les grains du pays; & les racines composent toujours le principal fond de leur nourriture. Ils ont cependant chez eux plusieurs sortes de viandes & de la volaille, mais ils en mangent rarement & leur vie est extrêmement dure. Ils n'ont aucune trace des sciences, ni la moindre inclination à les cultiver. On ne trouve point parmi eux d'anciennes histoires de leur pays, ni de regiftres d'un temps éloigné, où la mémoire & les noms de leurs Rois soient conservés. Jusqu'à l'arrivée des Portugais, ils n'avoient pas connu l'art de l'écriture, & la date des faits étoit la mort de quelque personne remarquable. Ils comptoient leurs années par les hivers, qui commencent pour eux au mois de Mai & finissent au mois de Novembre; mais ils ne poussoient pas plus loin la division du temps. De même ils n'avoient pas d'autres regles pour juger de la grandeur d'un pays, que le nombre des marches ou des journées, qu'ils distinguoient seulement par le terme de *voyage libre* ou *chargé*.

Gouvernement du Congo.

L'étendue du Royaume du Congo est bien moins considérable qu'elle ne l'étoit autrefois, & on ignore les événements qui ont occasionné une si grande diminution. Enfin quoi qu'il en soit, le Roi du Congo jouit d'une autorité absolue sur tous ses sujets, & il dispose à son gré de leur vie & de leurs biens. Personne n'approche de lui qu'avec les témoignages du plus profond respect, & quiconque sortiroit des bornes de la soumission & de l'obéissance,

L'Afrique. seroit puni par un esclavage perpétuel. Le Roi a un Conseil composé de dix ou douze personnes, qui sont dans la plus haute faveur auprès de lui, & sur lesquelles il se repose des affaires de l'Etat, de l'administration de la paix & de la guerre, & de la publication de ses ordres.

L'habillement du Souverain est toujours très-riche, & il porte ordinairement quelque étoffe d'or & d'argent, avec un manteau de velours. Il se couvre la tête d'un bonnet blanc comme tous les Fidalgos, qu'il honore de ses bonnes graces, & c'est une marque si certaine de faveur, qu'il la fait ôter à ceux qui lui déplaisent, au moindre sujet de mécontentement qu'il en reçoit. En un mot, le bonnet blanc est un caractere de Noblesse & de Chevalerie au Congo, comme la Toison d'or & le saint Esprit en Europe. La Cour du Roi est fort nombreuse, & une partie de la Noblesse du pays fait toujours sa résidence au Palais du Monarque, ou dans les lieux voisins. Outre cela la Maison du Roi est composée d'une multitude de domestiques, ou d'Officiers, & il a pour garde un corps d'Anzikos, & de plusieurs autres Nations.

Lorsque le Roi du Congo sort de son Palais, il est accompagné de sa Noblesse, de tous ceux qui sont leur demeure ordinaire près de la Cour, & de toutes les personnes que le hasard y amene dans cette occasion. Les uns précedent le Roi, les autres le suivent, & tous marchent, ou plutôt dansent & sautent en avançant au son des tambours & des trompettes d'yvoire. Leurs mouvements & leurs diverses postures ne cessent qu'en rentrant au Palais. Si le Prince se rend à l'Eglise, tous les Européens qui se trouvent à sa Cour sont obligés de grossir son cortége, & de l'accompagner de même à son retour jusqu'à la porte du Palais ; mais c'est la seule occasion où ce devoir leur soit imposé. Le Roi ne paroît jamais en public sans être revêtu de ses plus belles robes, & ses doigts sont ornés de chaînes d'or entremêlées du plus beau corail, & sur la tête il porte un bonnet fort riche.

Depuis que les Rois du Congo ont embrassé le Christianisme, leur Cour a été réformée sur le modéle de la Cour de Portugal, & lorsque le Roi mange en Public, on place sa table sur une estrade de trois dégrés couverte d'un beau tapis de l'Inde & de plusieurs coussins. Le fauteuil du Prince est de velours & il est orné de sculpture & de cloux d'or. Le Roi mange toujours seul, mais les Princes de son sang sont de bout & couverts devant lui. Il est servi en vaisselle d'or & d'argent, & il a près de lui un Noble qui goûte chaque mets. Plus de cent personnes s'empressent à faire éclater sa grandeur & sa majesté ; mais elles ne paroissent jamais avec plus d'éclat que dans les fêtes qu'il donne aux Nobles, ou à ceux dont il a reçu quelque important service. Vers midi il s'informe du nombre des Nobles qui se trouvent alors dans l'enceinte du Palais, & leur envoye leur mets à chacun. Pour les uns ce sont des féves boullies ; pour d'autres du poisson ou du millet au sel & à l'huile de palmier. Il fait porter aux Grands du premier ordre, leur dîner dans un plat de bois, avec un petit flacon de vin de palmier. Ceux d'un rang inférieur sont appellés six ou sept à la fois, & reçoivent les aliments que le Roi leur destine. Après l'heure du repas, tous ceux à qui le Monarque a donné à manger se rassemblent tous, se présentent devant lui, & se mettant à genoux en battant des mains, ils baissent la tête avec de grands

témoignages de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Ils ſe retirent enſuite, à l'exception des favoris qui paſſent le reſte du jour à boire & à fumer avec leur Souverain.

Dans le Royaume de Congo la propriété des biens & des terres appartient au Roi ſeul, qui en diſpoſe à ſa volonté, ainſi que de toutes les dignités & emplois. Ses enfants mêmes ſont aſſujettis à cette loi fondamentale de l'Etat, & au moindre ſujet de mécontentement, il les prive de leurs gouvernements & de leurs titres. Les revenus du Roi conſiſtent dans les tributs annuels que lui payent les Ducs de Baamba, de Batta, de Sundo, de Nambanganga, de Bumbi, de Moſſuca, d'Oanda, de Quinghenga, & autres Seigneurs ſes vaſſaux, qui prennent le titre de Comtes, tels que ceux de Pembo, de Pango & de pluſieurs autres lieux. La cérémonie du payement ſe fait le jour de ſaint Jacques, & le Roi dans cette occaſion fait toujours quelques préſents à ſes ſujets. La mediocrité des revenus du Roi eſt cauſe qu'il employe quelquefois les moyens les plus biſarres pour groſſir ſes thréſors. En voici un dont il ſe ſert le plus communément. Il ſort en bonnet blanc avec les Seigneurs de ſon cortége, & après avoir fait quelque pas, il demande un chapeau qu'il met ſur ſa tête, & donne ſon bonnet à garder à quelqu'un de ſes favoris. Il paroît bientôt ſe laſſer du chapeau, & il reprend ſon bonnet, qu'il jette négligemment ſur ſa tête ; de ſorte que le moindre vent peut le faire tomber. Si cet accident arrive, les Seigneurs s'empreſſent de ramaſſer le bonnet Royal, mais le Prince feignant d'être offenſé de cette diſgrace, refuſe de le recevoir, & retourne à ſon Palais d'un air abattu de triſteſſe. Le lendemain il fait partir deux ou trois cents ſoldats avec ordre de lever ſur les peuples une groſſe taxe, & tout le Royaume eſt ainſi forcé d'expier la faute du vent.

Méthode du pays pour les combats.

La diſcipline militaire eſt un art ignoré des Negres, & c'eſt ſans doute ce qui donne aux Européens tant d'avantages ſur eux. La maniere de combattre dans toutes ces régions eſt d'une ſingularité qui mérite d'être rapportée. Lorſque deux armées ennemies ſont en préſence l'une de l'autre, les Chefs commencent par diſcuter froidement le ſujet de leur querelle. Ils paſſent inſenſiblement aux reproches & aux injures, & enfin les ſoldats animés par ce qu'ils entendent, en viennent réciproquement aux coups. Les tambours ſe font entendre avec beaucoup de bruit mais ſans ordre, & ceux qui ont des fuſils font une décharge générale. Leur méthode pour tirer eſt peu nuiſible à leurs ennemis, parce qu'ils appuyent la croſſe du fuſil contre leur eſtomach, & lâchent le chien ſans coucher en joue. Les balles paſſent ainſi par deſſus la tête de leurs ennemis, parce que dès qu'ils voyent le premier feu de la poudre, ils ſe jettent à terre. Après cette premiere décharge, ceux qui ont des fuſils les jettent loin d'eux de peur d'en être embarraſſés, & commencent à ſe ſervir de leurs arcs. S'ils ſont à quelque diſtance de leurs ennemis, ils lancent leurs fleches en l'air, perſuadés qu'elles font plus d'exécution dans leur chûte. S'ils ſont plus près, ils tirent en droite ligne, & les fleches ſont quelquefois empoiſonnées. Leurs autres armes ſont des couteaux & des haches qu'ils achetent des Européens. Les priſonniers deviennent les eſclaves du vainqueur, & ceux qui échappent à l'eſclavage, ſe tuent quelquefois de leurs propres mains, par un emportement de fureur.

L'Afrique.

Les Grands, sans aucun égard pour le droit d'aînesse, ou pour la légitimité de la naissance, choisissent entre les fils du Roi celui pour lequel ils ont conçu plus de respect, ou qu'ils croyent le plus capable de les gouverner. Souvent ils rejettent les enfants mêmes du Roi, pour donner la couronne à ses freres, ou à ses neveux. Depuis l'établissement de la Religion Chrétienne dans ce pays, il y a apparence que les cérémonies du couronnement ont été changées. Aujourd'hui toute la Noblesse du Royaume, & les Européens qui s'y trouvent établis, s'assemblent devant le Palais dans une grande place environnée d'un mur de pierre & bâtie anciennement pour cet usage. On place au centre un fauteuil de velours sur un fort beau tapis, & il y a auprès un coussin sur lequel on dépose la couronne, qui est de fil d'or & d'argent, avec trois brasselets d'or de la grosseur du doigt, & une bourse de velours qui contient la Bulle du Pape & les lettres de confirmation. Le Prince aspirant au thrône est dans l'assemblée, mais confondu dans la foule. Aussitôt que les préparatifs sont finis, un des Nobles fait l'office de Hérault, & prononce à haute voix la proclamation suivante : » Vous, » qui devez être Roi, ne soyez ni voleur, ni avare, ni vindicatif ; mais au » contraire soyez l'ami des pauvres : Faites des aumônes pour la rançon des » prisonniers esclaves, assistez les malheureux ; soyez charitable pour l'E- » glise ; efforcez-vous d'entretenir la paix & la tranquillité dans ce Royau- » me ; & conservez avec une fidélité inviolable le traité d'alliance avec » votre frere, le Roi de Portugal «.

Après ce discours, on joue quelques airs de musique, & deux Nobles se levent pour chercher le Prince, & feignant de l'avoir trouvé par hasard dans la foule des spectateurs, ils l'amenent en le tenant chacun par un bras. Ils le placent sur le fauteuil Royal, lui mettent la couronne sur la tête, les brasselets d'or aux poignets, & sur le dos un manteau noir qui sert depuis longtemps à cette cérémonie. Alors on lui présente un livre d'évangile qu'un Prêtre en surplis soutient des deux mains, & le nouveau Roi y porte la main, & jure d'observer tout ce que le Hérault a proclamé. Toute l'assemblée jette aussitôt un peu de sable & de terre du côté du Roi, comme un témoignage de la joye publique, & pour l'avertir que sa dignité & son rang ne l'empêcheront pas d'être quelque jour réduit en poudre. Le Roi se rend ensuite à son Palais, accompagné des douze principaux Nobles qui ont présidé à la fête, & il reste enfermé sans sortir l'espace de huit jours. Cet intervalle de temps est accordé à la Noblesse & aux Portugais, afin qu'ils puissent rendre hommage au nouveau Roi, & lui souhaiter un heureux regne. Les Seigneurs Negres lui rendent hommage à deux genoux en frappant des mains & baisant les siennes ; à l'égard des Portugais leur hommage est différent. Ils ne fléchissent qu'un genou, & dans leur langue ils reconnoissent le nouveau Roi, pour souverain maître de tous les Etats du Congo.

Le Roi se montre à son peuple le neuvieme jour de son couronnement, & confirme les engagements qu'il a pris, tandis que ses sujets de leur côté l'assurent de leur soumission & de leur fidélité. Cependant ils oublient bientôt leurs promesses, se soulevent contre lui & le tuent même sur le plus léger sujet de mécontentement. Les Rois de Congo comme Chrétiens n'ont aujourd'hui qu'une seule femme qui porte le titre de *Mani-Mombada*,

mais les remontrances & les reproches des Eccléſiaſtiques ne les empêchent pas d'entretenir pluſieurs concubines. La Mani-Mombada eſt logée dans un appartement ſéparé, & elle a un certain nombre de Dames d'honneur qui ſervent alternativement.

Anciennement on avoit coûtume à la mort des Rois de Congo d'enterrer avec lui douze jeunes filles pour le ſervir dans l'autre Monde. Ces filles attachoient tant d'honneur au funeſte ſort qui les attendoit qu'elles ſautoient gaiement dans le tombeau, & ſe donnoient elles-mêmes la mort avec une fermeté ſurprenante. Leurs parents & leurs amis les ornoient des plus riches parures, & jettoient après elles toutes ſortes de commodités pour leur uſage. Le deuil pour la mort du Roi ſe célebre pendant huit jours, non par des pleurs, ou des témoignages de triſteſſe, mais par des excès de boire & de manger. Cette fête biſarre qui ſe nomme *Malala* eſt renouvellée tous les ans & s'obſerve auſſi pour les Nobles, en proportionnant ſa durée à leur rang, ou à leurs richeſſes, ſans que le Chriſtianiſme y ait apporté de changement. La coûtume ſeule d'enterrer des filles eſt entierement abolie.

Adminiſtration de la Juſtice.

Toutes les Provinces de Congo ſont gouvernées chacune par un des principaux Seigneurs du Royaume, qui a le titre de *Mani*, & chaque Province eſt encore diviſée en pluſieurs petits Cantons dont les Chefs ſont auſſi des Manis, mais d'un rang inférieur aux premiers. Les grands Manis ou Gouverneurs, ſi l'on en croit quelques voyageurs, ont pris les titres de Ducs & de Comtes à l'imitation des Portugais ; néanmoins ceux-ci ne leur accordent que le titre de *Sovas*. Ces Gouverneurs affectent de ne ſe point montrer en Public ſans des marques éclatantes de grandeur, & dans leurs audiences, ils ſont aſſis dans de grands fauteuils de velours avec de riches tapis & quantité de couſſins ſous leurs pieds.

L'office des Manis inférieurs eſt de recevoir les revenus de la Couronne & de préſider à la culture des terres Royales lorſque la ſaiſon des pluyes eſt arrivée. Au temps de la moiſſon ils ſe réſervent une certaine partie des grains comme le ſalaire de leurs ſoins, ou les appointements de leur emploi.

Le Roi nomme dans chaque Province un Juge revêtu de ſon autorité pour la déciſion de toutes les cauſes civiles. Ces Juges pour décider les affaires ne peuvent conſulter les loix, puiſqu'il n'y en a point d'écrites ; mais ils ſe reglent ſur l'uſage ordinaire, ou quelquefois ils jugent ſuivant leur caprice. Leurs ſentences ne vont jamais au-delà de l'empriſonnement ou de l'amende, & ſi les matieres ſont importantes & que leur jugement ne ſe trouve pas ſatisfaiſant, les parties léſées peuvent en appeller au Roi. Ce Prince eſt le ſeul Juge des cauſes criminelles, & rarement il condamne à la mort. Il ſe contente de releguer dans quelque Iſle déſerte ceux qui ont mérité de perdre la vie, & s'ils ont le bonheur de vivre onze ou douze ans, ils ſont sûrs d'un pardon formel & d'obtenir quelqu'emploi dans l'Etat. Les offenſes des Negres contre les Portugais ſont jugées ſuivant les loix du Portugal.

Dans le Comté de Sogno la Juſtice civile & criminelle appartient également aux Manis, à l'exception d'un petit nombre de cas qui ſont réſervés au Comte ou à ſes Députés. L'accuſateur expoſe d'abord ſes raiſons à genoux devant le Juge qui eſt aſſis à terre ſur un tapis, tenant une petite baguette à

L'Afrique.

la main. Le Siége ordinaire eſt à l'ombre d'un gros arbre, & quelquefois dans une grande hutte de paille qu'on éleve exprès pour cet uſage. Il prête une oreille attentive aux diſcours de l'accuſateur & à ceux de l'accuſé & enſuite il appelle les témoins. S'ils tardent à paroître, la cauſe eſt remiſe à quelqu'autre jour, & s'ils répondent à la voix du Juge, ce dernier écoute leurs dépoſitions, péſe avec ſoin les témoignages des deux parties, & ſans autre notion de Juriſprudence il prononce ſa déciſion, ſuivant les regles de la nature & du bon ſens. Celui pour qui la ſentence eſt favorable paye une rétribution, & s'étend de ſon long, le viſage contre terre pour exprimer ſa reconnoiſſance. Ses amis le reconduiſent à ſa maiſon, & il eſt obligé de les traiter avec de grands frais, parce que ſi l'affaire eſt importante la fête dure trois ou quatre nuits. Dans les démêlés ordinaires de la ſociété on s'en rapporte au ferment des parties & on employe quelquefois diverſes épreuves, qui ne ſervent ſouvent qu'à faire ſubir à l'innocent la peine dûe au coupable.

Edifices du pays.

Il y a peu de différence entre les édifices de Congo & ceux de toute la Côte occidentale d'Afrique. Les Moſicongos élevent pluſieurs huttes au milieu d'un enclos & ils les font de terre ou de bois. Elles ſont couvertes de paille, & diviſées en pluſieurs appartements commodes & tendus de fort belles nattes. Ces huttes n'ont pas plus d'un étage, & elles ſont garnies de différents ornements. On ne doit attribuer qu'à la force de la coûtume, la négligence des Moſicongos à faire leurs maiſons avec des pierres, car il s'en trouve de belles carrieres dans leurs montagnes, & ils ont d'ailleurs du bois de charpente & des bêtes de charge pour le tranſport. Pour fermer leurs enclos, ils plantent des branches d'un certain arbre fort près l'une de l'autre, & ces arbriſſeaux deviennent ſi fort en croiſſant qu'ils compoſent moins une haye qu'un véritable mur. Ce mur eſt auſſi couvert de nattes & forme ainſi une cour fort propre, où les Negres ſe promenent à l'abri du Soleil.

Arts & coûtumes des Moſicongos.

Ceux qui demeurent dans les Villes tirent leur ſubſiſtance du commerce; ceux qui habitent la campagne vivent du produit de l'agriculture & de l'entretien des beſtiaux, ceux qui ſont établis ſur le bord des rivieres retirent le fruit de leur pêche, & enfin d'autres gagnent leur vie à recueillir le vin de *Tombe*, à fabriquer les étoffes du pays, &c.

Les richeſſes des Moſicongos conſiſtent principalement en eſclaves, en yvoire & en Simbos qui ſont de petites coquilles, & tiennent lieu de monnoye. Congo, Sogno & Bamba vendent peu d'eſclaves, & ceux qu'on tire de ces trois Provinces ſont peu eſtimés, parce qu'étant accoûtumés à vivre dans l'indolence, ils ſuccombent bientôt aux travaux pénibles. Ceux qui paſſent pour les meilleurs ſont tirés d'Amboille, de Jingos, des pays des Jagas, de Kaſenda, de Quilac, de Lembo & de divers autres pays au-deſſus de Maſſingano dans le Royaume d'Angola. Les Européens font auſſi quelque commerce en Simbos, mais les principales marchandiſes du Comté de Sogno ſont les étoffes de Sombos, l'huile de palmier & les noix de Kola. Les dents d'éléphants qu'on y apportoit autrefois en grand nombre y ſont devenues plus rares, & d'ailleurs c'eſt la ville de S. Salvador qui eſt comme le centre du commerce Portugais dans ces contrées.

Les marchandiſes d'Europe qui ſe vendent dans le Royaume de Congo

ſont des étoffes de Chypre, des toiles peintes nommées Capes de verdure, des cans bleus, des biramks de Surate, des chaudrons de cuivre, des draps d'Angleterre, de grands Simbos de Loanda, des Beſiers, des colliers, des anneaux & d'autres merceries de peu de valeur. Les poids & les meſures ne ſont en uſage dans ce pays qu'entre les Portugais.

Mariages anciens.

Les mariages des Moſicongos ſe faiſoient anciennement de cette maniere. Les parents d'un jeune homme envoyoient à ceux de la fille pour laquelle il avoit pris de l'inclination, un préſent qui paſſoit pour douaire. Ce préſent étoit accompagné d'un grand flacon de vin de palmier, qui porte dans le pays le nom de *Chetto à Melaff.* Il falloit que le vin fût bu par les parents de la fille avant qu'ils euſſent accepté le préſent, car ſans cela la conduite du pere & de la mere auroit paſſé pour un outrage. Si le pere retenoit le préſent c'étoit une marque qu'il accordoit ce qu'on lui demandoit & alors le jeune homme & tous ſes amis ſe rendoient à la maiſon de la fille & la recevoient des propres mains de ſon pere. Si quelques ſemaines d'épreuve, & d'examen attentif faiſoient connoître au mari qu'il s'étoit trompé dans ſon choix, il renvoyoit ſa femme à ſes parents & demandoit qu'on lui rendît ſon préſent. Si les ſujets de mécontentement venoient de la part du mari, il perdoit ſes droits à la reſtitution; mais de quelque côté qu'ils puſſent venir, la jeune femme n'en étoit pas regardée avec plus de mépris & ne trouvoit pas moins l'occaſion de ſubir bientôt une nouvelle épreuve. Le Chriſtianiſme a fait abolir cette coûtume, malgré les murmures des jeunes gens dont elle favoriſoit le libertinage.

L'économie domeſtique a ſes loix qui ſont uniformes dans toute la Nation, & elles obligent le mari de ſe pourvoir d'une maiſon, de vêtir ſa femme & ſes enfants ſuivant ſa condition, d'émonder les arbres, de défricher les champs & de fournir ſa maiſon de vin de palmier. Les femmes de leur côté doivent faire les proviſions qui regardent la nourriture & prendre tous les ſoins du marché. Lorſque la ſaiſon des pluyes eſt arrivée, elles vont travailler dans les champs juſqu'à midi & à leur retour elles préparent le dîner. S'il manque quelque choſe pour la ſubſiſtance de la famille, elles doivent l'acheter ſur le champ, ou ſe le procurer par des échanges. Le mari eſt aſſis ſeul à table, pendant que ſa femme & ſes enfants ſont debout pour le ſervir, & après ſon dîner, ils mangent ſes reſtes ſans ceſſer de ſe tenir debout. Les femmes au commencement de leur groſſeſſe ſe lient depuis les reins juſqu'aux genoux d'un cercle d'écorce dont elles ignorent d'ailleurs la vertu. On leve cette écorce ſur le tronc d'un arbre nommé *Mirrone*, & elle reſſemble à un drap groſſier. Son tiſſu naturel eſt ſi régulier qu'on le prendroit moins pour une production de la nature que pour un ouvrage de l'art.

Dans la premiere jeuneſſe des Negres, on les ſerre auſſi de certaines cordes faites par de prétendus ſorciers, ou par des Prêtres idolâtres. Pluſieurs paroles qu'on croit myſterieuſes accompagnent la cérémonie de lier les enfants, & on ſuſpend autour d'eux des os & des dents de divers animaux comme un préſervatif infaillible contre toutes ſortes de maladies. Quelques meres Chrétiennes ne laiſſent pas de ſouffrir ces ſuperſtitions & elles croyent avoir exactement rempli les devoirs de la Religion quand elles y ont ajoûté des *Agnus Dei*, des Médailles & des reliques. L'uſage du peuple eſt de laiſſer

L'Afrique.

les enfants remper nuds sur la terre afin de les endurcir & de les rendre plus agiles. Aussitôt qu'ils sont en état de marcher seuls on leur attache une sonnette au cou, dans la vûe de les retrouver facilement lorsqu'ils s'écartent. Les Negres qui n'ont point embrassé le Christianisme, ou qui ne sont pas fermes dans la foi, présentent leurs enfants aux sorciers dès le moment de leur naissance, pour apprendre à quelle fortune ils sont destinés. Le faux Prophete prend l'enfant entre ses bras, le tourne, l'examine; observe successivement toutes les parties de son corps, & communique ses lumieres aux parents. On soumet les malades aux mêmes observations pour approfondir la cause de leurs maladies. Si le Prophete se trompe, les prétextes ne lui manquent jamais pour s'excuser.

L'ascendant des Sorciers sur les Negres va jusqu'à leur interdire l'usage de la chair de certains animaux & de tels fruits ou de tels légumes avec d'autres prescriptions ridicules, & ce joug porte le nom de *Kejilla*. La soumission des Negres pour les ordonnances de leurs Prêtres est surprenante, & ils passeroient plutôt deux jours à jeun que de toucher aux aliments qui leur sont défendus, & si leurs parents ont négligé de les assujettir au Kejilla dans leur enfance, ils ne manquent pas, lorsqu'ils sont maîtres d'eux-mêmes de demander au Prêtre de lui imposer cette loi, & ils croyent que le moindre délai pourroit leur causer la mort.

Avant l'arrivée des Portugais, les habitants du Congo n'avoient pas de noms fixes pour la distinction des familles. Les gens du commun portoient des noms d'herbes, de plantes, de pierres, d'oiseaux, d'animaux de terre, de rivieres, & d'autres créatures; & les Seigneurs prenoient les titres de leurs terres. Maintenant les hommes & les femmes de toutes sortes de rangs, sans en excepter le Roi & les Princes reçoivent au baptême un nom de famille avec celui de la Religion.

Il n'y a dans le Royaume de Congo, ni Médecins, ni Apoticaires, ni même d'autres remedes que les simples, l'écorce des arbres, les racines, les eaux & l'huile qu'on fait prendre aux malades presqu'indifféremment pour toutes sortes de maladies. A la vérité ces peuples se peuvent facilement passer d'une multitude de remedes; l'air est sain & toute la Nation est généralement trop sobre pour se charger l'estomac de trop de viandes & de liqueurs. La fiévre qui est la maladie la plus commune fait ses ravages plutôt en hyver que dans toute autre saison. On l'attribue au mélange de chaleur & d'humidité que les pluyes continuelles occasionnent. La méthode ordinaire des habitants pour se guerir est de se frotter deux ou trois fois tout le corps depuis la tête jusqu'aux pieds avec un onguent composé d'huile & de poudre de Sandal. Leur remede pour le mal de tête est de se faire une légere saignée aux temples & pour cette opération, ils se servent d'une petite coquille aiguisée, & mettant une petite corne sur la playe, ils sucent le sang. La saignée se fait de même aux autres membres, & cette méthode est en usage aussi dans quelques pays du Levant, tels que l'Egypte & autres. La petite vérole, à laquelle ils sont sujets, ainsi que les Européens, n'est ni si maligne, ni si difficile à guérir qu'en Europe. Ils employent pour la guérir l'onction de Sandal, dont ils distinguent deux sortes; l'une rouge qu'ils appellent *Tavila*, l'autre grise nommé *KhiKongo*. La derniere est si estimée qu'on ne fait pas

difficulté de donner un esclave, ou sa valeur pour s'en procurer une piece.

Dans les Royaumes de Kakongo & d'Angoy, on ne doit pas enterrer un homme ou une femme, si toute sa famille, quelqu'éloignée qu'elle puisse être, ne se trouve rassemblée. Les funérailles commencent par le sacrifice de plusieurs poules, du sang desquelles on arrose les dehors & le dedans de la maison. Ensuite on jette les carcasses par dessus le toît, pour empêcher que l'ame du mort ne revienne troubler les habitants par des apparitions; car on est persuadé que celui qui verroit l'ame d'un mort tomberoit mort lui-même sur le champ. Cette idée est si fortement gravée dans l'esprit des Negres, que l'imagination seule a souvent produit les effets de la réalité. Après la cérémonie des poules, on continue de faire des lamentations sur le cadavre, & si la douleur ne fournit pas assez de larmes, on a soin de se mettre dans le nez du poivre indien, qui les fait couler en abondance. Lorsqu'on a fait quelque temps des plaintes lugubres & qu'on s'imagine avoir suffisamment versé de pleurs, on passe tout d'un coup de la tristesse à la joye en faisant bonne chere aux frais des plus proches parents du mort, qui pendant ce temps-là demeure sans sépulture. On cesse enfin de boire & de manger, mais c'est pour suivre le son des tambours qui invite l'assemblée à danser.

Pour conduire le corps d'un Noble à la sépulture, on couvre le chemin de feuilles & de branches, & la marche doit se faire en droite ligne. On doit juger par conséquent que s'il se trouve, quelque mur ou quelque maison sur le passage, on ne balance point à l'abattre. Les cimetieres des Payens sont ordinairement dans des campagnes ouvertes, & on place quelque chose sur les tombeaux, selon la qualité du mort. Sur les uns c'est un grand amas de terre qu'on rend capable de résister au vent & à la pluye; sur les autres, on voit la corne de quelque bête extraordinaire ou quelque vaisseau de terre; d'autres sont à couvert sous un arbre dont les branches offrent quantité d'entrelacements superstitieux qui sont l'ouvrage des Prêtres. Au lieu d'un cercueil de bois, on enveloppe le corps dans une piece d'étoffe de coton soigneusement cousue & revétue au dehors d'une infinité de bagatelles. A la place d'étoffe de coton, une natte de paille sert d'enveloppe pour les pauvres.

HABITANTS D'ANGOLA.

On a déja vû quelle étoit la Religion que professoient les habitants d'Angola qui n'avoient point embrassé le Christianisme. Je vais donc passer tout d'un coup à ce qui regarde leur Gouvernement civil & militaire, leurs habillements, leurs inclinations, &c.

Gouvernement d'Angola.

Avant que les Rois d'Angola eussent consenti à recevoir le baptême, ils n'étoient regardés que comme des Gouverneurs ou des Lieutenants du Roi de Congo. Maintenant la seule marque de leur dépendance est un tribut qu'ils ne payent même qu'à leur volonté.

Dans toutes les parties du Royaume d'Angola, on distingue quatre ordres de Negres qui composent la Nation. Le premier, qui est celui des Nobles, se nomme *Mokata*; on donne au second, dans la langue du pays, le titre

L'AFRIQUE. d'*Enfants du Domaine* ; & il renferme tous les habitants libres, qui sont la plûpart artisans ou laboureurs ; le troisiéme ordre est celui d'une sorte d'esclaves qui appartiennent au domaine de chaque Noble, & qui passent de même à l'héritier ; enfin le quatrieme est l'ordre des *Mokikas*, ou des esclaves ordinaires, qui s'acquierent par la guerre ou par le commerce. L'habillement des Negres d'Angola ressemble beaucoup à celui des habitants du Congo, & leurs ornements consistent en grains de verre ronds, qu'ils nomment *Anzalos*. La ressemblance est si grande entre les deux Nations, qu'il reste peu d'éclaircissements à joindre aux détails qu'on a déjà lus. Les habitants d'Angola ont un goût particulier pour la chair de chien, & ils la préferent à toute autre viande. En conséquence ils ont soin d'engraisser ces animaux, & on les vend publiquement dans les marchés.

Les armes dont on se sert à Angola sont l'arc & les fléches ; mais les Seigneurs ont des haches, des lances & des couteaux en forme de couperets, qu'ils portent suspendus à leur ceinture du côté gauche. Il y a peu de différence entre leurs armes & celles du Congo, & on n'en remarque pas davantage entre leurs usages militaires & leur maniere de combattre. Ils sont naturellement braves & entreprenants, & quelquefois ils s'engagent à quelque entreprise dangereuse & prenant congé du Roi, ils font vœu de ne pas revenir sans l'avoir exécutée.

Les provinces d'Angola sont gouvernées sous l'autorité du Roi par les principaux Seigneurs de sa Cour ; & chaque canton par un Chef inférieur qui porte le nom de *Sova*. Chaque Sova préside à l'assemblée d'un certain nombre de Makottes ou Conseillers, qui ont part à toutes ses délibérations dans les affaires de quelque importance ; mais qui n'approchent de lui qu'à genoux & en battant des mains. Ce Sova mene d'ailleurs une vie privée dans quelque village environné de haies épaisses, où l'on ménage quelques ouvertures fort étroites pour servir d'entrées. On ne connoît dans le Royaume d'Angola qu'une sorte de punition pour les crimes ; c'est l'esclavage au profit du Sova. Cependant après ce châtiment le coupable se venge quelquefois par la mort de son adversaire, qu'il empoisonne. Les formes de la Justice se réduisent à la déposition de l'accusateur, & elle est immédiatement suivie de la Sentence du Sova.

Le Gouvernement de Loanda & des autres parties du Royaume, qui reconnoissent l'autorité des Portugais, est entre les mains d'un Gouverneur, de deux *Bradores*, qui sont ses Conseillers, d'un *Bridor*, qui est le Chef de la Justice criminelle, & de deux Juges nommés *Jenses*, avec un Sécretaire. Les Gouverneurs Negres, ou les Sovas des cantons que les Portugais ont soumis par les armes, leur payent un tribut annuel d'esclaves & leur rendent d'autres services à titre de vassaux.

Les Negres d'Angola ont trois sortes d'instruments de musique martiale ; les premiers sont de grandes cresselles attachées à des caisses de bois, qui ne sont qu'un tronc d'arbre creusé & couvert de cuir, & ils frappent dessus avec de petites baguettes d'yvoire. Les seconds ont la forme d'un cône ou d'une cloche renversée, & ils sont composés de plaques de fer fort minces. On frappe dessus avec des baguettes de bois, & souvent on a soin de les fendre pour rendre le son plus dur & plus militaire. Les instruments de la troisieme

espece

efpece font des dents d'éléphants creufées, dans lefquelles on fouffle par une embouchure tranfverfale, comme celle du fifre, & le fon approche beaucoup de celui de la trompette. Ces inftruments ne font pas tous d'une grandeur égale, les plus forts font ceux du Général, qui s'en fert pour communiquer fes ordres par divers fons. Les Officiers inférieurs, qui en ont de plus petits, répondent auffi par de certaines notes, pour faire entendre qu'ils comprennent les intentions de leur Chef. Les premiers Officiers, ou même les foldats, s'ils font reconnus pour très-braves, marchent à la tête de la troupe, jouent, danfent, encouragent leurs compagnons, & leur font connoître par les fons qu'ils tirent de leurs trompettes, quelle eft la force du danger qu'ils ont à éviter & quelle forte d'armes ils ont à craindre.

Dans leurs marches, les Commandants portent de grands bonnets quarrés garnis de plumes d'autruches & de paons, pour rendre leur figure plus pompeufe & plus terrible. La partie fupérieure de leur corps eft nue à l'exception de quelques chaînes de fer, dont ils fe couvrent les épaules. Depuis la ceinture jufqu'en bas, ils ont une forte de hautes-chauffes de toile qui font couvertes d'étoffes & qui leur tombent jufqu'aux talons; mais ils les retrouffent vers la ceinture & les y tiennent attachées. A leur ceinture, qui eft ordinairement fort bien travaillée, ils fufpendent des fonnettes, dont le bruit femble les animer au combat. Ils ont aux jambes des bottines à la Portugaife, & leurs armes font l'arc, les fleches, l'épée, la dague & la targette. Ceux qui font armés d'un arc y joignent la dague, mais ils ne portent pas de targette. Le commun des foldats eft nud de la tête jufqu'aux reins, & n'a pour armes que l'arc & les fleches avec une hache à la ceinture. La longueur des arcs eft de trois pieds, les cordes font d'écorce d'arbre, & les fleches de la même longueur que les arcs, mais moins groffes que le doigt. Elles font armées de fer par la pointe & garnies de plumes à l'autre bout. Chaque foldat en porte fix ou fept dans la main dont ils tiennent l'arc, fans le fecours du carquois.

La méthode du pays pour cultiver les terres eft différente de celle des autres Negres. Ceux d'Angola ouvrent la terre en fillons avec une forte de pelle, & lorfque les rivieres commencent à s'enfler des eaux de pluye qui defcendent des montagnes, on fend la rive pour introduire dans les fillons autant d'eau qu'on en defire; & lui fermant le paffage, on la laiffe repofer pour humecter la terre. Enfuite on la fait rentrer dans fon lit par les mêmes canaux, & la terre par ce travail fe trouve propre à recevoir des femences, qui produifent trois mois après une abondante moiffon.

En général les habitants d'Angola n'amaffent point de richeffes, & ils fe contentent d'un peu de millet, de quelques beftiaux, de leur vin & de leur huile de palmier. Le principal commerce des Portugais & des autres Européens dans ce Royaume, confifte en efclaves qu'ils tranfportent à Porto-Ricco, à Rio de la Plata, à faint Domingue, à la Havanne, à Carthagene & furtout au Bréfil pour le fervice des plantations & des mines. Autrefois les Efpagnols conduifoient annuellement plus de quinze mille efclaves dans leurs propres colonies, & on juge qu'aujourd'hui les Portugais n'en tranfportent pas moins. Leurs agents en achetent jufqu'à cent cinquante & deux cents mille dans l'intérieur des terres. Lorfqu'ils arrivent fur la côte,

L'AFRIQUE. ils font ordinairement fort maigres & très-foibles, parce qu'ils font mal nourris dans le voyage, & qu'on les fait coucher à l'air. L'ufage des Portugais de Loanda eft de bien traiter les efclaves avant que de les embarquer, & pour cet effet, ils les raffemblent dans une grande maifon faite à ce deffein, & leur fourniffent abondamment de l'huile de palmier pour fe frotter le corps & fe rafraîchir. S'il ne fe trouve point de vaiffeau prêt à les recevoir, ou s'ils ne font point en affez grand nombre pour faire une cargaifon complette, on les employe en attendant à la culture des terres. Auffitôt que les efclaves font à bord, on prend un foin extrême de leur fanté, & ils font pourvus de remedes, furtout de limons & de blanc de plomb pour les garantir du fcorbut. Si quelqu'un d'entre eux tombe malade, on ne manque point de le loger à part, & de lui faire obferver un régime falutaire. Les Portugais veillent exactement à faire changer les nattes des efclaves de douze jours en douze jours.

Quoique la traite des efclaves foit affez confidérable dans la ville de Kambamba, elle l'eft beaucoup moins que dans celles de Maffangano & d'Embakka, où tous les Negres voifins en menent fans ceffe, lorfqu'ils ont befoin de quelques marchandifes. Les Portugais ont des magafins de toutes fortes de commodités dans ces deux villes, entre autres des étoffes à lifiere rouge, de grands coutils à longues rayes, des draps de Kent rouges, des toiles de Siléfie & d'autres lieux, de beaux velours, des galons d'or & d'argent de toutes les grandeurs, de l'eau-de-vie, de l'huile de lin, des couteaux de matelots, toutes fortes d'épices, du fucre blanc, des tapis de Turquie, du fil blanc & de toutes couleurs, des colliers de verre bleu & noir, de la foie à coudre & à broder, du vin de Canarie, de grands hameçons, des épingles d'un doigt de long, des épingles communes, des aiguilles, de grandes & de petites fonnettes de faucons, des queues de cheval, dont les Negres font tant de cas, que pour une feule, ils donneroient volontiers deux efclaves.

Les hommes ont plufieurs femmes, mais la premiere jouit de la fupériorité fur toutes les autres, comme dans les différentes contrées de l'Afrique. Une femme, qui eft devenue mere, demeure féparée de fon mari jufqu'à ce que fon enfant ait quelques dents. Alors tous les parents & les amis des deux fexes portent l'enfant de maifon en maifon, au bruit de leurs chants & de leurs inftruments de mufique, afin qu'on lui faffe des préfents fuivant l'ufage. L'office des femmes eft d'acheter, de vendre & de faire au dehors tout ce qui eft le partage des hommes dans la plûpart des autres pays, tandis que leurs maris, gardant la maifon, font occupés à filer, à fabriquer leurs étoffes & à d'autres ouvrages de la même nature.

On peut attribuer aux mauvaifes qualités de l'air qu'on refpire à Angola, les diverfes maladies dont les habitants de ce pays font affligés. Une des maladies les plus ordinaires & les plus dangereufes eft une fievre ardente, qui caufe la mort dans l'efpace de quelques heures, fi l'on n'a promptement recours à la faignée. Une autre maladie, qu'on nomme *Bitios de Kis* dans le pays, n'eft pas moins redoutable que la fievre dont je viens de parler. Les fymptômes de cette feconde maladie font une profonde mélancolie, avec de grands maux de tête, & des foibleffes de jambes accompagnées de vives

douleurs. Ceux qui en ſont attaqués ont les yeux ſi enflés, qu'ils paroiſſent prêts à ſortir de la tête. Le remede le plus convenable à cette ſorte de maladie eſt de laver fréquemment l'anus de celui qui en eſt affligé & de lui mettre un ſuppoſitoire de limon, qu'on l'engage à garder le plus longtemps qu'il lui eſt poſſible. Souvent les malades ne peuvent le ſupporter deux minutes, parce qu'il leur cauſe des ardeurs très-douloureuſes. Si l'application de ce remede eſt aſſez prompte, les malades n'ont pas beſoin d'autres ſecours pour guérir ; mais ſi le mal a eu le temps de ſe fortifier, il faut avoir recours à d'autres traitements, ſuivant l'état dans lequel le malade ſe trouve.

Les Negres d'Angola ſont ſouvent attaqués d'une autre maladie qui leur affoiblit la vûe juſqu'à la leur ôter preſqu'entierement, mais ils employent un remede, qui tout ſimple qu'il eſt, ſe trouve très-efficace. Ils prennent un foie de poule crud, ſe l'appliquent ſur les yeux, & ſont en peu de temps radicalement guéris. Les maladies auxquelles ils ſont encore fort ſujets ſont de violents maux de jambes ; une eſpece de paralyſie qu'ils nomment *Beriberi* ; le *Boaſt*, l'*Embaſſèr* & la petite vérole. Le meilleur remede contre le Beriberi eſt de frotter les jointures du malade devant le feu avec une eſpece d'huile que les Indiens nomment *Man-Tennah*, & qui découle des rochers dans l'iſle de Sumatra, comme une huile de pierre. Elle eſt excellente auſſi pour les humeurs froides, pour les foibleſſes de jambes & pour les entorſes. Le Boaſt eſt une pernicieuſe maladie qui attaque les Negres, & qui leur fait tomber en pourriture le nez, les mains, les pieds, les doigts, les oreilles & qui paſſe d'une jointure à l'autre avec de grandes douleurs. L'Embaſſer eſt un autre mal fort commun, qui eſt cauſé par l'endurciſſement de la rate. Il occaſionne une mélancolie noire, rend le tein jaune & le corps peſant. Les remedes que les Negres connoiſſent pour la guériſon de ce mal, ſont des bouillons compoſés de la racine d'un arbre, qu'ils nomment *Embotta*. A l'égard de la petite vérole, elle eſt ſouvent mortelle pour eux, parce qu'ils ignorent les ſoins que demande cette maladie, & les remedes qui y ſont propres.

Funérailles des Negres d'Angola.

A la mort d'un Negre, on lave ſoigneuſement le corps, on peigne ſes cheveux, on le pare d'un habit neuf, & dans cet état on le porte à la ſépulture, qui eſt ordinairement une eſpece de caveau. On le place ſur un petit ſiége de terre avec quantité de colliers & d'autres inſtruments autour. Pour les perſonnes du premier ordre, on fait des libations de ſang & de vin, les autres cérémonies funebres ont beaucoup de reſſemblance avec celles du Congo ; on les nomme *Tamba*, & on obſerve que ces formalités profanes ſont encore en uſage parmi quelques Chrétiens d'Angola.

Les habitants d'Angola ſont extrêmement livrés à la divination par le vol des oiſeaux. S'ils en voyent partir un du côté gauche ; s'ils croyent remarquer quelque différence dans ſon cri, ils conſultent leurs Prêtres, qui en tirent des conſéquences & des regles pour leur conduite. Tous les champs du pays étant ſans hayes & ſans défenſe, on plante aux environs quelques rangées de pieux qui ſont revêtus par les Prêtres d'un peu de paille ou d'herbes conſacrées. C'eſt dans l'eſprit des Negres un ſi puiſſant préſervatif contre le vol, qu'il cauſeroit la mort à ceux qui entreprendroient de nuire aux moiſſons.

HABITANTS DE BENGUELA.

Les habitants de Benguela, ſi l'on en croit le rapport de quelques voyageurs, ſe nomment *Endal-Ambondos*, & n'ont aucune eſpéce de gouvernement. On les repréſente ſi ſimples & ſi timides, que trente ou quarante Européens armés ſuffiſent pour faire la loi à toute la Nation. Ces peuples portent des peaux autour de la ceinture & des colliers au col. Leurs armes ſont des dards de fer & des arcs, & ils menent une vie ſauvage & très-brutale. La parure des femmes du pays eſt un collier de cuivre qui ne peſe pas moins de quinze livres avec des braſſelets du même métal, qui leur montent juſqu'au coude. Autour de la ceinture, elles portent une piece d'étoffe compoſée de l'écorce d'un arbre nommé *Iſandi*, qui n'eſt ni filée, ni tiſſue, & ſous les genoux elles ont des cercles de cuivre qui leur deſcendent juſqu'aux mollets.

La Province d'où ce canton dépend s'appelle *Dembe*, & préſente une chaîne de montagnes qui s'étendent depuis celles de Kambamba; elles bornent les côtes au Sud & à l'Oueſt, & ſi les habitants étoient plus laborieux qu'ils ne ſont, ils en retireroient du cuivre en abondance; mais ils ſe contentent de ce qui leur eſt néceſſaire pour leur parure, & négligent le reſte.

L'air eſt ſi dangereux dans le pays de Benguela, & communique aux aliments des qualités ſi pernicieuſes, que les Etrangers qui en uſent à leur arrivée, ne peuvent éviter la mort, ou de fâcheuſes maladies. On conſeille ordinairement aux paſſagers de ne pas deſcendre au rivage, ou du moins de ne pas boire de l'eau du pays. On reconnoît aiſément, à l'air triſte & défait des blancs qui s'arrêtent à Benguela, combien le climat de cette région leur eſt contraire. Leur voix eſt foible & tremblante & leur reſpiration paroît entrecoupée, comme s'ils la retenoient entre leurs dents. Pluſieurs voyageurs dont on tient ce récit, ont évité de faire un long ſéjour dans un lieu qui leur a ſemblé ſi triſte.

NATIONS QUI BORDENT LES PAYS DU CONGO ET D'ANGOLA.

Parmi les Nations voiſines du Congo & d'Angola, on remarque plus particulierement celles des Anzikos & des Jaggas, qui ſe ſont rendus redoutables par leurs invaſions, & qui ont formé pluſieurs Royaumes indépendants, tels que ceux de Bokka, de Meala, d'Anziko, de Matamba, &c. On donne maintenant à la Nation des Anzikos le nom de Metikas, ou de Monſals, nom qu'elle tire peut-être de ſa capitale, qui eſt ſituée vers les frontieres de Bukka-Meala. Il n'y a rien de remarquable dans cette ville que le Palais Royal, qui paſſe pour bien bâti, & on aſſure que le Roi qui regne ſur Monſals, compte treize autres Rois parmi ſes vaſſaux. Il porte le titre de grand Makkoko ou Makoko, & donne ce nom à tout le Royaume.

On y trouve, ſuivant le rapport de quelques voyageurs, quantité de mines de cuivre & beaucoup de ſandal rouge & gris. Le rouge porte le nom de *Tavilla*, & le gris celui de *Khikongo*. Ce dernier paſſe pour le meilleur, & on en fait une poudre fort odoriférante & diverſes médecines. Si on le mêle avec l'huile de palmier, on en fait une onction très-utile à la ſanté;

mais les Portugais y ajoutent du vinaigre, & s'en frottent les jointures dans certaines maladies. En le jettant sur les charbons ardents & se mettant la tête sur la fumée qu'il produit, on assure qu'on est soulagé des plus terribles maux de dents. La moëlle & les parties intérieures de l'arbre sont les plus estimées pour la composition des remedes, & on ne fait même aucun cas des parties extérieures.

Les Anzikos ou Monsals sont vifs & belliqueux, on remarque en eux une extrême agilité, & on ne vante pas moins leur douceur, leur droiture & leur bonne foi que leur courage & leur valeur. Cependant ils sont d'un caractere si sauvage & si peu disposé à se familiariser avec les Européens, que ces derniers ne peuvent former aucune conversation avec eux, aussitôt que les marchés qu'ils font sont finis. Ils menent au Congo des esclaves de leur propre Nation, des dents d'éléphants, ou des étoffes des pays dont ils sont voisins. En échange ils emportent du sel & des zimbis, qui leur servent de monnoye, outre une espece de grandes coquilles qui viennent de l'isle saint Thomas, & qui sont employées dans leur parure. Ils reçoivent aussi des soyes, des toiles, de la verrerie & d'autres marchandises tirées de Portugal. Plusieurs voyageurs rapportent que les Anzikos ont chez eux des marchés publics de chair humaine, comme on vend en Europe celle des bœufs & des moutons. Ces mêmes voyageurs prétendent que les Anzikos, peu contents de manger les prisonniers qu'ils font à la guerre, tuent leurs propres esclaves, ou les vendent pour la boucherie publique.

Dans cette contrée barbare, le peuple a la tête nue & n'est pas mieux couvert depuis la ceinture jusqu'en haut. Il se noue les cheveux sur la tête ou les frise, & en général il a beaucoup de soin de sa chevelure. Les Nobles sont vêtus de soye & de toile, & ils ont la tête couverte d'un bonnet bleu, rouge ou noir, ou d'un chaperon de velours. La vanité leur fait apporter du choix dans leurs habits, suivant leur état & leurs facultés. Les femmes nobles & riches sont couvertes de la tête jusqu'aux pieds, mais celles du commun n'ont qu'un pagne qui leur tombe de la ceinture en bas. On voit aux premieres une sorte de mante qu'elles rejettent sur leurs épaules, & qui ne leur laisse que le visage découvert. Elles portent aussi des souliers, tandis que toutes les autres vont pieds nuds. Leur marche est vive & légere, leur taille fort bien prise, & leur abord agréable.

Les Anzikos ont toujours coutume de combattre à pied, & il y a quelque différence entre leurs armes & celles de leurs voisins. Leurs arcs sont petits & courts, & ils sont enveloppés d'une peau de serpent de plusieurs couleurs, avec tant de propreté qu'on la prendroit pour le bois même. On prétend que cette peau rend les arcs plus forts & fait que les archers les tiennent plus fermes. La corde est un tissu de quelques petites plantes qui ressemblent au roseau, mais souples & solides comme les fouets dont les Portugais se servent à cheval. Les fleches des Anzikos sont courtes & menues, mais d'un bois fort dur, & ils les portent dans la même main dont ils tiennent l'arc. Ils les tirent si promptement que plusieurs partent avant que la premiere soit tombée à terre. Ils se servent aussi de haches & de couperets, dont la forme est particuliere à leur Nation. Le manche est plus petit de la moitié que le fer ; il est couvert d'une peau de serpent, & se termine par

L'AFRIQUE. un pommeau qui sert à le faire mieux tenir. Le fer en est fort luisant & il tient au bois par quelques plaques de cuivre qui sont de la même longueur que le manche. Le dos de la hache sert de marteau, & dans une action les Anzikos parent aux fleches de l'ennemi, en tournant leurs haches avec tant de vîtesse qu'elles leur coupent le passage. Ensuite ils les suspendent à leurs épaules pour commencer plus librement leur décharge. Ils ont encore dans des fourreaux de peau de serpent des dagues fort courtes, qui ont la forme d'un couteau avec un manche, & ils les portent en sautoir. Leurs ceintures sont de différentes sortes; mais celles des guerriers sont de peau d'éléphant, larges de trois pouces. Comme elles sont d'abord extrêmement roides, parce que cette peau n'a pas moins de deux pouces d'épaisseur, ils les courbent à la chaleur du feu, & parviennent ainsi à les boutonner. On n'a pas d'autre éclaircissement sur la Religion de ces peuples, sinon qu'ils sont idolâtres.

JAGGAS.

Le nom de Jaggas, suivant le rapport de divers voyageurs, paroîtroit un nom commun à plusieurs peuples; l'étendue de pays qu'ils occupent sert à confirmer cette opinion. Leur figure personnelle est peu agréable. Ils sont noirs, ont la taille haute & l'air audacieux. Leur usage est de se tracer des lignes sur les joues avec un fer chaud, & ils s'accoutument aussi à ne montrer que le blanc des yeux en baissant la paupiere; ce qui acheve de les rendre hideux. Ils sont totalement nuds, & tout respire la barbarie dans leurs manieres. On ne leur connoît point de Rois, & ils vivent dans les forêts, errants comme les Arabes. Leur férocité & leur courage les portent à ravager le pays de leurs voisins, & dans leurs attaques ils poussent des cris affreux, afin d'effrayer leurs ennemis.

Leurs armes sont le dard & la dague avec des targettes de cuir, qui leur couvrent entierement le corps, & ces mêmes targettes plantées autour d'eux dans leurs camps leur font une espece de rempart. Souvent en présence de leurs ennemis, ils se contentent de se couvrir le corps de cette sorte de boucliers, & attendent que les fleches de leurs adversaires soient épuisées, pour se jetter sur eux & les massacrer. Ces peuples ne campent jamais sans se fortifier, quand ils n'auroient qu'une nuit à passer dans le même lieu. Ils employent à cet usage les arbres que le pays leur offre, & pendant qu'une partie de l'armée s'occupe à les abattre, l'autre les transporte dans le lieu nécessaire. Leur retranchement consiste dans un enclos circulaire percé de douze portes, dont la garde de chacune est confiée aux soins d'un Capitaine. Le Général est logé au centre du camp dans un enclos particulier avec une bonne garde à la porte. Les huttes des soldats sont serrées l'une contre l'autre, & ils placent à la porte de chaque hutte leurs arcs, leurs fleches & leurs dards; de sorte qu'à la moindre allarme, ils se trouvent prêts à combattre. D'ailleurs leurs sentinelles veillent toute la nuit au bruit de leurs tambours.

Les Jaggas se plaisent beaucoup dans les pays où ils trouvent le plus de palmiers, parce qu'ils aiment avec passion le vin & le fruit de cet arbre. Le fruit est pour eux d'un double usage, en ce qu'ils le mangent & en tirent

de l'huile. Leur méthode pour tirer le vin de palmier eſt différente de celle des autres peuples. Ils abattent l'arbre par la racine, & le laiſſent couché l'eſpace de dix ou douze jours avant que d'en faire ſortir le vin. Enſuite ils y creuſent deux trous quarrés, l'un au ſommet, & l'autre au milieu. Ils tirent de chaque trou environ une quarte de liqueur du matin au ſoir, & un arbre peut fournir la même meſure pendant vingt-ſix jours ; mais au bout de ce temps, il ſe flétrit & ſe ſeche entierement. Dans tous les lieux où ils font quelque ſéjour, ils coupent aſſez d'arbres pour ſe fournir de vin pendant un mois. S'ils prennent la réſolution de reſter encore lorſque le premier mois eſt fini, ils recommencent la proviſion d'une autre mois, & ruinent ainſi un pays en peu de temps.

Ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'auſſi long-temps qu'ils y trouvent ce qui leur eſt néceſſaire. Vers le temps de la moiſſon, ils s'établiſſent dans le canton le plus fertile qu'ils peuvent découvrir, pour recueillir des grains & tuer des beſtiaux qui ne leur appartiennent pas, car ils ne plantent, ni ne ſement, & négligent d'élever des troupeaux. Lorſqu'ils entrent dans un pays où ils s'attendent qu'on fera une vigoureuſe réſiſtance, ils ſe retranchent & demeurent tranquilles un ou deux mois, ſe contentant de tenir les habitants dans des allarmes continuelles pendant cet intervalle. S'ils ſont attaqués, ils ſe tiennent ſimplement ſur la défenſive & laiſſent quelques jours à l'ennemi pour décharger ſa fureur. Le Général des Jaggas met enſuite en embuſcade une partie de ſes troupes à quelque diſtance du camp, & il trouve ainſi moyen d'enfermer ſes ennemis, s'ils ſe haſardent à renouveller l'attaque. Alors ſi les Jaggas ſont vainqueurs, ils ne manquent pas de ravager le pays où ils ſe trouvent.

Les femmes des Jaggas portent leurs cheveux avec de hauts toupets entremêlés de coquillages. Elles ſe frottent le corps avec du muſc, & c'eſt une grande beauté à leur jugement que d'avoir quatre dents de moins, ſçavoir deux en haut & deux en bas. On eſtime ſi peu celles qui n'ont pas le courage de ſe procurer cet agrement prétendu, qu'on refuſe de boire & de manger avec elles. Preſque toutes les femmes ont les bras, les jambes, le cou chargés de colliers & d'anneaux, & autour des reins elles portent un pagne de ſoye. Elles ſont naturellement aſſez fécondes ; mais leurs maris qui les emmenent toujours avec eux dans les courſes qu'ils font, donnent impitoyablement la mort aux enfants qui naiſſent pendant les marches. Pour ſuppléer en quelque ſorte à ces pertes, les Jaggas enlevent dans les villes qui tombent ſous leur puiſſance tous les garçons & les filles de douze ou treize ans environ, & ils les élevent comme s'ils leur avoient procuré la naiſſance, tandis qu'ils tuent les peres & les meres pour les manger.

Ils ſe font accompagner de toute cette Jeuneſſe dans leurs différentes courſes & leur mettent un collier qui eſt la marque de leur diſgrace. Les garçons doivent le garder juſqu'à ce qu'ils ayent fait quelque action qui leur mérite l'honneur d'être déclarés *Gonſos*, c'eſt-à-dire, Soldats. Alors ils quittent tous les ſignes de leur ſervitude & ſont regardés comme de véritables Jaggas. Le Genéral de ces peuples n'entreprend rien d'une certaine importance ſans faire un ſacrifice qui coûte la vie à pluſieurs victimes humaines. Les cérémonies de ce ſacrifice ſe font ordinairement le matin & avec beaucoup d'appareil.

L'AFRIQUE.

Pour enterrer leurs morts, les Jaggas font un caveau dans lequel ils mettent le corps assis, mais c'est après lui avoir accommodé fort proprement les cheveux, l'avoir lavé & comme embaumé avec des poudres odoriférantes. Le mort est couvert de ses plus beaux habits, & lorsqu'il est placé dans le caveau destiné à lui servir de derniere demeure, deux de ses femmes se couchent près de lui & aussi-tôt qu'on a brisé ses armes & qu'on les a jettées dans le même lieu, on ferme le caveau en le remplissant de terre. Ceux qui meurent dans le pays sont enterrés de la même maniere, mais on met avec eux dans le caveau, tous leurs ustensiles domestiques. Chaque mois, les parents du mort, s'assemblent au tombeau pendant trois jours & font des libations de sang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'observe aussi long-temps qu'il reste quelqu'un de la famille en vie. On rapporte que les Jaggas sont fort humains entr'eux tout le tems qu'ils jouissent d'une bonne santé; mais dans la maladie, ils ne connoissent plus aucune loi d'humanité & de compassion naturelle.

Tels sont les mœurs, les usages, &c. des peuples qui se trouvent entre le pays de Benguela & celui des Hottentots, dont je vais parler dans l'article suivant. Plusieurs Géographes placent encore parmi les peuples voisins du Congo, une Contrée fort vaste qui borde la mer sous le nom de Royaume de Matama, de Mataman, ou de pays de Simbelas. M. Delisle dans sa carte assure de son côté que la situation de Matama est incertaine. Quoi qu'il en soit, au rapport de tous les voyageurs, l'air de ce pays est fort bon, & son terroir produit abondamment toutes sortes de provisions sans compter les mines de cristal & de divers métaux. Le Roi qui est Idolâtre est souvent en guerre avec les habitans d'Angola, & on trouve vers la côte plusieurs Chefs de bourgades qui malgré la pauvreté & la misere auxquelles ils sont réduits prennent le titre de Rois. On croit qu'il y a encore dans ces Contrées une Nation de Sauvages sans nom, qui, à ce qu'on prétend, ne différent des bêtes brutes que par l'usage de la parole.

ARTICLE V.

Les Hottentots.

Différentes Nations des Hottentots.

LA premiere Nation des Hottentots en commençant par le Cap de Bonne-Espérance, est celle des *Gunjemans*. Ces peuples vendirent une partie de leurs terres aux Hollandois, & se trouvent aujourd'hui mêlés avec ces derniers.

En tirant vers le Nord on rencontre la Nation des *Kochoquas* que Dapper appelle *Salthanehaters*, parce qu'ils habitent les environs de la Baye de Saldanha ou Saldagne. Il y a dans ce pays plusieurs mines de sel qui y attirent les Etrangers. Les Hollandois y ont toujours des soldats, qui servent en même temps à garder les mines, & à découvrir les vaisseaux qui paroissent en mer. Les anciens habitans du pays occupent la plus grande partie des terres, & surtout celles où il n'y a pas de sources. Les Hollandois qui doivent

doivent fournir les rafraîchiſſements aux vaiſſeaux de la Compagnie des Indes des Provinces-Unies, habitent les endroits où ſont les plus belles prairies.

En avançant du côté du Nord, on rencontre les *Souſſiquas* ou *Suſſaquas*, dont le pays eſt ſitué à quelque diſtance de la Baye de Saldanha. Les Suſſaquas formoient une Nation très-nombreuſe, & elle étoit fort riche en troupeaux avant que les Flibuſtiers Hollandois euſſent ravagé ce pays. Le terrein eſt coupé de montagnes, dont les ſommets & les vallées ſont couvertes d'herbes, ornées des plus belles fleurs, & parfumées des plantes les plus odoriférantes. Il y a peu de bêtes ſauvages, ce qui provient ſans doute de la diſette d'eau.

Le pays des Suſſaquas confine à celui des *Odiquas* ou *Udiquas*, qui habitent aux environs de la Baye de Sainte Hélene. Ces deux Nations ſe ſont liguées contre les Chirigriquas leurs voiſins avec leſquels ils ont eu pluſieurs guerres. Les Hollandois trouverent le moyen de les reconcilier en 1706, & depuis ce temps elles ont vécu en paix.

Ces *Chirigriquas* ſont au-deſſus de la Baye de Sainte Hélene. Ce peuple qui eſt très-nombreux, eſt remarquable par la force du corps. Les Chirigriquas paſſent parmi les Hottentots pour les plus adroits à lancer la zagaie, arme dont ils ſe ſervent. La qualité de leurs terres eſt meilleure que dans les deux derniers Cantons dont on vient de parler. Le pays eſt partagé en deux par la riviere des Elephants, ainſi nommée parce que ces animaux ſe trouvent en grande quantité ſur ſes bords. Il y a pluſieurs montagnes qui fourniſſent d'excellents pâturages. Les vallées ſont très-fertiles & ſont émaillées de fleurs qui répandent une odeur agréable. On y voit des Serpents parmi leſquels il y en a une eſpece qui eſt cornue, & qu'on appelle *Ceraſtes*. On trouve dans quelques endroits des cailloux curieux par leurs différentes couleurs, & par leurs nuances ſingulieres. Il y a dans ce pays une grande forêt de haute futaye, qui eſt remplie de Lions, de Tigres, de Léopards, de Loups & d'autres animaux carnaſſiers. Les Chirigriquas qui avoient éprouvé la fureur des Flibuſtiers, ne regardoient les Européens qu'avec horreur. Les Hollandois les firent revenir dans la ſuite de leurs préjugés, & arrêterent les effets de leur animoſité qui les portoit à maſſacrer les Européens qui tomboient entre leurs mains.

En continuant toujours du même côté, on rencontre la grande & la petite Namaqua. La petite eſt ſituée ſur la Côte & à l'Oueſt de la grande. Les *Namaquas* habitants de ces deux pays, n'ont pas la même forme de gouvernement, ni la même maniere de vivre. On les eſtime pour leur force, leur valeur, leur bon ſens & leur bonne mine. Ils parlent peu, leurs réponſes ſont laconiques, & ils ne répondent jamais ſans avoir réflechi. Le pays eſt montagneux & fort ſterile, à cauſe des ſables & des pierres dont le terrein eſt rempli. Les vallées ne ſont pas même plus fertiles que le reſte du pays. Il n'y a dans tout le Canton qu'un petit bois & une ſeule ſource. La riviere des Elephants qui coule au travers fournit de l'eau aux habitants. Près de la ſource dont on vient de parler on voit un rocher creuſé & taillé de maniere qu'il forme une eſpece de Forteresse. On l'appelle le château de Miro, & on prétend que c'eſt l'ouvrage d'un ancien Capitaine des Namaquas nommé Miro. On trouve dans ce pays une grande quantité de bêtes ſauvages, &

L'AFRIQUE.

une espece particuliere de Daims marquetés, qui n'est point dans les autres contrées des Hottentots : les taches de ces animaux sont blanches & jaunes, & ils ne sont pas aussi gros que ceux de l'Europe, mais ils sont plus légers à la course. Ils ne vont que par troupes, & ne sont gueres moins de cent ensemble. La chair en est grasse & délicate, mais elle n'a pas le goût de nos Daims.

Sur les frontieres des Namaquas, du côté du Nord, habitent les *Attaquas*. Leur pays est sterile & sec. La grande disette d'eau les oblige à vivre par petites troupes placées à une certaine distance les unes des autres. Ils ne font aucun commerce, & ont à peine assez de bestiaux pour leur usage. Ils sont même souvent obligés de vivre de gibier. Ces peuples supportent leur pauvreté avec une philosophie vraiment stoïcienne, & ils paroissent aussi contents que s'ils étoient dans l'abondance. Quoique braves, ils menent une vie fort tranquille & sont rarement en guerre avec leurs voisins. Lorsqu'ils craignent d'être attaqués ils allument des feux sur les montagnes, & à ce signal toutes les différentes troupes se rassemblent en un seul corps.

Telles sont les Nations Hottentotes qu'on rencontre au Nord du Cap.

Les *Koopmans*, ainsi appellés du nom d'un de leurs Capitaines, confinent aux Gunjemans du côté du Sud. Leur pays s'étend fort loin à l'Est, mais il est reserré sur la côte. Plusieurs Européens s'y sont établis, & occupent de riches & belles campagnes. Le pays est très-fertile & bien arrosé. On y trouve surtout en grande abondance diverses especes de bois propres à différents usages. La riviere nommée Palamit coule rapidement au travers de ces campagnes. Elle tire sa source des montagnes de Drakenstein, & après avoir parcouru les vallées des Koopmans elle va se jetter dans la mer. Elle reçoit dans son cours plusieurs ruisseaux dont le plus large est appellé la riviere Noire. On trouve dans ce Canton un Bain d'eau chaude, & plusieurs mines de sels.

La Nation des *Hessaquas* est plus avant vers le Sud. Leurs terres sont situées le long des côtes de la mer. Ces peuples sont riches, puissants, mais peu instruits dans le métier de la guerre. Les campagnes qui fournissent d'abondants pâturages, sont couvertes de leurs troupeaux, & leurs bœufs de guerre surpassent ceux de leurs voisins en force & en beauté. Leurs richesses les mettent en état de faire un grand trafic avec les Hollandois, & de se procurer de l'eau-de-vie, du tabac & plusieurs autres choses en plus grande quantité que leurs voisins. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter la guerre, mais lorsqu'ils y sont forcés, ils ne montrent pas moins de courage que les autres Nations. Lorsqu'ils sont trop foibles pour résister à leurs ennemis, ils ont recours au Gouverneur du Cap, qui tâche alors de rétablir la paix entre ces peuples. Les villages des Hessaquas sont plus grands & plus peuplés que ceux des autres Hottentots. Ils sont aussi en plus grand nombre. Il y a beaucoup de gibier dans ce pays, qui fournit d'ailleurs tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie. Les Hessaquas qui sont pauvres ont coutume de se mettre au service des Européens, & lorsqu'ils ont amassé quelque argent ils achetent des bestiaux, & se retirent dans leurs pays où ils deviennent bientôt aussi riches que leurs compatriotes.

A l'Est des Koopmans, on rencontre les *Sonquas*. C'est un peuple extréme-

L'Afrique.

ment courageux & très-adroit à manier les armes. Le pays qui eſt montagneux fournit à peine de quoi nourrir ſes habitants. Pour ſubvenir à leur pauvreté, ils s'engagent dans les troupes des autres Hottentots, & vont continuellement à la chaſſe. Ils épargnent tant qu'ils peuvent leurs beſtiaux qui ne ſont pas nombreux, & ils les réſervent ordinairement pour quelque jour de ſolemnité. La plûpart du temps ils vivent de racines & d'herbes qui ſe trouvent dans les campagnes. Les Sonquas ont ſoin d'enlever le miel qu'ils trouvent dans le creux des arbres, & ils le vendent aux Européens.

Le pays des *Dunquas* confine à celui des Sonquas. Il eſt moins montagneux que par-tout ailleurs, & couvert d'herbes, de plantes & de fleurs. On y trouve des troupeaux & du gibier en abondance.

Les Cantons occupés par les *Damaquas* leurs voiſins, eſt auſſi beau & auſſi fertile, mais il eſt encore plus uni. Il fournit des melons d'eau & du chanvre ſauvage. Le gibier & le bétail y ſont en grande quantité ; mais le bois y eſt rare. Les ſalines qui ſont en pluſieurs endroits du pays, ſe trouvent trop éloignées pour que les Européens puiſſent en faire uſage, car les Hottentots ne ſe ſervent jamais de ſel. Le Palamit arroſe ce canton, dans lequel il ſerpente beaucoup.

Après les Damaquas on trouve les *Gauros* ou *Gauriquas*. La contrée qui n'eſt pas d'une grande étendue, eſt ſi riche & ſi fertile que le peuple, quoique nombreux, y vit dans l'abondance. L'eau & le bois s'y trouvent en grande quantité, & les pâturages y ſont excellents. Le grand nombre de bêtes féroces dont ce pays eſt rempli, oblige les habitants à leur faire continuellement la chaſſe.

Sur la côte du Nord-Eſt des Gauros habitent les *Houténiquas*. On trouve dans ce pays pluſieurs forêts dont les arbres ſont très-beaux. Entre ces bois il y a de belles prairies couvertes d'herbes de toute eſpece & émaillées de fleurs qui flattent en même temps la vûe & l'odorat.

Le pays des *Chamtouers* borne celui des Houténiquas. Cette contrée eſt une plaine bien arroſée & qui fournit de bons pâturages. Le gibier & les bêtes ſauvages y ſont auſſi en abondance.

Enfin au Nord-Eſt des Chamtouers, on rencontre la Nation des *Heykoms*. Leur pays eſt plein de montagnes, & l'eau douce y eſt fort rare. Il n'y a que les vallées qui ſoient fertiles.

Il y a de certains Hottentots vagabonds, qui ne s'occupent qu'à voler & à faire des incurſions ſur les terres des peuples qui habitent aux environs du Cap. C'eſt un compoſé de tous les ſcélérats Hottentots, qui, ou proſcrits par leurs crimes, ou gênés par les loix & les coutumes de leur pays, ſe retirent dans les montagnes où ils font leur habitation. On les appelle *Buſchies* dans la langue du pays, c'eſt-à-dire, *gens de grands chemins*. Lorſqu'on peut arrêter quelqu'un de ces brigands, il eſt auſſitôt mis à mort. On envoye ſouvent contre eux des partis ; mais comme ils ſçavent qu'ils n'ont aucun pardon à eſpérer, ils ſe battent avec un courage extraordinaire. Leurs plus dangereux ennemis ſont les Haykoms.

Les Caffres.

Entre le pays des Gauriquas & des Houténiquas, on trouve la terre de Natal habitée par les *Kaffres* ou *Caffres*, que quelques uns confondent avec les Hottentots. Toutes les relations les plus fidelles qu'on a de ce pays, ſont

L'Afrique.

cependant voir que ce ſont deux peuples abſolument différents. Ils ſe reſſemblent à la vérité, par les cheveux, leurs groſſes levres & leur nez camus, mais ils différent à plusieurs autres égards. Les Caffres ont naturellement le nez camus en naiſſant, au lieu qu'on le rend ainſi aux Hottentots dans leur enfance. Les premiers ſont entierement noirs, & les ſeconds ont une couleur olivâtre. Les Caffres ne ſe frottent point le corps de graiſſe, ne bégayent point, ne frappent point leur langue contre le palais en parlant, habitent des maiſons quarrées & faites de plâtre, portent des croix pendues à leurs cols, enfin ſont gouvernés par un Roi. Toutes ces choſes n'ont rien de conforme aux mœurs & uſages des Hottentots, comme on le verra bientôt. Les Caffres ſont en commerce avec les corſaires de la mer Rouge, qui leur apportent des étoffes de ſoye, & en échange, ils remportent des dents d'éléphants. Les Caffres échangent ces mêmes étoffes contre des marchandiſes d'Europe, lorſque quelque vaiſſeau touche au Cap. On leur livre ordinairement pour ces marchandiſes, du goudron, des ancres & des cordages, qu'ils échangent de nouveau avec les pirates de la mer Rouge. Ils envoyent au Monomotapa la ſoye qu'ils ne vendent pas aux Européens. Les Portugais de la Moſambique ſont auſſi commerce avec ces Caffres.

Origine des Hottentots.

M. Pierre Kolbe, dans ſes Mémoires ſur le Cap de Bonne-Eſpérance où il avoit été pendant dix ans, nous apprend que le mot *Hottentot* n'eſt point un ſobriquet, comme pluſieurs l'ont avancé, & que c'eſt le véritable nom par lequel les peuples du Cap de Bonne-Eſpérance ſe ſont toujours déſignés eux-mêmes. Leur origine ne nous eſt pas connue. Les Hottentots diſent, » *que leurs premiers parents vinrent dans leur pays par une fenêtre ou par* » *une porte*, car le mot qu'ils employent, ſignifie également ces deux cho-» ſes. Ils ajoutent que le nom de l'homme étoit *Noh*, & celui de la femme » *Hingnoh*; que leur Dieu qu'ils appellent *Tikquoa*, les envoya l'un & l'au-» tre dans le pays; qu'ils apprirent à leurs deſcendants à garder les trou-» peaux, & à faire un grand nombre d'autres choſes utiles. « Cette tradition, généralement répandue chez toutes les Nations Hottentotes, a un grand rapport avec l'hiſtoire de Noé ſorti de l'Arche après le déluge.

Les Hottentots ont une autre tradition qui n'eſt pas moins remarquable. Ils diſent » que leurs premiers parents commirent une faute ſi grande, & » qu'ils offenſerent tellement le Dieu ſuprême, qu'il les maudit eux & toute » leur poſtérité; qu'il endurcit leur cœur de maniere qu'ils ont très-peu de » connoiſſance de cet Etre, & qu'ils ſe ſentent toujours éloignés de le ſer-» vir «. Les différentes traditions porteroient naturellement à croire que les Hottentots ou deſcendroient des Juifs, ou que quelque Juif en voyageant anciennement dans ce pays, auroit donné à ces peuples quelque connoiſſance de la Geneſe, & des coutumes Judaiques. En effet, les Hottentots reglent le temps de leurs principales fêtes par les nouvelles & les pleines lunes, s'abſtiennent de certaines viandes, ſurtout de la chair de pourceau & de poiſſons ſans écailles. A un âge marqué ils pratiquent une eſpece de circonciſion, & ont leur baptême & leurs ablutions. Ils ne conſervent cependant aucun ſouvenir ni de Moyſe, ni des enfants d'Iſrael, ni de la loi écrite. On pourroit conjecturer de ceci qu'ils ſortent des Troglodytes, ancien peuple d'Afrique, qu'on prétend être ſorti d'Abraham par Cetura, & qui

observoit plusieurs coutumes communes aux Juifs & aux Hottentots. Les Troglodytes & les Hottentots s'accordent à donner à leurs enfants les noms de leurs bêtes favorites, comme ceux de bœuf, de mouton, &c. Les uns & les autres enferment dans de petites hutes avec quelques provisions les vieillards qui ne sont plus en état de marcher, & les abandonnent ainsi pour toujours. Leur maniere de chasser est la même, ainsi que celle d'ensevelir leurs morts. En un mot, les uns & les autres sont extrêmement légers à la course.

Leur langue.

La langue des Hottentots est un composé de sons extraordinaires. On n'y apperçoit même rien de commun avec aucune langue connue. *Elle ressemble*, disent quelques-uns, *au bruit confus que font des coqs d'inde en colere qui se battent, aux cris d'une pie ou d'un chat-huant.* Les Européens ne peuvent parvenir à la bien prononcer, quelque peine qu'ils se donnent. La prononciation de cette langue depend de certains chocs, de certains froissements peu naturels de la langue contre le palais, de certaines vibrations & inflexions si étranges, qu'il est presque impossible de les imiter. Cette langue est une espéce de bégayement, & on prendroit volontiers les Hottentots pour un peuple de Begues. Pomponius Mela, en parlant des Troglodytes s'exprime ainsi : *Ces peuples font plutôt du bruit que d'articuler des mots : bruit aigu qui ne paroît avoir rien d'articulé.* Hérodote & Pline après lui assurent, *que la langue dont ces peuples se servent ne ressemble à aucune autre : ils font simplement un bruit semblable au cri des chauves-souris.* Cette nouvelle conformité entre les Hottentots & les Troglodytes pourroit servir encore à appuyer les conjectures de ceux qui pensent que les premiers tirent leur origine des seconds.

Leur portrait.

M. Kolbe avertit, dans l'ouvrage que j'ai cité plus haut, que les voyageurs n'ont pas représenté les Hottentots tels qu'ils étoient, & qu'ils ont outré la matiere dans la description qu'ils en ont faite. Ils les font passer, ajoute-t-il, pour le peuple le plus sauvage & le plus brutal, incapable en quelque sorte de la moindre réflexion, n'ayant aucune connoissance de la Divinité, nul ordre, nulle économie, & ne donnant aucune marque de bon sens ou d'humanité. Notre Auteur avoue qu'ils ont de grands défauts, qu'ils sont extrêmement mal-propres & très-paresseux ; mais il se plaint en même temps de ce qu'on a beaucoup exagéré ces défauts. Il releve surtout la brutalité qu'on leur reprochoit de coucher pêle-mêle, sans distinction de sexe ni même de parenté. Comme il a fait un long séjour parmi eux, il a été en état de juger par lui-même de ce qui en étoit, & il assure que cette accusation est des plus fausses & des plus mal fondées. Le portrait qu'il en fait est assez avantageux.

L'intégrité, l'équité & la promptitude à rendre justice sont, dit-il, des qualités qu'on admire dans ces peuples. On voit aussi briller parmi eux une noble simplicité qui charme ceux mêmes qui ne considerent que le faste des Nations policées. Ils sont bons & fideles domestiques, & ne touchent jamais à ce qui leur est confié, & s'acquittent avec exactitude & habileté des commissions les plus importantes. Ils sont généreux, hospitaliers, secourent promptement ceux qu'ils sçavent être en danger, & se font un plaisir de partager avec leurs voisins les présents ou provisions qu'ils reçoivent. M. Kolbe rapporte à ce sujet un trait qui paroît mériter d'être placé ici.

L'AFRIQUE.

» J'étois intimement lié, dit-il, avec un nommé Pegu, Capitaine d'un » village assez éloigné du Cap. Un jour qu'il étoit venu chez moi pour me » rendre une visite, il m'annonça qu'il avoit très-bon appétit, & que je » l'obligerois si je voulois lui donner quelques rafraîchissemens. Je lui fis » apporter à boire & à manger, en lui disant qu'il pouvoit disposer de » tout ce que je lui offrois. Il profita de mes offres. Comme la salle dans » laquelle je le reçus donnoit sur la rue, il ne tarda pas à voir passer quel- » que Hottentot de sa connoissance, & aussitôt qu'il en eut apperçu un, » il l'invita à lui tenir compagnie, ce que l'autre accepta volontiers. Lors- » que ce dernier fut sorti, je dis à Pegu, que j'étois étonné de ce qu'ayant » un voyage à faire, il avoit si peu ménagé les provisions que je lui avois » données. Il parut surpris de mon discours, & me répondit ainsi. *J'ai » suivi la coutume des Hottentots. Je ne puis rien manger sans en faire part » à quelqu'un de mes freres, lorsque je les vois passer. Si je vais chez lui, » il me traite de la même maniere & me présente tout ce qu'il a.*

On pourroit rapporter un nombre infini d'exemples semblables, & même d'autres qui feroient connoître leur humanité envers des Etrangers, lorsqu'ils ont besoin de leur secours après avoir fait naufrage.

Pour achever le portrait de ces peuples, il est à propos de parler de leurs vices ; l'yvrognerie en est un des principaux. Lorsqu'ils ont quelques liqueurs fortes en leur possession, ils ne quittent le tonneau que lorsqu'ils ne peuvent plus porter le verre à la bouche. Au défaut de liqueurs, ils s'enyvrent de tabac, dont ils fument jusqu'à perdre connoissance. Quelque soit cependant leur passion pour les liqueurs, ils ne touchent jamais à celles qui ne leur appartiennent pas.

Ils sont paresseux au-delà de toute expression, & l'on diroit qu'ils font consister leur félicité à vivre dans l'inaction. Rien ne peut les tirer de leur repos qu'un besoin pressant. Alors ils ne le cedent à personne en activité & en diligence. Mais dès qu'ils ont ce qu'ils souhaitent, ils retombent dans leur premiere paresse. C'est sans doute à ce défaut qu'on doit attribuer leur extrême malpropreté dans le boire & dans le manger. Ces peuples ont coutume de se frotter le corps depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, de beurre ou de graisse de mouton, mêlée avec la suie qu'ils ramassent sous leurs pots. Leur couleur naturelle étant olivâtre, ils veulent par cette espece de teinture se donner une couleur plus foncée. Si le soleil, la poussiere ou quelqu'autre accident a enlevé cette espece de fard, ils le renouvellent aussitôt. Les pauvres, qui ne se servent que de beurre ou de graisses rances, répandent au loin une odeur insupportable.

Les Hottentots n'ont rien d'effrayant dans la physionomie ; on y remarque au contraire de la douceur & de la bonté. Ils ont la tête fort grosse, le nez plat, les levres épaisses, les dents blanches comme de l'yvoire, & les joues naturellement vermeilles ; mais à force de se couvrir de graisse & de suie, on a peine à s'en appercevoir. Les enfants naissent blancs, mais au bout de dix ou douze jours, ils deviennent couleur d'olive.

Leur Religion.

Les Hottentots reconnoissent une Divinité suprême. Ils disent qu'*ils croyent en celui qui a fait les cieux, la terre, & la mer, & toutes les choses qui y vivent.* Ils sont persuadés que cet Etre suprême possede toutes les perfections ;

qu'il ne fait jamais de mal à perſonne ; qu'on n'a pas lieu de redouter ſon pouvoir, & qu'il habite beaucoup au deſſus de la lune. Ils ne rendent aucun culte à ce Dieu ſuprême qu'ils appellent le Dieu des Dieux. Ils rendent au contraire de grands hommages à la lune, qu'ils regardent comme une Divinité inférieure, ou comme l'image viſible d'un Dieu inviſible. Ils lui attribuent le pouvoir de diſpenſer à ſon gré la pluye & le beau temps. Ils s'aſſemblent de nuit en raſe campagne à la nouvelle & à la pleine lune, & font mille contorſions en chantant & en danſant. Les Hottentots rendent encore de grands reſpects à un inſecte volant, & regardent comme bienheureux celui d'entr'eux ſur lequel il veut bien ſe repoſer quelques moments. Ils adorent enfin une certaine Divinité malfaiſante, qu'ils diſent être le principe de tout mal. Ils lui offrent des ſacrifices pour tâcher de l'adoucir, & l'engager à les laiſſer tranquilles. Ils croyent qu'il y a des ſorciers, & c'eſt une preuve qu'ils ne le ſont gueres. Ils ont un grand nombre de fêtes qu'ils célebrent par des feſtins, des chants & des danſes ; mais dans ces jours de cérémonies religieuſes, ils ont ſoin de boire avec beaucoup de modération les liqueurs fortes, & le plus ſouvent ils s'en abſtiennent entierement. Leur boiſſon ordinaire eſt du lait mêlé dans de l'eau. Les femmes n'aſſiſtent pas à ces feſtins. Les hommes mangent les viandes bouillies, & on envoye le bouillon aux femmes. On a tout lieu de penſer qu'ils croyent à l'immortalité de l'ame, par l'appréhenſion qu'ils ont que l'ame de leur parent ou de leur voiſin ne vienne les tourmenter. Comme ils s'imaginent que les morts ne fréquentent que les endroits qu'ils ont habités, ils laiſſent en entier les huttes où ils ſont décédés, avec leurs habits, leurs armes, leurs meubles, &c. & tout le village change de lieu auſſitôt que quelqu'un a perdu la vie. Chaque village a un Prêtre, dont la fonction conſiſte à ſe trouver aux ſacrifices, à régler toutes les cérémonies religieuſes, à y préſider, à faire les mariages & les funérailles. Les Hottentots ſont ſi fort attachés à leur Religion, qu'il eſt impoſſible de les faire changer, & ceux qu'on avoit inſtruits dès leur enfance des vérités de la Religion Chrétienne, ont apoſtaſié dans la ſuite, & rien n'a été capable de les faire rentrer dans les voyes du ſalut.

Forme de leur Gouvernement.

Chaque Nation Hottentote a un Chef qu'on appelle *Konque*. Son office eſt de commander l'armée, de conduire les négociations, de préſider aux Conſeils nationaux, & de les convoquer. Sans ſon conſentement on ne peut faire la paix ou la guerre. Hors de ces cas extraordinaires ſon autorité eſt entierement bornée au village, où il fait ſa réſidence, & dont il eſt toujours le Capitaine. Cette dignité eſt héréditaire, mais le pouvoir en eſt fort limité. Avant que d'en être revêtu, il eſt obligé de s'engager ſolemnellement à ne rien changer dans la forme du Gouvernement, & à ne rien entreprendre contre les droits & prérogatives des Chefs de villages, ni contre les priviléges du peuple. Le Konque n'étoit autrefois diſtingué que par la beauté de la fourure qui lui ſervoit d'habillement ; mais depuis l'arrivée des Hollandois au Cap, ces Chefs portent un couronne de cuivre. Chaque village a d'ailleurs un Chef particulier qu'on appelle Capitaine ou Gouverneur. Sa fonction eſt de veiller à la tranquillité publique, de maintenir l'ordre & la paix & de faire adminiſtrer la Juſtice dans toute l'étendue de ſa Juriſdiction. Il eſt le Député du village dont il eſt Gouverneur, aux aſſemblées

L'AFRIQUE. de la Nation. En temps de guerre il commande les troupes tirées de son village ; mais il obéit au Chef de toute la Nation. Cette place est aussi héréditaire, & il jure de même de ne rien changer aux loix & coutumes du village. Ces Capitaines qui n'étoient distingués que par leurs fourures, le sont aujourd'hui par une canne à pomme de cuivre, dont les Hollandois leur ont fait présent.

Ceux qui désireront être plus instruits des mœurs & coutumes des Hottentots pourront lire la description du Cap de Bonne-Espérance de M. Kolbe. 3. vol. in-12. C'est le meilleur ouvrage que nous ayions sur cette matiere.

ARTICLE VI.

Moeurs et Usages des Habitants de Madagascar.

L'ISLE connue sous les différents noms de Madagascar, de saint Laurent, de Madecasse, que lui donnent ses habitants naturels, & d'isle Dauphine, que les François lui ont imposé en 1664. est située le long des côtes Orientales d'Afrique, comme on l'a pu voir dans la Topographie de cette partie du Monde. On y voit des villes, des bourgs & des villages; mais le nombre de ses habitants ne paroît pas proportionné à son étendue. Ils sont presque tous noirs, grands, agiles & d'une contenance audacieuse. Ils sçavent cacher, sous un air riant & affectueux, les desseins les plus formés de nuire à ceux qui abordent chez eux. Ils sont capables d'arts & de science, & il y a peu de métiers en Europe, dont ils n'ayent au moins des idées grossieres & qu'ils n'exercent avec utilité. Ils écrivent en caracteres Arabe de la droite à la gauche, & s'appliquent à une sorte d'Astrologie, dont ils tirent de prétendues prédictions par des points nombrés.

Les femmes, suivant le rapport de quelques voyageurs, sont bien faites & d'humeur galante. Elles ont la taille déliée, légere & leur démarche est agréable. Leurs yeux sont vifs & brillants, leur dents d'une extrême blancheur, & leur peau est noire & fort douce. Elles ont beaucoup de goût pour la propreté, & plusieurs d'entre elles ont montré en diverses occasions un courages au-dessus de leur sexe. Une des raisons qui paroîtroit s'opposer à la multiplication des habitants de Madagascar, est leur superstition sur les jours heureux ou malheureux. Si un enfant naît dans un de ces derniers, ses pere & mere l'abandonnent impitoyablement, & il périt bientôt faute de soins. Si au contraire un enfant vient au monde dans un jour heureux, il est regardé comme un présent du ciel, & on n'oublie rien de ce qui peut être avantageux à sa santé. On le lave dans quelque eau courante & la mere qui se charge toujours de l'alaiter, le porte sur son dos enveloppé d'une toile. Les femmes qui ont les mammelles assez longues les donnent à leurs enfants pardessus l'épaule ; mais celles qui les ont plus courtes tiennent leurs enfants devant elles. On trouve souvent à Madagascar, comme au Cap Verd, des meres & des nourrices qui paroissent encore dans l'enfance. Elles sont un mois sans sortir après leurs couches, & au bout de deux mois, elles portent pour marque de leur délivrance un petit balai de feuilles de latanir.

On

On ne voit à Madagaſcar ni temple, ni aucune eſpece de culte religieux. Les Inſulaires ne ſemblent reconnoître d'autre Divinité que celle qu'ils ſe font eux-mêmes, d'une ſorte de grillon qu'ils nourriſſent au fond d'un grand pannier, dans lequel ils mettent auſſi ce qu'ils ont de plus précieux. Ce biſarre aſſemblage eſt nommé l'*Oly* de chaque famille, qui croit beaucoup l'honorer en danſant autour avec un emportement qui reſſemble à la fureur. Lorſque quelqu'un d'eux ſe croit inſpiré par ſon Oly, il exécute ſans faire la moindre réflexion, tout ce que ſon imagination lui préſente dans le moment. Le peuple n'a aucune notion ſur l'origine de l'exiſtence des hommes, & de celle du Monde, & ſi l'on demande à la plûpart des Naturels, ce qu'ils penſent à cet égard, ils ne répondent rien qui marquent poſitivement leur opinion. Cependant l'uſage de la circonciſion & des jeûnes eſt généralement répandue dans toute l'iſle.

Les caſes ou les huttes communes reſſemblent à celles du Cap Verd, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont ſi baſſes qu'on ne peut s'y tenir debout. Les villes ſont ordinairement compoſées d'environ mille caſes, & elles ſont défendues par un foſſé large & profond de ſix pieds, & d'une forte paliſſade ſur la crête intérieure. Le *Donac*, ou la maiſon du Seigneur s'éleve au deſſus des autres, quoiqu'elle ſoit bâtie & couverte de feuilles comme celles du bas peuple. Après le coucher du ſoleil, tous les habitants que l'âge ou la maladie ne force point à reſter dans leurs caſes, s'aſſemblent autour du Donac pour danſer & ſe réjouir. Ils battent la terre de la plante des pieds avec une force qui ſurprend toujours les Européens. Ils chantent ou racontent en heurlant les exploits de leurs ancêtres, & ils exaltent la valeur de leur Prince, à qui ils ſouhaitent & prédiſent toutes ſortes de proſpérités. Les femmes de leur côté danſent en rond au ſon d'un inſtrument, fait d'une groſſe canne avec des filets qui ſervent de corde. Elles en jouent preſque toutes en ſe l'appuyant ſur la poitrine du côté gauche ; elles touchent les cordes de la main droite, & chantent quelquefois en même temps. Les bourgs n'ont pour défenſe qu'une paliſſade de pieux, & les villages qui n'ont ni pieux ni foſſés, changent quelquefois de ſituation, parce que quatre Negres ſuffiſent pour enlever & tranſporter une caſe.

L'habit le plus ſomptueux des Nobles, ou de ceux qui ſont riches, eſt un pagne ſur les épaules & un autre qui leur deſcend depuis la ceinture juſqu'aux genoux, avec des ſemelles de cuir pour ſandales, & une ſorte de panier ſur la tête pour coëffure. Les gens du commun ne portent, ainſi que la plupart des Negres de l'Afrique, qu'un petit morceau de toile par devant & un autre par derriere, ſoutenus tous les deux par une ceinture. L'habillement des femmes de quelque diſtinction eſt une eſpece de corſet ſans manches, & un pagne de ſoye, de coton, ou d'autre étoffe qui tombe juſqu'au deſſous du jarret. Elles ont auſſi pluſieurs tours de grains de corail, d'or, de petites coquilles fort rares & de griſgris, qu'elles portent au col & aux bras. Leurs cheveux ſont treſſés avec ſoin, & lorſqu'ils ſont aſſez longs, ils retombent avec grace ſur les épaules. Les femmes du peuple ne mettent gueres plus d'attention à leur habillement que leurs maris, & on les voit ſimplement couvertes d'un pagne de quelque étoffe groſſiere.

Les mariages des habitants de Madagaſcar ſe font ſans beaucoup de

L'AFRIQUE. précautions ni de formalités. Les hommes ne s'informent jamais de la conduite qu'a tenue une fille, qui de son côté vit avec une grande liberté tant qu'elle n'a point de mari. Un Insulaire qui veut prendre une femme, la demande à ceux de qui elle dépend, & pour l'obtenir il leur donne des bœufs, des moutons, des manilles d'or & d'argent, ou d'autres richesses proportionnées à son rang. La religion n'entre pour rien dans les cérémonies du mariage, & un Grand épouse ordinairement quatre femmes, qu'il a soin de loger séparément.

Les habitants de Madagascar ont des loix, dont ils ne connoissent pas l'origine; mais qui s'observent avec beaucoup d'uniformité dans toutes les parties de l'isle. On perce les mains aux voleurs; on coupe la tête aux meurtriers avec des fers de zagayes; & c'est le *Rohandrian*, ou le Grand de la Province qui juge, conjointement avec les Chefs de chaque village. Il ne prend rien pour le procès d'un criminel, parce qu'il croit avoir assez gagné en purgeant le pays d'un scélérat. A l'égard des causes civiles, on lui amene pour son droit un nombre de bestiaux proportionné à l'importance du procès.

La nourriture la plus commune de tous les Insulaires est du lait de vache, du riz & des racines. S'ils mangent quelques pieces de bœuf rôti, ce n'est qu'aux jours de fête ou de grande cérémonie. Ils rotissent le bœuf avec la peau, après l'avoir nétoyée comme on nétoye en Europe celle de porc. Leur liqueur chérie est une espece d'hydromel composé de trois quarts d'eau & d'un quart de miel qu'ils font bouillir & écumer, & qu'ils conservent dans de grands vaisseaux de terre noire. Cette liqueur acquiert un goût fort agréable, mais est nuisible pour l'estomach des François. Ils font aussi un vin de cannes de sucre & de bananes. Le vin de cannes de sucre est plus fort que leur liqueur de miel, & le vin de bananes a beaucoup d'agrément sans aucune force.

Un vassal ne peut jamais se dispenser de suivre son Chef à la guerre, & il fuit dès qu'il le voit en faire autant, ou tomber d'un coup mortel. Les Soldats se présentent aux coups avec courage, lorsqu'ils sont animés par l'exemple, & si la mort est inévitable, ils la reçoivent sans murmure. Si un Chef commence à fuir, toute l'armée se débande aussitôt & suit son Général en désordre.

Nota. Depuis l'impression du chapitre, où il est fait mention du *Prêtre Jean*, que les Portugais s'imaginoient avoir découvert; j'ai trouvé des éclaircissements que je crois devoir indiquer ici.

Ce Prêtre Jean étoit Thogrul, Khan des Keraïts horde des Tartares Mogols. Ce Prince connu dans la suite sous le nom de Vamkhan, & par corruption Onkkhan, étoit Chrétien Nestorien, & faisoit sa résidence à Cara-Corum, autrement Kara-Koum, Holin, ou Ho-nin-glou, ville de la Tartarie, Onkkhan, en embrassant le Nestorianisme, prit le nom de Jean, & c'est pour cette raison qu'Aboulfaradge le nomme le Roi Jean. A l'égard du titre de Prêtre qu'on lui donne, c'est probablement parce qu'il avoit été sacré Prêtre par les Nestoriens. Ces Hérétiques donnoient cette dignité à tous ceux qui la leur demandoient, & même aux enfans. Onkkhan fut tué en 1203, en combattant contre Genghizkan. *Histoire des Huns*, T. III. p. 13. & 20.

Fin de l'Afrique.


AMERIQUE SEPTENTRIONALE
Divisée en ses principales Possessions et Gds. Peuples
Dressée sur les Relations et Observations les plus récentes par J.B. Nolin Géogr.
Pour servir à l'Introduction à l'histoire Universelle du Baron de Puffendorf
Septentrion
Midi
Occident
Orient
Gr. de Mer ditte Pacifique
Mer du Nord
Ocean Atlantique
Golfe du Mexique
Nouveau Groenland
Vieu Groenland
Islande
Isles Britanniques
Terre de Labrador
Baye Baffin
Baye Hudson
Californie
Nouveau Mexique
Louisiane
Floride
Canada
Partie d'Amerique Meridionale
Echelles
Milles ou Minutes d'un Gd. Cercle
Lieües Marines ou Gdes. Les. de France
Grandes Lieües d'Espagne



INTRODUCTION
A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

L'AMÉRIQUE.
CHAPITRE PREMIER.
Découverte de ce Pays.



L'AMÉRIQUE ou le nouveau Monde eſt un vaſte pays, ſéparé de l'Europe par la Mer du Nord, de l'Afrique par l'Océan Atlantique, & de l'Aſie par la mer du Sud. L'Amérique a au Nord les terres Arctiques, qui ne ſont découvertes qu'en partie, & au Midi le détroit de Magellan qui la ſépare de plusieurs iſles, dont la plus conſidérable eſt la terre de feu. On ignore de quelle maniere l'Amérique fut peuplée, & ſi c'eſt quelque naufrage qui y a porté les premiers habitants. On a lieu aujourd'hui de conjecturer que le Nord de l'Amérique a pu recevoir des colonies des Nations qui habitent les extrémités

L'AMÉRIQUE.

de l'Asie. Quelques passages des Auteurs de l'Antiquité ont fait croire à plusieurs, que l'Amérique étoit connue des Anciens sous le nom d'*Atlantide*; mais c'est une question que je n'entreprendrai point de discuter ici.

J'ai parlé dans les chapitres précédents de ce volume, de la découverte des Canaries, & on y a vu de quelle maniere les Portugais, à l'occasion de la guerre qu'ils avoient portée en Afrique contre les Maures, projetterent de connoître les différentes côtes de l'Afrique. Tous les voyages entrepris par les ordres de Don Henri, Infant de Portugal, servirent à faire revenir les Européens des préjugés où ils étoient au sujet de la Zone Toride, qu'on regardoit comme inhabitable. Toutes les chimeres s'évanouirent, & insensiblement on s'accoutuma à se perdre, pour ainsi dire, dans cette vaste étendue de mer qui environne l'Afrique & l'Amérique. Animé par les découvertes qu'on faisoit, on se sentit naturellement porté à en faire de nouvelles.

Les Açores furent trouvées par des Flamands vers l'année 1447. & ils leur donnerent le nom d'isles Flamandes, qu'elles portent encore dans quelques Auteurs. Les Portugais, qui les découvrirent d'un autre côté, y remarquerent une grande quantité d'éperviers, & comme ces oiseaux s'appellent Açores en langue Portugaise, ils en donnerent le nom à ces Isles. Les Flamands s'étoient déjà établis à Fayal, lorsque les Portugais, sous la conduite de Gonçalve Velo, débarquerent dans les autres isles en 1449. ils y laisserent des colonies, & depuis ce temps les Portugais sont demeurés en possession des Açores. La troisieme de ces isles, en y arrivant du côté de l'Europe, leur parut la plus propre à établir le siége de leur domination. Ils y bâtirent une ville au fond d'une anse, & en firent la Métropole des Açores. L'isle porta le nom de *Tercere*, qui devint bientôt commun à toutes les isles, & la ville fut appellée Angra, qui en Portugais signifie une anse en général. Les Flamands, qui étoient à Fayal, firent alliance avec les Portugais, & ne formerent plus dans la suite qu'un même peuple.

Les Romains avoient donné lieu de connoître toutes les côtes du continent de l'Europe, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la mer Baltique. & les conquêtes de Charlemagne près de l'Elbe avoient préparé les découvertes qui manquoient encore sur la mer Baltique. On les fit peu à peu, & l'Infant de Portugal, Don Henri, découvrit les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au Royaume de Congo. L'arrivée des Portugais aux Açores, les approchoit beaucoup de l'Amérique; mais personne ne songeoit encore à découvrir cette partie du Monde, lorsque Christophle Colomb, que quelques uns nomment mal-à-propos Colon, projetta cette glorieuse entreprise. Il étoit peu connu avant qu'il se fût rendu célebre par le succès de ses voyages. Les Historiens sont peu d'accord sur son origine; les uns le font naître à Savone; d'autres en un petit bourg de la même province nommé Cugurco; d'autres à Nervi; quelques-uns à Gênes même. Les sentiments sont aussi différents sur le rang que ses ancêtres ont tenu dans leur patrie. Plusieurs le font de la plus basse naissance; quelques autres le croyent originaire de Plaisance en Lombardie, & disent qu'il sortoit de l'illustre maison de Perestrello; d'autres enfin veulent le faire descendre des anciens Seigneurs de Cucaro dans le Montferrat. Cette dispute, touchant l'origine de Colomb, fut portée au Conseil souverain des Indes; mais Herrera, qui fournit ce fait, ne nous

Quel étoit Christophle Colomb.

apprend point quelle en fut la décision. Don Fernand Colomb, fils de Christophle, a écrit la vie de son pere, & il fait venir sa famille de la ville de Plaisance, où on voyoit, dit-il, sur plusieurs anciens tombeaux, le nom & les armes de la famille de Colomb. Les troubles dont Plaisance fut agitée, forcerent Dominique Colomb, pere de Christophle, de quitter sa patrie & de chercher un asyle dans l'Etat de Gênes. Ce fut en cet endroit que Christophle s'attacha à connoître l'art de la navigation. Résolu de joindre la pratique à la théorie, il parcourut la Méditerranée dans toutes les occasions qu'il put trouver, & s'appliqua à l'étude de l'Astronomie. La lecture des voyages de *Marco-Paolo* piqua sa curiosité naturelle, & lui fit naître les premieres idées de l'entreprise qu'il exécuta dans la suite avec tant de succès.

Barthelemi, frere de Christophle Colomb, n'avoit pas moins de goût que lui pour l'étude, mais il s'attacha plus particulierement à la Cosmographie, science composée d'un mélange d'Astronomie, suivant le systême de Ptolemée, de la Géopraphie, selon les calculs du même Auteur, & de l'Hydrographie, sur laquelle les expériences modernes avoient produit plusieurs découvertes qui avoient échappé aux anciens. La boussole étoit alors d'un usage commun, & au moyen des opérations astronomiques, on étoit venu à bout de s'appercevoir de sa variation & de la calculer avec assez de justesse. Les deux Colombs, qui avoient sçu profiter de toutes ces observations, dresserent des cartes marines & des spheres qu'on estima beaucoup. On enseignoit dans les écoles publiques l'art de se servir de l'Astrolabe, mais on ne regardoit cet instrument que comme un meuble d'Observatoire, & Colomb fut le premier qui en fit usage sur mer. Ses navigations ne se bornerent pas à la Méditerranée, il fit quelques courses en Portugal & visita successivement Madere & Porto-Santo, afin d'augmenter ses connoissances. Les discours qu'on tenoit en Portugal sur le Preste-Jean, qu'on cherchoit en Asie, firent renaître les anciennes idées que Colomb s'étoit faites en lisant Marco-Paolo. Il se ressouvint de l'isle de Cipango, aujourd'hui le Japon, dont parle ce voyageur, & comme il ignoroit qu'il y eût des terres en Amérique, il croyoit que l'extrémité orientale de l'Asie, où se trouve la Chine, n'étoit divisée de la partie occidentale de l'Europe, où est le Portugal, que par l'Océan. On donnoit alors une étendue beaucoup plus grande au Continent à l'Orient. C'étoit une erreur, à la vérité, mais on n'étoit pas encore instruit par l'expérience, & les observations qui ont servi à détruire cette opinion n'ont été faites que longtemps après cette époque. Colomb s'imagina donc qu'avec du courage on pourroit traverser l'Océan, & arriver à l'isle de Cipango par l'Occident, pendant que les Portugais iroient aux Indes par le Midi.

Dans les fréquents voyages qu'il fit à Madere & à Porto-Santo, il épousa dans la derniere isle Dona Philippa Muniz de Perestrello, fille du Gouverneur Portugais de Porto-Santo. C'est peut-être ce qui a donné lieu de dire qu'il étoit de la maison de Perestrello en Italie. Son mariage le força à rester sédentaire pendant quelque temps ; mais il ne lui ôta pas le desir de faire de nouvelles courses. Il soupçonnoit que vers le Couchant il y avoit des terres inconnues, parce qu'en voyageant il avoit remarqué de ce côté certains vents qui souffloient également l'espace de plusieurs jours. Une observation

récente faite aux Açores, à Madere & aux Canaries, confirma l'opinion de Colomb, & piqua de nouveau sa curiosité. On avoit pris garde qu'après de grands vents d'Ouest, on voyoit dériver aux côtes de ces isles des morceaux de bois étrangers, & même des cadavres que la mer rejettoit, & qui ne paroissoient ni Européens, ni Afriquains. Toutes ces choses déterminerent Colomb à recommencer ses voyages, & il poussa jusqu'à cent lieues au-delà de l'isle de Tyle ou Thulé. Il forma alors le projet d'affronter cette mer immense qui se trouvoit entre le Portugal & la Chine. Ses navigations lui avoient donné beaucoup d'expérience, mais elles n'avoient pas augmenté sa fortune qui étoit très-bornée, ainsi que celle de son frere. Pour l'entreprise qu'il méditoit, il falloit des forces qu'il n'avoit pas, & d'ailleurs il ne pouvoit profiter d'aucune des découvertes qu'il pourroit faire, s'il n'étoit autorisé par quelque Souverain qui lui donnât les pouvoirs & les secours nécessaires. L'amour naturel que tous les hommes ont pour leur patrie engagea Colomb à faire aux Génois les premiers offres de son projet. Son zéle, loin d'être récompensé, le fit regarder comme un visionnaire, & on rejetta avec mépris toutes les propositions qu'il fit faire.

Jean II. régnoit alors en Portugal, & Colomb, qui depuis son mariage étoit pour ainsi dire, devenu sujet de ce Prince, crut devoir s'adresser à lui. Le Roi l'écouta favorablement, & lui donna pour examinateurs Don Diegue d'Ortiz, Evêque de Ceuta, & deux Juifs estimés habiles dans la Cosmographie. Ces trois Commissaires demanderent à Colomb un mémoire circonstancié de son projet, & ils ne l'eurent pas plutôt entre les mains, qu'ils firent partir une caravelle, dont le Pilote avoit ordre de suivre la route marquée dans ce mémoire. On amusa Colomb par des remises & des promesses tout le temps que le Pilote Portugais employa à son voyage, & comme ce dernier n'osa s'engager trop avant dans les mers, il fut bientôt de retour, assurant que l'entreprise en question étoit impossible. Colomb informé de la supercherie qu'on lui avoit faite en fut indigné, & la mort de sa femme, qui arriva sur ces entrefaites, le détermina absolument à abandonner le Portugal. En conséquence il partit secrettement de Lisbonne avec tous ses effets vers la fin de l'année 1484. Il aborda à Palos, port de l'Andalousie, laissa dans un couvent le fils unique qu'il avoit eu de son mariage, & se rendit à Cordoue, où étoit la Cour.

Ferdinand V. & Isabelle regnoient alors; l'un sur le Royaume d'Arragon, & l'autre sur celui de Castille. Le mariage qui les unissoit ne confondoit ni leurs droits ni leurs couronnes, mais ils sembloient joindre leurs intérêts. Colomb s'adressa à Ferdinand, & lui présenta une requête dans laquelle il exposoit la longueur de ses voyages, les observations qu'il avoit faites, & les vastes desseins qu'il avoit formés. Il finissoit par demander au Roi les moyens de faire réussir ses projets, & il tâchoit de prévenir ce Monarque contre les discours qu'on pourroit tenir contre son entreprise. On traita les idées de Colomb comme il l'avoit prévu, & à l'exception de Don Alphonse Quintaniglia, Grand Thrésorier de Castille, qui les goûta, on les crut folles & chimériques. Cependant la protection que le Grand Thrésorier accorda à Colomb, fit revenir plusieurs personnes du jugement qu'elles avoient d'abord porté de lui, & enfin Isabelle nomma des Commissaires

pour examiner ſon projet. Le Pere Ferdinand de Talavera, Confeſſeur de la Reine, fut chargé de préſider à l'examen, & on aſſembla des Coſmographes, aux connoiſſances deſquels on crut pouvoir ſe rapporter. L'opiniâtreté des Coſmographes à s'en tenir à l'expoſition des anciens, les empêcherent d'adhérer aux ſentiments de Colomb, qui de ſon côté ne s'expliquoit qu'obſcurément, dans la crainte d'être trompé encore une fois. Quelque foibles que fuſſent les objections dont les Coſmographes ſe ſervoient pour combattre l'opinion de Colomb, elles retarderent la bonne volonté de la Reine à ſon ſujet. Il ſollicita pendant cinq ans ſans ſe rebuter, & enfin au bout de ce temps, on lui répondit que le Roi & la Reine trop occupés de la guerre de Grenade, ne pouvoient ſe charger d'une nouvelle entrepriſe ; que s'il vouloit attendre, on l'écouteroit après la paix.

Chagrin d'une réponſe, qui paroiſſoit en quelque ſorte un refus, Colomb ſe rendit à Seville dans l'eſpérance qu'il pourroit engager le Duc de Médina-Sidonia à favoriſer les découvertes qu'il promit de faire à ſon profit. Ce Seigneur refuſa d'écouter les propoſitions de Colomb, qui s'adreſſa alors au Duc de Médina-Céli. Celui-ci étoit porté à accepter ſes offres ; mais il ne pouvoit rien faire ſans la permiſſion de la Cour, & il ne put l'obtenir. Colomb rebuté de tous les obſtacles qu'il rencontroit, réſolut d'aller offrir ſes ſervices aux Cours de France & d'Angleterre. Le Pere Jean Perez de Marchena, Cordelier, empêcha Colomb de quitter l'Eſpagne. Il parla de ſon projet à des perſonnes inſtruites qui l'approuverent, & il fit part de ce jugement à la Reine. Cette Princeſſe, qui étoit dans ſon camp devant Grenade, envoya ordre au Cordelier de ſe rendre auprès d'elle. Perez obéit auſſitôt, & il avoit diſpoſé Iſabelle à écouter favorablement Colomb, lorſque ſes prétentions firent rejetter abſolument l'affaire qu'il propoſoit. Il demandoit à être déclaré Amiral, & Viceroi perpétuel, & héréditaire des terres & des mers qu'il découvriroit. On jugea que ces faveurs étoient trop grandes pour un Etranger, & on refuſa de l'entendre davantage.

Toutes ces difficultés ne purent engager Colomb à renoncer à ſon projet, mais il ſe prépara de nouveau à abandonner l'Eſpagne. Quintaniglia & Sant-Angel, Receveur des droits eccléſiaſtiques de la Couronne d'Arragon, s'oppoſerent au départ de Colomb, & firent un dernier effort en ſa faveur. Ils le préſenterent au Cardinal Mendoſa, Archevêque de Tolede, qui parut content de ſon projet & promit de l'appuyer. Il oublia apparemment ſa promeſſe, car Colomb fit encore ſans ſuccès un voyage au camp devant Grenade, & il ne put rien obtenir, quoiqu'il eût offert de fournir un huitieme des frais qu'exigeoit ſon entrepriſe. Colomb au déſeſpoir prit le chemin de Cordoue & de Palos, afin de pouvoir paſſer en France avec toute ſa famille. Il n'étoit pas encore parti, lorſque le ſiége de Grenade fut terminé par la priſe de cette ville. Sant-Angel, perſuadé qu'il ne pouvoit trouver une occaſion plus favorable pour rendre ſervice à Colomb, écrivit à la Reine. Il l'avertit que Colomb étoit déjà en chemin pour porter ailleurs les propoſitions avantageuſes qu'il avoit faites, & il lui peignit avec tant d'art la ſage conduite de Colomb, l'excellence de ſon projet, la gloire qu'il procureroit au regne d'Iſabelle, que cette Princeſſe, déjà ébranlée par les raiſons de Quintaniglia, approuva enfin les idées de Colomb. Peu contente

L'AMÉRIQUE.

de les adopter, elle en pressa tellement l'exécution, qu'elle vouloit engager ses pierreries pour fournir aux dépenses nécessaires. Sant-Angel empêcha la Reine de se défaire de ses diamants, & comme en effet les finances étoient épuisées par la guerre de Grenade, il offrit d'avancer les frais de son propre argent. Isabelle fit courir après Colomb qui étoit en chemin du côté de la France. On le joignit avant qu'il fût hors de l'Espagne, & on le ramena à Grenade, où on lui fit des honneurs capables de lui faire oublier tout ce qu'il avoit souffert pendant près de huit ans.

La Cour fit avec Colomb un Traité qui consistoit dans les cinq articles suivants. » 1°. Que les Rois Catholiques, comme souverains Seigneurs de » l'Océan, nommeroient & nommoient dès-lors Christophle Colomb, » leur Amiral & leur Viceroi perpétuel de toutes les Mers, Isles & Terres » fermes qu'il découvriroit; qu'il jouiroit toute sa vie de ces charges » avec les mêmes prérogatives; quant à la premiere, dont l'Amirante de » Castille jouissoit dans toute l'étendue de sa Jurisdiction; qu'il en seroit » de même à proportion de la seconde; & qu'elles passeroient toutes deux » à sa postérité. 2°. Que pour les Gouvernements particuliers de chaque » Plaee, Isle, Province ou Royaume, les Rois Catholiques nommeroient » un des trois sujets qu'il leur auroit présentés. 3°. Que l'Amiral Viceroi » auroit un dixieme à prendre sur les droits du Prince, sur toutes les ri- » chesses ou marchandises de quelque nature qu'elles fussent, qui seroient » apportées des nouvelles conquêtes, après que tous les frais auroient été » remboursés. 4°. Que tous les différends qui surviendroient dans l'étendue » de la nouvelle Amirante, au sujet du commerce & desdites marchandi- » ses, seroient jugés par l'Amiral, ou par ses Lieutenants en son nom, » comme il se pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Castille. 5°. Enfin que dans » tous les Navires qui seroient armés pour faire le commerce dans les nouvelles » découvertes, le même Amiral pourroit s'intéresser pour un huitieme «. Le brevet des deux charges de Christophle Colomb lui fait honneur & est remarquable en ce qu'on y suppose les découvertes déjà faites, quoique leur date soit antérieure au premier départ de l'Amiral. Il fut signé de Ferdinand & d'Isabelle; mais il n'étoit fait que pour la seule couronne de Castille; celle d'Arragon n'y entroit pour rien. Colomb eut ordre de n'approcher des côtes de la Guinée qu'à cent lieues près des terres possédées par le Roi de Portugal.

Le nouvel Amiral se rendit au mois de Mai à Palos, où il avoit pris terre en arrivant de Portugal. Ce port passoit alors pour avoir les meilleurs matelots de toute l'Espagne, & il avoit été décidé qu'on feroit en cet endroit l'armement accordé à Colomb. Ce dernier avoit beaucoup de peine à trouver des hommes qui voulussent courir les risques de le suivre dans une mer inconnue, & son entreprise auroit peut-être encore été remise, sans les sollicitations du Pere Marchena, qui joignit aux services qu'il lui avoit déjà rendus, celui d'engager d'habiles mariniers à prendre parti sous ses ordres. Trois freres, nommés Pinçon, tous trois riches Négociants & sçavants Navigateurs consentirent à risquer leur vie & une partie de leur fortune dans cet armement. La ville de Palos, qui étoit obligée de mettre tous les ans en mer pendant trois mois, deux caravelles pour le service du Roi, eut ordre de les donner à Christophle Colomb. On y joignit un petit navire nommé

L'Amérique.

nommé la Gallega ; mais l'Amiral qui voulut le monter changea ce nom en celui de sainte Marie. L'une des deux caravelles appellée Pinta étoit commandée par Martin Alphonse Pinçon, & avoit pour Pilote François Martin Pinçon, le plus jeune de ses freres. L'autre caravelle, à qui on avoit donné le nom de Ninna, avoit pour Commandant Vincent-Yanez Pinçon. L'équipage de ces trois navires consistoit en cent vingt hommes en tout, tant mariniers que volontaires, & on leur donna des vivres pour un an. Telles furent les forces avec lesquelles on commença la conquête de l'Amérique.

Premier voyage de Colomb. 1492.

Colomb partit de Palos avec sa petite flotte le 3 Août 1492. une demi-heure avant le lever du soleil. Huit jours après il approcha de la grande Canarie, où on fit quelques réparations à la Pinta. Colomb changea aussi la voile Latine de la Ninna en voile ronde, & gagna Gomere où il se ravitailla. On l'avertit que trois caravelles Portugaises le cherchoient à dessein de l'enlever, & profitant de cette nouvelle, il se hâta de remettre à la voile le 6 Septembre, & fit route vers le Sud-Ouest. Le 11 il se croyoit déjà à cent cinquante lieues de l'isle de Fer, & il rencontra un mât de navire qui paroissoit avoir été entraîné par les courants. Un peu plus loin, il remarqua que les courants portoient extrêmement fort vers le Nord, & le 14 au soir il observa que l'aiguille de la boussole déclinoit d'un dégré vers le Nord-Ouest. Cette déclinaison augmenta d'un demi-dégré le lendemain au matin, & varia beaucoup les jours suivants, au grand étonnement des Navigateurs à qui ce changement paroissoit nouveau. La vûe d'un oiseau & quantité d'herbes dont la mer étoit couverte, & qui paroissoient fraîchement détachées de la terre firent croire à Colomb qu'il n'en étoit point éloigné. Cependant suivant son estime il n'étoit gueres qu'à quatre cents lieues des Canaries. On n'avança plus que la sonde à la main, & le Commandant de la Pinta crut un jour voir la terre à quinze lieues au Nord. Il vouloit en consquence tourner de ce côté, mais Colomb s'y opposa, l'assurant que ce qu'il prenoit pour la terre n'étoit qu'un nuage. Colomb avoit rencontré juste ; car le nuage se dissipa, & on ne vit plus qu'un grand nombre d'oiseaux de toute espece. Cet aspect releva le courage des Castillans qui commençoient à s'ennuyer, & ils se flatterent d'arriver bientôt au terme de leur navigation. Ils voguerent néanmoins encore trois semaines sans rien découvrir, & alors l'inquiétude & la frayeur s'emparerent tellement de leurs esprits qu'ils parlerent hautement de regagner les côtes d'Espagne. Le vent qui les portoit vers l'Ouest favorisoit les desseins de Colomb, mais il devenoit contraire au retour, & les Castillans se regardant comme engagés dans une mer sans fond & sans bornes, se mutinerent & parlerent même de jetter Colomb à la mer. L'Amiral, désesperé de voir échouer son entreprise au moment qu'elle étoit prête à réussir, employa tous les moyens qu'il put imaginer pour appaiser cette sédition. Il en vint à bout & le premier Octobre il se jugea à sept cents lieues des Canaries. Heureusement pour lui que l'équipage des deux caravelles ne se crut pas si éloigné, car il n'auroit pu le retenir davantage ; puisqu'au bout de quelques jours les murmures recommencerent plus fort que jamais.

La mutinerie devint si grande que Colomb ne put suspendre la fureur des séditieux, qu'en leur promettant de se remettre à leur discrétion, si la terre

L'AMÉRIQUE.

ne paroissoit pas au bout de trois jours. L'air de certitude avec lequel l'Amiral parla adoucit les plus animés contre lui, & les Pinçons qui étoient de ce nombre, consentirent à le suivre encore l'espace de trois jours ; mais ils l'assurerent qu'on reprendroit aussitôt la route d'Espagne, si on n'appercevoit rien lorsque ce terme seroit expiré. On prétend que Colomb avoit de sûrs indices de ce qu'il avançoit, & en effet dès le second jour on vit flotter près des vaisseaux des morceaux de bois & des cannes nouvellement coupées avec une épine chargée de son fruit. D'ailleurs un air frais s'étoit fait sentir le matin, & les vents qui avoient changé pendant la nuit, avoient fait augurer à Colomb que ce changement étoit occasionné par le combat du vent de la terre contre celui qui soufloit ordinairement au large. Le soir de ce même jour, qui étoit le 11 Octobre, Colomb avertit qu'il comptoit voir la terre dès cette nuit. Il ordonna qu'on fût sur ses gardes, & qu'à minuit les trois bâtiments cargassent toutes leurs voiles, & comme un coup de vent pouvoit séparer les navires, il donna des signaux pour se rejoindre. Vers les dix heures du soir, il fit venir secrettement au château de Poupe Pierre Guttierre, valet de la garde-robe de la Reine, ou un Gentilhomme nommé Escovado, comme quelques-uns le prétendent, & lui montra une lumiere qu'il venoit d'appercevoir. Tous deux appellerent ensuite Rodrigue Sanchez, qui faisoit l'Office de Contrôleur des guerres, & lui firent voir ce qu'ils avoient découvert. Un moment après ils distinguerent parfaitement la terre, & au point du jour, elle parut visiblement éloigné d'environ deux lieues. Les cris de joye retentirent alors sur les trois vaisseaux, on chanta le *Te Deum*, & tout l'équipage de la Capitane se jetta au pieds de Colomb pour lui demander pardon des mortifications qu'on lui avoit causées.

1492.

Arrivée de Colomb à la premiere terre.

La terre qu'il avoit vue étoit Guanahani, une des isles Lucayes. L'Amiral lui donna sur le champ le nom de San-Salvador, qu'elle n'a pas conservé, & sauta à terre le premier tenant l'épée nue d'une main & l'étendard Royal de l'autre. Les Commandants des deux caravelles, & les hommes qui composoient les trois équipages eurent bientôt suivi Colomb, qui prit possession de l'isle en présence d'une multitude d'habitants. Ces derniers regarderent tranquillement planter sur le rivage une croix à laquelle on attacha les armes de Castille, & comme ils remarquerent que les Castillans paroissoient faire cas du coton & des perroquets, ils leur en apporterent suffisamment pour en remplir les trois navires. On leur présenta en échange des grelots & d'autres babioles pareilles, qu'ils accepterent avec joye. Les Castillans, voyant des plaques d'or qui pendoient aux narines des insulaires, leur demanderent par signes d'où venoit ce métal. Ils se tournerent du côté du Midi qu'ils montrerent de la main, & cet éclaircissement détermina Colomb à faire voile vers cet endroit. Le 14 il rangea la côte de l'isle qu'il quittoit, s'approcha le 15 d'une autre éloignée de sept lieues de la premiere, & sans s'y arrêter, il la nomma l'isle de la Conception. Le 17 il en découvrit une troisiéme, & y aborda pour faire de l'eau. Les peuples y paroissoient un peu plus civilisés qu'à San-Salvador, & Colomb en partant de cette isle lui donna le nom de Fernandine. La quatrieme isle qui fut découverte étoit nommée Saomoto par les habitants ; l'Amiral y descendit & l'appella Isabelle. Plusieurs Insulaires consentirent à le suivre, & lui apprirent qu'une

grand isle où il aborda le 28 étoit connue sous le nom de Cuba. L'Amiral le changea en celui de Juana, qui s'est conservé, quoiqu'on ait voulu dans la suite l'appeller Fernandine. Colomb ignoroit alors si cet endroit étoit une isle ou une terre ferme, & le port où il s'arrêta s'appelle maintenant Barracoa. L'Amiral crut devoir profiter de la commodité de ce port pour y faire radouber son vaisseau, & pendant ce temps il envoya visiter ce pays.

Deux hommes intelligents furent chargés de cette commission, & ils lui rapporterent que dans l'espace de vingt lieues qu'ils avoient découvert, il se trouvoit un grand nombre de villages & de hameaux, où on les avoit reçus comme des hommes descendus du Ciel. Ils ajouterent qu'ils avoient vu de l'or dans ces hameaux, & qu'en leur faisant entendre qu'il se tiroit d'un pays vers l'Orient, les Insulaires avoient prononcé le mot *Bohio*. Colomb crut que ce mot étoit le nom d'un pays particulier, mais dans la langue de ces peuples, il servoit à exprimer une terre où il y a beaucoup de villages & d'habitations. Quelques Insulaires s'offrirent à conduire les Castillans à Bohio, & l'Amiral, enchanté de cette proposition, l'accepta & se flatta qu'en faisant apprendre l'Espagnol à ces Sauvages, ils lui deviendroient par la suite d'une grande utilité. En sortant du port de Barracoa, le vent contraire obligea les vaisseaux à relâcher à un autre port que Colomb appella port du Prince. Il se mit encore à l'abri dans un troisieme port, & comme il y arriva le 25 de Novembre, il l'appella du nom de sainte Catherine. Il y rencontra des habitants du pays qu'on lui avoit désigné par le mot de Bohio, & ces habitants lui apprirent que leur vrai nom étoit celui de Hayti, & que l'or se trouvoit dans le canton de Cibao. Frappé de ses anciens préjugés, l'Amiral crut reconnoître dans ce nom celui de Cipango, de Marco-Paolo, & il se hâta de partir accompagné de ces mêmes Insulaires qui venoient de l'instruire. Il se trouva le 5 de Decembre à la pointe Orientale de Cuba, traversa en vingt-quatre heures un détroit de dix-huit lieues, qui sépare cette isle de celle de Hayti, prit terre le 6 à un gros cap, & entra dans un port voisin auquel il donna le nom de saint Nicolas, qu'il porte encore.

Lorsqu'il fut arrivé dans ce port, il s'apperçut que la Pinta s'étoit séparée de la flotte dès le 21 & qu'elle avoit disparu le lendemain. L'inquiétude où se trouva l'Amiral sur le sort de ce navire l'empêcha de faire rafraîchir ses équipages au port saint Nicolas, & comme ses guides lui faisoient entendre qu'il falloit aller plus à l'Orient pour trouver les mines de Cibao, il prit le Nord de l'isle où il étoit. Aucun accident néanmoins n'avoit occasionné la séparation de la Pinta. Elle étoit très-bonne voiliere, & Martin-Alphonse Pinçon qui la commandoit avoit voulu profiter de cet avantage, pour débarquer le premier à cette terre si abondante en or, & pour travailler à ses propres intérêts avant l'approche de l'Amiral. Ce dernier, qui ignoroit le motif de Martin Pinçon, n'étoit pas tranquille à son sujet, & craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur.

Après sa sortie du port saint Nicolas, Colomb trouva une petite isle à laquelle il donna le nom de Tortue; parce que de loin elle ressembloit à cet animal. Une tempête survint & contraignit les Castillans à se mettre à l'abri

L'AMÉRIQUE.

dans un port, qui fut appellé de la Conception (1) La continuation du mauvais temps les força à rester dans ce port, & l'Amiral détacha six Castillans pour aller reconnoître le pays. Ils marcherent un jour entier sans rencontrer personne, & à leur retour ils firent un rapport avantageux touchant la beauté du pays & la qualité de son terroir. Le chant d'un oiseau qui ressembloit au ramage du rossignol, & la pêche qu'on fit de rayes & d'autres poissons semblables à ceux qu'on prend sur la côte d'Espagne, firent imposer à cette isle le nom d'Espagnole. Les habitants de cette isle s'étoient enfuis dès qu'ils avoient vu avancer les vaisseaux, & les Insulaires qu'on avoit trouvés à Cuba & qu'on avoit emmenés, étoient tout à coup disparus.

Les Sauvages allumerent des feux pour avertir leurs compatriotes de se tenir sur leurs gardes, & plusieurs se cacherent dans les bois. On trouva moyen d'enlever une femme qu'on présenta à l'Amiral. Celui-ci, après lui avoir fait entendre qu'on vouloit être ami des habitants de ce pays, la renvoya avec des présents & la fit accompagner de trois Castillans & de trois Sauvages des Lucayes qui commençoient à se faire entendre, & qui parloient aussi la langue de cette femme. Neuf autres Castillans & un Sauvage de San-Salvador, ayant été envoyés de nouveau vers les Habitants de l'Espagnole, parvinrent à disposer ce peuple à traiter avec l'Amiral.

La tempête cessa enfin, & l'impatience de l'Amiral ne lui permettant pas de différer davantage son départ, il se remit en mer, & entra dans un port qu'il nomma Valparayso (aujourd'hui le port de la Paix.) Le premier où il arriva ensuite le 21 Décembre fut appellé le port saint Thomas (2); & les Insulaires enchantés des bagatelles qu'on leur donnoit, rendirent les Castillans maîtres de tous leurs biens. A quatre lieues plus loin vers l'Orient se trouve le port nommé aujourd'hui le Cap François. Un des Souverains de l'isle, nommé Goacanaric, y faisoit alors sa résidence. Il étoit Roi ou Cacique de Marien, & sur la nouvelle qu'on voyoit paroître les vaisseaux Castillans, il fit inviter Colomb à se rendre auprès de lui. L'Amiral ne crut pas devoir se refuser aux empressements du Cacique, mais il étoit à peine au milieu du chemin qu'il avoit à faire, que son vaisseau toucha sur un banc de sable & s'y ouvrit. On croit que ce naufrage avoit été ménagé pour avoir prétexte de laisser quelques Castillans dans l'isle Heureusement qu'on étoit prêt à entrer dans un port que les Espagnols nommerent Puerto-Réal, & qui est maintenant la baye de Caracole. La caravelle de Vincent Pinçon, qui ne quittoit point l'Amiral, aida à sauver l'équipage, & le Cacique Goacanaric, averti de ce naufrage, vint au secours avec ses sujets, qui sauverent tout ce que l'eau de la mer n'avoit point gâté. Colomb désiroit toujours connoître les mines de Cibao, & le Cacique lui offrit d'envoyer ses sujets pour lui en rapporter l'or. Le peuple imitant la bonne volonté de son Souverain changea tout l'or qu'il avoit pour des bonnets rouges, des sonnettes, des épingles, des chapelets de verre & autres bagatelles semblables. Tout devint marchandise jusqu'à des pots de terre cassés, & des morceaux de verre & de fayance.

Cependant le naufrage de Colomb lui rendoit encore plus sensible

(1) Les François l'Appellent le port de l'Ecu.
(2) Les François le nomment l'Acul.

l'éloignement de la Pinta, dont la compagnie lui devenoit plus néceſſaire que jamais. Il la fit chercher, & comme il n'en reçut aucune nouvelle, il crut que Pinçon avoit pris la route de Caſtille, afin de porter les premieres nouvelles de la découverte & s'en faire honneur. Voyant que toutes ſes recherches étoient inutiles, Colomb ſe prépara à retourner en Eſpagne. Des débris de ſon vaiſſeau il fit bâtir une fortereſſe à Puerto-Réal, y laiſſa trente-huit hommes de bonne volonté & partit ſur l'autre caravelle le 4 Janvier 1493. Dans ſa route & ſans s'arrêter il nomma Monte-Chriſto, un endroit qui eſt ſur la côte Septentrionale de l'iſle, & appella *Rio-del-Oro* la riviere d'Yaqué, qui prend ſa ſource aux mines de Cibao & roule des paillettes d'or. Le 6 l'Amiral trouva la Pinta, & quelque foibles que fuſſent les raiſons dont le Commandant ſe ſervit pour s'excuſer, Colomb feignit de les trouver bonnes, & lui pardonna. Pinçon avoit, ainſi que l'Amiral, cotoyé les terres, & après avoir changé pour de l'or tout ce qu'il avoit voulu, il s'étoit réſervé la moitié du profit, & avoit laiſſé l'autre à ſon équipage. Colomb, dont les droits étoient doublement léſés par la conduite de Pinçon, affecta de ne lui en point parler, & ils entrerent enſemble dans un port, qui fut appellé *Puerto-di-Gratia*, ſoit parce qu'il pardonna à Pinçon, ſoit parce qu'il l'obligea de rendre la liberté à trois ou quatre Inſulaires, qu'il avoit embarqués de force. Ils continuerent leur route en cotoyant toujours, & ils firent encore quelques nouvelles découvertes. Enfin le 16 Janvier ils voguerent vers le Nord-Oueſt, & le 14 Février une furieuſe tempête penſa les faire périr. Le calme ſe rétablit, & le 18 l'Amiral ſe trouva aux atterrages de l'iſle de ſainte Marie, l'une des Açores.

Le Gouverneur de cette place eut ordre d'arrêter Colomb, mais ce dernier en eut quelque ſoupçon & partit le 24. Il avoit employé les ſix jours qu'il étoit reſté dans ſainte Marie à attendre la Pinta, qui étoit diſparue au commencement de la tempête. L'Amiral la crut perdue & continua ſa route. Une ſeconde tempête l'accueillit à cent lieues des côtes d'Eſpagnes, & le jetta ſur celles de Portugal. Le vent devenoit favorable, mais la mer étoit ſi agitée que Colomb fut forcé d'entrer dans la riviere de Lisbonne. Il dépêcha de-là un exprès à la Cour d'Eſpagne, & envoya demander au Roi de Portugal la permiſſion de mouiller dans le port même de la Capitale. Don Jean II. à qui Colomb avoit d'abord offert ſes ſervices regnoit alors, & il lui accorda ſa demande. On voulut exiger de Colomb qu'il fît ſa déclaration. Il la refuſa en qualité d'Amiral d'Eſpagne, & fit voir ſes patentes. On le traita en conſéquence du titre dont il étoit décoré, & il eut avec le Roi une entrevûe, qui penſa lui coûter la vie. En parlant à ce Monarque, l'Amiral, pour lui donner plus de regret d'avoir autrefois rejetté ſes offres, affecta de vanter la beauté du pays qu'il venoit de découvrir. Quelques Officiers du Roi, piqués de la maniere dont Colomb s'exprimoit, offrirent à ce Prince d'aſſaſſiner l'Amiral d'Eſpagne & d'enlever ſes papiers. Don Jean eut horreur de cette propoſition & renvoya Colomb, après l'avoir comblé d'honneurs. Il partit de Lisbonne le 13 de Mars, & ſe rendit en deux jours à Palos, où il arriva au bout de ſept mois & douze jours d'abſence.

Les Hiſtoriens ſont peu d'accord ſur ce que devint Pinçon & la Pinta qu'il commandoit. Les uns prétendent qu'elle prit terre à Bayonne dans la

L'Amérique.

Galice, d'où Pinçon se rendit à Barcelonne où étoit le Roi, qui refusa de lui donner audience. Cet affront causa un tel chagrin à Pinçon, qu'il en mourut quelques jours après. Selon d'autres Historiens, Pinçon alla directement à Palos où il arriva le même jour que l'Amiral. La surprise que lui causa cette rencontre, à laquelle il ne s'attendoit pas, jointe aux plaintes que Colomb fit de lui à la Cour, le mortifierent sensiblement. Il craignit d'être arrêté à Palos, & il prit le parti de quitter cette ville jusqu'au départ de l'Amiral. Pinçon rentra alors à Palos, mais il étoit déjà malade, & il mourut au bout de peu de jours.

Arrivée de Colomb en Espagne.

A l'entrée de Colomb à Palos, on sonna toutes les cloches, les boutiques furent fermées & on lui rendit les mêmes honneurs qu'on avoit coutume de rendre au Roi & à la Reine. Ils étoient l'un & l'autre à Barcelonne & l'Amiral, qui eut ordre de les y aller trouver, passa par Séville où il fit divers réglements pour continuer les découvertes. Il reçut de la Cour des marques de distinction les plus flatteuses, & le Roi ne parut point dans la ville qu'il n'eût son fils à sa droite & Colomb à sa gauche. Les Grands se piquerent de le traiter avec les mêmes déférences qu'ils auroient eues pour le Roi, & Diegue, & Barthelemi frere de l'Amiral, participerent à sa gloire, quoiqu'ils ne fussent pas alors en Espagne. Le titre de Don fut accordé à toute la famille, qui eut la permission de mettre dans ses armes, au premier de Castille, au second de Léon, au troisiéme une mer d'azur semée d'isles d'argent, la moitié de la circonférence environnée de terre ferme, des grains d'or répandues par-tout, les terres & les isles couvertes d'arbres verds; au quatrieme, d'azur à quatre ancres d'or, au dessous les armes des anciens Colombs de Plaisance, & pour cimier un globe surmonté d'une croix avec cette devise :

Por Castilla, y por Leon, (1)
Nuevo Mundo hallò Colon.

On croyoit dans ces temps-là que le S. Siege avoit droit de disposer des pays qui n'appartenoient encore à aucun Prince Chrétien. Alexandre VI. Espagnol de Nation, occupoit alors la Chaire de S. Pierre, & cette circonstance favorisoit les intentions de la Cour d'Espagne. Le Roi & la Reine firent une soumission au Pape, & en lui annonçant les découvertes que Colomb avoit faites, ils prierent ce Pontife de confirmer la propriété de ces pays à la Couronne de Castille. Les Portugais prétendirent que les nouvelles découvertes étoient de leur droit ; mais le Pape, pour accorder les deux Puissances, ordonna qu'on traceroit sur le globe d'un pôle à l'autre une ligne qui passeroit à trente-six dégrés à l'Occident de Lisbonne. Cette ligne, qui fut nommée

(1) C'est-à-dire, *pour Castille & pour Léon, Colomb a trouvé un nouveau Monde.* Ceux qui ont voulu conclure de-là qu'il falloit que le vrai nom de l'Amiral fût *Colon*, & non pas *Colomb*, ne sçavoient pas apparemment que la prononciation Espagnole ne s'accommode point à l'*m* finale, & que même en prononçant le Latin les Espagnols changent toutes les *m* finales en *n*. Il n'est donc pas étonnant que la Cour d'Espagne ait soumis au genie de sa langue, le nom d'un Etranger qu'elle sembloit adopter. C'étoit en quelque sorte le naturaliser.

L'Améri-que.

la *Ligne de Marcation*, devoit borner les conquêtes des Portugais. Au Couchant de cette ligne devoit être le partage des Efpagnols, & celui des Portugais à l'Orient. Dans la fuite ces deux Nations trouverent que cette ligne tracée fur un globe peu exact devenoit fujette à des inconvénients, qu'on n'avoit pas prévus, & pour y mettre ordre, elles firent différents changements, qui furent appellés la *Ligne de Démarcation*.

Second voyage de Colomb.

Le fecond armement qu'on fit en Efpagne, pour le mettre fous les ordres de Colomb, étoit compofé de dix-fept navires fuffifamment fournis d'artillerie, & de munitions de guerre & de bouche. On embarqua un grand nombre de chevaux d'Andaloufie, & plus de quinze cents volontaires firent le voyage à leurs dépens, ou furent défrayés par la Reine. On eut foin d'emporter des graines de toute efpece, des arbres, du grain, en un mot tout ce qui étoit néceffaire pour faire un établiffement folide. La flotte partit de la baye de Cadix le 25 Septembre, s'arrêta deux jours à l'ifle de Gomere, & après une heureufe navigation fe trouva un Dimanche 3 de Novembre à la vûe d'une ifle qui fut nommée la Dominique. Quelques Hif- 1493.
toriens prétendent qu'on en avoit déjà apperçu une autre à laquelle on donna le nom de la *Defeada*, ou la Defirée. Une troifieme fut appellée Marigalande, du nom que portoit le vaiffeau même de l'Amiral qui en fit prendre poffeffion. La quatrieme reçut le nom de Guadaloupe, en mémoire d'une Eglife de l'Eftrémadure. Montferrat prit ce nom de Notre-Dame de Montferrat près de Barcelonne, & Antigoa eut le fien de Notre-Dame l'Antique de Séville. L'ifle de faint Chriftophle fut ainfi nommée du nom de baptême de l'Amiral, & l'ifle Boriquen fut appellée l'ifle de faint Jean-Baptifte. On ajouta enfuite à ce nom celui de *Puerto-Rico*, que les François prononcent *Portoric*. Enfin le 22 de Novembre on arriva à la baye de Samana dans l'Efpagnole.

Le 27 la flotte mouilla à Puerto-Réal, & comme on ne trouva aucun de ceux qui étoient reftés dans ce lieu au départ de Colomb, on s'informa à Goacanaric de ce qu'ils étoient devenus. Le Cacique fit entendre que les Caftillans peu unis entre eux s'étoient féparés; qu'ils avoient parcouru toute l'ifle, & que leurs violences avoient tellement aigri contre eux les habitants, que ces derniers les avoient tués. Colomb parut fe contenter de ces raifons, & fe rembarqua à deffein d'avancer encore davantage du côté de l'Orient pour s'approcher des mines de Cibao. Il entra dans une riviere à deux lieues à l'Eft de Monte-Chrifto, & y bâtit une ville qu'il nomma Ifabelle du nom de la Reine. De-là il envoya un Gentilhomme, nommé Ojeda, avec quinze foldats pour vifiter les mines, & fur leur rapport il s'y rendit lui-même. Après les avoir examinées il en prit poffeffion, & afin de la rendre plus certaine il fit élever dans cet endroit le Fort faint Thomas. L'Amiral retourna enfuite à Ifabelle, dont il avoit donné le Gouvernement à Don Diegue Colomb le plus jeune de fes freres, & fit quelques nouveaux reglements touchant le commerce & la difcipline militaire. Il étoit arrivé à Ifabelle le 29 de Mars; il y refta jufqu'au 24 Avril, & partit avec un navire & deux caravelles, pour aller faire quelques nouvelles découvertes. 1494.
Il fit prefque le tour de Cuba, s'affura que c'étoit une ifle, & en apperçut une autre qu'il nomma San-Yago; c'eft aujourd'hui la Jamaïque. Il arriva

L'AMÉRIQUE.

ensuite à Mona, petite isle entre l'Espagnole & Portoric; mais y étant tombé malade, il se fit porter à Isabelle, où son frere Barthelemi venoit d'arriver.

Depuis treize ans Barthelemi & Christophle Colomb ne s'étoient point vûs, & ils s'embrasserent avec de grandes démonstrations de joye & de tendresse. Barthelemi avoit successivement visité l'Italie & le Portugal, lorsqu'il s'embarqua pour passer en Angleterre. Il fut pris en chemin par des Corsaires, & on ignore de quelle maniere il se tira de leurs mains. Il se rendit ensuite à Londres, où le débit de ses cartes & de ses spheres le firent subsister tout le temps qu'il y demeura. Henri VIII. occupoit alors le thrône, & Barthelemi crut que ce Prince seroit flatté de mettre en exécution le projet que Christophle avoit formé. En conséquence il lui en présenta le plan; mais Henri n'y répondit pas. Barthelemi, rebuté des longueurs & des remises dont on payoit ses offres, quitta l'Angleterre & prit le chemin de la France où il comptoit mieux réussir. Il apprit à Paris la nouvelle de la découverte du nouveau Monde, & Charles VIII. lui accorda une somme d'argent pour regagner l'Espagne. Barthelemi n'arriva dans ce Royaume que quelque temps après le second départ de son frere. Il sollicita de l'emploi à la Cour, & on lui confia le commandement de trois navires destinés à conduire de nouvelles provisions à la Colonie que l'Amiral avoit emmenée. Les secours que Barthelemi apportoit étoient d'autant plus nécessaires que la famine commençoit à se faire sentir dans la Colonie d'Isabelle. Don Pedro Margarit, qui commandoit les gens de guerre, avoit pillé les habitants en l'absence de l'Amiral, & ses violences étoient cause que les naturels du pays ne vouloient plus avoir aucune communication avec les Castillans. Don Diegue s'étoit opposé en vain aux désordres que Margarit avoit voulu faire; la force étoit du côté de ce dernier, qui ne craignoit que le retour de l'Amiral. Il songeoit à repasser en Espagne au moment que les trois navires de Barthelemi mouillerent devant Isabelle. Ces vaisseaux devoient aussitôt reprendre la route de l'Espagne, & Margarit profita d'une occasion aussi favorable pour se dérober au châtiment qu'il méritoit. Il s'embarqua avec un Bénédictin nommé Boyl, & ces deux hommes ne furent pas plutôt arrivés à la Cour qu'ils chercherent à justifier leur conduite, en faisant de grandes plaintes des Colombs.

La fuite de Magarit inquiéta l'Amiral, & il fut moins surpris qu'indigné, lorsque l'année suivante il vit débarquer un Commissaire de la Cour,
1495. qui passant les bornes de son pouvoir affecta une autorité absolue. Colomb résolu d'aller lui-même à la Cour rendre compte de son administration, laissa le Gouvernement de l'isle à ses deux freres, & passa en Espagne avec le Commissaire. Le Roi & la Reine écouterent favorablement l'Amiral, &
1496. sans lui parler des plaintes que Margarit & Boyl avoient faites contre lui, ils prirent des mesures pour affermir la Colonie. Colomb demanda six vaisseaux, dont trois devoient porter des provisions à l'Espagnole, & les trois autres, restant sous ses ordres, pouvoient servir à étendre les découvertes. L'Amiral satisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait à la Cour, & sûr d'ailleurs de son innocence, négligea d'interresser les Ministres en sa faveur. Ses ennemis profiterent de sa sécurité à cet égard, & indisposerent contre lui Don Jean Rodrigue de Fonséca, qui étoit alors Evêque de Burgos, & chargé des

armements. Ce Prélat, auprès de qui on fit jouer tous les ressorts qu'on put imaginer pour détruire Colomb, lui fit d'abord ressentir les effets de sa haine, en retardant l'armement qu'on lui avoit promis. Il parvint même bientôt après à le perdre dans l'esprit du Roi, & à lui enlever la confiance d'Isabelle.

L'Améri-que.

Troisieme voyage de Colomb.

1498.

Toutes ses intrigues contre l'Amiral furent cause qu'il ne fut en état de partir que le 30 de Mai 1498. Il fit voile du port San-Lucar, arriva le 7 de Juin à l'isle de Porto-Santo, le 10 à Madere, le 19 à Gomere & s'arrêta à l'isle de Fer. Il envoya de-là en droiture à l'Espagnole trois de ses vaisseaux, comme il se l'étoit proposé, & avec les trois autres il fit un détour vers les isles du Cap Verd, d'où il gagna la plaine mer. Une violente tempête suivie d'un grand calme mit les équipages en danger : heureusement qu'on apperçut la terre le 31 Juillet, & comme on crut y voir une montagne à trois têtes, Colomb lui donna le nom de la Trinité. Il fit le tour de cette terre, & s'assura par ce moyen que c'étoit une isle. En vogant autour de la Trinité Colomb vit la terre ferme ; mais la prenant encore pour une isle, on l'appella *Isla-Santa*. On fut désabusé de cette opinion quelques jours après, & alors l'Amiral se contenta de donner à la côte le nom de Paria. La difficulté qu'il eut à sortir avec ses trois vaisseaux du canal qui sépare l'isle de la Trinité du Continent, fut cause qu'il nomma cette sortie, *Boco del Drago* (la bouche du Dragon). Il prit alors du côté du Nord, pour entrer dans le golphe où on lui avoit dit qu'on pêchoit des perles, & il en donna le nom à l'isle qu'on appelle encore aujourd'hui l'isle Marguerite. De-là Colomb découvrit les isles de Cochem & de Cubagua, & arriva enfin le 22 d'Août à l'Espagnole.

La ville où il avoit laissé ses freres n'étoit plus la capitale, on avoit transporté la Colonie dans un autre endroit, & on y avoit bâti une nouvelle ville qu'on appella saint Domingue du nom du pere des trois Colombs, qui se nommoit Dominique (1). Colomb trouva la Colonie affligée par les démêlés de ceux qui avoient quelque autorité. Avant que de partir pour l'Espagne, l'Amiral, en laissant le Gouvernement de l'isle à ses freres, avoit nommé François Roldan Ximenès, Alcaïde major, ou Grand Sénéchal de la Colonie. Cet homme dont l'esprit avoit ébloui l'Amiral, sçut dérober à sa pénétration l'ambition & la jalousie dont il étoit dévoré. Il dissimula encore quelque temps après le départ de Colomb, & sa révolte n'éclata que lorsqu'il fut parvenu à se faire un parti qui pût faire tête à celui de l'Amiral. Plusieurs voyoient aussi avec chagrin les bienfaits & les honneurs dont on combloit la famille des Colombs, & ceux-là n'eurent pas de peine à embrasser avec ardeur les intérêts de Roldan. La Colonie, à l'arrivée de l'Amiral, se trouvoit ainsi divisée en deux partis, qui cherchoient réciproquement à se détruire en toute occasion. Colomb employa inutilement les voyes de la douceur pour pacifier les troubles ; les deux partis étoient trop acharnés l'un contre l'autre, & il ne trouva plus d'autre ressource que d'en informer la Cour. Roldan, averti que l'Amiral devoit envoyer quelques dépêches en Espagne, écrivit de son côté & chargea les

(1) Dominique est Domingo en Espagnol, & la ville qui porte ce nom l'a conservé jusqu'à ce jour, & l'a même donné à toute l'isle.

L'AMÉRIQUE.

Colombs de tout le désordre qui regnoit dans la Colonie. L'Evêque de Fonseca, qui haïssoit Colomb, eut soin d'appuyer les accusations de Roldan, & peu satisfait d'avoir indisposé Ferdinand contre l'Amiral, il soutint hautement les Révoltés.

Cependant l'ingratitude dont on payoit les services de Colomb ruinoit les affaires de la Colonie, & arrêtoit le cours des découvertes. Plusieurs se plaignoient de l'indifférence que la Cour montroit à cet égard ; mais comme on s'appercevoit que le Roi n'étoit pas fâché d'avoir des prétextes pour diminuer les prérogatives dont Colomb jouissoit, personne n'osa parler en sa faveur. Ojeda, le même qui avoit été à la découverte des mines de Cibao par les ordres de Colomb, étoit à la Cour au moment qu'on y apporta la nouvelle des troubles de la Colonie, & les Mémoires circonstanciés des courses de Colomb dans son troisieme voyage. Ojeda profita adroitement de son crédit auprès de l'Evêque de Fonseca pour obtenir la communication de ces Mémoires, & sur leur lecture il forma le projet de continuer les découvertes qui y étoient détaillées, & de s'en attribuer toute la gloire. Le Prélat, livré à son aversion pour les Colombs, approuva les desseins d'Ojeda & l'aida à les exécuter, mais il refusa de signer l'approbation qu'il lui donnoit par écrit. Ojeda, persuadé que Fonseca le soutiendroit toujours de tout son pouvoir, s'embarrassa peu d'avoir sa signature. Il se rendit à Séville, & comme on n'ignoroit pas la protection que lui accordoit l'Evêque de Burgos, il trouva facilement les fonds nécessaires à son entreprise, & forma bientôt un armement. Jean de la Cosa, un des plus habiles Pilotes qu'il y eut en Europe, consentit à faire un voyage avec Ojeda, & Americ Vespuce, riche Marchand Florentin, Navigateur & sçavant Astronome, s'embarqua en qualité de passager, ou tout au plus d'interessé. Ojeda, à qui on donna le commandement de la flotte, partit le 20 de Mai 1499. La premiere terre où il aborda étoit, suivant la relation d'Americ Vespuce, à deux cents lieues à l'Orient de l'Orenoque. Les vaisseaux passerent la bouche du Dragon, & prirent à l'Ouest jusqu'à un cap qu'Ojeda nomma cap de la Vela. On découvrit dans cette course le golphe de Venezuela, ou la petite Venise, nom qui fut donné à un village bâti dans de petites isles qui communiquoient les unes aux autres par des ponts. Du cap de la Vela, Ojeda ramena sa flotte à la Marguerite, & s'appercevant que ses vaisseaux faisoient eau de toute part, il les mit en carene à la côte de Cumana. Il passa ensuite à l'isle Espagnole, y mouilla le 5 de Septembre, & prit terre au port d'Yaquimo. Il s'obstina à y rester le reste de l'année, & ce ne fut que vers la fin du mois de février de l'année suivante qu'il se détermina à reprendre la route de Castille.

Americ Vespuce qui, comme on l'a vu, n'étoit ni Amiral ni Commandant de la flotte, se fit tout l'honneur de ce voyage, & quoique Colomb eût connu avant lui le Continent, il se vanta d'en avoir fait la découverte. Il publia une relation dans laquelle il eut la témérité d'avancer plusieurs faits démentis par les actes publics, & ajouta des circonstances si fausses en apparence, que quelques-uns ont cru qu'il n'en étoit pas l'Auteur. Quoi qu'il en soit, on ne voit point qu'Ojeda ait contesté à Vespuce la gloire qu'il cherchoit à s'attribuer, & on seroit porté à croire qu'ils étoient

d'intelligence pour faire éprouver aux Colombs des indignités qu'ils ne méritoient pas. Ojeda, en s'embarquant ſans autre pouvoir qu'une ſimple permiſſion de l'Evêque, qui même n'étoit pas ſignée de ce Miniſtre, & en allant, pour ainſi dire, braver un Viceroi & un Amiral juſques dans le lieu de ſa réſidence, ne pouvoit être regardé que comme déſobéiſſant aux ordres de la Reine. Il ſe tira néanmoins d'affaire, & Colomb abſent & perſécuté par Fonſeca fut condamné. La Reine lui ôta le titre & les prérogatives de Viceroi, & fit partir Bovadilla en qualité de Gouverneur général, pour le relever. Ce dernier, que les ennemis de Colomb ſçurent prévenir contre lui, ne fut pas plutôt arrivé à ſaint Domingue, qu'il fit mettre les Colombs aux fers & les envoya en Eſpagne. Iſabelle accorda une audience à l'Amiral, & reconnu parfaitement ſon innocence; mais continuellement obſédée par l'Evêque, & trop complaiſante pour Ferdinand, elle négligea de rendre une entiere juſtice aux infortunés Colombs, qu'elle ſe contenta de faire remettre en liberté.

Peu content d'enlever à l'Amiral ſes charges, ſes biens & même l'honneur de ſes découvertes, on voulut encore lui ôter le mérite d'en avoir formé le projet, en ſuppoſant qu'il l'avoit lû quelque part. Sa Viceroyauté fut ſupprimée ſans retour; Americ Veſpuce paſſa publiquement pour avoir découvert le Continent du nouveau Monde, & on donna ſon nom à toute cette vaſte étendue de terres que Colomb avoit commencé à faire connoître. Tels furent les injuſtes traitements dont on récompenſa ſon zele & ſes ſervices. On lui conſerva cependant ſa qualité d'Amiral, à condition qu'il continueroit ſes découvertes. Il s'y engagea, mais il n'eut pas autant de ſuccès qu'il auroit pu l'eſpérer, s'il eût été maître de tirer de l'Eſpagnole les ſecours qui lui étoient néceſſaires. Avant ſon départ de l'Eſpagne, on promit qu'on y feroit venir les biens qu'il avoit laiſſés à l'Eſpagnole, & on rappella Bovadilla. Colomb, accompagné de quatre vaiſſeaux, quitta les côtes d'Eſpagne le 9 de Mai 1502. il avoit avec lui Don Barthelemi ſon frere & Don Ferdinand, qu'il avoit eu d'un ſecond lit. Le 13 Juin il arriva à l'iſle de Marinino, (aujourd'hui la Martinique) & y ſéjourna trois jours. Il voulut toucher enſuite à ſaint Domingue, où on refuſa de le recevoir. Il y vit ſeulement une flotte de trente-deux vaiſſeaux qui étoient prêts à partir pour l'Eſpagne. Le Capitaine Général Torrès la commandoit, & on y avoit embarqué Bovadilla, qui avoit fait charger de fers l'Amiral & ſes freres; le même Roldan, qui leur avoit cauſé tant de chagrins par ſon caractere remuant & ſéditieux; les biens de ces deux hommes, & ceux des Colombs.

Quatriéme voyage de Colomb.

1502.

Quelque irrité que dût être l'Amiral du refus qu'on lui faiſoit de le laiſſer entrer à ſaint Domingue, la bonté de ſon cœur l'emporta ſur ſon reſſentiment; & comme il croyoit voir des ſignes certains d'une prochaine tempête, il en fit avertir Torrès, afin qu'il différât ſon départ. L'avis de Colomb fut mépriſé; l'ouragan qu'il avoit prédit arriva, & fit périr vingt-un vaiſſeaux avec tous ceux qui les montoient, ſans qu'on en pût ſauver un ſeul homme. L'Amiral fut auſſi beaucoup maltraité, néanmoins il ne perdit perſonne, & après avoir raſé la côte, il paſſa à la Jamaïque. Il éprouva des vents contraires pendant quelque temps; approcha enfin de l'iſle de Guanaja à l'entrée du golphe de Honduras, & la nomma l'iſle des Pins, parce que

L'AMÉRIQUE.

son frere qui y descendit y trouva de ces arbres en quantité. On apperçut un canot, & on le prit par les ordres de Colomb. Cependant il renvoya avec des présents tous ceux qui étoient dedans, à la réserve d'un vieillard dont l'esprit lui plut. On fit voir de l'or à ce vieillard, qui se tourna vers l'Orient, & marqua par ses signes qu'il y avoit beaucoup de ce métal de ce côté. Il montroit vraisemblablement le Perou, mais on ne l'entendoit pas assez, & Colomb manqua cette découverte.

On renvoya le vieillard, qui paroissoit désirer rejoindre ses compatriotes, & on prit la route de l'Orient. L'Amiral n'étoit qu'à trente lieues de l'Yucatan, & s'il eût pris son chemin plus à l'Ouest, il se seroit infailliblement trouvé au Mexique. Il doubla le 12 de Septembre le cap de Gracias à Dios, qu'il nomma ainsi, parce que les mêmes vents qui lui avoient été contraires commencerent alors à lui devenir favorables. Il s'avança toujours en cotoyant jusqu'à un port, qui lui parut si beau, qu'il le nomma Puerto-Bello, nom qu'il porte encore. Il y entra le 2 Novembre, en sortit le 9 du même mois, & quatre ou cinq lieues plus loin, on en apperçut un autre que l'Amiral appella di Bastimentos, à cause que les environs étoient cultivés. Il resta dans cet endroit jusqu'au 23 de Novembre, pour faire faire à ses vaisseaux les réparations dont ils avoient besoin. Le 29 on entra dans un troisieme port qui fut nommé el Reperto, & l'Amiral s'étant apperçu que ses vaisseaux commençoient à prendre l'eau de tous côtés, songea à regagner l'Espagne au plutôt. Il vouloit auparavant établir une nouvelle Colonie sous les ordres de son frere, & il en avoit même fait quelques préparatifs, mais il rencontra des obstacles trop forts de la part des habitants, & il fut obligé de rembarquer tout son monde. Un des vaisseaux échoua dans la riviere de Veragua, sur les bords de laquelle il avoit tenté de faire une habitation, & les autres navires se rendirent à Puerto-Bello, où un second échoua aussi. Les deux autres bâtiments gagnerent avec peine la Jamaïque, où la famine & la mésintelligence firent périr plusieurs personnes.

Pendant que Colomb, contraint de demeurer quelque temps à la Jamaïque, s'efforçoit de rétablir la tranquillité parmi sa petite troupe, à qui il avoit trouvé moyen de procurer des vivres, Rodrigue de Bastidas, riche & habile Navigateur, obtint une commission du Roi & arma deux navires à Cadix. Il s'associa Jean de la Cosa, célebre Pilote, qui avoit déjà couru les mers avec Ojeda, & suivit la même route que l'Amiral avoit tenue dans son troisiéme voyage. Il poussa ses découvertes cent lieues au-delà de celles d'Ojeda; donna le nom de Carthagene au port où on a bâti dans la suite une ville de même nom, & passa l'endroit qui a été depuis appellé Nombre-de-Dios. Ses vaisseaux se trouverent alors en état de tenir la mer, & il gagna le golphe de Xaragua au Couchant de l'isle Espagnole, où il fut forcé de les échouer & de se rendre par terre à saint Domingue.

Ojeda de son côté étoit parti pour un nouveau voyage dans le même temps à peu près que Bastidas. Il avoit encore avec lui Americ Vespuce; mais ils se brouillerent en chemin, & comme Vespuce s'étoit fait un parti plus fort que celui d'Ojeda, il fit mettre ce dernier aux fers, & le laissa à saint Domingue. Cependant Colomb languit plus d'un an à la Jamaïque, & enfin il envoya faire de si pressantes sollicitations à l'Espagnole, que le

Gouverneur, nommé Ovando, le retira de l'isle où il étoit, & le conduisit à saint Domingue. Colomb repassa aussitôt en Espagne, & débarqua à San-Lucar vers la fin de l'année 1504. Il se rendit à Séville, & ayant appris en cet endroit la mort d'Isabelle, il n'osa se flatter que Ferdinand auroit égard à ses services. Ce Prince, en effet, sembloit être fâché des brillantes promesses qu'on avoit faites à Colomb, & afin de trouver des prétextes pour diminuer ses récompenses, il faisoit entendre que son entreprise n'étoit pas aussi difficile qu'on se l'étoit d'abord imaginé. Colomb entendoit de tous côtés les mêmes discours, & quelqu'un lui dit un jour à table, en présence d'une nombreuse compagnie, que le bonheur & beaucoup de hardiesse avoient fait tout le mérite de ses voyages. L'Amiral, sans répondre directement à une apostrophe aussi désobligeante, se fit apporter un œuf, & demanda si quelqu'un avoit le secret de le faire tenir debout sur sa pointe. Chacun répondit qu'il en ignoroit les moyens, & on défia Colomb lui-même de le faire. Il accepta le défi, cassa la pointe de l'œuf & le fit ainsi tenir droit sur la table. Tous les assistants s'écrierent qu'ils en auroient bien fait autant. » Je n'en doute pas, répondit Colomb, mais aucun de vous ne s'est avisé » de le faire, & c'est ainsi que j'ai découvert les Indes. J'ai imaginé le » premier de voguer de ce côté-là, & aujourd'hui les Pilotes les moins ha» biles peuvent y aller. Bien des choses paroissent faciles après le succès, » qu'on a cru impraticables avant qu'elles eussent été entreprises. Vous » pouvez vous souvenir des railleries qui ont été faites sur mon projet avant » que je le misse en exécution. C'étoit alors une chimere, une folie, & si » l'on vous en croit aujourdhui, rien n'est plus aisé «. Cette réponse fut rapportée au Roi, qui en rit & donna à Colomb les louanges qu'il méritoit. Ce fut tout ce que l'Amiral obtint de Ferdinand, car ce Prince lui fit faire des propositions si peu raisonnables, qu'il les rejetta, outré du plus violent dépit.

La mort d'Isabelle livroit la couronne de Castille à l'Archiduc Philippe, son gendre, & ce Prince se mit aussitôt en chemin pour prendre possession d'un thrône qui lui revenoit. Colomb retenu chez lui par ses infirmités envoya son frere Barthelemi vers le nouveau Roi, afin de lui demander les récompenses qui lui avoient été promises. Philippe reçut favorablement la requête de Barthelemi, & l'assura qu'on donneroit à l'Amiral toutes les satisfactions qu'il paroîtroit désirer. Barthelemi se hâta de retourner apprendre ces bonnes nouvelles à son frere ; mais ce dernier étoit peu en état de s'en réjouir, & il mourut à Valladolid le 20 de Mai 1505. dans sa soixante-cinquieme année. Son corps fut d'abord inhumé dans l'Eglise des Chartreux de Séville, & de-là transferé à saint Domingue, comme il l'avoit ordonné par son testament. Il voulut aussi qu'on mît dans son tombeau les fers dont le cruel Bovadilla l'avoit chargé. 1505.

Don Diegue, fils de Christophle Colomb, succéda à tous les droits de son pere, mais il hérita en même temps de l'injuste haine de Ferdinand, & essuya de la part de Fonseca les mêmes persécutions que l'Amiral avoit éprouvées. La lenteur qu'on affectoit à la Cour, & les difficultés qu'on faisoit naître sur les prétentions de Don Diegue, lasserent sa patience, & il supplia le Roi de trouver bon qu'il se pourvût en Justice. Cette permission

L'AMÉRIQUE.

lui fut accordée, & en conséquence il présenta au Conseil un Mémoire qui contenoit ce qu'on avoit promis à Christophle Colomb avant & après ses découvertes. Les demandes de Don Diegue parurent fondées, & son procès fut jugé en sa faveur. Cependant Ferdinand éludoit toujours l'exécution de l'Arrêt, & sans le mariage que Don Diegue contracta avec Dona Marie de Tolede, il n'auroit jamais pu réussir à se faire rendre justice. La femme qu'il avoit épousée étoit fille de Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Léon, Grand Veneur de Castille, frere du Duc d'Albe & cousin du Roi. D'ailleurs le Duc d'Albe, depuis les services qu'il avoit rendus à Ferdinand pendant la guerre de Naples, étoit devenu son favori, & comme il s'intéressa vivement pour l'époux de sa niece, il parla si fortement au Roi en faveur de Don Diegue, qu'on lui accorda enfin une partie de ce qu'il demandoit.

Ovando, Gouverneur Général de l'Espagnole, fut révoqué, & on nomma l'Amiral Don Diegue pour le remplacer; néanmoins on ne lui rendit point la dignité de Viceroi, & il n'eut que la même autorité, les mêmes priviléges & les mêmes appointements que ses deux prédécesseurs avoient eus. On voit qu'il fut quelquefois nommé Viceroi, & Dona Marie Tolede, sa femme, est presque toujours qualifiée de Vicereine; mais ces noms ne leur étoient donnés que par des Particuliers & par le peuple, sans tirer à conséquence. Don Diegue alla à Séville sur la fin de l'année 1508. y hâta les préparatifs de son armement, & s'embarqua le 9 de Juin de l'année suivante avec sa femme, son frere Don Ferdinand, ses deux oncles Don Barthelemi & Don Diegue, quantité de Noblesse, beaucoup d'Officiers & plusieurs Demoiselles qui composoient la suite de Dona Marie. Leur arrivée donna à l'isle Espagnole un lustre qu'elle n'avoit pas encore eu; & les Demoiselles en s'y mariant adoucirent les mœurs des habitants, qui étoient devenus presque sauvages. L'autorité de Don Diegue étoit bornée par d'autres Gouverneurs, qui partageoient & balançoient son pouvoir; & elle le fut encore davantage par l'Audience Royale, à laquelle on pouvoit appeller comme à un Tribunal souverain de tous les Jugements rendus dans les Indes.

Suite des découvertes & des établissements.

Sous le Gouvernement d'Ovando, prédécesseur de Don Diegue Colomb, les Castillans avoient porté la guerre contre des peuples qui habitoient la partie Orientale de l'Espagnole. Ponce de Léon, Chef des milices de saint Domingue, aborda à l'isle de Boriquen ou saint Jean, & fut bien traité des habitants, qui lui offrirent tout l'or qu'ils avoient chez eux. Ponce visita les mines qui se trouvoient dans cette isle, en prit des montres, laissa quelques-uns de ses soldats & s'en retourna à saint Domingue. L'or qu'il fit voir à Ovando lui parut excellent, & dans la résolution de conquérir l'isle de saint Jean, on chargea Ponce de Léon de cet exploit. Ce dernier rejoignit ses gens, qui faisoient beaucoup d'éloges de la conduite des Insulaires & de leur Cacique à leur égard. Il y avoit apparence qu'on auroit pu gagner ces peuples par la douceur, & Ponce y travailloit sans doute, lorsque l'arrivée de Don Diegue Colomb à l'Espagnole changea totalement la face des affaires de la Colonie. Ovando, de qui Ponce de Léon tenoit ses pouvoirs, étoit rappellé, & Don Christoval de Sotto-Major, que la Cour avoit

L'Améri-que.

pourvu du Gouvernement de l'isle de saint Jean, prétendoit en faire sortir Ponce. Celui-ci auroit peut-être employé la force pour se maintenir, si Don Diegue n'eût mis d'accord les deux concurrents, en les engageant à aller à la Cour discuter leurs droits, & en nommant Michel Cerron, Gouverneur de l'isle, & Michel Diaz, son Lieutenant. Lorsqu'Ovando eut rendu ses comptes, dont on fut satisfait, il demanda & obtint le Gouvernement de saint Jean pour Ponce de Léon, qui s'y rendit la même année, & ayant fait arrêter Cerron & Diaz, il les envoya prisonniers en Espagne. Il voulut ensuite subjuguer les habitants ; mais il y trouva plus de difficultés qu'il ne s'y étoit attendu, & ne parvint à les soumettre qu'en employant la force, & après avoir perdu beaucoup de monde. On contraignit ces Insulaires à travailler aux mines, & ils y périrent presque tous.

Suivant les instructions de Don Diegue, il devoit faire un établissement à Cubagua, petite isle voisine de la Marguerite, & le lieu positivement où on pêchoit les perles On choisit pour cette Colonie ceux qui avoient des esclaves nés dans les Lucayes, parce qu'ils avoient la facilité de demeurer sous l'eau plus longtemps que d'autres. L'établissement fut fait, & dans l'espace de quelques années on amassa des richesses immenses. La cupidité fit bientôt perdre le profit qu'on auroit pu tirer de la continuation de cette pêche, & on ne ménagea pas assez les plongeurs, dont la plûpart périrent. Les autres publierent que les perles étoient disparues de cette côte, & soit que la chose fût vraie, soit qu'ils inventassent cette circonstance, dans la crainte de perdre la vie ainsi que leurs compagnons, on cessa la pêche. Quelque avantageuse que fût la situation de cette isle, on l'abandonna aussitôt que les perles y manquerent, & les habitants passerent à la Marguerite, où ils se soutinrent longtemps. Leur postérité y est maintenant & fait commerce de tabac avec les Hollandois de Curaçao.

On n'avoit point encore formé d'établissement dans le Continent, ni même dans la Jamaïque. Les Mémoires de Colomb étoient propres néanmoins à faire désirer qu'on profitât de ses découvertes, & le Roi jugea qu'Ojeda, dont l'Evêque Fonseca vantoit le mérite, seroit en état de faire cette entreprise. Ojeda, loin de pouvoir faire les avances nécessaires pour un armement, étoit à saint Domingue depuis le malheureux voyage qu'il avoit fait avec Americ Vespuce, & il vivoit dans une grande médiocrité. Jean de la Cosa, le même Pilote qui avoit accompagné Ojeda dans son premier voyage, avoit conçu pour lui une sincere amitié, & il ne fut pas plutôt informé de la triste situation où il se trouvoit, qu'il prit des mesures pour l'en retirer. Il offrit d'aller porter à Ojeda les ordres & les instructions de la Cour, & il promit de l'accompagner & de l'aider de son bien, parce que le Roi ne vouloit pas se charger de faire les frais de l'établissement proposé. On accepta les offres de la Cosa, & il se disposoit à partir, lorsque Diegue de Nicuessa, Gentilhomme fort riche, arriva à la Cour pour quelques affaires dont l'Amiral l'avoit chargé. Il entendit parler de ce qui se ménageoit pour Ojeda, & résolut de partager la gloire & le profit de cette entreprise ; il représenta qu'un seul ne pouvoit pas conquérir un pays aussi étendu que celui dont il étoit question. Les remontrances de Nicuessa furent écoutées, & on fit deux Gouvernements de la partie du Continent

L'AMÉRIQUE.

qu'on vouloit peupler. On en regla les limites, & les provisions pour les deux Gouverneurs furent signées. Ojeda eut depuis le cap qu'il avoit lui-même nommé de la Vela, jusqu'à la moitié du golphe d'Uraba, aujourd'hui de Darien ; & tout ce pays fut nommé la nouvelle Andalousie. Le partage de Nicuessa fut depuis ce même golphe jusqu'au cap de Gracias à Dios ; & cette Province fut nommée la Castille d'or. La Cour abandonna la Jamaïque, d'où les deux Gouverneurs devoient en commun tirer des vivres & les autres choses dont ils pourroient avoir besoin. Jean de la Cosa fut créé Sergent major & Lieutenant d'Ojeda, & il ne fut fait aucune mention de Don Diegue dans tous ces réglements.

La Cosa ne put fretter qu'un navire & deux Brigantins, sur lesquels il embarqua environ deux cents hommes. Nicuessa plus riche arma quatre grands vaisseaux & deux brigantins qu'il fournit d'une grande quantité de provisions. Les deux flottes arriverent presqu'en même temps à saint Domingue, quoique Nicuessa fût parti le dernier & qu'il eût séjourné à l'isle de sainte Croix. Ojeda revêtu du titre de Gouverneur qu'il devoit au zéle de son ami, se mit en devoir de prendre possession des terres qui lui étoient échues en partage. Il ne tarda pas à avoir de violents démêlés avec Nicuessa, parce que chacun d'eux vouloit que tout le golphe de Darien fût de son ressort. Jean de la Cosa fit tous ses efforts pour reconcilier les deux Gouverneurs, & il vint enfin à bout de faire consentir l'un & l'autre à prendre pour ligne de séparation la riviere même de Darien. La Jamaïque devint un autre sujet de discorde & les deux Gouverneurs prétendirent y avoir la préference l'un sur l'autre. L'Amiral, informé de leurs différends, crut qu'il les mettroit d'accord en nommant Jean de Esquibel, Gouverneur de cette isle ; mais il se trompa. Ojeda s'opposa à l'établissement de Esquibel, & comme il fut contraint de lui céder, il chercha à l'intimider par les menaces les plus terribles.

Le nouveau Gouverneur de la Jamaïque parut mépriser la colere d'Ojeda, & il se maintint malgré lui. Ojeda obligé de remettre à la voile, prit d'abord terre dans le port que Rodrigue Bastidas avoit découvert en 1501. & qu'il avoit nommé Carthagene. Il n'y avoit point alors d'établissement en cet endroit, mais depuis Bastidas, Christophle Guerra & d'autres Espagnols après lui, avoient touché sur cette côte & y avoient commis plusieurs hostilités dans le dessein d'enlever des esclaves. Ojeda, qui ignoroit ces circonstances & qui avoit ordre de chercher à gagner ces peuples par la douceur, commença à leur faire plusieurs signes d'amitié. Ses avances furent mal reçues des Sauvages, & il s'apperçut qu'il ne pourroit s'établir en ce lieu, sans employer la force des armes. La Cosa vouloit qu'on retournât au golphe de Darien, où les peuples étoient plus doux. Ojeda rejetta cet avis, & plus brave que prudent, il attaqua les Sauvages quoiqu'ils fussent de beaucoup supérieurs en nombre. Il tua une grande quantité de ces malheureux & fit soixante prisonniers, qu'il envoya sur ses vaisseaux. Les Sauvages prirent la fuite, & Ojeda les poursuivit jusqu'à un village qu'il trouva abandonné. Les Castillans ravis de ne plus voir d'ennemis, s'amuserent à piller, mais au moment qu'ils ne s'y attendoient pas, les Sauvages, qui s'étoient mis en embuscade, tomberent sur eux & les massacrerent tous. Le seul Ojeda se

se sauva dans les bois, laissant étendus morts sur la place Jean de la Cosa son ami & soixante-dix Castillans.

Au bout de quelques jours, ceux qui étoient restés dans le vaisseau n'entendant aucunes nouvelles de leur Commandant, envoyerent quelques hommes à terre. Ils trouverent Ojeda caché dans des broussailles, tenant son épée d'une main, & ayant sur son épaule son bouclier percé de trois cents fleches. Il étoit prêt à expirer de faim, & on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses sens. Il raconta alors son malheur, & dans le moment qu'il parloit on vit paroître en mer plusieurs voiles qui causerent quelque inquiétude. Nicuessa montoit ces vaisseaux, & il ne fut pas plutôt informé du désastre d'Ojeda, qu'oubliant tout ressentiment, il lui fit offrir ses services, & l'invita à venger les Castillans par le massacre des Sauvages. Ojeda ne put s'empêcher d'admirer la générosité de son rival; il accepta ses offres & à la tête de quatre cents hommes qui furent tirés des deux escadres, il se jetta sur le village où les Indiens étoient rentrés, y mit le feu & tua tous ceux que la fuite ne put dérober à ses coups. Le butin qu'il fit fut assez considérable, & il le partagea avec Nicuessa, qui prit sur le champ la route de Veragua. Ojeda dirigea sa course vers le golphe de Darien, & il relâcha en quelques endroits où il trouva de l'or & enleva plusieurs habitants. il manqua la riviere de Darien & s'arrêta vis-à-vis de quelques hauteurs qui sont à la pointe Orientale du golphe d'Uraba. Il jetta sur ces hauteurs les fondements d'une ville qu'il appella saint Sébastien, & qu'il mit sous la protection de ce saint, dans l'espérance qu'il garantiroit les Espagnols des fleches empoisonnées des Sauvages.

Ojeda, pour se défendre contre les peuples des environs, qui étoient les plus cruels & les plus féroces de la contrée, envoya Enciso, un de ses Capitaines, à l'Espagnole demander des hommes & des provisions. En attendant son retour il fit faire divers retranchements; mais la disette des vivres obligea les Castillans à en chercher dans la campagne, & les Sauvages en tuerent beaucoup. La Colonie, réduite à un petit nombre d'hommes, qui s'attendoient à une mort certaine, étoit sur le point de sa destruction totale, lorsqu'un bâtiment parti de l'isle Espagnole vint mouiller au pied de saint Sébastien. Bernardin de Talavera commandoit ce vaisseau qu'il avoit enlevé à des Génois auprès du cap de Tiburon. La triste situation d'Ojeda & de ceux qui étoient avec lui ne leur permit pas d'examiner à quel homme ils avoient affaire, & ils acheterent sans balancer la cargaison de Talavera. Celui-ci, qui fuyoit les poursuites de la Justice, fut ravi de trouver un asyle, & il s'engagea volontiers avec tous les siens au service de la Colonie. Cependant les provisions qu'on avoit trouvées sur le vaisseau de Talavera furent bientôt consommées, & comme Enciso ne paroissoit point, tous les Castillans demanderent à être reconduits à saint Domingue. Ojeda s'offrit d'y aller hâter le secours qu'il en attendoit, ajoutant que s'il n'étoit pas de retour au bout de cinquante jours, on pourroit faire tout ce qu'on voudroit. Les Castillans y consentirent, & Ojeda, après avoir nommé François Pizarre, Gouverneur de saint Sébastien en son absence, s'embarqua sur le vaisseau de Talavera, qui voulut l'accompagner. L'équipage, quoiqu'engagé à la Colonie en même temps que Talavera, conservoit plus

L'Amérique.

d'affection pour lui que pour tout autre. Ojeda y fit peu d'attention, & aussitôt qu'il fut en mer, il eut un violent démêlé avec Talavera, qui le fit mettre aux fers. Il n'y resta pas longtemps, parce que la traversée se trouva si difficile qu'on eut besoin de lui & qu'on lui rendit la liberté. Ojeda malgré son expérience & son habileté ne put résister aux vents, & il alla se briser sur la côte de Cuba.

Tout l'équipage gagna la terre, & il paroissoit naturel qu'Ojeda cherchât à passer à l'isle Espagnole, dont il n'étoit pas beaucoup éloigné; mais il résolut de se rendre à la Jamaïque, & après avoir fait, avec des peines infinies, plus de cent lieues le long de la côte, il arriva enfin chez des Caciques qui lui fournirent tous les secours dont il avoit besoin. Esquibel, à qui Ojeda avoit fait autrefois tant de menaces, eut la générosité de les oublier; il le tira de la peine où il se trouvoit, & le fit conduire à saint Domingue. Le Capitaine Enciso en étoit parti quelque temps auparavant pour porter du secours à saint Sébastien, & Ojeda ne le voyant point crut qu'il étoit péri. Il ne douta plus alors que son Gouvernement ne fût perdu sans ressource, & il s'abandonna tellement au chagrin que cette pensée lui causoit, qu'il en mourut au bout de quelques jours. Talavera étoit imprudemment resté à la Jamaïque; l'Amiral en fut informé, l'envoya arrêter & le fit pendre.

Cependant Pizarre qui commandoit à saint Sébastien, voyant que les cinquante jours qu'Ojeda avoit demandés étoient expirés, prit la résolution de quitter un lieu où il n'y avoit nulle espérance de pouvoir s'établir. Il fit en conséquence embarquer les hommes qui restoient sur deux brigantins, prit le gouvernement de l'un & confia la conduite de l'autre à un Flamand de Valenciennes. Les deux bâtiments étoient à peine en mer qu'il s'éleva un vent très violent, & que le brigantin du Flamand reçut un si furieux coup de mer, qu'il périt à la vûe de Pizarre qui n'en put sauver un seul homme. Cet accident & la continuation des vents contraires forcerent Pizarre à tourner du côté du port de Carthagene. Il apperçut alors un navire & un brigantin qu'Enciso menoit à saint Sébastien, chargés d'une grande quantité de provisions, de chevaux, de verrats, d'armes & de cent cinquante hommes d'élite. Des secours aussi considérables déterminerent facilement Pizarre à retourner à saint Sébastien, pour y attendre le retour d'Ojeda, dont il ignoroit la mort. Les Castillans qu'il conduisoit n'étoient pas encore à la fin de leurs malheurs, & l'établissement ne put avoir lieu. Au moment que les navires entroient dans le golphe, celui que montoit Enciso fut brisé & on en sauva à peine les hommes avec un peu de farine, de biscuit & de fromage. Toutes les bêtes furent noyées, & lorsqu'on fut débarqué on trouva la ville de saint Sébastien réduite en cendres. La Colonie se livra de nouveau au plus affreux désespoir, & on étoit dans cet abattement, lorsqu'un Castillan nommé Vasco Nugnès de Balboa ouvrit un avis qui fit renaître la joye & le courage.

Histoire de Balboa.

Balboa, depuis sa jeunesse avoit fait plusieurs voyages aux Indes. Il s'étoit établi à l'Espagnole; mais différentes circonstances le mirent dans la nécessité de quitter cette isle. Sur ce que le bruit avoit couru que plusieurs débiteurs vouloient suivre Enciso pour se soustraire aux poursuites de leurs

créanciers, ceux-ci avoient obtenu de l'Amiral un navire armé, qui eut ordre d'observer ceux d'Enciso jusqu'à ce qu'il fût bien loin du port. Malgré ces précautions, Balboa se fit porter dans le vaisseau d'Enciso, & aussitôt qu'on eut pris le large, il sortit du tonneau où il s'étoit tenu caché. Enciso, qui n'avoit point été prévenu, entra en fureur & menaça Balboa de l'abandonner dans la premiere isle déserte qu'on trouveroit. On intercéda pour le coupable & le Capitaine s'appaisa. Balboa avoit alors trente-cinq ans & il étoit capable de former les plus vastes projets & de les exécuter. Le découragement général où il voyoit les Castillans ne passa pas jusqu'à lui; il s'efforça de relever leurs espérances, & il y réussit en leur peignant les pays qu'il avoit remarqués dans ses voyages. Il raconta qu'il avoit pénetré au fond du même golphe où ils se trouvoient, & qu'il avoit apperçu au couchant d'une belle & large riviere une bourgade située sous un ciel fort pur & dans un terrein fertile, & il ajouta que les habitants de ce pays avoient la réputation de ne point empoisonner leurs fleches. Ce récit causa une grande joie aux Castillans, qui s'embarquerent sans différer, arriverent au fond du golphe & trouverent les choses comme Balboa les avoient représentées. Les habitants se mirent en défense; mais dès la premiere décharge de l'artillerie, ils prirent la fuite & laisserent aux Castillans la liberté de s'emparer de leur bourgade. On y fit un riche butin en or & en coton & les vainqueurs commencerent aussitôt à tracer le plan d'une ville qu'ils nommerent sainte Marie l'Ancienne de Darien, parce qu'elle fut placée sur le bord Occidentale de la riviere de Darien, qui se jette dans le golphe de ce nom ou d'Uraba. Cette ville a été la premiere où il y ait eu un siege épiscopal du continent de l'Amerique, mais elle ne subsista pas longtemps, comme on le verra par la suite.

Enciso, qui tenoit ses pouvoirs d'Ojeda, ne fit pas réflexion qu'en élevant sainte Marie l'Ancienne sur la rive Occidentale de la Darien, il bâtissoit sur le terrein qui étoit du partage de Nicuessa, & que par conséquent il n'avoit plus d'autorité en ce lieu. Il fit une seconde faute en se brouillant avec Balboa, qui avoit eu peut-être ses vûes en conseillant de placer la Colonie où elle étoit. Balboa, piqué en apparence de l'ingratitude d'Enciso, s'en plaignit hautement, & lorsqu'il vit que plusieurs blâmoient ce Capitaine, il fit observer que sa Jurisdiction n'avoit plus de force, parce qu'on étoit dans la Province de Nicuessa. Personne jusqu'alors n'y avoit fait attention, & ceux qui étoient mécontents ne manquerent pas de profiter de cette connoissance, pour signifier à Enciso qu'on ne lui obéiroit plus. On s'assembla pour regler la forme du Gouvernement, & on nomma sous le titre d'Alcaide deux Magistrats qui devoient administrer la Justice. Vasco Nugnès de Balboa fut revétu d'une de ces charges; on confera l'autre à Jean de Zamudio, & on choisit pour Régidor (1) François Valdevia. Trois partis divisoient la nouvelle République; l'un vouloit qu'on reconnût Enciso, jusqu'à ce que la Cour eût nommé un autre Commandant; l'autre étoit d'avis qu'on se donnât à Nicuessa sur le terrein duquel on étoit; & le troisiéme enfin prétendoit qu'il falloit continuer comme on avoit commencé, & que personne n'étoit plus digne de commander que Balboa, qui

(1) Espece de Lieutenant de Police.

L'AMERIQUE.

avoit tiré les Castillans de la misere dans laquelle Enciso les avoit plongés.

Vers la moitié de Novembre, on apperçut dans le golphe deux navires, qui étoient commandés par Rodrigue Henriquès Colmeranez. Ce Capitaine, ami de Nicuessa, lui menoit un renfort de soixante-dix hommes avec d'abondantes provisions. Il débarqua néanmoins, & instruit des différents partis qui s'étoient formés dans la ville de sainte Marie, il eut soin de gagner la multitude en laissant la plus grande partie de ses provisions, & il parla si efficacement en faveur de Nicuessa, qu'il fut chargé de l'aller chercher, & remit à la voile à ce dessein. Dans le temps qu'il travailloit avec tant de zele pour l'agrandissement de son ami, cet infortuné Gouverneur se trouvoit dans l'état le plus déplorable. Il avoit été battu de la tempête aussitôt qu'il eut quitté Ojeda. Lope de Olano, son Lieutenant, s'étoit séparé de lui pendant la nuit, & sous prétexte qu'il ne pouvoit pas tenir la mer, il étoit allé joindre le gros des vaisseaux qui étoient dans la riviere de Panama. Il avoit publié que la caravelle de Nicuessa étoit périe avec tous ceux qui la montoient, & en conséquence il prit le titre de Commandant, & passa dans le pays de Varagua à dessein d'y faire un établissement. Son projet échoua faute de vivres, & après avoir perdu beaucoup de monde il se rendit à la riviere de Bethléem, pour tenter d'y fonder une Colonie; mais il n'eut pas plus de succès, & il se disposoit à regagner l'isle de l'Espagnole, lorsqu'il reçut des nouvelles de Nicuessa. Ce Gentilhomme avoit perdu sa caravelle, & s'étant sauvé avec l'équipage, il avoit été réduit à chercher par terre la Varagua, qui étoit le rendez-vous général. Le nombre des Espagnols qui l'accompagnoient étoit beaucoup diminué, parce que la faim, la fatigue & les fleches des Sauvages en avoient fait périr plusieurs. Enfin Olano instruit de la misere affreuse où étoit Nicuessa, crut que le service qu'il lui rendroit en l'en retirant, le feroit rentrer en grace, & il lui envoya un brigantin dans cette vûe. Sans ce secours inespéré Nicuessa alloit périr; cependant il ne put se résoudre à pardonner à Olano, qui par sa retraite avoit causé la mort de plus de quatre cents hommes, & en mettant le pied dans son vaisseau, il le fit charger de fers en attendant qu'il l'envoyât en Espagne.

Nicuessa ne goûta pas longtemps le plaisir d'avoir rejoint ses vaisseaux; la plûpart furent jettés sur la côte & les vivres commencerent bientôt à manquer. La permission qu'on donna d'en prendre comme on pourroit, loin de diminuer la misere l'augmenta, parce que les Castillans cherchoient à piller les Sauvages, & que ceux-ci, bien armés & sur la défensive, tuoient tous ceux qui osoient approcher d'eux. Il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de se rembarquer; mais la tempête avoit brisé plusieurs vaisseaux & il n'en restoit pas suffisamment pour contenir tous les Castillans qui se trouvoient à terre. On en laissa une partie sous les ordres d'Alphonse Nimnès sur les bords de la riviere de Bethléem, & Nicuessa, conduit par un matelot qui avoit fait le voyage avec Christophle Colomb, alla avec les autres à Puerto-Bello. La multitude d'Indiens dont le rivage étoit couvert força les Castillans à remonter cinq ou six lieues plus loin. Nicuessa voyant le port que Colomb avoit nommé di Bastimentes, y entra en s'écriant: *Paremos aqui en el nombre de Dios*; c'est-à-dire, arrêtons-nous ici

au nom de Dieu. Il en prit possession au nom du Roi d'Espagne & commença une forteresse à laquelle le nom de Nombre de Dios est demeuré. La Colonie de Nicuessa éprouva les mêmes miseres que celle de Bethléhem, la disette des vivres & les maladies enleverent un si grand nombre de Castillans, que le Gouverneur fit partir à la hâte une caravelle pour aller demander du secours à saint Domingue. Colmeranez arriva peu de temps après le départ de la caravelle, & il trouva son ami avec soixante hommes seulement, tous nuds pieds, couverts de mauvais habits, décharnés & pouvant à peine se soutenir. Il expliqua à Nicuessa le sujet de son voyage, lui apprit l'établissement d'une Colonie qui souhaitoit sa présence, & lui parla des richesses qu'on avoit trouvées dans le Darien. Cette nouvelle causa beaucoup de plaisir à ceux qui étoient avec Nicuessa, lui seul y parut peu sensible, & aigri sans doute par ses malheurs, il eut l'imprudence de dire hautement, que ceux qui avoient osé bâtir une ville sur son terrein méritoient une punition exemplaire, & qu'il les traiteroit en conséquence aussitôt qu'il seroit sur les lieux. Nicuessa se mit sur le champ en chemin, & peu content de la premiere faute qu'il avoit faite, il y mit le comble par une seconde. Il envoya devant lui une caravelle, & s'amusa sans nécessité à visiter quelques isles & à chercher de l'or.

Sa caravelle alla annoncer à la Colonie son arrivée & les sentiments où il étoit, & comme il parut quelques jours après, Balboa s'avança sur le rivage, & lui fit crier qu'il pouvoit s'en retourner à Nombre de Dios, parce qu'on ne le laisseroit débarquer en aucun lieu de la Province de Darien. Nicuessa sentit alors toute son imprudence, & il passa la nuit dans son vaisseau à gémir sur son infortune. Le lendemain il débarqua sans opposition, mais il s'apperçut qu'on vouloit se saisir de lui, & il se sauva dans un bois prochain. Balboa, touché de ses malheurs, empêcha qu'on ne l'y poursuivît, & malgré Zamudio, qui étoit animé contre le Gouverneur, il l'avertit de se retirer dans son brigantin & de n'en point sortir, quelques promesses qu'on lui fît. Nicuessa ne fut pas assez sage pour suivre les conseils de Balboa, trois hommes l'en tirerent par leurs feintes démonstrations d'amitié, & le livrerent à Zamudio. Celui-ci le fit mettre sur un brigantin avec dix-sept hommes, & lui ordonna d'aller en Castille sans s'arrêter en aucun endroit. Le Gouverneur se plaignit en vain du traitement qu'on lui faisoit dans son propre Gouvernement; il employa inutilement les menaces; il ne fut point écouté. Il partit & on n'entendit plus aucune nouvelle de lui. Quelques Ecrivains avancent qu'on trouva dans l'isle de Cuba cette inscription sur un arbre : *Ici l'infortuné Nicuessa a fini ses malheurs & sa vie :* mais Herrera prétend que ce trait est faux & sans preuves. Mort de Nicuessa.

La facilité avec laquelle la Cour d'Espagne accordoit à différents Particuliers la permission de s'emparer des pays découverts par Christophle Colomb, fit craindre à l'Amiral Don Diegue que quelqu'un n'obtînt aussi le Gouvernement de l'isle de Cuba, qui étoit à sa bienséance. Pour prévenir cet événement, il chargea Don Diegue Velasquez d'aller faire la conquête de cette isle, & sûr de sa fidélité, il le nomma son Lieutenant dans cet endroit. Trois cents volontaires, outre les troupes réglées fournies par l'Amiral, suivirent Velasquez dans son expédition. Il remporta une victoire Conquête de l'isle de Cuba par Velasquez.

L'AMERIQUE.

si complette sur le premier Cacique qui voulut s'opposer à son entreprise, que les autres effrayés se soumirent d'eux-mêmes. Vélasquez, par ce moyen, fut bientôt maître absolu dans Cuba, & cette conquête fit d'autant plus de plaisir au Roi d'Espagne, que quoique l'isle n'eût point d'or, elle possédoit beaucoup d'autres avantages, & par la commodité de ses ports qui étoient excellents, elle devint une des plus utiles colonies que l'Espagne ait eues.

Quelque temps après la conquête de l'isle de Cuba, on fit la découverte de la Floride & de plusieurs isles aux environs. Cerron & Diaz que Ponce de Léon avoit envoyés prisonniers en Espagne, avoient trouvé de puissantes protections qui leur avoient fait rendre justice ; de sorte qu'ils retournerent dans l'isle de Portoric, & obligerent à leur tour Ponce de Léon à leur en céder le Gouvernement. L'ancien Gouverneur se retira sans résistance, & quoiqu'il n'eût plus d'emploi, il vivoit commodément avec les richesses qu'il avoit amassées dans le temps qu'il étoit en place. La vie tranquille que menoit Ponce de Léon l'ennuya bientôt, & comme on publioit depuis longtemps que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, il y avoit une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les vieillards, il forma le dessein de chercher cette fontaine miraculeuse. Le peu de succès qu'avoient eu ceux qui avoient déjà fait cette entreprise ne rebuta point Ponce de Léon, & il s'embarqua le premier de Mai de l'année 1512. Il sortit du port de saint Germain dans l'isle de Portoric, avec deux navires qu'il avoit équipés à ses frais, & après avoir rangé toute la côte Septentrionale de l'Espagnole, il se trouva au milieu des Lucayes. Ses recherches furent vaines, & quoiqu'il goûtât à toutes les eaux, jusqu'à celles des marais les plus bourbeux, il ne s'apperçut pas qu'il fût rajeuni. Chagrin du peu de fruit qu'il avoit tiré de son voyage, il continua sa route en avant, sans aucun dessein déterminé, & au bout de quelques jours de navigation, il découvrit le Continent. Il y descendit & voyant la campagne couverte de fleurs, il nomma cette terre la Floride. On ignore en quel endroit positivement il débarqua; on sçait seulement qu'il reconnut une bonne partie de la côte Occidentale de la presqu'isle, & qu'il donna aux isles des Martyrs & des Tortues les noms qu'elles portent aujourd'hui. Dans tous les lieux où il voulut faire quelque descente il trouva des Sauvages en très-grand nombre & disposés à ne point souffrir qu'on s'établît chez eux. Il examina attentivement le canal de Bahama, & sur ses observations les vaisseaux, quelques années après, commencerent à prendre leur route par ce canal pour retourner en Europe, & on bâtit à deux petites journées le port de la Havane. La découverte que Ponce de Léon venoit de faire le consola en quelque sorte de n'avoir pu réussir touchant l'objet de ses recherches, & il se rendit à Portoric, d'où il passa en Espagne. Ferdinand, satisfait du rapport que lui fit Ponce des terres sur lesquelles il étoit descendu, lui permit de mener des Colonies & de bâtir des Forts dans la Floride. Il ne se hâta pas vraisemblablement de profiter de cette liberté, car deux ans après il étoit encore en Espagne, & sur la fin de l'année 1514, il alla par les ordres du Roi, faire la guerre aux Caraïbes qui désoloient Portoric, & resta plusieurs années dans cette ville.

Découverte de la Floride.

L'Amérique.

Cependant la bonne conduite de Velasquez avoit rendu très-florissante la Colonie de l'isle de Cuba, & le terrein se trouvoit si avantageux, que plusieurs Particuliers quittoient leurs établissements pour se rendre dans cette isle. Velasquez, qui n'étoit que le Lieutenant de Don Diegue Colomb, se voyant à la tête d'une nombreuse Colonie, voulut se soustraire à l'autorité de l'Amiral, & au moyen des protections qu'il avoit à la Cour, il obtint des lettres qui lui assuroient cette indépendance. Malheureusement pour lui l'Amiral, qui étoit alors en Espagne, vint à bout de faire changer le titre d'indépendant, que ces lettres donnoient à Velasquez, en celui d'irrévocable. Don Diegue conserva ainsi ses pouvoirs sur l'isle de Cuba, mais il n'avoit pas la liberté d'ôter à son Lieutenant l'emploi dont il étoit revêtu. Velasquez, regardé comme Gouverneur de Cuba, songea à conquérir de nouvelles terres, & il n'eut pas plutôt déclaré ce dessein, que plusieurs personnes de différentes qualités s'offrirent de remplir son projet. Des matelots, des soldats, quelques riches Particuliers s'engagerent à partir, & un des plus riches habitants de Cuba, nommé François Fernandez de Cordoue, proposa de faire une grande partie des frais de l'entreprise, si on vouloit lui en confier la conduite. Velasquez accepta avec joie l'offre de Fernandez, & fit armer à San-Yago, capitale de Cuba, deux navires & un brigantin, sur lesquels on embarqua cent dix soldats. Fernandez acheva ses préparatifs à la Havane, autre port de Cuba, & en sortit le 8 de Février 1517.

Expédition de Fernandez.

Dès qu'il eut doublé le cap de saint Antoine, qui est à l'extrémité Occidentale de l'isle, son pilote, Antoine Alaminos, lui conseilla de voguer droit à l'Ouest, où l'ancien Amiral avoit toujours désiré s'avancer. Fernandez, qui n'avoit point encore pris de parti sur la route qu'il devoit tenir, consentit volontiers à tourner de ce côté, & après trois semaines de navigation on découvrit l'Yucatan, dont le grand Colomb ne s'étoit écarté que sur une fausse indication. Fernandez s'approcha de cette terre, & remarqua à deux lieues environ de la mer une grande bourgade qui paroissoit bien peuplée. Le rivage fut en un moment couvert d'Indiens, & les Espagnols trompés par les signes de bienveillance que ces peuples leur faisoient, tenterent une descente. Ils furent vivement repoussés par les Sauvages, qui blesserent quinze hommes, & ils regagnerent à la hâte leurs vaisseaux avec deux prisonniers qu'ils avoient faits. Les peuples de cette côte, que les Castillans appellerent pointe ou cap de Cotoche, n'étoient point nuds comme ceux qu'on avoit découverts jusqu'alors. Ils avoient aussi des armes offensives & défensives & se battoient avec beaucoup d'ordre. Leurs armes défensives étoient une espece de cuirasse doublée de coton & un bouclier; les offensives consistoient dans un arc, des fleches, une sorte d'épée ou couteau de pierres, des frondes, & une espece de lance. Auprès du lieu où les Castillans débarquerent, il y avoit quelques édifices de maçonnerie, & des Temples où on trouva quantité d'idoles monstrueuses faites de terre cuite. On traita avec douceur les deux prisonniers Indiens, qui dans la suite servirent d'interpretes; on les instruisit dans la Religion Chrétienne, & lorsqu'ils furent baptisés, on nomma l'un Julien, & l'autre Melchior.

Fernandez, après avoir fait rembarquer tout son monde, cotoya de nouveau le rivage, & arriva à la vûe d'une grosse bourgade, que les habitants

L'AMÉRIQUE.

du pays nommoient Kimpesch, & où on a bâti ensuite la ville de Campeche. Les Espagnols renouvellerent leur eau en cet endroit, & dans le moment qu'ils songeoient à remonter sur leurs vaisseaux, une troupe de cinquante Indiens s'approcha, & parut les inviter à se rendre dans une bourgade prochaine. Les Castillans se défierent avec raison de ces feintes démonstrations d'amitié & refuserent d'y répondre. Ils se contenterent d'entrer dans quelques Temples, & ils furent bientôt environnés d'une multitude d'Indiens de tout âge & de tout sexe, qui paroissoient également surpris de leur figure. Quelques moments après les Espagnols virent paroître deux corps nombreux d'hommes armés comme ceux de Cotoche, & il sortit d'un Temple environ dix Prêtres vétus de mantes blanches fort larges, & portant à la main des vases de terre pleins de feu. Ils y jettoient de la gomme copale; en faisoient aller la fumée du côté des Espagnols, & prononçoient diverses paroles. Cette cérémonie étoit à peine finie qu'on entendit plusieurs instruments de guerre, qui sans doute sonnoient la charge. Alors les Castillans, trop foibles pour résister à un peuple qui pouvoit facilement les accabler, reculerent en bon ordre du côté de la mer, & se rembarquerent sans perte. Ils naviguerent l'espace de six jours vers le Sud, & voulurent faire de l'eau dans une anse que les habitants nommoient Potonchan. Les Espagnols eurent un furieux combat à soutenir; quarante des leurs resterent sur la place, & tous les autres, à l'exception d'un seul, furent blessés, & regagnerent leurs chaloupes avec peine.

On tâcha alors de reprendre la route de l'isle de Cuba; mais les vents contraires & les courants porterent sur la Floride qui parut le quatriéme jour. Fernandez, sans sçavoir encore où il étoit, descendit avec son pilote & vingt-deux hommes des moins blessés. Alaminos reconnut aussitôt cet endroit pour y avoir été avec Ponce de Léon, & il avertit Fernandez de se tenir sur ses gardes, ou de quitter promptement la terre. Ce Capitaine qui avoit besoin d'eau, eut soin de placer des sentinelles à toutes les avenues du bois. Cette précaution ne put empêcher une armée d'Indiens de fondre tout à coup sur les Espagnols, qui prirent la fuite & regagnerent promptement leurs vaisseaux. Alaminos fut blessé à la gorge, & on remarqua que le soldat qui n'avoit reçu aucune blessure à Potonchan étoit disparu. On mit à la voile & en vingt-quatre heures on arriva à l'isle des Martyrs où un des navires se brisa. Fernandez avec l'autre navire & le brigantin aborda au port de la Havane, d'où il se rendit à la ville du saint Esprit. Il écrivit de-là à Velasquez, qu'il iroit lui rendre compte de son voyage dès qu'il se porteroit mieux, mais il mourut au bout de dix jours.

Quelque malheureuse qu'eût été l'expédition de Fernandez pour lui-même & pour tous ceux qui l'avoient accompagné, Velasquez en parut satisfait & projetta une seconde course. Il arma en diligence trois navires & un brigantin, & il fit monter dessus deux cent cinquante Espagnols & quelques Insulaires de Cuba pour le servir. Ces trois navires étoient commandés par Pedro de Alvarado, François de Montejo & Alphonse d'Avila. Le Directeur de l'expédition étoit Jean Grijalva, compatriote de Velasquez, & suivant ses instructions, il ne devoit faire aucun établissement en terre ferme.

Expédition de Grijalva.

1518. La nouvelle escadre partit de Cuba le 8 d'Avril 1518. & au bout de huit

jours

jours de navigation, elle ſe trouva à la vûe d'une iſle que les habitants nommoient Cozumel. Grijalva voulut l'appeller ſainte Croix, mais l'ancien nom a prévalu. On s'approcha enſuite de la terre ferme, & en huit jours on arriva à Potonchan, où on fit une deſcente malgré la vigoureuſe défenſe des habitants. Grijalva perdit trois hommes, & il fut bleſſé lui-même ainſi que ſoixante de ceux qu'il avoit débarqués. Ses bleſſures ne l'empêcherent pas de pénétrer plus avant dans les terres; il s'empara d'une bourgade ſituée à quelques lieues du rivage, & fit pluſieurs tentatives pour y faire revenir les habitants. Tous les moyens dont il ſe ſervit furent inutiles, & il ſe vit obligé de ſe remettre en mer, ſans avoir traité avec ces Indiens.

Plus il avançoit dans le pays, & plus il paroiſſoit mériter ſon attention. Les terres étoient mieux cultivées, les habitants plus policés, & les édifices plus propres & mieux bâtis. Un ſoldat remarquant ces choſes avec plaiſir, s'écria qu'il croyoit être dans une nouvelle Eſpagne. Cette exclamation, que chacun applaudit, fit donner à cette contrée le nom de la Nouvelle-Eſpagne, qu'elle a conſervé juſqu'à ce jour. Cependant Grijalva, curieux de connoître plus amplement l'intérieur du pays, chercha une riviere où il pût s'arrêter quelque temps. Il en rencontra enfin une qui ſe jette par deux embouchures dans le golphe qu'on a depuis appellé du Mexique. Il choiſit le bras de cette riviere qui lui parut le plus navigable; mais comme il n'y trouva point aſſez d'eau pour faire entrer ſes deux plus gros vaiſſeaux, il augmenta les équipages des deux autres, & ſe prépara à remonter le plus haut qu'il pourroit. Il eut d'abord quelque peine à vaincre le courant du fleuve, & lorſqu'il eut ſurmonté cette difficulté, il vit un grand nombre de canots remplis d'Indiens armés, qui ſembloient déterminés à l'empêcher de faire une deſcente, & cherchoient à l'épouvanter par leurs cris & par leurs ſignes menaçants. Les Eſpagnols, ſans témoigner ni crainte ni colere, continuerent tranquillement leur route, & s'avancerent même juſqu'à la portée du trait. Leur intrépidité étonna les Indiens, qui, frappés d'ailleurs de la figure de ces Etrangers, reſterent comme immobiles, & le ſilence ſuccéda tout à coup au bruit que les clameurs avoient cauſé. Le Commandant profita d'une ſi heureuſe conjoncture pour s'élancer à terre. Ceux qui étoient près de lui en firent autant, & tous les autres ſuivirent auſſitôt. Il les rangea en bataille à meſure qu'ils débarquerent, & il fit déployer l'étendard Royal. Cette action redoubla la ſurpriſe des Indiens, & fournit aux Eſpagnols les moyens d'achever les cérémonies qui s'obſervent dans les priſes de poſſeſſion les moins conteſtées. Grijalva ordonna enſuite à Julien & à Melchior, ces deux Sauvages dont on a parlé plus haut, de dire aux Indiens que les Caſtillans venoient dans des intentions pacifiques & déſiroient faire alliance avec eux. Sur cette aſſurance trente des principaux Indiens s'approcherent, & comme Grijalva crut remarquer qu'ils avoient encore quelque défiance, il leur donna pluſieurs marques d'amitié, & leur fit des préſents qui acheverent de les tranquilliſer. Il haſarda alors de leur apprendre qu'il étoit le Lieutenant d'un grand Roi, & il les invita à le reconnoître pour Souverain. Ces paroles exciterent l'indignation des Indiens, qui laiſſerent paroître ſur leur viſage la colere dont ils étoient ſaiſis. Cependant le plus conſidérable d'entr'eux leur impoſa ſilence de la main, & ſe

L'AMÉRIQUE.

chargea de répondre aux Espagnols. Il le fit avec modération, & après avoir fait sentir aux Espagnols qu'ils avoient tort de proposer aux Indiens un nouveau maître, sans s'être informés s'ils étoient mécontents du leur, il ajouta qu'il alloit instruire ses supérieurs de leurs prétentions, & qu'il viendroit lui-même leur apporter ce qui seroit décidé. Il se retira aussitôt avec tout le peuple, & laissa les Espagnols inquiets du résultat de cette affaire. Grijalva n'avoit pu s'empêcher d'admirer la sagesse du discours de l'Indien. De pareils ennemis n'étoient pas à mépriser, & on balançoit si on ne se rembarqueroit pas, lorsque les Indiens reparurent en plus grand nombre. Celui qui avoit déjà porté la parole aux Castillans, s'avança vers eux d'un air satisfait, & leur présenta des provisions de la part des Caciques des environs. » Voici, leur dit-il, des gages de la paix que nous acceptons. Mes » maîtres ne craignent point vos armes, mais ils jugent que la paix est tou- » jours préférable à la plus heureuse guerre. «

Les Espagnols à cette nouvelle firent éclater la joye la plus vive, & les deux Nations ne tarderent pas à traiter ensemble dans une parfaite union. Le Cacique du lieu arriva bientôt après, & quoiqu'il eût affecté de se faire accompagner par une garde peu nombreuse & désarmée, il sçut conserver un air de dignité qui lui attiroit le respect. En faisant étaler aux yeux des Espagnols les raretés du pays qu'il offroit à leur Général, & parmi lesquelles il y avoit plusieurs choses travaillées en or, il adressa ces mots à Grijalva: » J'aime la paix, dit-il, & c'est pour la maintenir entre nous, que je vous » prie d'accepter ce présent, & de vous éloigner de ces lieux, de peur que » la mésintelligence ne se mette entre vos sujets & les miens. « Grijalva répondit au Cacique que son dessein n'avoit jamais été de lui causer de l'inquiétude, & qu'il partiroit au plutôt. Content de cette promesse, le Cacique quitta les Espagnols, qui dès le même jour remonterent sur leurs vaisseaux. La riviere où ils étoient s'appelloit Tabasco; ils changerent ce nom en celui de Grijalva, & conserverent celui de Tabasco à la Province. Plusieurs Castillans proposerent de faire un établissement en cet endroit; mais Grijalva leur fit voir la défense de Velasquez, & on remit aussitôt à la voile.

En sortant de la riviere, on tourna à l'Ouest, parce que les Indiens avoient fait entendre qu'ils tiroient leur or de ce côté. Grijalva continua de ranger la côte jusqu'à une riviere qu'il apperçut, & à laquelle il donna le nom de Rio-de-Banderas, à cause des banderolles que les peuples de cette contrée avoient coutume de mettre au bout d'une espece de pique. Montejo eut ordre d'aller reconnoître cette riviere avec deux bateaux armés. Les peuples qui habitoient sur le rivage consentirent à traiter avec les Castillans, & Grijalva instruit de leur bonne volonté débarqua, prit possession de leur pays & y recueillit beaucoup d'or. Il n'osa s'arrêter à cette rade, qui n'étoit pas à l'abri des vents du Nord, & après avoir passé deux ou trois isles peu considerables, il en apperçut une qu'il fut curieux d'examiner. Il y descendit avec quelques Castillans, y trouva plusieurs édifices assez beaux, & un Temple d'une structure singuliere. Il étoit ouvert de tous côtés, & au milieu paroissoit un degré, par lequel on montoit à une espece d'autel, où étoient placées des statues d'une figure monstrueuse. Grijalva s'approcha de cet autel, & il vit cinq ou six cadavres qui paroissoient avoir été sacrifiés la nuit précédente.

Il se retira avec horreur sur ses vaisseaux, & nomma cette isle, l'Isle des Sacrifices. Il observa la même chose dans une autre isle un peu éloignée, que les habitants appelloient Culua. A la place de ce nom, il lui donna celui de Saint-Jean d'Ulua, & tira encore de l'or de cette isle, qui est située au Nord de la Vera-cruz, dont elle forme le port.

Les dispositions favorables des peuples, & l'heureux climat des pays que Grijalva avoit visités, lui faisoient regretter de ne pouvoir y former d'établissements. Les défenses de Velasquez à cet égard étoient expresses, & il avoit résolu de les observer rigoureusement. Il ignoroit que Velasquez obligé de ménager l'Amiral & l'Audience Royale de S. Domingue, d'où son gouvernement relevoit, n'avoit osé donner à personne la permission de fonder quelque Colonie, & qu'il en avoit même fait la défense par écrit, à dessein de s'en servir dans l'occasion; mais il se flattoit que Grijalva ne lui obéiroit pas si scrupuleusement, & il désiroit apprendre quelques nouvelles à ce sujet, lorsque Pedro de Alvarado, député par Grijalva, entra dans un des ports de Cuba. Il avoit sur son vaisseau tout l'or & les raretés qu'on avoit négociés jusques-là, & il étoit chargé de demander de nouveaux ordres à Velasquez, qui apprit avec colere qu'on n'avoit commencé aucun établissement. Alvarado avoit conseillé plusieurs fois d'en hasarder quelqu'un; de sorte qu'il excusa mal Grijalva, dont la fidélité fut payée de l'ingratitude la plus marquée. Velasquez outré contre Grijalva, projetta de faire un nouvel armement, & forma le dessein d'en accorder le commandement à un autre.

Dans le temps qu'il faisoit de Grijalva les plaintes les moins fondées, ce Général continuoit de le servir avec un dévouement extrême, & poussoit ses découvertes le long du golphe du Mexique. Peu de temps après le départ d'Alvarado, il s'étoit remis en mer, avoit reconnu les hautes montagnes de Tuspa, & s'étoit approché de la Province de Panuco. Il fit entrer ses navires dans une riviere qu'il apperçut aux environs; mais à peine y avoit-il mouillé ses ancres, que le vaisseau d'Alfonse d'Avila fut attaqué par une flotte de canots Indiens, & n'auroit pû se défendre contre la multitude de ses ennemis, si le Général ne fût tombé tout-à-coup sur ces sauvages, & n'en eût tué un grand nombre. Cet incident fit nommer la riviere, Riviere des Canots. Grijalva en sortit, côtoya la Province de Tlascala, & s'avança ensuite jusqu'à une pointe, où les courants étoient si contraires & si forts, que le Pilote Alaminos déclara qu'il y avoit trop de risques à s'opiniâtrer davantage. Plusieurs personnes des plus considerables de l'escadre firent alors une derniere tentative pour engager Grijalva à faire un établissement, & peut-être qu'il auroit cedé aux représentations, si François Montejo ne lui eût, par ses conseils, fait reprendre ses premiers sentiments. Il fit voile vers l'isle de Cuba, & ayant appris les grands préparatifs de Velasquez pour une nouvelle expédition, il se flatta qu'elle se feroit encore sous ses ordres. Dans cette espérance, il hâta son retour, & débarqua à l'isle de Cuba où, au lieu des récompenses & des remerciements sur lesquels il comptoit, il reçut publiquement les reproches les plus durs & les moins mérités. Il ne répondit qu'en faisant voir à Velasquez les ordres qu'il avoit lui-même donnés par écrit. Velasquez ne put s'empêcher de convenir des défenses qu'il avoit

L'AME'RIQUE.

CONQUESTE DU MEXIQUE.

faites à Grijalva, mais il ne voulut jamais lui pardonner de s'y être si ponctuellement conformé, & il le priva même de ce qu'on devoit à ses travaux.

Le Gouverneur de Cuba profitant des mémoires que Grijalva lui avoit présentés, songea plus que jamais à faire partir une nouvelle flotte. Il envoya en conséquence Jean de Salcedo à l'Espagnole, afin d'obtenir la permission de faire une seconde entreprise. Salcedo réussit dans sa négociation, & revint à Cuba avec les pouvoirs nécessaires. Velasquez ne fut plus embarrassé que sur le choix du Commandant de sa flotte. La conduite d'une expédition si importante ne devoit être confiée qu'à un homme d'une bravoure & d'une prudence reconnues, & ceux en qui on pouvoit remarquer ces qualités portoient si haut leurs prétentions, que Velasquez ne jugea pas à propos de les accepter. Il vouloit d'ailleurs qu'on ne rapportât qu'à lui seul la gloire de l'entreprise, & personne, excepté Grijalva, n'étoit capable d'un tel héroïsme. Velasquez, que son ressentiment aveugloit, ne fit point d'attention à ce que valoit Grijalva, & pressé par les sollicitations d'Amador de Lariz, Thrésorier Royal, & d'André Duero son Secrétaire, il consentit à nommer Fernand Cortez Général de sa flotte.

Cortez est choisi pour de nouvelles expéditions.

Cortez, qui fut peut-être des conquérants du Nouveau Monde, celui dont on a dit le plus de bien & de mal, étoit originaire d'une famille noble de Medellin, ville de l'Estramadure en Espagne. Il étoit fils de Martin Cortez de Monroy & de Catherine Pizarro Altamirano, & naquit en 1485. On eut beaucoup de peine à l'élever jusqu'à l'âge de quatorze ans, & comme alors sa santé parut se fortifier, on l'envoya à Salamanque achever ses études. Son pere vouloit lui faire apprendre la Jurisprudence ; mais son peu de goût pour cette science, l'obligea à y renoncer. Le jeune Cortez retourna dans sa famille, & prit le parti d'aller servir en Italie sous le célebre Gonçalve de Cordoue. Une maladie rompit ce voyage, & dès qu'il fut guéri, il passa aux Indes en 1504, & fut recommandé par son pere à Ovando son parent, Gouverneur général de l'Espagnole. Ovando reçut favorablement Fernand Cortez, & lui procura de l'emploi dans la ville d'Azua de Compostelle. L'extérieur de Cortez prévenoit d'abord en sa faveur : il étoit bien fait, & ses actions aisées, nobles & polies lui gagnoient aisément l'amitié de ceux qui le fréquentoient. On remarquoit en lui, malgré sa jeunesse, beaucoup de discrétion, de prudence & de grandeur d'ame. Il avoit la conversation enjouée, & ne parloit jamais mal de personne. Il faisoit du bien, sans prétendre qu'on le publiât ; mais son but étoit de se faire des amis qui contribuassent à son élévation, ou qui la souffrissent sans jalousie. Trois ans après le rappel d'Ovando, Cortez passa dans l'isle de Cuba avec Velasquez qui le fit son Secrétaire. L'année suivante quelques mécontents voulant porter des plaintes contre le Gouverneur à l'Audience Royale de S. Domingue, chercherent un homme assez hardi pour se charger de cette commission. Ils s'adresserent à Cortez qui l'accepta, & entreprit de passer à l'Espagnole dans un canot. Velasquez averti assez-tôt de ce qui se tramoit contre lui, fit arrêter Cortez, & le condamna à la mort. Quelques personnes de considération obtinrent sa grace, & il trouva moyen de se remettre en faveur auprès de Velasquez. Il étoit devenu très-riche, & possédoit

la charge d'Alcaïde dans la capitale de l'isle de Cuba, lorsque ses amis le firent nommer Général par Velasquez.

Sa nomination fut approuvée par le plus grand nombre, mais ceux qui connoissoient le génie de Cortez & les intérêts du Gouverneur, penserent qu'il avoit fait un choix dont il se repentiroit quelque jour. Le Gouverneur qui avoit obtenu plusieurs nouvelles graces de la Cour, ne crut devoir craindre aucun Particulier, & il ne douta pas que toutes les conquêtes qu'on alloit faire n'augmentassent encore sa réputation & sa gloire. Le Roi l'avoit nommé son Capitaine & son Lieutenant-général dans l'isle de Cuba, & dans tous les lieux qui avoient été & qui seroient découverts par ses soins & sous ses ordres, & on avoit reglé d'une maniere très-avantageuse pour lui les profits qui proviendroient de toutes ses entreprises dans le Continent. Cortez revêtu du titre de Général, se hâta de mettre à la voile & de gagner le port de la Trinité, où il comptoit achever ses préparatifs. Il avoit en cet endroit plusieurs amis qui lui firent de grandes offres de services, & il reçut un renfort considerable de la ville du S. Esprit, peu éloignée de celle de la Trinité. Soit que tant de mouvements en faveur du nouveau Général caussent de la jalousie à Velasquez, soit qu'ils justifiassent les craintes qu'on avoit déjà voulu lui inspirer, il songea à prendre des mesures pour ôter à Cortez la conduite de l'expédition dont il l'avoit chargé. Il commença par envoyer un ordre exprès à François Verdugo son beau-frere, Alcaïde Major à la Trinité, de déposer juridiquement Cortez de sa charge. Ce dernier étoit sûr de ceux qui s'étoient engagés à le suivre, & Verdugo charmé d'ailleurs de ses manieres, ne voulut ni compromettre son autorité, ni faire un affront à un homme qui paroissoit ne le pas mériter. Il informa le Gouverneur des motifs qui l'empêchoient de lui obéir, & lui demanda un second ordre. La plûpart des Officiers de la flotte écrivirent à Velasquez, & firent de grands éloges du Général qu'il leur avoit donné. Cortez fit aussi partir une lettre dans laquelle, sans sortir des bornes du respect & de la subordination, il se plaignoit avec noblesse du procedé de Velasquez à son égard.

Aussitôt après le départ de toutes ces dépêches, Cortez se disposa à quitter l'isle de la Trinité. Il envoya la plus grande partie de ses soldats par terre à la Havane, sous la conduite de Pedro de Alvarado, & s'y rendit lui-même par terre. Il lui arriva encore un nouveau renfort de Volontaires, qui lui formerent une belle armée navale. Dans le temps qu'il pressoit les derniers préparatifs avec une conduite & une diligence qui le faisoient admirer de plus en plus, Gaspar de Garnica arriva de San Yago avec des lettres de Velasquez pour Pierre Barba, Commandant de la Havane. Il lui étoit ordonné d'arrêter Cortez, & de l'envoyer prisonnier à la capitale. Le Gouverneur commandoit aussi à Diégo de Ordaz & à Jean Velasquez de Léon de prêter main forte à Barba. Cette seconde tentative loin de réussir, suivant les vûes de Velasquez, fut généralement blâmée, & Cortez se voyant soutenu, cessa de ménager un ennemi déclaré. Sur la nouvelle que le Gouverneur venoit lui-même pour se saisir de Cortez, il décampa le 10 Février 1519, après avoir mis solemnellement son expédition sous la protection du Prince des Apôtres, & avoir fait peindre dans son grand étendard une croix avec ces mots : *In hoc signo vinces.* Il avoit divisé toutes ses troupes en onze

L'AMERIQUE.

Compagnies ſur autant de bâtiments, & au moyen de ce reglement chaque Capitaine avoit une autorité égale ſur mer & ſur terre. Cortez prit le commandement de la premiere Compagnie; les autres Capitaines étoient Jean Velaſquez de Léon, Alphonſe Fernand de Portocarrero, François de Montejo, Chriſtophle de Olid, Jean de Eſcalanté, François de Morla, Pedro de Alvarado, François Salcedo, Alphonſe d'Avila, & Ginez de Nortez. François de Orezco qui avoit ſervi avec beaucoup de réputation dans les guerres précédentes, fut chargé de l'artillerie, & le même Antoine Alaminos, qui avoit accompagné Fernandez & Grijalva, fut déclaré premier Pilote. Tel étoit l'armement dont Cortez ſe conſerva le commandement malgré toutes les démarches de Velaſquez.

Alvarado en partant eut ordre de prendre les devants par le côté du Nord, d'aller chercher Ordaz à Guacanico, & d'attendre enſuite la flotte au cap S. Antoine. L'Iſle de Cozumel fut marquée pour s'y rejoindre en cas de ſéparation. Cette précaution étoit néceſſaire; car une tempête diſperſa bientôt la flotte, & Alvarado fut emporté plus loin qu'il ne vouloit. Il ſe vit alors dans l'impoſſibilité de regagner le cap S. Antoine, & il aima mieux ſe rendre droit à Cozumel où il débarqua, à deſſein de ſe loger dans une bourgade qu'il avoit remarquée en voyageant avec Grijalva. Les habitants s'étoient ſauvés à l'approche des Eſpagnols; de ſorte qu'ils n'eurent pas de peine à s'emparer de la bourgade. Ils auroient pu y attendre tranquillement le reſte de la flotte, mais Alvarado, jeune & courageux, crut qu'il ſeroit honteux pour lui de demeurer dans l'inaction, & il alla avec ſa troupe reconnoître le pays. A une lieue de l'endroit où ils s'étoient d'abord fixés, ils trouverent un autre village qui étoit auſſi abandonné. Cependant les Eſpagnols en enleverent deux Indiens & une Indienne, quelques vivres & pluſieurs bijoux qui paroient une Idole & un Temple. Alvarado ramena ſes ſoldats au premier poſte qu'ils avoient occupé, & Cortez arriva le lendemain avec la flotte. Comme il avoit prévû qu'Alvarado n'auroit pû exécuter la commiſſion dont il l'avoit chargé, il fit avertir Diégo de Ordaz par un autre moyen. La joye qu'il eut de retrouver Alvarado ne l'empêcha pas de lui faire une ſévere réprimande ſur ſa témérité, & ayant fait venir les Indiens & l'Indienne qui avoient été pris, il leur fit dire par Melchior qu'on étoit fâché du tort que les ſoldats leur avoient fait. Il les remit enſuite en liberté; ordonna qu'on leur rendît tout ce qui leur avoit été pris, & y ajouta quelques préſents pour eux & pour leur Cacique.

L'armée campa ſur le bord de la mer, & s'y repoſa trois jours ſans rien entreprendre qui pût allarmer les Indiens. Le Général fit la revûe de ſes troupes, & il ſe trouva cinq cent huit ſoldats, dix-ſept chevaux, cent neuf tant Pilotes que Matelots, deux Chapelains, dont l'un étoit le Licencié Jean Diaz, & l'autre le P. Barthelemi d'Olmedo, Religieux de la Merci; ces deux derniers accompagnerent Fernand Cortez juſqu'à la fin de la conquête du Mexique. Après la revûe, Cortez crut devoir haranguer ſes troupes, & il le fit avec beaucoup d'art. Il ne leur diſſimula pas les dangers qu'il y auroit à ſurmonter, mais en même temps il peignit ſi vivement la gloire & le profit qu'on pourroit retirer de cette entrepriſe, s'ils reſtoient unis & ſoumis à ſes ordres, que les ſoldats s'écrierent qu'ils le ſuivroient partout

avec joye, & lui obéiroient en toutes choses. Dès le lendemain les Indiens, sur l'esprit desquels le renvoi des prisonniers avoit produit un bon effet, se rapprocherent par petites bandes. Leur Cacique vint lui-même, & eut une conférence avec Cortez, qui lui marqua beaucoup d'amitié. Quelques Indiens de la suite du Cacique raconterent aux Castillans qu'il y avoit dans la Province d'Yucatan des prisonniers qui se disoient Espagnols. Cortez, informé de cette circonstance, consulta le Cacique sur les moyens de délivrer ces Espagnols, & le Cacique lui conseilla d'avoir recours à la douceur, & proposa de lui prêter huit Indiens qui iroient offrir des présents pour la rançon des Espagnols. On suivit les conseils du Cacique, & ces Indiens partirent avec Ordaz qui le mena dans l'Yucatan, & eut ordre de les attendre pendant huit jours. Ce temps n'étoit apparemment pas suffisant, car on ne vit point paroître les Indiens au bout du terme fixé, & Ordaz remit à la voile pour rejoindre la flotte.

Cortez s'embarqua aussitôt, & le vent qui étoit favorable faisoit esperer la course la plus heureuse, lorsqu'on s'apperçut que le vaisseau d'Escalanté ne pouvoit suivre, & avoit été contraint de reprendre la route de Cozumel. Toute la flotte y retourna aussi, & dans le moment qu'on travailloit à raccommoder le vaisseau, on vit arriver un canot où étoient les Indiens qu'on avoit envoyés pour la délivrance des Espagnols. Ils en ramenoient un nommé Jerôme d'Aguilar. Cet homme avoit été jetté sur cette côte par le naufrage d'une caravelle qui passoit du Darien à S. Domingue, & il avoit été pris avec vingt de ses compagnons, par les Sauvages. La plûpart d'entre eux étoient tombés au pouvoir des Caraïbes, qui les avoient sacrifiés à leurs Idoles & mangés ensuite. Aguilar seul avoit trouvé moyen de se sauver chez un autre peuple moins cruel, & il étoit devenu l'esclave d'un Cacique. Il avoit bientôt appris la langue de ces peuples, & il avoit tellement gagné les bonnes graces de son maître, qu'il n'eut pas de peine à obtenir sa liberté, lorsque les présents de Cortez furent offerts au Cacique. Cortez satisfait d'avoir sauvé un de ses compatriotes qui languissoit dans l'esclavage depuis huit ans, crut devoir se l'attacher encore par les soins qu'il eut de lui. Aguilar en fut reconnoissant, & rendit par la suite de grands services à son bienfaiteur.

Dès que le vaisseau d'Escalanté fut en état de soutenir le voyage, on tourna du côté de la riviere de Grijalva, à dessein de faire une descente dans la Province de Tabasco. Les habitants n'étoient plus dans les mêmes dispositions où ils s'étoient trouvés lorsque Grijalva avoit abordé chez eux, & il fallut livrer un combat avant que de pouvoir parvenir à mettre pied à terre. La valeur de Cortez & l'effet prodigieux de l'artillerie firent pencher la victoire du côté des Espagnols, qui s'emparerent de la bourgade de Tabasco. Les Indiens furent mis en fuite, & parmi les prisonniers qu'on leur avoit faits, il y avoit quelques Capitaines à qui Cortez rendit la liberté. Ces hommes surpris d'un traitement auquel ils ne s'attendoient pas, coururent en instruire leurs compatriotes, & les engagerent à rechercher la paix. Les Indiens enchantés de l'action généreuse des Espagnols, se hâterent de leur apporter des provisions, & leur proposerent de faire alliance avec eux. On chercha Melchior pour répondre aux Députés Indiens, mais

L'AMERIQUE.

il étoit disparu, & on ne trouva que ses habits pendus à un arbre. Cortez sentir alors tout le prix de l'acquisition qu'il avoit faite en Jerôme d'Aguilar, & il le chargea de porter la parole aux Indiens qui étoient venus. Le nouvel interprete instruit des usages qui s'observoient parmi les peuples de ces Contrées, avertit Cortez qu'il devoit refuser d'entendre les propositions des Députés, parce qu'ils étoient tirés de la populace, & que la dignité du Général Espagnol demandoit qu'on lui envoyât des hommes plus distingués. Cortez profita de l'avis, & exigea qu'on eût pour lui les déférences qui lui étoient dûes.

Les Indiens firent partir une nouvelle députation, avec laquelle Cortez, suivant les conseils d'Aguilar, consentit à faire un traité de paix. Le Cacique du lieu satisfait des présents que les Espagnols lui avoient faits, rendit une visite à Cortez, & lui donna vingt Indiennes habiles à préparer le manger, & à faire le pain de Maïs, ou bled de Turquie. Il y en avoit une d'entr'elles qui étoit d'une naissance illustre. Elle étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Province sujette du Mexique, & voisine de Tabasco, & elle avoit été enlevée fort jeune de chez son pere. On ignore les circonstances & quels furent les auteurs de cet enlevement; on sçait seulement qu'après divers accidents, elle fut vendue au Cacique de Tabasco qui en fit présent à Cortez. Celui-ci instruit du rang & des infortunes de sa captive, la distingua de toutes ses compagnes, & la traita avec tant de bonté qu'elle s'attacha sincerement à lui. Elle fut instruite dans la Religion Chrétienne, & fut baptisée sous le nom de Marine. On prétend qu'elle donna à Cortez un fils qui fut appellé Martin Cortez, & qui fut Chevalier de l'Ordre de S. Jacques.

Le Général Espagnol proposa au Cacique de Tabasco de reconnoître le Roi d'Espagne pour son souverain, & comme il vit les Indiens disposés à le satisfaire à cet égard, il voulut aussi les engager à embrasser la Religion Chrétienne. Cette seconde proposition trouva plus d'obstacles, & il fallut se contenter d'espérances pour l'avenir. Les Espagnols ayant célebré la solemnité du Dimanche des Rameaux dans ce lieu, partirent le lendemain, & continuerent leur route vers le Couchant. Ils reconnurent sans s'arrêter la Province de Guazacoalco, Rio de Banderas, l'Isle des Sacrifices; enfin ils firent la même route que Grijalva, & aborderent le Jeudi Saint à midi à S. Jean d'Ulua. Ils avoient à peine jetté l'ancre qu'on vit approcher deux gros canots de ceux qu'on nomme pirogues. Ceux qui étoient dedans adresserent la parole aux Castillans, qui se trouverent dans un grand embarras, lorsqu'Aguilar leur eût dit qu'il n'entendoit pas la langue de ces peuples. Heureusement pour Cortez que Marine sçavoit cette langue & celle d'Yucatan; de sorte qu'elle put servir d'interprete en cette occasion. Elle sçut que les deux canots avoient été envoyés par Pilpatoé & Teutilé, l'un Gouverneur de la Province, & l'autre Capitaine général de Montezume, Empereur du Mexique. Les Députés avoient ordre de s'informer des desseins de Cortez, & de lui offrir des secours s'ils lui étoient nécessaires pour continuer son voyage. Le Général Espagnol leur fit beaucoup de caresses & de présents. Il les régala de confitures & de vin d'Espagne qu'ils trouverent excellents, & après avoir tiré de leur entretien les connoissances qu'il vouloit, il

il les renvoya en leur disant qu'il venoit en ami pour traiter de choses importantes à leur Prince; qu'il verroit à ce sujet le Gouverneur & le Général, & qu'il esperoit recevoir d'eux un accueil aussi favorable que celui qu'ils avoient fait l'année précédente à quelques personnes de sa Nation.

Débarquement de Cortez auprès de S. Jean d'Ulua.

Le jour suivant on mit pied à terre dans le Continent, & on débarqua les chevaux & l'artillerie. La premiere chose à laquelle Cortez fit travailler, fut de faire des retranchements qui pussent mettre les Espagnols à l'abri de toute insulte. Plusieurs Indiens aiderent à couper du bois, à planter des palissades & à élever quelques cahutes. On fit même une chapelle devant laquelle on plaça une croix, & Cortez résolut de rester quelques jours en cet endroit pour déliberer mûrement sur la conduite qu'il devoit tenir. Le Général & le Gouverneur ne tarderent pas à rendre une visite à Cortez, dans la vûe d'examiner par eux-mêmes quels étoient ces Etrangers, afin d'en rendre un compte fidele à l'Empereur. Cortez qui soupçonnoit leur dessein, leur dit qu'il venoit de la part de son Souverain pour traiter avec l'Empereur Montezume, sur des matieres intéressantes à l'Empereur, à son Etat & à tous ses Sujets en patticulier. Il ajouta qu'il falloit qu'il fît ses propositions à l'Empereur lui-même, & que par cette raison il ne pouvoit se dispenser de le voir. Le Gouverneur & le Général ne purent dissimuler leur chagrin, & en faisant de magnifiques présents à Cortez, ils s'efforcerent par toutes sortes de raisons de le faire renoncer à une audience qu'ils sçavoient que Montezume ne vouloit pas accorder. Ce Prince déjà instruit du courage & de l'ambition des Espagnols, craignoit leur arrivée dans ses Etats. Il avoit donné partout les ordres de les recevoir en amis, & de leur fournir tout ce dont ils auroient besoin; mais il avoit recommandé qu'on fît en sorte qu'ils sortissent au plutôt des terres de son empire. Le Gouverneur & le Général parlerent à Cortez suivant les vûes de leur Souverain, & tâcherent de l'engager à le satisfaire en se retirant. Le Général Espagnol, loin de paroître persuadé, leur répondit fierement qu'il n'étoit pas d'usage de refuser une audience aux Ambassadeurs d'un grand Roi, & qu'il alloit attendre là-dessus les nouvelles résolutions de Montezume.

Les Officiers Indiens intimidés par le ton que Cortez avoit pris, n'oserent lui répliquer. Ils se contenterent de le prier de ne rien entreprendre avant leur retour, & Cortez le leur promit volontiers. Le Gouverneur Pilpatoé, après avoir consulté Teutilé & quelques autres Officiers de l'Empereur, se détermina à rester auprès des Espagnols, pendant que le Général iroit informer Montezume de ce qui s'étoit passé. Il traça le terrein qu'il vouloit occuper, & les Indiens y éleverent des baraques en si peu de temps, que dès la même journée cette campagne devint un gros bourg fort peuplé. Pilpatoé eut soin d'avertir les Espagnols qu'on ne faisoit ce bourg que dans l'intention de leur fournir des vivres avec plus de facilité, & Cortez feignit de le croire. Au bout de sept jours Teutilé apporta la réponse de l'Empereur, mais elle étoit peu conforme aux espérances de Cortez, qui déclara que sans blesser l'honneur de son Prince, il ne pouvoit pas se retirer sans avoir vû l'Empereur, & qu'il comptoit qu'on ne l'obligeroit pas à prendre des mesures désagréables. Il chargea les Mexiquains d'un nouveau présent pour l'Empereur, & les pria de redoubler leurs instances, ajoutant qu'il

L'AMÉRIQUE.

attendroit la réponse dans ce même lieu, & que si elle tardoit à venir, il iroit la solliciter de plus près. Cependant l'endroit où les Espagnols s'étoient arrêtés se trouvoit mal situé. Les sables brûlants & les mosquites, espece de moucherons très-fâcheux, incommodoient beaucoup les soldats qui commençoient à murmurer hautement. Cortez, sans s'effrayer des discours qu'il entendoit, chercha à prévenir les suites qu'ils pourroient avoir, & mettant à profit le temps qui s'écouleroit avant qu'il reçût une réponse de l'Empereur, il fit monter sur deux vaisseaux les soldats les plus disposés à la révolte, mit à leur tête Montejo, & lui ordonna d'aller sur la route que Grijalva avoit tenue, & de revenir au bout de six jours. Délivré ainsi des plus séditieux, le Général Espagnol s'appliqua à connoître le pays, à se faire aimer des Américains, & à inspirer à ses troupes une ardeur & une confiance à l'épreuve des évenements.

Pendant qu'il se donnoit tous les mouvements nécessaires pour assurer le succès de son entreprise, Montezume allarmé de l'opiniâtreté des Espagnols, passoit alternativement de la fureur à la crainte. Il avoit acquis l'Empire par la cruauté & par l'audace; il sçavoit d'ailleurs que sa tyrannie révoltoit un grand nombre de ses sujets, & que les peuples qui l'entouroient étoient toujours prêts à secouer un joug qu'ils ne portoient pas volontiers. L'arrivée d'un peuple étranger, brave & entreprenant dans des circonstances aussi fâcheuses, avoit lieu d'épouvanter Montezume, qui prit le parti d'envoyer à Cortez un ordre précis de sortir de ses Etats. Teutilé se rendit une troisieme fois au camp des Espagnols, leur signifia les volontés de son Souverain, & sans achever d'écouter les représentations de Cortez, il se leva brusquement, & dit: que jusqu'alors le grand Montezume avoit regardé les Castillans comme ses hôtes, & les avoit traités avec douceur; mais que s'ils s'obstinoient dans leurs premieres prétentions, on seroit obligé de les regarder comme des ennemis, & d'agir contre eux en conséquence. Après ces paroles prononcées avec véhémence, Teutilé sortit, & fut suivi de Pilpatoé & des autres Indiens de son cortége. Le Général Espagnol fut d'abord surpris d'un procedé auquel il ne s'attendoit pas, il se remit néanmoins, & affecta un air de confiance & de sécurité qui ranima l'espérance de ses troupes.

Le lendemain on ne trouva pas un seul homme dans le bourg & dans la campagne qui étoient si peuplés la veille. On cessa d'apporter des vivres, & les murmures recommencerent. Parmi ceux qui accompagnoient Cortez, il y avoit plusieurs partisans de Velasquez, & ces derniers ne manquerent de publier que le Général, pour satisfaire son ambition, risquoit à perdre toute son armée; qu'il y avoit de la témérité à braver avec si peu de monde un Empereur puissant comme étoit Montezume; qu'enfin il falloit s'unir & demander à grands cris le retour à l'isle de Cuba. Cortez persuadé que les plus braves étoient portés pour lui, permit aux mécontents de lui expliquer leurs raisons. Diégo d'Ordaz porta la parole au nom de tous, & déduisit assez adroitement, quoique d'une maniere un peu vive, les motifs qui leur faisoient désirer de reprendre la route de Cuba. Le Général écouta tranquillement ses remontrances, & feignant de renoncer aux avantages que ses succès précédents sembloient lui promettre, il parut se préparer à céder aux

importunités des soldats. Cependant ses amis trouverent moyen de gagner secrettement la plus grande partie de l'armée; de sorte qu'en entendant publier les ordres de se rembarquer, chaque soldat pressa le Général de demeurer & de poursuivre ses projets sur le Mexique. Cortez se fit prier autant de temps qu'il le crut nécessaire pour faire valoir la grace qu'il accordoit, & il cacha avec soin la joye que des sollicitations si vives lui causoient.

Le retour de Montejo & son rapport augmenterent la satisfaction du Général Espagnol. On avoit découvert un bourg d'Indiens dans un lieu fertile & bien cultivé, & Montejo avoit observé que la mer y faisoit une espece de port, où les vaisseaux pouvoient être à l'abri des vents derriere des rochers fort élevés. Cet endroit, situé à douze lieues environ de S. Jean d'Ulua, parut propre pour y faire un établissement avantageux, & on y travailloit, lorsqu'on vit paroître cinq Indiens députés par le Cacique de Zempoala, Province voisine. Ce Cacique qui avoit appris la victoire des Espagnols à Tabasco, admiroit leur valeur, & dans le dessein qu'il avoit de se soustraire à la domination de Montezume, il crut devoir s'assurer de la protection de Cortez. C'étoit le but de la députation qui arriva au moment qu'on se préparoit à fonder une Colonie. Le Général Espagnol promit aux Indiens qu'il auroit égard aux plaintes de leur Cacique, & il les renvoya comblés de présents. Aussitôt après leur départ, il songea à donner une forme à la Colonie qu'on alloit fonder, & toute l'armée instruite de ses intentions les approuva, & s'assembla en conséquence pour choisir les Officiers qui devoient présider dans la nouvelle ville. Porto-Carrero & Montejo furent nommés Alcaïdes; d'Avila, les deux Alvarado & Sandoval furent élus Régidors ou Conseillers; la qualité d'Alguazil-Major fut accordée à Jean de Escalanté, & celle de Procureur-général à François Alvarez Chico. On projetta de donner le nom de Vera-Cruz à la premiere ville qu'on bâtiroit, & dès le lendemain le Conseil s'assembla pour quelques reglements nécessaires.

Quoique Cortez ne parût avoir aucune part à toutes ces nominations, ses amis l'avoient servi au gré de ses souhaits, & il étoit sûr des dispositions favorables dans lesquelles le nouveau Tribunal étoit pour lui. Il demanda avec un respect simulé la permission d'entrer dans l'assemblée, afin de s'y démettre du Généralat. Il remontra que la commission qu'il avoit eue de Velasquez ayant été révoquée pour ce Gouverneur, il n'avoit fait les fonctions de Général que par la déférence volontaire de ceux qui l'avoient jusques-là reconnu pour leur Chef. Il fit entendre ensuite qu'il n'avoit pû agir autrement tant qu'il n'y avoit pas eu dans l'armée une autorité suffisante pour nommer un Général; mais que cette difficulté ne subsistant plus, il prioit le Conseil d'user de son droit, & de n'avoir égard dans un choix de cette importance qu'à la gloire de la Nation & au bien du service militaire. Après ce discours, Cortez mit sur le bureau les provisions qu'il avoit de Velasquez, & se retira. Le Conseil ne délibera pas long-temps, & toutes les voix se trouverent semblables. On décida qu'on recevroit la démission de Cortez pourvû qu'il consentît à accepter une nouvelle commission, & qu'il conservât la qualité de Général, dont le Conseil lui expédieroit les

L'AMÉRIQUE.

patentes. Cette décision fut annoncée par un Crieur public, & chacun parut l'approuver, ceux mêmes qui en étoient les plus mécontents. Cortez par ce moyen ôta aux mutins les prétextes dont ils auroient pû se servir pour lui contester son autorité, & il ne fut pas long-temps sans faire sentir qu'il se croyoit plus autorisé à agir en maître. Les partisans de Velasquez chagrins de la gloite de Cortez recommencerent bientôt à cabaler contre lui. Cortez en fut avetti, & pour prévenir toute autre sédition à l'avenir, il résolut de faire un coup d'éclat, & fit arrêter & mettre aux fers Diégo d'Ordaz, Pedro Escudero, & Jean Velasquez de Léon, qui étoient les plus distingués, les plus animés contre lui. Cette action de vigueur eut tout le succès qu'il en avoit attendu; ceux qui pensoient comme ces ttois Officiers craignirent d'éprouver un sort semblable, & garderent le silence. Le Général ne se contenta pas de la premiere frayeur qu'il avoit causée à ses ennemis; il l'augmenta encore en publiant qu'il alloit faire le procès à ses prisonniers comme à des séditieux & à des perturbateurs du repos public. Il les laissa quelques jours dans cette appréhension, leur pardonna ensuite, & leur témoigna tant de bonté qu'ils devinrent les plus zelés de ses amis.

Cortez n'ayant plus rien qui l'arrêtât davantage, fit marcher son armée vers le pays de Zampoala, où il étoit attendu par le Cacique. Le peuple reçut les Espagnols avec de grandes démonstrations de joye, & plusieurs Caciques voisins qui pensoient comme celui de Zampoala, se rendirent auprès de Cortez, & se plaignirent beaucoup de Montezume. Cortez profita de leur confiance en lui pour s'informer exactement de leurs forces, & il sentit qu'il n'auroit pas autant de peine à conquérir le Mexique qu'il se l'étoit imaginé. En sortant de Zempoala, il prit la route de Quiabislan, & y entra sans résistance. Le Cacique de Zempoala accompagnoit le Général, & ils eurent ensemble une conférence avec le Cacique de Quiabislan. Tandis qu'ils déliberoient sur les mesures qu'on devoit prendre, on vint leur annoncer l'arrivée de six Commissaires qui venoient de la part de Montezume punir les Caciques d'avoir donné retraite aux Espagnols. Cortez voyant la frayeur peinte sur le visage des Caciques, les rassura par sa fermeté. Il leur dit de faire arrêter les Commissaires, & qu'il se chargeoit de défendre leur pays contre les ressentiments de l'Empereur. Les Caciques se prêterent facilement à ce que Cortez désiroit, & ils les firent prisonniers. Le but de Cortez en donnant ce conseil, étoit de rendre les Caciques irréconciliables avec Montezume, & d'obtenir les bonnes gtaces de ce Prince en rendant la liberté aux prisonniers. En conséquence dès la nuit suivante, il se fit amener secrettement deux des prisonniers, leur fit entendre qu'il vouloit rompre leurs fers, & les renvoyer à leur Monarque. Il ajouta qu'il feroit tous ses efforts pour rendre le même service à leurs compagnons, & il les chargea d'assurer Montezume de son respect, & du desir qu'il avoit de gagner sa bienveillance. Les Commissaires furent ensuite embarqués dans une chaloupe, & quelques Espagnols les conduisirent hors des terres des deux Caciques. Le lendemain on chercha vainement les deux prisonniers, & lorsqu'on en eut apporté la nouvelle à Cortez, il feignit d'être inquiet sur les suites de cette évasion, & demanda les quatre autres prisonniers, afin qu'ils fussent mieux gardés sur ses vaisseaux.

L'AMERIQUE.

Cortez fonde la ville de la Vera-Cruz.

Cependant la réputation des Efpagnols s'étendoit de tous côtés avec une rapidité furprenante ; elle leur attira de nouveaux alliés & de puiffants renforts, de forte que Cortez fongea férieufement à bâtir une ville. On en jetta les fondements dans une plaine entre la mer & Quiabiflan, & on la nomma Vera-Cruz, comme on fe l'étoit propofé. Dans le temps qu'on travailloit diligemment à la conftruction de cette ville, les deux Commiffaires auxquels Cortez avoit procuré la liberté, s'étoient rendus à la Cour de l'Empereur, & fur le rapport avantageux qu'ils firent des Efpagnols, Montezume fit ceffer tout préparatif de guerre. Il ne voulut pas néanmoins confentir à recevoir Cortez dans fon palais, & lui envoya de nouveaux Ambaffadeurs avec des préfents, pour tâcher de le faire renoncer à fes premieres réfolutions. Les Miniftres de Montezume arriverent à la Vera-Cruz, comme on achevoit de la bâtir. Ils y furent reçus avec de grands honneurs, & Cortez, fans leur faire de réponfe pofitive fur l'objet de leur députation, leur remit les quatre Commiffaires qui étoient reftés fur fes vaiffeaux, & les fit partir au bout de quelques jours. Il aborda peu de temps après à la Vera-Cruz un petit vaiffeau Efpagnol commandé par François de Salcedo. Ce vaiffeau portoit Louis Marin, qui fe diftingua particulierement dans la conquête du Mexique, dix foldats, un cheval & une cavale. La joye que reffentit Cortez en voyant arriver ce renfort, fut beaucoup diminuée, lorfqu'il apprit que Velafquez, Gouverneur de Cuba, avoit reçu de la Cour de nouveaux pouvoirs de découvrir & de peupler, & que plus inexorable que jamais, il menaçoit publiquement de perdre Cortez. Celui-ci affligé & inquiet de cette nouvelle, propofa au Confeil de la Vera-Cruz d'envoyer, au nom de la Colonie, une députation à la Cour d'Efpagne, & de joindre aux richeffes qu'on avoit raffemblées, tant des préfents des Caciques que de ceux de Montezume, une relation circonftanciée de ce qu'on avoit fait jufqu'alors pour le fervice du Roi. Le Confeil infifta dans fes lettres fur la fage conduite de Cortez, fur la valeur des Efpagnols, & fur l'injufte procedé du Gouverneur de Cuba. Les dépêches finiffoient par une fupplication de la ville & de l'armée, pour que le Roi nommât Cortez Capitaine général de cette expédition fans aucune dépendance de Velafquez, & confirmât ce que la ville & l'armée avoient fait provifionnellement en fa faveur. Les deux Alcaïdes, Alphonfe Fernandez, Porto-Carrero & François de Montejo furent chargés de cette députation. On leur choifit le meilleur voilier de l'efcadre, & on leur donna pour Pilote Antoine Alaminos. Le vaiffeau mit à la voile dans le mois de Juillet, & courut rifque deux fois d'être enlevé par Velafquez. Avant qu'il partit, quelques foldats d'intelligence avec plufieurs matelots comploterent de s'emparer d'un navire & de fe rendre à Cuba, afin d'avertir Velafquez de la députation qu'on envoyoit en Caftille. La nuit même que le projet devoit être exécuté, un des Conjurés fe repentit, & découvrit la confpiration à Cortez. Ce Général fit arrêter les coupables ; deux d'entre eux furent condamnés à la mort ; deux autres au fouet, & le pilote qui s'étoit engagé à les conduire, eut le pied coupé. Le fecond péril où le vaiffeau fe trouva engagé fut occafionné par Montejo, qui voulut s'arrêter quelques jours à la Havane, pour voir en quel état étoient les poffeffions qu'il avoit en cet endroit. Velafquez, à la défiance duquel rien n'échappoit, penfa fe

L'AME'RIQUE.

faisir du vaisseau, & s'il évita d'être pris par deux navires de Cuba qui le poursuivoient, il dut son salut à l'habileté & au courage d'Alaminos. Ce Pilote dévoué entierement à Cortez, s'abandonna avec intrépidité aux courants du canal de Bahama, & aborda heureusement à Séville dans le mois d'Octobre.

La conspiration que Cortez avoit heureusement découverte, lui fit sentir la nécessité où il se trouvoit d'ôter aux mécontents les moyens de l'abandonner. Il fit part de ses inquiétudes à ses confidents, & suivant leurs conseils, il gagna par ses présents les matelots, qui publierent tous d'une voix que les vaisseaux entr'ouverts sans remede étoient sur le point de couler à fond. Sur le rapport on mit promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, les ferrements, & tout ce qui pouvoit être de quelque usage. Cortez ordonna qu'on fît échouer sur la côte tous les gros vaisseaux, qu'on réservât seulement les chaloupes, & on ne songea plus qu'à pénetrer plus avant dans le pays. Il avoit à peine quitté la ville de Vera-Cruz, qu'Escalanté, qui y étoit demeuré en qualité de Commandant, lui fit dire qu'on appercevoit quelques vaisseaux à la rade. Cortez retourna aussitôt sur ses pas, & vit approcher quatre hommes qui sortoient d'un des vaisseaux. Ils signifierent à Cortez que François Garay, Gouverneur Espagnol de la Jamaïque, ayant pouvoir de faire des peuplades, avoit équipé trois navires montés par deux cent soixante Espagnols, sous la conduite du Capitaine Alphonse de Pineda; que ce Capitaine avoit pris possession du pays situé du côté de Panuco, & que comme il étoit prêt à établir une Colonie à Naotlan, douze mille à l'Ouest de la Vera-Cruz, il exigeoit que Cortez n'étendît point ses conquêtes vers cet endroit. Cortez se contenta de répondre qu'il feroit volontiers un accommodement avec Pineda, si ce Capitaine vouloit le venir trouver. Cette réponse déplut apparemment aux quatre Députés, car ils se mirent aussitôt en devoir de lui faire une signification dans les formes, & l'Ecrivain ou Greffier poussa l'insolence au dernier point. Le Général Espagnol, maître de ses mouvements, ne témoigna que du mépris; mais il fit arrêter ces quatre hommes, & se remit tranquillement en marche.

Le Cacique de la Province de Zocotlan, où il entra d'abord, dissimula le chagrin que lui causoit la présence des Espagnols. Il s'efforça de leur témoigner sa bonne volonté, & comme ils paroissoient balancer sur la route qu'ils prendroient pour s'approcher de la capitale de l'Empire, il leur conseilla de passer par la Province de Cholula, & d'éviter celle de Tlascala. Ce conseil étoit un piége dangereux, dont Cortez fut heureusement averti par les Indiens qui se trouvoient dans son armée. Les habitants de Cholula étoient traîtres, méchants, & logeoient pour l'ordinaire les armées de Montezume. Le peuple de Tlascala au contraire étoit allié des Caciques amis de Cortez. Tlascala se gouvernoit en République, & lorsque Cortez fit demander la permission de passer paisiblement par cette Province, le Sénat s'assembla pour déliberer sur la réponse qu'on lui feroit. Mahiscatzin le plus ancien de ce Tribunal, opina en faveur des Espagnols; mais Xicotencal, jeune & brave guerrier, & membre du même Sénat, fut d'un sentiment opposé, & son avis prévalut. Cortez piqué du refus qu'on lui faisoit, crut devoir employer la force, & livra trois sanglantes batailles, d'où

il sortit vainqueur. La gloire que les Espagnols s'étoit acquise dans ces différents combats les fit admirer des habitants de Tlascala, & porta ces peuples à rechercher la paix. Cortez consentit à entrer en négociation, & pendant qu'on traitoit, Montezume envoya des Ambassadeurs chargés de traverser de tout leur pouvoir l'alliance que Cortez alloit contracter avec les Tlascalteques. Les Mexicains arrivés au camp des Espagnols firent tous leurs efforts pour leur inspirer de la défiance au sujet des peuples de Tlascala. Ils s'apperçurent que Cortez ajoutoit peu de foi à leurs discours, & embarrassés alors sur la conduite qu'ils devoient tenir, ils prierent le Général de ne rien conclure avant six jours, & après avoir obtenu ce délai, ils partirent en diligence.

Les habitants de Tlascala s'empresserent de traiter avec les Espagnols en l'absence des Mexicains, mais Cortez ne voulut rien terminer, & attendit le retour des Ambassadeurs qui reparurent au jour marqué. Ils apportoient de nouveaux présents & déclarerent à Cortez, que Montezume s'engageoit à payer tous les ans un tribut au Monarque dont Cortez se disoit l'Ambassadeur, & qu'il consentoit à le réverer comme fils du soleil & comme propriétaire de l'Empire du Mexique, pourvu que les Espagnols ne s'alliassent point avec la République de Tlascala, & qu'ils ne s'obstinassent plus à aller à la Cour. Toutes les ambassades de Montezume se terminoient de la même maniere, & Cortez, qui étoit bien éloigné de le satisfaire à cet égard, remit sa réponse à quelques jours. Dans cet intervalle il fit traiter magnifiquement les Ambassadeurs, & cédant enfin aux pressantes sollicitations des Tlascalteques, il promit de se rendre dans leur ville. Il emmena avec lui les Mexiquains, malgré leur répugnance, & fut enchanté qu'ils fussent témoins des déférences & du respect qu'on avoit pour lui. Il obtint la délivrance de plusieurs Indiens qui devoient être sacrifiés aux idoles, & commença à vouloir instruire ces peuples. Au bout de quelques jours il renvoya les Mexicains, & leur persuada qu'il se serviroit du pouvoir qu'il avoit sur les habitants de Tlascala pour les soumettre à Montezume. Il demeura encore un peu de temps dans cette ville depuis le départ des Ambassadeurs, & se prépara enfin à continuer sa marche vers Mexico (1). Il vouloit prendre sa route par Cholula, grande bourgade bien peuplée, & où les vieilles troupes de Montezume avoient ordinairement leurs quartiers. On tâcha de l'en détourner, & il n'étoit pas déterminé, lorsque des Ambassadeurs vinrent lui apporter enfin le consentement Impérial pour son arrivée à la Cour, & lui dire qu'on lui avoit préparé un logement à Cholula.

Les Indiens, amis de Cortez, persuadés qu'on lui tendoit un piége, assemblerent des troupes pour le secourir, s'il en avoit besoin, & le virent partir à regret. Il étoit accompagné des Ambassadeurs & de quelques Zempoales qui ne le quittoient plus. Les Tlascalteques au nombre d'environ cinq ou six mille le suivirent jusqu'à Cholula, & camperent hors de la ville. L'Empereur avoit effectivement formé le projet de faire massacrer les Espagnols, & une armée de vingt mille Mexicains arriva pour en hâter l'exécution. Cortez, averti

(1) C'est ainsi qu'on doit appeller la capitale du Mexique. Ce dernier nom doit être réservé pour la Province, où la ville de Mexico est située, & pour l'Empire entier, dont elle est la capitale.

L'AMÉRIQUE.

de ce qui se tramoit contre lui, fit entrer secrettement les Tlascalteques, & par leurs secours il fit un grand carnage des Mexicains, & n'épargna que ceux qui implorerent sa clémence. De nouveaux Ambassadeurs arriverent bientôt, & s'efforcerent d'écarter les soupçons des Espagnols, en les remerciant d'avoir puni des séditieux qui ne méritoient aucune grace. Cortez démêla facilement que la crainte seule faisoit parler les Ambassadeurs; mais il n'auroit pas découvert que leur députation étoit une nouvelle perfidie, s'il n'en eût été instruit par le Cacique de Guacocingo, dans la Province duquel il se rendit en quittant Cholula. Ce Cacique, après avoir imploré la protection des Espagnols contre la tyrannie de Montezume, dit à Cortez que les Mexicains lui avoient dressé une embuscade à la descente des montagnes; qu'ils avoient bouché avec des pierres & des arbres le grand chemin ordinaire, & qu'ils avoient applani au commencement de la descente un autre chemin qui aboutissoit à des précipices. Cortez partit avec ces éclaircissements sur ce qu'il devoit faire, & se rendit au haut de la montagne, où son armée ne parvint qu'avec peine, à cause d'un vent furieux qui soufloit des floccons de neige au nez des soldats. Le Général eut lieu alors de connoître la trahison dont le Cacique l'avoit informé, & il vit les deux chemins; l'un aisé en apparence, & l'autre embarrassé & difficile. Il cacha l'indignation dont il se sentit saisi à cet aspect, & demanda froidement aux Ambassadeurs pourquoi ces chemins étoient ainsi accommodés. Les Mexicains, trompés par la tranquillité avec laquelle Cortez les interrogeoit, répondirent qu'ils avoient fait boucher le chemin le plus dangereux & applanir le plus facile: *Vous ne connoissez pas les Espagnols*, reprit Cortez, *leur inclination les porte toujours au plus difficile, & le danger ne les épouvante point.* Il ordonna aussitôt de nettoyer ce chemin, & l'armée descendit dans la plaine sans aucun risque. Elle y trouva une bourgade, & au moyen des sages précautions que Cortez avoit soin de prendre pour sa sûreté, elle y passa tranquillement la nuit.

Montezume, au désespoir du peu de succès de tous ses stratagêmes, eut recours à ses Magiciens; mais ceux-ci lui avouerent eux-mêmes leur impuissance, & l'effroi de l'Empereur augmenta à mesure que les Espagnols approcherent. Lorsque Cortez fut arrivé dans la Province de Chalco, le principal Cacique & quelques autres lui apporterent des présents, & se plaignirent aussi de leur Empereur. Cortez promit de les protéger efficacement, & le jour suivant, il poursuivit son chemin par un pays agréable & d'une température délicieuse. Il logea à Amaméca, bourg assez peuplé, & situé sur les bords du grand lac qui environne la ville de Mexico. Le lendemain, au moment que l'armée étoit prête à se remettre en marche, on apprit que Cacumatzin, Cacique de Tezeuco, grande ville du voisinage, & neveu de Montezume, approchoit. Il venoit faire un dernier effort pour détourner Cortez d'entrer dans la capitale, & il prétexta une terrible disette dont les environs avoient été affligés. Cortez feignit d'être sensible à ces marques d'attention, mais il persista dans ses idées, & s'avança jusqu'à Tezeuco, où le Prince l'accompagna & lui fit une magnifique réception. Les Espagnols passerent ensuite successivement de Quitlavaca, gros bourg, à Istacpalapa, ville située à trois lieues de Tezeuco & sur le même lac. Le jour suivant, qui étoit le huit

huit de Novembre 1519. les Espagnols entrerent enfin dans la capitale.

Arrivée de Cortez dans la capitale du Mexique.

1519.

Montezume, accompagné de deux Princes ses neveux & d'un superbe cortége, alla au devant de l'armée Espagnole, & Cortez fut logé dans un magnifique palais, où toute sa suite trouva moyen de demeurer. Cependant l'Empereur, toujours livré aux plus cruels soupçons, s'étudia de plus en plus à cacher son inquiétude à Cortez. Il l'alla voir le lendemain de son arrivée, lui accorda une audience le même jour, & parut prendre plaisir à montrer ses palais & les Temples aux Capitaines Espagnols. Il leur donna plusieurs fêtes, & s'accoutuma insensensiblement à les traiter en amis. Deux soldats Tlascalteques, déguisés en Mexicains, vinrent troubler les plaisirs dont Cortez & toute l'armée goutoient les douceurs. Ils apprirent à Cortez que les Totonaques de la Montagne, alliés des Espagnols, avoient été brusquement attaqués par Qualpopoca, & que voyant leurs terres ravagées, sans y pouvoir remédier par eux-mêmes, ils avoient appellé à leur secours Escalanté, Gouverneur de la Vera-Cruz. Les Espagnols avoient remporté la victoire sur les Mexicains, mais Escalanté avoit reçu un coup mortel, sept soldats avoient été tués, & les Mexicains en avoient enlevé, un nommé Jean d'Arguello. Cette nouvelle causa d'autant plus d'embarras à Cortez, que depuis quelques jours il avoit remarqué avec inquiétude que les Nobles paroissoient rêveurs & mystérieux. Des Indiens avoient entendu dire qu'on avoit apporté à Montezume une tête qu'il avoit considérée avec étonnement, & fait cacher avec un grand soin. Ces observations & plusieurs autres à peu près semblables firent soupçonner que Montezume étoit entré dans une nouvelle conspiration contre les Espagnols, & que Qualpopoca n'avoit agi que par ses ordres.

Cortez, qui sentoit tout le péril où il s'étoit engagé, délibéra avec ses Capitaines sur le parti qu'il devoit prendre. S'obstiner à rester au milieu d'une Nation ennemie & nombreuse étoit aussi dangereux que de hasarder une retraite qui pouvoit être coupée par les mesures que les ennemis auroient prises. Ce dernier parti sembloit même le plus mauvais à tous égards. Outre la honte de renoncer à une entreprise qui avoit été poussée si avant, on se rendoit méprisable à ses alliés, & on perdoit ainsi l'espérance de se relever jamais. Cortez balança longtemps les inconvénients qu'il trouvoit à demeurer ou à fuir, & il prit la résolution de prolonger son séjour dans la capitale, & de pourvoir à la sûreté des Espagnols par un coup d'éclat qui lui réussit. Il alla rendre visite à l'Empereur, suivant sa coutume, fit mettre tout son monde sous les armes, & ordonna qu'on occupât toutes les avenues du palais. Pedro de Alvarado, Gonçal de Sandoval, Jean Velasquez de Léon, François de Lugo, Alphonse d'Avila & trente soldats accompagnerent Cortez. Il parla si vivement à Montezume de l'action de Qualpopoca, que l'Empereur intimidé consentit à le suivre au palais des Espagnols, & à annoncer à ses sujets qu'il alloit librement partager leurs plaisirs chez eux. L'Empereur fut ainsi enlevé de son palais, & mené prisonnier dans un autre, où, à la réserve d'une entiere liberté, il fut traité avec les honneurs & le respect dûs à son rang. Cortez exigea néanmoins qu'il donnât un ordre pour faire arrêter Qualpopoca, & lorsque ce Capitaine eut été présenté à l'Empereur, qui le remit au pouvoir des Espagnols, ceux-ci lui firent avouer qu'il n'avoit fait

L'AMÉRIQUE.

que ſuivre les volontés de Montezume, & le firent enſuite mourir publiquement.

Après cette exécution, Cortez offrit à Montezume de le reconduire dans ſon palais ; mais il répondit qu'il aimoit mieux reſter avec les Eſpagnols, contre qui ſes ſujets l'obligeroient peut-être de prendre les armes, s'il les quittoit. Cortez, ſatisfait de l'affection que lui témoignoit l'Empereur, lui ôta ſes gardes & le laiſſa jouir d'une entiere liberté. On obtint ſeulement de lui, qu'il n'offriroit plus de victimes humaines dans ſes ſacrifices, & qu'il aboliroit une coutume ſi cruelle. Une conſpiration formée contre les Eſpagnols par Cacumatzin, Cacique de Tezeuco, fut découverte par Montezume lui-même, qui punit ſon neveu, en le privant de toutes ſes dignités, & lui fit entendre même qu'il ne lui conſervoit la vie qu'à la priere de Cortez. L'Empereur aſſembla enſuite les Etats de ſon Empire, & déclara en préſence des Nobles, qu'il ſe reconnoiſſoit vaſſal du Roi des Eſpagnols, & lui remettroit même ſa couronne, ſi ce Monarque venoit en perſonne dans le Mexique. Il finit ſon diſcours en exhortant les Nobles à imiter ſa conduite & ſa ſoumiſſion. Cortez adreſſa auſſitôt la parole à l'Empereur, & lui dit, que l'intention de ſon Souverain n'étoit pas de le dépoſſéder, ni de rien changer au gouvernement, mais qu'il ſe contentoit de faire reconnoître ſes droits. Ces mots parurent raſſurer Montezume, & ſon Conſeil ratifia ce qu'il avoit avancé. De ce jour-là le Roi d'Eſpagne, par un acte ſolemnel, fut déclaré ſucceſſeur héréditaire à l'Empire du Mexique, & Montezume en fit foi & hommage, ſuivant l'uſage du Mexique. Les préſents furent préparés & remis à Cortez, que l'Empereur pria de ſonger à retourner en Eſpagne. Le Général feignit d'être prêt à obéir s'il en avoit le pouvoir, & il s'excuſa ſur le défaut de vaiſſeaux néceſſaires pour ſon voyage. Montezume leva cette difficulté en lui fourniſſant des ouvriers, & Cortez ravi en apparence de cette marque d'attention, ordonna publiquement à un de ſes charpentiers d'aller veiller à l'ouvrage, & lui recommanda en particulier de le retarder le plus qu'il lui ſeroit poſſible.

Montezume découvre une conſpiration contre Cortez.

Hommage de Montezume entre les mains de Cortez.

1520.

Pendant qu'on équipoit la flotte, Montezume fit appeller Cortez, & lui montra par une peinture (1) qu'il venoit de recevoir, qu'il étoit arrivé dix-huit navires étrangers à la côte d'Ulua. Il ajouta que puiſqu'on lui envoyoit des vaiſſeaux de ſa Nation, il n'étoit plus néceſſaire de conſtruire une nouvelle flotte. Cortez répondit qu'il ignoroit la raiſon pour laquelle cette flotte s'étoit approchée ; mais qu'il en ſeroit bientôt informé. En effet, il reçut des lettres de la Vera-Cruz, & il ſçut que Velaſquez, toujours irrité contre lui, avoit armé huit cents hommes & leur avoient donné ordre de s'oppoſer à ſes conquêtes.

Efforts de Velaſquez contre Cortez.

Vers la fin de l'année précédente, le Chapelain de Velaſquez, qui étoit toujours à la ſuite de la Cour pour prendre ſes intérêts, lui avoit marqué qu'il pouvoit compter ſur la protection de l'Evêque Fonſéca ; mais que Porto-

(1) Les Mexicains, qui n'avoient pas l'uſage de l'écriture, ne laiſſoient pas de faire ſçavoir ce qui ſe paſſoit au moyen de la peinture. Ils repréſentoient ſur des toiles de coton les choſes dont ils vouloient donner connoiſſance, & ajoutoient des eſpeces d'hieroglyphes propres à expliquer ce qui étoit peint.

Carrero & Montejo, députés de Cortez, avoient apporté au Roi des nouvelles du Mexique, dont ce Prince paroiſſoit très-flatté. Cependant la même lettre apprenoit à Velaſquez que les proviſions d'Adelantade avoient été expédiées en ſa faveur, & que ſes pouvoirs, en vertu de cette charge, s'étendoient à toute l'iſle de Cuba, & à toutes les Provinces qui ſeroient découvertes & conquiſes par ſes ſoins & ſous ſes ordres. Ces avis, en flattant l'ambition de Velaſquez, exciterent encore plus ſon indignation contre Cortez, qui ſembloit chercher à lui enlever la gloire & les fruits de la plus célebre entrepriſe qu'on eût tenté juſqu'alors dans le nouveau Monde. Il prit la réſolution de punir Cortez, d'armer une flotte plus puiſſante que celle qu'il commandoit, & de ſe rendre maître d'un ingrat qui lui devoit tout. Velaſquez ne fit part à perſonne de ſes véritables intentions; mais il s'efforça de faire naître dans tous les cœurs le déſir de partager avec l'armée de Cortez les thréſors dont le Mexique étoit rempli, & il vint à bout de former en peu de temps une armée aſſez nombreuſe. Ses vaiſſeaux furent bientôt en état de partir, & il mit en mer une des plus belles flottes qui fuſſent ſorties d'aucun port des Indes.

Le premier deſſein de Velaſquez avoit été de commander lui-même ſon armée, mais il changea de ſentiment & choiſit pour Général Pamphile de Narvaez, qu'il ſçavoit entierement dévoué à ſes intérêts. Cet Officier, qui s'étoit déjà acquis beaucoup de réputation dans d'autres armements, fut nommé Lieutenant du Gouverneur. Velaſquez lui donna des ordres précis de ne rien négliger pour ſe ſaiſir de Cortez; de le lui envoyer ſous bonne garde dès qu'il l'auroit en ſa puiſſance; de prendre enſuite le commandement des deux armées réunies; de pourſuivre la conquête commencée, & d'établir au Mexique l'autorité du Roi & les droits de l'Adelantade de Cuba. L'audience Royale crut devoir arrêter les préparatifs de Velaſquez, & prendre connoiſſance de ſes démêlés avec Cortez. Elle lui envoya en conſéquence l'Auditeur Luc Vaſquez d'Aillon, qui employa vainement les menaces, les repréſentations & tout ce qu'il put imaginer pour détourner le Gouverneur de ſon entrepriſe. Velaſquez, en qualité d'Adelantade, prétendit n'avoir plus de ſupérieur dans le nouveau Monde, & il s'opiniâtra à faire partir ſa flotte qui mit à la voile au mois d'Avril 1520. Vaſquez s'y embarqua dans l'eſpérance qu'il auroit plus de pouvoir ſur l'eſprit de Narvaez; mais il ſe trompa, & il alla juſquà la rade d'Ulua avec les dix-huit vaiſſeaux, dont on avoit marqué l'arrivée à Montezume.

Arrivée de la flotte de Velaſquez à la nouvelle Eſpagne.

Narvaez, en abordant à la rade d'Ulua, fit débarquer quelques ſoldats pour reconnoître le pays. Ces ſoldats ayant rencontré trois Eſpagnols les emmenerent & les préſenterent à leur Général, qui, ſur les connoiſſances qu'il tira d'eux, ſe détermina à traiter avec Sandoval, Gouverneur de la Vera-Cruz depuis la mort d'Eſcalanté. Il chargea un Prêtre, nommé Jean Ruiz de Guevera, d'aller parler à Sandoval, & il le fit accompagner de trois ſoldats qui devoient ſervir de témoins, & d'un Notaire qui avoit ordre d'employer les formalités ordinaires, ſi Sandoval refuſoit de remettre la place à Narvaez. Guevara expoſa d'abord le ſujet de ſa commiſſion & exhorta vivement Sandoval à ſe ſoumettre au nouveau Général. Sandoval, cachant avec peine la fureur qui l'animoit, répondit prudemment qu'il étoit prêt

L'AMÉRIQUE.

à satisfaire Narvaez, s'il vouloit joindre ses forces à celles de Cortez, pour achever la conquête commencée ; mais que s'il arrivoit dans des dispositions contraires, tous les Espagnols de la Vera-Cruz perdroient plutôt la vie que de manquer à ce qu'ils devoient à leur premier Commandant. Guevara, qui étoit d'un caractere naturellement emporté, éclata en injures contre Cortez, & commanda au Notaire de faire la signification. Sandoval montra alors toute sa colere, & fit mettre aux fers le Prêtre, le Notaire & les soldats, afin de les envoyer sous une bonne escorte à Cortez, qu'il instruisit par de nouvelles lettres de tout ce qu'il avoit à craindre. Narvaez ne voyant point revenir ses Députés, soupçonna ce qui étoit arrivé, & persuadé qu'on étoit en état de se défendre à la Véra-Cruz, il tourna ses vûes d'un autre côté. Les Espagnols, que ses soldats avoient enlevés, lui avoient appris quels étoient les amis que Cortez avoit acquis dans cette contrée, & sur ces instructions il marcha vers Zempoala.

Cependant Cortez se trouvoit dans la situation la plus embarrassante. Il se voyoit d'un côté obligé de cacher soigneusement à l'Empereur les motifs qui avoient conduit de nouveaux Espagnols dans son Empire ; & de l'autre il sentoit la nécessité de se défendre contre Narvaez, de rassurer ses propres troupes, & de se les attacher de plus en plus. Il se tira adroitement de cette fâcheuse conjoncture, en faisant entendre à l'Empereur que ces Etrangers, qui étoient débarqués, étoient sans doute des Ambassadeurs chargés d'appuyer les propositions qu'il avoit déjà faites ; mais que comme sa négociation étoit finie, il alloit les renvoyer & s'en retourner avec eux. Montezume parut ajouter foi à ce que Cortez cherchoit à lui persuader, & ce Général parvint facilement à faire croire à ses soldats, que Narvaez, qui avoit toujours été son ami, ne tarderoit pas à se reconcilier avec lui, & à lui amener un puissant renfort. Il recommanda ensuite à ses alliés de lui tenir des troupes prêtes pour une expédition qu'il leur déclareroit bientôt. Dans le moment qu'il se livroit tout entier à tant de soins, on lui amena les prisonniers que Sandoval avoit fait arrêter. Cortez en les voyant, les remit en liberté, & sçut tellement les gagner par ses présents & ses caresses, qu'ils devinrent ses plus zélés partisans. Il les rendit témoins des faveurs dont Montezume l'honoroit, & de la vénération que lui témoignoient tous les Mexicains. Guevara, enchanté du traitement qu'il recevoit de Cortez, se flatta qu'il engageroit Narvaez à lui rendre son ancienne amitié, & il partit dans cette espérance, chargé des dépêches de l'ancien Général Espagnol. Cortez faisoit à son rival un détail exact de ses progrès, & l'avertissoit de la nécessité de cacher leur mésintelligence aux Mexicains. Il finissoit sa lettre par des propositions de joindre leurs forces pour achever la conquête, & de remettre le jugement de leurs droits après l'entiere soumission du Mexique.

Guevara se mit aussitôt en chemin, & arriva en peu de temps à Zempoala. Narvaez, en entrant dans cette Province, avoit rendu une visite au Cacique, qui le regardant comme un compatriote de Cortez son allié, lui avoit témoigné beaucoup d'amitié. Les soldats dont Narvaez étoit accompagné exercerent plusieurs violences que leur Général n'eut pas soin de réprimer, & les Zempoales firent avertir Cortez de ce qu'ils avoient à souffrir. Guévara fit un portrait si brillant de la faveur où étoit Cortez auprès

de l'Empereur, & il parla si avantageusement de ce Général, que Narvaez, choqué d'un pareil discours, chassa de sa présence celui qui le lui adressoit. Le Prêtre, irrité à son tour des manieres de Narvaez à son égard, fit de nouveaux efforts pour débaucher la plus grande partie de son armée, & vint à bout d'indisposer entierement l'Auditeur Vasquez contre lui. Le Pere Olmedo, député par Cortez, demanda une audience à Narvaez; mais les propositions qu'il lui fit exciterent tellement son couroux, qu'il ordonna au Crieur de déclarer la guerre contre Cortez. L'Auditeur commanda au Crieur de se taire, & au nom de l'Audience Royale qu'il représentoit, il fit signifier à Narvaez de ne point sortir de Zempoala, sous peine de la vie, & de ne point avoir recours aux armes sans le consentement de toute l'armée. Narvaez, peu maître de sa fureur, fit saisir & embarquer Vasquez pour le renvoyer à Cuba. Vasquez trouva moyen de gagner le Capitaine de la caravelle sur laquelle il étoit, & se fit conduire à saint Domingue, où il se plaignit à l'Audience Royale de l'attentat de Narvaez.

Cortez prend congé de Montezume.

Le Pere Olmedo, peu satisfait de sa députation, retourna à Mexico en rendre compte à Cortez. Ce Général crut devoir partir alors & aller en personne trouver Narvaez à Zempoala. Il crut devoir prévenir Montezume sur son départ, & comme il vouloit en donner quelque raison ingénieusement concertée, l'Empereur lui déclara qu'il étoit instruit de ses démêlés avec Narvaez. Cortez, à qui la surprise causa d'abord quelque trouble, se remit aussitôt, & avoua que son rival, Lieutenant d'un Gouverneur qui demeuroit dans une Province éloignée de la Cour, avoit seulement entendu dire que leur Souverain vouloit envoyer une Ambassade à l'Empereur du Mexique, & que sur ces nouvelles, il s'étoit imaginé pouvoir remplir les fonctions d'Ambassadeur. Montezume demanda alors à Cortez de quelle maniere il parviendroit à l'emporter sur son compétiteur, & s'il comptoit employer la force des armes. Le Général fit comprendre à l'Empereur, qu'en vertu des pouvoirs qu'il avoit par écrit, il étoit en droit de commander tous les Capitaines & les soldats qui aborderoient sur ces côtes; qu'en conséquence il alloit à Zempoala, déclarer aux troupes de Narvaez qu'elles devoient respecter l'Empire du Mexique, comme étant sous la protection du Roi leur maître.

Montezume, qui n'ignoroit pas les ravages que les soldats Espagnols faisoient à Zempoala, fut charmé de la résolution où étoit Cortez de le délivrer de semblables hôtes. Il lui offrit même des troupes, s'il en avoit besoin, mais Cortez les refusa, & après avoir donné ses ordres à Pedro de Alvarado qu'il laissa avec quatre-vingts hommes auprès de l'Empereur, il partit accompagné du reste des soldats. Il manda à Sandoval de confier la garde de la ville de la Vera-Cruz aux Indiens, & de se hâter de le joindre avec tout son monde vers Zempoala. Sandoval obéit aussitôt & amena à Cortez le renfort qu'il demandoit. Le Général tenta encore la voye des négociations & rebuté enfin des réponses trop fieres de Narvaez, il en vint aux mains avec lui & le fit prisonnier. Les soldats de Narvaez se rangerent aussitôt sous les drapeaux de Cortez, qui envoya sous bonne garde son rival à la Vera-Cruz. Il fit transporter ensuite à Zempoala la mâture, les voiles & les gouvernails de la flotte de Narvaez, & fit quelques présents aux alliés qui étoient venus à son secours. Tous les Caciques des environs, ravis d'être

Narvaez est fait prisonnier.

L'AMÉRIQUE.

débarraſſés de Narvaez, dont les manieres leur avoient été inſupportables, féliciterent Cortez ſur ſa victoire, & lui offrirent de nouveau leurs ſervices.

Les égards & le reſpect avec leſquels Alvarado, pendant l'abſence de Cortez, faiſoit traiter l'Empereur, lui gagnerent entierement l'affection de ce Prince, & exciterent la jalouſie des Seigneurs Mexicains. Ceux-ci ayant formé le deſſein de ſe défaire des Eſpagnols, concerterent entre eux de profiter de la confuſion qui regne ordinairement dans les fêtes pour aſſurer la réuſſite de leur projet. La conſpiration ne devoit pas tarder à éclater, car preſque tous les jours étoient marqués par des danſes & des fêtes, durant leſquelles il regnoit une extrême liberté. Alvarado ſoupçonna le complot, fit de ſecrettes perquiſitions, & découvrit que les Conjurés avoient caché des armes près d'un Temple, afin de s'en ſervir dans le moment favorable. Il auroit été de la prudence d'Alvarado de faire ſaiſir quelques-uns des coupables & d'en réſerver la punition à Montezume. Il ſembloit auſſi qu'il auroit pu facilement enlever les armes cachées, & s'en ſervir pour convaincre ſes ennemis. Malheureuſement il ne fit rien de tout cela, & s'abandonnant à la fureur, il attaqua les Mexicains au commencement d'un bal, ſans leur laiſſer le temps de prendre leurs armes, en tua & en bleſſa un grand nombre. L'avidité des ſoldats à piller l'or dont les conjurés étoient parés, fournirent à leurs ennemis des prétextes d'accuſation, & tout le peuple Mexicain fit paſſer cette action pour un meurtre dicté par l'avarice. Alvarado voulut en vain s'excuſer, en diſant qu'il avoit cherché à prévenir ſes aſſaſſins; il avoit négligé de ſe munir des preuves néceſſaires, & le carnage qu'il avoit fait ſouleva toute la Nobleſſe, qui prit les armes & menaça vivement les Eſpagnols. Montezume, chagrin de cette mutinerie, employa toutes ſortes de moyens pour l'appaiſer, & voyant qu'il ne pouvoit en venir à bout, il envoya prier Cortez de ſe rendre au plutôt dans ſa capitale.

Retour de Cortez à la capitale.

Cortez n'étoit pas tranquille ſur le ſort d'Alvarado, & il ſongeoit à l'aller joindre, lorſqu'il reçut l'envoyé de l'Empereur, & une lettre dans laquelle Alvarado lui peignoit tout le danger où il ſe trouvoit. Le Général étoit alors vainqueur de Narvaez; de ſorte que rien ne l'inquiétoit de ce côté, & qu'il pouvoit mener toutes ſes forces au ſecours des Eſpagnols enfermés dans Mexico. Il jugea à propos de ſe faire accompagner de Sandoval, & nomma Rodrigue Rangel pour ſon Lieutenant à la Vera-Cruz. Cortez lui laiſſa la garniſon néceſſaire & quelques ſoldats pour la garde des vaiſſeaux, & fit enſuite la revûe de ſon armée qu'il trouva compoſée de mille fantaſſins & de cent cavaliers. Il leur fit prendre diverſes routes de crainte d'incommoder les alliés chez leſquels il falloit paſſer, & ils ſe rejoignirent le 17 de Juin auprès de Tlaſcala. Les habitants de cette Province vouloient faire accompagner Cortez d'une nombreuſe armée; mais il n'accepta que deux mille hommes d'élite & arriva ainſi à Mexico, où les mutins le virent entrer ſans lui réſiſter, parce qu'ils comptoient pouvoir opprimer tous les Eſpagnols à la fois. Cortez paſſa ſans obſtacle les digues & les chauſſées, & arriva le jour de la ſaint Jean au quartier des Eſpagnols. Montezume s'avança à leur rencontre, & leur témoigna la joye qu'il reſſentoit de les voir.

Le Général fit tous ſes efforts pour ramener les Mexicains par la douceur; mais tous ſes ſoins furent inutiles, & il ſe vit contraint de prendre les armes

L'Amérique.

pour se défendre. Une multitude innombrable d'ennemis assiégea bientôt les Espagnols dans leur palais, & si la valeur de ces derniers faisoit périr plusieurs Indiens, il s'en présentoit aussitôt d'autres qui les remplaçoient. Cortez fit plusieurs sorties dans lesquelles il immola à son ressentiment un grand nombre de séditieux. Les mutins croissoient tellement de jour en jour qu'il ne paroissoit pas possible que Cortez résistât encore longtemps. Montezume s'en appercevoit & voyoit d'ailleurs avec chagrin qu'il avoit perdu son autorité. Le désir de la rétablir, lui fit imaginer qu'il y parviendroit en faisant partir tous les Espagnols. Cortez, à qui il communiqua ses idées, les approuva, & ajouta qu'il se retireroit sans délai, pourvu que les révoltés missent bas les armes sur le champ. Montezume, enchanté de cette réponse, se préparoit à faire parler à ses sujets, lorsque l'allarme sonna dans le quartier des Espagnols. Cortez courut où le danger l'appelloit, & il trouva ses soldats occupés à repousser l'assaut qu'on leur livroit de tous les côtés. Sa prudence & son activité n'auroient peut-être pu empêcher la perte totale de son armée, si Montezume ne se fût montré à ses sujets. Il avoit pris tous les ornements de sa dignité pour inspirer plus de respect aux révoltés, & accompagné des Nobles qui étoient demeurés à son service, il monta sur le rempart. Sa présence fit cesser les cris des séditieux; plusieurs mêmes se mirent à genoux, & Montezume fixant sa vûe sur les Nobles en appella quelques-uns par leurs noms, & leur commanda de s'approcher. Il leur fit un discours où il tâcha de leur insinuer, qu'il n'attribuoit qu'à leur zele l'acharnement avec lequel ils combattoient les Espagnols; qu'ils croyoient sans doute que ces Etrangers n'avoient pas pour lui les déférences qui lui étoient dûes; mais qu'ils se trompoient. L'Empereur continua, en annonçant à ses sujets le départ des Espagnols, & en assurant les plus mutins qu'il leur pardonneroit s'ils quittoient les armes, & marquoient leur repentir par cette soumission.

Le ton que l'Empereur avoit pris étoit modéré & pathétique, & les Mexicains en furent d'autant plus surpris, que leur Monarque avoit coutume de leur parler avec fierté & d'un air absolu. Quelques-uns eurent honte de l'avilissement où Montezume descendoit; d'autres en furent touchés de pitié; mais la fureur prit bientôt la place de ces mouvements dans les cœurs de tous, & la sédition devint encore plus forte qu'auparavant. L'ordre qu'on remarquoit depuis quelques jours dans la maniere de combatre des Mexicains, avoit fait présumer qu'ils s'étoient choisi un chef: il n'y eut plus lieu d'en douter en entendant recommencer les cris & les injures, malgré les signes que Montezume faisoit des yeux & des mains. Une grêle de fleches & de pierres fondit sur le rempart où il étoit, & quoique deux soldats Espagnols s'efforçassent de couvrir l'Empereur de leurs boucliers, ce Prince reçut à la tête un si rude coup de pierre qu'il tomba sans sentiment. A cette vûe les Mexicains saisis d'horreur se hâterent de disparoître, & une affreuse solitude succéda au tumulte qui regnoit un instant auparavant. Cortez, au désespoir d'un accident qui le privoit d'une ressource sur laquelle il fondoit toutes ses espérances, fit reporter l'Empereur dans son appartement. Ce Prince reprit connoissance au bout de quelques moments, & moins sensible à la douleur qu'il souffroit qu'à la perte de sa puissance, il rejetta tous les secours

Mort de Montezume.

L'AMÉRIQUE.

qu'on vouloit lui donner. La rage augmenta le danger de sa blessure & le conduisit en trois jours au tombeau.

Le premier soin de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur défunt. Il en choisit six des plus considérables & parmi lesquels se trouvoient des sacrificateurs que les Mexicains révéroient beaucoup. Il chargea les uns & les autres du corps de leur Souverain, afin qu'ils le portassent dans la ville & il leur commanda de dire de sa part aux séditieux : » qu'il leur envoyoit » le corps de leur Empereur massacré par leurs mains, & que l'énormité » de ce crime donnoit un nouveau droit à la justice de ses armes ; que » Montezume avant que de mourir avoit engagé les Espagnols de venger sa » mort & de se charger du châtiment d'un si horrible attentat «. Les Députés avoient ordre de faire entendre ensuite aux séditieux, que Cortez, nonobstant les prieres de l'Empereur, se sentoit porté à la clémence, & que regardant le meurtre de Montezume comme un accident, & comme l'effet de la brutale impétuosité d'une populace effrénée, il vouloit bien offrir la paix ; que les Nobles en conséquence lui envoyassent des Députés pour convenir des articles d'un traité. Cortez finissoit en faisant menacer les mutins, que s'ils paroissoient mépriser ses offres, il ne songeroit plus qu'à la vengeance, & à détruire une ville coupable de l'assassinat de son Empereur. Les Mexicains qui avoient élu un autre Empereur firent peu d'attention à ce que Cortez leur faisoit proposer. Ils ne s'occuperent d'abord que du soin de faire les funérailles de celui dont on leur avoit remis le corps, & ils le porterent le jour suivant en grande cérémonie à la montagne de Chapultepeque, où ils conservoient les cendres de leurs Princes. Deux des fils de Montezume resterent auprès de Cortez & périrent bientôt après dans sa déroute. Un troisieme embrassa la Religion Chrétienne & fut nommé Don Pedro de Montezume. La Reine sa mere suivit son exemple, & fut appellée Dona-Maria Niagua Fuchtil. Don Pedro obtint du Roi d'Espagne plusieurs belles terres, & la qualité de Comte de Montezume qu'il transmit à sa postérité. Deux ou trois filles de l'Empereur se convertirent aussi & furent mariées à des Espagnols.

Pendant les trois jours qui s'étoient écoulés entre la blessure & la mort de Montezume, les Mexicains n'avoient fait aucun mouvement considérable, mais le lendemain de ses funérailles, ils revinrent avec plus d'ordre & de force que jamais. Ils avoient couronné Quetlavaca, Cacique d'Iztacpelapa. Ce Prince ne regna que peu de jours & eut pour successeur Guatimozin, Prince qui ne respiroit que la guerre, comme les Espagnols en firent la triste expérience. Le cinquieme jour après la mort de Montezume, les Espagnols s'apperçurent que toutes les rues autour de leur quartier étoient remplies de peuple, & que les Indiens armés occupoient les tours d'un Temple si peu éloigné, que de cet endroit ils pouvoient facilement, à l'aide de leurs fleches & de leurs frondes, battre une partie du palais des Espagnols. On montoit par cent dégrés à la terrasse de ce Temple qui soutenoit quelques tours, où cinq cents soldats choisis entre la plus brave Noblesse Mexicaine s'étoient postés. Cortez n'avoit pu s'assurer de ce lieu, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour les diviser ; mais quand il vit que les Mexicains en connoissoient l'importance & s'en étoient emparés, il se trouva dans la

la néceſſité de les déloger. Il emporta le poſte, fit des prodiges de valeur en cette occaſion & tua un grand nombre de Nobles & de Sacrificateurs qui ſe défendoient en déſeſpérés. Les Mexicains avoient fait proviſion de vivres, & les Eſpagnols les firent porter à leur quartier, où on commençoit à en manquer. Cortez fit le lendemain une courſe dans la ville, remporta encore la victoire, & ſauva la vie à Duero, le même à qui il devoit la place de Général.

Cependant les Mexicains, que la valeur des Eſpagnols épouvantoit, prirent la réſolution de les affoiblir par la famine, & de les tailler en piéces auſſitôt qu'ils ne pourroient plus ſe défendre. Pour cet effet, ils demanderent une conférence pour traiter de la paix, & dans le temps qu'ils cherchoient à les amuſer par des difficultés qu'ils faiſoient naître à deſſein, ils fermoient tous les paſſages par leſquels Cortez pouvoit recevoir des vivres, ou s'échapper avec ſes troupes. Le péril où les enfants de Montezume ſe trouvoient étant avec les Eſpagnols, touchoit peu le nouvel Empereur; toute ſa compaſſion & celle du peuple tomberent ſur le chef des Sacrificateurs, qu'on regardoit comme la ſeconde perſonne de l'Etat. Ils ſongerent à le tirer d'entre les mains de Cortez, & ils firent inſinuer par leurs envoyés, que ce Pontife, au moyen de la vénération que les Mexicains avoient pour lui, ſeroit plus propre que perſonne à applanir les difficultés. Cortez donna dans le piége qu'on lui tendoit & remit aux Députés le Sacrificateur qu'il croyoit dans ſes intérêts. Il perdit ainſi la ſeule digue qui pût retenir la fureur des Mexicains, & il ne tarda pas à être informé que les ennemis travailloient à faire des coupures dans les chauſſées; qu'ils briſoient les ponts & faiſoient des retranchements en pluſieurs endroits. De ſemblables avis remplirent d'effroi tous les Eſpagnols; le ſeul Cortez trouva des reſſources dans ſon intrépidité naturelle. La prudence lui faiſoit ſentir qu'il étoit dangereux de s'opiniâtrer à reſter: mais cette même prudence, en l'invitant à quitter la ville, lui faiſoit penſer à aſſurer ſa retraite. Il fit travailler tout le jour à faire un pont de groſſes ſolives & de planches pour ſoutenir le canon en traverſant les coupures. L'ardeur avec laquelle chacun s'employa à la conſtruction de cette machine, la mit en état de ſervir dès la nuit ſuivante.

Cortez ſonge à ſortir de Mexico.

Cortez diſpoſa alors toutes choſes pour le départ. Quarante hommes furent chargés de tranſporter le pont; l'avant-garde de l'armée, compoſée de deux cents Tlaſcalteques & de vingt cavaliers, devoit être conduite par pluſieurs Capitaines Eſpagnols. L'arriere garde beaucoup plus forte avoit pour chefs les plus braves & les plus dévoués à Cortez. Le corps de bataille avoit la garde des priſonniers, de l'artillerie & du bagage. Le Général ſe forma un corps particulier qui conſiſtoit en cent ſoldats d'élite & quelques braves Officiers. L'ordre de la marche & toutes les précautions qu'il avoit à prendre étant réglés, Cortez prit ſur le thréſor de Montezume le quint du Roi qu'on mit ſur des chevaux, & abandonna le reſte. Trop de facilité de la part de Cortez, qui permit aux ſoldats d'emporter ce qu'ils pourroient ſans ſe gêner, penſa faire périr toute l'armée. La cupidité de quelques-uns fut la cauſe de leur perte, & ils ſe chargerent avec ſi peu de modération qu'ils ne purent ſoutenir longtemps une marche difficile & fatiguante.

L'AMÉRIQUE.

Retraite des Espagnols.

Il étoit environ minuit lorsque les Espagnols se mirent en marche. La pluye qui tomboit & l'obscurité de la nuit sembloient favoriser leur fuite, mais les obstacles naissoient à chaque pas. Il falloit se faire jour les armes à la main, au travers d'une multitude de Mexicains armés. Les deux bords de la chaussée étoient remplis d'une grande quantité de canots, & le pont dont on comptoit se servir s'embarrassa tellement dans des pierres, qu'il fallut jetter l'artillerie dans l'eau. Malgré ces difficultés l'avant-garde & le corps de l'armée passerent avec peu de perte, il n'en fut pas de même de l'arriere-garde, les Indiens la couperent, & plusieurs Espagnols appesantis par l'or qu'ils portoient furent massacrés. Cortez se porta toujours où le carnage étoit le plus violent; il rassembla ce qu'il put des débris de l'arriere-garde, & se rendit avec l'armée à Tacupa au bord du lac. On trouva qu'on avoit perdu environ deux cents Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux & presque tous les prisonniers Mexicains, qu'on avoit abandonnés à la rage de leurs compatriotes qui ne les avoient pas reconnus.

Aussitôt que le jour fut venu, les Mexicains en examinant les morts reconnurent les fils de Montezume, & se hâterent de leur faire des funérailles proportionnées à leur naissance. Les cérémonies qu'ils se crurent obligés d'observer scrupuleusement, les empêcherent de poursuivre les Espagnols, & ils se contenterent de détacher divers corps des villes voisines du lac pour les occuper, jusqu'à ce que toutes les forces de l'Empire pussent se réunir contr'eux. Cortez, dont les troupes avoient été continuellement harcelées pendant leur marche, trouva une armée formidable de Mexicains qui occupoient la vallée d'Ottumba, & étoient en disposition d'arrêter les Espagnols. Ces derniers, animés par la bravoure de leur Général, attaquerent courageusement leurs ennemis, & passerent malgré leurs efforts. La victoire fut entierement dûe à la présence d'esprit de Cortez. Il avoit entendu dire que la perte de l'étendard Impérial étoit toujours suivie de la déroute des troupes Mexicaines. En conséquence il prit avec lui quelques braves, perça les bataillons & enleva l'étendard. Dès que les Mexicains le virent entre les mains des Espagnols, ils se crurent vaincus & le furent en effet.

Cortez arrive à Tlascala.

Cortez avoit besoin de cet avantage pour ranimer en sa faveur le zele des habitants de Tlascala. Les Espagnols furent reçu chez ce peuple comme les vainqueurs des Mexicains, & on célébra leur retour par des réjouissances publiques. Sur la nouvelle que huit Espagnols de la Vera-Cruz avoient été pris par les habitants de la Province de Tapeaca, qui s'étoient soulevés, & avoient été poussés & soutenus par les Mexicains, Cortez alla dans leur pays, s'empara de leur ville, & y construisit une forteresse qu'il nomma Segura de la Frontera. Il envoya divers Capitaines pour réduire quelques autres villes qui s'étoient révoltées, & avec trois cents Espagnols, douze ou treize cavaliers & plus de trente mille Tlascalteques, il marcha vers Guacachula, où tout se soumit à ses loix. Ces heureux succès lui attiroient la vénération des Caciques, qui lui offroient à l'envie leurs troupes, charmés de les commander eux-mêmes sous ses ordres. L'espérance de retourner bientôt à Mexico avec des forces suffisantes, commença à renaître dans le cœur de Cortez. Son bonheur lui procura encore de nouveaux secours sur lesquels il ne comptoit pas. Un vaisseau de moyenne grandeur avoit mouillé à la rade de saint Jean

d'Ulua ; il étoit monté par Pierre Barba, Gouverneur de la Havane, le même qui avoit refusé d'arrêter Cortez, lorsqu'il partit pour son expédition. Il venoit alors s'informer des nouvelles de Narvaez, & lui amenoit de la part de Velasquez, treize soldats, deux chevaux & des munitions de guerre & de bouche. Pedro Cavallero, que Cortez avoit fait Capitaine de la côte, soupçonnant que ce vaisseau étoit envoyé pour nuire à son Général, alla le reconnoître avec une chaloupe, & comme Barba lui demanda en quel état se trouvoit Narvaez, ses soupçons se tournerent en certitude, & il résolut de feindre. Dans cette vûe, il répondit que Narvaez avoit réussi dans toutes ses entreprises, que tout le pays étoit soumis, & que Cortez fuyoit avec un petit nombre de soldats. Pedro invita ensuite Barba à se rendre avec son monde à la Vera-Cruz, & aussitôt qu'ils furent entrés dans cette ville, il les fit arrêter & leur apprit qu'il les avoit trompés. Barba aimoit Cortez, & il ne fut point fâché d'un stratagême qui le rapprochoit de son ami. Il déclara qu'il prendroit volontiers parti dans son armée, & il se fit conduire à Segura où il joignit Cortez, qui le reçut avec joie.

Huit jours après, un second vaisseau chagé de nouveaux secours pour Narvaez, fut pris de même que l'avoit été Barba. Rodrigue Moreion de Lobera, Capitaine de ce vaisseau, suivit l'exemple de Barba, & Cavallero procura ainsi à son Général un renfort de huit soldats Espagnols, d'une jument & d'une quantité considérable d'armes & de munitions. Cependant Cortez, qui ne pouvoit se résoudre à renoncer à la conquête de tout le Mexique, ne laissoit pas d'en prévoir les difficultés. Les chaussées devenoient dangereuses par la multitude de canots armés dont on couvroit aisément les lacs, mais ils avoient assez de fond pour porter des brigantins. Cortez instruit de cette circonstance se détermina à en profiter, & il fit faire à la Vera-Cruz douze brigantins, qui devoient être portés piece à piece par les Tamenes, sorte d'hommes qui portoient les bagages de l'armée, & on se proposoit de les assembler au bord du lac même. Ordaz alla reconnoître un volcan, où il remarqua beaucoup de souphre. Sa hardiesse produisit deux avantages ; l'un de redoubler l'admiration des Indiens pour les Espagnols ; l'autre d'avoir découvert du souphre propre à faire de la poudre dont on manquoit.

Nouveau renfort pour l'armée de Cortez.

Dans le temps qu'on se préparoit ainsi à de nouveaux exploits, Garay, qui avoit déjà tenté un établissement sur la côte de Panuco, & qui en avoit été chassé par les Mexicains, voulut y revenir avec une autre flotte. Il n'eut pas plus de bonheur cette seconde fois, & ses troupes, obligées de se rembarquer & de courir la mer sans sçavoir où aborder, vinrent mouiller à la Vera-Cruz. La réputation de Cortez & l'idée d'amasser des richesses flatterent les soldats de Garay, & ils s'engagerent dans l'armée du Général. Ces soldats étoient au nombre de cent dix sous la conduite des Capitaines Camargo & Michel Diaz d'Auz, cavalier Arragonois, & ils avoient avec eux sept chevaux. Un renfort si considérable mit Cortez en état de se passer de quelques Soldats de Narvaez qui demandoient à retourner à Cuba. C'étoit le reste de ceux qui avoient fait son arriere-garde à la sortie de Mexico, & ils paroissoient plus sensibles à l'intérêt qu'à la gloire. La plûpart profiterent de la permission qu'ils obtinrent de se retirer, & Duero, Secretaire de Velasquez, oubliant facilement qu'il devoit la vie à Cortez, fut du nombre

L'AMÉRIQUE.

de ceux qui l'abandonnerent. Il poussa même l'ingratitude plus loin, & lorsqu'il passa en Espagne, il mit tout en usage pour perdre le Général dans l'esprit du Souverain.

Cortez, surpris de ne recevoir aucunes nouvelles de la Cour, forma le dessein d'y envoyer une seconde députation. Il fit une relation de ses exploits dans le Mexique, & se plaignit des traverses que Velasquez cherchoit à lui susciter, & de l'injustice avec laquelle Garay vouloit s'approprier une partie du Mexique. Ces dépêches furent confiées aux Capitaines Alphonse de Mendoça & Diego de Ordaz, auxquels Cortez recommanda d'aller voir son pere Martin Cortez, qui vivoit encore, & de se joindre à Porto-Carrero & à Montejo, chargés des premieres dépêches. La raison du silence de ces derniers étoit, qu'ils n'avoient pu encore rien obtenir de favorable de la part du Roi. Ils étoient arrivés à Séville au mois d'Octobre 1519. & Martin Benoist, Chapelain de Velasquez & son zélé partisan, se servit de tout le crédit qu'il avoit auprès des Ministres, pour faire saisir le vaisseau qui apportoit les Députés de Cortez. Porto-Carrero & Montejo se plaignirent du traitement qu'on leur faisoit; mais ils ne purent obtenir que la permission d'en appeller au Roi. Ils crurent trouver ce Prince à Barcelonne, & ils s'y rendirent au moment qu'il venoit de partir pour la Corogne. Ils allerent alors à Medelin, & engagerent Martin Cortez à les présenter au Roi & à joindre ses prieres à leurs instances pour faire rendre justice à son fils. Martin, ravi d'apprendre les succès d'un fils qu'il avoit cru mort, alla attendre le Roi à Tordésillas, & lui parla de l'expédition de Fernand Cortez. Charles, Roi d'Espagne & en même temps Empereur, parut satisfait du zéle de Cortez, & comme le présent qui lui étoit destiné, & dont la chambre de Sévile n'avoit osé s'emparer, arriva sur ces entrefaites, il n'eut aucun doute sur la fidélité du rapport que Montejo & Carrero lui faisoient. Cependant trop occupé à d'autres affaires aussi importantes, il renvoya celle du vaisseau, & les demandes de Cortez à un Conseil formé de quelques Prélats & Ministres, parmi lesquels présidoit le Cardinal Adrien Florent, jadis précepteur de l'Empereur, & ensuite Pape sous le nom d'Adrien VI. Ce Conseil devoit malheureusement consulter celui des Indes, & à la tête de ce dernier se trouvoit Fonseca, ennemi déclaré de Cortez. Fonseca traversa de tout son pouvoir la bonne volonté qu'on avoit pour ce Général, & jetta en faveur de Velasquez tant d'irrésolution dans le Conseil, que l'affaire traîna jusqu'à l'arrivée des seconds Envoyés & jusqu'au retour de l'Empereur.

Aussitôt après le départ d'Alphonse de Mendoça & de Diego de Ordaz, Cortez avoit dépêché un autre Vaisseau pour porter à saint Domingue les Capitaines Alphonse d'Avila & François Alvarez Chico. Ces deux Députés avoient ordre de s'adresser directement aux Peres de saint Jérôme, Présidents de l'Audience Royale, Tribunal alors unique dans tout le pays. Cortez demandoit à ces Peres des secours plus prompts que ceux qu'il faisoit solliciter à la Cour; il les instruisoit de toutes ses actions, & se plaignoit des persécutions de Velasquez & des prétentions de Garay. L'isle de saint Domingue n'étoit pas en état de se dégarnir du peu de forces qui lui restoient, & on ne put envoyer des troupes à Cortez. Néanmoins le voyage de ses Députés

ne fut pas sans fruit, car les PP. leur promirent d'écrire à la Cour, pour appuyer les remontrances de Cortez, & ils se chargerent en même temps de réprimer ses deux concurrents par des ordres pressants & redoublés.

Suite de l'expédition du Mexique.

1520.

On approchoit de la fin de l'année, lorsque Cortez se détermina absolument à entrer pour la troisieme fois dans le Mexique avec toutes les forces qu'il se voyoit. Il venoit de lui arriver nouvellement quinze hommes, un grand nombre d'arquebuses, de la poudre & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux. Il fit la revûe de son armée, & elle se trouva forte de cinq cent quarante Fantassins Espagnols, de quarante Cavaliers & de neuf pieces d'artillerie. La République de Tlascala lui avoit destiné une armée nombreuse, mais il ne voulut prendre que dix mille hommes, le reste fut occupé à porter les brigantins. Les troupes de Cholula & de Guacocingo le joignirent aussi, & lui formerent une armée de soixante mille hommes. On partit le 28 de Décembre, & après une marche assez heureuse on arriva à Tezeuco au bord du lac. Cacumatzin, neveu de Montezume, s'y étoit rétabli, & il chercha à faire tomber les Espagnols dans une embuscade. Cortez évita le piége, & Cacumatzin outré du peu de succès de ses stratagêmes, prit la fuite. Il avoit autrefois usurpé cette place sur son frere aîné, dont on présenta le fils à Cortez. Ce Général le mit en possession d'un rang qui lui étoit dû, & le peuple reconnut avec de grandes démonstrations de joye son Prince légitime, qui embrassa la Religion Chrétienne, & passa avec ses forces au service de Cortez.

Pendant qu'on montoit les brigantins au bord du lac, le Général Espagnol fit des détachements pour découvrir les environs & soumettre plusieurs villes. Toutes ces choses ne pouvoient s'exécuter sans livrer de fréquents combats, mais ils affoiblissoient de plus en plus les Mexicains, & servoient à former à la discipline militaire les alliés des Espagnols. La joye que Cortez ressentoit de voir qu'il arrivoit pas à pas au but qu'il s'étoit proposé, augmenta encore en recevant un secours d'Espagnols auquel il ne s'attendoit pas. Un vaisseau venu de S. Domingue, & qui avoit mouillé à la Vera-Cruz, étoit monté par Julien d'Alderete, Thrésorier pour l'Empereur. Ceux qui l'accompagnoient étoient Frere Pierre Melgareio d'Urrera, Francifcain de Séville, Antoine de Carvajal, Jerôme Ruiz de la Mota, Alphonse Diaz de la Réguera, & d'autres Soldats de considération, avec des armes & des munitions en abondance. Aussitôt qu'ils furent débarqués, ils se rendirent à Tlascala avec les munitions portées par les Indiens Zempoales, & on leur donna une escorte qui les conduisit à Tezeuco, où ils annoncerent eux-mêmes les premieres nouvelles de leur arrivée. Les brigantins n'étoient pas encore en état d'être mis à l'eau, & Cortez, qui sentoit la nécessité de tenir ses soldats en haleine, prit un détachement assez considerable, & alla en personne soumettre quelques peuples Mexicains. On conspira en son absence contre sa vie, & il auroit eu peine à ne pas succomber, si ses amis ne l'eussent averti à temps. Il trouva le moyen de voir la liste des Conjurés, & il eut la mortification d'y lire le nom de quelques-uns de ceux dont il se défioit le moins. Il eut néanmoins la prudence de dissimuler son ressentiment, & il se contenta de condamner à la mort un soldat qui avoit été le premier mobile de la conspiration.

L'AMÉRIQUE.
Siége de Mexico.
1521.

Lorſque les brigantins furent lancés à l'eau, on commença le ſiége de la capitale. Il dura quatre-vingt-treize jours, & dans cet eſpace de temps les Mexicains mirent en uſage tout ce que le deſir de vaincre, & la crainte d'être vaincus, peuvent inſpirer à des peuples naturellement belliqueux. Leur valeur & leur induſtrie ne firent que retarder leur perte. Guatimozin fut pris par les Eſpagnols, comme il s'enfuyoit, & cette proye aſſura à Cortez l'honneur d'avoir ſubjugué un vaſte Empire qui, à chaque pas, lui oppoſoit des armées innombrables. Ce grand évenement arriva le 13 du mois d'Août 1521, & dans les trois mois que dura le ſiége, il y eut plus de ſoixante batailles qui coûterent la vie à un nombre prodigieux de Mexicains. Dès que l'Empereur fut au pouvoir des Eſpagnols, il ordonna à ſon peuple de mettre bas les armes, & il fut obéi ſur le champ. Cortez traita Guatimozin avec de grands égards, & ce Prince le pria de faire ceſſer le carnage, l'aſſurant de la ſoumiſſion de ſes ſujets. Le Général Eſpagnol défendit à ſes troupes de faire la moindre inſulte aux vaincus, & ſon premier ſoin fut de s'aſſurer de tous les poſtes. Il fit nettoyer de grandes cours, où on avoit aſſemblé les corps des Nobles, en attendant qu'on pût les porter au lieu de leurs funerailles, & il ordonna qu'on allumât de grands feux dans les rues, afin de purifier l'air corrompu par l'odeur des cadavres.

Priſe de la ville.

Dans le butin qui ſe fit les Caſtillans prirent l'or, l'argent & les plumes, & laiſſerent le reſte des dépouilles à leurs alliés. Cortez fit mettre en lieu de ſûreté ſes brigantins, & en confia la garde à Jean Rodriguez de Villa Fuerta, qui eut ſous ſa conduite quatre-vingts Caſtillans. Après avoir donné quatre jours à ces premiers ſoins, le Général mena l'armée à Cuyoacan, qui eſt à une lieue & demie de Mexico, au bout d'une chauſſée en terre ferme. Il congédia les habitants de cette peuplade, & ceux des autres bourgades qui l'avoient aſſiſté, & il leur promit de les maintenir dans leur liberté & de les employer en cas de guerre. Ces peuples enchantés de la gloire & des dépouilles qu'ils remportoient, aſſurerent Cortez de leur zele, & quitterent les Eſpagnols. Il étoit plus difficile de ſatisfaire ces derniers; ils avoient entendu parler des thréſors de Montezume, & ils pretendoient que leur Général les leur fît trouver. Perſonne ne ſçavoit néanmoins ce qu'ils étoient devenus, & Cortez eut peine à calmer la ſédition qui s'éleva à ce ſujet. Julien d'Alderete en qualité de Thréſorier du Roi, ſe ſentoit autoriſer à parler avec hauteur. Il étoit neveu de Fonſeca, par conſéquent en état de nuire beaucoup à Cortez, & il le menaça d'écrire en Cour qu'il s'étoit réſervé pour lui ſeul ces thréſors, s'il ne permettoit pas qu'on fît ſubir un interrogatoire rigoureux à Guatimozin. Cortez intimidé par les menaces d'Alderete eut la foibleſſe de céder, & le Thréſorier eut la cruauté de faire mettre ſur des charbons ardents l'infortuné Guatimozin & ſon favori, afin de les obliger par ce ſupplice à découvrir où ils avoient caché les thréſors de Montezume. Le Miniſtre cédant à la douleur pouſſa quelques cris en regardant ſon maître, qui lui dit avec une conſtance héroïque : *Et moi ſuis-je ſur des roſes?* Le favori réprimé par ce ſeul mot, marqua par ſon ſilence ſon reſpect pour ſon Prince juſqu'à ſa mort. Cortez, informé de la barbarie d'Alderete, entra d'un air furieux, & fit ceſſer les tourments de Guatimozin. Toute l'armée blâma l'action d'Alderete; mais elle ne put approuver la

L'AMÉRIQUE.

négligence de ses supérieurs touchant la recherche des thrésors. Le bruit courut que dix jours avant la prise de Guatimozin, ce Prince craignant d'être vaincu avoit fait jetter toutes ses richesses dans le lac. On y chercha, & on ne trouva rien. Quelques-uns croyant qu'on pourroit avoir caché ces thrésors dans les tombeaux, les firent ouvrir, mais ils n'y découvrirent qu'un peu d'or qui fut partagé aussitôt.

Découverte & conquête du Royaume de Méchoacan.

Cortez s'appliqua à connoître les Provinces de ce vaste Empire du Mexique, & il envoya dans ce dessein différents détachements de plusieurs côtés. Un hasard conduisit un de ses soldats au Royaume de Méchoacan, où il parvint à plaire au peuple. Ce soldat, à son retour auprès de Cortez, fit le rapport de sa découverte, & le Général envoya aussitôt Montana avec un petit nombre d'Espagnols, pour vérifier seulement ce que le soldat avoit avancé. Cazouzin, Roi de Méchoacan, parut recevoir avec plaisir les Espagnols qui venoient à sa Cour; mais il médita de les sacrifier aux Idoles, & il n'en fut empêché que par les vives représentations d'un de ses favoris. Ce Ministre avoit entendu parler de la valeur des Espagnols, & il fit sentir à son Souverain combien il étoit dangereux d'exciter leur coutroux. Cazouzin convaincu par les raisons de son favori, renvoya les Espagnols avec des présents, & les fit accompagner de ses Ambassadeurs. Il fit partir ensuite son propre frere, & son effroi l'empêchant d'être tranquille, le porta à aller lui-même trouver Cortez, qui se servit de son habileté ordinaire pour faire des établissements dans le Royaume de Méchoacan, & il fait aujourd'hui partie de la Nouvelle Espagne.

Succès de la négociation des seconds Envoyés de Cortez.

La Cour d'Espagne termina enfin dans cette même année le procès qui duroit depuis quelque temps entre Cortez & le Gouverneur de Cuba. Mendoza & Ordaz, suivant les instructions qu'ils avoient reçues de Cortez, cacherent le véritable motif de leur voyage, & au moyen de cette précaution, ils parvinrent à se mettre en sûreté, & à sauver les dépêches & les lettres dont ils étoient chargés. Le vaisseau & l'or qu'ils apportoient furent saisis par l'ordre de Fonseca, qui faisoit arrêter tout ce qui venoit de la nouvelle Espagne. Mendoza & Ordaz s'estimant heureux d'être échappés aux recherches qu'on avoit faites touchant le but de leur commission, laisserent sans peine le vaisseau & sa cargaison au pouvoir de Fonseca, & sortirent secrettement de Séville pour aller trouver Martin Cortez. Il étoit à Médelin avec les deux premiers Envoyés du Général, & après avoir encore attendu longtemps l'occasion favorable, les quatre Députés furent présentés au Cardinal Adrien, auquel ils se plaignirent des procedés de Fonseca. Ils insisterent sur les ordres que cet Evêque avoit donnés de saisir leur vaisseau, avec tout ce qui composoit le présent destiné pour le Roi. Le Cardinal irrité de la hardiesse de Fonseca, prit des mesures pour faire révoquer tout ce qui avoit été fait par son commandement. Le mérite de Cortez commença alors à paroître dans tout son éclat, & enfin ses amis vinrent à bout de lui faire rendre une entiere justice. Dans la sentence qui fut prononcée, on déclaroit Fernand Cortez bon Ministre & fidele vassal du Roi. On honoroit des mêmes qualités les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagnés. On imposoit un silence perpétuel à Diégo Velasquez sur la conquête du Mexique, ou la Nouvelle Espagne, lui ordonnant sous peine de punition de n'y

L'AMÉRIQUE.

apporter aucun obstacle, soit par lui-même, soit par quelqu'un qui s'avouât de lui. On réservoit néanmoins tous ses droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits pour l'armement des vaisseaux, moyennant qu'il en justifiât la dépense faite de son propre bien & non des deniers royaux, & qu'il la poursuivît en justice. On laissa à la volonté de l'Empereur les graces dont Cortez devoit être honoré, la condamnation de Velasquez & les autres ordres dont l'assemblée avoit dressé un projet. On ajouta ensuite une lettre à Garay, qui lui défendoit de continuer ses desseins sur le Mexique, & qui le blâmoit des tentatives qu'il avoit déjà faites de ce côté-là.

Outre les éloges de Cortez dont les lettres de l'Empereur étoient remplies, ce Monarque en approuvant la conduite du Général Espagnol, le nommoit Gouverneur & Capitaine général par tout l'Empire du Mexique, & lui promettoit sa faveur contre tout ce que ses concurrents pourroient entreprendre. Les autres lettres de Charles étoient pour Velasquez & pour l'Audience Royale de S. Domingue, à laquelle il étoit ordonné de protéger Cortez, & d'écarter tous les obstacles qui s'opposeroient à la réussite de ses desseins. Ces lettres furent datées du 22 Octobre 1522, & on en chargea deux des Envoyés. Les deux autres demeurerent pour solliciter le secours que l'Empereur destinoit à Cortez, & qui devoit consister en armes & en chevaux. On y joignit des Religieux pour travailler à la conversion des peuples alliés ou soumis.

Dans le temps que les partisans de Cortez obtenoient pour lui des graces à la Cour, Velasquez ne cessoit de le persécuter de tout son pouvoir. Il étoit appuyé par l'Evêque Fonseca, & le Général eut beaucoup de peine à éviter les embuches qu'on lui tendoit de toutes parts. Sa vie même fut en danger plusieurs fois, & il n'échappa au péril que par sa prudence & par le zele de ses amis. Les lettres de la Cour le tirerent enfin de l'embarras & des inquiétudes auxquelles il étoit livré. Ses ennemis n'oserent plus rien en-
1523. treprendre contre lui, & le laisserent tranquille tout le temps qu'il resta au Mexique. Je ne suivrai point les différentes aventures de Cortez, & je ne parlerai point de tout ce qui arriva depuis dans le Mexique: le but de cet ouvrage n'étant que de faire connoître par quels moyens les Espagnols sont venus à bout de se rendre maîtres de ce pays.

Suite de la découverte & de la conquête de la Castille d'or, depuis le Darien jusqu'au Panama.

On a déjà eu occasion de parler plus haut de la République qui s'étoit formée au bord du Darien, sous la conduite de Vasco Nugnez de Balboa. Les partisans de Nicuessa ne purent parvenir à changer la forme du gouvernement de cette République, & Enciso lui-même, premier fondateur de la ville, avoit été exclus du commandement. Il voulut faire de nouveaux efforts pour rentrer dans une charge qu'on lui avoit ôtée; mais Balboa, qui insensiblement s'étoit attribué toute l'autorité, le fit arrêter & le mit en prison. Il l'accusoit d'avoir usurpé une charge dont le Roi seul pouvoit donner les Provisions, & il confisqua tous ses biens. Enciso obtint néanmoins sa liberté à la priere des plus considerables habitants, & à condition qu'il s'embarqueroit pour la Castille ou pour l'Espagnole, sur le premier navire qui partiroit de Sainte-Marie. Balboa songea ensuite à se procurer les secours dont la Colonie avoit besoin, & ayant fait regler dans le Conseil qu'on envertoit

envertoit demander à l'Amiral D. Diégue Colomb des munitions & des hommes, il fit nommer pour cette commission Valdivia son ancien ami. Il représenta encore qu'il étoit à propos d'informer la Cour de la situation présente de la Province de Darien, & des grandes richesses qu'on esperoit y découvrir, & il persuada à Zamudio son collegue de passer lui-même en Castille. Balboa avoit deux vûes en faisant cette proposition à Zamudio; la premiere étoit de demeurer seul en possession de toute l'autorité, & la seconde d'avoir à la Cour un homme qui eût autant d'intérêt que lui à prévenir le Roi & ses Ministres sur tout ce qui s'étoit passé d'irrégulier au sujet de Nicuessa & d'Enciso. Ce dernier résolu de tirer raison des injustices qu'on lui avoit faites, se prépara à profiter du bâtiment qui devoit porter Valdivia & Zamudio à S. Domingue, pour sortir d'une Colonie où son ennemi étoit le maître. Quelques amis de Balboa le firent réfléchir sur le danger où le pouvoit mettre le départ d'Enciso, & il chercha à y remédier en chargeant Valdivia d'un présent considerable en or pour Passamonte, Thrésorier général de S. Domingue, & qui avoit beaucoup de crédit auprès du Roi & des principaux Ministres.

Balboa, qui étoit d'un tempérament trop bouillant pour se plaire dans le repos, projetta de faire quelques courses jusqu'au retour de Valdivia. Il prit cent trente hommes aussi braves que lui, & il traversa avec eux tout le pays jusqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de son nom dans tous les endroits où il passa, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui l'achetoient par de l'or. Une aventure qui lui arriva dans une des Provinces qu'il parcourut, occasionna la découverte du Pérou, dont les Espagnols firent la conquête au bout de plusieurs années. Le fils d'un Cacique allié présenta à Balboa une grande quantité d'or, & on le pesa pour en faire la répartition. Il survint alors une grande dispute au sujet du partage, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorsque le jeune Cacique, indigné de ce qu'il voyoit, renversa l'or qui étoit dans la balance, & adressa ces mots aux Espagnols : » Puisque vous vous querellez pour si peu de chose, dit-il, & qu'apparem- » ment c'est ce métal qui vous a fait abandonner votre patrie, essuyer tant » de fatigues, courir tant de dangers, & inquietter tant de peuples dont la » tranquillité n'avoit pas encore été troublée, je veux vous faire connoître » un pays où vous aurez de quoi vous contenter. Mais pour y pénetrer il » faut des forces beaucoup plus considerables que celles que vous avez; » car vous aurez à combattre des Nations nombreuses & des Rois puissants, » qui ne manquent ni de courage, ni de tout ce qui est nécessaire pour » se bien défendre. « Les Espagnols demanderent au Cacique de quel côté étoit ce pays si opulent, & il répondit qu'après avoir marché six jours de l'endroit où ils étoient alors, & dirigeant toujours leur course vers le Midi, ils trouveroient un Cacique très-riche en or. Il ajouta qu'il y avoit au-delà une mer d'une étendue immense, sur laquelle on voyoit des vaisseaux peu inférieurs en grandeur à ceux des Espagnols, & enfin qu'en suivant sur cette mer la même direction de vent, ils arriveroient dans un Royaume où l'or étoit si commun, qu'on s'en servoit aux usages les plus ordinaires. Ces avis effacerent en quelque sorte la confusion que les Castillans avoient d'abord

L'AMÉRIQUE. ressentie en voyant l'action de l'Indien, & en entendant les vifs reproches qu'il leur avoit faits.

Peu de temps après Balboa reprit la route de Sainte-Marie, & y trouva Valdivia qui venoit d'arriver. Sa négociation avoit eu tout le succès qu'il s'étoit promis, & il amenoit des provisions & des hommes. La lettre de l'Amiral à Balboa lui faisoit esperer un secours plus considerable, aussitôt que le renfort que l'on attendoit à S. Domingue y seroit débarqué. Ces lettres & le succès de l'expédition de Balboa lui causerent une grande joye, & il fit sur le champ repartir Valdivia pour aller instruire l'Amiral des espérances dont on avoit lieu de se flatter, & pour l'engager à ne point différer le secours qu'il promettoit. Le vaisseau qui portoit Valdivia fit malheureusement naufrage sur les Caïmans, petites isles au Nord-Ouest de la Jamaïque, & tous les hommes de l'équipage ayant voulu passer à la Terre ferme du côté de l'Yucatan, tomberent entre les mains des Sauvages qui les sacrifierent à leurs Idoles & les mangerent.

Naufrage & mort de Valdivia.

Cependant Balboa inquiet de ne recevoir aucune nouvelle de Valdivia, voulut passer lui-même à S. Domingue & de-là en Castille, où il esperoit pouvoir, au moyen de son or, surmonter tous les obstacles. La Colonie trop attachée à son Chef pour le laisser partir, s'opposa à son voyage, & l'obligea d'en charger quelqu'autre. Balboa fut sensible à l'affection que les Castillans lui témoignoient, & il étoit prêt à nommer quelqu'un pour l'envoyer à S. Domingue, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de deux navires que l'Amiral avoit fait partir suivant ses promesses. Ces vaisseaux apportoient des munitions de guerre & de bouche, & une recrue de cent cinquante hommes. Balboa reçut par la même voye des Provisions de Capitaine général, signées de Passamonte, qui prétendoit avoir le pouvoir d'expédier de pareilles lettres. Les nouvelles qui vinrent en même temps de Castille affligerent toute la Colonie. Zamudio mandoit à son collegue que le Roi étoit extrêmement irrité contre lui, & qu'Enciso s'efforçoit de le charger entierement des violences qu'on avoit exercées sur le malheureux Nicuessa. En conséquence Balboa avoit été condamné pour le civil à indemniser Enciso de toutes les pertes qu'il avoit essuyées, & pour le criminel son jugement étoit remis jusqu'à ce qu'on eût entendu ses défenses. Balboa, suivant la lettre de Zamudio, comprit qu'il étoit perdu, si le succès de la grande entreprise qu'il méditoit ne lui méritoit l'abolition du passé. Ces réflexions le déterminerent à ne plus différer ses tentatives, & ayant choisi cent quatre-vingt-dix hommes d'élite, il travailla avec toute la diligence possible à faire un fond de provisions, & à regler toutes choses dans sa Colonie pour le temps de son absence. Enfin au commencement de Septembre, il s'embarqua sur un brigantin, & aborda sur les terres d'un Cacique nommé Careta, avec qui il avoit fait alliance. De-là il tourna ses pas vers les montagnes, avec des guides que le Cacique lui avoit donnés, & il rencontra une nombreuse armée de Barbares en disposition de lui disputer le passage. Quelques coups d'arquebuse tirés à propos dissiperent cette armée, & le 25 du mois les guides avertirent Balboa qu'on voyoit la mer de dessus une montagne qu'ils lui marquerent. Ce Général voulut y monter seul, & par

1513.

un signal dont il étoit convenu avec les Castillans, il leur apprit qu'ils pouvoient le venir joindre en sûreté. Il se hâterent de monter sur la montagne, & Balboa leur fit voir que le jeune Cacique leur avoit exposé la vérité.

La douceur avec laquelle Balboa traitoit les troupes qui se trouvoient sous ses ordres, & son attention à se charger lui-même des commissions les plus laborieuses, & où il y avoit le plus de danger, lui avoient tellement gagné le cœur des Castillans, qu'ils étoient prêts à le suivre partout où il voudroit les mener. Il profita de cette bonne volonté, mais il ne crut pas devoir s'exposer plus avant avec aussi peu de monde, & il jugea à propos de s'assurer d'abord de l'alliance de tous les Caciques qui étoient aux environs, & des lieux par où il auroit à passer. Il se borna donc alors à prendre possession de cette mer qu'il venoit de découvrir, & du pays situé sur ses bords, & il en fit la cérémonie le 29 de Septembre. Il se mit dans un canot d'Indiens, alla reconnoître quelques petites isles, autour desquelles on pêchoit des perles en abondance, & il leur en donna le nom. Il songea ensuite à retourner à Sainte-Marie, & y arriva le 14 de Janvier 1514, après avoir fait plusieurs incursions sur les terres de différents Caciques, & avoir gagné les uns & dompté les autres.

Cette expédition lui valut encore de grandes richesses en or & en perles, & aussitôt qu'il se fut un peu reposé de toutes ses fatigues, son premier soin fut d'instruire le Roi & les Ministres de l'importante découverte qu'il venoit de faire, des suites avantageuses qu'elle pouvoit avoir, & de la nécessité d'en profiter au plutôt. Balboa confia ses lettres à Pierre d'Arbolanchos, & les accompagna d'une très-grande quantité d'or & des plus belles perles qu'il eût, tant pour le quint du Roi que pour faire des présents à ceux qu'il lui étoit important de mettre dans ses intérêts. Arbolanchos partit au commencement de Mars, & favorisé par le vent, il débarqua bientôt en Espagne. Il étoit malheureusement trop tard pour les intérêts de Balboa. Enciso depuis son arrivée dans la Castille, n'avoit cessé de chercher à lui nuire, & il étoit parvenu à indisposer contre lui l'Evêque Fonseca & le Commandeur Lope de Conchillos, qui gouvernoient alors toutes les affaires du nouveau Monde. Ces deux hommes firent entendre au Roi que la Colonie de Darien alloit devenir un grand objet; & ce Prince voulant lui donner un Chef qui fût d'un caractere & d'un rang à y faire respecter l'autorité souveraine, choisit Don Pedro Aria d'Avila, Officier de naissance, & renommé par ses victoires dans les Joûtes & dans les Tournois.

Le nouveau Gouverneur partit le 12 Avril 1514, & la flotte qui le portoit étoit de quinze vaisseaux. Il emmenoit avec lui Jean de Quevedo Cordelier, sacré Evêque de Darien, plusieurs Missionnaires de son Ordre, des Ecclésiastiques, & environ deux mille tant soldats qu'habitants. Le Roi lui avoit donné pour Lieutenant Jean de Ayora, pour Alcaïde Jean de Espinosa, qui fut dans la suite Président de l'Audience Royale de S. Domingue, & Gouverneur de l'isle Espagnole, & enfin pour Alguazil-Major, ou Grand Prevôt, Enciso l'ennemi mortel de Balboa. Il y avoit outre cela quatre Officiers Royaux, auxquels le Gouverneur avoit ordre de communiquer toutes les affaires, ainsi qu'à l'Evêque Quevedo.

Pedro Arias, ou Pedrarias, est nommé Gouverneur de Darien.

1514.

La Cour témoigna une joye extrême en entendant le récit des succès de

L'AMÉRIQUE.

Balboa. Lope de Conchillos & Fonſeca enchantés des préſents qu'il leur envoyoit, firent à Arbolanchos l'accueil le plus favorable. Ils voulurent qu'il préſentât lui-même au Roi les richeſſes dont il étoit chargé de la part de la Colonie, & le Prince ſatisfait de la maniere dont il répondit à toutes ſes queſtions, ordonna à l'Evêque Fonſeca d'avoir ſoin que les ſervices de Balboa fuſſent récompenſés. Cependant tout le mal qu'on avoit pû faire à ce Commandant étoit fait, & Arbolanchos ne put y remédier quelques protections qu'il pût employer.

La flotte de Pedro Arias, ou Pedrarias, comme les Hiſtoriens l'appellent quelquefois, arriva vers la fin de Juillet au golfe d'Uraba, mouilla à une lieue & demie de Sainte-Marie, & le nouveau Gouverneur envoya auſſitôt avertir de ſon approche. Celui qui fut chargé de la commiſſion entra dans la ville, & demanda à parler au Commandant. On le lui montra, & il fut fort ſurpris de voir un homme ſi célebre avec une ſimple camiſole de coton ou de canevas ſur ſa chemiſe, un caleçon & des ſouliers de corde, faiſant couvrir de feuilles une aſſez mauvaiſe caſe qui lui ſervoit de château & de palais. Telle étoit la ſimplicité avec laquelle vivoit cet homme, qui ne travailloit que pour ſon Roi. Elle lui avoit ſi fort concilié l'affection de quatre cent cinquante hommes en quoi conſiſtoit ſa Colonie, que s'il eût entrepris de réſiſter à Pedrarias, jamais ce Gouverneur ne ſeroit venu à bout de le déplacer. Balboa, ſoumis aux volontés de ſon Souverain, reçut Pedrarias avec reſpect, & lui rendit les honneurs que ſa dignité exigeoit de tous les habitants de Sainte-Marie.

Dès le lendemain de ſon débarquement Pedrarias examina ſi tout ce qui avoit été mandé au Roi des grandes entrepriſes & des conquêtes de Balboa étoit conforme à l'exacte vérité. Il ne trouva rien d'exageré, & il apprit même ce qu'on ignoroit encore en Europe lorſqu'il en étoit parti, c'eſt-à-dire, la découverte de la mer du Sud, & la ſoumiſſion de tout le pays juſqu'à cette mer. Cet examen, au lieu de porter le Gouverneur à traiter favorablement Balboa, ſembla l'animer de plus en plus contre cet infortuné Commandant. Il fit publier l'ordre qu'il avoit de finir le procès de Balboa, & il enjoignit à l'Alcaïde-Major de faire ſa charge. Ce Magiſtrat commença par ſe rendre maître de la perſonne de l'accuſé, & après avoir pris connoiſſance des charges contenues dans le Mémoire d'Enciſo, il condamna ſon priſonnier à une très-groſſe amende, & le mit en liberté. Lorſque cette affaire fut terminée, Pedrarias, profitant du plan que Balboa s'étoit propoſé, prit des meſures pour faire des peuplades dans les endroits que ce Capitaine avoit marqués. Mais tandis qu'il paroiſſoit agir avec lui dans une intelligence dont tout le monde étoit enchanté, il écrivit au Roi que la Colonie de Darien n'étoit pas à beaucoup près auſſi floriſſante qu'on l'avoit mandé à la Cour. Il y avoit beaucoup de mauvaiſe foi dans ce rapport; car les terres étoient enſemencées, & commençoient à fournir aſſez de vivres pour les habitants. Les Caciques des environs étoient ſoumis, & la plûpart d'entre eux avoient conçu tant d'affection pour les Eſpagnols, que ces derniers pouvoient aller ſeuls en ſûreté d'une mer à l'autre.

Les lettres des anciens Colons qui partirent en même temps que celles de Pedrarias y étoient totalement contraires, & pluſieurs étoient remplies de

plaintes ameres contre quelques Officiers de la suite du Gouverneur. Le Roi sçut démêler la vérité au travers des nuages dont Pedrarias cherchoit à l'obscurcir, & dans la lettre qu'il lui écrivit l'année suivante, il lui marquoit, » que voulant reconnoître les grands services de Vasco Nugnez de » Balboa, il le créoit son Adelantade pour la mer du Sud, & les Provinces » de Panama & de Coyba; qu'il prétendoit qu'on lui obéît dans l'étendue » de ce district comme à lui-même; qu'il désiroit que tout le monde sçût » l'estime qu'il faisoit de son mérite; enfin que son intention étoit qu'on » ne gênât en rien Balboa, quoiqu'il fût subordonné au Gouverneur gé» néral. « Le Roi ajoutoit encore, » qu'il reconnoîtroit le zele de Pedrarias » pour sa personne au traitement qu'il feroit à Balboa, dont il souhaitoit » qu'il prît les avis en toutes choses. «

Lettre favorable à Balboa.

Rien n'étoit plus flatteur pour Balboa que ces lettres de son Prince; mais ces lettres qui devoient faire sa sûreté & sa gloire, ne firent que hâter sa perte. Le Gouverneur étoit un homme violent & jaloux de son autorité. Les plaintes qu'on avoit faites contre lui l'irriterent, & il persécuta Balboa & tous ceux qui lui paroissoient attachés. Oviédo étoit du nombre de ces derniers; il fut mis en prison & traité très-durement. Il parvint néanmoins à se sauver, & il partit secrettement l'année suivante pour la Castille, où il rendit compte de la conduite de Pedrarias. Balboa écrivit aussi au Roi une lettre du 16 Octobre de la même année, & demanda justice contre le Gouverneur. L'Evêque Quevedo ménagea une réconciliation entre Pedrarias & Balboa, mais elle ne fut pas de longue durée; car quelque temps après le Gouverneur recommença un procès criminel contre Balboa. On lui reprocha de nouveau la mort de Nicuessa, & les violences exercées contre Enciso, & on l'accusa du crime de félonie, en ce qu'il avoit, disoit-on, voulu usurper le domaine du Roi. Balboa se plaignit vainement de pareilles accusations, dont les unes étoient évidemment fausses, & les autres ne devoient plus avoir lieu depuis le jugement définitif porté contre lui par l'Alcaïde-Major; il eut la tête tranchée à Sainte-Marie au grand regret de la Colonie. Il n'avoit que quarante-deux ans, & l'Espagne perdit en lui le meilleur sujet qu'elle eût dans les Indes. Ce qu'il avoit fait dans le cours du peu d'années qu'il commanda dans la Castille d'or, ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Pérou, si on ne lui eût pas donné un supérieur au moment qu'il se disposoit à partir pour cette grande expédition.

1515.

1516.

1517.

Lorsque la nouvelle de cette exécution fut portée à l'Espagnole, les PP. de S. Jerôme, qui gouvernoient alors l'Audience Royale, & dont l'autorité s'étendoit sur tous les gouvernements des Indes, témoignerent beaucoup de ressentiment contre Pedrarias, & lui écrivirent dans des termes qui durent lui faire sentir toute l'horreur qu'on avoit de sa cruauté. Ils lui marquerent aussi qu'ils avoient entendu faire d'autres plaintes de lui, & lui donnerent quelques avis pour l'avenir. Pedrarias n'étoit pas capable de se corriger, & il continua ses injustices, soit contre les anciens Colons, soit contre les Indiens leurs alliés. Il ravagea, & porta la désolation dans tous les pays qui se trouvent entre le Darien & le lac de Nicaragua, sans distinction d'alliés ou d'ennemis. Las Casas, Evêque Espagnol, fait un affreux portrait de

Pedrarias, & les actions connues de ce Gouverneur répondent à la peinture qu'en fait l'Evêque. Pedrarias, du caractere dont on le dépeint, souffroit impatiemment d'être subordonné à l'Audience Royale, & s'imaginant que l'éloignement le pourroit soustraire à l'autorité de ce Tribunal, il résolut de détruire la ville de Sainte-Marie, & d'aller s'établir sur la mer du Sud. Il
1518. envoya en conséquence Diégo de Espinosa à Panama, avec ordre d'y bâtir une ville, & écrivit en même temps au Roi que le pays où Sainte-Marie étoit située, ne devenant plus propre à un grand établissement, il convenoit au bien de la Colonie de placer le siége Episcopal à Panama. Il reçut l'année suivante une réponse favorable de la Cour, & aussitôt Pedrarias fit transporter à Panama tout ce qu'il y avoit encore d'habitants à Sainte-Marie, & jusqu'aux troupeaux.

La ville de Panama ne fut pas plutôt achevé de bâtir que le Gouverneur,
1523. qui songeoit depuis quelque temps à peupler les environs de Nicaragua, dont il prétendoit avoir fait la premiere découverte, médita de continuer le projet que Balboa avoit formé sur la mer du Sud. Dans cette vûe, il chargea Herrera d'aller à l'isle Espagnole demander un puissant secours. Ce Député trouva moyen d'engager dans cette entreprise un riche habitant nommé Bazurto; mais comme l'armement qu'il faisoit traîna en longueur, Pedrarias confia la conduite de l'expédition à François Fernand de Cordoue (1) son Capitaine des Gardes. Bazurto en arrivant à Panama, apprit avec chagrin les dispositions de Pedrarias, & en marqua quelque ressentiment. Le Gouverneur, pour appaiser Bazurto, lui proposa de se charger de continuer les découvertes sur la mer du Sud, qui avoient été poussées en 1522 jusqu'à Cuzco. Bazurto accepta avec joye cette proposition, & ne trouvant point à Panama toutes les choses nécessaires à une entreprise de cette conséquence, il prit le parti d'aller s'équiper à l'Espagnole. La mort qui le surprit à Nombre de Dios, mit fin à tous ses projets. Lorsqu'on fut informé de sa mort à Panama, François Pizarre & Diégo de Almagro, habitants de cette ville & puissamment riches, demanderent la permission de mettre en exécution les desseins de Bazurto. Le Gouverneur se laissa facilement persuader, & accorda à Pizarre & à Almagro les pouvoirs qu'ils désiroient.

Ces deux hommes s'associerent avec un Ecclésiastique nommé Fernand de Luques, & firent ensemble un traité, dont les principaux articles furent; » Que Pizarre, qui toute sa vie avoit voyagé & fait la guerre aux Indiens, » seroit chargé de l'expédition: Qu'Almagro fourniroit toutes les provi- » sions, & feroit tous les préparatifs, & que Fernand de Luques seroit » obligé de faire les autres dépenses nécessaires. « Chacun fut surpris à Panama de la témérité de l'entreprise des trois associés, & on les taxoit même de folie: néanmoins le courage, l'industrie & la constance de Pizarre lui firent surmonter tous les obstacles, & conduire à une entiere réussite une expédition, dont les commencements eurent de grandes difficultés.

Découverte & conquête du Pérou.

1524. Après tous les préparatifs nécessaires, Pizarre partit de Panama vers le

(1) Il ne faut pas le confondre avec un Capitaine de même nom, qui alla avant Grisjalva pour reconnoître les côtes de l'Yucatan & de Campêche, & qui mourut à son retour dans l'isle de Cuba.

milieu de Novembre 1524. Sa flotte consistoit en deux vaisseaux & deux canots. Il avoit pour Pilote Fernandez Pennate; pour Enseigne Salzedo; pour Thrésorier Nicolas de Ribera, & pour Visiteur Jean Carillo, qui devoit tenir les comptes pour le quint du Roi. Almagro resta à Panama, afin d'engager le plus de monde qu'il pourroit, & d'amasser des vivres & des provisions, avec lesquels il devoit suivre Pizarre. Ce dernier arriva à l'isle de Taboga, & passa aux isles des Perles découvertes, & nommées ainsi par Balboa. Il fit de l'eau & du bois en cet endroit, prit du fourage pour les chevaux, & se rembarqua. A douze lieues de-là il trouva un port, & le nomma de Las Pinas, à cause des pommes de pin qui se rencontrerent dans le voisinage. Tous les soldats descendirent avec Pizarre, & cherchant le Cacique de la Province, ils remonterent pendant trois jours la riviere de Biru. Le peuple avoit fui à l'approche des Espagnols; de sorte qu'ils ne virent que des maisons abandonnées, & furent contraints de regagner leur vaisseau. Les terres pierreuses & stériles par où ils avoient passé, la disette des vivres, & la crainte de périr dans d'affreux précipices, augmenterent leur fatigue, & lorsqu'ils remonterent dans leur vaisseau, ils étoient prêts à périr de faim & de lassitude.

Pizarre s'efforça de ranimer le courage de ceux qui l'accompagnoient, & continua sa navigation vers le Midi. Il aborda à un autre port, chargea du bois & de l'eau, & avança encore pendant dix jours du même côté. Les vivres commencerent alors à manquer, & malgré l'économie avec laquelle on les distribua, tout fut bientôt consommé. On débarqua pour chercher les moyens de subsister; mais les Espagnols furent réduits à manger des bourgeons de palmier & des poissons qui, malheureusement, se trouvoient en petite quantité sur cette côte. Les fatigues qu'ils essuyoient, jointes à la mauvaise nourriture, les épuiserent de façon qu'ils tomberent presque tous malades. Pizarre envoya aussitôt le vaisseau aux isles des Perles pour y chercher des vivres, & en attendant son retour, il mit tout en usage pour soulager les malades. Il découvrit à quelque distance du lieu où ses soldats étoient campés, une grande quantité de cocos, & leur apporta avec joye ce rafraîchissement. Cependant le vaisseau reparut, & sa vûe seule ranima plusieurs malades; mais il y avoit déjà vingt-sept soldats morts quand ce secours arriva. Ce malheur fit donner à ce port le nom de *la Hambre* (le Port de la faim), & dès que tout le monde fut rétabli, Pizarre remit en mer, & s'arrêta le jour de la Chandeleur à une terre qu'il appella *de la Candelaria*. Cette terre étoit si humide, que les habits des Espagnols y pourrirent en très-peu de temps; & les chemins étoient si entrecoupés de bois & de montagnes, qu'on ne pouvoit y pénetrer. Pizarre fit rembarquer tout son monde, vogua plus loin, & prit terre plus haut. Les Espagnols ayant apperçu un chemin battu le suivirent, & au bout de deux lieues ou environ, ils rencontrerent un petit village sans habitants. Du maïs, des pieds & des mains d'hommes nouvellement coupés frapperent leurs yeux, & leur apprirent que les habitants de ce pays étoient Anthropophages. Cette connoissance ne les invita pas à rester en cet endroit, & en s'en retournant vers la mer, ils manquerent le chemin qu'ils avoient pris, & arriverent dans un lieu qu'ils nommerent *Pueblo Quemado* (Peuple brûlé). Les habitants

1525.

L'AMÉRIQUE.

de ce pays reçurent les Espagnols les armes à la main, & forcerent par ce moyen Pizarre à se retirer au pays de Chincama.

Pendant qu'il combattoit ainsi contre sa mauvaise fortune, Diégo d'Almagro, qui avoit trouvé moyen de rassembler soixante & dix Espagnols, partit de Panama sur un vaisseau. Il côtoya jusqu'à la riviere de S. Jean, qui est à cent lieues de Panama, & ne trouvant point Pizarre, il retourna en le cherchant, & débarqua à Pueblo Quemado, où il s'apperçut que Pizarre étoit aussi descendu. Les Indiens fiers de l'avantage qu'ils avoient remporté sur ce dernier, attaquerent courageusement Almagro, & après quelques combats, dans un desquels cet Officier perdit un œil, les Espagnols furent contraints de se remettre en mer. Ils aborderent aux isles des Perles, & y apprirent enfin que Pizarre étoit au Chincama. Almagro, informé de l'endroit où il trouveroit Pizarre, se hâta de l'aller joindre, & lui causa une grande joye par son arrivée. Les deux chefs réunirent alors leurs forces, & avec leurs navires & leurs canots, ils recommencerent à côtoyer. De nouvelles souffrances accablerent les Espagnols de tous côtés; ils avoient sans cesse à vaincre par leur travail, la force des courants qui les portoient vers le Nord, & à se défendre contre les insultes & les attaques des Indiens.

Les deux Capitaines chagrins de la perte de plusieurs de leurs soldats qui avoient péri par la disette ou par les armes des Naturels du pays, résolurent de tirer de Panama des vivres & des recrues. Diégo d'Almagro y alla, & à force de promesses, il parvint à engager quatre-vingts hommes à le suivre. Pizarre, au moyen de ce renfort, poussa jusqu'au Catamez, pays médiocrement peuplé, & y trouva abondamment des vivres. Les Indiens néanmoins attaquerent vivement les Espagnols, & Pizarre trop foible pour résister long-temps, se rendit dans la petite isle *del Gallo*, ou du Coq, & obligea Almagro à faire un second voyage à Panama, pour en ramener plus de forces. Almagro en entrant dans Panama apprit que Pedrarias avoit été relevé par Pedro de Los Rios. La crainte que le nouveau Gouverneur ne voulût pas favoriser l'entreprise de Pizarre, empêcha quelque temps Almagro de lui exposer le sujet de sa venue. Son appréhension étoit fondée; car Los Rios ne se contenta pas de s'opposer à la levée qu'Almagro vouloit faire, envoya encore à l'isle du Coq un Lieutenant, avec ordre de ramener à Panama ceux qui ne seroient pas contents de leur sort. Cet ordre étoit l'effet des intrigues de ceux qui accompagnoient Pizarre. Entierement rebutés par ce qu'ils avoient eu à souffrir, ils avoient écrit à leurs amis de faire en sorte d'obtenir du Gouverneur leur rappel. Ils avoient été servis suivant leurs desirs, & au moment qu'ils virent arriver le Lieutenant de Los Rios, ils ne balancerent pas à abandonner Pizarre. Douze ou treize seulement signalerent en cette occasion leur attachement pour leur Capitaine, & refuserent de le quitter. Pizarre leur marqua sa reconnoissance en les assurant qu'il leur cederoit la plus grande partie du butin qu'ils feroient, & eux de leur côté lui jurerent qu'ils vouloient tous mourir avec lui.

Pedrarias est relevé par Los Rios.

1526.

Le voyage d'Almagro, loin de procurer de nouvelles troupes à Pizarre, fut cause qu'on lui enleva presque tous les Espagnols qu'il avoit auprès de lui. Ce Capitaine ne se laissa point abattre par ce revers de fortune, & content de l'affection que lui témoignoient les douze hommes qui lui étoient demeurés, il

il passa avec eux dans une autre isle, & la nomma *Gorgone*. La faim les y pressa tellement qu'ils vécurent plusieurs mois de couleuvres & de reptiles semblables, & ils étoient sans tente ni hutte dans un pays où il plut presque tous les jours qu'ils y resterent. Il leur vint enfin un vaisseau qu'Almagro leur envoyoit, & où il y avoit quelques vivres, mais point de soldats. Pizarre monta sur ce vaisseau avec ses douze Espagnols, & sous la conduite de Barthelemi Ruiz, ils voguerent vers le canton de Mostupe, qui est entre S. Michel & Truxillo, & y arriverent après beaucoup de peines & de périls. Pizarre n'osant aller plus loin à cause du peu de monde qui l'accompagnoit, avança un peu dans la riviere de Puechos, ou de la Chira, & se contenta de prendre quelques brebis & d'enlever quelques Indiens, afin de les instruire pour en faire des interpretes. Il se remit ensuite en mer, & se rendit au port de Tumbez, où le Roi de ce pays avoit un magnifique palais, & où il se trouvoit de riches habitants. Trois Espagnols, malgré les serments qu'ils avoient faits, quitterent Pizarre & se retirerent chez les Indiens, où ils trouverent la mort qu'ils croyoient éviter. Leur Capitaine hors d'état de continuer ses découvertes, retourna à Panama, d'où il étoit parti depuis trois ans. Il éprouva dans son voyage des peines, des fatigues & des périls incroyables. Il se vit alternativement attaqué par la famine, par les Indiens; il fut souvent exposé aux murmures & à la mutinerie de ses propres gens, & pour comble de disgrace, il revenoit plus pauvre qu'il n'étoit lorsqu'il avoit commencé à s'établir dans le nouveau Monde. Ses associés, qui avoient été les plus riches habitants de Panama, avoient dépensé tous leurs biens, & se trouvoient même chargés de dettes considerables. Pizarre ne voyant pas de plus sûr moyen pour faire prendre une autre face à ses affaires, que d'implorer la protection du Roi, se détermina à passer en Espagne.

Retour de Pizarre à Panama.

1527.

Pizarre arrivé à la Cour y exposa tout ce qu'il avoit souffert dans son entreprise, & les avantages qu'il se promettoit d'en recueillir pour la couronne. Il demanda le gouvernement du pays qu'il avoit découvert & qu'il se flattoit de conquérir, & le Roi le lui accorda aux conditions ordinaires, c'est-à-dire, que Pizarre feroit les frais, & se chargeroit de toutes les peines & les dépenses que cette conquête pourroit occasionner. Pizarre satisfait de la grace qu'il avoit obtenue, & muni des lettres qui l'établissoient Gouverneur du Pérou (1), retourna à Panama emmenant ses freres avec lui. Outre la qualité de Gouverneur général, François Pizarre étoit venu à bout de se faire donner par le Roi celle d'Adelantade du Pérou, & quoique Diégo d'Almagro eût partagé les travaux & fourni la principale dépense de la découverte, il n'étoit pas fait la moindre mention de lui dans les patentes accordées par la Cour. Almagro ne put s'empêcher de marquer son mécontentement en voyant l'oubli qu'on faisoit de ses services; mais Pizarre parvint à l'appaiser en lui promettant qu'il lui céderoit la charge d'Adelantade,

(1) Les Historiens Espagnols remarquent que les Indiens n'avoient point de nom général qui fût commun à tout le pays connu aujourd'hui sous le nom de Pérou. On prétend que l'origine de ce nom vient de celui de la riviere de Biru, auquel on a fait quelque léger changement, & qu'on a choisi le nom de cette riviere préférablement à tout autre, parce que c'est sur ses côtes qu'étoient situés les premiers pays qu'on a découverts dans le Pérou.

L'AMÉRIQUE.

& qu'il feroit en forte de faire agréer cette ceffion par l'Empereur. Ces promeffes confolerent Almagro, qui, de concert avec Pizarre, prit fes mefures pour profiter de la conceffion Impériale. Il fe paffa néanmoins quelque temps avant qu'ils puffent équiper un vaiffeau, & ce ne fut qu'en 1530 que Fernand Ponce de Léon leur en fournit un qui lui appartenoit, & qu'il avoit chargé à fes frais. François Pizarre devoit le monter avec fes freres, & le plus grand nombre de gens de pied & de cheval qu'ils purent affembler ; car le paffé effrayoit, & il y avoit peu d'Efpagnols qui vouluffent courir les rifques d'un nouveau voyage.

Nouvel embarquement des Pizarres.

1531.

On mit à la voile au commencement de l'année 1531, & Almagro qui avoit armé en diligence, joignit quelques navires à celui que Pizarre montoit. Son but étoit de defcendre à Tumbez, mais différentes circonftances l'obligerent de débarquer beaucoup en deçà, & de continuer fa route par terre le long de la côte avec fes gens & fes chevaux. Cette marche fut très-pénible à caufe des larges rivieres qu'il falloit que les hommes & les chevaux traverfaffent à la nage. Les Efpagnols arrivés à Coaque, lieu fitué prefque fous l'Equateur au bord de la mer, y trouverent des vivres en abondance, & y firent un tel butin qu'on chargea d'or deux navires, l'un pour Panama, & l'autre pour Nicaragua. Le Gouverneur fe propofa enfuite d'aller à Puerto Viéjo & au port de Tumbez. Cependant le butin qu'il avoit envoyé à Nicaragua lui valut un nouveau renfort que les Capitaines Bélalcazar & Jean Forez lui amenerent, avant même qu'il partît de Coaque. Les Efpagnols demanderent alors à paffer dans l'ifle de Puna, où les Indiens feignirent de les recevoir avec amitié. Le complot étoit fait néanmoins de maffacrer pendant la nuit Pizarre & tous ceux qui l'accompagnoient ; mais les mefures que prirent les Indiens pour affurer le fuccès de leur entreprife, la découvrirent & la firent manquer. Pizarre crut s'appercevoir qu'il y avoit des conférences myftérieufes entre les habitants de Puna, il les fit épier, & prefque certain de leur mauvaife volonté, il les attaqua & remporta fur eux une victoire complette. Il y avoit dans cette ifle environ fix cents habitants de Tumbez de l'un & de l'autre fexe, qui avoient été faits prifonniers par ceux de Puna. Pizarre, vainqueur de ces derniers, accorda la liberté aux habitants de Tumbez, les renvoya dans leur Province, & les fit accompagner de trois Efpagnols, chargés de quelques préfents pour le Cacique. Le fervice que les Efpagnols avoient rendu à ces Indiens fut payé de la plus noire ingratitude, car ils facrifierent à leurs Idoles ceux qui leur amenerent leurs prifonniers.

Le Gouverneur, à qui il venoit encore d'arriver du fecours de Nicaragua fous les ordres du Capitaine Fernand de Soto, avança jufqu'à Tumbez, où il apprit le traitement qui avoit été fait à fes trois Efpagnols. Il diffimula le reffentiment que ce procedé devoit naturellement lui infpirer, & mit tout en ufage pour gagner l'affection du Cacique. Loin d'y réuffir, il ne reçut que des marques de haine & de mépris de la part de ces barbares, qui, retirés au-delà de la riviere, la paffoient fouvent dans le deffein d'infulter les Efpagnols, & s'enfuyoient enfuite avec tant de diligence, qu'on ne pouvoit les fuivre ni les arrêter. Le Gouverneur cédant enfin à fa jufte colere, fit traverfer cette même riviere à tous les Efpagnols, livra une fanglante

bataille aux Indiens, & les défit. Il poursuivit ses avantages pendant quinze jours, & mit tout à feu & à sang pour venger la mort des trois victimes qui avoient été immolées. Le Cacique de Tumbez effrayé de la rapidité des succès de Pizarre, lui fit des présents considerables en or & en argent, & acheta ainsi la paix qu'il avoit si opiniâtrement refusée. Pizarre laissa en cet endroit une partie de ses soldats avec Antoine Navarre, Maître des Comptes, & Alphonse de Requelme, Thrésorier, & alla avec le reste des troupes à trente lieues au-delà de Tumbez. Il trouva dans le Cacique & dans le peuple de ce canton des dispositions pacifiques qu'il eut soin de cultiver, & continua sa route jusqu'au port de Payta. Les Caciques des environs, après quelques escarmouches, demanderent la paix, & comme ce port étoit le meilleur de toute la côte, Pizarre songea à y faire un établissement. Dans cette vûe, il fit partir son frere Ferdinand, & lui commanda d'amener tous ceux qu'on avoit laissés à Tumbez. Pendant qu'on étoit occupé à faire des habitations nécessaires pour ceux qui formeroient l'établissement que le Gouverneur s'étoit proposé de faire, il reçut deux députations différentes de la part des deux freres Incas, qui étoient en guerre au sujet de la succession de leur pere. Comme la mésintelligence de ces deux Princes & la guerre qu'ils se faisoient alors furent en partie cause de leur perte & de celle de leurs Etats, je crois devoir rapporter en abrégé quelle en fut l'origine.

Huayna-Capac, Souverain de Cuzco, avoit soumis à son Empire plusieurs Provinces; de sorte que sa domination s'étendoit sur plus de cinq cents lieues de pays, à compter depuis sa capitale. Il conquit aussi le pays de Quito, qui jusqu'alors avoit eu ses Souverains particuliers, & résolut d'y fixer sa demeure. La fille du Souverain de Quito trouva moyen de plaire à Huayna-Capac qui l'épousa, & en eut un fils nommé Atahuallpa. La tendresse qu'il conçut pour cet enfant l'engagea à prendre quelques mesures, afin de lui assurer à sa mort la couronne de Quito. Il fit en conséquence un voyage à Cuzco, & fit promettre à l'Inca Huascar son fils aîné, qu'il ne disputeroit pas au jeune Atahuallpa la possession du Royaume qu'il lui destinoit. Huascar parut porté à satisfaire son pere, qui laissa à Cuzco ses anciennes femmes & les enfants qu'il en avoit eus, & retourna à Quito, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Il renouvella en mourant les dispositions qu'il avoit faites durant sa vie, & recommanda à son fils Huascar de respecter ses dernieres volontés. Atahuallpa fit aussitôt sçavoir à son frere la mort de leur pere & ses dernieres résolutions. Huascar s'y conforma, ainsi qu'il l'avoit promis, & les deux Incas vécurent dans une parfaite intelligence l'espace de quatre ou cinq ans. Au bout de ce temps le Souverain de Cuzco appréhendant que celui de Quito ne devînt trop puissant & ne cherchât à lui enlever sa couronne, lui envoya quelques Députés pour l'engager à se rendre à la Cour, afin de lui faire hommage des Etats qu'il consentoit à lui laisser.

Atahuallpa prenant le parti de dissimuler, feignit d'être prêt à obéir à Huascar, & sous prétexte de tout préparer pour son départ, il assembla secrettement des troupes, & les confia aux deux Généraux Chalcuchima & Quiezquiez, qu'il sçavoit lui être sincerement attachés. L'armée d'Atahuallpa

L'Ame'rique.

se mit aussitôt en marche, & au moyen des ordres qu'il avoit prescrits d'avance, elle se renforça dans toutes les Provinces de ses Etats qui se trouverent sur son passage. L'Inca suivit ses troupes jusqu'à ses frontieres, & s'y atrêta pour y attendre le succès du premier combat. L'Inca de Cuzco averti trop tard de ce qui se tramoit contre lui, n'eut pas le temps de former une armée assez forte pour faire tête à celle de son frere, fut défait à la premiere rencontre, & se vit obligé de prendre la fuite. Les Généraux d'Atahuallpa poursuivirent de si près Huascar qu'ils le firent prisonnier, & le garderent avec beaucoup de soin. Dans la crainte que les sujets de ce Prince ne vinssent l'enlever des mains de ceux qui l'avoient arrêté, Atahuallpa fit publier que son frere avoit eu l'inhumanité de le faire enfermer dans une étroite prison, mais que le Soleil son pere l'avoit changé en couleuvre, afin de lui procurer la liberté, & lui avoit ordonné de punir l'Inca de Cuzco. Les peuples grossiers & superstitieux ajouterent foi au rapport d'Atahuallpa, & se soumirent à lui. Il usa de sa victoire avec une cruauté sans exemple, & sacrifia à sa propre sûreté un nombre surprenant d'Incas du sang Royal, avec leurs femmes & leurs enfants, à qui on fit souffrir les tourments les plus cruels. Il n'osa néanmoins ôter la vie à son frere, & les partisans secrets de ce Prince infortuné envoyerent implorer pour lui l'assistance des Espagnols.

Les habitants de Cuzco étoient dans les préjugés les plus propres à favoriser l'exécution du dessein des Espagnols. On rapportoit que dans les anciens temps le fils aîné de l'Inca Yahuarhuacac avoit vû un fantôme, dont le visage & les habillements étoient différents de ceux des Péruviens. Ces peuples n'avoient point de barbe, & portoient des habits qui ne leur passoient pas les genoux, au lieu que le fantôme qui avoit pris le nom de Viracocha, portoit une barbe fort longue & une robe qui le couvroit jusqu'aux pieds. La ressemblance de la figure de ce fantôme, avec celle des Espagnols, fit croire aux Péruviens qu'ils étoient fils de Viracocha; ils leur en donnerent même le nom, & conçurent tant de vénération pour eux, qu'ils n'oserent prendre les armes pour se défendre. On prétend d'ailleurs que l'Inca Huayna-Capac prédit qu'après sa mort il viendroit dans ses Etats des hommes qu'on n'avoit jamais vûs; qu'ils ôteroient l'Empire à ses fils, changeroient la forme du gouvernement, & détruiroient la Religion des Péruviens. On ajoute qu'il avoit conseillé à ses enfants de rechercher l'amitié de ces hommes, & de l'acquérir à quelque prix que ce fût. Garcilasso, Péruvien lui-même, & Auteur d'une histoire des Incas, insinue que ce furent ces impressions qui faciliterent aux Espagnols la conquête du Pérou.

Origine du nom de Viracocha donné aux Espagnols.

Pizarre, après avoir reçu les Ambassadeurs des deux Incas, auxquels il ne répondit rien de positif, songea à pénetrer plus avant dans leurs Etats aussitôt que la ville qu'il faisoit bâtir, & à laquelle il donna le nom de S. Michel, seroit achevée. Il n'attendit pas encore long-temps, & dès qu'il la vit en état d'être habitée, il y laissa ceux qui voulurent y rester, & prit avec les autres Espagnols le chemin de Cassamalca, où on lui avoit dit qu'il trouveroit Atahuallpa. Les sables brûlants d'un long désert qu'il falloit traverser firent beaucoup souffrir les Espagnols, qui manquoient d'eau, & ne pouvoient se garantir des ardeurs du Soleil. Les exhortations du Gouverneur

les encouragerent à vaincre ces difficultés, & ils arriverent dans la contrée de Motupe, où ils commencerent à découvrir des vallons peuplés. Ils eurent alors des vivres & des rafraîchissements en abondance, & monterent sans peine une montagne, au haut de laquelle un Envoyé d'Atahuallpa les attendoit. Cet Envoyé, qui étoit lui-même Inca & frere du Roi de Quito, se nommoit Titu-Autachi. Il présenta au Gouverneur des brodequins très-riches, des brasselets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il paroîtroit devant l'Inca, afin que ce Prince pût le reconnoître. L'Inca dans son discours fit entendre qu'il regardoit les Espagnols comme ses parents, en qualité de fils de Viracocha, & il fit apporter les présents qui leur étoient destinés, & qui consistoient en vivres, en grains, en étoffes précieuses, en oiseaux & autres animaux du pays, en vases, coupes, plats, bassins d'or & d'argent & en quantité de turquoises & d'émeraudes. La maniere dont ces richesses furent prodiguées fit juger aux Espagnols, que le Prince qui les leur envoyoit devoit avoir des thrésors immenses, & ils conclurent qu'il avoit été allarmé du traitement qu'on avoit fait aux habitants de Puna & de Tumbez.

Pizarre n'avoit point d'autre interprete qu'un jeune Indien de Puna, qui ne sçavoit qu'imparfaitement la langue de Cuzco & celle des Espagnols. Cet Indien, quoique baptisé sous le nom de Philippe, qu'on changea en celui de Philippillo, étoit très-ignorant sur tous les mysteres de la Religion Chrétienne. Son peu de science à cette égard, de même que dans les langues qu'il vouloit rendre de part & d'autre, causa de grands malheurs aux Péruviens. Après le départ de l'Inca, les Espagnols délibérerent sur la conduite qu'ils devoient tenir. Les uns étonnés de la richesse des présents qu'Atahuallpa leur avoit fait, crurent qu'ils cachoient quelque piége, & qu'on cherchoit à leur inspirer de la confiance, afin de les détruire plus facilement. D'autres penserent que les premiers jugeoient mal des intentions d'Atahuallpa, & ils opinerent que sans négliger les précautions convenables, on devoit employer tous les moyens pacifiques avant que d'en venir à la voye des armes. Plusieurs inquiets de l'embarras qu'ils avoient cru remarquer dans les discours de Titu-Autachi, vouloient qu'on attendît quelque temps s'il viendroit d'autres Ambassadeurs. Enfin Pizarre, que tant de divers sentiments chagrinoient, usa de son autorité, & continua sa marche vers Cassamalca, où il comptoit trouver le Roi. Les Indiens, qui étoient dans les lieux du passage des Espagnols, s'empresserent à leur fournir abondamment toutes les choses dont ils pouvoient avoir besoin, soit en viande, soit en boisson, soit en fourage pour leurs chevaux.

Le Gouverneur Espagnol, voulant répondre à l'Ambassade du Roi par une autre Ambassade, députa vers lui Fernand Pizarre, son frere, & Fernand Soto. Atahuallpa étoit alors dans le voisinage de Cassamalca, où il s'occupoit à affermir sa domination par tant de meurtres, que ses sujets ne purent s'empêcher de convenir qu'il regnoit sur eux en tyran. Les deux Députés de Pizarre ne virent donc point le Roi à Cassamalca, mais ils furent reçus par le Curaça, ou Seigneur du lieu, qui suivant les ordres de son Prince, leur fit rendre de grands honneurs. Il envoya au-devant d'eux un Officier avec sa compagnie, & après différents compliments, à ce que présumerent

Fernand & Soto, ils entrerent dans la ville, & de-là on les conduisit dans l'endroit où étoit le Roi. Ce Prince, informé de leur approche, fit partir des gens de guerre qui devoient aller jusqu'à la moitié du chemin. Soto, qui ne sçavoit pas quel étoit le dessein des hommes armés qu'il voyoit, poussa son cheval à toute bride vers leur Commandant. Les Indiens s'écarterent par respect, & l'Officier fit un salut qui étoit une espece d'adoration, & accompagna les Espagnols avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Les Envoyés de Pizarre furent éblouis de toutes les richesses qui leur frapperent la vûe de toutes parts. Ils trouverent l'Inca sur un siege d'or: il se leva, les embrassa & prononça quelques mots. On leur présenta des siéges d'or, sur lesquels ils s'assirent, & deux Princesses leur verserent dans des coupes d'or des liqueurs rafraîchissantes. Fernand Pizarre adressa ensuite la parole à l'Inca, & chercha à lui faire comprendre, qu'il venoit de la part de l'Empereur & du Pape, pour tirer les Péruviens des ténebres de l'idolâtrie. Philippillo, qui rendit ce discours à Atahuallpa, l'expliqua mal sans doute, car l'Inca témoigna l'entendre avec chagrin, & il pria les Espagnols de traiter favorablement ses sujets. Les Officiers d'Atahuallpa furent touchés des marques de bonté qu'ils recevoient de leur Souverain, & les Ambassadeurs Espagnols s'en retournerent enchantés de tout ce qu'ils avoient vu. Le récit qu'ils en firent au Gouverneur augmenta ses espérances, & comme il apprit que le Roi lui-même devoit venir le voir le lendemain, il divisa en trois corps les soixantes cavaliers qui lui restoient, & donna le commandement de chaque compagnie à Fernand Pizarre, à Fernand Soto, & à Sébastien de Belalcazar. Ces trois bataillons se rangerent derriere une vieille muraille afin de n'être pas vus par les Indiens, & de les surprendre davantage en paroissant tout à coup. Pizarre se mit à la tête de son infanterie, qui consistoit en cent hommes, & il attendit ainsi le Roi en ordre de bataille. Ce Prince parut enfin, mais sa marche fut si lente, qu'il fut quatre heures à faire une lieue. Les plus grands Seigneurs de sa Cour étoient les plus proches de sa personne, & les gens de guerre étoient rangés en quatre bataillons de huit mille hommes. Le premier composoit l'avant-garde, deux autres marchoient à ses côtés & le quatrieme faisoit l'arriere-garde, que le Roi fit rester derriere lui. Il s'avança du côté des Espagnols, & les voyant rangés en bataille, il défendit à ses troupes de les offenser, & recommanda au contraire qu'on fit ses efforts pous se concilier leur bienveillance.

Le Pere Vincent de Valverde, Religieux qui avoit accompagné Pizarre, voyant approcher l'Inca, fit quelques pas à sa rencontre & lui adressa la parole. Il avoit dans une main une croix de bois de palmier & dans l'autre un bréviaire, & il commença à faire un sermon instructif sur les mysteres de la Religion Chrétienne, & sur les punitions destinés aux pécheurs endurcis. La difficulté de la matiere de ce discours, l'ignorance de Philippillo le rendirent inutile, & furent cause des accidents qui arriverent quelques moments après. Atahuallpa, qui dans l'interprétation de Philippillo n'avoit compris que les menaces de ravager son pays & d'y mettre tout à feu & à sang, fit un soupir, & soupçonnant que l'Interprete n'entendoit pas bien la langue de Cuzco, il lui fit sa réponse dans une langue plus

commune aux Provinces de son Royaume. Cependant la longueur du sermon de Valverde, ennuya quelques soldats Espagnols, qui sortirent des rangs, monterent sur une petite tour, où il y avoit une idole enrichie de petites plaques d'or, d'argent & de pierres précieuses, & se mirent à la piller. Les Indiens murmurerent hautement de cette action, & se préparoient à la punir, lorsque l'Inca leur ordonna de s'arrêter, & leur défendit de maltraiter les Espagnols, quelque chose qu'ils fissent. Le bruit que firent les Indiens allarma le Pere Vincent de Valverde, & il courut du côté qu'il l'avoit entendu pour tâcher de remédier aux accidents qui pouvoient arriver. Il cria aux Espagnols de ne faire aucun mal aux Indiens ; mais ils ne l'entendirent pas & croyant au contraire qu'il imploroit leur assistance, ils se jetterent avec fureur sur les Indiens & en massacrerent un grand nombre. Ces peuples soumis aux ordres d'Atahuallpa, oublierent l'avantage que leur donnoit la supériorité du nombre, & quoiqu'ils environnassent de tous côtés les Espagnols, il n'y en eut pas un seul de tué. Le Gouverneur seul fut légerement blessé à la main, & les Indiens se laisserent tuer sans oser se défendre. Ils se contenterent de se ranger autour de la litiere de leur Prince, de peur qu'on ne la renversât. Cette précaution ne servit pas beaucoup, car Pizarre se fit jour jusqu'à Atahuallpa, le saisit par la manche de sa robe, tomba & l'entraîna avec lui.

Prise d'Atahuallpa.

Les sujets de l'Inca le voyant pris se mirent à fuir, & il y en eut plus de trois mille cinq cents passés au fil de l'épée. De jeunes garçons, des vieillards & des femmes, que la curiosité avoit attirés, furent étouffés au nombre de plus de quinze cents par la foule de ceux qui fuyoient en tumulte, & près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille qui se renversa sur eux. Ruminagui, qui commandoit l'arriere-garde & qui étoit resté loin d'Atahuallpa, entendant le bruit, & voyant un Espagnol précipiter du haut d'un rocher un Indien, qu'on y avoit mis pour l'avertir quand il seroit temps qu'il s'avançât, conclut que l'armée de son maître étoit défaite. Il prit le corps qu'il commandoit, & au lieu de marcher au secours de l'Inca, il gagna en diligence le Royaume de Quito. Les Espagnols maîtres de la personne d'Atahuallpa prirent le chemin de son palais qu'ils pillerent, & d'où ils enleverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, de riches tentes, des étoffes, des habits & des meubles d'un très-grand prix. Le Roi pria le Gouverneur de le traiter avec douceur, ainsi que ses femmes, & offrit pour sa rançon d'emplir d'or jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre, la salle où ils étoient alors. Sa proposition fut acceptée, & on ne vit bientôt plus dans les campagnes que des Indiens courbés sous l'or qu'ils apportoient. Quelque diligence que fissent les Indiens pour hâter le moment de la délivrance de leur Souverain, ils n'alloient pas encore assez vîte au gré des Espagnols, qui appréhendoient qu'on ne cherchât à les amuser. L'Inca s'apperçut de leur mécontentement & s'en expliqua avec François Pizarre, à qui il fit comprendre que ses sujets ne pouvoient pas être de retour de Cuzco en aussi peu de jours. Il le pria d'envoyer deux hommes de confiance à Cuzco, où ils verroient de leurs propres yeux qu'il y avoit de quoi satisfaire à l'engagement. Pizarre fit sentir à Atahuallpa, qu'il y auroit du danger d'exposer ainsi deux Espagnols aux

On convient de la rançon de l'Inca.

L'AMERIQUE.

risques d'une si grande route, mais l'Inca lui remontra que tous les Incas étoient des ôtages suffisants, & d'ailleurs il donna une de ses litieres à Fernand Soto & à Pedro de Barco, qui entreprirent cette course.

Ils étoient à quelques journées de Cassamalca lorsqu'ils rencontrerent un corps de troupes du Roi, qui conduisoit prisonnier l'Inca Huascar. Ce Prince infortuné, ayant sçu quels étoient ceux qui voyageoient ainsi dans des litieres, souhaita leur parler. Il leur expliqua la nature de ses droits, se plaignit amerement de son frere, & pria les Espagnols de retourner vers le Général pour l'engager à lui faire justice d'un usurpateur. Il ajouta même, que si on lui accordoit la faveur qu'il demandoit, il fourniroit aux Espagnols trois fois autant d'or qu'Atahuallpa en avoit promis. Les deux Capitaines chargés d'ordres précis de de la part du Gouverneur, n'oserent retourner sur leurs pas. Ils firent une réponse vague à Huascar, & poursuivirent leur route sans faire donner avis à Pizarre de ce qui s'étoit passé. Ceux qui gardoient Huascar n'observerent pas un pareil silence, & firent sçavoir à Atahuallpa ce qu'il avoit à craindre de la part de son aîné. L'Inca persuadé que si le Gouverneur Espagnol étoit instruit des offres séduisantes que faisoit Huascar, il prendroit hautement le parti de ce dernier, résolut de se délivrer de toute inquiétude par la mort de son frere. Il voulut néanmoins sonder auparavant les sentiments des Espagnols au sujet de Huascar, & dans cette vûe il feignit une grande affliction, & dit qu'il venoit d'apprendre que ses soldats avoient tué son frere. Pizarre ajouta foi à ce discours & s'efforça de consoler Atahuallpa d'un malheur où il n'y avoit plus de remede. L'Inca, ravi du succès de son stratagême, envoya sur le champ les ordres de faire mourir Huascar, & il fut obéi si promptement qu'il étoit difficile de connoître que ce meurtre avoit été la suite de la conversation de l'Inca avec Pizarre.

Pendant que Soto & Barco continuoient leur route vers Cuzco, Fernand Pizarre, suivant les ordres qu'il avoit reçus de son frere, alla avec quelque cavalerie pour découvrir le pays. Il arriva à Pachacama & y trouva un Temple rempli de richesses, dont il enleva une partie. Culicuchima un des Généraux d'Atahuallpa étoit en ce lieu à la tête d'une armée nombreuse; néanmoins il consentit à accompagner Fernand qui s'en retournoit à Cassamalca, & congédia ses troupes. Sur ces entrefaites Diego de Almagro, instruit des succès de son associé, arriva avec un nouveau renfort pour partager le butin. Son admiration & ses espérances augmenterent à la vûe de l'amas d'or qui se faisoit à Cassamalca, mais les soldats de Pizarre déclarerent hautement qu'ils ne souffriroient aucun partage avec des nouveaux venus. Ces altercations, loin d'adoucir le sort d'Atahuallpa, sembloient accroître ses ennuis. Il avoit plus de confiance en Fernand Pizarre qu'en tout autre, & lorsqu'il apprit que cet Espagnol étoit sur le point de partir pour l'Espagne, il ne lui dissimula pas le chagrin qu'il en ressentoit, & la crainte que lui inspiroient Don Diegue de Almagro & Alphonse de Requelme, Thrésorier de l'Empereur. Don Fernand fit tous ses efforts pour consoler l'Inca, & pria le Gouverneur d'avoir soin de ce Prince infortuné. Il s'embarqua ensuite afin d'aller rendre compte à la Cour d'Espagne des progrès qu'on avoit faits. Il emporta pour l'Empereur une grande quantité de piéces massives d'or & d'argent, & emmena environ soixante Espagnols qui, satisfaits de leur fortune, demanderent à revoir leur patrie.

Voyage de Fernand Pizarre à la Cour d'Espagne.

1532.

Fernand

Fernand de Soto & Pedro de Barco, revenus de la capitale, firent le rapport de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avoient vû. Ce récit augmenta l'impatience que Pizarre & Almagro avoient l'un & l'autre de se saisir de ces richesses. Almagro craignoit que le retard ne les lui fit perdre, & il pensoit que sans attendre davantage la rançon du Roi, on devoit se délivrer de toute inquietude en lui ôtant la vie. Pizarre de son côté ne pouvoit s'empêcher de vouloir du mal à Atahuallpa, qui paroissoit le mépriser, parce qu'il le soupçonnoit d'une basse naissance. L'amour que l'Interprete Philippillo prit pour une des femmes de l'Inca, acheva de perdre ce Prince. Le Gouverneur favorisoit Philippillo, & ce dernier profitant du crédit qu'il avoit, prit des mesures pour se défaire d'Atahuallpa. En conséquence il fit entendre à Pizarre qu'il devoit plus que jamais se tenir sur ses gardes, & que l'Inca étoit entré dans une conspiration secrette contre les Espagnols. Le Gouverneur effrayé projetta aussitôt de faire mourir le Roi. Cependant on voulut observer une espece de formalité dans le procès qu'on lui intenta, & on nomma des Commissaires pour l'entendre, & un Avocat pour défendre sa cause. Cette manœuvre ne fut pas plutôt sçue des Espagnols, qu'il se forma parmi eux un parti en faveur d'Atahuallpa. François & Diegue de Chaves, freres, François de Fuentes, Pedro d'Ajala, Diego de Mora, François Moscoso, Fernand de Haro, Pedro de Mendoça, Jean de Herrada, Alphonse d'Avila, Blas d'Attiença & quelques autres qui n'entroient point dans le Conseil de leurs Chefs, déclarerent qu'on ne devoit point permettre qu'on fît mourir un Roi qui les avoit si généreusement traités. Que s'il se trouvoit coupable, on pouvoit l'envoyer à l'Empereur, & non s'ériger en Juges d'un Souverain sur lequel on n'avoit aucune Jurisdiction. La conclusion de leur remontrance étoit, qu'ils appelloient tant du procès que de la Sentence à la personne même de l'Empereur Charles V. & dans l'acte d'opposition & d'appel, ils nommoient Jean de Herrera pour protecteur du Roi Atahuallpa. Ils ne se contenterent pas de faire ces déclarations de vive voix, ils les donnerent par écrit & les signifierent aux Juges, avec protestations contre toutes les suites de la Sentence.

Ceux qui avoient le pouvoir en main ne manquerent pas de raisons pour justifier leur conduite, & ils menacerent même ceux qui leur avoient paru opposés. La dissension alla si loin, qu'on en seroit venu à une rupture ouverte, sans quelques personnes qui employerent leur médiation pour la prévenir. On fit entendre à ceux qui étoient les plus portés pour l'Inca, qu'ils ne le sauveroient point, & que leur petit nombre les mettoit eux-mêmes en danger. Ebranlés par ces discours, les Partisans d'Atahuallpa cesserent de résister au torrent, & les ennemis de l'Inca profiterent de ce silence pour accélerer le moment de sa mort. Ce Prince fut étranglé après avoir reçu le baptême le jour d'auparavant. La mort des deux freres Incas laissa les Indiens sans Chefs & sans appui. Remplis de l'idée du fantôme Viracocha, & persuadés par la conduite des deux derniers Rois, que les Espagnols étoient les fils du soleil, ils leur rendoient des hommages peu différents de l'adoration. Plusieurs Généraux néanmoins tâcherent de se maintenir contre eux quelques temps, & Ruminagui fut de ce nombre. Il s'étoit emparé de Quito avec les cinq mille hommes de son arriere-garde qu'il avoit emmenés à la

L'AMÉRIQUE.

journée de Caſſamalca, & refuſa de ſe ſoumettre aux Eſpagnols. Peu de jours avant qu'on fît le procès d'Atahuallpa, ce Prince avoit envoyé à Quito ſon frere Yllefcas, pour en retirer ſes enfants. Ruminagui fit arrêter l'Inca, & lorſqu'on lui apporta le corps d'Atahuallpa, qui avoit demandé à avoir ſa ſépulture à Quito auprès d'Huaina-Capac, ſon pere, il fit maſſacrer les Capitaines qu'on avoit chargés du corps du feu Roi, & Yllefcas fut écorché vif.

Quiezquiez, autre Général d'Atahuallpa, aſſembla des troupes & vint à bout de ſe faire un parti conſidérable. Le Gouverneur Eſpagnol, ayant fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui étoit à Caſſamalca, marcha contre le Général Indien. Ce dernier n'attendit point les Eſpagnols, & ſe retira dans la vallée de Xauxa, qui eſt plus avant au Midi. Les Eſpagnols le pourſuivirent & perdirent quelques-uns de leurs Officiers qui furent tués ou faits priſonniers. Cette perte ranima leur courage, & ils diſſiperent enfin toute l'armée de Quiezquiez, qui fut obligé de ſe cacher dans les montagnes. Il avoit fait reconnoître pour Souverain un des freres d'Atahuallpa, qu'on nommoit Paullu. Ce Prince ne doutoit pas que Quiezquiez ne le fît ſervir de prétexte à ſon ambition, puiſqu'il n'avoit d'autre autorité que celle que le Général lui laiſſoit. Il ſçavoit d'ailleurs que l'Inca Manco, ſon frere, étoit le légitime Succeſſeur, & il ne vouloit pas jouir d'un rang qui ne lui pouvoit appartenir tant que Manco vivroit. Ces réflexions engagerent Paullu à quitter le parti de Quiezquiez, & il paſſa dans le camp des Eſpagnols à qui il apprit qu'un grand nombre d'Indiens les attendoient à Cuzco pour ſe ranger ſous les ordres de Pizarre. Sur le rapport de l'Inca les Eſpagnols s'approcherent de Cuzco, & au moyen des Partiſans qu'ils y avoient, ils s'en rendirent facilement maîtres. Au bout de trois ſemaines ils apprirent que Quiezquiez avoit de nouveau mis une armée ſur pied, & qu'il ravageoit la Province de Condeſujos. Soto eut ordre d'aller arrêter les déſordres que le Général Indien cauſoit ; mais ce dernier, averti de la marche des Eſpagnols, prit tout d'un coup une route oppoſée à celle qu'il tenoit d'abord, & attaqua ceux qui gardoient le thréſor royal. Alphonſe de Requelme étoit ſur ſes gardes, & malgré le petit nombre des ſiens, il ſe défendit avec tant de valeur, que le Général Indien fut forcé de l'abandonner & de prendre le chemin de Quito. Les Eſpagnols, ſous la conduite de Soto, ne purent joindre Quiezquiez, & rebutés d'une longue marche, ils retournerent à Cuzco.

Quelques jours après la priſe d'Atahuallpa, Pizarre avoit envoyé à la ville de ſaint Michel dix cavaliers ſous la conduite du Capitaine Belalcazar. A ſon arrivée dans la ville, Belalcazar apprit que les Cognares, peuples ſoumis aux Eſpagnols, imploroient leur aſſiſtance contre Ruminagui qui déſoloit leur pays. Le renfort que Belalcazar amenoit n'étoit pas ſuffiſant pour les ſecourir ; mais heureuſement un grand nombre de ſoldats qui venoient de Nicaragua & de Panama dans le deſſein de s'enrichir, entrerent dans ſaint Michel preſque en même temps que Belalcazar. Ce Capitaine prit deux cents hommes parmi leſquels ſe trouvoient quatre-vingts cavaliers, & il marcha vers Quito, où le Général Indien s'étoit retiré. Les embuches & les ſtratagêmes qu'il mit en uſage pour faire périr les Eſpagnols ne purent lui réuſſir ;

Belalcazar évita tous les piéges & parut bientôt devant Quito. Ruminagui, n'osant se flatter de pouvoir se défendre, assembla dans un même lieu les habits & les meubles les plus précieux, y mit le feu & sortit de la ville où les Espagnols entrerent sans difficultés. Ils y étoient à peine établis que Diego de Almagro vint les y joindre. Il étoit parti par les ordres de Pizarre, pour s'informer si Pedro Alvarado étoit débarqué sur les côtes du Pérou, comme le bruit en couroit. Cet Alvarado, qui avoit eu le Gouvernement de l'Yucatan dont il avoit fait la conquête, l'avoit changé avec Montejo pour celui de Guatimala. Garcie Holguin, Gentilhomme de Caceres en Estramadure, homme expérimenté dans la marine, s'attacha particulierement au nouveau Gouverneur de Guatimala, & en obtint deux navires pour aller à la découverte le long des côtes du Pérou. Le récit qu'il fit à son retour des richesses dont le pays étoit rempli, inspira à Alvarado le désir d'y aller lui-même.

La crainte d'être traversé par Pizarre, à qui on destinoit deux vaisseaux à Nicaragua, porta Alvarado à s'emparer de ces mêmes vaisseaux. Il en vint à bout, & les joignant à ceux qu'il avoit déjà, il en forma une flotte sur laquelle il embarqua cinq cents hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Il prit port à Puerto Viejo, & marchant vers l'Orient presque sous l'Equateur, il traversa des montagnes où la faim, la soif, la fatigue & le froid lui firent périr soixante hommes. Il continua de marcher, & après avoir surmonté des difficultés sans nombre, il arriva enfin dans la Province de Quito. Cependant Almagro étoit dans la capitale de cette Province sans avoir encore pu sçavoir aucune nouvelle d'Alvarado, & il ne fut informé qu'il étoit dans le pays qu'après avoir soumis quelques bourgades & s'être emparé de Liribamba. Un habitant de cette ville apprit aux Espagnols qu'Alvarado étoit occupé à faire le siége d'un Fort, où un Chef d'Indiens s'étoit renfermé, & que ce Fort étoit éloigné d'environ quinze lieues. Almagro envoya aussitôt des ordres à Belalcazar de le venir joindre, & dès qu'il se fut rendu près de lui, il s'avança vers Alvarado. Celui-ci de son côté, qui avoit chassé les Indiens du Fort qu'ils occupoient, s'approcha d'Almagro & arrêta même sept de ses soldats qu'on avoit envoyés à la découverte. Il s'informa d'eux de l'état des forces d'Almagro, & satisfait des éclaircissements qu'ils lui avoient donnés, il les remit en liberté. Ces soldats ne manquerent pas de rendre compte à leur Capitaine de la douceur avec laquelle on les avoit traités, & quoiqu'Almagro fût touché de la générosité d'Alvarado, il ne laissoit pas d'être inquiet de ce qu'il ne lui avoit rien fait dire. Un nouveau motif d'inquiétude se joignit bientôt au premier, lorsqu'il apprit la désertion de Philippillo, dont on commençoit à soupçonner la fidélité. Il avoit en effet pris des mesures pour s'assurer une retraite auprès d'Alvarado. Il craignoit toujours qu'on ne découvrît ses impostures au sujet d'Atahuallpa, & pour éviter le châtiment que ses calomnies méritoient, il forma une conspiration avec la plûpart des Indiens qui suivoient Almagro, & les invita à l'abandonner au moment qu'il leur en donneroit le signal. Ces précautions prises, Philippillo partit accompagné d'un des principaux Indiens, & alla offrir à Alvarado de lui livrer tous les Espagnols qui étoient sous les ordres d'Almagro, & ce Capitaine lui-même. Alvarado n'étoit pas Dispositions d'Alvarado.

L'AMERIQUE.

venu au Pérou pour traverser les entreprises de ceux qui y étoient avant lui ; son but au contraire étoit de les assister de toutes ses forces en cas de besoin, & de poursuivre ensuite les conquêtes vers le Midi. Il ne rejetta pas néanmoins les offres de l'Interprete, résolu de s'en servir s'il ne pouvoit éviter une rupture. Il continua sa marche vers Almagro, qui se préparoit à une vigoureuse défense. Ils furent en présence l'un de l'autre dans la vallée de Riobamba, & comme ils étoient prêts à en venir aux mains, le Licencié Caldera de Séville trouva moyen de faire quelques propositions de paix qui suspendirent l'attaque.

La négociation fut terminée par deux traités dont l'un fut public & l'autre secret. Les conditions du premier furent : » qu'Almagro & Alvarado partageroient ensemble le butin fait & à faire ; que Pedro d'Alvarado se serviroit de la flotte & iroit découvrir de nouvelles Provinces au Midi ; » que pendant ce temps, François Pizarre & Diego de Almagro travailleroient à pacifier ce qu'ils avoient découvert & presque conquis ; que les » gens de guerre de l'un & de l'autre parti seroient libres d'aller, ou par » mer à la découverte, ou par terre à la conquête des Provinces Septentrionales «. Par le traité secret il étoit dit, que pour les vaisseaux, les chevaux & les munitions de guerre qu'Alvarado avoit amenés, on lui compteroit une somme considérable en or, à condition qu'il retourneroit à Guatimala, & qu'il s'engageroit par serment à ne plus revenir au Pérou du vivant des deux associés. Plusieurs de ceux qui avoient accompagné Alvarado le quitterent pour aller s'établir à Quito, & ils s'y rendirent à la suite de Belalcazar, qu'on avoit chargé d'achever l'entiere conquête de cette contrée. Alvarado & Almarado, à dessein de faire ratifier à Pizarre les conventions secrettes qu'ils avoient faites entre eux, prirent ensemble avec quelques troupes le chemin de Cuzco, où étoit le Gouverneur.

Cependant les Officiers Espagnols que Quiezquiez avoit faits prisonniers furent emmenés à Cassamalca, & présentés à l'Inca Titu-Autachi, frere du feu Roi. Ce Prince commença en cet endroit à faire un rigoureux examen de ceux qui avoient contribué à la mort d'Atahuallpa. Cuellar, reconnu pour avoir signifié à ce Prince sa Sentence de mort & avoir été présent à l'exécution, fut étranglé avec les mêmes formalités que les Indiens avoient remarquées à la mort de leur Roi. Titu-Autachi ayant sçu que Chaves, Haro & quelques autres prisonniers avoient pris la défense de l'Inca, leur en témoigna sa reconnoissance. Il fit panser leurs blessures, les combla de riches présents en or, en argent & en émeraudes, & les renvoya après avoir entamé avec eux une négociation de paix. Les principaux articles portoient : » qu'on cesseroit de part & d'autre les hostilités : qu'on oublieroit toutes les injures ; » qu'il y auroit une paix durable & solide entre les Indiens & les Espagnols ; que ceux-ci ne contesteroient point les marques de Souveraineté » à Manco Inca qui étoit l'héritier ; que les Indiens seroient traités en » alliés par les Espagnols, qui rendroient la liberté à ceux qu'ils avoient » fait prisonniers ; que les loix des derniers Incas, par lesquelles il étoit » défendu à leurs sujets de persécuter la Religion Chrétienne, seroient religieusement observées ; & qu'enfin le Gouverneur enverroit le plutôt » qu'il seroit possible cette capitulation à la Cour Impériale, pour en avoir

Propositions de paix de la part des Indiens.

» la ratification «. Les Péruviens dresserent ces conditions & les firent entendre aux Espagnols par les Naturels qui les accompagnoient depuis quelque temps, & à qui ce commerce avoit appris un peu la langue Castillane.

Les prisonniers Espagnols se mirent aussitôt en chemin pour Cuzco, & l'Inca Titu-Autachi avertit son frere Manco Inca de la négociation qu'il avoit faite. Il mourut peu de temps après le départ des prisonniers; mais avant que d'expirer, il recommanda à Quiezquiez & à tous les Capitaines Indiens de vivre en paix avec les Viracochas. Ses ordres & l'espérance d'une paix, dont on n'attendoit plus que la ratification, porterent Quiezquiez à cesser toutes hostilités. L'arrivée de Chiaves & de ses compagnons à Cuzco y causa d'autant plus de plaisir qu'on les avoit crus morts. Le traitement qu'ils avoient reçu, & les propositions de paix dont ils étoient chargés, augmenterent encore la joye qu'on avoit eue d'abord. Cependant Manco Inca, persuadé que les Espagnols accorderoient volontiers une paix qui leur étoit favorable, voulut aller lui-même demander une conférence à l'Apu, c'est le titre qu'on donnoit au Gouverneur général, François Pizarre. Les Conseillers du jeune Prince, craignant pour lui le même sort que celui qu'Atahuallpa avoit éprouvé, mirent tout en usage pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise. Il ne pensoit pas comme eux & se rendit à Cuzco, où Pizarre lui donna au bout de quelques jours les marques distinctives de la Souveraineté.

Pendant ce temps Quiezquiez étoit avec l'armée dans la Province de Canares, & y attendoit la ratification de la paix. Almagro & Alvarado, qui ignoroient l'un & l'autre la négociation que les prisonniers avoient apportée, & les engagements qu'on avoit commencé à prendre avec Manco Inca, arriverent dans le pays où étoit Quiezquiez. Ce Général informé de l'approche des Espagnols, envoya un Officier avec sa compagnie au devant d'eux pour s'informer quelles étoient leurs intentions. Ce Capitaine fut arrêté par les soldats d'Alvarado, qui, instruit du voisinage & de l'état des troupes du Général Peruvien, ne songea plus qu'à le surprendre. Quiezquiez chercha d'abord à éviter le combat, dans la crainte qu'il ne mît obstacle à la paix; mais voyant que les Espagnols s'obstinoient à vouloir l'attaquer, il se mit en défense & plusieurs Espagnols furent tués dans cette action. Un grand nombre d'Indiens périt aussi, & le Général fut obligé de céder le champ de bataille aux Espagnols, qui enleverent une quantité surprenante de piéces de bétail & quatre mille Indiens & Indiennes. Pizarre averti de ce combat & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, se hâta d'aller au-devant d'eux. Il craignoit qu'Alvarado en voyant le pays de Cuzco n'augmentât ses prétentions, & afin de s'ôter cette inquiétude, il remplit sans difficultés les conventions qu'il avoit faites, & y ajouta même un présent considérable. Alvarado, satisfait des richesses que son voyage lui avoit procurées, n'en désira pas davantage & se retira dans son Gouvernement comme il l'avoit promis. Pizarre, après son départ, envoya Almagro à Cuzco, & le pria de bien traiter l'Inca Manco, qu'il avoit laissé sous la garde de ses deux freres Jean & Gonçale Pizarre, & de ménager l'affection des Indiens qui étoient venus volontairement se soumettre aux Espagnols. Il alla ensuite

L'AMÉRIQUE.

bâtir une ville au bord de la mer, & l'appella de Los Reyes, parce qu'on en jetta les fondements le 6 de Janvier 1534.

Succès du voyage de Fernand Pizarre en Espagne.

Le voyage de Fernand Pizarre en Espagne eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre. L'Empereur fut très-content du rapport qu'il lui fit de l'état des affaires dans le Pérou, & pour commencer à récompenser les Chefs de cette entreprise, il accorda des Patentes, par lesquelles il honoroit François Pizarre de la dignité de Marquis. Il donnoit le nom de nouvelle Castille au pays que ce Capitaine avoit découvert & soumis, & en bornoit l'étendue à deux cents cinquante lieues de longueur. Il nommoit nouvelle Tolede le pays d'au-delà en tirant vers le Midi, en accordoit le Gouvernement à Diego de Almagro, & lui conferoit outre cela la qualité d'Adelantade du Pérou. Almagro étoit à Cuzco avec l'Inca Manco, & les deux freres du Marquis de Pizarre, lorsqu'il apprit ce qui s'étoit passé à la Cour d'Espagne. Il prit aussitôt le titre de Gouverneur, & prétendit que Cuzco étoit de sa dépendance. Quelques Espagnols l'animerent à soutenir ces prétentions, & lui promirent de l'aider de tout leur pouvoir. Les deux freres de Pizarre de leur côté se firent des Partisans, & prirent avec chaleur les intérêts du Marquis. La mésintelligence se mit ainsi parmi les Espagnols, & il y eut même de vives attaques dans lesquelles plusieurs furent blessés. Le Marquis étoit à Truxillo, ville qu'il avoit fondée, & jugeant sa présence nécessaire, il se mit aussitôt en chemin. Les espérances dont il avoit flatté Manco Inca lui avoient tellement concilié les esprits des Indiens, qu'ils le servirent avec zele dans cette occasion, & lui firent faire deux cents lieues en très-peu de temps.

Almagro & Pizarre se virent à peine, que l'ancienne amitié qui les avoit toujours unis reprit entierement ses droits. Ils convinrent qu'Almagro iroit se rendre maître de Chili, pays extrêmement riche, & que, si après cette conquête, il n'étoit pas satisfait de son partage, le Marquis chercheroit à l'en dédommager. Ces conventions rétablirent la paix entre tous les Espagnols, & on fit divers arrangements pour achever l'entiere réduction du pays. Belalcazar, à la tête d'un détachement, devoit soumettre le Royaume de Quito. Un autre détachement, sous la conduite de Jean Porcello, fut chargé de se rendre maître du pays de Bracamoros, ou Paçamores; un troisiéme étoit destiné pour subjuguer une autre Province, & Alphonse Alvarado avec trois cents hommes eut ordre de conquérir le pays de Chachapoyas, où il fit effectivement l'établissement de saint Jean de la Frontera, dont il obtint le Gouvernement.

Almagro partit pour le Chili au commencement de l'an 1535. Manco Inca, lui donna pour l'accompagner Paullu Inca, son frere, & le Grand Prêtre des Indiens, nommé Villachumu, ou Villahoma. Quinze mille Indiens & cinq cent soixante-dix Espagnols composerent l'armée qui suivoit Almagro. Il traversa la Province de Charcas, où il s'arrêta quelque temps & se disposa ensuite à gagner le Chili. Il y a deux chemins qui conduisent de Charcas au Chili, l'un par la plaine, qui est le plus long, & l'autre par les montagnes. Ce dernier est beaucoup plus court, mais il n'est pratiquable que dans la belle saison, à cause de la neige & du froid qui regnoient

ſur ces montagnes. L'Inca & le Grand Prêtre eurent ſoin d'avertir Almagro du danger qu'il couroit en s'engageant dans les montagnes. Il s'obſtina à préférer le plus court chemin, & perdit plus de dix mille Indiens & plus de cent cinquante Eſpagnols que le froid fit périr. A cette perte, qui étoit conſidérable, ſe joignit celle du bagage qu'il fallut abandonner dans des montagnes de glace. Toutes les Provinces du Chili, qui avoient été ſoumiſes aux Incas reçurent avec joie l'Adelantade en faveur de l'Inca & du Grand Prêtre ; mais les Provinces indépendantes défendirent courageuſement leur liberté, & ne furent ſubjuguées qu'après y avoir été forcées par les armes.

Dans le temps que le Chili reconnoiſſoit peu à peu la domination des Eſpagnols, le Pérou étoit agité par les plus grands troubles, ſoit qu'on eût remarqué dans l'Inca Manco trop d'impatience d'être rétabli ſur le thrône de ſes ayeux, ſoit qu'en effet il eût formé quelque conſpiration, comme on l'en ſoupçonnoit. Il fut renfermé dans la forteresse de Cuzco. Il obtint néanmoins ſa liberté de Fernand Pizarre, avec la permiſſion d'aller à quelques lieues de Cuzco aſſiſter à une fête que les Péruviens célébroient. Le lieu où cette fête devoit ſe faire étoit un château qui s'appelloit Youcay. Quelques vieux Capitaines s'y raſſemblerent, & Manco Inca les engagea à prendre les armes contre les Eſpagnols, dont il fit de grandes plaintes. La harangue de l'Inca fit impreſſion ſur ces capitaines, qui publierent auſſitôt ſes volontés. On vit alors un ſoulevement général des Indiens, depuis Los Reyes juſqu'aux Chicas, c'eſt-à-dire dans un eſpace de plus de trois cents lieues de pays. Les Péruviens eurent en peu de jours deux armées nombreuſes, dont l'une marcha vers Los Reyes, pour y accabler le Marquis, & l'autre alla fondre ſur Cuzco qu'elle prit. Les Eſpagnols eurent beaucoup de peine à rentrer dans cette ville, & l'Inca en forma de nouveau le ſiége qui dura huit mois entiers. Fernand Pizarre & ſes deux freres Jean & Gonçale, Gabriel de Royas, Fernand Ponce de Léon, Alphonſe Henriquez, le Thréſorier Requelme & quelques autres défendirent la place avec tant de valeur que les Indiens ne purent l'emporter malgré tous leurs efforts. Enfin Manco Inca, n'eſpérant plus remporter la victoire ſur les Eſpagnols, convoqua une aſſemblée de tous ſes Capitaines, & leur déclara qu'il ne vouloit pas prodiguer d'avantage le ſang de ſes ſujets. Il ajouta qu'il voyoit bien que le ciel s'oppoſoit à ſon élévation, & qu'il étoit déterminé à y renoncer. Après ce diſcours il congédia toute ſon armée, & ſe retira dans un lieu nommé Villa-Pampa avec tous ceux qu'il put trouver de la famille Royale.

Retraite de Manco Inca.

Le Marquis de ſon côté étoit aſſailli à Los Reyes par les Indiens, qui le preſſoient vigoureuſement. Il tira les garniſons de Truxillo & de quelques autres Places des environs, & envoya ſes vaiſſeaux à Panama pour en amener de nouveaux ſecours. Il continua de ſe défendre juſqu'à l'arrivée de ce renfort ; mais avant qu'il le reçût, il étoit déjà débarraſſé des Indiens, qui, ſur la nouvelle de la retraite de l'Inca Manco, s'étoient diſperſés d'eux-mêmes. Tout le pays n'auroit pas tardé à être entierement conquis ſi la diviſion ne ſe fût miſe parmi les Eſpagnols. Elle fut pouſſée à un tel point qu'ils ſe firent la guerre les uns aux autres, & que les premiers Chefs de

L'AMÉRIQUE.

1538.

l'entreprise périrent malheureusement, & ne purent voir la réussite totale de leur projet. Almagro, qui prétendoit toujours que Cuzco étoit de son partage tomba au pouvoir de Fernand Pizarre, avec lequel il n'avoit jamais pu être d'accord. Fernand, maître d'un homme qui lui avoit été opposé en toute occasion, lui fit faire son procès, & autant pour satisfaire son animosité particuliere, que pour délivrer François Pizarre d'un fâcheux concurrent, il le fit condamner à perdre la tête. Almagro appella en vain de cette Sentence, elle fut exécutée à Cuzco même, sans égard pour sa qualité d'Adelantade. Quoiqu'il n'eût point été marié, il laissoit un fils, qu'il nomma son héritier par son testament, & ce fils forma secrettement le dessein de venger la mort de son pere par celle de toute la famille des Pizarres; ce qu'il exécuta en partie, en faisant assassiner le Marquis & un de ses freres du côté maternel, dans l'année 1541. Il ne gouta pas longtemps le plaisir de la vengeance, car il fut fait prisonnier au bout d'une année par Vaco de Castro, qui avoit été nommé par la Cour d'Espagne Gouverneur du Pérou. Le nouveau Gouverneur, instruit de la conduite du jeune Almagro & de l'assassinat qu'il avoit commis en la personne de François Pizarre, le condamna à la mort, & il eut la tête tranchée dans la même place où son pere avoit été exécuté.

Diverses expéditions.

Cependant Pédro Valdivia, Mestre de Camp, qui avoit été chargé de reprendre la conquête de Chili, qu'Almagro avoit abandonnée peu de temps avant sa mort, réussit dans cette entreprise à force de constance, de prudence & de valeur. Gomez d'Alvarado travailla efficacement à soumettre à la domination Espagnole le pays de Guanacu. François de Chaves vint à bout de réduire les Conchuços, qui incommodoient les environs de Truxillo. Le même bonheur accompagna Pédro de Vargara aux Paçamores; Jean Perez de Vargara aux Chachapoyas, & Alonse de Mercadillo à Mullubamba. Vaco de Castro, voyant la puissance du Roi d'Espagne affermie dans le Pérou, s'appliqua à découvrir de plus en plus le pays. Il fit travailler aux riches mines de Cuzco, & quelque temps après à celles du Potosi, qui furent trouvées.

Avant que de parler des autres établissements des Européens en Amérique, je crois devoir rapporter en abrégé quelles étoient les mœurs & les coutumes des Péruviens, lorsque les Espagnols firent la conquête de leur pays.

Culte religieux des Péruviens.

Le Fondateur de la Monarchie des Incas, qui ont regné environ quatre cents ans, établit en même temps la Religion des Péruviens. Il leur remontra qu'ils devoient cesser d'adorer des crapaux, des lezards, des reptils, enfin tout ce que la Nature produisoit, parce qu'ils ne pouvoient espérer aucun secours de ces vils objets. Il leur proposa au contraire, pour objet de leur culte, le soleil, dont les influences favorables leur procuroient tout ce qui étoit nécessaire à la vie. Les Indiens convaincus par les discours de l'Inca, & touchés d'ailleurs par les grands biens qu'il leur fit, abandonnerent entierement leur ancien culte, & n'adopterent que celui du soleil, auquel ils ne donnerent ni pere, ni freres, mais ils lui attribuerent des enfants à qui ils rendoient une sorte d'adoration. Tels étoient les Rois & les Incas de leurs familles qui faisoient du bien aux peuples.

Les Indiens avoient une idée du vrai Dieu, qu'ils appelloient *Pachacamac*, &

& lorsqu'on leur en demandoit une définition, ils répondoient que lui seul donne la vie à l'Univers & le fait subsister; qu'ils ne le connoissoient point, & que ne l'ayant jamais vu, ils ne lui bâtissoient aucun Temple, mais qu'ils l'adoroient mentalement. Ils ne rendoient de culte extérieur qu'au soleil, à qui ils éleverent des Temples qu'ils remplirent de richesses incroyables. Ils regardoient la lune comme la sœur & la femme du soleil; mais ils ne lui faisoient point de sacrifices, & ne lui dédierent aucun Temple. Ils avoient seulement beaucoup de vénération pour elle, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit la mere de toutes choses. Ils considéroient le tonnerre, les éclairs & la foudre, comme les exécuteurs de la justice du soleil. Les Péruviens appelloient le tonnerre, l'éclair & la foudre *Yallpa*, & ils donnerent dans la suite le même nom aux armes à feu à cause de leur rapport avec ces météores. On offroit en sacrifice au soleil de l'or, ou ce qu'on avoit de plus précieux; souvent même le tiers de toutes les terres labourables des pays conquis lui étoit assigné. Le nombre de ses troupeaux étoit infini, & on lui bâtit des maisons d'une grande étendue, pour la demeure des filles qui lui étoient consacrées, & qui gardoient une perpétuelle virginité.

Les Péruviens divisoient l'Univers en trois Mondes, sçavoir le haut Monde ou le ciel, le bas Monde, ou la terre, & le centre de la terre, ou le Monde inférieur destiné pour la demeure des méchants. Ils croyoient la vie de l'autre Monde purement corporelle, & que le bonheur dont on jouissoit dans le haut Monde ou le Ciel, consistoit à mener une vie paisible & libre des inquiétudes de celui-ci, au lieu que la vie du Monde inférieur étoit un tissu de toutes les douleurs & de toutes les maladies, sans éprouver aucun repos. Les Incas pensoient qu'il y auroit une résurrection universelle; mais sans élever leurs idées ils étoient persuadés que cette résurrection ne les conduiroit qu'à une vie pareille à celle qu'ils menoient. Leurs idées sur l'ame étoient singulieres, & comme ils s'imaginoient qu'elle ne pouvoit dormir, ils étoient convaincus qu'elle sortoit du corps, & que tout ce qu'on croyoit avoir songé pendant le sommeil, étoit ce qu'elle avoit vu en se promenant. Cette opinion authorisoit l'explication serieuse qu'ils donnoient aux songes qui étoient regardés comme des prognostics assurés du bien ou du mal.

Sacrifices au soleil.

Les Incas sacrifioient différentes choses au soleil, mais parmi les animaux domestiques qui lui étoient consacrés, les agneaux, les moutons & les brebis stériles étoient ceux qu'ils croyoient lui être les plus agréables en sacrifices. On lui offroit aussi des lapins privés, tous les oiseaux bons à manger, du suif, des épices, des légumes, de l'herbe; & les habillements les plus fins. On brûloit toutes ces offrandes pour remercier le soleil d'avoir accordé tant de choses propres à l'usage de l'homme. Quelquefois les Péruviens lui présentoient aussi un breuvage, dont ils usoient & qui étoit composé d'eau & de maïs. A leurs repas, ils trempoient toujours le bout du doigt dans cette boisson, & regardant le ciel, ils le secouoient en l'air pour l'offrir au soleil, après quoi ils donnoient deux ou trois baisers à l'air. Ils n'observoient cette cérémonie que la premiere fois qu'ils buvoient.

Le Chef des Prêtres de la maison du soleil à Cuzco devoit être oncle ou frere du Roi, ou au moins Prince légitime de son sang. Les autres Prêtres

chargés des sacrifices étoient tous Incas de la famille Royale. A l'égard des autres services du Temple, il suffisoit qu'ils fussent rendus par des Incas privilégiés, & ils n'avoient ni les uns, ni les autres d'habillement particulier. Dans toutes les Provinces où le Soleil avoit des Temples, il n'y avoit que ceux qui étoient nés dans le pays, & les parents du Seigneur de chaque Province qui pussent remplir les fonctions de Prêtres. Le principal d'entre eux étoit toujours un Inca. Il y avoit plusieurs Maisons Religieuses, où on gardoit des filles destinées à conserver perpétuellement leur virginité, ou à devenir les maîtresses du Roi. Les Rois Incas ne permettoient pas qu'on fît aucun sacrifice pour eux lorsqu'ils étoient malades. Ils ne regardoient pas leurs incommodités comme un effet de la fragilité humaine, mais comme des messagers du Soleil leur pere, qui venoient les appeller pour les faire reposer au ciel avec lui.

Toutes les fois que les Indiens entroient dans leurs Temples, le plus considerable d'entr'eux portoit la main sur un de ses sourcils, & soit qu'il en arrachât un poil ou non, il souffloit en l'air en signe d'offrande.

Division de l'Empire, & rôle des sujets.

Les Rois Incas avoient divisé leur Empire en quatre parties qu'ils rapportoient aux points Cardinaux. La ville de Cuzco en étoit comme le centre, & son nom dans la langue particuliere des Incas, signifioit le nombril de la Terre. Cette application leur paroissoit d'autant plus juste, que le Pérou est long & étroit comme le corps humain, & que la ville de Cuzco se trouve presque au milieu. La Province des Antis donnoit le nom d'*Antisuyu* à la partie de l'Orient; ils nommoient le Couchant *Cuntisuyu*, de la Province de Cunti. La partie du Nord prenoit son nom de la Province de Chincha, une des plus grandes du Pérou; & celle de Collasuyu tiroit le sien de la Province de Colla qui est fort étendue, & située au Midi. En nommant les Provinces, on sçavoit les points Cardinaux, & les quatre principaux chemins qui partoient de Cuzco pour y conduire, en portoient aussi le nom.

Afin de prévenir & d'arrêter tous les maux qui pouvoient arriver dans leur Royaume, les Incas firent une loi, par laquelle il étoit reglé que dans toutes les villes on mettroit sur le régistre public les habitants par Décuries. Chacune de ces Décuries avoit un Chef particulier, qui étoit subordonné à plusieurs Officiers supérieurs les uns aux autres. Les Décurions étoient obligés de solliciter les affaires des neuf habitants qu'ils commandoient, & de représenter leurs besoins au Gouverneur, ou au Ministre chargé de distribuer les vivres, les grains pour semer, la laine pour les habillements, ou les matériaux pour rebâtir les maisons. Ces Décurions devoient aussi déclarer à l'Officier son supérieur, celui de sa troupe qui avoit commis la moindre faute, & l'Officier faisoit punir le coupable. Si le crime étoit considerable, l'accusation étoit portée à un Officier au dessus du premier, & le jugement ne tardoit pas à être prononcé & exécuté. Les causes civiles se traitoient de la même maniere, & chaque ville avoit un Juge qui décidoit souverainement des procès des Particuliers. A l'égard des démêlés qu'une Province pouvoit avoir avec une autre au sujet des bornes des terres, ou du droit des pâturages, l'Inca en prenoit connoissance, & députoit un Commissaire particulier pour juger les differends. Si ce Commissaire ne pouvoit concilier les Parties, il en donnoit avis à l'Inca qui faisoit un Edit, ou qui remettoit

la décision de l'affaire à la premiere visite qu'il feroit dans cette Province.

Tout Décurion qui ne sollicitoit pas pour ses gens, étoit châtié plus ou moins rigoureusement, suivant le degré de sa négligence, ou le tort qu'il avoit causé. S'il n'avertissoit pas du crime commis, & s'il gardoit le silence seulement pendant un jour sans aucune raison légitime, il étoit lui-même déclaré coupable & puni doublement; premierement, pour n'avoir pas fait son devoir, & en second lieu, pour s'être chargé de la faute du criminel. La mort, le fouet, le bannissement étoient les peines ordinaires, suivant l'exigence des cas. On punissoit également un jeune homme de famille sans rien pardonner à son âge. On moderoit à la vérité la punition suivant la délicatesse de son tempérament; mais la rigueur du châtiment retomboit sur le pere, à qui on reprochoit de n'avoir pas travaillé à corriger les mauvaises habitudes de son fils. Les Décurions étoient aussi chargés de rendre compte à leurs supérieurs de ceux des deux sexes qui naissoient ou qui mouroient. On en présentoit tous les ans un état général à l'Inca, ainsi que celui des troupes.

Les Incas, pour se faire aimer de leurs sujets, n'ôtoient jamais la dignité de Cacique ou Gouverneur, à ceux dans la famille desquels elle étoit héréditaire. Si celui qui en étoit revêtu avoit commis une faute assez considérable pour être dépouillé de cette marque d'honneur & de noblesse, on la donnoit à quelqu'un de ses freres ou de ses enfants. La même chose s'observoit à l'égard des charges militaires. Les Incas ne privoient jamais de leurs emplois les principaux habitants des Provinces qu'ils soumettoient, mais ils leur donnoient pour Chefs des Princes du Sang.

Un Juge étoit obligé, sous peine de mort, de condamner à la punition portée par la loi, & il ne pouvoit en aucun cas la diminuer ou l'augmenter. Les Indiens croyoient que le Soleil réveloit ses loix à leur Inca son fils, & par conséquent ils pensoient que la désobéissance étoit un sacrilége. Le peu de procès qu'il y avoit parmi eux étoit jugé sans appel & sans délai par le Juge de chaque ville, qui faisoit exécuter dans l'espace de cinq jours la sentence qu'il avoit rendue. Si l'affaire étoit trop grave, elle étoit renvoyée au Juge de la Province qui en ordonnoit définitivement. Les Juges de chaque ville rendoient compte toutes les Lunes à des Juges supérieurs des sentences qu'ils avoient rendues, & ces derniers en donnoient avis à d'autres par degrés jusqu'aux Vicerois ou Lieutenants des quatre parties de l'Empire qui jugeoient souverainement. Par ce moyen la conduite des Juges étoit examinée avec beaucoup de rigueur, & on punissoit très-séverement la moindre prévarication qu'on remarquoit en eux. Pour donner des avis à l'Inca ou à son Conseil, les Péruviens se servoient de cordons de différentes couleurs, & par les nœuds qu'ils plaçoient en différents endroits, ils faisoient entendre les choses dont ils vouloient instruire leur Souverain.

Pour empêcher ceux qui avoient le maniement des biens du Soleil & de l'Inca d'abuser de leurs charges, il y avoit des Contrôleurs & des Commissaires nommés *Cucuy-Ricoc*, c'est-à-dire, Œil par-tout, qui voyageoient secrettement dans les Provinces. Ils s'informoient de la conduite de ceux qui étoient en place, & faisoient punir rigoureusement la plus petite faute.

Dans chacune des quatre parties de son Royaume, l'Inca avoit trois

L'AME'RIQUE.

Conseils, pour la Guerre, pour la Justice ordinaire & pour les Biens. Chacun de ces Conseils avoit ses degrés de subalternes, qui descendoient jusqu'aux Décurions. Les Vicerois ou Lieutenants présidoient à ces Conseils, & quoique Souverains dans leur Province, ils rendoient compte à l'Inca de ce qui s'y passoit. Ces charges étoient toujours remplies par les Incas légitimes, qui seuls pouvoient former le Conseil d'Etat, & comme ils recevoient l'ordre immédiatement de l'Inca, ils décidoient de toutes les affaires civiles ou militaires.

Mariages des Péruviens.

Chaque année, ou tous les deux ans, le Roi faisoit assembler tous les garçons & toutes les filles de la race Royale qui n'étoient pas mariés, & qui se trouvoient alors dans Cuzco. Les filles devoient avoir dix-huit à vingt ans, & les garçons vingt-quatre; car on ne leur permettoit pas de se marier plutôt, voulant qu'ils fussent capables de gouverner leurs affaires. Lorsqu'ils étoient assemblés l'Inca se mettoit au milieu d'eux, les appelloit par leur nom, & leur faisoit donner la foi, après quoi il les remettoit entre les mains de leurs parents, qui les conduisoient chez le pere du marié, & la nôce se faisoit pendant trois ou quatre jours avec les plus proches parents. Ces femmes prenoient souvent dans la suite, pour se faire honneur, le titre de femmes livrées de la main de l'Inca. Le lendemain de cette cérémonie consacrée aux Princes du Sang, les Ministres que l'Inca députoit marioient de la même maniere les jeunes gens de la ville, observant la distribution des quartiers, & surtout de la haute & basse ville. Les Maisons des Incas nouvellement mariés, étoient bâties par les Provinces chargées de ce soin. Quant aux meubles, les parents de l'homme & de la femme en fournissoient chacuns la moitié. Les Communautés de chaque ville élevoient la maison d'un Bourgeois qui se marioit, & ses plus proches parents lui fournissoient les meubles. Un habitant d'une ville ne pouvoit se marier dans aucune autre Province, ni même dans aucune autre ville, afin de ne confondre ni les Nations, ni les races. Tous ceux qui étoient de la même Nation & qui parloient la même langue, se disoient parents; mais pour ne pas confondre les Décuries, il étoit défendu à tout Particulier d'aller vivre dans un autre quartier que celui qu'il occupoit lors de son inscription sur les régistres.

Les veuves ne sortoient point pendant la premiere année de leur veuvage. Il étoit bien rare qu'elles passassent à de secondes nôces, & quand il leur restoit des enfants, elles demeuroient toute leur vie en viduité. Elles étoient si considerées qu'il y avoit des loix qui ordonnoient qu'on travaillât leurs terres avant celles des Curacas & de l'Inca même, & elles jouissoient encore de plusieurs autres priviléges. Lorsqu'elles se remarioient elles n'épousoient gueres que des hommes qui eussent perdu leurs femmes, car les garçons auroient eu honte d'épouser une femme qui auroit déjà été mariée.

Depuis le premier Inca, tous ceux qui lui succederent regarderent leur mariage avec leur sœur aînée de pere & de mere comme une loi indispensable, & au défaut de sœur légitime, ils faisoient épouser à l'héritier présomptif de la couronne sa plus proche parente de tige Royale. Quand le Prince n'avoit point d'enfants de sa sœur aînée, il épousoit la seconde, & ainsi de suite; car les Incas vouloient perpétuer le sang du Soleil dans toute

ſa pureté. Pour autoriſer encore le mariage de l'Inca avec ſa ſœur, ils diſoient qu'il ne falloit pas qu'une femme fût honorée du titre de Reine, à moins que ſa naiſſance ne lui donnât un droit légitime. Les Incas avoient auſſi pour maîtreſſes leurs parentes depuis le quatrieme degré. Les enfants de ces derniers étoient regardés comme légitimes, & on leur rendoit les honneurs de l'adoration. Les enfants de toute autre femme paſſoient pour enfants naturels, & on les traitoit comme des hommes ordinaires. Les Incas avoient ainſi trois ſortes d'enfants.

Il étoit ordonné par une loi, que lorſqu'un Inca n'auroit point d'enfants de ſa femme légitime, l'aîné de ceux qui venoient en droite ligne du ſang des Incas pourroit ſucceder au thrône. C'eſt la raiſon pour laquelle les Rois épouſoient leurs parentes, & eux ſeuls avoient le privilége d'épouſer leurs ſœurs.

Quant aux Curacas, ils héritoient de différentes façons, ſuivant les lieux où ils réſidoient. Il y avoit des Provinces où le fils aîné ſuccedoit à ſon pere; dans d'autres les ſujets choiſiſſoient celui des enfants de leur Curaca qui leur plaiſoit davantage. Dans certains cantons le fils aîné ſuccedoit au pere, le ſecond au fils aîné, le troiſieme au ſecond, & ainſi des autres. A la mort de tous les freres l'héritage retournoit au fils de l'aîné, enſuite à celui du ſecond, du troiſieme, &c.

Perſonne n'aidoit les femmes dans leurs couches, & auſſitôt qu'elles étoient délivrées, elles ſe lavoient dans l'eau froide, & faiſoient leur ménage comme auparavant.

D'abord qu'un enfant étoit venu au monde, la mere le lavoit dans l'eau froide, & répétoit cette ablution tous les matins, après avoir laiſſé l'eau à l'air toute la nuit. Les meres qui avoient le plus de pitié pour leurs enfants, prenoient de cette eau dans leur bouche & la leur jettoient par tout le corps, excepté ſur le ſommet de la tête, auquel elles ne touchoient jamais. Elles croyoient, en lavant ainſi les enfants, les accoutumer au froid, à la fatigue & leur fortifier les membres. C'eſt dans la même vûe qu'elles laiſſoient paſſer plus de trois mois avant que de leur envelopper les bras. Elles ne prenoient jamais leurs enfants dans leurs bras, diſant que les enfants n'en vouloient plus ſortir quand on les y avoit accoutumés. Lors donc qu'elles vouloient leur donner à tetter, elles ſe couchoient, pour ainſi dire, ſur eux, & elles ne leur en donnoient que le matin, à midi & le ſoir, perſuadées qu'en allaitant plus ſouvent, ils devenoient gourmands & ſujets à vomir. De quelque qualité que fût une femme, elle nourriſſoit elle-même ſon enfant, à moins qu'elle n'en fût empêchée par ſes indiſpoſitions. Lorſqu'une mere avoit aſſez de lait, elle ne donnoit aucune autre nourriture à ſon enfant, de crainte que les aliments ne corrompiſſent le lait qu'il avoit pris. Sitôt qu'une mere vouloit tirer ſon enfant du berceau, elle le mettoit dans un trou fait en terre, où il étoit juſqu'à l'eſtomac, & elle lui préſentoit de quoi l'amuſer, après l'avoir environné de vieux drap, afin qu'il fût plus mollement. Quand l'enfant commençoit à ſe traîner, il falloit qu'il prît le tetton de ſa mere, qui pour lors ſe mettoit à genoux pour le lui donner. Les Péruviens ſévroient leurs enfants à l'âge de deux ans, & leur coupoient les cheveux qu'ils avoient apportés en naiſſant. Tous les parents s'aſſembloient pour cette cérémonie, & celui qu'on avoit choiſi pour nommer

Maniere d'élever leurs enfants.

L'AMÉRIQUE.

l'enfant, lui donnoit le premier coup de rasoir (1). Tous les autres parents s'avançoient ensuite suivant leur âge & leur qualité, & achevoient de raser l'enfant. On lui imposoit aussitôt le nom que son parein, d'accord avec tous les autres parents, avoit choisi, & chacun lui faisoit des présents d'habillements, de bestiaux, d'armes, &c. Après les présents on bûvoit, & on dansoit en chantant toute la nuit. On recommençoit la fête le lendemain, & les deux ou trois jours suivants, plus ou moins, selon l'état & les facultés des parents. Cette cérémonie étoit presque la même pour l'héritier de la couronne, si ce n'est qu'elle étoit plus solemnelle. Le Grand Prêtre du Soleil étoit toujours celui qui donnoit le nom au jeune Prince. Les Curacas de tout le Royaume accouroient à cette fête, ou du moins y envoyoient des Ambassadeurs chargés de toutes les raretés de leurs Provinces, afin d'en faire présent au petit Inca.

Cérémonies qui s'observoient en armant les Incas Chevaliers.

Tous les ans, ou tous les deux ans, on admettoit à l'épreuve militaire pour être Chevaliers, les jeunes Incas qui avoient atteint l'âge de seize ans. Tous les enfants des grands Seigneurs, quels qu'ils pussent être, étoient reçus, & on mettoit ceux qui se présentoient dans une maison, où de vieux Incas expérimentés dans l'art militaire, devoient les examiner sur plusieurs points. Ils commençoient par faire observer aux prétendants un jeûne très-austere pendant six jours, car on ne leur donnoit qu'une poignée de bled crud, avec un verre d'eau. Ce jeûne, dans sa premiere institution, avoit été reglé à trois jours, mais on en avoit doublé la durée, afin d'éprouver si les sujets seroient capables d'endurer la faim & la soif dans des cas de nécessité. Les proches parents des Novices jeûnoient aussi pour demander au Soleil leur pere commun, qu'il accordât à leurs enfants la force & le courage nécessaires pour supporter avec honneur les exercices auxquels ils s'étoient soumis. Si quelqu'un des Novices n'étoit pas d'une complexion assez forte, ou demandoit à manger ne pouvant résister à la faim, il étoit renvoyé comme indigne du rang auquel il aspiroit. On donnoit à ceux qui avoient soutenu patiemment le jeûne, des nourritures propres à rétablir leurs forces en peu de temps.

Pour s'assurer des forces & de l'agilité du corps des jeunes gens, on les obligeoit à courir près d'une lieue & demie. Le premier qui arrivoit au bout de la carriere se saisissoit d'une banderolle qu'on y avoit mise, & étoit déclaré Capitaine de ceux qui arrivoient après lui. Si quelqu'un des Novices prenoit haleine & ne pouvoit fournir toute la course, il n'étoit pas admis aux autres épreuves, & perdoit l'espérance d'être Chevalier. Les peres, les meres & les parents des jeunes prétendants étoient rangés en haie le long de la lice, & les encourageoient. Ils leur représentoient le déshonneur ou la gloire qui les attendoit, & les exhortoient à mourir plutôt que de demeurer en chemin. Le lendemain de la course on divisoit en deux troupes égales ceux qui étoient arrivés au but, & on chargeoit une de ces troupes d'attaquer un Fort que l'autre défendoit. Lorsque l'une & l'autre avoit ainsi combattu pendant tout un jour, on les disposoit différemment le jour suivant, c'est-à-dire, que les assaillants devenoient les défenseurs.

(1) Ce rasoir étoit une pierre à fusil.

On avoit ſoin de fournir aux combattants des armes dont le tranchant étoit émouſſé ; mais malgré cette précaution il y en avoit toujours quelques-uns de tués ou de bleſſés, tant le deſir de vaincre étoit fort en eux.

Après cet exercice on faiſoit lutter enſemble ceux qui ſe trouvoient à peu près d'égale force. Ils ſautoient, jettoient des pierres de différentes groſſeurs, lançoient des javelots, & tiroient au blanc avec leurs arcs & leurs frondes. Souvent on éloignoit le but, afin de les engager à employer plus de force ; en un mot, on les exerçoit à toutes les armes offenſives & défenſives. Ils devoient faire ſentinelle dix ou douze nuits de ſuite, & on les appelloit à des heures incertaines pour connoître s'ils pouvoient réſiſter au ſommeil. Quand on trouvoit quelques-uns d'eux endormis, on ne ſe contentoit pas de les accabler de reproches, on les frappoit de baguettes ſur les cuiſſes & ſur les bras qu'ils avoient toujours découverts. S'ils témoignoient être trop ſenſibles à la douleur, on les chaſſoit en leur diſant, que celui qui ne pouvoit ſouffrir un auſſi petit mal poutroit encore moins ſupporter celui des bleſſures. Quelquefois les Novices s'eſcrimoient dans une place publique, & ſouvent un Officier tenant une épée, ou une lance à deux mains, leur en préſentoit la pointe vers les yeux, ou feignoit de leur abattre un bras ou une cuiſſe. Si le Novice fermoit les yeux, ou faiſoit quelque mouvement d'appréhenſion, on jugeoit mal de lui, & on s'imaginoit qu'il ne pourroit pas ſoutenir la vûe des armes ennemies, puiſque celles de ſes amis l'effrayoient.

Les jeunes prétendants à la Chevalerie étoient obligés de ſçavoir fabriquer leurs armes offenſives, comme un arc, des fleches, une maſſue, un javelot, une lance & une fronde, qui ſe faiſoient avec du jonc ou du chanvre, & les défenſives qui conſiſtoient en rondaches ou pavois. A l'égard de leurs chauſſures, ils ne pouvoient ſe diſpenſer de les ſçavoir faire. Leur ſemelle étoit ordinairement de peau, de jonc ou de chanvre, & le deſſus treſſé avec de la laine ou du chanvre, reſſembloit beaucoup aux ſandales que certains Religieux portent.

Pendant le temps des épreuves, les maîtres haranguoient tous les jours les jeunes gens. Ils leur rappelloient la dignité d'une race qu'ils tiroient du Soleil, & les belles actions que les Rois ou les grands hommes leurs prédéceſſeurs avoient faites dans la paix ou dans la guerre. Ils leur repréſentoient les efforts de valeur qu'ils devoient faire pour étendre l'Empire des Incas ; la patience avec laquelle il falloit qu'ils ſupportaſſent les peines ; la piété, la douceur, la clémence qu'ils étoient obligés de faire éclater à l'égard de ceux qui leur étoient ſoumis, & enfin tout ce que pouvoient faire des hommes qui croyoient participer à la Divinité. Après toutes les épreuves on donnoit le nom de vrais Incas, fils du Soleil, à ceux qui s'en étoient rendus dignes. En même temps les ſœurs & les meres de ces nouveaux Chevaliers venoient leur mettre des chauſſures de treſſe & de cordes, comme un témoignage de l'examen rigoureux qu'ils avoient ſubi au ſujet des exercices militaires qu'ils avoient courageuſement ſoutenus.

Lorſque cette cérémonie étoit achevée on en donnoit avis au Roi, qui venoit auſſitôt avec les plus âgés des Princes de ſon ſang. Les jeunes guerriers ne l'appercevoient pas plutôt qu'ils ſe proſternoient, & écoutoient en

L'AMÉRIQUE.

cette posture le discours que le Roi avoit coutume de leur adresser. Il leur remontroit en peu de paroles qu'il ne suffisoit pas d'avoir les marques d'honneur de Chevaliers du Sang Royal, mais qu'il falloit pratiquer les vertus de ceux qui les avoient précédés, être justes pour les pauvres, soulager les malheureux, se montrer véritables fils du Soleil par des actions aussi illustres que les rayons de leur pere étoient brillants, & se souvenir toujours qu'il ne les avoit envoyés du ciel que pour le bien de leurs sujets. Après avoir écouté ce discours avec un grand respect, les jeunes Chevaliers s'approchoient du Roi les uns à la suite des autres, & se mettant à genoux devant lui, ils recevoient de sa main la premiere & la principale marque d'honneur, qui étoit d'avoir les oreilles percées. Le Roi faisoit lui-même cette opération avec de grosses épingles d'or qu'il y laissoit, pour en élargir peu à peu le trou dont la grandeur devenoit incroyable. Le nouveau Chevalier en reconnoissance de la faveur qu'il venoit de recevoir, baisoit la main de l'Inca. Il alloit ensuite se prosterner devant un frere ou un oncle du Roi, & cet Inca, pour preuve que le Chevalier avoit subi tous les examens, lui ôtoit les souliers de corde & lui en mettoit de laine, comme ceux du Roi & des Incas. Après l'avoir ainsi chaussé, il le baisoit sur l'épaule droite, & pour l'encourager à suivre la vertu, il lui disoit: *Le fils du Soleil qui vient de se distinguer, mérite d'être adoré.*

Cette derniere cérémonie achevée, le nouveau Chevalier entroit dans un lieu magnifique, où les autres Incas lui donnoient une écharpe de drap de coton, dont il ne devoit faire usage néanmoins que dans un âge plus avancé. Ces mêmes Incas mettoient sur la tête des jeunes Guerriers deux sortes de fleurs extrêmement belles. Les seuls Incas du sang Royal pouvoient porter ces fleurs; on donnoit aux autres jeunes gens des feuilles d'une plante faite à peu près comme du lierre, & toujours verte. Après toutes ces marques d'honneur, on menoit solemnellement les nouveaux Chevaliers dans la plus grande place de la ville, où ils se réjouissoient pendant plusieurs jours & dansoient aux chansons. Leurs plus proches parents en faisoient autant dans leur particulier, & se donnoient à manger les uns aux autres dans leurs maisons, charmés du triomphe des nouveaux Chevaliers, dont la gloire réjaillissoit sur ceux qui avoient eu soin de leur enfance.

Le légitime héritier de l'Empire subissoit les mêmes épreuves avec une égale rigueur, sans que sa qualité le pût exempter de la moindre fatigue. Il arrivoit seulement que celui qui gagnoit la banderolle, devoit la remettre aussitôt au Prince, comme un droit qui lui étoit dû, ainsi que l'héritage de l'Empire. Du reste l'Inca n'avoit aucun privilége; au contraire, on le traitoit, pour ainsi dire, plus durement que les autres, afin de lui faire comprendre que puisqu'il étoit destiné à être Roi, il falloit que sa vertu fût plus éminente, & qu'il ne le devoit ceder à personne en constance dans les adversités, & en modération dans la prospérité. Pendant le temps de ses épreuves, qui duroient d'une lune à l'autre, le Prince étoit couvert de haillons comme un pauvre, & se montroit publiquement toutes les fois qu'il le falloit. On l'habilloit ainsi pour lui apprendre à ne point se méconnoître, & à ne jamais mépriser les pauvres, quelque grand Roi qu'il fût un jour, se souvenant qu'il avoit été comme eux.

Lorsque

Lorsque les vieillards chargés de l'éducation des jeunes Chevaliers, avoient donné toutes les instructions au jeune Prince en présence de son pere, de ses oncles, de ses freres & de tous les Incas du sang Royal, ils se mettoient à genoux devant lui & l'adoroient, le déclarant par cette cérémonie le successeur de l'Empire. Ils lui donnoient ensuite la bordure rouge pareille à celle que le Roi portoit.

Les héritiers des grands Seigneurs étoient nourris à la Cour, & y demeuroient jusqu'à ce qu'ils héritassent de leurs terres. Cette politique des Incas étoit très-raisonnable, car ils s'attachoient par ce moyen tous les Seigneurs de leur Empire, & rendoient par leur présence leur Cour plus brillante & plus belle. D'ailleurs tous ces jeunes gens apprenoient mieux la langue qu'on parloit à Cuzco qu'ils regardoient comme divine, & s'instruisoient plus à fond des loix & des usages des Incas. La résidence de tant de jeunes Seigneurs à la Cour, prévenoit toute révolte & assuroit la tranquillité du pays, que les habitants de quelques Provinces éloignées, farouches & aguerris, auroient pû vouloir troubler. Ces jeunes gens élevés avec soin, même pendant l'absence de l'Inca, & selon leur qualité, rendoient compte à leurs peres de toutes les faveurs qu'ils recevoient, & leur envoyoient quelquefois les habits que l'Inca leur donnoit après les avoir portés un jour; ce qui étoit une grace spéciale.

De la maniere de vivre, & des occupations des femmes mariées.

Lorsqu'une Péruvienne étoit mariée, elle ne sortoit presque jamais de sa maison, & s'occupoit dans les pays froids à filer & à carder de la laine; & dans les pays chauds, elle filoit & cardoit du coton, le tout pour son usage & celui de sa famille. Les femmes cousoient peu, parce qu'il n'y avoit presque jamais de coutures à leurs habillements. Chaque piece de toile étoit faite de la longueur nécessaire pour les choses auxquelles elle étoit destinée, & avoit ainsi quatre lisieres. Les autres ouvrages étoient tous de fils tors, & à peu près dans le même goût. Les hommes faisoient les chaussures, & ils n'auroient point été reçus Chevaliers s'ils avoient ignoré l'art de faire leurs chaussures & de fabriquer leurs armes. Quoique les Incas & les Curacas eussent des domestiques qui travailloient pour eux, ils ne pouvoient se dispenser de mettre quelquefois la main à l'ouvrage. Les Indiennes aimoient si fort à filer, qu'en allant d'un village à l'autre, ou dans la ville faire des visites, elles portoient toujours de quoi s'occuper. Il n'y avoit à la vérité que les femmes du peuple qui filassent ainsi le long des chemins; les Pallas, ou Dames de qualité, faisoient porter leurs quenouilles par leurs suivantes, quand elles alloient rendre visite à quelqu'un, & elles ne se mettoient à l'ouvrage que lorsquelles étoient arrivées chez leurs amis. Leurs fuseaux étoient faits de canne ou de roseau.

Si une femme qui n'étoit ni de la condition des Pallas, ni mariée à un Curaca, Seigneur de plusieurs vassaux, alloit rendre visite à une Palla, elle ne portoit aucun ouvrage; mais après avoir témoigné les plus grandes soumissions, elle prioit la Palla de lui donner de quoi travailler, lui faisant connoître par cette priere qu'elle s'avouoit son inférieure. Alors la Palla prenoit son ouvrage ou celui de ses filles, & le donnoit à celle qui lui en demandoit, la distinguant par ce choix des femmes qui étoient en service. La politesse étoit connue dans tout le Pérou, & les hommes la pratiquoient

L'AMÉRIQUE.

auſſi ; car les inférieurs faiſoient tout leur poſſible pour plaire à ceux dont ils relevoient, & les ſupérieurs étoient occupés du ſoin de bien traiter ceux qui étoient au deſſous d'eux. Lorſque les femmes vouloient reprendre les trous qui ſe faiſoient aux habits, elles ſe ſervoient d'une eſpece d'éguille faite avec une épine, & s'y prenoient ſi adroitement que la reprise ne paroiſſoit point.

Pour préparer les vivres, les Péruviens avoient au lieu de cheminée des fours de terre plus ou moins grands, ſuivant leurs richeſſes. Ils les allumoient par l'ouverture ordinaire, & ſur le deſſus ils faiſoient pluſieurs ouvertures, au moyen deſquelles ils faiſoient cuire dans pluſieurs pots les viandes qu'ils vouloient accommoder, & épargnoient beaucoup de bois.

Partage des terres.

Le premier ſoin d'un Inca, quand il avoit fait une conquête, étoit de donner les ordres néceſſaires pour le gouvernement & pour la nourriture des habitants: Il regloit enſuite tout ce qu'il falloit faire pour rendre fertiles & pour augmenter les terres où on ſemoit du maïs. Il chargeoit de ce ſoin les Ingénieurs & les Maîtres des fontaines qui étoient extrêmement habiles, & comme la ſituation du pays rend l'eau néceſſaire pour enſemencer les terres, les Ingénieurs conduiſoient des canaux, qui ſervoient auſſi pour les pâturages. Ils applaniſſoient les champs en forme quarrée, pour qu'ils reçuſſent plus aiſément les eaux, & afin de profiter des bonnes terres qui ſe trouvoient ſur les montagnes, ils les ſoutenoient avec de petites murailles, après en avoir ôté avec ſoin tous les rochers qui s'y trouvoient. Ils avoient la culture des terres en ſi grande recommandation, qu'ils faiſoient ſouvent venir de l'eau de 15 ou 20 lieues par le moyen des canaux pour arroſer des champs d'une fort petite étendue. Lorſque les terres étoient augmentées, ils en faiſoient trois parties dans toute la Province. La premiere étoit pour le Soleil ; la ſeconde pour le Roi, & la troiſieme pour les habitants, ayant toujours attention que ces derniers en euſſent plus que moins. Si le nombre des habitants augmentoit, on retranchoit de la part du Soleil, ou de celle de l'Inca, pour leur donner des terres.

Culture des terres.

L'ordre avec lequel les Péruviens labouroient les terres eſt digne d'admiration. Ils commençoient par celles des orphelins, des veuves, & de ceux que leur âge ou leurs infirmités rendoient incapables de ce ſoin. Il y avoit dans chaque ville & dans chaque quartier des hommes prépoſés à veiller à la culture des terres. Ces Officiers ou Commiſſaires montoient ſur des tours faites exprès, ſonnoient de la trompette pour qu'on les écoutât, & crioient à haute voix : *C'eſt aujourd'hui qu'on laboure les terres des impotents, que ceux qui peuvent y prendre quelque intérêt ayent à s'y trouver.* Chacun s'y rendoit ſuivant le rôle qui en avoit été fait, & portoit ſa proviſion. Les magaſins publics fourniſſoient des grains à ceux qui n'en avoient pas pour ſemer. Les terres des ſoldats étoient cultivées pendant leur abſence, parce que leurs femmes étoient alors miſes au rang des veuves, & s'ils périſſoient à la guerre, on prenoit un grand ſoin de leurs enfants, qui étoient mariés aux dépens du Public.

Auſſitôt que les Indiens avoient travaillé aux terres des pauvres & des impotents, ils labouroient les leurs chacun à leur tour, & finiſſoient par celles des Curacas. Celles de l'Inca & du Soleil étoient travaillées les

dernieres. Tous les Indiens s'assembloient pour ce travail, qui étoit pour eux un plaisir, & ils y alloient parés de leurs plus beaux habits, sur lesquels il y avoit de grandes plaques d'or & d'argent, avec de belles plumes sur la tête. Ils chantoient des chansons à la louange de leur Inca, & prenoient cette fatigue avec joye, parce qu'elle se rapportoit directement au Soleil & à l'Inca. Dans l'enceinte de la ville de Cuzco, il y avoit une piece de terre qui rapportoit beaucoup, & les Péruviens la regardoient comme une des plus grandes richesses du Soleil, à cause qu'elle avoit été la premiere qu'on lui eût consacrée. Les seuls Incas & les Pallas pouvoient la travailler, ce qu'ils faisoient avec joye & parés de leurs plus beaux ornements.

Chaque Indien avoit une piece de terre qui rapportoit une quantité de maïs suffisante pour le nourrir lui & sa femme. On l'augmentoit d'une certaine quantité lorsqu'il avoit un garçon, & on ne lui en donnoit que la moitié pour une fille. Quand le fils se marioit, le pere, suivant la loi, lui remettoit la terre qu'il avoit reçue pour lui, & celle des filles étoit remise à leurs maris, après quoi le pere ne songeoit plus à elles. Les terres qu'on n'arrosoit point, & où on semoit des légumes étoient également partagées. Quant à la division de celles de la Noblesse, on suivoit l'usage des Curacas, & on leur en donnoit plus ou moins suivant la quantité de leurs enfants, ou de leurs domestiques; ce que les Indiens observoient encore avec plus de scrupule à l'égard des Incas du sang Royal, auxquels ils donnoient les meilleures terres.

Reglements pour les tributs.

Dans les pays où il y avoit peu d'eau, on en donnoit à chacun suivant son rang, & surtout dans les années de sécheresse. On sçavoit la quantité d'eau, & le temps nécessaire à chacun pour arroser les terres, & la faveur ne pouvoit procurer aucune préférence sur cet article. On punissoit publiquement celui qui n'avoit pas soin d'arroser son champ. La punition consistoit en trois ou quatre coups de pierre sur les épaules, ou le fouet sur les bras & sur les cuisses avec des verges d'osier, & ce châtiment étoit accompagné des noms de fainéant & de lâche, injure la plus mortifiante. Voici quels étoient les reglements auxquels tout le monde étoit obligé de se soumettre, soit pour cultiver les terres, soit pour payer le tribut au Roi, soit enfin pour s'aider les uns les autres.

1°. Qu'on ne troublât en aucune façon ceux qu'on avoit exemptés du tribut pour des raisons particulieres. Tels étoient les Princes du Sang, les Généraux d'armées, les Capitaines jusqu'aux Centeniers, leurs neveux & leurs enfants, les Curacas & leur famille, tous les Officiers du Roi pendant qu'ils étoient en charge, aussi bien que les Soldats lorsqu'ils étoient à la guerre, les jeunes gens avant qu'ils eussent atteint l'âge de vingt-cinq ans (car ils étoient obligés jusqu'alors de servir leurs plus proches parents), les vieillards au dessus de cinquante ans, toutes les femmes, tous les impotents & tous les Prêtres, Ministres du Soleil & Vierges élues.

2°. Que tous ceux qui n'étoient pas compris dans le rang des exemptés payassent exactement le tribut.

3°. Que l'on s'acquittât du tribut imposé par son travail, par le devoir de sa charge, ou par le temps qu'on employoit au service du Roi ou de l'Empire, & non en tirant quelque chose de son bien, qui tînt lieu de corvée.

L'AME'RIQUE.

4°. Que chacun s'occupât de son métier sans se mêler de celui d'autrui; excepté dans le labourage & la milice, deux choses communes & générales.

5°. Que le payement du tribut se fît avec les denrées que produisoit le pays, sans pouvoir l'emprunter d'un autre.

6°. Qu'on donneroit aux ouvriers employés par l'Inca, ou les Curacas, tout ce qui leur étoit nécessaire pour leur métier, comme de l'or, de l'argent ou du cuivre à l'Orfévre; de la laine ou du coton au Tisserand; des couleurs au Peintre, &c. Un ouvrier n'étoit obligé que de donner au plus trois mois de son temps, & s'il vouloit, pour achever l'ouvrage, travailler plus long-temps, ce qu'il employoit au-delà du temps déterminé, étoit rabattu sur l'année suivante. On avoit soin de marquer ce surplus par des nœuds, afin de ne pas l'oublier.

7°. Que tous les ouvriers qui payoient le tribut par leurs travaux fussent entretenus de vivres, d'habits, de remedes même s'ils tomboient malades pendant le temps de leur travail; & qu'on eût les mêmes attentions pour leurs femmes & leurs enfants, afin qu'ils les aidassent & les soulageassent; car dans les travaux donnés à tâche, on ne demandoit que de le voir finir; de façon que si un ouvrier aidé par sa famille, achevoit en huit jours l'ouvrage de deux mois, il étoit quitte de son tribut. Il y avoit cependant encore une loi qui ordonnoit que les riches & ceux qui avoient achevé leur tâche, aidassent aux autres pendant un jour ou deux.

8°. Qu'à des temps marqués les Juges, les Receveurs & les Maîtres des Comptes s'assemblassent dans la capitale de chaque Province pour y faire les comptes en présence du Curaca & du Gouverneur. Ces comptes se faisoient avec des nœuds ou de petits cailloux, & les Officiers du Roi ou les Gouverneurs examinoient ceux qui pouvoient faire mention de ce que chaque Particulier avoit exécuté. On leur montroit ensuite toutes les provisions & les munitions qui étoient dans le magasin public, enfin jusqu'à l'or, l'argent & les pierreries qu'on avoit offerts au Roi. L'Inca Gouverneur prenoit un mémoire de tout ce qui étoit dans la Province, afin qu'il ne se fît aucune tromperie de la part des Receveurs & de celle des Indiens.

9°. Que tout ce qui resteroit des tributs après la dépense du Roi, seroit employé à l'avantage des sujets, & mis dans les magasins publics pour s'en servir au besoin. Quant aux choses rares, comme l'or, l'argent, les pierreries, les plumes fines, les couleurs qui servoient à peindre ou à teindre, le cuivre & les autres choses singulieres que les Curacas présentoient chaque année au Roi, elles tournoient autant à leur profit qu'à celui de leur Souverain; car ce Prince, après en avoir pris ce qu'il lui en falloit pour le service de sa maison & de celles des Princes du Sang, partageoit le surplus entre ses Capitaines, & ceux mêmes qui lui en avoient fait présent. Sans cette attention du Monarque personne n'auroit osé faire usage de ces raretés.

Le dixieme & dernier reglement déclaroit le genre des occupations ordonnées aux Indiens, soit pour le service du Roi, soit pour celui de leurs Provinces & de leurs Villes: comme d'applanir & de reparer les chemins, de rebâtir les Temples du Soleil, ou d'y faire les réparations nécessaires; de travailler aux magasins, aux palais des Gouverneurs & des Juges; de raccommoder les ponts; de faire passer les rivieres dessous; d'être couriers;

de labourer les terres, ferrer les fruits, conduire les troupeaux, garder les biens de la terre, conftruire des hôtelleries pour recevoir les voyageurs, & s'y trouver pour les fervir.

Les Indiens donnoient encore pour tribut à l'Inca les habits, les armes & les chauffures des foldats qu'ils étoient obligés de faire, auffi bien que celles des pauvres & des infirmes, que l'âge ou les incommodités empêchoient de travailler. Les habillements fe faifoient de la laine que fourniffoient les prodigieux troupeaux de l'Inca & du Soleil. Sur toute la côte, où le climat étoit trop chaud pour fe fervir d'habits de laine, on les faifoit avec du coton qui fe tiroit auffi du domaine de l'Inca. Il y avoit trois fortes d'étoffes de laine; la premiere, qui étoit fort groffe, ne fervoit qu'au menu peuple; la feconde, beaucoup plus fine, étoit réfervée pour les Gentilshommes, les Officiers de l'Inca, les Capitaines & les Curacas. Cette laine étoit de toutes couleurs, & travaillée à peu près comme les draps de Flandres; la troifieme, qui étoit de la plus grande fineffe qu'on pût trouver, fervoit au commun des Princes du Sang, tant Soldats que Capitaines & Officiers du Roi. Ces vêtements plus ou moins fins, fe faifoient indifféremment dans les Provinces, fuivant le talent des ouvriers. On faifoit la chauffure dans les Provinces qui produifoient beaucoup d'un chanvre qu'on tiroit de la tige & des racines d'un arbre. Les efpeces d'armes fe fabriquoient dans les pays où l'on trouvoit le plus de matiere convenable, & ainfi chaque Province fourniffoit ce qu'elle avoit, fans aller chercher chez les autres ce qu'elle n'avoit pas.

Fêtes du Soleil.

La principale des quatre fêtes du Soleil que les Rois Incas célebroient à Cuzco fe nommoit *Raymi*, & elle arrivoit au mois de Juin, lorfque le Solftice étoit paffé. Tous les Généraux & les Capitaines affiftoient à cette fête, à moins qu'ils ne fuffent à la guerre. Les Curacas & les grands Seigneurs du pays accouroient à l'envi pour fe trouver aux cérémonies d'un fi grand jour. Quoiqu'ils ne fuffent point obligés d'en être témoins, ils étoient bien aifes de venir adorer leur Dieu, & témoigner leur refpect à leur Roi. Lorfque la vieilleffe, la maladie, les affaires de l'Etat les empêchoient de s'y rendre, ils envoyoient leurs fils & leurs freres, avec leurs parents les plus proches. L'Inca s'y trouvoit toujours, à moins qu'il ne fût à la guerre, ou qu'il ne fît la vifite de fon Royaume. Il en commençoit les cérémonies par une proceffion, & fe mettoit le premier en marche comme fouverain Prêtre, quoiqu'il y eût toujours un Incas du fang Royal, oncle ou frere légitime du Roi, revêtu de cette charge. Les Curacas marchoient après lui parés magnifiquement; les uns de robes femées de lames d'or & d'argent, avec des guirlandes de ces métaux fur leur coëffure; les autres couverts de la peau d'un lion, dont la tête leur fervoit de coëffure, pour faire croire qu'ils avoient le courage de cet animal dont ils fe perfuadoient être defcendus. On en voyoit d'autres vêtus comme on dépeint les Anges parés des aîles du *Cuntur*, oifeau fi terrible & fi fort que plufieurs ont tué des hommes. Les Indiens qui portoient les aîles de ces oifeaux, croyoient auffi en tirer leur origine.

Les Incas avoient des mafques extraordinaires, repréfentant toutes fortes de figures horribles à voir. On les eût pris alors pour des infenfés, en

L'AMÉRIQUE.

examinant leurs actions, jointes à un bruit confus d'instruments mal accordés. Chaque Nation portoit les armes dont elle se servoit à la guerre. D'autres Curacas portoient en peinture les belles actions qu'ils avoient faites pour le service du Soleil & celui des Incas. D'autres se faisoient suivre par un grand nombre de domestiques qui jouoient des instruments, enfin chaque Nation & chaque Particulier cherchoit à se distinguerdans cette fête.

Tous les Indiens, après la procession, se préparoient au Raymi par un jeûne fort austere, puisque pendant trois jours ils ne mangeoient qu'un peu de maïs blanc crud, avec une petite quantité d'herbes appellées *Chucam*, & ne bûvoient que de l'eau. Les Prêtres Incas qui devoient faire les sacrifices préparoient la veille de la fête les moutons & les agneaux qui devoient y servir, aussi bien que les vivres & le breuvage qu'on devoit présenter au Soleil. Ils examinoient auparavant à peu près le nombre de ceux qui se trouvoient à la fête; car il falloit que tout le monde de quelque condition qu'il fût, eût part à ces offrandes. Les femmes du Soleil employoient cette même nuit à pétrir une pâte nommée *Cancu*, & elles en faisoient de petits pains de la grosseur d'une pomme. Les Indiens ne pétrissoient jamais leur pain que dans cette occasion & à une autre fête, encore n'en mangeoient-ils que deux ou trois morceaux. Une espece de légume appellée *Gara*, qu'ils faisoient bouillir ou rôtir, leur tenoit ordinairement lieu de pain. Les Vierges élues pouvoient seules pétrir la farine dont on faisoit les pains, que l'Inca & les Princes du Sang devoient manger. Elles accommodoient aussi toutes les autres viandes, & il étoit supposé que ce jour-là le Soleil traitoit ses enfants. Tout ce qu'il falloit pour le festin des Incas étoit préparé par les femmes du Soleil, & les autres femmes se chargeoient d'apprêter tout ce qui étoit destiné pour le peuple. Le pain qui se faisoit en cette occasion étoit pétri avec une attention extrême, & il falloit que la farine fût très-pure.

Le jour de la fête, l'Inca sortoit accompagné de tous ses parents, qui marchoient suivant leur rang & leur âge. Ils alloient ainsi dans une grande place, où ils attendoient nuds pieds & les yeux tournés vers le Levant que le Soleil parût. D'abord qu'ils l'appercevoient, ils se mettoient à genoux pour l'adorer, & les bras ouverts vis-à-vis de leurs visages, ils lui donnoient des baisers en l'air, en disant qu'ils le regardoient comme leur pere & leur Dieu. Les Curacas qui n'étoient pas du sang Royal, faisoient les mêmes adorations. Le Roi seul se levoit ensuite, prenoit deux grands vases pleins de leur breuvage ordinaire, & en qualité de fils aîné du Soleil il l'invitoit à boire dans le vase qu'il tenoit de la main droite. Après cette invitation, l'Inca répandoit la liqueur de ce vase dans une cuvette d'or, d'où, par le moyen d'un tuyau, elle se rendoit à la maison du Soleil. L'Inca bûvoit ensuite un peu de la liqueur du vase qu'il tenoit de la main gauche, & partageoit le reste entre tous les Princes du Sang, en versant quelque partie de cette liqueur dans les petites coupes d'or ou d'argent qu'ils avoient apportées à ce dessein. On donnoit aux Curacas une autre boisson que les femmes du Soleil avoient préparée, car la premiere n'étoit uniquement que pour les Incas du sang Royal.

Après cette cérémonie ils alloient tous en ordre à la maison du Soleil, & à deux cents pas du Temple chacun se déchaussoit à l'exception du Roi. Ce Prince & tous les Incas de son sang entroient & se prosternoient devant l'image du Soleil. Les Curacas se croyant indignes de cet honneur, demeuroient dans la grande place. Aussitôt que le Roi avoit offert au Soleil le vase d'or qu'il tenoit, tous les Princes du Sang remettoient les leurs aux Prêtres Incas. Les Sacrificateurs offroient ces vases d'abord, & alloient ensuite prendre ceux des Curacas, qui s'avançoient suivant leur rang, & le temps auquel ils avoient été soumis à l'Empire de l'Inca. En donnant leurs vases, ils faisoient présent au Soleil de petits animaux d'or & d'argent de toutes les especes, mais surtout de celles qui abondoient dans leurs Provinces. Cette offrande finie, chacun retournoit en silence prendre la place qu'il occupoit auparavant. On voyoit alors paroître les Sacrificateurs avec une grande quantité d'agneaux & de brebis brêmes de différentes couleurs. Ils choisissoient dans tous les bestiaux qui appartenoient au Soleil, un agneau noir pour l'offrir le premier. Ils sacrifioient cet agneau afin d'en tirer des présages sur la solemnité de la fête, cérémonie qu'ils observoient aussi dans toutes leurs actions importantes, & ils jugeoient des sentiments du Soleil par le cœur & par les poumons de la victime. Selon les présages dont ils avoient besoin, ils immoloient des agneaux, des moutons & des brebis brêmes, car ils n'ôtoient jamais la vie aux autres, & ils ne les mangeoient que lorsqu'elles ne pouvoient plus porter.

Dans ces sacrifices ils tournoient la tête de l'animal du côté du Levant, & pendant que trois ou quatre hommes le tenoient fortement, les Sacrificateurs lui ouvroient le côté gauche, & tiroient avec la main le cœur, les poumons & toutes les entrailles qui devoient sortir entieres sans qu'il y eût rien de rompu. Ils étoient satisfaits lorsque les poumons palpitoient encore, & après les avoir tirés seulement dehors sans les détacher entierement, ils souffloient dans le gosier de l'animal qu'ils lioient ou serroient ensuite avec la main, examinant si les conduits par où l'air entre dans les poumons étoient plus ou moins enflés. S'ils étoient très-gonflés, c'étoit un heureux présage, & on s'en réjouissoit. Si en ouvrant le côté de la victime elle s'échappoit des mains de ceux qui la tenoient, si le gosier qui tient ordinairement aux entrailles se rompoit, si les poumons étoient déchirés, que le cœur fût gâté, ou qu'il arrivât quelque autre accident, on en tiroit un mauvais augure. Lorsque le présage de l'agneau n'étoit pas favorable à la fête du *Raymi*, ils immoloient un mouton. Si le présage n'en étoit pas meilleur, ils sacrifioient une brebis brême, & s'ils n'avoient pas lieu d'être contents de ce dernier sacrifice, ils ne laissoient pas de célebrer la fête, mais c'étoit avec douleur; car ils croyoient que le Soleil leur pere étoit en courroux, & qu'il vouloit les punir de quelque faute.

Ils immoloient ensuite une infinité d'autres agneaux, de moutons & de brebis pour le sacrifice ordinaire, sans ouvrir le côté de ces dernieres victimes. Après les avoir égorgées, on les écorchoit, & on n'en gardoit que le sang & le cœur pour l'offrir au Soleil, avec le sang & le cœur du premier agneau. Les Sacrificateurs réduisoient le tout en cendres, avec un feu qu'ils croyoient avoir reçu immédiatement du Soleil, parce qu'ils l'allumoient de

cette maniere : Le premier des Prêtres portant sur la poitrine un vase concave très-poli & très-luisant, gros comme la moitié d'une orange, le présentoit aux rayons du Soleil. Ces rayons s'y rassembloient, & par réflexions allumoient un peu de coton, placé à une distance convenable. Ce feu qui étoit regardé comme sacré, servoit à consommer les offrandes, & à rôtir toute la viande qu'on mangeoit ce jour-là. On le conservoit ensuite pendant toute l'année dans la maison des Vierges élues, & s'il venoit à s'éteindre, c'étoit un très-mauvais présage. Lorsque le Soleil étoit caché la veille de la fête, jour destiné à tout préparer, le Grand Prêtre allumoit du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Cependant ils étoient chagrins d'avoir recours à ce moyen, parce qu'ils croyoient que le Soleil en refusant de leur donner du feu, leur marquoit qu'il étoit irrité contre eux.

La chair des animaux sacrifiés étoit cuite dans les deux principales places de la ville, & on la distribuoit à tous ceux qui se trouvoient à cette solemnité, selon leur rang & leur dignité. L'Inca assis dans une chaise d'or massif, posée sur une table de même métal, envoyoit dire aux Bourgeois de la haute & basse ville, comme à ses bons sujets, de boire de sa part aux principaux Indiens des Nations étrangeres qui se trouvoient à cette cérémonie. Après cette premiere invitation, l'Inca en faisoit faire une seconde aux Curacas des environs de Cuzco. Le Seigneur chargé de cette commission disoit à celui auquel il étoit envoyé : *Le Capac Inca t'envoye inviter à boire, & je viens pour te faire raison de sa part.* Le Capitaine ou le Curaca prenoit le vase avec beaucoup de respect, & levoit les yeux du côté du Soleil pour lui rendre graces de la faveur que son fils lui faisoit, & dont il s'avouoit indigne. Lorsqu'il avoit bû, il rendoit le vase à l'Inca sans aucun compliment, & donnoit plusieurs baisers à l'air comme une marque d'adoration. Les Capitaines & les Curacas attaquoient ensuite pour boire, les uns, l'Inca lui-même ; les autres, ses parents, en observant le même ordre dans lequel ils avoient été invités. Pour cet effet ils s'approchoient de l'Inca sans lui rien dire, & donnoient seulement des baisers à l'air. Le Roi les recevoit avec bonté, & prenoit les vases qui lui étoient offerts ; mais comme il ne pouvoit pas tout boire, & que cela ne lui étoit pas permis, il portoit le vase à sa bouche, prenoit quelques goutes de la liqueur, & ordonnoit à ses Gentilshommes, qui étoient tous Incas privilégiés, de boire pour lui avec les Capitaines & les Curacas. Ces Gentilshommes obéissoient avec joye, & après avoir bû, ils rendoient les vases à ceux qui les avoient présentés, & ces derniers les conservoient soigneusement, & les adoroient, pour ainsi dire, à cause que le Roi les avoit touchés de ses mains & de ses lévres. Toutes les boissons finies chacun reprenoit sa place, & des troupes de baladins venoient danser aux chansons. Ceux-ci étoient suivis de gens masqués qui portoient des devises & des blasons.

La fête du *Raymi* duroit neuf jours, pendant lesquels les festins, les jeux, les danses ne discontinuoient pas ; car on ne faisoit attention aux mauvais augures que les premiers jours. Après la neuvaine les Curacas s'en retournoient chez eux avec la permission du Roi, & très-satisfaits d'avoir assisté à la principale fête de leur Dieu. Le Roi la célebroit partout où il se

trouvoit

trouvoit, soit qu'il fût à la guerre, soit qu'il fût à la visite de son Royaume; mais elle se faisoit avec plus de solemnité à Cuzco que partout ailleurs.

Seconde fête.

La seconde fête du Soleil se célebroit lorsqu'on recevoit les jeunes gens Chevaliers, & on n'y observoit d'autres cérémonies que celles de la réception des Chevaliers, & des réjouissances qu'on faisoit ensuite.

Troisieme fête.

La troisieme fête du Soleil qui se nommoit *Cuscuierаymi*, se faisoit après les semailles, quand le maïs commençoit à sortir de terre. Alors les Péruviens offroient au Soleil quantité d'agneaux, de moutons & de brebis brêmes, le priant de commander à la gelée de ne point toucher à leur maïs. Dans la vallée de Cuzco & dans celles qui sont sur la même ligne, les gelées sont très-fortes, & le maïs plus au froid que tous les autres grains. Lorsque les Indiens voyoient qu'il n'y avoit point de nuage pendant la nuit, ils allumoient des herbages, croyant que la fumée empêchoit la gelée de faire impression. Le maïs étant la principale nourriture des Indiens, c'étoit avec raison qu'ils craignoient de le perdre, & qu'ils faisoient des vœux & des sacrifices. Ils honoroient cette fête par des danses & des festins, pendant lesquels ils buvoient avec excès, & comme les sacrifices étoient publics, la chair des victimes étoit partagée aux assistants.

Quatrieme fête.

La quatrieme & derniere fête solemnelle que les Incas célebroient à leur Cour se nommoit *Citu*. Elle étoit un sujet de joye générale, car ils ne la célebroient que lorsqu'ils vouloient bannir de la ville & des environs toutes les maladies, les peines & les foiblesses qui tourmentent ordinairement les hommes. Cette fête avoit beaucoup de rapport avec l'expiation des Gentils, & elle étoit accompagnée de grandes cérémonies. Les Indiens s'y préparoient par l'abstinence, & ils observoient ce jeûne le premier jour de la Lune, après l'Equinoxe de Septembre. Ils avoient deux sortes de jeûnes; le plus austere étoit celui pendant lequel ils ne mangeoient qu'un peu de maïs crud, & ne buvoient que de l'eau, & il duroit trois jours. Le second n'étoit pas si rude, car ils pouvoient manger le maïs rôti en plus grande quantité, & des herbes crues mêlées avec une sorte d'épicerie & du sel. Leur breuvage ordinaire ne leur étoit point interdit, mais ils ne pouvoient manger qu'une fois le jour.

Après s'être ainsi préparés, & que tous en général jusqu'aux enfants avoient jeûné un jour entier avec cette grande austerité, ils passoient la nuit à faire d'un pain qu'ils nommoient *Cancu*. Ils le formoient en pelotons qu'ils mettoient dans de grandes marmites de terre, ainsi qu'une autre sorte de pain dans lequel ils mêloient le sang des jeunes garçons & des enfants au dessus de cinq ans & au dessous de dix ans. Ce sang étoit tiré d'entre les sourcils & des narines. Les parents s'assembloient pour cette cérémonie, c'est-à-dire, que les freres alloient dans la maison de leur aîné, ou de leur parent le plus proche & le plus âgé. La nuit qu'on faisoit ce pain, & un peu avant la pointe du jour, ceux qui avoient jeûné se lavoient le corps, & avec de la pâte dans laquelle on avoit mis du sang, ils se frottoient la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras & les cuisses, afin de se nettoyer & de chasser de leurs corps toutes les maladies & les foiblesses. Après cette cérémonie, le plus âgé ou le plus qualifié de la maison prenoit

L'AMÉRIQUE.

un morceau de cette pâte dont il frottoit la porte de la rue, & l'y laissoit attaché pour marquer qu'on s'étoit purifié dans cette maison. Le Grand Prêtre faisoit la même cérémonie dans le Palais & dans le Temple du Soleil, & d'autres Prêtres en alloient faire autant dans la maison des femmes du Soleil, & dans un Temple qui étoit à une lieue de la ville. On envoyoit encore des Prêtres dans les lieux qui étoient regardés comme sacrés, & le plus âgé des oncles du Roi faisoit cette cérémonie dans son Palais.

D'abord que le Soleil paroissoit tous les Indiens l'adoroient, le prioient de chasser bien loin tous les maux intérieurs & extérieurs dont ils étoient menacés, rompoient un morceau du pain dans lequel il n'y avoit point de sang & le mangeoient. Après l'adoration qui se faisoit à une heure marquée, afin qu'elle fût générale, on voyoit sortir de la Forteresse un Inca du sang Royal, représentant un Courier du Soleil. Il étoit richement vêtu, & sa mante étoit retroussée au tour de son corps. Il avoit à la main une lance garnie de plumes de différentes couleurs depuis la pointe jusqu'à la poignée, & enrichie de quantité d'anneaux d'or. Avec cette enseigne qui servoit d'étendard en temps de guerre, ce Courier sortoit de la Forteresse comme un Courier de guerre, & descendoit la côte en faisant différents mouvements avec sa lance jusqu'à ce qu'il fût au milieu de la principale place de Cuzco. Il joignoit en cet endroit quatre autres Incas du sang Royal, qui avoient des lances pareilles à la sienne, & qui étoient habillés comme lui. Lorsque le premier Courier approchoit des autres, il touchoit leurs lances de la sienne, & leur disoit que le Soleil leur commandoit, comme à ses messagers, de chasser de la ville & des environs tout ce qu'ils trouveroient d'incommodités & de maladies. Les Incas partoient en même temps le long des quatre grands chemins qui aboutissoient à la ville, & qu'ils croyoient conduire aux quatre parties du Monde. Tous les habitants, hommes & femmes, jeunes & vieux sortoient lorsqu'ils voyoient passer ces Incas, & venoient aux portes de leurs maisons avec des acclamations & des applaudissements extraordinaires, secouant leurs robes, comme pour en ôter la poussiere. Ils se frottoient aussi la tête, le visage, les bras & les cuisses avec la main, pour chasser de leurs maisons les maux que ces Couriers du Soleil bannissoient de la ville. Les quatre Coureurs trouvoient à un quart de lieue un pareil nombre d'Incas privilégiés qui prenoient leurs lances, & couroient un autre quart de lieue, où ils étoient relevés par d'autres : ce qui se répétoit jusqu'à cinq ou six lieues de la ville. On plantoit alors les lances, afin de montrer que les maux étoient bornés à cet endroit, & qu'ils ne pouvoient passer ces limites.

La nuit suivante les mêmes Incas sortoient dans les rues avec de grandes torches de paille nattée qui brûloient un certain espace de temps. Après avoir parcouru toute la ville, ils en sortoient croyant mettre dehors les maux de la nuit, comme ils avoient chassé avec leurs lances les maux du jour. Ils jettoient le reste de ces torches dans la riviere, où ils s'étoient lavés le jour précédent, afin que son courant emportât jusques dans la mer les maux qu'ils avoient bannis. Si le lendemain un Indien rencontroit au bord de la riviere quelque reste de ces torches, il s'en éloignoit promptement, dans la crainte qu'il ne fût contagieux. Après s'être ainsi servis du fer & du

feu, ils faisoient des réjouissances publiques pendant tout le quartier de la Lune, & rendoient graces au Soleil de les avoir délivrés de leurs maux. Ils lui sacrifioient beaucoup d'agneaux & de moutons, dont ils jettoient dans le feu les entrailles, & faisoient cuire publiquement la chair qu'ils distribuoient à tous les assistants. Ils passoient le jour & la nuit à chanter, à danser & à boire, n'oubliant rien de ce qui pouvoit les divertir dans les maisons particulieres & dans les places publiques.

Autres fêtes.

Les Indiens célebroient aussi dans le Temple du Soleil, mais avec moins de solemnité, le commencement de chaque Lune. Ils faisoient des sacrifices en actions de graces, lorsque les Incas avoient remporté quelque victoire, ou lorsqu'une Province se soumettoit volontairement à l'Empire. Ils faisoient encore des fêtes chacun dans leurs maisons après avoir fait la recolte & serré la moisson. Ils offroient au Soleil un peu de suif qu'ils brûloient; mais les Gentilshommes & les plus riches lui sacrifioient des lapins domestiques qu'ils jettoient dans le feu, pour rendre graces au Soleil des biens qu'il leur avoit accordés cette année, & pour le prier de recommander à leurs greniers de bien garder les grains qu'il leur avoit donnés.

Pompe funebre des Rois.

Les funerailles des Rois se faisoient avec beaucoup de solemnité, & pendant un certain espace de temps. Leurs corps étoient embaumés si parfaitement qu'ils paroissoient encore vivants, & on en portoit toutes les parties intérieures dans un Temple, à cinq lieues de Cuzco, sur la riviere de Yucay. Lorsque l'Inca mouroit, ou quelqu'un des principaux Seigneurs du pays, les domestiques & les femmes qu'ils avoient le plus aimés, se laissoient enterrer vivants. Les Indiens croyoient à l'immortalité de l'ame, mais ils s'imaginoient qu'après cette vie il y en avoit une corporelle, & en conséquence de cette idée les femmes & les domestiques du Roi ou du Prince qui étoit mort, s'offroient à le suivre pour le servir. Après avoir embaumé le corps de leur Inca, les Péruviens le plaçoient dans le Temple & devant l'image du Soleil, & lui offroient des sacrifices comme à une homme divin, fils du Soleil. Les Bourgeois de la ville pleuroient tous les jours leur Souverain, durant un mois entier. Les Naturels des Provinces éloignées de Cuzco, qui se trouvoient établis dans cette ville lors de la mort de l'Inca, sortoient dans la campagne avec les enseignes de ce Prince, ses bannieres, ses armes, ses habits, & tout ce qu'il falloit enterrer avec lui. Ils mêloient à leurs plaintes le récit des victoires que l'Inca avoit remportées, celui de ses exploits mémorables, & des biens qu'il avoit faits à leurs pays.

Le premier mois de deuil passé, on le renouvelloit tous les quinze jours pendant toute l'année. Il y avoit parmi les Indiens des hommes & des femmes qui excelloient dans l'art de pleurer, & ils en faisoient profession. Ces hommes & ces femmes ne cessoient d'accompagner de leurs gémissements les éloges du feu Roi. On observoit dans les Provinces les mêmes témoignages de douleur, que l'on donnoit dans la ville capitale, & chaque Seigneur affectoit de porter un grand deuil. Il alloit visiter les lieux où le Prince s'étoit arrêté dans son pays, & en parlant des faveurs qu'il en avoit reçues, il faisoit éclater les regrets les plus sensibles.

Les entrailles du Roi mort étoient enterrées avec toute sa vaisselle, sa batterie de cuisine, ses habits, ses plus riches joyaux, & les meubles de

L'AMÉRIQUE.

toutes ſes maiſons, comme s'il devoit en faire uſage dans l'autre vie. A l'égard des autres richeſſes placées dans les maiſons Royales par grandeur & par magnificence, comme les cuves, les buchers, les arbres d'or & d'argent, &c. on n'y touchoit point, & on les gardoit avec reſpect pour ceux qui ſuccédoient à la couronne.

Noms nouveaux des habitants du Pérou, pour diſtinguer les races.

On appelle Eſpagnols ou Caſtillans ceux qui viennent d'Eſpagne, & leurs enfants ſe nomment *Crioles*. Le nom de Negre ſe donne au Noir né aux Indes, pour le diſtinguer de celui qui vient de Guinée. Leur amour propre eſt plus flatté d'être né dans le pays que dans une terre étrangere. Le nom de Mulâtre déſigne le fils d'un Negre & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Negreſſe, & les enfants de celui-ci ſont appellés *Cholos*. Les Métiz doivent la naiſſance à un Eſpagnol & à une Indienne, ou à un Indien & à une Eſpagnole. On regarde aux Indes les Métiz avec une eſpece de mépris; de ſorte qu'ils aiment mieux être appellés Montagnards, quoique ce nom ne ſoit pas fort honorable dans le pays. Les enfants d'un Eſpagnol & d'une Métize, ou d'un Métiz & d'une Eſpagnole, ont quatre parts d'un Indien & trois d'un Eſpagnol, & ſont nommés *Quatralvos*. Les enfants d'un Métiz & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Métize, ont le nom de *Treſalvos*, pour marquer qu'ils ont les trois quarts de l'Indien & un de l'Eſpagnol. Tous ces noms & pluſieurs autres ont été inventés, afin de diſtinguer le mélange des races, qui s'eſt fait dans ce pays.

CHAPITRE II.

Découvertes & conquêtes du Bréſil par les Portugais.

SUIVANT les relations qu'on attribue à Americ Veſpuce, & qui en effet portent ſon nom, on pourroit croire qu'il fut le premier qui découvrit le Bréſil; mais on apperçoit tant de fauſſetés apparentes dans ces relations, qu'on n'oſe s'y rapporter; je n'en ferai donc aucune mention.

Après que Colomb eut découvert dans ſon troiſiéme voyage l'iſle de la Trinité & les bouches de l'Orenoque, il auroit été facile aux Eſpagnols d'avancer vers l'Orient & de découvrir le pays de la Guyane entre l'Orenoque & l'Amazone. Ils voyoient bien une terre qui avançoit vers l'Orient; mais leur but, ou plutôt celui de Colomb, dont ils ſuivoient alors les impreſſions, les portoit vers cette mer qui s'enfonce entre la terre ferme au Midi, & la Floride au Nord. Les établiſſements déjà faits, l'or qu'on en rapportoit, l'eſpérance d'arriver par-là immédiatement à la côte Orientale des Indes, tout les conduiſoit de ce côté, & les empêchoit de porter leurs vûes vers le Bréſil.

Cependant ce pays fut découvert par des Portugais qui ne le cherchoient pas non plus. Pierre Alvarès Cabral, homme diſtingué par ſa naiſſance, partit pour Sofala avec une flotte de treize vaiſſeaux au mois de Mars de l'année 1500, & il devoit pouſſer enſuite juſqu'à la côte de Malabar. Après

avoir passé les isles du Cap-Verd, il prit tellement le large afin d'éviter le calme qui regne sur les côtes d'Afrique, qu'il se trouva le 24 d'Avril à la vûe d'une terre inconnue située à l'Oueft. Une tempête l'obligea de ranger cette côte, & il courut jusques vers le quinzieme dégré de latitude Australe, où il trouva un bon port qu'il nomma pour cette raison, *Porto-Seguro*, (Port sur). Il donna le nom de Sainte-Croix, au pays même qui le conserva quelque temps. Dans la suite on changea ce nom en celui d'une sorte de bois qu'on y trouva; & qui étoit connu en Europe sous le nom de Brésil, longtemps avant qu'on fît la découverte du pays, qu'on appelle ainsi aujourd'hui.

Cabral envoya à terre ses découvreurs, & sur le rapport qu'ils firent que la terre paroissoit être très-fertile, arrosée de belles rivieres, couverte d'arbres fruitiers de plusieurs especes, & habitée d'hommes & d'animaux, il résolut d'y descendre pour rafraîchir son monde, & se mettre dès-lors en possession du pays. Les présents & les amitiés qu'il fit aux habitants qui oserent approcher des Portugais, lui gagnerent leur affection, & ils s'empresserent de fournir à la flotte les fruits de leur pays. Le Général Portugais, charmé de sa découverte, planta un poteau pour prendre possession de cette terre, & y laissa deux criminels, dont la peine de mort avoit été changée en celle de la déportation. Cabral fit ensuite embarquer un Sauvage de bonne volonté sur un de ses vaisseaux, qui devoit aller porter à Lisbonne la nouvelle de sa découverte, & continua son voyage vers les lieux pour lesquels sa flotte étoit destinée.

La Cour de Portugal, instruite & satisfaite de ce que Cabral lui avoit mandé, chargea différents Particuliers d'aller reconnoître le pays, dont il avoit fait mention. Gonçale Cohelo & plusieurs autres employerent un temps considérable à visiter les ports, les bayes, les rivieres, enfin une grande partie du pays. Tous les habitants ne ressembloient pas à ceux que Cabral avoit vus : ces derniers lui avoient paru doux, simples & portés pour les Etrangers ; les autres au contraire étoient barbares, féroces & indociles. Les terres d'ailleurs, quoique belles & fertiles en apparence, ne sembloient renfermer aucune des richesses qui flattent le plus la cupidité. Ces connoissances, dont les voyageurs Portugais firent le détail à la Cour, ralentirent l'ardeur qu'on avoit d'abord témoignée pour faire des établissements. On ne renonça pas néanmoins entierement à ce projet, & on fit encore quelques voyages, parce que le bois de Brésil, les singes & les perroquets, qui se vendoient avantageusement en Europe, ne coutoient que la peine de les prendre. On envoya aussi dans ce pays des hommes condamnés à la mort & quelques femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Royaume. Ces malheureux avoient toutes les peines imaginables à se défendre contre les Sauvages, & plusieurs périssoient de misere, ne pouvant tout à la fois veiller à leur sûreté, & cultiver la terre pour en tirer de quoi subsister.

Les Portugais commencent à s'établir au Brésil.

Enfin on promit en Portugal d'amples concessions à ceux qui se présenteroient d'eux-mêmes pour faire des établissements au Brésil. Ces promesses ne paroissant pas suffire aux vûes qu'on se proposoit, on assigna à quelques Seigneurs des Provinces entieres dans le pays découvert, afin qu'ils s'intéressassent à leur procurer des habitants. On employa encore un troisiéme

L'AMÉRIQUE.

moyen qui fut de donner le Bréfil à ferme pour des revenus affez modiques, le Roi fe contentant d'une Souveraineté réduite prefque au feul titre. Tous ces avantages ne purent déterminer qu'un très-petit nombre de perfonnes à aller s'établir dans un pays, où il falloit fe partager entre une défenfe perpétuelle contre les Barbares, dont on étoit toujours à la veille d'être opprimé, & un travail affidu pour défricher & cultiver la terre. Dans les commencements les Portugais eurent beaucoup à fouffrir des Brafiliens qui, accoutumés à manger les prifonniers qu'ils faifoient, furprenoient fouvent quelque nouvel arrivé, le maffacroient & ne manquoient pas d'en faire un feftin. Quelques Religieux Françifcains partirent avec les premiers Colons, & comme un d'eux fe noya en voulant paffer une riviere, on donna le nom de faint François à cette riviere, & elle l'a gardé jufqu'à ce jour. Malgré les difficultés & le dégoût de plufieurs Portugais, le Bréfil fe peupla peu à peu d'Européens, & les fruits que les Colons retirerent de leur travail & de leur induftrie, exciterent infenfiblement un plus grand nombre de Portugais à former des établiffements auprès des premiers arrivés. Les attaques fréquentes des Naturels du pays obligerent les Portugais à fe tenir fur leurs gardes. En conféquence ils fe partagerent en différentes Capitaineries prêtes à fe fecourir mutuellement, & fongerent à bâtir des habitations folides. Ils y travaillerent fi efficacement qu'en moins de cinquante ans, il y eut le long de la côte diverfes bourgades, dont les cinq principales étoient Tamacara, Fernambouc, Ilheos, Porto-Seguro, & faint Vincent.

Les avantages que les nouveaux habitants tiroient de leur établiffement dans une terre fi fertile commencerent à infpirer au Roi de Portugal l'envie de tirer plus de profit qu'on n'avoit fait jufqu'alors d'une découverte auffi importante. Pour cet effet, Jean III. qui régnoit alors, révoqua tous les pouvoirs antérieurs accordés aux Chefs des Capitaineries, & envoya en 1549. Thomas de Souza avec le titre de Gouverneur Général, & les ordres de bâtir une ville à la baye de tous les Saints. La Cour l'avoit auffi chargé d'un nouveau plan de Gouvernement tout dreffé, & les Officiers qu'elle avoit nommés s'embarquerent en même temps que lui fur une efcadre de fix vaiffeaux. Le Roi, défirant coopérer à la converfion des Brafiliens qu'il regardoit comme fes fujets, demanda des Miffionnaires au Pape Paul III. Il en obtint fix qui partirent avec Souza au commencement d'Avril, & arriverent au Bréfil au bout de deux mois. Souza fongea auffitôt à bâtir une ville qu'il nomma San-Salvador (faint Sauveur.) Quelques-uns la nomment la Baye, parce que c'eft la ville de cette baye. Quoique le nouveau Gouverneur & Edouard d'Acofta, fon fucceffeur, euffent fouvent des guerres à foutenir contre les Brafiliens, ils trouverent encore les moyens de multiplier le nombre des villes. Les premieres n'eurent que des fortifications peu confidérables, parce qu'elles fuffifoient contre les Sauvages; mais par la fuite on les augmenta pour fe mettre à couvert des invafions des Européens qui couroient les côtes de l'Amérique. Nonobftant les précautions que prirent les Portugais, ils ne purent empêcher un François, nommé Villegagnon de s'établir à l'entrée de Rio-Janeiro, environ cinq ans après l'arrivée de Souza au Bréfil.

Etabliffement de Villegagnon dans le Bréfil.

Nicolas Durant, fieur de Villegagnon, né à Provins en Brie, Vice-Amiral

de Bretagne, & Chevalier de Malte, où il s'étoit signalé par son courage & par sa conduite, reçut à Nantes quelque mortification de la part de son Ordre. Le chagrin qu'il ressentit, joint au désir de visiter le Brésil, dont il avoit entendu faire le récit, le porta à s'adresser à l'Amiral de France Gaspar de Coligny, & à lui proposer d'armer une escadre pour faire un établissement en Amérique. L'Amiral étoit entierement dévoué à ce qu'on appelloit à Geneve la Réformation, & comme il croyoit le Chevalier de Malte fort ébranlé dans les sentiments de la Religion Catholique, il écouta favorablement ses propositions. Il connoissoit Villegagnon pour un homme brave, entreprenant, plein d'esprit & plus sçavant que ne l'est ordinairement un Militaire, & il se reposoit volontiers sur lui touchant le succès de son expédition. Villegagnon eut plusieurs conférences avec l'Amiral, qui voulut dresser lui-même le plan de l'entreprise, & exigea que la Colonie seroit toute protestante. Quelque contraire que cette condition dût être à la façon de penser d'un Chevalier de Malte, Villegagnon se prêta à tout sans hésiter. Il étoit encore trop plein de son ressentiment, pour ouvrir les yeux sur l'irrégularité de sa conduite, & il ne rentra en lui-même qu'au bout de plusieurs années.

Coligny fit entendre à Henri II. alors sur le thrône de France, combien il lui importoit de faire en Amérique des établissements ainsi que les Espagnols & les Portugais. Ce Prince agréa le projet qui lui fut présenté, & donna à Villegagnon deux ou trois vaisseaux bien équipés & munis d'artillerie & de provisions. Il ajouta dix mille francs en argent & lui permit d'emmener autant qu'il voudroit d'artisans pour l'établissement, & de matelots pour la course. Le Chevalier & ceux qui l'accompagnoient partirent du Havre de Grace au mois de Mai 1555. Les vents & plusieurs accidents rendirent la navigation fort longue, car les François n'arriverent qu'au mois de Novembre au Brésil. Villegagnon s'étant d'abord arrêté sur un rocher en fut chassé par la mer, & en avançant d'avantage vers les terres il trouva presque sous le tropique du Capricorne une petite isle dont il s'empara. Il y bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny, & se mit en état de se maintenir contre les Sauvages & contre les Portugais, à qui son voisinage devoit beaucoup déplaire.

Aussitôt que l'établissement fut commencé, Villegagnon écrivit à l'Amiral pour lui rendre compte de tout ce qu'il avoit fait. Il joignit à ses dépêches ce qu'il avoit pu recueillir des productions du pays, & demanda de quoi renforcer sa colonie. Il n'oublia point de décrire les mœurs des habitants & les avantages qu'on pourroit tirer de ce pays pour le commerce. L'Amiral communiqua la lettre de Villegagnon à Jean Calvin avec qui il étoit en relation, & l'Eglise de Geneve détermina une douzaine de personnes zélées à se joindre ensemble pour faire le voyage du Brésil. Dupont, qui s'étoit retiré près de Geneve & que l'Amiral connoissoit, se mit à la tête, & on nomma pour Ministres Pierre Richer, qui avoit quitté l'Ordre des Carmes, & Guillaume Chartier. Ils partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556. & l'Amiral les reçut à Châtillon où ils passerent pour prendre ses ordres. Ils s'embarquerent à Honfleur après avoir augmenté leur troupe à Paris & à Rouen; de sorte qu'elle se trouvoit composée d'environ trois cents hommes,

L'AMERIQUE. Ils leverent l'ancre le 20 Novembre 1556. & virent la terre du Bréfil entre Porto-Seguro & Spiritu-Santo le 26 Février 1557. Ils la cotoyerent jufqu'au 7 de Mars, & arriverent enfin à l'ifle & au Fort de Coligny. Peu de temps après Richer & Villegagnon eurent, au fujet de la Religion, une difpute qui les obligea à députer vers Calvin le Miniftre Chartier ; mais avant le retour de ce Miniftre les controverfes avoient dégénéré en une fédition, & Villegagnon, revenu de fes erreurs, reprit les fentiments dans lefquels il avoit été élevé & chaffa du Fort tous les Genevois. Ceux-ci entrerent dans le Rio-Janeiro & s'établirent en terre ferme à demi-lieue de l'ifle de Villegagnon. Ils en partirent huit mois après & repafferent en France, où ils n'oublierent rien pour détruire le Chevalier dans l'efprit de l'Amiral. Ce dernier, chagrin de s'être trompé fur les fentiments de Villegagnon, renonça à une entreprife qu'il n'avoit faite que pour procurer une retraite à ceux de fa Religion, & il fit tarir la fource des fecours, fans lefquels le Chevalier ne pouvoit fe maintenir longtems dans fon pofte. Villegagnon ainfi abandonné retourna en France & répandit plufieurs mémoires contre les Miniftres Proteftans avec qui il avoit eu des démêlés. Il fe retira enfuite dans une Commanderie de fon Ordre, auprès de faint Jean de Nemours, & après avoir fait plufieurs ouvrages au fujet des difputes de Religion, il mourut dans la foi Catholique. La Colonie qu'il avoit fondée ne fubfifta pas une année entiere depuis fon départ, car elle fut détruite par Emmanuel Sà, qui commandoit les Portugais. Tel fut le fuccès du premier établiffement que les François voulurent faire dans le Bréfil.

1558.

Les Portugais jouirent paifiblement de ce pays jufqu'en 1612. Il s'éleva à la vérité quelques difputes entr'eux & les Efpagnols, mais elles n'eurent point de fuites fâcheufes, & un accommodement folide appaifa les différends des deux Nations. Vers l'an 1594. un Capitaine de vaiffeau François, nommé Riffaut, fongea à faire un établiffement dans le Bréfil. Il y avoit fait une courfe quelque temps auparavant, & en commerçant avec les Brafiliens, il avoit eu occafion de gagner l'amitié d'un Chef de Sauvages. Ce Naturel invita Riffaut à fonder une Colonie dans fon pays, & le Capitaine François réfolut de profiter de ces heureufes difpofitions. Pour cet effet, il équipa trois navires & mit à la voile en 1594. La difcorde qui fe mit entre ceux qu'il conduifoit, & la perte de fon principal vaiffeau firent échouer l'entreprife. Riffaut, obligé de retourner en France, laiffa feulement quelques-uns de fes gens avec les Sauvages, & entre autres de Vaux, jeune Gentilhomme. Ce dernier fe fit tellement aimer des Brafiliens, qu'ils le prierent de leur procurer un établiffement de François. De Vaux, affuré de la bonne volonté des Sauvages, repaffa en France à la premiere occafion, & mit tout en ufage pour engager Henri IV. à envoyer une Colonie dans le Bréfil. Le Roi cédant aux follicitations réitérées de de Vaux, chargea la Ravardiere d'aller avec ce Gentilhomme voir fi les chofes étoient conformes à fon rapport, & il promit dans ce cas de fournir tout ce qui feroit néceffaire.

La Ravardiere partit au commencement de l'année 1604. fut fix mois au Bréfil, & après avoir tout examiné fcrupuleufement, il revint en France. Il fit néanmoins d'autres voyages encore avant l'établiffement propofé, & ce ne fut qu'après la mort d'Henri IV. que la Ravardiere, affocié avec Razilly

& le Baron de Sansy, obtint de la Reine Régente la permission de partir pour le Brésil. Les Associés mirent à la voile de Cancale en Bretagne le 19 Mars 1612. avec trois navires. Une tempête les jetta au port de Plymouth en Angleterre, où ils resterent jusqu'au 23 d'Avril. Ils en sortirent enfin & débarquerent à l'isle de Maragnan vers la fin de Juillet. Ils y commencerent une Forteresse sur une haute colline auprès du principal port de l'isle, & entre deux rivieres. Le nom de saint Louis fut donné à la Forteresse, & on y mit vingt-deux piéces de canon. Nonobstant ces précautions pour se défendre, les François ne se maintinrent gueres que deux ans. Jérôme d'Abulquerque, Gouverneur de Fernambouc, ayant envoyé une flotte aux Portugais, leur fournit les moyens d'attaquer les François, & ces derniers trop foibles pour résister, renoncerent à leur établissement, & reprirent la route de France.

Les Portugais, qui étoient partis suivant les ordres de leur Souverain à dessein de faire des établissements dans le Brésil, s'étoient tellement mutipliés & avoient trouvé une terre si fertile, qu'ils furent en peu de temps en état de se passer des secours qui pouvoient leur venir d'Europe. La force & l'abondance dont jouissoit la Colonie lui étoient d'autant plus nécessaires que Philippe II. Roi d'Espagne, étant devenu Roi de Portugal, ne put faire aucune attention au Brésil, à cause des guerres qu'il avoit à soutenir en Europe. Les mécontents des Pays-Bas, secouerent le joug sous le regne de Philippe, & formerent la République des Provinces-Unies. Il y avoit tout lieu de craindre dans le Brésil que les Hollandois, (c'est ainsi qu'on nomme ceux qui forment la République des Provinces Unies) ne fissent quelque entreprise contre les Portugais, mais ils étoient trop occupés à maintenir leur liberté, à laquelle ils songeoient alors uniquement. Ce ne fut guères qu'en 1623, qu'ils parvinrent à former la Compagnie des Indes occidentales, qui est encore aujourd'hui une des principales branches du Gouvernement, quoiqu'inférieure à celle des Indes Orientales.

Cette Compagnie devint fatale aux Portugais dès le commencement de son institution. Jacob Willekens & l'Hermite qui commandoient les vaisseaux qu'elle avoit armés, coururent les côtes de Portugal & firent des prises considérables. Après s'être ainsi essayés contre la Nation Portugaise, les Hollandois envoyerent le même Willekens au Brésil. Ce pays, qui a près de douze cents lieues de côte, est riche & fertile, & il y avoit peu de familles en Portugal, qui n'y possédassent des biens en fonds de terre. Les Brasiliens les plus voisins avoient été soumis peu à peu dans l'espace de plus de quatre-vingts ans, & on n'y prenoit aucune part aux guerres dont l'Europe étoit agitée. Le profond repos dont les Portugais jouissoient dans le Brésil depuis la destruction de la derniere Colonie Françoise, fut cause que tous les habitants devinrent Commerçants. Les Gouverneurs ainsi que les soldats étoient Marchands, & vivoient sans aucune inquiétude pour le dehors. Ils trafiquoient volontiers avec les Hollandois, & les préféroient même aux Portugais, parce qu'ils tiroient du profit des premiers. Ce commerce clandestin & les avantages que les Colons y trouvoient, les disposerent favorablement pour les Hollandois, & éloignerent de leurs esprits toute défiance à leur égard.

1624.

Les choses étoient en cet état lorsque Willekens parut avec son escadre

L'AMÉRIQUE.

à la baye de Tous les Saints. Les Portugais, soupçonnant le dessein des Hollandois, songerent moins à se défendre qu'à sauver leurs meilleurs effets, & l'Amiral Hollandois se rendit maître de San-Salvador ville grande, riche & capitale du Brésil. Don Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, tomba au pouvoir des Hollandois ; mais l'Archevêque Michel Texeira à la tête de son Clergé résista quelque temps, & se retira en bon ordre dans un bourg voisin où il se fortifia. Les Hollandois firent un butin considérable à la prise de San-Salvador & s'emparerent de la Capitainerie la plus forte & la mieux peuplée du pays. La nouvelle de l'invasion des Hollandois causa une
1625. grande consternation parmi les Portugais. Ils étoient persuadés que les Ministres Espagnols, charmés de leur voir perdre un pays qui leur faisoit une ressource, ne chercheroient pas à y remédier. Le Roi d'Espagne ne pensa pas néanmoins comme on l'avoit imaginé, & loin de négliger les intérêts des Portugais dans le Brésil, il promit d'armer une flotte Espagnole, & écrivit aux Grands de Portugal, afin que de leur côté ils équipassent des vaisseaux. Les flottes réunies n'en formerent qu'une seule commandée par Frédéric de Tolede Osorio, Marquis de Valduesa. Quatorze à quinze mille hommes tant soldats que matelots étoient sur ces vaisseaux, & comme le passage fut heureux, ils mouillerent en peu de temps à la baye de Tous les Saints.

Les Hollandois souffroient beaucoup à San-Salvador depuis la conquête qu'ils en avoient faite, parce que l'Archevêque Texeira, qui étoit venu à bout de rassembler quelques troupes, avoit souvent défait leurs partis. Peu content de ces avantages, s'il ne les chassoit entierement, il leur avoit coupé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués lorsqu'il mourut. Le commandement des Portugais fut confié ensuite à Nunnez Marino, qui ne le garda pas longtemps. Don François de Moura succéda à Marino & continua le blocus que ses deux prédécesseurs avoient commencé. La flotte Espagnole & la Portugaise parurent sur ces entrefaites devant le havre de San-Salvador, & quatre mille hommes débarquerent sous le commandement de Don Manuel de Menessez. Il ne falloit pas tant de soldats pour forcer une place déjà fatiguée d'un long blocus, & la garnison contraignit le Gouverneur Hol-
1626. landois à capituler le 10 d'Avril. Après cet exploit les deux flottes remirent à la voile & retournerent en Europe où elles arriverent fort délabrées, à cause des tempêtes qu'elles avoient essuyées dans le chemin.

La République des Provinces-Unies, chagrine de l'affront qu'elle avoit reçu de la part des Portugais, s'en vengea en enlevant plusieurs de leurs vaisseaux. Cette vengeance lui paroissant encore trop foible, elle arma une nouvelle flotte, & vers le milieu de l'année 1629. l'Amiral Lonk partit
1629. avec une flotte de vingt-sept vaisseaux de guerre, qui furent joints par d'autres sur lesquels étoient les troupes de débarquement commandées par Thierry de Wardenbourg. Les vents contraires retarderent l'arrivée de la flotte au
1630. Brésil, & elle ne découvrit la côte de Fernambouc que le 3 Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainerie avec deux mille quatre cents soldats & quatre cents hommes des équipages. Il s'avança le 16 vers la ville d'Olinde, qu'il prit après s'être rendu maître des trois Forts, qui lui coûterent trois combats. Lonk de son côté se posta sur le Recif, situé au

Midi d'Olinde & sur la pointe d'une longue terre où les Portugais avoient élevé le Fort de S. George. La frayeur s'empara alors des esprits des Colons, & les Hollandois, profitant de ce premier mouvement de crainte, se mirent en possession du reste de la Capitainerie, dont ils fortifierent avec soin les principaux lieux.

Cependant les Portugais d'Europe, touchés des pertes qu'ils essuyoient dans le Brésil, presserent vivement les Ministres de Madrid de faire des efforts pour chasser de nouveau les Hollandois. Ils leverent en même temps de bonnes troupes & armerent une nombreuse flotte abondamment pourvue de vivres & de munitions de guerre. Les Castillans joignirent quelques vaisseaux à ceux des Portugais, & l'Amiral d'Oquendo fut nommé pour commander cette flotte. Elle paroissoit suffisante pour reprendre tout ce qu'on avoit perdu, mais par malheur la mortalité se mit dans les troupes avant leur embarquement. De cinq mille soldats dont cette armée devoit être composée, il en mourut deux mille en moins de deux mois & demi & presque tous les autres déserterent. Il fallut ramener par force ces derniers & employer les menaces pour les embarquer. Enfin la flotte mit en mer au mois de Mai & fut renforcée aux Canaries par quinze vaisseaux de guerre. Au moyen de ce renfort, elle étoit composée de cinquante-quatre vaisseaux lorsqu'elle rencontra l'Amiral Général Pater, qui croyant les Portugais plus foibles qu'ils n'étoient, venoit au-devant d'eux avec quatorze vaisseaux & deux yachts. Les Hollandois, quoique beaucoup inférieurs en forces, livrerent combat aux ennemis & firent des prodiges de valeur. Pater & l'Amiral Thys périrent dans l'action avec leurs vaisseaux qui furent brûlés. Les Hollandois, découragés par la perte de ces deux Officiers, songerent à faire retraite & emmenerent à Olinde un vaisseau Espagnol qu'ils avoient pris dans le combat. D'Oquendo qui les suivoit, mouilla le long des côtes de Paraïba, mit à terre douze cents soldats pour la garde du pays, & fit quelques autres dispositions pour la sûreté de la riviere de saint François, & pour celle des Capitaineries de Segeripe & de la baye de Tous les Saints. Il rafraîchit ensuite l'armée Portugaise commandée par d'Abulquerque, & reprit la route de Lisbonne. Une flotte Hollandoise rencontra celle des Portugais, & la maltraita tellement qu'il n'y eut que quelques vaisseaux qui arriverent à Lisbonne.

Don Frédéric de Tolede, qui commanda une autre flotte l'année suivante, ne fit rien de considérable, & les Hollandois se rendirent maîtres, en moins de trois campagnes, des Capitaineries de Tamaraca, de Paraïba & de Rio-Grande. Les Hollandois en Europe résolurent de faire un dernier effort pour conquérir le reste du Brésil, & ils choisirent pour cette expédition le Comte Maurice de Nassau, qu'ils nommerent Capitaine Général. Il partit de Texel le 25 d'Octobre de l'année 1636. & arriva au Brésil le 23 de Janvier de l'année 1637. Les troupes qu'il conduisoit, jointes à celles qui étoient déja dans le pays, formerent une armée assez considérable. Les Capitaines, qui connoissoient le pays & la maniere de combattre des Portugais, instruisirent ceux qui accompagnoient le Comte Maurice, & on se mit presque aussitôt en campagne. Le Général Hollandois alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite après un combat très-opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses portes

1632.

1636.

1637.

L'AMÉRIQUE. au vainqueur, qui assiégea ensuite la citadelle de Porvacaon. La garnison fut obligé de sortir de cette place, malgré la vigoureuse résistance qu'elle fit pendant treize jours. Cette conquête fut suivie de celle d'Openeda & de quelques autres avantages très-importants.

Le Comte Maurice, persuadé qu'il viendroit plutôt à bout de vaincre les Portugais en divisant leurs forces, envoya sur la côte de Guinée une flotte qui prit le fameux Fort de saint George de la Mine. La campagne suivante
1638. ne fut pas encore favorable aux Portugais, qui perdirent diverses places importantes. Les Naturels de Siara, l'une des Capitaineries Septentrionales du Brésil, implorerent la protection & l'assistance du Comte Maurice contre les Portugais. Le Général Hollandois leur envoya George Gartman, un de ses Capitaines, qui aidé par le Roi de Siara, mit le siége devant la place, l'enleva & se rendit maître de tout le reste de la Capitainerie. Cette nouvelle conquête augmenta la puissance des Hollandois, qui étoient déjà en possession de plusieurs Capitaineries. Le Comte s'apperçut néanmoins que les Portugais avoient des intelligences dans quelques places de celles de Paraïba & de Rio-Grande. Pour prévenir les suites qu'elles pourroient avoir, le Général Hollandois s'assura de ceux dont la fidélité lui étoit suspecte, & fit rebâtir la ville Philippine dans le Paraïba, & la nomma Frederikstadt, du nom du Prince d'Orange. Il crut devoir tenter ensuite de s'emparer de San-Salvador. Pour cet effet, il y alla aussitôt qu'il eut reçu les soumissions d'un Roi des Tapuyes, & emporta les châteaux d'Albert, de saint Barthelemi & de saint Philippe, qui couvroient la place. Il la battit d'abord & se proposoit de continuer le siége avec vigueur, lorsque les assiégés firent une sortie dans laquelle ils tuerent quatre Capitaines de distinction, un Ingénieur & quantité de soldats Hollandois. Cette perte & l'impossibilité où le Comte Maurice se trouva d'empêcher l'entrée d'un secours considérable dans la ville, le déterminerent à abandonner les châteaux & à se retirer assez précipitamment. Cet exploit termina la campagne de 1638.

Les Portugais & les Castillans, instruits des succès rapides des Hollandois,
1639. prirent des mesures pour les arrêter. Dans ce dessein, ils mirent en mer sous les ordres de Fernandez Mascarenhas, Comte de la Torre & Portugais, une flotte de quarante-six vaisseaux de guerre. Ils étoient montés de cinq mille soldats & d'un grand nombre de matelots, & ils furent encore renforcés en route. Il y a toute apparence qu'une flotte aussi considérable auroit contraint le Comte Maurice à abandonner le Brésil, mais en rasant les côtes d'Afrique, elle prit au Cap Verd une maladie contagieuse, qui fit périr trois mille soldats. Les autres arriverent presque mourants à San-Salvador, & Mascarenhas fut une année entiere à remonter sa flotte de tous les soldats qu'il put lever dans la Capitainerie de Rio-Janeiro & au voisinage. Dès le mois
1640. de Janvier suivant, au moyen des soins qu'il avoit pris, il se trouva en état de mettre à la voile avec une armée d'environ douze mille hommes.

Le Général Hollandois de son côté n'avoit rien négligé de ce qu'il croyoit nécessaire, pour se maintenir malgré les efforts de ses ennemis. Il avoit envoyé en diligence demander des secours en Hollande, & ils arriverent, sous la conduite de l'Amiral Guillaume Looff, quelque temps auparavant qu'on vît paroître la flotte Portugaise. Looff alla à quatre milles du port

d'Olinde attendre les Portugais, qui étoient déjà sortis de la baye de Tous les Saints. Les deux flottes se livrerent quatre furieux combats. Looff périt dans le premier, mais ses soldats en sortirent victorieux. Jacques Huygens livra les trois autres, & n'eut qu'un très-petit nombre de morts, pendant que les Portugais & les Castillans, firent une perte considérable. L'armée vaincue ne put faire aucune entreprise, & la désunion qui se mit entre les Espagnols & les Portugais acheva de dissiper la flotte, dont une partie se rendit en Espagne & l'autre en Portugal. Cependant le Comte Maurice, qui avoit fait monter presque tous ses soldats sur sa flotte, avoit tellement affoibli ses garnisons, que les Portugais & les Brasiliens de leur parti, instruits de cette circonstance firent le dégât dans le Brésil Hollandois, & y prirent quelques villes. Ils ne jouirent pas longtemps du plaisir d'avoir remporté ces légers avantages, car le Colonel Coine, qui avoit fait l'expédition de Guinée, & le Capitaine Charles Tourlon les défirent & les mirent en fuite. Vers le même temps Jean Lichtart entra dans la baye de Tous les Saints avec vingt-cinq vaisseaux, & porta le ravage & la désolation dans le pays voisin. Montalvan, Viceroi du Brésil Portugais, informé du dégât que faisoient les Hollandois, envoya proposer au Comte Maurice de faire entre eux un accommodement, qui fît cesser les hostilités. Le Comte consentit à faire un traité, & les Commissaires avoient déjà entamé la négociation, lorsqu'on apprit au Brésil la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la couronne d'Espagne.

Jean IV. que les Portugais avoient mis sur le thrône, étoit alors occupé à s'y affermir & à se défendre contre le Roi d'Espagne, qui ne perdoit qu'à regret un si beau Royaume. Si ceux de Castille & de Portugal réunis n'avoient pu chasser les Hollandois du Brésil, il n'y avoit pas lieu d'espérer que le Portugal seul, dans l'état embarrassant où il se trouvoit, en viendroit à bout. Le Roi, loin de le tenter, songea au contraire à faire une ligue avec les Hollandois contre le Roi d'Espagne, & envoya en conséquence un Ambassadeur à la Haye. Cet Ambassadeur conclut avec les Provinces-Unies une ligue offensive & défensive pour ce qui regardoit l'Europe, & une treve de dix années pour ce qui concernoit les Indes Orientales & Occidentales. Elle fut signée le 23 Juin 1641. Elle étoit générale pour tous les Etats des uns & des autres, tant en deçà qu'au delà de la Ligne. Chacun fut conservé dans la possession de ce qu'il tiendroit au jour de la publication de cette treve. Huit mois après la ratification, les Ministres des deux partis devoient s'assembler à la Haye pour traiter une paix générale, & il étoit réglé qu'en cas qu'elle ne pût être conclue, la treve ne laisseroit pas de subsister, & que le commerce seroit libre ; avec cette restriction néanmoins, que les Hollandois ne pourroient envoyer en Portugal des marchandises venues du Brésil, ni les Portugais trafiquer de ces mêmes marchandises en Hollande.

Traités entre le Portugal & la Hollande.

Le refus que firent les Hollandois, de rendre quelques places qu'ils avoient prises depuis le terme marqué par la treve, irrita Jean IV. Ce Prince dissimula néanmoins son ressentiment, mais résolu de laisser agir ceux qui prenoient ses intérêts dans le Brésil, il n'y envoya aucune défense à ce sujet. Les Brasiliens désiroient ardemment de renvoyer les Hollandois, quoiqu'ils

L'AMÉRIQUE.

1644. Conduite des Directeurs Hollandois.

feigniſſent d'être dans une grande union avec eux. Maurice y fut trompé lui-même, & les croyant parfaitement ſoumis, il remmena avec lui en Europe environ trois mille ſoldats. Les Directeurs que la Compagnie d'Occident avoit établis dans le Bréſil en rappellant le Comte Maurice, étoient Hamel, Marchand d'Amſterdam, de Baſſis, Orfevre de Harlem, & Bulleſtraat, Charpentier de Middelbourg. Ces trois hommes, plus habiles dans leur commerce que dans l'art de gouverner, formoient entre eux un Conſeil qui avoit toute l'autorité. Ils ne penſoient qu'au négoce & à augmenter leurs richeſſes, ſans ſonger aux précautions qu'ils auroient dû prendre contre toute attaque. Suivant ce principe ils vendirent des armes & de la poudre aux Portugais, parce qu'ils en donnoient un prix exceſſif, & ils permirent à leurs ſoldats de repaſſer en Europe, parce qu'une forte garniſon exigeoit trop de dépenſe.

Don Antonio Tellez de Silva, Portugais & Viceroi dans le Bréſil, crut devoir profiter de la ſécurité des Hollandois, pour leur enlever tout ce qu'ils poſſédoient dans le pays. Néanmoins il commença par s'aſſurer du ſecours des Braſiliens, & il fit ſonder les principaux Naturels des Provinces Hollandoiſes, qui promirent de tout entreprendre pourvû qu'on pût les ſoutenir. Jean Fernandez de Vieira devint le Chef de la conſpiration. Il étoit de baſſe extraction & devint par dégrés Commiſſionnaire des Hollandois, poſte dans lequel il acquit becaucoup de bien. On ignore par quel motif il ſe déclara en faveur des Portugais ; mais quoi qu'il en ſoit, la conſpiration fut découverte la veille du jour qu'on devoit l'exécuter. Vieira & les autres Chefs eurent le temps de ſe jetter dans les bois, & ils prirent les armes, déterminés à ſe défendre juſqu'à la mort. Les Braſiliens, ennemis des Hollandois, & quelques ſoldats Portugais allerent trouver Vieira, & le mirent en
1645. état de commencer la guerre ouvertement. Elle dura pluſieurs années & fut
1661. terminée par l'expulſion totale des Hollandois. La Compagnie des Indes Occidentales perdit beaucoup à cette occaſion, & le Portugal qui avoit longtemps négligé de faire valoir ſon établiſſement dans le Bréſil, commença à en connoître l'importance & à en retirer les fruits. Vieira, à qui les Hiſtoriens Portugais donnent les plus grands éloges, reçut du Roi les récompenſes que méritoient ſes ſervices.

CHAPITRE III.

Découvertes & conquêtes des François & des Hollandois en Amérique.

ON ignore quelle Nation découvrit la premiere le pays, nommé la Guyane, ou la Cayenne. On pourroit également en faire honneur aux Portugais, aux François, ou aux Anglois. Les premiers, déjà maîtres du Bréſil, ont dû naturellement chercher à en connoître le voiſinage ; les ſeconds

ont longtemps couru cette côte pour s'établir au Brésil, & enfin les troisiémes ont eu des Armateurs qui ont tenu le même chemin que les François.

Ces derniers s'établirent l'an 1635. au pays de la Cayenne, qui est non seulement l'isle de ce nom, mais encore une partie du continent. Les Portugais, alors trop occupés contre les Hollandois, ne mirent aucun obstacle à l'établissement des François, qui eurent le temps de se fortifier. Aussitôt que les Hollandois eurent abandonné le Brésil, les Portugais songerent à s'étendre. Ils s'avancerent du côté du Midi vers la riviere de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchure, & au Nord ils pousserent jusqu'à la riviere des Amazones. Arrivés sur les bords de ce fleuve, ils apperçurent des isles qui leur parurent être à leur bienséance, & ils s'y établirent. La facilité qu'ils avoient trouvée jusques-là les engagea à passer entierement le fleuve & à prendre possession d'une grande forêt de Cacaotier, prétendant que ce pays étoit de la dépendance du Brésil. Les troubles dont la Colonie Françoise fut agitée depuis l'an 1635. jusqu'en 1664. fournit aux Portugais les moyens de s'affermir dans leur nouvelle possession. Ils s'établirent même jusqu'au cap d'Orange, & s'y maintinrent, malgré les efforts que les François firent par la suite pour les en chasser.

Cette perte ne fut pas la seule que les François essuyerent; ils avoient voulu fonder en 1640. une Colonie auprès de la riviere de Surinam; mais ils trouverent un terrein marécageux & mal-sain, & furent obligés de l'abandonner. Les Anglois qui s'en saisirent ensuite, ne l'estimerent pas davantage, & Charles II. Roi d'Angleterre, en fit volontiers la cession aux Hollandois. Ces derniers, accoutumés à un climat à peu près semblable, firent valoir le terrein, y bâtirent le Fort de Zelandia auprès du Bourg de Paramaribo, & leur Colonie devint très-florissante. Cette Colonie dépendoit d'une société Hollandoise, dont la Compagnie des Indes Occidentales faisoit partie. Quelques Particuliers des Provinces-Unies commencerent aussi à faire des habitations sur la Berbice & aux environs, au couchant de Surinam; mais ces établissements n'ont pas été encouragés comme le premier. La Compagnie, qui avoit fait la conquête d'une partie du Brésil, ne quitta pas entierement l'Amérique, & elle fit des habitations au Nord de la terre ferme, & de la côte de la Province de Venezuela, dans trois isles de celles qu'on appelle Sous-le-Vent. La principale de ces isles est *Curaçao*, qu'on prononce *Curaço*, & les deux autres sont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. La conquête de Curaçao se fit en l'année 1634. & les Hollandois n'en chasserent les Espagnols & n'en prirent possession, que dans la vûe de s'en servir comme d'une retraite pour les vaisseaux que la Compagnie envoyoit dans ces mers croiser sur les navires qui alloient de la nouvelle Espagne, & du golphe de Honduras à la Terre-Ferme. Les Hollandois possedent encore dans l'Amérique Méridionale, entre les Antilles, au Nord & au Nord-Ouest de saint Christophle, les petites isles de saint Eustache & de Saba; mais ce sont de fort petits objets.

CHAPITRE IV.

Découvertes & conquêtes des différentes Nations de l'Europe dans l'Amérique Septentrionale.

COMME j'ai donné dans les chapitres précédents l'hiſtoire abrégée des conquêtes des Eſpagnols, des Portugais, &c. dans l'Amérique Méridionale, je vais maintenant faire mention des découvertes, & des établiſſements de ces mêmes Nations dans l'Amérique Septentrionale.

Découverte de Corté-Réal, ou de Labrador.

Les voyages ſur mer étant devenus fort fréquents en Eſpagne & en Portugal, le Roi Emmanuel, qui regnoit ſur ce dernier pays, crut devoir les encourager par ſes faveurs. La Nobleſſe Portugaiſe ſe piqua d'honneur en cette occaſion, & pluſieurs Gentilshommes s'embarquerent dans la vûe de faire des découvertes. Gaſpard Corté-Réal, homme de condition, & en grand crédit à la Cour d'Emmanuel, voulut auſſi ſe diſtinguer par ſes voyages. Il obtint l'agrément du Roi, & pendant que tous les autres ſe préparoient à découvrir l'Amérique par le Sud, il ſongea à y aborder du côté du Nord. Il s'embarqua rempli de ce projet & aborda à l'iſle de Terre-Neuve (1), d'où il pouſſa juſqu'à l'embouchure de la grande riviere du Canada. Il vit un pays qu'il nomma Terre-Verte, mais qu'on a appellé depuis terre de Corté-Réal. Les peuples qui habitent ce pays, & qui ſont connus ſous le nom d'Eſquimaux, ſont peu ſemblables pour les mœurs aux autres peuples de l'Amérique. Ils ſont naturellement défiants & trompeurs, & quoiqu'on les ait connus les premiers, on n'a pû encore parvenir à les civiliſer. On ne doit même commercer avec eux que les armes à la main, & après avoir pris toutes les précautions, que la crainte de la trahiſon peut inſpirer. Corté-Réal de retour auprès d'Emmanuel lui rendit compte de ſon expédition, & ſe remit en mer le plutôt qu'il lui fut poſſible. Ce ſecond voyage ne fut pas heureux pour lui, car il y périt, ſoit qu'il fût tué par les Sauvages, ſoit qu'il fît naufrage. Michel Corté-Réal, ſon frere, arma deux vaiſſeaux pour aller ſur ſes traces & pour ſçavoir de ſes nouvelles, mais on n'entendit plus parler de lui, ni de ceux qu'il avoit emmenés. Jean Vaſquez Corté-Réal, l'aîné de ſa famille & Grand-Maître de la Maiſon du Roi, auroit tenté d'aller chercher lui-même ſes freres, ſi Emmanuel qui l'aimoit ne s'y fût oppoſé. Il ſe vit obligé de ſe contenter de faire partir deux vaiſſeaux, qui après les recherches les plus exactes, retournerent à Lisbonne ſans avoir pû rien découvrir.

1501

1502

Voyage de Vazazzano, ſous François I.

1523.

L'an 1523. ſous le regne de François I. Roi de France, Jean de Verazzano, Florentin, parcourut ſept cents lieues de côte à l'Orient de l'Amérique Septentrionale, comme il le dit dans ſa relation au Roi. Il ne fit

(1) Quelques-uns prétendent que l'iſle de Terre-Neuve a été trouvée par des Biſcayens, & qu'ils la nommerent *Baccalaos*, qui en Eſpagnol eſt le nom de la morue qu'on y va pêcher.

aucun

L'Ame'rique.

aucun établissement, parce qu'il n'avoit qu'un seul vaisseau, cinquante hommes & des vivres pour huit mois seulement. Quelques-uns prétendent qu'à son arrivée au Cap Breton, il fut mangé par les Sauvages ; mais ce fut apparemment dans une autre course, car il revint en France, & rendit compte au Roi de son premier voyage. Il fait mention d'une terre trouvée par les Bretons à cinquante dégrés de latitude, & ce doit être Terre-Neuve. Il est sûr que quelques années avant le voyage de Verazzano, plusieurs Nations de l'Europe alloient à la pêche de Terre-Neuve, & suivant le rapport d'un Anglois, l'an 1521. il y avoit cinquante bâtiments tant aux Espagnols, qu'aux François & aux Portugais. Les noms de Brest, de Belle-Isle, de Cap-Breton, donnés à des endroits dont Terre-Neuve est environnée au Nord & au Sud-Ouest, ont été imposés par des Bretons. Aussi voit-on dans les voyages de Champlain ces paroles remarquables: » ce furent les Bretons & les Normans qui, en 1504. découvrirent les premiers le grand banc des Moluques & les isles de Terre-Neuve, ainsi qu'il se remarque ès histoires de Niflet & d'Antoine Maginus. « Ce que Champlain appelle ici Moluques, est le grand banc de Terre-Neuve sur lequel on pêche la morue. On a cru pendant longtemps que l'isle de Terre-Neuve étoit partagée en un assez grand nombre d'isles, dont la plus septentrionale & la plus grande étoit l'isle des Démons, une autre s'appelloit Terre-Neuve, & une autre Baccalaos, ou les Morues.

Voyage de Jacques Cartier.

La mort de Varazzano retarda l'exécution du projet qu'il avoit formé, mais elle ne le détruisit pas. Philippe Chabot, Amiral de France, possédant les mémoires que Varazzano avoit faits pour l'établissement qu'il méditoit, résolut de les confier à quelqu'un assez expérimenté pour les mettre à profit. Il choisit en conséquence Jacques Cartier de saint Malo, excellent homme de mer, & il le chargea de continuer les découvertes que le voyageur Florentin avoit commencées. Cartier fit un voyage en 1534. découvrit le golphe de saint Laurent & les isles qui s'y trouvent, & reprit la route de France à cause de la mauvaise saison. Charles de Mouy de la Mailleres, Vice-Amiral, engagea Cartier à remettre à la voile l'année suivante, & à laisser une Colonie dans l'endroit qu'il jugeroit le plus convenable. Cartier partit le 16 de Mai 1535. entra dans le golphe avec ses vaisseaux, & nomma l'isle d'Orléans à cent vingt lieues de la mer en remontant le fleuve de saint Laurent. Il passa ensuite dix lieues plus haut à une riviere qu'il nomma sainte Croix, parce qu'il y étoit entré le 14 Septembre. On l'a depuis appellée Riviere de saint Charles, & c'est sur ses bords que se sont établis les Recollets, & que les Jésuites ont bâti un college pour l'instruction de la Jeunesse.

1534.

1535.

Cartier remonta encore la riviere jusqu'au grand saut de saint Louis, nommé alors Ochelaga. Il ne put franchir ce saut & s'en retourna où étoient ses vaisseaux. Le scorbut s'étant mis dans les équipages lui enleva une grande partie de ses gens, & il attribua cette maladie à l'air du pays. Ce préjugé, joint au chagrin qu'il ressentoit de la perte de son monde, donna un air de découragement à la relation qu'il fit de son voyage. Le Roi & l'Amiral, qui s'en rapporterent à son exposition, abandonnerent alors l'entreprise, qui fut suspendue pendant plus de vingt-cinq ans.

Voyage de Ribaud à la Floride Françoise.

1562.

Sous le regne de Charles IX. l'Amiral Châtillon envoya Jean Ribaud en

L'AMÉRIQUE.

Amérique avec tout ce qu'il falloit pour fonder une Colonie. Il partit le 18 Février, & rangea les Antilles & la Floride, où il apperçut une riviere qu'il nomma la riviere de Mai, mois dans lequel il s'en étoit approché. Il s'arrêta sur les bords & y bâtit un Fort auquel il donna le nom de Charles-Fort en l'honneur du Roi. Suivant les ordres qu'il avoit reçus, il laissa dans ce Fort le Capitaine Albert avec des grains, des vivres, des munitions & mit à la voile le 20 de Juillet pour repasser en France, où il n'arriva qu'au bout de six mois. Albert, loin de songer à défricher les terres & à les ensemencer pour se procurer des vivres, consomma dans une imprudente oisiveté ceux qu'on lui avoit laissés. La famine excita des murmures parmi les Colons, & ils se plaignirent de la conduite de leur Chef. Celui-ci entêté de son pouvoir voulut arrêter la sédition par un coup d'autorité. Il fit mettre en prison un homme sur un sujet assez léger, & le condamna à être pendu. Cette sévérité aigrit le mal qu'il croyoit prévenir. Les mutins l'assassinerent & choisirent pour lui succéder un homme de mérite nommé Barré. Le nouveau Capitaine, ne voyant point arriver de secours de la France, fit construire une barque dans laquelle il se mit avec les Colons & le peu de vivres qui leur restoient. Ils n'en eurent pas pour longtemps, & ils auroient tous péri, s'ils n'eussent été apperçus & accueillis par un vaisseau Anglois qui les porta en Angleterre.

Nouvelle Colonie sous Laudonniere.

1564.

Les guerres civiles, dont la France étoit alors affligée, mettoient des obstacles à tout établissement au dehors, mais la paix qui se fit avec l'Espagne donna lieu à une nouvelle entreprise. Ce fut encore l'Amiral Châtillon qui y travailla. Il équippa quelques vaisseaux & en confia la conduite à Laudonniere, qui partit le 22 d'Avril, arriva à la riviere de Mai, où il débarqua & s'y fortifia. Ceux qu'il avoit amenés, s'étant figuré qu'ils trouveroient des richesses immenses, furent extrêmement surpris de ne rien découvrir de semblable. Le pays étoit beau & paroissoit fertile, mais il falloit le cultiver, & cette nécessité occasionna des conspirations, que Laudonniere découvrit & étouffa par sa prudence. Il fit embarquer les plus séditieux, & les renvoya en France sous les ordres du Capitaine Bourdet. Quelque temps après le départ des vaisseaux, plusieurs soldats formerent le dessein d'aller piller les isles des Vierges & d'autres qui appartenoient aux Espagnols. Laudonniere mit tout en usage pour empêcher cette expédition ; ceux qui l'avoient résolue menacerent de le tuer s'il s'y opposoit davantage, & ils se mirent en mer avec une petite barque. Ils firent en effet quelque butin sur les Espagnols & revinrent à la Floride après avoir couru les Antilles. Laudonniere fit pendre quatre des plus séditieux, & les autres obtinrent leur grace en promettant d'être plus soumis.

Misere où la Colonie se trouve réduite.

Cependant le temps qu'on avoit passé sans cultiver la terre s'étoit employé à consommer les vivres qu'on avoit apportés, & la disette commença à se faire sentir. On n'eut bientôt plus d'autres ressources que celles d'acheter des vivres aux Naturels, ou de courir les bois pour chercher des racines. Ces deux expédients eurent encore leurs difficultés ; les Naturels sentant le besoin qu'on avoit d'eux voulurent vendre les vivres fort cher, & on n'osoit plus aller dans les bois dans la crainte d'être surpris par quelques partis nombreux de Sauvages. Laudonniere, réduit au désespoir, partagea son

monde en deux corps. L'un fut occupé à construire un vaisseau, & l'autre marcha contre les Sauvages, à qui on enleva assez de bled pour réparer les forces que la disette avoit fait perdre. Lorsque le vaisseau fut prêt à être achevé, on travailla à démolir le Fort. On avoit à peine commencé, qu'on apperçut quatre vaisseaux qui approchoient du port. La frayeur s'empara d'abord des François; ils s'imaginerent que les Espagnols venoient alors tirer vengeance de l'insulte qu'on avoit été leur faire, & détruire une Colonie qui leur portoit ombrage. Laudonniere fit quelques dispositions afin de se défendre; mais ces précautions n'étoient pas nécessaires. Les vaisseaux qu'on avoit vus étoient Anglois, & ceux qui les montoient, loin de faire aucun mal à la Colonie, lui fournirent des vivres & tous les secours dont elle avoit un pressant besoin.

Après le départ des Anglois, Laudonniere fit recommencer à abattre le Fort. Le désir de quitter un lieu où on avoit déjà tant souffert hâtoit la destruction du Fort, & on étoit sur le point de s'embarquer, lorsque le Capitaine Ribaud arriva avec quatre vaisseaux François qui apportoient des secours. Laudonniere, chagrin de s'être trop précipité, fit réparer en diligence le Fort qu'on avoit démoli, & ordonna qu'on déchargeât les vaisseaux des vivres & des munitions destinées pour la Colonie. Six gros vaisseaux Espagnols mouillerent alors à la rade où les François étoient déjà, & aborderent comme amis. Néanmoins voyant une partie des François débarquée, les Espagnols firent jouer l'artillerie de leurs vaisseaux. Les François, qui étoient restés à bord, ne se croyant pas en état de soutenir une pareille attaque, couperent les cables des ancres, mirent à la voile & prirent le large. Les Espagnols firent la même manœuvre dans le dessein de les poursuivre; mais les vaisseaux de Ribaud étoient meilleurs voiliers & ils échapperent. Les Espagnols mortifiés de n'avoir pu atteindre leurs ennemis, débarquerent à huit lieues du Fort de Caroline; c'est ainsi que Champlain appelle le Fort bâti & détruit par Laudonniere. Les vaisseaux François de leur côté gagnerent la riviere de Mai & y aborderent. Ribaud, bon homme de mer, mais mauvais soldat, & plus brave contre la tempête que prudent devant l'ennemi, voulut aller attaquer les Espagnols, malgré le sentiment de Laudonniere, qui étoit d'avis qu'on travaillât à se fortifier. Le Capitaine, sans écouter les représentations du Commandant, embarqua la meilleure partie de la Colonie, & laissa le reste en très-mauvais état avec Laudonniere, qui étoit malade. Ce dernier n'ayant pû empêcher les troupes de suivre Ribaud, exhorta les François qui étoient demeurés auprès de lui à se fortifier le mieux qu'il leur seroit possible, & chacun s'y employa avec ardeur. Le 20 de Septembre la pluye étoit si violente & si continuelle, que les sentinelles avancées se retirerent, persuadées que la campagne n'étoit pas tenable, ni pour elles ni pour personne. Il n'y avoit pas longtemps qu'elles avoient quitté leurs postes, quand de dessus le rempart on vit approcher les Espagnols. On sonna l'allarme, & Laudonniere se prépara à recevoir les ennemis. Les deux breches, qu'on n'avoit pas eu le temps de réparer au Fort, le firent tomber au pouvoir des Espagnols. Laudonniere, après s'être défendu vigoureusement, voyant une partie de son monde hors de combat, gagna la Forêt, où il rassembla quelques soldats qui s'y étoient réfugiés comme lui. De-là traversant

1565.

L'AMÉRIQUE.

des marais presque impratiquables, il se trouva à l'entrée de la riviere de Mai, il y rencontra heureusement un neveu de Ribaud avec un Navire François que l'orage avoit conduit à cet endroit. Les trois autres vaisseaux avoient été jettés sur la côte, & Ribaud, ses soldats & ses matelots tomberent entre les mains des Espagnols, qui les traiterent sans quartier. Ils en pendirent quelques uns avec cet écriteau sur le dos: *Nous n'avons point fait pendre ceux-ci comme François, mais comme Luthériens & ennemis de la foi.*

Après la suite de malheurs que Laudonniere avoit éprouvés, il ne vit point d'autre parti à prendre que de profiter du vaisseau qu'il avoit rencontré & de repasser en France. Il employa deux mois environ à faire ses préparatifs & mit à la voile le 11 de Novembre. Vers les côtes d'Angleterre, il se trouva si mal qu'il se fit porter à terre pour y reprendre ses forces & être en état de faire son rapport au Roi. Les Espagnols, profitant de son éloignement, se fortifierent afin de se mettre à l'abri des effets du ressentiment de la France, quoiqu'ils crussent avoir ménagé cette couronne par l'écriteau dont on a parlé. La Cour de Charles IX. ne laissa pas d'être irritée du procédé des Espagnols, & elle s'en plaignit amerement à Philippe II. Ce Prince ne se pressa point de répondre, & il y a apparence que les choses seroient restées en cet état, si un Particulier n'eût pris sur lui le soin de venger sa Nation. Ce Particulier fut Dominique Gourgues, Gentilhomme Gascon, natif du Mont de Marsan. Il avoit, si l'on en croit Mezerai, un ressentiment personnel contre les Espagnols, qui l'ayant fait prisonnier en Italie l'avoient fait mettre aux galeres. Ce motif, & celui de venger sa patrie l'animerent si fort, qu'il arma à ses frais trois vaisseaux, & partit de Bordeaux le 23 d'Août, avec deux cent cinquante soldats, un nombre suffisant de matelots & des munitions de guerre & de bouche. Il cacha son dessein & prétexta un voyage sur les côtes d'Afrique. Il y relâcha en effet, mais il leva l'ancre presque aussitôt, & déclara à ses amis quel étoit son véritable projet. Tous l'applaudirent & l'assurerent qu'ils étoient disposés à le seconder.

Expédition de Gourgues.

1567.

Sur ces promesses, Gourgues prit la route de l'Amérique, & après bien des dangers & du mauvais temps, il arriva au Cap saint Antoine, qui est au bout de l'isle de Cuba. De-là il dirigea sa course vers la Floride, & il se trouva quelques jours après à la vûe d'un Fort des Espagnols. Ces derniers le prirent pour un Capitaine de leur Nation, & le saluerent de deux coups de canon. Le Chef François, charmé d'entretenir les Espagnols dans l'erreur où ils étoient, leur rendit le salut, & feignant d'aller plus loin, il s'éloigna de la côte jusqu'à la nuit. Il rabattit à la faveur de l'obscurité & s'arrêta à l'embouchure d'une riviere nommé Tacatacourou, nom que portoit aussi un Souverain des habitants de ce canton. Les François étoient alors à quinze lieues du Fort Espagnol devant lequel ils avoient passé. Les gens du pays, prenant les François pour des Espagnols, voulurent s'opposer à leur descente, & malgré les signes d'amitié qu'on leur faisoit, ils paroissoient prêts à tirer leurs fleches. Gourgues, en partant d'Europe avoit eu la précaution d'emmener un homme qui avoit été à l'établissement de la Colonie de Laudonniere, & qui sçavoit la langue des habitants de ce canton. Il le chargea d'expliquer aux Naturels le sujet de son arrivée, &

dès que cet homme eut parlé, les habitants, suivant leur coutume, témoignerent leur joie par leurs danses & leurs sauts. Ils se plaignirent de ce que les François avoient été si longtemps à se venger des Espagnols, & à mettre les Sauvages à couvert de leurs mauvais traitements. On se fit des présents de part & d'autre, & après que le Capitaine Gourgues fut descendu à terre avec la plus grande partie de ses gens, on convint de se joindre ensemble pour attaquer les Espagnols (1).

Un des petits Rois de ce pays, qui étoit de l'assemblée, présenta au Capitaine François un jeune homme, nommé Pierre de Bray, qui étoit né au Havre & avoit quitté la France en 1565. Il avoit environ seize ans, lorsqu'il entra au service de Gourgues, & son séjour en Amérique lui donna assez de connoissance de l'état des forces Espagnoles pour en instruire le Capitaine François. Il dit entre autres choses, que les Espagnols pouvoient être au nombre de quatre cents partagés en trois Forts, dont l'un s'appelloit le grand Fort. C'étoit celui que les François avoient construit sur la riviere de Mai; les deux autres étoient aussi sur la même riviere. Les Chefs des Sauvages, après avoir promis à Gourgues le secret, & s'être engagés à empêcher que les Espagnols n'eussent aucune nouvelle de l'arrivée des François, se retirerent, pour revenir au bout de trois jours avec l'élite de leur Nation. L'un d'eux laissa sa femme & son fils en ôtage, & donna son neveu pour servir de guide à d'Estampes, Gentilhomme Commingeois, qui fut envoyé pour reconnoître les Forts des Espagnols. Les Indiens furent fideles à leurs promesses, & ils reparurent au lieu & au jour marqués dans le même moment que d'Estampes fit son rapport sur celui des trois Forts Espagnols qu'on devoit attaquer le premier. 1568.

On a vu que la descente des François s'étoit faite à quinze lieues au-delà des Forts, à l'embouchure de la riviere Tacatacourou. Il y avoit entre cette riviere & les Forts d'autres rivieres, des marais & des bois qui rendoient le chemin très-difficile, & on ne le fit qu'avec d'extrêmes fatigues. Les Indiens au nombre de trois cents, commandés par trois de leurs Chefs marcherent par un autre chemin que les François, & les rejoignirent, suivant leur convention, sur la riviere de Sarabai. De-là au Fort des Espagnols il y avoit encore deux heures de chemin, & on ne put arriver qu'au point du jour à la vûe de ce Fort. Ç'auroit été le moment favorable d'attaquer les Espagnols, qui vraisemblablement étoient encore endormis; mais une petite riviere qu'il falloit traverser tout près du Fort ne se trouva pas guéable, & on fut obligé d'attendre que la marée fût descendue pour la passer. Cependant le Capitaine Gourgues, à la faveur d'un bois qui le cachoit, examina lui-même le Fort, & vit un endroit où le fossé n'étoit pas achevé, & par où il parut aisé à forcer.

(1) Cette prédilection des Sauvages pour les François étoit fondée sur la différente conduite de ces deux peuples avec les Sauvages. Les François, charmés d'un établissement pacifique, cultivoient l'amitié de leurs voisins. Les Espagnols, au contraire, ne cherchoient qu'à enlever des esclaves pour remplacer ceux dont on avoit dépeuplé l'isle de saint Domingue, où on en avoit besoin. Ces différentes façons d'agir ne rendent plus extraordinaires l'amitié des Sauvages pour les François, & leur haine pour les Espagnols.

L'AMÉRIQUE.

Dès que la marée fut descendue, il fit passer ses troupes qui étoient dans le bois & les rangea dans l'ordre qu'il vouloit. Il en confia une partie à un Lieutenant pour marcher droit à la porte du Fort & la brûler avec des feux d'artifices, pendant qu'il menoit lui-même le reste du côté du fossé imparfait, afin d'y donner l'assaut. L'heure favorisoit l'entreprise des François, car presque tous les Espagnols faisoient la *Siesta* (1), & aucun ne paroissoit ni dehors ni sur le rempart. Il n'y eut qu'un canonier, qui étant monté par hasard sur une plate-forme à l'endroit où Gourgues avoit résolu de faire l'attaque, découvrit les François lorsqu'ils étoient déjà à deux cents pas du Fort. Il donna aussitôt l'allarme, & tira sur la troupe qu'il voyoit, avec une coulevrine qui étoit sur la plate-forme. Il la chargea, tira une seconde fois, & la chargeoit pour la troisiéme fois, lorsqu'un Indien se détacha de la troupe du Capitaine François, & ayant grimpé sur la plate-forme, tua le canonier d'un coup de pique.

Prise des Forts Espagnols.

Au cris du canonier & au bruit des deux coups de coulevrine, les Espagnols prirent les armes, sortirent du Fort & s'avancerent vers la troupe du Lieutenant François. Ce dernier les attendit de pied ferme, & leur fit de fort près une salve d'arquebusade qui les effraya tellement, qu'ils prirent la fuite sur le champ. Le Lieutenant envoya dire à Gourgues qu'il étoit déjà dans le fossé & que les Espagnols fuyoient. Sur cet avis Gourgues, quittant le Fort, marcha du côté de son Lieutenant, & trouva en chemin les fuyards, qu'il enveloppa au nombre de soixante. La plus grande partie fut tuée, & le reste fut fait prisonnier. Gourgues entra ensuite dans le Fort sans résistance & y trouva trois canons avec la coulevrine qui étoit marquée du nom d'Henri II. On vit par cette marque qu'elle avoit appartenu aux François, & qu'elle étoit une de celles que les Espagnols avoient prises dans le Fort de Laudonniere.

Cependant, comme de l'autre Fort, qui étoit sur le bord opposé de la riviere de Mai, on tiroit sur les François, Gourgues fit pointer de ce côté les quatre piéces d'artillerie & répondit au feu des ennemis. Il passa ensuite la riviere avec une partie de ses soldats, dans une barque qu'on lui avoit amenée. Les Indiens, trop impatiens pour attendre le retour de cette barque, se jetterent dans la riviere & la traverserent à la nâge. L'épouvante s'empara alors des Espagnols, qui, après quelques décharges de mousqueterie, abandonnerent le Fort & gagnerent les bois à dessein de se sauver dans le grand Fort, situé à une lieue de-là. Gourgues avoit prévû qu'ils prendroient cette route, & il s'étoit posté de ce côté pour les couper dans leur retraite. La premiere décharge qu'il fit sur eux les éclaircit tellement, que ne se voyant plus qu'au nombre de quinze, ils se rendirent prisonniers. Les deux Forts furent pris dans le même jour 23 d'Avril, & on fit ses dispositions pour s'emparer du grand Fort. Parmi les prisonniers qu'on avoit faits, il se trouva un sergent que Gourgues força par ses menaces à faire le rapport de la situation de l'état du troisiéme Fort Espagnol, & de l'endroit par où on pouvoit le prendre plus facilement.

Les François demeurerent deux jours dans le second Fort, où ils s'occuperent à faire des échelles & tous les préparatifs nécessaires pour l'attaque du grand

(1) C'est la Meridienne, ou un court sommeil durant la chaleur du jour.

Fort. Pendant ce temps les Indiens avertis du ſuccès des François inveſtirent les Eſpagnols; de ſorte qu'aucun d'eux ne pouvoit ſortir pour s'informer du nombre de leurs ennemis. Néanmoins le Commandant fit déguiſer un ſoldat en Indien pour aller à la découverte. Il fut reconnu & amené au Capitaine Gourgues, qui le queſtionna au ſujet des Eſpagnols. Le priſonnier avoua qu'ils étoient environ deux cents dans le Fort; qu'ils croyoient que les François étoient au moins deux mille; que la conſternation étoit extrême parmi la garniſon, & que le Commandant ſembloit ne pouvoir prendre aucune réſolution. Gourgues ſatisfait des lumieres que le priſonnier lui avoit données, partit le lendemain, & plaça les Indiens dans les bois voiſins du Fort en diverſes embuſcades. Dès que les Eſpagnols apperçurent les François, ils tirerent deſſus avec deux doubles coulevrines qui firent peu d'effet, parce que Gourgues ſe mit à l'abri dans un bois prochain, d'où il contempla facilement le Fort. Il avoit près de lui le ſergent & l'eſpion Eſpagnol, & il en tira des connoiſſances plus détaillées touchant l'attaque du Fort. Gourgues avoit projetté de commencer l'eſcalade le lendemain à un endroit qui n'étoit point flanqué. Il y avoit même déjà poſté une partie de ſes Arquebuſiers en un lieu couvert, pour tirer ſur tous ceux qui paroîtroient à la défenſe du rempart durant l'aſſaut, lorſque ſoixante Eſpagnols firent une ſortie à deſſein de s'aſſurer à peu près du nombre des François.

Gourgues les vit ſortir, & à la faveur du bois, il fit marcher ſon Lieutenant à la tête de vingt Arquebuſiers, avec ordre de ne ſe point montrer, que les Eſpagnols ne fuſſent aſſez avancés pour être coupés. Le Capitaine alla avec le reſte de ſon monde juſqu'au pied d'une colline, vers laquelle les Eſpagnols portoient leurs pas, & il ordonna à ſes ſoldats de ne tirer qu'à bout portant, & de ne ſe ſervir que du ſabre après cette décharge. Ses ordres furent ponctuellement ſuivis, & les Eſpagnols ſurpris d'une attaque ſi bruſque prirent la fuite auſſitôt. Comme ils vouloient regagner le Fort, ils rencontrerent le Lieutenant François, & dans le combat qu'ils furent contraints de livrer, ils furent tous tués ou faits priſonniers. Le Commandant Eſpagnol au déſeſpoir de la perte de ſes meilleurs ſoldats, & toujours perſuadé que les François étoient en grand nombre, prit le parti d'abandonner le Fort, & de ſe ſauver dans les bois. Les Indiens, qui y étoient en embuſcade, ſortirent de toutes parts, & lui tuerent beaucoup de monde à coups de fleches. Ceux qui purent échapper tournerent d'un autre côté; mais ils trouverent Gourgues, & furent taillés en pieces. Les François étant entrés dans le Fort s'emparerent des canons, des armes & des munitions. Ils ne goûterent pas long-temps le plaiſir d'avoir fait ce butin; car un Indien mit par malheur le feu aux poudres le lendemain, & tout fut brûlé; de ſorte qu'il ne reſta que l'artillerie que Gourgues fit tranſporter ſur ſes vaiſſeaux.

Le Capitaine François n'ayant plus rien à craindre des Eſpagnols, fit amener les priſonniers, leur reprocha l'inhumanité avec laquelle ils avoient traité les François dans un temps où la France & l'Eſpagne étoient en paix, & les fit pendre aux mêmes arbres qui leur avoient ſervi pour faire ſubir le même ſort aux François. Il n'oublia pas non plus de leur mettre ſur le dos par repréſailles un écriteau où on liſoit ces mots : *Je ne fais*

ceci comme à Espagnols, mais comme à Corsaires, à Bandoliers & à Ecumeurs de mer. Le peu de soldats qui étoient avec Gourgues ne lui permettant pas de garder les Forts, il se détermina à les détruire, & les Sauvages l'y seconderent tellement, que le grand Fort fut rasé en un seul jour. Il en fit autant aux deux autres, & se rembarqua ensuite, promettant aux Indiens de revenir dans peu les délivrer entierement du joug Espagnol. Il leur fit de nouveaux présents, & les laissa très-satisfaits de lui.

Retour de Gourgues en France.

On mit à la voile le 3 de Mai, & le vent fut si favorable qu'on arriva à la Rochelle le 6 de Juin. L'expédition de Gourgues avoit été heureuse, & à l'exception de quelques soldats tués en combattant, & de huit hommes qui avoient péri en route, il ramena tous ceux qu'il avoit engagés à le suivre. Il séjourna peu de temps à la Rochelle, & il en partit pour Bordeaux, où il rendit compte à Blaise de Montluc, Lieutenant de Roi en Guienne, du succès de son expédition. Il paroît qu'il lui avoit fait confidence de son dessein, puisqu'il en avoit eu une permission pour faire son armement; mais Montluc n'avoit osé prendre sur lui cette affaire, & il avoit donné la permission pour l'Afrique. Après le succès il combla Gourgues de louanges, & l'envoya à la Cour. Le Capitaine François ne fut pas reçu comme il s'y attendoit. On ménageoit alors le Roi d'Espagne, & son Ambassadeur s'étoit plaint des hostilités commises par Gourgues. La Régente le désavoua, sous prétexte qu'il étoit parti sans ordres, & on eût même sacrifié sa tête à la politique, si averti du danger qu'il couroit il ne se fût pas sauvé à Rouen. Il y a lieu de croire que la Cour de France approuvoit secrettement ce qu'il avoit fait, car on le laissa tranquille dans la retraite qu'il s'étoit choisie.

Entreprise de la Roche.

1598.

Le Marquis de la Roche, Breton d'origine, obtint en 1598 une commission de Henri IV. pour conquérir dans l'Amérique septentrionale quelque pays habitable. Il ne connoissoit pas ce pays par lui-même, mais il prit pour guide un Pilote nommé Chetodel, qui le mena à l'Isle de Sable, qui se trouve au Sud du Cap Breton, & qui en est éloignée de vingt-cinq lieues. On ne pouvoit pas choisir un plus mauvais endroit pour établir une Colonie, car il n'y avoit dans cette isle ni bois, ni pierres propres à bâtir. Les François entreprirent néanmoins de s'y loger, & ils firent des trous dans la terre, qu'ils couvrirent le mieux qu'ils purent. Chetodel reprit ensuite la route de France, laissant dans l'Isle de Sable ceux qui consentirent à y rester. Les nouveaux Colons trouverent heureusement pour eux des bœufs & des vaches qui étoient échappées d'un naufrage. Ils s'en nourrirent, ainsi que du poisson, dont la pêche étoit abondante au tour de l'isle. Lorsque leurs habits furent usés, ils s'en firent avec des peaux de loups marins, & en conserverent l'huile pour divers usages. Ils vécurent ainsi pendant sept ans, & comme abandonnés du reste du genre humain. Enfin au bout de ce temps le Parlement de Rouen se souvint d'eux, & par un Arrêt condamna Chetodel à aller chercher les Colons & à les ramener en Europe, lui permettant de prendre la moitié des cuirs & des peaux qu'ils auroient pû amasser. L'Ordonnance du Parlement de Rouen fut exécutée, & lorsque les Colons furent de retour, le Marquis de la Roche mit tout en usage pour obtenir de la Cour les moyens de faire un nouvel établissement. Il y travailla sans

succès,

succès, & le chagrin qu'il en conçut, joint à celui d'avoir consumé tout son bien, lui causa une maladie dont il mourut en peu de jours.

Entreprise de Chauvin.

1599.

Chauvin né dans la Normandie, Capitaine du Roi dans la marine, & excellent homme de mer, entreprit aussi une expédition, de concert avec Pontgravé de Saint-Malo, navigateur de profession. Ils s'étoient associés avec un Saintongeois, nommé de Mons, qu'Henri IV. estimoit beaucoup, & ils partirent ensemble dans une parfaite intelligence. Ils entrerent dans le grand fleuve S. Laurent, qu'ils remonterent quatre-vingt-dix lieues. Ils s'arrêterent à Tadoussac, où ils firent avec les Sauvages qui se rendoient en cet endroit tous les printemps, un trafic avantageux de pelleteries & de castors. Pontgravé considerant le profit qu'on pouvoit retirer de ce commerce, voulut en demander le privilége exclusif. Il l'obtint au moyen des protecteurs qu'il eut le talent de se faire, & en s'engageant à procurer à ses frais un établissement solide dans le pays où il avoit été. Pontgravé & ses associés se hâterent d'équiper des vaisseaux, sur lesquels ils embarquerent tout ce qui étoit nécessaire pour une Colonie naissante. La situation peu avantageuse du lieu qu'ils choisirent pour l'établissement en arrêta les progrès, & Chauvin, après avoir entrepris un second voyage qui fut aussi malheureux que le premier, mourut lorsqu'il étoit sur le point d'en commencer un troisieme.

Le Commandeur de la Châte, Gouverneur de Dieppe, voyant Chauvin mort, demanda au Roi une commission, & l'obtint. Il s'associa plusieurs Gentilshommes du pays de Caux, & quelques Marchands de Rouen pour les avances des frais, & il confia la direction du voyage à Pontgravé. Celui-ci engagea Champlain, bon navigateur, à le suivre, & ils partirent en 1603. Ils arriverent heureusement à Tadoussac, mais ils n'y bornerent pas leur voyage comme Chauvin, & ils pousserent jusqu'au Saut de S. Louis. Champlain le passa, & mettant à profit ses propres découvertes & les réponses des Sauvages qu'il interrogea sur le cours des rivieres qui tombent dans celle de S. Laurent, il dressa un mémoire & une carte, & s'en retourna à Tadoussac. De-là il passa en France, & comme le Commandeur de la Châte étoit mort, Champlain alla rendre compte de son voyage à Henri IV. qui fut satisfait de ses découvertes.

Découvertes de Champlain au Canada

1603.

De Mons, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi & Gouverneur de Pons, songea à faire un nouveau voyage. Il avoit déjà été avec Chauvin, & le peu de succès de cette expédition sembloit devoir le dégoûter d'en entreprendre une seconde; mais il crut qu'en changeant un peu la route on parviendroit à trouver un pays plus doux & moins ingrat que celui qu'on avoit d'abord découvert. Plein de cette idée il la communiqua au Roi, qui consentit à le laisser partir, & lui accorda la commission que le Commandeur de la Châte avoit eue. De Mons équipa une petite flotte, assembla des soldats & des artisans, & s'attacha plusieurs Gentilshommes qui consentirent à le suivre, avec Champlain & Pontgravé. L'escadre partit de Dieppe, & un vaisseau alla à Tadoussac pour faire la traite. Pontgravé, avec une commission de de Mons, eut ordre de prendre le chemin de Campseaux, & de suivre la côte vers l'isle du Cap Breton, afin de prendre garde que personne ne contrevînt aux ordres du Roi. De Mons & le reste

de ceux qui s'étoient embarqués à Dieppe prirent leur route vers les côtes de l'Acadie, & arriverent au bout d'un mois au cap de la Heve. On choisit pour l'habitation de la Colonie une isle de la baye Françoise. De Mons y fit décharger ses vaisseaux, & les renvoya en France.

Cependant ceux qui avoient été à Campseaux pour empêcher qu'on n'empiétât sur les droits accordés à de Mons par le Roi, trouverent des Bretons & des Basques, qui, sans s'embarrasser de la concession que de Mons avoit obtenue, trafiquoient à leur ordinaire, & joignoient le commerce de la pelleterie à leur pêche de la morue. Pontgravé voulut en vain s'opposer à ce commerce, qui étoit contraire au privilége de son supérieur; il fut obligé d'employer la force pour faire respecter sa commission. Cette conduite causa des plaintes ameres, & les Basques & les Bretons présenrerent à la Cour plusieurs requêtes contre de Mons. Ils se plaignoient que ses vaisseaux troubloient leur pêche, & que les privant des choses qui avoient été libres jusques-là, la douane du Roi se trouveroit diminuée considérablement, & qu'ils seroient réduits à ne pouvoir entretenir leurs femmes & leurs enfants. Ces plaintes secondées des remontrances d'un Seigneur de la Cour qu'on avoit sçu gagner, & qui avoit beaucoup de crédit, firent par la suite révoquer la concession.

Le voyage de de Mons dura trois ans, & lui coûta une somme considérable; mais dans le cours de ces trois années les François découvrirent la côte au Midi jusqu'au cap Henri, & d'autres pays jusqu'à Campseaux. Les différentes rivieres où l'on entra, & les chemins que les Découvreurs firent par terre, donnerent à connoître aux François le pays qui est entre le grand fleuve S. Laurent, & l'Océan, dans cette partie où sont aujourd'hui la Pensilvanie, le nouveau Jersey, la nouvelle Yorck, la nouvelle Angleterre, l'Acadie & la Gaspesie. Les quatre premiers pays furent d'abord connus sous le nom de Norumbegue, & tous ensemble furent appellés la nouvelle France. On voulut tenter des établissements dans quelques-uns de ces endroits, mais les Anglois de la Virginie les détruisirent en *1613*. Ils firent plus encore, & ayant couru toute la côte de l'Acadie, ils abattirent les croix que les François y avoient plantées, commirent diverses hostilités, & firent prisonniers tous les François qu'ils trouverent. Le Fort & habitation de Quebec, aujourd'hui capitale du Canada, étoient établis. Ce Fort fut bâti par Champlain en *1608* pour de Mons, qui, loin de se rebuter de ce qu'il avoit souffert dans son voyage de l'Acadie, avoit envoyé encore un nouvel armement sous la conduite de Champlain & de Pontgravé.

Les Basques, les Bretons & plusieurs autres recommencerent vivement leurs plaintes contre de Mons, qui étoit demeuré à Paris pour ses affaires. Ils vinrent à bout de le réduire à tout abandonner, & il se contenta de l'habitation de Quebec, dont le Roi lui laissa la possession. De Mons entierement rebuté de toute espece d'entreprise, ceda Quebec aux Rochelois, qui destinerent ce Fort à servir de retraite à ceux qui feroient pour eux le commerce de pelleteries. Champlain & Pontgravé retournerent encore en Amérique dans l'année *1610*, & y conduisirent des artisans. La Colonie étoit en assez bon état, & elle s'accrut insensiblement, & bâtit quelques Forts pour loger ceux qui alloient trafiquer avec les Sauvages, & pour

protéger ceux des Naturels qui étoient devenus les alliés des François. Ce pays fut ensuite connu sous le nom de Canada ou la Nouvelle France.

Compagnie du Canada établie par le Cardinal de Richelieu.

1628.

On s'en tint aux découvertes & à la traite pendant long-temps, & ce ne fut que sous le ministere du Cardinal de Richelieu que la Colonie commença à devenir plus considerable. Vers le mois d'Avril 1627 plusieurs Marchands, Négociants & autres personnes riches, ou qui avoient beaucoup de crédit, s'offrirent de faire une Compagnie de cent associés. Cette Compagnie devoit se charger de soutenir les Colonies déjà établies dans le Canada, & d'en envoyer de nouvelles dans ces vastes pays encore mal connus. Les principaux associés étoient Roquemont, Houel, Lataïgnant, Dablon, du Chesne & Castillon. Le Cardinal de Richelieu goûta le projet des associés, en parla au Conseil d'Etat, & engagea Louis XIII. à donner un Edit qui faisoit à la Compagnie une concession sous les privileges & conditions contenus en dix-neuf articles. Les conditions furent : » Que dès l'année 1628 » la Compagnie feroit passer dans la Nouvelle France deux à trois cents » hommes de tous métiers, & pendant les quinze années suivantes jusqu'à » quatre mille de l'un & de l'autre sexe, qu'ils nourriroient & entretien- » droient de tout l'espace de trois années ; Qu'il n'y auroit aucun Etranger » parmi ces habitants, mais seulement des François Naturels & Catholi- » ques ; Que les associés entretiendroient dans chaque habitation trois Ec- » clésiastiques au moins, même davantage s'il étoit jugé nécessaire ; Qu'au » cas qu'ils ne fissent point passer jusqu'à quinze cents hommes dans les » dix premieres années des quinze de leur concession, ils restitueroient pour » dédommagement de cette inexécution le prix de deux vaisseaux de guerre » que le Roi leur accordoit ; ce qui auroit lieu encore si dans les cinq au- » tres années le nombre entier de quatre mille hommes n'étoit point passé : » Enfin que les associés, pour toute redevance, rendroient la foi & hom- » mage, suivant la coutume de France, à chaque mutation de Roi, & offri- » roient une couronne d'or du poids de huit marcs. «

Les priviléges furent : » La propriété à perpétuité, Justice & Seigneurie » du Fort & habitation de Quebec, avec tout le pays de la Nouvelle France, » le long des côtes depuis la Floride, en rangeant celle de la mer jusqu'au » cercle Arctique pour latitude ; & depuis Terre neuve tirant à l'Ouest jus- » qu'au grand Lac, dit la mer Douce, pour longitude, & pareillement le » long & en remontant la riviere de S. Laurent en avançant dans les terres ; » la cession aussi en propriété de toutes les mines & minieres pour en jouir » suivant les Ordonnances des Rois de France ; la permission de fondre de » l'artillerie, & bâtir des Places & des Forteresses par-tout où ils jugeroient » à propos ; le trafic de tous les cuirs, peaux, pelleteries & autres marchan- » dises du pays, à la réserve de la pêche des morues & baleines qui reste- » roit libre à tous les sujets du Roi, aussi bien que la traite desdites pel- » leteries aux François déjà habitués en Canada, ou qui y passeroient sans » être aux dépens de la Compagnie, pourvû qu'ils portassent aux commis » des associés le produit de leur traite pour les prix reglés par le huitieme » article de l'Edit. » A ces privileges, le Roi ajouta le don de deux vaisseaux de guerre de deux à trois cents tonneaux, & de quatre coulevrines de fonte verte. Cette Compagnie réussit d'abord assez bien, & c'est à elle

L'AMÉRIQUE.

proprement qu'on doit les grands établiſſements que les François ont aujourd'hui dans le Canada; mais enſuite elle négligea trop d'envoyer les ſecours néceſſaires, & ſa négligence donna lieu aux Etrangers de s'attirer ce commerce.

Il y avoit en France une autre Compagnie plus ancienne, ſçavoir celle des iſles de l'Amérique. Il eſt aſſez remarquable que les François & les Anglois ayent ſongé en même temps à la conquête de l'iſle de S. Chriſtophle découverte par Colomb, comme on l'a vû plus haut. Elle s'appelloit Lia Maiga, mais on lui donna le nom du Patron de ce célebre Amiral. Les Eſpagnols contents des conquêtes du Mexique, du Pérou & des vaſtes Contrées qu'ils avoient ſoumiſes, s'embarraſſoient peu des Antilles. Satisfaits d'en occuper les principales, ſçavoir, l'Eſpagnole ou S. Domingue, Cuba, la Jamaïque & Porto-Rico; ils croyoient que le droit de découverte leur aſſuroit aſſez la propriété des autres, ſans qu'ils s'y affermiſſent par des Colonies qu'ils n'étoient pas en état de fournir. Le Mexique, la Caſtille d'or & le Pérou attiroient la principale attention, à cauſe des promptes fortunes qu'on y faiſoit, & ils ne croyoient pas que perſonne ſongeât à s'établir aux Antilles, où il falloit combattre les Sauvages & détruire des forêts pour en faire des terres capables d'être cultivées. Les Eſpagnols furent trompés néanmoins dans cette opinion, car les François & les Anglois qui avoient déjà couru ces mers, prirent en même temps ſans s'être communiqué leur deſſein, la réſolution de ſe rendre maîtres de quelques-unes des Antilles. Leur choix tomba ſur l'iſle de S. Chriſtophle, & par un concours d'évenements aſſez ſinguliers, ils y arriverent le même jour chacuns de leur côté l'an 1625, & en prirent poſſeſſion les uns & les autres au nom de leurs Souverains.

Les François avoient pour Chefs d'Enambuc, Gentilhomme de la Maiſon de Vauderop, & du Roſſey, tous deux Capitaines de vaiſſeau. Les Anglois étoient commandés par un Capitaine de la Nation nommé Waernar, ou Ouernar, comme l'ont écrit quelques François. Les deux Nations s'étant rencontrées furent également ſurpriſes de la concurrence. Elles s'accommoderent cependant, convinrent de ſe joindre pour conquérir l'iſle ſur les Caraïbes, & le firent dans la plus parfaite intelligence. Après que les François & les Anglois ſe furent logés, ils prirent des meſures pour n'être point inſultés par les Eſpagnols. En conſéquence, on obligea les Caraïbes à ſe retirer ailleurs, dans la crainte que s'ils reſtoient, ils ne favoriſaſſent les Eſpagnols pendant l'abſence d'Enambuc & de Waernar, qui devoient faire un voyage en Europe. Toutes ces précautions priſes les deux Chefs allerent rendre compte de leur expédition à leurs Souverains. Les Rois de France & d'Angleterre approuverent la conduite de leurs Officiers, & les honorerent de la qualité de Gouverneurs & de leurs Lieutenants. D'Enambuc voyant qu'il ne pourroit ſe ſoutenir ſans un bon appui, forma une Compagnie, qui fut établie le 31 d'Octobre 1626, tant pour l'iſle de S. Chriſtophle que pour la Barbade les iſles adjacentes. Cette même Compagnie fut confirmée en 1642 pour toutes les iſles de l'Amérique, ſituées depuis le 10e degré juſqu'au 30e de latitude ſeptentrionale, & c'eſt à cette Compagnie qu'on doit l'établiſſement de toutes les Colonies Françoiſes de ces iſles.

D'Enambuc ayant ainsi mis ordre à ses affaires, retourna à S. Christophle avec trois cents hommes pour jetter les fondements de la Colonie. Ils y arriverent au commencement du printemps 1627, & par Acte du 13 Mai l'isle fut partagée entre les François & les Anglois. Waernar étoit aussi retourné d'Angleterre quelque temps auparavant, & il aida à regler les limites qui subsisterent dans le même état jusqu'à la paix d'Utrecht. On convint que la chasse & la pêche seroient par-tout libres aux deux Nations : que les salines, les bois propres à la teinture, ou à la menuiserie & à la charpente, les rades & les mines seroient en commun. Aussitôt que le traité fut signé de part & d'autre, les François & les Anglois firent ensemble une ligue défensive contre leurs ennemis communs, & chacun travailla ensuite à faire prosperer sa Colonie. Waernar avoit aussi ménagé une Compagnie à Londres, & sa Colonie fut mieux servie que la Françoise ; car dès l'année 1628 il se trouva en état de l'étendre & de peupler l'isle de Niéves, voisine de S. Christophle, où les Anglois bâtirent un Fort. Pendant ce temps-là les Associés de France étoient bien éloignés d'envoyer à leur Colonie de pareils secours, & ils en attendoient au contraire des vaisseaux chargés de toutes les richesses de l'Occident. L'espece d'abandonnement où ils laissoient leur Colonie, & l'état florissant de celle de Waernar, lui inspirerent des sentiments d'ambition qui inquiéterent d'Enambuc. Ce dernier ne pouvant rien obtenir de France, quoiqu'il écrivît aux Associés les lettres les plus pressantes, se rendit lui-même à Paris, pour faire connoître la nécessité d'un envoi. Il agit auprès de la Cour, afin qu'on lui fournît les moyens de faire rentrer les Anglois dans les bornes de l'égalité dont ils vouloient sortir, & obtint enfin de la Compagnie un secours de trois cents hommes, & des vaisseaux bien munis de provisions. Il mit aussitôt à la voile, & son arrivée à la Colonie sembla la ranimer. Le Roi qui avoit eu égard aux représentations d'Enambuc, donna ordre à Cusac, Chef d'Escadre, d'aller mettre un frein aux usurpations des Anglois. Cusac en paroissant à la rade de S. Christophle, coula à fond & dissipa tout ce qu'il trouva de vaisseaux Anglois dans cette mer, & obligea Waernar à s'en tenir au partage auquel il avoit lui-même travaillé. La paix fut ensuite rétablie entre les François & les Anglois, & ils auroient joui vraisemblablement de quelque repos, si les Espagnols, chagrins de les voir s'établir dans des isles qu'ils prétendoient leur appartenir, ne fussent venus les attaquer.

Don Frederic de Tolede, envoyé au Bresil pour en faire sortir les Hollandois, partit avec une flotte, & eut ordre de passer à S. Christophle & de n'y pas laisser un seul François, ni un seul Anglois. On avoit été averti en France de ce projet long-temps avant qu'il s'exécutât, & c'étoit aussi pour défendre l'isle de S. Christophle que l'escadre de M. de Cusac avoit été envoyée. Cet Officier content d'avoir mis Waernar à la raison, & n'apprenant aucune nouvelle des Espagnols, se lassa d'attendre, & permit à ses vaisseaux d'aller faire la course où ils voudroient. Il partit lui-même à dessein de croiser dans le golfe du Mexique, & laissa ainsi sans nulle ressource l'isle de S. Christophle & celle de S. Eustache, où il venoit de bâtir un Fort & & de commencer une habitation.

Peu de temps après le départ de l'escadre Françoise, Frederic de Tolede

L'AMÉRIQUE.

parut devant S. Christophle, & son premier acte d'hostilité fut de saisir quatre navires Anglois, qui étoient à l'ancre près de Niéves. Il mouilla ensuite à la rade de S. Christophle, à deux portées du canon d'un des quartiers François. Du Rossey fit aussitôt sçavoir à d'Enambuc & au Général Anglois le danger où il se trouvoit, & le pressant besoin qu'il avoit d'être puissamment secouru. Waernar lui envoya sur le champ sept à huit cents hommes, & du Parquet, neveu d'Enambuc, en amena cent vingt. Ce secours suffisoit pour faire une résistance qui méritât au moins une capitulation honorable; mais du Rossey perdit la tête, & se conduisit avec une extrême lâcheté. Don Frederic fit sa descente sans aucune opposition, & lorsque les Espagnols eurent commencé leur attaque, ils eurent lieu d'être surpris de ne voir s'avancer contre eux que le seul du Parquet avec sa Compagnie. Cet Officier eut le sort auquel il devoit s'attendre. Il fit des prodiges de valeur, qui, malgré la disproportion du nombre des combattants, tinrent quelque temps la victoire incertaine, & on ne douta point que si du Rossey & les Anglois eussent donné, l'ennemi n'eût été contraint de se rembarquer avec perte. Ceux qui avoient suivi du Parquet le voyant si peu secondé, l'abandonnerent aussi, & il se trouva réduit à trois hommes, avec lesquels il combattit encore. Il tua de sa main l'Officier qui commandoit la descente, & percé de dix-huit coups, il fut mis hors de combat. On l'emporta sur le gallion que montoit l'Amiral Espagnol, qui n'obmit rien pour le bien traiter, & pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de sa valeur; mais dix-huit jours après du Parquet expira dans de grandes douleurs. Don Frederic de Tolede affligé de n'avoir pû réussir à lui faire donner du soulagement, lui fit faire des obséques telles qu'on les fait en Espagne aux personnes de la premiere distinction.

Du Rossey, qui avoit d'abord pris l'épouvante, fut bien moins rassuré par un si bel exemple, qu'il ne fut intimidé par la défaite de cet Officier, & par le refus que les Anglois firent de combattre. Il s'écria aussitôt qu'il falloit que chacun songeât à sa propre sûreté, & il fut le premier à fuir laissant le pavillon de France dans son Fort. Tous ses gens & les Anglois le suivirent avec précipitation, & ils gagnerent la Cabestere, située à huit lieues du Fort qu'ils avoient abandonné. Ils y trouverent d'Enambuc leur Gouverneur, & voulurent lui persuader qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de s'embarquer au plus vîte. D'Enambuc mit tout en usage pour les rassurer. Il leur remontra qu'ils ne devoient pas se laisser chasser sans résistance d'une isle où ils s'étoient établis, & qu'ils étoient en état de faire périr une bonne partie des Espagnols en profitant de l'avantage du terrein. Tout ce qu'il put dire fut inutile, & les François insensibles à toute autre chose qu'à la frayeur, demanderent qu'on assemblât un Conseil. Il y fut décidé presque d'un sentiment unanime qu'il falloit faire retraite, & aller habiter l'isle d'Antigoa, la même que Colomb avoit nommée ainsi à cause de Sainte-Marie l'Ancienne, fameuse Eglise de Sévilie. On prétend qu'il fut résolu de poignarder le Gouverneur s'il s'opposoit à la déliberation. Il céda, & tous les François, au nombre de quatre cents, s'embarquerent sur deux navires qui se trouvoient à la rade.

Les Anglois capitulent avec les Espagnols.

Waernar, que cette fuite abandonnoit aux efforts de Don Frederic de

Tolede, traita avec lui. L'Amiral Eſpagnol donna aux Anglois les quatre vaiſſeaux qu'il leur avoit pris à Niéves, afin qu'ils ſortiſſent ſur le champ de l'iſle de S. Chriſtophle. Comme les Anglois étoient en plus grand nombre que les François, les quatre vaiſſeaux ne furent pas ſuffiſants pour les contenir tous. Don Frederic en vit embarquer une partie, & fit promettre à ceux qui reſtoient qu'ils ſuivroient les premieres auſſitôt qu'ils en trouveroient l'occaſion. Après avoir tiré cette promeſſe des Anglois, l'Amiral Eſpagnol les menaça de les faire paſſer au fil de l'épée, s'il les trouvoit encore à S. Chriſtophle à ſon retour du Bréſil, & s'embarqua.

Les François de leur côté avoient beaucoup à ſouffrir. La précipitation de leur fuite ne leur avoit pas permis de faire aucune proviſion, & ils furent bientôt réduits à la plus affreuſe diſette. Les tempêtes qu'ils eurent à eſſuyer acheverent de mettre le comble à leur infortune. Ils ne purent jamais gagner l'iſle d'Antigoa, & après avoir été battus des flots pendant trois ſemaines entieres, ils ſe virent contraints de prendre terre à l'iſle de S. Martin, qui n'eſt qu'à huit lieues de S. Chriſtophle. L'endroit où ils aborderent étoit ſi ſtérile & ſi dépourvu d'eau douce, qu'ayant creuſé des puits, dont l'eau ſe trouva ſaumâtre, pluſieurs moururent pour en avoir bû ſans meſure & avec trop d'avidité. Du Roſſey accablé de tant de diſgraces, gagna une partie des Officiers & des Soldats, & força un des deux Capitaines de navires à le ramener en France, où le Cardinal de Richelieu le fit arrêter & mettre à la Baſtille. Le reſte de ſa Colonie ſe répandit dans les iſles de Montſerrat, de S. Martin, de S. Barthelemi & de l'Anguille. Cependant les Eſpagnols, après avoir ruiné le Fort des François, enlevé le canon, & brûlé les maiſons du quartier où ils avoient abordé dans l'iſle de S. Chriſtophle, s'étoient retirés. Waernar les voyant partis ne ſe hâta point de quitter l'iſle, & il ſe flattoit d'en reſter ſeul poſſeſſeur, lorſque les François, qui regrettoient leur premiere habitation, y revinrent au moyen d'un vaiſſeau qui leur reſtoit encore. Quelques navires Hollandois leur fournirent des vivres, & un vaiſſeau qui leur arriva de France les aida à ſe rétablir.

Pluſieurs François de ceux qui étoient ſortis de S. Chriſtophle avec le Gouverneur & du Roſſey, s'éloignerent de leurs compatriotes, & ſe joignant à d'autres aventuriers Anglois & François, ils approcherent de l'iſle Eſpagnole. Ils en trouverent la côte ſeptentrionale preſque abandonnée par les Eſpagnols, & ils s'y établirent. Comme les bois & les campagnes abondoient en bœufs & en cochons, ils y vécurent aiſément. Des Hollandois qui paſſerent par cet endroit leur promirent de ne les laiſſer manquer de rien, pourvû qu'ils leur gardaſſent les cuirs qu'ils tireroient de la chaſſe des bœufs, & cette aſſurance acheva de les fixer. Ils faiſoient ſécher leurs viandes à la fumée comme les Sauvages, ce qui s'appelle boucaner, & ce qui leur fit donner le nom de Boucaniers. La difficulté de ne recevoir que de la main des Etrangers pluſieurs choſes dont leur Colonie ne pouvoit gueres ſe paſſer, & d'ailleurs l'humeur dominante de quelques-uns d'entr'eux, à qui la chaſſe ne plaiſoit pas, porterent une partie des Boucaniers à faire des courſes, & à tomber ſur les vaiſſeaux Eſpagnols qui ſe préſentoient. Ils firent mêmes quelques deſcentes qui leur procurerent ſouvent de riches butins. Pour être autoriſés en quelque ſorte à ces courſes, les Aventuriers,

Origine des Flibuſtiers.

L'AMÉRIQUE.

qui furent connus dans la ſuite ſous le nom de Flibuſtiers, du nom du vaiſſeau qu'ils avoient coutume de monter, prirent leur commiſſion du Gouverneur de l'iſle de S. Domingue. A la fin de leur voyage ils ſe retiroient dans cette iſle & dans celle de la Tortue, où ils firent des établiſſements. Cette derniere eſt maintenant preſque déſerte, parce qu'avec le temps les François s'en étant rendus les ſeuls maîtres, & la Cour lui ayant donné des Gouverneurs & des ſecours, la Colonie qui y étoit a paſſé dans la partie occidentale de l'Eſpagnole, quoique les Eſpagnols ſoient toujours en poſſeſſion de la partie orientale. La Colonie Françoiſe eſt connue par le nom de S. Domingue, néanmoins la ville de ce nom appartient aux Eſpagnols, mais le même nom eſt donné à toute l'iſle. Les François qui y ſont établis forment la Colonie la plus conſiderable que la France ait dans les iſles de l'Amérique.

La Colonie de S. Chriſtophle ſe rétablit.

Cependant les François rentrerent à S. Chriſtophle, & s'y appliquerent de nouveau à ſe fortifier & à cultiver le terrein. Ils le firent avec tant de ſuccès, qu'ils payerent en peu de temps les avances qu'on leur avoit faites, & ſe trouverent en meilleur état qu'ils n'étoient avant l'arrivée des Eſpagnols. Les Anglois de leur côté ſe remirent auſſi de leurs pertes, & puiſſamment ſecourus par la Compagnie de Londres, ils étendirent leur Colonie dans les iſles de Montſerrat, d'Antigoa & de la Barboude, ou Barbade. Vers le même temps à peu près les Hollandois s'établirent dans l'iſle de S. Euſtache, & cette Colonie s'empara bientôt de l'iſle de Saba. Le Gouverneur d'Enambuc voyoit avec regret que la négligence des Aſſociés de France à lui fournir ce qui eût été néceſſaire pour s'agrandir, étoit cauſe que les Etrangers s'emparoient de pluſieurs iſles à ſa bienſéance. Ne pouvant remédier au paſſé, il jetta les yeux ſur la Guadaloupe, & il ſongeoit à y envoyer du monde, lorſqu'il fut prévenu par un des principaux habitants de ſa Colonie, nommé l'Olive. Ce dernier, qui étoit paſſé en France pour ſes affaires particulieres, s'aſſocia avec du Pleſſis & quelques Marchands de Dieppe, pour établir une Colonie à la Guadaloupe (1), ſous la commiſſion de la Compagnie des iſles de l'Amérique. L'Olive & du Pleſſis en furent déclarés Gouverneurs avec une égale autorité, & y arriverent le 8 de Juin 1635, avec une Compagnie de cinq cents hommes. Ils étoient à peine débarqués que la famine & les maladies les aſſaillirent, & que pluſieurs moururent. On s'étoit malheureuſement placé dans l'endroit le plus ingrat de l'iſle, & à cette faute les chefs en joignirent une ſeconde beaucoup plus grande. Ils ſe brouillerent avec les Caraïbes, dont ils auroient pû recevoir des vivres, en attendant qu'ils puſſent ſe nourrir des productions de la terre.

Du Pleſſis ſaiſi de douleur à la vûe des mauvais ſuccès de ſa Colonie, mourut le ſeptieme mois après ſon arrivée. On perdit en lui un homme d'un caractere aimable, d'une prudence & d'une affabilité que n'avoit pas, à beaucoup près, l'Olive qui reſta ſeul Gouverneur. Les hauteurs de ce dernier & ſon impétuoſité furent cauſe que la guerre s'alluma entre les François & les Caraïbes, & mit la Colonie naiſſante ſur le point de ſa ruine totale. Les François parvinrent à chaſſer de l'iſle leurs ennemis, mais ils

(1) Les Relations Françoiſes diſent Gardeloupe.

paſſerent

passerent à la Dominique, & sçurent engager les habitants à se réunir à eux pour accabler les François. L'Olive secondé heureusement par la valeur des siens, soutint la guerre l'espace de quatre ans. La Colonie toujours à la veille d'être exterminée, alloit enfin périr lorsque le Gouverneur mourut, & fut remplacé par Aubert que la Compagnie nomma pour lui succeder. La sage conduite de ce dernier sauva la Colonie, & rétablit la paix qui y anima le commerce & apporta l'abondance.

Dans le temps qu'on peuploit ainsi la Guadaloupe, d'Enambuc, à qui elle venoit d'échapper, tourna ses vûes sur la Martinique. Il y alla lui-même, en prit possession, la peupla à ses frais, & par ce moyen en acquit la propriété. Il y laissa pour son Lieutenant du Pont, & pour premier Capitaine la Vallée. D'Enambuc mourut à S. Christophle, & par son testament il laissa tous ses biens & les droits qu'il avoit sur la Martinique à du Parquet son neveu, frere de celui qui avoit si courageusement disputé le terrein aux Espagnols. D'Enambuc eut pour successeur au gouvernement de S. Christophle du Halde son Lieutenant, que la Compagnie nomma Gouverneur en chef; mais peu de temps après il passa en France. Le Cardinal de Richelieu s'appercevant alors que les isles devenoient un objet fort intéressant, voulut y mettre pour Général un homme en qui la naissance, le courage & l'habileté concourussent au dessein qu'il avoit de les faire fleurir. Il ne trouva point de sujet plus conforme à cette idée que le Chevalier de Longvilliers, Sieur de Poincy, Bailly & Grand-Croix de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, Commandeur d'Oisemont & de Coulours, & Chef d'Escadre. Louis XIII. le fit Gouverneur & Lieutenant-général des isles de l'Amérique. Ses lettres sont du mois de Septembre 1638, & il partit de Dieppe vers le 15 de Janvier 1639. Il arriva un mois après à la Martinique, d'où il passa à la Guadaloupe & de-là à S. Christophle, recevant par-tout le serment de fidélité.

A son arrivée, l'isle de S. Christophle prit une nouvelle face, & il surpassa les idées que le Cardinal avoit conçues de sa capacité. Il fit bâtir des Eglises en divers quartiers de l'isle, & eut soin que les Prêtres fussent bien logés & bien entretenus. Il regla tout pour l'administration de la Justice, & voulut qu'elle fût rendue promptement & sans intérêt par des Officiers intégres & habiles. Il réforma les désordres, établit une bonne police, & se fit également aimer des François & des Etrangers par son affabilité & par une générosité soutenue avec discernement. Enfin il rendit la Colonie la plus belle des Antilles, & songea ensuite à l'étendre dans les isles de S. Barthelemi, de S. Martin & de Sainte-Croix, dont il fit l'acquisition. L'isle de Sainte-Croix est entre S. Christophle & Porto-Rico, mais beaucoup plus près de cette derniere, & elle est maintenant abandonnée. Elle changea plusieurs fois de maître en peu de temps, & après avoir été disputée quelques années par les Anglois & les Hollandois, elle fut partagée entre eux. En 1649 les Anglois remarquant que leurs rivaux étoient en fort petit nombre, les forcerent de leur abandonner l'isle toute entiere. Ils n'en jouirent pas long-temps, car les Espagnols de Porto-Rico y firent une descente, brûlerent les habitations, tuerent tous ceux qui voulurent leur résister, & firent transporter le reste à la Barboude, avec les femmes & le bagage. Ils

L'AMÉRIQUE.

s'amuserent encore quelque temps dans l'isle, & ils alloient remettre à la voile pour s'en retourner chez eux, lorsqu'il arriva un vaisseau Hollandois chargé d'hommes de S. Eustache. On y avoit appris l'enlevement des Anglois, & on croyoit que les Espagnols n'y étoient plus. Le navire ne put faire de résistance, & fut pris. Les Espagnols satisfaits de s'être saisis de cette nouvelle proye, se disposerent à mener les prisonniers à Porto-Rico ; mais il parut deux navires François remplis de soldats & de munitions de guerre & de bouche. Le Chevalier de Poincy les envoyoit pour déposter les Espagnols, & prendre possession de l'isle au nom de la Couronne de France. Les Hollandois furent mis en liberté, & les Espagnols aimerent mieux se conformer à la sommation qu'on leur fit de se rembarquer sur le champ & de partir sous peine d'être traités en ennemis, que de risquer un combat contre les troupes Françoises. Telle fut la conquête que les François firent de l'isle de Sainte-Croix, où on envoya Auger en qualité de Gouverneur, avec une Colonie qui y devint très-florissante.

La mort du Cardinal de Richelieu, & les troubles dont le Royaume fut agité pendant la minorité de Louis XIV. porterent la Compagnie des isles à céder ses droits à ceux qui se trouvoient disposés à les acheter. Du Parquet, à qui d'Enambuc avoit laissé la propriété de la Martinique, s'étoit établi aussi à la Grenade & à Sainte-Alousie (1). Il s'accommoda volontiers des droits de la Compagnie sur ces trois isles, & les acquit ainsi en 1649. D'Houel, Gouverneur de la Guadaloupe, acheta de même les isles de Mari-Galante, de la Désirade & des Saintes. Les deux dernieres n'étoient point encore conquises ; mais on les fit insérer dans les traités, de peur que quelqu'autre vînt à bout de s'en emparer. Au mois de Mai 1651, le Chevalier de Poincy engagea la Compagnie des isles à vendre à l'Ordre de Malte la propriété de Saint Christophle, de Saint Barthelemi, de Saint Martin & de Sainte-Croix. Le traité qui se fit alors fut ratifié deux ans après par des lettres patentes du Roi. Ce Prince ne se réserva que la seule souveraineté de ce qui étoit compris dans la cession de la Compagnie à l'Ordre de Malte, avec l'hommage d'une couronne d'or de mille écus, que l'Ambassadeur de l'Ordre devoit présenter à chaque mutation de Roi. C'est ainsi que ces isles cesserent d'appartenir à la Compagnie, & furent possédées par l'Ordre de Malte & par quelques Particuliers jusqu'en 1664.

Isles vendues à l'Ordre de Malte. 1651.

Compagnie de la France Equinoxiale.

Pendant que la Compagnie des isles démembroit ainsi ses fonds & achevoit de se désunir, il s'en formoit une autre sous le nom de France Equinoxiale (2). Poncet de Bretigny avoit déjà tenté un établissement dans la Guyane ou Cayenne, mais il n'avoit pû réussir, & il y perdit la vie. L'Abbé de Marivaux, Docteur de Sorbonne, de Roiville, Gentilhomme de Normandie, & l'Abbé de la Boulaye, Intendant général de la Marine, crurent être plus heureux, & quoique différents motifs les portassent à cette entreprise, ils s'unirent ensemble pour en presser l'exécution. Le zele de la conversion des Américains étoit l'unique but que se proposoit l'Abbé de Marivaux. De Roiville, suivant ce que ses Associés ont ensuite publié, avoit dessein de

(1) C'est ainsi que les Mariniers François exprimoient par une imitation de la prononciation Espagnole le nom de Santa-Lucia, ou Sainte-Lucie.

(2) C'est le nom qui fut donné à la Guyane aussi appellée Cayenne.

ſe faire une eſpece de ſouveraineté dans ce pays, & l'Abbé de la Boulaye ne ſongeoit qu'à faire fleurir le commerce & la marine de France, dont il avoit en partie la direction ſous le Duc de Vendôme. Cette Compagnie à laquelle ſe joignirent d'autres perſonnes également conſiderables par leurs emplois & par leurs richeſſes, obtint des lettres patentes ſur la fin de 1651. Le 18 de Mai de l'année ſuivante on ſe diſpoſa à faire l'embarquement, & l'Abbé de Marivaux qui avoit été le mobile de l'expédition projettée, mourut à Paris. De Roiville, Général de la flotte, fut aſſaſſiné ſur la route dans une ſédition qui s'éleva, & pluſieurs Officiers périrent auſſi. Le reſte de la Colonie débarqua à Cayenne; mais la conduite injuſte qu'elle tint à l'égard des Sauvages, les irrita à un tel point, qu'ils ſe raſſemblerent en grand nombre, & maſſacrerent preſque tous les François. Le Gouverneur ne ſauva ſa vie qu'en ſe jettant dans une barque, au moyen de laquelle il ſe rendit à Surinam, alors ſous la puiſſance des Anglois.

Cayenne occupée par les Hollandois.

Les Hollandois qui venoient d'abandonner la riviere de Surinam, voyant l'iſle de Cayenne ſans habitants, prirent leurs meſures avec les Indiens, & en obtinrent la permiſſion de s'y établir. Spranger en demanda la commiſſion aux Etats-Généraux, qui la lui accorderent à lui & à ſes Aſſociés, & par ſa bonne conduite il parvint à faire un établiſſement avantageux. Il augmenta les fortifications, défricha les terres, éleva des ſucreries, & tira de grands profits des productions du pays dont il fit commerce avec ceux de ſa Nation & les Etrangers. Il vivoit en paix & jouiſſoit du fruit de ſes travaux, lorſque le Sieur de la Barre, Maître des Requêtes, prit la réſolution de former une nouvelle Compagnie de la France Equinoxiale. Animé par les récits de Bouchardeau qui avoit été ſur les lieux, M. de la Barre travailla avec lui à un projet qu'ils préſenterent au célebre Colbert. Ce Miniſtre le goûta, & n'eut pas de peine à le faire approuver par le Roi, qui accorda à la nouvelle Compagnie des lettres patentes du mois d'Octobre 1663. Les bornes de la Conceſſion furent l'Amazone & l'Orenoque, quoique les Portugais du Bréſil euſſent paſſé la premiere de ces rivieres, & que les Hollandois & les Anglois euſſent des établiſſements entre la ſeconde & l'iſle de Cayenne. Le Sieur de la Barre partit, reprit Cayenne, & remit la Colonie en vigueur.

Nouvelle Compagnie pour Cayenne.

La France avoit beaucoup étendu ſa domination, mais elle n'en profitoit preſque point, parce que les Compagnies particulieres n'encourageoient que foiblement leurs Colonies, & que les établiſſements de l'Amérique négocioient plus avec l'Etranger qu'avec les François. Pour remédier à ces deux inconvénients, on ſongea à la Cour à former une ſeule Compagnie aſſez puiſſante, pour fournir également à toutes les Colonies les ſecours dont elles auroient beſoin. On y réuſſit, & cette Compagnie connue ſous le nom de *Compagnie Royale des Indes Occidentales*, racheta les iſles Françoiſes, & remboursa l'Ordre de Malte & les différents Particuliers qui en étoient propriétaires des frais qu'ils avoient avancés. Ce qui reſtoit à la *Compagnie des iſles* du privilége qu'elle avoit obtenu en 1626, fut auſſi acheté par la nouvelle Compagnie. Toutes les anciennes Conceſſions furent révoquées, & les lettres patentes expédiées le 11 de Juillet 1664. Par ces lettres le Roi accorda à la nouvelle Compagnie en toute propriété, Juſtice & Seigneurie,

Compagnie Royale des Indes Occidentales.

1664.

L'AMÉRIQUE.

le Canada, les Antilles, l'Acadie, les isles de Terre-neuve, l'isle de Cayenne, & les pays de Terre-ferme de l'Amérique, depuis l'Orenoque jusqu'à l'Amazone, avec faculté d'y faire seule le commerce pendant quarante ans, aussi bien qu'au Sénégal, aux côtes de Guinée, & autres lieux d'Afrique. A ces avantages furent ajoutées la remise de la moitié des droits pour les marchandises venant de ces terres, la puissance de nommer des Gouverneurs, & tous les Officiers de guerre & de justice, même les Prêtres & les Curés, & enfin le droit de déclarer la guerre & de faire la paix, lorsque la Compagnie le jugeroit nécessaire; le Roi ne se réservant que la foi & hommage-lige, & une couronne d'or du poids de trente marcs à chaque mutation de Roi.

En moins de six mois la Compagnie équipa plus de quarante-cinq vaisseaux, qui lui servirent à prendre possession de tous les lieux compris dans sa concession. Elle y établit son commerce, & il devint considerable en peu de temps. Cependant au bout d'environ neuf ans, c'est-à-dire, l'an 1674 le Roi acquit pour lui-même, & réunit à son domaine toutes les terres, isles & possessions qu'il avoit cédées, & remboursa toutes les actions des Particuliers. Entre les hommes qui se distinguerent dans la nouvelle Compagnie, on peut placer les Sieurs de Frontenac & la Salle. Le premier également cheri des François & des Nations Américaines, étendit & affermit par sa bonne conduite les possessions des François dans le Canada. Le second découvrit la Louisiane, vaste pays qui s'étend des deux côtés du fleuve nommé *Mississipi.* Il fit aussi plusieurs établissements le long de ce fleuve, & médita de fonder une Colonie près de son embouchure, qu'il avoit reconnue le 7 Avril 1683. Dans ce dessein il passa en France pour y porter les premieres nouvelles de sa course & du succès qu'elle avoit eue, & pour obtenir les secours nécessaires à l'établissement de sa Colonie. Il obtint du Roi de lettres patentes, & partit le 24 de Juillet avec quatre vaisseaux chargés d'habitants, de soldats & de toutes les munitions dont il pouvoit avoir besoin.

Le Sieur la Salle malheureusement n'avoit pas une idée assez distincte de l'embouchure qu'il cherchoit. Il entra bien dans le golfe du Mexique où elle étoit, mais il la manqua, & prit pour elle une baye sur un rivage inconnu, & situé à environ cent lieues à l'Ouest du fleuve où il vouloit arriver. Il débarqua auprès de cette baye qu'on nomme aujourd'hui la baye de S. Louis, & tous ceux qu'il avoit emmenés se trouvoient réduits au nombre de cent personnes. Plus chagrin que découragé, il entreprit plusieurs courses pour retrouver la riviere qu'il avoit déjà vûe. Il fit pendant long-temps des recherches inutiles, & lorsqu'il l'apperçut, il avoit trop perdu de monde pour être en état de commencer l'établissement qu'il s'étoit proposé. Il prit une nouvelle résolution, & voulut aller réconnoître les contrées qui sont entre les Espagnols du Mexique, bordées par une riviere nommée Rio del Norte, Rio Bravo, ou Rio Vrede, & le grand fleuve de Mississipi. Il se mit en chemin pour cette découverte le 22 d'Avril 1685, c'est-à-dire, environ un mois après son arrivée à la baye de S. Louis. Les inquiétudes qu'il avoit eues, & les fatigues qu'il essuya dans ses courses lui causerent une violente maladie, dont il eut peine à relever. Aussitôt que sa

ſanté fut rétablie, il retourna viſiter ſa Colonie de la baye de S. Louis, & la quitta enſuite dans le deſſein de voir ſes anciens établiſſements. Il étoit entre les Palaqueſſons & les Ouadiches, lorſqu'il fut aſſaſſiné par deux hommes de ſa ſuite.

L'Amérique.

La Colonie ſe trouvant ſans Chef ſe diviſa bientôt. Quelques-uns prirent le chemin des Illinois ; le reſte fut enlevé par les Eſpagnols qui détruiſirent entierement l'établiſſement. Ce que le Sieur de la Salle n'avoit pû terminer, réuſſit ſept ou huit ans après ſa mort, ſous la conduite du Sieur d'Iberville, Gentilhomme Canadien. On acheva de reconnoître le Miſſiſſipi, on jetta ſur ſes bords les fondements d'une Colonie, & on y bâtit un Fort pour aſſurer les poſſeſſions des François. De nouveaux ſecours que le fondateur mena à ſa Colonie dans un ſecond voyage, la fortifierent, & il ſe préparoit à un troiſieme lorſqu'il mourut. Sa mort laiſſa la Colonie dans un extrême beſoin de protection, mais heureuſement qu'elle la trouva en M. Croſat, qui en fut comme le ſecond fondateur l'an 1712. Le Roi lui en fit expédier les lettres patentes au mois de Septembre. Il en jouit quatre ou cinq ans, & au bout de ce temps il demanda à remettre ſon privilége au Roi. La permiſſion lui en fut accordée par un Arrêt du Conſeil d'Etat le 23 d'Août 1717. Comme le traité des caſtors du Canada, que des Particuliers avoient eu depuis l'an 1706, expiroit, un Edit du même mois d'Août 1717 établit une Compagnie de commerce ſous le nom de Compagnie d'Occident. On lui remit la conceſſion de la Louiſiane, les caſtors du Canada, & l'année ſuivante on y réunit celle du Sénégal. Cette Compagnie ainſi augmentée abſorba celle des Indes Orientales & de la Chine en 1719, & enfin celle de S. Domingue en 1720.

CHAPITRE V.

Découvertes & Conquêtes des Anglois, des Suédois & des Danois en Amérique.

LA découverte du Mexique par Cortez & ſes compagnons, & celle du Pérou par Pizarre & ſon aſſocié, firent naître l'idée d'entreprendre de nouveaux voyages. Ces riches pays ſe trouvoient joints, pour ainſi dire, par une mer que Balboa avoit apperçue, & l'établiſſement de Panama étoit propre à devenir le point de réunion, où pouvoient ſe raſſembler les richeſſes de ces deux Empires, celles des Moluques & des autres pays Orientaux, auxquels cette mer communique ſans interruption. Il s'agiſſoit de trouver une route qui menât les vaiſſeaux de l'Europe juſques-là, & toujours par l'Occident. La gloire en fut réſervée à Ferdinand Magalhaens, qu'on appelle communément Magellan. Il étoit Portugais, & ſur quelques mécontentements qu'il avoit reçus à la Cour, il alla offrir ſes ſervices à Charles V. Roi d'Eſpagne & Empereur.

Les offres de Magellan furent acceptées, & on lui compoſa une eſcadre

Détroit trouvé par Magellan qui

L'AMÉRIQUE.

Lui donne son nom.

1519.

de cinq vaisseaux, avec lesquels il partit de Séville le 10 Août 1519. Il passa l'hyver au port de S. Julien, en partit l'année suivante, & après avoir surmonté de grandes difficultés & essuyé plusieurs tempêtes, il arriva enfin au cap des Vierges. Il apperçut un grand canal qui sembloit entrer dans le continent, & il envoya deux navires pour le reconnoître. L'un ne rapporta rien de certain, & l'autre fit seulement esperer que ce détroit seroit accessible aux grands bâtiments. On mit pied à terre à près d'une lieue de l'embouchure du détroit, & on y trouva une petite loge & plusieurs sépulcres des Sauvages qui avoient coutume d'y passer l'Eté, & de se retirer l'hyver plus avant dans les terres. Une grande baleine & plusieurs os jettés sur le rivage, firent juger que ces lieux étoient sujets à de violentes tempêtes. A la fin d'Octobre Magellan prit son chemin vers le cap de S. Severin, & au mois de Novembre il arriva de l'autre côté du détroit. Il parcourut ensuite la mer du Sud, & étant débarqué aux isles Marianes, il y mourut. Un des cinq vaisseaux de sa flotte, nommé la Victoire, & commandé par Jean Sebastien Cano, retourna à Séville le 8 Septembre 1522, & eut la gloire d'avoir fait le premier le tour du Monde, & son voyage avoit duré trois ans, quatre semaines & deux jours. Charles V. donna à ce Capitaine pour ses armes un globe terrestre d'or, avec ces paroles; *Primus me circumdedisti.*

Garcie de Loyola entra dans le même détroit de Magellan au mois d'Avril 1525, le passa assez heureusement sur la fin de Mai, & ajouta plusieurs remarques à celles que la flotte de Magellan y avoit faites. Le troisieme Espagnol qui entreprit de passer ce détroit fut Simon Alcazova. Il partit de l'isle de Gomere au commencement d'Octobre 1534, & prenant son cours en droiture, il arriva le 7 Janvier 1535 à vingt-cinq lieues du détroit. Il se seroit sans doute avancé jusques-là, mais son équipage se mutina, & le contraignit de regagner le port des Lions, où il périt malheureusement. Quatre navires envoyés en 1539 par l'Evêque de Plaisance partirent d'Espagne, & virent le détroit le 20 Janvier 1540. Ils y pénetrerent l'espace de vingt-cinq lieues, & y furent surpris d'une tempête, qui en ayant jetté trois sur la côte, en brisa deux. Les équipages se sauverent, & il y avoit quelques Prêtres & dix-huit à vingt femmes. Le P. Feuillée croit qu'ils fonderent le peuple connu sous le nom de *Cossares*, & voisin du Chili, mais difficile à connoître par le soin qu'on y prend de ne recevoir aucun Etranger. Suivant le même Ecrivain trois des vaisseaux Espagnols périrent; selon d'autres ces vaisseaux n'étoient en tout qu'au nombre de trois. Si l'on en croit ces derniers, un des vaisseaux fut brisé, l'autre passa heureusement & arriva à Arequipa, & de-là à Lima; & le troisieme trop maltraité pour continuer la route, s'en retourna en Espagne, après avoir passé l'hyver dans le détroit au port de Las Zorras, ainsi nommé à cause du grand nombre de Renards que les Espagnols y virent.

Voyage de Frobisher au Groenland.

Dans le temps que Magellan découvroit le détroit nommé de son nom, les Anglois cherchoient au Nord-Ouest un passage vers le Cathay. Leurs courses durerent plusieurs années sans qu'ils pussent rien trouver digne de remarque. Enfin Martin Frobisher qui s'étoit persuadé que pour aller à la Chine, il y avoit un chemin plus court que celui du cap de Bonne-Espérance

& de l'isle de Sumatra, résolut de le trouver, & de justifier, par son retour, ce qu'il avoit imaginé là-dessus, ou de ne jamais reparoître en Angleterre. Il y avoit déjà quinze ans qu'il cherchoit les moyens d'exécuter son projet, sans avoir pû en venir à bout, lorsqu'il s'adressa à la Cour dans la même intention. Le Lord Ambroise Dudley, Comte de Warwick, goûta les idées de Frobisher, & lui aida à armer deux petits bâtiments de vingt à vingt-cinq tonneaux. Il eut soin de faire provision de vivres & de toutes les choses qui pouvoient lui être nécessaires, & partit de Londres le 7 Juin, vieux style, 1576. Ses vaisseaux se trouverent le 24 à la vûe de l'isle de Faro, & le 11 du mois suivant les Anglois apperçurent l'Islande, où ils ne purent arriver à cause de la glace qui bordoit les côtes. Le 20 ils virent une haute terre qu'ils nommerent *Queens Elisabeth Foreland*, ou le Promontoire de la Reine Elisabeth. Ils coururent encore le long de la côte au Nord, & remarquerent une autre pointe avec un golfe ou enfoncement, qu'ils soupçonnerent être un détroit. Les glaces & les vents contraires ne leur permirent pas de s'éclaircir d'avantage, & leur voyage se termina à donner des noms Anglois à quelques isles & bayes qu'ils trouverent le long du Groenland. Ils reprirent alors la route des Orcades, & débarquerent à Harwick le 8 d'Octobre.

Frobisher de retour à Londres, ne rapporta des terres qu'il avoit découvertes qu'un morceau de pierre noire, qu'un de ses matelots avoit ramassé dans une isle. La femme d'un des intéressés ayant par hasard mis cette pierre dans le feu, la jetta dans du vinaigre pour l'éteindre aussitôt qu'elle fut rouge. On y crut remarquer alors des veines d'or, & un Orfévre, à qui elle fut confiée, en tira assez d'or à proportion de la grosseur de la pierre. Cette connoissance piqua la curiosité de plusieurs personnes, & fit naître l'envie de profiter d'une découverte si avantageuse en apparence. On présenta des requêtes à la Cour pour demander l'attribution des recherches par un privilége exclusif. La Reine Elisabeth voulut être intéressée, & elle donna à Frobisher un vaisseau de deux cents tonneaux avec cent hommes d'équipage, & il le joignit aux petits navires le Michel & le Gabriel qui avoient fait le premier voyage. Cette petite escadre partit le 31 Mai 1577, rangea les côtes d'Angleterre & d'Ecosse, & le 7 de Juin elle passa aux Orcades, où Frobisher acheva de se pourvoir des choses dont il avoit besoin. Il fit voile dès le lendemain, & comme il eut un vent très-favorable, il fut au bout de vingt jours près d'une terre qu'il ne put distinguer à cause de la brume. Le 4 de Juillet il reconnut la côte méridionale de l'isle de Friesland, vogua autour, & vit cette haute terre qu'il avoit remarquée l'année précédente. Il la nomma Nordforeland, c'est-à-dire, Promontoire septentrional, & alla débarquer dans la petite isle, où on avoit pris la pierre noire. Les rafineurs la travaillerent, mais ils n'en purent tirer d'or comme on s'y étoit attendu. Frobisher & les Anglois voyant leurs espérances trompées de ce côté, songerent à poursuivre leur voyage, & se rembarquerent, après avoir néanmoins emporté sur les vaisseaux plusieurs pierres noires. Ils entrerent le 19 Juillet dans un détroit, & ne trouverent que des peuples extrêmement sauvages, qu'ils ne purent apprivoiser. Ils donnerent des noms Anglois à toutes les isles & bayes, & Frobisher imposa le sien au détroit qui le conserve encore

L'AMERIQUE.

aujourd'hui. Les Anglois ne pousserent pas plus loin cette fois, & ils arriverent en Angleterre vers la fin de Septembre.

On se flattoit toujours qu'on pourroit trouver un passage par la Chine, & dans cette espérance, la Reine fit armer un plus grand nombre de vaisseaux qu'auparavant. Il fut décidé qu'on feroient hiverner, dans le Groenland cent hommes, dont quarante seroit matelots, trente soldats & les trente autres des ouvriers pour les mines. Ces Anglois devoient faire provision de marcassites, pendant que les vaisseaux continueroient leur route, & se tenir prêts à s'embarquer au retour des mêmes vaisseaux. La flotte consistant en quinze vaisseaux se mit en mer le 31 Mai 1578. Elle étoit sur les côtes d'Irlande dès le 6 de Juin à la hauteur du cap de Clare, & elle navigua jusqu'au 20 qu'elle prit terre à la côte de Friesland. On y débarqua quelques Volontaires, & l'Amiral en prenant possession de ce pays au nom d'Elisabeth, l'appella *West-England*, ou l'Angleterre Occidentale. Frobisher se rembarqua aussitôt, & ayant été entraîné par les courants, il manqua son détroit. Il lutta longtemps contre les glaces, entra dans un autre détroit, & rencontra une bayé qui le ramena à celui qu'il cherchoit. Ses vaisseaux maltraités & dispersés par les glaces eurent beaucoup de peine à se rejoindre, & enfin après avoir découvert quelques isles situées aux environs de la partie la plus méridionale du Groenland, il fit charger des matieres minérales & repassa en Angleterre. Cependant l'établissement projetté ne se fit point alors à cause des obstacles qui survinrent.

Premier voyage de François Drack.

Peu de temps après que Frobisher fut revenu de son second voyage aux terres Arctiques, François Drack, un des plus grands hommes de mer que l'Angleterre ait eus, sortit de Plymouth le 15 de Novembre 1577. avec cinq vaisseaux & cent soixante & quatre hommes, tant Gentilshommes que Soldats & Mariniers. Le 17 de Janvier 1578. il étoit au Cap Blanc en Afrique, passa de-là aux Isles du Cap-Verd, & ensuite au Bresil qu'il côtoya jusqu'au détroit de Magellan, où il entra le 20 d'Août. Il le traversa heureusement, arriva à Valparaiso le 13 de Fevrier 1579. devant Lima, & fit un butin considérable dans toute cette route. Il n'osa passer une seconde fois par le détroit, mais il traversa la mer du Sud, & retourna par les Moluques, Java, & le Cap de Bonne-Espérance. Dans une autre course que fit l'Amiral Drack en Amérique dans l'année 1586. il osa faire une entreprise sur l'isle Espagnole. Il fit sa descente à l'Ouest de la Capitale, & mit environ douze cents hommes à terre. S'étant ensuite avancé en ordre de bataille, il rencontra la Cavalerie Espagnole qu'il mit en fuite. Après ce premier succès il partagea sa troupe en deux bandes, & attaqua en même temps deux portes de la Ville. Il les emporta si brusquement malgré le canon des Assiégés que ceux-ci eurent à peine le temps de se sauver par une troisiéme qui étoit à l'autre extrémité de la Ville. Le butin que firent les vainqueurs ne répondit pas à la réputation de cette Métropole du nouveau Monde. Ils y trouverent seulement quelques meubles précieux, de la vaisselle d'argent, peu d'or & d'argent monnoyé, & beaucoup de monnoye de cuivre. Drack avant que de permettre le pillage, rangea ses soldats en bataille dans la grande place, & envoya sommer le Gouverneur du Château de se rendre. Sur son refus, les Anglois donnerent l'assaut, & se rendirent maîtres du Château. Drack mit alors

L'AMÉRIQUE.

alors ses soldats à discretion dans les plus belles maisons, où ils resterent environ un mois. Au bout de ce temps ils commencerent à raser la Ville, & ils en avoient déjà abattu une bonne partie, lorsque les habitants racheterent le reste. Cinq ans après Yguana autre Place de l'Espagnole eut le même sort. Christophle Newport s'en empara, & la ruina presqu'entierement.

Dès le premier voyage de Drack, & dans le temps qu'il couroit les côtes de la mer du Sud, Don Francisco de Tolede, Viceroi du Perou, croyant qu'il passeroit par le Détroit, chargea Don Pedro Sarmiento d'aller l'attendre aux environs, & d'y former un établissement. Sarmiento obéit, & fonda une Ville sous le nom de Philippeville, ou *Ciudad del Rey Felippe ;* mais il attendit en vain l'Amiral Drack, puisqu'il prit une autre route. Cependant les habitants de la nouvelle Ville manquerent bientôt de vivres, & comme plusieurs moururent de faim, les autres pour éviter un sort pareil enterrerent leur Artillerie, & abandonnerent la Ville. Les uns s'arrêterent dans un endroit un peu plus fertile toujours sur les bords du détroit; les autres périrent chez les Sauvages, où ils étoient allés chercher des provisions de bouche.

Voyage de Candish.

Presque dans le même temps Thomas Candish quitta l'Angleterte avec trois Navires, au mois de Juillet, vieux style, 1586. & aborda en Décembre au continent de l'Amérique. Il sortit du Port désiré le 6 de Janvier 1587. entra dans le détroit de Magellan, & y avança assez pour trouver les Espagnols qui avoient quitté Philippeville. Il les reçut sur ses vaisseaux, & franchit les premiers passages étroits qui sont à quatorze milles d'Angleterre de l'embouchure du détroit. Dix milles plus loin, il prit au Sud-Ouest, & arriva à Philippeville, qu'il nomma Port de Famine. Il déterra le canon, l'emporta, & partit le 14 de Janvier. Il passa le Cap le plus Austral du détroit, qu'il appella le Cap Forward, mouilla le 21 dans une Baye qui est au Midi du détroit, & lui donna le nom de la Baye Elisabeth. A deux lieues de-là il apperçut une riviere qui descend du continent. Il y fit entrer sa chaloupe, qui étant remontée environ trois milles, découvrit une contrée champêtre & remplie de verdure. Les Vaisseaux furent arrêtés près d'un mois par les vents contraires dans le canal appellé de S. Jerôme par les Espagnols. Ils en sortirent enfin, & gagnerent la mer du Sud le 24 de Fevrier. Candish traversa cette vaste mer, & fit le tour du Globe en deux ans, cinq semaines & quatre jours. Il voulut en 1591. passer le détroit pour la seconde fois, mais il périt dans ce voyage.

Découverte de Hawkin.

En 1593. le Chevalier Richard Hawkin entreprit de faire la même route. Il arriva sans accident près du détroit, & découvrit plusieurs nouvelles Isles. On avoit cru jusqu'alors que le détroit étoit bordé au Midi par un vaste continent. Hawkin reconnut le contraire, & il rapporta que cette terre apparente n'étoit qu'un assemblage de plusieurs Isles. Il courut la côte du Chili, ensuite celle du Perou, & fut pris par les Espagnols, qui profiterent de ses découvertes. Les Espagnols connoissant que le canal du détroit n'étoit pas unique, renoncerent à faire des établissements dans ce pays, qui étoit naturellement ingrat & très-dangereux.

Voyage des Hollandois par le détroit.

Deux Flottes Hollandoises entreprirent aussi le passage du détroit de

L'AMÉRIQUE.

Magellan. L'une composée de cinq navires, & commandée par Jacques Mahu, partit au mois de Juin 1598. Ce Commandant mourut en mer, & fut remplacé par le Vice-Amiral Simon Cordes. Par les soins de ce dernier, la Flotte arriva au détroit dans le mois d'Avril 1599. Une Baye reçut le nom de Cordes, & les Vaisseaux retournerent dans la mer du Sud. La seconde Flotte confiée à la conduite d'Olivier de Noort, toucha à la fin de Septembre 1599. au Port désiré, entra le 4 de Novembre dans le détroit, & se trouva enfin le dernier jour de Fevrier 1600. dans la mer du Sud. Ces deux Flottes firent le tour du Monde, & la seconde y employa trois ans & huit semaines. George Spilberg Hollandois, entreprit une pareille navigation par ce détroit sous les auspices de la Compagnie des Indes. Parti du Texel le 16 d'Août 1614. il fut souvent traversé par les tempêtes, & ne laissa pas de franchir les premiers passages étroits le 3 d'Avril 1615. Le 17 du même mois, il prit de l'eau, du bois, & les autres choses nécessaires, & entra dans la mer du Sud le 6 de Mai. Il fit aussi le tour du Monde, & arriva en Zélande le premier Juin 1616. Plusieurs Capitaines de la même Nation firent encore dans la suite la même route.

Toutes ces navigations augmentoient les connoissances, & enrichissoient ceux qui osoient les entreprendre. Cependant l'Angleterre ne faisoit aucune acquisition en Amérique, les courses de ses Navigateurs se bornant à enlever sur leur route les vaisseaux & les richesses des Espagnols, avec qui les Anglois étoient en guerre. Les côtes Orientales de l'Amérique entre la Floride & le fleuve S. Laurent, découvertes par Verazzano & par Cartier, parcourues ensuite par Cabat & par Drack, demeuroient toujours sans colonie Angloise. Le mauvais succès de celles que les François avoient voulu établir dans la Floride Françoise, les engagea à se borner d'abord aux environs du grand fleuve de S. Laurent. Les Anglois voyant cette vaste côte à leur bienséance songerent à s'y établir. Dès l'an 1583. il s'étoit formé à Londres une Compagnie de Nobles & de Marchands pour faire des établissements avantageux à la Nation. Ils avoient consacré à ce dessein de grandes sommes d'argent, & ils obtinrent de la Reine une Patente du 25 Mars 1584. portant permission d'occuper, peupler & posseder en toute propriété, pour eux & leurs héritiers, les terres, pays, &c. qu'ils pourroient découvrir, & qui se trouveroient n'appartenir à aucun Prince Chrétien. En vertu de cette Patente, la Compagnie Angloise fit partir au mois d'Avril suivant deux petits navires sous la direction du Sieur Walter Rawleigh. Ces vaisseaux visiterent successivement les Canaries, les Antilles, le Golphe du Méxique, & s'arrêterent à la Floride. Le pays qu'ils occuperent fut nommé *Virginie*, en l'honneur de la Reine Elisabeth, qui n'avoit point voulu se marier. Les Anglois appellerent Virginie toute la côte, & ce ne fut que longtemps après qu'on en détacha divers pays auxquels on donna des noms particuliers à mesure qu'on les peuploit, & qu'on y formoit un nouveau Gouvernement.

Nouvelle Angleterre.

Philippe Amandas & Arthur Barlow qui commandoient les deux petits vaisseaux dont on a parlé, prirent possession en 1584. au nom de la Reine Elisabeth, du pays qui a été ensuite nommé la nouvelle Angleterre. L'année suivante le Chevalier Richard Greenwil y conduisit une Colonie, qui

L'AMÉRIQUE.

détruisit celles que les François y vouloient établir. Les Anglois devinrent enfin tout à fait les maîtres de ce pays en 1605. mais ils ne purent empêcher que d'aures Nations Européennes n'en occupassent quelque partie. Les Hollandois avoient couru ces côtes, & en 1609. leur Compagnie des Indes envoya Henri Hudson Anglois avec un Navire pour chercher au Nord de l'Amèrique un passage vers la Tartarie & la Chine. Hudson après quelques vains efforts fit route sur le Sud-Ouest, & aborda à un pays qu'il nomma la nouvelle Hollande. Il retourna à Amsterdam, & sur son rapport, les Hollandois firent partir l'année suivante un Navire & des Marchandises. Ceux qui avoient fait l'entreprise obtinrent des Etats-Généraux un Privilege exclusif, & pendant quelques années on y alla passer les hyvers pour trafiquer avec les Sauvages. En 1615. on y bâtit une forteresse nommée le Fort d'Orange, & une ville nommée la nouvelle Amsterdam. Ce pays fut connu en Europe sous le nom de nouveaux Pays-Bas. Les Suedois s'établirent aussi au Midi des Hollandois, & bâtirent dans la nouvelle Suede, Gottenbourg & Christiana. Ils en furent dépostés par les Hollandois, qui s'étendirent de ce côté. Les Anglois conquirent ce terrein à leur tour en 1666. & obligerent les Hollandois à le leur céder par le Traité de Breda. Ils nommerent nouvelle Yorck ce qui avoit été les nouveaux Pays-Bas, parce que Charles II. en donna la propriété au Duc d'Yorck son frere, & ils appellerent nouvelle Jersey ce qui avoit été la nouvelle Suede.

Le Maryland situé au Nord de la Virginie avoit été donné par le Roi Charles au Lord Baltimore, à condition qu'il le tiendroit en fief, & en feroit hommage à la Couronne. Cette concession fut accordée en 1632. mais le pays situé au Nord de cette Province ne fut occupé par les Anglois qu'en 1681. Guillaume Pen, fameux Quaker Anglois, obtint de Charles II. la propriété de cette contrée aux conditions ordinaires, & ce pays est connu sous le nom de Pensylvanie. Pen, qui étoit fort riche, trouva moyen de former une Colonie nombreuse, en recevant avec libéralité les François, les Suedois & les Hollandois, qui étoient restés après la ruine des Colonies de leurs Nations. La Virginie proprement dite fut aussi cultivée soigneusement, & l'an 1662. les Anglois étoient assez puissants pour s'étendre au Midi dans la Floride Françoise. Cette partie de la Floride, nommée aujourd'hui la Caroline, fut accordée par Charles II. Roi d'Angleterre à plusieurs Seigneurs qui la partagerent. Du côté du Nord les Anglois se rendirent maîtres de l'Acadie, mais elle fut restituée par le traité de Breda aux François qui la cederent aux Anglois à la paix d'Utrecht. Les Anglois firent aussi la conquête de la Jamaïque, qui appartenoit aux Espagnols. Leurs premieres idées avoient été d'attaquer l'isle Espagnole ; mais la vigoureuse défense que firent les Espagnols força les Anglois à se rembarquer. Ils fondirent alors sur la Jamaïque dont ils s'emparerent, & qui a demeuré depuis sous leur puissance.

David trouve le détroit qui porte son nom.

On a vu combien les efforts que fit Frobisher, pour trouver un passage aux Indes par le Nord, furent inutiles. Ce mauvais succès néanmoins ne découragea personne, & en 1585. Jean David de Darmouth voulut aussi faire quelques tentatives. Il s'avança vers le Nord jusqu'au soixante-sixiéme dégré quarante minutes, & rangea les côtes au Sud jusqu'au cinquante-sixiéme & même plus loin, où il trouva un bras de mer au Couchant. Il crut enfin

L'AMÉRIQUE.

avoir découvert ce qu'il cherchoit; mais après diverses tempêtes qu'il essuya, il fut contraint de s'en retourner en Angleterre. Au mois d'Octobre de l'année suivante, il fit un nouveau voyage qui ne lui réussit pas mieux que le premier. Il se passa plus de vingt ans avant qu'on osât se risquer à faire le même chemin, & ce ne fut qu'en 1607. que Henri Hudson, Anglois, visita les mêmes lieux & en donna une connoissance plus claire. Il pénétra jusqu'au quatre-vingtieme dégré vingt-trois minutes, & observa que le froid de ce climat est si terrible, que la terre y produit à peine quelques plantes. L'année 1608. il fit un second voyage, mais il n'alla pas plus loin qu'au premier. Il en entreprit encore deux autres les années suivantes, & au dernier il avança cent lieues plus avant que personne n'avoit fait jusqu'alors. Il fut surpris par les glaces qui l'arrêterent tout l'hiver, & au printemps de l'année 1611. il remit à la voile pour pousser plus loin. Quelques réparations qu'il falloit faire à son vaisseau obligerent Hudson à descendre à terre, & dans le temps qu'il étoit occupé à donner ses ordres, des Sauvages se jetterent sur lui & l'emmenerent avec sept hommes de son équipage. Les autres quitterent promptement le rivage & s'abandonnerent à la fureur des vents & des flots. Hudson périt en cette occasion, & tout le fruit qu'il tira de ses travaux, se borna au triste avantage de faire porter son nom à un détroit & à une baye, qu'on nomme sur la carte le détroit & la baye d'Hudson. Les Danois prétendent que cette baye avoit déjà été découverte par un homme de leur Nation; mais le récit qu'ils font de ce voyage est si destitué de vraisemblance que je n'ai pas cru devoir le rapporter.

Voyage & baye de Button.

Quoi qu'il en soit, Hudson est le premier qui ait fait connoître la baye qui porte son nom, & dans la même année qu'il périt, c'est-à-dire, l'an 1611. le Chevalier Thomas Button fit le même voyage. Il laissa la baye d'Hudson au Midi & vogua environ deux cents milles plus avant vers le Sud-Ouest, découvrit un grand pays, qu'il nomma le pays de Galles, & passa l'hyver dans le port nommé aujourd'hui le port de Nelson. Il laissa son nom à cette baye, qui n'est que la partie occidentale de la baye d'Hudson, & s'en retourna à l'isle de Dig. En 1616. Baffin avança beaucoup au Nord dans une baye qui porte maintenant son nom. Il cherchoit un passage dans cet endroit, & comme il ne le trouva point, il retourna sur ses pas.

Les Capitaines James & Fox, l'un dans l'année 1641. & l'autre peu de temps après, partirent dans le dessein de continuer les découvertes; mais ils ne firent rien de plus que leurs prédécesseurs, & les guerres civiles qui désolerent l'Angleterre, ne permirent plus durant un certain temps des entreprises de cette nature. Enfin en 1670. les Anglois firent un établissement & bâtirent un Fort qu'ils nommerent Fort de Nelson. Les François le leur enleverent en 1694. le perdirent ensuite par trahison, & enfin il est resté aux Anglois par la paix d'Utrecht.

L'Améri-que.

CHAPITRE VI.

Topographie de l'Amérique et des Terres Polaires.

L'Amérique est un vaste continent, qui à l'Orient est baigné par la mer du Nord, & à l'Occident par la mer du Sud ou Pacifique. Au Nord il est borné vers le soixante-cinquiéme dégré de latitude septentrionale, par un pays dont on ne connoît pas les limites & qu'on met parmi les terres Arctiques. Au Midi il a le détroit de Magellan & la Terre de Feu. Sa longitude est entre le deux cent cinquantieme dégré & le trois cent quarante-cinquiéme. Sa latitude septentrionale s'étend jusqu'au-delà du soixante-cinquiéme dégré, & sa latitude méridionale jusqu'au cinquante-cinquiéme dégré environ. Il a ainsi près de cent dégrés de largeur, mais d'une façon fort inégale & environ cent vingt de longueur.

Améric Vespuce, Florentin, a donné son nom à l'Amérique. On connoît aussi ce pays sous le nom de *Nouveau Monde*, parce qu'il n'a été découvert que depuis deux cent cinquante-neuf ans. On lui donne encore, mais improprement, le nom d'*Indes Occidentales*, pour le distinguer des Indes orientales. Ces dernieres sont à l'Orient de l'Europe, au lieu que l'Amérique est à son Occident. Il paroît que la raison qui lui a fait donner le nom d'Indes, est appuyée sur ce que les Européens y vont chercher de l'or, de l'argent, & d'autres choses rares & précieuses, semblables à celles que produisent les véritables Indes. Si l'Amérique a été connue des Anciens, comme quelques-uns le prétendent, il faut que cette connoissance ait été entierement perdue, puisque le Pape Zacharie, au huitiéme siécle, condamna comme hérétique un saint & sçavant Evêque de Saltzbourg, nommé Virgile, pour avoir soutenu qu'il y avoit des Antipodes. Ce ne fut que sur la fin du quinziéme siécle que l'Amérique fut trouvée.

L'Amérique est située sous trois zônes différentes, la Torride & les deux Tempérées, & la nature du climat est aussi fort différente. Au milieu l'air y est très-chaud; aux extrémités septentrionale & méridionale il est très-froid; & dans le reste du pays il est tempéré & à peu près semblable à celui de l'Europe, au moins dans la partie septentrionale. Le terroir n'y est pas non plus le même. En général il est fort fertile & produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. On y recueille quantité d'excellents fruits inconnus en Europe, & on y trouve aussi beaucoup d'especes d'animaux terrestres & volatils différents des nôtres. Mais ce qui a surtout attiré les Européens dans cette région sont, sans doute, les riches mines d'or & d'argent qu'on y a trouvées.

En général, les Américains sont un peu basannés; au reste ils paroissent agiles, robustes & assez ingénieux. Il y en a qui sont fourbes & vindicatifs, & excepté ceux qui suivent la religion des Espagnols, ou celle des autres Nations auxquelles ils se sont soumis, ils sont tous idolâtres. Ces derniers

L'AMÉRIQUE.

ont une idée confuſe d'un Dieu Créateur, & croyent qu'il y a un Eſprit malin qui cherche continuellement à leur nuire. Quelques-uns adorent le ſoleil & la lune. Ceux qui ont quelque commerce avec les Européens ſont beaucoup plus humains & plus doux que les autres ; car ceux-ci ſont cruels, féroces & mangent la chair de leurs ennemis, lorſqu'ils peuvent leur faire des priſonniers. Pluſieurs ſe parent de plumes de divers oiſeaux ; d'autres ſe couvrent de peau de bêtes ; quelques-uns ſe peignent le corps de différentes couleurs & tous ſont toujours preſque nuds. Leurs armes ordinaires ſont l'arc, la fleche & une eſpece de maſſue. Depuis que les Européens ſe ſon établis dans l'Amérique, ils ont introduit parmi les Naturels l'uſage des armes à feu. Il y a en Amérique pluſieurs langues ; mais celle du Mexique & celle du Pérou ſont les plus étendues.

L'Amérique a deux golphes principaux, ſçavoir celui de ſaint Laurent au Nord-Oueſt, entre l'iſle de Terre-Neuve & l'Acadie, & celui du Mexique dans lequel ſe jette la riviere de Miſſiſſipi. On y trouve auſſi trois caps célebres ; le cap Breton à l'entrée du golphe de ſaint Laurent ; le cap de la Floride, dans le golphe du Mexique, & le cap de ſaint Auguſtin ſur la côte du Bréſil. On y compte quatre rivieres très-conſidérables, dont deux dans l'Amérique méridionale, ſçavoir la riviere des Amazones, qui prend ſa ſource dans le Pérou, traverſe toute l'Amérique méridionale d'Occident en Orient, & ſe jette dans la mer entre la terre ferme & le Bréſil. C'eſt la plus grande riviere du Monde connu, & on prétend qu'elle a plus de quinze cents lieues de cours. L'autre eſt la Plata, ou la riviere d'argent ; elle prend ſa ſource au Pérou près de la ville de la Plata, & après avoir reçu les rivieres de Paraguay & de Parana, elle ſe jette dans la mer à Buenos-Ayres, au Sud-Eſt de l'Amérique méridional.

Riviere ou fleuve S. LAURENT.

Les deux principales rivieres de l'Amérique ſeptentrionale ſont celle de ſaint Laurent ou du Canada, & celle de Miſſiſſipi. On ne connoît point la ſource de la premiere, & il faut la ſuivre à commencer au lac Supérieur. Les eaux de ce lac, qu'on regarde comme celles de ſaint Laurent, ſe déchargent par le détroit de ſainte Marie dans le lac des Hurons. Du lac des Hurons elles vont par un autre détroit dans le lac de ſainte Claire. De celui-ci elles paſſent par un autre détroit dans le lac Erié. Du lac Erié, le détroit de Niagara les conduit au lac Ontario. A la ſortie de ce dernier lac la riviere de ſaint Laurent forme cinq ou ſix cataractes ou ſauts, qui interrompent la navigation. Après la derniere cataracte juſqu'à la mer, elle paroît auſſi vaſte que les plus grands fleuves qu'on connoiſſe, & la marée remonte juſqu'à l'établiſſement des trois rivieres. Depuis le lac Supérieur juſqu'au lac Erié, le cours des eaux eſt du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, & depuis le lac Erié juſqu'à la mer, la direction de la riviere eſt du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. Elle ſe décharge dans la mer du Nord vis-à-vis de l'iſle de Terre-Neuve, & forme à ſon embouchure un grand golfe appellé de ſon nom le golfe de S. Laurent. La riviere de ce nom eſt une des plus grandes & des plus belles que nous connoiſſions, & il n'y en a point, ſuivant le rapport de M. Bellin, où les vaiſſeaux de guerre remontent auſſi avant ; car de ſon embouchure au port de Quebec on compte plus de cent vingt lieues communes de France, & de Quebec au lac Ontario, on eſtime qu'il y a au moins cent lieues. L'embouchure de

ſaint Laurent eſt partagée en deux par l'iſle d'*Anticoſti ;* de ſorte qu'il y a deux paſſes pour entrer dans la riviere, l'une au Nord de l'iſle, qui n'eſt guères fréquentée que dans le cabotage, quoiqu'elle ſoit fort ſûre ; l'autre eſt au Sud de l'iſle & à quinze ou ſeize lieues de largeur.

Miſſiſſipi ou fleuve S. Louis.

La ſeconde riviere de Miſſiſſipi s'appelle aujourd'hui fleuve ſaint Louis. Les premiers, qui en firent la découverte par le Canada, lui donnerent le nom de Colbert en l'honneur de ce célebre Miniſtre. Quelques Sauvages du Nord déſignoient ce fleuve par les mots *Meact-Chaſſipi*, qui ſignifient vieux pere des rivieres. Les François, voulant ajuſter ces mots à la prononciation Françoiſe, firent le nom de Miſſiſſipi. D'autres Naturels, ſurtout vers le bas du fleuve, l'appelloient *Balbancha*; & enfin on l'a nommé en dernier lieu fleuve ſaint Louis ; pluſieurs voyageurs ont tenté inutilement d'aller à ſa ſource ; cependant elle eſt connue, & ſur les éclairciſſements qu'on a pu tirer de ceux qui ont tenté de le remonter, on a lieu de préſumer avec quelque certitude que ce fleuve doit avoir quinze à ſeize cents lieues de ſa ſource à ſon embouchure. A huit cents lieues de la mer, le ſaint Louis a une chûte de huit à dix pieds, & c'eſt ce qu'on appelle le Saut de ſaint Antoine. Suivant les Naturels du pays, le fleuve en cet endroit eſt auſſi éloigné de ſa ſource que de la mer. Pluſieurs rivieres viennent s'y perdre au deſſus du Saut de ſaint Antoine, mais on ignore leurs noms. A l'égard de celles qui s'y rendent au deſſous du même Saut, on en compte une aſſez grande quantité. La premiere eſt la riviere de ſaint Pierre & vient de l'Oueſt. Plus bas à l'Eſt on voit la riviere ſainte Croix, & quelques autres peu conſidérables qui n'ont pas de noms déterminés. On rencontre enſuite la Moingona à environ deux cents cinquante lieues au deſſous du Saut. Elle coule de l'Oueſt & a plus de cent cinquante lieues de long. Celle des Illinois prend ſa ſource ſur les frontieres du Canada à l'Eſt du fleuve ſaint Louis, où elle ſe jette après avoir parcouru deux cents lieues de pays.

La rivierre de Miſſouris vient d'environ huit cents lieues, courant du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. Elle reçoit elle-même pluſieurs autres rivieres dans ſon ſein, & en particulier celle des Canzes, qui a plus de cent cinquante lieues de cours. Elle ſe décharge enſuite dans le fleuve, quatre ou cinq lieues au deſſous de la riviere des Illinois. De la riviere des Miſſouris juſqu'à la mer on compte environ cinq cents lieues, & dans cet eſpace de chemin ſe trouvent, parmi les rivieres dont on ſçait les noms, celles d'Ouabache, d'Ohyo, de S. François, des Arkanſas, la riviere Blanche, celle des Yazous, la riviere Rouge, celle d'Amité, celle de Tandgi-pao, celle de Queſonćté, celle de Caſtin-Bayouc, celle des Perles, celle des Paska-Ogoulas, & la riviere Mobile.

On trouve au Nord de l'Amérique ſeptentrionale cinq grands lacs, ſçavoir, le lac Supérieur, le lac Michigan, le lac Huron, le lac Erié, & le lac Ontario. Ces cinq lacs ſe rendent les uns dans les autres, & enſuite dans la riviere de ſaint Laurent. L'Erié ſe décharge dans le lac Ontario après avoir fait une nappe d'eau qui deſcend de très-haut, & c'eſt ce qu'on appelle le *Saut de Niagara*.

Les chaînes des montagnes les plus conſidérables de l'Amérique ſe voyent

L'AMÉRIQUE.

dans l'Amérique méridionale. Ce font celles qu'on nomme la *Cordiliere* ou les *Andes* dans le Pérou, & le Chili & les Cordilieres du Bréfil. Les premieres commencent à l'ifthme de Panama & finiffent quinze cents lieues plus loin au détroit de Magellan. On les regarde comme les plus hautes montagnes de la terre. Les Cordilieres du Bréfil forment une chaîne de montagnes qui traverfe toute la partie feptentrionale de cette vafte région, & s'étend enfuite le long de la partie orientale.

L'Amérique femble fe divifer naturellement en deux portions que l'ifthme de Panama réunit. Une de ces portions eft au Nord, & tous les Géographes l'appellent Amérique feptentrionale; l'autre qui eft au Midi eft connue par le nom d'Amérique méridionale.

Amérique Septentrionale.

L'Amérique feptentrionale fe peut partager en fept principales parties qui font, 1°. la Nouvelle France, dans laquelle on comprend le Canada & la Louifiane; 2°. les Poffeffions Angloifes au Sud-Eft & au Nord du Canada; 3°. la Floride, qui s'étend en forme de prefqu'ifle depuis la Caroline jufques vers le fleuve Miffiffipi; 4°. le Mexique ou la Nouvelle Efpagne à l'Oueft & au Sud; 5°. le Nouveau Mexique au Nord de la Nouvelle Efpagne; 6°. la Californie. Aux fix divifions qu'on vient de voir, il faut ajouter plufieurs ifles; fçavoir, les Lucayes au Sud-Eft de la Floride & les Grandes & Petites Antilles, dont les premieres font vers l'entrée du golfe du Mexique, & les fecondes à leur Sud-Eft.

1°. Nouvelle France.

Le Canada & la Loufiane peuvent être renfermés fous le nom de Nouvelle France, parce que ces deux contrées fon occupées par des Colonies Françoifes.

Canada.

Quoique le Canada foit fitué au milieu de la Zône tempérée, l'air y eft extrêmement froid. On l'attribue aux brouillards & aux neiges qui y durent depuis Novembre jufqu'en Avril; & aux forêts & au grand nombre de lacs dont le pays eft rempli. La terre cependant y produit affez bien du bled, & quelques autres grains. On trouve auffi dans le Canada plufieurs mines de fer & de cuivre & diverfes efpeces d'animaux, comme des ours, des élans, des cerfs, des loutres, des martres & des caftors. Les pelleteries qu'on tire de ces animaux, avec les grains, les bois de conftruction, la pêche de la morue & d'autres poiffons, font le commerce & la plus grande richeffe du pays.

Quebec.

Le Canada fe divife en trois Provinces; fçavoir, la Gafpefie à l'Orient du fleuve faint Laurent; le Canada propre au Sud-Oueft de la Gafpefie, & le Saguenay à l'Occident. Quebec, ville capitale de tout le Canada, ou Nouvelle France, & en particulier du Saguenay, eft auffi le fiége d'un Evêque. Cette ville, quoique médiocre pour la grandeur, eft partagée en haute & baffe. La haute eft fituée fur un rocher, & la baffe fur la riviere de faint Laurent, qui y forme un port vafte & profond. Quebec eft d'ailleurs très-bien bâti, fort peuplé & défendu par une bonne citadelle, où le Gouverneur de la Nouvelle France réfide. Il y a un Confeil Souverain, plufieurs Maifons Religieufes, & un affez beau Collége de Jéfuites.

Au deffus de Quebec eft l'ifle de Montréal, dont la capitale porte le même nom, ou celui de Ville-Marie. Cette ville fituée fur le fleuve faint Laurent eft bien fortifiée & très-commerçante, furtout en peau d'ours & de

castors. Il y a encore entre Quebec & Montréal un endroit qu'on appelle les Trois-Rivieres.

Les anciens habitants du Canada sont des Sauvages, parmi lesquels on connoît plus particulierement les Iroquois, les Algonquins & les Hurons. Les François ont eu d'abord avec les premiers de fréquentes guerres ; mais ils paroissent en paix depuis quelque temps, & pour les contenir on a bâti trois Forts, qui sont celui de Chambli à l'Orient de Montréal ; celui de Erontenac ou de Cataracoui, vers l'endroit où le lac Ontario se décharge dans le fleuve saint Laurent, & celui de Niagara entre les lacs Erié & Ontario.

Louisiane.

La Louisiane est bornée au Midi par le golfe du Mexique ; au Levant par la Caroline, Colonie Angloise & partie du Canada ; au Nord en partie par le Canada. Le reste n'a point de bornes & s'étend jusqu'aux terres inconnues voisines de la baye d'Hudson. On donne à ce pays environ deux cents lieues de largeur entre les établissements Espagnols & Anglois. A l'égard de sa longueur, elle est indéterminée puisqu'elle est inconnue.

Nouvelle Orléans.

La Capitale de la Louisiane est la Nouvelle-Orléans, dont on a jetté les fondements en 1717. Dans cette ville, qui est située à près de quarante lieues de l'embouchure du Missisipi, ou fleuve saint Louis, on a établi des Capucins, qui y font les fonctions de Curé, & des Ursulines, pour l'éducation des filles, & pour servir l'hôpital. Les Jésuites y ont aussi une habitation & le Commandant Général de la Louisiane y fait sa résidence.

On a bâti plusieurs Forts dans la Louisiane, sur les bords de la Mobile & sur ceux du Missisipi. Le Fort construit sur la Mobile en 1710. porte le même nom que cette riviere, & est aussi appellé le Fort de Condé. Celui qui se trouve situé sur le Missisipi au dessous de l'embouchure de ce fleuve se nomme Missisipi, & au Sud-Ouest de ce Fort on en voit un autre connu sous le nom de Biloxi.

Le climat de la Louisiane varie à mesure qu'elle s'étend vers le Nord, & en général ses parties méridionales ne sont pas aussi brûlantes que celles de l'Afrique qui sont sous la même latitude, & ses parties septentrionales sont plus froides que celles de l'Europe, qui leur correspondent. On passe peu de jours à la Louisiane sans voir le soleil ; il n'y pleut que par orage, & souvent une demi-heure après il ne paroît pas qu'il y en ait eu. Des rosées abondantes suppléent avantageusement à la rareté des pluyes, & l'air y est excellent pour la santé. Les Naturels sont en général assez beaux ; ils ont peu de maladies dans la force de l'âge & point de caducité dans leur vieillesse qu'ils poussent fort loin.

Les principaux des peuples Sauvages de la Louisiane sont les Illinois, les Assenipouels, les Panis, les Padoucas, les Cansez, les Canis, & les Chicachas.

La Louisiane est fertile en palmiers, en meuriers, en bled, & en toutes sortes de plantes inconnues en Europe pour la plûpart. On y pêche des esturgeons, des saumons, des truites, des brochets, des carpes, & différents autres poissons. Les bois y sont remplis de bêtes fauves comme cerfs, chevreuils, &c. On y voit aussi des couleuvres & des serpents, entre autres un espece qui a comme des sonnettes à la queue, & qu'on appelle pour

L'AME'RIQUE.

cette raiſon ſerpents ſonnettes. Ils ſont longs & gros & leur morſure eſt fort dangereuſe, mais on en trouve le remede dans les bois mêmes où ils ſe retirent.

2°. POSSESSIONS ANGLOISES.

Sous le nom de poſſeſſions Angloiſes on renferme ici la Nouvelle Angleterre; ce que les Anglois poſſedent au Sud-Eſt du Canada & le long de la mer du Nord, depuis l'Acadie juſqu'à la Caroline incluſivement, & une vaſte contrée au Nord du Canada, qui comprend les environs de la baye de Hudſon, où les Anglois ont divers établiſſements. La Nouvelle Angleterre contient du Nord au Sud huit Provinces, ſçavoir, 1°. l'Acadie ou Nouvelle Ecoſſe; 2°. la nouvelle Angleterre propre; 3°. la Nouvelle Yorck; 4°. la Nouvelle Jerſey; 5°. la Penſylvanie; 6°. le Mariland; 7°. la Virginie; 8°. la Caroline, qui s'étend vers le Midi juſqu'à la Floride.

L'Acadie.

L'Acadie eſt dans une preſqu'iſle ſituée au Sud-Eſt du Canada, entre le golfe de ſaint Laurent & la Nouvelle Angleterre propre. Ce pays eſt fertile en bled, en fruits, en légumes, & la chaſſe & la pêche y ſont abondantes. Les François ont cédé l'Acadie aux Anglois en 1713. ſuivant ſes anciennes limites, par la paix d'Utrecht, & c'étoit la plus ancienne Colonie qu'ils euſſent dans le Canada. Port-Royal, ou Annapolis Royal, c'eſt-à-dire, ville d'Anne, eſt la capitale de l'Acadie. Elle a reçu le nom qu'elle porte en l'honneur de la Reine Anne d'Angleterre, & par rapport à la beauté & à la commodité de ſon port, on l'appelle auſſi Port-Royal.

La Nouvelle Angleterre propre.

La capitale de la Nouvelle Angleterre propre eſt Boſton. C'eſt une grande ville bien bâtie, qui a une Univerſité & un excellent port. Elle eſt le centre du commerce des Colonies Angloiſes, & il en part tous les ans des flottes nombreuſes pour l'Angleterre.

La Nouvelle Yorck.

La Nouvelle Yorck fut découverte en 1609. par les Hollandois, qui y bâtirent en 1615. une ville qu'ils nommerent Manhatte ou Nouvelle Amſterdam. Ils éleverent enſuite une autre ville à laquelle ils donnerent le nom d'Orange, & toute la contrée fut appellée Nouvelle Belgique. Ils céderent néanmoins ce canton aux Anglois, qui le nommerent alors Nouvelle Yorck. Ces derniers impoſerent le même nom à la capitale Manhatte, & changerent le nom de la ville d'Orange en celui d'Albani. La Nouvelle Yorck, par ſa ſituation & au moyen de la riviere d'Hudſon qui la traverſe du Nord au Sud, jouit de beaucoup de facilité pour la traite des pelleteries avec les Sauvages. La capitale eſt bâtie ſur la pointe méridionale d'une iſle qui eſt à l'embouchure de la riviere d'Hudſon, & qui a quatre lieues de long ſur une de large. Cette ville, qui étoit peu conſidérable du temps des Hollandois, acquiert tous les jours de nouveaux accroiſſements.

Vis-à-vis de la Nouvelle Yorck eſt *Lang-Iſland* ou l'Iſle longue. Cette iſle qui appartient auſſi aux Anglois eſt délicieuſe & bien peuplée.

La Nouvelle Jerſei.

Cette contrée eſt bornée au Sud & à l'Eſt par la mer du Nord, & des autres côtés par la Penſylvanie & la Nouvelle Yorck. Elle donne ſon nom à ſa capitale, qui a un bon port de mer & qui eſt très-floriſſante.

La Penſylvanie.

La Penſylvanie commença en 1681. à être peuplée par des Quakers Anglois, qui, ſous la conduite de William Pen, leur Chef, chercherent un aſyle en Amérique. Ils choiſirent la contrée dont je parle & l'appellerent Penſylvanie du nom de leur Chef. La Colonie eſt devenue ſi floriſſante

qu'elle eſt une des plus utiles aux intérêts de l'Angleterre. Elle a pour capitale Philadelphie, grande & belle ville ſituée entre les rivieres de la Ware & de Schuyskil.

Le Mariland. Le Mariland, borné au Midi par la Virginie, à l'Orient par la mer du Nord, au Septentrion par la Penſylvanie, & à l'Occident par la Louiſiane, faiſoit autrefois partie de la Virginie. Cette contrée en eſt maintenant ſéparée, & ſes Colons s'appliquent ſur toutes choſes à la culture du tabac. Les principales villes qui s'y voyent ſont ſainte Marie & Calverſon.

La Virginie. Les Amiraux Anglois, François Drack & Walther Rawleig, occuperent en Amérique vers l'an 1585. une terre, qu'ils nommerent Virginie en l'honneur d'Eliſabeth, alors ſur le thrône d'Angleterre. La Virginie eſt une des Colonies Angloiſes qui a eu le plus de peine à ſe former & à ſe soutenir, & elle a eu de vives attaques de la part des Sauvages. Le climat eſt doux & ſain, & le terrein eſt bon & fertile ; auſſi cette Province eſt-elle extrêmement peuplée. Le commerce de la Virginie conſiſte dans la vente des cuirs & celle du tabac, qui eſt le plus excellent qu'on puiſſe recueillir partout ailleurs. Les principales villes de cette Colonie ſont Jameſtown, Eliſabethtown, Frederictown, Alexandrie, Colcheſter, Falmouth, &c.

La Caroline. La Caroline fut ainſi nommée d'un Fort que les François y bâtirent en 1562. ſous le regne de Charles IX. Les Eſpagnols s'en emparerent par la ſuite & en furent chaſſés à leur tour par les Anglois, qui en ſont maintenant poſſeſſeurs. En 1663. Charles II. Roi d'Angleterre, la donna en propriété à ſix Seigneurs d'Angleterre, ce qui l'a fait diviſer en ſix Provinces qui portent leur nom. Ces Provinces ſont Albermale, Clarendon, Craven, Barclay, Colleton & Carteret. Les Anglois ſe ſont encore étendus à l'Occident, & ils ont donné à cette nouvelle partie de la Caroline le nom de Géorgie. Le terroir eſt naturellement fertile, il produit de très-bon fruits & l'air y eſt ſain. On y trouve beaucoup d'abeilles & de vers à ſoie. La capitale de la Caroline eſt Carleſtown, dont les maiſons ſont pour la plûpart bâties de pierres de taille. Les rues ſont belles & larges, & à quelque diſtance de la ville il y a un bon port.

Le pays que les Anglois poſſedent au Nord du Canada ſe nomme New-Galles, & il eſt ſitué autour de la baye d'Hudſon. On diviſe ce pays qui eſt extrêmement froid en deux parties. La premiere, qui comprend le Labrador ſeptentrional, eſt bornée à l'Occident par la baye d'Hudſon ; au Nord par le détroit de même nom ; à l'Orient par la mer de Groenland, & au Midi par le Canada. Les habitants de cette contrée ſe nomment Eſquimaux, & ſont extraordinairement ſauvages. La ſeconde partie de ce pays eſt ſéparée de l'autre par la baye d'Hudſon. On n'en connoît gueres que les côtes, qui s'étendent depuis le cinquante-unieme dégré de latitude ſeptentrionale juſqu'au delà du ſoixante-cinquieme. Elle a à l'Eſt la baye d'Hudſon & au Midi le Canada; mais ſes limites du côté du Nord & de l'Oueſt n'ont pas encore été déterminées.

Le terrein du pays eſt partout noirâtre comme la terre des tourbes ; mais il eſt aſſez fertile vers le Midi. Celui qui eſt auprès des côtes eſt bas, marécageux & couvert d'arbres de différentes eſpeces comme peupliers, bouleaux, aunes, ſaules & autres. Dans l'intérieur du pays il y a de grandes

L'AME'RIQUE.

plaines fur lefquelles on voit peu d'herbe, mais beaucoup de mouffe. Ces plaines font entremêlées de touffes d'arbres, de quelques lacs & de plufieurs collines. On trouve dans cette contrée différentes fortes de minéraux, comme de la mine de fer, du plomb, du cuivre, diverfes efpeces de talc & du criftal de roche de plufieurs couleurs & principalement du rouge & du blanc. L'asbeft, qui eft un lin incombuftible, y eft fort commun, auffi bien qu'une forte de pierre noire, unie & luifante, qui fe détache par feuilles minces, & quelques efpeces de marbres dont les uns font parfaitement blancs, & les autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Le Fort d'Yorck eft le lieu principal des factoreries Angloifes. Il eft fitué fur la branche méridionale de la riviere du port de Nelfon, appellée riviere de Hayes, à cinq lieues de l'endroit où elle fe jette dans la mer, & à cinquante-fept dégrés environ de latitude.

3°. LA FLORIDE.

La Floride comprenoit autrefois la Louifiane & même une partie de la Caroline ; mais aujourd'hui elle n'eft proprement que cette prefqu'ifle qui eft à l'Oueft de la Caroline, & qui s'avance jufqu'au canal de Bahama. Ce pays eft borné au couchant par la Louifiane ; à l'Orient par la Caroline & la mer du Nord, & au Midi par le golphe du Mexique. Comme on a vu plus haut l'hiftoire de la découverte de cette contrée, & les démêlés que les Efpagnols, les François & les Anglois ont eus au fujet de fa poffeffion, il fuffit de dire ici que les Efpagnols y ont deux Forts, qui font celui de faint Auguftin fur la côte orientale, & celui de Penfacola fur le golfe du Mexique.

En général le terrein y eft affez fertile furtout en maïs, dont on fait deux récoltes par an ; l'une en Mai & l'autre en Juin. Les Naturels du pays font des Sauvages qui font d'une haute taille fans aucune difformité, & qui ont le teint olivâtre au moyen de certaines drogues dont ils fe frottent.

4°. LE MEXIQUE, OU LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Mexique a reçu le nom de Nouvelle Efpagne depuis que les Efpagnols s'y font établis, & ils l'ont nommé ainfi, parce qu'ils ont trouvé beaucoup de reffemblance entre ce pays & l'Efpagne. Il eft fitué entre le huitiéme dégré de latitude feptentrionale & le vingt-feptieme, & entre le deux cent foixante-feptieme de longitude & le deux cent quatre-ving dix-feptieme. Il occupe toute cette langue de terre longue & étroite, qui s'etend du Nord-Oueft au Sud-eft, entre les mers du Nord & du Sud. Quoique ce pays foit fous la Zône Torride, l'air y eft néanmoins tempéré & fort fain. Les vents & les pluyes fréquentes contribuent fans doute beaucoup à diminuer la chaleur. Quoi qu'il en foit, la terre y eft fertile en bled, en cacao, en fruits excellents ; les pâturages y font très-bons & fervent à nourrir beaucoup de bétail. Tous les fruits de l'Europe qu'on y a portés ont bien réuffi, & outre ces avantages, le pays renferme de riches mines d'or, d'argent, de fer & d'alun. On y trouve auffi du baume excellent, des cuirs fort eftimés, & quantité de cochenille & d'indigo.

Le Mexique fe divife en trois Audiences ou Gouvernements, qui font Mexico, Guadalajara à l'Oueft de Mexico, & Guatimala au Sud-Eft.

Audience de Mexico.

Le Gouvernement ou l'Audience de Mexico contient fept Provinces, dont deux fur la mer du Sud, trois fur le golfe du Mexique, & deux dans le milieu, qui s'étendent d'une mer à l'autre. Les deux fur la mer du

Sud ſont celle de Mexico & celle de Mechoacan ; les trois ſur le golfe ſont celles d'Yucatan, de Tabaſco & de Guaſteca ou Panuco, & enfin les deux du milieu ſont celles de Tlaſcala & de Guaxaca.

Mexico.

La capitale de la Province de Mexico, porte le même nom & eſt bâtie ſur le bord du lac Mexico, dont l'eau eſt ſalée à cauſe du fond qui eſt nitreux. Cette ville, qui eſt la plus grande & la plus belle ville du continent, eſt le ſiége du Viceroi de l'Amérique ſeptentrionale pour la Cour d'Eſpagne, celui d'une Cour Souveraine, & celui d'un Archevêque. Elle a une Univerſité & une Inquiſition : on y voit des égliſes magnifiques, & elle eſt bien peuplée & fort commerçante. A l'égard du lac ſur lequel elle eſt bâtie, il communique avec un autre dont les eaux ſont douces, & ces deux lacs ont plus de trente lieues de circuit. Ils ſont ſéparés l'un de l'autre par une digue qui, s'étant rompue en 1629, cauſa une grande inondation dans la ville de Mexico, & fit périr beaucoup de monde. Pour prévenir un ſecond accident de cette nature, les Eſpagnols ont travaillé à faire un conduit au travers d'une montagne, afin de donner par-là une iſſue aux eaux de ces lacs.

Les habitants de Mexico, ſurtout les Eſpagnols, ſont magnifiques dans leurs habits & dans leurs ameublements. La ſoye, l'or, les perles, les pierreries brillent ſur eux communément, & les artiſans mêmes, & les eſclaves ont de riches colliers, & des braſſelets d'or, d'argent & de perles.

Au Midi ſur la mer du Sud, on voit la ville d'Acapulco. Elle eſt mal-ſaine & preſque déſerte à cauſe qu'elle manque d'eau, & qu'on eſt obligé d'y en apporter de fort loin. Malgré ce déſagrément cette ville eſt très-remarquable par ſon commerce & par la beauté & la ſûreté de ſon port, duquel partent les vaiſſeaux pour les Philippines, & où ſe rendent ceux qui viennent de ces mêmes iſles.

Mechoacan.

La Province de Mechoacan, qui abonde en vers à ſoie & en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, a pour capitale Mechoacan, ou Valladolid, Evêché. Cette ville ſituée ſur la mer du Sud eſt belle & très-marchande.

L'Yucatan.

L'Yucatan eſt une preſqu'iſle qui s'avance dans le golfe du Mexique. Cette Province eſt riche en mines d'or & d'argent, & ſi fertile en grains qu'on y fait deux fois l'an la moiſſon. Elle a pluſieurs villes conſidérables qui ſont Merida, capitale, Evêché & réſidence du Gouverneur du pays, la Nouvelle Valladolid, Salamanca, & Campêche. Cette derniere ſituée ſur la côte occidentale de l'Yucatan étoit autrefois bien plus célebre & plus commerçante qu'elle ne l'eſt maintenant. On y faiſoit tout le trafic d'un bois fort propre à la teinture, appellé bois de Campêche. Les Flibuſtiers Anglois & François prirent cette ville en 1678. & la brûlerent. On trouve dans ce pays pluſieurs animaux ſinguliers, entre autres celui qu'on nomme *Pareſſeux*, à cauſe de la lenteur de ſa marche.

Tabaſco.

Tabaſco eſt capitale de la Province du même nom. Elle eſt bâtie ſur le golfe du Mexique, & quoique petite, elle paroît bien peuplée.

Guaſteca ou Panuco.

La troiſiéme Province ſur le golfe du Mexique eſt, comme on l'a vu, celle de Guaſteca ou de Panuco. elle eſt ſituée au Nord-Eſt de Mexico, & ſa capitale, qui porte le même nom, eſt bâtie ſur la riviere de Panuco, & ſe trouve remplie d'habitants.

L'AMÉRIQUE.

Tlaſcala.

La Province de Tlaſcala contient quelques villes dont les principales ſont Tlaſcala & la nouvelle Vera-Cruz. Tlaſcala, qui eſt la capitale, ſe trouve à l'Eſt de Mexico. Cette ville, qui étoit déjà fameuſe ſous le regne de Montezuma, parce qu'elle formoit une République conſidérable, a conſervé ſa célébrité, & jouit de pluſieurs priviléges, en récompenſe des ſervices que ſes habitants ont rendus à Cortez dans la conquête du Mexique. Le ſiége épiſcopal de cette ville a été transféré à la *Puebla de los Angelos*, ville ſituée au Midi de Tlaſcala.

La nouvelle Vera-Cruz s'appelloit autrement ſaint Jean d'Ulua. Elle eſt plus connue aujourd'hui par le nom de nouvelle Vera-Cruz. Elle eſt ſituée dans une iſle, & ſon port eſt garanti des vents du Nord par un grand rocher, avantage dont l'ancienne Vera-Cruz ne pouvoit jouir. Auſſi les Eſpagnols l'ont-ils entierement abandonnée pour s'établir dans la nouvelle.

Guaxaca.

Guaxaca, Province au Sud-Eſt de Tlaſcala, renferme des mines d'or & d'argent, de la cochenille en abondance & la plus eſtimée, du cacao & du bled. Antequerra, ou Guaxaca ſa capitale, eſt une ville épiſcopale, & le commerce qu'on y fait conſiſte dans la laine des moutons, qui eſt fort eſtimée.

Audience de Guadalajara.

L'Audience de Guadalajara, ou la nouvelle Galice eſt un des pays les plus fertiles que les Eſpagnols poſſedent en Amérique. Elle eſt compoſée de pluſieurs Provinces dont les principales ſont Guadalajara, ou Guadalaxara, Cinaloa, Culiacan, Xaliſco, la nouvelle Biſcaye, & le nouveau Royaume de Léon. Guadalajara a pour capitale une ville de même nom qui eſt conſidérable & aſſez commerçante. Cinaloa, près de la mer Vermeille, ou le golfe de Californie, abonde en fruits, en maïs, en légumes & en coton, & ſa capitale eſt Cinaloa, ou ſaint Jacques. Culiacan eſt la capitale de la Province du même nom, dans laquelle on remarque des mines d'argent. La capitale de Xaliſco eſt Compoſtelle; celle de la nouvelle Biſcaye eſt ſainte Barbe, & celle du nouveau Royaume de Léon, eſt Cahuita.

Audience de Guatimala.

Cette Audience s'étend juſqu'à l'iſthme de Panama, & elle contient pluſieurs Provinces, parmi leſquelles on compte particulierement Guatimala, Chiapa, Honduras, Nicaragua, Coſtarica & Veragua. La Province de Guatimala ne manque en rien de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; mais elle eſt ſujette aux tremblements de terre. Sa capitale ſe nomme auſſi Guatimala, & eſt le ſiége d'un Evêque, celui d'une Audience Royale & la réſidence d'un Gouverneur. Cette ville, qui a une belle Univerſité eſt grande & riche, & ſes habitants y font un commerce conſidérable de cacao. La Province de Chiapa a deux principales villes, qui ſont Chiapa-el-Réal, capitale & Evêché, & *Chiapa de Los-Indos*. Cette derniere eſt ſituée près de la précédente, & le plus grand nombre de ſes habitants eſt formé d'Indiens. Le Gouverneur de la ville eſt auſſi un Naturel du pays. Dans la Province de Honduras, qui eſt ſur le golfe de même nom au Nord-eſt de Guatimala, il y a deux villes, l'une qu'on appelle Valladolid, & qui eſt la capitale; l'autre qu'on nomme Truxillo, & qui a un port ſur le golfe de Honduras. A l'Orient de Guatimala eſt la Province de Nicaragua, qui a pour capitale ſaint Léon de Nicaragua, Evêché. C'eſt une grande & belle ville fort commerçante, ſituée ſur un lac qui ſe décharge dans la mer du Nord, & qui

n'eſt éloigné que de quatre lieues de la mer du Sud. Ce lac a une profondeur extraordinaire, & il y a aux environs un volcan qui vomit ſans ceſſe du feu.

L'Amérique.

On voit au Sud-Eſt de Nicaragua la Province de Coſtarica, ou Côte-Riches, qui eſt ainſi nommée à cauſe de ſes mines d'or & d'argent. Sa capitale ſe nomme Carthage & cette ville eſt le ſiége d'un Evêque. La Province de Veragua eſt fort petite, & ſe trouve ſituée près de l'iſthme de Panama. Malgré ſon peu d'étendue elle a deux villes célebres ; l'une, qui ſe nomme la Conception, eſt la capitale & a un bon port ; l'autre, qu'on appelle Santa-Fé, renferme de belles Fonderies.

5°. Le nouveau Mexique.

Au Nord du Mexique, ou de la Nouvelle Eſpagne, ſe trouve le nouveau Mexique Ce pays eſt borné vers l'Orient par la Louiſiane ; au Midi par le Mexique ; à l'Occident par la mer Vermeille. A l'égard de ſes limites du côté du Nord, elles ſont encore inconnues. L'air de cette contrée eſt doux & ſain, & le terroir, quoique fort montagneux, abonde en pâturages & produit du maïs, des melons & différentes ſortes de légumes. Il y a des mines d'or & d'argent, ainſi que des turquoiſes, des émeraudes, des perles & du criſtal. On y voit divers animaux ſauvages & domeſtiques, comme des ours, des chevres ſauvages, des cerfs, des ſangliers, des lions, des tigres, des chevaux, des vaches, & une eſpece de brebis de la grandeur d'un cheval, qui a la queue très-courte & des cornes fort longues.

La ville de Santa-Fé, bâtie au Nord du pays, paſſe pour en être la capitale. Cette ville eſt le ſiége d'un Evêque & la réſidence du Gouverneur pour les Eſpagnols, & elle n'eſt pas loin de la riviere de Norte, qui coule premierement du Nord au Sud, & tournant enſuite au Sud-Eſt, ſe jette dans le golfe du Mexique. Les parties du nouveau Mexique, qui ſont à l'Oueſt ſur la mer Vermeille, ſe nomment nouvelle Navarre & Sonora, mais il n'y a point de places importantes.

6°. La Californie.

On a cru pendant longtemps que la Californie étoit une iſle, mais on a découvert que ce pays eſt joint à la terre ferme, & n'eſt qu'une preſqu'iſle. Il eſt ſéparé du nouveau Mexique par la mer Vermeille ; l'air y eſt très-bon, la terre produit abondamment des grains & des fruits. Ses côtes ſont célebres pour la pêche des perles, & ſes rivages ſont remplis de pluſieurs eſpeces de coquillages. On ne connoît point cette contrée que du côté de la mer. Les Jéſuites, qui ſe ſont fixés en dernier lieu dans cette preſqu'iſle, y ont établi une Miſſion conſidérable, & leur principale habitation eſt au cap de ſaint Lucas, vers le Midi.

ISLES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Les principales iſles de l'Amérique ſeptentrionale ſont, 1°. l'iſle de Terre-Neuve, & les autres qui ſont ſituées dans le golfe de ſaint Laurent au Nord-Eſt ; 2°. les iſles Lucayes vers l'entrée du golfe du Mexique, & les Bermudes vis-à-vis de la Caroline ; 3°. les Antilles à l'Eſt du golfe du Mexique, & au Nord de l'Amérique méridionale ; 4°. les Açores entre l'Amérique ſeptentrionale, & l'Afrique ou l'Europe.

Il y a dans le golfe de ſaint Laurent quatre iſles principales qui ſont

L'AME'RIQUE.

l'isle de Terre-Neuve, l'isle Royale, ou du Cap Breton, saint Jean & Anticosti.

Les isles qui sont situées dans le golfe de saint Laurent.
1°. L'isle de Terre-Neuve.

L'isle de Terre-Neuve est une des plus grandes isles de l'Amérique. Des pêcheurs Biscayens la découvrirent vers la fin du quinzieme siécle, & la nommerent terre de Baccalaos, qui signifie morues, parce qu'on pêche une grande quantité de ces poissons aux environs. Les François & les Anglois s'établirent par la suite dans cette isle, mais depuis la paix d'Utrecht, les Anglois en sont seuls possesseurs, aux conditions néanmoins que les François pourroient pêcher aussi de la morue & qu'ils auront la liberté de faire sécher leur poisson à terre dans cette partie de l'isle, qui s'étend depuis l'endroit appellé cap de Bona-Vista jusqu'à la pointe septentrionale de l'isle, & de-là en descendant du côté de l'Occident jusqu'au lieu nommé Pointe-Riche. Le bourg de Plaisance est la principale place de cette isle, & il est situé au Midi dans une grande baye. Cette place a un bon & vaste port qui peut contenir des flottes entieres. A soixante lieues de cette isle, on rencontre le grand banc de Terre-Neuve, où se rendent tous les ans un nombre surprenant de vaisseaux Hollandois, François, Anglois, &c. qui y pêchent les morues, & ces poissons y abondent tellement qu'un bon pêcheur en prend quantité par jour, quoique cette pêche ne se fasse qu'avec des lignes.

L'isle Royale ou du Cap-Breton.

Cette isle qui appartient à la France a été découverte par des pêcheurs Bretons, qui ont donné leur nom à l'un des caps de l'isle. Elle est située au Sud-Ouest de l'isle de Terre-Neuve, entre le quarante-cinquiéme, & le quarante-septiéme degré de latitude septentrionale. On donne le nom de *Passage de Fronsac*, au détroit qui sépare l'isle Royale de l'Acadie. La longueur de cette isle est d'environ quarante-cinq lieues, & sa plus grande largeur d'Orient en Occident est de trente-trois à peu près. Sa figure est très-irréguliere, & elle est coupée par plusieurs lacs & diverses rivieres. Le climat de l'isle est en général assez avantageux à la santé; cependant les brouillards y sont fréquents, & toutes les terres n'y sont pas également bonnes. Les arbres qui y croissent bien sont les chênes, qui deviennent d'une grandeur prodigieuse, les pins, le cédre, le frêne, l'érable, le plane & le tremble. Les fruits, les légumes, le froment, & tous les autres grains nécessaires à la vie, le chanvre & le lin y sont aussi bons qu'au Canada, quoique moins abondants. Les animaux domestiques, comme chevaux, bœufs, cochons, moutons, chevres, & toute espece de volaille s'y élevent fort bien; de sorte qu'avec la chasse & la pêche, les habitants peuvent vivre commodément une partie de l'année. On y voit des mines abondantes de charbon de terre, & il y a aussi du plâtre.

L'Isle Royale a plusieurs ports, dont le plus célebre est celui de Louisbourg. La ville de ce nom est au Sud-Est de l'isle, & elle a été bâtie en 1713. sur une langue de terre que forme l'entrée du port. C'est un des plus beaux ports du nouveau monde, & outre ses fortifications, il est commode & très-sûr pour les vaisseaux. Les Anglois se sont emparés de Louisbourg pendant la derniere guerre; mais ils ont rendu cette place à la France par le traité définitif de paix fait à Aix-la-Chapelle en 1748.

L'isle de saint Jean.

Cette isle qui a environ vingt-cinq lieues de long sur douze de large, est voisine

L'Améri-que.

voisine du fleuve S. Laurent, & est habitée par une Colonie Françoise. Le gibier y est abondant, les pâturages sont excellents, & on pêche sur les côtes une grande quantité de poissons.

L'isle d'Anticosti.

L'Isle d'Anticosti, ou l'isle de l'Assomption, est située à l'embouchure du Fleuve S. Laurent. Elle peut avoir sept à huit lieues de large, & environ trente de long. Elle est couverte de bois, & est restée à la France par la paix d'Utrecht. On pêche sur ses côtes des morues fort grandes & fort belles.

2°. Les Lucayes & les Bermudes.

Les premieres Isles qu'on ait découvertes en Amérique sont les Lucayes. Elles appartenoient autrefois aux Espagnols, mais depuis qu'ils les ont abandonnées, les Anglois s'en sont saisis. Ils n'ont cependant formé d'établissement que dans l'isle de la Providence. Les principales de ces isles sont Bahama, la Providence, & Guanahani, ou S. Sauveur. L'isle de Bahama a environ treize lieues de longueur sur huit de large, & elle a donné son nom au détroit qui en est proche ; de sorte qu'on l'appelle Canal de Bahama. Ce passage est très-dangereux à cause des fréquentes tempêtes qui s'y élevent, & plusieurs vaisseaux Espagnols à leur retour du Méxique en Europe, ont fait naufrage en passant ce détroit. On trouve dans l'isle de Bahama une espéce d'araignée singuliere, dont la longueur est de près de deux pouces. Elle a six yeux qui ne sont pas plus gros que de petites têtes d'épingle.

Lisle de la Providence servoit autrefois de retraite à des Pirates qui s'y rendoient tellement formidables, que les Anglois n'ont pu parvenir à les chasser qu'en armant quelques escadres. Ils en sont enfin venus à bout, & ils occupent maintenant l'isle, où ils ont bâti un Fort.

Guanahani, ou S. Sauveur est l'isle où Christophle Colomb aborda lorsque son équipage étoit prêt à se révolter, & il lui donna le nom de S. Sauveur, après y avoir planté une croix, & en avoir pris possession au nom du Roi d'Espagne.

Les isles Bermudes, ou de Sommer, furent d'abord découvertes par les Espagnols en 1527. & furent par la suite occupées par les Anglois. Il y en a quatre principales, mais il n'y en a gueres qu'une d'habitée, & on l'appelle la Bermude. La terre y est si fertile qu'on y fait deux récoltes par an, & qu'on y recueille quantité de tabac. On n'y voit aucune bête venimeuse, & il y a des tortues d'une grosseur surprenante.

3°. Les Antilles.

Les Antilles furent aussi découvertes par Christophle Colomb, & on en compte un fort grand nombre. Elles se divisent en grandes & petites Antilles. Les grandes Antilles sont situées au Sud de l'Amérique septentrionale, à l'entrée du golfe du Méxique, & il y en a quatre ; sçavoir, Cuba, la Jamaïque, S. Domingue & Portorico.

L'isle de Cuba appartient aux Espagnols, qui en ont détruit presque tous les anciens habitants. Ils y ont transporté des Negres, qui travaillent aux terres, & qui préparent le tabac & le sucre, en quoi consiste le principal commerce de l'isle. Elle a environ trois cents lieues de long sur trente de large, & elle est remplie de montagnes. On y trouve beaucoup de perroquets, de perdrix, & de tourterelles, quelques mines d'or & une de cuivre. La Havane est la Capitale de l'isle, & elle a un Port qui est très-grand, fort sûr, & qui peut contenir un nombre étonnant de vaisseaux. L'entrée

L'AMÉRIQUE.

de ce Port eſt néanmoins ſi étroite qu'il n'y peut entrer qu'un bâtiment à la fois. La Havane eſt une grande ville riche & commerçante, où réſide le Gouverneur de l'iſle. Elle a une forte citadelle & deux châteaux qui couvrent le port, & dans leſquels on entretient toujours une bonne garniſon. Il y fait très-cher vivre ſurtout après l'arrivée des flottes Eſpagnoles, qui ſe raſſemblent en s'en retournant de l'Amérique en Eſpagne. Il y a encore dans l'iſle de Cuba une petite ville nommée San-Jago, qui eſt le ſiége d'un Evêque, & qui a un bon port & une citadelle.

La Jamaïque.

La Jamaïque qui de toutes les Antilles eſt la plus au Midi a cinquante lieues de long ſur environ vingt de large. Le terroir en eſt fertile, & il y croît des cannes à ſucre, de l'indigo, du tabac, du cacao & du coton très-fin. Le bétail y eſt fort commun, & on trouve quantité de tortues, dont les écailles ſont très-belles. Il y a dans les montagnes un arbre d'une médiocre grandeur, que les habitants du pays appellent *Lagetto*. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier, & ſon écorce extérieure eſt à peu près comme celle des autres arbres, au lieu que l'écorce interieure qui paroît d'abord blanche & aſſez ſolide, eſt compoſée de douze ou quatorze couches qu'on ſépare facilement en autant de piéces d'étoffe, ou de toile. La premiere forme un drap aſſez épais pour faire des habits, les autres reſſemblent à de la toile, & on en fait des chemiſes. Ces couches dans les petites branches ſont autant de dentelles très-fines, & toutes ces toiles ſont aſſez fortes pour être blanchies, & lavées comme les toiles ordinaires

Les Eſpagnols, après avoir été maîtres de l'iſle de la Jamaïque pendant cent ſoixante ans, en ont été chaſſés par les Anglois qui s'y ſont maintenus, & qui en ſont encore maîtres aujourd'hui. Spanish-Town, appellée autrefois *San-Jago de la Vela*, eſt la capitale de l'iſle. Cette ville, qui eſt aſſez grande, bien peuplée & bâtie en quarrée, eſt auſſi la réſidence d'un Gouverneur Anglois, qui y a établi un Conſeil de Régence. Le port de la même ville en eſt à quatre lieues & s'appelle Port-Royal.

Saint Domingue.

L'iſle de ſaint Domingue, qui a environ quatre cents lieues de tour, en a près de quatre-vingts de long ſur ſoixante de large dans ſa plus grande étendue. Les chaleurs dans ce pays ſont exceſſives, & l'air y eſt aſſez malſain, mais le terroir eſt fort fertile en maïs, en fruits, en ſucre, en cochenille, en coton & en or, dont les mines ne ſont pas encore épuiſées faute d'ouvriers. Tous les animaux & les plantes qu'on y a tranſportés d'Europe y ont bien réuſſi & ſe ſont beaucoup multipliés. Les Eſpagnols poſſédent la partie orientale de ſaint Domingue, & les François ſont établis dans celle qui eſt à l'Occident. La ville de ſaint Domingue eſt la capitale des terres qui appartiennent aux Eſpagnols. Elle eſt grande, bien peuplée, bien fortifiée, a un bon port & eſt le ſiége d'un Archevêque. Le Gouverneur, pour le Roi d'Eſpagne, ſur toutes les Antilles Eſpagnoles & la Floride, réſide toujours à ſaint Domingue, où il y a une Audience Royale, de laquelle dépend une partie de la Terre ferme dans l'Amérique méridionale. Le port de ſaint Domingue eſt défendu par un Fort qui porte le nom de ſaint Jérôme, & ſon Archevêque eſt Primat des Indes occidentales. La ville a une Cour des monnoyes, une Académie & un très-bel Hôpital. Tous ces bâtiments ſouffrirent beaucoup du tremblement de terre qui arriva en 1727.

La partie de l'isle qui appartient aux François est divisée en deux quartiers, sçavoir, celui du Nord & celui du Sud. Les Jésuites gouvernent les Paroisses du premier, & les Jacobins celles du second. Les lieux principaux du quartier du Nord sont le Cap François, ou simplement le Cap, & le Port-Paix. Le Cap François est un bourg assez peuplé, mais mal bâti, & qui a un bon port. Les Religieux de la Charité y ont une habitation avec un Hôpital, dans un bel endroit & en bon air. Le Roi de France y a établi depuis 1702 un Conseil supérieur pour tout le quartier du Nord. Dans le quartier du Sud se trouve Léogane, ville située dans une belle plaine, abondante en tout ce qui est nécessaire à la vie. Néanmoins l'air n'y est pas bon. Il y a dans cette ville un Conseil supérieur pour le quartier du Sud, & un Hôpital desservi par les Religieux de la Charité.

L'isle de Portorico.

On trouve dans cette isle les mêmes choses que dans l'isle de S. Domingue, c'est-à-dire, des bestiaux, des grains & des fruits, ainsi que des mines d'or. La quantité de ce métal, que les Espagnols virent dans ce pays, fut cause qu'ils lui donnerent le nom de Porto-Rico, qui signifie Port riche. S. Jean de Portorico est la capitale & l'Evêché de l'isle, & a un port, où les vaisseaux sont en sûreté.

Les petites Antilles.

Les isles qu'on nomme petites Antilles, s'appellent aussi Caraïbes, ou Cannibales, du nom des peuples qui les ont habitées autrefois. L'air y est chaud & mal-sain; mais on y fait quantité de tabac & de sucre excellents. C'est dans ces isles qu'on trouve le colibri, espece d'oiseau qui n'est gueres plus gros qu'un hanneton. La beauté de cet animal est parfaite; il a sur le col un rouge si vif qu'on le prendroit pour un rubis: son ventre & le dessous de ses aîles sont jaunes comme de l'or; ses cuisses sont vertes comme une émeraude; ses pieds & son bec sont noirs, & polis comme de l'ébene; ses yeux ressemblent à deux diamants ovales, & sont de couleur d'acier bruni; sa tête est verte, avec un mélange d'or admirable, & celle des mâles est ornée d'une petite hupe.

On divise les petites Antilles en isles de Barlo-vento, ou d'au-dessus du vent, & en isles de Soto-vento, ou d'au-dessous du vent. Les isles de Barlo-vento sont possédées par plusieurs Nations, sçavoir, les François, les Espagnols, les Anglois, les Danois, les Hollandois & les Naturels du pays.

Celles qui appartiennent aux François sont la Martinique, la Guadaloupe, S. Barthelemi, Marie-Galande, les Saintes & la Grenade.

Martinique.

La Martinique est la plus florissante Colonie des François, qui commencerent à y faire des établissements en 1635. Cette isle a environ seize lieues de long sur quarante-cinq de tour, & elle est fertile en tabac, en indigo, en cannes à sucre, en caffé, en différents fruits excellents & en manioc, qui est une racine dont on fait une espece de pain qu'on nomme *Cassave*. La Martinique a douze ou treize Paroisses desservies par les Dominicains, les Jesuites & les Capucins. Parmi plusieurs Forts bâtis dans cette isle, on remarque plus particulierement le Fort Royal & le Fort S. Pierre. Il y a près du Fort Royal un bourg ou une ville qui porte le même nom, & qui est la résidence de l'Intendant & du Gouverneur particulier de la Martinique.

La Guadaloupe.

L'isle de la Guadaloupe, dans laquelle les François s'établirent aussi en 1635, a environ dix lieues de large & soixante de circuit. Une petite

L'AME'RIQUE.

riviere qu'on nomme la riviere Salée, parce qu'elle communique à la mer par ses deux extrémités, partage la Guadaloupe en deux parties, dont l'une, qui est à l'Orient de l'autre, s'appelle la Grande Terre, & l'autre la Guadaloupe. La Grande Terre est un pays plat, où il y a peu de rivieres, mais le terroir y produit abondamment des cannes à sucre & du coton. On y trouve des arbres d'une grandeur prodigieuse & des salines naturelles. La Guadaloupe est vers le milieu hérissée de hautes montagnes, dont les unes sont couvertes de beaux arbres qui donnent une verdure perpétuelle, & les autres sont garnies de rochers d'un aspect effrayant. La plus célebre de ces montagnes est celle qu'on nomme la Soufriere, & qui vomit continuellement de la fumée & quelquefois des flammes. Du pied de ces montagnes sortent plusieurs petites rivieres qui rendent le pays très-agréable & fertile en toutes sortes de fruits, de cannes à sucre & de coton. La Guadaloupe a un Fort considerable qui domine sur le port, un Gouvernement particulier & un Présidial.

L'isle de S. Barthelemi.

L'isle de S. Barthelemi, auprès de S. Christophle & au Nord-Ouest de la Guadaloupe, produit abondamment de la racine appellée manioc.

Marie-Galande.

Au Nord de la Martinique se trouve l'isle de Marie-Galande.

Les Saintes.

A l'Occident de Marie-Galande sont deux isles qu'on appelle les Saintes, qui dépendent du Gouverneur de la Guadaloupe. Elles ont de bonnes terres sur le penchant des montagnes & dans les fonds, & on y recueille du manioc, des patates, du coton & du tabac.

La Grenade.

La Grenade, de toutes les isles que possedent les François, est la plus voisine de la Terre ferme. Elle a environ vingt lieues de tour, & son terroir est fertile en cannes à sucre. Elle a un bon port & un Fort que M. de Caylus y a fait élever en 1706.

Sainte-Alousie a été conquise sur les Caraïbes par les François. On peut voir les Mémoires des Commissaires du Roi sur la possession de cette isle par les François.

Les isles dépendantes des Anglois sont en commençant par le Nord & près de Portorico, l'Anguille, la Barboude, Antigoa, Montserrat & S. Christophle. L'Anguille est presque stérile; cependant les Anglois y ont une Colonie. La Barboude est un nom commun à plusieurs isles qui semblent n'en faire qu'une; au reste, il paroît qu'elle rapporte du tabac & de l'indigo en assez grande abondance, & les Anglois avouent qu'ils en tireroient beaucoup de profit, si les Caraïbes du voisinage, leurs mortels ennemis, ne faisoient souvent des irruptions dans lesquelles ils pillent & ravagent tout ce qu'ils trouvent sous leur main.

Antigoa est au Sud de la Barboude.

L'isle de Montserrat est à l'Ouest d'Antigoa, & se trouve peuplée par une Colonie d'Anglois & d'Irlandois.

S. Christophle, située aussi à l'Ouest d'Antigoa, fut d'abord découverte par Christophle Colomb, qui lui a donné le nom de son patron. Elle étoit autrefois partagée entre les François & les Anglois, mais ces derniers en sont les seuls maîtres aujourd'hui. Cette isle est fertile en cannes à sucre & en fruits, & on y remarque des salines naturelles & une soufriere. D'ailleurs, elle est fort sujette aux tempêtes & aux ouragans.

La Barbade, qui eſt auſſi aux Anglois, eſt la plus orientale des Antilles Angloiſes, & elle a été pendant quelque temps une de leurs plus conſidérables Colonies; mais les grands profits que le voiſinage des domaines apporta aux négociants de la Jamaïque, a attiré dans cette derniere une partie des habitants de la Barbade.

Les iſles de Sotto Vento.

Les Hollandois ont vers le cap de la Vela & des côtes de l'Amérique méridionale Bonaire & Oruba, qui ſont de peu d'importance, & Curaçao ou Curaçou qui eſt la meilleure des Antilles Hollandoiſes, & qui a un bon port & une forte citadelle.

Près de la Terre ferme eſt l'iſle de la Marguerite, ainſi nommée à cauſe de la quantité de perles qu'on pêche ſur ſes côtes. La verdure dont elle eſt ordinairement couverte en rend l'aſpect agréable; néanmoins les Eſpagnols, à qui elle appartenoit, ſe ſont retirés dans la Terre ferme, & l'iſle eſt maintenant habitée par des Mulâtres & des Américains.

4°. Iſles Açores ou Terceres.

Les Açores ou Terceres ſont ſituées ſur la route d'Europe en Amérique vers l'Afrique, & entre le trente-unieme & le quarante-unieme degré de latitude ſeptentrionale. Elles furent découvertes au quinzieme ſiecle par quelques marchands Flamands, qui n'y firent aucun établiſſement. Gonſalve Velez y aborda en 1449, & en prit poſſeſſion pour le Roi de Portugal, qui en eſt encore maître aujourd'hui, mais qui n'en tire pas un grand profit. Ces iſles ont été nommées Açores, nom qui ſignifie Epervier, à cauſe de la quantité de ces oiſeaux qu'on y trouve. On compte neuf iſles Açores, qui ſont Tercere, Saint-Michel, Sainte-Marie, le Pic, Fayal, Saint-George, la Gracieuſe, Corvo & Flores. En général le terroir en eſt montagneux; mais il ne laiſſe pas de produire en quelques endroits aſſez de bled, de vin, de fruits & quantité de paſtel. Les tremblements de terre & les vents impétueux ſont malheureuſement très-fréquents dans ces iſles.

Tercere, qui eſt la plus conſiderable, a quinze lieues de tour, & Angra ſa capitale eſt la réſidence du Gouverneur des Açores. Cette ville a un bon port, & eſt défendue par une forteresse.

Amérique méridionale.

Cette partie de l'Amérique n'eſt partagée, comme on l'a déjà dit, de l'Amérique ſeptentrionale que par l'Iſthme de Panama. Elle n'a gueres que vingt lieues de large, & elle a la figure d'un triangle, dont la baſe eſt au Nord & la pointe au Sud. L'Amérique méridionale ſe diviſe en ſept principales parties, ſçavoir, la Terre ferme au Septentrion, le Pérou & le Chili à l'Occident, le pays des Amazones dans le milieu, le Bréſil à l'Orient, le Paraguay ou la Province de Rio de la Plata, & la terre Magellanique au Midi. De ces ſept parties il y en a cinq aux Eſpagnols, une aux Portugais, qui eſt le Bréſil, & une aux Américains Naturels, ſçavoir, le pays des Amazones. Les Portugais cependant ont auſſi quelques poſſeſſions dans ce pays.

De la Terre ferme.

Le pays de la Terre ferme fut ainſi nommé par Chriſtophle Colomb, par oppoſition aux iſles qu'il avoit d'abord découvertes. La Terre ferme s'étend depuis environ le deux cent quatre-vingt-dix huitieme degré de longitude, juſqu'au trois cent ving-ſixieme; ce qui fait à peu près ſept cents lieues d'Occident en Orient, & depuis le treizieme degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au deuxieme degré de latitude méridionale; ce qui fait quinze degrés, ou trois cent ſoixante & quinze lieues du Nord au Sud.

L'AMERIQUE.

Ce pays, par sa situation dans la Zône torride, est sujet à de grandes chaleurs, qui sont néanmoins temperées par les vents du Nord & les pluyes qui y durent près de quatre mois. Le terroir y est fertile surtout en maïs & en fruits, il y a de très-bons pâturages & des arbres qui distillent un baume excellent. On y trouve des mines d'or, d'argent & de la poudre d'or dans le sable des rivieres. La Terre ferme se divise en Castille d'or à l'Occident de l'Orenoque, & en Goyane à l'Occident de ce fleuve.

Castille d'or.

Dans la Castille d'or, ou la Terre ferme proprement dite, qui est sous la domination des Espagnols, il y a huit petites Provinces ou Gouvernements, sçavoir, 1°. au Nord d'Occident en Orient celle de Panama, ou de Terre ferme particuliere; 2°. celle de Carthagene; 3°. celle de sainte Marthe; 4°. celle de Rio de la Hacha; 5°. celle de Vénézuela; 6°. celle de la Nouvelle Andalousie; 7°. au Midi le nouveau Royaume de Grenade, & 8°. le Popayan.

1°. Province de Panama.

Dans l'Isthme de Panama ou de Darien est bâtie la ville de Panama, qui est Evêché & Capitale. Cette ville située au fond du golfe qui porte son nom est belle & riche, & sert d'entrepôr aux richesses du nouveau Continent. Elle est comme le centre du commerce qui se fair entre le Pérou, le Chili & l'Espagne, quoique son port ne puisse recevoir que de petits vaisseaux.

Vis-à-vis de Panama sur le golfe du Mexique, on apperçoit Portobello, magnifique port défendu par deux bons Forts. C'est une des plus importantes places que les Espagnols possédent en Amérique. Tout l'or & l'argent qu'on tire du Pérou sont d'abord déposés à Panama, d'où on les transporte à Portobello, afin de les embarquer en cet endroit pour l'Espagne. On reçoit aussi dans le même port les marchandises d'Europe destinées pour Panama.

2°. Province de Carthagene.

La ville capitale de cette Province porte le même nom, & est tout à la fois capitale, port, Evêché & Université. Cette ville située sur la côte septentrionale est grande, riche & très-forte. On y fait un grand commerce de perles, & son porr est un des plus fréquentés de l'Amérique. On y transporte tous les revenus que le Roi d'Espagne tire de la Terre ferme, & une partie des gallions vient aussi s'y décharger. François Drack Anglois, surprit Carthagene en 1585, & en enleva une quantité prodigieuse d'or & d'argent, & deux cent trente canons. Les Anglois l'attaquerent une seconde fois en 1742; mais ils furent contraints d'en lever le siége après avoir perdu beaucoup de monde.

3°. Province de Sainte-Marthe.

Dans la Province de sainte Marthe qui est remplie de hautes montagnes, on trouve des mines d'or & des pierres précieuses. Elle est fertile en toutes sortes de fruits, comme oranges, citrons, &c. & elle est arrosée par une grande riviere qu'on appelle la Magdeleine, & qui vient du Popayan. Les maisons de sainte Marthe, capitale, port & Evêché, ne sont construites que de roseaux.

4°. Province de Rio de la Hacha.

La capitale de cette Province porte le même nom. Elle est située sur la riviere de la Hacha dans un terroir fertile. Auprès de cette ville on rencontre le cap de la Vela & les Rancheries, petits villages d'Américains, célebres parce qu'on pêche des perles aux environs.

La Province de Vénézuela renferme trois villes, sçavoir, Vénézuela ou Coro, Caracas ou S. Jacques de Léon, & Maracaïbo. Vénézuela ou Coro est la capitale du pays, & reçut le nom qu'elle porte, qui veut dire petite Venise, à cause de sa ressemblance avec Venise par sa situation sur un lac dans plusieurs petites isles. Caracas est située au Sud-Est de Coro, dans une plaine abondante en excellent cacao, & très-fertile en pâturages. Maracaïbo est bâtie sur un lac de même nom à l'Occident de Coro. Il se fait dans cette ville un grand commerce de tabac, & de cacao qui est le meilleur de l'Amérique. 5°. Province de Vénézuela.

Les Espagnols ne possédent gueres de cette partie que les côtes, où se trouvent Comane, ou la Nouvelle Cordoue, capitale, bâtie à l'entrée d'une petite baye; & Verine au Sud-Ouest de Comane, petit village, où on recueille de très-excellent tabac. 6°. La nouvelle Andalousie.

La capitale du nouveau Royaume de Grenade est Santa-Fé de Bogota. Cette ville passe pour la capitale de toute la Terre ferme; elle est située près des montagnes de Bogota, & elle est embellie d'un Archevêché, d'un Tribunal souverain & d'une Université. 7°. Nouveau Royaume de Grenade.

Cette Province, la plus méridionale de la Terre ferme, est riche en mines d'or; mais elle est remplie de Sauvages qui font continuellement la guerre aux Espagnols. Cependant ces derniers possédent une partie du Popayan, qui dépend du Gouvernement du Pérou, & qui a la ville de Popayan, capitale & Evêché suffragant de Santa-Fé de Bogota, & Pasto, petite ville qui appartient au Pérou. 8°. Le Popayan.

La Goyane est cette partie de la Terre ferme qui se trouve à l'Orient de l'Orenoque, & elle comprend la Goyane proprement dite, le Paria & la Caribane le long de l'Esquibe, où demeurent les Caraïbes en grand nombre. Le pays de la Goyane n'est pas extrêmement peuplé d'Espagnols, & on n'en connoît gueres que les côtes. Les peuples Naturels de cette Contrée, surtout ceux qui en habitent l'intérieur sont sauvages, brutaux & très-vindicatifs. Les François & les Hollandois ont fait quelques établissements sur les côtes de la Caribane, & les Portugais possédent la partie de la Goyane, qui s'étend le long du fleuve des Amazones. 9°. La Goyane ou Guayana.

L'isle de Cayenne, & la partie de la Caribane qui en est proche, appartiennent aux François. On appelle aujourd'hui le pays dont ils sont maîtres, la Caribane Françoise, ou la France Equinoxiale. L'isle de Cayenne a environ vingt lieues de tour, & elle est située à l'embouchure de la riviere de Cayenne. On y remarque une herbe dont la côte fournit un fil plus fort & plus fin que la soye, & divers oiseaux singuliers, entre autres le toucan, dont le bec est presque aussi long que tout le corps. Les François aborderent dans cette isle pour la premiere fois en 1635.

Les Hollandois ont dans ce pays, à l'embouchure des rivieres de Surinam & de Berbice, deux Colonies fort riches. Le lieu qu'elles occupent abonde en fruits, en poisson & en gibier. On y recueille du sucre, du tabac, du caffé & de la gomme, & il produit aussi du coton & des bois propres à la teinture. La Colonie Hollandoise est la plus considerable.

Le Paria est presque entierement inconnu, & il n'a de remarquable que

L'AMERIQUE.
Du Pérou.

la riviere d'Orenoque, ou de Rio-Paria qui le traverſe, & ſe jette dans la mer au Nord-Eſt, entre cette Province & la Caribane.

Le Pérou eſt ſitué au Midi du Popayan, & s'étend du Septentrion au Midi le long des côtes de la mer du Sud. La différence du climat de ce pays, qui d'un côté eſt très-ſec, pendant que de l'autre il eſt fort humide, diviſe naturellement cette contrée en deux parties; l'une, qui s'étend depuis la baye de Guyaquil juſqu'au de-là d'Areca vers les déſerts d'Atacama, & l'autre, qui contient le reſte du pays, depuis Guyaquil juſques vers Paſto, où finit le Pérou. Dans la premiere de ces parties qui eſt la plus grande, il ne pleut jamais, & les maiſons de Lima & d'Areca ne ſont couvertes que de quelques nattes, ſur leſquelles on jette une légere couche de cendres pour abſorber la roſée & l'humidité de la nuit. On aſſure qu'on n'entend point de tonnerres dans tout cet eſpace qui eſt de quatre cents lieues ſur vingt ou trente de largeur. Tout y eſt plein de ſables arides, excepté ſur le bord des rivieres qui, en tombant des montagnes, traverſent le pays. Dans la ſeconde partie du Pérou, ainſi que dans le reſte de la côte juſqu'à Panama, qui contient environ trois cents lieues de longueur, les pluyes ſont très-fortes & preſque continuelles, ſurtout dans le Chaco, Province ſituée dans le milieu.

Sur cette côte il y a des forêts remplies non ſeulement de plantes & d'arbuſtes qui ſe trouvent en Europe, & d'autres qu'on n'y voit point, mais auſſi de cedres de pluſieurs eſpeces, de cotoniers, diverſes ſortes de bois d'ébene, de gayacs, & différents bois précieux par leurs aromates, leur couleur & le poli parfait qu'ils peuvent recevoir. Ces forêts ne forment preſque toujours qu'une eſpece de taillis vers la mer, & à meſure qu'on avance dans les terres, on remarque que les arbres deviennent de plus grands en plus grands juſqu'à ſept ou huit lieues de la côte. Les oiſeaux dont ces forêts ſont pleines, paroiſſent plus beaux que ceux de l'Europe pour le plumage, mais ils ont un ramage bien inférieur; car ils ne forment qu'un bruit diſcordant, qui étourdit plutôt qu'il n'amuſe. On y voit des perroquets en quantité, des ramiers fort bons à manger, des canards qui ont la tête ornée d'une crête, & des toucans. Les animaux féroces abondent dans ce pays; mais le lion y reſſemble beaucoup au loup, & ne fait pas ordinairement de mal aux hommes. A l'égard des tigres, ils ſont auſſi terribles & auſſi ſauvages que ceux d'Afrique. Les chevaux que les Eſpagnols ont tranſportés d'Europe dans le Pérou s'y ſont beaucoup multipliés, & quoiqu'ils paroiſſent maigres, ils ne laiſſent pas de rendre de grands ſervices. Entre les différentes eſpeces de ſerpents qui ſont communs dans ce pays, & très-dangereux, on remarque particulierement celle des ſerpents à ſonnettes, qui n'évitent pas la rencontre des hommes, comme la plûpart des autres. Le plus grand nombre des inſectes qu'on voit en Europe ſe rencontre auſſi dans le Pérou; mais ils y ſont d'une grandeur qui paroît monſtrueuſe aux Européens. Il y a des vers gros comme le pouce & longs comme le bras, des araignées groſſes comme des œufs de pigeons, & des fourmis beaucoup plus fortes que les nôtres, & dont quelques-unes ſont venimeuſes.

Le Pérou comprend trois Gouvernements, ou Audiences Royales, du Septentrion

Septentrion au Midi, ſçavoir, Quito, Los Reyes, ou Lima, & Los Charcas.

Audience de Quito.

On diviſe cette Audience en trois petites Provinces, qui ſont Quito à l'Occident; Los Quiros, & Los Paçamores à l'Orient. La Province de Quito eſt temperée, bien cultivée, pleine de villages & de bourgs habités par des Eſpagnols & des Indiens. Chaque village eſt orné d'une grande place qui forme un quarré long, dont l'Egliſe occupe une partie. Des deux côtés partent des rues, ou des chemins exactement alignés, qui vont ſe perdre au loin dans la campagne.

Les villes & les bourgs de Quito ſont Quito, capitale de la Province, Puerto-Veio, Guyaquil, Paita, Baeza, Valladolid & le pays de Maynas. Dans la ville de Quito, qui eſt grande & belle, il y a un Evêque & une Audience Royale. Elle a huit ou neuf cents toiſes de long, ſur cinq ou ſix cents de large, & on y voit pluſieurs Communautés, deux Colléges qui ſont des eſpeces d'Univerſités, l'un de Jéſuites & l'autre de Dominicains. Les denrées ne ſont pas fort cheres à Quito, & le pays fournit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; mais les marchandiſes étrangeres y ſont d'un très-haut prix.

Puerto-Veio eſt à l'Occident de Quito, & c'eſt un des plus anciens établiſſements des Eſpagnols qui conſerve le titre de Cité, quoiqu'il paroiſſe peu le mériter. Les habitants amaſſent de la cire, filent bien le coton, & cultivent aſſez de cacao & de tabac; mais la difficulté des chemins & le défaut de navigation rend leur commerce fort languiſſant. Il y a quelques maiſons jolies & fort ornées, pendant que toutes les autres ſont bâties de roſeaux, & couvertes de paille ou de feuilles de palmier.

Guyaquil eſt une ville conſiderable & des plus floriſſantes du pays. Elle eſt ſituée à cinq lieues de la mer, ſur la rive occidentale d'une riviere large & profonde, immédiatement au deſſous du confluent de la riviere de Daule, qui eſt auſſi très belle. La ville de Guyaquil devient par ſa ſituation un entrepôt commode pour le commerce de Panama & de Lima, & quoique fort éloignée de Quito, elle en eſt comme le port. On la partage en ancienne & en nouvelle ville, & toutes ſes maiſons ſont bâties en bois.

Paita, Port au Sud Oueſt, eſt une petite ville ſituée dans un canton peu commode, & elle ne contient qu'environ deux cents familles, parmi leſquelles il ſe trouve peu de Blancs. Ses maiſons ne ſont que d'un étage, & ont ſeulement des murs compoſés de roſeaux fendus & d'argile. Son port néanmoins eſt le meilleur de la Contrée, & l'ancrage y eſt bon & ſûr.

Baeza, qui eſt à l'Orient de Quito, eſt la principale ville de la Province de Los Quixos. Valladolid eſt au Midi de Baeza. C'eſt une ville bien bâtie & bien peuplée; elle eſt dans la Province de Los Paçamores, & ſes habitants font un grand commerce de ſel. On trouve dans ſon voiſinage le pays de Maynas, qui fait aujourd'hui partie du Pérou.

Audience de Los Reyes, ou de Lima.

Les principales villes dépendantes de l'Audience de Los Reyes ou de Lima, ſont Lima, capitale, Truxillo, Cuſco, Guamanga & Arequipa. Lima eſt le ſiége d'un Archevêque, renferme une belle Univerſité, & eſt la capitale de tout le Pérou. Il y a dans cette ville un Conſeil ſouverain, huit Paroiſſes, douze Hôpitaux, vingt-cinq Couvents d'hommes & douze de filles; & le Viceroi de l'Amérique méridionale y fait ſa réſidence ordinaire.

L'AMÉRIQUE.

Truxillo eſt un Evêché & une belle ville, à neuf lieues de la mer, & au Nord-Oueſt de Lima.

Cuſco, qui eſt auſſi un Evêché, ſe trouve au Sud-Eſt de Lima, & étoit une des plus riches villes du Pérou, lorſque les Eſpagnols s'en emparerent. Elle a maintenant cinq grandes Paroiſſes, & pluſieurs Maiſons Religieuſes, dont la plus belle eſt celle des Jéſuites. On fait dans cette ville de très-belles indiennes, & ſes habitants naturels ſurpaſſent tous les autres Américains dans l'art de peindre.

Guamanga, Evêché, ſe trouve ſitué entre Lima & Cuſco.

Arequipa, Evêché ſuffragant de l'Archevêque de Lima, ainſi que les trois autres Evêchés qn'on vient de voir, eſt bâti au Sud-Eſt de Lima ſur la côte.

Audience de Los Charcas.

Les villes compriſes dans l'Audience de Los Charcas ſont la Plata, Capitale, Archevêché & Siége de l'Audience de la Province; Potoſi, près de la Plata, ville bien bâtie, très-riche & beaucoup peuplée; la Paz, Evêché au Nord-Oueſt de la Plata, & Santa-Cruz, Evêché à l'Orient de la même ville.

Les environs de Potoſi ſont abondants en mines célebres, quoiqu'elles ne ſoient que d'argent. Tout le Pérou eſt ſoumis aux Eſpagnols, à l'exception de quelques endroits, où les peuples, qui haïſſent les Eſpagnols, n'ont jamais voulu conſentir à ſe ſoumettre à eux.

Le Chili.

Le Chili eſt traverſé du Nord au Sud par les Andes, ou les Cordilieres, montagnes pleines de Volcans, & néanmoins couvertes de neiges. Ce pays eſt borné au Nord par le Pérou; à l'Orient, par le Tucuman; au Midi, par la Terre Magellanique, & à l'Occident, par la mer du Sud. Les Eſpagnols ont découvert le Chili en 1539, mais ils n'ont pû s'en rendre entierement les maîtres, & parmi les peuples qui ſont gouvernés par leurs propres Capitaines ou Caciques, on compte les Arauques, & les habitants des vallées de Tucapel & de Puren. La terre du Chili eſt fertile dans les vallées, où l'air eſt aſſez chaud, & il y vient du bled & diverſes ſortes de fruits. Les côteaux rapportent du vin; les campagnes nourriſſent du bétail, & on y voit ſurtout de gros moutons qui ont quelque reſſemblance avec les chameaux. On trouve auſſi dans cette Contrée des mines d'or, des carrieres de beau jaſpe, & beaucoup de bois propres à la teinture. Ce pays ſe diviſe en trois Provinces, ſçavoir, celle du Chili propre, celle de l'Impériale & celle de Chicuito, ou Cuyo. Les deux premieres s'étendent le long de la côte, & ſont ſéparées de la derniere par les Cordilieres, ou les Andes.

Le Chili propre.

Le Chili propre eſt au Nord-Oueſt, & a pour capitale San-Jago, ville Epiſcopale, & capitale de tout le Chili. Cette ville eſt ſituée au milieu du pays, à quinze lieues de la mer, & ſes rues ſont droites & arroſées par des canaux. Le Gouverneur, qui dépend du Viceroi du Pérou, y fait preſque toujours ſa réſidence.

L'Impériale.

Dans l'Impériale on compte trois villes remarquables, ſçavoir, la Conception, Capitale & Evêché; l'Impériale & Baldivia. Il y a dans la ville de la Conception ſix Monaſteres & des Freres de la Charité, & on y admire le port qui eſt environné de petits Forts, ou de retranchements garnis de quelques pieces de canon. L'Impériale a auſſi un port qn'on eſtime le meilleur du Chili. A l'égard de Baldivia, c'eſt une ville aſſez forte, dans les

environs de laquelle sont des mines, dont l'or passe pour le plus pur de toute l'Amérique.

Le Chicuito, ou Cuyo.

Cette Province située à l'Orient des deux autres, n'est pas moins riche en mines d'or. Elle renferme deux villes, qui sont Mendoza, bâtie par Hurtado de Mendoza, fils du Marquis de Cognette, Viceroi du Pérou, & San-Juan, ville destinée à tenir en respect les Sauvages qui habitent dans les montagnes.

Pays des Amazones.

La riviere des Amazones, ou de Maragnon, a donné le nom de pays des Amazones à toute la région qu'elle traverse. Cette riviere sort d'un lac du Pérou vers le onzieme degré de latitude australe, coule au Nord jusqu'à Jaën dans l'étendue de six degrés, & prend ensuite son cours vers l'Est, presque parallelement à la ligne équinoxiale. Après avoir ainsi parcouru depuis Jaën, où elle commence à être navigable, l'espace d'environ sept cents cinquante lieues communes jusqu'au cap du Nord, elle entre dans l'Océan sous l'Equateur même. Elle reçoit du côté du Nord & du côté du Sud un nombre prodigieux de rivieres, dont plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours. On trouve dans la riviere des Amazones des poissons singuliers, & sur ses bords différentes especes d'animaux rares. Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de cette riviere, & même dans la plûpart des rivieres qui s'y déchargent. Les animaux terrestres qu'on rencontre le long de l'Amazone, & dans les bois qui bordent son rivage, sont les tigres, les élans, les singes, & un animal de l'espece de la belette qu'on nomme *Coati* dans la langue du Bresil. La beauté & la grandeur des tigres sont tout-à-fait semblables à celles qu'on admire dans les mêmes animaux en Afrique. Ils font une guerre cruelle aux crocodiles, aux yeux desquels ils plantent tellement leurs griffes, que si les crocodiles peuvent parvenir à se plonger dans une riviere, ils ne manquent point d'y entraîner leurs adversaires, qui se noyent plutôt que de lâcher prise. Il y a une infinité d'especes de singes dans les bois, & on voit aussi beaucoup de couleuvres & de serpents, entre lesquels se trouve le serpent à sonnettes, le plus dangereux de tous. Les oiseaux ne sont pas moins agréables à la vûe, & n'ont pas le chant plus mélodieux que ceux du Pérou.

Les lieux les plus remarquables qui se rencontrent sur la riviere des Amazones, depuis sa source dans le Pérou jusqu'à son embouchure, sont Jaën, San-Jago, Borja, Laguna, quelques petites Nations Indiennes, Pevas ou San-Ignatio, Saint-Paul, Coari ou Guayari, plusieurs Forts Portugais, & Curupa ou Corupa. Jaën conserve encore le titre de ville, & cet endroit devroit être la résidence du Gouverneur; mais ce n'est qu'un mauvais village, dans lequel il n'y a presque pas d'habitants.

San-Jago est maintenant un hameau situé à l'embouchure de la riviere du même nom, & formé d'une ville anciennement bâtie à la même place. Les bords de la riviere de San-Jago sont habités par une Nation Indienne appellée Xibaros, qui est ennemie des Espagnols contre lesquels elle s'est révoltée.

Borja, quoique capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Missions Espagnoles des bords de l'Amazone, n'est pas beaucoup plus fameuse que les précédentes.

L'AME'RIQUE.

Laguna eſt un gros village habité par un grand nombre d'Indiens raſſemblés de diverſes Nations. C'eſt la principale Miſſion du Maynas, & le village eſt ſitué dans un terrein ſec & élevé ſur les bords d'un grand lac au deſſus du Guallaga. Ce fleuve, ainſi que le Maragnon, prend ſa ſource dans les montagnes à l'Eſt de Lima.

Au deſſous de l'Ucalaye, une des plus grandes rivieres qui groſſiſſent l'Amazone, on trouve la Miſſion de Saint-Joachim, compoſée de pluſieurs Nations Indiennes, & ſurtout de celle des Omaguas, autrefois très-puiſſante.

Pevas, ou San-Ignatio, eſt une bourgade à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo, & la derniere des Miſſions Eſpagnoles, ſur les bords du Maragnon.

A ſix ou ſept journées de Pevas ſe trouve Saint-Paul, la premiere des Miſſions Portugaiſes. Cet endroit eſt ſitué un peu au deſſous de l'embouchure de la riviere de Yahuari, ou Yavari, & la Miſſion eſt deſſervie par des Religieux de l'Ordre du Mont-Carmel.

Coari, ou Guayari, eſt encore une peuplade des Miſſionnaires Carmes Portugais. Ces peuples ont bâti un Fort vers l'embouchure du Rio Negro, ou riviere Noire, dans l'Amazone, & c'eſt le premier établiſſement qu'ils ayent au Nord de cette riviere. Le Rio Negro eſt fréquenté par les Portugais depuis plus d'un ſiecle; ils y font un grand commerce d'eſclaves, & ont placé des Miſſions de Carmes le long de ſes bords.

Au Sud de l'Amazone & au deſſous de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre une autre riviere qui ſe jette dans celle des Amazones, qui n'eſt pas moins conſiderable que le Rio Negro. Elle prend ſa ſource près des mines du Potoſi dans le Pérou, & traverſe le pays des Moxes, où les Jéſuites ont une Miſſion. Les Portugais qui fréquentent beaucoup cette riviere, lui ont donné le nom de Rio de la Madera, ou Riviere des Bois, ſans doute à cauſe de la quantité d'arbres qu'elle charrie dans le temps de ſes débordements.

Au deſſous de la riviere que le Pere d'Acugna & M. Deliſle appellent Cumeris, & dont le vrai nom eſt Jamundas, les Portugais ont un Fort nommé Pauxis. A quelque diſtance, & plus bas que ce Fort, les Portugais en ont un autre appellé Topayos, ou Tapajos, à l'embouchure de la riviere du même nom; & auprès de ce Fort ils ſont maîtres d'un bourg formé des débris du Tupinambara. Du même côté du Sud on apperçoit une grande riviere que le Pere d'Acugna & M. Deliſle nomment Aoripana, mais dont le nom Indien eſt Xingu. Elle ſe jette dans l'Amazone, & ſes bords abondent en deux ſortes d'arbres aromatiques, l'un appellé *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

Curupa, ou Corupa, eſt une petite ville Portugaiſe, bâtie ſur le bord méridional de l'Amazone, & il y a un Fort que les Hollandois y avoient conſtruit lorſqu'ils étoient maîtres du Bréſil. Il n'y a dans cette ville, qui eſt agréablement ſituée, d'autres Indiens que les eſclaves des habitants, & depuis cet endroit où le flux & reflux deviennent très-ſenſibles, les bateaux ne voguent plus qu'à la faveur des marées.

DU BRE'SIL.

Sous le nom de Bréſil ſe trouve compriſe toute la région orientale de

l'Amérique méridionale. Elle eſt preſque renfermée entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne, & ſa plus grande largeur d'Occident en Orient eſt de dix-ſept degrés entre le trois cent vingt-huitieme & le trois cent quarante-cinquieme degré de longitude. Son étendue du Nord au Sud eſt de vingt-cinq degrés, depuis le premier juſqu'au vingt-cinquieme de latitude méridionale. Les côtes ſont bordées de montagnes, mais en s'ouvrant de loin en loin, elles forment de bons ports, où les vaiſſeaux ſont en ſûreté. L'air du pays, quoique ſitué dans la Zone torride, eſt aſſez doux, & il eſt d'ailleurs ſi ſain, que les Naturels y vivent fort long-temps. Le terroir produit abondamment du tabac, du coton, du maïs & pluſieurs ſortes de fruits; mais une de ſes productions les plus utiles eſt la racine d'un arbriſſeau dont on ſe ſert en médecine, & qui ſe nomme *Ippecacuana*. Les cannes à ſucre y viennent en plus grande quantité que par-tout ailleurs, & elles paſſent pour très-excellentes.

L'AMÉRIQUE.

Il y a des forêts de bois de Bréſil qu'on employe à la teinture, & un arbre qu'on nomme Copaïba, ou Copahu, dont le bois eſt fort dur, & de l'écorce duquel on tire par inciſion une huile fort claire qu'on appelle l'huile ou le baume de Copaïba. Le Bréſil renferme auſſi de riches mines d'or & de diamants. Les Portugais ne poſſédent gueres que les côtes, car il paroît que l'intérieur des tertes eſt occupé par des Sauvages. La côte dont les Portugais ſont maîtres, & qui a environ cent lieues d'étendue, eſt diviſée en quinze Gouvernements ou Capitaineries. On en compte trois ſur la côte ſeptentrionale, qui ſont les Gouvernements de Para, de Maragnan & de Siara; & douze ſur la côte orientale du Nord au Sud, ſçavoir, les Capitaineries de Rio-Grande, de Paraïba, de Tamaraca, de Fernambouc, de Seregippe, de la Baye de tous les Saints, ou de San-Salvador, de Rio dos Ilheos, de Porto-Seguro, de Spiritu-Sancto, de Rio-Janeïro, de Saint-Vincent & de la Province del Rey ou du Roi.

Capitaineries de la côte ſeptentrionale.

La Capitainerie de Para a pour capitale une ville de même nom. Elle eſt la réſidence d'un Evêque ſuffragant de l'Archevêque de San-Salvador, & elle a de beaux bâtiments, entr'autres des Egliſes magnifiques.

Maragnan, capitale de la Capitainerie de ce nom, n'eſt pas fort étendue, mais elle a un Fort & un bon Port.

La capitale de la Capitainerie de Siara porte auſſi le même nom. C'eſt une ville maritime ſituée preſqu'à l'embouchure de la riviere de Siara, & elle a un port défendu par un bon château.

Capitaineries de la côte orientale.

Natal los Reyes eſt la capitale du Gouvernement de Rio-Grande. On lui donne quelquefois le nom de la Capitainerie qui eſt celui de la riviere, à l'embouchure de laquelle elle eſt bâtie.

La Capitainerie de Paraïba a pour capitale la ville & le port de même nom.

Tamara, ſituée dans une iſle au bord de la mer, eſt la capitale du Gouvernement qui porte le même nom.

A l'égard de la Capitainerie de Fernambouc, elle a une capitale nommée Olinde. Cette ville eſt le ſiége d'un Evêque, & ſa ſituation eſt ſi agréable que les Portugais l'appellent le *Paradis de l'Amérique*. Son port la rend très-commerçante, & on y fabrique des lames d'épée qui ſont fort renommées

L'AMÉRIQUE.

pour leur trempe. La Capitainerie de Fernambouc a auſſi ſous ſa dépendance le Récif, Fort bâti ſur un rocher au bord de la mer, avec un bourg très-peuplé & très-commerçant.

Seregippe, capitale du Gouvernement de Seregippe, eſt une ville bien fortifiée, & qui a un bon port.

La Capitainerie de la Baye de tous les Saints tire ſon nom de la célebre Baye de tous les Saints, qui eſt ſi large qu'elle peut contenir un grand nombre de vaiſſeaux. Sa capitale, qui ſe nomme San-Salvador, eſt capitale de tout le Bréſil, la réſidence du Viceroi de ce pays, & le ſiége d'un Archevêque & d'une Cour ſupérieure. Cette ville eſt ſituée ſur une hauteur, & ſon port eſt ſur la Baye de tous les Saints. On nourrit beaucoup de bétail dans ſes environs, & les arbres de canelle qu'on y a tranſportés d'Aſie y ont très-bien réuſſi.

La Capitainerie de Rio dos Ilheos a Villa San-Georgio pour capitale.

Porto-Seguro eſt le nom commun à la Capitainerie & à ſa capitale ; mais cette derniere, qui eſt une petite ville maritime, eſt bien peuplée, bien fortifiée, & a un bon port ſûr & à l'abri des vents impétueux.

La capitale du Gouvernement de Spiritu-Sancto porte le même nom. C'eſt une ville médiocre, mais elle a un château & un bon port.

Le Gouvernement de Rio-Janeïro a Saint-Sebaſtien, Evêché, pour capitale. Cette ville, qui a un port très-commode, eſt grande & bien fortifiée.

La Capitainerie de Saint-Vincent, dont la capitale a pris le nom, eſt chargée de recevoir le tribut que les habitants de S. Paul, ville ſituée au Nord-Oueſt de S. Vincent, payent au Roi de Portugal.

Dans la Province & Capitainerie del Rey ou du Roi, qui comprend toute la côte, depuis S. Vincent juſqu'à l'embouchure de Rio de la Plata, eſt la ville Colonia de Sacramento. Cette place ſituée ſur les frontieres du Paraguay, eſt bâtie à l'embouchure de Rio de la Plata, vis-à-vis de Buénos Ayrès. Auprès de cette ville ſont les iſles de Saint-Gabriël.

DU PARAGUAY.

Le Paraguay, appellé auſſi le pays de Rio de la Plata, à cauſe que la principale riviere qui l'arroſe ſe nomme ainſi, eſt borné à l'Orient par le Bréſil; au Nord par le pays des Amazones; à l'Occident par le Pérou & le Chili, & au Midi par la terre Magellanique. On compte dans le Paraguay ſept Provinces, ſçavoir, 1°. le Paraguay propre; 2°. le Chaco; 3°. le Gnaira; 4°. Rio de la Plata; 5°. l'Uraguai ou l'Urvaig; 6°. le Tucuman, & 7°. le Parana. Les principales rivieres de tout le pays ſont celles de Paraguay, de Parana & d'Urvaig, qui ſe jettent toutes les trois dans celle qu'on nomme Rio de la Plata ou Riviere d'argent. L'air du pays eſt doux & bon pour la ſanté, & le terroir produit aſſez abondamment du bled, des fruits, du coton, des cannes à ſucre & d'excellents pâturages. On trouve auſſi pluſieurs mines d'or & d'argent. Les Eſpagnols ſe ſont aſſujettis la plus grande partie de cette vaſte région ; cependant il y a encore quelques Sauvages qui n'ont pas voulu ſe ſoumettre.

1°. Le Paraguay propre.

Le Paraguay propre eſt au Nord du pays, & occupe les deux côtés de la riviere de même nom. Les principales habitations que les Eſpagnols ayent dans cette Province ſont Villa-Rica, ainſi appellée, parce que tous ſes habitants ſont fort riches, & Matacaju au Nord-Eſt de Villa-Rica.

L'Amérique.

La Province de Chaco, située à l'Occident de la riviere de Paraguay, n'est remarquable que par les mines d'or qu'on prétend y avoir apperçues, & par la fertilité de son terroir. D'ailleurs les Espagnols n'y ont point d'établissements, & le pays est habité par diverses Nations guerrieres qui parlent différentes langues. 2°. Province de Chaco.

La Province de Guaira, ou le pays d'Ontiveros, est placé autour de la riviere de Parana, & à l'Orient de celle de Paraguay. La principale ville de cette contrée est aujourd'hui Ciutad Réal. 3°. Province de Guaira.

La Province de Rio de la Plata au Midi du Paraguay, est située le long de la riviere de la Plata. Elle a pour villes l'Assomption capitale, Santa-Fé & Buénos Ayrès, Evêché. L'Assomption bâtie sur la riviere de Paraguay, est grande, belle, & est le siége d'un Evêque & d'une Audience Royale. Santa-Fé n'a rien de remarquable, mais il n'en est pas de même de Buénos Ayrès. Cette ville se trouve auprès de l'embouchure de la Plata; elle est belle, fort commerçante, & le Gouverneur du Paraguay y réside. La situation de cette ville dans une plaine fertile, & le bon air qu'on y respire, lui ont fait donner le nom qu'elle porte. 4°. Province de Rio de la Plata.

La Province d'Uraguay est aussi appellée quelquefois d'Urvaig, à cause qu'elle est arrosée par la riviere de ce nom. Elle a pour capitale San-Salvador. 5°. Province d'Uraguay, ou d'Urvaig.

Le pays de Tucuman est abondant en pâturages, dans lesquels on nourrit beaucoup de bestiaux, & il est fertile en coton; mais il est sujet à des vents si violents, qu'ils abattent les maisons & déracinent les arbres. Malgré cet inconvénient il y a trois villes dans cette Province, sçavoir, San-Jago del Estero, Saint-Miguel & Cordoue. San-Jago est la capitale & le siége du Gouverneur de la Province; Saint-Miguel, quoique médiocre, est un Evêché suffragant de l'Archevêque de la Plata, & Cordoue se fait remarquer par le magnifique Collége que les Jésuites y possédent. 6°. Province de Tucuman.

La riviere de Parana donne son nom à la Province qu'elle arrose, & le long de cette riviere est le pays qu'on nomme la *Terre de la Mission*, ou la *Conquête spirituelle des Jésuites*. Cette contrée est peuplée de bourgades d'Indiens, qui anciennement vivoient épars & paroissoient fort barbares. Depuis que les Jésuites ont prêché à ces peuples & les ont réunis, ils sont venus à bout de les policer, & ils ont introduit parmi eux une forme de République, gouvernée par des Magistrats & des Officiers choisis parmi les plus capables d'entre ces Indiens. Les Jésuites leur ont assigné à chacun une certaine quantité de terre à cultiver, & leur ont appris tous les métiers nécessaires à la vie. Ces Indiens sont excellents soldats, & quoiqu'ils n'ayent aucun commerce avec les Espagnols, ils sont soumis au Roi d'Espagne. Toutes ces bourgades Indiennes composées d'environ mille familles, sont dirigées chacune par deux Jésuites, dont elles observent les reglements. 7°. Province de Parana.

Sous le nom de Terre Magellanique on comprend toute la contrée qui est à l'extrémité de l'Amérique méridionale. Ce pays est froid & peu fertile, & il est habité par des Sauvages qu'on nomme Patagons. Ferdinand Magellan le découvrit, & lui donna son nom en 1520. On y a porté d'Europe des chevaux, des taureaux & des vaches qui s'y sont beaucoup multipliés. Cependant on n'y voit que très-peu d'eau douce, & la terre paroît impregnée De la Terre Magellanique.

L'AMÉRIQUE.

de sel & de nitre. Le pays est rempli de vigognes, ou moutons du Pérou; & il y a aussi sur la côte orientale d'immenses troupeaux de veaux marins & quantité de pengouins, oiseaux de la taille & de la figure de nos oyes; mais qui, au lieu d'aîles, ont deux especes de moignons qui ne peuvent leur servir qu'à nager.

Les habitants de cette côte sont en petit nombre, excepté vers Buénos-Ayrès, où il y a une certaine quantité de familles. Les Espagnols avoient bâti deux Forts dans ce pays; l'un nommé Saint-Philippe, & l'autre Nombre de Jesus; mais ils sont détruits maintenant tous les deux. Il y a environ quarante-huit ou cinquante ans que les Jésuites ont envoyé des Missionnaires dans cette contrée, & on dit même qu'ils ont pénetré jusqu'au détroit de Magellan, situé entre la Terre Magellanique & la Terre de feu. On doit la découverte de ce détroit à Magellan qui, comme on l'a dit, lui a donné son nom, & les Espagnols avoient élevé en ce lieu les deux Forts dont nous avons parlé, pour s'en assurer le passage qui est dangereux & très-difficile. Par la suite Jacques le Maire Hollandois, découvrit plus au Midi un autre détroit qu'on passe avec moins de péril, & on l'appella du nom de celui qui le trouva. Les Espagnols voyant alors qu'on ne prenoit plus par le détroit de Magellan en abandonnerent la garde, & détruisirent eux-mêmes leurs Forts.

TERRES POLAIRES.

ISLANDE.

Le Groenland & l'Islande étoient connus, selon toutes les apparences, long-temps avant qu'on découvrît des terres en Amérique. Dans un Acte fait par Louis le Débonnaire, qui accordoit un privilége à l'Eglise de Hambourg, il est expressément parlé de l'Islande & du Groenland. Adam de Breme Historien, qui vivoit dans le onzieme siecle, fait mention de l'Islande dans la description qu'il fait du Dannemarck & des autres pays septentrionaux. Un Historien Islandois, nommé Angrim, parle de trois découvertes de l'Islande faites dans le même siecle. Selon lui, Naddoc, qui alloit aux isles de Faro, fut jetté par la tempête sur les côtes orientales de l'Islande qu'il nomma *Sneéland*, ou pays de neige, à cause des neiges qu'il y trouva. Il s'y arrêta peu, & après son retour le détail qu'il fit de son voyage à un Suédois nommé Gardar, inspira à ce dernier l'envie de suivre la même route. Il partit aussitôt, passa l'hyver de 864 dans l'Islande, qu'il nomma *Gardarholm*, c'est-à-dire, l'isle de Gardar. On voit encore ce nom au fond d'une baye au Sud-Ouest de l'isle. Un troisieme Pirate Norwégien qu'on appelle Flocco, se rendit aussi à la même isle. En partant de Hetland, l'une des Orcades, Flocco prit trois corbeaux, & lorsqu'il se crut bien avant en mer, il en lâcha un qui retourna dans l'isle de Hetland, dont on n'étoit pas aussi éloigné qu'on le pensoit. Il avança sa route, & jetta un second corbeau qui, après avoir bien voltigé & ne trouvant point où s'arrêter, revint au vaisseau. On réussit mieux au troisieme, il vola vers l'Islande, & en le suivant on aborda à la partie orientale de cette isle, où on passa l'hyver. Selon Angrim, Flocco donna le nom d'Islande à l'isle qui le porte encore aujourd'hui; mais s'il étoit vrai qu'elle eût reçu ce nom pendant le voyage de Flocco, qui est postérieur à l'an 864, comment pouvoit-on le connoître

L'AMÉRIQUE.

du temps de Louis le Debonnaire ? Enfin quoi qu'il en soit, Angrim prétend avoir tiré son ouvrage des Annales d'Islande, & il assure que le premier habitant de cette isle, & le fondateur de la Nation Islandoise fut Ingulfe, Baron de Norwege. Cet homme se retira dans cette isle avec son beaufrere Hiorleif, pour éviter la punition d'un meurtre qu'ils avoient commis dans leur pays. Ils s'établirent dans cette isle l'an 874. & ils s'apperçurent que les Anglois & les Irlandois y avoient quelquefois débarqué, parce qu'ils trouverent des cloches, des croix & d'autres ouvrages faits à la maniere d'Irlande & d'Angleterre. Les Islandois nommoient les Irlandois Papas, d'où vient le nom de Papas à la partie orientale où ils abordoient ordinairement.

Du Groenland.

La découverte du Groenland est plus détaillée & plus historique, mais elle manque également de chronologie. Un gentilhomme Norwegien nommé Torwalde, & son fils Eric, surnommé le Rousseau, ayant commis un meurtre en Norwege, s'enfuirent en Islande, où Torwalde mourut. Eric, dont le caractere violent & emporté ne connoissoit aucune borne, tua aussi un homme en Islande, & se vit dans la nécessité d'abandonner ce pays. Il se rappella qu'on lui avoit parlé du Groenland, & déterminé à y chercher une retraite, il y aborda en 982. par un embouchure qui sépare deux caps, dont l'un est au bout d'une isle située vis-à-vis du continent, & l'autre fait partie du continent même. Le cap qui forme l'isle s'appelle Huidserken, & celui de la terre ferme, Huarf. Entre les deux il y a une bonne rade nommée Sandstasm, où les vaisseaux sont à couvert du mauvais temps & en sûreté. Huidserken est une montagne prodigieusement haute & beaucoup plus que celle de Huarf. Eric l'appella d'abord Mukla Jokel, c'est-à-dire, le grand glaçon. Elle fut appellée ensuite Bloserken, c'est-à-dire, chemise bleue, & enfin Huidserken, c'est-à-dire, chemise blanche. Cette différence de couleur vient des différents aspects de la neige dont elle est couverte.

Eric, avant que de s'engager dans le pays, reconnut l'isle, y descendit & la nomma *Ericson* de son nom. Il y demeura tout l'hiver, & au printemps il passa en Terre ferme, qu'il nomma Groenland ou Terre-Verte, à cause de la verdure de ses pâturages & de ses arbres. Il descendit à un port auquel il donna le nom d'*Ericsfiord*, c'est-à-dire, le port d'Eric, & peu loin de ce port il se fit un logement qu'il appella Ostrebug, c'est-à-dire, habitation orientale. L'automne suivante il alla au couchant & s'y bâtit un autre logement, qu'il désigna par le nom de Westrebug, c'est-à-dire, habitation occidentale. Mais soit que le continent lui parût moins sûr, soit par quelque autre raison, il retourna dans son isle l'hiver suivant. L'été il se rendit au continent & avançant vers le Nord, il trouva un grand rocher qu'il nomma Sneefiel, ou rocher de neige. Il découvrit ensuite un port; la quantité de corbeaux qu'il y vit l'engagea à l'appeller Ravensfiord, ou port des corbeaux. Il est au Nord d'Ericsfiord, & on va de l'un à l'autre par un bras de mer qui les joint. A la fin de l'automne, Eric retourna dans son isle & y passa le troisieme hyver. Il vint à bout de rentrer en grace auprès des Islandois, & s'étant rendu en Islande, il leur parla si avantageusement du pays qu'il avoit découvert, qu'il leur inspira le désir d'y passer.

L'AMÉRIQUE.

Eric avoit mené avec lui ſon fils Leiff en Iſlande. Ce jeune homme alla en Norwege où regnoit alors Olaüs Trugger, & il fit un rapport ſi ſéduiſant du pays que ſon pere avoit habité pendant l'eſpace de plus de trois ans, que le Prince conſentit à lui accorder ſa grace. Olaüs qui venoit d'embraſſer le Chriſtianiſme, retint Leiff auprès de lui quelque temps, le fit inſtruire, & ne conſentit à ſon départ que lorſqu'il eut été baptiſé. Leiff emmena un Prêtre pour inſtruire le peuple qui étoit avec Eric, & après une navigation fort dangereuſe, il arriva au Groenland. Eric le reçut durement, parce qu'il étoit accompagné d'Etrangers, & qu'il leur avoit par conſéquent montré le chemin d'un pays qu'il vouloit conſerver pour lui. Ces Etrangers étoient le Prêtre & quelques pauvres matelots que Leiff avoit trouvés en route prêts à périr. Il raconta leur aventure à ſon pere, lui repréſenta les devoirs de l'humanité & l'appaiſa. A l'égard du Prêtre, Leiff diſpoſa ſi favorablement l'eſprit d'Eric, qu'il le porta à écouter cet Eccléſiaſtique, & il eut la conſolation d'avoir travaillé avec fruit à ſa converſion & à celle du peuple qui étoit avec lui.

Les ſucceſſeurs d'Eric, s'étant multipliés, s'engagerent plus avant dans le pays & trouverent entre les montagnes des plaines fertiles & des rivieres. Ils diviſerent le Groenland en oriental & en occidental, ſuivant la diviſion qu'Eric en avoit faite, lorſqu'il avoit bâti ſes deux habitations. Les Groenlandois éleverent à la partie orientale une ville qu'ils nommerent Garde, & les Norvégiens y portoient tous les ans des marchandiſes qu'ils vendoient aux habitants. Les enfants de ceux qui édifierent la premiere ville en bâtirent une autre qu'ils appellerent Albe, & comme le zele de ces nouveaux Chrétiens s'accroiſſoit tous les jours, ils éleverent un Monaſtere ſur le bord de la mer ſous le titre de ſaint Thomas. La ville de Garde fut la réſidence de leurs Evêques, & l'Egliſe conſtruite ſous l'invocation de ſaint Nicolas, patron des gens de mer, fut la Cathédrale. Le Groenland eut un Evêque particulier, qui étoit Suffragant de Drontheim. En 1389. Henri, Evêque de Garde, aſſiſta aux Etats de Dannemarck, qui ſe tenoient à Nieubourg dans l'iſle de Funen.

Le Groenland reconnoiſſoit pour Souverains les Rois de Norvege, & étoit gouverné ſelon les loix d'Iſlande par des Vicerois envoyés par la Cour, à laquelle les Groenlandois payoient tribut. En 1256. le Groenland ſe révolta & refuſa de payer tribut à Magnus, qui étoit alors ſur le thrône de Norvege. Magnus preſſa Eric, Roi de Dannemark, dont il avoit épouſé la niéce, d'armer une flotte pour réduire les Rebelles. Ceux-ci n'eurent pas plutôt vu le pavillon Danois, qu'ils ſe ſoumirent. Cette paix fut faite en 1261. & le traité ſigné en Norwege par trois Députés du Groenland. Après l'extinction des Rois de Norvege, cette couronne paſſa aux Rois de Dannemarck, qui l'ont conſervée & qui furent mis en poſſeſſion de tous leurs droits ſur le Groenland. Marguerite, qui avoit fait cette union, étoit Reine de Dannemarck, lorſque Henri, Evêque de Garde, ſe rendit dans l'iſle de Funen pour aſſiſter aux Etats l'an 1389. Vers ce temps des Marchands Norvégiens, étant allés en Groenland ſans permiſſion, furent accuſés d'avoir enlevés les tributs deſtinés pour la Reine. Cette Princeſſe les traita avec beaucoup de ſévérité, & ils auroient été punis de mort, s'ils n'euſſent fait les ſerments les plus terribles, pour aſſurer qu'ils avoient été

au Groenland ſans deſſein prémédité ; que la tempête les y avoit jettés, & qu'ils n'en avoient rapporté que des marchandiſes achetées légitimement. Sur leur ſerment on les relâcha, mais le danger qu'ils avoient couru, & le renouvellement des menaces rigoureuſes qu'on publia contre ceux qui iroient au Groenland ſans ordres exprès, effrayerent tellement tous les Norvégiens, que depuis ce temps-là ni marchands, ni matelots n'oſerent s'y haſarder. La Reine fit partir enſuite deux navires qui ne revinrent point, & comme on ne put en avoir de nouvelles, la terreur augmenta, & on ne voulut plus ſe riſquer ſur cette mer.

Vers l'an 1406. Eskild, Archevêque de Drontheim, veillant ſur le Groenland, ſacra un Evêque nommé André, pour ſuccéder à Henri de Garde. André s'embarqua, & on n'entendit plus parler de lui ni de l'Evêque Henri. Marguerite, engagée dans les guerres de Suede, ne ſongea point au Groenland, & comme elle n'envoya plus de vaiſſeaux dans ce pays, & ne révoqua pas les défenſes qu'elle avoit faites d'y aller, on en oublia la route. Les ſucceſſeurs de Marguerite, occupés de leurs guerres particulieres, firent peu d'attention au Groenland juſqu'à Chriſtian III. Ce Prince, déſirant qu'on retrouvât le chemin de cette terre, leva les défenſes de ſes prédéceſſeurs. L'état de foibleſſe & de pauvreté auquel les Norvégiens étoient réduits, ne leur permit pas alors de faire aucune entrepriſe. Enfin Fridéric II. étant monté ſur le thrône de Dannemarck, fit partir en 1588. Magnus Heigningſen qui, à ſon retour, rapporta qu'il avoit vu la côte qu'il alloit chercher, mais qu'il n'avoit pu en approcher.

Chriſtian IV. fils de Fréderic II. ſongea à prendre des meſures pour la découverte du Groenland. Dans l'eſpérance de mieux réuſſir que ſes prédéceſſeurs, il fit venir d'Angleterre un pilote habile, & lui confia la conduite d'un des trois vaiſſeaux de la flotte que Gotske-Lindenau, Gentilhomme Danois, devoit commander en qualité d'Amiral. Les trois vaiſſeaux partirent du Sund aux premieres chaleurs de 1605. & firent route enſemble pendant quelque temps. Lorſque le Capitaine Anglois fut à la hauteur où il vouloit être, il prit le Sud-Oueſt de peur des glaces. L'Amiral Danois, qui ne crut pas devoir le ſuivre, prit le Nord-Oueſt, & arriva au Groenland par un autre endroit. Les Sauvages ne l'eurent pas plutôt apperçu qu'ils vinrent ſur ſon vaiſſeau & trafiquerent volontiers avec les Danois. Cependant Lindenau ne ſe riſqua point à deſcendre, parce qu'il craignoit la multitude des Sauvages, en comparaiſon du petit nombre de perſonnes qu'il avoit près de lui. Il étoit arrivé ſeul dans ce parage, & il en partit ſeul au bout de quatre jours pour retourner en Dannemarck.

Le Groenland retrouvé ſous Chriſtian IV.

Le ſecond vaiſſeau avoit accompagné l'Anglois, & ils mouillerent au Groenland vers ſa pointe méridionale. Le Capitaine Anglois trouva le long de cette côte quantité de bons ports auxquels il donna des noms Anglois, & prit auſſitôt le chemin de Portugal. Le Roi, content du ſuccès de ce voyage, renvoya l'année ſuivante Lindenau avec cinq vaiſſeaux. Cette flotte quitta le Sund le 8 Mai 1606. & tint la même route que l'Anglois par le Sud-Oueſt. Un épais brouillard fit égarer un des vaiſſeaux, & les quatre autres toucherent au Groenland le 3 d'Août. Les Danois avoient enlevé quelques Sauvages dans leur voyage précédent, & cette violence avoit

L'AMÉRIQUE.

tellement indiſpoſé ces peuples, qu'ils ne voulurent ni permettre la deſcente ni aborder les navires, comme ils avoient fait. Lindenau, n'oſant ſe flatter qu'il appaiſeroit les Sauvages, remit à la voile, rencontra le cinquieme vaiſſeau qui s'étoit perdu, & arriva enfin à Coppenhague le 5 Octobre.

Expédition de Jean Munck, & ſes découvertes.

Jean Munck, à qui Chriſtian IV. ordonna d'aller chercher un paſſage aux Indes orientales par le détroit que Hudſon avoit déjà découvert, partit avec deux bâtiments pour ce voyage le 16 Mai 1619. il y avoit quarante-huit hommes ſur l'un & ſeize ſur l'autre, & le 20 Juin, les Danois étoient déjà au cap de Farevel, au Midi du Groenland. Munck prit ſa route de l'Oueſt au Nord, trouva quantité de glaces qu'il évita, entra dans le détroit de Hudſon, aborda une iſle ſur la côte du Groenland & en prit connoiſſance. Elle étoit habitée, & on y apperçut quelques rennes, qui lui firent donner le nom de Reenſund, ou détroit des rennes. Le port où Munk paſſa quelques jours fut nommé Munkenes, & il y arbora le nom & les armes du Roi, ſon maître. Il en partit le 22 Juillet, mais les orages & les glaces le forcerent à ſe mettre à couvert entre deux iſles, où il penſa néanmoins périr. Il appella ce détroit Hareſund, ou le détroit des Lievres, à cauſe qu'il vit beaucoup de ces animaux dans l'iſle voiſine. Il quitta ce détroit le 9 d'Août, fit voile vers l'Oueſt-Sud-Oueſt avec un vent du Nord-Oueſt, aborda la côte méridionale du grand détroit, & trouva une grande iſle à laquelle il donna le nom de Sneeland, par rapport aux neiges qui la couvroient. Le 20 d'Août il prit de l'Oueſt au Nord, & les brouillards l'empêcherent de voir la terre, quoique la largeur du détroit ne ſoit que de ſeize lieues en cet endroit. Il entra enfin dans la baye de Hudſon, & il tint la route de l'Oueſt Nord-Oueſt juſqu'à ce qu'il eut gagné le ſoixante-troiſiéme dégré vingt minutes. Les glaces l'arrêterent alors & l'obligerent de paſſer l'hiver dans un port qu'il nomma Munckens-Wenterhaven, ou port d'hiver de Munck. Il retira ſes vaiſſeaux dans un port voiſin où il les répara, & fit quelques proviſions de gibier & de bois, pour vivre, & ſe munir contre le froid. Ces précautions devinrent inutiles à cauſe de la rigueur de l'hiver qui fit périr tous les Danois à l'exception de Munck & de trois autres, qui l'aiderent à repaſſer en Dannemarck. Les maux qu'il avoit ſoufferts dans ſon premier voyage, ne l'empêcherent pas de ſonger à en entreprendre un ſecond, mais dans le temps qu'il s'y préparoit, il reçut quelques mortifications à la Cour, & il en conçut un tel chagrin qu'il tomba malade & mourut en peu de jours.

Il ſe forma à Coppenhague une Compagnie de Marchands & de Nobles, qui envoyerent des vaiſſeaux dans le Groenland. Il paroît néanmoins que les voyages ne furent pas continués pendant longtemps. Frédéric IV. fit recommencer la navigation vers ce pays avec plus de vivacité que jamais, & & il y fit faire des établiſſements auſſi conſidérables que peut le permettre un climat très-rude & preſqu'entierement dépourvu des faveurs de la Nature (1).

(1) Je crois devoir faire remarquer ici que le nouveau Groenland, qu'on a trouvé ſous le regne de Fridéric II. & où il y a aujourd'hui quelques Colonies Danoiſes, n'eſt certainement pas la terre qu'on cherchoit & qu'on a perdue de vue depuis le regne de Marguerite. Les Sauvages, qui habitent le nouveau Groenland, n'ont rien de com-

L'AMÉRIQUE.

Les Groenlandois se nourrissent de viande & de poisson crud. Ils boivent avec délice de l'huile de baleine, & ne peuvent souffrir le meilleur vin: leurs habits sont de peaux de chiens & de veaux marins, leurs chemises d'intestins de poissons, & leurs camisoles de peaux d'oiseaux, ornées de plumes de différentes couleurs. Ils se servent d'arcs, de fleches, de frondes, de couteaux, d'épées & de javelots. Les javelots, ainsi que les fleches, sont armés de cornes ou de dents aiguisées. Les canots destinés pour la pêche sont assez singuliers, leur forme approche de celle d'une navette de Tisserand. Ils ont douze pieds de long, sont faits de côtes de baleines & couverts de peaux de chiens, ou de veaux marins. Il y a dans le milieu un trou où se met le Groenlandois, qui fait aller le canot avec une petite rame longue de cinq ou six pieds, plate & large par les deux bouts.

La mer, vers les côtes de ce pays, au Nord de l'Europe & du Spitzberg, est remplie de baleines, dont quelques-unes ont deux cents pieds de long: on en tire jusqu'à cent vingt tonneaux d'huile. Les Anglois, les Danois, les Hollandois & quelques François y vont tous les ans faire une pêche considérable. Voici la maniere dont se fait la pêche. Lorsque la baleine paroît sur l'eau, un homme de dedans une barque lui lance un harpon, qui est un instrument de fer à trois angles & bien tranchant, auquel une corde est attachée. La baleine étant blessée, perd tout son sang en se débattant, & s'éloigne beaucoup du batteau des pêcheurs, qui ont grand soin de lâcher la corde tant que la baleine tire à elle. Alors elle s'enfonce dans la mer en mourant, & revient sur l'eau aussitôt qu'elle est morte. On la met sur la terre & on la coupe en piéces pour en avoir la graisse dont on fait l'huile. Les terres voisines de la baye de Baffin & la grande isle ou les isles de Tames, qui en sont proches, ne sont gueres connues.

Du Spitzberg.

Le Spitzberg, qui est au Nord de l'Europe, est situé entre le soixante & dix-septieme & le quatre-vingt-deuxieme dégré de latitude septentrionale. Comme on ne connoît qu'une partie de ses côtes, on ne sçait si outre les isles qu'on y a remarquées, il a aussi un continent. Ce pays fut découvert par des Hollandois en 1596. & nommé Spitzberg, ce qui signifie Montagnes aigues, dont il est en effet rempli. On y trouve quantité de plantes qui nous sont inconnues, des oiseaux de différentes especes, des rennes, des ours blancs, des renards, des bœufs & des veaux marins. L'air y est très-froid & la terre est presque toujours couverte de glaces. Ceux qui se sont avancés dans ce pays, ou sont morts de froid, ou ont été dévorés par des ours qui y viennent sur des glaces. C'est la raison pour laquelle l'intérieur est absolument inconnu, il y a apparence qu'il n'est point habité. Les Anglois & les Hollandois vont sur les côtes pour la pêche de la baleine.

De la nouvelle Zemble.

Ce pays, dont le nom signifie Terre nouvelle en langue Russe, est situé

mun avec les anciens Norwégiens. C'est une Nation encore plongée dans la barbarie, & dont le langage, les mœurs & la figure sont entierement différentes. Il paroît plutôt que ces peuples sont descendus des Lapons ou des Samojedes, car ils sont comme eux petits, basanés, ont de grosses levres, relevées, & le visage écrasé.

L'AMÉRIQUE.

entre le ſoixante - dixieme dégré & le centieme dégré de longitude, & entre le ſoixante-dixieme & le ſoixante-ſeizieme de latitude ſeptentrionale. Il eſt au-delà du cercle Polaire, au Nord de la Tartarie Ruſſe ou Moſcovite. On ne ſçavoit d'abord ſi ce pays étoit une iſle, ou s'il étoit joint au continent de l'Aſie, mais les nouvelles cartes de Ruſſie le repréſentent comme une grande iſle. Le détroit de Waigats le ſépare de l'Aſie. Les Hollandois, cherchant un paſſage à la Chine & au Japon par le Nord de l'Aſie, y entrerent l'an 1595. mais les glaces les empêcherent de continuer leur route. Ils firent une nouvelle tentative l'an 1670. & ils avancerent juſqu'au ſoixante-dix-neuvieme dégré, ſans avoir mieux réuſſi cette derniere fois. C'eſt ce qui a fait croire que ce paſſage tant déſiré n'étoit gueres poſſible, l'Océan ſeptentrional étant preſque toujours couvert de glaces qui empêchent la route des vaiſſeaux. Le froid y eſt ſi extrême, que les Hollandois qui y paſſerent l'hiver de l'année 1599. ne purent y conſerver les vins qu'ils avoient apportés, puiſque le vin d'Eſpagne même y gela. La contrée du Nord-Oueſt où ils bâtirent une cabane étoit entierement déſerte. Les Samojedes paſſent dans la nouvelle Zemle pendant l'été, pour y chaſſer & y pêcher. On pourroit encore mettre au rang des terres Arctiques, une grande terre ou iſle que les Ruſſes ont découverte au Nord de la Sibérie orientale & au ſoixante-quinzieme dégré de latitude. Elle n'a point encore de nom, & on n'y a pas abordé.

TERRES POLAIRES AUSTRALES.

On appelle ces pays nouvellement découverts Terres Auſtrales, parce qu'elles ſont vers la partie méridionale de la terre par rapport à nous. On les nomme auſſi Terres Polaires Antarctiques, parce que pluſieurs ſont vers le Pôle de ce nom. Elles ne ſont gueres plus connues que les Terres Polaires Arctiques. Les principales ſont, d'Orient en Occident, la nouvelle Guinée à l'Eſt des iſles Moluques ; la nouvelle Hollande au Sud de la nouvelle Guinée ; la terre de la Circonciſion, & celle de Gonneville au Sud de l'Afrique ; la terre de Feu au Sud de la terre Magellanique & de l'Amérique méridionale ; la nouvelle Zelande à l'Oueſt de la terre de Feu, au quarantieme dégré environ de latitude méridionale ; les iſles de Salomon au Nord de la nouvelle Zelande, & dans la mer du Sud.

DE LA NOUVELLE GUINÉE.

La nouvelle Guinée s'étend depuis le premier dégré de latitude méridionale juſqu'au neuvieme, & depuis le cent quarante-ſeptieme dégré de longitude juſqu'au cent ſoixante-neuvieme. On la nomme auſſi terre *des Papous*, c'eſt-à-dire, Noirs. Elle fut déeouverte en 1527. par Alvaro de Salvedra, qui, retournant des Moluques à la nouvelle Eſpagne, y fut pouſſé par les vents. On lui donna le nom de nouvelle Guinée, parce que ſon terroir & ſes habitants reſſemblent à ceux de la Guinée d'Afrique.

On ne ſçait pas encore ſi elle eſt jointe à la Carpentarie & à la nouvelle Hollande, ou ſi c'eſt une iſle. Les terres y paroiſſent fertiles : les Hollandois ſont quelque commerce en ce pays, dont les habitants paſſent pour ſi vaillants, que les Rois des iſles voiſines en prennent à leur ſolde. Quelques-uns payent, à ce qu'on prétend, un tribut au Roi de Ternate, l'une des iſles Moluques.

L'AMÉRIQUE.

De la nouvelle Hollande.

Cette terre eſt entre le cent trentieme & le cent ſoixantieme dégré de longitude, au Midi des Moluques. Elle fut découverte pour la premiere fois en 1644. le peu d'habitants qu'on y a vus étoient noirs, mal faits. Leur taille étoit haute, mais mince ; d'ailleurs ils étoient fort pauvres & ne différoient gueres des bêtes que par la figure.

La partie qui eſt au Nord s'appelle la terre de Diemen ; celle qui eſt à l'Occident ſur la côte, terre de With, & terre d'Endraght ou de la Concorde ; celle qui eſt au Midi, terre de Liewen.

Au Nord-Eſt de la nouvelle Hollande eſt la Carpentarie, qui fut découverte par Carpenter, Hollandois ; & à l'Orient, la terre Auſtrale du S. Eſprit, qu'un Eſpagnol, nommé Ferdinand de Quiros, découvrit.

Au Midi de la nouvelle Hollande eſt une autre terre de Diemen, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont on a déjà parlé. Celle-ci eſt au quarantieme dégré de latitude méridionale, & on ne ſçait ſi elle tient à la nouvelle Hollande. Elle fut découverte en 1642. par Abel Taſman, Hollandois. Le nom de terre de Diemen qu'il lui donna, étoit celui du Gouverneur de Batavia. Il y trouva une baye qu'il nomma Frideric Henri, du nom du Prince d'Orange qui vivoit alors.

De la terre de Circoncision, & de celle de Gonneville.

La Terre de la Circonciſion, à l'Eſt de la terre de Vûe, fut découverte le premier Janvier 1739. par M. de Lozier Bouvet, qui étoit chargé par la Compagnie des Indes de France, de reconnoître les terres au Sud de l'Afrique. Il apperçut un cap au cinquante-quatrieme dégré de latitude méridionale & au vingt-huitieme trente minutes de longitude, & il le nomma de la Circonciſion, parce qu'il fut découvert le jour qu'on célebre cette fête. Il ne put y aborder à cauſe des brouillards, des vents contraires, & des montagnes de glace qui nageoient de tous côtés ſur la mer voiſine. Par les remarques qu'il y fit, on a lieu de penſer, qu'il y a vers le Pôle Antarctique des terres élevées & de hautes montagnes, d'où coulent de grands fleuves qui ſe gelent pendant l'hiver & portent leurs glaces à la mer.

Cette nouvelle Terre Auſtrale paroît être la même que celle que le Capitaine de Gonneville, qui étoit de Honfleur, découvrit en 1503. peu de temps après que les Portugais eurent doublé le cap de Bonne-Eſpérance. Il y fut pouſſé par une tempête, & y demeura environ ſix mois. Il rapporta que c'étoit un pays fertile & peuplé ; qu'on y trouvoit pluſieurs racines propres à la teinture ; que les habitants étoient fort humains, & qu'ils avoient pluſieurs petits Rois. Il emmena en France avec lui le fils d'un de ces Rois, qu'il promit de ramener dans ſon pays ; mais n'ayant pu le faire, il lui laiſſa tout ſon bien, à condition qu'il porteroit ſon nom & ſes armes. Un des deſcendants de cet Auſtralien par les femmes, qui étoit Chanoine de Liſieux, & réſident du Roi de France en Dannemark, publia en 1663. une eſpece de relation des découvertes du Capitaine de Gonneville. Cette relation étoit inſérée dans des Mémoires que l'auteur compoſa touchant l'établiſſement d'une Miſſion Chrétienne dans la Terre Auſtrale, qu'il adreſſa au Pape Alexandre VII. Comme ce qu'il dit de ce pays n'eſt appuyé que ſur

L'AMÉRIQUE.

le rapport qu'il en avoit entendu faire à ses parents, il n'en a pu marquer exactement la situation.

Quelques cartes mettent encore au Midi du cap de Bonne-Espérance une terre des Perroquets, où un vaisseau Portugais, qui alloit aux Indes, trouva de ces oiseaux en grand nombre & fort gros.

TERRE DE FEU.

La terre de Feu n'est séparée de l'Amérique que par le détroit de Magellan. Elle fut appellée terre de Feu par Magellan, qui en a fait la découverte en 1520. parce qu'il en vit sortir des flammes pendant la nuit, causées sans doute par le volcan qui est placé dans sa partie la plus méridionale. On est convaincu que c'est une isle par l'expérience de Jacques le Maire, Hollandois, qui en 1616. trouva au Midi un passage de la mer du Nord à celle du Sud. Ce pays est rempli de montagnes couvertes de forêts. Les habitants sont blancs, mais fort laids, barbares & Anthropophages. Cette terre est terminée au Midi par un cap, que le Maire nomma de Horn, du nom de la ville où il étoit né.

NOUVELLE ZÉLANDE.

La nouvelle Zélande est au couchant de la terre de Feu, au quarantieme dégré environ de latitude méridionale, & au cent quatre-vingtieme dégré de longitude. Ce pays est antipode par rapport à la France.

ISLES DE SALOMON.

On trouve entre l'Asie & l'Amerique un grand nombre d'isles situées dans la mer du Sud. Elles sont trop peu connues pour les rapporter en détail. Les principales sont les isles de Salomon, dont la plus grande se nomme Isabelle. Elles ne sont gueres connues; aussi ne convient-on pas de leur longitude. On assure que le pays est bon, que l'air y est tempéré, & que la plûpart des habitants sont noirs ou bruns.

CHAPITRE VII.

MŒURS ET COUTUMES DE QUELQUES NATIONS SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE.

ARTICLE PREMIER.

AMÉRICAINS SEPTENTRIONAUX.

LES principales Nations de l'Amérique septentrionale sont, comme on l'a dit dans l'article précédent, les Iroquois, les Algonquins, les Hurons, les Illinois, les Assenipouels, les Panis, les Padoucas, les Cansez, les Canis, les Chicachas, les Eskimaux, &c. Comme les mœurs & les coutumes

L'AMÉRIQUE.

coutumes de ses peuples sont en général les mêmes, & qu'ils ne different qu'en peu de choses, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de ne présenter qu'un tableau général de la maniere de vivre de ces Nations que nous appellons Sauvages. Je prendrai pour guide le Pere Lafiteau, qui me paroît instruit à fond de leurs usages. A son exemple, je ferai remarquer les différences qui peuvent se trouver dans les usages de plusieurs Nations sur leurs édifices, leurs habillements, &c.

Caractere des peuples de l'Amérique.

Les Sauvages de l'Amérique naissent tout blancs, & si on leur voit la peau bazanée, cette couleur vient sans doute de l'ardeur du soleil, & est causée en partie par les huiles dont ils se graissent le corps. D'ailleurs ils sont grands, bien faits, proportionnés, d'un bon tempérament, lestes, adroits, en un mot avantagés pour le corps de tous les dons de la nature. Ils ont l'esprit bon, l'imagination vive, la conception aisée & la mémoire admirable. Ils ont tous des traces d'une Religion ancienne & héréditaire, & une forme de gouvernement presque invariable. La justesse de leurs idées sur leurs affaires particulieres est surprenante, & comme ils agissent de sang froid & avec beaucoup de flegme, ils arrivent sûrement au but qu'ils se sont proposé. Ils affectent par honneur de ne paroître jamais en colere, & leur fierté naturelle les engage à se rendre maîtres de tous leurs mouvements extérieurs. Au reste ils font voir, suivant les circonstances, un courage à toute épreuve, une valeur intrépide, une constance héroïque dans les tourments, & une égalité que les contretemps & les mauvais succès n'alterent jamais. Les marques d'une certaine civilité ne sont point bannies entr'eux, & ils gardent toutes les bienséances & le respect qu'ils doivent à leurs Anciens. La déférence qu'ils ont pour leurs égaux est d'autant plus étonnante qu'ils sont peu caressants & peu démonstratifs. Cependant ils exercent volontiers l'hospitalité envers les Etrangers & les malheureux.

A tant de bonnes qualités, les Sauvages joignent malheureusement un grand nombre de défauts, & sans compter leur légereté & leur ingratitude, on s'apperçoit aisément qu'ils sont fainéants, soupçonneux, traitres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux qu'ils dissimulent longtemps leur ressentiment. Ils sont cruels à leurs ennemis, brutaux dans leurs plaisirs, & vicieux par ignorance & par malice. Tel est en général le caractere de presque toutes les Nations de l'Amérique qui nous sont connues. On trouve néanmoins quelques différences dans chacune de ces Nations, soit pour les mœurs, soit pour le naturel plus ou moins doux & sociable.

Leur Religion.

Presque tous les peuples de l'Amérique, errants ou sédentaires, ont une idée de Dieu qu'ils expliquent par des expressions fortes & énergiques. Ils l'appellent le Grand-Esprit, quelquefois le Maître & l'Auteur de la vie, & les Outaouacs mêmes qui, parmi tous les Américains, passent pour les plus féroces & les moins spirituels, adressent leurs prieres à un Etre qu'ils nomment souvent dans leurs invocations le Créateur de toutes choses. Plusieurs Nations sembleroient être persuadées que cet Etre supérieur leur parleroit en quelque sorte par le bruit du tonnerre qui gronderoit sur leurs têtes. Selon le rapport d'un voyageur, les Américains méridionaux donnent au tonnerre un nom dans leur langue, qui signifie dans la nôtre ; *la voix ou le son de la suprême excellence*. On voit souvent ces peuples pénétrés de la plus vive

L'AMÉRIQUE.

appréhension, lorsqu'ils apperçoivent les approches d'un orage ou d'une tempête. Alors ils gagnent promptement leurs cabanes, s'accroupissent auprès de leur feu, appuyant leurs coudes sur leurs genoux & cachant leur visage avec les mains. Ils pleurent en cette posture & ne cessent de témoigner leur effroi, tout le temps que dure l'orage. Si on leur demande la raison de leur frayeur, ils répondent, que celui qui fait ainsi gronder sa voix est extrêmement irrité contre eux, & menace de les exterminer, s'ils ne ne s'efforcent de l'appaiser par leurs soumissions. Les Américains septentrionaux craignent aussi beaucoup le tonnerre; cependant lorsqu'on les interroge sur l'idée qu'ils en ont, ils ne s'accordent pas tous sur leur réponse. Les uns disent que c'est un homme qui a des aîles & une voix terrible qu'il fait entendre en traversant les airs; d'autres assurent que le tonnerre est une espece d'oiseau extraordinaire, qui fait un grand bruit en volant.

Le Grand-Esprit, connu chez les Caraïbes sous le nom de *Chemiin*, sous celui de *Manitou* chez les Nations Algonquines, & sous celui d'*Okki*, chez celles qui parlent la langue Huronne, est désigné d'une maniere plus particuliere, & qui ne s'applique qu'à l'Etre supérieur, par le nom d'*Areskoui*, chez les Hurons, & par celui d'*Agriskoue*, chez les Iroquois. Outre l'idée que les Sauvages se forment d'un premier Etre qu'ils confondent avec le soleil, ils reconnoissent encore plusieurs Esprits, ou Génies d'un ordre inférieur. Les Iroquois les nomment *Hondatkou-Sona*, c'est-à-dire, Esprits de toutes sortes. Le nombre n'en est point déterminé, parce que leur imagination leur en fait voir dans toutes les choses naturelles, & plus encore dans celles dont les ressorts leur sont inconnus, qui sont extraordinaires, ou qui ont un air de nouveauté. Quoique les Sauvages donnent en général à ces Esprits le nom d'Okki, ou de Manitou, noms qui leur sont communs avec le premier Etre, ils ne les confondent néanmoins jamais avec cet Etre supérieur qu'ils distinguent, ainsi qu'on l'a déjà vu, par les noms particuliers de Chemiin & d'Areskoui. Ils regardent la multitude des Esprits, comme des Génies subalternes, & ils attribuent même à la plûpart un caractere plus porté à faire du mal que du bien. Par cette raison, ils les redoutent beaucoup, & les honorent plus que le Grand Esprit qui de sa nature est trop bon, disent-ils, pour leur faire du mal.

Le feu a eu de tout temps quelque chose de sacré chez toutes les Nations de l'Amérique, qui s'en servent habituellement; mais les Nations errantes & celles qui sont sédentaires n'ont point de Temple pour conserver un feu perpétuel. Les peuples les plus voisins de l'Asie, & qui par cette raison sembleroient être entrés les derniers dans l'Amérique ont des especes de Temples destinés seulement aux usages de Religion & pour l'entretien du feu sacré, & ces Temples pour la plûpart sont faits en rotonde. Dans la Louisiane les Natchez avoient un Temple où une Garde veilloit sans cesse, pour que le feu ne s'y éteignît point. Trois buches appointées nourrissoient continuellement ce feu, & à mesure qu'elles se consumoient, on les approchoit l'une de l'autre jusqu'à ce qu'elles fussent entierement brûlées. Alors on en substituoit trois autres sans en augmenter ni diminuer jamais le nombre. Ce Temple étoit la sépulture ordinaire du Chef des Natchez & de toute sa famille. Le Chef de ces mêmes peuples alloit tous les jours à certaines

heures à l'entrée de ce Temple faire ses adorations en se courbant à moitié, étendant les bras en croix, & faisant un murmure confus sans prononcer aucune parole distincte.

Les Oumas & quelques peuples de la Virginie & de la Floride ont aussi des Temples & à peu près les mêmes devoirs de Religion que les Natchez. Les habitants de la Virginie ont même une idole qu'ils nomment *Oki* ou *Kiouasa*, & qui, suivant leur imagination, veille à la garde des morts. Cependant on prétend que les Oumas ont négligé la conservation de leur Temple, depuis que les François y sont entrés, & qu'ils ne l'ont pas rétabli depuis qu'il est tombé en ruine.

Dans la partie de la Floride, qui est voisine de la Virginie, les habitants, regardant leur Chef comme fils du soleil, lui offroient les premiers nés en sacrifice. Quelques voyageurs, témoins de cette triste cérémonie en font la description en ces termes : » Selon la coutume de ces peuples d'offrir au » Roi ou au Chef les premiers nés en sacrifice, on demande à ce Prince » le jour qu'il destine pour cette lugubre solemnité. Aussitôt qu'il a arrêté » ce jour funeste, il se transporte dans la place où doit se faire le sacrifice, » & où on lui a préparé un banc qui lui tient lieu de thrône. Au milieu » de la place on met un billot de deux pieds de diametre & de la même » hauteur. Devant ce billot, la mere de l'enfant qui doit être immolé » vient se placer, & là assise sur ses talons & se couvrant le visage de ses » mains, elle déplore le sort funeste destiné à son enfant. Une des femmes » la plus proche parente, ou la plus intime amie de la mere, prend l'en» fant & le présente au Roi. Toutes les autres femmes commencent alors » une danse en rond, au centre de laquelle celle qui tient l'enfant va danser » aussi, chantant quelque chanson en l'honneur du Prince. Pendant cette » danse de Religion, six Indiens choisis se tiennent à un coin de la place, » avec le Sacrificateur armé d'une massue & magnifiquement paré. Aussitôt » que la danse & les autres cérémonies d'usage en cette occasion sont finies, » le Sacrificateur approche de l'enfant, le prend, le met sur le billot, & » l'assomme d'un coup de massue.

Les occasions ordinaires des sacrifices, chez les peuples de l'Amérique, sont les approches d'une guerre, les préparatifs d'une chasse ou d'une pêche solemnelle. Ils immolent un chevreuil, un ours, ou quelque autre bête sauvage, & en prennent les cuisses qu'ils jettent au feu, & qu'ils arrosent de graisse en prononçant des prieres adressées au soleil, pour en obtenir la victoire sur leurs ennemis, ou une chasse & une pêche abondantes. Après le sacrifice, ils font un festin du reste de l'animal immolé, & le chant & la danse font toujours partie de la solemnité de la fête. Les instruments de musique dont ils font usage en ces occasions sont une sorte de tambour & une machine sphérique. Le tambour est de la grandeur d'un tambour de basque, & est composé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux tendues bien roides de part & d'autre. Les Américains mettent dans ces tambours de petites pierres ou de petits cailloux, afin de faire plus de bruit. Le diametre des plus grands tambours est d'environ deux palmes, & les Sauvages ne battent point dessus, comme on fait en Europe sur les tambours ordinaires ; mais ils les agitent, ainsi que nos tambours de basque,

& en frappent la terre en faiſant différentes contorſions. Quelquefois leurs tambours reſſemblent à nos timballes, & ſont faits d'une peau bien tendue ſur une marmite, ou ſur une chaudiere. Souvent ils ſe contentent de battre ſur une peau ſeche de caſtor qui ſert de récompenſe à celui qui en a ſçu tirer le plus de bruit.

L'autre inſtrument en uſage chez les Américains ſe fait avec un certain fruit qu'ils nomment *Maraca*, & qui eſt de la groſſeur d'un œuf d'autruche. Les Braſiliens percent l'écorce de ce fruit lorſqu'il eſt ſec, & l'ayant vuidé, ils le rempliſſent de petites pierres ou de grains de leur bled d'inde. Ils bouchent enſuite les ouvertures en paſſant au travers un bâton d'un pied & demi de long qui leur ſert à le tenir & à l'agiter, enfin ils l'ornent de pluſieurs belles plumes. Si l'on en croit diverſes relations, il ſemble que les Braſiliens regardent ces *Maraca* ou *Tamaraca*, comme une eſpece de Divinité. Ils les honorent d'un culte religieux, s'en ſervent dans toutes les occaſions où leur dévotion a quelque part; & chacun d'eux a dans ſa maiſon un Maraca, à qui il préſente conſtamment des offrandes. Ils croyent que ces inſtruments ſont le ſiége & le lieu où réſide l'Eſprit qui doit les inſpirer, & que de-là il leur parle d'une maniere claire & diſtincte, pour leur faire ſçavoir toutes ſes volontés.

Idée des Sauvages ſur les éclipſes de lune.

On apprend, ſur le rapport preſque unanime de pluſieurs voyageurs, que les Sauvages Américains s'imaginent que la lune eſt en danger d'être dévorée par un dragon, lorſqu'ils la voyent s'éclipſer. Pour ſauver la lune du péril où ils croyent qu'elle ſe trouve, ils danſent toute la nuit, jeunes & vieux, hommes & femmes, en faiſant de petits ſauts les pieds joints. Ils mettent une main ſur leur tête, l'autre ſur leur hanche & ne chantent point, mais pouſſent des cris lugubres & effrayants. Ceux qui ont commencé une fois à danſer ſont obligés de continuer juſqu'au jour, ſans oſer y renoncer pour quelque raiſon que ce ſoit. Cependant une jeune fille tient à la main une calebaſſe dans laquelle il y a quelques petits cailloux enfermés, & en la remuant vivement elle tâche d'accorder ſa voix à cet inſtrument bruyant. Dans pluſieurs endroits, les peuples, peu contents de faire beaucoup de bruit, des prieres & d'autres cérémonies ſuperſtitieuſes, pour exciter la lune à ſortir de l'état de langueur où ils s'imaginent la voir, frappent des chiens pour les faire crier, & ils ſe perſuadent que la lune aimant ces animaux ſe laiſſera toucher en entendant leurs heurlements.

Initiation d'un guerrier.

Différents voyageurs font mention de la maniere dont un jeune homme eſt d'abord admis parmi les guerriers, & comment il parvient enſuite par dégrés au rang de Capitaine, & enfin de Général ou Chef d'armée. Je crois devoir rapporter, d'après le P. Lafiteau, les diverſes relations des voyageurs, telles qu'ils les ont faites.

» Avant que les jeunes gens ſoient mis au rang de ceux qui peuvent » aller à la guerre, ils doivent être déclarés ſoldats en préſence de tous » leurs parents & amis qui ſont invités à aſſiſter à une cérémonie ſi ſolem» nelle : voici l'ordre qu'ils obſervent dans ces circonſtances. Le pere, qui » a auparavant convoqué cette aſſemblée, fait aſſeoir ſon fils ſur un petit » ſiége qui eſt poſé au milieu de ſa caſe ou du carbet, & aprés lui avoir » remontré en peu de paroles les devoirs d'un généreux ſoldat, & lui avoir

» fait promettre qu'il ne feta jamais rien qui puisse flétrir la gloire de ses » prédécesseurs, & qu'il vengera de toutes ses forces l'ancienne querelle » de sa Nation, il saisit par les pieds un certain oiseau de proye, appellé » *Mansfenis*, dans la langue des Caraïbes, & qui a été préparé long-» temps auparavant pour être employé à cet usage. Le pere tenant ainsi » cet oiseau qui est vivant, en décharge plusieurs coups sur son fils, & con-» tinue de cette maniere jusqu'à ce que l'oiseau soit mort & ait la tête en-» tierement écrasée. Après ce rude traitement, qui étourdit le jeune homme, » le pere lui fait lui-même, avec une dent d'acouti, diverses scarifications » sur le corps, & pour guérir les cicatrices, il trempe l'oiseau dans une » infusion de grains de piment & en frottent rudement toutes les blessures » qu'il a faites à son fils. Cette cérémonie cause au patient une douleur » très-aigue & très-cuisante ; mais il faut qu'il l'endure gayement, sans » faire la moindre grimace & sans témoigner aucun sentiment de souffrance. » On lui fait manger ensuite le cœur de l'oiseau, & pour terminer les » épreuves, on le couche dans un lit branlant, où il doit demeurer étendu de » son long jusqu'à ce que ses forces soient presque toutes épuisées par le jeûne. » Lorsqu'un jeune homme a supporté patiemment toutes ces épreuves, il » est reconnu de tous pour soldat, & il peut se trouver à toutes les assem-» blées du carbet, & suivre les autres dans toutes les guerres qu'ils entre-» prennent contre leurs ennemis.

Initiation d'un Capitaine.

La maniere dont les Galibis, qui sont les Caraïbes de la Terre ferme, reçoivent un Capitaine, est rappottée dans les termes suivants. » Celui qui » veut parvenir au grade de Capitaine, entre d'abord dans sa case avec une » rondache sur la tête, baissant les yeux sans regarder ni parler à personne » & sans rien témoigner même de ses desseins à sa femme & à ses enfants. » Il se place dans un coin de la case, jusqu'à ce qu'on lui ait fait un petit » retranchement où il a peine à se remuer, & qui est regardé comme une » étroite prison. On lui pend son lit au haut de la case afin qu'il ne parle » à personne, & il ne sort de ce lieu que pour satisfaire à ses besoins na-» turels, & pour subir les rudes épreuves par lesquelles les Capitaines ses » voisins le font passer. On lui fait observer un jeûne très-rigoureux pen-» dant six semaines, & dans cet espace de temps on ne lui donne qu'un » peu de millet bouilli & une très-petite quantité de cassave, dont il ne » doit manger que le milieu. Cependant les Capitaines voisins le visitent » soir & matin, le font venir devant eux & lui expliquent avec toute l'élo-» quence qui leur est naturelle, que s'il veut parvenir au grade de Capitaine, » où il aspire., il doit être courageux & se comporter généreusement dans « toutes les rencontres où il se trouvera parmi ses ennemis ; qu'il ne doit » craindre aucun danger pour soutenir l'honneur de la Nation, & pour tirer » vengeance de ceux qui ont coutume de maltraiter ses compatriotes, lors-» qu'ils les ont faits prisonniers de guerre, &c.

» Après cette harangue, que l'Aspirant écoute avec beaucoup d'attention, » on se prépare à lui faire sentir combien il auroit à souffrir s'il tomboit au » pouvoir de ses ennemis. Pour cet effet, on l'oblige à se tenir debout, les » mains sur la tête au milieu du carbet, & chaque Capitaine lui décharge » sur le corps trois grands coups d'un fouet semblable à ceux de nos cochers.

L'AMÉRIQUE.

» Ces fouets font faits de racines de palmiers, & ce font les jeunes gens » qui font chargés de les fabriquer. Le Capitaine prétendant paffe deux » fois le jour par cette épreuve dans l'efpace de fix femaines, & il eft frappé » en trois endroits du corps, fçavoir le premier autour de la poitrine, le » fecond au milieu du ventre, & le troifieme vers les cuiffes. Ces coups » font donnés avec une telle roideur que le fang ne tarde pas à ruiffeler de » tous les côtés. Néanmoins il ne faut pas que le patient faffe appercevoir » la moindre fenfibilité, ou autrement il feroit chaffé honteufement, & » n'oferoit plus fe flatter d'être jamais admis dans les affemblées militaires. » Lorfqu'il a été déchiré de coups, il fe retire dans fa cafe, & fe couche » dans fon lit, au haut duquel on attache comme en trophée les fouets qui » ont déjà fervi.

» Les fix femaines de cette rude épreuve ne font pas plutôt paffées, qu'on » en prépare une autre capable de faire mourir tout homme qui ne feroit pas » extrêmement fort & robufte. Pour commencer à foumettre l'afpirant à » cette nouvelle épreuve, on fait *un grand vin*, c'eft-à-dire, un feftin à » boire, auquel tous les Chefs de la contrée ne manquent pas de fe rendre » au jour fixé, dans toute leur parure. Dès qu'ils apperçoivent l'habitation » du prétendant, ils fe mettent dans les buiffons ou halliers, & tous en- » femble ils font des cris & des heurlements horribles avant que d'entrer » dans la cafe, où ils paroiffent tous la fleche fur l'arc. Ils fe faififfent de » l'afpirant, qui eft déjà fort affoibli du jeûne exact qu'on lui a fait obfer- » ver & des coups de fouets qu'il a reçus, & ils l'emportent dans fon lit » qu'ils attachent à deux arbres. Ils le font enfuite lever pour écouter une » nouvelle harangue qu'on lui fait pour éprouver fon courage, & chacun » des Chefs lui donne encore un coup de fouet de toute fa force. Alors il » fe remet dans fon lit, & on amaffe quantité d'herbes très-fortes & très- » puantes qui font mifes autour de fon lit. On met bientôt après le feu à » ces herbes, de façon néanmoins qu'il ne touche pas au malheureux pa- » tient; mais qu'il lui faffe reffentir feulement une chaleur incommode. La » fumée épaiffe qui fort des herbes, jointe à la chaleur, font fouffrir étran- » gement le pauvre Capitaine prétendant, & tantôt il paroît à demi-fou, » & tantôt il tombe dans des pâmoifons qui font croire qu'il eft mort. Lorf- » qu'on le voit dans cet état, on lui préfente à boire pour le faire revenir, » & on l'exhorte de nouveau à la patience, qu'on éprouve encore en redou- » blant le feu.

» Dans le temps que le patient eft ainfi tourmenté, les autres boivent » & mangent abondamment, & lorfqu'ils le voyent prefque mort, ils le » rappellent à la vie d'une étrange maniere. Ils lui font un collier & une » ceinture de palmier qu'ils empliffent de groffes fourmis noires dont la » piquûre fe fait reffentir pendant trois ou quatre heures. Auffitôt qu'on a » mis au pauvre Candidat le collier & la ceinture, il revient de fes pâ- » moifons au moyen des douleurs que les fourmis lui caufent & il fe leve » malgré fa foibleffe. Lorfqu'il eft debout on lui verfe fur la tête au travers » d'un manaré ou crible du pays une certaine mefure de palinot, boiffon » ordinaire de ces peuples. Le patient va tout de fuite fe laver dans la ri- » viere ou fontaine la plus proche, & rentrant dans fa cafe il va fe remettre

» dans sa premiere retraite. Alors tous les Chefs se rendent aussi dans la » case, & afin que tous ceux qui habitent aussi cette case se souviennent » de ce qui vient de se passer on les fouette tous sans exception, & on n'é- » pargne pas même les femmes, si elles négligent de s'enfuir.

» On fait recommencer au Capitaine prétendant un second jeûne, mais » moins rigoureux que le premier ; car les Capitaines ses voisins ont soin » de lui apporter quelques petits oiseaux qu'ils ont pris à la chasse. Le temps » du jeûne expiré, le patient n'a plus rien à redouter, & il est proclamé » Capitaine. On lui remet entre les mains un arc tout neuf, des fleches & » tout ce qui lui est nécessaire.

Initiation d'un Capitaine général.

Pour être grand Chef, Général, ou Roi, il faut encore d'autres épreuves dont le détail est rapporté en ces termes par un Voyageur qui a séjourné quelque temps dans l'isle de Cayenne. » Le gouvernement des Cayanois est monar- » chique, & ils n'ont qu'un Chef, auquel ils obéissent aveuglément. C'est » ordinairement le plus ancien de la Nation qui est choisi, si d'ailleurs il a » toutes les qualités nécessaires pour soutenir cette dignité, c'est-à-dire, s'il » a de la valeur, de la force, de l'adresse ; s'il est actif, laborieux, sobre, » patient, fécond en ressources & en stratagêmes ; enfin s'il connoît le pays » & s'il est instruit des chemins qui conduisent chez toutes les Nations. Le » plus ancien manque-t-il de quelqu'une de ces qualités, ils en choisissent » un autre qu'ils éprouvent par un rude noviciat, pour s'assurer qu'il est tel » qu'ils le souhaitent. Ils commencent d'abord par le faire jeûner plus de » neuf mois, d'une maniere très-sévere, ne lui donnant par jour que ce » qui peut tenir dans la main. Ils lui font porter d'énormes fardeaux & l'o- » bligent de faire sentinelle presque toutes les nuits à l'entrée du carbet. » Ils envoyent des députés à la découverte ou chez les Nations voisines, » & à leur retour ils contraignent le prétendant d'aller sur les traces des « députés, afin de l'accoutumer à connoître toutes les routes. Il n'y a point » de bornes ou de fontaines un peu remarquables, dont il ne doive sçavoir » la juste position, & qu'il ne soit prêt à prouver la connoissance qu'il en a, » en y portant au premier ordre une branche cassée ou quelque autre chose. » Enfin il doit avoir dans la tête la géographie naturelle de tout son pays.

» Pour le familiariser avec la douleur, on l'enterre souvent jusqu'à la » ceinture dans une fourmilliere pleine de ces grosses fourmis, dont la piqû- » re donne la fievre aux Européens, & on l'y laisse un temps considérable. » D'autres fois on se contente d'enchâsser trois ou quatre cents de ces fourmis » dans des feuilles, de maniere que leur tête passe d'un côté & leur corps » de l'autre. On coût toutes ces feuilles animées l'une à l'autre, & on en » fait des colliers, des brasselets, des ceintures, des jarretierres & des cou- » ronnes dont on orne le Roi novice, qui a besoin d'une constance surpre- » nante pour supporter courageusement cette espece de torture.

» Quand on le juge assez éprouvé, on fait l'inauguration de cette ma- » niere. Toute la Nation assemblée va chercher le prétendant qui est à une » lieue, & même plus loin, caché sous des feuillages. Cette circonstance qui » n'est jamais oubliée, est pour faire entendre que l'aspirant fuit les hon- » neurs, où qu'on l'a tiré de la poussiere pour l'élever au-dessus de tous » ses compatriotes. Cette derniere interprétation se confirme encore par la

L'AMÉRIQUE.

» cérémonie ſuivante. Chacun des aſſiſtants va en cadence mettre le pied » ſur la tête du Roi ; après quoi, on le leve & tous ſe proſternent & jettent » leurs arcs & leurs fleches à ſes pieds. Le Roi à ſon tour met le pied ſur » la tête de ſes ſujets ; enſuite on le ramene en triomphe au carbet, où il » trouve un grand feſtin préparé par les femmes. Avant que de manger, il » faut qu'il donne encore une preuve de ſon adreſſe, en lançant une fleche » dans une taſſe de la groſſeur d'un œuf qu'on a attachée ſur le haut du » toît. Cela fait, chaque femme lui ſert tour à tour une taſſe de *Ouicou*, » qu'il eſt obligé de boire afin de montrer qu'il a autant de force pour boire » que trente hommes, de même qu'il en a eu aſſez pour ſe contenter du- » rant trente jours de la nourriture qu'un homme pourroit aiſément pren- » dre en un ſeul jour. Neanmoins comme il eſt contraint de vomir ſouvent, » ce repas reſſemble plus à une rude queſtion qu'à un feſtin. Du reſte ſes » ſujets l'imitent parfaitement, & ils ne ceſſent de boire & de manger que » lorſque les proviſions ſont épuiſées.

» La cérémonie finie, le nouveau Capitaine en chef eſt cenſé avoir plein » pouvoir & entiere autorité ſur toute la Nation, qui ne fait plus rien que » par ſes ordres & par ſon mouvement. C'eſt lui qui fait la paix ou la guerre » à ſon gré, qui regle les chaſſes & les pêches générales (1).

Sentiments des Sauvages ſur l'ame.

Les Iroquois & tous les autres peuples de l'Amérique ne peuvent donner une idée claire & diſtincte de ce qu'ils penſent ſur leur ame ; on s'apperçoit néanmoins qu'ils la regardent comme un eſprit & une ſubſtance capable de penſer ; mais ils la confondent tellement avec la penſée, qu'ils n'ont que les mêmes termes pour exprimer l'une ou l'autre. Quoiqu'ils employent indifféremment des termes ſemblables pour exprimer les opérations de l'ame, ils en ont deux particuliers, dont l'un ſe rapporte proprement aux opérations de l'eſprit, & l'autre à marquer celles du cœur & de la volonté. Ils ne penſent pas comme Deſcartes ſur les bêtes, car bien loin d'en faire des automates & de pures machines, ils jugent, en les voyant agir, qu'elles ont une ſorte de raiſon & même beaucoup d'eſprit. Ils prétendent ſe connoître à leur langage, & ils les font ſurvivre à leurs corps. En conſéquence ils s'imaginent que chaque eſpece a dans le pays des ames, le type & le modele de toutes les autres, qui ſont contenues dans cette eſpece. Ils donnent cependant aux hommes une grande ſupériorité ſur tous les animaux qui habitent la terre avec eux.

Idées qu'ils ont ſur les ſonges.

Les Sauvages de l'Amérique ont ſur les ſonges une idée, dont nul raiſonnement ne peut leur faire ſentir la foibleſſe. Comme ils n'ont pas aſſez de Phyſique pour comprendre ce qu'on leur dit, ils s'obſtinent à croire que leur ame, voyant le corps plongé dans le ſommeil, & ne pouvant reſter dans l'inaction, ſort pour aller ſe promener & revient à ſon gîte. Ils s'imaginent encore que leur ame, reſtant dans leur corps pendant qu'ils dorment, contracte une union ſi intime avec leur génie protecteur, qu'elle eſt dans une eſpece d'extaſe, & qu'alors elle connoît tout ce qui lui eſt néceſſaire. Les Américains ſe perſuadent à leur réveil, que leur ame a vu réellement

(1) Les épreuves par leſquelles on fait paſſer les Capitaines, & les Chefs me ſemblent ſurpaſſer les forces d'un homme. Au reſte je les ai rapportées telles qu'elles ſont dans les relations des voyageurs. Le lecteur en portera ſon jugement.

L'AMÉRIQUE.

les choses que leurs songes leur ont représentées, & ils agissent en vertu de leur opinion. Tous les songes ne les affectent pas également ; il y en a de plus mystérieux les uns que les autres, & ils en regardent plusieurs comme une espece de fatalité, qui est pour eux d'une conséquence extrême. S'ils ont vu quelque chose en songe qu'ils ayent cru devoir leur appartenir, ils n'ont aucune tranquillité qu'ils ne se soient rendus possesseurs de cette même chose, & ils la conservent alors aussi cherement que leur propre vie. Si par malheur pour eux ils ont rêvé à quelqu'être animé, & que lorsqu'ils en sont maîtres, cet animal vienne à cesser de vivre, ils tombent dans une telle appréhension de mourir bientôt après, que leur frayeur leur cause quelquefois la mort.

S'il est difficile d'accomplir le songe d'un Sauvage, ou que l'accomplissement ait des conséquences fâcheuses, ou une extrême bisarrerie, les parents de celui qui a rêvé cherchent alors à éluder les suites funestes de ce rêve, en contrefaisant la chose désirée ou en feignant de l'accomplir de quelque maniere que ce soit. D'ailleurs si l'accomplissement en est aisé, & qu'il dépende de quelqu'un de l'habitation, ou même des villages voisins, le Sauvage qui a rêvé est sûr d'obtenir ce qu'il souhaite. Outre cette liberté qu'ils ont de demander en particulier tout ce qui a été l'objet de leurs rêves, ils ont encore une fête générale, qui est comme la fête des songes ou des desirs. Elle se célebre tous les ans à peu près dans la même saison, & dure quelquefois trois ou quatre semaines de suite. Plusieurs Nations la nomment *Onnonhouarori*, c'est-à-dire la folie, ou le renversement de tête ; & ce nom est très-juste, car ils paroissent dans ce temps avoir l'esprit entierement troublé.

Tout le village entre dans une sorte de phrénésie, & chaque Particulier se peint le corps & le visage, ou s'habille & se coeffe d'une façon extraordinaire & bisarre. Les hommes courent ainsi équipés de cabane en cabane, rompant, brisant & renversant tout, sans qu'on puisse y trouver à redire, & sans qu'on songe même à s'en plaindre. Ces forcenés crient qu'ils ont rêvé & ils laissent deviner leurs songes à ceux qui les approchent, en leur montrant leurs habits qui sont des especes d'hieroglyphes, & en leur disant seulement quelques mots dans leurs chansons. Celui qui a deviné est obligé de payer ou de satisfaire au desir du rêveur ; ce qu'il fait avec plaisir, parce que c'est un sujet de gloire pour lui d'avoir pû expliquer l'énigme. Les rêveurs sont ainsi chargés de haches, de chaudieres, de meubles, de viande, enfin de tout ce qu'ils paroissent désirer. La fête dure autant que leurs provisions, & elle se termine enfin par la cérémonie d'aller jetter la folie hors du village, à peu près de la même façon que le bas peuple en Europe ensevelit carême prenant. Après la fête on rend à chacun tout ce qu'il a donné, qui n'étoit pas le mot de l'énigme.

Idée des Sauvages sur le pays des ames.

Les peuples de l'Amérique septentrionale se font presque tous la même idée du pays que les ames habitent après leur mort. Ce pays, disent-ils, est situé du côté de l'Ouest & se trouve extrêmement éloigné. Chacun est, suivant leur opinion, obligé de s'y rendre après le trépas, & tient pour y arriver un chemin fort long, fort pénible, & dans lequel il a beaucoup à souffrir à cause des rivieres qu'il faut marcher sur des ponts tremblants & si

L'AMÉRIQUE.

étroits, qu'il n'y a qu'une ame qui puisse y passer. Au bout des ponts il se trouve des chiens pour disputer le passage aux ames & chercher à les faire tomber dans les eaux, dont la rapidité les roule de précipice en précipice.

Les ames, qui sont assez heureuses pour surmonter ces difficultés, arrivent dans un grand & beau pays, au milieu duquel on voit une magnifique cabane. Tharonhiaouagon, leur dieu, en occupe une partie & laisse l'autre à son ayeule Ataentsic. L'appartement de cette vieille est tapissé d'une quantité infinie de colliers de porcelaine, de brasselets & d'autres meubles, dont les morts qui sont sous sa dépendance lui ont fait présent à leur arrivée. Ataentsic est maîtresse de la cabane, domine sur les ames, ainsi que son petit-fils, & prend plaisir à les faire danser. Il y a encore d'autres sentiments sur le pays des ames, mais ce qu'on vient de voir est comme le fond où tout le reste se réduit. Il y a toute apparence que les Sauvages, assez éclairés naturellement pour discerner le bien d'avec le mal, croyent que le pays des ames est partagé en différents endroits destinés à punir le vice, ou à récompenser la vertu.

Diverses formes de Gouvernements.

Chaque Nation Américaine a une forme de Gouvernement, soit Monarchique, soit Olygarchique. Dans les Etats Monarchiques, les peuples ont un grand respect pour leurs Rois, & se soumettent entierement à toutes leurs volontés. Quelques peuples de la Louisiane & de la Floride paroissent honorer leurs Chefs d'un culte religieux & divin, comme les images de la Divinité. Les Chefs des Nations errantes de la langue Algonquine & des Barbares de l'Amérique méridionale affectent une autorité despotique, dont ils sont si jaloux qu'ils aiment mieux s'exposer à être détruits, que de s'unir plusieurs ensemble, de peur de perdre quelque chose de cette autorité. Chacun de ces petits Rois forme un Etat d'une petite riviere à l'autre, & cette riviere porte souvent le nom du Chef & du village où il domine.

Gouvernement des Hurons.

Le Gouvernement des Hurons est Républicain; & voici quelle est sa forme. Chaque village est distingué en trois familles; sçavoir, celle du Loup, celle de l'Ours & celle de la Tortue. Ces familles sont comme des especes de tribus, & chacune a son chef, ses Agoïanders, ses Anciens & ses guerriers. Tous réunis ensemble composent le corps du village, & forment l'état de leur République. Le chef d'une tribu reçoit plusieurs noms, qui sont une marque de sa prééminence sur la tribu à la tête de laquelle il se trouve. Le premier de ces noms est celui de *Roïander Gôa*, c'est-à-dire, le noble par excellence; le second est celui de la tribu même qu'il représente, & par conséquent un chef est appellé le Loup, l'Ours, ou la Tortue, suivant la tribu dont il est le chef. Le troisiéme nom est celui de *Rokſten Gôa*, qui signifie le vieillard, ou l'Ancien par excellence. Ce nom ne convient pas toujours à l'âge de celui qui est en place, car ce n'est quelquefois qu'un jeune homme, mais il est attribué au rang qu'il occupe. Enfin les chefs prennent encore le nom du pays même où ils sont.

La dignité de chef est perpétuelle & héréditaire dans sa cabane, passant toujours aux enfants de ses tantes, de ses sœurs, ou de ses niéces du côté maternel. Dès qu'un chef meurt, on doit songer à le remplacer, & le choix de son successeur est remis à la Matrone qui a la principale autorité. Elle en confere d'abord avec ceux de sa cabane, & ensuite avec ceux de sa tribu, à

qui elle n'a pas de peine à faire agréer celui qu'elle a destiné pour succéder au défunt. Elle n'a pas toujours égard au droit d'aînesse, & ordinairement elle prend celui qui paroît le plus propre à soutenir ce rang par ses bonnes qualités. On fait voir aussitôt dans le village celui que la Matrone a choisi, & sans autre examen il est proclamé & reconnu Chef. On le reçoit de même dans les autres villages de la nation Iroquoise, & chez les autres nations alliées, & cette action est toujours accompagnée de fêtes & de solemnités. On observe à peu près les mêmes cérémonies chez les autres Nations, quant à la maniere de faire reconnoître un Chef. Si celui qui est élu est encore trop jeune pour gerer les affaires par lui même, on lui donne un tuteur ou un Régent, & ce tuteur est reconnu & proclamé en même temps que son pupille. Il est chargé personnellement au nom de ce pupille de tout ce que celui-ci devroit faire pour le bien public, si son âge l'en rendoit capable.

L'autorité des Chefs s'étend proprement sur ceux de leurs tribus qu'ils considerent comme leurs enfants. Ils les nomment communément leurs neveux, & il est rare qu'ils se servent en parlant d'eux, de termes qui répondent à celui de sujets. Quoiqu'ils ayent une autorité absolue, ils affectent de laisser chacun jouir d'une entiere liberté, & à les voir avec le commun du peuple, on diroit qu'ils sont tous égaux. Tandis que les plus petits chefs des Etats Monarchiques se font porter sur les épaules de leurs sujets, & se font rendre beaucoup de devoirs, les Chefs chez les Iroquois n'ont aucune marque distinctive, ni couronne, ni sceptre, ni gardes, ni haches consulaires qui puissent les faire discerner des autres habitants. La sorte de liberté dont tous les Particuliers semblent jouir sert à retenir les premiers Chefs, & les engage à ne commander rien qui puisse faire de la peine à quelqu'un, & être suivi d'un refus. Le peuple de son côté, persuadé qu'il est libre de refuser son consentement à ce que le Chef demande, se contente de cette idée d'indépendance, & obéit sans chagrin. Quoique les Chefs n'ayent aucune marque de distinction & de supériorité, & qu'on leur rende peu d'honneurs particuliers, on ne laisse pas d'avoir pour eux un certain respect, & surtout dans les affaires qui regardent les intérêts publics. Les Conseils s'assemblent par leurs ordres, & se tiennent dans leurs cabanes, à moins qu'il n'y ait une cabane publique destinée uniquement pour les Conseils. Les affaires se traitent toujours au nom des Chefs, qui président à toutes sortes d'assemblées, & qui ont une part considérable dans les festins, & dans les distributions générales. Enfin ils ont quelques autres prérogatives qui suivent la prééminence de leur état, comme ils ont aussi certains devoirs onéreux qui servent à contrebalancer les foibles avantages qu'ils peuvent avoir d'ailleurs.

Agoïanders.

Dans les tribus chaque famille particuliere a un Agoïander, Officier dont les fonctions sont de veiller aux intérêts de la Nation ; d'avoir l'œil au fisc, ou thrésor public ; de pourvoir à sa conservation, & de présider à l'usage qu'on doit faire de ce qui y est contenu. Ces Agoïanders sont toujours choisis par les femmes, qui remplissent, même quelquefois ces emplois, & on les fait simplement reconnoître dans les Conseils, sans les produire chez les Nations alliées, comme on fait à l'égard des Chefs.

Sénateurs ou Anciens.

Après les Agoïanders on compte les *Sénateurs*, c'est-à-dire, les vieillards, ou les Anciens. Le nombre de ces *Sénateurs* n'est point déterminé, & chacun

L'AMÉRIQUE.

a droit d'entrer au Conſeil pour y donner ſon ſuffrage, dès qu'il a atteint l'âge auquel on attribue la prudence, & l'expérience dans les affaires. Ceux qui compoſent ainſi le Conſeil ſçavent gagner l'eſtime de leurs compatriotes, & s'attirer une certaine autorité, ſelon le degré d'habileté qu'ils font voir.

Guerriers.

Le quatriéme & dernier corps des Nations Iroquoiſes eſt celui des *Agos-Kenrhagete*, ou des Guerriers, compoſé de jeunes gens en état de porter les armes. Les Chefs de tribus ſont ordinairement à la tête de ces guerriers, lorſqu'ils ont fait leurs épreuves d'exercices militaires, & qu'ils ſont capables de commander. Outre les Chefs ordinaires de la nation, les Guerriers en reconnoiſſent d'autres qui ſont poſitivement Chefs de guerre, & qui ont fait toutes les preuves néceſſaires de valeur, de conduite & de ſervice.

Des Conſeils.

Avant qu'on tienne un Conſeil, les femmes déliberent les premieres entre elles ſur les affaires particulieres ou communes qu'on doit agiter. Elles font ſçavoir enſuite aux Chefs de la Nation quelle eſt la nature de l'affaire en queſtion, afin qu'ils déliberent à leur tour. Les Chefs ſur ces avis convoquent une aſſemblée des Anciens de leur tribu, & ſi la choſe dont on doit traiter intéreſſe le bien commun, tous ſe réuniſſent dans le Conſeil général de la Nation. Les Guerriers ont auſſi leur Conſeil à part pour les matieres qui regardent leur profeſſion, mais tous les Conſeils particuliers ſont ſubordonnés à celui des Anciens, qui eſt comme le Conſeil ſupérieur; ce Conſeil a des ſéances qui ſont particulieres, & d'autres qui ſont publiques. Les premieres ſe tiennent pour déliberer ſur leurs différents intérêts de quelque nature qu'ils puiſſent être; & les ſecondes pour déclarer publiquement ce qui a été réſolu. Les ſéances publiques ſe tiennent encore pour toutes les affaires de la Nation qui demandent quelque ſolemnité, comme recevoir des Ambaſſadeurs, leur répondre, annoncer la guerre, pleurer les morts, &c.

Il n'y a gueres que les Anciens qui ayent voix délibérative dans les Conſeils; les Chefs mêmes & les Agoïanders n'oſeroient y ouvrir la bouche à moins que leur âge ne leur donnât cette liberté. Ils y aſſiſtent néanmoins quelquefois, mais c'eſt plutôt pour écouter, & pour ſe former que pour dire leur ſentiment. Ceux mêmes des Chefs qui ſont les plus eſtimés par leur capacité déferent tellement à l'autorité du Conſeil des Anciens, qu'ils ne font qu'expoſer par eux-mêmes, ou par des gens qui ſont à eux, le ſujet qui doit être mis en délibération, après quoi ils finiſſent toujours, en diſant : *Penſez-y, Anciens, vous êtes les maîtres ; ordonnez*. On délibere dans ces Conſeils avec beaucoup de poids & de réflexion, & chacun des opinants examine attentivement les raiſons pour & contre l'intérêt public, ou la juſtice. Après avoir mûrement peſé les circonſtances & les ſuites qui peuvent arriver au ſujet de l'affaire propoſée, ils rendent compte de leur déciſion, & la rendent ſi plauſible qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver. Cependant ils ne ſont pas toujours de même ſentiment; mais lorſque cela arrive, ils diſcutent chacun leurs raiſons avec tranquillité & modération, & enfin ils ne rompent leur Conſeil qu'après s'être trouvés tous d'accord. Comme le bien public eſt toujours le mobile de toutes leurs actions, ils ne tardent pas à revenir de leurs premieres opinions, ſi on leur fait ſentir qu'elles pouvoient porter atteinte aux intérêts de la Nation. Quelque ſoit leur zele pour le bien public, il

arrive quelquefois qu'ils ſongent à leur avantage particulier, & ſouvent les Chefs font jouer pluſieurs reſſorts ſecrets pour venir à bout de leurs deſſeins.

Orateurs.

Les Orateurs ſont ceux dont les Chefs ſe ſervent ordinairement dans leurs intrigues, & ces Orateurs qui ont communément aſſez de génie & d'éloquence portent la parole au Conſeil, & déduiſent avec art les raiſons qu'ils veulent faire trouver bonnes. Les diſcours qu'ils prononcent ne conſiſtent point en de longues harangues ; au contraire, les Iroquois demandent un diſcours vif & concis. Le ſtyle qu'ils employent eſt néanmoins figuré & métaphorique, mais il eſt varié ſuivant le différent caractere des affaires. L'Orateur a auprès de lui une ou deux perſonnes pour lui rappeller ce qu'il doit dire, pour lui rafraîchir la memoire ſur ce qui a été conclu, & pour veiller à ce qu'il diſe les choſes de ſuite & par ordre ; ce qui ſe fait néanmoins avec décence, & ſans qu'on l'interrompe. Les femmes ont leurs Orateurs femelles, qui parlent pour elles dans les Conſeils publics, & quelquefois elles choiſiſſent parmi les hommes un Orateur, qui parle comme s'il étoit une femme, mais cela ne ſe pratique gueres que dans les Ambaſſades, ou dans les aſſemblées des Nations.

Des affaires.

Parmi les affaires qui ſe traitent dans les Conſeils des Sauvages, il y en a de pluſieurs ſortes, ainſi que par-tout ailleurs ; ſçavoir de purement civiles, de criminelles, de police, & d'autres qui ſont proprement des affaires d'Etat, comme faire la guerre, ou la paix ; envoyer ou recevoir des Ambaſſadeurs ; contracter de nouvelles alliances, ou affermir les anciennes. A l'égard des démêlés qui arrivent dans les affaires civiles, ils ſont rares & finiſſent en peu de temps. L'union admirable qui regne entre les Iroquois, vient ſans doute de leur indifférence ſur les actions de leurs compatriotes, qui ſont maîtres d'agir comme ils veulent ſans craindre d'être blâmés, ou raillés par qui que ce ſoit d'une autre cabane. La jalouſie, l'avarice, ou le deſir de la vengeance cauſent quelquefois des déſordres parmi les Sauvages ; mais cela eſt peu fréquent, & le Conſeil des Anciens cherche auſſitôt à appaiſer les troubles par quelque tempérament.

Affaires criminelles.

Si quelqu'un d'une cabane a tué un autre de la même cabane, perſonne du village ne cherche à éclaircir le fait, parce qu'on préſume que celui qui a été tué l'a été légitimement, & que puiſqu'il devoit être plus cher à ſon meurtrier que toute autre perſonne, le dernier doit être plaint d'avoir été forcé d'en venir à de fâcheuſes extrémités. Ce droit de vie & de mort que ceux d'une cabane ſemblent avoir les uns ſur les autres, eſt encore plus ſenſible dans l'ancienne coutume qu'ils avoient, & qui regne encore en pluſieurs endroits, de tuer leurs vieillards lorſque l'âge les rendoit tout-à-fait inutiles. Les Algonquins & les autres Nations errantes de l'Amérique ſont beaucoup plus ſujettes à cette inhumanité, parce qu'étant preſque toujours en courſe, elles ne peuvent traîner ſans ceſſe des vieillards incommodes avec elles.

On vient de voir qu'on ne fait chez les Iroquois aucune information ſur un meurtre commis dans une cabane par un de ceux qui occupent la même cabane. Il n'en eſt pas de même lorſqu'une perſonne en tue quelqu'un d'une autre tribu, d'une autre cabane, d'un autre village, & encore plus d'une Nation étrangere ; car alors cette mort intéreſſe tout le public. Chacun prend vivement le parti du défunt, & cherche à appaiſer les parents aigris par la

perte qu'ils viennent de faire. Les parents & les amis du meurtrier mettent de leur côté tout en usage pour le garantir des effets de la vengeance des parents du mort. La satisfaction prescrite dans ce cas par la loi & l'usage consiste en soixante présents que le meurtrier fait offrir par le Chef de sa tribu, qui prononce un discours à chaque présent. De ces soixante présents les neuf premiers se mettent entre les mains des parents pour ôter de leur cœur toute aigreur & tout désir de vengeance. Les autres sont suspendus à une perche au dessus de la tête du mort. Dès que les présents sont acceptés les parents se regardent comme pleinement satisfaits ; mais s'il arrive qu'avant le temps de la satisfaction, ils se vengent sur le meurtrier ou sur quelqu'un de sa famille, alors toute la peine retombe de leur côté, & les premiers, délivrés de l'obligation où ils étoient, sont même en droit d'exiger les présents qu'ils auroient dû faire.

Des affaires d'Etat.

Les affaires d'Etat sont celles qui occupent davantage tous les esprits, & qui les remplissent d'inquiétude & de défiance. La crainte continuelle que les Sauvages, & principalement les Iroquois, ont des Nations voisines, est cause qu'ils veillent avec soin sur toutes leurs démarches pour profiter de toutes les conjonctures favorables de mettre sous main le désordre parmi elles, ou de se les attacher en se rendant nécessaires. Leur politique a sur ce point des ressorts infinis qui sont toujours dans le mouvement & dans l'action, & tandis qu'ils ménagent leurs alliés par des visites fréquentes & par des devoirs d'une civilité réciproque, ils sont entierement occupés au dedans à réfléchir sur ce qui se passe, à observer & à délibérer sans cesse sur les moindres évenements, à former leurs jeunes gens aux affaires, & à leur apprendre le style de leurs Conseils, & la tradition orale de l'histoire de leur pays. Ils s'efforcent à faire naître & à entretenir en eux ce caractere guerrier, qui fait leur tranquillité pendant la paix, & leur sûreté pendant la guerre.

Toutes les affaires se traitent par des branches & par des colliers de porcelaine qui tiennent lieu de paroles, d'écritures & de contrats. Cette porcelaine n'est point composée d'une certaine terre, comme celle qu'on fait à la Chine, au Japon & en Europe ; mais c'est une espece de coquillage extrêmement joli & qu'on admire pour la variété des couleurs. Les Sauvages regardent cette porcelaine comme une sorte de monnoye, & ils en font aussi leurs bijoux les plus précieux. Il y a deux especes de porcelaine, l'une blanche qui est la plus commune ; l'autre d'un violet obscur & qui est beaucoup plus recherchée & plus estimée que la premiere. La porcelaine qui sert pour les affaires d'Etat est toute travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce & gros à proportion. On les distribue en deux manieres, en branches & en colliers. Les branches sont composées de cylindres enfilés sans ordre à la suite les uns des autres comme des grains de chapelets. La porcelaine en est ordinairement toute blanche, & n'est d'usage que pour préparer à des présents plus considérables, ou pour terminer des affaires de peu de conséquence.

Les colliers sont longs & larges comme des ceintures, & les petits cylindres blancs & pourpre sont disposés par rangs & assujettis avec de petites bandelettes de cuir, dont on fait un tissu assez propre. La longueur, la largeur & la quantité des grains de couleur se proportionnent à l'importance

de l'affaire qu'on veut traiter. Les colliers communs & ordinaires sont de onze rangs de cent quatre-vingts grains chacun.

Mariages.

On trouve dans l'Amérique des Nations, où les hommes peuvent prendre plusieurs femmes, & d'autres où ils sont restraints à une seule. Ceux qui ont la liberté d'épouser plusieurs femmes ne s'attachent gueres qu'à deux ou trois, si l'on en excepte les Chefs qui prétendent avoir plus de privileges que les autres. Dans ces pays, où la pluralité des femmes est autorisée, il y a toujours une principale épouse dont le mariage est plus solemnel. Les Algonquins distinguent la premiere femme qu'ils ont épousée de toutes les autres, qui, comme dans les pays de l'Afrique, sont obligées de servir la principale épouse. Les Caraïbes ont, outre leurs femmes légitimes, des especes de concubines, qui sont pour l'ordinaire les esclaves qu'ils ont enlevées à leurs ennemis. Ils se marient quelquefois avec ces esclaves, mais elles conservent toujours les marques de leur servitude, c'est-à-dire, qu'elles ne peuvent jamais porter les brodequins ni les cheveux de la longueur de ceux des autres femmes, qui jouissent des droits de la liberté. Ces femmes habitent souvent ensemble sous un même toit chez les Nations Algonquines, & elles sont assez unies entre elles; mais chez les Caraïbes, elles habitent différents villages, ou si elles sont rassemblées dans un seul village, leur mari fait bâtir des cases séparées, où elles sont chacune avec leurs enfants.

La plus vieille femme d'une cabane est chargée du soin de marier les garçons & les filles qui y sont. Pour les garçons elles font hardiment les premieres démarches auprès des parents de quelques filles qui peuvent leur convenir; mais à l'égard des filles de leur cabane, ces vieilles sont obligées d'attendre qu'on les recherche. Cependant si une fille commence à passer l'âge ordinaire pour entrer en ménage, les vieilles ne manquent pas de chercher sécrettement les partis qui leur conviennent. Lorsque les parents d'un garçon & les parentes d'une fille sont convenus qu'on les mariera ensemble, les parents de l'époux envoyent un présent dans la cabane de l'épouse, & les parentes de celle-ci font aussi des dons à celles de qui elles en ont reçus. On croit que chez quelques Nations, les parents de l'épouse la conduisent tous ensemble chez son époux; mais cela se pratique différemment chez les Iroquois. L'épouse ne devant point quitter sa cabane y attend son époux, qui ne manque pas de s'y rendre à l'entrée de la nuit accompagné de tous ses parents. Aussitôt qu'il est entré, on le fait asseoir sur une natte vis-à-vis du feu, & sa nouvelle épouse lui apporte un plat de *sagamité*, ou de bouillie de bled d'inde, & se met à côté de lui. Le mari mange ce qui lui est offert, ne dit pas un mot à sa femme, qui lui tourne un peu le dos & affecte de ne pas le regarder. Lorsque le nouvel époux a mangé ce qu'il juge à propos, il se leve pour sortir & la cérémonie du mariage est terminée.

Quoique l'époux & l'épouse appartiennent toujours à la cabane de la mere de la femme, & ne soient point censés la quitter, quand même ils formeroient une cabane séparée, ils contractent diverses obligations envers leurs parents de part & d'autre. La chasse & la pêche du mari est toujours pour les parents de la femme, pendant que celle-ci doit avoir soin d'entretenir le feu dans les cabanes des parents de son mari, s'ils sont en voyage ou à

la pêche. Elle eſt obligée même de faire porter à ces cabanes une certaine quantité de bois, & elle ne manque pas de le faire auſſitôt que le mariage eſt arrêté, & qu'on a commencé les préſents. Alors toutes les femmes de la cabane de l'épouſe, aidées d'une partie de celles du village portent dans la cabane du mari pluſieurs faiſceaux de buches d'un bois choiſi exprès. L'épouſe, pour récompenſer celles qui l'ont aidée, donne à chacune de ſes amies autant de grandes cuillerées de ſagamité qu'elle a porté de charges de bois.

Au bout d'un an de mariage les deux époux n'ont plus à penſer qu'à leur propre ménage, & le mari eſt obligé de partager exactement avec ſa femme le produit de ſa chaſſe, ſoit qu'elle l'ait accompagné, ſoit qu'elle ait demeuré au village. Il eſt de l'honneur de l'époux que ſa femme & ſes enfants ne manquent de rien pour la vie & ſoient entretenus avec ſoin. On voit beaucoup d'union dans la plûpart des époux Américains; cependant il arrive quelquefois que le mari & la femme ſe dégoûtent l'un de l'autre, ſoit par mauvaiſe humeur, défaut de complaiſance, entêtements, ombrages & ſoupçons d'infidélité mal fondés ou réels. Alors ils ont recours au divorce & ſe ſéparent; mais ſi le tort eſt du côté de la femme, le mari diſſimule ſon chagrin autant qu'il lui eſt poſſible. Si par haſard il a des preuves convaincantes des infidélités que lui fait ſa femme, il ne manque jamais de s'abandonner à tous les excès de la jalouſie, & il ſignale ſa vengeance, en inſultant ſa femme en particulier, & en lui arrachant quelquefois avec les dents le nez & les oreilles; ſouvent même il lui enleve ſa chevelure, ſans que perſonne ait droit d'y trouver à redire. Les Braſiliens pouſſent les choſes encore plus loin, car ils tuent leurs femmes dans ces occaſions, & ils vont dire ſimplement à leurs beaux-peres: *j'ai tué ta fille parce qu'elle m'étoit infidelle.* Le pere ne répond rien autre choſe à ce diſcours ſinon, *tu as bien fait, elle le méritoit bien.*

Les Caraïbes & les Galibis puniſſent l'adultere avec beaucoup de rigueur, & n'épargnent pas plus les hommes que les femmes. Si c'eſt l'homme qui eſt ſurpris en faute, il eſt appellé en jugement en préſence de toute la Nation & après avoir eſſuyé une ſévere réprimande, chacun des aſſiſtants lui verſe ſur le corps un vaiſſeau plein d'eau bouillante. Enſuite on le remet au pouvoir de ſon épouſe, qui eſt accompagnée de ſes parents, & qui, avec leur ſecours, peut faire mourir ſon mari, ou lui pardonner l'affront qu'il lui a fait. La punition des femmes eſt la même quant aux réprimandes & à l'eau chaude; mais au lieu de la rendre à ſon mari, on la livre à ſes propres parents, qui, fâchés d'être contraints de reſtituer les préſents qu'ils ont reçus en mariant la coupable, l'enterrent ordinairement toute vive, ou lui font ſouffrir une mort lente & cruelle.

Si les époux qui ont recours au divorce ont des enfants, le mari reclame toujours les garçons; mais les meres, ſe regardant comme maîtreſſes de les laiſſer aller ou de les retenir, ne manquent pas de s'arrêter à ce dernier parti, & de prendre de juſtes meſures pour tromper leur attente. Les enfants eux-mêmes, élevés ſous les aîles de leurs meres, préferent auſſi à reſter avec elles.

Les femmes enceintes ſe ménagent peu pendant leur groſſeſſe, & travaillent

travaillent comme à leur ordinaire. Elles vont aux champs, portent de gros fardeau, & elles prétendent que ces exercices violents facilitent leurs couches & rendent leurs enfants plus robustes. On croiroit qu'elles ne souffrent pas en accouchant; mais c'est qu'elles ont assez de courage & d'empire sur elles-mêmes pour ne point marquer trop de sensibilité en cette occasion. Il y a des Nations où on donne impitoyablement la mort aux enfants qui viennent de naître, si leur mere en les mettant au monde a manqué de montrer la fermeté ordinaire aux femmes de ces pays-là. On croit que la foiblesse de la mere pourra influer sur l'enfant, & on aime mieux le priver de la vie, que de le voir dégénérer de la vertu de ses ancêtres. La même rigueur s'exerce sur les enfants contrefaits, & sur l'un de deux jumeaux, quand il arrive qu'il en naît. Les meres aiment leurs enfants avec une extrême passion, & quoiqu'elles ne leur donnent pas des marques de leur affection par des caresses, comme font les Européennes, leur tendresse n'en est pas moins réelle, moins solide & moins constante. Elles allaitent leurs enfants aussi longtemps qu'elles le peuvent, & ne les sevrent que par nécessité.

Le berceau des enfants sauvages de la nouvelle France consiste en une ou deux planches fort minces, & d'un bois fort léger, qui ont deux pieds & demi de long. Elles sont rétrécies par en bas & arrondies par le pied, pour donner la commodité de bercer l'enfant, qui est enveloppé de bonnes fourrures & comme collé sur ces planches. Les langes ou fourrures sont gênés sur le devant par de larges bandes d'une peau peinte qui prête peu, & qui sont passées & repassées dans des cordelettes d'un cuir fort qu'on fait regner aux deux côtés du berceau. On fait déborder considérablement ces langes au dessus du berceau, & on les rejette par derriere quand on veut faire prendre l'air à l'enfant, ou bien on les fait retomber sur un demi-cercle attaché au berceau, afin de préserver l'enfant du froid en hyver, & des piquûres des maringouins en été. Deux grandes longes d'un cuir fort qui sortent du berceau par le haut, fournissent aux meres la facilité de le porter partout avec elles, de le charger au dessus de tous leurs autres fardeaux quand elles vont aux champs, ou qu'elles en reviennent, & de le suspendre à quelques branches d'arbres, où l'enfant est comme bercé & endormi par le vent, tandis que les meres travaillent.

En sortant du berceau, les enfants commencent d'abord à se rouler sur la terre dans les cabanes, où les meres les laissent ordinairement tout nuds afin de les endurcir au froid, & dans la persuasion que leur corps prend une forme plus avantageuse. Dès qu'ils sont un peu grands, ils suivent leurs meres & travaillent pour la famille; c'est-à-dire, qu'ils vont puiser de l'eau à la riviere & qu'ils portent des charges de bois proportionnées à leur force & à leur stature. Les meres accoutument ainsi peu à peu leurs enfants à rendre service dans le ménage; mais d'ailleurs ils sont mal vêtus & fort négligés jusqu'à ce qu'ils entrent dans l'adolescence. Tout le temps que les meres sont maîtresses des garçons, car elles le sont toujours des filles, elles n'ont pas la force de les punir des fautes qu'ils peuvent faire. Elles les laissent agir en tout à leur volonté, sous le mauvais prétexte que l'âge & la raison pourront corriger leurs défauts. Pernicieuse maxime suivie

malheureusement par un grand nombre de peres & de meres, qui ne s'apperçoivent pas qu'il favorisent par leur négligence les mauvaises habitudes de leurs enfants. Le plus grand châtiment que les femmes sauvages employent contre leurs enfants est de leur jetter de l'eau au visage, ou au moins de les en menacer. Lorsqu'ils sont prêts à sortir de leurs mains pour passer sous la conduite de leur pere, la mere leur représente quels sont les devoirs auxquels ils vont être assujettis.

Les instructions que les peres donnent à leurs garçons consistent seulement dans des discours propres à échauffer leur courage, à leur bien apprendre les coutumes & les usages de la Nation, & à leur imprimer dans l'esprit quelle est la gloire qu'ils peuvent acquérir par leur adresse & par leur bravoure. On leur met en main pour cet effet un arc & des fleches, & peu à peu les jeunes gens deviennent fort adroits à se servir de ces armes.

Occupations des hommes.

Les occupations les plus laborieuses pour les hommes sont de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs cabanes ; de préparer les peaux dont ils font leurs vêtements ; de travailler à quelques petits meubles domestiques ; de mettre en état leurs équipages de guerre, de chasse ou de pêche ; enfin de songer à leurs ornements personnels. Ils ne commencent gueres à s'établir dans un endroit qu'ils n'en ayent examiné les avantages ou les inconvénients, & ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs villages. Ils les placent le plus souvent qu'ils peuvent au milieu de bonnes terres, sur une petite éminence & au bord de quelque ruisseau, qu'ils font serpenter, s'il est possible, tout autour de leurs villages. Au centre de ces villages il y a presque toujours une place assez grande pour contenir les habitants assemblés. Les cabanes sont trop serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à être quelquefois toutes brûlées, si le feu prend malheureusement à une seule d'entr'elles. Les rues sont peu alignées, parce que chacun bâtit à l'endroit qui lui paroît plus commode & plus avantageux.

Autour des villages les plus exposés aux attaques des ennemis, les habitants bâtissent une sorte de palissade composée d'un triple rang de pieux de quinze à vingt pieds de hauteur. Les pieux du rang du milieu sont enfoncés droits dans la terre & s'élevent perpendiculairement ; mais les pieux des deux autres rangs sont croisés & entrelacés les uns dans les autres, & doublés partout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. En dedans de cette palissade, les Sauvages pratiquent une espece de banquette avec des arbres couchés en travers, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre. Il y a de distance en distance des sortes de redoutes ou de guérites qu'on remplit de pierres pour se défendre de l'escalade, & d'eau pour éteindre le feu que les ennemis pourroient mettre. Les Sauvages montent à ces guérites au moyen de troncs d'arbres entaillés qui leur servent d'échelles.

La nature du terrein détermine la figure de l'enceinte d'un village, mais pour l'ordinaire elle est ronde, & la palissade n'a qu'une issue si étroite qu'on est obligé d'y passer de côté. On a soin aussi de laisser un intervalle raisonnable entre la palissade & les cabanes. Les plus gros villages n'ont gueres plus de cent cabanes qui sont d'un, de trois, de cinq ou même de

ſept feux, & dans leſquelles il y a quelquefois pluſieurs ménages. Les Sauvages des deux Amériques font leurs fortifications à peu près de la même maniere; mais il eſt moins ordinaire à ceux de l'Amérique méridionale & généralement aux peuples errants de recourir à ces ſortes de fortifications, à moins qu'ils ne ſoient actuellement en guerre, & qu'ils ne ſe trouvent exposés aux inſultes de leurs ennemis.

Les Eskimaux, les habitants du détroit de Davis, de la nouvelle Zembe & les Californiens ſe retirent dans des cavernes que la nature leur a préparées, ou ils en font leurs habitations, dans leſquelles ils paſſent un hyver fort rude & fort long, ſans oſer ſortir. Sur les bords de l'Orenoque, du fleuve des Amazones & dans quelques autres endroits, on voit des villages en l'air au milieu des marais. Il croît dans ces endroits des palmiers d'une hauteur prodigieuſe qui ſe trouvent fort près les uns des autres, & c'eſt ſur ces palmiers que les Naturels du pays conſtruiſent leurs habitations. Ils lient ces arbres l'un à l'autre par des morceaux de bois longs & forts, & ils forment ainſi une eſpece de plancher ſur lequel ils élevent leurs cabanes. Ces peuples, par cette façon de bâtir, ſe mettent à couvert des incurſions ſubites de leurs voiſins, des ſurpriſes des crocodiles & des tigres, de la piqûre des marigouins, qui ne peuvent s'élever ſi haut.

Les Nations errantes, comme celle des Algonquins, ne ſéjournant pas longtemps dans un même endroit, ſe contentent de faire des huttes extrêmement baſſes, où les hommes, les femmes, les enfants, les chiens couchent tous enſemble avec une malpropreté inſoutenable pour tout autre qu'eux. Les Caraïbes donnent à leurs caſes ou carbets communs une forme ovale, & les font d'environ ſoixante à quatre-vingt pieds de longueur ſur dix-huit à vingt de hauteur. Le toit & les murs ſont couverts de feuilles de latanier, de roſeaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qui ſont tiſſues les unes avec les autres, de façon qu'elles mettent l'intérieur des caſes parfaitement à couvert des injures de l'air. Les caſes particulieres ont la même forme que le carbet commun, & les femmes ont ſoin d'y entretenir la propreté en les balayant ſouvent. Les cabanes des Braſiliens ſont à peu près ſemblables, & comme une ſeule de leurs cabanes contient juſqu'à ſoixante & quatre-vingt perſonnes, cinq ou ſix cabanes ſuffiſent pour faire un village.

De tous les peuples ſauvages de l'Amérique, ce ſont les Iroquois & les Hurons qui ſe logent le plus commodément. Leurs cabanes ſont faites en forme de berceau de jardin, & elles ſont larges de cinq ou ſix braſſes, hautes à proportion & longues ſuivant la quantité des feux qu'elles contiennent. Celles qui n'ont qu'un feu ont environ trente ou quarante pieds de longueur, & chaque feu de plus augmente cette longueur de vingt à vingt-cinq pieds. Chacune de ces cabanes porte ſur quatre poteaux, qui ſont comme la baſe & le ſoutien de tout l'édifice. On plante dans toute la longueur des deux côtés & aux deux pignons des piquets, pour aſſujettir les écorces d'ormes qui en font les murailles & qui ſont liées avec des bandes faites de la tunique intérieure, ou de la ſeconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on a ſoin de couvrir auſſi d'écorces longues d'une braſſe & larges d'un pied ou

L'AMÉRIQUE.

de quinze pouces. Ces écorces sont attachées l'une sur l'autre comme l'ardoise, & on les assujettit en dehors avec de nouvelles perches semblables à celles qui forment le ceintre en dedans. Outre cela on les fortifie encore par de longues pieces de jeunes arbres fendus en deux qui regnent dans toute la longueur de la cabane de bout en bout, & qui sont soutenues aux extrémités du toit sur les côtés, ou sur les aîles par des bois coupés en crochets & disposés à dessein de distance en distance.

Les écorces, qui servent pour les murailles & le toit se préparent quelque temps d'avance. On les enleve des arbres dans le temps qu'ils sont en seve, & on les range l'une sur l'autre; après quoi on les gêne avec quelque chose de pesant, & on les laisse ainsi sécher. On fait la même cérémonie pour les perches & les bois de construction; c'est-à-dire, qu'on redresse ceux qui doivent être placés perpendiculairement, & qu'on a soin de courber ceux qui sont destinés à former le ceintre. Lorsque le temps de mettre la main à l'ouvrage est arrivé, on y invite la Jeunesse du village, & pour l'encourager à mieux travailler, on commence par lui faire un festin. Chacun employe ensuite son industrie, & en moins d'un ou deux jours le corps du bâtiment se trouve achevé. Alors ce sont les Particuliers pour lesquels on a bâti la cabane, qui sont chargés d'embellir l'intérieur & d'y ajouter les choses nécessaires pour leurs besoins. La place du milieu est toujours celle du foyer, dont la fumée en s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au sommet de la cabane, & qui sert aussi à y donner du jour. Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou reculer quand on veut. On bouche toujours l'ouverture dans les temps de grandes pluyes, ou quand il fait de certains vents impétueux, qui ne manqueroient pas de refouler la fumée dans les cabanes. Dans ces circonstances, il y a tout lieu de croire qu'on éteint le feu.

Autour du foyer & à quelque distance regne une estrade de cinq ou six pieds de profondeur & élevé de terre d'environ un pied. Ces estrades fermés de toutes parts, excepté du côté du feu, servent de lits & de siéges pour s'asseoir. On étend sur les écorces, qui en font le plancher, des nattes de joncs & des peaux ou fourrures. Lorsque les Iroquois veulent dormir sur ces lits, ils s'enveloppent dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux dans la journée, & passent la nuit aussi tranquillement qu'on le pourroit faire dans le meilleur lit. Les écorces qui ferment les estrades par le haut, & qui sont comme l'impérial de leur lit, tient lieu d'armoire & de garde-manger. Les Sauvages méridionaux ont au lieu d'estrades, des lits suspendus qu'on appelle hamacs. Ces lits sont faits d'un tissu de coton ou de fil d'écorce d'arbre, & on les attache aux principaux piliers des cabanes, ou à des arbres quand on est en voyage. Les portes des cabanes sont des écorces mobiles & suspendues en dehors par le haut. Autrefois les Sauvages ignoroient l'usage des serrures & n'en avoient pas besoin; mais depuis l'arrivée des Européens dans leur pays, ils ont appris qu'il étoit nécessaire d'enfermer les choses qu'ils vouloient conserver.

Habillements.

Les Eskimaux & les autres peuples de la terre du Labrador, du détroit de Davits & du voisinage de la nouvelle Zembe ont tout le corps couvert, excepté le visage & les mains. Ils se font des chemises avec les vessies &

les inteſtins des poiſſons, qu'ils coupent par bandes égales, & qu'ils couſent très-proprement. Cette chemiſe, qui a une eſpece de capuchon pour couvrir le col & la tête, deſcend ſeulement juſqu'aux reins. Elle n'a point d'ouverture ſur la poitrine, & pour empêcher qu'elle ſe déchire, elle eſt bordée à toutes les extrémités par un cuir noir fort délié. Sur cette chemiſe les Sauvages mettent une caſaque de peau de loup marin, de cerf ou d'autres animaux, qu'ils prennent à la chaſſe. Ces peaux reſtent garnies de leur poil, & ſont parfaitement bien préparées. Les peuples qui en font uſage les coupent par bandes & les couſent ſi bien les unes aux autres, qu'elles ne paroiſſent faire qu'une ſeule piece. Ils ſe font de cette maniere des caſaques qui deſcendent un peu plus bas que leurs chemiſes. Ils ont les cuiſſes & les jambes couvertes d'une ſorte de haut de chauſſe & de bas qui ſont de même étoffe, & ſemblent ne faire qu'un tout enſemble. Les femmes ſont habillées à peu près comme les hommes, excepté que leur caſaque deſcend juſqu'au gras de la jambe, & qu'elle eſt ſerrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement pluſieurs oſſelets fort pointus de la groſſeur d'une éguille de tête.

Les habillements des Iroquois & des autres Sauvages moins ſeptentrionaux conſiſtent en pluſieurs pieces qui ſont le brayer, une ſorte de tunique, les bas ou mitaſſes, les ſouliers & la robe. Le brayer eſt une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre, & les hommes ſe la paſſent entre les cuiſſes & ſe l'attachent avec une ceinture par devant & par derriere. La tunique eſt une ſorte de chemiſe ſans manches, faite de deux peaux de chevreuil, minces, légeres, dépouillées entierement de poils & découpées comme une frange au bas & à la naiſſance des épaules. Cette tunique, qui eſt particuliere aux Nations Huronne & Iroquoiſe, eſt de tous leurs vêtements celui qui leur paroît le moins néceſſaire, & pluſieurs s'en paſſent aiſément, ſurtout les hommes. Les bas ou mitaſſes ſe font d'une peau repliée & couſue qui s'étrécit dans le même ſens que la jambe, & à laquelle on laiſſe en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes ne les font pas monter plus haut que le genouil, & les attachent au deſſous avec des jarretieres ; mais les hommes les portent juſqu'à la moitié de la cuiſſe, & les contiennent en les liant ſur leurs hanches à la ceinture qui tient leur brayer.

Les bas n'ont point de pied, mais ils ſe trouvent renfermés dans des eſpeces de ſouliers d'une peau ſimple ſans talon & ſans ſemelle de cuir fort. Cette peau ſe fronce ſur les doigts du pied avec des cordes de boyaux, & tient en état les bas qu'on a introduits dedans. Quelques-uns font monter ces ſouliers juſqu'au milieu de la jambe, pour être moins incommodés des neiges. La robe eſt ſimplement une peau quarrée longue d'une braſſe ſur une braſſe & demie de largeur. Cette peau eſt quelquefois garnie de poils & vient d'un élan, d'un cerf, d'un daim, &c. Elle eſt toujours frangée en haut & en bas par des découpures de la peau même. Les Sauvages s'enveloppent dans ces robes, qu'ils portent d'une maniere négligée ſans les attacher, à moins qu'ils ne ſoient en voyage. Alors ils ſe les lient au milieu du corps, & s'il fait mauvais temps, ils s'en couvrent la tête.

Les Sauvages font peu d'apprêts pour préparer leurs peaux, ils les mettent

Maniere de préparer les peaux.

d'abord tremper dans l'eau aſſez longtemps, & après les avoir bien raclées ils les rendent douces & flexibles à force de les manier. De ſorte qu'elles ſechent pour ainſi dire entre leurs mains. S'ils les veulent adoucir encore davantage, ils les frottent avec un peu de cervelle de quelque animal. Les peaux qu'ils deſtinent pour être à l'épreuve de l'eau, comme celles dont ils font leurs ſouliers, ſont préparées différemment des autres. Ils les ſuſpendent au haut de leurs cabanes ſur des perches, attachées à ce deſſein aux poteaux qui ſoutiennent la cabane & qui environnent les foyers. La fumée, en s'élevant ſans être gênée comme dans nos tuyaux de cheminée, pénetre peu à peu les peaux ſans les jaunir, ni les noircir, & tient lieu de l'huile dont on ſe ſert en Europe. Toutes ces peaux ſont d'un très-bon uſage, & dans l'art de les préparer elles ne courent point riſque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe. Lorſque les Sauvages ſont preſſés de ſe ſervir d'une peau, ils ſe contentent de faire dans la terre un petit trou ſur lequel ils ſuſpendent une peau couſue en forme de poche & ſoutenue par de petites branches, qui l'aſſujettiſſent intérieurement dans toute ſa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri & d'autres matieres qui ne puiſſent pas s'enflammer, & de cette façon la fumée qui s'en exhale, ne ſortant point au dehors, pénetre bientôt cette peau, qu'on peut enſuite laver ſans craindre qu'elle ſe ride. Cette maniere de fumer eſt la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs.

Les Sauvages peignent auſſi leurs peaux, & ils y font des figures de différentes couleurs qui y donnent un certain agrément. La peinture qu'ils employent pour cela eſt une eſpece de minium ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre qui ſe trouve ſur les bords de quelques lacs ou de quelques rivieres. Ils ſe ſervent encore des ſucs & des cendres de certaines plantes. Pluſieurs peuples de l'Amérique ſe peignent le corps de ces mêmes couleurs, mais la prétendue beauté qu'ils ſe procurent par ce moyen leur cauſe un mal réel. Premierement on crayonne ſur leur chair le deſſein des figures qu'on doit y graver, & après avoir enſuite parcouru toutes ces lignes, en piquant avec des éguilles ou de petits oſſelets la chair juſqu'au vif, on inſinue dans les piquûres les couleurs qu'on veut. Cette introduction de matieres hétérogenes fait ordinairement enfler les chairs, & cauſe la fievre pendant quelques jours.

Entre les Sauvages ſeptentrionaux, il y a des Nations qui ont plus de goût que d'autres pour ces eſpeces de peintures. Elles ſont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride & vers la Louiſiane, que chez les peuples qui ſont plus au Nord. Les Iroquois ont admis cet uſage, mais les hommes ſont preſque les ſeuls qui ſe faſſent piquer, & la plûpart ne le font qu'au viſage. Les femmes de cette Nation ne veulent point recevoir cette coutume, & il n'y en a qu'un petit nombre d'entre elles qui ſe font tracer le long de la mâchoire une petite branche de feuillage, prétendant, par cette méthode, prévenir ou guérir le mal de dents. Les Sauvages outre ces peintures ineffaçables qu'ils ſe faiſoient autrefois ſur le corps, ſe barbouilloient encore avec des couleurs qu'ils pouvoient enlever & renouveller toutes les fois qu'ils en avoient envie.

Coëffures des femmes ſauvages.

Les femmes ſauvages ſont extrêmement jalouſes d'avoir de longs cheveux,

& l'affront le plus ſanglant qu'on pourroit leur faire ſeroit de les leur couper, parce qu'elles n'oſeroient plus alors ſe montrer. Leurs cheveux, & généralement ceux de tous les Sauvages, ſont très-beaux & du noir le plus foncé. Elles les graiſſent d'huile & ont un très-grand ſoin de les peigner. La plûpart les treſſent & les laiſſent pendre; mais les femmes Huronnes & les Iroquoiſes les partagent des deux côtés de la tête, les faiſant enſuite revenir par derriere, où elles les lient le plus près de la tête qu'il leur eſt poſſible. Elles reprennent ces cheveux pendants, y mêlent d'une certaine écorce concaſſée qui ſert à les conſerver, & après les avoir repliés de maniere qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille, préparée & enduite du vermillon le plus éclatant. Les Iroquoiſes ne ſe percent point le nez, les levres ni les joues, comme pluſieurs hommes de leur Nation & d'autres; elles ſe contentent de ſe faire trois trous aux oreilles & d'y paſſer quelques pendants de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fleche.

Les huiles dont les Sauvages ſe graiſſent le corps, pour ſe préſerver de vermine, les rendent très-puants & fort déſagréables à voir. Tous leurs autres ornements conſiſtent en des couronnes; des colliers qu'ils mettent autour de leur cou, & qui ſont faits de porcelaine taillée de différentes formes; des braſſelets de la même matiere, des ouvrages de plumaſſeries ou de poil tiſſu. Chacun ſe fait ainſi une parure ſelon ſon goût, tant qu'il eſt dans un âge propre à ces amuſements; car dès qu'un Américain a paſſé un certain âge, il ſe fait gloire de vivre dans une grande négligence, & de ne porrer plus rien de ſuperflu, afin de faire comprendre qu'il penſe à des choſes plus ſérieuſes.

Occupations des femmes.

Les femmes ſauvages ſont chargées de la culture des terres, de la préparation du manger & du ſoin d'élever leurs enfants. Le grain qu'elles ſemoient avant que les Européens leur en euſſent porté d'Europe, étoit le maïs, connu autrement ſous les noms de bled d'Inde, bled d'Eſpagne& bled de Turquie. En Canada les femmes commencent leur travail auſſitôt que les neiges ſont fondues. La premiere façon qu'elles donnent aux champs eſt d'y ramaſſer le chaume & de l'y brûler. Elles remuent enſuite la terre aſſez légerement; néanmoins elle eſt ſuffiſamment diſpoſée à recevoir le grain qu'on doit y jetter. Les champs qu'on doit enſemencer ne ſe rangent point par guerêts & par ſillons comme en Europe, mais par petites mottes rondes de trois pieds de diametre. On fait neuf trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de bled d'Inde qu'on a ſoin de couvrir. Toutes les femmes d'un village s'uniſſent enſemble pour travailler, & elles paſſent d'un champ à l'autre en s'aidant mutuellement. Elles ont d'autant moins de peine à ſe rendre ce ſervice les unes aux autres, que leurs champs n'étant poinr ſéparés par des hayes ou des foſſés, ne paroiſſent faire qu'une ſeule terre. Elles n'ont cependant aucune conteſtation ſur les bornes; car chacune ſçait reconnoître les ſiennes, ſans ſe jamais tromper.

La maîtreſſe d'un champ, diſtribue aux travailleuſes qui ſe propoſent pour l'aider le grain de ſemence, & outre le maïs, on ſeme dans l'Amérique de petites féves, des citrouilles d'une eſpece différente de celles d'Europe; des melons d'eau, & de grands tourneſols. Les féves ſe mettent dans la terre à

côté du bled d'Inde, dont la tige leur sert d'appui, comme l'orme à la vigne, mais les citrouilles & les melons sont cultivés dans des champs à part. Les femmes ont grand soin de tenir leurs champs bien propres, & elles en arrachent scrupuleusement toutes les mauvaises herbes jusqu'au temps de la récolte. Aussitôt que le bled est en état d'être moissonné les femmes s'assemblent de nouveau, & l'arrachent avec les feuilles qui environnent l'épi. Ces feuilles se tressent autour du bled pour le conserver, & les femmes invitent les hommes à leur prêter la main dans cette occasion. Les Sauvages séchent leur bled en le mettant sur de grandes perches, & sur l'auvent ou vestibule extérieur de leurs cabanes. Dans quelques endroits, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous côtés, afin que l'air puisse y jouer, & que le grain ne moisisse point. A la Floride on transporte le maïs dans des greniers publics, où il reste jusqu'à ce qu'on le distribue d'une maniere proportionnée au besoin de chaque famille, & au nombre des personnes qui les composent. A l'égard des citrouilles & des fruits, les Sauvages les conservent singulierement. Ils font des trous de quatre ou cinq pieds de profondeur dans la terre, les nattent en dedans avec des écorces ; placent ensuite leurs fruits, & couvrent les trous de terre. La neige, loin de gâter ces fruits, sert à les conserver, en ce qu'elle les garantit de la gelée.

La sagamité n'est autre chose qu'une sorte de bouillie que les femmes Sauvages font avec leur maïs, après l'avoir légerement grillé dans les cendres chaudes, broyé ensuite dans des mortiers de bois, & enfin vanné dans des paniers pliants faits de joncs. Tous les matins on prépare cette sagamité pour l'entretien de toute la famille, & aussitôt qu'elle est cuite, on la met dans des petits plats faits d'écorce ou de racines d'arbres. Le nombre de ces plats est toujours égal à celui des personnes qui sont dans la cabane. Il n'y a point d'heures réglées pour les repas, & chacun mange suivant son appétit, & au moment que la faim le presse. Outre les petits plats dans lesquels on met de la sagamité, les Sauvages en ont encore un grand plat rempli, & ce plat est destiné pour ceux qui viennent rendre visite au maître de la cabane.

Si un particulier de quelque considération fait une bonne chasse, ou une bonne pêche, il doit selon les occasions en faire des présents aux Anciens, à ses parents & à ses amis. Ces sortes de largesses mettent quelquefois les familles qui les font un peu à l'étroit, mais personne n'ose se dispenser de les faire. D'ailleurs il y a des circonstances, où chacun est obligé de fournir son contingent, & de contribuer aux dépenses publiques du village.

Quelques Nations dans l'Amérique septentrionale se nourrissent d'une sorte de grain qui pousse naturellement, & qu'on nomme *Folle Avoine*. C'est une plante marécageuse qui ressemble un peu à l'avoine, mais qui est mieux nourrie. Les Sauvages vont au temps de sa maturité la chercher dans leurs canots, & ils ne font que secouer les épis qui s'égrainent si facilement que les canots en sont bientôt remplis. Les Sauvages de l'Amérique septentrionale & méridionale mangent aussi plusieurs sortes de racines qu'ils préparent de diverses manieres.

Comme les peuples de l'Amérique ne sont point dans l'usage de fumer leurs terres, elles cessent peu à peu de produire suffisamment, & mettent

les

L'AMERIQUE.

les habitants d'un village dans la néceſſité de s'aller établir d'un autre côté, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. D'ailleurs, ſi le pays eſt froid, un autre inconvénient plus preſſant encore oblige les habitants à changer ſouvent de demeure. Les femmes ont coutume de porter tous les jours à leurs cabanes le bois de chauffage, & plus leur village reſte dans un même endroit, plus le bois en eſt éloigné; de ſorte qu'au bout de quelques années, elles ne peuvent plus ſupporter la fatigue de porter fort loin ſur leurs épaules de peſantes charges de bois. Lorſqu'il s'agit de tranſporter un village d'un lieu à un autre, les habitants prennent leurs meſures de bonne heure, & vont marquer dans les bois, la place des nouveaux champs qu'ils comptent faire cultiver. Par toute l'Amérique, ce ſont les hommes qui ſont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres Ce ſont eux auſſi qui en tout temps ſont obligés de couper le gros bois, dont les femmes ne peuvent venir à bout; en ſorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats, & de le tranſporter dans leurs cabanes.

Les femmes Sauvages ne ſement point de chanvre, ni de lin, parce que la terre produit d'elle-même pluſieurs plantes filacées, dont elles ſçavent faire uſage, & qu'elles mettent en œuvre ſans beaucoup de peine, & ſans ſe ſervir de fuſeau ni de quenouille. Telles ſont une ſorte de chanvre ſauvage, diverſes eſpeces de pites dont on tire un fil très-délié, & deux ou trois ſortes de cotoniers dont les femmes des Caraïbes font des hamacs. Les Iroquoiſes, & les habitants de la Nouvelle France font un fil de l'écorce du bois blanc, & fabriquent avec ce fil des ſacs à mettre les proviſions de leurs maris quand ils vont en voyage, des colliers ou des longes pour porter des fardeaux, & enfin divers autres petits ouvrages ſuivant leurs beſoins. Dans pluſieurs des choſes que les Iroquoiſes font avec ces différentes ſortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'élan, de bœuf ſauvage, ou d'autres animaux qu'elles teignent de diverſes couleurs. Pour faire ces teintures, elles ſe ſervent de pluſieurs ſucs exprimés de certaines plantes, ou bien elles mettent bouillir les choſes qu'elles veulent teindre avec des racines & des herbes dont elles connoiſſent l'effet. On employe, pour les coûtures des robes de peaux, des boyaux deſſechés d'animaux, ou des filaments tirés de leurs nerfs.

Guerres des Sauvages.

La guerre eſt pour les Iroquois, pour les Hurons, & ſans doute pour tous les autres Sauvages de l'Amérique, un exercice néceſſaire; car outre les motifs ordinaires qu'ils peuvent avoir de chaſſer des voiſins incommodes qui leur cauſent de l'ombrage, leurs loix fondamentales les obligent d'embraſſer la profeſſion des armes. On remarque chez ces peuples deux eſpeces de guerre; l'une particuliere, lorſqu'elle ne ſe fait que par de petits Partis, & l'autre générale lorſque la Nation marche en corps d'armée, & combat en ſon propre nom. Les Chefs des petits Partis, qui ſouvent ne ſont d'abord compoſés que de ſept ou huit hommes, ne conſultent pas toujours les Anciens de leurs villages, mais ces derniers ne s'oppoſent pas à leur entrepriſe ſi l'intérêt de la Nation n'en doit rien ſouffrir. Si au contraire les Anciens craignent que le nombre de ces Partis ne cauſe quelque dommage aux villages où ils ſe forment, ils agiſſent ſous main pour empêcher les Chefs de ſonger à ſe mettre en chemin. Si leurs intrigues ſecrettes n'ont pas réuſſi, ils

laiſſent partir ces Chefs, qu'ils parviennent bientôt à faire rentrer dans le village, en leur faiſant porter de faux avis.

Dans la crainte d'attirer ſur leur pays une guerre fâcheuſe en commettant quelque violence ſur les Nations voiſines, ces petits Partis détachés vont porter la guerre chez les peuples les plus reculés. Ils ſont quelquefois deux ou trois ans en chemin, & font juſqu'à environ mille lieues pour caſſer une tête, & enlever une chevelure. Cette petite guerre, à la bien conſidérer, n'eſt qu'un pur aſſaſſinat; mais les Sauvages ne la regardent pas dans ce point de vûe, & ils s'imaginent au contraire avoir fait une action glorieuſe & qui les honore beaucoup.

La guerre qui ſe fait de Nation à Nation eſt ordinairement fondée ſur quelques raiſons de jalouſie, ou d'aigreur, & ſi ces deux paſſions ſont parvenues à un certain degré, les Sauvages de l'une & de l'autre Nation cherchent tous les moyens imaginables pour en venir à une rupture éclatante. Leurs Conſeils des Anciens, des deux côtés, ne ſe déterminent néanmoins à la guerre qu'après de mûres & longues délibérations, & ils n'omettent rien pour s'aſſurer de tous leurs alliés à qui ils envoyent dans cette vûe des préſents de colliers. Lorſque la guerre eſt réſolue, & que toutes les meſures ſont bien priſes, on leve publiquement la hache, on l'envoye porter ſolemnellement aux Nations alliées, & on chante la guerre dans tous les villages. A la Floride, la maniere de déclarer la guerre étoit autrefois d'aller planter ſur les terres ennemies dans les paſſages les plus expoſés des fleches au ſommet deſquelles on attachoit un floccon de coton ou de laine. Pluſieurs peuples de l'Amérique ſeptentrionale ſubſtituent aux fleches un caſſe-tête peint de noir & de rouge; mais cette maniere de déclarer la guerre dans les formes eſt extrêmement rare. Peu ſcrupuleux ſur la juſtice de leur cauſe, les Sauvages le ſont encore moins à obſerver les anciennes formalités, & ne ſongeant qu'à opprimer leurs ennemis, leur ſeul but eſt de les ſurprendre, & de les accabler au moment qu'ils s'y attendent le moins.

Auſſitôt que la hache étoit levée, les Chefs de guerre ſe diſpoſoient à aſſembler des troupes, & ceux qui avoient deſſein de prendre les armes donnoient à ces Chefs un morceau de bois façonné & peint d'une maniere particuliere, comme le lien de ſon engagement. Alors on chantoit la guerre dans une cabane du Conſeil, où tout le monde s'aſſembloit pour prendre part au feſtin que le Général ou Chef de guerre donnoit à ſes dépens. Les Guerriers qui ſe trouvent à cette aſſemblée, car l'uſage s'en conſerve encore, y viennent parés de leurs armes, & peints d'une maniere affreuſe & biſarre, & propre à inſpirer la terreur. Le Chef qui leve la hache a le viſage, les épaules & la poitrine noircis de charbon. Il eſt armé, ainſi qu'un ou deux Aſſeſſeurs qu'il a à ſes côtés, avec ſa femme & ſes enfants, qui ſont ornés de leurs plus beaux bijoux. Après avoir chanté quelque temps, le Chef éleve la voix, & avertit tous les aſſiſtants qu'il offre le feſtin au Dieu de la guerre. Il adreſſe enſuite à cette Divinité une priere dont le ſens eſt à peu près en ces termes : » Je t'invoque, afin que tu me ſois favorable dans mon entrepriſe; » que tu ayes pitié de moi & de toute ma famille. J'invoque auſſi tous les » Eſprits bons & mauvais; tous ceux qui ſont dans les airs, ſur la terre & » dans la mer, afin qu'ils me conſervent & ceux de mon Parti, & que

» nous puissions après un heureux voyage revoir en paix notre pays «. Tous les assistants répondent, *ho ! ho !* & accompagnent des mêmes acclamations tous les vœux & les prieres du Chef.

Ce dernier éleve ensuite le chant, & commence à danser en frappant de son casse-tête un des poteaux de la cabane, & tous ceux qui sont présents imitent ce qu'ils voyent faire, & dansent aussi en donnant sur le poteau des coups de leurs morceaux de bois. Cette cérémonie est une déclaration publique de l'engagement que chacun a pris en secret avec le premier Chef; & c'est alors qu'on distribue des têtes de chiens aux Guerriers qui se sont le plus distingués dans les guerres précédentes. On recommence une nouvelle danse dans laquelle les plus braves Guerriers feignent de frapper quelqu'un des assistants, comme voulant faire sentir qu'ils ont ainsi assommé plusieurs de leurs ennemis; mais en même temps, ils font un présent réel à celui qui a reçu une insulte feinte. Lorsque le terme du départ est proche, ceux qui restent au village, prennent congé de ceux de leurs amis qui vont se mettre en chemin. Chacun veut avoir un gage de leur amitié, & change avec eux de robe, de couverture, ou de quelqu'autre meuble, ou habillement que ce puisse être. Souvent un Guerrier avant que de sortir du village est dépouillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du dégré d'estime, où il est parmi ses compatriotes, ou du nombre d'amis qu'il s'est fait.

Le jour même que l'armée quitte le village, tous les Guerriers dans leurs plus beaux habits, & chargés de toutes leurs armes, s'assemblent dans la cabane de leur Chef, ou Général. Pendant ce temps-là toutes les femmes portent les provisions à une certaine distance hors du village, & y attendent les Guerriers. Ceux-ci sont encore harangués par leur Chef, qui sort ensuite le premier en chantant seul la chanson de mort au nom de tous les autres. Les Guerriers marchent un à un derriere le Chef, & observent un grand silence. Lorsqu'ils sont hors de la palissade, ils font une décharge de leurs fusils, s'ils en ont, ou décochent une fleche en l'air, & le Chef continue à chanter en marchant jusqu'à ce qu'il soit hors de la vûe du village. Il fait tous les jours la même chose, & ne manque jamais en décampant le matin, de chanter sa chanson de mort, qu'il ne cesse de chanter que lorsqu'il est entierement hors de danger, & même de retour dans son village. Alors il est obligé de faire encore un festin pour remercier l'Esprit qui l'a favorisé dans son entreprise, & qui l'a ramené après l'avoir délivré de tous les périls auxquels il étoit exposé.

Dès que les Guerriers sont arrivés dans l'endroit où les femmes les attendent, ils se dépouillent de toutes leurs parures, & s'habillent en voyageurs, remettant à leurs épouses, ou à leurs parentes tout ce qui ne leur est pas absolument nécessaire; car ils se chargent le moins qu'ils peuvent.

Armes des Sauvages.

Les armes offensives & défensives des Sauvages étoient & sont encore en partie les mêmes dont on s'est servi presque partout depuis les premiers temps jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu. Ces armes sont l'arc & la fleche, le javelot, le casse-tête, ou la masse d'armes, le bouclier, la cuirasse & le casque. Les arcs des Sauvages sont faits d'un bois de cédre rouge, ou d'un autre sorte de bois fort serré qu'on durcit au feu. Ils sont droits, & à peu près de la hauteur d'un homme. Les fleches sont faites de

L'AMÉRIQUE.

roſeaux, & empennées de plumes de quelque gros oiſeau. Au lieu de fer, les Américains appliquent à leurs fleches avec une colle de poiſſon très-forte, des os, ou des pierres tranchantes & taillées à pluſieurs crans pour rendre la playe qu'elles font plus dangereuſe. La plûpart des Nations Caraïbes les empoiſonnent ; de ſorte que la moindre bleſſure en eſt mortelle. Les Sauvages rempliſſent de ces fleches leur carquois, qui eſt fait d'écorce, & couvert d'une peau paſſée & ornée. Quelques peuples ne ſe ſervant pas de carquois paſſent leurs fleches dans leurs cheveux de la même maniere dont en uſoient anciennement les Ethiopiens.

Le caſſe-tête, ou maſſe d'armes, tient lieu d'épée & de maſſue, & les Sauvages la font de racines d'arbres, ou d'un autre bois fort dur de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri ſur les côtés, & élargi, ou arrondi à ſon extrémité de la groſſeur du poing. Leurs boucliers ſont d'oſier, ou d'écorce converts d'une ou de pluſieurs peaux paſſées, & il y en a qui ne ſont que d'une peau fort épaiſſe. D'ailleurs on en voit de toutes grandeurs & de toutes ſortes de figures. Les cuiraſſes des Sauvages étoient auſſi un tiſſu de bois, ou de petites baguettes de jonc coupées par longueurs proportionnées ; ſerrées fortement les unes contre les autres, & enlacées proprement avec de petites cordes faites de peau de biche, ou de chevreuil. Les cuiſſards & les braſſards étoient de la même matiere, & toutes ces armes réſiſtoient aux fleches armées d'os, ou de pierres. Depuis que les Européens ont fourni aux Sauvages des fuſils, de la poudre & des balles, ils ont preſque abandonné leurs autres armes ſurtout les défenſives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mouſquet, ne ſont plus propres qu'à les embarraſſer, au lieu de leur être utiles. Ils ſe ſervent de nos épées de la même maniere que nous, mais il les attachent à des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des javelots, ou qu'ils portent à la main comme une pique.

Leurs marches.

La plûpart des voyages des Sauvages, ſoit pour paſſer en pays ennemi, ſoit pour tranſporter leurs villages ſe font par eau à cauſe de la commodité des lacs & des rivieres, qui coupent l'Amérique de tous côtés. La ſituation des Iroquois à cet égard eſt encore plus avantageuſe que celle des autres peuples de la partie orientale ; car ayant d'un côté le fleuve ſaint Laurent, & de l'autre l'Ohio, ou la belle Riviere qui tombe dans le Miſſiſſipi, ils ſont à portée d'aller partout au Levant & au Couchant, en ſuivant le cours de ces deux rivieres. Les voyages par eau ſe font au moyen des canots que les Sauvages ont ſoin de faire de pluſieurs grandeurs, & de différentes matieres, ſçavoir de peaux & d'écorce. Les Eskimaux & quelques autres peuples du Nord ont deux eſpeces de canots de peaux. Les uns ne ſont que pour une perſonne ſeule, & leur longueur eſt de douze juſqu'à quinze ou ſeize pieds. Ils ont la forme d'une navette de tiſſerand & ſont tout plats. Le deſſus eſt couvert de peaux comme le deſſous, & n'a qu'une ouverture au milieu dans laquelle l'homme paſſe pour ſe mettre ſur ſon ſéant. Il ferme cette ouverture comme une bourſe, & la ſerre contre ſon corps ainſi qu'une ceinture, de cette maniere l'eau ne peut entrer dans le canot, que l'homme gouverne avec un aviron double qui eſt terminé en forme de palette par les deux bouts. Les Sauvages rament avec tant d'adreſſe & d'activité, qu'il ſemble que le canot

glisse sur l'eau. Un javelot attaché aux côtés du canot par une longue corde sert au rameur à darder le poisson dont il se nourrit tout le temps qu'il est en voyage sur l'eau. Les autres canots sont de piéces de bois bien emboitées & liées ensemble, qu'on couvre ensuite d'un bout à l'autre de peaux de chiens de mer cousues comme les premieres. Ces canots sont quelquefois assez grands pour contenir cinquante & soixante personnes. Dans le temps calme, les Sauvages les conduisent à la rame; mais lorsque le vent peut leur servir à avancer, ils attachent au mât des voiles de cuir.

Quelques habitants de l'Amérique méridionale ont une autre sorte de bateau de cuir fort singulier. Il consiste en deux especes de vaisseaux taillés de la forme d'un canot & fait de peaux de loups marins, bien cousues & bien fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces vaisseaux par le moyen d'un tuyau à chacun, dont on bouche soigneusement l'orifice, après les avoir enflés comme un ballon. On les assujettit ensuite avec un chassis de bois composé de plusieurs barres, & on les attache l'un à l'autre, de maniere cependant que le devant soit plus approché que le derriere. Les barres du chassis sont disposées de façon que la plus longue va de la poupe à la proue & sert de quille pendant que les autres s'écartent d'un flanc à l'autre. On étend sur ce chassis une grande peau composée de plusieurs autres cousues ensemble, dont on attache les extrêmités aux quatre coins du chassis. Ceux qui doivent naviguer sur ces sortes de bâtiments s'asseyent sur cette peau, & rament avec une pagaye ou aviron à double palette comme celui des Eskimaux. Si le vent peut servir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pourroit se dissiper, il y a toujours sur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par lesquels on peut les souffler quand il est nécessaire. Pour coudre les ballons, on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on passe ou des arêtes ou des morceaux de bois, sur lesquels de l'un à l'autre on fait croiser par dessus & par dessous des boyaux mouillés, pour fermer exactement les passages de l'air.

Les canors d'écorce sont très-commodes pour les grands voyages & les seuls dont on puisse se servir dans ces cas-là; parce que leur légereté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il est plus aisé de les voiturer dans les lieux de portage. Ces endroits sont les saults & les cascades que les canots ne peuvent franchir. Alors les voyageurs qui descendent une riviere, ont soin de sortir de son canal beaucoup au dessus de la chûte d'eau s'ils ne veulent pas courir à une perte inévitable. Deux hommes chargent le canot sur leurs épaules & le transportent ainsi jusqu'au dessus ou au dessous des cataractes. Les autres voyageurs portent sur leur dos toutes les provisions. Si les Sauvages se trouvent en route pendant l'hiver, ils ont des especes de traîneaux sur lesquels ils rangent tous leurs équipages, & au moyen des raquettes qu'ils se mettent aux pieds, ils poursuivent leur route sans obstacles.

Les Guerriers marchent avec peu de précautions sur leurs terres, ou dans les pays qui ne leur sont pas suspects; car tandis que quelques-uns conduisent les canots, ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chasser. Ces chasseurs prennent diverses routes, & s'écartent les

L'AMÉRIQUE.

uns des autres, afin de ne pas se rencontrer sur la même proye, & le soir ils se rendent au lieu destiné pour la couchée. Tous les Sauvages, sans excepter les enfants, sçavent si bien s'orienter qu'on n'en voit gueres qui s'égarent. Leur campement, quand ils sont arrivés au lieu de la couchée, se fait en peu de moments. Ils renversent leurs canots sur le côté pour se mettre à l'abri du vent, ou ils plantent quelques branches de feuillages, & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns néanmoins portent avec eux des écorces de bouleau roulées & se dressent des especes de tentes. Lorsqu'il n'y a point de femmes, ce sont les plus jeunes de la troupe qui ont le soin d'allumer du feu, de faire bouillir la chaudiere, & enfin de faire le reste du ménage. Les Guerriers emmenent toujours avec eux quelques jeunes gens pour les servir ainsi, & apprendre en même temps le métier des armes.

Leurs précautions en pays ennemis.

La maniere dont les Sauvages font la guerre est redoutable à tous leurs ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre. Un petit Parti cherche à tomber à l'improviste sur quelques cabanes de chasseurs qu'ils enlevent pendant leur sommeil. Dans le temps même que toute l'armée marche en corps, les Chefs prennent toutes les mesures possibles pour arriver à un village, pendant que les hommes sont à la chasse ou à la pêche. A chaque campement qu'ils font, ils envoyent leurs découvreurs pour connoître le terrein, afin de profiter de leur rapport. Lorsque deux armées se rencontrent, elles ne manquent pas de pousser de grands cris, & d'en venir aux mains. Les troupes se battent avec acharnement, jusqu'à ce que l'un des deux Partis trop affoibli se mette en fuite, & alors les vainqueurs enlevent la chevelure à leurs ennemis, comme un trophée glorieux de leur victoire, & font le plus de prisonniers qu'ils peuvent.

Le siége des places par les Sauvages feroit penser qu'ils ont de certaines regles de l'art militaire, & qu'ils joignent à une valeur intrépide l'industrie & la ruse la plus rafinée. Si les assiégeants font des efforts incroyables pour surprendre la vigilance des assiégés, & pour vaincre tous les obstacles qu'on leur oppose, ceux-ci de leur côté n'omettent rien de ce qui peut servir à les défendre. Les feintes, les fausses attaques, les sorties vigoureuses & imprévues, les embuches, les surprises, tout est mis en usage de part & d'autre tour à tour. Cependant les siéges sont toujours de peu de durée, parce que les palissades n'étant que de bois & les cabanes d'écorces, les assiégés ont beau garnir leurs remparts avec des pierres & de l'eau, ils ont beau être attentifs à repousser les assaillants par une grêle de traits, ceux-ci portent chez eux la désolation avec leurs fleches enflammées, dont un petit nombre peut réduire tout le village en cendres, si le vent en favorise l'effet. Les assiégeants font leurs approches sans crainte au moyen de quelques planches qu'ils portent devant eux, & ils arrivent ainsi jusqu'au pied de la palissade qu'ils sappent avec la hache, ou à laquelle ils mettent le feu.

Il est impossible de bien dépeindre l'horreur qui regne dans un village surpris ou forcé. Le vainqueur, barbouillé de noir & de rouge d'une maniere propre à inspirer la plus grande terreur, court partout comme un forcené en chantant son triomphe & insultant au malheur des vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe sous sa main est immolé à sa cruauté, & le

L'AMÉRIQUE.

carnage ne cesse que lorsque la lassitude le force à s'arrêter. Comme les vainqueurs ne peuvent conserver tous les prisonniers qu'ils font dans un village dont ils se sont rendus les maîtres, ils donnent la mort à ceux qui pourroient les gêner dans leur marche, & n'emmenent que ceux qui sont en état de les suivre sans peine. Les Sauvages enlevent la chevelure à tous ceux à qui ils donnent la mort, & pour cet effet ils cernent la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derriere de la tête. Ils font quelquefois cette cruelle opération à des hommes vivants, qui n'en meurent pas toujours.

Traitement des prisonniers.

Le temps le plus rude pour les prisonniers de guerre, quand ils sont en marche à la suite de leurs vainqueurs, est la nuit; car tous les soirs on les étend sur le dos presque tout nuds, sans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque prisonnier, afin d'y lier leurs bras & leurs pieds étendus en forme de croix de S. André. On enfonce de plus un cinquieme piquet auquel on attache un collier qui prend le prisonnier par le cou, & le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec une espece de sangle, dont celui qui a soin du captif prend les deux bouts qu'il met sous sa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé si son prisonnier faisoit quelques mouvements pour se sauver. Cette posture est très-gênante en tout temps; mais elle est un supplice affreux dans l'été à cause des morsures des maringoins, qui occasionnent une inflammation & une démangeaison insupportables.

Lorsque les Guerriers approchent de leur village, ou de celui de quelques-uns de leurs alliés, ils députent un d'entre eux pour aller porter la nouvelle de leur retour pendant qu'ils font une halte. Le député en appercevant le village où il va entrer commence à faire le cri de mort qu'il répéte autant de fois qu'il y a eu de personnes de la troupe qui sont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri est fort perçant, fort lugubre & s'entend de très-loin, surtout sur la riviere & dans la nuit. Aussitôt on sort de toutes les cabanes du village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continue sa route redoublant de temps en temps son cri de mort, & il ne s'arrête qu'au milieu du village, où il se forme un cercle autour de lui. Alors ayant un peu repris ses sens, il dit à voix basse à l'un des Anciens commis pour l'écouter, le précis du voyage des Guerriers, le nom de ceux qui ont péri, & le genre de leur mort, sans omettre aucune circonstance de ce qui les concerne. Cet Ancien répete à haute voix tout ce qu'on vient de lui raconter, & après le récit chacun se retire dans sa cabane. Les parents de ceux qui sont morts, les pleurent & reçoivent les visites de leurs amis. L'Envoyé va passer la nuit dans sa cabane, ou s'il est Etranger il entre dans celles où il a quelque alliance de parenté, ou d'hospitalité. On lui donne à manger, après quoi il fait un récit détaillé de tout ce qui s'est passé dans l'expédition des Guerriers, & il reçoit les compliments qu'on lui vient faire sur son heureux retour. Dès que les premiers regrets sur la perte des Guerriers sont passés, on avertit tout le village par un nouveau cri, & on annonce publiquement l'avantage qu'on a remporté & chacun se livre à la joye.

Les Anciens & les parents des Guerriers, instruits de leur arrivée, députent

L'AMÉRIQUE.

au devant d'eux pour les féliciter ſur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchiſſements, & pour ſe charger de conduire les captifs. Le jour deſtiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs priſonniers, comme s'ils n'y prenoient plus aucun intérêt, & ſe rendent au village ſeuls marchant à la file, mais ſans chanter, ſans être peints & même en habits déchirés, pour faire entendre qu'ils viennent de loin. Cependant ceux qui ſont chargés du ſoin des priſonniers leur peignent le viſage avec du noir & du rouge, & ornent leur tête d'une couronne rehauſſée de plumes. On met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, & dans leur main droite une ſorte d'inſtrument, dont ils doivent accompagner leur chant de mort. Le plus apparent des captifs a au col un collier de porcelaine, & il eſt, ainſi que tous les priſonniers, preſqu'entierement nud. On les fait marcher un à un les bras liés par derriere un peu au deſſus du coude. Avant que ces malheureux captifs entrent dans le Village, leurs vainqueurs, chargés des chevelures qu'ils ont enlevées, reçoivent les compliments de leurs compatriotes. Alors ceux du village vont à la rencontre des priſonniers, & ſe font un cruel plaiſir de les maltraiter de pluſieurs manieres. Ils les mettent ſouvent tout en ſang par les coups de baguettes qu'ils font pleuvoir ſur eux, & quelquefois ces infortunées victimes de la vengeance de leurs vainqueurs ſuccombent ſous leurs cruels traitements. Dès que les priſonniers mettent le pied dans le village, on ceſſe de leur faire du mal, & on leur donne à manger. Enſuite on les oblige à chanter & à danſer, & on les promene de cabane en cabane pendant pluſieurs jours.

Dans cet intervalle le Conſeil s'aſſemble & délibere ſur le ſort des Captifs. Auſſitôt que les réſolutions ſont priſes, on fait un cri dans le village, & tous les habitants ſe rendent dans la place publique pour apprendre ce que le Conſeil a déterminé. Un Ancien déclare le partage qu'on a fait des priſonniers, & à quelles perſonnes on les deſtine, & enfin on les conduit dans les cabanes, auxquelles ils ſont donnés. Diverſes circonſtances peuvent être funeſtes à ces malheureux eſclaves, & leur perte eſt aſſurée ſi leur âge ou leur phyſionomie déplaît à la plus ancienne femme de la cabane, ou ſi cette même cabane eſt dans l'affliction pour la perte de quelqu'un. Lorſqu'on accorde la vie à un priſonnier, il eſt comme adopté dans la cabane, & remplace ceux qui ſont morts. Si au contraire il eſt condamné à mourir, ſon ſupplice eſt des plus affreux.

Tourments des priſonniers de guerre.

Le jour de l'exécution d'un priſonnier, on le peint de diverſes couleurs, après quoi on fait un cri dans le village pour inviter les habitants à venir prendre part au ſpectacle qui doit ſe paſſer dans la place publique. En cet endroit on attache un poteau, ou on dreſſe un quadre de bois en quarré, élevé ſur un petit échaffaut, & on allume du feu pour faire rougir des barres de fer, des poinçons, de méchantes haches, & des bouts de canon de fuſils. Dès qu'on a enlevé la chevelure du malheureux deſtiné à la mort, on l'attache au poteau, ou au quadre, on le déchire, & on le brûle peu à peu; & quelquefois on fait durer ſes tourments pluſieurs jours. La cruauté des peuples de l'Amérique, ſurtout celle des plus ſeptentrionaux, leur eſt particuliere. Ils s'acharnent ſur leurs priſonniers même après leur mort, & tandis que quelques-uns frappent ſur les écorces des cabanes pour obliger

l'ame

l'ame du défunt à abandonner le village; d'autres dépecent le cadavre, le mettent dans la chaudiere & le mangent.

Quelque temps après que la guerre est commencée, les peuples de l'Amérique songent à la terminer, & celui des deux Partis, auquel elle est la plus onéreuse, employe toutes sortes de moyens pour conjurer la tempête, & pour rétablir le calme. Dans cette vûe, il profite de toutes les circonstances favorables qui se présentent, & lorsqu'il croit pouvoir risquer quelques propositions de paix il envoye un Ambassadeur. Le vainqueur de son côté reçoit ordinairement ces propositions avec plaisir, & la tranquillité ne tarde pas à renaître de part & d'autre. Les Ambassadeurs choisis dans ces occasions sont toujours pris parmi les Anciens, & il faut qu'ils ayent une habileté & des talents reconnus pour les négociations. On leur donne leurs instructions sur leurs colliers, ou avec de petites buchettes de différentes figures, & qui ont divers sens, afin que d'une part ils n'oublient rien, & que de l'autre ils ne passent pas leurs ordres. Aussitôt que les Ambassadeurs ont été suffisamment instruits, ils se mettent en marche avec les présents qu'ils doivent faire. Plusieurs jeunes gens les accompagnent pour faire honneur au caractere dont ils sont revêtus.

Avant que d'arriver, le Chef de l'Ambassade envoye quelqu'un donner avis de son approche à ceux vers lesquels il est député. Il ne laisse pas de poursuivre sa route jusqu'à une demi-lieu environ de l'endroit où il doit exposer le sujet de sa venue. Alors il s'arrête & attend qu'on le vienne chercher. Pendant ce temps-là le Conseil du lieu, où l'envoyé de l'Ambassadeur a annoncé qu'il alloit paroître, députe quelques Anciens vers les Ambassadeurs, pour les inviter à entrer dans le village. Ces derniers se remettent sur le champ en chemin, & en arrivant ils trouvent une cabane préparée, & des jeunes gens pour les servir. Après un ou deux jours de repos les Ambassadeurs font leurs propositions, & présentent leurs colliers dans un Conseil public. Cette premiere audience est simplement pour écouter ce que les Ambassadeurs ont à dire, & on remet les réponses à un autre Conseil, afin de pouvoir dans l'intervalle peser mûrement les raisons pour ou contre la paix. Si on prend le dernier parti, on renvoye les Ambassadeurs avec de grandes marques de joye & d'amitié; quelquefois même on les fait suivre presque immédiatement par d'autres Ambassadeurs chargés de faire ratifier solemnellement le traité de paix en présentant le Calumet. Si le sentiment de continuer la guerre prévaut dans le Conseil, c'est un malheur pour les Ambassadeurs, car le droit des gens n'est point respecté chez les Sauvages, & on les assomme sans scrupule. Vers la Louisiane & sur les bords du Missisipi, les peuples sont un peu moins féroces, & ont coutume de porter plus de respect à ceux qui sont revêtus du caractere d'Ambassadeurs.

Maniere dont se fait la paix.

Le Calumet de paix est fait d'une pierre rouge, polie comme du marbre, & percée de façon qu'un bout sert à recevoir le tabac, & l'autre s'enclave dans un manche qui est un bâton de deux pieds de longs, gros comme une canne ordinaire, & percé par le milieu. Ce Calumet est orné de diverses plumes d'oiseaux de différentes couleurs, & les Sauvages lui portent un grand respect, & ont une danse particuliere en son honneur. La danse du Calumet ne se fait que pour des sujets considérables comme un traité de paix, une

L'AMÉRIQUE.

assemblée pour la guerre, une réjouissance publique, la réception de quelque personne d'un haut rang, &c. L'hiver, la cérémonie se fait dans une cabane; mais l'été, elle se passe en rase campagne. Au moment que la place est choisie, on l'environne d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre de leurs feuillages, pendant l'ardeur du soleil. On étend ensuite au milieu de la place une grande natte de jonc peinte de plusieurs couleurs, qui sert de tapis pour mettre avec honneur le Génie protecteur de celui qui fait la danse. Au côté droit de ce Génie, qu'ils appellent *Manitou*, ils posent le Calumet, & font un trophée de leurs armes.

Les choses ainsi préparées, & l'heure de la danse approchant, tous ceux qui sont nommés pour chanter prennent la place la plus honorable sous les feuillages, & tout le monde s'avance ensuite, & se range aussi à l'ombre & en cercle. Chacun doit en passant rendre hommage au Manitou, en jettant sur lui de la fumée de tabac. Lorsque tous les assistants sont placés, celui qui doit commencer la danse paroît au milieu de l'assemblée, & va d'abord avec respect prendre le Calumet, & le soutenant des deux mains, il le fait danser en cadence, s'accordant assez bien avec l'air des chansons. Il lui fait faire diverses figures, tantôt il l'expose aux yeux de l'assemblée, le tournant de tous côtés, & tantôt il le présente au soleil, comme s'il l'invitoit à fumer. Dans un autre moment il l'incline vers la terre, ou lui étend les aîles comme pour voler; d'autrefois il l'approche de la bouche des assistants afin qu'ils fument, & toutes ces choses se font en cadence. Telle est à peu près la premiere scene du ballet, ou danse du Calumet. La seconde consiste en un combat qui se fait au son d'une espece de tambour. Le danseur fait signe à quelque Guerrier de venir prendre les armes qui sont sur la natte, & l'invite à se battre. Celui-ci s'approche, prend l'arc & la fleche avec la hache d'armes & commence le combat contre l'autre, qui n'a point d'autre défense que le Calumet. Ce spectacle est fort agréable, parce que sans perdre la cadence, l'un attaque, l'autre se défend; l'un porte des coups que l'autre pare avec adresse; l'un fuit, l'autre poursuit, & celui qui fuyoit tourne le visage, & fait à son tour fuir son ennemi. Tous ces pas & ces mouvements sont faits avec tant de mesure, au son réglé des voix & des tambours, qu'ils pourroient passer pour une assez belle entrée de ballet en France.

La troisieme & derniere scene de la danse est composée d'un grand discours, que fait celui qui tient le Calumet. Il raconte les batailles où il s'est trouvé, les victoires qu'il a remportées; il nomme les Nations, les lieux où il a eu l'avantage & les captifs qu'il a faits, & pour récompenser celui qui préside à la danse, il lui fait présent d'une belle robe de castor ou de quelque autre chose. Aussitôt que la robe est livrée, celui qui l'a reçue va présenter le Calumet à un autre, celui-ci à un troisieme, & ainsi de tous les autres jusqu'à ce que tous ayent fait leur devoir. Le Président de l'assemblée donne le même Calumet à la Nation qui a été invitée à cette cérémonie, pour marque de la paix éternelle qui sera entre les deux peuples.

Du Commerce.

Il y a des Calumets de paix & des Calumets de guerre, & le signe le plus commun pour distinguer ceux de la derniere espece est une peinture rouge, dont le tuyau du Calumet se trouve couvert par place. Le Calumet est nou-

ſeulement un ſymbole de paix ou de guerre ; mais il l'eſt encore du commerce. Les Nations Sauvages ont de tout temps trafiqué enſemble par troc de denrées contre denrées. Chaque Nation a quelque choſe de particulier qu'une autre n'a pas, & le commerce fait circuler toutes choſes d'un lieu à un autre. Les marchandiſes ſont des grains, de la porcelaine, des fourrures, des robes, du tabac, des nattes, des canots, des ouvrages en poil d'orignal, de porc-épi, de bœuf ſauvage, des lits de coton, des uſtenſiles de ménage, des Calumets, en un mot, de tout ce qui eſt en uſage dans ce pays pour les beſoins de la vie.

Les feſtins & les danſes que font les Sauvages, en allant en traite chez les autres Nations, font de leur commerce un divertiſſement & des fêtes. Leur maniere de traiter ſe fait par voye de préſents, & il y en a qui ſe font au Chef, & en gros au corps de la Nation avec qui on commerce, & qui répond toujours par un équivalent. Cette eſpece de préſent eſt regardé comme une ſorte de droit levé ſur les marchandiſes, & ce n'eſt qu'après l'avoir payé que le marché eſt ouvert. Les peuples trafiquent de Particulier à Particulier, & d'une cabane à l'autre. On envoye à l'une de ces cabanes la choſe qui eſt en vente, de-là on renvoye quelqu'autre choſe qui en eſt le prix ; mais ſi l'on n'eſt pas content, on la fait reporter dans le lieu d'où elle eſt venue, & on retire ſa marchandiſe, à moins qu'on n'offre quelque choſe de mieux ou qui plaiſe d'avantage. L'eſtimation & l'envie d'avoir quelque choſe en reglent ſeules le prix, & il faut que les Etrangers veillent attentivement à ne ſe pas laiſſer tromper, car les Sauvages ſont un peu fripons avec eux.

Maladies.

Les différents peuples de l'Amérique jouiſſent ordinairement d'une ſanté inaltérable. Cette excellence de tempéramment vient ſans doute de la maniere dont on les éleve dans leur enfance, des exercices violents qu'ils prennent & de la ſimplicité des mets dont ils ſe nourriſſent. On voit parmi eux peu de gens contrefaits de naiſſance ; ils ne ſont ſujets ni aux gouttes, ni aux gravelles, ni aux apoplexies, ni aux morts ſubites, & ils ne connoîtroient peut-être pas la petite vérole, le ſcorbut, le pourpre, la rougeole & la plûpart des autres maladies épidémiques, ſans le commerce des Européens. Les ſeules maladies qui affligent les Sauvages, ſont des maladies ſcrophuleuſes & une eſpece de phtiſie qui, les minant peu à peu, en conduit pluſieurs au tombeau. S'ils peuvent éviter ces ſortes d'infirmités, qui les attaquent ordinairement à la fleur de l'âge, & les accidents qu'on ne peut pas toujours parer, ils parviennent à une extrême vieilleſſe.

Les Sauvages ont deux eſpeces de médecine, ſçavoir, la naturelle qu'ils tirent des plantes & du régime, & celle qui ſe fait par la voye de la divination. Dans ce dernier cas ils ont recours à leurs Devins ou Jongleurs, qui après différentes préparations font ſouffrir pluſieurs tourments aux malades, & leur perſuadent enſuite qu'ils ſont guéris. S'ils viennent à mourir, les Jongleurs ont toujours des excuſes prêtes, pour mettre cet accident ſur le compte du malade qui aura, ſelon eux, manqué à quelque choſe d'eſſentiel qu'on lui avoit preſcrit.

Sépulture des Sauvages.

Lorſqu'un malade eſt expiré, on donne les premiers ſoins à ſon cadavre pour le préparer à la ſépulture. Chaque cabane a des hommes qui lui ſont attachés, & dont l'emploi eſt d'avoir ſoin des morts. On les appelle au moment

L'AMÉRIQUE.

qu'on en a besoin, & ils s'emparent du défunt, dont ils lavent d'abord exactement le corps. Ils le graissent ensuite de leurs huiles, lui peignent le visage & la tête, afin qu'on n'y puisse voir les horreurs de la mort ; l'habillent depuis les pieds jusqu'à la tête, l'ornent de ses colliers & de ses différents atours, & après l'avoir mis dans la situation où il doit être dans le tombeau, & l'avoir enveloppé d'une belle robe de fourrure toute neuve, ils le placent sur une estrade élevée, où il reste exposé jusqu'au jour destiné pour la sépulture.

Quelques peuples de l'Amérique septentrionale ont trouvé moyen de préserver de la corruption les corps de leurs Chefs, & des personnes les plus considérables de leur Nation, sans y employer les baumes & les aromates qui étoient en usage chez les Orientaux. Ils écorchent habilement le cadavre, après en avoir fendu la peau le long du dos, & ils décharnent proprement les os sans toucher aux jointures qui en font les liaisons, pour laisser le squelette dans son entier. Ces os sechés pendant quelque temps sont ensuite renfermés de nouveau dans leur propre peau, qu'on a eu soin d'adoucir & de préparer, & on la coût en y inférant du sable fin, qui remplit si bien tous les vuides, qu'on doute si l'on a touché au cadavre. On porte enfin ces corps sur une estrade élevée au fond de la cabane, qui leur sert de temple, & on met aux pieds du corps, dans des corbeilles bien fermées, les chairs qu'on a fait secher & boucanner à la fumée ou à l'air.

Lorsque le corps d'un mort est habillé & placé sur l'estrade dans la cabane qu'il a occupée pendant sa vie, les plaintes qu'on avoit été obligé de contraindre jusqu'à ce moment, commencent à se faire entendre. Elles se font néanmoins avec un certain ordre & une certaine cadence, & durent aussi longtemps qu'un Ancien qui est présent le veut permettre ; car sitôt qu'il impose silence, tout se tait & on n'entend plus aucune plainte. Il n'y a gueres que les femmes qui pleurent ainsi les morts ; les hommes les regrettent également, mais ils le font d'une maniere plus noble, & qui n'a rien de foible. Ils se contentent de faire des festins, dans lesquels ils chantent d'une maniere plus lugubre qu'à leur ordinaire.

Les premieres lamentations n'ont pas plutôt cessé, qu'un des habitants de la cabane se détache pour donner avis au Chef de la Tribu de la perte qu'on vient de faire. Celui-ci se charge à son tour de faire publier cette nouvelle dans tout le village. Il députe en même temps dans tous les villages voisins, où le défunt avoit des alliances, & si c'est un Chef, on fait autant qu'il est possible, avertir tous ceux de la Nation, afin qu'on vienne de toutes parts lui rendre les derniers devoirs. Cependant on frappe sur des écorces, & on fait beaucoup de bruit pour obliger l'ame du défunt de s'éloigner de son corps, & d'aller rejoindre ses Ancêtres.

Les parents & les amis du mort étant avertis de son décès, se rendent à sa cabane, où chacun se place sans rien dire. Lorsque l'assemblée est formée, la plus ancienne femme de la cabane commence un discours, dans lequel elle fait un détail circonstancié de tout ce qui s'est passé à l'égard du mort, depuis les premiers symptômes de sa maladie jusqu'au moment de son trépas. Ce discours fini, les pleurs se renouvellent, & toutes les femmes, tant celles de la cabane que celles qui se trouvent présentes, accompagnent

leur musique de leurs larmes. Ces pleurs sont interrompus par quelqu'un des Chefs ou des gens considérables qui impose silence, pour faire une espece d'oraison funebre, qui contient ordinairement des fables de leur religion, les faits héroïques de leurs Ancêtres, les éloges du mort & les motifs que les parents doivent avoir de se consoler de sa perte. Ces discours, sans être préparés, ne laissent pas d'avoir une certaine éloquence naturelle & pathétique, qui met dans tout leur jour les belles qualités du défunt, & qui n'omet aucune des considérations propres à tempérer la douleur des assistants, & principalement de ceux qui y prennent le plus grand intérêt.

Aussitôt qu'on a congédié cette assemblée générale, on invite successivement les familles particulieres pour venir pleurer à leur tour, & chacun a son jour & son temps déterminés pour cette cérémonie. Celle qui a déjà fait le détail de la maladie du mort recommence le même récit toutes les fois qu'il vient quelqu'un de nouveau, & un homme fait aussi un nouveau panégyrique ; de cette façon, tout le temps que le malade est exposé, il est pour ainsi dire loué & pleuré sans intervalle. Les regrets que la présence du mort cause dans sa cabane, semblent y faire oublier le soin de préparer à manger : à l'exception des enfants, qui font rôtir quelques grains de maïs, tout le monde passera deux ou trois jours sans prendre aucune nourriture.

Le jour de l'enterrement, le Chef fait faire le cri dans le village dès le matin, afin que dans chaque cabane on fasse chaudiere pour le défunt. Les Sauvages ne prennent & ne réservent rien de la chaudiere qu'ils ont dressée, & ils la distribuent toute entiere en divers plats qu'ils envoyent dans des cabanes différentes, d'où on a le soin de leur répondre par de mêmes civilités. C'est ainsi qu'ils se consolent mutuellement dans le deuil commun, & on peut appeller cet usage une fête, car pour une chaudiere qu'ils ont préparée, il leur vient de divers endroits une abondance de mets dont ils peuvent faire un festin. Le troisieme jour après le trépas est ordinairement celui de la sépulture, à moins que des considérations particulieres n'obligent à différer plus longtemps, comme il arrive quand le mort est d'un rang à exiger que les Chefs des villages éloignés se rendent à ses obseques ; ce qui ne peut quelquefois se faire dans un espace aussi court que celui de trois jours. Alors on differe la cérémonie jusqu'au septieme ou même jusqu'au neuvieme jour.

Tout étant prêt pour les obseques, on fait le cri dans le village & de toutes parts on se rend à la cabane du mort, où les pleurs & les lamentations éclatent encore vivement. Ceux qui ont pris soin du cadavre jusqu'à ce moment le placent sur une espece de brancard semblable à une bierre ouverte, & le portent à quatre sur leurs épaules jusqu'au lieu de la sépulture, où tout le monde l'accompagne dans un profond silence. Un moment avant que de mettre le cadavre dans la fosse, le maître des cérémonies lui coupe au sommet de la tête un toupet de cheveux qu'il donne à son plus proche parent.

Chez les Natchez à la Louisiane, le Chef & la femme du Chef, c'est-à-dire sa mere, ou bien celle de ses tantes ou de ses sœurs du côté maternel à qui on rendoit les mêmes honneurs qu'à lui-même, avoient l'un &

L'AMÉRIQUE.

l'autre un certain nombre de perſonnes qui leur étoient attachées, & qui devoient les ſuivre dans le tombeau. Ces perſonnes, dont l'unique occupation étoit de ſuivre celui ou celle à qui elles appartenoient, & de veiller à leur conſervation, étoient entretenues aux dépens du Chef. S'il mouroit, ceux qui ſe trouvoient dans l'obligation de l'accompagner dans l'autre monde n'avoient pas même la liberté de choiſir le genre de leur mort, & il falloit qu'ils ſuiviſſent en cela l'uſage établi, & qu'ils mouruſſent en cérémonie. Tandis que le corps du défunt ou de la défunte étoit encore expoſé ſur la pierre qui ſe trouvoit à l'entrée de leur temple, on paſſoit au col des malheureuſes victimes une longue corde qui les lioit toutes enſemble, & deux hommes forts tenoient les deux extrémités de cette corde. En cet état les dévoués à la mort commençoient une eſpece de danſe, & au bout de quelques moments les deux hommes ſerroient la corde & étrangloient les infortunés danſeurs, qui s'efforçoient de garder la meſure en mourant.

D'autres Nations ſauvages ſe contentent de mettre dans la tombe ou la bierre d'un mort, les habits dont il eſt revêtu, quelques petits pains, un peu de ſagamité, ſa chaudiere, ſon ſac, ſon Calumet, une courge pleine d'huile, un peu de porcelaine, un peigne, des armes, des couleurs pour ſe peindre, & quelques autres bagatelles ſemblables, pour ſes proviſions dans l'autre monde. Leurs foſſes ſont de petites loges creuſées en rond comme des puits ; on les natte en dedans de tous côtés avec des écorces, & après y avoir poſé le cadavre, on y fait une voûte preſque au niveau de la terre avec des écorces ſemblables & des pieux qu'on charge de terre & de pierres à une certaine hauteur. On enferme enſuite tout cette eſpace en bâtiſſant au deſſus une loge avec des écorces ou des planches, ou on l'environne avec des perches qu'on aſſujettit par le haut où on les réunit enſemble. Par cette méthode ces tombeaux ont une forme conique ou pyramidale. La cérémonie de l'enterrement ſe termine en pluſieurs endroits par un exercice de force & d'adreſſe, dont les jeunes garçons, les jeunes femmes & filles donnent le ſpectacle. Un des Chefs, qui a préſidé à la ſépulture du défunt, jette de deſſus la tombe au milieu de la troupe des jeunes garçons, ou met lui-même entre les mains d'un des plus vigoureux un bâton de la longueur d'un pied, que tous les autres s'efforcent de lui arracher, & qu'il tâche de défendre de tout ſon pouvoir. Le même Chef lance un ſemblable bâton parmi les femmes & les filles, qui ne font pas de moindres efforts pour le ravir, ou pour le conſerver. Après ce combat qui dure aſſez longtemps, on donne le prix qu'on a deſtiné au vainqueur, à celui ou à celle qui a trouvé moyen de ſe ſaiſir du bâton & d'empêcher les autres de le lui ôter.

Deuil.

Le deuil chez les Sauvages a auſſi ſes loix conſacrées par un uſage de temps immémorial. Après les premiers jours, pendant leſquels le cadavre a été expoſé dans la cabane & qui ſont un temps de pleurs continuels, il y a dix jours encore de grand deuil, & enſuite une année ou deux, dans le cours deſquelles le deuil eſt plus modéré. Les loix du grand deuil ſont très-auſteres ; car pendant ces dix jours, ceux qui obſervent exactement le deuil ſe barbouillent le viſage de terre ou de charbon, après s'être fait couper les cheveux. Ils affectent la plus dégoutante malpropreté, & ſe tiennent dans un coin de leur cabane ſur leur natte, la face contre terre, ou tournée


AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
Divisée en ses Grandes Régions et Possessions
Dressée sur les nouvelles Relations et Observations par J.B. Nolin Ge.
Pour servir a l'Introduction. a l'Histoire Universelle du Baron de Puffendorf.
Septentrion
Midi
Occident
Orient
Mer du Sud
Mer Pacifique
Mer du Nord
Ocean Atlantique
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Tropique du Capricorne
Terre Ferme
Amazones
Perou
Bresil
Paraguay
Chili
Terre Magellanique
Guiane
Castille d'Or
N.le Grenade
I. de la Passion
I. de Cocos
I. Galapes
I.s de Galego
I. du Trepied
Terre découverte par le Capitaine David Anglois
I. Juan Fernandes
I. de la Roche
I. Fernand de Noronha ou Dauphine
Penedo S. Pedro
I. de l'Ascention
I. de la Trinité
I. Martin Vaz
Terre veüe par Amerique Vespuce en 1503
Carthagene
Caracas
Quito
Lima
Cusco
Potosi
la Plata
Valparaiso
S. Iago
Buenos Ayres
Valdivia
Chiloe
Détroit de Magellan
Olinde ou Fernambouc
S. Salvador
Rio Janeiro ou Enero
S. Paul
Milles ou Minutes d'un degré de G. Cercle
Lieües Marines et G. Lie.s de France
Grandes Lieües d'Espagne
Lieües cómunes de France

vers le fond de leur estrade. Ils s'enveloppent la tête dans leur couverture, qui est la plus vieille & la plus sale qu'ils puissent trouver. Ils ne regardent ni ne parlent à personne, si ce n'est par nécessité, & alors ils le font à voix basse. Ils se croyent dispensés de tout devoir de civilité & de bienséance à l'égard de ceux qui viennent leur rendre visite. Ils ne mangent rien que de froid, ils n'approchent point du feu, même en hyver, pour se chauffer, & ne sortent que la nuit pour leurs besoins. Dans le petit deuil, ils observent seulement de sortir rarement, de ne point assister aux festins & assemblées publiques, de se dispenser des devoirs de la civilité ordinaire, de ne point s'orner & même de ne pas graisser leurs cheveux. Les femmes Iroquoises, qui se font couper leurs cheveux dans le deuil, ont soin de ne se pas faire raser entierement, & le regret qu'elles auroient de perdre cette tresse de cheveux, qui en effet est un de leurs plus beaux ornements, est cause qu'elles font en sorte de la conserver. Elles se contentent de les laisser pendre négligemment sans paroître y faire aucune attention. Les hommes font aussi couper quelque peu de leurs cheveux, & pendant cette opération, qui ne doit faire aucun mal, ils doivent, suivant le cérémonial en usage, affecter de ressentir la douleur la plus vive.

ARTICLE II.

Mœurs de quelques Peuples de l'Amérique méridionale.

Comme je viens de donner en général dans l'article précédent le détail abregé des mœurs, des coutumes, &c. de plusieurs peuples sauvages de l'Amérique septentrionale, je vais maintenant parler des habitants de l'Amérique méridionale, & je ne ferai mention que des peuples les plus civilisés en apparence, tels que ceux qui sont connus sous le nom générique de Mexicains. Les habitants du Pérou doivent sans contredit être mis au rang des peuples, dans le gouvernement desquels on remarque beaucoup de justice & de sagesse, & ils devroient, par cette raison, trouver leur place ici ; mais on en a parlé à la suite de l'histoire de la conquête de leur pays par les Espagnols. A l'égard des autres peuples de la partie méridionale de l'Amérique, ce sont des Sauvages, pour la plûpart, dont les coutumes sont presque semblables à celles des habitants de l'Amérique septentrionale, & on a eu soin de faire remarquer les différences qui s'y trouvent quelquefois.

Si l'on s'en rapporte aux diverses relations des voyageurs sur le pays du Mexique, on trouvera une différence sensible touchant le caractere & la figure même des Mexicains. Cette variété, dans les détails que nous tenons de ceux qui ont été sur les lieux mêmes, sembleroit nous autoriser à douter de la fidélité de leurs rapports ; mais comme le remarque judicieusement M. l'Abbé Prevôt dans son *Histoire des voyages* (1), les relations que

(1) Tome XII. pag. 556.

L'AMÉRIQUE.

nous lisons ayant été faites en différents temps, peuvent être fidelles les unes & les autres, sans se ressembler. La domination & le commerce des Espagnols ont absolument changé les usages & les habitudes des Mexicains, & cette révolution peut avoir influé sur le caractere de ces peuples, comme le changement des occupations & du genre de vie, a dû nécessairement en occasionner dans la figure & le tempérament. Les premieres relations dépeignent les Mexicains comme des hommes d'une taille médiocre, d'un embonpoint raisonnable, & d'une couleur assez communément bazannée. Ils ont les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux épais, plats & diversement coupés. On leur voit peu ou point de barbe, parce qu'ils se l'arrachent ou se frottent le visage d'une espece d'onguent qui empêche le poil de pousser. Leur usage ordinaire étoit autrefois de se peindre le corps & de se couvrir la tête, les bras & les jambes de plumes d'oiseaux, d'écailles de poisson, ou de poils de tigre & d'autres animaux. Ils se perçoient les oreilles, le nez & le menton même, pour y mettre, dans d'assez grandes ouvertures, des pierreries, de l'or, ou quelques ossements tels que les ongles, le bec d'un aigle, les dents de quelque animal, ou des arêtes de divers poissons.

Les femmes ressemblent assez aux hommes pour la taille & pour la couleur, mais elles ont de beaux cheveux qu'elles soignent beaucoup, & dont elles entretiennent la noirceur par des poudres & des onguents. Anciennement les femmes mariées se les lioient autour de la tête & s'en faisoient un nœud sur le front. Les filles au contraire les portoient flottants, mais les unes & les autres regardoient comme un agrément d'avoir le front petit, & en conséquence elles mettoient tout en usage pour faire croître leurs cheveux jusques sur les temples. Les Mexicaines aiment particulierement la propreté, & elles se baignent très-souvent. Elles se frottoient jadis le corps avec un lait de grains & de semences, qui servoit moins à les embellir qu'à les garantir, par son amertume, de la piquûre des mouches & d'autres insectes.

Le commun des Mexicains étoit presque nud, à l'exception des soldats, qui se couvroient le corps entier de la peau de quelque animal, & qui en ajustoient la tête sur la leur. Cette parure, jointe à une bandouliere de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes, donnoit à ces soldats un air de férocité qui effrayoit au premier aspect. L'Empereur & les Seigneurs avoient pour chaussure des especes de sandales, & ne se couvroient que d'une sorte de manteau composé d'une piece de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Leur tête étoit parée de plumes que quelques legers cordons soutenioent. Les femmes du peuple étoient aussi presque nues, & avoient simplement une espece de chemise à demi-manche, qui leur tomboit sur les genoux, & qui, ouverte sur la poitrine & très-juste autour du corps, étoit peu distinguée de la peau. La coëffure de ces mêmes femmes consistoit dans leur seule chevelure arrangée avec plus ou moins d'art.

En consultant les relations plus modernes, on voit que les Mexicains hommes & femmes, sont naturellement d'une couleur brune. Leur taille est haute, surtout dans les Provinces qui approchent du Nord, & ils ont conservé l'usage de se frotter le visage avec des herbes pilées, afin de se

garantir

garantir du froid & des piquûres des mouches. Ils n'oublient jamais de s'oindre les cheveux d'une certaine drogue pour les rendre plus doux & plus noirs, & les plus grands changements qu'on remarque consistent dans l'habillement. » Les hommes, dit un Historien qui écrivoit dans le siécle » dernier, portent un pourpoint court & des manches fort larges. Ils ont » sur les épaules un manteau de diverses couleurs qu'ils appellent *Tilma*, » & qui passant sous le bras droit se lie sur l'épaule gauche par les extré- » mités. Ils sont chaussés, mais ils se servent de soes au lieu de souliers. » Les femmes portent le *Guaipil*, qui est une espece de sac, sous la *Cobixa*, » fine étoffe de coton, à laquelle elles en ajoutent une autre sur les épaules » lorsqu'elles paroissent en public. A l'Eglise elles relevent ce dernier mor- » ceau d'étoffe jusqu'à s'en couvrir la tête. Leurs juppes sont étroites, or- » nées de figures de lions, d'oiseaux ou de fleurs, & comme tapissées en » plusieurs endroits de belles plumes de canards. Les femmes des Métis, » des Noirs & des Mulatres, qui sont en fort grand nombre, n'osent pren- » dre l'habit Espagnol; mais comme elles dédaignent celui des Indiennes, » elles ont inventé la mode de porter une espece de juppe sur les épaules » ou sur la tête «.

L'Amérique.

Religion ancienne des Mexicains.

Malgré le nombre de Divinités, que les anciennes relations dépeignent comme les objets du culte des Mexicains, plusieurs voyageurs conviennent que ces peuples reconnoissent une Puissance suprême, qui a créé le ciel & la terre. Ils ne peuvent définir cet Etre supérieur, qui est pour eux un Dieu sans nom, & ils croyent qu'il est oisif dans le ciel, pendant que des Génies inférieurs prennent soin des hommes. Ces peuples ignorants ne laissoient pas d'être persuadés de l'immortalité des ames, & ils pensoient qu'elles devoient être punies ou récompensées après cette vie. Cependant quoiqu'ils ne pussent définir quel étoit le mérite ou l'offense qui méritoit une récompense ou une punition, ils distinguoient plusieurs lieux où l'ame devoit passer en sortant du corps. Ils en plaçoient un près du soleil pour être le partage des gens de bien, de ceux qui avoient été tués dans un combat, & de ceux qui avoient été sacrifiés par les ennemis. Selon leurs idées, l'ame des méchants habitoit dans des souterreins obscurs; & enfin il y avoit différentes demeures pour les enfants qui mouroient avant leur naissance; pour ceux que la maladie ou la vieillesse enlevoit du monde; pour ceux qui étoient frappés d'une mort subite; pour ceux qui étoient tués par quelque accident; pour les voleurs, les assassins. Tous avoient leur destination dans des lieux séparés, qui convenoient à leur âge, à la conduite de leur vie, & au genre de leur mort.

Parmi les idoles des Mexicains on en remarquoit de plus révérées les unes que les autres; de ce nombre étoient celle de *Vitzilipuztli*, adorée comme le Seigneur du Monde & le Dieu de la guerre; celle de *Tescatilputza*, reconnue pour le Dieu de la pénitence; celle de *Quatzalcoalt*, Divinité des marchands. Il y avoit aussi plusieurs Déesses, dont la principale se nommoit *Tazi*, c'est-à-dire, l'ayeule commune, & les autres lui étoient subordonnées. Outre la quantité d'idoles qu'on voyoit au Mexique, ses habitants, suivant le rapport d'un Historien Espagnol, adoroient le soleil, le feu, l'eau

L'AMERIQUE.

& la terre, en reconnoiſſance des biens qu'ils en avoient reçus, & comme pour les engager à les leur continuer. Ils rendoient de pareils hommages, mais par un différent, motif au tonnerre, aux éclairs & à tous les météores. Ils offroient des prieres à divers animaux ; aux uns à cauſe de leur douceur ; aux autres par rapport à leur férocité ; aux ſauterelles & aux grillons pour les empêcher de manger leurs moiſſons ; aux puces & aux mouches pour n'en être pas piqués pendant la nuit.

Il y avoit pluſieurs Temples dans le pays lorſque les Eſpagnols y entrerent, & chacun de ces Temples renfermoit différentes idoles & beaucoup de richeſſes. D'ailleurs on n'en peut gueres donner la deſcription, parce que tous les Hiſtoriens, en ſe rapportant à dire qu'ils étoient d'une forme ſinguliere, ne s'accordent pas dans la peinture qu'ils en font.

Prêtres du Mexique.

Dans le grand Temple de Mexico il y avoit ſix Sacrificateurs, dont la ſucceſſion étoit héréditaire & paſſoit par conſéquent à leurs enfants. Outre ces ſix Sacrificateurs, chaque quartier & chaque Temple avoient leurs Prêtres qui étoient appellés à cet office par élection, ou qui s'y conſacroient dans leur jeuneſſe par un vœu particulier. Leurs fonctions ordinaires étoient d'encenſer les idoles quatre fois par jour, ſçavoir, au lever du ſoleil, à midi, au ſoleil couchant & à minuit. Ils étoient avertis de ces heures par le bruit des tambours, des trompettes & d'autres inſtruments, dont les jeunes gens chargés de ce ſoin faiſoient retentir le Temple. Auſſitôt qu'on entendoit ces inſtruments, le Prêtre de ſemaine prenoit ſon encenſoir à la main, & vétu d'une robe blanche il ſe mettoit en marche. Il prenoit du feu dans un braſier qui brûloit ſans ceſſe devant l'autel, & quoiqu'il fût accompagné de ſes collegues, qui tenoient auſſi des encenſoirs, il encenſoit ſeul. Enſuite il frottoit ſoigneuſement l'autel d'un linge qu'on lui avoit préſenté, & après cette cérémonie il ſe retiroit avec les autres Prêtres dans un lieu ſecret, où ils ſe meurtriſſoient cruellement la chair & ſe tiroient du ſang de quelque partie du corps. Les mêmes exercices ſe répétoient également la nuit, & le peuple, touché de la pénitence que les Prêtres faiſoient, diſoient-ils, pour lui, avoit attention de les en récompenſer richement.

La figure des Prêtres Mexicains n'avoit rien de fort ſéduiſant, car la fumée de leur encens, qui n'étoit ordinairement que de la réſine, leur rendoit le teint preſque noir. D'ailleurs ils ſe treſſoient les cheveux d'une maniere biſarre, avec des bandes de coton larges de ſix doigts, & s'oignoient depuis les pieds juſqu'à la tête d'une graiſſe claire & liquide, ce qui ne ſervoit pas à les rendre fort ragoutants. Lorſqu'ils étoient obligés d'aller offrir de l'encens aux idoles qui étoient gardées dans des caves, dans des bois touffus, ou ſur des montagnes, ils ſe frottoient le corps d'une autre onction encore plus révoltante que la premiere. Le Pere Acoſta, cité par M. l'Abbé Prevôt, donne exactement la compoſition de cette eſpece de pommade. Ils prenoient, dit-il, des araignées, des ſcorpions, des cloportes, des ſalamandres, des viperes qu'ils faiſoient amaſſer par de jeunes garçons, & ils les brûloient au braſier du Temple juſqu'à ce qu'elles fuſſent réduites en cendres. Enſuite ils les mettoient dans des mortiers avec beaucoup de tabac ou betun. Avec cette cendre ils broyoient quelques ſcorpions, araignées,

cloportes vivants, & ajoutoient une ſemence toute moulue qu'ils appelloient *Ololuchqui* (1), & des vers noirs & velus, dont le poil ſeulement eſt venimeux. Les Prêtres coloroient cette compoſition avec du noir, ou de la fumée de réſine, & l'enfermoient dans de petits pots qu'ils poſoient devant l'idole pour la ſanctifier. Ils s'en frottoient enſuite le corps, & le peuple étoit perſuadé que cette préparation élevoit les Prêtres au deſſus du commun des hommes, & leur faiſoit avoir un commerce intime avec les Dieux. Il y a apparence que l'imagination des Prêtres mêmes ſe rempliſſoit d'une idée ſemblable, car ils perdoient alors toute crainte, & ſe croyant reſpecté de toute la nature, ils ſe haſardoient la nuit au milieu des bois les plus ſauvages, dans la confiance que les tigres, les ours & les lions ne pouvoient leur nuire. En effet, il n'eſt point fait mention que ces Prêtres ayent été les victimes de leur témérité ; ſoit que la compoſition dont ils étoient enduits eût une odeur capable d'éloigner les bêtes féroces, ſoit que les autres Prêtres, dans la crainte de refroidir la dévotion du peuple, euſſent ſoin de cacher leur mort, s'ils avoient été dévorés.

Il y avoit dans l'enceinte du grand Temple de la capitale deux eſpeces de monaſteres ou maiſons de retraite pour les filles & pour les garçons. Ces deux établiſſements, qui regardoient le ſervice du Temple, étoient l'un vis-à-vis de l'autre, mais ſans avoir de communication enſemble. Les filles n'y entroient qu'à l'âge de douze ou treize ans, & elles devoient y demeurer l'eſpace d'un an, au bout duquel elles ſortoient pour ſe marier. Elles avoient des ſupérieures pour veiller ſur leur conduite, & leurs occupations pendant leur retraite étoient d'apprêter le manger des idoles, c'eſt-à-dire des Prêtres, de faire de la toile dans la journée pour le Temple, & de ſe lever la nuit pour prier. Alors elles étoient obligées de ſe tirer du ſang & de s'en frotter les joues, mais elles ſe lavoient auſſitôt avec de l'eau conſacrée par les Prêtres. Leurs habillements étoient blancs, & il falloit qu'elles priſſent grand ſoin d'en entretenir la propreté. On les élevoit dans une ſi grande retenue, que leurs moindres fautes à cet égard étoient punies avec la derniere rigueur. Si un rat ou une ſouris avoit malheureuſement rongé quelque choſe dans le Temple, les Prêtres faiſoient paſſer cet accident pour une marque de la colere du Ciel, & on ne manquoit pas de l'attribuer au déreglement de quelque jeune fille. On faiſoit, pour s'en inſtruire, les plus rigoureuſes recherches, & malheur à celle qui pouvoit être ſoupçonnée ou qui avoit déplu aux Prêtres, car on l'accuſoit auſſitôt, & on la puniſſoit quelquefois de mort.

Les jeunes garçons n'entroient dans leur Monaſtere qu'à l'âge de dix-huit à vingt ans. On leur coupoit d'abord les cheveux en couronne, & ceux qu'on laiſſoit ne devoient pas deſcendre, par devant, plus bas que la moitié de l'oreille. Ils étoient plus longs ſur la nuque du col, & pouvoient facilement ſe treſſer. Le nombre de ces jeunes Religieux n'excédoit pas celui de cinquante, & leur retraite ne duroit qu'un an, ainſi que celle des filles. Dans cet eſpace de temps on les aſſujettiſſoit aux loix les plus ſéveres de la chaſteté, de l'obéiſſance & de la pauvreté. Leur office particulier étoit

(1) Les Indiens font un breuvage de cette même ſemence, pour ſe procurer des viſions, parce que ſon effet eſt de priver l'homme du ſens.

L'AMÉRIQUE.

de servir les Prêtres dans tout ce qui concernoit le culte religieux, de balayer & nettoyer le Temple, de mettre du bois dans le feu qui brûloit sans cesse devant la grande idole, & d'aller demander l'aumône dans les maisons de la ville. Ils marchoient toujours au nombre de six, & nonobstant leur air humble & mortifié, ils enlevoient impunément ce qui leur étoit nécessaire pour se nourrir si on refusoit de le leur donner. Ces refus néanmoins se faisoient rarement, parce qu'on sçavoit qu'ayant fait vœu de pauvreté, ils se trouvoient souvent dans des cas pressants, & que d'ailleurs on devoit récompenser les peines qu'ils se donnoient. Ils étoient chargés de se lever la nuit pour faire retentir le son des trompettes & des autres instruments. Chacun d'eux veilloit à son tour dans le Temple dans la crainte que le feu ne s'éteignit devant l'idole, & lorsque les Prêtres avoient fait dès le matin leurs encensements ordinaires, tous les jeunes gens se retiroient dans un lieu marqué, pour s'y tirer du sang avec des pointes aigues, & s'en frotter les temples jusqu'au bas des oreilles.

Cinq ou six jours avant certaines fêtes de l'année, les Religieux jeûnoient rigoureusement, se réduisant à l'eau pour toute boisson & se relevant la nuit pour se mortifier le corps par de fréquentes disciplines. Les instruments dont ils se servoient pour cela étoient composés de plusieurs fils tortillés, longs d'une brasse & terminés par des nœuds. Le jour de la fête tous les pénitents s'assembloient avec les Prêtres du grand Temple, dans un lieu environné de siéges, & là au moyen des cailloux & des lancettes dont ils étoient tous armés, ils se tiroient depuis l'os de la jambe jusqu'au mollet un grande quantité de sang, dont ils devoient non seulement se frotter les temples, mais encore ensanglanter les lancettes. Ils les fichoient ensuite dans des boules de pailles entre les crenaux de la cour, afin que le peuple jugeât lui-même de leur ardeur pour la pénitence. Comme une même lancette ne servoit jamais deux fois, ils en avoient un grand nombre en réserve. Le lieu où ils se baignoient, après s'être massacré les jambes, portoit le nom d'*Ezapan*, qui signifie eau de sang.

Fêtes des Mexicains.

La principale fête des Mexicains se faisoit en l'honneur du Dieu Vitzilipuztli, & étoit célébrée régulierement tous les ans au mois de Mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles de celles qui étoient consacrées au service du Temple, paîtrissoient de la farine de maïs avec du miel, & en faisoient une grande idole en présence de plusieurs Seigneurs de la Cour. Aussitôt que l'idole étoit achevée, on la paroit d'habits & d'ornements magnifiques, & on la plaçoit dans un fauteuil bleu posé sur un brancard, auquel on avoit attaché des allonges pour le rendre plus facile à transporter. Le jour même de la fête, aux premiers rayons du soleil, toutes les jeunes filles paroissoient au Temple vêtues de robes blanches, couronnées de maïs rôti, avec des brasselets de grains de maïs enfilés ; le reste des bras couvert de plumes rouges jusqu'aux poignets, & les joues peintes de vermillon. On les nommoit pendant tout ce jour sœurs du Dieu, dont elles sembloient animer le culte. Elles portoient l'idole sur le brancard jusqu'à la cour du Temple, où les jeunes Religieux la recevoient pour l'aller placer au pied des grands dégrés. Alors le peuple accouroit se prosterner devant l'idole, & se mettoit sur la tête un peu de terre. Les Prêtres commençoient sur le champ une procession

& se rendoient à la montagne de Chapultepeque, où on faisoit à la hâte un sacrifice. Toute l'assemblée passoit de-là & avec précipitation dans un autre lieu nommé *Atlacuya*, célebre par les traditions de leurs Ancêtres; & faisoit une troisiéme station dans un endroit appellé *Cuyoacan*. On retournoit ensuite à Mexico sans s'arrêter, & cette procession, qui avoit une marche de quatre lieues à faire, ne devoit être que quatre heures en route, d'où lui venoit le nom d'*Ypaina*, qui signifie chemin précipité. A leur retour les jeunes hommes portoient le brancard au pied des grands dégrés, où ils l'avoient pris, & l'élevoient au sommet du Temple au bruit de toutes sortes d'instruments.

L'idole étoit posée dans une riche cassette au milieu des parfums & des fleurs, & tandis qu'on l'élevoit avec les poulies, les jeunes filles apportoient des morceaux de la même pâte dont l'idole avoit été fabriquée. Les Sacrificateurs s'approchoient parés de guirlandes & de brasselets de fleurs, faisant porter à leur suite les figures de leurs Dieux & de leurs Déesses. Ils se rangeoient autour des morceaux de pâte, qu'ils bénissoient par des chants & des invocations. Cette bénédiction étoit suivie de sacrifices, & dans une si grande solemnité, le nombre des victimes étoit toujours plus grand qu'aux autres fêtes. Quelque horreur que doive causer la peinture de ces horribles sacrifices, je crois devoir en faire la description, pour donner une idée de la barbarie & de la cruauté des Mexicains. Je suivrai pour cela le détail qu'en donne Herrera, cité par M. l'Abbé Prevost dans son histoire des voyages. On faisoit, dit cet historien, une longue file de victimes, qui étoient des prisonniers de guerre environnés d'une multitude de gardes. Un Prêtre descendoit du Temple, vétu d'une robe blanche bordée par le bas de gros floccons de fil, & portant dans ses bras une idole composée de farine de maïs & de miel. Elle avoit les yeux de pierres vertes très fines, & les dents de grains de maïs. Le Prêtre descendoit les dégrés du Temple avec beaucoup de précipitation, & montoit sur une grande pierre qui étoit comme attachée à une plate-forme fort haute au milieu de la cour. Il passoit sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre ses bras & se tournant vers les captifs, il la montroit à chacun l'un après l'autre en leur disant, *c'est ici votre Dieu*. Ensuite descendant de la pierre par un second escalier opposé au premier, il se mettoit à la tête des infortunées victimes pour se rendre par une marche solemnelle au lieu de l'exécution, où les Ministres du sacrifice les attendoient. Ces Ministres au nombre de six, comme on l'a déja dit, devoient tous environner celui qu'on alloit sacrifier. Quatre étoient préposés pour tenir les pieds & les mains de la victime, le cinquieme pour la gorge, & le sixieme pour ouvrir le corps. Ce dernier tenoit le premier rang & portoit le titre de *Topilzin*. Sa robe étoit une sorte de tunique rouge bordée de floccons de la même couleur & il avoit sur la tête une couronne de plumes vertes & jaunes, aux oreilles des anneaux d'or enrichis de pierres vertes, & sur la levre inférieure un petit tuyau de pierre de couleur de bleu céleste. Outre ces ornements il avoit le visage peint d'un noir fort épais. Les cinq autres Sacrificateurs avoient la tête couverte d'une chevelure artificielle fort crépue & renversée par des bandes de cuir qui leur ceignoient le milieu du front, & leurs robes étoient des

tuniques blanches entremêlées de noir. Le Topilzin avoit la main droite armée d'un couteau de caillou fort large & fort aigu, pendant qu'un autre Prêtre tenoit un collier de bois de la forme d'un ſerpent replié en cercle.

Auſſitôt que les captifs étoient arrivés à l'amphithéâtre des ſacrifices, on les faiſoit monter l'un après l'autre par un petit eſcalier, nuds & les mains libres. On étendoit ſucceſſivement chaque victime ſur une pierre, le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier, & les quatre autres la tenoit par les pieds & par les mains. Alors le Topilzin appuyoit le bras ſur l'eſtomach du patient, & de la main droite il lui arrachoit le cœur, qu'il préſentoit au ſoleil pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit; après quoi, il en frottoit la face de l'idole de pâte en prononçant quelques invocations myſtérieuſes. Les autres Prêtres jettoient le corps du haut en bas de l'eſcalier ſans y toucher autrement qu'avec les pieds. Tous les captifs deſtinés au ſacrifice recevoient le même traitement juſqu'au dernier, & ceux qui les avoient pris & qui les avoient livrés aux Prêtres, enlevoient les corps pour les diſtribuer entre leurs amis & les manger enſemble ſolemnellement. Il y avoit encore d'autres eſpeces de ſacrifices qui ne ſe faiſoient qu'à certaines fêtes & qui ſe nommoient *Racaxipe Velitzli*, c'eſt-à-dire, écorchement d'hommes. En effet, les Prêtres enlevoient la peau des captifs & en revêtoient des Miniſtres ſubalternes du Temple, qui parcouroient ainſi tous les quartiers de la ville en chantant & en danſant à la porte des maiſons, où ils recevoient quelques libéralités de ceux qui y demeuroient. Ces courſes, qui ne finiſſoient que lorſque la peau ſanglante commençoit à ſe corrompre, donnoient aux Prêtres le temps d'amaſſer de grandes richeſſes. Dans quelques autres fêtes il ſe faiſoit un défi entre le Sacrificateur & la victime. Le captif, armé d'une épée & d'une rondache, étoit attaché par un pied à une grande roue de pierre, & celui qui s'offroit pour le ſacrifier paroiſſoit avec les mêmes armes, & le combat s'engageoit à la vûe du peuple. Si le captif demeuroit vainqueur, il échappoit au ſacrifice, recevoit le titre & les honneurs que les loix du pays accordoient aux plus fameux guerriers, & le vaincu ſervoit de victime. Tels étoient les différents ſacrifices en uſage au Mexique, avant que les Eſpagnols y euſſent mis le pied, ſacrifices odieux & qui révoltent l'humanité.

Dans la fête dont j'ai commencé la deſcription, que j'ai cru devoir interrompre pour donner une idée des ſanglants ſacrifices qui s'y faiſoient, les jeunes filles chantoient au ſon d'un tambour, & les Seigneurs qui étoient préſents répondoient en chœur à leurs chants. Le peuple jouiſſoit de ce ſpectacle, mais il ſe tenoit à quelque diſtance, & ne s'y mêloit que par ſes acclamations. Après le ſacrifice, les Prêtres diviſoient les morceaux de pâte qu'ils avoient bénis & les diſtribuoient au peuple ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. Chacun recevoit ſon morceau avec la plus grande apparence de piété & le mangeoit avec une grande dévotion. La ſolemnité finiſſoit enfin par un diſcours que le Grand Prêtre prononçoit, & dans lequel il avoit ſoin d'exalter la majeſté des cérémonies qui venoient de ſe paſſer, & d'en recommander l'exacte obſervance.

Une autre fête des Mexicains, qu'un voyageur Eſpagnol appelle une eſpece de jubilé, ſe célebroit tous les quatre ans dans le mois de Mai. Elle

commençoit le 10, duroit neuf jours, & voici quelles étoient les cérémonies qu'on y obfervoit. Un Prêtre fortoit du Temple en jouant d'un inftrument affez femblable à une flutte ; il fe tournoit fucceffivement vers les quatre parties du Monde, enfuite s'inclinant vers l'idole qui étoit au dehors du Temple, il prenoit de la terre & l'avaloit. Le peuple imitoit ce qu'il voyoit faire au Prêtre & en demandant pardon de fes péchés, faifoit des vœux pour qu'ils demeuraffent dans le fecret. Les foldats imploroient la protection de leurs Dieux, pour remporter la victoire fur leurs ennemis & faire un grand nombre de prifonniers, qu'ils puffent offrir en facrifice. Pendant huit jours ces vœux & ces prieres fe renouvelloient avec des gémiffements & une abondance de larmes ; enfin le neuvieme jour, qui étoit proprement celui de la fête, on s'affembloit dans la cour du grand Temple & quatre Prêtres portoient l'idole fur un brancard, tandis que les autres l'encenfoient, & que le peuple fe frappoit les épaules avec un fouet de cordes. Lorfque la proceffion étoit rentrée dans le Temple, on le jonchoit de fleurs & l'idole reftoit découverte jufqu'au foir. Alors chacun s'approchoit & lui offroit, fuivant fes facultés, diverfes fortes de pierreries, de la foie, des fruits & des cailles. L'heure du dîner venue, tout le monde fe retiroit à l'exception des Miniftres du Temple & de quelques femmes, qui avoient fait vœu de fervir l'idole jufqu'au foir. Le peuple ne manquoit pas de retourner au Temple après avoir pris fon repas, & auffitôt que l'affemblée paroiffoit complette, on amenoit le captif qui devoit être immolé, & on le facrifioit pendant que les affiftants faifoient retentir le Temple du bruit de leurs chants & de leurs danfes. Le refte du jour n'étoit plus qu'un fpectacle d'amufement ; on plaçoit plufieurs mets devant l'idole, & toute l'affemblée fe retiroit à quelque diftance pour laiffer aux jeunes garçons, dont j'ai parlé plus haut, la liberté d'enlever ces mets en courant. Les quatre premiers qui y touchoient recevoient des prix, & ils obtenoient plufieurs marques de diftinction qui duroient jufqu'au renouvellement de la fête. A la fin du jour & des cérémonies, les filles & les garçons qui avoient fervi le Temple l'efpace d'une année retournoient dans leurs familles, & ceux qui prenoient leur place les pourfuivoient avec de grands cris, en leur jettant des pelottes d'herbe, & leur reprochant d'abandonner le fervice des Dieux.

Les Marchands avoient coutume de célébrer une fête annuelle en l'honneur de l'idole qui préfidoit au commerce, & cette fête confiftoit dans des exercices de religion, & des réjouiffances auffi barbares les unes que les autres. Quarante jours avant la célébration, les principaux Négoicants achetoient un captif de belle taille, qu'ils revêtoient des habits & des ornements de leur idole. Ils avoient foin de laver cet efclave deux fois chaque jour dans l'étang du Temple, & de lui fervir les mets les plus recherchés. On le tenoit enfermé la nuit dans une efpece de cage & le jour on le promenoit par la ville en chantant & en danfant autour de lui. Lorfqu'il n'avoit plus que neuf jours à vivre, deux Prêtres étoient chargés de lui annoncer le fort qui l'attendoit. La maniere dont cet infortuné recevoit une nouvelle auffi affligeante, étoit regardée comme un bon ou un mauvais augure. S'il paroiffoit fe foumettre fans chagrin à la mort qui lui étoit deftinée,

& s'il répondoit qu'il l'acceptoit volontiers, on estimoit sa résignation comme le plus heureux présage. Si au contraire le désespoir se manifestoit sur son visage & par ses actions, on étoit persuadé qu'il annonçoit quelque accident funeste, & les Prêtres avoient recours à plusieurs cérémonies, pour en éluder l'effet. Le sacrifice se faisoit à minuit, & le cœur de la victime étoit offert à la lune; ensuite on portoit le corps chez le principal Commerçant, où il étoit cuit de différentes manieres pour régaler tous les convives, qui étoient tous des marchands & qui dansoient en attendant le festin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient tous saluer l'idole au lever du soleil, & continuoient de se réjouir le reste du jour. Pour terminer la fête, ils se déguisoient en diverses formes bisarres, comme en papillons, en oiseaux, en grenouilles, en guêpes & en plusieurs insectes. D'autres feignoient d'être boiteux, manchots, estropiés, & sous ces déguisements ils faisoient des récits agréables de leurs accidents ou de leurs métamorphoses, & finissoient par des danses qui duroient jusqu'au lendemain.

Il y avoit sans doute d'autres fêtes dans le cours de l'année, mais apparemment qu'elles étoient beaucoup moins solemnelles, puisque les voyageurs n'en ont point fait mention.

Gouvernement.

Tout le pays connu sous le nom du Mexique en général étoit, à l'arrivée des Espagnols, divisé en différentes Provinces. Les plus considérables parmi celles qui, par succession de temps, avoient été réunies les unes après les autres au corps de l'Empire, étoient celles des Matalzingas, du Mechoacan, de Misteque, de Zapotecas, des Tepeaques, de Tlascala, des Yzcatlans, des Guaxlotitlans, des Yzipeques, des Mazateques, des Tuateques, des Otomies (1), &c. Elles étoient gouvernées par des Caciques, qui, quoique dépendants de l'Empereur, jouissoient des droits de la souveraineté dans toute l'étendue de leur domaine, tiroient un tribut particulier de leurs vassaux, & se faisoient quelquefois la guerre les uns aux autres sans la permission ou les ordres de l'Empereur.

On ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse du Gouvernement que les Espagnols trouverent établi dans le Mexique, lorsqu'ils firent la conquête de ce pays. On ne peut ignorer que l'Empereur ne jouît d'une autorité absolue, & que ses sujets n'eussent pour lui le respect & la soumission qui se doivent à un Monarque; mais comme le Prince ne peut tout voir & tout administrer par lui-même; il y avoit dans Mexico, capitale du pays, un Conseil des Finances, dont toutes les Cours subalternes étoient dépendantes; un Conseil suprême de Justice, un Conseil de Guerre, un Conseil de Commerce, & un Conseil d'Etat, où non seulement les grandes affaires étoient portées directement, mais auquel on pouvoit appeller des Sentences des Tribunaux inférieurs. Outre ces Conseils, chaque ville avoit ses Ministres particuliers sous l'autorité de son Tribunal établi pour toutes les causes qui demandoient à être expediées promptement. Ces Ministres, dont les fonctions ressembloient à celles des Prévôts en France, faisoient régulierement leurs rondes armés d'un bâton, qui étoit la marque de leur charge, & ils se faisoient toujours suivre de quelques soldats. Quoique leur pouvoir ne

(1) On dira quelque chose des mœurs & des usages particuliers des habitants de ces Provinces, après avoir parlé de ceux du Mexique en général.

ſemblât regarder que la Police, ils avoient droit de juger les petites cauſes, & lorſqu'il arrivoit des conteſtations entre des Particuliers, ils ſe préſentoient avec des témoins devant eux, & ils décidoient ſur le champ ce qu'ils croyoient juſte & raiſonnable. Les Parties, à la vérité, jouiſſoient de la liberté d'en appeller à un Conſeil ſupérieur ſi elles n'étoient pas contentes, mais celui qui avoit déjà paru avoir tort étoit obligé de payer une forte amende, s'il étoit encore condamné dans d'autres Tribunaux. On ne connoiſſoit point de loix écrites dans tout l'Empire. L'uſage tenoit lieu de droit, & ne pouvoit être altéré que par la volonté du Prince.

Les ſujets, dont les Conſeils étoient compoſés, ſe prenoient toujours parmi les riches, & il falloit d'ailleurs qu'ils ſe fuſſent diſtingués dans les temps de paix ou de guerre. Suivant les devoirs de leur Charge, ils n'étoient pas moins obligés de récompenſer le mérite, que de châtier les crimes. Le principal objet de leur zele étoit la punition de l'homicide, du vol, de l'adultere, & des moindres irrévérences contre la Religion & la Majeſté du Prince. Les Officiers de Juſtice ſubiſſoient des peines très-rigoureuſes, s'ils commettoient quelques fautes dans l'exercice de leur Charge. Les ſeuls Electeurs de l'Empire, au nombre de ſix, formoient le Conſeil d'Etat. Deux d'entr'eux, qui étoient les Caciques de Tezeuco & de Tacuba, jouiſſoient de pluſieurs priviléges qui leur donnoient la ſupériorité ſur les autres. Ils avoient droit de tranſmettre leur dignité à leurs enfants, & ils n'étoient obligés d'aſſiſter au Conſeil que dans les occaſions extraordinaires & pour des affaires de la plus haute importance. Les autres, logés & nourris dans le Palais, ne pouvoient être libres de s'en éloigner, parce qu'ils devoient toujours être prêts à paroître devant l'Empereur, qui n'ordonnoit rien ſans les avoir conſultés. Il n'y avoit gueres que les Princes du Sang Impérial qui puſſent remplir ces grandes dignités, & ils portoient des titres aſſez ſinguliers. L'un avoit celui de *Prince des lances à jetter*, l'autre celui de *Coupeur d'hommes*, le troiſiéme celui d'*Epancheur de ſang*, & le quatrieme celui de *Seigneur de la maiſon noire*. Tous les autres Conſeils de l'Empire relevoient d'eux, & il ne ſe paſſoit rien dont on ne leur rendit compte. Les Sentences de mort ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main.

Couronnement & devoirs de l'Empereur.

Un Empereur au Mexique ne recevoit pas la couronne auſſitôt après ſon élection, parce qu'on exigeoit de lui pluſieurs conditions qu'il falloit qu'il remplit néceſſairement. Lorſqu'il étoit choiſi & nommé par les Electeurs, il devoit ſe mettre à la tête des troupes de l'Empire, marcher contre les ennemis de l'Etat, & remporter ſur eux une victoire éclatante. Si le pays ſe trouvoit en paix dans le moment de ſon élection, il étoit obligé de faire la conquête de quelque nouvelle Province pour étendre de plus en plus les bornes de l'Empire. Dès que la fortune ou ſa bonne conduite avoient favoriſé ſes entrepriſes, il reprenoit le chemin de la capitale, où il rentroit au bruit des acclamations du peuple. Les Nobles, les Miniſtres, & les Sacrificateurs le conduiſoient en triomphe au Temple du Dieu de la guerre, & on ſacrifioit en ſa préſence une partie des priſonniers qu'il avoit faits. Gomara, cité par M. l'Abbé Prévôt (1), rapporte de la maniere ſuivante les

(1) Voyez l'Hiſtoire des Voyages Tome XII. pag. 536.

L'AMÉRIQUE.

cérémonies du couronnement. » On portoit, dit-il, en grand silence le » Prince triomphant tout nud au grand Temple. Il s'y prosternoit à terre » & baisoit le pavé devant l'Idole de Vitzipuztli. Le Grand-Prêtre en ha- » bits pontificaux & suivi de plusieurs autres Prêtres vétus de longues ro- » bes, lui venoit oindre tout le corps d'une teinture fort noire. Ensuite » faisant sur lui quelques bénédictions, il l'arrosoit d'une eau mêlée de » feuilles de cedre, qui étoit gardée dans le Temple. Il lui mettoit sur la » tête un manteau blanc parsemé de figures de têtes de morts; sur ce man- » teau il en jettoit encore un autre de couleur noire, & un troisieme bleu « céleste. Il lui entouroit le col de certains lacets rouges auxquels étoient at- » tachées les marques de la dignité impériale, & il lui attachoit sur les épau- » les une petite coquille pleine de poudre, qui devoit le préserver de ma- » léfice, de peste & de tout autre mal. Enfin il lui nouoit au bras gauche » un sachet plein d'encens, & lui faisoit tenir dans la main droite un en- » censoir rempli de charbons ardents. L'Empereur se levoit alors, encen- » soit l'idole & s'asseyoit pour entendre le discours qui lui étoit adressé par » un des principaux Seigneurs, que son éloquence avoit fait choisir pour » cette fonction. Dans ce discours on félicitoit d'abord l'Empereur au nom » de ses peuples, & on finissoit par lui représenter avec force les devoirs » attachés à la place éminente qu'il occupoit. Ensuite le Chef des Sacrifi- » cateurs s'approchoit pour recevoir le serment que le nouvel Empereur » alloit prononcer. Il étoit particulier, vraisemblablement, au seul Gou- » vernement du Mexique; car outre la promesse de maintenir la Religion » de ses Ancêtres, d'observer les loix de l'Empire, & de rendre justice à » ses sujets, on obligeoit l'Empereur à jurer que pendant tout le cours de » son regne, les pluyes tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient » point de ravage par leurs débordements, les campagnes ne seroient point » affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air » & du soleil. Après ce bisarre serment, l'Empereur étoit conduit dans une » grande salle du Temple, & n'en devoit pas sortir pendant quatre jours » qu'il passoit en oraisons, en pénitences, & en sacrifices. Il ne mangeoit » qu'une fois le jour, se baignoit la nuit dans l'étang du Temple, & se » tiroit du sang des oreilles. Les offrandes de pain, de fleurs & de fruits » qu'il faisoit aux idoles, devoient être teintes du sang de sa langue, de » son nez, de ses mains & d'autres parties de son corps. Au bout des qua- » tre jours, on le venoit prendre pour le conduire à son Palais au milieu » des chants & des danses, & depuis ce moment, il étoit si respecté de » ses sujets, qu'aucun d'eux n'osoit le regarder au visage.

La Cour des Empereurs Mexicains étoit d'une magnificence & d'une grandeur peu communes, mais Montezume, qui occupoit le thrône à l'arrivée des Espagnols, en avoit encore augmenté la pompe, & il se faisoit servir avec l'appareil le plus fastueux. Il avoit deux sortes de gardes, l'une de soldats qui occupoient toutes les cours de son palais, l'autre intérieure & composée de deux cents Nobles, qui entroient chaque jour dans les appartements. Toute la Noblesse de l'Empire étoit obligée de venir par brigades des Provinces mêmes les plus éloignées, pour servir à son tour. Pendant leur temps de service, les Nobles étoient nourris de la desserte de

l'Empereur. Leur poste principal étoit dans les antichambres, & ils n'entroient dans l'appartement impérial que lorsqu'ils y étoient appellés par un ordre précis de l'Empereur. Les Audiences publiques de ce Prince étoient extrêmement rares, à cause de la longueur des préparatifs; mais elles duroient une journée entiere. Tous les Grands, qui avoient droit d'entrer dans le Palais, étoient obligés de s'y rendre ces jours-là, afin d'aider l'Empereur à juger des points importants & difficiles. Les demandes des suppliants & les réponses, ou les Arrêts du Prince étoient marqués exactement par des Sécretaires, placés suivant leurs fonctions dans la salle d'Audience. On ne laissoit entrer à la fois qu'un seul Suppliant, qui se présentoit pieds nuds & les yeux baissés en faisant successivement trois révérences. Lorsqu'il avoit exposé le sujet de sa demande & que l'Empereur lui avoit fait réponse, il devoit se retirer sans tourner le dos & sans lever les yeux en répétant les trois révérences. Toute espece de réplique lui étoit interdite, & s'il manquoit à observer le moindre article du cérémonial prescrit, il étoit puni sur le champ avec une extrême rigueur. Au reste l'Empereur écoutoit les moindres affaires fort attentivement, & quoiqu'il affectât une grande sévérité en parlant, il cherchoit à rassurer par quelques mots de bonté ceux qui paroissoient troublés de sa présence. Si le Suppliant ne pouvoit se remettre, l'Empereur nommoit un de ses Ministres pour aller dans un autre lieu écouter la requête qu'on n'avoit osé lui présenter à lui-même.

Je crois devoir rapporter ici le détail qu'Herrera, cité par M. l'Abbé Prévôt (1), donne de la maniere dont Montezume étoit servi dans ses repas. » La table de ce Prince, dit-il, n'étoit qu'une sorte de coussin, ou une paire » de peaux rouges. Le siége sur lequel il étoit assis étoit un petit banc tout » d'une piece creusé à l'endroit où il se plaçoit, façonné & richement peint. » Les nappes & les serviettes étoient de coton, fort déliées & plus blanches » que la neige. Elles ne servoient qu'une seule fois à l'Empereur, car on » les donnoit ensuite aux Officiers. Quatre cents Pages, tous Gentilshom» mes, portoient les viandes & les mettoient de suite dans une salle, afin » que l'Empereur, après les avoir considérées, marquât celles qu'il vouloit » qu'on lui servît. Les Maîtres d'hôtel, instruits des volontés de l'Empereur, » faisoient réchauffer sur des brasiers les mets qu'il avoit choisis. Avant » qu'il se mît à table, il se présentoit vingt femmes des plus belles avec » des bassins pour lui donner à laver. Lorsqu'il étoit assis, un Maître » d'hôtel tiroit une balustrade de bois qui divisoit la salle, afin d'empêcher » que ceux qui venoient le voir manger ne causassent de l'embarras. Tout » le monde observoit un grand silence, à l'exception de quelques bouffons » que l'Empereur prenoit plaisir à faire parler. Les Ecuyers, les pieds nuds » comme tous ceux qui paroissoient devant l'Empereur, servoient ce Prince » à genoux, sans oser lever les yeux. Six Seigneurs, qui étoient obligés » d'assister à ses repas, quoiqu'un peu éloignés de la table, recevoient quel» ques plats, qu'il marquoit pour eux & les mangeoient respectueusement.

» Il y avoit ordinairement, pendant les repas que l'Empereur faisoit en » public, une musique de fluttes, de cornemuses, de hautbois, d'os & de

(1) Histoire des Voyages, Tome XII. p. 532.

L'AMÉRIQUE.

» petits tambours de cuivre, dont le ſon avoit peu d'agréments. Pluſieurs » nains, boſſus, & autres gens contrefaits étoient admis dans la ſalle à manger, pour réjouir l'Empereur, qui leur donnoit à manger ſes reſtes au » bout de la table, avec les bouffons. Les plats & le ſervice n'étoient que » de terre, & quoique fort bien travaillés, ils ne paroiſſoient qu'une fois » devant l'Empereur. Les vaſes & les coupes étoient toujours les mêmes, » parce qu'ils étoient d'or avec leurs ſoucoupes de même métal, ou quelquefois c'étoient des coquilles richement garnies. On tenoit prêtes pluſieurs » ſortes de boiſſons, dont quelques-unes étoient relevées par d'excellentes » odeurs, & l'Empereur déſignoit celles qu'il vouloit boire. Il mangeoit » rarement de la chaire humaine, & quand cela arrivoit, il falloit qu'elle » eût été ſacrifiée. Lorſque le couvert étoit levé, les femmes, qui avoient » donné à laver à l'Empereur & qui étoient demeurées debout pendant le » repas ſortoient ainſi que ceux auxquels il avoit été permis d'y aſſiſter. Il ne » reſtoit dans la ſalle que les Officiers de garde, & l'Empereur fumoit du » tabac mêlé d'ambre gris, afin que cette vapeur l'excitât à dormir. Quand » il avoit repoſé quelques moments, on faiſoit entrer les Muſiciens qui » chantoient au ſon des inſtruments différentes ſortes de poëſies, dont les » vers avoient leur nombre & leur cadence. Le ſujet ordinaire de ces compoſitions étoit quelque trait de l'ancienne hiſtoire du pays, ou des conquêtes du Monarque regnant & de ſes prédéceſſeurs ».

Outre ce qu'il en coûtoit tous les jours pour la table & la paye des Officiers de l'Empereur, il entretenoit ſans ceſſe deux ou trois groſſes armées en campagne, & de fortes garniſons dans les principales villes de l'Empire. Les revenus néceſſaires pour fournir à toutes ces dépenſes étoient tirés du produit des mines d'or & d'argent, des ſalines & de tous les anciens droits; mais les principales richeſſes de Montezume venoient des nouveaux tributs qu'il avoit impoſés à ſes ſujets, & qu'il pouſſoit à l'excès. Tous les payſans & les ouvriers étoient contraints de rendre au Souverain, les uns le tiers du revenu des terres qu'ils faiſoient valoir, & les autres la même valeur du profit qu'ils faiſoient ſur leurs ouvrages. Il y avoit dans toutes les parties de l'Empire des Officiers chargés de recueillir les impôts, & de les envoyer à la Cour. Ces Officiers, qui dépendoient du Tribunal de l'épargne anciennement établi dans la capitale, rendoient un ſi rigoureux compte des revenus des Provinces, que les moindres négligences à cet égard étoient ſévérement punies. Cette rigueur forçoit les Receveurs à exercer pluſieurs violences dans la levée des droits Impériaux, & de-là ſans doute étoit venue la haine que la plus grande partie des Mexicains portoit à Montezume.

Le tribut des Nobles étoit de fournir des ſujets ſuffiſamment pour la garde intérieure du Palais, & pour le ſervice militaire, & d'offrir un certain nombre de préſents à l'Empereur. Ce Prince, en les recevant comme Volontaires, ne laiſſoient pas de faire ſentir aux Nobles qu'ils lui devoient cette ſorte d'hommage. Les Thréſoriers de l'Empereur, après avoir délivré tout ce qui étoit néceſſaire pour la dépenſe de ſa maiſon, & pour l'entretien des troupes, portoient le reſte au thréſor, où on réduiſoit l'or & l'argent en eſpeces.

Ordre de Chevalerie Mexicaine.

Le peuple au Mexique pouvoit acquérir la Nobleſſe par la voye des armes,

& les Nobles parvenoient aux plus hautes dignités par le même moyen. Montezume, qui connoissoit combien il étoit important pour sa grandeur d'entretenir cette idée parmi ses sujets, avoit institué plusieurs Ordres Militaires ou de Chevalerie, qui étoient distingués chacun par un habillement particulier & par d'autres marques honorables. Les Historiens désignent trois de ces Ordres sous les titres de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre & du Lion. Ceux qui en étoient revêtus portoient la figure de ces animaux peinte sur leurs habits, & pendue au col. Le même Prince avoit encore fondé un Ordre supérieur, où les Princes & les Nobles seuls étoient admis, & pour lui donner plus de considération il s'y étoit enrollé lui-même. Les Chevaliers de ce dernier Ordre avoient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge, & de gros cordons de la même couleur qui, sortant d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée, pendoient plus ou moins sur leurs épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguoit encore par le nombre des cordons.

L'Amérique.

Un Historien Espagnol, qui assure avoir été témoin des cérémonies de la réception de ces Chevaliers qu'on nommoit Tecuitles, en donne la description suivante (1). » Trois ans avant l'initiation, dit-il, celui qui étoit destiné » à la Chevalerie invitoit ses parents, ses amis, les Seigneurs de sa Province » & tous les anciens Tecuitles, à une fête, qui ne devoit se célébrer qu'au » bout de trois ans, ses parents, ses amis, les Seigneurs de sa Province & » tous les anciens Tecuitles. Il paroît, ajoûte le même Historien, que cet » intervalle étoit établi pour donner le temps au Public de faire des recher- » ches sur la conduite du Novice, & pour former des objections contre son » courage & ses mœurs. On n'observoit pas moins, surtout entre les parents » & les amis, s'il n'arrivoit rien dans un si long espace qui dût passer pour » un mauvais augure. Le jour de l'assemblée tous ceux qui la composoient » parés de leurs plus riches ornements, conduisoient le Novice à l'autel. Il » se mettoit à genoux avec une égale affectation de grandeur d'ame & de » piété, & un Prêtre, qui se présentoit aussitôt, lui perçoit le nez d'un os » pointu de tigre, ou d'un ongle d'aigle, & mettoit de petites pieces » d'ambre noir dans les trous qu'il venoit de faire. Après cette douloureuse » opération, que le Candidat devoit souffrir sans aucune marque d'impa- » tience, le Prêtre lui adressoit un discours aussi ennuyeux par sa longueur » que piquant par les injures dont il étoit rempli, & passant des paroles » aux actions, il lui faisoit diverses sortes d'outrages, & les finissoit en le » dépouillant de tous ses habits. Le jeune Noble, en cet état, se retiroit » dans une salle du Temple, où il s'asseyoit à terre pour y passer le reste du » jour en prieres.

» Pendant ce temps-là toute l'assemblée faisoit un grand festin auquel il » n'avoit aucune part, & quoique la joye fût poussée fort loin en sa pré- » sence, personne ne lui adressoit un seul mot, & tout le monde se retiroit » à l'approche de la nuit, sans regarder & sans dire adieu au Novice. Alors » les Prêtres apportoient un manteau fort grossier pour le vêtir, de la paille » sur laquelle il devoit coucher, & une piece de bois fort dur pour lui ser- » vir de chevet. Ils lui donnoient de la teinture afin qu'il s'en frottât

(1) Voyez l'Histoire des Voyages, Tom. XII. pag. 537.

L'AMÉRIQUE.

» le corps, des poinçons pour se percer les oreilles, les bras, les jambes, » un encensoir & de la poix grossiere pour encenser les idoles. Ils ne lui » laissoient pour compagnie que trois vieux soldats des plus endurcis aux fa- » tigues de la guerre, qui étoient chargés non seulement de l'instruire, mais » de troubler continuellement son sommeil, parce qu'il ne devoit dormir » que quelques heures sans se coucher : ce qui duroit quatre jours. S'il parois- » soit trop assoupi, ces soldats le piquoient avec des poinçons pour le réveil- » ler. A minuit, il devoit encenser les idoles, & leur offrir quelques gout- » tes de son sang. Il faisoit une fois pendant la nuit le tour de l'enclos du » Temple, & creusant la terre en quatre endroits, il y enterroit des » cannes teintes du sang qu'il avoit tiré de ses oreilles, de ses pieds, de ses » mains & de sa langue. Ensuite il prenoit son repas, qui consistoit en qua- » tre épics de maïs & un verre d'eau. Ceux qui vouloient se distinguer par » leur force & leur courage ne prenoient rien pendant quatre jours. A la » fin de cette pénible épreuve, l'Aspirant à la Chevalerie demandoit congé » aux Prêtres pour aller continuer son noviciat dans les autres Temples. Ses » exercices y étoient moins rigoureux, mais ils duroient tout le reste de » l'année, & dans une si longue pénitence, il ne pouvoit aller à sa maison. » Vers la fin de l'année, il cherchoit un jour heureux pour sortir avec des » augures aussi favorables qu'il y étoit entré, & lorsqu'il croyoit avoir » choisi avantageusement, il en faisoit avertir ses amis qui venoient le » prendre à la pointe du jour. On le lavoit, on le nettoyoit soigneusement » & on le remenoit au milieu des instruments & des cris de joye au pre- » mier Temple, où il avoit commencé ses exercices. En cet endroit, ses » amis le dépouilloient de l'habit grossier qu'il avoit porté si longtemps & » lui en faisoient prendre un très-riche. Ils lui lioient les cheveux d'un ru- » ban rouge, le couronnoient des plus belles plumes, & lui mettoient un » arc dans la main gauche & des fleches dans la droite. Le Grand Prêtre » lui faisoit une longue harangue, qui ne contenoit que des éloges de son » courage & des exhortations à la vertu. Il lui recommandoit particuliere- » ment la défense de sa Patrie & de sa Religion, & lui rappellant qu'il » avoit eu le nez percé d'un os de tigre & d'une griffe d'aigle, il l'avertis- » soit qu'aussi longtemps qu'il porteroit les cicatrices de ces glorieuses bles- » sures, il devoit faire éclater dans toutes ses actions la noblesse de l'aigle » & l'intrépidité du tigre. Enfin le Grand Prêtre lui donnoit un nouveau » nom, & le congédioit en le bénissant «.

Entre les distinctions des Chevaliers du premier Ordre, on compte le droit d'avoir tout le corps armé en temps de guerre, pendant que les Chevaliers des autres Ordres n'étoient armés, dit un Espagnol, que jusqu'à la ceinture. D'ailleurs les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent, se vêtir de riche coton, se servir de vases peints & dorés & porter des souliers. Le peuple n'avoit jamais droit de se chausser ni d'employer à ses usages d'autres vases que de terre, ni de s'habiller qu'avec du drap fort grossier. Chaque Ordre de Chevalerie avoit au Palais son logement distingué par une marque particuliere. Le premier se nommoit le quartier des Princes, le second celui des Aigles, le troisieme celui des Lions & des Tigres, & le quatrieme celui des Gris, qui étoit le dernier Ordre, distingué par

L'Ame'rique.

la forme dont les Chevaliers portoient leurs cheveux. Les autres Officiers occupoient des logements inférieurs, & perſonne ne pouvoit changer le ſien ſous peine de mort.

Mariages.

L'âge ordinaire des garçons pour ſe marier étoit celui de vingt ans, & les filles en avoient communément quinze, lorſqu'elles prenoient l'état de femme. La cérémonie du mariage ſe faiſoit toujours par le miniſtere d'un Prêtre, qui prenoit les deux parties par les mains en leur demandant quelle étoit leur intention. Le devoir des filles en cette occaſion étoit de marquer leur ſoumiſſion par un modeſte ſilence ; mais ſur la réponſe du jeune homme, le Prêtre nouoit le bord de la robe dont il étoit revêtu avec le bout d'un voile que la jeune fille portoit, & les conduiſoit l'un & l'autre dans la maiſon qu'ils devoient habiter. Il les faiſoit tourner ſept fois autour d'un fourneau, & pourvû que les mariés euſſent obtenu tous deux la permiſſion de leurs peres & celle du Capitaine de leur quartier, rien ne manquoit plus à leur union. Si un jeune homme, en quittant ſon pere pour ſe marier, le laiſſoit dans la pauvreté, il s'engageoit à lui faire part du bien qu'il pouvoit acquérir ; mais ſi au contraire le pere étoit riche, il promettoit à ſon fils, qu'indépendamment du bien qu'il lui donnoit en l'établiſſant, il ne le laiſſeroit jamais tomber dans la miſere, quelque choſe qui pût lui arriver.

La pluralité des femmes étoit permiſe aux maris, & ils pouvoient épouſer toutes leurs parentes, à l'exception de leurs meres & de leurs ſœurs. Ceux qui déſiroient avoir une fille à titre de concubine la demandoient au pere, ſous prétexte d'en avoir des enfants. Si elle donnoit le jour à un fils, le pere de la fille prioit alors l'homme de l'épouſer, ou l'obligeoit à la lui renvoyer. Celui qui prenoit le dernier parti ne devoit plus avoir aucun commerce avec la fille dont il ſe défaiſoit, & il étoit puni ſi on le ſurprenoit lui parler ſeulement en ſecret. Dans le mariage, l'époux avoit la liberté de répudier ſa femme dès le lendemain de ſes nôces, s'il lui trouvoit quelque défaut qui lui parût conſidérable, & dans ce cas il ſe faiſoit rendre juſqu'aux moindres bijoux. Après ce divorce, les hommes ne pouvoient reprendre leurs femmes ſous peine de mort, mais les femmes avoient le privilége de ſe remarier à quelqu'autre, lorſqu'elles en trouvoient l'occaſion. Une mere, en mariant ſa fille, lui recommandoit particulierement la propreté, le culte des Dieux, & les ſoins intérieurs de ſa maiſon. Un pere, de ſon côté, exhortoit ſon fils à bien vivre avec la femme qu'il prenoit, à entretenir l'union avec ſes voiſins, & à reſpecter ſurtout ſes ſupérieurs. Les devoirs des peres & des meres envers leurs enfants étoient écrits dans les caracteres dont ſe ſervoit la Nation, & ſe trouvoient dans chaque famille ; de ſorte qu'un jeune homme, en quittant la maiſon paternelle, avoit ſoin de prendre copie de ces regles de conduite.

Les femmes, pendant leur groſſeſſe, ſe médicamentoient ſi fort pour conſerver leur ſanté, qu'elles la ruinoient quelquefois par une prévoyance mal entendue. Auſſitôt qu'elles étoient accouchées, on appelloit un Prêtre qui faiſoit aux garçons quelques légeres inciſions pour en faire couler le ſang, & les lavoit enſuite lui-même avec beaucoup de ſoin. Si l'enfant appartenoit à un Noble ou à un Guerrier, on lui mettoit dans la main droite une petite épée,

L'AMÉRIQUE.

& dans la gauche une eſpece de bouclier. Aux enfants du commun, on préſentoit les outils de la profeſſion de leur pere, & toutes les filles de quelque rang qu'elles fuſſent, avoient dans leur berceau des inſtruments pour filer, pour coudre & pour toutes les occupations ordinaires à leur ſexe. Une mere devoit toujours nourrir ſes enfants de ſon lait, mais ſi quelque accident la forçoit à avoir recours à une nourrice étrangere, elle examinoit ſoigneuſement la qualité de ſon lait & la recevoit enſuite ſans autre difficulté. Tous les enfants étoient recommandés, mis en cérémonie ſous la protection des Dieux; on faiſoit pour leur fortune & leur ſanté des offrandes, des vœux & des ſacrifices, & on leur mettoit au col des billets & d'autres amulettes, qui contenoient des figures d'idoles & des caracteres myſtérieux.

On veilloit attentivement à l'éducation des enfants, & dans chaque Temple il y avoit une école, où les jeunes gens du quartier alloient pour être inſtruits par les Prêtres. Les devoirs de Religion & les loix civiles étoient les premiers objets de l'étude des écoliers; mais on ne négligeoit pas en même temps de leur apprendre tous les exercices du corps, qui pouvoient être avantageux à leur ſanté & devenir utiles au bien de la Nation. On les faiſoit ſouvent coucher durement, manger peu & agir beaucoup. Les enfants des Nobles avoient un endroit particulier où ils étoient élevés par d'anciens Chevaliers qui les accoutumoient aux plus rudes travaux. On les aſſujettiſſoit dès leur premiere jeuneſſe à porter des vivres aux ſoldats au milieu des armées & en préſence des ennemis. Cette méthode ſervoit à familiariſer les jeunes gens avec le péril, & donnoit occaſion de connoître leur courage & leur caractere. Quelques-uns ſe diſtinguoient ſouvent par des actions d'éclat, qui leur valoient le titre de Capitaine, & les exemptoient de l'eſpece de ſervitude où ils étoient auparavant. Après le cours des inſtructions, ceux qui vouloient ſe deſtiner au culte des autels entroient tout à fait dans le Temple, & alors ils avoient des maîtres particuliers, qui leur apprenoient les ſecrets & les cérémonies de la Religion. Dès qu'ils s'étoient entierement conſacrés à cette profeſſion, ils devoient y perſévérer juſqu'à la vieilleſſe. Alors l'âge les exemptoit de toute ſorte de travail, & ils jouiſſoient d'une diſtinction proportionnée à l'idée qu'on avoit de leur vertu.

On n'avoit pas moins d'attention pour élever les filles dans les principes de l'honneur & de la retenue. Elles avoient à peine atteint l'âge de quatre ans qu'on les accoutumoit déjà à vivre dans la ſolitude, à s'occuper des travaux de leur ſexe & à pratiquer la vertu la plus rigide. La plûpart ne ſortoient de la maiſon de leurs peres que pour ſe marier, & on les menoit rarement au Temple, pour éviter toute eſpece de diſſipation. Lorſqu'elles alloient ainſi invoquer les idoles, ce n'étoit ordinairement que pour accomplir des vœux que leurs meres avoient faits, ou pour implorer le ſecours des Dieux dans leurs maladies. Si une néceſſité indiſpenſable, ou les raiſons dont je viens de parler, forçoient les jeunes filles à ſortir de la maiſon paternelle, elles étoient accompagnées de pluſieurs vieilles femmes, qui ne leur permettoient point de lever les yeux ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles & les garçons ne mangeoient enſemble avant leur mariage. Les Seigneurs obſervoient cette loi avec la derniere régularité, & comme leurs maiſons étoient fort grandes, ils y faiſoient conſtruire des jardins & des vergers,

L'Amérique.

vergers, où l'appartement des femmes étoit séparé de tous les autres édifices. Si quelqu'une sortoit de l'enceinte qui lui étoit prescrite, elle étoit sévérement punie, & dans les promenades on ne permettoit point aux jeunes filles de lever les yeux, ni de tourner la tête pour regarder derriere elles. Les heures du travail étoient reglées, & si une fille le quittoit alors sans ordre, elle subissoit quelque rude châtiment. On cherchoit à leur inspirer tant d'horreur pour le mensonge, que pour une faute de cette nature, on leur fendoit un peu les levres.

Maisons, meubles & nourritures.

Les Seigneurs & les personnes riches, en vertu de la liberté qu'ils avoient de faire bâtir de magnifiques maisons, s'étoient appliqués à embellir la capitale du Mexique par de superbes édifices. Le commun du peuple, à qui il étoit défendu d'élever leurs logements au-dessus du rez de chaussée, & & d'y avoir des fenêtres & des portes, avoit seulement des maisons faites de terre & couvertes de planches, qui formoient une espece de plate-forme ou terrasse. L'intérieur de ces bâtiments n'étoit pas plus riche que l'extérieur, mais il y regnoit beaucoup de propreté. Les lits étoient de nattes, ou de simple paille, avec des couvertures de coton, & pour chevet ils avoient une grosse pierre ou quelque billot de bois : de petits sacs pleins de feuilles de palmier servoient de siéges ; on en faisoit de bois qui avoient des dossiers d'un tissu des plus grosses feuilles. Les Mexicains faisoient peu d'usage de ces siéges, car leur coutume étoit de s'asseoir à terre & même d'y manger. Leur nourriture ordinaire, qu'ils prenoient avec beaucoup de malpropreté, suivant le rapport de plusieurs Historiens Espagnols, étoit le maïs en pâte ou préparé avec divers assaisonnements. Ils y joignoient toutes sortes d'herbes, à l'exception des plus dures ou de celles qui pouvoient avoir une mauvaise odeur. Le plus délicat de leur breuvage étoit une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils en avoient plusieurs autres ; mais aucune n'étoit capable d'enyvrer.

On défendoit rigoureusement l'usage des liqueurs fortes ; & les Seigneurs & les Juges, sans la permission desquels on n'en pouvoit boire, l'accordoient seulement aux vieillards & aux malades. Les jours de fête & de travail public, tout le monde avoit une mesure de ces liqueurs, mais les Juges prenoient garde qu'on les proportionnât à l'âge de ceux à qui on en distribuoit. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux de tous les vices, & le châtiment de celui qui s'étoit abandonné à l'yvresse étoit rigoureux & public. On rasoit le coupable en présence du peuple assemblé, & pendant cette exécution on abattoit sa maison, comme pour faire entendre qu'un homme qui s'expose à perdre la raison est incapable de vivre dans la société humaine. S'il possédoit quelque Charge ou quelque Office, il en étoit dépouillé sans pouvoir se flatter d'être jamais relevé de cette interdiction.

Amusements.

Les amusements des Mexicains étoient diverses sortes de jeux, la danse & la musique. Ils aimoient tellement les deux derniers exercices, qu'ils se rassembloient souvent pour aller au milieu d'une grande cour devant les salles du Palais, donner à l'Empereur le plaisir d'entendre leurs chants & de voir leurs danses. Alors on étendoit une natte fort déliée sur laquelle on posoit deux tambours, l'un petit & qui étoit fait d'une seule piece de bois fort

L'AMÉRIQUE.

bien travaillé. L'autre étoit plus grand, rond, creux & peint en dehors. Il avoit sur l'embouchure un cuir bien préparé & fort tendu, qu'on serroit ou lâchoit pour élever ou baisser le ton. Ce tambour se battoit avec les deux mains & fatiguoit beaucoup le musicien. Les chansons, qui s'accordoient assez bien avec ces instruments, contenoient la vie & les actions des anciens Empereurs du Mexique. De temps en temps les chanteurs y mêloient des récits plus badins en couplets rimés qui avoient un certain agrément. Ceux qui dansoient devant l'Empereur étoient les principaux Seigneurs du Royaume, richement parés & tenant dans leurs mains des bouquets de roses, ou des éventails de plumes tissus d'or. Les uns avoient pour coëffure une tête d'aigle ou de tigre ; d'autres portoient sur le bras droit ou sur les épaules des devises d'or ou d'argent & de riches plumes.

Dans les assemblées de la capitale, le nombre des danseurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs se plaisoient souvent à se mêler avec le peuple. La danse se faisoit dans l'ordre suivant : on commençoit à marcher par rangs de huit ou plus, selon la quantité des acteurs, dont les principaux se plaçoient près des tambours. Après une marche assez lente qui duroit quelque temps, à cause des différentes formes qu'elle prenoit, on s'entremêloit pour danser en branle & en se tenant par la main. Deux chefs de rang reprenoient la danse seuls & conduisoient les autres, qui imitoient leurs pas & leurs gestes. Ces chefs chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. La danse duroit ainsi quelquefois quatre ou cinq heures & personne ne paroissoit en être fatigué, quoique les mouvements fussent par intervalles assez précipités. Il étoit permis à tout danseur de quitter l'assemblée pour se rafraîchir quelques instans, mais il devoit sortir sans rompre l'ordre & la cadence & reprendre l'un & l'autre en rentrant. On voyoit souvent arriver des masques & des bouffons différemment habillés qui se mêloient dans la danse, en faisant des sauts extraordinaires, en disant des plaisanteries & en imitant d'autres Nations par leurs gestes & par leur langage, ou en contrefaisant les fous, les yvrognes & les vieilles femmes.

Une autre danse des Mexicains, dont un Historien Espagnol parle avec éloge, s'appelloit *Mitote*, & se faisoit dans les cours du grand Temple à Mexico. L'Empereur même se mêloit quelquefois à cette danse, qui étoit très-solemnelle par cette raison. On formoit deux grands cercles, au milieu desquels les instruments se trouvoient placés. Le cercle intérieur n'étoit composé que des Grands, des Anciens & de toutes les personnes au-dessus du commun. On ne laissoit dans le second cercle que ceux qui d'entre le peuple sembloient les plus raisonnables & les mieux parés en plumes & en bijoux. Plusieurs Mexicains à cheval sur des figures d'homme, d'animal ou sur des colomnes chantoient & dansoient sans perdre la mesure ni l'équilibre. D'autres montoient sur des bâtons, s'y tenoient droits, & prenoient ensuite mille postures singulieres. D'autres passant leurs mains sous la plante de leurs pieds se courboient en cercle, s'élançoient en l'air & retomboient en roulant comme une boule. Enfin d'autres voltigeoient, sautoient & faisoient plusieurs tours avec de gros poids sur l'estomach ou sur l'épaule.

Souvent le peuple s'assembloit dans les places publiques ou sur les dégrés

des Temples, pour faire des défis au blanc, & d'autres preuves d'adresse avec l'arc & la fleche. On couroit, on luttoit sous différentes conditions, & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du Public. Tels étoient les principaux amusements des Mexicains, & ils en avoient un grand nombre d'autres qui recevoient divers changements, suivant la volonté de ceux qui les prenoient. Je vais maintenant faire un court détail des funérailles, après quoi je parlerai de quelques coutumes de plusieurs pays renfermés dans celui du Mexique.

Funérailles.

Le soin des funérailles regardoit toujours les Prêtres; mais les cérémonies qu'ils observoient n'étoient pas toutes semblables, parce qu'elles dépendoient de la volonté des mourants. Les uns demandoient à être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maisons; d'autres vouloient être portés dans les montagnes, à l'imitation des Empereurs qui avoient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque. Enfin quelquefois des Particuliers ordonnoient que leurs corps fussent brûlés & qu'on enterrât leurs cendres dans les Temples avec leurs habits, & ce qu'ils avoient de plus précieux. Quelque fût la volonté d'un mourant, on avertissoit les Prêtres de son quartier dès qu'il avoit rendu l'ame, & ces Prêtres le mettoient à terre, assis à la maniere du pays, & revêtu de ses plus beaux habillements. Les parents & les amis du mort venoient alors le saluer & lui faire de riches présents. Si c'étoit un Cacique ou quelque Grand de la Cour, on lui offroit des esclaves qui étoient égorgés sur le champ pour l'accompagner dans l'autre Monde. Les Officiers des Seigneurs, & l'espece de Chapelain même, qu'ils avoient chez eux pour régler les cérémonies religieuses, étoient les premiers immolés aussitôt qu'il étoit expiré. On croyoit que les uns alloient préparer un nouveau domicile à leur maître, pendant que les autres lui servoient de cortége. Suivant ce principe, on enterroit avec le mort une grande partie de ses richesses. Si le mort étoit un Capitaine qui se fût distingué, on faisoit autour de lui des amas d'armes & d'enseignes. Les obseques duroient dix jours, & se célebroient par une alternative de pleurs & de chants. Les Prêtres faisoient une espece d'office des morts & chantoient d'un ton lugubre, tantôt en chœur & tantôt l'un après l'autre. Ils élevoient plusieurs fois le corps avec beaucoup de cérémonies, & le tambour & la flute accompagnoient les voix & les encensements qui sembloient se faire en cadence. Celui des Prêtres qui tenoit le premier rang étoit revêtu des habits de l'idole que le Seigneur défunt avoit particulierement honorée, & dont il avoit été comme l'image vivante; car chaque Noble représentoit une idole, & de-là venoit sans doute l'extrême vénération que le peuple avoit pour la Noblesse. Si on bruloit le corps, un Prêtre en recueilloit soigneusement les cendres, & prenant un habit qui inspiroit tout à la fois & l'horreur & la crainte, il affectoit de remuer ces cendres d'un air furieux, qui repandoit la frayeur dans toute l'assemblée.

Aussitôt qu'on s'appercevoit que l'Empereur étoit attaqué d'une maladie mortelle, on couvroit de masques la face des principales idoles, & on les leur laissoit jusqu'à la guérison ou la mort du Monarque. Lorsqu'il mouroit, on en donnoit avis sur le champ à tous les Caciques ou Gouverneurs des différentes Provinces, afin que le deuil fût général, & pour convoquer

tous les Seigneurs à se trouver à la cérémonie des funérailles. Les plus proches devoient se rendre à la Cour au bout de quatre jours, & en leur présence, ou plaçoit sur une natte le corps de l'Empereur, qu'on avoit déjà lavé & parfumé pour le garantir de la corruption. On le veilloit toutes les nuits jusqu'au jour de l'enterrement, & on n'oublioit pas de faire éclater les pleurs & les gémissements. Le jour destiné pour brûler le corps, on commençoit par couper une poignée de cheveux au défunt, & on lui mettoit dans la bouche une grosse émeraude. En le mettant sur la natte, on l'avoit placé de façon qu'il étoit assis, & dans cette posture, qu'on avoit soin de ne pas déranger, on lui couvroit les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avoit son allusion. Par dessus ces couvertures, on attachoit la devise de l'idole qui étoit l'objet particulier de son culte, ou dont il avoit été l'image. On lui couvroit le visage d'un masque enrichi de perles & de pierres précieuses, & on tuoit ensuite pour premiere victime l'Officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums de l'Empereur, afin que le voyage du Monarque dans un autre Monde ne se fît point dans les ténebres, ni sur une route où son odorat fût blessé.

Après ce premier sacrifice, on portoit le corps de l'Empereur au grand Temple, & dans la route, ceux qui composoient le cortége, poussoient de grands cris, ou chantoient d'un ton lugubre les louanges du défunt. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés, & tous les domestiques du Palais portoient des masses, des enseignes & des panaches. En entrant dans la cour du Temple, on appercevoit un grand bucher auquel les Prêtres mettoient aussitôt le feu ; & pendant que la flamme augmentoit, le grand Sacrificateur proferoit d'une voix plaintive des prieres & des invocations. On attendoit que le feu fût bien allumé pour y jetter le corps avec tous les ornements dont il étoit couvert, les armes, les enseignes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On lançoit un chien au milieu du feu, afin qu'il annonçât par ses abboyements l'approche de l'Empereur dans les lieux par lesquels il devoit passer. Le grand sacrifice commençoit alors & il falloit que les victimes fussent au moins au nombre de deux cents. Les Prêtres leur ouvroient la poitrine pour en arracher le cœur qu'ils jettoient dans le feu du bucher. On ne mangeoit point la chair de ceux qui étoient ainsi sacrifiés, & leurs corps étoient déposés dans des charniers où ils se consumoient peu à peu. Les victimes étoient ordinairement des esclaves & des Officiers du palais, parmi lesquels on comptoit plusieurs femmes.

Dès que ces sanglantes exécutions étoient faites chacun se retiroit en silence : on faisoit garder le bucher toute la nuit & on se rassembloit le lendemain. Les Prêtres ramassoient les cendres, les dents, l'émeraude qu'on avoit mise dans la bouche du mort, & après avoir renfermé ces dépouilles dans un vase, ils le portoient solemnellement à la montagne de Chapultepeque. Ils plaçoient, dans l'espece de caverne qu'on avoit pratiquée au pied de la montagne, le vase rempli des cendres de l'Empereur & la poignée de cheveux qu'on lui avoit coupés quelques jours après sa mort. Ils bouchoient ensuite avec beaucoup de soin l'entrée de cette caverne, & plaçoient au dessus une statue de bois, représentant la figure du mort. Pendant quatre jours consécutifs les femmes de l'Empereur défunt, ses filles, ses

plus fideles ſujets apportoient pluſieurs offrandes aux pieds de la ſtatue. Le cinquieme jour, les Prêtres immoloient quinze eſclaves; le vingtieme, cinq; le ſoixantieme trois; & enfin neuf le quatre-vingtieme, pour terminer la cérémonie.

Obſeques du Cacique de Méchoacan.

On obſervoit pluſieurs circonſtances ſingulieres aux funérailles du Cacique de Mechoacan, dont la puiſſance étoit peu inférieure à celle de l'Empereur. Lorſque ce Cacique ſe ſentoit proche de ſon heure derniere, il avoit ſoin de nommer celui de ſes enfans qu'il ſe deſtinoit pour ſucceſſeur. L'héritier faiſoit auſſitôt avertir tous les Seigneurs de la Province, & ceux qui avoient exercé quelque emploi ſous l'autorité de ſon pere, qu'ils euſſent à le reconnoître en qualité de Cacique. Chacun s'empreſſoit d'obéir, & apportoit en ſigne d'hommage de magnifiques préſents. L'appartement du Cacique malade étoit fermé avec ſoin, & aucun de ſes anciens ſujets n'avoit la liberté d'y entrer. Ses ſeuls Officiers & pluſieurs eſclaves le ſervoient juſqu'à ce qu'il fût expiré. Alors ils en donnoient avis, & on convoquoit une nombreuſe aſſemblée de Seigneurs & autres Nobles. Les pleurs, les cris, les gémiſſements ſe faiſoient entendre, & étoient la premiere marque du regret feint ou véritable qu'on avoit de la perte du mort. Après ce triſte exorde, on ouvroit l'appartement de l'ancien Cacique, & chacun entroit, le touchoit avec la main & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On mettoit enſuite au mort une chauſſure de peau de chevreuil, qui étoit celle des Caciques, & on lui attachoit aux genoux des ſonnettes d'or, aux poignets des braſſelets de même métal, au col une chaîne de pierres précieuſes, des pendants aux oreilles & des anneaux aux doigts. Ses levres mêmes étoient couvertes de pierreries, & ſes épaules de pluſieurs treſſes des plus belles plumes.

Lorſque le mort étoit ainſi paré, on le plaçoit ſur une eſpéce de litiere découverte, ayant auprès de lui, d'un côté, ſon arc & ſes fleches, & de l'autre, une grande figure qui repréſentoit l'idole qu'il avoit le plus révérée pendant ſa vie, & qu'on ſuppoſoit empreſſée alors à récompenſer ſon attachement & ſa piété. Le fils, ſucceſſeur du Cacique, nommoit ceux qui devoient accompagner ſon pere pour le ſervir dans l'autre vie. Quelques-uns regardoient comme une faveur d'être choiſis, d'autres s'en affligeoient; mais les uns & les autres ne pouvoient éviter de ſubir le ſort qui les attendoit. On s'efforçoit ſeulement, pour leur ôter toute crainte & toute foibleſſe dans les derniers moments, de leur faire prendre toutes ſortes de viandes & de liqueurs fortes qui les enyvroient. Sept femmes d'une haute naiſſance devoient faire avec le mort le voyage de l'autre Monde, & on les croyoit chargées, l'une de garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux; une autre de lui préſenter la coupe à ſes repas; la troiſiéme de laver ſes habits & ſon linge, & les quatre autres de ne le pas quitter un moment, & de lui rendre tous les ſervices dont elles pouvoient être capables. Outre les victimes nommées par le nouveau Cacique, on raſſembloit encore celles qui venoient s'offrir volontairement, & celles que chaque Ordre de l'Etat étoit obligé de fournir. On peignoit d'une couleur jaune le viſage de tous ceux qui devoient être ſacrifiés; on leur mettoit une couronne ſur la tête, & on les enyvroit pour leur ſauver l'horreur des approches de la mort,

La marche funebre commençoit par les malheureuſes victimes, à qui les vapeurs des liqueurs qu'on leur avoit fait boire ôtoient toute idée apparente de triſteſſe. Cependant les airs que ces infortunés jouoient ſur leurs inſtruments étoient lugubres, & leurs pas étoient lents & compoſés. Les parents du mort paroiſſoient enſuite, précédant de quelques pas la litiere du Cacique, portée par les principaux Seigneurs du pays & ſuivie de pluſieurs muſiciens, qui chantoient une eſpece de poëſie fort triſte ſur des airs qui inſpiroient la mélancolie. Ceux qui avoient poſſédé des emplois s'avançoient en donnant des marques de la plus vive douleur, & la marche étoit fermée par les domeſtiques du Palais, chargés d'enſeignes & d'éventails de plumes. Le peuple, que la curioſité attiroit pour voir l'ordre du convoi, veilloit attentivement ſur les victimes, & ſongeoit à fermer le paſſage à celles qui auroient voulu prendre la fuite.

Les rues de la ville, par leſquelles cette eſpece de proceſſion devoit paſſer, étoit nettoyées avec pluſieurs formalités ſuperſtitieuſes, & le convoi, qui ne partoit qu'à minuit, étoit éclairé d'une infinité de flambeaux. Lorſque la litiere étoit arrivée au Temple, on lui faiſoit faire quatre fois le tour d'un grand bucher, qui ſe trouvoit prêt à recevoir le feu de la main des Prêtres, & ſans ôter le corps de la litiere où il étoit, on le plaçoit au ſommet du bucher, où on le brûloit avec tous ſes ornements. Pendant qu'il étoit dévoré par les flammes, on aſſommoit toutes les victimes, & ſans leur ouvrir la poitrine, comme à Mexico, on les enterroit derriere le mur du Temple. A la pointe du jour les Prêtres avoient ſoin de ramaſſer les cendres, les os du Cacique, l'or fondu & les pierreries calcinées, & portoient tous ces reſtes dans l'intérieur du Temple où ils les béniſſoient, en obſervant pluſieurs cérémonies myſtérieuſes. Ils mêloient enſuite à ces cendres différentes ſortes de pâtes & en compoſoient une grande figure de forme humaine qu'ils paroient de plumes, de colliers, de braſſelets & de ſonnettes d'or. Ils l'armoient d'un arc, de fleches, d'un bouclier, & la préſentoient en cet état aux adorations du peuple.

Tandis que chacun offroit ſes hommages à la nouvelle idole, les Prêtres ouvroient la terre au pied des dégrés du Temple & faiſoient une large foſſe, dont les parties intérieures étoient auſſitôt revêtues de nattes. Ils y dreſſoient une eſpece de lit ſur lequel on mettoit la ſtatue, les yeux tournés au Levant, & on ſuſpendoit autour d'elle pluſieurs petits boucliers d'or & d'argent, des arcs, des fleches & des Panaches. On plaçoit auprès du lit quantité de baſſins, de plats, de vaſes & des coffres remplis de robes, de joyaux & d'aliments deſtinés pour les beſoins du mort. Les Prêtres fermoient enſuite la foſſe avec un grand couvercle de terre, au deſſus duquel ils attachoient diverſes figures biſarres pour veiller, à ce qu'ils prétendoient, à la conſervation d'un ſi reſpectable monument. Les Mexicains étoient tellement attachés à leurs cérémonies funéraires, que les Eſpagnols ne purent d'abord venir à bout de les abolir; mais peu à peu elles ont cédé aux inſtructions du Chriſtianiſme, ainſi que les autres ſuperſtitions de l'idolâtrie.

Succeſſions dans les familles.

L'ordre des ſucceſſions n'étoit pas le même par tout le Mexique, mais celui qui s'obſervoit dans la capitale & dans tout le pays de ſon reſſort ſuivoit les dégrés du ſang. Si le fils aîné étoit capable de maintenir les droits

de sa famille, il succédoit à son pere sans contestation ; autrement le second fils prenoit sa place, & ainsi jusqu'au dernier. S'il n'y avoit point d'enfants mâles dans une famille, les neveux avoient droit à l'héritage, & au défaut de neveux, on y appelloit les freres du pere. Si à la mort d'un Seigneur pourvû de quelque Gouvernement par le droit de sa naissance, il ne lui restoit aucun proche parent, tous les vassaux avoient recours à la voye de l'élection, & persuadés que l'intérêt public devoit l'emporter sur les droits d'une parentée éloignée, ils choisissoient entre eux celui qu'ils croyoient le plus capable de gouverner. Dans les pays de Tlascala, de Guacoxingo & de Cholula, on suivoit le même usage, avec cette différence seulement, que celui qu'on substituoit ainsi au véritable sang, étoit soumis à de rudes épreuves. Il devoit se trouver dans la place publique pendant un certain espace de temps, & souffrir patiemment toutes les injures dont le peuple se plaisoit à l'accabler. Aussitôt qu'il avoit subi cette premiere épreuve, on le menoit au Temple afin qu'il y restât quelques jours à faire pénitence. On l'assujettissoit à des exercices totalement contraires à ceux de la vie commune ; c'est-à dire, qu'il sortoit du Temple, lorsqu'on y entroit pour les sacrifices ; qu'il mangeoit à des heures qui n'étoient pas celles du Public ; qu'il veilloit dans le temps destiné au sommeil, & qu'il cherchoit à se livrer au repos lorsque tout le monde veilloit. Je dis qu'il cherchoit à se livrer au repos, car on ne l'en laissoit pas longtemps goûter les douceurs, & des personnes préposées le piquoient avec des poinçons, en lui disant : *Eveille-toi, songe que tu es dans l'obligation de veiller & de prendre soin de tes vassaux. La charge que tu t'imposes ne te permet pas de dormir.*

Lorsque l'héritier élu avoit passé par toutes les épreuves, on lui préparoit un grand festin, mais pour le temps qu'il devoit se faire, on comptoit les jours depuis celui de sa naissance, & on choisissoit un impair, parce que tous les nombres pairs étoient de mauvais augure. Les Prêtres nommoient les convives & quelqu'un de ceux qui étoient invités ne se trouvoit pas au festin sous quelque prétexte que ce fût, on ne laissoit pas de mettre un siége à la place qu'il devoit occuper, & on servoit des vivres à ce siége, à qui l'héritier rendoit les mêmes honneurs, & faisoit les mêmes remerciements qu'il auroit faits au convive lui-même. Lorsque la table étoit couverte des mets, on n'y touchoit pas d'abord ; mais sans songer qu'ils pouvoient se refroidir, on se rendoit au Temple voisin où l'héritier recevoit l'investiture de tous ses droits. Le festin commençoit ensuite & la fête se terminoit toujours par des chants & par des danses. Les Seigneurs de Chiapa devoient passer par diverses charges subalternes, avant que d'entrer en possession du rang pour lequel ils étoient nés ou choisis, & dans la Province de Guatimala, les héritiers de naissance ou d'élection étoient obligés de faire des prieres, ou des jeûnes. Les plus dévots dormoient les pieds en croix pour se fatiguer jusques dans le temps du repos. Si un Grand laissoit à sa mort un héritier trop jeune, on choisissoit pour son tuteur un de ses plus proches parents, ou si on ne voyoit personne dans sa famille qui fût en état de remplir cet important emploi, on élisoit un des plus sages amis du mort, & quelque mérite ou quelque capacité qu'on remarquât dans l'héritier, il ne sortoit point de tutele avant l'âge de trente ans.

Le Mexique avoit une sorte de Seigneurs, qui pour récompense de leurs services, recevoient du Souverain des terres en proprieté, mais ils ne pouvoient les transmettre à leurs descendants. Il y avoit encore des autres dignités qui se nommoient les *Grandes-Parentés*, & qui étoient remplies par les cadets des grandes familles. Ce dernier Ordre étoit divisé en quatre classes, qui répondoient aux quatre premiers dégrés de parenté, & qui tiroient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Ceux qui étoient dans ces classes jouissoient du droit de pouvoir succéder aux Chefs de leur race, lorsqu'ils y étoient appellés, & étoient d'ailleurs exempts de tout tribut. La plûpart étoient employés dans les armées, & c'étoit parmi eux qu'on choisissoit les Ambassadeurs, les Officiers des Tribunaux de Justice & tous les Ministres publics. Lorsqu'ils n'étoient revêtus d'aucune de ces charges, les Chefs de leur race étoient obligés de pourvoir à leur entretien, à leur nourriture & à leur logement.

Matalzingas. Dans la Province des Matalzingas on ne connoissoit que trois Seigneurs, dont l'un tenoit le premier rang, & les deux autres, qui n'étoient pas non plus entierement égaux en puissance, étoient subalternes. Lorsque le premier mouroit, le second prenoit sa place & laissoit la sienne au troisieme, qui étoit remplacé par le fils du premier, si le jeune homme en paroissoit digne, ou par quelqu'un de ses plus proches parents, si on trouvoit quelque défaut à son fils. Lorsque le second Seigneur étoit enlevé par la mort, on lui donnoit pour successeur le fils du premier. Il n'y avoit que le troisieme auquel son propre fils ou son frere pût succéder, mais dans tous les cas c'étoit toujours le plus digne qui étoit appellé à sa succession. Ces trois Caciques avoient leurs terres séparées l'une de l'autre, qu'ils nommoient *Kalpules*, & les deux subalternes faisoient assiduement leur cour au premier. Dans la Province d'Utlatan, qui touchoit celle de Guatimala, les Espagnols trouverent le même Gouvernement & le même ordre de succession établis. La distinction du rang des trois Seigneurs étoit marquée seulement par celle de leurs siéges, dont le premier avoit trois tapis de plumes pour dossier, le second deux, & le troisieme un seul.

Méchoacan. Avant la conquête du Mechoacan, le Cacique de cette Province faisoit sa résidence dans une belle ville nommée Zinzoatza, c'est-à-dire, lieu rempli d'oiseaux, & la plus riche partie du tribut consistoit en plumes, dont on faisoit de riches tapis & d'autres ouvrages curieux. Les Historiens Espagnols observent que de tous les peuples du Mexique, les habitants du Mechoacan étoient ceux qui avoient la notion la plus juste de la Divinité suprême. Ils avoient quelque idée du jugement dernier, du ciel, de l'enfer, & ils pensoient qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul Dieu. Ils donnoient à l'objet de leur culte le nom de *Tucapacha*, le regardoient comme l'auteur de tout ce qui existe, & comme l'arbitre souverain de la vie & de la mort des hommes. Ils plaçoient son thrône dans le ciel vers lequel ils tournoient les yeux toutes les fois qu'ils l'invoquoient, soit pour implorer son secours, soit pour le remercier de quelque faveur. Ils avoient, & on ignore de qui ils pouvoient la tenir, une connoissance assez nette de l'origine des hommes & du déluge universel. Leurs Prêtres portoient des tonsures comme ceux des Catholiques, & prêchoient la pénitence & la nécessité de faire de bonnes

œuvres,

L'AMERIQUE.

œuvres. Cependant les ſacrifices humains n'étoient pas moins fréquents parmi eux que dans la capitale de l'Empire, dont ils paroiſſoient avoir emprunté leurs principaux uſages pour la vie civile.

Miſteque.

La Religion des habitants de la Province de Miſteque (1) eſt beaucoup plus monſtrueuſe. Il n'y avoit qu'un Temple public, où tout le peuple étoit libre d'aller faire ſes prieres; mais outre cela chaque maiſon avoit ſon Dieu & ſon oratoire particuliers. Les habitants ne ſe faiſoient pas des Divinités de leur propre choix; ils les recevoient reſpectueuſement de la main & par les ordres d'une ſorte de Prêtres reclus, enfermés dans des eſpeces de Monaſteres qui étoient en grand nombre dans la Province. Le peuple regardoit ces Monaſteres comme la ſource de la Religion, & avoit beaucoup de vénération pour ceux qui s'y retiroient. La loi de l'héritage étoit en faveur des aînés, & ils entroient en poſſeſſion de leurs biens ſans aucune conteſtation, pourvû qu'ils euſſent paſſé un an en retraite dans un des Monaſteres de la Province, & qu'ils en euſſent porté l'habit pendant cet eſpace de temps. Cet uſage étoit obſervé rigoureuſement par les aînés mêmes des Caciques, & leur retraite ſe faiſoit ſeulement avec plus de cérémonies & d'appareil qu'on n'en obſervoit à celle des autres. Le jour que ces jeunes Seigneurs choiſiſſoit pour ſe ſoumettre à l'uſage établi dans leur pays, les principaux habitants du canton les menoient proceſſionnellement & au ſon de tous les inſtruments de leur muſique, au Monaſtere qu'ils avoient déſigné. En approchant de cette retraite, on en appelloit les Prêtres, qui s'avançoient gravement & dépouilloient les jeunes gens qui s'abandonnoient à leur conduite, & leur donnoient à la place de leurs habits des haillons pleins de gomme. Ils les emmenoient enſuite & lorſqu'ils étoient dans le Monaſtere, ils leur mettoient entre les mains une lancette de caillou pour ſe tirer du ſang, & leur frottoient le viſage, l'eſtomach & les épaules avec du jus d'herbes venimeuſes; & ces cérémonies étoient comme le ſceau de la conſécration des jeunes gens. On les habituoit à l'abſtinence, & on ne leur épargnoit pas les plus rudes travaux, ni les plus ſéveres châtiments pour les moindres fautes. A la fin de l'année, que les jeunes Caciques attendoient ſans doute avec impatience, quatre filles les lavoient dans une eau parfumée pour leur ôter la noirceur qu'ils avoient contractée au ſervice des Autels, en ſe trouvant expoſés à la fumée de la réſine, qui dans tout le Mexique tient lieu d'encens. Tous les parents & les amis qui avoient conduit les jeunes Caciques dans leur retraite, les y reprenoient en pompe & les conduiſoient à la maiſon paternelle avec de grandes démonſtrations de joye. Ceux qui attendoient la mort de leurs peres ſans avoir commencé leur année d'épreuve, ne pouvoient recueillir ſa ſucceſſion qu'ils ne l'euſſent faite. Quand un Cacique étoit attaqué d'une dangereuſe maladie, tous les Monaſteres de ſon domaine faiſoient des ſacrifices & des prieres pour ſa guériſon. S'il recouvroit la ſanté, les fêtes étoient magnifiques & très-multipliées; mais s'il mouroit, on feignoit de croire que cet accident n'avoit pu arriver, & en conſéquence on parloit au mort de même que s'il vivoit encore. Pour ſuppléer à l'impoſſibilité de tirer de lui quelque réponſe,

(1) Les Eſpagnols n'ont conſervé le nom de Miſteque qu'aux Montagnes qui ſéparent cette Province de celle de Chiapa.

L'AMÉRIQUE.

on habilloit de tous ses ornements un esclave qu'on plaçoit devant lui & qui recevoit pendant tout le jour les honneurs dûs à la dignité de Cacique. Quatre Prêtres enlevoient le cadavre vers minuit, & alloient l'enterrer dans les bois ou dans une cave. A leur retour, l'esclave qui représentoit le mort étoit étouffé & on l'ensevelissoit avec un masque sur le visage & le manteau de la dignité dont il avoit porté les apparences. On le jettoit ainsi équippé dans une sépulture commune à tous ceux qui avant lui avoient joué le même rôle, & on ne le couvroit point de terre, comme on faisoit aux Particuliers auxquels on rendoit les honneurs de la sépulture. On ignore les raisons de cet usage, qui paroît trop singulier pour ne pas renfermer quelques mysteres. Tous les ans on faisoit en l'honneur du dernier Cacique une fête solemnelle, mais on ne célebroit que le jour de sa naissance; car on affectoit de ne point parler de celui de sa mort.

Zapotecas.

La valeur féroce des habitants de la Province de Zapotecas faisoit trembler tous leurs voisins, & ils étoient continuellement en guerre avec les Mixos, Nation barbare dont les montagnes du pays étoient peuplées, & ils ne se rencontroient jamais sans se battre avec acharnement. Les vainqueurs lioient cruellement leurs prisonniers avec la corde de leurs arcs & les menoient comme en triomphe pour les employer aux services les plus fatigants, ou pour les sacrifier dans leurs Temples. Les Zapotecas avoient sur la Religion les mêmes sentiments à peu près que les habitants de Mexico, mais leur usage étoit de sacrifier des hommes à leurs Dieux, des femmes à leurs Déesses, & des enfants aux petites Divinités. Ils observoient des jeûnes très-rigoureux de soixante & de quatre-vingts jours. Leur principal Cacique, qui étoit celui de Coatlan, faisoit sa résidence ordinaire dans une grande ville, qu'ils nommoient Téozapotlan, & il se faisoit tellement respecter, qu'on lui rendoit des hommages qui alloient jusqu'à l'adoration.

Tepéaques.

Les Tepéaques formoient une Nation particuliere qui étoit sortie de Chimoztoc, région septentrionale dont le nom signifie les sept caves. On voit dans leurs propres annales, qu'ils étoient partis de leur pays originaire sous la conduite d'un Chef nommé Quavisthzac; & qu'ayant trouvé un canton où il n'y avoit point d'habitants, ils s'y étoient arrêtés & y avoient bâti la ville de Tepéaca au sommet d'une montagne triangulaire. Leur nombre s'étant accrû par succession de temps, ils s'étoient répandus dans les plaines voisines & avoient partagé la Contrée ou Province qu'ils occupoient entre les trois fils de leur Chef, dont les descendants regnoient encore à l'arrivée de Cortez, & ne reconnoissoient les Mexicains qu'en qualité d'alliés. On ne rencontre dans toute la Province ni rivieres, ni fontaines, à l'exception de quelques eaux aigres & malfaisantes qui sortent entre des pierres. La boisson ordinaire des Naturels est l'eau de pluye; mais les Espagnols qui s'y sont établis font venir à grand frais l'eau d'une source vive de la montagne de Tlascala. On auroit peine à croire qu'un pays aussi dénué d'eau produisît des pâturages. Cependant il s'y en trouve d'excellents & en abondance. Les habitants de cette Contrée l'emportent beaucoup sur leurs voisins pour l'esprit & la politesse qu'on remarque dans leurs manieres. Ils adoroient, sous le nom de *Camatzleque*, une idole de figure humaine, armée d'un arc & d'une fleche; mais ils n'en reconnoissoient pas

moins un Dieu suprême, Créateur de l'Univers. Ils s'imaginoient que les éclairs, la foudre & tous les météores étoient des Esprits qui descendoient du Ciel, pour examiner la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conservation du Monde. Les Tepéaques s'occupoient surtout du bon ordre de la Police & de l'éducation des enfants, & leurs Caciques avoient sous eux quatre Juges qui décidoient sur le champ les causes, & faisoient exécuter en leur présence les Sentences qu'ils avoient prononcées. Les crimes punis de mort étoient l'homicide, l'adultere, le vol & le mensonge, parce qu'ils étoient regardés comme les plus nuisibles à la société.

Tlascala.

Les habitants de la Province de Tlascala formoient entre eux une espece de République, qui devoit son établissement à l'amour du peuple pour la liberté, & qui ne se soutenoit que par la valeur & la justice qu'on remarquoit dans tous ses membres. Les Tlascalans ou Tlascalteques n'avoient adopté des usages des Mexicains, que celui de sacrifier leurs ennemis & d'en manger la chair; usage indigne d'un peuple dont on veut donner l'idée la plus avantageuse. Aussi les relations Espagnoles cherchent-elles à excuser les Tlascalans à cet égard, en faisant entendre qu'ils n'immoloient leurs ennemis que par représailles, & pour leur rendre le traitement qu'ils ne cessoient pas d'en recevoir. Au reste, on dépeint les Tlascalans comme des hommes sobres, industrieux & incapables de mensonge. Leurs traités publics & particuliers s'exécutoient toujours avec beaucoup de bonne foi, & la franchise ne régnoit pas moins dans leur commerce. C'étoit une honte parmi leurs marchands que d'emprunter de l'argent ou des marchandises, parce que l'emprunt est quelquefois suivi de l'impuissance de rendre. Ils avoient un si grand respect pour les vieillards, que si quelques jeunes Seigneurs manquoient à ce qu'ils devoient à leurs peres, ils étoient étranglés par un ordre secret du Sénat, comme des monstres naissants, qui pouvoient devenir pernicieux à l'Etat lorsqu'ils seroient appellés à le gouverner.

Ceux qui nuisoient au Public par quelque désordre qui ne méritoit pas la mort, étoit relegués aux frontieres avec défense de rentrer dans l'intérieur du pays, & c'étoit le plus honteux de tous les châtiments, parce qu'il supposoit des vices dont on craignoit la contagion. On punissoit de mort les traîtres, & leurs plus proches parents étoient enveloppés dans leur ruine, parce qu'on imaginoit que le crime de trahison ne pouvoit prendre sa source que dans le sang. L'usage des liqueurs fortes n'étoit permis qu'aux vieillards, qui avoient passé leur jeunesse dans la profession des armes. Le luxe dans les habits & dans les services de table étoit défendu par les loix, qui regloient la forme des habits & l'espece d'étoffe que chacun pouvoit employer. Les Tlascalans portoient une espece de camisole fort étroite, sans collet & sans manche, avec une ouverture seulement pour passer la tête, & qui descendoit jusqu'aux genoux. Par dessus cette camisole ils avoient une sorte de soutane d'un tissu de fil qu'ils tiroient d'une plante fort commune dans le pays & propre à divers usages. Cette plante assez semblable aux chardons jette des feuilles larges de deux palmes, très-dures & garnies d'épines fort pointues.

Les hommes du commun du peuple se prosternoient devant leurs Caciques

ou Seigneurs, lorſqu'ils vouloient leur parler, & en ſe retirant ils baiſſoient la tête & les yeux, marchant en arriere pour ne pas tourner le dos. Les tributs impoſés à tous les Etats ſe payoient en fruits de la terre, avec une ſi juſte proportion, qu'ils n'étoient point à charge aux plus pauvres. Les Etrangers qui vouloient s'établir à Tlaſcala y étoient reçus volontiers, pourvû qu'ils s'engageaſſent à ſe conformer en tout aux loix qui étoient déjà établies. Perſonne ne faiſoit difficulté de ſe ſoumettre à cette condition, & par ce moyen le nombre des habitants de la Province prenoit tous les jours de nouveaux accroiſſements. On y comptoit parmi la Nobleſſe environ ſoixante Seigneurs, qui s'étoient mis volontairement ſous la protection de la République en qualité de vaſſaux. Au reſte, les loix qui accordoient pluſieurs priviléges aux Nobles, leur interdiſoient tout office méchanique, & elles ne les permettoient qu'aux ſeuls marchands, qui obtenoient auſſi diverſes diſtinctions, & parvenoient par dégrés à la Nobleſſe. A l'égard des mariages, ils ſe faiſoient aſſez ſouvent entre parents ; il n'y avoit que certains dégrés de parenté, comme ceux de mere, de ſœur, de tante & de belle-mere qui fuſſent défendus. Les héritages ne paſſoient point aux enfants, mais aux freres du pere, & pluſieurs freres pouvoient épouſer ſucceſſivement leur belle ſœur. Non ſeulement les loix permettoient la pluralité des femmes, mais elles y exhortoient ceux qui pouvoient en nourrir plus d'une. Cependant il n'y en avoit jamais que deux qui portaſſent le titre d'épouſe, & qui en cette qualité étoient extrêmement reſpectées des autres. Un enfant en naiſſant étoit plongé dans l'eau froide, & les femmes s'y lavoient auſſi dès qu'elles étoient délivrées. On avoit une attention ſurprenante pour élever la Jeuneſſe dans la modeſtie & la propreté, & les enfants des Caciques avoient des eſpeces de précepteurs qui leur formoient le corps & l'eſprit.

La profeſſion des armes étoit extrêmement eſtimée à Tlaſcala, parce que la valeur étoit, pour ainſi dire, le plus ferme ſoutien de la République. Dans la guerre, les Tlaſcalans avoient ſoin d'élire un Capitaine général auquel ils obéiſſoient, & l'étendard de l'Etat demeuroit toujours à l'arriere-garde. Après une bataille, ils l'enfonçoient dans la terre dans un lieu expoſé à la vûe de tout le monde, & ceux qui ne ſe retiroient pas ſous leur étendard particulier étoient rigoureuſement punis. Entre les fleches qu'ils portoient dans leur carquois, ils en avoient deux qui repréſentoient les deux fondateurs de leur ville. Ils en tiroient d'abord une, & s'ils tuoient ou bleſſoient quelque ennemi, c'étoit un heureux préſage. Si la fleche n'atteignoit perſonne, on ne pouvoit corriger le mauvais augure qu'on en pouvoit tirer qu'en venant à bout de reprendre ſa fleche, & ce préjugé contribuoit ſouvent à la victoire. Dans la chaleur même du combat, les Tlaſcalans avoient l'art de ſe retirer & de reparoître en foule, ſuivant l'occaſion. Un bataillon ſortoit de ſon poſte, il étoit ſoutenu par un autre, & ſucceſſivement ils ſe portoient dans les endroits où l'aſſiſtance paroiſſoit plus néceſſaire & plus preſſante. Les embuſcades, les ſurpriſes & tous les ſtratagêmes qu'on admire dans les plus fameux guerriers, étoient mis en uſage par les Tlaſcalans.

Ils avoient des tambours & des inſtruments de guerre redoutables par le bruit, & à leurs premieres armes, qui étoient des fleches, ils avoient ajouté des frondes & des dards brulés par le bout. Ils avoient encore des zagaies

de cinq ou six pieds de long qu'ils tiroient avec une courroie en forme d'arc, & dont la pointe étoit d'os de poisson, de cuivre ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des *Macanas*, ou massues de bois, & des épées garnies de cailloux aigus ou tranchants. Ils adoptoient aussi l'usage des boucliers, & par dégrés il s'étoient accoutumés à faire des fossés, des caves & des tranchées pour leur défense. Ils sçavoient distinguer les situations avantageuses, & ils mettoient autour d'eux des pointes aigues qu'ils couvroient de terre, pour tromper ceux qui vouloient les attaquer. Une chose qui paroîtra toujours surprenante, c'est que ce peuple qui avoit le corps presque entierement couvert dans ses murs, combattoit totalement nud, & se peignoit le corps des couleurs les plus bisarres. La seule Noblesse portoit une cuirasse de coton piquée, relevée par des figures d'animaux farouches, & une sorte de casque où les plumes & les plus précieux joyaux formoient un brillant spectacle.

Les Tlascalans avoient pour amusements des jardins, des fontaines, des bains, des comédiens, des nains & des bossus. La musique, le jeu & la danse flattoient agréablement leur goût & étoient employés aux jours de fêtes & de réjouissances. Leur systême religieux ne paroissoit pas aussi sensé que leur politique, car outre une infinité de Dieux, ils avoient quantité de Déesses, dont la principale étoit celle de l'amour. Ils lui attribuoient une grande puissance sur les vents, & croyoient qu'elle étoit servie par des femmes, des bouffons & des nains, qui n'étoient occupés que de son amusement. Le Temple de cette Déesse étoit vaste & somptueux, & tous les ans on y célebroit une fête brillante qui attiroit un grand concours de spectateurs. Chez les Tlascalans, les vices avoient leurs Divinités, comme les vertus; néanmoins malgré le bisarre assemblage qu'ils faisoient de tous ces Dieux, ils en reconnoissoient un suprême auquel ils ne donnoient point de nom. D'ailleurs ils étoient persuadés que les hommes étoient punis ou récompensés dans une autre vie, & ils admettoient neuf cieux pour la demeure des Esprits de l'air & de ceux qui mouroient sans s'être jamais éloignés de la vertu. Suivant leurs idées, la terre devoit être plate, & le soleil & la lune, qu'ils regardoient comme le roi & la reine des étoiles, dormoient tous les jours à la fin de leur course.

Les Yzcatlans élisoient un souverain Pontife, qui s'engageoit à ne jamais sortir du principal Temple où il s'enfermoit, & à ne point prendre de femme. S'il manquoit à une seule de ces obligations, il étoit mis en pieces, & tout le temps que ses membres subsistoient, on les présentoit chaque jour à son successeur pour lui servir d'exemple & lui faire craindre de subir le même sort. Dans ce pays les mariages se faisoient assez singulierement; un homme s'adressoit aux Prêtres & leur disoit qu'il avoit envie de prendre une femme. Les Prêtres choisissoient ensuite un jour de fête, faisoient monter le jeune homme au sommet du Temple, lui coupoient quelques cheveux, en disant à haute voix : *cet homme veut se marier.* Ensuite ils le laissoient descendre & la premiere femme qu'il rencontroit dans son chemin devenoit son épouse sans autre formalité. Comme cette loi n'étoit ignorée de personne, il y a lieu de présumer, que la femme qui s'offroit la premiere aux yeux de l'homme à marier, en étoit convenue d'avance avec lui. Dans le canton des Guaxloritlans, les mariages se faisoient

Yzcatlans.

comme à Mexico, en nouant le voile de la femme avec un pan de la robe du mari, mais la loi étoit différente en cas d'adultere. Lorſqu'une femme étoit accuſée de ce crime, elle étoit obligée de paroître devant les Caciques, & ſi on n'avoit point de preuves contre elle, on lui donnoit la liberté de retourner tranquillement dans ſon ménage. Si au contraire elle étoit convaincue, on la tuoit ſur le champ, & on la coupoit en piéces pour ſervir de nourriture aux témoins. Chez les Yzipeques, un mari puniſſoit lui-même ſa femme en lui coupant publiquement le nez & les oreilles. Celui qui ſe plaignoit d'un vol étoit obligé de nommer celui qu'il ſoupçonnoit l'avoir fait, & s'il prouvoit la vérité de ſon accuſation, il étoit chargé de l'office de bourreau pour l'exécution du châtiment, mais s'il manquoit de preuves, il étoit puni lui-même par le miniſtere de l'accuſé.

Les habitants de la Province de Teutitlan avoient la coutume inhumaine d'écorcher les eſclaves qu'ils offroient en ſacrifice, & de ſe revêtir de leur peau. Dans les Provinces d'Uzila & d'Atlantla, lorſqu'on manquoit d'eſclaves pour les ſacrifices, le Cacique avoit droit de choiſir des victimes entre ſes ſujets. Ceux qui étoient chargés d'enlever ces victimes le faiſoient avec beaucoup d'appareil, & s'ils en trouvoient quelqu'une qui refuſât de ſe laiſſer conduire à l'autel, ils l'aſſommoient ſur le champ. Une ſeule fête que les Mazateques célebroient annuellement, coûtoit beaucoup de ſang à leur propre Nation. Les Prêtres peu de jours avant la fête montoient au ſommet du Temple d'où ils faiſoient entendre le ſon de leurs inſtruments, & ce bruit terrible étoit pour les habitants le ſignal de rentrer en diligence dans leurs maiſons ; car les Prêtres ſortoient, & ne manquoient pas de ſaiſir tous ceux qu'ils rencontroient depuis le matin juſqu'à midi ; les malheureux Mazateques qui, n'ayant pas eu le temps de ſe ſauver, tomboient entre les mains de leurs Prêtres, étoient marqués à la tête pour ſervir de victimes dans le ſacrifice qui devoit ſe faire le jour de la fête. Les Tuateques ne verſoient du ſang humain qu'une ſeule fois dans une année. Ils ſacrifioient alors un enfant dans l'âge d'innocence, une poule & quelques autres animaux, du ſang deſquels ils arroſoient leurs idoles, pour abandonner enſuite les corps aux oiſeaux de proie, & ils finiſſoient la cérémonie en égorgeant hors du Temple un certain nombre d'eſclaves, afin d'avoir de la chair humaine pour faire un feſtin.

Otomies.

Les Otomies, qui ne pouvoient vivre en paix avec les Mexicains, à qui ils ſembloient avoir juré une haine mortelle, n'avoient pas laiſſé d'emprunter d'eux la barbare coutume d'immoler des victimes humaines. Ils ne ſacrifioient, à la vérité, que les captifs qu'ils faiſoient dans leurs guerres, mais ils les hachoient en pieces, qu'ils vendoient toutes cuites dans les boucheries publiques. La plus ſinguliere de leurs coutumes étoit celle qu'ils obſervoient touchant les mariages. Avant que d'embraſſer cet état, juſqu'au jour qu'ils choiſiſſoient pour ſe marier, ils vivoient librement avec toutes les femmes qui vouloient bien les ſouffrir en leur compagnie. Lorſqu'ils étoient abſolument déterminés à l'engagement conjugal, ils paſſoient une nuit avec la femme dont ils vouloient faire leur épouſe, & s'ils n'en étoient pas ſatisfaits, ils avoient la liberté de la renvoyer. S'ils déclaroient au contraire qu'ils en étoient contents, il ne leur étoit plus permis d'en prendre

une autre. Alors ils se condamnoient eux-mêmes à un jeûne rigoureux de vingt ou trente jours & à une privation entiere de toute espece d'agrément dans cet intervalle de temps. La femme se soumettoit de son côté aux mêmes observations, & au bout de vingt ou trente jours se rejoignoit à son mari pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il y a apparence que cette loi ne regardoit que le peuple; car les Chefs de la Nation avoient plusieurs femmes.

Telles sont en général les mœurs des principaux peuples de l'Amérique septentrionale & de la méridionale. J'ai passé sous silence tout ce qu'on trouve dans différents Auteurs sur plusieurs autres petits peuples de cette partie du Monde, les bornes de cet abregé ne me permettant pas de m'étendre d'avantage. Je terminerai ce volume par un article beaucoup plus intéressant pour les François; je veux dire les différends survenus entre la Cour de France & celle de la Grande Bretagne, au sujet de quelques possessions dans l'Amérique septentrionale, qui sont aujourd'hui le motif de la guerre entre ces deux Puissances. La difficulté de traiter comme il faut cette matiere m'a fait prendre le parti de profiter du travail de M. l'Abbé Prevôt, qui a donné quelques éclaircissements sur cette affaire à la fin de son quatorzieme tome de son Histoire des voyages. Il a tiré ce qu'il dit des Mémoires des Commissaires François, imprimés au Louvre. C'est à ce grand ouvrage que je renvoye le Lecteur qui voudroit être instruit plus à fond de l'objet qui divise aujourd'hui les deux Couronnes.

CHAPITRE VIII.

Eclaircissements sur les différends des François & des Anglois, dans l'Amérique septentrionale.

Avant que d'entrer dans aucun détail sur les affaires présentes, il faut d'abord examiner ce qui s'est passé depuis le Traité d'Utrecht en 1713. jusqu'à celui d'Aix-la-Chapelle en 1748. Pendant cet intervalle de trente-cinq ans, les Anglois ont occupé l'Acadie dans le sens du premier de ces deux Traités, c'est-à-dire, sur le pied de ses anciennes limites (1). Les Anglois ne témoignoient alors, ni desir de faire valoir des prétentions plus étendues, ni mécontentement des bornes où ils se trouvoient resserrés. Les ruptures qui survenoient en Europe entre la France & la Grande Bretagne produisoient des hostilités réciproques en Amérique; mais c'étoient des

(1) Il est démontré dans le Mémoire des Commissaires François, que l'Acadie cédée aux Anglois occupe seulement la partie méridionale de la Péninsule; que Port-Royal, ou Annapolis, n'entre pas même dans le District de l'Acadie; qu'ainsi le pays au Nord de la Péninsule est de la domination Françoise, & par conséquent à plus forte raison l'isthme ou langue de terre de cinq lieues de large, qui sépare la baye Françoise du golphe saint Laurent.

L'AMÉRIQUE.

effets communs de la guerre, & les nouvelles prétentions des Anglois n'y avoient aucune part. On ne parle encore ici que de l'Acadie & des cessions de la France en 1713. car les difficultés sur le cours de l'Ohio ne furent pas proposées, ni connues, ni soupçonnées au Congrès d'Utrecht. C'est un objet si moderne, qu'il n'a pas même fait partie des articles discutés entre les Commissaires des deux Nations.

Ce fut après la pacification d'Aix-la-Chapelle que les Anglois, formant le projet de plusieurs nouveaux établissements, entreprirent de donner au Traité d'Utrecht une interprétation favorable à leurs desseins. Sur les premieres difficultés, la Cour de France proposa dès 1749. la voie des Commissaires pour régler les limites des Colonies respectives. Celle d'Angleterre accepta cette offre avec deux déclarations fort remarquables ; l'une, qu'elle avoit envoyé l'ordre de ne commettre aucun attentat, soit du côté de la Nouvelle Ecosse, soit du côté de la baye d'Hudson, contre les possessions ou le commerce des François ; la seconde, qu'elle n'en avoit donné aucun pour former des établissements dans cette partie de la Nouvelle Ecosse, sur laquelle la France avoit des pretentions. Malgré des engagements si formels, les Anglois de l'Acadie se permirent en 1750. des hostilités manifestes, non seulement sur les possessions Françoises dans le continent, mais jusques sur les navires envoyés de Quebec pour porter des munitions & des subsistances aux postes de la frontiere du Canada. Le Commandant (1) des troupes Angloises en Acadie avoit reçu d'Europe des recrues, des colons & de l'artillerie, & dans son empressement, pour établir les nouveaux habitants Anglois, il commença par chasser les familles Françoises qui tenoient des terres dans la presqu'isle. Bientôt il étendit l'invasion jusques dans l'isthme de la baye Françoise, où il construisit un Fort. Le même esprit porta les Anglois à s'emparer de plusieurs bâtiments François, entre autres du London dans le golfe saint Laurent, & du saint François à l'entrée de la baye Françoise. La Cour de France demanda vainement satisfaction pour ces insultes. Le Marquis de la Jonquiere, Gouverneur du Canada, se vit obligé d'user de représailles en faisant arrêter dans l'Isle-Royale trois ou quatre bâtiments Anglois, qui furent confisqués. Il est donc certain que sur mer, comme dans le continent, les Anglois furent les aggresseurs. A la vérité, ils trouverent dans les Commandants François plus de résistance qu'ils n'en devoient attendre au sein de la paix contre des violences imprévues.

La valeur Françoise ne s'est pas moins signalée sur les rives de l'Ohio qu'aux confins de l'Acadie. On sçait que cette riviere fait une des communications du Canada avec la Louisiane. Les François, qui découvrirent cette route en 1676. la fréquentoient seuls, lorsque dans ces derniers temps il a paru honteux aux Anglois de n'avoir encore le long de l'Ohio ni Forts ni comptoirs. La Caroline, la Virginie, la Pensylvanie & une partie de la Nouvelle Angleterre étoient bornées à l'Ouest par les Apalaches, montagnes qui sembloient naturellement placées pour séparer les deux Nations en Amérique (2), comme l'Océan les sépare en Europe. Ce ne fut qu'en 1749. que

(1) M. Gornwallis.

(2) Les Anglois ont à ce sujet ajusté une carte géographique, selon leurs prétentions, mais sans fondement, puisqu'avant des

des traiteurs Anglois, autorisés par le Gouverneur de Philadelphie, commencerent à franchir les Apalaches, & fréquenterent l'Hoyo pour commercer avec les Sauvages du pays (1). Ensuite le Gouverneur Anglois employa, pour détacher ces peuples des intérêts de la France, deux Aventuriers, l'un Anglois (2), l'autre déserteur Canadien (3), qui portoient des présents aux Nations des bords de l'Hoyo, & qui s'efforçoient de les exciter à la destruction des François. C'est ce qui fut hautement vérifié par M. de la Jonquiere dans un interrogatoire qu'il fit subir à quatre traiteurs ou contrebandiers pris par ses ordres au Fort de Miamis, entre les lacs Erié & Michigan. Bientôt les Anglois ne s'en tinrent plus aux pratiques secrettes. Pendant toute l'année 1753. on n'entendit parler au Canada que des préparatifs de guerre qui se faisoient dans leurs Colonies (4). Aussi dès les premiers mois de 1754. leurs troupes passerent les Apalaches avec un train d'artillerie, construisirent un Fort entre l'Hoyo & la riviere aux Bœufs, tracerent le plan d'un autre, & s'établirent dans les terres de la domination Françoise. En vain les François leur députerent un Officier, nommé M. de Jumonville, pour leur représenter la foi des Traités, & la paix qui regnoit entre les deux Puissances. Toute la terre a sçu comment il fut traité. A peine eut-il commencé à faire connoître le sujet de sa commission, qu'on tira sur lui & sur son escorte. En un mot, il fut indignement assassiné avec huit des siens, & les autres furent faits prisonniers, à l'exception d'un seul qui trouva moyen de s'échapper. Sept d'entre eux ayant ensuite obtenu la liberté par de longues sollicitations, rapporterent qu'ils avoient essuyé d'indignes traitements.

Cependant l'assassinat de M. de Jumonville causa de l'indignation aux Sauvages mêmes, & des Nations entieres abandonnerent l'alliance des Anglois. C'est ce qu'on lit dans le journal du Major Wasingthon, Chef du détachement qui se rendit coupable d'une si lâche violation du droit des gens. Il fit néanmoins beaucoup d'efforts pour les retenir (5). Les harangues, les promesses & les présents furent multipliés, mais avec peu de succès. Sur la premiere nouvelle de l'assassinat, M. de Villiers, frere du malheureux Jumonville, fut commandé pour aller prendre & détruire le Fort de *la Nécessité*, construit par les Anglois. Cette expédition fut prompte,

les démêlés actuels, ils n'avoient formé aucun établissement sur l'Hoyo, qu'on nomme aussi la *Belle-Riviere*.

(1) C'étoit une véritable contrebande, puisque suivant les Traités, chacune des deux Nations ne peut faire le commerce avec les Sauvages que sur son propre territoire.

(2) Georges Crocken.

(3) André Mantour.

(4) Ces préparatifs furent avoués si clairement de la Cour de Londres, qu'ils furent publiés dans toutes les gazettes Angloises du temps, avec les harangues mêmes des Gouverneurs de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre aux Sauvages, pour les déterminer à la guerre contre la France.

(5) On remarque, dans le Journal de cet Officier, une politique fort singuliere. En traitant avec les Sauvages, il n'attribuoit à sa Nation aucun droit sur les pays voisins de l'Hoyo, & ne donnoit l'Angleterre que pour Protectrice des Indiens, maîtres de ces contrées, tandis que dans tout autre lieu, hors de la présence des Sauvages, les Anglois se donnent pour Souverains de l'Hoyo & des peuples qui habitent ces rives.

& l'Officier François se trouva maître de sa vengeance; mais respectant le nom de la paix, dont les droits subsistoient encore entre les deux couronnes, il usa de sa victoire avec modération. Les Anglois furent renvoyés libres & le Vainqueur se contenta de deux ôtages. On eut soin de lui donner deux espions fort habiles, qui pendant tout leur séjour au Fort du Quêne, principale Place des François sur l'Hoyo, entretinrent une correspondance constante avec les Généraux Anglois. Il est fort glorieux pour la France, qu'entre les papiers qui furent enlevés après le fameux combat du 9 Juillet 1755. il se soit trouvé une lettre d'un de ces espions nommé Robert *Strobo*, dans laquelle on voit clairement de quel côté étoient la bonne foi & le désir de la paix. Strobo, écrivant au Major Wasington tout ce qui se passoit dans le Fort, s'étendoit particulierement sur les négociations entre les François & les Sauvages. Il racontoit que dans un grand Conseil de diverses Nations, les François avoient déclaré; » qu'ils ne venoient point » dans le pays pour faire la guerre, mais que les Anglois ne vouloient » point les laisser tranquilles; qu'ils esperoient que les Sauvages, leurs » enfants ne souffriroient point qu'on insultât leurs peres; que cependant s'ils » avoient envie de se joindre aux Anglois, ils pouvoient suivre leurs in» clinations; mais que s'ils vouloient mieux penser ils demeureroient en » paix «. Dans la bouche d'un espion & d'un ennemi, jamais il n'y eut de preuve si forte en faveur de la franchise & de la modération.

Pendant ce temps-là, les Commissaires continuerent leurs conférences en Europe. On a remarqué qu'il avoit d'abord été question des limites de l'Acadie; ensuite on étoit passé aux prétentions des deux Puissances sur l'isle de sainte Lucie. Les difficultés qui venoient de s'élever sur l'Hoyo formerent une branche de négociation particuliere entre les deux Cours, par la voye des Ambassadeurs & d'autres Ministres. Il étoit de notoriété publique qu'avant ces derniers différends, la France faisoit seule le commerce de l'Hoyo & de ses environs. Que répondoit la Cour d'Angleterre? Trois choses, dont la premiere ne signifie rien, dont la seconde contredit l'objet des Commissaires employés par les deux Cours, & dont la troisiéme ne peut se concilier avec les hostilités (1). Cependant la France porta si loin la

(1) 1°. Le Roi d'Angleterre demandoit que *la possession du territoire, du côté de la riviere d'Hoyo, fût remise dans le même état où elle étoit au temps de la conclusion du Traité d'Utrecht, & selon les stipulations du même Traité, &c.* Mais quel pouvoit être le but & l'avantage de cet article, puisqu'il n'est mention, ni directement, ni indirectement, du territoire de l'Hoyo dans les stipulations du traité d'Utrecht. Alors la France seule fréquentoit cette riviere, & la possession des pays circonvoisins ne pouvoit être un sujet de jalousie pour l'Angleterre, qui n'y prétendoit rien. Pourquoi donc citer le Traité d'Utrecht sur une matiere qui n'y est pas même nommée? 2°. Le Roi d'Angleterre proposoit que *les autres possessions de l'Amérique septentrionale, fussent restituées dans le même état où elles étoient au temps de la conclusion du Traité d'Utrecht, & selon les cessions & les stipulations portées par ce Traité.* Mais c'étoit précisément l'objet du travail des Commissaires. On les avoit nommés pour fixer le sens du Traité d'Utrecht à l'égard de ces possessions. Proposer comme un article préliminaire, que ces possessions fussent remises sur le pied des cessions & des stipulations d'Utrecht, c'étoit traiter dès ce moment le fond même de l'affaire, & rendre par conséquent inutile l'opération des Commissaires. 3°. La Cour d'Angleterre déclaroit

droiture & la confiance, qu'elle ne laissa point de se rapprocher, autant qu'il lui fut possible, des articles qu'on lui proposoit. Elle consentit que tout fût remis dans l'Amérique méridionale au même état où tout étoit, ou devoit être, depuis le Traité d'Utrecht; que le territoire situé entre la riviere d'Hoyo & les montagnes, fût évacué provisionnellement par les sujets des deux Rois; que tous les Forts construits depuis le même Traité dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale, contestées entre les deux Nations, fussent démolis de part & d'autre, & qu'enfin dans l'espace de deux ans toutes les contestations fussent terminées par la voye des Commissaires. C'étoit faire tous les frais de l'accommodement. Mais l'Angleterre comptoit sur les forces qu'elle avoit en mer & ne pensoit qu'à multiplier les difficultés. Pour faire traîner l'affaire en longueur, elle changea ses demandes. Il fut question alors de démolir, non seulement les Forts situés entre l'Hoyo & les montagnes, mais encore ceux de Niagara, celui de Frideric & tous ceux qui se trouvoient entre l'Hoyo & l'Ouabache, ou la riviere de saint Jerôme; à quoi on ajoutoit que les lacs Ontario, Erié & Champlain n'appartiendroient à personne, mais seroient indistinctement fréquentés par les sujets des deux Rois. Du côté de l'Acadie, il ne suffisoit plus de tout remettre sur le pied du Traité d'Utrecht. On exigeoit que la partie contentieuse de la Peninsule fût abandonnée définitivement aux Anglois; qu'ils entrassent en possession de vingt lieues de pays, depuis la riviere de Pentagoët, jusqu'au golphe de saint Laurent, & que toute la rive méridionale de ce fleuve, demeurant inhabitée, fût déclarée n'appartenir à personne. Ces propositions décidoient de la querelle, le ministere des Négociateurs devenoit fort inutile, & d'un trait de plume la France perdoit, non seulement ses plus anciens droits, mais ce qu'il y avoit de plus nécessaire au commerce de sa Colonie. On est étonné des prétentions mal conçues de la Cour Britannique. Aussi celle de France déclara-t-elle qu'elle ne pouvoit abandonner la rive méridionale du fleuve saint Laurent, ni les lacs dont les eaux se jettent dans ce fleuve, ni les vingt lieues de pays sur la baye Françoise, ni le territoire entre l'Hoyo & l'Ouabache. D'ailleurs c'étoit faire entendre qu'on n'étoit pas éloigné de se relâcher sur le reste, & donner une nouvelle marque du goût pour la paix; mais le ministere de Londres n'en insista pas moins sur ses demandes. Il avoit pris, pour les grandes hostilités, des mesures qu'il croyoit capables de le rendre supérieur à toutes les conventions. Le Général Braddock étoit en Amérique; l'Amiral Kepper devoit le seconder dans ces mers avec son escadre; & l'Amiral Boscawen venoit de partir avec ordre d'attaquer les vaisseaux François dans quelque lieu qu'il pût les trouver.

Braddock étoit arrivé en Virginie au mois de Février 1755. Sur le champ il avoit pris des mesures pour rassembler de l'argent, des troupes, des vivres & des munitions de guerre; pour faire préparer les chemins & voiturer

que *la défense de ses droits & possessions, & la protection de ses sujets avoient été les seuls motifs de l'armement qu'elle avoit envoyé dans l'Amérique septentrionale, & qu'il s'étoit fait, sans intention d'offenser personne, ou de rien faire qui pût donner atteinte à la paix générale.* Mais cette déclaration se faisoit le 22 de Janvier, c'est-à-dire, un mois après le départ de l'armement, & la suite a fait voir que rien n'étoit moins sincere.

L'AMÉRIQUE.

l'artillerie ; pour gagner les Sauvages & leur inſpirer de l'ardeur contre les François ; pour établir des rapports entre les divers corps d'armée, afin que l'effort fût général, & que la Nouvelle France, attaquée de toutes parts, ne put éviter la révolution qu'on lui préparoit. Le Colonel Mockton eut ordre d'attaquer ſans délai les Forts François du côté de l'Acadie. Le Colonel Jonhſon à la tête de près de quatre mille hommes devoit ſurprendre le Fort Frideric ſur le lac Champlain, & il étoit auſſi chargé de traiter avec les Sauvages. Le Colonel Shirley, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, avoit pour département le lac Ontario & l'attaque du Fort de Niagara. Pendant ces diſpoſitions, l'Amiral Boſcawen, qui attendoit les convois de France à l'entrée du golphe ſaint Laurent, commença ouvertement la guerre le 8 Juin, en attaquant deux vaiſſeaux François (1), qui ne ſe défioient point encore de ſes intentions. Malgré la plus vive réſiſtance, il ne put manquer de les prendre avec le double avantage de la ſurpriſe & de la ſupériorité du nombre (2). Une action ſi bruſque fut comme le ſignal des opérations concertées, & ſembla promettre aux Anglois tous les ſuccès de la guerre.

En effet, rien n'auroit peut-être été capable de les arrêter, ſi la prudence ne leur avoit pas manqué comme la bonne foi. Le Colonel Shirley, connu à Paris, où il avoit été employé pour la négociation même avec le titre de Commiſſaire, avoit plus d'habileté pour le cabinet que pour le commandement des armes. Son zéle échauffé par les circonſtances, lui fit rompre toutes meſures le 28 de Juin ſuivant, lorſque dans le dépit de voir les Sauvages trop bien diſpoſés en faveur de la France, il mit à prix (3) la tête de chaque Indien pris ou tué par ſes gens. Cette démarche, auſſi contraire aux loix de la bonne politique qu'à celles de la juſtice, fit autant d'ennemis à l'Angleterre qu'il y eut de Sauvages informés d'une ſi téméraire & ſi cruelle proclamation. Braddock en reſſentit les premiers effets. Il s'étoit réſervé l'opération la plus pénible, c'eſt-à-dire, l'attaque du Fort du Quêne, & toute la campagne qu'on alloit ouvrir ſur l'Hoyo. Il fut le plus malheureux dans l'exécution, puiſque le 9 de Juillet il perdit la bataille & la vie.

On ne s'étendra point ici ſur des événements dont la mémoire eſt récente ; mais ſi juſqu'alors il pouvoit reſter aux curieux indifférents des doutes ſur la conduite & les vûes de l'Angleterre, une découverte, qui fera l'étonnement des ſiecles futurs, y jetta tout d'un coup le plus grand jour. La défaite des Anglois près du Fort du Quêne livra aux Vainqueurs, avec la dépouille de leurs ennemis, tous les papiers de Braddock.

Entre ces papiers, threſor d'un Général qui avoit péri dans la mêlée, on trouva les inſtructions qui lui avoient été données avant ſon départ de l'Europe en date du 25 Novembre 1754. c'eſt-à-dire, dans la plus grande chaleur des négociations pour l'accommodement ; avec une lettre qui lui avoit été écrite le même jour par l'ordre du Duc de Cumberland. Ces pieces ont été publiées dans les Mémoires des Commiſſaires François. On y voit que, malgré toutes les apparences & les proteſtations contraires, l'invaſion générale

(1) L'Adélaïde & le Lys.

(2) Sa flotte étoit de onze vaiſſeaux de guerre.

(3) A deux cents livres.

de la Nouvelle France étoit résolue à la Cour Britannique. Plans de campagne, entreprises sur les Forts de la domination Françoise, combinaisons de secours entre les divers corps de troupes, levées de gens de guerre, subsides, précautions pour les vivres & pour l'artillerie, &c. rien en un mot n'y est oublié pour hâter de grandes opérations militaires. Ainsi la Cour de Londres ne tenoit le langage de la paix en Europe, que pour assurer les avantages qu'elle se promettoit en Amérique, & ce double projet fut poussé si loin, que le 9 de Mai 1755. elle fit remettre encore à l'Ambassadeur de France un Mémoire où elle déclara, » que ses dispositions étoient toujours » d'entrer sans retardement dans l'examen & dans la discussion amiable de » tous les points contestés; que dans toute la suite de la négociation, elle avoit » procédé avec candeur & confiance; & qu'elle avoit exposé naturellement » ses intentions, &c. «

On rend justice au mérite du Général Braddock. Il étoit actif, vigilant, entendu dans les détails, & capable de lier toutes les parties d'une entreprise fort compliquée. Ses lettres aux Ministres d'Angleterre, qui firent aussi partie de sa dépouille, donnent de lui cette idée, mais elles nous apprennent en même temps, qu'il n'avoit pas trouvé dans les Colonies Angloises toute la facilité qu'il espéroit pour le succès de son expédition; qu'en particulier les Provinces de Pensylvanie, de Maryland & de Virginie refusoient d'y prendre part, ou ne promettoient que de très-foibles secours, &c. » que » la premiere fournissoit même aux François tous les approvisionnements » dont ils avoient besoin ». Ce qu'il est naturel d'en conclure, c'est que ces Provinces n'étoient pas bien persuadées de la nécessité d'une rupture avec les François, & que c'étoient, non les Colonies & les Anglois d'Amerique, mais uniquement le Gouvernement Britannique & la Cour de Londres qui vouloient la guerre. Braddock se plaint dans ses lettres du peu de concert & de zéle qu'il remarquoit dans les peuples des Colonies. Les Gouververneurs dépendants de la Cour se prêtoient au désir du Général; mais le corps de chaque Province, surtout des trois qu'on vient de nommer, ne se déterminoit pas volontiers à des armements dangereux & d'une grande dépense, qu'il jugeoit peu nécessaires. A l'égard des Nations Sauvages, Braddock avouoit dans les mêmes lettres, que la plûpart étoient attachées aux intérêts de la France, & qu'il n'y avoit même aucun fond à faire sur celles qui avoient embrassé le parti de l'Angleterre, parce qu'on s'étoit conduit à leur égard avec *très-peu de ménagement & beaucoup de mauvaise foi.*

Au reste, dans les harangues qu'on leur faisoit de sa part, on remarque le même fond de politique, qu'on a déjà fait observer dans celles du Major Wasington, c'est-à-dire, que pendant que les Anglois se donnoient ailleurs pour Maîtres & Souverains de ce pays, ils répetoient sans cesse aux Indiens, que leur dessein étoit de les remettre en possession de leurs terres usurpées par les François (1).

(1) On lit, par exemple, dans une lettre de Braddock au Comte d'Halifax, qu'on lui avoit présenté un Contrat passé en 1701, par lequel six Nations voisines de l'Hoyo donnoient au Roi d'Angleterre tout leur pays de chasse, c'est-à-dire, une étendue de soixante milles en profondeur, du côté des lacs Ontario & Erié. Si ce don

L'AMÉRIQUE.

Mais il paroît clairement que le vrai motif de la Cour de Londres étoit d'envahir la Nouvelle France, & pour favoriser cette entreprise, il falloit jouer quatre différents rôles : 1°. Faire entendre aux Colonies Angloises que la France vouloit les détruire ; 2°. répeter continuellement aux Sauvages qu'on venoit venger leurs torts & les remettre en possession de leur bien ; 3°. Assurer en Angleterre & dans les Colonies, que le grand pays de l'Hoyo, & des lacs Ontario & Erié est du domaine de la Couronne Britannique ; 4°. Affecter avec la France beaucoup de zéle pour la paix, & soutenir l'apparence d'une négociation qui devoit être sans succès. De ces artifices, le dernier est celui dont il paroît que la Cour de Londres a tiré le plus d'avantage, ou du moins qu'elle a fait servir le plus longtemps à ses vûes.

Comme la guerre occasionnée par tous ces différents motifs subsiste encore, je n'ai pas cru devoir parler des diverses expéditions militaires qu'il y a déjà eues en Amérique.

étoit réel, il est bien étrange que cinquante-quatre ans après, on dise aux mêmes Sauvages, que le but de la guerre est de les rétablir dans leurs possessions. Il ne l'est pas moins, que la Nation Britannique ait toujours été réduite à traiter d'égale à égale avec chaque Nation Sauvage, & qu'au lieu d'exiger de ces Indiens le service que tout sujet doit à ses Souverains, on ne fit que leur demander leur assistance. Tout est rempli dans les mêmes papiers de ces inconséquences sur les droits que l'Angleterre s'attribue.

Fin du huitieme & dernier Volume.





TABLE DES MATIERES

Contenues dans le huitiéme Volume.

A.

D.

E.

F.

G.

Fin de la Table des Matieres.





